LA TRIPLE COURONNE

DE LA BIENHEUREUSE VIERGE

MÈRE DE DIEU

TISSUE DE SES PRINCIPALES GRANDEURS

D'EXCELLENCE, DE POUVOIR ET DE BONTÉ

ET ENRICHIE DE DIVERSES INVENTIONS POUR L'AIMER, L'HONORER ET LA SERVIR

PAR LE R. P. FRANÇOIS POIRÉ

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

AVEC LES CORRECTIONS ET ADDITIONS DE LA RÉVÉRENDE MÈRE DE BLÉMUR

BÉNÉDICTINE DU TRÈS-SAINT SACREMENT

NOUVELLE ÉDITION REVUE, COLLATIONNÉE ET PUBLIÉE

PAR

LES RR. PP. BÉNÉDICTINS DE SOLESMES

II

PARIS

JULIEN, LANIER, COSNARD ET Cᵉ, ÉDITEURS

4, RUE DE BUCI

1858

LA COURONNE

DE LA MÈRE DE DIEU

TISSUE DE SES PRINCIPALES GRANDEURS

D'EXCELLENCE, DE POUVOIR ET DE BONTÉ

Et enrichie de diverses inventions pour l'aimer, l'honorer et la servir.

LA HUITIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE D'EXCELLENCE DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE IX.

Qu'elle soit la générale des armées de l'Église.

Ce discours donnera de l'éclaircissement au précédent, et la connaissance que nous prendrons de l'adresse martiale de la Vierge à conduire les armées de Dieu, servira à nous affermir en la confiance que nous devons avoir en sa protection. J'ai besoin pour cette entreprise de l'assistance du Fils et de la Mère ; partant je supplie très-humblement celui-là, avec la vaillante Judith, qu'il me fortifie en cette rencontre, et celle-ci, avec l'Église, qu'elle daigne recevoir les louanges que je lui offre, et me fournir le courage nécessaire pour combattre ses ennemis.

§ I. — *De la qualité de Générale des armées de l'Église, quatrième titre du Roi de gloire incarné.*

I. A bon escient, prendriez-vous de premier abord le Roi Salomon pour un grand général d'armée? Salomon, dis-je, qui portait la paix en son nom, qui la fit fleurir en son règne autant que prince du monde, et qu'on ne vit jamais à la tête d'une armée tremper le bras dans le sang de ses ennemis. Néanmoins, après que vous aurez

pesé quelques considérations que je m'en vais mettre en avant, je m'assure que vous serez de mon côté, et que vous jugerez que c'a été un roi très-accompli en l'une et en l'autre fortune. Car autrement se fût-il jamais pu maintenir dans cette longue et heureuse paix dont il jouit l'espace de quarante ans, vu nommément que son père ayant attaqué et rendu tributaire la plupart des Princes ses voisins, il y a grande apparence qu'il lui eût laissé à démêler une belle fusée de guerres, s'il n'eût été en estime de Roi aussi courageux et vaillant qu'il était sage et bien avisé? Que s'il n'en eût aussi bien eu l'effet que la réputation, comment eût-il arrêté les factieuses menées de son frère Adonias, qui avait toujours le cœur à la royauté? Comment eût-il réprimé l'insolence de Joab, son lieutenant général, qui avait en sa main toutes les forces du royaume? Comment eût-il contenu cette multitude de peuple que Dieu lui avait soumise, laquelle était si grande, que l'Écriture (1) la compare au sablon de la mer, et nous assure que de tout temps elle avait été encline à la mutinerie et à la rébellion?

II. Et pour marcher par un chemin plus assuré que celui des conjectures, a-t-il pas suffisamment témoigné lui-même qu'il avait reçu de Dieu une sagesse qui n'était pas de cerveau et de cabinet seulement, mais encore de main et de campagne si le temps l'eût ainsi requis? Voici comme il en parle au huitième chapitre de la Sagesse: Par son moyen j'immortaliserai mon nom et laisserai à la postérité une douce et éternelle mémoire de moi. J'assujettirai les peuples et les nations étrangères à mes lois. Les Rois les plus redoutables trembleront au récit de mes actions, et comme en paix je me rendrai aimable à mes sujets, aussi en temps de guerre j'apprêterai à faire parler de moi et de mes prouesses. Entrons encore plus avant dans les preuves. Nous apprenons du livre des Paralipomènes (2) et des Rois (3), que ce Prince eut le cœur si noble, qu'il ne voulut jamais permettre qu'aucun Israélite ou Juif fût employé aux œuvres serviles, soit pour la construction du temple, soit pour le service de sa maison; d'où nous pouvons en quelque façon apprendre le grand nombre de soldats qu'il avait en son royaume. Aussi le docte Évêque d'Avila (4) est d'avis que nul de ses devanciers ou de ses successeurs n'a eu sur pied tant de gens de guerre que lui, quoiqu'il se trouve que le roi Josaphat (5) ait compté en la seule ville de Jérusalem un million et quatre-vingt mille hommes portant armes, tous lestes et de bonne mine, sans parler de ceux qui tenaient les autres places de

(1) III. Reg. IV. — (2) II. Paralip. VIII. De Filiis Israel non posuit, ut servirent in operibus Regis. — (3) Ipsi enim erunt viri bellatores, et duces primi, et principes quadrigarum. — (4) Tostatus III. Reg. IX q. 12 et II Paralip. VIII. — (5) Paralip. XVII.

son royaume. Il se trouve de plus (1) que la discipline militaire qui se gardait ès villes de garnison, était telle qu'il y avait deux cent cinquante vieux capitaines destinés à dresser les soldats à toute sorte d'exercices de guerre. Qui s'étonnera maintenant que Salomon fit le holà partout, et qu'il ne se trouvât Prince si fort ni si remuant qui ne choisit plutôt de l'avoir ami que l'expérimenter ennemi?

III. Néanmoins, avec tout cela, il est assuré que Salomon n'a été que l'ombre du Sauveur, et que la force guerrière de celui-là n'a été qu'une légère figure de la sagesse et de la vaillance de celui-ci. Car enfin Salomon est né dans la pourpre royale, et il est paisiblement entré dans un florissant État qui l'attendait à bras ouverts, où il a fallu que le Sauveur ait acquis son royaume à la pointe de l'épée, passant sur le ventre de ses ennemis. Tel est-il décrit par son Prophète Isaïe (2), et tellement chargé du sang de ses haineux, qu'il le fait ressembler à celui qui a longuement foulé la vendange. Saint Jean, en son Apocalypse (3), le fait voir monté sur un coursier blanc, ayant l'arc en main et la couronne sur la tête, même avant que combattre, en témoignage de l'assurance qu'il avait de remporter indubitablement la victoire. Que si vous avez égard aux ennemis de son état, ils ne sont pas moins redoutables par leur force qu'ils sont épouvantables par leur nombre. Ils paraîtront tout incontinent avec une furie nonpareille, et avec résolution d'anéantir la mémoire de ce Prince du ciel, s'ils en peuvent venir à bout. Mais comme son courage est sans pair, aussi sa force est invincible, et bientôt nous les verrons tous à ses pieds; les rivières seront teintes de leur sang et les campagnes jonchées de leurs corps morts.

IV. C'est ainsi que le même Saint Jean le représente pour la seconde fois (4) sous le nom de fidèle, de véritable et de Verbe de Dieu, monté sur un cheval blanc les yeux étincelants, la tête chargée, non d'un mais de plusieurs diadèmes, la casaque empourprée du sang qui a rejailli sur lui; il a en sa bouche le glaive à deux tranchants, qui est préparé pour faire un horrible carnage; en sa main le sceptre de fer pour casser les têtes de ses ennemis, qu'il écrasera ni plus ni moins que l'on fait les raisins au pressoir; sur sa cotte d'armes sont écrites ces paroles : *Le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs.* La gendarmerie du ciel le suit sur des chevaux blancs, en jupes volantes de fin lin. Tout à l'entour de lui on ne voit que couronnes renversées et sceptres par terre, et la place est couverte de corps de Rois, de Princes, de Colonels, de Maréchaux de camp, de capitaines; bref, à voir la campagne, on dirait que tous les

(1) Paralip. VIII. — (2) Isai. LXIII. — (3) Cap. VI. — (4) Cap. XIX Apoc.

grands de la terre y sont demeurés. C'est la figure des conquêtes du Sauveur mystérieusement décrite par son secrétaire d'État, sur quoi j'aurais beau sujet de m'arrêter si mon dessein ne m'appelait à parler plutôt des grandeurs de l'Épouse que des merveilles de l'Époux. Néanmoins, en tout ce qui se dira de la Reine, le Roi aura toujours la meilleure part, comme celui sous les auspices duquel elle a remporté toutes les victoires que j'ai à vous représenter.

§ II. — *Comme la Mère de Dieu est la Générale des armées.*

I. A la bonne heure refleurisse le temps des Héroïdes, et nous soit-il loisible de voir une fois une pucelle, mais quelle pucelle! à la tête de la gendarmerie de Dieu. Car c'est bien autre chose d'entendre que Marie conduit les troupes guerrières que le Sauveur du monde a levées pour la défense de l'Église, que d'apprendre que la reine Thalestris marche au front de trois cent mille amazones. C'est bien autre nouvelle de dire que la MÈRE DE DIEU a déconfit les mille millions d'ennemis visibles et invisibles, que de raconter que Débora a transpercé le capitaine Sisara de tempe en tempe, et avec un clou lui a arraché la vie du corps et attaché la tête contre terre (1). C'est donc maintenant qu'on peut dire que pendant que les plus vaillants prenaient leur repos, Marie était sur pied, et que la Mère d'Israël faisait de merveilleux exploits. A présent peut-on prêcher sans crainte que le Seigneur (2) a trouvé une façon nouvelle de faire la guerre, dont jamais on n'avait ouï parler. A présent peut-on chanter avec vérité (3) qu'une femme sortie du peuple Hébreu a jeté la confusion dans la maison du roi Nabuchodonosor. A présent peut-on dire de Marie ce que Salomon disait de la femme courageuse dont il publiait les merveilles, savoir est que plusieurs filles ont assemblé des forces, mais qu'elle les a toutes surpassées. A présent peut-on dire avec le dévot Pierre de Blois, grand Archidiacre de Londres, que ce ne fut pas sans sujet que l'Ange la saluant, lui dit qu'elle était bénie entre les femmes, puisque seule entre toutes elle a eu un courage plus que viril, et que jamais elle n'a expérimenté la faiblesse qui est le propre de son sexe.

II. Car, vrai Dieu! qui ne s'étonnera d'apprendre qu'une femme conduise l'armée victorieuse du Dieu des armées, laquelle est composée d'un million de bienheureux Esprits, d'innombrables régiments de Patriarches, de Prophètes, d'Apôtres, de Martyrs, de Confesseurs, de Vierges et de mariées? Qui ne s'émerveillera d'entendre

(1) Judic. xv. — (2) Ibid. — (3) Ibid. xxxi.

qu'elle commande non à treize cent mille de gens de pied, cinq cent mille chevaux et cent mille chariots, comme fit jadis Sémiramis, la reine des Assyriens, non à six vingt mille hommes, comme Bundwique, que nous pourrions à bon droit nommer l'amazone Anglaise, mais aux troupes du grand Dieu des batailles, qui surpassent en nombre de combattants les étoiles du ciel et le sablon de la mer; qu'elle donne à chacun son quartier et son département, et qu'elle gouverne ce monde de soldats spirituels comme elle ferait une seule personne? Qui ne demeurera ravi sachant la quantité des ennemis qu'elle a terrassés, le nombre et l'importance des victoires qu'elle a remportées, et la magnificence des triomphes qu'elle a mérités?

III. Que si par fortune quelqu'un était en peine de savoir pourquoi Dieu l'a voulu honorer d'une charge qui n'a point de semblable au monde, qu'il me dise premièrement pourquoi il l'a choisie pour Mère. Car cette qualité étant une fois présupposée, comme je n'aperçois rien qui la surpasse, aussi m'étonné-je plus qu'il l'honore ensuite d'icelle de toutes les grandeurs que cette qualité requiert. Ajoutez à ceci que la gloire qu'il en retire n'est pas petite, puisque par là il découvre l'incomparable pouvoir de sa grâce, qui peut faire de si grandes choses par une créature si basse, si elle est considérée en termes de nature seulement. Que si d'abondant il vous plaît avoir *égard à la qualité des ennemis qu'il faut combattre*, comme leur orgueil insupportable les avait élevés au-dessus de Dieu même, ainsi il était bien convenable qu'ils fussent abaissés jusqu'à la poussière de la terre, et qu'ils se vissent abattus non par l'effort de la toute-puissance de Dieu, mais par le souffle d'une femme tirée du plus bas étage des créatures raisonnables. C'est ce que le bienheureux Saint Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux, va non moins dévotement que subtilement déclarant en un sermon de la Nativité de la Vierge, où il explique ces paroles que Dieu adressa à son ami Job, lui disant (1) : Pourras-tu bien prendre Léviathan avec le hameçon, et lui passer l'attache au travers de la langue? As-tu de quoi te jouer de lui comme d'un oiseau qui est en cage, et le faire suivre à tes servantes? Là il considère la ligne généalogique du Sauveur qui est décrite par saint Matthieu, ni plus ni moins qu'une ligne de pêcheurs, au bout de laquelle il rencontre le hameçon couvert de chair, qui n'est autre que la Divinité du même Sauveur, cachée sous notre humanité à dessein d'attraper le Diable, et de lui faire rendre gorge. Celle qui a préparé le hameçon et qui l'a revêtu de chair, c'est la bienheureuse Vierge, qui non-seulement a été la servante du

(1) Cap. XL.

grand Dieu et s'est reconnue pour telle, mais qui en sa propre estime a été la plus basse et la plus petite de toutes. Néanmoins, par le moyen de cette humble servante, Dieu a fait ce que Job n'eût jamais pensé. Car par elle il a enferré et enlevé Léviathan comme un petit poisson; par elle il l'a enfilé par le nez, par elle il l'a fait le jouet de toutes les nations, ainsi que je dirai plus bas; par elle il a attaqué Behemoth et l'a étendu sur la terre, Behemoth, dis-je, celui qui se moquait de toutes les puissances du monde; Behemoth, le Roi des enfants de superbe; Behemoth, qui ne s'attaquait qu'à ce qui est de plus relevé; Behemoth, qui avalait les rivières d'un seul trait et qui se faisait fort de mettre le Jourdain à sec. Ainsi, pour abattre cette fierté et pour terrasser cet orgueil, Dieu n'a pas envoyé quelqu'un des Esprits de là-haut, mais il s'est contenté d'une petite servante, qui a mis à ses pieds tous ces monstres de présomption.

IV. Mais pendant que je m'arrête sur ces considérations, je me prends garde qu'il y a long-temps que vous désirez d'apprendre qui sont ces ennemis que Dieu lui a donnés à combattre. Car, par aventure, quelqu'un se pourrait bien figurer que ce seraient tous les pécheurs qui s'opposent à la gloire de Dieu et au désir que le Sauveur a de leur salut. Mais c'est ce qui ne se peut penser sans faire tort au titre de Médiatrice, et sans renverser l'asile que Dieu même a laissé aux pécheurs. Partant, disons plutôt que ces ennemis sont ceux qui en veulent à la Majesté de Dieu, qui s'attachent directement à lui avec une volonté résolue de le débouter de son trône et de l'exterminer s'ils pouvaient, et qui, en dépit de lui, font le pis qu'ils peuvent, pour empêcher ses créatures de jouir des biens qu'il leur a préparés. Est-ce pas avec grande raison que la Mère de Dieu, qui a plus d'intérêt que nul autre à l'honneur et à la gloire de son Fils, s'oppose de toute sa puissance à leurs furieux et exécrables desseins, vu nommément qu'elle-même est si vivement attaquée, et que ceux qui se bandent contre Dieu lui portent aussi une haine irréconciliable et lui déclarent la guerre à toute outrance? Le chef de cet infortuné parti n'est autre que celui lequel, à la naissance du monde, transporté d'un amour frénétique de soi-même, se voulant égaler à Dieu, causa par ce moyen la première rébellion des créatures contre leur Créateur. Dès lors cette rage s'est toujours enflammée dans son cœur, et l'a porté à rechercher toutes les occasions qu'il a pu de déplaire à son Souverain.

V. Si vous avez tant soit peu de patience, vous le verrez au milieu de quatre escadrons qu'il a tous envenimés de son maltalent et remplis de ses furieuses animosités, arrachant de leurs esprits tout sentiment d'humanité, pour y jeter une haine désespérée contre Dieu

et contre tous ceux qui maintiennent le parti de DIEU. Le premier escadron est composé d'un nombre presque infini d'esprits révoltés, qu'il ligua dès le commencement contre DIEU, et qu'il a toujours de plus en plus animés à contrecarrer ses desseins. Le second fait un gros de Magiciens, de Sorciers et d'autres semblables gens, qui ont renoncé à leur Créateur et à l'espérance de leur salut pour se joindre à Satan et pour faire la guerre au Ciel. Le troisième est ramassé de tous ceux qui s'encouragent l'un l'autre chez le Prophète (1), disant : Venez, abattez, rasez jusqu'aux fondements, et qu'il ne demeure pierre sur pierre au bâtiment de cette Église. Ce sont tous ceux que le Diable a suscités pour renverser la religion, parmi lesquels les hérétiques tiennent le premier rang. Le quatrième est celui des athées et des blasphémateurs, que le Prince de l'Enfer soudoie pour aiguiser leurs langues serpentines contre DIEU et pour remplir l'air de l'impiété de leurs sacriléges blasphèmes.

VI. Voilà l'exécrable suite et le furieux appareil du Roi des désespérés et du Capitaine des rebelles, qui ont pour but de combattre le Ciel et d'en fermer le passage à tous les enfants de salut. Au reste, ne vous alarmez pas pour voir des gens de si mauvaise mine, et pour résolutions qu'ils prennent en leurs infernales assemblées, vous verrez incontinent paraître la GÉNÉRALE des armées du Sauveur, à qui *principalement ils en veulent après* DIEU. Vous la remarquerez en un admirable arroi, au-devant des légions du ciel et à la pointe d'une armée redoutable à l'enfer et à tous ses suppôts, et il ne tiendra qu'à vous de voir comme elle écartera tous ces monstres, et comme elle jettera la confusion dans le camp de ces malheureux ennemis de DIEU et de son Église.

§ III. — *Le premier Escadron des ennemis de Dieu et de la Sainte Vierge, qui sont les Démons.*

I. Grande fut la haine qu'Annibal, Prince de Carthage, fit paraître à toute occasion contre le peuple romain; aussi l'avait-il jurée sur les autels, tout jeune qu'il était, en la présence et à la suasion de son père Hamilcar. Jamais il ne rencontra soldat romain sur les champs, sur qui il ne laissât des marques de sa haine déjà passée en cruauté. Car pour recru et harassé qu'il fût, il lui faisait couper le bout des pieds, et le laissait en cet état à la merci de toutes sortes d'incommodités. Quant à ses prisonniers de guerre, il les appariait deux à deux, frère contre frère, parent contre parent, les faisant

(1) Psalm. CXXXVI.

combattre à outrance devant sa tente, et il ne se contentait de cet inhumain spectacle jusqu'à ce que le champ demeurât à un seul. Plus grande fut celle de Mithridate, roi de Pont, qui, avec un seul mot de lettre, fit pour un coup mettre à mort quatre-vingt mille Romains qui négociaient paisiblement le long de l'Asie sans porter dommage à personne. Très-grande fut celle des deux frères Étéocle et Polynice, puisqu'elle survécut à leur mort. Car s'étant entretués à la vue de leurs armées, et leurs corps ayant été agencés sur un bûcher, les flammes se divisèrent, pour faire voir aux assistants que l'aigreur de leurs esprits avait passé jusqu'aux corps morts.

II. Mais c'est peu de chose de tout ceci, au prix de la haine que la Vierge et l'ancien serpent se portent réciproquement. Car je puis dire avec vérité qu'elle est la plus vieille, la plus longue, la plus irréconciliable et la plus universelle qui ait jamais été. Je l'appelle la plus vieille, car elle est née avec le monde, et Dieu même en a été Promoteur, au moins de la part de la Vierge, disant : Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme; marquant cette femme d'un article de singularité, pour donner à entendre (disent les saints Docteurs) qu'il ne parlait sinon de celle qui est singulière en toute façon. Je la nomme la plus longue, d'autant qu'elle doit passer les dernières limites des siècles, et égaler en étendue l'éternité. Je dis qu'elle est la plus irréconciliable, parce que jamais elle n'a eu ni de paix, ni de trêve, qu'elle est à feu et à sang, à tout perdre et à tout ruiner. Je la qualifie la plus universelle, parce qu'elle ne s'arrête pas à leurs personnes, mais elle s'étend généralement à tout ce qui appartient à l'une ou à l'autre. Tout ce qui aime la Mère de Dieu hait à mort ce malheureux Serpent et ceux qui sont de son parti, et tout ce qui est du côté du Serpent en veut sans exception à tout ce qui est à la Mère de Dieu. Croira-t-on que cette animosité passe jusqu'aux figures de l'un et de l'autre? Car si ce que rapporte le docte Abbé Rupert (1), et qu'il dit être bien approuvé, est véritable, il faut qu'il y ait quelque chose qui passe le naturel. Il assure qu'il y a une telle contrariété entre la femme et le serpent, que si la femme vient à toucher seulement avec la plante du pied nu la tête du serpent, au même instant elle lui ôte tout sentiment et tout mouvement; ce que ne sauraient faire les plus rudes coups de hache ou de marteau. Au contraire, si le serpent peut endommager le premier, pour peu que ce soit, la plante de la femme, c'est un coup sans remède, et de nécessité il faut qu'elle se dispose à mourir. Enfin, comme la Mère de Dieu ne peut compatir avec chose aucune qui ait

(1) Lib. III de Trinit., c. xx.

quelque rapport avec le serpent; de même ce malin ne peut rien souffrir qui appartienne à la Sainte Vierge.

III. A ce propos il me souvient d'une histoire digne d'être connue, laquelle, au second concile de Nicée, fut récitée du Pré spirituel (1), composé par le B. Sophronius, Archevêque de Jérusalem, ainsi que tiennent quelques-uns. Là il est dit qu'il y eut sur le mont des Olives un Reclus, personnage de grande vertu et de mérite, qui avait été travaillé par l'esprit de fornication, quasi jusqu'à l'extrême vieillesse. Enfin un jour s'ennuyant d'un si long combat, il se prit à pleurer, et demanda au démon qui le travaillait jusqu'à quand durerait cette opiniâtreté, et s'il ne lui donnerait point quelque relâche pour se disposer à mourir. Alors l'ennemi paraissant en forme visible, promit au vieillard qu'il le laisserait en paix, à condition qu'il tînt secrète une seule parole qu'il lui dirait, de quoi il tira serment de l'ermite. La demande ne fut autre, sinon qu'il n'adorât plus une petite image de Notre-Dame tenant le Sauveur entre ses bras, qu'il avait en sa cellule et qu'il honorait grandement, se prosternant souvent devant elle. Le Reclus demanda un jour de délai pour y penser, et le lendemain de bon matin s'en alla trouver l'Abbé Théodore, afin de lui conter ce qui s'était passé entre lui et l'esprit malin. Le saint Abbé lui ayant fait entendre qu'il était *tombé en illusion*, et qu'il n'était loisible de traiter de cette sorte avec le Diable; néanmoins qu'il avait commencé de réparer sa faute rompant la promesse qu'il lui avait faite. Il ajouta qu'il lui serait bien plus pardonnable de courir tous les lieux infâmes de la ville de Jérusalem, que de s'accorder à la demande de son ennemi, et de quitter le devoir qu'il rendait à Notre-Seigneur et à la Vierge sa sainte Mère.

IV. Vouloir maintenant s'enquérir quel sujet a la Mère de Dieu de haïr Satan d'une haine irréconciliable, c'est ignorer les infinies obligations qu'elle a à Dieu, à qui ce malheureux s'oppose de toutes ses forces; c'est ne pas prendre garde au titre qu'elle porte de Mère des enfants de Dieu, à qui, tant qu'il peut, il ferme les avenues du Ciel; c'est ne se plus souvenir de la commission et du pouvoir qu'elle a reçus de dissiper tous ses desseins, et de le combattre à toute extrémité. Que si d'autre part quelqu'un veut savoir ce qui a tellement envenimé le serpent contre la Sainte Vierge, qu'il lui souvienne du mal-talent qu'il a porté dès le commencement du monde, non-seulement au Réparateur des hommes, mais encore à celle qui dès lors lui fut montrée comme son épouse et sa Mère. Ajoutez qu'elle fut

(1) Cap. XLV.

représentée avec des passe-droits de nature, et de grâce et de gloire, si relevés par-dessus tous ceux qu'il avait perdus, qu'au sujet de cette beauté nonpareille il fut piqué d'un immortel ennui, et transporté d'une furieuse passion de l'obscurcir autant qu'il pourrait. Mais ce qui alluma infiniment sa colère et son dépit, ce fut ce que Dieu même lui dit, savoir est qu'elle traverserait ses desseins en tout et pour tout, et qu'elle lui écraserait la tête ; et l'expérience qu'il a eue de la vérité de cet oracle n'a pas peu servi à l'animer de plus en plus.

V. A votre avis, n'a-t-on pas sujet de croire à un esprit orgueilleux, lorsqu'à son extrême confusion il est contraint de confesser les pertes que lui cause son ennemie ? Combien de fois l'a-t-on ouï se désespérer pour les torts et les affronts qu'il disait avoir reçus d'elle ? Combien de fois a-t-il rempli l'air de cris et de hurlements, pour n'avoir le moyen de se venger de celle qui lui faisait tant de maux ? Il y a environ (1) cent trente-six ans que la plupart des Religieuses du monastère de la Chesnaye, près de Cambrai, étant possédées du malin esprit par le moyen d'une vieille sorcière, qui leur avait causé ce malheur, tout le monde demeura étonné des choses inouïes qu'elles faisaient. Car on les voyait aller parmi l'air comme des oiseaux, grimper sur les arbres et se tenir aux branches comme des belettes, découvrir les secrets les plus cachés, et faire mille autres actions fort étranges ; mais ceux qui les ont ouïes rapportent qu'il n'y avait rien de si merveilleux que les plaintes que faisaient les malins esprits par leurs bouches des dégâts qu'ils disaient recevoir de Marie, la Mère de miséricorde, laquelle tous les jours leur enlevait infinies âmes, qu'ils tenaient déjà dans les filets.

VI. Il n'est rien de semblable à ce que racontent à ce propos tous les écrivains (2) de la vie de saint Dominique, touchant la confession que ce grand serviteur de Dieu tira par force de l'ennemi juré de la Sainte Vierge, par la bouche d'un hérétique Albigeois, lequel était tourmenté pour ses blasphèmes de quinze mille démons qui s'étaient emparés de son corps. Il lui fut amené à la ville de Carcassonne, où étant exorcisé, et enquis qui de tous ceux qui sont au ciel ils redoutaient davantage, et qui à ce sujet devait avec plus d'affection être aimé, honoré et glorifié des hommes, après mille refus qu'il fit de répondre, joints à une obstination diabolique, enfin ce Saint vit au milieu de plus de cent Anges tout couverts d'armes dorées, la MÈRE DE DIEU, laquelle ayant touché le possédé d'une baguette d'or qu'elle avait en sa main, fit commandement à ces mutins d'obéir à saint Dominique à leur courte honte, et à la plus grande gloire de Dieu.

(1) Christianus Massæus, Chron., lib. X. Joannes Molinetus Vallencenensis, in Chronico Belgii. — (2) Joannes Martinus Vallencenensis, p. I Vitæ ipsius.

Voici ce qu'alors ils répondirent après s'être cruellement démenés, et avoir témoigné leur rage avec mille cris et grimaces : O notre ennemie, notre ruine et notre confusion ! pourquoi êtes-vous descendue du ciel pour nous tourmenter ? Faut-il donc que nous soyons forcés par vous, qui êtes l'Avocate des pécheurs et l'assuré chemin du Paradis, de découvrir une vérité qui nous est si préjudiciable ? Écoutez, Chrétiens, écoutez ce qu'il faut que nous confessions : Cette Mère de Dieu, qui est ici présente, a tout pouvoir pour tirer ses serviteurs de nos mains. C'est elle qui dissipe toutes nos ruses, comme le soleil fait des nues ; elle qui rompt le col à toutes nos entreprises. Nous confessons par force que nul de ceux qui ont persévéré en son service, n'a jamais été damné avec nous. Un seul soupir qu'elle présente à la très-sainte Trinité fait plus d'effet que toutes les prières des autres Saints. Elle nous donne plus d'appréhension toute seule que le reste du ciel ensemble ; et il nous est impossible de rien gagner sur ses fidèles serviteurs. Sachez que par l'efficace de ses prières plusieurs Chrétiens sont contre tout droit sauvés à l'heure de la mort, et que si cette Mariette (ainsi l'appelait ce malheureux par mépris) n'eût renversé nos menées, déjà nous aurions exterminé l'Église, et ravi la foi de tous les Ordres dont elle est composée. Déposition qui est digne d'être conservée ès archives de toutes les Églises du monde, *à la gloire de Dieu et de sa sainte Mère, à l'avancement des âmes* et à la confusion de l'enfer.

VII. Combien de fois a-t-il avoué qu'en certaine façon il redoutait cette sainte Dame beaucoup plus que Dieu même ? Ce n'est pas que son pouvoir soit plus grand que celui de Dieu, ce serait un blasphème de le dire ; mais d'autant, disait-il, que Dieu ne se départant pas pour l'ordinaire du train qu'il a une fois établi ès choses humaines tant en l'ordre de la nature qu'en celui de la grâce, ils ont eu le loisir de remarquer ses maximes d'état, de suivre à la piste ses démarches accoutumées, et de prendre leurs mesures à peu près de ce qu'ils prévoient devoir arriver ; mais la conduite de la Mère de Dieu étant une conduite d'amour et de miséricorde, jamais il ne leur a été possible de former quelques principes pour asseoir leurs desseins avec assurance, mais que lorsqu'ils croyaient fermement que leurs affaires allaient réussir à leur contentement, la seule opposition de la Vierge renversait toutes leurs entreprises, et ruinait ce qu'ils avaient bâti. Qui s'étonnera maintenant que ces malins ayant l'esprit plein de rage et de furie, comme ils ont, aient peine de supporter le seul nom de celle qui a toujours l'œil sur eux, qui évente toutes leurs mines, et qui les attrape partout ?

VIII. Comme leur haine est sans borne et sans mesure, au moins

quant à la volonté qu'ils ont de lui déplaire, ainsi jamais ne rencontrerais-je la fin, si je voulais poursuivre ce sujet; il suffira de dire qu'à mon avis l'animosité invétérée de cet esprit infortuné contre la MÈRE DE DIEU, est merveilleusement bien représentée au douzième chapitre des Révélations de saint Jean. Ce fidèle serviteur et second fils de la Vierge vit au ciel une femme environnée du Soleil, qui avait la Lune sous ses pieds et en tête une couronne de douze étoiles, et qui souffrait d'étranges peines à l'heure de l'enfantement. Devant elle, il aperçut un dragon de couleur de sang à sept têtes, à sept couronnes, à dix cornes, qui d'un revers de sa queue ayant jeté en terre la troisième partie des étoiles, attendait d'engloutir son fruit dès qu'elle serait délivrée. Mais il en alla bien autrement, car le fils de cette femme, qui était destiné à régir les nations à la baguette de fer, aussitôt qu'il fut né, fut pris par les Anges et assis au trône de Dieu. Cependant le Dragon ayant été porté par terre par l'un de ces vaillants Esprits, la femme eut le loisir d'évader, et de prendre son chemin vers la solitude, au lieu qui lui avait été préparé. Tant s'en faut que ce monstre perdît courage, pour se voir ainsi abattu, qu'au contraire il retourna à la charge avec une nouvelle furie; et voyant que l'enfant avait échappé ses griffes, il redoubla l'assaut contre la mère, et la suivit à perte d'haleine. Lors elle reçut deux grandes ailes d'aigle, et prit l'essor contre le désert d'une si grande vitesse, qu'il fut impossible au Dragon de l'atteindre. Si fit-il encore un effort, jetant après elle un torrent d'eau pour l'arrêter, de quoi toutefois elle ne fut aucunement endommagée; au contraire, la terre vint à son secours, et ayant englouti ces eaux, il ne resta plus d'autre moyen au Dragon, qui se vit hors d'espérance de nuire à la mère et à l'enfant, que de tourner toute sa rage contre la semence spirituelle de la femme; ce qu'il fit, se plantant sur le bord de la mer et épiant les occasions de se venger de la confusion qu'il prétendait avoir reçue.

IX. Je sais très-bien que le torrent des Saints Pères et des Interprètes de cette mystérieuse figure se va rendre à l'Église qui est marquée par cette femme; mais aussi n'ignoré-je pas qu'elle a été mystiquement expliquée de la MÈRE DE DIEU par Saint Épiphane (1), par Saint Augustin (2), par Saint Bernard, par Saint Bernardin (3), par Denys le Chartreux (4), par Saint Antonin (5), par Albert le Grand (6) et par quelques autres Docteurs très-bien qualifiés; et il me semble que c'a été avec une très-grande raison qu'ils la lui ont

(1) Hæresi. LXXVIII et Serm. de Laudibus Deiparæ. — (2) Lib. IV de Symbolo ad Catechum. — (3) T. I de Conc. LXI, art. 2, c. I. — (4) Lib. III de Laudibus Virg., art. 29. — (5) IV part., tit. XV, c. XX. — (6) Ad c. I Marc.

appropriée. Car pour ne rien dire du Soleil qui entoure cette femme, de la Lune qu'elle foule aux pieds, des douze Étoiles et des autres atours de la Vierge dont j'ai parlé au premier traité, qui pouvons-nous entendre avec plus de sujet par le fils de la femme, qui doit régenter les nations de la terre, que le Fils de la glorieuse Vierge, notre Sauveur et Rédempteur, à qui David dit en la personne de Dieu (1) : Demandez, et je vous donnerai pour héritage toutes les nations du monde, et pour possession les limites de l'univers. Vous leur commanderez à baguette de fer, et les briserez comme pots de terre. Que si Saint Jean parle des tranchées et des travaux de l'accouchement, qui n'ont point eu de place en Marie, il les faut prendre spirituellement de l'amertume dont son triste cœur fut rempli, à raison de la connaissance qu'elle eut de tout ce que son bien-aimé Fils devait endurer. « Ces douleurs de l'enfantement se peuvent expliquer de l'obligation d'accoucher hors de son pays, de la peine de ne point trouver d'autre logis qu'une caverne qui servait d'étable aux bêtes, de n'avoir qu'une crèche pour berceau. Cette obligation à la retraite et au silenee, pour pouvoir mettre ce divin Fils au monde, et pour le sauver de la gueule du dragon qui se préparait à le dévorer, la nécessité de fuir en Égypte, le massacre des Saints Innocents, le péril du retour, toutes ces choses sont des douleurs qui accompagnaient l'enfantement de Jésus-Christ, et qui, dans l'âme éclairée et pleine d'amour de la Sainte Vierge, furent des épées plus perçantes et plus cruelles que n'est tout le travail des mères ordinaires (2). » Que le Dragon en voulût au Fils de la Vierge, il n'y a pas grande merveille, puisqu'il savait très-bien qu'il lui devait faire lâcher prise et le débouter du royaume de ce monde qu'il avait tyranniquement usurpé. Mais il reconnut bientôt, le malheureux, et à ses dépens, que ce sacré fruit était hors de la portée de sa rage, qu'il se moquait de ses coups, et que les griffes et les dents qu'il aiguisait n'étaient pas pour l'endommager, d'autant qu'il est assis au trône de Dieu, à qui il est égal en pouvoir, et consubstantiel en nature.

X. C'est ce qui l'anima et l'envenima encore davantage contre la glorieuse Vierge. Car dès lors il résolut de tirer sa raison de la première confusion qu'il avait reçue ; dès lors il fit serment de la poursuivre à toute rigueur et de l'attaquer par soi et par les siens. Ennemi aussi peu redoutable à la Mère qu'au Fils; puisque sur-le-champ elle fut mise sous la sauvegarde de Dieu, et que sans parler de l'escorte qu'elle reçut des millions de bienheureux Esprits, lui furent

(1) Psalm. II. — (2) La R. Mère de Blémur.

données des ailes d'aigle d'une protection si spéciale, qu'en dépit de la furie de l'enfer et des torrents de persécutions qu'il vomit contre elle, elle fut logée en un lieu d'assurance, et à l'ombre de la faveur du Ciel. Ainsi, voilà le Dragon sur la rade, écumant de rage, pour se voir si ignominieusement traité, et roulant en son esprit d'horribles desseins de vengeance contre les nourrissons de la Vierge. Que si je ne la voyais prête d'accourir à leur défense, j'aurais beau sujet de m'écrier avec l'Ange de l'Apocalypse : Malheur à la terre et à la mer, pour autant que le Diable s'en va droit à vous, transporté de fureur, et résolu de se prévaloir du peu de temps qui lui est accordé. Mais courage, nous verrons incontinent paraître la Sainte Vierge, qui rompra tous ses efforts, lui brisera les cornes, et l'abattra confus à ses pieds.

§ IV. — *Le second Escadron des ennemis de Dieu et de la Sainte Vierge, qui sont les Magiciens, les Sorciers, et tels autres monstres de nature qui ont accointance avec le Diable.*

I. Ce n'est pas sans raison que le saint Prophète Job (1) va représentant le diable sous la figure de Léviathan, qui signifie celui qui amasse autour de soi; d'autant que connaissant très-bien sa faiblesse d'une part, et de l'autre l'invincible puissance de celui à qui présomptueusement il s'est attaqué, il est nécessaire qu'il fasse levée de gens, et qu'il amasse des forces de tous côtés, pour donner à son impuissance quelque sorte de support et d'appui. Au demeurant, peu lui importe, pourvu qu'il trouve des âmes rachetées du précieux sang du Fils de Dieu. C'est trop pour le faire écumer et pour attiser sa colère. Et il y aurait de quoi transir de peur, voyant comme il s'apprête à tout perdre, si je n'entendais Dieu même chez le Prophète Ézéchiel lui adresser ces mots sous le nom de grand Dragon (2) : Écoute, grand Dragon, qui te promènes comme le Roi des eaux parmi les vastes étendues de la mer. J'attacherai à tes écailles tous les poissons des eaux, du plus grand jusqu'au plus petit; tu les traîneras après toi, et seras toi-même traîné avec eux sur le rivage pour y être haché et mis en pièces. Saint Grégoire, sur ce passage, dit que ce Dragon n'est autre sinon le Prince de l'Enfer, autour de qui s'attroupent les pécheurs de la terre, pour s'unir et s'incorporer à lui, et pour être à la fin compagnons de sa peine, comme ils l'ont été de son malheur. Nous avons déjà vu passer son premier escadron, composé des esprits mutins, qu'au commencement du monde

(1) Cap. XL. — (2) Cap. XXIX.

il débaucha du service de Dieu. Voici venir le second, qui ne lui cède pas beaucoup en malice et en cruauté. C'est une malheureuse engeance ramassée de divers endroits, rompue en tous les exercices de la haine de Dieu, que nous nommons Magiciens, Sorciers, et d'autres semblables gens qui sont tous enfants de ténèbres et vrais avortons de la nuit.

II. Et afin que vous compreniez mieux quelle est cette sorte de monstres de qui je parle, je désire que vous sachiez qu'avec ces mots de Magiciens et de Sorciers, mon intention est d'exprimer les pécheurs du monde les plus abominables après les Démons, les criminels de lèse-Majesté divine et humaine en premier chef, déclarés tels par toutes les lois; les nouveaux Géants, lesquels avec le diable, leur père, se sont ligués contre le Ciel, et résolus d'attaquer la divinité. Mais, malheureux qu'ils sont, ces montagnes d'injures et de blasphèmes qu'ils mettent les unes sur les autres, leur tomberont dessus et leur casseront les os. Je parle des ennemis de toute piété, des mépriseurs de toute Religion, des sacriléges en perfection, des profanateurs de toutes choses saintes; de ceux qui abusent des sacrements, qui foulent le sang du Testament, et font hommage à l'ennemi de Dieu des mystères qu'il nous a laissés pour accomplir notre salut. Les cheveux dresseraient en nos têtes, et le soleil devrait se charger de deuil, si j'entreprenais de raconter la moindre partie des crimes dont ils sont atteints et convaincus; j'aime mieux épargner les yeux et les oreilles chastes que de les souiller par le récit des infâmes actions de ces esprits endiablés; car ce sont choses trop honteuses à dire et à ouïr, que celles qu'ils font en leurs funestes orgies, et qu'ils couvrent du manteau de la nuit. Est-ce pas chose horrible à raconter qu'une vieille Magicienne, nommée Jeanne Potière, qui donna le diable avec le sort à ces pauvres filles Religieuses dont il a été parlé ci-devant, ait été accusée d'avoir quatre cent trente fois communié sacrilégement, sans parler des autres excès qu'elle avait commis contre Dieu et contre les hommes, qui étaient sans nombre et sans mesure.

III. Je parle des trafiqueurs d'iniquité, qui, portés d'une vaine espérance d'obtenir quelque chose de l'ennemi, s'engagent réciproquement à lui, et s'abandonnent à faire et à entreprendre tout ce qui leur sera ordonné de sa part; de ses instruments généraux pour toute sorte de péchés, et nommément de ceux qu'il ne saurait faire lui-même; des esclaves de Satan, vendus et achetés pour mal faire, et tributaires d'une infinité de forfaits et d'attentats dont il les charge tous les jours; de ceux qui, pour avoir contracté amitié avec lui, se sont comme transformés en lui par la participation de son

esprit; de ceux que nous pouvons nommer avec Saint Augustin (1) la gloire et le triomphe du Diable, à raison du sacrilége honneur qu'ils lui rendent par-dessus tous ceux qui déshonorent Dieu. Je parle des fondrières et des abîmes de péchés, puisque dans ces âmes prostituées ils n'entrent pas à douzaine, mais à millions. Car par suite de l'infidélité, de l'impiété, de l'athéisme, de l'hérésie, du schisme, de l'apostasie et du désespoir, qui tiennent rang parmi les crimes les plus exécrables, viennent à grosses bandes les déshonnêtetés de toutes manières, les haines immortelles, les colères forcenées, les vengeances diaboliques, les homicides des corps et des âmes, les sacriléges et autres semblables monstres de péchés projetés et moulés dans les antres les plus ténébreux de l'enfer. Que dirai-je de l'esprit maniaque qui les transporte, et qui fait que ne se contentant pas du mal qu'ils peuvent commettre, ils consentent de volonté délibérée à tous ceux qu'ils ne sauraient exécuter par effet?

IV. Je parle du plus horrible fléau dont Dieu puisse châtier le monde, au prix de qui les pestes, les guerres, les famines et l'hérésie même pourraient sembler des coups de fouet donnés à fleur de cuir seulement. Je parle de ceux que l'Empereur, en sa loi (2), tient pour les ennemis publics et pour les pestes de l'univers, en quelque part du monde qu'ils soient; et de ceux par qui Filimer, Roi des Goths (3) qui s'étaient retirés devers le Palus-Méotide, commença la réformation de son État, contraignant ces gens de mauvaise rencontre de se retirer ès solitudes les plus enfoncées de la Scythie, de crainte qu'ils n'infectassent l'air par leurs contagieuses conversations. Encore eût-il été plus avisé, s'il eût nettoyé le monde de cette malheureuse graine qui prend partout, et empeste de loin aussi bien que de près. Je parle de ceux pour qui le Roi Athalaric (4) ne voulait nullement ouïr parler de pardon, ainsi qu'il appert par les vives remontrances qu'il faisait à ses gens qui administraient la justice, leur écrivant que c'était une chose impie d'être indulgent envers ceux qui ne trouvent nulle piété en la débonnaireté de Dieu. Qu'il vous souvienne du spectacle que Julien l'Apostat, l'un des premiers Magiciens du monde, apprêta à l'Empire Romain (5), lorsque après sa mort on trouva en sa ville d'Antioche, dans des puits, dans des cachots et dans des lieux retirés, les horribles amas de têtes qu'il avait fait couper, de corps qu'il avait ouverts, d'enfants qu'il avait arrachés des entrailles déchirées des pauvres mères; le

(1) Lib. de Vera Relig., in c. LV. — (2) L. et si Cod. tit. de Maleficiis. In quacumque sint parte terrarum inimici generis humani censendi sunt. — (3) Joann. Magnus Gothus., lib. VI Hist. Goth. — (4) Cassiod., lib. IX Var., c. XVIII. — (5) Niceph. Gal., lib. c. I et III. Tripart. Hist., lib. III, c. p.

tout pour fournir aux impies sacrifices que les Démons sans cesse lui ordonnaient. Trouva-t-on pas au temple de Carres, en Mésopotamie, au retour de la bataille où il rendit sa malheureuse âme, vomissant à son ordinaire des blasphèmes contre le Sauveur, le corps d'une pauvre femme pendue par les cheveux, qu'il avait éventrée avant que se mettre aux champs, pour savoir le succès de son entreprise?

V. Je parle des arbres infortunés qui sont noircis et foudroyés de l'anathème de l'Église (1); des victimes condamnées de Dieu et par lui abandonnées à toutes les rigueurs de la justice temporelle (2) et éternelle, s'ils ne se reconnaissent. Mais hélas! la cause la plus ordinaire de leur détestable vie, c'est de mourir comme de vrais désespérés et comme des personnes qui de longtemps ont commencé leur enfer, afin de ne le finir jamais. Et pour faire une fin où il n'en faudrait point, je parle de l'objet tout ensemble de l'indignation et de l'infinie patience de Dieu, lesquels tout ainsi que sans cesse ils attisent le feu de sa juste vengeance, ainsi nous font-ils mieux que tous les autres pécheurs connaître que nous servons un Dieu qui est infini en bonté et en longanimité, puisqu'il ne peut être que la patience, qui si longtemps supporte ces monstres, ne soit la patience d'un Dieu.

VI. Qui s'étonnera maintenant qu'ils haïssent irréconciliablement la Mère de Dieu, et que par réciproque elle les entreprenne et les poursuive à toute extrémité? Ils la haïssent pour autant qu'ils ont les âmes détrempées dans la rage du Prince des ténèbres, leur père, qui, au même point qu'il les a animés de son esprit, a aussi jeté dans leurs moelles la haine contre la Sainte Vierge. Ils la haïssent comme les hiboux font du jour, à raison de son incomparable sainteté; d'autant qu'elle est le miroir le plus beau et le plus luisant des infinies perfections de Dieu qui soit parmi les pures créatures, et la haïssent jusque-là, qu'entre eux se sont rencontrées des personnes transportées d'un si furieux désir de lui déplaire, que de souhaiter en haine de sa virginité de se pouvoir rendre autant infâmes en vilenies qu'elle est éminente en pureté. Est-ce pas ce que je disais auparavant, qu'il faut que nous ayons un Dieu de qui la patience soit infinie, et que sa Mère en ait quelque participation, pour supporter les intentions infernales de ces âmes dénaturées? Ils la haïssent comme la Mère du Sauveur du monde, à qui principalement ils en veulent, qu'ils tâchent de déshonorer en toutes les manières possibles, qu'ils chargent de toutes sortes d'injures et de blasphèmes, et qu'ils mettent autant qu'ils peuvent sous les pieds de celui qu'ils ont choisi pour leur Seigneur. Ils la haïssent finalement, en considération des outrages qu'ils

(1) S. Gregorius, c. si quis XXVI, q. V. — (2) Exod. XX. Maleficos non patieris vivere. Levit. XX., etc.

s'imaginent recevoir d'elle, comme de celle qui s'oppose à toutes leurs intentions, qui renverse leurs projets, qui dissout leurs maléfices, qui met leur Royaume en confusion et les ruine de fond en comble, ainsi que je ferai voir un peu plus bas, en discourant de ses victoires.

VII. Que si par contrepointe elle les déteste et les poursuit à cor et à cri, comme l'on dit, qui peut le trouver étrange? voire qui ne s'émerveillerait si elle ne le faisait ainsi? Elle le doit par les principes de sa nonpareille sainteté, laquelle est plus directement opposée à leur malice que toute autre qui soit au-dessous de Dieu. Elle y est engagée par le titre qu'elle porte de Mère commune des enfants de Dieu, qui, sans elle, seraient la proie de ces loups-garous et la curée de ces harpies, qui ont autant soif de sang humain que de la ruine des âmes. Et par-dessus tout cela, elle y est comme forcée par les inestimables obligations qu'elle a, et par l'incomparable affection qu'elle porte à son très-honoré Fils, qu'elle sait être le but et le blanc des sacriléges, des impiétés et des blasphèmes continuels de cette race maudite. De quoi elle donna jadis une très-évidente preuve au malheureux Anatolie, au récit de plusieurs graves auteurs (1), et la chose mérite d'être connue. Cet homme s'étant peu à peu élevé de la poussière de la terre, s'en vint en la grande ville d'Antioche, où il s'insinua d'abord en la connaissance et en l'amitié de quelques personnes de crédit, et par leur moyen s'ouvrit la porte aux dignités et aux charges publiques. Cette entrée lui donna l'accès qu'il avait toujours désiré auprès de Grégoire, Évêque d'Antioche, qu'il ménagea si industrieusement qu'il se rendit, par cette faveur publiquement reconnue, nécessaire à plusieurs, et recommandable à la plupart des solliciteurs d'affaires. Si ne put-il si bien conduire les siennes propres, qu'il n'attirât sur soi l'envie et la haine des gens de bien, et nommément du simple peuple. Le voilà donc accusé avec ses adhérents (car il avait fait un gros de personnes abandonnées et de Magiciens comme lui), le voilà chargé de plusieurs crimes très-atroces, de concussion, d'impiété, de magie, d'avoir été rencontré plusieurs fois avec ses gens offrant des sacrifices au diable, et d'autres semblables méchancetés sans nombre, et peu s'en fallut que l'Évêque n'encourût la haine publique à son occasion. Ses amis vont et viennent, ils pratiquent tout le monde, ils trouvent mille inventions pour le garantir, et leurs desseins étaient pour réussir, si la populace ne se fût mutinée contre les ennemis du bien public. Cependant Anatolie est tenu de près, et quant à lui, il n'a d'autre soin que de

(1) Evagr., lib. V Hist. eccles., c. XVII et XVIII. Nicephorus, lib. XVIII, c. IV. Baron., t. VII Annal. ad annum. 580.

sa délivrance. Il y avait en la prison une statue de notre Dame attachée à une corde, et là gardée comme le soulas et le refuge des affligés. Ce méchant osa bien se prosterner devant elle avec un cœur déloyal; et, pour mieux faire son jeu, il se fit lier les mains derrière le dos pour paraître en la présence de la Vierge en posture de criminel. En cet état, il se jeta à deux genoux devant l'image; mais sa prière n'était que sur les lèvres, et au dedans il portait un vrai cœur d'Antiochus. Ce qui fit que la Mère de Dieu lui tourna le dos, à la vue de plusieurs prisonniers et des gardes de la prison, qui dès lors ne le regardèrent plus que comme haï du Ciel et détesté de la Sainte Vierge. Elle-même se plaignit de lui à plusieurs bons serviteurs qu'elle avait en la ville d'Antioche, ajoutant que cet homme lui était insupportable, à cause des injures qu'il vomissait contre son Fils; nouvelles qui passèrent de bouche en bouche, et à la fin arrivèrent jusqu'au pieux Empereur Tibère, lequel ordonna incontinent à ses Juges qu'ils eussent à le faire comparaître devant lui. On le conduit sous bonne et sûre garde; il arrive à Constantinople avec ses gens, tous criminels comme lui. L'Empereur ayant laissé la connaissance de cette cause à l'Évêque et aux Juges Ecclésiastiques, ils furent par eux remis au pouvoir du bras séculier, que les amis de cet impie s'efforcèrent aussitôt de gagner. De fait, on y alla si superficiellement, qu'on se contenta d'en bannir quelques-uns d'entre eux. De quoi le peuple de Constantinople s'indigna tellement, qu'ils se ruèrent sur eux à grande foule, et les conduisirent sur la mer dans un esquif, avec quantité de fagots, à dessein de faire un sacrifice à Dieu de ceux qui en avaient tant fait aux démons. Quant à l'Évêque et aux Juges, Dieu les retira de leurs mains, autrement ils eussent eu peine d'échapper; mais non l'infortuné Anatolie, lequel, après avoir été couvert de coups de fouet, fut conduit à l'Amphithéâtre, et là, exposé aux bêtes, déchiré, et à la parfin attaché à un gibet, qui ne fut pas le dernier de ses maux, car les loups accoururent à la défaite, et dévorèrent ce qui était resté d'entier en son corps. Je ne dois pas ici oublier comment, tandis qu'on lui faisait son procès, la Sainte Vierge fit de très-ardentes poursuites, et se plaignit de la connivence et de la lâcheté de plusieurs; mais nommément elle s'apparut à un certain Officier du Palais Impérial, lui reprochant qu'il allait trop mollement en une affaire qui la touchait, et qu'il lui en prendrait mal de soutenir le parti de celui lequel n'avait rien épargné pour la déshonorer avec son Fils bien-aimé.

VIII. Voilà le commencement de la tragédie qui se doit continuer sur la personne de ce désespéré en toute la durée de l'éternité; et il faut garder le reste pour le sujet des victoires que la Mère de Dieu a

remportées sur la magie et sur les impies Magiciens. Il suffit pour maintenant de dire qu'il faut bien que l'excès de leurs crimes soit grand, puisque la Mère de miséricorde s'oublie pour le regard de sa douceur, et que l'Avocate des pécheurs sollicite contre eux avec tant d'affection. Partant que ceux qui attendent d'elle quelque miséricorde, se persuadent qu'il ne leur est loisible d'avoir communication avec toute sorte de gens, non plus qu'avec les Démons, et que ceux qui ont la justice en main se souviennent que Dieu leur ordonne de les dépêcher sans merci, comme les pestes du monde et les ennemis jurés de Dieu et de la sainte Vierge, de peur de participer à leurs crimes.

§ V. — *Le troisième Escadron des ennemis de Dieu et de la Sainte Vierge, qui sont les hérétiques.*

I. Si je mets les Hérétiques à la suite des Magiciens, ils n'auront point de sujet de se plaindre, vu qu'il y a quatorze cents ans que Tertullien (1) publiait qu'ils étaient amis intimes, et que toujours les Magiciens avaient été les pères des Hérétiques (2). Ce qui était déjà véritable de son temps et s'est rendu indubitable par l'expérience, laquelle a fait toucher au doigt que tous ces forgerons de nouveautés ont étudié et appris les sciences noires dans les grottes de la Nécromancie. Simon, premier Patriarche des Hérétiques, a mérité par excellence et a toujours retenu en l'Église le surnom de Magicien. Ménandre, son disciple et compatriote, fut aussi bon maître que lui, au rapport de Saint Justin le Martyr (3), et par ses charmes il fit un grand dégât en la ville d'Antioche. Nicéphore (4) est fidèle témoin comment Castor Agrippa fit voir au monde les impostures magiques de Basilide. Valentin, dit Philastrius (5), Évêque de Bresse en Italie, fut plutôt écolier de Pythagore que de Jésus-Christ : c'est assez dire. Les Gnostiques qui descendirent d'eux n'en firent pas la petite bouche, car ils tinrent publiquement école de magie, ainsi que nous apprenons de Nicéphore (6), et firent honte au soleil avec leurs vilenies et méchancetés. Priscillien, qui porta leur hérésie en Espagne, fut par deux fois atteint et convaincu de maléfice, comme écrit Sévère Sulpice (7); aussi avait-il été le disciple de Marc l'Égyptien, l'un des infâmes Magiciens de la terre, comme il appert par ses horribles impiétés (8). Carpocrate, au dire de Saint Irénée (9), sentait doublement le fagot aussi bien que ses prédécesseurs. Hermogène

(1) Lib. I de Anima, c. XLIII. — (2) Lib. II de Anima, c. LVII. — (3) Apolog. I. — (4) Lib. IV Eccles. hist., c. II. — (5) Lib. de Hæresib. — (6) Lib. IV Hist., c. VII. — (7) In Vita pirag. Martini. — (8) Lib. IV, c. III. — (9) Lib. IV contra Hæreses.

ne valait pas mieux, disent Saint Jérôme (1) et Saint Sulpice Sévère (2). Cassien (3) rapporte avoir ouï un malin esprit qui se vantait par la bouche d'un possédé que c'était lui-même qui, par les organes d'Arius et d'Eunomius, avait publié leurs impiétés.

II. Si c'était le lieu de m'entretenir sur tous leurs successeurs, je ferais voir aisément quels ils ont été. Je ne dis rien de Bérengarius; lise qui voudra l'histoire de Nangis. Les Vaudois ont acquis partout une telle réputation de sortilége, qu'en plusieurs contrées un Sorcier et un Vaudois ce n'est qu'un. L'histoire des Albigeois fait assez connaître avec qui ils ont eu communication, et de qui ils ont appris leurs impiétés. Et afin que ceux que l'enfer a suscités en nos jours ne se plaignent d'avoir été oubliés ou méconnus, Luther n'écrit-il pas de soi-même, en son Traité de la Messe privée, que le Diable et lui, compagnons d'étude, ont mangé un muid de sel ensemble, et qu'il le connaît très-bien? Et ailleurs (4), que le Diable se remue tant en sa tête, qu'il ne peut ni lire, ni écrire, et qu'il a plusieurs fois discouru et traité avec lui? Carlostad (5) n'apprit-il pas d'un grand homme noir à combattre la transsubstantiation? Zwingle (6) prit sa dernière résolution de nier la réalité du Saint Sacrement avec un esprit, qu'il ne se souvenait pas s'il était blanc ou noir. Quant à Jean Calvin, le docte Évêque de Ruremonde, Guillaume Laindand maintient fort et ferme que, considérés l'inconstance de cet homme, la malignité de son esprit, son impiété, ses blasphèmes et sa vie, c'est une chose impossible qu'il n'ait été gouverné du Diable. Ce qu'il confirme (7) par un différend qu'il eut avec le Ministre Servet, son collègue, qui lui reprocha qu'il ferait paraître par actes publics qu'il était homicide et disciple de Simon le Magicien, s'il avait assurance de le nier; à quoi il ne répondit jamais un seul mot; et ce qui se dira de sa mort au paragraphe neuvième nous mettra hors de doute sur ce sujet. Ç'a été une chose prodigieuse que les armées de Magiciens et de Sorciers, plus épaisses que les troupes de guêpes, de moucherons, qui s'éveillèrent en divers endroits à la naissance de l'hérésie, pour faire voir clairement au monde que, comme elle a été conçue et nourrie dans le sein de la magie, aussi d'ordinaire elle y aboutit. Car le Diable, disait un savant écrivain de notre temps (8), se sert de l'hérésie comme d'une courtisane, pendant qu'elle est en sa fleur, et qu'elle a encore quelque attrait; mais aussitôt que sa jeunesse et sa première apparence est passée, il en fait une couratière,

(1) Epist. ad Ctesiphontem contra Pelagium. — (2) Lib. II Hist. — (3) Collat. VII, c. XXXII. — (4) Epist. ad ducem Sax. — (5) Lutherus, t. III, p. 68. — (6) Lib. qui inscribitur Subsidium, de Eucharistia. — (7) Dubitantii, dial. III. — (8) Joann. Maldonatus.

et change l'Hérétique en Magicien, et enfin en athéiste; afin que sur lui s'accomplisse de point en point la malédiction de Joël (1), qui dit que la sauterelle a mangé le reste de la chenille, et que la vermine a consumé ce qui était demeuré d'entier après la dent de la sauterelle.

III. Ceci ai-je avancé d'abord, afin que les ancêtres des Hérétiques étant une fois reconnus, il soit aisé à juger par quel esprit ils sont conduits; et que personne ne s'étonne s'ils se rendent vrais imitateurs de leurs devanciers, et si ayant eu les Magiciens pour pères, ils héritent de leur animosité et de leur rage contre Dieu et contre sa Mère. J'aurais ici droit de mettre en évidence les indignités, les excès et les sacriléges qu'ils ont commis contre le Sauveur de nos âmes; les blasphèmes qu'ils ont vomis contre lui; les dégâts qu'ils ont causés en sa vigne, qui est l'Église, plantée par ses travaux et arrosée de son précieux sang, puisque ces outrages sont les preuves irréprochables de la haine dont ils ont été transportés contre lui, et les raisonnables sujets qu'ils ont donnés à la Mère de Dieu de ressentir et de s'émouvoir contre eux. Mais d'autant que le discours en serait infini, je suis content de faire état que leurs comportements soient connus d'ailleurs, et ne veut m'arrêter sinon à toucher sommairement quelques effets de leur venin contre la Sainte Vierge. Je dis sommairement, d'autant qu'à vider la sentine il y aurait de quoi empester l'air et empuantir tout le monde; et pour ne rien embrouiller, je diviserai ce troisième régiment en quatre compagnies, qui ont voirement leurs guidons différents, mais au demeurant sont portées de la même passion d'obscurcir la gloire et d'anéantir le nom de la Mère de Dieu.

IV. La première est de ceux qui se sont attachés à sa vie, et se sont étudiés à la dénigrer, et à abattre par leurs calomnies la rare estime que de tout temps l'Église a faite de son incomparable sainteté. Leur capitaine sera l'Empereur Julien, lequel ayant joint à un très-mauvais naturel et à un très-dangereux esprit la haine secrète du nom de Chrétien, la déguisa tellement en ses jeunes ans, qu'il se fit Religieux avec tout plein d'apparence de vertu, jusqu'à ce qu'ayant pris son temps, il leva le masque et entreprit tellement les Chrétiens, qu'il ne céda en rien aux Nérons et aux Dioclétiens. Mais surtout il eut une dent de lait si envenimée contre le Rédempteur du monde et contre sa Sainte Mère, qu'il composa un livre satirique contre eux, où il les déchira d'injures et en dit tout le mal dont il se put aviser. Il est suivi d'une troupe de gens de mauvais augure, parmi lesquels

(1) Cap. I.

nos modernes libertins se sont tellement licenciés à écrire et à parler contre l'honneur de la MÈRE DE DIEU, qu'ils ont fait voir qu'ils avaient le front autant acéré que les plus hardis de leurs devanciers. Martin Luther, insigne Apostat, l'Érostrate de nos jours, qui a voulu faire parler de soi, mettant le feu à l'Église de Dieu, a osé dire (1) que la faute que la sainte Vierge commit perdant son Fils en l'âge de douze ans, fut si énorme, qu'il eût mieux valu que jamais elle n'eût été MÈRE DE DIEU; que le Père Éternel la jugea dès lors indigne du soin et de la garde de son Fils, et qu'il ne s'est trouvé personne qui l'ait surpassée en péchés. OEcolampade (2) s'étant fait appeler le premier Évêque de Bâle, l'a taxée d'ambition, et dit que pour s'être voulu présomptueusement ingérer à faire l'office de Messie avec son Fils, elle a mérité d'être par lui réprimandée et rabrouée aux noces de Cana. Jean Calvin (3), le Père des impies, né pour le malheur de la France, se moque de ceux qui combattent pour la franchise de la MÈRE DE DIEU et pour son exemption de tout péché, et dit en riant que ce n'est pas chose qui mérite qu'on s'en mette si fort en peine. Et de fait, non-seulement il ne le fait pas quant à lui, mais plus, il épie toutes les occasions de noircir sa réputation. En un endroit (4) il l'accuse que sa foi a chancelé, et qu'elle a été trop ardente à défendre son droit (5), même au mépris de l'honneur de Dieu. En un autre (6), *qu'elle s'est laissée* emporter à l'affection de la chair et du sang, et s'est rendue importune à son Fils jusqu'au préjudice de la publication de l'Évangile, dont elle a retardé le cours. Ailleurs (7), il dit avec une impudence effrénée, que pour toutes ces considérations le Sauveur a été contraint de la mettre à son devoir, de la ranger au commun des femmes, et de lui faire entendre (8) que pour être sa Mère, elle ne devait pas tant présumer de soi; que ce n'était pas si grand'chose qu'il s'imaginait. Je m'aperçois bien qu'une sainte impatience saisit déjà l'esprit des serviteurs zélés de cette Princesse, qu'ils frémissent contre ces suppôts de Satan, et qu'ils ont peine de retenir les ardeurs de leur indignation; mais qu'ils se donnent seulement le loisir d'attendre la justice que le Ciel fera de ces impies, laquelle sera bien plus rude et plus exemplaire qu'ils ne la sauraient faire eux-mêmes, vu nommément qu'à peine avons-nous commencé d'ouïr les exécrables voix des ennemis de la Sainte Vierge.

V. La seconde bande en veut particulièrement à sa virginité; aussi est-elle ramassée de certains vieux étalons, qui ont toujours eu cette vertu en horreur. Cérinthe marche le premier. Cet homme, Juif

(1) In Evang. Domin. I post Epiphaniam. — (2) Ad c. II Joann. — (3) In Harmonia ad c. I Lucæ. — (4) In c. II Lucæ. — (5) Ibidem. — (6) In c. XII Matth. — (7) In c. II Joann. — (8) In c. XI Lucæ.

d'extraction, et par choix persécuteur du Christianisme, d'où il s'était débandé, Magicien de profession, parmi plusieurs rêveries, que le Diable, qu'il appelait son bon Ange, lui avait mises en l'esprit, publia que le Sauveur était né (1) de Joseph et de Marie de même façon que les autres hommes. Autant en disait Carpocrate chez saint Irénée (2) et chez Saint Épiphane (3). Quant à Marcion, celui que Saint Polycarpe qualifia le fils aîné du Diable, il persista toujours à crier (4) que c'était une chose impossible de toute impossibilité, qu'une Vierge conçût et enfantât. Après ceux-ci viennent Jovinien (5), ennemi mortel de la virginité aussi bien que du jeûne, et Helvidius (6), le chef des Antimarianites, ou Antidicomarianites, qu'il ne fut jamais possible de faire démordre de la mauvaise opinion qu'il avait conçue de la Mère de Dieu, soutenant qu'elle avait eu d'autres enfants que le Sauveur, qui sont ceux que les Évangélistes appellent ses frères.

VI. La troisième compagnie est de ceux qui se sont efforcés d'arracher la pierre la plus précieuse qui fût en la Couronne de la sainte Vierge, savoir est le titre de Mère de Dieu. Le vieux Ébion a mené la bande, et, au rapport de Nicéphore (7), a maintenu que le Sauveur n'avait rien plus été qu'homme, et par conséquent que c'était un abus insupportable d'appeler Marie Mère de Dieu. Manès le Persan, celui qu'Eusèbe en son histoire (8) dit avoir été, selon l'interprétation de son nom, véritablement dévoyé de son bon sens et agité du malin Esprit, après deux cents ans et plus, soutint que le Sauveur n'avait eu qu'un corps apparent, et, comme il disait, fantastique, et que c'était une grande faiblesse d'esprit de se persuader qu'il eût été enserré dans le ventre d'une femme, comme les autres enfants. Le malheureux Nestorius, Évêque de Constantinople, vient après ceux-ci, et emporte sur eux le prix d'opiniâtreté et d'insolence (9); car faisant le Théologien, à quoi il n'entend pas beaucoup, il maintient qu'il y a deux personnes au Sauveur du monde, la divine et l'humaine, et que celui à qui appartient l'humaine tant seulement, s'appelle Christ, et qu'il est le fils de Marie, laquelle à ce sujet peut bien être appelée Mère du Christ, mais nullement Mère de Dieu; car pour l'autre, à qui convient la personne divine, il ne se reconnaît point de mère sur la terre, mais seulement un Père au ciel. Nestorius eut pour second un sien Prêtre, nommé Anastase (10),

(1) Iren., lib. II, c. xxv. — (2) Lib. I, c. xxiv. — (3) Hæresi, xxvii. — (3) Iren., lib. I, c. xxix. Tertul., lib. III contra Marcionem. — (5) August., Hæresi lxxxii. — (6) Hieron., Contra Helvidium. Epiphan., Hæresi xlviii. August., Hæresi lxxxiv. — (7) Lib. III Hist., c. xiii. — (8) Lib. c. xxviii. — (9) Vincent Lirinens., in Commonitorio. — (10) Niceph. Eccl. Hist., lib. XIV, c. xxxi.

homme d'un esprit ardent et factieux, lequel prêchant un jour à Constantinople, prononça ces paroles avec une étrange effronterie : Que nul n'ait à appeler Marie Mère de Dieu, d'autant que Marie a été femme; or est-il que c'est une chose impossible que Dieu vienne à naître d'une femme.

VII. Je me hâte tant que je puis à tirer l'esprit du lecteur hors de ces impiétés, et nous voici arrivés au quatrième rang de ceux qui ont fait leur possible pour empêcher la reconnaissance et l'honneur que l'Église a toujours rendus à la Sainte Vierge. Le plus insupportable parmi eux a été l'Empereur Constantin, dit Copronyme, ou Voirie-nommé. L'historien Grec Suidas parle de lui en cette sorte (1) : L'Empereur Constantin fut fils de Léon appelé Brise-Images, et quant à lui il eut le surnom de Voirie-nommé, pour autant que petit enfant qu'il était, comme on le porta pour être baptisé, il salit de son ordure le sacré lavoir. Ce fut un vrai léopard né d'un lion, un aspic éclos de l'œuf d'un serpent, et, en un mot, un parfait Antechrist sorti de Dan. Il ne succéda pas moins à l'impiété de son père qu'à l'Empire, qu'il profana par ses saletés et par l'accointance qu'il eut avec les Démons, s'étant rendu par mille autres méchancetés un vrai outil du Diable son père. Car il défendit publiquement l'invocation des Saints, et ordonna que leurs reliques fussent exposées à la risée publique. Il fit bien pis que cela, car il fit des défenses très-expresses que nul n'eut à invoquer Marie, disant que c'était une folie d'espérer d'elle aucun secours, et surtout que personne ne fût si téméraire de l'appeler Mère de Dieu, ou de lui rendre aucune sorte d'honneur. Ordonnance qu'il autorisa avec un trait de bouffonnerie; car ayant un jour entrepris d'avilir la Sainte Vierge, devant un grand nombre de gens qui l'écoutaient, il prit une bourse pleine d'or, et leur demanda combien ils la prisaient; à quoi tous répondirent qu'elle valait beaucoup; puis après versant sur la table ce qui était dedans, il la montra vide, et demanda derechef combien ils l'estimaient, le peuple ayant répondu que ce n'était plus rien. Or, sachez, leur dit-il, qu'il en est de même de Marie, laquelle tant qu'elle a eu le Sauveur en son ventre, a vraiment été précieuse devant Dieu, et digne de tout honneur; mais s'étant défaite de ce riche trésor qu'elle portait, il ne lui est resté chose aucune qui l'ait relevée par-dessus les autres femmes. Ainsi parlait cet impie, qui d'autre part rendait toute sorte d'honneurs à Vénus, et avec d'abominables sacrifices et des victimes humaines servait sa Déesse Maura, qu'il avait choisie pour gouvernante de ses sacriléges et de sa magie. Les

(1) In Constantino Copronymo.

Cathares ou Puritains, semence maudite de Novat, ne voulaient (1) nullement ouïr parler de l'invocation de la sainte Vierge, ni consentir qu'on lui rendit aucun honneur. Quant aux hérétiques Albigeois, ce que j'en ai dit ailleurs peut suffire, savoir est qu'ils travaillaient à la déshonorer en toutes les manières imaginables, la représentant par dérision avec un œil seulement, et la défigurant en tout ce qu'ils pouvaient.

VIII. Il m'est avis qu'en voilà trop pour reconnaître l'esprit qui anime ces gens, et pour juger s'il y a de l'apparence en ce que j'ai avancé au commencement, que tous ceux qui ont forgé les hérésies et craché tant de blasphèmes contre le ciel, ont été par nécessité domestiques de Satan et familiers en sa boutique, où elles ont été jetées en fonte; car sans lui un esprit humain ne saurait fournir à tant de malice, ni avoir une telle rage contre Dieu et contre sa Mère.

IX. Cela étant, si elle ne détestait semblables gens, et ne leur faisait la guerre à feu et à sang, ne dirait-on pas avec sujet qu'elle aurait peu de sentiment des injures qui sont faites à son Fils et à la Majesté de Dieu, qu'elle mettrait à l'abandon l'honneur qui lui est dû, et que les ruines de l'Église ne la toucheraient que bien faiblement? Chose laquelle ne pouvant être, il est aisé de s'imaginer la contrariété qui est entre elle et ces instruments d'iniquité. Contrariété si grande, qu'au rapport du Patriarche Sophronius (2) elle ne voulut jamais entrer dans la cellule de l'Abbé Cyriacus, mais se tint devant la porte avec Saint Jean Baptiste et avec Saint Jean l'Évangéliste; pour autant, disait-elle, qu'il cachait chez soi son ennemi. Elle parlait de deux livres de l'impie Nestorius, qui, sans que le bon vieillard s'en fût aperçu, étaient joints à un autre livre qu'il tenait d'emprunt. Elle ne voulut non plus, au rapport du même (3), jamais permettre que Cosmienne, noble Dame, mais entachée de l'hérésie des Acéphales ou Sévériens, entrât pour visiter le Saint Sépulcre, mais s'étant fait voir à elle avec une troupe de saintes vierges qui la suivaient, elle lui dit d'un visage irrité : As-tu bien eu la hardiesse de présumer d'entrer, n'étant pas des nôtres? et cela dit, elle lui donna de la porte au nez. Et comme elle persistait à demander l'entrée, la Sainte Vierge répliqua : C'est en vain que tu te tourmentes; car jusqu'à ce que tu sois des nôtres, c'est folie à toi de penser y entrer. Ce que voyant Cosmienne, elle s'adressa à l'Évêque, et ayant été réconciliée à l'Église, elle fut sans difficulté admise par la Sainte Vierge. Gardons le reste pour le discours de la rude guerre

(1) Guido, de Catharis. — (2) Prati spiritualis, c. LXVI. — (3) Ibid. c. XLVII Baron., t. VI.

que de tout temps elle a faite aux Hérétiques et des victoires qu'elle a remportées sur eux.

§ VI. — *Le quatrième Escadron des ennemis de Dieu et de la Sainte Vierge, qui sont les blasphémateurs.*

I. Il ne se peut faire autrement que l'esprit dévot du lecteur, jaloux de l'honneur de la Mère de Dieu, ne s'ennuie de tant de blasphèmes. Si faut-il qu'il se roidisse tant soit peu, puisque le bienheureux Évangéliste et fidèle gardien de la Vierge, a encore un mot à dire sur ce sujet, et pour affermir les cœurs des enfants de Dieu et de la même Vierge, il leur veut faire part d'une vision qu'il eut par forme d'avertissement, comme il était en l'île de Pathmos. Il vit sortir de la mer une bête effroyable, d'une prodigieuse grosseur, qui avait le corps semblable à celui d'un léopard, les pieds comme d'un ours, la bouche d'un lion, sept têtes monstrueuses avec dix cornes et autant de couronnes, et sur chacune de ces têtes, des noms de blasphèmes; car c'était chose horrible, dit Saint Jean (1), d'ouïr les blasphèmes que cette bête, avec sa voix de tonnerre, jetait contre Dieu, contre le Tabernacle de Dieu, et généralement contre tous les habitants de là-haut. Je sais bien que Saint Irénée (2), et après lui la plupart (3) des sacrés interprètes, ont entendu par cette bête armée de toutes pièces de cruauté, l'Antechrist, qui sera comme un monstre composé de fureur et de rage, et n'ignoré-je pas encore que le vénérable Bède (4) avec quelques autres, ont estimé qu'il fallait plutôt entendre, par cette hideuse figure, la communauté des impies, ralliée et ramassée de diverses pièces différentes entre elles, mais toutes symbolisantes en malignité et en la haine qu'ils portent à Dieu. De quelque côté que nous nous tournions, nous aurons toujours le même Saint Jean pour garant si nous disons qu'il y a plusieurs Antechrists, et que cette multitude de têtes et de langues armées de blasphèmes nous marque les suppôts et les adhérents de l'Antechrist, premier instrument de Satan et Capitaine général de tous les blasphémateurs, qui a reçu au fond de l'abîme la trempe de toute impiété. « Ce sont eux dont le Psalmiste se plaint en ces termes (5) : Ils aiguisent leurs langues comme des serpents, ils ont sur leurs lèvres un venin d'aspic. Et ailleurs (6) : Ils vivent dans la dissolution, ils publient les calomnies que leur malice a inventées, ils parlent

(1) Apoc. XIII. Et aperuit os suum in blasphemias ad Deum, blasphemare nomen ejus et tabernaculum ejus, et eos qui in cœlo habitant. — (2) Lib. II adversus Hæres., c. XXVIII. — (3) Rupertus, Haimo, etc., in c. XIII Apoc. — (4) Id idem Apoc., c. I, c. II. — (5) Ps. CXXXIX. — (6) Ps. LXXII et LXXIV.

comme étant au-dessus de tout. Leur bouche blasphème contre le Ciel et leur langue n'épargne personne sur la terre. Mais le Seigneur accomplira le désir du même Prophète, il jugera sa cause, il se souviendra des outrages que ces insensés lui font tous les jours, il n'oubliera pas les blasphèmes de ses ennemis, et leur insolence qui augmente sans cesse sera humiliée par la main de la plus sainte des pures créatures (1). »

II. Car il faut que nous demeurions d'accord, puisque la Sainte Écriture le dit, que sans parler des Diables, qui semblent être l'impiété et le blasphème même plutôt que des impies et des blasphémateurs, l'enfer n'a jamais vomi un monstre semblable à ce malheureux, qui doit commencer son apprentissage de toutes sortes de vices par où les autres ont fini. Mais aussi se faut-il persuader qu'il conduit une armée innombrable de scélérats, et qu'il est le chef de cette maudite engeance, qui aiguise sa langue contre Dieu, et qui jette le venin de ses sacriléges paroles contre le Ciel. De ce nombre sont tous ceux que Saint Jean vit représentés par ces fières têtes du léopard infernal; ils semblent avoir pris à tâche d'infecter l'air des blasphèmes qu'ils dégorgent contre Dieu, contre son Tabernacle et contre tout ce qui est saint dans le ciel. Il est vrai que nous avons déjà ouï les plus abominables d'entre eux parmi ces bandes de Magiciens et d'Hérétiques; mais d'autant qu'outre ceux-là il s'en trouve encore d'autres qui, sans être de leur parti, ne laissent pas d'avoir les âmes noires, les cœurs envenimés et les langues chargées de blasphèmes, voilà pourquoi j'en ai fait un escadron à part, que nous verrons tantôt être déconfit par la main de la toute-puissante guerrière.

III. Je ne sais si je dois armer ma plume de zèle et de colère, ou plutôt déplorer le désastre de ces victimes de confusion, dont le malheur des malheurs est qu'ils s'en soient pris à Dieu et à son Tabernacle, lequel n'est autre que la Bienheureuse Vierge. Misérables qu'ils sont pour ne s'être retirés à l'abri de cette céleste ramée que Dieu leur avait préparée, comme il dit par son prophète Isaïe (2), afin qu'elle leur servît de retraite au chaud du jour, et les garantît des pluies et des tourbillons; et pour ne s'être réfugiés à cette divine loge qu'il avait dressée, dit David (3), afin de les recevoir et défendre pendant les mauvaises saisons. Plus misérables pour avoir attaqué avec tant d'âpreté et d'insolence celle que saint Athanase (4), Saint André de

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Isai. IV. Et Tabernaculum erit in umbraculum diei ab æstu, et in securitatem et absconsionem a turbine, et a pluvia. — (3) Psal. XXVI. Quoniam abscondit me in Tabernaculo suo, in die malorum protexit me in abscondito Tabernaculi sui. — (4) Serm. de Deipara.

Candie (1) appellent le Tabernacle de Dieu, Saint Jean Chrysostome le Sanctuaire préparé au Verbe divin, et Saint Jean Damascène la Tente animée et raisonnable de Dieu, d'où est sortie la source de la vie, qui a été envoyée en terre afin de combattre la mort, laquelle allait ravageant toute la race des hommes. Très-misérables pour avoir pris tant de peine à profaner le divin Tabernacle que Dieu même sanctifie, ainsi que remarque Saint Thomas (2), après le Prophète David (3); pour s'être efforcés avec tant d'impiété de renverser l'asile où ils devaient recourir en leurs nécessités, d'arracher le pavillon que Dieu même avait planté, dit le Bienheureux Georges, Archevêque de Nicomédie (4), afin de redresser le nôtre qui était tombé. Est-ce pas avoir perdu tout sentiment, être ennemi de soi-même, et avoir de gaieté de cœur conspiré à sa propre ruine? Ces furies d'esprit seraient à la vérité plus pardonnables aux ennemis du nom chrétien, ou à ceux qui, par désespoir, se sont lancés hors du bercail de Jésus-Christ. Mais quel pardon peuvent attendre les domestiques de la Foi et les enfants de l'Église, lorsqu'ils arment contre eux la même Église, laquelle est obligée par tant de serments de fidélité qu'elle a si souvent réitérés à défendre l'honneur de sa Médiatrice? De qui prétendent-ils la grâce, après avoir offensé la Mère du Prince qui la doit donner? Quelle espérance se réservent-ils de *réconciliation*, puisqu'ils renversent la porte du salut, et qu'ils attaquent si outrageusement la mère de toute miséricorde? J'étalerai leurs blasphèmes un peu plus bas (5), lorsque nous serons arrivés aux victoires qu'elle a obtenues sur les blasphémateurs de son nom.

§ VII. — *La première victoire de la Mère de Dieu remportée sur les Démons ennemis de son Fils, et les siens.*

I. C'est trop ouï battre le tambour pour l'enfer. Il est désormais temps de voir paraître la Mère de Dieu, puisque déjà l'ennemi marche, enseignes déployées, et que le fier Goliath se moque des troupes d'Israël. Le premier régiment qui s'avance c'est celui des Démons, sous la conduite du Prince de malice. Leurs mines sont farouches, leurs cris effroyables, leur audace insupportable; et à les voir, on dirait qu'ils ont déjà victoire gagnée. Mais courage, le Ciel nous vient au secours, et nous envoie la Sainte Vierge comme une invincible amazone, laquelle marche à la tête des enfants de lumière, et s'en va droit à ce premier escadron. Saint Jean Chrysostome en porte la nouvelle, et voici comme il parle en l'homélie

(1) Orat. de Annuntiat. — (2) III p., q. XXVII, art. 2. — (3) Psalm. XLV. — (4) Orat. de Oblatione Deipara. — (5) Cap. XX.

quarante-sixième sur Saint Matthieu : J'aperçois un rude combat qui se prépare entre la femme et le serpent; et par les apparences qu'ils donnent je ne puis juger autre chose, sinon que la mêlée sera rude et la bataille sanglante. Les armées sont rangées, les ennemis affrontés; les approches se font de part et d'autre, chacun est sur ses gardes, chacun choisit son adversaire, et tous ensemble se rassurent pour donner l'assaut. La femme accorte guette la tête du serpent, et se met en défense contre lui. Le serpent rusé d'autre part couvre sa tête et appointe sa langue pour surprendre la femme. Dieu est sur la galerie, qui attend l'issue du combat, et se réjouit de voir la tête de l'ancien serpent écrasée. Les voilà donc aux prises; mais laissez faire Marie, vous verrez bientôt que cet orgueilleux sentira la pesanteur de son bras. Aussi le dévot Cardinal Pierre Damien la nomme justement l'unique effroi et l'épouvante des Démons (1), et la verge de fer qui les froisse et arrête leurs furieux desseins.

La première particularité de ce combat. — La seconde particularité.

II. Ceux qui ont rédigé par écrit les victoires des grands Capitaines et Généraux d'armées se sont étudiés à remarquer les singularités les plus signalées qui s'y sont rencontrées; et si je voulais m'arrêter à toutes les particularités de celles de la Sainte Vierge, j'aurais de quoi en faire parade; mais je me contente de trois. Le docte Rupert (2) marque la première quand il dit qu'il y a une très-grande différence entre la victoire que le serpent remporta sur la première femme, et celle que la seconde gagna sur lui. Car Ève fut prise par trahison; mais Marie y est allée à guerre ouverte. Dieu même au commencement du monde porta le cartel de défi au serpent (3), et lui dit qu'une femme lui briserait la tête, femme qui n'est autre que Marie, à qui, comme dit Saint Bernard (4), la défaite de l'ancien serpent était singulièrement réservée. Et jaçoit que quelques-uns des Saints Pères avec les Septante aient entendu ce passage (5) du Sauveur du monde, suivant l'article masculin qu'ils avaient trouvé dans leurs livres, ce néanmoins Saint Ambroise (6), Saint Augustin (7), Saint Chrysostome (8), Saint Grégoire (9), Saint Eucher (10), l'Abbé Rupert et beaucoup d'autres, ou, pour mieux dire, communément les Docteurs Catholiques avec la version commune, l'ont

(1) Serm. de Assumpt. — (2) Lib. III de Trinit., c. II. — (3) Gen. III. — (4) Hom. II *Missus*. Cui hæc servita victoria, nisi Mariæ ? etc. Irenæus, lib. IV contra Hæreses, c. LXXVIII. Cyprian., lib. I Testim., c. XCVIII. Chrysol., Serm. CLXXIII. S. Leo, Serm. II de Nativit. — (5) Ipsa conteret caput tuum. — (6) Lib. de Fuga sæculi, c. VII. — (7) Lib. II de Genesi ad lit., c. XIX. — (8) Hom. XVIII in Gen. — (9) Lib. I Moral., c. XVIII. — (10) Lib. II in Gen., c. XXXVIII.

pris et interprété de la Mère de Dieu. De sorte que l'ennemi, ayant eu plus de quatre mille ans pour fourbir ses armes et pour s'aguerrir, et ne manquant pas d'assurance de l'arrivée de celle qui le devait combattre, il ne saurait alléguer aucune surprise; mais il faut de nécessité qu'il confesse qu'il a été abattu par sa pure faiblesse et lâcheté.

III. La seconde particularité en comprend plusieurs autres et nous marque en quelle façon celui qui se disait le Prince du monde, et se faisait adorer pour tel, a été vaincu par Marie en une infinité de manières. Car en premier lieu elle l'a vaincu en la personne de son Fils. Ici je me reconnais redevable au Bienheureux Martyr Méthodius d'une riche pensée qu'il me fournit à ce propos, lorsqu'il dit que la Sainte Vierge donnant le corps au Verbe incarné, elle l'arma quand et quand de pied en cap pour attaquer notre ennemi. Car il ne voulut pas descendre en champ clos, couvert et paré des armes Royales de Saül, c'est-à-dire l'atterrer avec sa puissance, il aima mieux avoir l'honneur de le mettre à ses pieds avec celles de notre infirmité; afin, dit gravement le Pape Saint Léon, qu'il se vît renversé avec le même bâton dont il avait frappé le premier homme. Il ne voulut pas l'abattre par force, dit le grand Saint Augustin, il aima mieux le combattre avec sa justice, et le moyen dont il se servit pour lui causer la mort, ce fut de la recevoir de sa main. Car à mesure qu'il se jeta sur lui, il fut lui-même rué par terre; comme il croyait le tenir, il fut pris; et se figurant qu'il avait affaire à un homme mortel, il trouva qu'il était tombé entre les mains du Sauveur des mortels. Les clous dont il lui perça les mains, servirent à l'attacher à la croix qui lui avait été apprêtée; et les plaies du corps passible du Rédempteur furent les blessures incurables des puissances de l'enfer. Le Sauveur voulant mettre la main à l'œuvre de notre salut, dit Saint Germain, Patriarche de Constantinople, n'eut garde de se pourvoir d'autres armes que de celles de son propre ennemi; le limon qui avait servi à ses retranchements fut employé pour le combattre, et le levain avec lequel il avait tout gâté fut celui qui rendit le goût à la nature corrompue. Que voulez-vous davantage, dit Saint Macaire l'Égyptien, puisque tout ainsi que jadis avec un serpent mort Moïse tua tous les serpents qui étaient vifs, de même le Prince de la vie, en la perdant, donna la mort à tous ses ennemis.

IV. Le Prophète Isaïe représenta jadis énigmatiquement cette victoire du Sauveur, disant qu'il viendrait avec son épée à deux mains pour combattre Léviathan, lequel jusqu'alors avait été le levier qui écrasait les nations de la terre, et contre le serpent tortu, lequel avec ses plis et replis avait abusé le monde, et qu'il mettrait à mort la

grande baleine, qui était la terreur de la mer. Ou vraiment, comme lisent les Septante, que le Seigneur frapperait à grands coups de son épée sainte, longue et forte sur le rusé et horrible Dragon. Car Tertullien, Saint Basile, Saint Augustin, Saint Cyrille Alexandrin, l'Abbé Rupert, et unanimement tous les Pères entendent par ce glaive l'humanité sacrée du Rédempteur; glaive très-saint, par la trempe de l'onction intérieure du Saint-Esprit, par la puissance du Verbe divin qui le maniait, et par les grands exploits qu'il a faits; glaive très-long, à cause qu'il arrive partout; glaive très-fort, d'autant qu'il n'est rien qui lui puisse résister. Or, si c'était le lieu d'étendre ce discours et de montrer à loisir comme ce furieux ennemi a été dompté et terrassé par le Sauveur, que de choses je mettrais en avant, à l'éternelle mémoire du vainqueur et à la confusion du vaincu! Suffit de dire qu'il l'a tellement humilié, que non-seulement il l'a jeté à ses pieds, mais de plus il l'a fait fouler a ses serviteurs et l'a fait conduire en triomphe par de jeunes filles, par de petits enfants et par des personnes de tout âge et de toute condition.

V. En second lieu elle l'a vaincu par soi-même et en soi-même. Elle l'a vaincu en sa Conception immaculée, ainsi que j'ai déclaré ailleurs (1). Elle l'a vaincu en son enfance, d'autant que, comme remarque Saint Jean Damascène, toute petite qu'elle était, déjà elle donnait l'épouvante aux Démons, lors même que sa bonne mère la portait encore entre ses bras. Elle l'a vaincu en toute sa vie, en ses pensées, en ses paroles, en ses actions, et, comme dit le Bienheureux Évêque de Chartres (2), Saint Fulbert, elle lui a brisé la tête, lorsqu'elle a surmonté ses trois principales suggestions et encloué ses trois grandes pièces de batterie, arrêtant l'orgueil de la vie avec son humilité, étouffant l'appétit de la sensualité par sa virginité, et au moyen de sa pauvreté d'esprit retranchant les soins angoisseux des biens périssables de ce monde (3). Elle l'a vaincu avec l'armée de ses innombrables vertus et avec la compagnie des Bienheureux Esprits. Car, voici de quelle manière lui parle son bien-aimé fils Saint Bernard (4). Sainte Dame, vous n'êtes pas moins épouvantable aux Démons qu'une puissante armée, laquelle est conduite par un sage et expérimenté Capitaine, l'est à quelque faible ennemi. Qui pourra douter que les Princes des ténèbres n'aient pâli de frayeur, lorsque, contre la coutume, ils ont vu venir contre eux une femme armée de toutes pièces, femme courageuse et adroite au maniement des armes, conduisant un escadron rangé des plus excellentes vertus, et entourée d'innombrables légions de la milice du ciel, et envoyée en terre, afin de garder le lit du mystique

(1) Tract. I, c. VII, § 1. — (2) Orat. I de Nativit. — (3) Lib. de Laudibus Virg. — (4) In deprecatione ad Virg.

Salomon, et le logis qui était préparé au Roi Éternel? Sans faute que la peur leur glaça le cœur, et qu'ils commencèrent de dire : Celle-ci est bien autre que la première femme, c'est la Générale des armées de Dieu. Se sauve qui pourra, car il n'y a point de moyen de pouvoir tenir devant elle. « Elle a réparé en sa personne le déshonneur que la beauté des femmes avait rendu à Dieu, et cette qualité qui était un instrument de malice dont le Démon se servait, fut mise en cette Vierge fidèle pour attirer les âmes à l'amour de l'intégrité, et pour commencer à détruire l'empire du péché et de Satan.

VI. « Nous trouvons dans l'Ancien Testament deux illustres femmes célébrées pour leur beauté, Judith et Esther; et l'Écriture remarque que leurs attraits furent honorés d'un conseil de Dieu, qui s'en servit pour ruiner les ennemis de son peuple, et en cela même elles furent les figures de la Sainte Vierge, dont la beauté servit à délivrer les hommes de la servitude du péché (1). » Cette Vierge puissante a vaincu le démon en ce que jamais il n'a eu la hardiesse ni le pouvoir de s'approcher d'elle pour la tenter. Car outre ce que j'en ai dit ci-dessus en passant (2), à une autre occasion, j'ai pour garant de cette vérité le docte et dévot Richard de Saint-Victor, Saint Bernardin le Siennois, l'Abbé Rupert et l'Empereur Matthieu de Cantacuze. Voici les paroles du premier (3) : La Sainte Vierge s'est montrée si *terrible aux Princes des ténèbres*, que jamais ils n'ont eu la présomption de l'attaquer. La flamme de charité qui brûlait en son cœur les épouvantait; l'ardeur de ses oraisons, la ferveur de ses dévotions et son exemption de toutes sortes de péchés les brûlait et les tourmentait excessivement. Ce que le second déclare (4) avec une gentille comparaison, disant que tout ainsi qu'un grand feu empêche les mouches d'approcher, de même les Démons, voyant l'âme de la Vierge embrasée d'une très-ardente charité, non-seulement ne s'osaient accoster d'elle, mais non pas même s'arrêter à regarder fixement son âme très-bénite, laquelle était le Sanctuaire de tant de divines vertus. Il ajoute que s'il se trouve que ce privilége a été accordé à quelques Saints, après avoir longuement soutenu les assauts des Démons et remporté sur eux plusieurs victoires, beaucoup moins devons-nous faire de difficulté de l'accorder dès le commencement à la Mère de Dieu, puisque les premières démarches qu'elle a faites au chemin de la vertu ont surpassé les plus grands avancements des autres. L'Abbé Rupert (5), expliquant ces paroles du Cantique : Vous avez des yeux de colombe, ô ma chère Épouse! dit très-bien que tout ainsi que la colombe, qui fait son nid au plus haut des

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Tract. I, c. IX, § 15. — (3) Part. II, c. XXVI in Cant. — (4) T. I, Serm. LI, art. 3, c. II. — (5) Lib. III in Cant.

maisons, se moque des serpents qui rampent sur la terre; de même la Sainte Vierge, à raison de sa rare sainteté et du privilége spécial qu'elle avait reçu de Dieu, ne redouta jamais les embûches du serpent infernal. Bref, le dévot Empereur d'Orient (1), comparant la Mère de Dieu à la Tour de David, qui faisait peur aux ennemis du peuple Juif, assure que tout de même la Sainte Vierge faisait prendre la fuite aux ennemis invisibles de son salut, de sorte que jamais ils n'ont eu l'assurance de l'attaquer. A ce propos je me donnerai la liberté de mettre en avant une pensée qui me vient sur la doctrine de la plupart des anciens Pères, qui ont enseigné que parmi plusieurs autres belles raisons pour lesquelles Dieu voulut naître d'une Vierge, l'une fut à ce que sa conception et sa naissance fussent cachées aux Princes des ténèbres. Tel a été l'avis de Saint Ignace le Martyr (2), de Saint Grégoire (3) le Fait-Miracles, d'Origène (4), de Saint Basile (5), de Saint Jérôme (6), de Saint Jean Chrysostome (7), de Saint Jean Damascène (8), de Saint Ambroise (9), de Saint Bernard (10), de l'Abbé Rupert (11) et de Saint Thomas (12). Raison néanmoins qui est vivement combattue par le docte Évêque d'Avila (13) et par quelques bons Théologiens, et en laquelle Maldonat (14) a trouvé tant de difficulté, que pour ne la pas impugner, il a mieux aimé faire profession publique d'ignorance. Car, disent les autres, était-ce pas une chose aisée à Satan, qui pénètre les causes et les effets de la nature, d'avoir des marques et des assurances infaillibles de la virginité de Marie? Mais qui considérera attentivement ce que j'ai dit après plusieurs graves Docteurs, il demeurera d'accord que ce n'était pas chose impossible qu'il fût trompé en la Sainte Vierge, puisque le pouvoir de l'épier lui avait été retranché aussi bien que la permission de la solliciter à faire mal.

VII. Elle l'a finalement vaincu en sa mort. Car s'il n'eut jamais l'assurance de l'approcher pendant sa vie, il est aussi à croire qu'il en était bien éloigné lorsque, par l'effort d'une très-ardente charité, son âme sortait de la prison du corps. Et Saint Jean Damascène assure (15) que ces oiseaux de proie qui tiennent l'air assiégé, n'eurent garde de se trouver devant elle, comme elle prenait son vol vers le Ciel. Saint Bernardin (16) ajoute qu'elle fut figurée par l'Arche d'alliance, de qui nous lisons au chapitre onzième des Nombres, qu'à

(1) In c. III Cant. — (2) Epist. ad Ephesios. — (3) Serm. III in Annunt. — (4) Homil. XVI in Lucam. — (5) Homil. de Humana Christi generatione. — (6) In c. I Matthæi. — (7) Orat. de Annunt. Virg. — (8) Lib. IV Fidei, c. XV. — (9) Lib. II in Lucam. — (10) Hom. III in *Missus*. — (11) Lib. II de Victoria Verbi, c. XIX. — (12) III p., q. XXIX, art. 1 ad 3. — (13) Q. XXXI in c. I Matth. — (14) In IV, dist. III, q. I. — (15) In c. I Matth. Orat. I de Assumpt. — (16) T. III, Serm. XII.

mesure qu'elle était élevée en haut, on entonnait les paroles suivantes du Roi et Prophète David : Levez-vous, Seigneur, que vos ennemis soient dissipés, et que ceux qui vous haïssent ne puissent supporter l'éclat de votre face. Ainsi, lorsque la bienheureuse Vierge fut conduite au Ciel, les forces de l'ennemi furent merveilleusement affaiblies et son armée fut tout à fait mise en déroute.

VIII. Il ne faut pas estimer que les victoires de la Vierge aient pris fin avec sa vie; mais comme à présent elle est plus relevée en crédit et en pouvoir, aussi faut-il tenir pour tout assuré qu'elle fait tous les jours d'étranges brèches au fort de ce puissant armé, et qu'elle cause de grands renversements en ses desseins. Elle les ravage tous les jours par le secours qu'elle donne aux pécheurs afin de se mettre en liberté, par les faveurs du Ciel qu'elle procure aux justes, par la main-forte qu'elle prête aux uns et aux autres au temps de la tentation, par l'exercice des bonnes œuvres qu'elle leur fait pratiquer sans cesse, par le soin nonpareil qu'elle a de tous les enfants de Dieu, par l'assistance qu'ils reçoivent d'elle à l'heure de la mort, et en mille autres manières, qui seront plus amplement et plus à propos déclarées au traité troisième, qui est destiné à faire voir les Grandeurs de sa rare bonté.

La troisième particularité.

IX. La dernière particularité de cette victoire consiste en ce qu'elle a tellement mis au bas son ennemi, que jamais il ne lui a été possible de se relever. Le coup qui l'a étendu sur le carreau l'a tellement étourdi qu'il ne peut remonter sur ses pieds, et la seule souvenance de cette journée le fait frémir de crainte et d'horreur. Il perd tout courage et tout esprit lorsqu'il entend seulement le nom de Marie, tant elle s'est rendue redoutable à tout l'Empire de l'Enfer. Saint Germain, Patriarche de Constantinople (1), proteste que, pour âpres que soient les Démons à la poursuite des pauvres âmes, si faut-il qu'ils quittent la prise au seul nom de la Sainte Vierge. Sainte Brigitte (2) assure que jaçoit qu'ils soient comme des oiseaux de proie acharnés après le gibier, ce néanmoins il est forcé de lâcher les serres, si on parle seulement de Marie. Le Séraphique Saint Bonaventure (3), après Saint Bernard, maintient qu'une poignée de gens n'est pas tant alarmée de voir fondre sur soi une grosse armée, que ces esprits rebelles sont effrayés par le nom, par l'assistance et par l'exemple de Marie, et que la cire ne fond pas plus vite à la rencontre du feu, qu'ils sèchent au doux souvenir et à l'affectueuse imitation de Marie. Le

(1) Orat. in *Zonam Deip.* — (2) Lib. I Revelat., c. IX, et lib. VI, c. XXI. — (3) Speculi Virg., c. III.

docte Prélat Guillaume de Paris expliquant les paroles de l'Épouse au premier des Cantiques (1) : Ma bien-aimée, vous me faites souvenir de ma cavalerie, laquelle jadis poursuivit et ensevelit dans les eaux les chariots de Pharaon, dit librement qu'elle seule donne plus de terreur aux bandes infernales que l'armée innombrable du Dieu des batailles, qui est composée de tant de millions de glorieux Esprits.

X. A ce sujet l'Église, guidée du Saint-Esprit, implore si souvent l'efficace du secours et la force du bras de Marie ès exorcismes qu'elle fait contre les Démons, l'appelant la victorieuse et la triomphatrice des Démons et celle qui les met en fuite avec un seul souffle de sa bouche. Et le dévot serviteur de la Vierge, Denys le Chartreux (2), donne avis comme d'une chose avérée et confirmée par l'expérience de plusieurs personnes, qu'un des puissants remèdes que nous ayons contre les terreurs paniques, les frayeurs nocturnes et l'importunité des esprits brouillons, c'est la cordiale invocation du nom de Marie, devant qui ces lutins ne peuvent subsister, se souvenant toujours de la verge qui les a flétris, de la main qui les a domptés et de la journée qui les a irréparablement déconfits. Nous avons de ceci un trait digne de mémoire en la vie de Saint Dominique (3). Car, comme l'ennemi des hommes commença de ressentir le dégât que lui faisaient partout les enfants de ce grand serviteur de Dieu et de la Sainte Vierge, il les attaqua par soi et par les siens si âprement, surtout à Paris, qu'il semblait aux uns qu'ils eussent la tête tout en feu, aux autres qu'ils vissent devant eux des dragons flambants et autres divers animaux qui venaient contre eux avec des cornes. Ainsi, ces spectres dérobaient le sommeil à la plupart et le repos de l'esprit de tous. Voire, la permission que Dieu bailla à ces lutins sur quelques-uns passa jusqu'à s'emparer de leurs corps et à les tourmenter visiblement. Et ce rude jeu dura jusqu'à ce que par tout l'Ordre on eût institué des processions et prières publiques à Dieu et à sa sainte Mère, à qui on trouva bon de chanter tous les jours le *Salve Regina,* prière qui lui fut si agréable, qu'incontinent elle arrêta les furieuses poursuites de ces malins et chassa tous ceux qui avaient pris possession des corps. Et ce qui advint encore de plus remarquable, ce fut l'incomparable douceur avec laquelle elle daigna se trouver au milieu d'eux, lorsqu'ils chantaient cette Antienne ; car quelques-uns d'entre eux s'aperçurent qu'à mesure qu'on entonnait au Chœur ces paroles : *O dulcis Virgo Maria,* elle baissait amoureusement la tête,

(1) Equitatui meo in curribus Pharaonis assimilavi te, amica mea. — (2) Lib. III de Laudib. Virg., art. ultimo. — (3) Flaminis in vita S. Dominici. Bzov., an. 12, num. 10.

comme pour les saluer tous, et qu'à proportion que les Religieux se retiraient, la prière finie, elle aussi reprenait son vol vers le Ciel.

XI. Il me semble qu'il ne reste plus ici qu'un seul mot à dire pour le soulagement de ceux qui possible voudraient savoir comment donc ils ont été tellement abattus et affaiblis, puisque nous voyons tous les jours les ravages qu'ils font, non-seulement en renversant les plus hardis, ains encore en conquérant les provinces et les royaumes entiers, et les assujettissant à leurs lois. Je veux bien que vous sachiez qu'il y a plus de douze cents ans que Saint Augustin (1) a répondu à cette même objection, disant, en premier lieu, que par aventure ceux qui la font s'arrêteraient, s'ils avaient vu comme ces esprits déchaînés traitaient et gouvernaient le monde avant l'arrivée du Sauveur; mais s'ils trouvent qu'ils aient encore trop de pouvoir, qu'il leur souvienne que c'est plutôt une preuve de notre peu de courage que de leur grande force. Le Diable, dit ce docteur, est un dogue enchaîné qui peut bien aboyer de loin et montrer les dents, mais non pas mordre, si on ne s'approche de lui. Qu'il leur souvienne qu'il garde l'entrée des trésors, qu'il est caché sous les berceaux ombrageux des plaisirs mondains, et qu'il épie ceux qui s'essaient de grimper les sourcilleuses montagnes de l'ambition. Si, lorsque vous approchez pour creuser sous ses pieds, et pour l'attaquer sur le sien vous en recevez quelque coup de griffes ou de dents, à qui vous en devez-vous prendre qu'à vous-même, qui de gaieté de cœur vous allez présenter à lui? Fuyez ces dangereuses rencontres, éloignez-vous de sa retraite, tenez-vous près de celle qui l'a terrassé, et non-seulement vous vous moquerez de ses hurlements, mais de plus vous prendrez part aux victoires de cette Dame, et bénirez éternellement ceux qui ont réduit votre ennemi à tel état.

§ VIII. — *La seconde victoire de la Mère de Dieu remportée sur les Magiciens, Sorciers, et autres semblables ennemis de son Fils, et les siens.*

I. Lorsqu'un vaillant Capitaine a enfoncé l'avant-garde de l'ennemi, qu'il a rompu la haie des piquiers et taillé en pièces le premier escadron qui pour l'ordinaire est composé des plus hardis et des plus généreux soldats, ceux qui viennent après ne voyant rien devant eux que les amas de corps morts de leurs compagnons qui sont étendus sur la place, et les ruisseaux de sang qui courent de tous côtés, ont sujet d'avoir belle peur, et de se résoudre à n'en pas échapper à meilleur compte. C'est à quoi devraient songer ceux à

(1) Serm. CXXVII de Tempore.

qui nous allons parler; je veux dire les Magiciens, les Sorciers et les autres semblables suppôts de Satan, qui font la seconde bande des ennemis du Sauveur et de sa Sainte Mère. Car si les Princes des ténèbres qu'ils adorent comme leurs Dieux n'ont pu soutenir le premier assaut, non pas même supporter l'éclat des armes de notre Princesse guerrière, que pensent-ils faire quant à eux, et de quoi présument-ils se défendre contre elle? Les lièvres ne sont pas plus effrayés quand ils oient le cornet du chasseur, ni les faibles habitants des forêts quand ils entendent le rugissement du lion, que ces oiseaux de nuit et de malencontre sont éperdus, si seulement le nom de Marie retentit à leurs oreilles. On dirait, à ouïr les blasphèmes qu'ils crachent contre Dieu, et les charretées d'injures qu'ils vomissent contre le Sauveur et contre sa très-sacrée Mère, qu'ils vont écheler le ciel, et qu'après leurs infâmes assemblées ils doivent renverser le monde : ce nonobstant qu'ils aperçoivent seulement l'ombre de la baguette de Marie, vous les verrez tous prendre la fuite, comme autant de désespérés. La vaste campagne de l'air n'est pas assez large pour les recevoir, ni les antres les plus horribles assez sombres pour les cacher, tant ils se pressent et s'entre-poussent pour ne pas paraître devant elle.

II. Combien de fois, lorsqu'ils étaient attroupés pour concevoir l'injustice et enfanter l'iniquité, a-t-elle jeté la frayeur dans leurs sacriléges orgies, et les a-t-elle écartés qui çà, qui là? Combien de fois les a-t-elle aveuglés, pour prendre des conclusions toutes contraires à leurs desseins et propres à se perdre eux-mêmes et à renverser leur état? Combien de fois les a-t-elle contraints à se déclarer les uns les autres et à découvrir les mystères d'impiété et les malheurs qu'ils avaient projetés. Combien de fois a-t-elle détourné des têtes innocentes les effets de leurs furieuses consultations? Combien de fois a-t-elle éventé leurs mines secrètes et leur a-t-elle fait rencontrer leur ruine où ils pensaient trouver celle d'autrui? Combien de fois les a-t-elle forcés à lier de leurs mains les fagots qui étaient destinés à leur servir de sépulcre, et à attiser le feu qui les allait réduire en cendres! Combien de fois a-t-elle tiré de leurs bouches impies les maximes pestilentielles de leur funeste état et les mystérieuses cabales de leurs conseils privés? Combien de fois a-t-elle dissous leurs malices, anéanti leurs sorts, dissipé leurs charmes, arrêté le cours de leurs pernicieuses menées? Combien de fois, lorsqu'ils croyaient faire des merveilles et qu'ils tenaient pour assurés les succès de leurs entreprises, ont-ils vu leurs prétentions renversées et appointées contre eux-mêmes par un clin d'œil de Marie? Il serait aisé de confirmer le tout par des exemples, et par les actes

judiciaires de leurs propres confessions; mais je n'ai garde de profaner ce traité par le récit des crimes atroces de ces Démons incarnés, ni de mettre au jour ce qui doit être enseveli dans les ténèbres éternelles.

III. L'histoire de Saint Cyprien d'Antioche, différent du grand Évêque de Carthage et Martyr, qui a porté le même nom, est remarquable à ce propos, et Saint Grégoire de Nazianze la rapporte en l'homélie qu'il a faite des Saints Cyprien et Justine, dont l'Église honore la mémoire le 26 de septembre. En la ville d'Antioche il y avait un jeune débauché, lequel était tellement passionné de l'amour qu'il portait à la chaste vierge Justine, qu'il résolut d'en venir à bout à quelque prix que ce fût. Tous les autres moyens lui ayant manqué, il eut enfin recours à l'Enfer, et s'adressa à Cyprien, fameux magicien, lequel, désireux de le bien servir, n'épargna aucune industrie que son art lui put suggérer. Justine, d'autre côté, se sentant travaillée de nouvelles ardeurs, eut son recours au jeûne, au cilice, à la prière, et spécialement à la Porte-enseigne des Vierges et à la Gardienne de la chasteté, laquelle, nonobstant les pactions réitérées de Cyprien, traversa tellement ses desseins, que les Démons furent forcés de confesser leur faiblesse; et elle sortit victorieuse non-seulement des Diables, mais beaucoup plus de Cyprien, qu'elle fit, par l'entremise de Sainte Justine, d'impie Magicien qu'il était, glorieux Martyr de son très-honoré Fils. Et c'est la raison pourquoi la Sainte Église, laquelle est très-bien informée du pouvoir de la glorieuse Vierge, la réclame si chaudement lorsqu'elle travaille à la dissolution des contrats qui ont été passés avec l'Enfer, l'appelant à cette occasion la dissipatrice des charmes et le renversement des maléfices; pendant que d'autre part les malheureux Magiciens désespèrent contre elle, ni plus ni moins que contre leur capitale ennemie, la hache de leurs desseins et la ruine totale de leur maudite secte.

IV. Mais comme jadis le principal honneur des batailles consistait ès dépouilles qu'on appelait riches, lesquelles un général d'armée emportait sur l'autre, le défaisant de sa propre main et s'enrichissant de son butin; de même le comble et le haut point des victoires de la Mère de Dieu consiste ès précieuses dépouilles qu'elle a gagnées sur la magie, la mettant à mort en la personne de quelques-uns de leurs grands colonels, et retirant des mains propres de Satan les gages de leur perfidie à leur très-grand désavantage, à l'éternelle infamie du sortilége et à l'irréparable confusion de l'enfer. Toute l'antiquité a fait état du mémorable exemple de Théophile, d'autant plus recevable qu'il a été premièrement couché par Eutychien,

Patriarche de Constantinople (1), lequel était né en la maison paternelle du même Théophile, son intime ami, et témoin oculaire de son narré; et après lui rapporté par Métaphraste, par Pierre Damien, Évêque d'Ostie, par Honorius, Évêque d'Autun, par Saint Antonin, Archevêque de Florence et par plusieurs autres graves auteurs. Sous l'Empire de Justinien, Théophile fut homme d'Église de si bonne réputation, qu'il avait été jugé digne d'être Évêque; mais n'ayant pas voulu consentir à son élection, il fut fait Économe ou grand Archidiacre de l'Église d'Adane, en Cilicie. Et comme les malveillants ne manquent jamais aux gens de bien, dans quelque temps le voilà accusé d'avoir malversé en son Économat, et les charges sont si fortes contre lui, qu'il en est ignominieusement déposé. L'ennemi, qui ne dort jamais, se prévaut de cette occasion et lui met en queue un vieux Sorcier juif, qui fait tant autour de lui par ses charmes, que pour trouver le moyen de se venger du tort qu'il avait reçu, il l'engage à l'Enfer, et par une cédule signée de sa main, il fait qu'il s'abandonne au pouvoir de Satan qui lui était visiblement apparu. L'infortuné n'alla guère loin qu'il ne sentit sa conscience tellement bourrelée du reproche intérieur que Dieu et sa sainte Mère lui faisaient de les avoir si lâchement quittés pour se faire la victime d'un malheur éternel, qu'il ne lui fut pas possible d'en supporter longuement les atteintes. Mais que fera-t-il en telle rencontre, à qui se vouera-t-il, et de qui attendra-t-il miséricorde? De la très-auguste Trinité? las! il l'a honteusement reniée. Du Sauveur des âmes mis en croix pour les pécheurs? il a foulé aux pieds son précieux sang et a renoncé aux fruits de sa passion. Des Saints? il les a méprisés. De la Vierge? il lui a tourné le dos. C'est tout un; c'est à ce seul asile qu'il s'arrête. Il se souvient de ses inestimables miséricordes qui ont été publiées par tant d'écrivains et éprouvées par infinies personnes. Parmi les détresses de son cœur agité, il se rend à une chapelle de la Mère de bonté, et là, devant une sienne image, prosterné sur le pavé, il lui adresse ces paroles, qui sont rapportées par l'auteur : Très-bénite Dame, la défense de notre race, le port et le refuge assuré de ceux qui recourent à vous, je confesse que je vous ai grandement offensée, et votre très-honoré Fils quand et quand, et que je suis indigne de tout pardon. Néanmoins, par cette humble confession que je vous fais de ma déloyauté, et par votre propre miséricorde, je vous supplie de me présenter à votre Fils et de n'avoir pas en horreur un pauvre homme qui a été misérablement trompé par l'ennemi commun, et à qui il ne reste plus

(1) Lib. de Pœnitentia.

d'espérance de salut qu'en vous seule. Car je sais bien, Sainte Dame, que hors de vous je ne le puis rencontrer, et qu'étant rejeté de vous, je dois faire état d'être perdu. Mais puisque jamais vous n'avez dédaigné les prières du cœur contrit, ni refusé le pécheur pénitent, je vous conjure, par tous les témoignages anciens et nouveaux de vos grandes miséricordes, de n'éconduire celui qui vous promet devant Dieu de ne vous oublier jamais et de n'abandonner pour chose du monde votre service. Cela disait-il, le front collé contre terre avec tant de larmes, de soupirs et de sanglots, l'espace de quarante jours, que les entrailles de la Mère de douceur ne se purent tenir plus longtemps sans faire paraître à cet humble pénitent qu'elle avait entériné sa requête. En effet, au quarantième jour, comme il continuait la même posture et les mêmes sollicitations, il vit tout à coup devant soi le papier qu'il avait donné au Diable, et peu après il fut par son Évêque réconcilié à l'Église et à Dieu. Et comme la Sainte Vierge ne fait jamais rien à demi, elle reçut dès lors cet homme si avant en sa protection, qu'ajoutant vertu sur vertu et grâce sur grâce, il mérita à la fin, par les rares exemples de sa vie, d'être écrit au catalogue des Saints et honoré en l'Église le quatrième jour de février. Cette victoire n'est pas seule en son genre; il s'en lit une presque semblable en l'histoire de Lorette (1), une autre en l'histoire *générale des Frères Prêcheurs* (2), et en plusieurs autres endroits, que ceux qui en auront la curiosité pourront aisément rencontrer. Celle-ci suffise pour un témoignage irréprochable du pouvoir de la Mère de Dieu, pouvoir que plus volontiers elle déploie, qu'il est joint à la manifestation de sa rare bonté, qu'il convie les pécheurs à s'approcher d'elle en toute confiance, qu'il nous découvre les fruits d'une vraie pénitence, et nous fait voir où nous précipitent enfin les passions de notre cœur, lorsqu'une fois nous leur lâchons la bride.

§ IX. — *La troisième victoire de la Mère de Dieu remportée sur les Hérétiques, ennemis de son Fils et les siens.*

I. « Attendez un peu, dit le Psalmiste, et le méchant ne sera plus; vous regarderez le lieu où il était, et vous ne l'y trouverez plus : je l'ai vu, cet impie, élevé comme les Cèdres du Liban; et quand j'ai repassé un moment après, il était disparu; je l'ai cherché sans le pouvoir découvrir. Voilà une idée des Hérétiques, qui ont parlé avec tant d'insolence et de mépris du Sauveur et de sa sainte Mère; mais ils vont être terrassés, et cette Vierge très-puissante fera ressentir

(1) Lib. IV, c. III. — (2) I part., lib. II, c. LXXII. Utramque refert Delrio disquisit Magic., lib. VI, c. II, sect. III, q. III, littera AA.

la force de son bras du haut des Cieux, jusqu'au fond des Enfers, en faveur des Fidèles. En effet, toutes les fois que le Démon suscite quelque nouvelle hérésie ou quelque schisme, pour troubler l'Église, pour rompre son unité, pour détourner le canal des grâces, en séparant les membres du chef, et pour fermer la porte du salut, elle s'y oppose avec autant d'amour que de zèle, elle écrase la tête de ce dragon, elle réduit en poudre ses effroyables machines, elle anéantit tous ses efforts contre le Royaume de Dieu.

« Comme l'Esprit malin ne peut plus produire que des effets de séparation depuis qu'il a renoncé à l'unité de son principe par un fol amour de soi-même, le pouvoir de la sacrée Vierge paraît singulièrement par des effets contraires de réconciliation, d'union et de paix. Lorsque tout était en désordre, que nous étions révoltés contre Dieu, et que Dieu était en colère contre nous, elle fit notre paix; elle unit la grandeur de Dieu à notre infirmité d'une union la plus étroite qui se puisse rencontrer, et les peuples qui vivaient dans une discorde éternelle furent réduits à l'unité par son ministère et par le mystère d'amour accompli en elle et par elle, en la vertu du Très-Haut.

« Par suite de cette première et très-importante union dont il a plu à Dieu de la rendre l'organe, elle participe à tous les effets de réunion qui en dépendent, et l'Église, qui connaît cette vérité, s'adresse à son pouvoir dans toutes les hérésies et dans toutes les occasions de trouble. Elle lui dit ces paroles, qui contiennent une solennelle reconnaissance de ce même pouvoir : Réjouissez-vous, ô Sainte Vierge ! vous avez éteint toutes les hérésies, en donnant votre consentement aux paroles de l'Ange, en ce moment heureux auquel vous conçûtes l'Homme-Dieu. L'Église, par ces louanges, confesse que cette admirable créature a foudroyé toutes les hérésies, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, depuis la naissance du monde jusqu'à maintenant, c'est-à-dire dans tous les siècles et par tout l'univers, et que ce pouvoir est fondé sur sa grâce, sur son état de Mère de Dieu, et sur la soumission qu'elle fit paraître en disant : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Cette soumission n'était pas une simple persuasion des vérités que Saint Gabriel lui annonçait, c'était une élévation jusqu'au conseil de Dieu qu'elle regardait en lui; et lorsque sainte Élisabeth la fit souvenir de ce qui s'était passé en cet entretien, elle dit qu'elle était bien heureuse d'avoir cru aux choses que Dieu lui avait dites. Or, nous savons qu'elle fut instruite de la perpétuité du règne de Jésus-Christ, et qu'il détruirait toutes les puissances contraires à la fermeté de ce Règne adorable et divin. Disons donc que la Sainte Vierge a mérité

l'accomplissement de toutes les choses que cet ardent Séraphin lui découvrit de l'amour ineffable de Dieu envers nous ; par son humilité et par son adhérence, elle a mérité la ruine des hérésies, comme une chose qui appartient à la durée de l'Empire du Sauveur.

« Ceci peut être compris en deux manières, ou qu'elle a mérité que Dieu l'accomplisse, ou bien qu'elle a mérité de l'accomplir avec lui, et d'être son instrument en l'exécution de ces grandes merveilles. L'Église paraît entrer dans ce dernier sens, puisqu'elle dit positivement à la sacrée Vierge qu'elle a ruiné toutes les hérésies, et qu'elle reconnaît que ce pouvoir est la récompense de la foi et une gloire qui ne convient qu'à elle seule.

« Ce fut peut-être dans la créance de cette vérité que Saint Cyrille, prêchant au Concile d'Éphèse, nomma la Sainte Vierge le Sceptre de la Doctrine orthodoxe ; c'est-à-dire qu'elle maintient la Foi Catholique par voie de puissance et d'autorité, aussi bien que par ses mérites, et le mot de Sceptre ne dit rien moins. Quand le Père Éternel envoya son Fils au monde, il lui donna la qualité de Roi ; il lui mit un Sceptre de fer en la main, pour briser les Princes de la terre qui oseraient s'opposer au progrès du Royaume de Dieu, et il l'assura qu'il les mettrait en pièces comme un vase d'argile, et cela parce qu'il est son Fils, et qu'il l'a engendré dans l'éternité et dans la plénitude des temps. Notre-Seigneur a communiqué ce pouvoir à la Sainte Vierge, parce qu'elle est sa Mère, et qu'il la veut honorer d'une Souveraineté qui imite la sienne, afin qu'elle travaille à dilater son Règne, et qu'elle écrase la tête du Dragon, suivant la menace que nous avons déjà répétée plusieurs fois : Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, et elle te brisera la tête.

« Il y a deux unités célèbres dans l'état de la Religion chrétienne : l'unité de Jésus Homme-Dieu et l'unité de l'Église, qui est son corps et sa plénitude ; celle-ci est établie en hommage de l'autre, et la seconde pour honorer la première. N'était-il pas juste que, puisque la principale dépend de la Sainte Vierge, la moindre en dépendît aussi ? Et c'est la pensée de la même Église, dans les louanges qu'elle adresse à la Mère de Dieu, que nous venons de rapporter, et ce qu'elle suppose dans la coutume qu'elle a d'invoquer son secours, lorsqu'elle est troublée par l'erreur ou par le schisme. Les Pères du Concile de Constantinople écrivant au Pape Hormisdas : Voilà, lui disent-ils, que, par l'entremise de la Sainte Vierge Marie, les membres qui étaient divisés sont réduits en unité, par la grâce du Saint-Esprit ; et quoiqu'en ce lieu ils publient fort combien l'Empereur avait travaillé à cette réunion, ils avouent néanmoins que le privilége de réconcilier le Créateur à la créature appartient à la Mère de Dieu.

« Le saint Archevêque de Constantinople, dans l'Épître qu'il adresse au même Pontife, lui dit avec joie que l'Église de Dieu ne craindra plus les divisions, étant assistée des prières de la très-sainte Mère de Dieu. Les Prélats du Concile de Bâle, voyant l'Église furieusement battue de l'orage, et désirant qu'elle jouit de la paix, ils résolurent d'instituer la Fête de la Visitation, afin qu'étant sollicitée par les Fidèles en cette solennité, elle eût pitié des souffrances de l'Épouse de son Fils, et qu'elle employât son crédit pour la mettre en repos (1).»

Les Saints Pères, unanimement, ont reconnu qu'elle avait été très-particulièremeut choisie de Dieu pour combattre et pour exterminer l'hérésie. Il y a treize cents ans que Saint Athanase (2) la nommait la ruine de toutes les hérésies ; Saint Cyrille Alexandrin, en l'Homélie qu'il a composée contre l'impie Nestorius, l'appelle la verge de la droite créance contre les hérésies ; Sophronius (3), Saint Bernard (4), l'Abbé Rupert (5), s'accordent à lui bailler cette louange, que seule elle a mis à bas toutes les hérésies. Ils pouvaient librement lui donner cet éloge, puisque la Sainte Église chante qu'elle seule a terrassé toutes les hérésies.

II. Nonobstant ce grand accord des Saints Pères, je ne suis pas hors d'appréhension que ce glorieux titre qui a été donné si particulièrement à la Vierge, et privativement à tout autre, n'arrête quelque esprit pointilleux, lequel n'aura pas oublié les rares prouesses d'un grand nombre d'invincibles guerrriers, qui ont contribué leurs veilles, leurs écrits, leurs travaux, leur sang et leur vie même, pour la défense de la Religion et pour l'anéantissement des nouveautés. Quoi donc ! pourrait-il dire, le zèle nonpareil de Saint Athanase à poursuivre les Ariens et à les discréditer partout ; sa patience indomptable à souffrir tant d'affronts qu'ils lui ont faits ; le long et continuel martyre qu'il a enduré à ce sujet ne sont-ils comptés pour rien ? Quoi ! les doctes écrits de Saint Irénée, de Tertullien et de Saint Epiphane, n'auront-ils pour tout rien avancé ? Pour néant donc Saint Hilaire aura tant travaillé contre les Ariens ; pour néant Saint Jérôme aura tant sué à soutenir les efforts de Jovinien, de Vigilance et de tout plein d'autres ? Pour néant Saint Augustin aura pris tant de peine pour combattre les Donatistes, les Manichéens, les Pélagiens et les autres ennemis semblables de la vérité ? Il faudra donc abattre les trophées, et ensevelir les mémoires de tant de doctes écrivains et de valeureux combattants qui ont soutenu la cause de Dieu et de l'Église aux dépens de tout ce que la vie peut avoir de plus agréable. Tout beau, petit esprit, tout beau ! ce n'est pas de quoi il est ici question ;

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Serm. de S. Deipara. — (3) Serm. de Assumpt. — (4) Serm. in *Signum magnum*. — (5) Lib. I in Cant.

il s'agit plutôt de leur conserver l'honneur qu'ils ont mérité, et sans déroger en rien à leurs nobles actions, faire paraître comment la gloire en est due singulièrement à Marie.

III. Serait-ce peut-être en considération du choix que Dieu fit d'elle au commencement du monde, l'opposant à l'ancien serpent et à sa lignée spirituelle; c'est-à-dire, les enfants de Dieu, à la semence de ce malheureux, qui sont les impies, et signamment les Hérétiques, que tous les Pères de l'Église appellent engeance de Satan? De sorte que tout ainsi que, quand une armée retourne victorieuse du champ de bataille, et les capitaines et les soldats chargés d'un précieux butin, quoique tous aient leur part à la victoire, et que plusieurs en particulier se soient signalés par leur vaillance, ce néanmoins on dit toujours que c'est le Chef qui a gagné la bataille; de même que la Sainte Vierge étant la Générale des armées de Dieu, et par un choix très-spécial que sa Majesté a fait d'elle, devant faire tête à tous les Hérétiques qui sont les ennemis de l'Église, jaçoit qu'une infinité de Saints Prélats, de Docteurs et de Religieux aient fait des merveilles à rembarrer et à confondre l'hérésie. Ce nonobstant, l'honneur de leurs conquêtes leur demeurant entier, la gloire en est singulièrement attribuée à la Mère de Dieu, comme à celle sous les étendards de qui ils ont combattu, qui les a conviés à une telle entreprise, qui les a soudoyés d'un million de faveurs et de grâces, et leur a fourni le courage pour venir à bout de leurs ennemis.

IV. Serait-ce point encore à l'égard de son très-cher Fils, lequel a été principalement envoyé au monde pour dissoudre les œuvres du Diable, selon le témoignage de Saint Jean (1)? De sorte que ce même Fils lui ayant mis en main les armes pour attaquer et pour abattre l'hérésie, ainsi que nous disions peu auparavant des Démons, la gloire de son Fils soit la sienne propre, et un même triomphe des deux?

V. Serait-ce point, comme dit Saint Bernardin le Siennois (2), pour ce qu'ayant conçu la vérité de Dieu, qui est la vérité substantielle, la première vérité et la source des autres, elle doit par même moyen être appelée la Mère de toute vérité, et par conséquent l'extirpation de toute fausseté?

VI. Serait-ce par aventure par suite de la maîtrise qu'elle exerça sur les Apôtres, après le trépas de son bien-aimé Fils, lorsque l'homme ennemi commença de semer l'ivraie de diverses erreurs dans le champ fertile de l'Église? C'est l'avis du dévot Abbé Rupert, au quatrième livre sur les Cantiques, où le Sauveur, déjà si

(1) Joann. II. In hoc apparuit Filius Dei, ut dissolvat opera diaboli. — (2) T. II, conc. LI, art. 3, c. IV.

glorieux, tâche d'essuyer les larmes de sa bienheureuse Mère, et, avec les paroles suivantes, d'apaiser les soupirs qu'elle envoyait contre le Ciel, et les désirs qu'elle avait d'être au plus tôt avec lui. Ma très-honorée Mère, lui dit-il, l'état de mon Église et de la vôtre requiert que vous y demeuriez encore quelque temps, pour affermir la liaison qui doit être entre les oracles prophétiques et la prédication de mes Apôtres, pour y être l'ouvrière de plusieurs grandes merveilles et la maîtresse de la Religion. Car il ne faut pas que vous ignoriez qu'il doit arriver des hommes factieux qui jetteront de la division dans notre maison, et qui s'efforceront de rompre la haie de notre jardin, de rendre votre virginité suspecte, et ma Divinité incroyable; bref, de faire du pis qu'ils pourront pour tout renverser. De ce nombre seront les Carpocratiens et les Valentiniens, les Apollinaristes, les Paulieus, les Jovinianistes et leurs semblables, tous séduits par l'esprit d'erreur, qui controuveront mille mensonges. Partant il est absolument nécessaire que vous fassiez encore quelque séjour sur la terre, jusqu'à ce que tous ces monstres d'hérésies soient atterrés par la déclaration que vous ferez de la vérité, et par la force des preuves que vous fournirez, tant à ceux qui les écriront qu'aux autres qui les publieront de vive voix. Et c'est la raison pourquoi un peu plus bas (1) les filles de Jérusalem la pressent avec tant d'instances de leur faire une description bien particulière de son Bien-Aimé, et une déclaration très-ample de ses qualités, non tant pour leur servir à elles, qui en avaient assez de connaissance, que pour convaincre l'incrédulité de plusieurs autres qui la défigureraient à l'avenir.

VII. Serait-ce point finalement pour autant que la même vérité qui a contraint le monde à la recevoir pour Mère de Dieu, a quand et quand dissipé toutes les erreurs qui se sont élevées contre le Sauveur du monde ès premiers siècles de l'Église? C'est l'opinion de Saint Bernard, qui parle de cette sorte (2) au Sermon qu'il a composé sur la mystérieuse vision du douzième chapitre de l'Apocalypse : Cette femme, dit-il, n'est autre que celle qui jadis fut promise au monde pour écraser la tête de l'ancien serpent, lequel en mille manières et avec mille traits de souplesse, a épié son talon, sans jamais le pouvoir endommager; tant s'en faut qu'il l'ait pu faire, qu'au contraire elle seule a confondu l'impiété de tous les hérétiques. Qui a dogmatisé que le Sauveur n'avait pas pris notre nature de la substance de cette Vierge; qui d'une sifflade serpentine a mis en avant qu'elle ne l'avait pas enfanté, mais qu'elle l'avait seulement rencontré; qui a

(1) Rupertus, lib. V in Cant. — (2) Serm. in *Signum magnum*.

blasphémé contre son Fils, aussi bien que contre elle, disant qu'après avoir donné au monde le Verbe incarné, elle avait eu d'autres enfants de son époux Saint Joseph. Qui n'a pu souffrir qu'elle fût appelée Mère de Dieu. Mais, au bout du compte, ceux qui dressaient les piéges ont été attrapés; ceux qui se promettaient de l'abattre ont été renversés ; ceux qui voulaient déroger à ses qualités ont été remplis de confusion, et on verra que, malgré eux, toutes les nations de la terre la proclameront bienheureuse. La voilà donc en honneur et en gloire, nonobstant les efforts des Hérétiques; et, quoi qu'ils aient pu faire, voilà tous ses ennemis à ses pieds. Maintenant tous les carrefours de la céleste Jérusalem et tous les endroits de l'Église Militante retentissent de chants d'allégresse, et partout s'entendent ces agréables paroles : Victoire gagnée ! Vive la Mère de Dieu ! Vive la Générale de ses armées ! Vive le fléau et la ruine des hérésies ! Vive Marie, qui seule les a terrassées !

VIII. Elle les a terrassées, en premier lieu, d'autant qu'elle les a toutes mises au rouet, leur a imposé silence, et n'a eu repos qu'elles n'aient rendu les derniers abois. Car dites-moi, que sont aujourd'hui les Cérinthiens, les Ébionites, les Priscillianites, les Antimarianites, autre chose que des noms de mauvais présage et des victimes d'une éternelle ignominie? Que sont devenus tous ces Géants qui faisaient jadis trembler tout le monde et semblaient le devoir attirer à leur parti? Qu'est-il resté d'eux, sinon une puante mémoire, semblable à la fumée de la chandelle que l'on éteint, ou à l'odeur d'une voirie qui fait horreur à ceux qui la sentent? Qui saurait maintenant ce qu'ils ont été, si la providence de Dieu n'eût permis que leurs noms eussent été conservés dans les écrits des saints Docteurs, tant pour servir de trophée au Sauveur du monde, à la sainte Vierge, Générale de ses armées, et à tant de braves Capitaines qui se sont immortalisés à les combattre, que pour l'éternelle confusion de l'enfer qui a suscité ces monstres, et pour servir d'enseignement à ceux qui viendront après eux, afin qu'ils n'attendent point d'autre issue de leur doctrine que celle qu'ont eue tous leurs devanciers; voire qu'ils n'espèrent point eux-mêmes d'autre fin que celle qu'ils ont eue. J'ai toujours su bon gré à Saint Grégoire de Nazianze, lequel, après avoir tellement pressé l'hérésie des Ariens (1) sous les auspices de la Sainte Vierge, dans sa ville de Constantinople et dans l'Église qui lui était dédiée, que de lui faire rendre l'âme, et après avoir remis en sa première vigueur l'ancienne piété de l'Église, appela la Vierge qui lui avait roidi le bras, et le lieu où tant de fois il avait tonné, et étonné

(1) Sozomen., lib. VII, c. v.

de l'impiété du nom d'Anastasia, ainsi qu'il dit lui-même en la harangue qu'il fit devant cent cinquante Evêques qui étaient pour lors assemblés à Constantinople ; comme si vous disiez : Celle qui a ressuscité la Religion, faisant mourir l'Arianisme. Je sais, dis-je, bon gré à ce grand Prélat de la gentille invention que la reconnaissance lui fournit; mais je souhaiterais à ma part qu'on lui en eût fait autant en tous les lieux d'où elle a banni l'erreur et l'impiété, pour y rétablir la vraie Foi et l'ancienne Religion. Le monde serait plein de trophées, et partout on ne verrait autre chose que des pyramides et des arcs triomphaux qui auraient été dressés à l'immortelle mémoire de Marie, la Protectrice de la foi et le flambeau de toutes les hérésies.

IX. Elles les a terrassées, en second lieu, pour autant qu'elle a renversé tous ces porte-enseignes de doctrine décriée ; attendu qu'on n'en trouverait pas un seul qui n'ait fait une malheureuse fin, et qui n'ait grossi le volume des histoires prodigieuses. J'avoue que ce n'est pas le fait de la Mère de Dieu de se montrer terrible; que sa grande gloire ne consiste pas aux exemples de sévérité, et qu'elle se rend sans comparaison plus recommandable par sa clémence. Mais tout ainsi que jaçoit que le principal office du Juge criminel soit la protection des innocents, néanmoins parce qu'elle serait impossible, s'il n'y avait point de peine pour ceux qui les attaquent, voilà pourquoi il faut de nécessité que son tribunal fasse peur aux méchants. De même, bien que la Mère de Dieu, à proprement parler, ne s'entende qu'à la douceur et à la débonnaireté, si faut-il néanmoins que, pour défendre les siens de l'invasion des obstinés, elle fasse voir de temps en temps à ces impies qu'elle a un bras pour les châtier. Serait-ce point parler plus correctement, si nous disions qu'elle ne sait voirement ce que c'est que vengeance ; mais bien que Dieu se rend très-rigoureux Justicier de ceux qui sont si désespérés que de se prendre à sa très-douce Mère, qui n'a autre soin que d'obliger le monde par les traits ordinaires de sa bonté.

X. Qu'on suive seulement la file des siècles, et je me fais fort qu'on trouvera qu'ils ont tous fait une fin tragique, et digne de la vie qu'ils avaient menée. Cérinthe, dit Saint Irénée, après Saint Polycarpe, était entré dans une étuve, où il tenait de très-mauvais discours, lorsque Saint Jean, contre sa coutume, commanda de tenir prêt ce qu'il fallait pour aller prendre le bain. Entré qu'il y fut, il demanda qui était dedans; on lui dit que Cérinthe y était avec les siens. Lors le saint Apôtre se tournant devers ceux qui étaient avec lui : Hâtons-nous, mes enfants, leur dit-il, de sortir d'ici, de peur que la maison ne se renverse sur nous. A peine avait-il mis le pied

hors de la porte, qu'on entend un horrible fracas, et apprend-on que la justice vengeresse de Dieu avait étouffé Cérinthe avec sa suite sous les ruines de ce bâtiment. Saint Épiphane (1) raconte la même histoire, avec les mêmes particularités, de l'hérésiarque Ebion, ce qui a fait dire au grand Cardinal (2) Annaliste qu'il y a de l'apparence de croire qu'ils ont été compagnons de malheur, comme ils l'étaient de méchanceté. Eusèbe, parlant de Carpocrate et des autres disciples de Simon le Magicien (3), assure qu'ils eurent tous des issues aussi funestes que leur Maître, jaçoit qu'il ne les spécifie pas. Nicéphore (4) rapporte que Manès, insigne imposteur, étant arrivé en Perse avec ses douze disciples qu'il appelait ses Apôtres, il trouva le fils du Roi dangereusement malade, et que se fiant à son art magique, il fit donner congé à tous les médecins, et entreprit la guérison de ce jeune Prince : ce qui lui réussit très-mal, car il mourut incontinent après; de quoi le Roi fut tellement indigné qu'il le fit écorcher tout vif, et commanda qu'en cet état il fût exposé aux chiens pour être dévoré.

XI. Tous les écrivains sacrés sont d'accord que Julien l'Apostat commença de payer par une funeste mort la haine qu'il avait portée au Sauveur du monde et à sa Sainte Mère. Car étant allé contre les Perses, nonobstant tous les mauvais présages que lui donnaient ses victimes, il fut frappé au côté d'un javelot, sans que jamais on put savoir la main qui l'avait lancé. Quelqu'un, qui était lors parmi les Gardes du corps de l'Empereur, a écrit, ainsi que nous lisons chez Socrate (5), que ce fut un Diable qui lui donna ce coup. Saint Grégoire de Nazianze (6) a cru que c'a plutôt été un Ange. Saint Jean Damascène témoigne (7) avoir appris d'Helladius, Disciple et successeur de Saint Basile le Grand, que le même Saint Basile priant en une Église de Notre-Dame, connut par révélation que Saint Mercure, Martyr, se serait employé à faire ce coup. Sozomène (8) ajoute que l'un des domestiques de cet apostat vit miraculeusement deux soldats en l'air bien armés qui lui couraient sus; et Nicéphore (9) écrit que l'opinion commune était que le B. Artémius, noble Capitaine chrétien, avait été le second de Saint Mercure. Théodoret dit de plus qu'il mourut désespéré, et qu'au même temps qu'il se sentit blessé, il reconnut la main vengeresse de Dieu, et que prenant une poignée de son sang, il la jeta contre le ciel, en s'écriant : Tu l'as gagné, Galiléen, tu l'as gagné; ou, comme le rapporte Nicéphore : Soûle-toi, Galiléen, soûle-toi. Et comme il mourut en dépitant contre le Sauveur, aussi jeta-t-il

(1) Hæresi x vel xxx. — (2) An. 74. — (3) Lib. I, c. i. — (4) Lib. VI Hist. Eccl., c. xxxi. — (5) Lib. III, c. viii. — (6) Orat. in Julianum. — (7) Orat. de Imaginibus. — (8) Lib. VI, c. ii. — (9) Lib. III Hist., c. xx.

mille reproches et mille injures contre ses dieux, qui avaient, disait-il, faussé honteusement leur promesse.

XII. Il ne tiendrait pas à l'Historien Socrate, que tout le monde sait avoir été Novatien, de faire passer son Novat pour Martyr; à moi ne tienne, pourvu qu'il soit mis au nombre des Martyrs du Diable avec ces prédécesseurs. Le mal est qu'il a eu honte de nous faire savoir en particulier le genre de sa mort. Quant à Jovinien, étant devenu comme un cancer qui infectait tous ceux avec qui il conversait, il fut enfin, par l'ordonnance de l'Empereur Honorius (1), relégué en l'île de Boa, sur les confins de la Dalmatie, où vivant comme il avait accoutumé, c'est-à-dire en vrai porc d'Épicure, il vomit son âme, laquelle il avait mise à l'engraisse parmi les festins voluptueux. Il ne faut pas s'imaginer que le détestable Nestorius en ait échappé à meilleur compte; c'est assez de se souvenir de ce qu'écrivent plusieurs écrivains, entre autres Nicéphore (2), Évagre (3), et d'autres qui disent que cet homme, après avoir subi condamnation au Concile d'Éphèse, continuant à troubler par ses factions l'Église Orientale, enfin l'Empereur Théodose le Jeune ouvrit les yeux et le bannit en une île d'Égypte nommée Oasis, lieu plein de toutes sortes d'incommodités, où il mourut misérablement, son corps tombant en pièces et sa langue étant consumée des vers, sans que pourtant ce châtiment fût suffisant pour lui faire reconnaître sa faute.

XIII. Je vois bien que vous attendez toujours quelle fin fera l'Empereur Copronyme, que nous pouvons en toutes façons surnommer le Sale, non-seulement pour ce qui a été ci-devant récité de lui en l'étymologie de son nom, mais aussi pour sa vie toute remplie de saletés, pour ses sortiléges, et spécialement pour ce qu'il se plut tellement à l'ordure des chevaux (4), qu'il s'en frottait le visage et faisait faire de même à ses courtisans. Il est raisonnable qu'ayant été le plus remarquable au mépris qu'il a fait de la MÈRE DE DIEU, il soit aussi mis sur le théâtre de déshonneur pour servir d'exemple à chacun. Comme en sa vie il eut de très-grands rapports avec cet infâme apostat dont j'ai parlé peu auparavant, aussi la finit-il d'une manière fort semblable à la sienne. Car, faisant la guerre aux Bulgariens, il fut d'une main invisible frappé à la cuisse si rudement, que soudain le feu se mit à sa plaie; mais un feu plus que naturel, dit Cédrénus, qui le faisait désespérer et crier tant qu'il pouvait que Marie le brûlait tout vif d'un feu inextinguible, et qu'il la faisait honorer comme Vierge, comme Sainte et comme Mère de DIEU. Ce qu'il disait, non avec un esprit pénitent, mais pressé du Ciel et ne

(1) Gennadius, de Viris illustr. c. LXVV. — (2) Lib. XIV Hist., c. XXVI. — (3) Lib. I, c. VIII. — (4) Theoteristus, in Niceta. Theophanes, in Misc.

pouvant résister à la force qui lui tirait ces paroles de la bouche. Un bon historien (1) ajoute qu'au bout de quelques années l'Empereur Michel, fils de Théophile, fit désenterrer son corps avec celui de Jean, Patriarche de Constantinople, qui avait été son suppôt et Brise-Images comme lui, et qu'ayant commandé qu'ils fussent apportés au Théâtre, il les fit fouetter jusqu'à découvrir leurs os, qu'il fit enfin jeter dans le feu.

XIV. Quant aux Albigeois, j'en ai parlé en un autre endroit (2); et pour ne pas oublier ceux qui en nos jours ont recommencé de blasphémer contre la Vierge, y aurait-il apparence à votre avis que tous ces vieux tisons d'enfer, dont j'ai traité jusqu'ici, ayant fait voir au monde des châtiments exemplaires, il n'y eût point eu d'Adrastée vengeresse pour eux? Le temps ne me permet pas de m'y arrêter beaucoup. Lise qui voudra le docte et dévot Bosius (3), qui écrit avoir vu un homme, lequel était au service de Luther, lors d'une maladie qu'il eut à la ville de Smalcade, qui lui fit baiser le tombeau, et avoir appris de lui que son maître entra en un tel désespoir qu'il se voulut défaire lui-même; ce qu'il eût exécuté sans le prompt secours de quelques siens familiers, qui, pour couvrir la honte et le désastre de leur Prophète, firent jurer tous les assistants que jamais ils n'en parleraient. Qu'il lise ce que rapporte le curieux Tiréus (4), que le jour que Luther mourut, plusieurs possédés qui se trouvaient en une ville de Brabant, nommée Chéol, furent soudain délivrés, de quoi tout le monde demeura grandement étonné; mais beaucoup plus lorsque le lendemain ils reprirent possession des corps qu'ils avaient laissés le jour auparavant, et lorsque, interrogés où ils avaient été, ils répondirent que, par le commandement de leur Prince, ils avaient assisté au convoi de l'âme du grand Prophète et de leur compagnon Luther. Ce qu'un sien serviteur confirma, lequel raconta depuis que, la nuit même ayant ouvert la fenêtre, afin de donner de l'air à la chambre où le corps de son maître reposait, il pensa mourir de frayeur, voyant une grande quantité de fantômes de diverses formes et figures qui dansaient et gambadaient en l'air. Les corbeaux croassant à l'entour du corps, lorsqu'on le porta d'Islèbe à Wittemberg, augmentèrent l'opinion qu'on avait eue de ces mauvais Démons, et plus encore la façon de sa mort. Car, s'étant couché après avoir bien bu, le lendemain il fut rencontré sans vie et sans mouvement.

XV. Le docteur Cochlée en dit tout autant de Jean Œcolampade, savoir est que s'étant le soir retiré en santé, le jour suivant il fut

(1) Georg. Ham., in Chronico. Vide Spondanum, ad an. 775. — (2) Tract. I. c. XIII. — (3) P. II, t. II de Notis Ecclesiæ. — (4) De Dæmoniacis, I p., sect. XI.

trouvé mort dans le lit par sa prétendue femme, soit qu'elle l'eût tué, comme quelques-uns disent, soit qu'il se fût défait lui-même, comme veulent les autres, ou que Satan en eût été l'exécuteur, ainsi qu'écrit Luther en son livre de la Messe privée. Jean Calvin ne méritait pas une fin plus honorable que les autres; et voici ce que Jérôme Bolsec écrit fidèlement en sa vie, savoir est, qu'ayant été travaillé l'espace de quatre ans de la colique, de la pierre, de la goutte, des hémorroïdes, d'une fièvre phthisique, de la courte-haleine, de la migraine, de violentes fluxions, de crachements de sang, il mourut rongé de pous et de vermine par tout le corps, spécialement ès endroits où il avait plus honteusement offensé, invoquant les Démons, jurant, dépitant, maugréant et maudissant l'heure où jamais il avait étudié.

XVI. Était-ce donc sans raison que peu auparavant je priais les dévots serviteurs de la Vierge d'arrêter les mouvements de colère et d'indignation qu'ils sentaient s'élever en leur cœur contre ces misérables, et que je les assurais que bientôt ils les verraient tomber entre les mains de la justice de Dieu? Où sont à présent ces rodomonts qui bravaient le ciel et la terre, et dont les langues serpentines se donnaient carrière aux dépens de l'honneur de Dieu et de sa Sainte Mère? A quoi sont réduites les espérances qu'ils semblaient avoir, non-seulement de ternir le lustre de la très-sainte Vierge, mais encore d'empêcher le service qui lui est rendu, et d'éteindre tout à fait son nom. Voulant écheler le ciel, ils ont été précipités dans les enfers; prétendant noircir la réputation de notre Princesse, ils se sont eux-mêmes charbonnés d'un éternel déshonneur; méprisant celle-là à laquelle ils devaient tout respect, ils se sont rendus dignes de tout mépris : les traits de leur insolence sont retournés contre eux-mêmes et leur ont percé le cœur, et l'écume qu'ils ont jetée n'a servi à autre chose qu'à les salir. Attaquant la Mère commune des enfants de Dieu, ils sont sacrifiés à l'infamie et à la haine publique; en un mot, avec beaucoup de travaux, ils ont acheté une fin exécrable, laquelle a été suivie d'innombrables malheurs qui les accompagneront sans fin. Voilà l'issue de tous ceux qui sont si hardis que de se prendre à la Mère de Dieu, et d'armer contre eux celle que Dieu leur a baillée pour leur principale défense.

XVII. Mais, de toutes les victoires que cette femme forte a remportées sur l'hérésie, la plus insigne et la plus glorieuse consiste au changement des cœurs qu'elle a fait et à la réduction de ses ennemis. On a vu les bandes entières de ceux qui avaient porté les armes contre elle, vaincus par les attraits de sa douceur plutôt que par les exemples de sa sévérité, quitter le parti ennemi, se jeter à ses pieds,

se ranger sous ses étendards, combattre sous elle et pour elle, avec plus de courage mille fois que jadis ils n'avaient fait pour l'Enfer. Les histoires sont pleines de semblables conquêtes, et tous les jours nous expérimentons que l'armée de l'Église militante et triomphante grossit par le renfort de ses précieuses dépouilles, à la gloire du Dieu des armées, et à l'honneur de celle qui conduit si heureusement ses troupes.

§ X. — *La quatrième victoire de l'Armée de Dieu remportée sur les Blasphémateurs, ennemis de son Fils et les siens.*

I. De tous les ennemis de Dieu et de sa Sainte Mère, il ne reste plus que ceux-ci à battre; mais nous en verrons bientôt la fin, car j'entends la Vierge guerrière qui dit avec David (1) : Je poursuivrai mes ennemis et les attraperai, et ne tournerai bride qu'ils ne soient déconfits. D'ailleurs, comme ils se sont rendus dignes de la haine et de l'indignation de toutes les créatures, il n'est rien en la nature qui ne soit venu au commandement de la Reine de l'univers et n'ait couru sur eux, pour les réduire à néant. Ce que je pourrais aisément vérifier par des exemples, si je voulais m'arrêter à faire voir sur le théâtre de la Justice de Dieu tous les châtiments remarquables qu'il a faits de ces infortunés, et si je ne craignais d'entretenir trop longtemps le lecteur en un sujet si désagréable. Il suffira d'en produire quelques-uns, seulement pour servir de montre. Et il me semble que je n'ai que faire de dire combien de fois les Saints Anges ont été employés à de semblables exécutions, puisque personne n'ignore qu'ils portent le glaive de Dieu pour tirer vengeance des pécheurs (2), et spécialement qu'ils sont très-jaloux de leur Princesse. Je ne veux pas même déclarer plus au long les peines dont les Princes qui se sont montrés plus affectionnés au service et à l'honneur de la Sainte Vierge ont puni semblables forfaits. Chacun peut voir les ordonnances de Charles VII, de Louis XII et de Charles VIII sur ce sujet. Ils avaient devant les yeux le rare exemple du zèle de Philippe VI de Valois, lequel commanda (3) que ceux qui auraient blasphémé contre la Sainte Vierge pour la première fois, fussent mis en place publique, le collier au col un mois durant, tous les jours dès les neuf heures du matin, jusques aux trois du soir, et qu'il fût permis à tous passants de leur jeter au visage de la boue et autres ordures semblables, et qu'un autre mois on les fit jeuner au pain et à l'eau; pour la seconde fois, qu'au jour du marché on leur fendit la

(1) Psalm. XVII. — (2) Psalm. CXLIX. — (3) Tit. de Malefic. et Blasphem., c. I.

lèvre d'en haut, en sorte que les dents parussent; pour la troisième, qu'on leur en fît autant de celle d'en bas; pour la quatrième, qu'on leur arrachât entièrement les deux lèvres, et s'ils étaient si malheureux de continuer, qu'on leur ôtât finalement tout moyen, leur tirant la langue hors de la bouche.

II. C'est chose plus digne de mémoire, que les créatures insensibles aient témoigné d'avoir quelque sentiment des injures qui sont faites à leur Reine. L'an quinze cent quatre-vingt et huit (1), il arriva en une ville du Pérou, qu'un homme très-vicieux ayant débauché une pauvre femme Indienne, passait la nuit avec elle. Cependant le Ciel, avec ses éclairs redoublés et avec une pluie mêlée de grêle, les avisait de mettre fin à leurs péchés, et la femme y songeait à bon escient, et exhortait ce vieux bouc à implorer le secours de la Mère de Dieu. Mais ce misérable, parmi le désarroi de la nature qui semblait déjà sonner le tocsin, se gaussait d'elle et de sa peur, lui disant qu'elle était bien bête de croire que Marie leur put donner aucun secours. A peine achevait-il cette parole pleine d'impiété, que le Ciel lâcha le dernier coup de sa vengeance, et, desserrant la nue, il en fit sortir le carreau funeste, lequel fondant sur ce malheureux le jeta à quatre ou cinq pas de son lit. Sa compagne éperdue saute à terre, et croyant qu'il eût seulement pris l'épouvante, s'approche de lui et trouve que le feu se prend à bon escient à la paille et à quelque bois sec qui était amassé autour de son corps; et comme elle le veut tirer par les pieds, elle emporte la pièce. Elle se dispose à sortir de la chambre; le feu l'empêche et la retient. Il ne lui reste plus d'autre remède que de crier au feu et à l'aide. Les voisins y accourent; ils trouvent le misérable étendu sur le pavé, la bouche ouverte, montrant toutes ses dents cassées et la langue qui avait été le principal instrument de son blasphème arrachée de son gosier; ils le veulent emporter hors de la maison, mais tout ce qu'ils empoignent leur demeure entre les mains, et tout ce qu'ils voient et qu'ils entendent les avertit que c'est un jeu trop dangereux de se prendre à la Mère de Dieu.

III. Mais comme il est désirable de l'apprendre aux dépens d'autrui, aussi est-ce chose horrible de servir d'exemple aux autres, comme firent ceux d'une bourgade d'Italie près de la ville de Gênes, l'an onze cent nonante-huit, ainsi que rapporte le fidèle Annaliste Anglais (2). Il se trouva tout à coup, dit-il, qu'une partie des habitants de ce lieu furent possédés de l'ennemi; ce qui émut grandement tout le monde et fit accourir quantité de gens des lieux circonvoisins,

(1) Franciscus Bencius, in Annalibus Peruanis ejus anni. — (2) Rogerius ab Hovedem, part. II Annal. in Richardo primo, an. 1198.

pour voir des personnes qui se démenaient d'une étrange façon, faisant et disant des choses tout à fait extraordinaires. On appelle du secours de toutes parts, et entre autres divers Religieux. Celui qui fit le meilleur devoir fut l'Abbé de Lucey, Religieux de l'Ordre de Cîteaux, qui pressa vivement ces malins esprits et les contraignit de quitter le corps dont ils s'étaient emparés. Mais particulièrement faisant instance sur la cause de leur arrivée, il apprit de celui qui était le principal parmi eux, qu'ils étaient la légion laquelle, jadis, par le Sauveur, fut chassée des corps humains, avec permission d'entrer en ceux des pourceaux, et que dès lors ils n'avaient autre puissance que de tourmenter les blasphémateurs de la Sainte Vierge, dont cette bourgade était pleine, qui était le sujet pourquoi ils avaient fait ce dégât.

IV. Je ne puis ni ne dois passer sous silence ce que la pieuse tradition tient être arrivé, il y a plus de trois cents ans, en cette bonne ville d'Avignon. En la rue de Notre-Dame d'Espérance, non loin de la place Saint-Didier, il y a une Chapelle du même nom avec un ancien tableau qui représente ce que je vais raconter. Il y avait au même lieu une image de la Vierge, qu'on y voit encore aujourd'hui au travers d'un treillis de bois. On la nomme Notre-Dame d'Espérance, et le peuple Avignonnais, de tout temps très-dévot à la Mère de Dieu, honorait grandement ce lieu. Vis-à-vis était une boutique où s'étaient ramassés quelques joueurs de cartes, dont l'un ayant perdu son argent, sortit en furie et avec des paroles blasphématoires que je n'ai pu apprendre en particulier, jeta une pierre contre l'image et l'atteignit au-dessous de la mamelle, comme l'endroit le témoigne encore maintenant. Soudain le sang coula de l'image, et le malheureux, tout éperdu et comme forcené, fut au même instant frappé du Ciel et tout défiguré en son corps. Il est déféré à la justice, condamné à mort et à faire amende honorable à la Vierge qu'il avait offensée. Il y est conduit, mais avec un cœur tellement changé et avec tant de regret de ce qu'il avait fait, qu'étant prosterné devant l'image pour faire réparation d'honneur à la Mère de Dieu, il versa tant de larmes et jeta tant de soupirs, qu'elle ne put empêcher les traits ordinaires de sa clémence; mais pour montrer qu'elle était tout à fait apaisée par sa pénitence, elle lui remet le corps en son premier état.

V. Le Patriarche Sophronius, au livre qu'il a intitulé le Pré Spirituel (1), rapporte une histoire qui confirme ce que je viens

(1) Cap. XLVII.

de dire, savoir est que la Mère de Dieu, même parmi les châtiments, ne saurait oublier son ordinaire douceur. En la ville d'Héliopolis, en Phénicie, il y avait un joueur de farces qui entretenait le monde de contes faits à plaisir sur la Mère de Dieu, avec plusieurs paroles de blasphèmes dont il assaisonnait ses railleries. La Sainte Vierge lui apparut la nuit, lui disant: Cajanus (car ainsi s'appelait-il), en quoi t'ai-je désobligé, ou mérité d'être ainsi traitée en présence d'un si grand nombre de gens? Tant s'en faut que cet avertissement lui profitât, qu'au contraire il fit encore pis le lendemain. La Vierge débonnaire l'avise pour la seconde fois, ainsi qu'elle avait fait le jour précédent, et l'exhorte de ne pas procurer son malheur de gaieté de cœur comme il faisait. Cet avertissement n'ayant non plus servi que le premier, elle ajoute le troisième, lequel ayant encore été sans effet, le quatrième jour, comme il reposait sur le midi, il voit cette même Dame fâchée, qui ne fait que lui passer la main sur la cheville du pied. Là-dessus il s'éveille, et trouve que ce n'était pas sur un pur songe, mais que c'était tout de bon que les pieds lui avaient été coupés, afin de lui ôter doucement le moyen de retourner à ses blasphèmes. Aussi de là en avant il devint un Prédicateur des merveilles de cette douce justicière, racontant à tous ceux qui le venaient voir ce qui lui était arrivé.

VI. A ces châtiments anciens qui ont été exécutés sur la personne des blasphémateurs de la Mère de Dieu, j'en attacherai deux autres qui sont arrivés en nos jours à la vue de deux villes entières, afin que la postérité sache que c'est un jeu qui pour l'ordinaire coûte cher. Un homme d'honneur et de vertu qui a appris sur le lieu même ce que je vais raconter et qui a fort particulièrement connu celui de qui je dois parler, m'a assuré que le jour de la Nativité de Notre-Dame de l'an mil six cent quatre ou cinq (car il ne pouvait pas dire précisément auquel des deux la chose était arrivée), un hôte de la ville de Trignac en Limousin, appelé Jean, communément surnommé le Cellerion, d'autant qu'il était cellier de son métier, était allé vendre du vin et autres denrées à une Chapelle distante d'environ une lieue et demie de la ville qu'on appelle Notre-Dame de Bessière, sur la croupe d'une montagne où il y avait plus de deux mille personnes assemblées pour la dévotion du lieu et du jour. Cet homme, Huguenot de religion, s'apercevant qu'un bon paysan faisait sa prière devant deux images qui sont en la Chapelle, dont l'une est ancienne et l'autre y a été mise depuis quelque temps seulement, lui demanda en raillant laquelle des deux il estimait lui devoir être plus favorable, la vieille ou la jeune? Le paysan lui répondit simplement qu'il ferait bien mieux d'adorer avec lui Notre-Dame, que ces images

représentaient, que de s'en moquer de la sorte. Que je l'adore ! dit le Huguenot; j'aimerais mieux que Dieu ou le Diable eussent mis le feu aux quatre coins de ma maison. A peine avait-il lâché la parole, qu'en un temps fort clair et serein soudain s'éleva un grand tourbillon avec quantité d'éclairs et de tonnerres si effroyables, que tout le monde commença de s'enfuir. Au même moment (ainsi qu'il fut par après remarqué), on voit passer par le milieu de la ville de Trignac un brandon de feu, lequel entrant par la porte de la maison du blasphémateur, la brûla entièrement avec tout ce qui était dedans et en la présence de plus de cinq cents personnes. Ce misérable mourut peu après comme désespéré, à cause de l'extrême pauvreté et misère à laquelle il se voyait réduit, de riche qu'il était auparavant. Cette punition servit à la conversion d'un bon nombre de personnes de la Religion prétendue, ainsi que savent tous ceux de ce pays.

VII. L'exemple que je vais mettre en suite de celui-ci n'est pas moins remarquable, et j'espère de la Mère de miséricorde, laquelle en ses châtiments ne vise pas à la perte des corps, mais au gain des âmes, n'en tirera pas moins de profit, nommément à cause du grand nombre de Religionnaires Calvinistes qui se trouvent au lieu où la chose est arrivée. En l'année passée mil six cent trente et un, en laquelle je revoyais ce mien ouvrage pour la première fois, en la ville de. . . . . , en . . . . . , un Catholique et un Hérétique disputaient ensemble de la virginité de la Mère de Dieu, l'un la défendant constamment, et l'autre l'attaquant opiniâtrément. Comme le Catholique soutenait vivement sa proposition, l'Hérétique lui va dire qu'il était consentant que la peste l'étouffât si ce qu'il disait était véritable. Chose merveilleuse ! à peu de temps de là, voilà qu'il commence d'enfler en suite de seize pestes ou charbons qui s'élevèrent en divers endroits de son corps, dont il fut bientôt étouffé, ainsi qu'il avait lui-même demandé. On ne prenait pas encore garde de si près à la main dont il avait été frappé, jusqu'à ce qu'ayant été enterré au cimetière des Catholiques, à cause du grand nombre de Calvinistes qui sont en ce lieu-là, la terre sainte, qui ne pouvait souffrir l'ennemi de la Mère de Dieu, le rejeta la nuit suivante. Le lendemain, ce corps ayant été trouvé hors de terre, et personne ne sachant comme cela était arrivé, il fut remis au même endroit d'où il avait été jeté. Mais la nuit prochaine ne se passa pas sans qu'il lui en prît tout de même qu'en la précédente. Sur quoi les Hérétiques ayant formé diverses plaintes, comme si cela fût arrivé par le moyen des Catholiques, qui l'eussent jeté hors de là, la justice ordonna que la nuit suivante le lieu serait gardé par un certain nombre de Catholiques et de

Huguenots, avec quantité de flambeaux. A quelques heures de nuit, comme ils discouraient ensemble, la terre commence à se soulever peu à peu, ni plus ni moins que lorsqu'il y a quelque taupe; et enfin, à la vue de tous, le corps paraît dessus terre. La justice, informée de tout et dûment assurée du blasphème qu'il avait prononcé contre la Vierge, ordonna que le corps fût brûlé, puisque la justice divine enseignait qu'un crime si énorme que celui-là ne devait pas demeurer sans châtiment. A présent que j'écris ceci, Monseigneur l'Archevêque et Cardinal de Lyon informe juridiquement du fait, afin que la vérité soit hors de doute et de soupçon. Et Dieu, par sa bonté ordinaire, ainsi qu'on espère, et par les prières de la Mère de miséricorde, fera que cet exemple profitera à plusieurs esprits dévoyés, de même qu'il a déjà servi à confirmer les vrais serviteurs de la Vierge, en l'estime qu'ils doivent avoir non moins de son pouvoir, que de son intégrité virginale.

VIII. Voilà les victoires de notre martiale Princesse; voilà enfin tous ses ennemis à ses pieds (1), qui m'obligent à lui dresser un trophée et à chanter un Pæan à son héroïque valeur, quoique bien éloigné de la hauteur de ses mérites.

Car si la trompette animée
Du souffle de la renommée
Ne la peut assez haut monter,
Comment pourrait être assez forte
La bouche d'une plume morte
Qui lâche de la raconter ?

Aussi ne veux-je, ma princesse,
Pour témoin de votre prouesse,
Rien qui soit terrestre et mortel :
Il faut que pour faire la fête
De votre divine conquête,
Tout soit céleste et immortel.

Muses, vos lyres sont muettes,
Et vos voix ne sont assez nettes.
Apollon, ton luth est trop bas :
Il faut toutes les voix des Anges,
Pour égaler avec louanges
Ses rencontres et ses combats.

Il fait, dans les champs de la gloire,
Pour sa deux fois double victoire,
Qu'on cueille la moisson des fleurs.
Celles d'Hymette sont trop sales,
Et celles de Pinde trop pâles
Pour couronner tant de Grandeurs.

Tous les riches marbres de Pare,
Dont on embellit et on pare
Le front des arcs victorieux,
N'ont pas l'assiette assez capable
Pour servir de fonds et de table
A graver ses faits glorieux.

Ni l'éclat des perles de l'onde,
Ni le roi des métaux du monde
Ne peuvent assez les orner :
Leurs formes sont trop infidèles
Pour ses victoires éternelles,
Que les ans ne pourront borner.

Il faut que la plage dorée
De la grande plaine azurée
Porte ses armes et son nom;
Que le flambeau de la nuit claire,
L'Apotre, qui le jour éclaire,
Épandent partout son renom.

Je vois que les choses absentes
Devant Dieu sont comme présentes,
Puisqu'il avait déjà pour trait,
Dessous son trône, les défaites
De toutes les hideuses hêtes
Qu'il a rangées dessous son trait.

(1) Germanus Constantinop., Orat. de Oblatione Deip. Erubescant, et deficiant, et pereant, et cognoscant quia nomen tibi Domina.

Je vois comme en ces grandes voûtes
Des eaux cristallines les croûtes :
Il marqua dans le firmament,
Le long de la large ceinture,
Par ces victoires la figure,
Pour un éternel monument.

Il fit, de mille petits cierges,
Les corps transparents de deux Vierges
Au milieu de ce beau cordon,
Dont la plus belle qui marie
Son glaive à la main de Marie,
Redouble ses coups sans pardon.

Je la vois, la vaillante Astrée,
De quatre monstres entourée,
Deçà du Cancre et du Lion ;
De là, pour finir la bataille,
Elle bat d'estoc et de taille
Le Serpent et le Scorpion.

Ma princesse, ces quatres monstres,
Avec leurs furieux rencontres,
Enserrés dedans vos liens,
Toujours abaisseront la crête
Et auront leur superbe tête
Sous vos victorieuses mains.

Ce Cancre, vide de substance,
Qui ne marche qu'à la cadence.
Des feux volages de la nuit,
C'est l'hérétique opiniâtre
Qui pleure à loisir son désastre,
Pour se voir sous vos pieds réduits.

Le Démon, ce Lion sauvage,
Qui jadis écumant de rage,
Portait sur le ciel ses projets,
Maintenant assouvi soupire
Dessous le joug de votre empire,
Sans pouvoir nuire à vos sujets.

Le Professeur de l'art magique,
Qui comme le Scorpion pique,
Envenimé contre le Ciel,
Attaquait de Dieu la puissance :
Mais or votre juste vengeance
L'abreuve de son propre fiel.

Et le blasphémateur, qui jette
Son venin comme une sagette
Teinte dans le sang des Serpents,
Maintenant a perdu sa force,
Et la Reine du ciel le force
A le vomir à ses dépens.

Triomphez, Reine glorieuse,
De la troupe séditieuse
De ces monstres pernicieux.
Vos victoires sont immortelles
Dans toutes les âmes fidèles,
Aussi bien que dedans les cieux.

Vous êtes le marteau funeste
Qui écarbouillerez le reste
Des plus furieux ennemis.
Qui aura l'honneur de vous suivre
Se peut bien assurer de vivre
Paisible parmi vos amis.

LA NEUVIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE D'EXCELLENCE DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE X.

Qu'elle soit la générale des finances de l'Église, et la trésorière des grâces du Sauveur.

C'est assez parlé de la guerre ; entrons dans les avantages de la paix. Le fruit le plus doux qu'elle ait coutume de produire, c'est l'abondance, disaient les anciens. Nous en verrons des effets incroyables au Royaume spirituel du Sauveur ; et, comme la

magnificence du Roi paraîtra en la grandeur de ses finances, ainsi la grandeur de la Reine éclatera au maniement qui lui en sera donné, c'est-à-dire au plein pouvoir qu'elle aura de disposer des grâces et des mérites de son Fils.

§ I. — *De la qualité de Grand et Riche sans pair, cinquième titre du Roi de gloire incarné.*

I. Le Roi Salomon ne fut pas moins la figure du Roi de gloire incarné pour le regard des inestimables richesses qu'il amassa, que pour ses autres qualités royales dont j'ai discouru jusqu'à présent. L'Écriture dit deux choses remarquables de son opulence; car en premier lieu elle assure (1) qu'il surpassa tous les Princes de la terre, tant ceux qui avaient été devant lui, que les autres qui le devaient suivre; en second lieu, elle lui rend témoignage (2) que, sous son règne, l'or et l'argent étaient aussi communs en la ville de Jérusalem que les pierres et les cailloux. Paroles que je ne nie pas être dites avec quelque amplification; mais qui considérera attentivement les sept chefs que je vais toucher, qui sont comme sept veines d'or et d'argent d'où il tira ces grandes richesses, je veux espérer qu'il s'accordera aisément à ma proposition. Le premier comprend les grands moyens que son père David lui laissa; car, sans parler du reste, Joseph (3), fameux historien des Juifs, raconte que, lorsque ce jeune Prince mit en terre son père, il voulut, à la façon des Rois d'Orient, lui faire part des trésors qu'il avait amassés; de sorte qu'il fit mettre autour de son corps, en divers caveaux, grande quantité d'or et d'argent. Personne, que j'aie pu savoir, n'en a tenu le compte; mais le même historien nous apprend que, quelques centaines d'années après, la ville de Jérusalem étant assiégée par Antiochus le Débonnaire, le grand Prêtre Hircanus composa avec lui, moyennant une grosse somme de deniers, pour lui faire lever le siége; laquelle somme ne pouvant fournir d'ailleurs, il fut contraint d'ouvrir une des grottes du sépulcre de David, d'où il tira trois mille talents, c'est-à-dire quarante-quatre millions d'or cinq cent cinquante mille écus. Au bout de quelques années, le Roi Hérode en fit ouvrir une autre plus retirée et en tira de l'or sans fin : pensez qu'il n'y en avait pas moins qu'à la première qui était plus exposée; ce sont déjà près de mille millions d'or. Et l'historien remarque que ni l'un ni l'autre n'approcha de près le corps de David, où devaient être les plus grands trésors. Que si ce qu'un Docteur

(1) Paralip. I. — (2) II Paralip. IX. — (3) Antiquitatum Jud., lib. VII, c. XII.

français (1), bien qualifié, a remarqué qu'il y avait huit semblables caveaux, est véritable, à n'en mettre pas davantage en ceux qui approchaient plus du corps, il y aurait toujours eu quatre mille millions d'or enterrés avec David, seulement pour un petit témoignage de l'affection de son Fils. N'en mettez pas tant, contentez-vous de la moitié, et conjecturez de là quel amas d'or et d'argent il dut avoir trouvé dans les coffres de son père David, puisque de gaieté de cœur, et par une simple montre de sa magnificence royale, il jeta en terre une si grosse somme d'argent.

II. Comptez, en second lieu, six cent soixante-six talents, c'est-à-dire douze millions d'or, que les flottes de Tharsis et d'Ophir lui rapportaient par chaque année, ainsi que nous lisons au troisième livre des Rois (2). Évaluez, en troisième lieu, les biens qu'il possédait, c'est-à-dire ce que lui rendaient annuellement ses terres et son bétail, d'où il tirait de très-grands revenus, ainsi qu'il se voit au premier livre des Paralipomènes (3). Comprenez-y, en quatrième lieu, les tailles et les impositions qu'il mit sur son peuple, lesquelles furent bien plus fortes que celles de son père David, d'où naquirent les plaintes qui sont rapportées au troisième livre des Rois (4). Mettez, en cinquième lieu, ce qu'il tirait des marchands qui allaient au commerce des terres étrangères, à qui il avait ouvert le chemin et le trafic (5). N'oubliez pas, en sixième lieu, les tributs que payaient quantité de Princes et de provinces étrangères, que son père lui avait rendus tributaires; de quoi nous sommes assurés par le second livre des Paralipomènes (6) et par d'autres endroits des sacrés cahiers. Enfin, ajoutez à ce que dessus les présents qu'il recevait de toutes parts et de toute façon, en si grand nombre, que les Princes étrangers s'empressaient à rechercher son amitié (7); de sorte que quelques graves auteurs (8) ne font nulle difficulté de dire que, par ce seul moyen, il amassa plus de biens que son père n'en avait acquis en vingt victoires d'importance. Faites un amas de tout cela, et sachez me dire, si vous pouvez, où arriveront les revenus et les trésors de ce grand Prince, le plus magnifique qui jamais ait été, au témoignage même du Saint-Esprit.

III. J'ai déclaré ceci par le menu, d'autant que je crois fermement que le Saint-Esprit a voulu que nous connussions toutes ces particularités, pour autant qu'il avait dessein d'élever par ce moyen nos pensées aux richesses spirituelles de notre vrai pacifique JÉSUS. L'Apôtre Saint Paul (9), discourant de ces richesses en l'Épître qu'il

(1) Petrus Comestor, lib. III Reg, c. III. — (2) Cap. X. — (3) Cap. XVII. — (4) Cap. XII. — (5) I. Reg. X. — (6) Cap. VIII. — (7) III. Reg. IV et X. — (8) Pineda, Salomonis prævii, lib. IV, c. II. — (9) Rom. V. Non sicut delictum, ita et donum.

adresse aux Romains, assure qu'il n'a pas été de la grâce du Sauveur comme du péché du premier homme; mais que celle-là a bien autrement été abondante en bénédiction, que celui-ci ne l'a été en malheur. Car, en premier lieu, il ne s'est trouvé que le seul péché d'Adam qui ait passé par contagion jusqu'à nous; au lieu que la grâce du Sauveur est la médecine non-seulement du péché originel, mais encore de tous les actuels. Le péché d'Adam n'a été que d'une sorte, et les grâces du Sauveur sont de très-différentes manières. Celui-là ne nous oblige qu'à la peine que nous appelons du dam, ou de la privation de Dieu; celle-ci nous affranchit de plus de la peine du sentiment. Par celui-là la partie sensitive de l'homme a été voirement mise en désordre; mais la grâce du Sauveur non-seulement y a remédié, mais d'abondant elle a fait que tout ce déréglement nous servit de matière de victoire. Celui-là nous a fait perdre la grâce, moyennant laquelle nous pouvions persévérer; par celle-ci nous obtenons par effet la persévérance. Celui-là a donné entrée à la mort temporelle; celle-ci ouvre la porte de la vie éternelle. Celui-là n'a pas passé plus avant que les hommes ses descendants; celle-ci arrive jusqu'aux Anges, qui n'ont rien de commun avec lui en nature. Par celui-là l'homme n'a perdu aucun de ses droits naturels; par celle-ci il est mis en possession de beaucoup de droits surnaturels.

IV. Mais d'autant qu'il s'agit ici de représenter plus intelligiblement les démesurés trésors de la grâce du Sauveur, concevez, si vous pouvez, le nombre des hommes qui ont été, qui sont et qui seront; tenez compte de toutes les bonnes pensées qu'ils ont jamais eues, de toutes les saintes paroles qu'ils ont proférées, de toutes les actions vertueuses qu'ils ont faites, et de celles qu'ils produiront jusqu'au bout du monde, et sachez que pour toutes et pour chacune d'elles, il a fallu pour le moins autant de grâces de Dieu. Tenez pour tout assuré que le nombre des autres, qui ont été sans effet, par la seule faute de ceux qui les ont reçues, a été sans comparaison plus grand. Parcourez les grâces des Sacrements, qui toutes ont leurs propres et différents offices. Voyez combien de diverses conditions de personnes il y a au monde, qui toutes ont besoin de grâces convenables et proportionnées à leur état. Portez vos pensées sur les grâces de plus haut prix, au moyen desquelles des personnes de tout âge et de toute condition ont entrepris des choses tout à fait relevées par-dessus la nature, comme sont la perpétuelle chasteté, la pauvreté volontaire, l'abnégation du propre intérêt, la vie solitaire, la macération du corps, l'amour des ennemis, le martyre, et autres semblables desseins qui sont dignes d'une éternelle mémoire. Donnez encore plus avant dans celles que l'on ne saurait mériter par aucune disposition, comme

sont la première grâce qui est conférée au pécheur, nommément s'il est endurci, la persévérance finale des justes, et autres semblables faveurs; et au bout de tout cela, dites que vous n'êtes encore qu'au commencement; car ces trésors de grâces étant infinis, cent mille millions de mondes, quand il y en aurait autant, ne les épuiseraient pas.

V. N'avons-nous donc pas tout sujet de nous écrier avec l'Apôtre : O hauteur des richesses de la grâce du Sauveur! ô mort tout à fait bien employée, qui as amassé tant de trésors! Oh! quelle obligation aux hommes et aux Anges, de bénir éternellement celui qui leur a acquis tant de biens! Oh! quelle magnificence du Prince qui fait si grande largesse de ses grâces! quel contentement de voir un jour à découvert la grandeur de ses infinis mérites, dont à présent nous ne voyons que de petites montres.

§ II. — *Du pouvoir que la Mère de Dieu a sur les finances du Sauveur.*

I. Il est désormais temps d'approcher de la MÈRE DE DIEU, puisque tout ce discours n'a été fait que pour relever l'excellence du pouvoir qu'elle a sur l'incompréhensible trésor des grâces et des mérites de son Fils. D'une grande quantité de Docteurs qui ont fait hommage à la Sainte Vierge, en considération de ce pouvoir, je me contenterai de quelques témoignages choisis. Le dévot Idiot, au premier chapitre des contemplations qu'il a composées de la Sainte Vierge, l'a nommée (1) la Trésorière des grâces du ciel, pour autant qu'elle en peut disposer à sa volonté. Faveur que Saint Bernard (2) appelle singulièrement générale, et généralement singulière. Singulière, d'autant qu'elle lui convient privativement; générale, parce qu'elle lui est accordée pour le bien commun de tous ceux qui ont besoin des grâces de Dieu, et qu'ils les doivent recevoir par ses mains. Ailleurs (3), il nous exhorte d'honorer de toute l'affection de nos âmes et de toute l'étendue de nos désirs celle par qui Dieu a ordonné que nous reçussions tout le bien que nous prétendons. Et en un autre endroit (4) il nous avise que si nous avons espérance d'obtenir quelque grâce de l'Auteur de tout bien, il faut qu'elle soit logée en Marie. Tous les trésors de la miséricorde de Dieu sont entre vos mains, lui dit le Bienheureux Saint Jean Damascène (5), et vous seule avez été choisie pour en garder les clefs, et pour les départir aux hommes selon votre bon plaisir. Saint Bonaventure (6), paraphrasant les

(1) Thesauraria gratiarum existis. — (2) Serm. III in *Missus*. — (3) Serm. de Nativit. B. Virg. — (4) Serm. in *Salve*. — (5) Serm. de Nativit. B. Virg. — (6) Speculi B. Virg., c. VIII.

paroles du salut Angélique : Le Seigneur est avec vous, dit ainsi : O Sainte Vierge ! le Seigneur, qui est avec vous, est très-riche ; et puisqu'il est très-richement avec vous, il faut avouer que vous-même êtes très-riche en toutes les manières qu'il est avec vous. Aussi est-ce de là qu'elle prend assurance de dire ès Proverbes (1) : Chez moi se rencontrent les richesses et la gloire ; ou, comme porte une autre version (2) : De moi viennent les richesses et la gloire ; et les Saints, qui avaient les yeux mieux faits que nous n'avons pas, ont reconnu, presque en toutes les pièces de l'univers, les marques de ce souverain pouvoir.

« C'est une des parties de la gloire de la très-sainte Vierge d'être remplie d'amour et de compassion pour les pécheurs, et qu'ils la puissent nommer leur refuge, leur consolation et leur espérance dans tous leurs besoins ; qu'elle ait autant de pouvoir que de bonté pour les secourir ; que sa plénitude soit pour nous, et que tous ceux que son divin Fils a rachetés par l'effusion de son sang, puissent espérer d'y avoir part. Votre plénitude de grâce, ô très-sacrée Vierge ! imite la plénitude de la divinité du Sauveur, de laquelle Saint Paul a prononcé : Que toute la plénitude de la Divinité demeure en lui corporellement, et que nous sommes remplis en lui (3) ; de même votre plénitude de grâces remplit tous les fidèles, remplit le ciel et la terre. Un des plus fidèles serviteurs de cette auguste Dame s'écrie à ce sujet (4), que tout le monde est rempli de ses bienfaits ; qu'ils ont passé jusqu'au centre de la terre ; qu'ils ont surmonté les cieux ; que par sa grâce les prisonniers des limbes ont été délivrés ; que la malédiction de la terre a été levée, et que les ruines du ciel ont été réparées ; qu'elle est un océan de grâces, où tous les saints ont puisé, et que c'est par cette raison qu'elle doit dire que sa demeure fixe et immobile est parmi les élus ; que son trône est établi sur leur plénitude ; que c'est le pouvoir de sa grâce de Mère de Dieu qui les conserve, et qu'ils lui sont obligés de leur persévérance ; que c'est elle qui affermit en eux la vertu, l'empêchant de se dissiper et de s'amoindrir ; qui relève leur mérite, qui empêche le démon de leur nuire, et qui arrête les foudres du Seigneur, quand il est prêt de les décharger sur la tête des pécheurs ; en un mot, c'est elle qui garde tous les trésors de sa miséricorde ; il ne distribue rien que par ses mains (5). »

II. Les Saints ont aperçu que les marques de son souverain pouvoir étaient gravées sur le Soleil et sur la Lune, ainsi que j'ai fait voir au premier traité (6). Ils en ont dit tout autant des éléments ; de

(1) Prov. v. Mecum sunt divitiæ, et gloria. — (2) Symmachus : A me sunt divitiæ et gloria. — (3) II. Coloss. IX et X. — (4) Anselm., apud S. Bonavent., in Speculi, lib. VII. — (5) La R. Mère de Blémur. — (6) Cap. XIII, § 4.

quoi Saint Jean Damascène fait un excellent discours en la seconde Oraison de l'Assomption, où il remarque dignement que c'est une des merveilles de la nature, de voir comme une même pluie s'accommode si bien à toutes les dispositions de la terre, qu'elle se convertit en toutes choses. En un endroit elle se change en raisin; en l'autre, en orange; ici, en grenade; là, en citron ou en melon; en un carreau du même parterre, elle se fait rose; en l'autre, œillet, lis ou tulipe. En une part elle devient pierre; en l'autre, bois; en l'autre, métal. Bref, vous diriez qu'elle a du sentiment, tant elle vient à propos à la nécessité de chaque pièce de la nature. C'est tout autre chose de la MÈRE DE DIEU, laquelle étant une nuée féconde de grâces, se résout en célestes douceurs et verse de toutes parts les eaux désirées des faveurs de son cher Époux. En un endroit elle touche le cœur endurci du pécheur, pour l'émouvoir à la pénitence; en l'autre elle épanouit l'âme du juste pour la faire avancer en vertu. Tantôt elle encourage ceux qui combattent, tantôt elle recueille ceux qui s'endorment; ici elle convie à bien vivre, là elle assiste à bien mourir; de l'un elle détourne quelque mauvaise rencontre, à l'autre elle fait naître l'occasion d'agréer à Dieu; bref, partout elle travaille en mille différentes manières, acheminant les âmes à leur fin, qui est le salut éternel.

III. Saint Bernard porte sa conception ailleurs (1), représentant la très-sacrée Vierge comme un grand canal qui prend de la terre jusqu'au ciel, pour y puiser en abondance les eaux vives des grâces de Dieu. Non que Dieu, dit-il, ne pût bien être lui-même le distributeur de ses dons; mais il lui a plu nous faire la faveur de nous donner une médiatrice, laquelle lui étant très-agréable, obtint ce que nous ne mériterions jamais. Partant, ajoute-t-il, reconnaissons quel honneur Dieu a voulu que nous rendissions à celle qui est dépositaire de tous ses biens; en sorte que s'il nous reste quelque espérance d'obtenir pardon, ou si nous prétendons quelque part aux bonnes grâces de Dieu, nous tenions pour tout assuré que c'est à elle de nous en donner les adresses.

IV. Il n'est pas raisonnable que nous nous oubliions de l'homme, lequel, au rapport de Sophronius (2), mérite aussi bien que le reste des créatures de porter l'image du même pouvoir empreinte sur le fond de ses puissances et facultés naturelles. Car ainsi que nous voyons que tous les esprits animaux se forment à la tête et passent par le cou pour être de là communiqués à toutes les parties du corps; de même du Sauveur, comme du Chef de l'Église, découlent toutes les grâces, qui, par l'entremise de sa Sainte Mère, sont distribuées à

(1) Serm. de Aquæ ductu. — (2) Serm. de Assumpt.

tous les membres de ce corps mystique. Ce pouvoir est de telle conséquence, qu'il mérite bien d'être plus particulièrement examiné.

§ III. — *En quelle manière doit être entendu ce qui a été dit, que la Sainte Vierge dispose de toutes les grâces du Sauveur.*[1]

Que la Sainte Vierge dispose de toutes les grâces du Sauveur en particulier.

I. Pour plus grand éclaircissement de ce qui a été traité jusqu'ici, il est à remarquer qu'en trois différentes manières nous pouvons nous figurer que toutes les grâces du ciel nous sont conférées par le moyen de la très-sacrée Vierge. La première est d'autant qu'ayant reçu par sa faveur l'auteur de toute grâce, par conséquent nous lui avons l'obligation de tous les biens qui nous viennent de lui, qui est, ce me semble, le sujet pour lequel Saint Bernard l'a nommée l'inventrice de la grâce. La seconde passe bien plus avant, mais encore dans les termes d'une prière générale, en tant que comme médiatrice elle s'emploie pour impétrer en général les grâces qui sont nécessaires au salut de tous les hommes. La troisième et la plus excellente de toutes arrive jusqu'à nos moindres nécessités, en sorte qu'il n'y a aucune faveur en particulier qui ne passe par ses mains, nulle besoin qu'elle ne soulage, nulle requête qu'elle n'appointe. Afin de procéder avec méthode en une résolution de si grande conséquence, il me semble que nous pouvons dire, que comme la première manière est indubitable et hors de toute difficulté, que les pères que nous avons jusqu'à présent ouïs, parlent à tout le moins de la seconde; ainsi que sans faire tort à la sévérité ou à la grandeur de Dieu, nous pouvons et devons passer jusqu'à la troisième et dire qu'il n'est point de grâce, même en particulier, qui soit départie aux hommes, qu'elle ne procure, qu'elle n'obtienne et ne communique. Parmi plusieurs raisons que je pourrais alléguer, en voici trois qui auront encore plus grand poids quand elles seront renforcées de l'autorité des Saints Pères.

Première Raison.

II. Et afin de mieux comprendre la première, il serait besoin d'avoir souvenance de ce qui a été dit au traité de sa gloire (I), savoir est qu'elle voit distinctement et par le menu tout ce que Dieu connaît par sa science que nous appelons de vision; c'est-à-dire par

(1) Tract. I, c. II.

celle qui représente ce qui a été, qui est, ou qui doit être en quelque différence de temps que ce soit. Partant qu'il n'y peut avoir aucune rencontre ou conjonction d'affaires, aucune tentation, aucun danger ou nécessité, dont elle ne s'aperçoive. Ce qui, à mon avis, a mû Saint Épiphane (1) et Saint Éphrem (2) à la nommer la Vierge à beaucoup d'yeux. Le dévot Richard de Saint-Victor achèvera ce discours en disant (3) qu'elle a le cœur si tendre et si bon, qu'il ne lui est pas possible d'avoir connaissance de nos misères sans y remédier aussitôt. Car toutes nos nécessités lui étant présentées, ayant la compassion au cœur et le pouvoir à la main, ainsi que les Saints nous assurent, il n'y a moyen aucun qu'elle se puisse oublier de nous.

Deuxième Raison.

III. La seconde raison appuiera ce que je viens de dire; je la tire du titre de MÈRE DE DIEU et notre mère tout ensemble; et pour la mieux déclarer, j'emprunte un excellent discours de Théophile, Patriarche d'Alexandrie, qui vivait au temps de Saint Jérôme; il se trouve au livre qu'il a fait de l'Incarnation du Verbe. Là, ayant dit que c'est une chose impossible aux enfants d'égaler parfaitement ce qu'ils ont reçu de leur père et de leur mère, il tire hors de cette règle générale le Sauveur, lequel, outre la vie naturelle qu'il a donnée à sa Mère, en tant que Dieu, ainsi que j'ai fait voir ailleurs (4), lui a de plus communiqué une vie spirituelle qu'il a enrichie de tant d'extraordinaires faveurs, qu'il l'a rendue sans comparaison plus noble que la vie temporelle. Il ne se contente pas de cela, il ajoute que ce Fils nonpareil voulant reconnaître d'une très-particulière façon ce qu'il doit à sa très-chère Mère, prend un singulier plaisir à lui accorder ce qu'elle demande pour nous et se plaît à l'obliger par ce moyen. Il n'est pas possible de déclarer, disait Saint Bernard (5), de combien notre condition est meilleure, pour avoir rencontré une Médiatrice, que le Sauveur désire gratifier en tout et partout; d'autant que pour l'amour d'elle très-souvent nous obtenons ce que notre indignité ne mériterait jamais. De sorte que quand il n'y aurait autre considération, ce seul titre de reconnaissance aurait convié le Sauveur à lui mettre tout entre les mains et à la faire la Surintendante de ses finances, non avec obligation d'en rendre compte comme une simple officière de la cour, mais avec plein pouvoir d'en disposer et d'en faire à sa volonté, comme Mère, comme Épouse et comme Reine. Je passe encore plus

(1) Serm. de Laudibus Virg. — (2) Orat. ad Deiparam. — (3) Ad illa verba Canticum : Duo ubera tua sicut duo hinnuli. — (4) Tract. I, § 1 et hoc tract., c. I. — (5) Serm. de Vigilia Nativit. Domini.

outre, et dis que la bienséance demandait que ce pouvoir lui fût octroyé comme à la Mère commune de tous les enfants du Sauveur. Je me fonde sur une riche conception du grand Saint Augustin, au livre de la Sainte Virginité, où ayant dit que la Vierge est notre Mère par esprit et par grâce, de même qu'elle l'est du Sauveur par nature, il porte plus avant sa pensée, et remarque qu'elle se délivre de ses enfants spirituels lorsqu'elle les enfante pour le ciel : par conséquent, qu'elle les porte en ses flancs, tant qu'ils sont ici-bas attendant une meilleure condition. D'où il s'ensuit que tout ainsi que l'enfant qui n'est pas encore né ne prend aucune nourriture que celle qui a passé par la bouche de sa mère et qui a été cuite dans son estomac; de même, tant que nous sommes ici-bas, nulle grâce ne nous est communiquée, que la Sainte Vierge ne l'ait impétrée par sa prière, qui est comme sa bouche, et que, par sa charité, elle ne l'ait convertie en une substance qui soit proportionnée à notre disposition.

IV. Enfin, je tire une preuve concluante de ce qui a été dit ailleurs plusieurs fois, savoir est qu'elle a reçu en éminence les grâces et les faveurs de tous les états et de toutes les conditions qui se retrouvent, soit parmi les Anges, soit entre les hommes. Car je ne saurais me persuader qu'elle ait été enrichie de tant de biens pour sa particulière grandeur seulement; mais je tiens pour assuré que toutes ces faveurs lui ont été accordées, d'autant que comme cause universelle du salut de tous les enfants de Dieu, elle doit avoir une générale influence sur toutes les actions qui les acheminent à prendre la possession de l'héritage qui leur a été promis. Quoi? ce que j'ai fait voir à deux diverses occasions, qu'elle a mérité par droit de bienséance toutes les grâces que le Sauveur a emportées par titre de justice, excepté celles de sa première sanctification, doit-il pas entrer en considération pour nous faire avouer que son très-honoré Fils s'en remet à elle de la distribution de toutes ses faveurs.

V. Je confesse que je ne sais auquel des deux je m'en dois principalement prendre, c'est à savoir ou à notre méconnaissance ou à notre peu de conduite. Méconnaissance, en ce que jouissant sans intermission des biens que la Sainte Vierge nous procure, nous en avons toutefois si peu de sentiment et si peu de conduite, en ce que nous en usons si mal. Car pour mieux concevoir notre mauvais naturel, je me figure parfois qu'il y ait une personne au monde si riche et si puissante qu'elle ait le moyen d'accorder tout ce qu'on lui saurait demander; si magnifique qu'elle ne se plaise qu'à faire largesse de ses biens; si noble qu'elle se sente obligée en donnant; et de plus que ses dons ne soient pas de petite conséquence, mais des palais, des maisons de

plaisance, des seigneuries, des charges honorables; bref, tous les biens extérieurs que le cœur humain peut souhaiter, et si vous voulez encore, la santé, le repos et le contentement de l'esprit, où trouverait-on assez d'actions de grâces pour rendre à cette personne? Combien de panégyriques lui dirait-on? combien de livres lui dédierait-on? Qui n'en garderait le portrait en sa maison comme un gage de bonheur? qui ne l'aurait toujours au cœur et à la bouche? Jusqu'à quand demeurerons-nous ensevelis dans les intérêts de la terre? jusqu'à quand aurons-nous tant de sentiment des choses apparentes et passagères, et si peu des vraies et éternelles? N'est-ce pas un juste sujet de réveiller notre assoupissement, et de faire rougir notre insensibilité? Car quelle honte de voir que nous ayons si peu de reconnaissance, en considérant les grâces que nous recevons sans cesse de la main de la Princesse du ciel. Je veux que les présents qui nous viennent de sa main ne soient pas des biens surnaturels, et par conséquent infiniment préférables à toutes sortes de biens caducs et passagers; je m'accorde qu'ils soient de beaucoup moindre considération qu'ils ne le sont, au moins qu'on fasse état du nombre et qu'on pèse ce que je vais dire : Lampride raconte qu'Héliogabale, empereur d'une humeur bouffonne s'il en fut jamais, rencontra une invention fort extraordinaire, pour faire connaître à la postérité la grandeur de la ville de Rome. Car il commanda qu'on *fît* un monceau de toutes les toiles d'araignée qui s'y rencontreraient et qu'on lui tînt compte du poids. Il s'en trouva jusqu'à mille livres; d'où il fut aisé de conjecturer le grand nombre de maisons qui étaient en la capitale du monde. Afin de faire connaître en quelque façon ce que nous devons à la Vierge, notre insigne bienfaitrice, je ne souhaiterais autre chose sinon de pouvoir nombrer les menues faveurs que nous recevons d'elle, à tout propos, sans que nous ayons le bien de les connaître seulement. Je m'assure que quiconque y ferait tant soit peu de réflexion, il en demeurerait étonné. Qu'il soit ainsi, nous comptons au long d'une année jusqu'à trente-quatre mille huit cent soixante quarts d'heure. Je veux qu'en chacun d'eux nous obtenions par son moyen une seule grâce, et non plus, quoiqu'elles découlent sur nous plus épaisses que les pluies du printemps et que les neiges de l'hiver. Vrai Dieu! jusqu'où arriveraient ces grâces au bout de quelques années, et qui ne se trouverait surchargé d'obligations, quand il les mettrait toutes ensemble à la fin de sa vie? Mais quel jugement faudrait-il faire de certaines grâces qui, pour être d'un prix et d'un rang extraordinaires, seraient seules capables de nous obliger pour une éternité? Car je ne doute nullement qu'il n'y ait telle parmi les autres, que nous-mêmes jugerions

ne pouvoir être suffisamment reconnue par aucune sorte de services, si nous l'avions reçue de quelque personne semblable à nous. Sera-t-il donc dit que nous en fassions moins d'état, pour autant qu'elle a passé par les mains de la Mère de Dieu, et qu'elle nous vient, comme souvent il arrive, sans que nous y songions seulement?

VI. Que si la méconnaissance est grande en nous, je crois que le mauvais usage que nous faisons de tant de grâces n'est pas moindre. Car si nous les mettions à profit, elles produiraient tous les jours en nous des effets qui raviraient le ciel et la terre. Mais pendant que les plus soigneux tâchent de les bien ménager, elles s'écoulent de nos mains et ne nous laissent qu'un triste repentir de les avoir mal employées. Pensons-y, de peur de donner du mécontentement à notre bon Père, qui nous les a acquises à si haut prix, et à notre bonne Mère, qui les distribue avec tant de soin : cependant je passerai outre à la recherche de ses grandeurs.

LA DIXIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE D'EXCELLENCE DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE XI.

Qu'elle soit l'avocate générale des hommes, et la médiatrice envers son Fils.

Un grand Empereur (1) disait jadis que les deux pôles de l'État et les deux qualités qui plus avoisinent un Prince de Dieu, sont la Justice et la Piété. David, qui en tous ses Psaumes reconnaît le Sauveur pour le premier Prince du monde, le rend en divers endroits très-recommandable pour cette double perfection. Quant à la Sainte Vierge, elle se déporte volontiers de toutes les poursuites de justice, pour fortifier le parti de la clémence. Ce qui se vérifiera par l'office d'Avocate générale des hommes et de Médiatrice envers son Fils, dont elle s'acquitte si dignement que rien ne peut être ajouté à ses admirables qualités. Voyons auparavant le Roi son Fils et son Époux assis sur le lit de Justice.

(1) Augustus apud Senecam, in Ludo.

§ I. — *De la qualité de Juge souverain, sixième titre du Roi de gloire incarné.*

I. Tel que vous voyez le Soleil, dit le Prophète Osée (1), lorsque sur son char de triomphe il jette de tous côtés des rayons de splendeur, tel est le Prince lequel étant assis sur son trône, jette de toutes parts des rayons de justice et d'équité. Tel fut le roi Salomon, lequel tout jeune qu'il était se fit renommer pour les oracles de justice qui sortaient de sa bouche royale. Car Saint Jérôme (2) remarque que son père David lui mit en main le gouvernement de son royaume quatre ans avant que de mourir; de quoi il reçut une satisfaction nonpareille, n'entendant parler d'autre chose que de l'incomparable sagesse de son fils et des preuves qu'il en donnait à tous. Saint Grégoire de Nysse (3) a bien vu que le Saint-Esprit avait fait une si expresse mention de la Justice de ce Prince pour relever celle du Roi Messie, qui est Juge en dernier ressort de toutes les actions des hommes. Partant ne feignons pas de dire avec l'Écriture, que celui-ci est bien autre que Salomon, et qu'il a tellement relevé les qualités d'un grand Juge, qu'il a ôté à tous les autres l'espérance d'y arriver.

La Juridiction et Autorité, première qualité du Juge.

II. Car quant à la juridiction et à l'autorité de juger, qui est la première de toutes, le Roi-Prophète la demandait jadis pour lui, lorsqu'il disait par esprit de prophétie (4) : Seigneur, donnez au roi votre jugement, et votre justice à votre Fils. Car qu'en cet endroit il soit parlé du Sauveur, c'est l'avis de plusieurs irréprochables Docteurs, d'Origène (5), de Saint Cyprien (6), de Saint Athanase (7), de Saint Justin (8), de Saint Jérôme (9) et de plusieurs autres; jaçoit qu'il n'y ait nul besoin de chercher témoignages d'autres, puisque le Juge présente lui-même ses patentes en Saint Jean, disant (10) : Tout ainsi que mon Père baille la vie à qui lui plaît, aussi fais-je, moi; et je veux bien que tous entendent que mon Père ne juge personne, mais qu'il s'est déchargé sur moi de tout exercice de justice, à ce que tous me rendent honneur, comme ils le rendent à lui-même; car il m'a donné tout pouvoir en fait de jugement, en tant que je suis le Fils de l'homme; et de ceci ne vous étonnez nullement. Le docte

(1) Cap. VI. Judicia tua quasi lux egredientur. — (2) Epist. ad Vitalem. — (3) Homil. VII in Cantic. — (4) Psalm. LXXI. — (5) Homil. XII in Numeros. — (6) Lib. II contra Judæos, c. XXX. — (7) Tract. de Ps. ad Marcellinum. — (8) In Triphone. — (9) In c. LVIII Isai. — (10) Sicut Pater suscitat mortuos, et vivificat, sic et Filius quos vult, vivificat, etc.

Tertullien (1), Saint Augustin, Saint Jérôme, l'Abbé Rupert et l'Angélique Docteur Saint Thomas pèsent gravement ces dernières paroles, et assurent que ce pouvoir d'excellence a été donné au Rédempteur en tant qu'homme, afin que les hommes eussent moyen, comme disait le Prophète Job, de voir de leurs yeux leur Juge et leur Sauveur, de l'entendre de leurs oreilles. Il commanda aux Saints Apôtres de prêcher et de publier par tout le monde cette nouvelle, ainsi que nous l'apprenons de Saint Pierre, au chapitre dixième des Actes; et l'Histoire Ecclésiastique fournirait grande quantité de preuves, pour faire voir que dès qu'il a reçu ce pouvoir, il a toujours présidé au jugement des hommes; mais le jour des assises générales du monde en donnera un témoignage si évident, qu'il n'y aura plus de moyen d'en douter. «Il a comme Dieu la même puissance de juger que le Père; il l'exerce comme homme, parce que s'étant anéanti pour la gloire de son Père jusqu'à se faire homme, il est juste qu'il soit élevé jusqu'à cette souveraine gloire. Il paie à son Père les dettes des pécheurs, le droit de les exiger lui est acquis. Il est jugé comme homme, il est raisonnable qu'il soit juge de ceux qui l'ont jugé; le jugement en est plus favorable pour les hommes (2). »

Sa Sagesse, deuxième qualité.

III. Sa Sagesse, qui est la seconde qualité d'un bon Juge, a été recommandée par le Prophète Jérémie, qui a dit très-assurément que ce Prince serait très-sage, et qu'il rendrait la justice aux habitants de la terre. Pensez-vous que l'Apôtre Saint Paul se soit contenté de dire qu'il est très-sage pour administrer la Justice? Il a dit, de plus, qu'il avait des trésors de sagesse. Ce n'est pas tout, il a maintenu que tous les trésors de la sagesse de Dieu sont en sa disposition. Ce qui a fait dire à Saint Grégoire de Nysse que Dieu avait octroyé à Salomon une sagesse qui surpassait de beaucoup l'ordinaire capacité de l'homme, seulement pour ce qu'il avait été choisi pour représenter le Sage par excellence et la merveille de sagesse. Que si l'éloquent Saint Ambroise fait tant d'état, et avec raison, de la sentence que Salomon prononça en la cause des deux femmes débauchées, à cause, dit-il, qu'avec la pointe de son esprit il perça jusque dans le sein de la vraie mère, pour en tirer le sentiment maternel, que devons-nous attendre de celui de qui Saint Paul assure qu'il perce jusqu'au fond de l'âme; qu'il sait faire l'anatomie de l'esprit; qu'il lit dans les moelles et dans les plus secrets cachots des cœurs? Si jadis il ne se trouvait

(1) Lib. contra Praxeam, c. xxi. — (2) La R. Mère de Blémur.

personne dans tout le peuple d'Israël à qui Salomon ne se rendît redoutable, à l'occasion du bruit qui s'épandait partout de l'incomparable sagesse que Dieu avait logée en lui et de la dextérité qu'il avait à découvrir les malices les plus étudiées, n'avons-nous pas sujet d'appréhender l'œil qui enfonce les ténèbres les plus épaisses et qui pénètre les pensées les plus profondes des cœurs.

Sa Droiture, troisième qualité.

IV. La troisième qualité, qui est l'Équité, est marquée par son aïeul David, par le sceptre droit, ou, comme disent quelques autres, par la verge de fer, qui ne peut être courbée ni forcée; pour montrer que ce Prince va si droit au point de l'Équité, qu'il n'y a ni force ni considération qui l'en puisse tant soit peu détourner. Le prophète Habacuc passe encore bien plus avant; car il dit que ses yeux sont si nets, qu'ils ne sauraient même supporter ce qui gauchit tant soit peu, ou qui ressent en quelque façon l'injustice. La pierre ne descend point si droit à son centre, et le feu n'a point tant d'inclination à son lieu naturel, que ce divin Esprit en a à la droiture.

Sa Puissance, quatrième qualité.

V. La dernière qualité c'est la Puissance et la Force, qu'un grand Sage disait être tout à fait nécessaire à qui se veut mêler de rendre la justice, pour pouvoir abattre l'insolence et atterrer l'iniquité quand il en est besoin. Mais où trouvera-t-on une force semblable à celle de Dieu, lequel, au dire du saint homme Job (1), tient en sa main toutes les vies des hommes, lequel abat sans que nul puisse redresser ses ruines, et fait passer le guichet à qui il veut sans qu'aucun le puisse élargir (2); lequel découvre les ruses du trompeur, et sait prendre en main la cause de celui qui a été trompé, lequel renverse l'esprit des sages du monde quand il veut et leur plante l'étonnement au milieu du cœur; lequel ôte aux Rois l'écharpe et le collier, pour ceindre leurs reins d'une corde, et fait que les Prêtres demeurent sans honneurs; lequel abandonne les Princes au mépris et à la confusion, retirant de leurs mains ceux qui étaient oppressés; lequel éclaire les antres ténébreux, et met au jour l'ombre de la nuit; lequel multiplie les Nations, et puis les réduit au néant. Quelle puissance pareille à la puissance de celui qui, chez Salomon, a le bras assez fort pour dissiper les impies et pour les faire passer sous le

(1) Cap. XII. In cujus manu anima omnis viventis, etc. — (2) Proverb. XX. Dissipat impios Rex sapiens, et incurvat super eos fornicem.

joug; ou (selon que lisent quelques autres) pour renverser sur eux leurs arcs triomphaux et leurs plus superbes bâtiments; ou enfin, selon les Septante, pour les attacher à la roue, et leur faire rendre l'âme à force de tourments ? Quel pouvoir y a-t-il qui soit comparable au pouvoir de celui, lequel, avec un seul signe de sa volonté, fait venir les légions des Anges pour recevoir ses commandements? lequel peut faire prendre les armes à toutes les créatures lorsqu'il veut tirer vengeance du pécheur? Témoin ce dernier jour auquel les Saints Anges sonnant l'assaut général contre les ennemis de Dieu, toute la nature insensible, le soleil, la lune, les étoiles, l'eau, le feu et tous les éléments fondront sur eux afin de les exterminer. Oh ! disait jadis le Prophète Malachie, qui aura l'assurance de penser seulement à l'effroi que causera cette journée! qui aura la hardiesse de regarder ce Juge courroucé! Eh Dieu! qui pourrait sans horreur ouïr les menaces et les grondements des tonnerres qui sortent de son trône Royal, si l'arc céleste, qui est le vrai symbole de paix, c'est-à-dire la Sainte Vierge, ne l'environnait? Qui ne se pâmerait d'entendre seulement la voix du Lion de Juda rugissant, si sa mère n'était près de lui, afin d'apaiser sa colère? Qui pourrait supporter l'éclat du Soleil, si la nuée mystique ne se mettait entre deux? Quel moyen de soutenir les ardeurs des cuisants rayons de sa vengeance, sans l'agréable rosée du matin et sans le rafraîchissement que nous donne la fontaine de vie? Avec quelle assurance nous approcherions-nous du Père de justice sans la Mère de miséricorde? Avec quel front paraîtrions-nous devant le Juge sans Avocate? Mille et mille actions de grâces à celui qui nous l'a donnée, et qui l'a rendue si puissante que nous l'allons voir désormais.

§ II. — *Qu'entre tous ceux qui parlent pour nous, la Sainte Vierge fait singulièrement l'office d'Avocate.*

I. C'est chose assurée que tout le ciel est pour nous, et que la Sainte Jérusalem est pleine d'Avocats, qui ne désirent pas mieux que de s'employer pour nos affaires. Car, sans parler du Sauveur, qu'ici je ne dois considérer qu'en qualité de Juge, les Anges sollicitent pour nous, les Saints s'entremettent pour nous, le Saint-Esprit même prie pour nous. Oui, que le Saint-Esprit prie pour nous, Saint Paul le dit (1), et nous assure qu'il le fait avec des gémissements inexplicables, lesquels sont fort bien entendus de celui qui sonde les cœurs. Non que le Saint-Esprit supplie personnellement, dit Saint

(1) Rom. VIII.

Grégoire de Nazianze (1), car cet office ne peut convenir à Dieu, en tant qu'il est tel; mais d'autant qu'étant le principal auteur de notre sanctification, il nous inspire de prier, nous met les pensées en l'esprit, les paroles à la bouche, les mouvements au cœnr, les soupirs à la poitrine et les larmes aux yeux, afin de représenter à Dieu nos misères et d'attirer ses grâces sur nous. Que les Anges sollicitent pour nous, toute l'Écriture le prêche, et nous ne rencontrons rien si souvent parmi les histoires que les requêtes qu'ils présentent à Dieu, pour nous obtenir diverses faveurs et mille autres témoignages de leur industrieuse charité en notre endroit. Aussi sont-ils commis de sa Majesté pour l'assistance de ceux qui prétendent à l'héritage du salut éternel. Tous les Saints s'entremettent pour nous, dit Saint Cyprien (2), comme nos frères, nos alliés, nos parents et nos meilleurs amis, qui nous attendent là-haut; comme ceux, dit Saint Augustin (3), qui ont intérêt à notre avancement, puisque leur entière félicité est différée jusqu'à notre arrivée, et qu'ils ne peuvent recevoir la seconde robe dont parle Saint Jean dans l'Apocalypse (4), c'est-à-dire la gloire de leurs corps, jusqu'à ce que le nombre de leurs frères soit accompli; comme ceux, dit Saint Ambroise (5), qui nous ont laissé pour gages de leurs soins et de leur affection, leurs dépouilles mortelles, qu'à cette occasion nous gardons avec honneur et respect; comme ceux, dit Théodoret (6), qui ont fait le même chemin que nous passons maintenant, et qui ont appris par expérience toutes les misères auxquelles nous sommes sujets; comme ceux, dit Saint Jean Chrysostome (7), qui emportent tout ce qu'ils demandent à Dieu, présentant leurs têtes coupées, leurs bras tenaillés et le reste des tourments qu'ils ont soufferts, qui est la plus puissante harangue qu'ils aient moyen de faire pour nous.

II. Au-dessus de cette noble compagnie de suppliants, se voit la Mère et l'Épouse du Juge souverain, en qualité d'Avocate générale des hommes; faveur dont elle a été honorée, et qu'elle prise autant qu'aucun autre de ses titres d'honneur après celui de Mère de Dieu. A cette occasion Saint Éphrem (8) et Georges de Nicomédie (9) l'appellent l'encensoir de fin or, pour autant qu'elle présente à Dieu nos prières et nos vœux avec plus d'avantage pour nous, que tout le reste des bienheureux. Car si, étant encore ici-bas, son intercession nous était si favorable qu'elle obtenait tout ce qu'elle voulait, que

(1) Orat. XXXVI. — (2) Lib. de Mortalitate. — (3) Serm. XI de Sanctis. — (4) Apoc. VI. — (5) Lib. III de Viduis. — (6) Lib. VIII ad Græcos. — (7) Serm. de SS. Juventio et Maximo. — (8) Serm. de Laudibus Virg. — (9) Orat. de Præsentat. B. Virg.

devons-nous estimer qu'elle fasse maintenant au ciel, où sa charité est plus ardente, et où elle a été élevée, ainsi que chante l'Église (1), afin de s'entremettre de nos affaires avec plus d'efficace et de pouvoir ? Pour le même regard le dévot Saint Bonaventure lui approprie les paroles que jadis le sage et charitable Booz disait à Ruth (2) : Bénie soyez-vous de Dieu, ma fille, pour autant que par une nouvelle miséricorde vous avez comblé la première. Grande à la vérité, dit ce Saint Docteur (3), fut la miséricorde de la Mère de Dieu, lorsqu'elle était encore détenue dans la prison de ce corps mortel ; mais sans comparaison plus grande est celle qu'elle nous fait ressentir à présent dans le ciel. Car si, à raison du premier état, l'Église la nomme belle comme la Lune ; en considération du second, elle l'appelle choisie comme le Soleil ; puisque l'état présent ne surpasse pas moins le passé en miséricorde et en crédit, que le Soleil devance la Lune en clarté. La sujet mérite bien d'être considéré à loisir, et l'efficace d'une telle intercession d'être plus particulièrement représentée.

§ III. — *Avec quel avantage la Mère de Dieu exerce là-haut l'office d'Avocate.*

I. Le Ciel s'est toujours réservé le pouvoir de réformer les arrêts de la terre, et de régler les lois et les ordonnances des hommes, ou, pour mieux dire, il y a plusieurs choses ici-bas, lesquelles encore qu'elles soient très-bien établies, néanmoins elles n'ont point de cours dans le ciel. Les constitutions humaines (4) défendent avec beaucoup de sagesse que les femmes soient admises à plaider ; car outre la faiblesse ordinaire de leur esprit, outre que ce ne serait jamais fait avec elles, leurs attraits et leurs mignardises auraient trop de pouvoir sur les cœurs des hommes. La belle, mais peu chaste Phryné, ayant été reçue à défendre sa cause en l'assemblée des Juges de la Grèce, fit tant avec la beauté de son visage et avec ses douces paroles, que peu s'en fallut qu'elle ne leur renversât l'esprit. Les anciens Grecs furent bien plus avisés, qui ne voulurent jamais ouïr la belle Hélène, de crainte que le même inconvénient ne leur arrivât. Mais ce qui est bon ici-bas n'est pas toujours reçu au ciel, où il ne peut y avoir de surprise ni de déréglement de passions ; les femmes y sont ouïes aussi bien que les hommes, et après le Sauveur personne n'y parle avec tant de pouvoir et de majesté que la glorieuse Vierge. Ce qui me convie à mettre en avant quelques considérations qui serviront à faire voir avec quelle perfection elle s'acquitte de l'office d'Avocate générale, qui est le titre que nous avons maintenant entre les mains.

(1) Orat. de Secreta in Vigilia Assumpt. — (2) Cap. III. — (3) Cap. VIII Speculi B. Virg. — (4) L. Fœm. de postulationibus.

La première Excellence de l'intercession de la glorieuse Vierge.

II. La première Excellence de son intercession est qu'elle s'étend généralement à toutes les créatures, lesquelles sont au-dessous de Dieu, de manière que nous pouvons dire d'elle ce que David dit du Soleil, qu'il n'y a personne qui ne participe aux doux effets de sa chaleur. Ce qui me fait souvenir de la remarque des cabalistes hébreux, qui disent qu'il y a une certaine créature près de Dieu, laquelle est relevée par-dessus toutes les autres, qu'ils nomment Mitatron, c'est-à-dire la Princesse des faces; et ils l'appellent ainsi, d'autant qu'elle est toujours devant la face de Dieu, lui représentant les diverses nécessités des hommes, et parlant pour eux avec un très-grand pouvoir. Ce sont leurs feintes ordinaires, que s'il y a quelque vérité cachée, elle se rencontre en Marie, laquelle seule entre les pures créatures peut remplir cet auguste nom. Ce qui fait que le bienheureux Zacharie, Évêque, lui parle de cette sorte (1) : Nous accourons à vous, ô Sainte Dame! et courons après vous à la douceur de vos parfums; aidez ceux qui courent; soulagez ceux qui sont recrus; relevez ceux qui sont tombés, à ce que nous soyons reçus avec vous. Car vous avez étendu vos rameaux ni plus ni moins que le térébinthe sur toute la largeur de la terre, et nous y venons à l'abri, afin que vous nous défendiez des cuisants rayons du Soleil, de l'incommodité des pluies et de la furie des tourbillons. Et pourquoi ne dirons-nous pas aussi d'elle ce qui est porté en l'Ecclésiastique (2), qu'elle couvre de sa protection, ainsi que d'une épaisse nuée, toute l'étendue de la terre, de peur qu'elle ne soit endommagée des excessives ardeurs de la justice de Dieu? Car il y a cette différence entre elle et les autres Saints, dit très-bien le savant Idiot (3), que ceux-ci s'emploient principalement pour quelques-uns, qui leur sont spécialement recommandés et dévots; mais la Sainte Vierge, comme elle est la Reine de tous, aussi est-elle l'Avocate de tous, et il ne se trouve aucun que sa pitié et sa charité ne reçoive. Les autres ont pris la protection particulière de quelque nombre de personnes, de quelque famille, de quelque ville, de quelque province. Sainte Geneviève défend principalement la royale ville de Paris, Saint Sernin celle de Toulouse, Saint Just celle de Lyon, Saint Ruf celle d'Avignon, et ainsi des autres; mais quant à la Sainte Vierge, elle embrasse généralement la France, l'Italie, l'Espagne, la Grèce, les Indes, l'Europe,

(1) Serm. de Assumpt. Virg. — (2) Cap. XXIV. Et sicut nebula texi omnem terram. Hugo cardin., in eum locum, de B. Virgine interpretatur. — (3) Contempl. de B. Virg.

l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, et tout ce qui est visité du Soleil est sous sa protection et sauvegarde. Ce que les peintres ont voulu en quelque façon représenter, lorsqu'ils ont logé sous son grand manteau toutes les nations de la terre : les grands et les petits, les jeunes et les vieux, les pauvres et les riches, les savants et les idiots, les justes et les pécheurs, les hommes et les femmes ; bref, tout ce qui appartient au ressort et au domaine de Dieu est compris sous le manteau de Marie, tous recourent à elle comme à leur asile commun.

« Je dis bien davantage, que cette Vierge admirable opère dans le ciel avec Dieu et avec Jésus-Christ son Fils et son Époux (quoique après eux, et par la grâce qu'ils lui communiquent) tout ce qui est dans l'état des Saints, leur adhérence à Dieu, leur union ensemble, leur amour pour les fidèles qui sont encore sur la terre, leur inclination à les assister, leur application à tous leurs besoins, et que c'est par ce pouvoir et par cette conduite qu'elle nous envoie les Anges et les Saints qu'elle trouve à propos, pour nous assister dans nos besoins (1). » Dirai-je encore davantage? et pourquoi ne le dirais-je pas? que les Saints qui sont dans le Paradis, depuis le premier Séraphin jusqu'au plus petit enfant qui est décédé avec la grâce baptismale, ont besoin de son intercession, et ont leur recours à elle, lorsqu'ils veulent obtenir quelque chose de Dieu? En quoi paraît merveilleusement l'étendue de son entremise et la nécessité que nous avons de sa faveur; car lorsque nous nous adressons à quelques Saints, nous n'avons pas coutume de les supplier d'intercéder les uns envers les autres; si faisons bien quand il s'agit de la Mère de Dieu, près de qui nous entremettons le crédit de tous les autres Saints; voire eux-mêmes, quand ils veulent plus aisément venir à bout de leurs prétentions, ils s'adressent à elle comme à l'Avocate générale du monde et à la Favorite de Dieu. Mais quant à vous, ô Sainte Dame! disait le dévot Patriarche de Constantinople, Saint Germain (2), vous avez un pouvoir et un crédit indépendant de tout autre que de Dieu, et n'avez pas besoin d'entremettre personne, lorsque vous voulez obtenir quelque grâce de lui.

La deuxième Excellence.

III. La seconde Excellence de son intercession consiste en la généralité des causes et des requêtes qui lui sont adressées. Nous avons voirement recours à tous les Saints du Paradis, dit le dévot Abbé Rupert (3); toutefois cela n'empêche pas que nous jetions spécialement

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Serm. de Assumpt. — (3) Prolog. in Cant.

les yeux sur vous, ô Sainte Vierge ! qui êtes la montagne des montagnes, la Vierge des Vierges, et la Sainte des Saints; car quant aux autres, ils ont leur ressort limité aussi bien que les affaires qu'ils traitent. Nous nous adressons en temps de peste à Saint Sébastien et à Saint Roch, et en temps de guerre à Saint Michel ; sur la mer à Saint Nicolas, sur la terre à Saint Raphaël et aux Saints Rois; contre l'embrasement à Saint Laurent et à Saint Antoine, contre les déluges à Saint Florent ; pour le mal caduc à Saint Valentin, pour celui des yeux à Sainte Luce, et ainsi des autres choses, selon que nous savons que Dieu leur a fait part de ses grâces ; mais quant à la Mère de Dieu, elle n'a point de faveur déterminée. Nous l'invoquons contre les maladies, contre les fléaux de Dieu, en toutes sortes de mauvaises rencontres ; nous recourons à elle en temps de paix, en temps de guerre, en temps de famine, en temps de peste, et en prospérité, en adversité, à la vie et à la mort; nous demandons par son entremise les biens de fortune, ceux du corps et ceux de l'esprit, la grâce et la gloire ; bref, tout ce qui est renfermé dans les trésors de la puissance et de la libéralité de Dieu n'excède pas l'étendue de l'intercession de Marie. A ce sujet Saint Augustin (1), après lui Arnoud de Chartres, lui présentent ces belles paroles, que l'Église Sainte a insérées en l'Office de la même Vierge : Sainte Marie, secourez les misérables, aidez les pusillanimes, priez pour le Clergé, intercédez pour les dévotes assemblées des Religieux (l'Église, au lieu de ces paroles, a dit, pour le dévot sexe féminin), et que tous ceux qui vous réclament ressentent votre favorable assistance. Saint Éphrem l'appelle (2) le rempart des fidèles, le salut du monde, le propitiatoire des affligés. Saint Bonaventure (3), en l'hymne qu'il lui chante à l'imitation du *Te Deum*, ne sait plus quels titres lui donner. Il la nomme la force de ceux qui combattent, l'Avocate des pauvres, le réfuge des pécheurs, le port de ceux qui font naufrage, le soulas des misérables, l'aide de ceux qui périssent, celle qui fait avancer les justes, et qui remet en chemin les dévoyés ; bref, imaginez-vous toutes les faveurs qui sont renfermées dans les coffres de l'épargne, vous n'en trouverez aucune dont Marie ne garde la clef. Mon cher lecteur, lisant ceci, admirez-vous point avec moi la grandeur de cette Dame et l'étendue de son pouvoir ? Qu'en un moment on lui adresse des prières et des vœux de tous les endroits de la terre; qu'elle ait à même temps les millions de causes à plaider, toutes différentes les unes des autres, et qu'ensemble elle intercède, elle obtienne, elle fasse les dépêches, elle expédie en diverses contrées les bienheureux

(1) Serm. XVIII de Sanctis. — (2) Tract. de Laudibus Virginis. — (3) Orat. de Laudibus Virg.

esprits qui sont toujours prêts à recevoir ses commandements, ni plus ni moins que ceux de Dieu, et ce qui est bien plus, qu'elle s'acquitte de tout ceci avec une admirable tranquillité, sans peine et sans empressement quelconque. Est-ce pas imiter, autant qu'une créature le peut, l'infinie grandeur de l'entendement divin? Est-ce pas pour étonner le ciel et la terre? Est-ce pas pour bénir à jamais celui qui a pris plaisir de faire une créature si noble?

La troisième Excellence.

IV. La troisième Excellence de son intercession se peut remarquer en la capacité nonpareille avec laquelle elle s'acquitte de cette charge; car jaçoit que tout ce que je viens immédiatement de dire se puisse rapporter à la suffisance qu'elle a pour faire dignement l'office d'Avocate, si ne puis-je omettre son savoir et l'abîme de sa connaissance. Car il n'y a nul doute que Dieu ne lui ait rempli le cœur de science, et qu'elle n'en ait autant qu'il en faut pour résoudre sur-le-champ toutes les difficultés qui se peuvent présenter. La Sainte Église lui rend l'honneur de cette créance, et lui approprie les paroles du dernier chapitre des Proverbes (1), disant que la loi de la clémence est en sa bouche; car prenez-le comme il vous plaira; dites que sa bouche n'est autre que la loi même, d'autant que tout ce qui en sort est un oracle, et comme un précis de sagesse; dites que la loi est en sa bouche, parce qu'elle fait la loi en parlant; et d'autant que de sa bouche sacrée sortent les décisions et les arrêts, puisque jamais elle n'a rien dit qui n'ait été avoué de Dieu. Mais remarquez et admirez tout ensemble, que les lois qui sortent de sa bouche sont toutes lois de clémence, pour autant qu'elle se range de telle façon au point du droit, qu'elle le rencontre toujours dans la clémence, et qu'elle tient tellement le parti de la douceur, qu'elle ne sort pourtant jamais de la règle de l'équité. Oh! quelles obligations nous avons à une telle Avocate, de qui nous pouvons dire à bien plus forte raison que Saint Paul ne le disait (2) de ceux que Dieu a constitués médiateurs ici-bas, qu'il a mis en sa bouche la parole de la réconciliation; car il n'y a que Dieu seul qui connaisse les bons offices qu'elle rend aux hommes, presque à tous les moments de leur vie. Combien de fois Dieu ayant étendu le bras pour nous châtier en nos corps, en nos moyens, en ceux qui nous touchent, en nos âmes, en notre propre salut, a-t-elle opposé la douce parole de réconciliation, et arrêté la main justicière de Dieu? Ce sont à présent

(1) Lex Clementiæ lingua ejus. — (2) II. Cor. v.

lettres closes pour nous, qui s'ouvriront un jour là-haut, afin de nous donner sujet de l'aimer et de l'adorer à jamais.

La quatrième Excellence.

V. La quatrième Excellence se voit en son affabilité et au doux accueil qu'elle fait à tous ceux qui ont quelque affaire à traiter avec elle. Car il n'est rien au monde de plus doux ni de plus humain que son abord. Considérons qui a mu le dévot Saint Éphrem à l'appeler l'unique espérance des Chrétiens auprès de Dieu, et Saint Épiphane à dire qu'elle est la seule confiance que nous ayons pour nous adresser à lui. Ceci fut un jour admirablement représenté à la bienheureuse Sainte Gertrude (1), qui vivait il y a environ quatre cents ans. Car assistant à Complies le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, comme l'on chantait le *Salve Regina*, arrivé qu'on fut à ces paroles: *Eia ergo Advocata nostra*, elle redoublait ses ferveurs et implorait l'assistance de la très-puissante Avocate. Alors il lui sembla que Notre-Dame était attirée à elle avec de très-fortes cordes, et qu'elle ne pouvait se défendre de la douce violence que lui faisait cette prière. Par où elle entendait qu'aussitôt qu'elle était appelée en qualité d'Avocate, toutes ses entrailles se remuaient, et qu'elle ne pouvait s'empêcher d'accorder ce dont elle était requise. Comme l'on eut passé outre à ces autres paroles: *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte*, elle vit la même Vierge prendre doucement la tête du Sauveur et l'incliner contre la terre, disant: Voici mes yeux bénins et pitoyables, que j'ai coutume de tourner vers ceux qui ont leur recours vers moi. Alors Notre-Seigneur enjoignit à Sainte Gertrude de dire au moins une fois chaque jour ces mêmes paroles, et de s'assurer qu'à l'heure de sa mort elle en recevrait un très-particulier soulagement.

La cinquième Excellence.

VI. La dernière Excellence de son intercession se fait connaître par le crédit qu'elle a près de Dieu : crédit si remarquable, qu'il ne se trouve affaire si difficile, ni entreprise si ardue, dont elle ne vienne à chef. C'est ce que considérait Saint Antonin (2) lorsqu'il comparait la Vierge à cette femme qui fit résoudre David à recevoir à merci son fils Absalon, lorsqu'il était disgracié, ce que nul autre qu'elle n'avait pu obtenir, pour instantes prières qu'on en eût faites à ce Prince. Par où il veut conclure qu'elle viendrait à bout de tout

(1) Orat. de B. Virg. Revelat., lib. IV, c. LIII. — (2) IV p., tit. XV, c. IV, § 7.

ce que les autres Saints auraient entrepris sans effet. Un des meilleurs Théologiens (1) de notre temps avance une chose fort considérable à ce propos; savoir est que s'il pouvait arriver (au moins le pouvons-nous ainsi concevoir) que le ciel se divisât et qu'il s'y rencontrât diversité d'avis et d'inclinations sur quelque affaire, la Vierge Mère faisant seul un parti, et tout le reste des Bienheureux un autre, elle l'emporterait sans difficulté sur eux tous. Ce qui est fondé sur ce qui a été conclu au précédent traité de l'éminence de sa grâce et de sa gloire, et par conséquent de son crédit par-dessus tout le reste des Saints. Je dirai bien davantage, que si toutes les étoiles du firmament, toutes les feuilles des arbres, toutes les pierres de la campagne, tous les grains de sable qui sont sur le bord de la mer, étaient changés en intercesseurs et en avocats, ils ne feraient pas tous ensemble l'effet que fait la seule Mère de Dieu. N'est-ce pas dire clairement que Dieu lui a fait bonne part de sa toute-puissance? Le savant Docteur Saint Anselme (2) semble l'assurer quand il dit : Dieu vous a tellement exaltée, ô Sainte Dame! qu'il a voulu que toutes choses vous fussent possibles avec lui. Il ne faut que vouloir, et rien ne s'opposera à votre volonté; vous ne rencontrerez rien d'impossible. Vous semble-t-il pas que l'on parle de l'infini pouvoir de Dieu et du domaine absolu qu'il a sur toutes ses créatures, à raison duquel ce lui est assez de dire; c'est assez de vouloir, et tout ce qu'il veut est incontinent fait? Combien de fois a-t-on ouï les Démons par la bouche des obsédés maugréer le ciel et la terre, et se désespérer de quoi ils étaient contraints de l'appeler toute-puissante, et de confesser, à leur grand regret, que ce qu'elle veut elle le peut?

VII. Il est impossible, ce semble, de passer outre; si faut-il que j'avance encore un mot à l'honneur de celui qui se plaît de la faire si grande : c'est le mot du même Saint Anselme (3), qui assure que souvent nous obtenons plus facilement et plutôt ce que nous demandons par l'entremise de Marie, que ce que nous voulons obtenir par l'intercession même du Sauveur. Ce n'est pas que ce Saint veuille mettre leurs mérites en parallèle, la foi ne le permettant pas; mais c'est afin de faire entendre que Dieu prend tant de plaisir à la faire grande, que par caresse il veut déférer à la recommandation ce qu'il n'octroierait pas à son propre Fils. Qui gronde là-dessus? les Démons, et avec eux leurs suppôts. Qui a sujet de s'en plaindre? puisque c'est Dieu qui le veut et qui l'ordonne de la sorte, et que le Sauveur, dont le crédit pourrait sembler être en quelque manière intéressé, y consent de toute son affection, se rendant lui-même plus jaloux de

(1) Suarez, t. I, in III p., disp. XXIII, sect. II. — (2) Cap. XII de Excellentia Virg. — (3) De Excellentia, c. VI.

l'honneur de sa bonne Mère que du sien propre. Un roi ne refusera-t-il pas quelquefois à son fils ce qu'il accordera à un favori, sans que le fils, s'il est bien né, s'en ressente, et que personne ait droit de le trouver mauvais? J'avoue que ces faveurs sont grandes, et qu'elles semblent parfois excessives à nos petits entendements; mais il faut qu'ils fassent joug aux ordonnances de Dieu, et qu'ils honorent ce qu'ils ne peuvent comprendre.

VIII. Il serait aisé de produire une grande quantité de preuves du crédit nonpareil de la Sainte Vierge; mais d'autant que mon dessein est de me contenir, pour le présent, dans les termes généraux de l'Église, sans descendre aux effets que tant de personnes en particulier ont ressentis de son intercession, je me contenterai d'en mettre deux en avant seulement. Nous lisons en la vie de Sainte Lutgarde de Brabant (1), Vierge d'une rare sainteté, qu'environ l'an douze cent et sept, lorsque les hérétiques Albigeois étaient en leur plus grande fureur, la Bienheureuse Vierge lui apparut couverte d'un habit de deuil, les larmes aux yeux, avec un visage morne et abattu, témoignant avoir le cœur si serré, qu'il lui était presque impossible de parler. Néanmoins cette sainte fille ayant pris la hardiesse de lui demander la cause de sa tristesse, elle lui répondit que les Hérétiques et les mauvais Chrétiens avaient entrepris de cracher une autre fois au visage de son Fils, et de le crucifier de nouveau. Partant que pour détourner l'ire de Dieu, qui avait résolu de châtier le monde, il fallait qu'elle jeûnât l'espace de sept ans au pain et à l'eau; ce qu'elle fit. J'aurais peine de dire combien de fois Sainte Brigitte (2) vit la même Avocate des hommes solliciter leurs affaires et intervenir au dessein que Dieu prenait de venger les crimes des pécheurs. Saint Antonin rapporte (3), comme témoin oculaire, que l'an treize cent nonante neuf, Notre-Seigneur, qui toujours s'est plus volontiers communiqué aux âmes simples qu'aux autres, s'apparut avec sa Bienheureuse Mère, non loin d'une fontaine, à un bon villageois qui portait trois pains, et lui ordonna de les jeter dans la fontaine, en signe qu'il voulait exterminer le monde, qui est divisé en trois parties principales, et représenté par ces trois pains. Mais la Sainte Vierge accourut soudain pour l'empêcher d'exécuter ce commandement. Sur cet incident le villageois retourne vers le Sauveur et lui remontre l'opposition de sa Mère, laquelle se jetant aux pieds de son Fils, le supplie de vouloir apaiser son juste courroux, et de donner aux hommes le temps et le moyen de faire pénitence. Enfin elle obtient à force de prières qu'il se contente d'en faire jeter un dans

(1) Thomas, Cantic. — (2) Lib. I Revelat., c. v, XXIV et XLV.; lib. VI, c. XLV, etc. — (3) V p., tit. XV, c. II; et III p., tit. XXII, c. v, § 32.

l'eau; et là-dessus elle donne commission au villageois de faire entendre aux Pasteurs du peuple chrétien que tous se mettent en devoir de faire pénitence, qu'on fasse des processions en habit blanc, et qu'un chacun se réconcilie avec Dieu. Qui n'a vu l'effet de la parole de ce simple homme, dit le Saint Archevêque de Florence, ne le croira jamais; mais nous, qui avons vu de nos yeux l'abord et la foule des peuples, les dévotions publiques, l'usage des Sacrements tout à fait extraordinaire, ne croyons pas qu'on ait rien ouï de pareil. Mais ce qui fit encore mieux connaître la vérité de l'apparition, ce fut la peste qui se prit quasi universellement partout l'année suivante, et fait-on état qu'elle n'emporta guère moins de la troisième partie du monde. Il n'y a pas apparence qu'une si grande émotion se fût faite dans les cœurs des hommes, si Dieu n'y eût extraordinairement travaillé, et moins encore, qu'un saint homme doué de si grandes qualités, comme Saint Antonin, eût voulu feindre d'avoir vu une chose qui ne serait pas arrivée. Ce qui me confirme de plus en plus en la créance que j'ai, que l'obligation que le monde a à la Mère de Dieu est inestimable, et que, quoi que nous fassions, nous ne la reconnaîtrons jamais comme elle mérite. Au moins, que ce soit au mieux que nous pourrons, vu nommément que par cette reconnaissance se redoubleront les fruits que nous pouvons espérer de son intercession.

§ IV. — *Que la Sainte Vierge a été singulièrement choisie de Dieu pour faire l'office de Médiatrice envers son Fils.*

I. Le Cardinal Pierre Damien (1) a fait une gentille considération sur le trône de Salomon, qui fut un chef-d'œuvre digne de l'esprit de ce Prince. Il remarque que l'Écriture Sainte donnant trois noms à ce grand Roi, c'est à savoir celui de Salomon, qui vaut autant que Pacifique; celui d'Ecclésiaste, qui signifie le Prêcheur; celui d'Idida, qui veut dire le Glorieux. Cet excellent ouvrage n'est fait ni par le Prêcheur, ni par le Glorieux, mais seulement par le Pacifique; pour nous donner à entendre que la sacrée humanité du Sauveur, qui était figurée par ce trône, était un asile de paix et un refuge assuré pour les hommes. Saint Paul nous convie d'approcher de ce trône de grâce avec toute sorte de confiance, et nous donne parole que nous ne serons pas éconduits. D'ailleurs, toutefois Saint Bernard nous avise très-sagement que jaçoit que le Sauveur fasse là-haut l'office de Souverain Médiateur, si ne laisse-t-il pas pourtant d'être

(1) Serm. II de Nativit. B. Virg.

Juge; qualité qui le rend redoutable à ceux qui, par la conviction de leur propre conscience, se reconnaissent criminels. Pour à quoi obvier, Dieu par son infinie bonté a voulu établir là-haut un siége de pure clémence qui ne fût jamais assiégé de solliciteurs de procès ni environné de sergents; qui n'eût apparence aucune de sévérité ni de terreur, et ne fût nullement suspect aux pauvres pécheurs. Ce Saint a une grâce particulière à le déclarer, et afin d'éloigner nos esprits de toute défiance, il le respecte en divers endroits, et toujours en différentes matières.

II. Voici comme il parle en un sermon qu'il a composé de la Vierge, qu'il appelle le Canal de la grâce (1) : Vous aviez peut-être appréhension de vous approcher du Père Éternel, sa seule parole vous faisait trembler, et ni plus ni moins que le pauvre Adam, vous couriez aux feuilles du figuier. A cet effet, il nous a pourvus d'un Médiateur, qui n'est autre que son Fils bien-aimé. Y a-t-il chose quelconque qu'un tel Fils n'obtienne d'un tel Père ? sans faute que son mérite et la dignité de sa personne entreront en considération. Mais peut-être que l'éclat de sa divine Majesté vous éblouit et vous fait perdre l'assurance de vous approcher de lui, vu qu'encore qu'il se soit fait homme, il ne laissa pas pourtant d'être Dieu. Vous voudriez avoir quelque avocate qui vous mît hors de crainte et de soupçon et qui vous servît d'Adresse et de Médiatrice, lorsque vous vous présentez à lui. A cela ne tienne; accourez hardiment à Marie, vous trouverez en elle votre humanité toute pure; je dis pure non-seulement de la souillure du péché, mais encore de toute composition de nature. Assurez-vous qu'on aura égard à la qualité de sa personne et que rien ne lui sera refusé. La Mère ne saurait être éconduite de son Fils, et moins encore le Fils de son Père. Mes chers enfants, voilà l'échelle par où il faut que les pécheurs montent, voilà l'unique soutien de ma confiance. Car quel moyen que le Fils rebute sa Mère, ou qu'il ne soit pas entendu de son Père. Quant à moi, je me tiens à l'indubitable parole de l'Ange, qui me dit qu'elle a rencontré la faveur près de Dieu, et me persuade que c'est la seule faveur dont nous avons besoin.

III. En un autre endroit, c'est en l'excellent discours qu'il a fait sur la vision du douzième de l'Apocalypse de Saint Jean; il parle de cette sorte : Il est vrai que nous avons reçu de la main du Père un puissant et fidèle Médiateur; mais la Majesté de Dieu qui paraît en lui nous épouvante. Il semble que sa sainte humanité soit comme absorbée dans la divinité; non que la substance en soit changée ou

(1) Serm. de Aquæductu, seu de Nativit. B. Virg.

altérée, mais pour autant que ses affections sont toutes divinisées. Partout on prêche sa miséricorde, mais on fait aussi retentir sa justice; et bien que nous sachions que l'expérience qu'il a de nos misères lui a formé un cœur compassif à nos maux, néanmoins on ne laisse pas pourtant de dire que son Père l'a constitué juge avec toute sorte de pouvoirs. Enfin, puisque notre Dieu est un feu consumant, pourquoi est-ce que le pécheur ne craindra pas de se fondre en sa divine présence, comme la cire devant le feu? Partant notre défiance recevra un grand soulagement par le moyen d'une Médiatrice. Et, à vrai dire, je n'en connais point qui soit plus souhaitable aux hommes et de plus facile accès aux pécheurs que Marie. Car, que peut-on rencontrer en elle qui effraie la fragilité humaine? Vous n'y remarquerez rien qui sente la rigueur ni l'austérité; tout est plein de douceur en elle. Repassez par votre mémoire l'histoire évangélique, et si vous y apercevez le moindre signe d'âpreté ou d'indignation, je suis content qu'elle vous soit désormais suspecte, et que vous ne veniez à elle qu'avec crainte et avec tremblement. Que si, au contraire, vous trouvez qu'elle ne respire sinon la débonnaireté et la douceur, souvenez-vous que vous en avez l'obligation à celui qui vous a procuré une telle Médiatrice. En un mot, voyez-la entourée du Soleil, pour vous faire connaître qu'elle est par alliance et par imitation la fille du grand Dieu, qui jette sa lumière sur ceux qui ne le méritent nullement aussi bien que sur ceux qui le méritent. Considérez qu'elle a la Lune sous ses pieds, c'est-à-dire qu'elle tient l'Église sous sa protection; Église qui emprunte toute sa lueur de son Époux, comme la Lune du Soleil. Partant, prosternons-nous devant elle, tenant ses sacrés pieds embrassés, et ne la quittons point que nous n'ayons reçu sa sainte bénédiction. Tout pouvoir lui a été donné du ciel, puisqu'elle est la véritable Toison qui se trouve entre la rosée et la terre, et la femme qui est entre le Soleil et la Lune, c'est-à-dire entre le Sauveur et l'Église. Voilà le discours d'un des plus dévots serviteurs de la Mère de Dieu. A quoi s'accorde merveilleusement bien le dire de Hugues de Saint-Victor, quoique compris en fort peu de paroles : Si vous appréhendez, dit-il, de vous présenter devant Dieu, n'ayez point de crainte de vous adresser à Marie, où vous ne trouverez rien qui vous fasse peur. Approchez-vous d'elle comme de votre parente, puisqu'elle est tout à fait de même nature que vous.

IV. Mais d'autant que, pour être parfaite Médiatrice, la seule clémence ne suffit pas, ains qu'il faut qu'elle appelle à son secours le Pouvoir, voyons comment Dieu l'en a libéralement assortie.

§ V. — *Du Pouvoir de notre Médiatrice provenant de ses propres mérites.*

I. Comme il n'appartient qu'à Dieu seul de faire grandes ses créatures, aussi, quand il y met la main, il fait bien connaître que c'est lui. Le grand Patriarche de Constantinople, Saint Germain, sur cette considération, parlait ainsi à la glorieuse Vierge (1) : Tout ce qui vous concerne, Sainte Dame, est excellent, tout est grand et rehaussé par-dessus nos entendements, et le pouvoir que vous avez près de votre Fils surpasse tout ce que nous saurions concevoir. Du même sentiment partaient les paroles que le dévot Prélat de Nicomédie (2) lui adressait, disant : S'il nous reste quelque espérance d'arriver au ciel, elle est fondée et appuyée sur vous, de qui nous attendons l'aide et le secours dont nous avons besoin. Et comme il faut que nos excuses, pour être recevables, passent par votre bouche ; aussi ne nous glorifions-nous de chose aucune, autant que vous daignez agréer notre confiance. Pourtant faites appointer nos requêtes, car vous le pouvez ; il n'y a nul moyen de résister à vos demandes, ni de s'opposer aux efforts de votre intercession ; il faut que tout cède à vos commandements et que tout plie sous votre pouvoir ; puisque celui qui est né de vous a entrepris de nous élever par-dessus tous les ouvrages de ses mains. Celui qui voudrait faire une étude particulière sur les propositions de ces deux grands serviteurs de la Vierge trouveront qu'elles sont appuyées sur deux fondements bien solides, c'est-à-dire sur les rares mérites de la Mère, et sur l'excessive bonté du Fils.

II. Car, à dire ce qui en est, c'est un motif bien pressant que le mot de Mère envers un enfant bien né ; et ce qui est demandé à ce titre, malaisément peut-il être refusé. Beaucoup moins d'apparence y a-t-il de refus, lorsqu'une telle Mère que la Sainte Vierge emploie la douceur de ce nom. Demandez tout ce qu'il vous plaira, lui disait le dévot Patriarche de Venise, Saint Laurent Justinien (3), car celui-là n'a garde de vous refuser, qui a voulu naître de vous, qui vous a tant honorée que de prendre son repos en vous et de vous tirer près de sa personne. Et Saint Fulbert, Évêque de Chartres : Recevez, disait-il (4), ce que nous présentons, obtenez ce que nous demandons, excusez ce que nous craignons ; car ce serait folie à nous d'en chercher une autre qui eût plus de pouvoir, pour apaiser l'ire de notre Juge, que vous qui avez mérité d'être sa Mère. Saint Augustin (5) et Saint Ildefonse (6) touchent cette même raison, disant que ce serait chose bien

(1) Orat. de Zona B. Virg. — (2) Georgius Nicomed., Oratio de Oblatione B. Virg. — (3) Serm. de Nativit. Virg. — (4) Serm. de Assumpt. — (5) Serm. xxxv de Sanctis. — (6) Serm. viii de Assumpt.

étrange, que celle qui a porté le prix de notre liberté n'eût pas plus de crédit que les autres, s'entremettant pour ceux que son Fils a délivrés. Je le dis une autre fois, c'est une puissante parole, que celle qui sort de la bouche d'une Mère. Que si nous passons encore plus outre et ajoutons les larmes aux paroles, quel cœur pourra soutenir ce double assaut? Jadis Antipater, grand ami d'Alexandre, lui avait écrit une lettre chargée de divers blâmes d'Olympias, mère de ce Prince, qu'il ne lut point autrement qu'en souriant, et après l'avoir parcourue : Vraiment, dit-il, Antipater a bonne grâce, qui ne sait pas encore qu'une seule larme de ma très-honorée mère est suffisante pour effacer mille semblables lettres. Quant à moi, si j'étais si heureux que d'avoir rencontré une de ces belles perles fondues, qui ont autrefois distillé des yeux de la Reine du ciel, je la tiendrais si précieuse, que je croirais fermement n'y avoir chose quelconque qui me fût impossible. Non, il ne se trouverait aucune sorte de grâce que je ne crusse pouvoir impétrer, la présentant à son bien-aimé Fils, et ne se rencontrerait péché si énorme qui fût capable de me mettre en défiance d'en obtenir le pardon; bref, je me figure qu'il ne saurait arriver mal à celui qui garderait une si précieuse relique. Que si bien maintenant elle n'est plus en état de verser des larmes, si peut-elle toujours présenter pour nous celles que jadis elle a jetée en abondance et demander tout ce qu'elle voudra; car le Sauveur les tient trop chères pour leur refuser quelque chose.

III. Ne nous arrêtons pas aux larmes, puisqu'il y a encore quelque chose de plus pressant. Car que n'emportera la Sainte Vierge faisant ressouvenir le Sauveur du lait qu'elle lui a donné et des mamelles qui l'ont nourri. Les Poëtes, toujours fabuleux, ont feint que quelques gouttes du lait de la Déesse Junon étant tombées du plus haut du ciel, elles eurent le pouvoir de blanchir un notable quartier du firmament, que nous appelons encore aujourd'hui le chemin de lait, qui est destiné, à leur dire, à la demeure des plus belles âmes qui sont reçues là-haut; et que cette liqueur, ayant seulement touché quelques roses, elle leur fit perdre leur première teinture de sang pour prendre la blancheur du lait. Ce sont des contes faits à plaisir, mais la vérité est bien telle qu'il n'y a point de chemin pour arriver au ciel qui soit plus battu que celui qui est arrosé du lait de la Mère de Dieu, et qu'il n'y a conscience si sanglante qui ne soit incontinent blanchie par une seule goutte de ce lait. Il ne faut que dire au Sauveur : Par l'amour de la Mère qui vous a élevé, et par les mamelles qui vous ont nourri; que soudain on lui saisit le cœur, et toute sa colère s'évapore, comme la rosée devant le soleil.

IV. Que sera-ce donc quand nous viendrons à tripler la batterie et

à détremper le sang de Jésus dans le lait de Marie, c'est-à-dire attaquer la miséricorde du Père avec les plaies du Fils et avec les mamelles de la Mère? C'en est fait, disait Arnoud de Chartres (1), et l'homme se peut assurément présenter à Dieu quand il a le Fils pour Entremetteur auprès du Père, et la Mère pour Médiatrice envers le Fils, lorsque le Fils met en évidence ses blessures, et nommément celle de son sacré côté, et que la Mère ouvre son sein pour montrer les mamelles qui ont allaité le Sauveur. Le renvoi n'est nullement à craindre quand on emploie ces motifs de clémence, ces enseignes de pitié. Voici la courte, mais pressante oraison du Pape Saint Innocent troisième : Seigneur, nous vous supplions que la très-glorieuse Vierge Marie, votre très-digne Mère, s'entremette pour nous auprès de vous, en souvenance que sa très-sainte âme fut grièvement outrée du glaive de douleur à l'heure de votre mort et passion. En voici une autre du glorieux Saint François : Sainte Mère de Dieu, mère de douceur et de beauté, priez pour nous votre très-doux Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, livré à la mort, à ce que, par sa très-débonnaire miséricorde et clémence, et par la vertu de sa très-sainte Incarnation et de sa Mort, nous obtenions le pardon de nos péchés.

V. Il me semble que les Saints enchérissent encore sur ce que je viens de dire, et que, par-dessus les prières, les larmes et les souvenirs de l'allaitement du Sauveur, ils mettent un certain pouvoir matériel si absolu, qu'il est impossible qu'il soit dédit. La Bienheureuse Sainte Térèse de Jésus, Fondatrice de l'Ordre des Carmes Déchaux, disait qu'elle avait appris par expérience que Notre-Seigneur exauçait facilement les prières du glorieux Saint Joseph, pour autant que pendant sa vie mortelle il lui avait été sujet. Que si cela est vrai, comme il y a très-grande apparence, le pouvoir de la très-sacrée Vierge ayant été incomparablement plus grand, que faudra-t-il estimer de l'autorité que son très-cher Fils lui a conservée là-haut? Je l'appelle autorité, car c'est un certain droit qui est gravé au fond de la nature, et qui ne se peut mieux représenter que par ce nom. Et je me persuade entièrement que le glorieux martyr Méthodius (2) en voulait parler, lorsqu'il s'adressait à elle avec ces termes : Nous vous supplions très-humblement, ô Sainte Dame! qui surpassez tous les autres en douceur, et à qui le glorieux titre de Mère donne le pouvoir de traiter plus librement avec votre Fils, que vous daigniez avoir souvenance de nous. Je ne doute nullement que sur ce même pouvoir ne fussent appuyées les prières des Saints Anges, que Sainte Brigitte vit se prosterner (3) devant la Mère de

(1) Tract. de Laudibus Virg. — (2) Orat. in Hypapante. — (3) Revelat., lib. IV, c. LXXIV.

Dieu, lui disant : Très-bénite Dame du monde, il n'y a chose aucune que vous ne puissiez, et tout ce que vous désirerez sera aussitôt fait que voulu. Le dévot Cardinal Pierre Damien l'a dit (1) avec des paroles si graves et si fortes, que les esprits faibles et pointilleux ne les ont pu souffrir; les voici : Quel moyen y a-t-il, Sainte Vierge, que la souveraine Puissance, qui de vous a emprunté la chair, se veuille opposer à votre pouvoir? Car vous vous approchez de l'autel d'or de notre réconciliation, non-seulement en état de suppliante, mais comme ayant droit de commander; non en qualité de servante, mais comme la Dame du logis. Paroles lesquelles, quoique dites avec quelque exagération, doivent néanmoins porter le sens que j'ai jusqu'ici déclaré, savoir est que le titre de Mère lui donne un certain ascendant sur tous les bienheureux Esprits, en sorte que sa prière est renforcée et comme autorisée d'un spécial pouvoir, lequel est ancré dans la nature, rehaussé par la grâce et comblé par la gloire dont à présent elle jouit.

VI. Le Docte et Saint Archevêque de Florence l'explique subtilement en ces termes : La prière des autres Saints n'est appuyée sur aucun fondement de leur part, mais seulement sur la miséricorde de Dieu ; quant à celle de la Vierge, elle a pour base et pour appui la grâce de Dieu, le droit naturel et la justice de l'Évangile. Car la raison oblige le Fils non-seulement à écouter sa Mère, mais encore à condescendre à ses justes volontés; et l'ordonnance du Sauveur même, laquelle nous a été intimée par son Apôtre, y est expresse. Partant la prière que la Sainte Vierge faisait était excellente, tant parce qu'elle procédait par quelque sorte de commandement, qu'à cause qu'elle ne pouvait être rejetée, suivant ce que Salomon disait autrefois à sa bonne mère Bethsabée (2) : Demandez hardiment, ma Mère, car il ne m'est pas loisible de détourner mes yeux de votre requête. Ces paroles montrent bien qu'il les faut entendre de l'oraison qu'elle faisait encore ici-bas; mais qui serait celui qui pût croire qu'à présent qu'elle est reine du ciel, elle priât avec moins de pouvoir que lorsqu'elle était encore parmi nous en qualité de voyageuse. Un des nourrissons de cette Mère (c'est le dévot Abbé Rupert) dit un beau mot à ce propos : Grande Médiatrice des hommes (3), très-chaste et très-entière Mère du Verbe divin, lui dit-il, permettez que je vous représente un souhait; il me souvient de Jacob, ce brave champion qui eut le courage de combattre une nuit entière avec l'Ange, que l'Écriture appelle le Seigneur ; et moi j'aurais bien envie de lutter, par le moyen de la prière, avec l'Homme-Dieu votre Fils;

(1) Serm. I de Nativ. — (2) II. Reg. III. — (3) Prologo in Cant.

mais je n'oserais l'entreprendre, sinon étant couvert de vos armes et remparé de votre protection. Secondez-moi seulement de votre pouvoir, et sa force ne me fera point de peur. Sainte Vierge, qu'il me soit loisible de vous faire la même requête; et puisque nous apprenons de votre fidèle serviteur l'Abbé Guerric (1) qu'il n'y a moyen de s'insinuer aux bonnes grâces de votre Fils qu'auparavant on n'ait gagné les vôtres, accordez-nous-y quelque entrée; que, s'il est question de combattre, nous ne refusons pas d'entrer en lice, nous dût-il coûter autant qu'à Jacob, c'est-à-dire l'affaiblissement du nerf de la cuisse, et la mort sans ressource de la vie sensuelle; seulement fournissez-nous les armes pour combattre, encouragez notre faiblesse, secourez notre infirmité, et si vous nous voyez en danger d'être portés par terre, appuyez-nous de votre force, à la charge que les trophées de nos victoires soient appendus à vos autels.

§ VI. — *Du Pouvoir de la même Médiatrice, provenant de l'incomparable bonté de son Fils.*

I. Qu'il fit beau voir la chaste Judith sortir de Béthulie, le deuil posé, mieux parée qu'au jour de ses noces, avec la bonne grâce qui paraissait sur son visage. L'Écriture Sainte, parlant d'elle, jette un riche mot en passant (2), savoir est que, comme en cette action sa visée était toute pure et toute sainte, aussi Dieu voulut y mettre du sien; de sorte qu'outre ce que la nature lui avait donné, il lui fit présent d'un surcroît de beauté si majestueuse et si douce, qu'elle ravissait tous ceux qui la regardaient. C'est à mon avis ce que le Roi du ciel a fait, relevant tellement par sa bonté le crédit que le titre de Mère donnait déjà à la Sainte Vierge, qu'il l'a mis jusqu'à son plus haut point; sinon, dit le dévot Saint Bernard (3), que quelqu'un se pût imaginer que le Sauveur n'eût point d'affection pour une telle Mère, ou qu'il ne l'eût que médiocre; sinon qu'on se pût bien persuader que Salomon eût tant honoré sa Mère, que de la faire seoir près de soi, et de lui donner tout pouvoir en son Royaume; que l'Empereur Constantin eût mis entre les mains de Sainte Hélène, sa mère, les sceaux de l'Empire et les clefs de tous ses trésors (4), avec plein pouvoir d'en disposer et de donner toutes sortes de grâces, et que le Monarque de l'univers eût eu moins d'égard à celle qui l'avait porté. Mais il est clair que cela ne peut être, vu que jamais il n'y eut fils au monde qui honorât de telle sorte sa Mère; voire je dirai hardiment que, quand on aurait fait une essence d'amour de

(1) Serm. II de Assumpt. Officiis matris captanda est gratia filii. — (2) Judith., c. X. — (3) Serm. I de Assumpt. — (4) Rufin., lib. I Hist.

l'affection que tous les enfants du monde ont jamais portée à leurs mères, il ne saurait arriver à celui du Sauveur. D'où je conclus qu'ayant le pouvoir et le vouloir de la rehausser, et n'y ayant rien qui l'en puisse empêcher, il le fait avec tant d'excès, pour me servir des termes sacrés, que le Ciel en demeure étonné, et qu'elle-même se perd dans les extases de ses amoureux ressentiments et des cordiales reconnaissances de son Fils. J'en ai déjà dit quelque chose traitant de la gloire qu'il lui a conférée au ciel (1), et me trouverai encore engagé d'en parler à l'avenir, et nommément au chapitre suivant; mais après que nous aurons fait le possible, il nous restera des merveilles de faveur et de crédit qui seront hors de toute capacité. Figurons-nous tout le bon accueil que nous nous saurions imaginer, représentons-nous tout ce que Dieu peut faire pour honorer sa Mère, ce que nous en concevrons sera moindre que ce qui en est.

II. Mais d'autant que nous n'arrivons aux choses divines que par le moyen des humaines, je veux espérer que vous ne dédaignerez pas la sage et vertueuse Dame Volumnia, aussi peu que son fils Martius Coriolanus (2), pour en avoir souvent ouï parler. Cette Dame l'avait nourri jeune avec tant de soin, d'affection et de bienséance, que son courage servait d'ordinaire entretien à la ville de Rome. Jamais ne se donnait bataille que Martius ne fût entre les premiers et ne gagnât quelque couronne, dont il faisait état seulement pour en pouvoir faire présent à sa bonne mère, ou pour lui donner le contentement de voir son fils sur le théâtre d'honneur. Déjà par ses beaux faits de guerre il avait mérité le surnom de Coriolanus, lorsque, poursuivant le Consulat, il fut rebuté sur la crainte qu'on eut de son esprit, qui ne pouvait plier, ni s'accommoder aux importunes demandes et aux factieuses menées du menu peuple. Dépité donc de ce refus, il se va rendre aux Volsques, pour lors ennemis des Romains, qui le reçoivent à bras ouverts, et, se servant de l'occasion, le créent chef de l'armée qu'ils avaient. Le voilà aux portes de Rome au grand étonnement de tous ; et quelque bonne mine que tiennent les plus hardis, si ont-ils belle peur dans leurs âmes. Les temples regorgent de suppliants; à peine se peut-on approcher des autels, les Dames les tiennent assiégés dès le matin jusqu'au soir. Enfin, la mieux qualifiée d'entre elles, nommée Valéria, s'étant jointe à quelques autres, se porte à la maison de Volumnia, mère de Coriolanus, et de Vergilia, sa femme, qu'elle rencontre parmi les sentiments du malheur commun, et en peu de mots leur donne à entendre que toute l'espérance de la chose publique est réduite à elles seules; qu'il

(1) Tract. I, c. XI. — (2) Plutarch. in ipso.

est en leur pouvoir de la garantir ou de lui donner le dernier coup. Il n'en fallut pas davantage pour les faire résoudre à tout ce qu'on désirait d'elles. Ainsi, n'ayant demandé qu'autant de temps qu'il en fallait pour prendre des habits sortables à la calamité publique, elles sortent de la ville avec les enfants de Martius, à la tête d'une petite armée de femmes. Coriolanus était lors assis en son tribunal, tenant le conseil de guerre, et ne comprenait point d'abord ce que voulait dire cet escadron qu'il voyait venir à soi. Mais comme elles se fussent approchées, il reconnut sa mère, sa femme et ses enfants, et n'eut pas le courage de les attendre en cette posture; mais leur allant au-devant les baisa, et soudain se sentit attendir le cœur. Alors Volumnia lui parla de cette sorte : Coriolanus, cet habit, dont vous me voyez couverte, parle assez sans que j'ouvre la bouche, et vous fait suffisamment entendre l'état auquel votre pauvre maison est à présent réduite. Car, outre que nous sommes enveloppées dans les misères communes, qui ne sont pas petites, nous nous voyons menacées d'un propre et particulier malheur, puisque nous ne pouvons éviter l'un des deux accidents, ou de n'avoir plus de patrie, ou de n'avoir plus de fils quant à moi, non plus que celle-ci de mari, et ces petits enfants de père. Le sort ne nous pouvant être que funeste, il vaut mieux les prévenir tout d'un coup que de languir en attendant son dernier effort. Partant, résolvez-vous d'accorder la paix à votre patrie, qui la demande par la bouche de votre mère affligée, ou d'entrer dans Rome par-dessus les corps morts de votre mère, de votre femme et de vos enfants.

III. Cela dit, elle garda le silence, pendant que Martius avait les yeux fichés en terre et le cœur combattu de divers mouvements, sans sonner néanmoins un seul mot. Ce qui fit que Volumnia reprit la parole, disant : Quoi! mon fils, me traitez-vous donc de la sorte? Voulez-vous ajouter ce surcroît à mes regrets, qu'il soit dit que vous n'ayez pas daigné répondre à votre mère, ou que vous ayez éconduit sa prière ? Votre patrie a payé d'assez grandes amendes pour les torts que vous prétendez en avoir reçus, et vous pouvez bien croire que, quant à moi, n'ayant eu jusqu'ici nul mécontentement de vous, je ne suis pas en état de pouvoir souffrir celui-ci sans mourir. A ces mots elle se jette aux pieds de son fils, et avec elle sa belle-fille, ses petits-enfants qu'elle menait, et toutes les autres Dames romaines qui étaient baignées de grosses larmes, lesquelles leur découlaient des yeux. Coriolanus, touché au vif de ses paroles et de ses larmes, la releva tout aussitôt, s'écriant : O ma mère ! que m'avez-vous fait? et lui serrant étroitement la main : Vous avez, dit-il, remporté une victoire heureuse voireiuent pour votre pays, mais bien malheureuse

et mortelle pour votre fils. Il le dit, et si fut vrai; car Volumnia s'étant retirée avec sa compagnie, et lui d'autre part ayant fait lever le siége, retourné qu'il fut à Antium, il fut défait par certains séditieux mutins qui furent instigués par Tullus Aufidius, l'un des principaux d'entre les Volsques; mais il aima mieux perdre la vie, que de faire brèche à l'obéissance qu'il avait jusqu'alors inviolablement gardée à sa Mère.

IV. Je confesse qu'il ne se peut rien lire de plus civil, si nous nous arrêtons aux devoirs et aux reconnaissances des hommes. Mais, dès que nous mettrons en jeu le Prince du ciel, il faudra oublier tout ce que les autres enfants ont fait, puisque ce qui est singulier et inimitable en toute façon, ne reçoit point de comparaison. Il y a plus de proportion entre un atome et le ciel, qu'il n'y en a entre les honneurs que tous les autres ont rendus, et le moindre trait d'affection que le Sauveur en témoigne à sa très-chère Mère. Il n'appartient qu'à Dieu seul d'excéder toute l'étendue des mérites humains, et de les relever avec des témoignages de reconnaissance qui surpassent toute mesure. Car que peut-on ajouter, quand on dit qu'il l'a rendue toute-puissante; que tout ce qu'elle ordonne est fait; qu'il ne faut que donner un signe de sa volonté pour obtenir tout ce qu'elle veut; qu'il n'a point de plus grand soin, après celui d'honorer son Père, que de contenter sa Mère; qu'il reçoit plus de joie du respect qui lui est rendu que du sien propre; enfin, qu'il est le Juge, mais qu'elle modère ses arrêts? Puissiez-vous, ô Vierge Mère! prendre toujours le soin de ceux qui se rendent jaloux de votre honneur; et puissent réciproquement tous ceux qui ont quelque connaissance de votre incomparable bonté et du crédit que vous avez auprès de votre Fils, prendre de là sujet de redoubler l'affection qu'ils ont à vous aimer, à vous honorer et à vous servir; à ce que le ciel retentisse à jamais des louanges de la Mère et du Fils, de la Médiatrice et de celui qui nous l'a procurée; et que tous confessent que le bonheur qu'ils possèdent leur est échu par votre intercession.

LA ONZIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE D'EXCELLENCE DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE XII.

La Royauté étant le faîte du Pouvoir et le plus haut point de la Grandeur, elle mérite bien de tenir place parmi les principales Grandeurs du Pouvoir de la Mère de Dieu. J'espère que ce titre fournira de puissants attraits pour l'honorer de plus en plus. Mais afin d'y procéder avec plus de clarté, il faut premièrement prendre nos mesures sur la Royauté de son Fils.

§ I. — *De la qualité du Prince temporel, septième titre du Roi de gloire incarné.*

I. Quiconque avec les Docteurs susnommés reconnaît Salomon pour l'un des principaux crayons du Messie, il est obligé d'avouer que l'un des plus grands rapports qui soit entre eux, c'est la Royauté. Ce qui est si véritable, que nous trouvons qu'es saintes lettres le trône de David est promis tantôt au Messie, comme lorsque le Prophète Isaïe parle de lui en cette sorte (1) : Il s'assiéra sur le trône de David, et s'établira sur le royaume, pour l'affermir en justice et en jugement à perpétuité. Et quand l'Ange dit à la Sainte Vierge (2) que le fils dont il lui parlait prendrait le siége royal de son Père David, pour régner à jamais en la maison de Jacob et en plusieurs autres endroits. Et possible serait-ce bien le sujet pourquoi au premier livre des Paralipomènes (3) le trône de Salomon est appelé le siége du Seigneur. Certes Saint Jérôme (4), Saint Augustin (5), Saint Eucher (6), Rupert (7) et quelques autres Docteurs (8) remarquent très à propos, qu'à cette occasion le Saint-Esprit ayant parfois commencé de parler du royaume de Salomon, ni plus ni moins que de la figure, il prend incontinent l'essor et continue de celui du Messie figuré; comme il arrive au divin Épithalame du psaume quarante-

(1) Cap. IX. — (2) Luc I. — (3) Paralip. XXIX. — (4) Epist. CXXXIII ad Fabiolam, in c. XI Danielis : initio Eccles. in Psalm. XLIV et LXXI, etc. — (5) Lib. XVII Civ., c. XXVIII. — (6) Initio III. Reg. — (7) III. Regum. I. — (8) Abulensis, Vatablus, Franciscus Lucas, Montanus, etc.

quatrième, qui est inscrit : Au Bien-aimé. Mon intention n'est pas pourtant de donner au Royaume temporel du Sauveur les mêmes bornes qu'à celui de Salomon; mais plutôt de montrer que tout ainsi qu'il a indiciblement relevé et ennobli la chair qu'il a prise de David, l'unissant à sa divinité; de même il a rehaussé son trône par-dessus le ciel, et lui a baillé une autre étendue que celle du Royaume de Salomon.

II. Sur quoi il est à remarquer qu'il s'est rencontré plusieurs Docteurs, principalement entre les modernes (1), qui ont nié tout à plat que le Sauveur peut être appelé Roi temporel, et qui ont cru qu'ils avaient l'Écriture Sainte et les Pères de leur côté, quoique les autres n'en fassent nulle difficulté. Afin de vider ce différend, je présuppose, en premier lieu, que le Royaume temporel n'est autre chose sinon une souveraineté qui a le droit d'établir des lois civiles et politiques, de terminer les différends de même nature, de publier des édits appartenant au bon gouvernement des sujets, avec un certain domaine sur leurs biens et sur leurs personnes, de créer des magistrats et des officiers, et autres choses semblables qui sont comme autant de rayons des couronnes des Souverains. Je présuppose en second lieu, que si par la royauté on n'entend qu'un pouvoir purement humain, et de même nature que celui des Princes du monde, lequel étant acquis par quelque titre humain, soit de succession, soit d'élection ou de conquête, est borné et limité en ses droits, en sa durée et en son étendue, ces Docteurs ont très-bonne raison de dire que le Rédempteur du monde n'a pas été Roi temporel. L'extrême pauvreté qu'il a soufferte tant en l'usage qu'en la possession des biens périssables sert de preuve à cette vérité; outre qu'il serait malaisé de dire à quel titre il aurait eu une telle puissance, et de produire quelque raison qui fît voir clairement pourquoi il ne l'aurait point laissée à son lieutenant qui est le souverain Pontife. Mais il est question d'une autre sorte de Royauté, que nous pourrions nommer un Pouvoir d'Excellence, comme étant d'un ordre supérieur à celui dont je viens de parler, pouvoir infini en sa durée, immuable en ses droits, sans borne en son étendue, sans restriction en ses sujets, reconnu au ciel et en la terre, et qui n'est point obtenu par quelque moyen humain, mais venu immédiatement d'en haut; nous aurions tort, ce me semble, de le dénier au Sauveur des hommes, vu nommément que bon nombre de graves auteurs sont de ce parti (2),

(1) Abulensis, q. III, in c. XX Matth. Maldonatus, in c. XXVII Matth. Bellarm., lib. V de Rom. Pont., c. IV. Valent., III p., disp. I, q. XXII, p. 6. Pererius, lib. VIII in Dan., sub finem. Viegas, in c. XII Apoc., etc. — (2) D. Antonin., III p., tit. III, c. II. Almainus, de Potest Eccl., c. IV. Turrecrem., lib. IV Summæ, c. CXVI. Navar., de

et que si les Saints Pères semblent dire quelque chose au contraire, ils doivent être entendus de la première manière de Royauté.

III. Car si le même Verbe Incarné, qui est l'oracle de la vérité, et qui mieux que tout autre sait l'étendue de son domaine et la mesure de sa juridiction, dit absolument et sans limitation (1) que tout pouvoir lui a été donné tant en la terre comme au ciel, avec quelle autorité entreprendrons-nous de régler son empire et de lui donner des limites? Si le nom de Roi dont il est si souvent honoré en l'Écriture (2), en sa naïveté signifie plutôt une puissance temporelle qu'une autorité spirituelle, pourquoi sans grandissime sujet le détournerons-nous à une signification étrangère, ou le rétrécirons-nous à ce qui est du spirituel? Si ceux que le Saint-Esprit a choisis pour servir de figures au Sauveur ont porté les marques de la principauté temporelle aussi bien que de la spirituelle, comme Melchisédech (3) et Moïse, que l'éloquent Philon appelle Roi (4), Législateur, Pontife et Prophète tout ensemble, et Saint Grégoire de Nazianze (5), le Prince des Prêtres, et le Prêtre des Prêtres, avec quel fondement refuserons-nous au Rédempteur du monde cette double qualité? Si le Père Éternel, qui a témoigné tant d'affection à procurer la gloire de son Fils, lui a pu conférer cette dignité sans préjudice de l'office de Rédempteur qu'il devait exercer, et de l'humilité dont il devait faire profession, pourquoi ne l'aura-t-il pas fait? Qui sera si hardi que de disputer ce titre à celui que le Père a fait héritier général de tous ses États (6); à qui il a donné toutes choses en main (7); à qui il a soumis toutes choses (8); qu'il a fait seoir sur son trône royal (9); qu'il a mis à sa main droite au-dessus des puissances et des principautés (10); à qui il a mis la couronne de gloire sur la tête (11) et le sceptre en la main pour donner la loi aux peuples et pour régir toutes les nations de la terre (12)? Pourquoi le débattrons-nous à celui qui porte sur sa robe et sur sa cuisse (13), c'est-à-dire sur son humanité sacrée, ce bel éloge de Roi des Rois et de Seigneur des Seigneurs; qui est le chef des Anges et des hommes et

Judic., nota 3, num. 8. Molina., t. I de Inst., tract. II, disp. XXVIII. Suar., t. I, III p., d. XLVIII, sect. II. Vasq., in III p., disp. LXXXVII. Salazar., in c. VIII Prov., ibi : Per me Reges regnant. Mendoza, in I. Regum, c. II, num. 10, an. 15, circa lect. 3, etc.

(1) Matth. XXVIII. Data est mihi omnis potestas in cœlo, et in terra. — (2) Psal. II. Isai. XXXII. Zach. IX. Matth. II. Act. XVII. Apoc. XIX. etc. — (3) Hebr. XVII. — (4) Lib. III de ejus Vita, ad finem. — (5) Orat. VI Sub initium. — (6) Hebr. I. Quem constituit hæredem universorum. — (7) Joann. XIII. Omnia dedit illi Pater in manus. — (8) Ps. VIII. Omnia subjecisti sub pedibus ejus. — (9) Ps. XLIV. Thronus tuus Deus, etc. — (10) Ephes. I. Supra omnem principatum, et potestatem. — (11) Ps. VIII. Gloria, et honore coronasti, etc. — (12) Ps. II. Reges eos in virga ferrea. — (13) Apoc. XIX.

de toutes les puissances de la terre (1)? Comme un jour les Officiers du Prince eurent dit à Saint Pierre (2) que leur maître ne payait pas le tribut : Que vous en semble, Simon? lui dit-il; qui est-ce qui doit payer le tribut? sont-ce les enfants du Prince, ou bien les étrangers? Non qu'il se voulût faire fils de César, qui exigeait le tribut, mais Fils de Dieu, de qui César et tous les autres rois ne sont que les lieutenants; d'où il voulait conclure, que non-seulement il ne devait pas le tribut, mais qu'il était le maître de tout, comme le vrai Fils du Roi souverain. Quoi, s'il en a parfois exercé les actes, comme lorsqu'il permit aux Démons de se saisir des pourceaux des Géraséniens (3), et de les précipiter en la mer; lorsqu'il donna main-levée à ses Disciples (4) de cueillir des épis de blé, de les froisser en leurs mains et de les manger; qu'il maudit le figuier (5), et le fit sécher sur son pied; qu'il chassa ceux qui vendaient et qui achetaient au Temple, renversant leurs comptoirs et leurs marchandises (6); qu'il fit venir dans le filet le poisson qui avait en son ventre la pièce d'argent (7); y a-t-il pas grand sujet de dire qu'il ne s'est point ingéré à exercer ces actions d'autorité souveraine sans en avoir la puissance?

IV. Volontiers que quelqu'un me demandera à quel titre il a eu la Royauté. A cela je réponds qu'il l'a eue à titre d'union personnelle, par suite de laquelle la Seigneurie de toutes choses lui était due. Il l'a eue à titre de rachat, par lequel non-seulement il a conquis l'empire des hommes, mais encore celui de toutes les créatures qui sont sujettes à l'homme. Il l'a eue à titre d'héritage, comme étant non par adoption, mais par nature, vrai et légitime Fils de Dieu. Il l'a eue à titre de mérite, à l'occasion de son extrême abaissement et de ses actions qui étaient d'une infinie valeur. Est-ce pas assez?

V. Que si maintenant vous désirez que je reprenne mes premières brisées, et que je compare le Royaume de Salomon à celui du Sauveur, vrai Dieu, quelle distance il y aura de l'un à l'autre. J'avoue qu'il est écrit au livre des Rois (8) et des Paralipomènes (9) que Dieu établit et affermit grandement le trône de ce Prince; si fallut-il enfin le quitter à Roboam, son fils, en la personne de qui il fut incontinent divisé. Mais quant au Royaume du Messie, qui s'appelle le Royaume (10) de tous les siècles, il passe de génération en

(1) Coloss. II. Ipse est caput omnis principatus, et potestatis. — (2) Matth. XVII. — (3) Id. VIII. — (4) Id. XII. — (5) Id. XXI. — (6) Id. XI. — (7) Id. XVII. — (8) III. Reg. II. Salomon sedit super thronum David patris sui, et firmatum est regnum ejus nimis. — (9) II. Paral. I. Confortatus est Salomon in regno suo. — (10) Psal. XLIV. Regnum tuum regnum omnium seculorum. Psal. XLIV. Sedes tua Deus in sæculum sæculi.

génération (1), et n'a point d'autre mesure de sa durée que celle du soleil et de la lune, c'est-à-dire l'éternité. Je confesse que pour un Roi temporel Salomon a été très-magnifique, et, comme dit l'Écriture (2), plus que tous les Rois de la terre; mais cette magnificence n'est que paille au prix de celle du Sauveur, qui s'appelle par droit le Grand Seigneur (3), et dont la cour est sur la voûte des cieux. Je demeure d'accord que Salomon a été de son temps appelé, même par les Souverains ses voisins, le grand Roi (4) mais non jamais le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs, et le Prince des Rois de la terre, comme notre Prince Jésus. Je veux bien que le Royaume de Salomon se soit étendu depuis la mer rouge jusqu'à la Méditerranée et du fleuve Euphrate jusqu'à l'Océan, comme dit David (5), si toutefois c'est de lui qu'il parle; mais ce n'est qu'un petit coin de terre, à comparaison du Royaume de celui à qui Dieu dit : Vous n'avez qu'à demander (6), et toutes les nations de la terre seront votre héritage; et votre empire n'aura point d'autres limites que les confins du monde; le ciel même vous reconnaîtra pour Souverain, et votre Domaine ne sera autre que celui de Dieu même. Je suis content que Salomon ait commandé à un si grand peuple, que l'Écriture par exagération le compare au sablon de la mer (7), pourvu qu'on reconnaisse que ce n'est qu'une poignée de gens, au prix de tous les hommes, de tous les Anges et de toutes les créatures, sur qui s'étend le pouvoir absolu du Sauveur. Partant qu'il soit dit aujourd'hui de cet incomparable Prince ce que l'Eglise Sainte chante à la veille du jour de sa naissance, que le Roi pacifique surpasse en magnificence tous les Rois de la terre, et qu'à ce sujet non-seulement les Rois de Tharsis et des îles éloignées, mais tous les Princes du monde et tous les habitants de la terre et du ciel viennent lui faire hommage, pendant que nous adressons le reste de ce discours à sa Sainte Mère, à l'occasion de laquelle je me suis engagé de parler de la Royauté de son Fils.

§ II. — *Que la Mère de Dieu est véritablement la Reine et la Dame de l'Univers*

I. Le Bienheureux Saint Ildefonse (8) convie tout le monde au sacre de la glorieuse Vierge, disant : Accourez, citoyens de Jérusalem;

(1) Psal. LXXI. Et permanebit cum Sole et ante Lunam in generatione et generationem. — (2) III. Reg. X. Magnificatus est super omnes Reges terræ. — (3) Psal. XLVII. Magnus Dominus, et laudabilis nimis in civitate Dei nostri, etc. — (4) Apud Euseb., lib. IX de Præparat. — (5) Psal. LXXI. — (6) Psal. II. Postula a me, etc. — (7) III. Reg. IV. 20 et 22. III. Reg. III. 8. II. Paral. I. 9. — (8) Serm. I de Assumpt.

venez, hommes et femmes, jeunes et vieux, avec toute la pureté de cœur que vous pourrez; venez voir la Mère de Dieu assise en son Trône royal, avec le diadème en tête; hâtez-vous à la venir saluer au jour de sa solennité et de la liesse de son cœur; soyez témoins comme il est vrai qu'elle porte la couronne de beauté dont l'Époux des Vierges et le Roi de gloire l'ont couronnée. Et pour moi, je ne crois pas que je me doive mettre en soin de chercher des preuves de sa Royauté, puisqu'à peine saurait-on lire trois lignes où Saint Isidore, Saint Augustin, Saint Jérôme, Saint Athanase, Saint Épiphane, Saint Jean Chrysostome, Saint Jean Damascène, Saint Ildefonse, Saint Bernard, Saint Anselme, Saint Pierre Chrysologue, Rupert et les autres qui parlent d'elle, qu'incontinent elle ne soit appelée Dame, Reine et Impératrice, et honorée d'autres semblables noms. Et possible suffirait-il de produire le seul nom de Marie, qui signifie Dame en langue syriaque, comme le témoignent le vénérable Bède (1), Saint Épiphane (2), Saint Isidore (3), Saint Pierre Chrysologue (4), Saint Eucher (5), et Saint Jean Damascène (6); et ajoutez qu'elle est en possession de cette qualité il y a plus de quinze cents ans, et qu'en toute l'étendue de l'Église, où le Sauveur son Fils est reconnu, elle est appelée Dame, même de son nom le plus ordinaire, et, en dépit de l'athéisme et de l'impiété, elle est honorée par tout le monde comme telle.

II. Néanmoins, pour le contentement du dévot Lecteur, je dirai que ce nom lui convient, même au jugement de ceux qui ont été estimés les plus modérés et les plus sages parmi les ennemis de la religion chrétienne. De quoi nous avons le témoignage authentique d'un grand Docteur que les Juifs appellent, par honneur, Haccados, ou le Saint, lequel répondant aux demandes d'Antonin, assure que la Mère du Messie doit être appelée absolument la Dame. Aurait-il point pour lors eu en l'esprit l'ancienne Sara, l'une des plus insignes figures de la Mère de Dieu, laquelle auparavant s'appelant Saraï, c'est-à-dire Madame, fut depuis appelée Sara, qui signifie Dame simplement, et ce, dès que son mari d'Abram, qui était son premier nom, et qui vaut autant que grand Père, ou Père haut, fut nommé Abraham, c'est-à-dire le Père de beaucoup d'enfants? Et le mystère qui est en ce changement de noms aurait-il point passé des figures jusqu'aux choses figurées, et celle que le Sauveur, auparavant qu'il fût fait Père de tant d'enfants, appelait sa Dame par honneur, aurait-elle pas depuis été absolument appelée Dame, et reçue

(1) In c. 1 Lucæ. — (2) Orat. de Laudib. Virg. — (3) De Ortu et obitu Patriarcharum. — (4) Serm. CXLVI. — (5) Lib. I Instructorii. — (6) Lib. I de Fide orthod.

pour telle de tous ses enfants? Car, comme disait Anatolie (1), précepteur de l'Empereur Théodose, celle qui, dès le commencement, avait été prédestinée pour être la demeure de Dieu et le divin temple du Verbe Éternel, à bon droit est saluée et reconnue de tous comme la Dame du monde. Si vous voyez la Lune sous ses pieds, dit le dévot Archevêque de Florence (2), estimez qu'elle est là pour représenter la Sainte Église; mais ne vous figurez pas que ce soit seulement pour marquer le besoin que l'Église a de son secours et de sa lumière, mais beaucoup davantage pour signifier le Pouvoir de la Vierge sur toute l'Église, voire sur tout le monde. Car, enfin, il faut rendre l'honneur à qui il appartient, dit l'auteur du Débat entre l'Église et la Synagogue (3). Il est vrai qu'en la maison de Dieu il y a divers étages et divers Ordres; il y a des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs et des Vierges: autant d'Ordres, autant de Royaumes particuliers; mais le Royaume de Marie est par-dessus tous les autres, car elle est la Reine de tous ces grands Princes du ciel. Heureux Royaume qui a une telle Reine! heureuse Reine qui a de tels sujets! heureux mille et mille fois ceux qui auront l'honneur d'être les sujets volontaires de cette Reine, et de la voir à jamais en sa magnificence!

§ III. — *A quel titre la Sainte Vierge est la Reine de l'Univers, et quelle est l'étendue de son domaine.*

Elle possède ce titre par suite de son humilité, et de ce qu'elle a aidé à notre réparation.

I. De ce peu que j'ai avancé, je m'assure que les esprits clairvoyants aperçoivent déjà à quel titre la Sainte Vierge porte la couronne comme Reine et Dame du monde. Toutefois, parce que les Saints en ont fait une plus particulière recherche, leur diligence mérite bien que nous les entendions parler. Saint Bernard, admirateur insigne de l'humilité de la Sainte Vierge, semble donner le prix à cette vertu (4); car, faisant allusion aux paroles qu'elle répondit à l'Ange, disant: « Voici l'Esclave du Seigneur, » il remarque qu'elle s'abaissa au-dessous de tous, partant qu'elle mérita d'être mise au-dessus de tous, vu nommément qu'étant la première, elle se fit la dernière et la servante de tous. Saint Ildefonse (5) prend de là sujet de nous convier à faire cas de l'humilité, puisque, par son moyen, la Vierge a été faite la Reine de tout le monde. Il me souvient d'avoir fait parler ailleurs (6) Saint Jean Damascène et Saint Anselme, qui

(1) In Cantico de Mariæ Nativit. — (2) S. Anton., IV p., tit. XV, c. II, § 2. — — (3) Cap. XVI. — (4) Serm. in illa verba Apoc. : Signum magnum, etc. — (5) Serm. I de Assumpt. — (6) Tract. I, c. II.

nous disent qu'elle s'est acquis ce titre d'honneur par la réparation du monde, dont elle a été l'instrument choisi avec son Fils. Le même Saint Anselme en touche une autre raison, et dit qu'elle a reçu cette insigne faveur avec le titre d'Épouse du Saint-Esprit, de quoi font foi les paroles de ce Saint Archevêque par moi alléguées comme je traitais ce même titre d'Épouse, où il sera loisible de voir le surplus qui appartient à cette matière.

Elle possède cet honneur en qualité de Mère de Dieu.

II. Je veux bien que pour toutes ces considérations elle ait droit à la Royauté ; néanmoins, si nous voulons céder au torrent des Saints Pères, nous trouverons que c'est proprement à la qualité de Mère de Dieu qu'ils défèrent cet honneur, et que, par suite de ce glorieux nom, la Sainte Vierge est appelée vraie et légitime Dame et Reine de la terre et du ciel. Saint Athanase le dit (1) en termes formels. Puisque celui qui est né de la Vierge est Dieu, Roi et Seigneur ensemble, celle qui l'a porté mérite avec vérité et en toute propriété les titres de Reine, de Dame et de Mère de Dieu. Saint Jean Damascène le suit de près (2), et il semble que ses mots soient encore plus précis. Marie, dit-il, a été constituée Dame de tout ce qui est créé, lorsqu'elle a eu l'honneur d'être faite Mère du Créateur. Saint Anselme (3) assure que, par droit maternel, elle commande au ciel et à la terre avec son Fils. Le courageux Nicétas, Sarrazin qu'il était, converti à la Religion Catholique, parle de cette sorte en sa profession de Foi : Je crois et confesse que la Sainte Vierge qui nous a enfanté un Dieu incarné, est proprement et véritablement MÈRE DE DIEU ; je l'honore et l'adore comme telle et comme celle qui, par suite de cette même faveur, par une grâce spéciale, a été faite la Reine de toute créature. C'était une chose très-digne et convenable en toute manière, dit Zacharie, Évêque de Christopolis (4), que celle qui a enfanté le Créateur de l'Univers eût toutes choses sous ses pieds; que celle qui est la Mère du Roi des Anges fût aussi la Reine des Anges, et que sa pureté fût au ciel relevée par-dessus celle des Anges, puisqu'en terre elle a reçu toute la pureté du ciel.

III. Arnoud de Chartres demande d'être ouï avec ces autres Pères, et dit qu'il n'y a nul moyen de séparer la puissance et le domaine du Fils de celui de la Mère (5); que c'est une même chair, un même esprit et un même amour de tous les deux; partant que depuis

(1) Serm. in Evang. de Sanctissima Deipara. — (2) Lib. IV de Fide orthod., c. xv. — (3) Lib. de Excellentia Virg., c. ix. — (4) Ad finem commentariorum in Evangelia. — (5) Tract. de Laudib. Virg.

qu'une fois il lui a été dit : Le Seigneur est avec vous (remarquez la subtilité de ce trait), la promesse a été accomplie, le don a été accordé par effet, et la seigneurie de toutes choses lui a été donnée. Il ajoute que l'unité ne reçoit point de division, et qu'encore que de deux choses en ait été faite une, toutefois celle qui a été faite des deux ne se peut plus partager ; partant que, pour parler proprement et comme il faut, nous ne devons pas dire que la gloire du Fils lui est commune avec sa Mère, mais plutôt que ce n'est qu'une même gloire des deux. Ce Docteur ne saurait parler plus à propos, car quoique les lois civiles, qui dépendent de la volonté des Législateurs, fassent parfois jouir les mères des droits, des honneurs et des titres de leurs enfants, et parfois non, toutefois, pour le regard de la loi de nature, nous ne pouvons pas douter qu'elle ne mette tous les biens et les honneurs des enfants au pouvoir de leur père et de leur mère, et qu'elle ne les en fasse jouir comme de leurs propres. Le Prince des Philosophes (1), qui a pénétré jusqu'au fond de la nature, après avoir enseigné qu'il n'y a point de justice, à bien prendre, entre le père et l'enfant (c'est la même chose de la mère), pour autant qu'ils ne sont qu'un selon la nature, mais qu'il se trouve bien de l'amitié entre eux, remarque que cette amitié a une certaine excellence en la personne du père, laquelle est accompagnée du domaine qu'il a sur son enfant et sur tout ce qui est à lui. Et au chapitre précédent il avait déjà dit que ce pouvoir paternel, qui est un Pouvoir d'Excellence, retire gandement à la puissance royale. Possible, dirait-on plus à propos, que le domaine et le pouvoir royal n'est autre qu'une imitation de l'Empire paternel, d'où il appert par quel droit la Sainte Vierge est appelée Dame et Reine du monde. Permettez que Saint Jean Damascène dise encore une parole, avant que nous nous mettions à rechercher l'étendue de cet état. Il était nécessaire, dit-il (2), que la Mère de Dieu possédât tout ce qui est du domaine de son Fils, et qu'elle fût reconnue et adorée comme Reine de toutes les choses créées ; car j'açoit que, selon le cours ordinaire, l'héritage passe plutôt des pères et des mères à leurs enfants, qu'au contraire, ici néanmoins il faut que je me serve du mot d'un docte écrivain, et que je dise que les fontaines vont contre-mont et retournent à leur source, d'autant que l'héritage a passé du fils à la mère lorsqu'il lui a assujetti toutes les choses créées. Voilà comme parle cet excellent Théologien.

(1) S. Ethic., c. XI. — (2) Orat. I de Assumpt.

L'Étendue du Pouvoir de la Sainte Vierge.

IV. L'esprit humain se devrait bien contenter, dit Saint Augustin (1), de reconnaitre la Sainte Vierge pour reine des cieux, puisqu'elle a enfanté le Roi des Anges. De vrai, il serait, possible, plus séant de nous contenter de ce qui a été dit jusqu'ici, sans vouloir entrer dans les archives secrètes du ciel, et avoir la curiosité de voir les pancartes et les titres de l'état de cette glorieuse Dame. Néanmoins, puisque Saint Jean Damascène (2) nous donne parole que cette recherche étant faite avec humilité et avec respect, elle réussira à la gloire du Roi et de la Reine, je suis content de m'y arrêter quelque peu. Je ne m'arrêterai pas pourtant au Pouvoir qu'elle a sur les hommes, puisqu'elle est leur Dame et Maîtresse par tous les titres que j'ai déduits plus au long en ce traité; mais je dirai que l'ombre de sa couronne et de son sceptre porte bien plus avant. Car elle arrive jusqu'aux Anges et donne jusque dans les cachots ténébreux de l'enfer. Saint Augustin (3), Saint Ildefonse (4), et tous les autres la saluent comme Reine des Anges. L'humble Idiot (5) et Saint Bonaventure (6) la publient Dame de tout ce qui est au ciel au-dessous de Dieu, en terre et sous la terre. Arnoud de Chartres dit (7) haut et clair que la volonté de Dieu est que ceux de là-haut, ceux qui sont ici-bas et les habitants des enfers fléchissent le genou au nom de Marie, ni plus ni moins qu'à celui de son Fils; en un mot, que tout ce qui le courbe au nom de Jésus, le met bas au nom de Marie. Saint Bernardin le Siennois, toujours jaloux de l'honneur de sa bonne Mère, en dit tout ce qui s'en peut dire, et voici comment il parle (8) : Tout autant qu'il y a de créatures qui servent à la très-sainte Trinité, autant y en a-t-il qui obéissent à Marie, en quelque rang ou dignité qu'elles soient, soit qu'elles se trouvent parmi celles qui sont purement spirituelles comme les Anges, ou qu'elles soient mêlées de corps et d'esprit comme les hommes, ou tout à fait corporelles, tels que sont les cieux et les éléments; tout est sujet à l'Empire de la glorieuse Vierge, et ceux qui sont au ciel et ceux qui sont ici-bas, et les damnés eux-mêmes; bref, tout ce qui est du ressort et du domaine de Dieu est aussi sujet à Marie. Car celui qui est Fils de Dieu et de la très-bénite Vierge, voulant en quelque manière égaler l'étendue du Pouvoir de sa Mère à celui de son Père, a

(1) Serm. XXXV de Sanctis. — (2) Orat. II de Dormit. B. Virg. — (3) Serm. de Assumpt. — (4) Serm. VII de Assumpt. — (5) Contempl. de B. Virg., c. V. — (6) Speculi, c. III. — (7) Tract. de Laud. Virg., t. VI. Bibl. SS. PP. — (8) T. I, Serm. LXI, art. III, c. XXXVI.

désiré lui-même d'être une partie de ce domaine et d'être sujet et serviteur de cette Vierge en terre ; en sorte que comme toutes choses se trouvent sous le Pouvoir de Dieu, y comprenant la Vierge avec les autres, ainsi il n'y eût rien qui ne fût sous le domaine de la Vierge, sans que Dieu même en fût excepté. Voilà parler bien hardiment ; aussi est-ce parler en Saint et en zélateur parlait de l'honneur de la Mère de Dieu. Je ne sais ce qu'on y pourrait ajouter, sinon que comme Mère du Roi de gloire, comme Reine et comme Dame de l'univers, elle porte les clefs de tous les trésors du ciel et en fait largesse, comme bon lui semble, toujours avec l'aveu du Prince, qui ne saurait rien trouver mauvais de ce qu'elle fait. C'est par ce moyen, dit Saint Augustin, que les misérables héritent de vous la miséricorde, ô Sainte Vierge, les ingrats la grâce, les pécheurs le pardon, ceux d'ici-bas ce qui est là-haut, les hommes Dieu, les mortels la vie, et les pèlerins leur patrie, laquelle n'est autre que le ciel.

V. Il faut finir par l'éloquent Abbé Guerric, qui parle en cette sorte au troisième sermon qu'il a composé de l'Assomption, expliquant ces paroles du vingt-quatrième de l'Ecclésiastique. J'ai cherché le repos en toutes choses. La Sainte Vierge, dit-il, l'a voirement cherché plus soigneusement que nul autre, mais enfin elle l'a rencontré au jour de son Assomption, après la persécution d'Hérode, après la fuite d'Egypte, après les embûches et les cruautés de l'impiété Judaïque ; enfin, après que tant de glaives de douleur ont pénétré sa sainte âme, aujourd'hui elle peut dire (1) : Courage, mon âme, regarde maintenant le lieu de ton repos, d'autant que le Seigneur t'a remplie de biens, et espère que celui qui t'a faite et qui a été fait de toi, qui s'est reposé au tabernacle de ton corps, ne te refusera pas à présent le repos que tu attends en son palais. Car celui qui récompense les autres à pleine mesure ne déniera pas le logis à celle qui l'a jadis logé avec tant d'affection. Allez, allez seulement en assurance, Sainte Mère, entrez en la possession de tous les biens de votre Fils, et en disposez hardiment comme Mère, comme Reine et comme Épouse. Votre modestie se contentait d'aspirer au repos ; mais la Royauté et la Puissance vous sont dues. Celui avec qui vous avez jadis opéré par indivis le mystère de piété et de réconciliation, lorsque vous lui étiez Mère et Épouse ensemble, vous associe maintenant en son royaume, et veut que vous y ayez autant de droit que lui. Reposez désormais, ô Vierge trois fois heureuse ! entre les bras de votre Époux bien-aimé, lequel vous doit faire connaître, en toute

(1) Psal. CXIV.

l'étendue de l'éternité, le contentement que vous lui avez donné, pendant tout le temps qu'il a logé dans le tabernacle de votre corps, et reposé dans le lit nuptial de votre cœur.

LA DOUZIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE D'EXCELLENCE DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE XIII.

Qu'elle soit l'ouvrière des grandes merveilles.

Dieu, qui est toujours très-grand, voire ès plus petites choses, s'est néanmoins réservé, dit Saint Augustin (1), quelques œuvres plus merveilleuses qu'il fait par-dessus les lois ordinaires de la nature et de la grâce, pour nous faire mieux connaître la grandeur de son Pouvoir absolu, pouvoir pour lequel il est appelé le Tout-Puissant, le Maître par excellence et l'Ouvrier des grandes merveilles (2). Et jaçoit que ce titre en toute sa perfection soit propre à lui seul par nature et par essence (3), toutefois, par privilége il a été communiqué à la sacrée Humanité, et par communication à la Bienheureuse Vierge, que j'appelle en ce sens l'Ouvrière des grandes merveilles, la Toute-Puissante et l'Absolue.

§ I. — *De la qualité de Tout-Puissant, huitième titre du Roi de gloire incarné.*

I. Encore faut-il qu'en cet admirable titre Salomon ait l'honneur d'avoir figuré le Sauveur. Car qu'il ait été un grand faiseur de merveilles et le Thaumaturge des Hébreux, je n'en doute nullement, après avoir lu (4) qu'il reçut en don la science infuse de tous les secrets de la nature, et qu'il entendit parfaitement le pouvoir des influences célestes, la force des éléments, la vertu des pierres, des métaux et des plantes, les propriétés des animaux, leur sympathie et leur antipathie, et généralement la force et l'étendue de toutes les causes naturelles. Car si nous voyons que par l'industrieuse application d'aucune d'entre elles, il se trouve encore des hommes qui font des effets si extraordinaires qu'on les prend pour des miracles,

(1) Tract. xxiv in Joann. — (2) Exod. xv. 11. — (3) Qui facit mirabilia magna solus. Psal. cxxxv. — (4) Sap. vii.

soit ès mouvements mécaniques par la proportion des poids, par la ligne de direction, par le soufflle enfermé et contraint, par l'opposition du vide et par d'autres semblables inventions ; soit en la médecine par l'application des simples inconnus, et des essences distillées ; soit en toute la nature sensible par la transmutation ou altération des espèces; que faut-il penser de celui qui connaissait parfaitement la vertu de toutes ces causes, qui savait la façon de les appliquer et qui en avait les moyens à la main? C'est pourquoi jaçoit que l'histoire sacrée ne nous spécifie pas ce qu'il a fait, et que je ne reçoive pas pour authentiques les guérisons miraculeuses que Josèphe et d'autres lui attribuent (1), d'autant que ce sont ou fables de Rabbins, ou opérations d'art magique, dont nous aurions trop mauvaise grâce de soupçonner un si grand et un si sage Prince, toutefois je ne doute nullement qu'il n'ait su et pu faire de très-grandes merveilles, puisqu'il dit (2) que la Sapience, la grande Ouvrière ne lui avait rien celé de ses secrets, soit pour la spéculation, soit pour la pratique, afin de lui donner quelque rapport au grand Roi des merveilles, de qui je vais maintenant parler.

II. Je dis quelque rapport, d'autant qu'encore qu'il soit vrai que le Sauveur a en souverain degré cette science pratique de tous les secrets de la nature, et en outre le pouvoir naturel sur tous les effets les plus merveilleux qui peuvent être produits par l'application des causes sensibles ; toutefois cela est si peu de chose, si nous le comparons au pouvoir surnaturel qu'il a, même en tant qu'homme, que je ne daigne pas le mettre en considération. Car il faut savoir, qu'outre la toute-puissance qu'il a selon sa personne et nature divine, comme égal en tout et partout à son Père, outre la participation de cette toute-puissance, qu'il a reçue en tant qu'homme par la communication des idiomes, qui porte qu'en même sens que nous disons un homme-Dieu, nous disons aussi un homme tout-puissant ; outre cela, dis-je, il a reçu immédiatement en sa très-sainte humanité un Pouvoir d'Excellence si grand et si absolu, qu'à grand'peine est-il différent de la toute-puissance, sinon qu'en la dépendance qu'il a de la Divinité. Car au reste il s'étend sur toute la nature, qui lui est entièrement soumise, non-seulement pour les effets ordinaires, mais encore pour les extraordinaires, que nous appelons effets miraculeux, et généralement pour tout ce qui lui plaira. La preuve en est si claire dans l'histoire évangélique, que je ne m'y veux pas arrêter; seulement toucherai-je trois principaux titres, pour lesquels les Saints Pères enseignent que ce Pouvoir a été donné à la sacrée

(1) Lib. VIII Antiquit. — (2) Sap. VII.

Humanité, d'autant que mon dessein est de faire voir en suite de ce discours que la glorieuse Mère a ce même Pouvoir en second degré par la participation des mêmes titres.

Le premier titre de la Toute-Puissance du Sauveur.

III. Le premier est l'union avec la Divinité, d'autant que, comme dit Euthymius, si le fer qui demeure quelque temps dans le feu en tire les opérations propres du feu, faut-il douter que la chair, qui est inséparablement unie à la Divinité, en tire la vertu d'opérer les merveilles de la Divinité même? Le Saint Concile d'Éphèse (1) le confirme, et après lui le Bienheureux Sophronius, Patriarche de Jérusalem, en l'Epître (2) qui est insérée au sixième Synode. Ensuite de quoi Saint Ambroise (3), Eusèbe (4) et Théodoret (5) l'appellent l'organe et l'instrument de la divinité, et le bras du Seigneur qui est si souvent magnifié par le Prophète Isaïe (6). Saint Jean Damascène (7), expliquant les opérations théandriques, ou divinement humaines, dont parle Saint Denys (8), dit que ce sont principalement les miraculeuses que l'Humanité sainte fait comme instrument de la Divinité. Et Saint Cyrille (9) remarque que le Sauveur, ès guérisons merveilleuses qu'il faisait, se servait parfois de l'attouchement sensible, pour donner à connaitre que cette vertu miraculeuse résidait en sa chair. Et vous semble-t-il pas que ce soit ce qu'il voulut signifier en la guérison de la femme qui était travaillée du flux de sang, lorsqu'il se servit de cette façon de parler : J'ai senti une vertu émaner de moi? Etait-ce pas pour faire concevoir que son sacré corps, dont la malade avait touché la robe, était plein de vertus miraculeuses et toutes-puissantes, et donner à entendre que sa très-sainte Humanité avait reçu en propriété ou en apanage un Pouvoir si inhérent et habituel de faire toutes sortes de merveilles?

Le deuxième titre.

IV. Le second titre est pris de la dignité du Roi et du Seigneur souverain de l'univers, dignité qui lui convient même en tant qu'homme. Premièrement, parce que cet homme est Fils de Dieu, et par conséquent son héritier légitime et le seigneur de tous ses biens, et après parce que toutes choses sont pour lui, soit que nous disions qu'il ait été le premier au décret de la création, ou que nous

(1) Cant. XI. — (2) Act. XI. — (3) Serm. XCIX et XCXI. — (4) Lib. IV de Demonst. Ev., c. XIII. — (5) Dial. immutabilis. — (6) Isai. LI. LII. LIII. — (7) Lib. III de Fide, c. XIX. — (8) Ep. IX ad Cas. — (9) Lib. II in Joann., c. V, et lib. IV, c. XIV.

nous arrêtions à ce qui a été conclu ci-dessus, savoir est qu'il n'a été fait homme qu'à l'occasion du péché. Troisièmement, cette dignité lui convient comme par droit de nature, qui veut que ce qui est plus noble et plus relevé ait pouvoir et seigneurie sur tout ce qui est plus bas. Quatrièmement, elle lui appartient par droit acquis, qu'il fit connaître à ses Apôtres quand il leur dit (1) : Tout pouvoir m'a été donné tant en la terre comme au ciel. Mais d'autant que j'ai déjà traité du titre de Roi au chapitre précédent, je me contente de dire qu'il est bien différent de celui des Rois et des Seigneurs temporels, qui n'ont de Pouvoir que sur l'extérieur de leurs sujets. Car celui du Roi de gloire est sur le fond et sur les effets de la nature, en sorte qu'il les peut arrêter, changer, altérer comme il lui plait, et s'en servir pour faire toutes sortes de prodiges, ainsi qu'il fait tous les jours, et qu'il fera principalement en la destruction finale du monde élémentaire au milieu duquel nous vivons.

Le troisième titre.

V. Le troisième est le titre de Sauveur des hommes. Car lorsque son Père lui a donné la charge de les conduire effectivement à leur dernière fin, qui est leur salut éternel, par le même moyen il lui a baillé le pouvoir sur tout ce qui les y peut aider et qui les en peut détourner. Au moyen de quoi puisque tout ce qui passe tant au ciel qu'ès éléments, et en tout ce monde corporel, voire encore en l'intellectuel des Anges, sert à cette fin, suivant l'axiome de l'Apôtre (2), qui assure que tout est pour les élus, et derechef (3), que tout est à nous, et nous à Jésus-Christ, et Jésus-Christ à Dieu, il faut avouer que plein pouvoir lui a été baillé sur toute la nature tant corporelle que spirituelle, afin d'en disposer comme bon lui semble pour le salut des siens et pour la gloire de son Père, et que tous les miracles qui se font pour cela sont œuvres de sa main, qui prêchent le nom d'Admirable que lui a donné le Prophète Isaïe. Admirable non-seulement pour les perfections divines qu'il a en soi, mais encore pour l'opération des merveilles qu'il produit au dehors. Ajoutez à tout ceci les merveilles de la grâce en la justification des pécheurs, en la perfection et en la glorification des Saints, chacun desquels peut à bon droit être appelé un chef-d'œuvre de sa Puissance, et sans doute d'autant plus admirables que la grâce et la gloire surpassent la nature. Considérez de près ces trois titres que j'ai marqués, et vous avouerez qu'il porte à bon droit le titre de grand maître, non-seulement de la nature,

(1) Matth. XXVIII. — (2) II. Cor. — (3) I. Cor.

mais encore de la grâce et de la gloire, vu qu'il est constitué le chef de toutes choses en ces trois ordres. Dieu a tout soumis à son pouvoir, dit Saint Paul (1), après le Prophète David. Or, qui dit tout (car c'est la conséquence de l'Apôtre), n'excepte rien, sinon celui qui lui a tout soumis. En voilà assez pour le Roi de gloire; venons maintenant à la Reine.

§ II. — *Que la Mère de Dieu est, après son Fils, la Toute-Puissance et l'Ouvrière des grandes merveilles.*

I. Ceux qui ont mis une bonne fois leur cœur à priser les Grandeurs et les Excellences de la Vierge, ont déjà vu et établi en leur esprit cette vérité, qu'au même degré que Dieu lui a communiqué son amour, le Père lui donnant son Fils et le Fils la choisissant pour sa Mère, il lui a quand et quand communiqué ses attributs et ses perfections divines. Et puisque cette communication d'amour a été en quelque façon infinie, la comparant à tout le reste des pures créatures; aussi est-il aisé de voir qu'il lui a communiqué ses perfections et ses attributs d'une manière comme infinie. C'est pourquoi ils ne font nulle difficulté de l'appeler toute sainte, toute belle, toute sage, toute bonne, toute-puissante (2), toujours après l'Essence incréée, et après l'Humanité déifiée. Laissons à part les autres attributs; car il est assuré que comme l'état de la MÈRE DE DIEU passe sans mesure la nature, la grâce et la gloire de tout le reste du Paradis, aussi a-t-elle un Pouvoir sans mesure par-dessus les lois de la nature, de la grâce et de la gloire. En faut-il davantage pour montrer qu'elle est la Reine des merveilles, et l'Ouvrière de tout ce qu'on peut imaginer de plus grand?

La Toute-Puissance de la Vierge paraît en la Conception du Verbe divin.

II. Néanmoins, si quelqu'un en demandait les preuves par les effets, ce serait bien assez de produire le chef-d'œuvre des merveilles, et la merveille de toutes les œuvres du monde, qui est d'avoir fait et engendré un Dieu. Le chef-d'œuvre du Fils de Dieu, c'est sa Mère; le chef-d'œuvre de la Mère, c'est le Fils. Et quelle œuvre rencontrerons-nous où la Divinité ait fait paraître la grandeur de son Pouvoir absolu plus noblement qu'à faire un Dieu? œuvre dont il a voulu que la Vierge fût aussi l'ouvrière; ouvrière par un tout-puissant *Fiat*, ouvrière par la génération efficiente et physique de son divin corps.

(1) Hebr. I. — (2) Vid. auctores, tract. I, c. XIII, § 3.

Celui que j'ai engendré, c'est un Soleil, se vante la sapience égyptienne en la célèbre inscription du temple de Minerve. C'est bien autre chose de dire, celui que j'ai engendré c'est un Dieu. Ne m'amenez donc pas en comparaison les chefs-d'œuvre de Salomon, son trône, son temple et tout le reste; car c'est bien autre chose d'avoir bâti le Temple vivant et le Trône substantiel de la Divinité. Quelle comparaison de l'or, de l'argent et du marbre à l'adorable Chair qui est unie à la Divinité? Former de nouveaux cieux, ou créer des Séraphins cent fois plus beaux que ceux qui sont dans le ciel, ne montrerait pas si glorieusement la merveille du Pouvoir de la Vierge, que d'avoir avec deux mots donné l'être au Roi du ciel et au Seigneur des Anges. Il y a plus loin de l'homme à Dieu, que du pur néant à la créature. C'est pourquoi l'œuvre est plus merveilleuse de faire un Homme-Dieu, que de tirer du néant tout l'Univers, dit un ancien Docteur de la Sorbonne (1). Pourquoi donc ne l'appellerons-nous pas librement la toute-puissante Marie, puisque l'objet et la mesure de son Pouvoir c'est le Tout-Puissant, qui passe tous les effets et toutes les merveilles de la nature, de la grâce et de la gloire?

«La Maternité divine enferme tous ces attributs, et les saints Évangélistes ont achevé son éloge en disant: Marie, de laquelle est né Jésus-Christ. Nous remarquons trois instants précieux en la vie de cette auguste Vierge, tous trois portant chacun l'impression et les marques de sa Puissance royale. Le premier fut celui de sa Conception très-pure, auquel elle fut unie au Monarque du monde. Au second, c'est-à-dire dans l'Incarnation du Verbe, elle fut sacrée avec l'huile de la Divinité, dont elle demeura toute pénétrée. Et au troisième de sa glorieuse Assomption, elle entra dans l'exercice parfait de sa Puissance sur la terre et dans le ciel. Mais disons avec Saint Athanase (2) que le plus noble effet de cette Puissance de la sacrée Vierge est la génération de l'Homme-Dieu; que la vertu du Très-Haut qui lui fut donnée pour ce grand ouvrage demeura en elle tout le temps qu'il résida dans son chaste sein, et même après son divin enfantement; qu'à présent elle en est revêtue, comme du fondement de la plénitude de sa grâce, parce que la génération du Verbe dans le temps et dans l'éternité est la génération d'un Soleil, et que la Mère qui le conçoit et qui le met au monde le conçoit et l'engendre comme une lumière, suivant le sentiment de la sainte Église, lorsqu'elle chante à son honneur dans la Préface de la Messe : *Lumen æternum mundo effudit, Jesum Christum Dominum nostrum;* et comme il est impossible au rayon de pouvoir être

(1) Mayro, Serm. de Annuntiat. — (2) Orat. de Annunt.

séparé de son principe, de même Notre-Seigneur procède incessamment de son Père, et il conserve aussi la liaison qu'il a comme fils à sa mère, mais avec dégagement des bassesses que porte l'état d'une vie passible et mortelle.

« Disons donc encore que le *fiat* de cette admirable créature ne fut pas une parole de soumission simplement, mais une parole d'un désire efficace, touchant l'accomplissement du divin conseil sur l'Incarnation du Fils unique de Dieu, et un souhait d'y avoir toute la part qui lui avait été ordonnée dès l'éternité ; et ce souhait n'avança pas seulement le mystère, mais il l'accomplit actuellement. Confessons donc que Marie est toute-puissante, puisque la mesure et l'objet de sa Puissance est le Verbe divin, qui surpasse tous les effets et tous les miracles de la nature, de la grâce et de la gloire (1). »

Elle paraît en second lieu en l'œuvre de notre salut.

III. Après cela, trouvez-vous qu'il y ait quelque autre chose qui soit véritablement admirable ? Serait-ce l'œuvre de notre salut et la réparation du monde ? serait-ce la grâce, ou la gloire ? Quoi ! tout cela n'a-t-il pas été mis au pouvoir de la Vierge avec celui qui est le salut du monde, le principe de la grâce et de la gloire ? Les Saints sont les chefs-d'œuvre de la grâce, et comme autant de miracles vivants et éternels de la gloire. Or, je dis qu'ils sont tous ouvrages de la Vierge. Car pourquoi pensez-vous que le premier homme, que le Sauveur sanctifia par sa présence, et de qui il dit qu'il n'en était point né de plus grand entre les enfants des femmes, il le voulut sanctifier par la parole de sa Mère, ainsi que Sainte Élisabeth le ressentit ? pourquoi, sinon afin de nous faire connaître qu'il en serait de même de tous les autres ? Et de fait parcourez l'histoire des Saints les plus illustres dont nous ayons la vie déduite par le menu, et vous verrez en tous quelques traits qui font assez connaître qu'elle y a toujours mis la main d'une particulière façon. Ajoutez à cela la conversion insigne de tant de pécheurs que tous les jours elle jette dans le chemin de salut par des voies tout à fait extraordinaires. Sont-ce pas de merveilleux prodiges non-seulement de bonté et de miséricorde, mais encore de toute-puissance ? Car pour les sauver il faut qu'elle arrête cent fois la mort, qu'elle confonde tous les desseins de Satan, et qu'elle fasse en quelque façon force aux lois ordinaires de la justice de Dieu. Vous en lirez plusieurs notables exemples en divers lieux du Traité suivant.

(1) La R. Mère de Blémur.

Elle paraît en troisième lieu es merveilles en la nature.

IV. Quant aux merveilles qu'elle produit en la nature, ce serait chose superflue de les vouloir produire en particulier, vu qu'elle en fait tous les jours en si grand nombre, que je dirais volontiers ce que Saint Jean disait des miracles du Sauveur, savoir est, que si on les écrivait tous, le monde ne serait pas capable de contenir les livres qui s'en feraient. Je ne crois pas quant à moi qu'il se trouve un seul chrétien qui n'en sache plusieurs; qu'il y ait une seule Église qui n'en montre les reconnaissances; qu'il y ait ni maladie qu'elle n'ait guérie, ni accident qu'elle n'ait quelquefois changé (1), ni espèce en la nature qu'elle n'ait altérée, ni opération de la créature qu'elle n'ait divertie du train ordinaire, qui ne sont pas de légères preuves d'une Puissance absolue. Ne croyez pas aussi que ce fût sans mystère que le Sauveur voulut faire par son moyen le premier de ses miracles, qui fut en Cana de Galilée (2), voire que lui ayant dit d'abord que son heure n'était pas encore venue, il devançât néanmoins l'heure et le fit aussitôt, ainsi qu'ont remarqué Saint Ambroise (3), Saint Chrysostome (4) et Saint Cyrille (5). Car il voulait dire clairement qu'il mettait la puissance des miracles en la disposition de sa Mère, voire de ceux qu'il ferait par ses propes mains.

Elle paraît en quatrième lieu au rapport qu'elle a avec son Fils.

V. Que si vous êtes curieux de savoir encore à quel titre elle possède un Pouvoir si absolu, je vous dirai qu'à mon avis c'est par le rapport très-particulier qu'elle a avec les titres par lesquels son bien-aimé Fils tenait le Pouvoir d'Excellence dont j'ai parlé peu auparavant. Car, premièrement, quant à l'union qu'il a eue à la Divinité, la Vierge n'y a-t-elle pas participé de si près, que nous pouvons dire avec vérité qu'en sa propre substance elle a été personnellement unie au Verbe, puisque la substance du Fils est une partie de la substance de la Mère? Et quand il n'y aurait autre chose sinon que cette union s'est faite dans ses sacrés flancs, quelle chaleur n'aurait point conçu cette fournaise d'un embrasement si puissant? quelle vertu ne lui aurait point communiqué cette demeure personnelle de neuf mois? Si la Croix, où il n'a été attaché que trois heures tant seulement, et de laquelle il n'a reçu que des tourments, a néanmoins été tant honorée qu'il l'a faite un instrument ordinaire de ses merveilles les plus excellentes, que devons-nous estimer de sa Mère, dans les entrailles

(1) V. Tract. III, c. IX, § 3. — (2) Joann. II. — (3) Serm. VI in Ps. CXVIII. — (4) Hom. XXI. — (5) Lib. I, c. XXIII.

de laquelle il a demeuré si longtemps, et de laquelle il a reçu la vie? Si la frange de sa robe, si l'herbe même qui croissait jadis près de la statue que la femme Hémorrhoïsse lui dressa, en tirait une vertu surnaturelle pour les guérisons, dès qu'elle montait jusqu'à la frange de la robe de la statue, que faut-il penser de celle qui ne l'a pas touché légèrement une fois au bout de la robe, mais qui l'a porté si longtemps dans son ventre ou entre ses bras, et qui lui a donné la précieuse robe de la chair dont sa Divinité est couverte, pour me servir de la façon de parler de Saint Chrysostome (1) et de Saint Isidore de Damiette (2)? Avoir touché les corps des bienheureux Apôtres Saint Pierre et Saint Paul a suffi pour donner à une chaîne de fer, à un mouchoir et à une ombre le pouvoir de faire des miracles; et l'attouchement intime et substantiel de la sacrée Humanité n'aura rien communiqué davantage à sa bienheureuse Mère! Qui le croira? Que si vous passez à l'union morale : Celui qui gardera mes commandements et qui sera uni à moi par la vraie charité, dit le Sauveur (3), aura le pouvoir absolu d'accomplir tous ses désirs. Ayez seulement un peu de vive foi, la grosseur d'un grain de moutarde, et je vous dis en vérité que vous commanderez aux montagnes et qu'elles vous feront place et s'iront précipiter dans la mer (4). Celui qui croit en moi fera les mêmes merveilles que j'ai faites, voire il en fera de plus grandes. Voilà le pouvoir de la foi et de la charité chrétienne. Eh! que sera-ce donc de celle qui a eu la foi, la charité et toutes les vertus en perfection, et qui ne fut jamais un seul moment sans être unie parfaitement à la pure volonté de Dieu? cela ne se peut estimer.

VI. Pour le second titre, j'ai fait voir au chapitre précédent qu'elle est vraiment la Reine et la Dame de l'Univers, l'Impératrice des hommes et des Anges, et, par suite nécessaire, qu'elle a un souverain Pouvoir sur toute créature; Pouvoir qui me semble lui avoir été donné par trois fois : premièrement, lorsqu'elle fut choisie pour être Mère du Roi Éternel; secondement, par la bonne et libérale volonté de son Fils, dès qu'il se fut fait homme en ses entrailles, car l'ayant tant honorée que de s'être soumis à son Pouvoir, il ne faut nullement douter qu'il ne lui ait soumis toute autre chose et qu'il n'ait commandé à tous ses sujets de lui obéir; troisièmement, au jour de son sacre et de son couronnement au ciel, où de nouveau elle reçut un Pouvoir absolu sur tout le Domaine de son Fils. Or, comme tous les titres de son Royaume sont par-dessus les lois ordinaires, ainsi le Pouvoir qu'elle a en suite de sa Royauté est tout à fait extraordinaire; d'où il s'en suit qu'en vertu de ce Pouvoir elle commande aux

(1) Homil. de uno legisl. et Serm. VI in Gen. — (2) Lib. I, Epist. CCXLVIII. — 3) Joann. XV. Matth. XVIII. — (4) Joann. XIV.

Anges, bons et mauvais; elle fait toute sorte de prodiges au ciel et en tous les éléments; elle altère la nature et s'en sert comme il lui plaît, conformément à la volonté de son Fils, qu'elle connaît parfaitement, et pour la gloire duquel elle fait toutes ces merveilles. Et à juger des choses sainement, si Saint Grégoire a pu dire que les Saints, qui ne tiennent rang que de serviteurs ou d'amis (1), font néanmoins les prodiges et les miracles non-seulement par impétration, le demandant à Dieu, mais encore par autorité et par puissance, commandant à la nature, qui trouvera mauvais que nous le disions de la Reine Mère? Qu'y a-t-il de plus extraordinaire ni qui semble troubler davantage l'ordre de l'univers, que d'arrêter le cours du soleil et des sphères célestes, d'où dépend tout le reste du monde? Et si Josué l'a fait de pleine autorité, direz-vous que Marie ne le puisse faire?

VII. Pour le troisième rapport, j'ai déjà montré ci-dessus que le Sauveur des hommes lui a communiqué par excellence le titre et l'office de Réparatrice, tant parce qu'elle a donné de sa propre substance le prix et la victime de notre salut, et l'a offerte conjointement avec lui au sacrifice de la Croix, comme parce qu'en la personne de Saint Jean il lui a baillé pour ses enfants tous les élus, afin qu'elle les enfante à la gloire. Et par-dessus tout, l'expérience continuelle du soin qu'elle en a, fait toucher au doigt la charge extraordinaire qui lui en a été commise; d'où je conclus qu'il faut dire d'elle par rapport ce que nous avons dit de son Fils, savoir est que, puisque tout le monde corporel et spirituel est pour le salut des prédestinés qui lui ont été baillés en charge, il faut qu'elle ait reçu un libre Pouvoir, non-seulement pour la disposition des effets ordinaires, mais encore pour la rencontre des merveilles extraordinaires qu'il convient de faire à cette fin. Et de moi je crois fermement que s'il nous était permis de voir à découvert les secrets qui se passent à l'entour de nous, nous verrions des opérations merveilleuses de grâce qu'elle fait dans les âmes, non-seulement par la disposition des objets extérieurs qu'elle nous présente par l'entremise des bons Anges, mais encore immédiatement par soi-même, agissant dans nos esprits d'une façon éminente, proportionnément à celle de la sacrée Humanité. Car si de doctes Théologiens donnent au Prêtre le pouvoir d'agir immédiatement dans la substance des âmes pour y produire physiquement la grâce par les paroles sacrées, comme instruments de la Divinité, douterons-nous qu'il y puisse avoir quelque façon semblable et encore plus relevée pour celle qui est en une dignité beaucoup plus éminente que celle des Prêtres et des Sacrements de l'Église? Mais honorons dans nos cœurs en silence ce que nous ne

(1) II. Dial., c. xxx.

pouvons pas expliquer, et louons éternellement Dieu de nous voir au service d'une Dame si puissante, qui a reçu tout Pouvoir au ciel et en la terre, et qui peut faire toute sorte de merveilles en la nature et en la grâce, quand il en sera besoin, non-seulement pour notre salut, mais encore pour notre contentement.

CHAPITRE XIV.

Des obligations que nous avons pour tous ces titres, d'aimer, d'honorer et de servir la Mère de Dieu.

Ceux qui veulent arrêter un compte final, quoique au bout de chaque page ils aient apposé la somme qui y est contenue, néanmoins, arrivés qu'ils sont à la fin, ils font une réduction et une somme totale de tous ces particuliers articles. De même jaçoit que, traitant des Grandeurs de Pouvoir de la Mère de Dieu, j'aie fait voir en passant les obligations que nous avons pour chacune d'elles, prise à part, de l'aimer, de l'honorer et de la servir, toutefois je crois devoir encore au lecteur un petit discours qui, par forme de recueil et d'abrégé, comprenne les mêmes redevances que nous avons à la Sainte Vierge.

§ I. — *Des obligations que nous avons de l'aimer.*

I. Avant que de douter si nous sommes obligés d'aimer la Mère de Dieu, il faudrait nier que le Soleil eût de la clarté et le feu de la chaleur, qu'il y eût des feuilles au bois, du sable sur le rivage et de l'eau dans la mer; il faudrait ou ignorer tout à fait qu'il y eût une Mère de Dieu, ou ne se pas aimer soi-même, vu que, de quelque côté que nous nous tournions, nous rencontrons les motifs de l'aimer si fréquents que la malignité même ne les saurait pas déguiser. Car, pour aller droit à la source de tous les biens que nous possédons, si nous avons un Emmanuel, c'est-à-dire un Dieu avec nous, elle a été l'aimant qui l'a attiré et le pont par où il est descendu à nous, dit le Bienheureux Proclus, Archevêque de Constantinople (1), et le cabinet où cette admirable union de Dieu avec l'homme a été faite. Si nous avons un Grand Prêtre qui présente à Dieu le sacrifice propitiatoire, c'est au temple de son sacré corps qu'il s'est revêtu des habits pontificaux pour paraître en état devant son Père, ainsi que la même

(1) Homil. de Christi natali.

Vierge le dit un jour à Sainte Brigitte (1). Si nous avons une victime de réconciliation qui soit agréable à celui que nous avions irrité par nos offenses, nous en avons l'obligation à la Sainte Vierge, dit le Bienheureux Saint Épiphane (2), puisqu'elle est l'innocente brebis et la Mère de ce divin agneau. Si les belles âmes ont un Époux qui est choisi entre les millions, elle est le lit nuptial où leur mariage est célébré, dit l'Archevêque de Candie (3). Si nous avons un Roi pris d'entre nous et conversant privément parmi les siens, elle a été l'huile de la sainte onction qui a été versée sur son chef et le trône où il s'est assis, dit le même Docteur (4); elle lui a mis la couronne sur la tête, dit Saint Ambroise (5). Si nous avons un Maître pour nous enseigner le chemin du ciel et la science du salut éternel, c'est dans son sein que le Saint-Esprit lui a donné les degrés et la maîtrise, dit le même Archevêque de Candie (6). Si nous avons un fidèle Pasteur qui marche devant nous et nous conduit dans les agréables pâtis de la vie éternelle, c'est elle qui lui a baillé notre livrée, dit le sage Empereur Léon (7). Si nous avons un Capitaine plein de courage et de résolution pour renverser nos ennemis, elle est sa Lieutenante, et la seule ombre de sa protection nous tient en assurance, dit le vénérable Cosme de Jérusalem (8).

II. Jouissons-nous maintenant du bonheur du siècle d'or à comparaison des âges qui nous ont devancés? elle en a été la belle aube, chante le dévot Poëte Prudence. Les Anges s'agréent-ils parmi nous et se familiarisent-ils avec les hommes? c'est depuis qu'elle les a apprivoisés, dit Saint Épiphane (9); car auparavant ils étaient toujours occupés à faire la cour à leur Prince là-haut au ciel, mais depuis qu'elle l'a attiré ici-bas, ils n'ont plus dédaigné ceux que leur Roi reconnaît pour ses frères. Ressentons-nous les doux effets de la paix descendue en terre avec sa corne d'abondance? elle a été la chaste colombe, dit Saint Bonaventure (10), qui a porté le rameau d'olive en son bec. Les pleurs et les regrets de nos premiers parents sont-ils changés en cantiques de joie, nous devons ce bonheur à celle qui est la commune allégresse du monde, dit Saint Germain de Constantinople (11). La vie a-t-elle succédé à la mort dont ils avaient été menacés? c'est un bénéfice de cette Dame, qui est l'arbre de vie planté au milieu de l'Église, dit Saint Éphrem (12). La liberté a-t-elle été rendue au pauvre Adam après le fâcheux joug de son esclavage? c'a été à la

(1) Lib. III Revelat., c. XXIX. — (2) Serm. de S. Deipara. — (3) Andr. Cretensis, Orat. in Annunt. — (4) Ibid. — (5) Lib. de Institut. Virg., c. XVI. — (6) Ibid. — (7) Orat. in Obdormitione sanctiss. Deiparæ. — (8) Hymno VI. — (9) Serm. de S. Deipara. — (10) Speculi B. Virg., c. VIII. — (11) Serm. in Adoratione venerandæ Zonæ Deiparæ. — (12) Orat. de Laudibus sanctissimæ Dei Matris.

Sainte Vierge qu'elle a été accordée, dit Saint Jean Chrysostome (1). A-t-il été tiré de son cachot pour voir la douce lumière du ciel? qu'il se publie hardiment l'obligé de Marie, qui est la source de cette belle lumière, laquelle éclaire tous les hommes qui viennent au monde, dit Saint Éphrem (2).

III. Nous est-il permis de cueillir à plaisir les fruits de la grâce de Dieu? nous les trouvons sous les branches de cette vigne plantureuse, dit Saint Ildefonse (3), dont les fleurs sont les fruits d'honneur et de grâce. Avons-nous plus de moyens que jamais de goûter la douceur des délices que Dieu prépare aux âmes choisies? grand merci à celle qui en est la fontaine, dit Saint Épiphane (4); qui est la coupe pleine de la divine Sapience, dit André de Candie (5); qui est la cruche d'or où la manne céleste est gardée, dit Saint Éphrem (6). Avons-nous plus d'assurance de nous présenter à Dieu que jamais? c'est par l'entremise de celle à qui rien ne peut être dénié, dit Saint Épiphane (7). Les bénédictions de Dieu sont-elles aujourd'hui changées, de sorte que pour l'abondance de pain et de vin, d'huile et des autres fruits de la terre, on ne nous parle plus que du pain des Anges, des provisions des Bienheureux et des biens dont Dieu même jouit? c'est à Marie, après Dieu, que nous devons cet heureux changement, dit Saint Basile de Séleucie (8); à Marie, dis-je, qui est le vrai Paradis de ces richesses éternelles. O Marie! s'écriait jadis le dévot Archevêque de Nicomédie (9), qui pourrait comprendre les obligations inestimables que nous vous avons? car, par votre moyen, l'entrée du ciel nous a été accordée; par votre moyen, nous avons été rappelés de notre bannissement; par votre moyen, le glaive flambant a été retiré de l'entrée du Paradis, les portes des délices incompréhensibles ont été ouvertes, les espérances des Prophètes ont été réalisées, leurs prédictions ont été accomplies, nous avons reçu les assurances de notre rétablissement; enfin, par votre moyen, nous attendons la jouissance des biens qui ne finiront jamais.

IV. Je me figure parfois que nous sommes semblables à ces fils de famille qui, pour être nés dans des maisons opulentes, bien rentées, richement meublées et assorties de toute sorte de biens, pour être accoutumés à faire bonne chère et à marcher bien couverts, comme ils ne savent ce que c'est que l'incommodité, aussi ne peuvent-ils priser la douceur de leur condition, faute d'avoir

(1) Serm. de Genesi et interdictione arboris. — (2) Orat. de Laudibus sanctissimæ Dei Matris. — (3) Serm. in Assumpt. — (4) Serm. de S. Maria Deipara. — (5) Orat. II de Dormit. Deipara. — (6) Orat. de Laudibus sanctissimæ Mariæ Deiparæ. — (7) Serm. de Laudibus S. Deiparæ. — (8) Orat. de Annunt. — (9) Georgius Nicomediens., Orat. de Oblat. Deiparæ.

expérimenté la disette ou la peine que leurs devanciers ont eue à amasser les biens dont ils jouissent sans travail. De même, je crois que pour être dans le plein état du Christianisme et dans l'abondance des biens spirituels, nous sommes peu capables d'estimer notre bonheur au prix de ces bons Pères anciens, qui jadis criaient à la faim et qui se fussent estimés heureux d'amasser les miettes de la table des enfants de l'Église. Oh ! si le Saint Patriarche Jacob, qui mourut en l'attente du Salutaire de Dieu (1) ; oh ! si le bon vieillard Tobie, qui disait, à l'heure de la mort (2), qu'il tiendrait à très-grande faveur qu'à son défaut quelqu'un de ses descendants vécût pour voir la gloire et la clarté de Jérusalem, quand Dieu la visiterait ; oh ! si le grand Prophète Isaïe, qui, avec tant de soupirs, demandait à Dieu (3) qu'il rompît vitement les cieux et qu'il ne fît pas languir le monde plus longtemps ; oh ! si tous ces cœurs embrasés, dont parle Saint Paul (4), qui reçurent les promesses de Dieu sans en voir l'accomplissement, se contentant de saluer de loin les biens dont nous jouissons à présent, se trouvaient maintenant comme nous en la pleine possession du bonheur qu'ils ont si ardemment désiré, quel cas ils en feraient, et comme ils se sentiraient redevables au Verbe Incarné, et à celle qu'il a tant honorée que d'être la chair de sa chair, les os de ses os et le sang de son sang. Ils seraient plus capables que nous de juger de la différence qui se trouve entre nos Sacrements et les leurs, entre nos bénédictions et celles qui leur étaient octroyées, entre leurs souhaits et notre abondance. Ne laissons pas pourtant d'avoir la plus haute estime que nous pourrons du siècle fortuné où nous sommes et des biens que le ciel verse sur nous sans mesure, et de reconnaître par le bénéfice de qui nous les possédons ; car enfin, c'a toujours été le sentiment des Grands Pères de l'Église, qu'après Dieu nous en avons l'obligation entière à sa très-digne et très-honorée Mère.

V. Il y a douze cents ans que son fidèle serviteur et défenseur Saint Cyrille lui parlait de cette sorte en la noble assemblée du Concile d'Éphèse, où il combattit si courageusement pour elle contre le malheureux Nestorius. Je vous salue, Sainte Vierge, par le moyen de qui la très-sainte Trinité est glorifiée et adorée partout le monde, par qui les cieux sont remplis d'allégresse, les bienheureux Esprits sont comblés de joie ; Satan est précipité du haut du ciel, et tous ses adhérents mis en fuite ; l'homme est rétabli en sa première condition, voire en une meilleure fortune que celle dont il était déchu, l'idolâtrie est chassée, et les hommes sont ramenés à la connaissance de leur Créateur ; le Saint Baptême est communément conféré aux

(1) Gen. XIX. — (2) Tob. XIII. — (3) Cap. LXIV. — (4) Hebr. XI.

enfants de salut, et la sainte onction leur est administrée pour servir à leurs âmes de renfort; partout s'édifient les Églises, et toutes les Nations de la terre sont invitées à la pénitence. Par vous, ô très-bénite Dame! lui disait l'humble Idiot en sa Contemplation (1), l'innocence est réparée, la vie des Anges est rappelée en terre, Dieu est réconcilié et uni à l'homme, le Diable est vaincu et foulé aux pieds. Par vous, s'écriait le fervent Saint Éphrem (2), nous vivons maintenant sous la douceur de la loi d'amour, puisque vous êtes le divin papier où elle a été écrite du doigt du Saint-Esprit; par vous, tous les Ordres de l'Église ont reçu un nouveau lustre et un redoublement de courage; par vous, nos prières sont plus facilement ouïes de Dieu, puisque vous êtes l'encensoir de fin or où elles sont offertes. Sans vous (c'est la protestation du Bienheureux André de Crète) nous ne pourrions espérer d'être reçus de Dieu, mais vous êtes le divin levain qui avez donné le goût à notre nature, et l'avez d'une manière incompréhensible incorporée au Verbe divin pour être faite un pain conjointement avec lui.

VI. Oh! qui aurait l'esprit éclairé de Dieu pour pénétrer ces considérations! oh! qui aurait le goût et l'appétit spirituel ouvert pour savourer les douceurs intérieures de ce mystère! oh! qui pourrait estimer les biens, les délices et les trésors que nous avons en Jésus et en Marie! oh! qui aurait le sentiment des saintes âmes envers cette Dame, par les mains de qui passent toutes les faveurs que nous recevons du ciel! Le Séraphique Père Saint François, comme il est porté en sa vie, l'aimait d'un amour indicible pour ce sujet principalement, que d'elle, en elle et par elle Dieu s'était fait notre frère. Et le dévot Saint Bernard fondait en larmes toutes et quantes fois qu'il entrait dans cette considération. En effet, la pensée est puissante pour émouvoir nos cœurs à chérir d'un amour non moins efficace que tendre celle à qui après Dieu nous devons tout. Je dis tout, pour me servir de la profonde reconnaissance de l'incomparable Saint Augustin : car autrement, disait-il (3), que serait-ce de nous autres? « Disons-lui donc dans une parfaite reconnaissance : Vierge Sainte, c'est vous qui êtes notre Mère, Sara ne nous reconnaît point, Rébecca ne sait qui nous sommes. Il est vrai que nous avons tellement dégénéré de la vertu de ces Saintes, qu'il ne paraît plus dans notre conduite aucune trace qui fasse croire que nous sommes leurs enfants; mais si elles nous méconnaissent, nous espérons que vous n'oublierez jamais que vous êtes notre Mère. La bonté des hommes a ses bornes, au lieu que la sacrée Vierge a un abîme de miséricordes que

(1) Contempl. de B. Virg., c. IV. — (2) Orat. de Laud. sanct. Dei Matris. — (3) Serm. LVIII de Verbis Dom. : Sine hoc quid esset homo?

la malice humaine ne peut épuiser. Anathème à qui ne l'aimera pas (1) ! »

VII. Pour mieux concevoir ce qui précède, représentons-nous un État qui soit sans Jésus et sans Marie, sans les mystères de la vie et de la passion de celui-là, sans les admirables vertus et actions de celle-ci, sans le rapport et la confiance que nous avons en l'un et en l'autre, sans les Sacrements, sans les Fêtes et les Célébrations Catholiques, et sans tous les autres biens que nous tenons de la libéralité de notre bon Père Jésus et de la Sainte Vierge sa Mère; quelle serait la face de cet État autre que celle de l'ancien Judaïsme ou de la profane Gentilité, d'où nous avons été tirés pour découvrir l'admirable lumière de Dieu ? Quelle consolation reçoit mon âme lorsqu'elle entend qu'il y aura une éternité entière pour considérer ces merveilles, pour peser ces vérités, pour entrer dans le sanctuaire de ces saintes méditations, pour s'épanouir et se liquéfier en douces affections de reconnaissance, de remerciements et de bénédictions, pour voir Jésus et Marie, Marie en Jésus, et Jésus en Marie, pour les aimer d'un cœur entier, et les aimant se transformer en eux, et par cette transformation participer à leur bonheur, y participant leur rendre tout ce que nous pourrons pour tant de biens, et le rendant être totalement à eux! O douceur! ô contentement! ô éternité! qu'on peut bien dire que tu étais absolument nécessaire aux âmes fidèles ; car le temps, pour long qu'il fût, aurait été trop court pour rendre nos devoirs. Attendant cette heureuse saison, recevez, Sainte Dame, de la part de tous ceux qui vous aiment, les douces paroles du grand Saint Augustin, l'un de vos meilleurs serviteurs (2) : Qui pourrait vous remercier dignement et vous affectionner selon vos mérites, considéré qu'avec un signe de votre consentement vous avez empêché le monde de périr ? Quelles louanges vous pourrions-nous rendre après avoir été par votre moyen rétablis en l'amitié de Dieu? Daignez recevoir nos reconnaissances, quoiqu'elles soient beaucoup moindres que vos bienfaits, et ajoutez, aux obligations que nous vous avons de longue main, un petit mot de faveur auprès de celui qui ne vous saurait éconduire. Donnez entrée à nos prières à votre céleste bureau, où s'appointent les requêtes des suppliants, et en témoignage qu'elles ne vous ont pas été désagréables, signez la grâce de réconciliation, qu'en toute humilité nous vous demandons.

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Serm. XVIII de Sanctis.

§ II. — *Des obligations que nous avons de l'honorer.*

I. Si les obligations que nous avons d'aimer la Mère de Dieu sont grandes, celles qui nous contraignent à l'honorer ne sont pas moindres. Nous le devons en premier lieu, pour autant qu'elle est digne de tout honneur. Car il n'est pas jusqu'à son nom, dit le Bienheureux Martyr Méthodius (1), qui ne soit une fontaine d'honneur, ruisselante en grâces et en bénédictions. Que si toute l'antiquité a tant rendu de respect, comme de raison, à la salle que le Sauveur choisit pour son dernier banquet, que d'en avoir fait la première Église du monde, la Sainte Vierge n'en mérite-t-elle pas beaucoup davantage, puisque Saint Ambroise l'appelle avec raison la salle animée (2), où se sont accomplis les plus ineffables mystères de notre salut, et que Saint Fulgence (3) ordonne que nous la révérions ni plus ni moins que la salle d'où le Rédempteur sortit pour combattre le monde et l'enfer, paré de la riche casaque de notre humanité? Si Dieu se montra jadis si jaloux de l'honneur qui était dû à l'Arche de l'alliance, que de punir de mort la seule curiosité de la regarder, pour ce qu'elle n'était pas accompagnée de révérence, que fera-t-il pour l'Arche vivante du Nouveau Testament, laquelle est destinée, dit Saint Ildefonse (4), à enclore la Majesté de Dieu, non en figure, mais en vérité? Si la montagne de Sinaï fut jadis si auguste, d'autant qu'un Ange s'y trouvait avec Moïse, qu'il était défendu d'en approcher sous peine de perdre la vie, quelle comparaison y a-t-il de Sinaï avec la sainte Montagne que Dieu s'est préparée pour y construire son Palais Royal, ainsi que remarque Saint André de Candie après le Prophète David (5)? Si parmi les profanes un navire a été tant prisé pour avoir porté le vaillant Capitaine des Argonautes avec sa troupe victorieuse, qu'on l'a gardé comme une précieuse relique, quoique cassé de vieillesse et tombant en pièces, quel honneur ne méritera pas celle que l'Église Sainte appelle (6) le Navire du céleste marchand, chargé d'une provision divine pour la nourriture des âmes? Si Esther, pour avoir fait révoquer l'édit de mort qui avait été prononcé contre les Juifs, fut accueillie avec tant de réjouissance qu'on eût dit qu'on célébrait le jour natal de la Judée (7), quelle fête faudrait-il faire à celle qui, suivant l'éloge que la même Église lui donne, a fait changer en bénédiction la première malédiction que Dieu avait jetée non sur une poignée de gens, mais

(1) Orat. in Hypapant. — (2) Lib. de Instit. Virg., c. VII. Aula cœlestium Sacramentorum. — (3) Serm. de S. Stephano. Trabea carnis indutus de aula uteri virginalis egressus est. — (4) Serm. I de Assumpt. — (5) Psalm. LXVII. — (6) Prov. XXXI. — (7) Esther. VII.

sur toute la race des hommes? Si Judith reçut les milliers d'acclamations (1) pour avoir abattu le lier ennemi des Hébreux, et par même moyen avoir détourné la guerre qui les menaçait, quels triomphes ne mérite point notre vaillante Princesse, qui a mis sous ses pieds et sous les nôtres quand et quand le plus redoutable ennemi que nous eussions, et l'a terrassé sans espérance de se pouvoir relever? Où pourrait-on rencontrer une langue assez éloquente (2), disait jadis le Bienheureux Saint Basile de Séleucie, qui pût rehausser comme il faudrait les Grandeurs de la Mère de Dieu? Où trouverait-on des fleurs pour faire une couronne à celle qui a porté la fleur de Jessé, dont tout le monde est embaumé? Où prendrait-on des présents sortables à l'excellence de celle qui surpasse en bienfaits tout ce qui se retrouve en l'Univers? Car si Saint Paul a bien osé dire, parlant des Saints, que le monde n'en était pas digne, avec quelles paroles faudrait-il relever le mérite de celle qui les surpasse tous en grandeur et en sainteté, beaucoup plus que le Soleil ne surpasse les étoiles en clarté?

II. Nous le devons en outre pour avoir été par elle honorés plus que l'esprit humain ne saurait comprendre. Voici ce qu'en dit Saint Anselme en son livre de l'Excellence de la Sainte Vierge (3) : Si nous avons l'honneur d'appartenir à un tel Père et à un tel Frère, comme est le Rédempteur du monde, reconnaissons hardiment que nous devons cette inestimable faveur à la très-sacrée Vierge et à sa très-bénite fécondité, à qui cette dignité a tellement été accordée, que sans la Virginité féconde notre nature n'eût jamais été relevée de la sorte. Que si parmi les abaissements de cette vie notre race a été tellement ennoblie que d'être reçue à l'alliance de Dieu, et si dès maintenant nous reconnaissons ce bienfait être si grand qu'il surpasse infiniment notre portée, quel moyen de nous contenir lorsque nous verrons notre frère couronné de gloire et assis sur le trône d'honneur? De quelle joie sera saisi notre cœur quand nous saurons l'affection qu'il nous porte, et le moyen qu'il a de nous rendre tous bienheureux, comme ayant reçu un Pouvoir absolu sur tout ce qui est au ciel, en la terre et aux enfers.

III. Nous le devons d'abondant, puisque toutes les créatures sensibles et insensibles font à qui mieux pour l'honorer. La mer et la terre y vont à l'envi, dit le Bienheureux Proclus (4), celle-là accoisant ses flots et se rendant plus souple et traitable aux commandement de la Mère de Dieu, et celle-ci témoignant à sa façon la joie

(1) Judith. XIII. — (2) Serm. in Annunt. — (3) Cap. IX. — (4) Homil. de Christi Nativit.

qu'elle reçoit d'être foulée aux pieds des pèlerins qui vont pour lui rendre leurs vœux. Prenez garde aux troupes qui abordent de toutes parts pour lui faire hommage, dit Saint Jean Damascène (1), considérez que les plus apparents et les plus honorables du peuple chrétien sont les beaux premiers à lui présenter leur service. Voyez-vous après eux un grand nombre d'étrangers, jusqu'aux Princes des ennemis, qui sont chargés de présents et désirent d'être tenus au nombre de ses vassaux. Que doivent faire parmi cette réjouissance publique les Bienheureux Esprits, qui approchent de plus près la personne du Roi son Fils, et donnent sans comparaison plus avant que nous dans la connaissance de ses mérites?

IV. Nous le devons beaucoup davantage, si nous considérons comment Dieu même l'a honoré. Car pouvait-il aller plus avant que de la choisir pour être par elle attiré du ciel en terre et la vouloir avoir pour Mère, pour Nourrice, pour Régente, pour Coadjutrice en l'œuvre de notre réparation, pour Gouvernante de son État, pour Avocate de ses chers enfants, pour Médiatrice envers soi, pour Protectrice de son Église, pour Générale de ses finances et de ses armées, pour Compagne de sa grandeur, pour Dame et Maîtresse avec lui de tout ce qui est au-dessous de lui. Bienheureuses Intelligences, concevez, si vous pouvez, quelque chose de plus grand et de plus auguste; et si vous ne le pouvez, confessez avec nous que Dieu a pris un plaisir infini à l'honorer, et que la très-sainte Trinité a travaillé à rehausser la Fille, la Mère et l'Épouse sans pair.

V. Nous le devons en dernier lieu, dit Léonce (2), Évêque de Néapolis en Chypre, à cause que Dieu agrée et reçoit comme fait à soi-même l'honneur qui est rendu à cette Dame. Car le ciel, à le bien prendre, n'est autre qu'un écho de louanges, louanges qui s'adressent parfois immédiatement aux Saints, mais toujours se vont rendre à Dieu, ainsi qu'à leur dernière fin; et plus elles sont excellentes, plus il en tire d'honneur et de gloire. Mais, parmi toutes les autres, celles qui s'adressent à la Sainte Vierge ont un parfait retour à lui, qui est plus agréable que le reste du revenu qu'il tire de ses créatures. Le ciel est un cabinet de merveilles, fourni de toutes pièces rares, qu'il n'est pas possible de priser ou admirer, que l'honneur en revienne à celui qui non-seulement en est le maître, mais encore l'ouvrier. Le ciel est une disposition de miroirs animés qui font une admirable réflexion et rejettent droit à Dieu tout ce qu'ils reçoivent. Le ciel est un concert de louanges où toutes les voix s'accordent à bénir souverainement Dieu et à lui rapporter tout l'honneur de la

(1) Orat. I de Nativit. B. Virg. — (2) Lib. V Apolog. contra Judæos. Citatur in Synodo II Nicena, act. V.

Sainte Sion. Il est vrai que la Vierge, par-dessus tous ceux qui sont là-haut, reçoit un très-grand tribut de gloire; mais elle n'en fait état sinon pour fournir aux redevances qu'elle paie continuellement à Dieu. Elle reçoit d'une main nos reconnaissances, et de l'autre elle les offre à celui à qui elle doit tout. Partant n'appréhendons jamais qu'il y doive avoir de l'excès, puisque à la fin tout aboutit à sa Majesté, qui doit être reconnue, glorifiée et adorée sans mesure et sans fin.

§ III. — *Des obligations que nous avons de la servir.*

I. C'est folie de dédaigner ou de trouver étrange ce mot de service, puisqu'il n'est rien au-dessous de Dieu qui ne serve. Qui sert à la vanité, qui aux riches, qui aux plaisirs, qui à soi-même, qui à autrui, qui d'une manière, qui d'une autre. Parmi les Seigneurs et les Princes, les moindres servent aux plus grands; et celui qui croit n'avoir personne à qui servir, bien souvent est asservi au vice. Partant il ne s'agit plus de ne pas servir, mais de mettre son service en bon lieu. L'ambitieux sert à l'honneur, et sa récompense s'en va en fumée; le tenant et l'avare sert à l'argent, et, pour tout gage, il n'emporte qu'un cuisant souci; le charnel sert à ses plaisirs, qui le paient en soupirs et en regrets. L'un court les mers, l'autre bat la campagne; celui-là consume le sien, celui-ci sue et se peine jour et nuit; qui va aux hasards, qui prodigue sa vie pour celui qui ne lui en saura jamais gré. Est-ce pas faire trop bon marché de service? Choisisse mieux qui pourra; pour moi, je veux être à la Mère de Dieu et la servir, s'il y a moyen, autant que Dieu peut agréer le service qui est rendu à une créature. Car où pourrai-je rencontrer un objet digne d'être servi? et qui jamais a fait une fortune semblable à celle des serviteurs de cette Princesse? Ont-ils par quelque malheur encouru la disgrâce et l'indignation de Dieu? il n'y a rien de semblable à elle pour faire leur paix et les remettre en ses bonnes grâces. Ont-ils quelque affaire à traiter avec lui? il ne faut point chercher d'autre Médiatrice qu'elle. Se trouvent-ils au milieu des dangers? elle leur sert de bouclier et de rempart. Sont-ils environnés de leurs ennemis? il n'y a puissance quelconque qui subsiste devant elle, ou qui ait seulement l'assurance de supporter l'éclat de sa face. Ont-ils besoin de quelque faveur du ciel ou de quelque présent de la terre? elle porte les clefs des finances de Dieu, et ne faut pas penser qu'elle puisse souffrir que les siens soient dans la disette. A la mienne volonté que les aveuglés serviteurs du monde voulussent pénétrer ce secret; car enfin que peuvent-ils espérer de semblable, après avoir usé leur vie et supporté toutes sortes de travaux? Croient-ils par aventure être mieux fortunés que tant de millions qui ont

passé devant eux, sans avoir acquis autre chose avec leurs longs services, sinon un funeste repentir? Faut-il pas avoir l'imagination blessée pour quitter ainsi le vrai pour l'apparent, et un bien qui est assorti de tous biens pour un fantôme et une idole de rien? « Mais, ô ma Sainte Maîtresse! je voudrais que mon engagement fût plus pur, qu'il fût moins intéressé. Tous vos serviteurs font une si grande fortune, que je crains l'amour-propre dans cet esclavage; vos chaînes sont trop délicieuses, et celui qui a ce partage est trop heureux. Mais si, par impossible, vous pouviez arrêter la source de vos libéralités, je vous servirais de tout mon cœur, sans rien prétendre que l'honneur et la joie d'être du nombre de vos domestiques (1). »

II. Que si mes paroles sont trop faibles pour pénétrer ces cœurs endurcis, ou que la vanité s'en soit tellement emparée qu'il n'y ait nul moyen de la débusquer, au moins qu'elles fassent quelque effort dans les âmes qui sont dédiées au service de la Reine du ciel et leur donnent sujet de bénir Dieu pour le choix que le ciel a fait d'elles. Et si de fortune elles sont si nobles et si généreuses que de vouloir mettre à part tous les intérêts qu'elles pourraient prétendre à la suite de cette Dame, qu'il leur souvienne que quand bien elles n'y feraient aucun profit, ce ne leur est que trop d'honneur de pouvoir se glorifier d'être du train et de la famille de la Mère de Dieu. C'est de quoi les plus relevés esprits du ciel se prisent, c'est le plus honorable titre qu'ils portent après celui de serviteurs de Dieu; encore ne faut-il pas estimer que ce soient des qualités différentes. C'est une même Cour que celle du Fils et de la Mère, et les mêmes Officiers de tous les deux. C'est pourquoi il ne faut penser qu'il y ait rien plus auguste ni de plus divin que d'être couché sur cet état. Ce qui fait que je ne m'étonne plus que le Saint Martyr Méthodius (2) ait appelé la Sainte Vierge l'Autel des âmes, puisque les plus belles et les plus relevées qui aient été dès le commencement du monde se sont offertes et comme immolées à son service. Bien vous soit à ce sujet, sacrées victimes, qui vous êtes vous-mêmes agencées sur ce divin bûcher, pour être, par les flammes de votre charité et par vos humbles devoirs, consumées au service de celle à qui tout ce qui sert à Dieu tient à très-grand honneur de servir. Pour moi, Sainte Dame, si j'avais autant de vies qu'il y a de grains de sable au monde, et autant de moyens de vous servir qu'en ont toutes les créatures ensemble, encore n'y en aurait-il pas assez pour contenter le désir de mon cœur, qui dès maintenant consentirait très-volontiers à ne plus être, s'il n'avait l'espérance de vous servir et de vous aimer à jamais.

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Orat. in Hypapant.

LA

COURONNE DE BONTÉ

DE LA MÈRE DE DIEU

TROISIÈME TRAITÉ.

Recherchant la raison pourquoi parmi plusieurs éloges que le grand Archevêque de Crète, Saint André de Jérusalem, donne à la Bienheureuse Vierge (1), il la nomme trois fois Reine, d'abord je me suis persuadé qu'il lui baille ce nom à raison du triple domaine qu'elle a au ciel, en la terre et aux enfers, ainsi que disaient le dévot *Idiot* et Arnoud de Chartres sur la fin du précédent traité (2). Mais entrant plus avant en discours, j'ai commencé de dire à part moi : Serait-ce point encore à l'occasion des trois Couronnes qu'elle a reçues en trois divers états, savoir est de celle de la plénitude de grâce qui lui a été donnée au point de sa Conception; de celle de maturité dont elle a été honorée, quand elle a conçu le Verbe Divin, et de celle de gloire, qu'elle a reçue au jour de son Assomption? Serait-ce point plutôt en considération de la triple Couronne que dès le commencement j'appelais d'Excellence, de Pouvoir et de Bonté? Il serait malaisé de nier que toutes ces raisons ne soient de mise. Néanmoins je m'arrête à la troisième, et ce d'autant plus volontiers qu'ayant déjà fait voir la beauté de deux de ces Couronnes, il ne reste plus que la troisième qui est celle de sa Bonté, laquelle si elle n'a tant d'éclat et de majesté que les deux autres, elle a en échange d'autant plus d'attraits; car elle jette un rayon de douceur qui rend la Reine du Ciel plus aimable et plus accostable que les premières. Ce qui me fait espérer que le dévot lecteur prendra courage pour aller jusqu'au bout de ces traités, et que le goût qu'il y prendra aura plus de pouvoir sur lui que l'ennui de la longueur lui pourrait causer.

(1) Orat. II de Dormit. B. Virg. — (2) Cap. XII, § 3.

DISCOURS FONDAMENTAL

DU TROISIÈME TRAITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Que la Sainte Vierge est la mère de ceux qui lui ont une dévotion spéciale, d'une façon bien plus particulière que des autres.

Jusqu'ici je me suis arrêté à représenter le Pouvoir de la Mère de Dieu sur l'Église en général, les bons offices qu'elle lui rend, les obligations que nous lui avons à ce sujet, sans descendre plus bas, et sans rechercher par le menu ce qu'elle fait en faveur de ceux qui lui portent plus d'affection. Ce discours était réservé pour le troisième traité, lequel à cette occasion porte le titre de Couronne de Bonté, d'autant que c'est à ceux-ci, comme à ses bien-aimés, que la très-sacrée Vierge l'a fait singulièrement paraître, versant sur eux l'abondance de ses douceurs. Ce discours sera agréable, et j'en vais jeter les fondements.

§ I. — *Que la Sainte Vierge est la vraie Mère de tous les enfants de l'Église.*

I. Si un grand Sage a eu droit d'appeler le miel un consumé de douceur (1), je puis bien dire que le mot de Mère est un consumé de bonté. C'est pourquoi, ayant à découvrir en tout ce traité les rares effets de la Bonté de la Sainte Vierge envers ses bien-aimés enfants, je me suis attaché au doux titre de Mère qu'elle porte, estimant que j'y rencontrerai tout ce que l'esprit humain saurait désirer pour relever son incomparable Bonté. Néanmoins, parce que mon intention n'est pas de m'étendre beaucoup sur ce sujet, je dis seulement que la Sainte Vierge peut être appelée Mère de tous les enfants de l'Église, et comme Mère et comme Épouse du Sauveur, qui sont deux qualités dont il a été ci-dessus assez amplement discouru.

Premier titre par lequel la Sainte Vierge est la Mère des enfants de l'Église.

II. Pour le regard du premier titre, il ne se peut nier que, comme Mère du Sauveur, elle ne soit quand et quand la Mère de tous les

(1) Eccli. xi. Initium dulcoris habet fructus illius.

enfants même du Sauveur. Car si le Prophète Isaïe (1) a eu droit de dire que Sara a engendré tous les Juifs, pour autant qu'elle a été la Mère d'Isaac, de qui ils sont descendus ; si Dieu même a témoigné à Rébecca (2) qu'elle portait deux peuples entiers dans ses flancs, qui devaient combattre l'un contre l'autre, à raison des deux jumeaux Jacob et Ésaü, dont pour lors elle était enceinte, pourquoi ne dirons-nous pas que la Sainte Vierge ayant le Sauveur en son ventre, elle y avait aussi tout le peuple chrétien ? Et pourquoi ferons-nous difficulté de la nommer la Mère de tous ceux qui ont pour Père le Rédempteur du Monde, que le Prophète Isaïe appelle le Père du siècle a venir, ou, comme lisent les autres, le Père de l'éternité ? Pourquoi en ferons-nous difficulté, encore une fois, puisque la raison est pour nous, et que les Saints Docteurs n'en font point ? Au même instant qu'elle consentit d'être Mère de Dieu, dit Saint Bernardin le Siennois (3), elle consentit aussi à être la Mère de tous les enfants de salut, et dès lors elle les porta en ses entrailles. Quoi ! dit Saint Bonaventure (4), croyez-vous que la Vierge, qui est d'une façon singulière la Mère du Sauveur, ne soit pas encore la Mère générale de tous les fidèles ? Et ailleurs (5) : La vérité nous enseigne que Marie d'une portée a eu deux sortes d'enfants, dont l'un est Dieu et homme, et l'autre est purement homme ; du premier elle est mère par nature et corporellement ; du second, par grâce et spirituellement. Et l'Abbé Guerric (6) ayant montré qu'elle doit être appelée, avec plus de raison qu'Ève, la Mère des vivants, pour autant qu'elle a conçu la vie substantielle, qui est le Sauveur de nos âmes, et en lui et par lui l'a communiquée à tous ses descendants spirituels, il ajoute ces belles paroles : Un seul était conçu par nature, et les autres étaient régénérés en lui, en qui ils étaient tous compris. Car tout ainsi que lorsque Dieu donna l'être au premier homme, il le donna par même moyen à toute sa postérité, qui était contenue en lui, de même la Sainte Vierge, mettant au monde le second Adam, enfanta par conséquent une multitude innombrable d'enfants, que nous appelons la semence spirituelle du Sauveur. Saint Germain de Constantinople lui parle en cette sorte (7) : Vous êtes la Mère de l'Agneau et du Pasteur tout ensemble. Vous avez remporté un honneur qui surpasse celui de tous les triomphes du monde, lorsqu'en un seul Fils, qui est sorti de vos entrailles, vous avez donné l'être et la naissance à tout le peuple chrétien, et avez fait que ceux qui étaient vos frères par nature, le fussent aussi de l'unique

(1) Cap. LI. Attendite ad Abraham patrem vestrum, et ad Saram, quæ peperit vos. (2) Gen. XXV. — (3) T. III, Serm. VI, art. 2, c. II. — (4) Speculi B. Virg., c. VIII. — (5) Ibid., c. III. — (6) Serm. I de Assumpt. — (7) Orat. de Assumpt.

Fils de Dieu. Et au même sens, le Bienheureux Saint Ildefonse dit que cette Vierge est celle au ventre de qui toute l'Église reçoit les arrhes de l'alliance qu'elle a contractée avec Dieu (1).

III. A ce sujet le Cardinal Pierre Damien appelle la Sainte Vierge la Mère du Père (2), la source de la fontaine et l'origine du Prince. A ce sujet Saint Ambroise (3), et après lui le même Saint Ildefonse (4), lui approprient ces paroles du Cantique d'amour (5) : Votre ventre est semblable à un monceau de froment, avec une bordure de lis. Car jaçoit qu'à proprement parler elle n'eût en son ventre virginal, qui est signifié par le lis, que le seul grain de blé dont il est dit en l'Évangile que s'il n'est jeté en terre pour y mourir, il demeure sans fruit; néanmoins parce qu'en ce grain était contenue la plantureuse moisson qui devait remplir les campagnes de l'Église, il est appelé non un grain simplement, mais un monceau de blé; d'autant que, comme dit Saint Épiphane (6), la Sainte Vierge a été le champ qui n'ayant jamais été ouvert ni cultivé, a toutefois produit le grain du céleste froment, et en lui toutes les gerbes qui doivent être transportées au grenier du Paradis. La rencontre de Saint Athanase (7) me semble excellente à ce propos. Car faisant allusion au Cantique nuptial de David (8), où il est dit que l'Épouse est à la droite de son Bien-aimé, avec sa belle robe récamée d'or, et qu'elle est environnée de diversité, il appelle la Sainte Vierge la Mère diversifiée, et voici ses propres termes : Cette seconde Ève s'appelle proprement la Mère de la vie, et elle est diversifiée des prémices de la vie immortelle, qu'elle a causée à tous les vivants. Sans doute qu'il l'appelle la Mère diversifiée à raison de la grande diversité d'enfants spirituels qu'elle a portés en son sacré ventre. Ce qui est aisé à confirmer, parce que le Sauveur se donne le même nom au Psaume cent trente-huitième, où nous lisons : Il n'y a pas un seul de mes os que vous n'ayez compté, et ma substance est au plus bas lieu de la terre; le texte original dit : J'ai été diversifié au ventre de ma mère. Mais comment diversifié, sinon par la multitude des membres de son corps mystique, qui sont si différents les uns des autres en offices et en perfections? Membres sans qui le même Sauveur au même endroit s'appelle imparfait; membres qui devaient tous être joints et incorporés à leur chef dans les sacrés flancs de la Vierge. Voilà pourquoi cette excellente liaison étant faite, et les parties étant unies ensemble avec une juste proportion, et les membres étant joints à leur chef, il ne leur restait plus sinon de naître par la grâce, et de

(1) Serm. II de Assumpt. — (2) Serm. III de Nativit. B. Virg. — (3) Lib. de Instit. Virg., c. XIII. — (4) Serm. I de Assumpt. — (5) Cap. VII. — (6) Serm. de Laudib. Virg. — (7) Serm. de Annuntiat. — (8) Psalm. XLIV.

s'avancer tous les jours, d'autant que déjà ils étaient immatriculés et reçus au nombre des enfants de Dieu.

IV. Qui sera celui qui, considérant ceci attentivement, ne confesse que la sainte Église a un très-grand sujet de dire que la grâce substantielle de Dieu s'étant répandue dans le sein de la Bienheureuse Vierge, elle portait des secrets qu'elle-même ne comprenait pas? Car non-seulement l'union personnelle du Verbe avec la chair de la Vierge, et l'opération invisible du Saint-Esprit, lequel avait formé le divin corps du Sauveur dans ses chastes entrailles, se peuvent appeler des lettres closes; mais encore la lignée spirituelle qu'elle concevait dès lors sans la connaître en particulier, et les desseins de la divine prédestination sur les enfants du Sauveur, qui commençaient en elle et par elle de sortir en évidence, sont à vrai dire des secrets que nul autre que Dieu seul ne connaît. Qui n'admirera la grandeur de la bénédiction, laquelle a été versée sur le bienheureux ventre de cette Dame, qu'à bon droit nous appellerions la pépinière du Paradis? Car si on prise tant la bénédiction qui fut jadis donnée, par le mérite de la fidèle obéissance d'Abraham, au ventre de Sara son épouse, et la promesse qui lui fut faite qu'elle porterait un fils, lequel serait béni de Dieu et duquel viendraient les Rois et les Princes des peuples entiers, quelle estime devons-nous faire de la fécondité de la Vierge, qui non-seulement a baillé au monde le fruit souverainement béni et désiré de toutes les nations de la terre, mais de plus a produit une multitude innombrable d'enfants spirituels? Car de ce sacré ventre est sorti le collége des Apôtres, l'escadron des Prophètes, l'armée des Martyrs, la légion des Confesseurs, l'essaim des Religieux, la troupe des Vierges, la bande des Veuves et des Mariées, bref, tout ce qui aujourd'hui bénit Dieu dans le ciel, et qui l'y bénira à jamais, est le fruit du ventre de Marie. Oh! si cette bonne Dame de l'Évangile eût eu la connaissance de tous ces mystères, combien elle eût bien autrement haussé sa voix pour appeler bienheureux le ventre où s'étaient rencontrées et faites tant de merveilles! Mais le ciel se contentait de la naïveté de cette simple âme, pendant que les Saints Anges relevaient leurs pensées jusque au-dessus du firmament, adorant profondément l'auteur de ces incompréhensibles grandeurs.

Second titre par lequel la Sainte Vierge est Mère de tous les enfants de l'Église.

V. En second lieu, la Sainte Vierge est Mère des enfants de salut en qualité d'Épouse du Sauveur; je dis de cette première et principale Épouse qu'il a choisie pour sa fidèle compagne, pour la Dame

de tous ses biens, et pour sa coadjutrice en l'œuvre de notre réparation. Et d'autant que je me suis assez étendu sur ce titre au second traité, je remarque seulement en passant que cette vérité est autorisée de Saint Augustin, lequel enseigne (1) que la Vierge s'appelle à bon droit la Mère par esprit des enfants et des membres du Sauveur, puisqu'elle a coopéré par sa charité à leur naissance spirituelle. Si vous demandez à Saint Anselme en quel temps cette divine Épouse s'est délivrée de tous ses enfants spirituels, il vous dira que c'a été lors de la Passion de son bien-aimé Fils et très-béni Époux (2). Car pendant qu'il agonisait sur le lit de la Croix, elle, pour coopérer de son côté comme Mère à mettre au monde une lignée spirituelle, qui devait surpasser le sablon de la mer, souffrait des tranchées étranges, et un martyre intérieur beaucoup plus rude que tous les tourments corporels. Ce qui a fait dire à Rupert (3) qu'il y eut une très-grande différence entre son premier enfantement, lorsque le Sauveur naquit d'elle en Bethléem, et le second, quand elle s'accoucha de nous près de la Croix. Car pour le premier, non-seulement il fut sans douleur et sans travail quelconque, mais encore il fut accompagné d'un extrême contentement d'esprit; au second, son âme fut outrepercée du glaive de détresse, et réduite aux abois d'une extrême langueur. Ce fut lors, disent les Saints Pères, que Saint Jean l'Évangéliste reçut le droit d'aînesse, et qu'en sa personne la Sainte Vierge fut faite Mère de tous les enfants du Sauveur. Ce fut lors que lui disant : Femme, voilà votre Fils! il lui recommanda par même moyen tous les autres, non comme étrangers, mais comme ses propres enfants, qu'elle aidait à mettre au monde, et qu'elle devait élever pour le ciel.

VI. Heureuse journée pour la Mère, mais bien plus heureuse pour les enfants! Que Job maudisse tant qu'il voudra la nuit de sa conception (4), et le jour qui le fit sortir du ventre de sa mère ; qu'il souhaite à ce jour-là les ténèbres éternelles, et qu'il désire le voir effacé du calendrier, ou au moins tenu parmi les jours infortunés et de mauvaise aventure; que Jérémie s'en prenne à sa mère et se plaigne de quoi elle lui a fait voir la lumière (5) ; pour moi, je voudrais bien avoir toute l'éloquence des hommes et des Anges, afin de pouvoir bénir ce jour mille fois heureux qui nous a faits enfants d'une telle Mère, et nous a procuré le bonheur d'appartenir à un tel Père. Que ce jour tienne le premier rang parmi les plus heureux de l'année; que ce soit un jour d'actions de grâces et de reconnaissance; que sa mémoire soit auguste parmi toutes les autres célébrités, et qu'on chante à l'honneur

(1) Lib. de Sancta Virgin., c. VI. — (2) De Excellent. Virg., c. V. — (3) Lib. XIII in Joann. — (4) Cap. V. — (5) Cap. XV.

du Père et de la Mère les plus agréables Cantiques que l'amour et l'affection pourront suggérer aux enfants de l'un et de l'autre.

§ II. — *Qu'elle est Mère de ses dévots enfants, d'une façon plus particulière que des autres.*

I. Nous n'avons pas découvert tout le bonheur des enfants de la Mère de Dieu; il y a encore un secret caché sous ce nom de Mère, auquel consiste leur premier et principal avantage, qui est une inclination de bienveillance toute particulière qu'elle a envers ceux qui lui sont plus chers. Afin de la mieux comprendre, il faut remarquer que toute cause, pour générale et universelle qu'elle soit, a quelques particuliers effets, qui lui sont spécialement attribués. Le Soleil est voirement le père commun de tout ce qui est engendré au-dessous de la Lune, et son action intervient à la production de toutes les choses matérielles; ce nonobstant il ne laisse pas de regarder l'or comme son propre et particulier effet, et les alchimistes le nomment à cette occasion le Fils du Soleil. Contemplez-le seulement de près, et vous jugerez incontinent que le Soleil a pris plaisir à le former et à le façonner ès entrailles de la terre sa mère, et à le rendre tant qu'il a pu semblable à soi. Car, comme il est Prince des astres, aussi l'a-t-il fait le Roi des métaux. Voyez la couleur de l'or, elle retire à celle des rayons du Soleil, qu'à ce sujet les Poëtes appellent dorés. Regardez son éclat, il a quelque chose de celui du Soleil. Considérez ses propriétés, et confessez qu'il est aucunement incorruptible comme le Soleil, puisque le plus violent de tous les éléments, qui est le feu, ne le saurait endommager. Jamais il ne charge ni rouille, ni crasse, ni autre signe de vieillesse, et seul entre tous les métaux il ne salit aucunement la main de celui qui le manie. En son usage même il est ami de la nature et de la vie de l'homme, ni plus ni moins que le Soleil son père; bref, vous diriez qu'il a voulu que l'or fût au centre de la terre ce qu'il est lui-même au milieu du ciel.

II. Entre toutes les causes qui s'étendent à plusieurs effets, il n'en est point de plus universelle que Dieu. Toutefois la Sainte Écriture, la raison et l'expérience font foi qu'outre la providence générale qui regarde toutes les œuvres de ses mains, sans en excepter aucune, il en a une autre spéciale qui aboutit particulièrement au bien de sa créature raisonnable; voire encore une très-spéciale qui vise au gouvernement de ceux qui se jettent comme à l'abandon entre ses bras. Et pour ne pas éloigner mon discours des Mères, Rébecca était une sainte et l'une des plus vertueuses Dames qui fût en l'Ancien Testament; toutefois c'est une chose indubitable qu'elle aimait Jacob,

son puîné, incomparablement davantage qu'Ésaü, qui était son aîné. Il me souvient de ce que rapporte un historien grec, que les Lacédémoniens étant en peine qui des deux fils, que leur Reine Ægina avait portés d'une ventrée, était l'aîné, un certain Panitès, Messénien, leur conseilla de prendre garde auquel des deux la Mère témoignerait plus d'inclination. A quoi quelques-uns ayant fait attention, il se trouva que toujours elle levait, elle habillait et allaitait Euristhénès avant son frère Proclès, ce qui les fit résoudre à le nommer successeur et héritier légitime de la couronne d'Aristodémus, son père.

III. Considération qui me donne entrée à la vérité fondamentale de ce troisième traité, savoir est, qu'encore que la Sainte Vierge soit par effet la Mère de tous les enfants du Sauveur, cela n'empêche pas pourtant qu'il n'y en ait quelques-uns qu'elle chérisse d'une particulière affection, qui aient l'honneur de ses bonnes grâces par-dessus les autres, et pour qui spécialement elle emploie la rare faveur qu'elle a près de Dieu. Les témoignages que j'en produirai en plusieurs discours, les assurances que nous prendrons des caresses ordinaires qu'elle fait aux siens, serviront de preuve à cette vérité. Pour maintenant, c'est assez dire qu'une telle préférence est hors de tout reproche et de tout blâme; car s'attachant par bienveillance aux uns plutôt qu'aux autres, et leur faisant meilleure part de son crédit, elle use du sien comme il lui plaît; qui le pourra trouver mauvais? Elle imite Dieu même, de qui le plaisir est de tirer le pauvre de la poussière, pour le mettre sur le trône de la gloire, ainsi qu'elle dit en son Cantique; qui a sujet de s'en fâcher? Elle rend plus d'amour à qui en a plus pour elle, et fait plus de bien à qui la sert d'un cœur plus franc; y a-t-il occasion de s'en plaindre? Elle suit les mouvements et les affections de son Fils, et fait plus de caresses à ceux qu'elle sait lui être plus agréables; faut-il que, pour ce qu'elle a le cœur si bon, nous regardions de travers ses faveurs et ses favoris? Oh! que ce mot est doux! oh! que ces personnes sont heureuses! oh! que de grandeurs de Bonté s'apprêtent pour elles! oh! que j'en aperçois en cet œil bénin et gracieux dont sans cesse elle les regarde! oh! si ceux qui vont si ardemment après la faveur du monde les connaissaient! oh! si la Sainte Vierge leur dessillait les yeux et leur jetait un rayon de sa lumière pour se faire connaître à eux! oh! si elle leur versait dans le cœur une seule goutte de la douceur dont elle remplit les âmes de ses nourrissons, comme ils se hâteraient de tout quitter pour courir après cette seule faveur, qui serait capable de les combler d'un éternel bonheur! Vierge Sainte! c'est à vous à toucher les cœurs et à conduire mon esprit et ma plume

pour représenter désormais l'heureux sort de ceux qui vous aiment et que vous aimez particulièrement, et les indicibles profits qu'ils tirent du peu de service qu'ils vous rendent.

LA PREMIÈRE ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE D'EXCELLENCE DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE II.

Qu'elle soit le principe de bonheur éternel des siens.

La vérité fondamentale de l'État spirituel est celle-ci, qu'il n'y a qu'un seul bonheur qui mérite proprement ce nom et qui soit digne d'occuper notre cœur, savoir est le bonheur éternel, lequel consiste en l'heureux accomplissement de notre prédestination. Quiconque nous traverse en la poursuite de ce bonheur, quelque bien qu'il nous puisse faire, il doit être tenu pour notre capital ennemi; quiconque, par un désir de notre avancement, nous aide à l'acquérir, peut être appelé notre intime ami; et qui plus y contribue, mérite la meilleure place en notre affection et en notre reconnaissance. Ce que je dis pour autant que mon dessein me porte à rechercher en leur source les particulières obligations que nous avons à la Mère de Dieu, et à la faire voir en ce discours comme le PRINCIPE DU BONHEUR ÉTERNEL DES SIENS, c'est-à-dire de ceux pour qui elle a une inclination spéciale de Bonté. Non que pourtant je veuille dire qu'elle en soit le premier Principe, ce serait excessivement offenser l'infinie bonté de Dieu et les mérites du Sauveur; mais bien prends-je de faire voir qu'après eux les enfants choisis de la Vierge peuvent dire que, si jamais ils jouissent du Souverain Bien, ils lui en seront indiciblement redevables.

§ I. — *Doctrine fondamentale de ce chapitre, touchant la prédestination des Élus.*

I. Or, d'autant que ce pas de la prédestination est l'un des plus glissants et des plus dangereux de notre Théologie, je suis d'avis de faire marcher le flambeau, afin de faire voir où nous assiérons le pied.

II. Tout premièrement, je présuppose avec Saint Thomas (1), le guide assuré de l'École, que la prédestination est une partie de la divine providence; providence qui n'est autre qu'un décret invariable de Dieu, lequel est guidé par son infinie sagesse, et par lequel il achemine chaque chose à sa fin avec des moyens convenables. Ce qui fait que la créature raisonnable ayant été élevée de Dieu à une fin surnaturelle, il appartient à son auteur de lui fournir tout ce qui est nécessaire pour y arriver, en sorte que nul ne se puisse plaindre de n'avoir été suffisamment pourvu. Aussi, pouvons-nous dire en toute vérité qu'il s'en est si avantageusement acquitté que personne ne se perd que par sa faute, vu que, comme dit le bien-aimé Disciple (2), il est lui-même le flambeau lequel éclaire tout homme qui vient en ce monde, et ne tient qu'à celui qui se retire de son obéissance qu'il ne soit du nombre de ses enfants. Les aides générales sont pour tous; tous participent aux grâces et au sang du Rédempteur, qui a été répandu pour tous; les Sacrements, qui en sont les canaux, sont pour tous sans exclusion de personne. Cela n'empêche pas pourtant que dans cette généralité de créatures raisonnables, toutes très-abondamment pourvues de moyens sortables à leur fin, Dieu qui n'est obligé à aucun, et qui peut faire de ses biens ce que bon lui semble, ne prenne un soin particulier de quelques-uns, les adressant par des voies assurées et infaillibles à l'acquisition infaillible de cette fin, qui est ce que proprement nous appelons prédestination.

III. Je présuppose, en second lieu, que le bonheur éternel des Élus enclôt en sa plénitude quatre bienfaits principaux de Dieu, qui sont la prédestination, la vocation, la justification et la glorification. Saint Paul, au huitième chapitre de l'Épître aux Romains, les a spécifiés sous les mêmes noms et au même ordre, disant : Ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés; et ceux qu'il a appelés, il les a justifiés; et ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés. Quant à la prédestination, Saint Thomas enseigne (3) qu'elle comprend en soi trois actes, présupposée encore la connaissance que Dieu a de ses créatures, et de ce qui leur arriverait selon les diverses rencontres où ils se pourraient trouver. Le premier est l'amour qu'il porte à quelques-uns plus grand qu'aux autres; en quoi il n'y a nul sujet de le blâmer, attendu qu'il est infiniment sage et que, d'ailleurs, il n'est redevable à personne de sa particulière bienveillance. Le même Saint Paul le dit clairement, et assure que Dieu a été mû à nous aimer par son excessive charité. De cet amour, qui ne peut être stérile en Dieu, comme d'une vive source, naît le choix qu'il fait de quelques-uns par-dessus

(1) I p., q. XXIII, art. 1. — (2) Cap. 1. — (3) I p., q. XXIII, art. 4.

les autres, trouvant en eux, ensuite du même amour dont il les a honorés, une occasion suffisante de les préférer aux autres, et cette préférence nous la nommons élection. Ces deux actes sont suivis du décret immuable de les conduire à leur fin par des moyens assurés et infaillibles que dès lors il leur va préparant; et c'est ce décret qu'à proprement parler nous appelons prédestination. Jaçoit que ce mot, pris amplement, enferme les trois actes que j'ai déclarés, ou, à tout le moins, il présuppose les deux premiers. Prédestination, qui est la source et l'origine de tous les biens qui sont compris au bonheur éternel des Élus, et comme la maîtresse roue qui fait jouer tous les ressorts de leur salut.

IV. Car cette première faveur est aussitôt suivie d'une autre que nous appelons vocation; soit que par ce mot l'on entende les grâces excitantes dont Dieu prévient efficacement le cœur de ses Élus, les inclinant au bien avec des attraits amoureusement infaillibles, ou qu'on le prenne pour quelque sorte et condition de vie, à laquelle il les appelle, adressant un chacun en particulier à celle qu'il juge lui être la plus convenable pour arriver à sa fin, eu égard aux inclinations naturelles qu'il a aux grâces qu'il lui a préparées, et aux autres circonstances dont il a prévu la rencontre et dont il a résolu de gouverner l'événement. Cette vocation étant infaillible, tant du côté de Dieu que de la créature, elle aboutit toujours à la justification à laquelle elle tend de droit fil, c'est-à-dire, ou à la première grâce, si l'âme en est dépourvue, ou à l'augmentation de la même grâce, si déjà elle en est en possession; le tout afin d'accomplir ce que dit l'Apôtre Saint Pierre (1), c'est-à-dire, afin d'assurer l'élection par les bonnes œuvres, qui en sont comme le sceau, et de produire des fruits dignes de la vie éternelle, qui ne seraient jamais agréés de Dieu à cet effet, s'ils n'étaient faits en état de grâce. Finalement, la grâce et la justice, qui sont comme la semence de la gloire, étant arrivées à leur maturité par la persévérance finale, il ne reste plus, sinon qu'elles soient cueillies à la mort (que nous pouvons justement appeler le temps de la moisson), pour être logées dans le ciel, qui est le but et le blanc où vise toute l'économie du salut des Prédestinés, et comme la dernière clause de leur bonheur, que Saint Paul appelle glorification. Voilà les admirables traces de la providence de Dieu; voilà les adorables ressorts de son amiable conduite; voilà le sujet des exclamations extatiques du grand Saint Paul, lorsqu'il dit : O altesse des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies hors de toute la

(1) II. cap. I.

portée de nos petits entendements! Voilà le très-doux entretien des belles âmes et la juste terreur des mauvaises.

V. En troisième lieu, je présuppose que le Sauveur du monde, non-seulement est le premier prédestiné, mais encore le Principe de la prédestination des Élus. Je l'appelle Principe, en tant qu'il est comme l'idée et la cause exemplaire sur laquelle Dieu a moulé tous les Prédestinés qu'il a rendus conformes à son bien-aimé Fils, ainsi que parle Saint Paul, le grand Maître de la prédestination. En outre, je l'appelle Principe, en tant qu'il est la cause méritoire du salut des Élus, dont nul n'entrera dans le ciel qu'au prix du sang qu'il a répandu. Troisièmement, je l'appelle Principe, en tant que le choix que Dieu a fait des uns par-dessus les autres est dû à ses infinis mérites. Je veux dire que, non-seulement Dieu a eu égard aux mérites de son Fils Incarné, lorsqu'il a conféré la grâce justifiante à ses amis, mais encore qu'au point de leur élection il a été mû, par les mérites de son Fils, à user de préférence à l'endroit de quelques-uns qui, à cette occasion, sont redevables au Sauveur, non-seulement de leur vocation, de leur justification et de leur glorification, mais encore de leur élection. C'est Saint Paul qui le dit, et qui, parlant du Verbe incarné (1), par le sang duquel nous sommes rachetés, assure que Dieu nous a élus en lui avant que le monde fût fait, et qu'en lui il nous a bénis de toute sorte de bénédictions; ce qui ne serait pas véritable si la principale de toutes, qui est l'élection, pouvait subsister sans dépendre de ses mérites. Je passe outre sur l'aveu de quelques bons Théologiens (2), et dis que Dieu, non-seulement a fait choix de tous les Elus, en considération des futurs mérites de son Fils, et les lui a tous accordés comme le prix de sa mort et de sa passion; mais, de plus, qu'il a eu égard à la volonté de son même Fils, laquelle devait être très-avantageuse à quelques-uns, et avait un desir plus exprès que le fruit de ses prières, de ses mérites et de ses satisfactions leur fût appliqué, et que dès lors il condescendit à cette très-équitable inclination et lui accorda nom par nom tous ceux qui devaient un jour posséder l'honneur de cette spéciale bienveillance. Car quelle difficulté y peut-il avoir à donner cet avantage au mouvement amoureux du divin cœur du très-béni JÉSUS, et à ses infinis mérites, que la Sainte Eglise, comme de raison, relève tant qu'elle peut, et que le Père éternel veut gratifier par toutes les inventions possibles? Qui oserait seulement avoir pensé que cette faveur excédât le prix de la très-abondante Rédemption qu'il a présentée à son Père? Quoi! si le Sauveur devait offrir tous ses travaux plus particulièrement pour les

(1) Ephes. I. — (2) Apud Suarem, I p., lib. II de Prædest., c. XXIV, et III p., disp. XLI, sect. 4.

Élus, pourquoi non encore pour quelques-uns d'entre eux par lui plus intimement aimés? Et si ces mérites, qui n'étaient pas encore en nature, mais seulement en la connaissance du Père Eternel, étaient suffisants pour le mouvoir à faire choix de ceux à qui ils devaient être efficacement appliqués, pourquoi non la volonté particulière du Fils, qui se devait porter à quelques-uns plutôt qu'aux autres, et leur souhaiter une spéciale application des mérites qui étaient à sa disposition ? Mais pourquoi ne serait-ce pas ceux dont il fit une si honorable mention en l'incomparable discours qu'il tint à ses Apôtres avant qu'il allât à la mort? ceux, dis-je, qu'il dit tant de fois que son Père lui avait accordés, ceux pour qui si ardemment il le remercia, en qui notamment il devait être glorifié, qu'il recommandait si tendrement, entre qui il demandait qu'il y eût une liaison aussi étroite par proportion que l'unité même qui se retrouve entre son Père et lui; ceux qu'il avait si soigneusement gardés, à qui il désirait une très-éminente sainteté, et qu'il priait son Père de vouloir particulièrement aimer pour l'amour de lui, comme nous lisons amplement au dix-septième chapitre de Saint Jean? Pourquoi ne seraient-ce pas encore ceux dont il parle chez Saint Paul (1), après le Prophète Isaïe (2), quand il dit : Me voici avec mes chers enfants que vous m'avez octroyés? Partant que ce passe-droit ne soit plus débattu à celui par qui, en qui et pour qui il a plu à Dieu de rétablir toutes choses, tant en la terre comme au ciel, que tous ses Élus l'en remercient et l'en bénissent, mais nommément ceux qui ont reçu l'avantage de cet indicible bonheur.

§ II. *Que la Mère de Dieu est le principe de la prédestination, et du bonheur éternel de tous les Elus.*

I. Saint Bonaventure (3), après Saint Ambroise (4) et Saint Pierre Chrysologue (5), expliquant les paroles du Psaume cent vingt-sixième, où il est dit (6) que l'héritage du Sauveur ce sont les enfants que son Père lui a donnés pour récompense de ses travaux, enfants, dis-je, qui sont, quand et quand, le fruit du ventre virginal; il remarque que le Rédempteur de nos âmes étant le fruit du ventre de la Bienheureuse Vierge, et tous les Élus étant les fruits et les enfants de ce Fils unique, ils le sont, par même moyen, du très-sacré ventre de la Vierge, où ils ont tous été conçus. Tous les Saints Pères tiennent le même langage et l'appuient de fortes et puissantes raisons.

II. Car ils disent en premier lieu qu'au vingtième et au vingt-et-

(1) Hebr. II. — (2) Isai. VIII. — (3) Speculi B. Virg., c. XV. — (4) Lib. I in Lucam. — (5) Serm. CXL. — (6) Ecce hæreditas Domini, filii merces, fructus ventris.

unième de l'Apocalypse, la Vierge est mystiquement appelée (1) le livre de vie et le livre de l'Agneau. Le vénérable Prélat de Salamine (2) la nomme le livre incompréhensible, qui a montré et fait lire au monde le Verbe du Père Éternel. Saint Jean Damascène assure que c'est le livre nouveau, que le Créateur de toutes choses a préparé pour y écrire le Verbe qui procède éternellement de lui et qui est toujours dans son sein, et ce par l'opération du Saint-Esprit, comme avec une plume animée (3) ; livre qui a été donné à un homme très-savant et très-bien entendu (c'était Saint Joseph) sans que pourtant il l'ait jamais ouvert. Bref, le dévot Archevêque de Candie lui parle de cette sorte (4) : Vous êtes le livre vivant du Verbe divin qui, sans bruit, a été écrit dans vous avec la plume du Saint-Esprit; ce qui n'est pas moins conforme à la raison qu'à la façon de parler des Grecs, qui donnent le nom de papier vierge et de mère du petit agneau (5) à la membrane où le petit enfant est formé. Je dis à la raison, car puisque le propre nom du Fils de Dieu est d'être appelé le Verbe et la parole du Père, pourquoi la matrice où il est reçu et conçu ne s'appellera-t-elle pas le livre du Verbe, puisque le livre n'est autre chose sinon l'instrument dans lequel nous recevons et retenons la parole de peur qu'elle ne passe avec l'air? Que si l'Apôtre (6) a eu droit de nommer l'œuvre de l'Incarnation le parler sensible de Dieu le Père, d'autant que, par cette œuvre, il nous a manifesté son Verbe, et la pensée qu'il tenait cachée au dedans de soi, l'incorporant et le mêlant avec la chair, comme nous manifestons au dehors notre pensée intérieure, la mêlant et l'incorporant avec une voix sensible, et, comme dit Saint Jean Chrysostome, faisant ouïr par le son, voir par l'écriture, et manier dans le papier le verbe intérieur, qui était au dedans de nous tout à fait insensible; pourquoi ne l'appellerons-nous pas encore l'écriture de Dieu, puisque nous voyons que, comme la pensée et le verbe intérieur se manifestent par la voix qui est formée et articulée en l'air, ainsi elle est encore aperçue par l'écriture lorsque, la mettant et comme l'incorporant dans l'encre ou dans quelque couleur, nous la couchons sur le papier? Et pourquoi ferons-nous difficulté de donner le nom de livre à l'instrument où cette parole est reçue d'une façon sensible et manifeste ? Et puisque cette parole n'est autre sinon la parole de vie, qu'est-ce qui pourrait empêcher d'appeler ce même livre le livre de vie?

III. Saint Thomas (7), et après lui, voire devant lui toute la

(1) Liber vitæ, liber Agni. — (2 S. Epiph., Serm. de S. Maria Deip. — (3) Orat. I de Nativit. Virg. — (4) Orat. II de Dormit. Virg. — (5) Agnina. — (6) Hebr. I. Locutus est nobis in filio. — (7) I p., q. XXIV.

Théologie, met en Dieu un livre de vie dans lequel sont écrits par le menu les noms de tous les Élus avec des caractères qui ne peuvent être effacés, c'est-à-dire le Sauveur tout premièrement, comme le Chef de tous, et après lui, par ordre de mérite, tous ceux qui doivent participer à la gloire qu'il nous a acquise par sa passion. Ils disent de plus que ce livre n'est autre que l'entendement divin, dans lequel il connaît et lit comme dans un livre tous ceux à qui il doit donner la vie éternelle, qui seule mérite absolument le nom de vie. Aussi est-ce le propre de la connaissance d'écrire, de peindre et de figurer dans l'entendement ce qu'elle lui représente ; d'où vient que tout ainsi que quand nous voulons nous souvenir de quelque chose, nous lisons dans notre entendement, comme dans un livre, ce que nous y avons écrit; de même, Dieu n'a besoin d'autre chose, sinon de jeter les yeux sur son entendement divin pour y lire le nom de ses Élus comme dans un livre scellé, sur le dos duquel sont écrits ces mots en gros caractères, ainsi que parle Saint Paul (1) : Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui. Au moyen de quoi la connaissance de vie que Dieu a des siens est une écriture de vie ; et parce qu'elle n'est autre que la connaissance substantielle, notionnelle et personnelle de Dieu, ainsi que parlent les Théologiens, il s'ensuit qu'elle est quand et quand la production du Verbe Éternel, en qui et par qui le Père connaît d'un seul acte toutes choses, et, par conséquent, que le Père concevant éternellement son Verbe, il connaît, conçoit et marque par même moyen tous les Prédestinés dans son divin entendement.

IV. Voyez maintenant si je n'ai pas sujet de dire, avec les Saints Pères, que la Vierge est le livre de vie par une communication de titre, puisqu'elle conçoit dedans soi le même Verbe, dans qui sont enclos tous les Prédestinés, et dans qui ils ont la vraie vie? Car tout ainsi que le Père lui donne l'être et la vie divine, de même la Mère lui baille l'être et la vie humaine : la Mère par sa parole accidentelle; le Père le conçoit et l'engendre par sa parole substantielle. Le Père le conçoit invisible et intellectuel dans son divin entendement ; la Mère, visible et corporel dans ses sacrés flancs. L'entendement du Père, parce qu'il conçoit tellement un Verbe qu'il engendre un Fils, est dans les saintes lettres fait semblable au ventre de la Mère; et le ventre de la Mère, parce qu'il conçoit un Fils, qui est le Verbe de Dieu, est fait semblable à l'entendement du Père. Ensuite de quoi passant plus outre je dis, que comme le Père concevant éternellement son Verbe, il conçoit avec lui et par lui tous les

(1) II. Tim. II.

Élus; ainsi la Vierge concevant temporellement le même Verbe, elle conçoit par même moyen tous les Prédestinés. Comme le Père par cette conception éternelle leur baille originairement la vie; de même la Vierge par cette conception temporelle leur donne secondairement la même vie. Comme par cette conception divine ils sont dès l'éternité dans l'entendement du Père; de même par la conception humaine ils sont mis temporellement dans les entrailles de la Vierge. Comme dans l'entendement du Père le Verbe incréé et intellectuel est l'écriture, l'idée et la cause visible de la prédestination; de même dans les flancs de la Vierge le Verbe incarné et corporel est l'écriture, l'idée et la cause visible de la prédestination. Nul ne peut être des Prédestinés s'il n'est avec le Verbe incréé dans l'entendement du Père, qui est le premier livre de vie; nul ne peut être des Prédestinés s'il n'est avec le Verbe Incarné dans les entrailles de la Vierge, qui est le second livre de vie. Ainsi je conclus que l'un et l'autre est livre de vie, c'est-à-dire l'entendement du Père et le sein de la Vierge; celui-là simplement et absolument livre de vie; celui-ci avec adjonction livre de l'Agneau, à cause de la chair que le Sauveur a empruntée d'elle. De l'un et de l'autre, il est dit au lieu sus-allégué de l'Apocalypse, que nul n'entrera dans la Jérusalem céleste, sinon ceux qui se trouveront écrits dans le livre de vie, et dans le livre de l'Agneau. Et le Prophète Ézéchiel (1) menace les mauvais de n'être point écrits ni immatriculés dans le livre de la maison d'Israël, ce qui est l'extrémité de tous les malheurs du monde.

V. En second lieu, prenant l'affaire d'un autre biais, je dis que le Verbe Incarné est le salut, le bonheur et le principe de la prédestination des Élus. Dieu ne nous donne son Verbe Incarné que par la Vierge; donc il ne donne le salut et la prédestination des Élus que par la même Vierge. De plus, quand la sacrée Humanité fut unie personnellement au Verbe divin, au même temps et par même mystère furent unis et réunis à Dieu les Prédestinés par le même Verbe. Donc comme l'union de la sacrée Humanité avec le Verbe ne fut faite qu'en la Vierge et par la Vierge; ainsi l'union des Prédestinés avec Dieu ne fut faite qu'en la même Vierge et par la même Vierge. D'abondant, comme l'union de l'Humanité avec le Verbe se fit par le consentement volontaire de la Vierge, et avec connaissance du mystère qui se passait en elle, lorsque contribuant sa substance elle dit le tout-puissant *Fiat*, que tous les siècles attendaient; de même, l'union des Prédestinés avec Dieu, qui était une suite de l'union du Verbe avec la chair, ne se fit qu'avec connaissance de cause

(1) Cap. XIII.

et par le consentement libre de la même Vierge, par la contribution de la même substance, par le même *Fiat*, et par l'application de la même volonté pour le salut de tous les Prédestinés.

VI. En troisième lieu il se faut souvenir de ce qui a été déclaré au précédent traité (1), que le glorieux titre de Médiatrice, de Réparatrice et de Rédemptrice ne lui convient pas seulement pour nous avoir donné un Médiateur, un Réparateur et un Rédempteur, mais encore pour avoir coopéré avec lui en l'œuvre de notre rachat, et pour avoir uni sa volonté, ses souffrances et ses mérites à la volonté, aux souffrances et aux mérites de son bien-aimé Fils. D'où il s'ensuit que comme le Sauveur, par ses souffrances et par ses mérites, a été le principe du bonheur éternel des Élus; de même sa Bienheureuse Mère a contribué par ses travaux et ses mérites à leur acquérir ce bonheur, quoique avec une très-grande disproportion. Car les mérites du Sauveur avaient une égalité parfaite avec la récompense que le Père Éternel leur accordait, voire un excès indicible par-dessus tout ce qui se donnait à leur considération, ce qui ne se peut dire de la très-sainte Vierge. Ce nonobstant Dieu, qui avait préparé à son Fils une si digne Mère à dessein de l'avantager en toutes les façons qui étaient convenables à sa qualité, ne laissait pas de recevoir l'oblation qu'elle faisait de son Fils unique, et les satisfactions qu'elle présentait, au degré et en la manière qu'il était convenable pour tous les Elus. Par suite de quoi il est clair qu'elle peut librement être appelée le principe de la prédestination d'eux tous.

VII. En quatrième lieu, il ne faut pas oublier le titre de Générale des finances du Sauveur, qui a aussi été déclaré au précédent traité. Titre pour lequel elle peut à très-juste raison être appelée le principe du bonheur éternel de tous les Élus, en tant que toutes les grâces et faveurs du ciel, qui les aident à mener à chef l'œuvre de leur prédestination, passent par les mains de la Trésorière du ciel, sans excepter une seule. D'où il arrive que tous les Élus universellement lui sont redevables de l'accomplissement de leur élection, qui se fait avec les mêmes grâces.

VIII. Finalement, puisque la prédestination des Élus est nommée en l'Écriture une génération céleste, ainsi que je dirai avec Saint Jean sur la fin du chapitre, c'était une chose très-convenable que pour être de tout point accomplie il y eût un Père et une Mère, tous deux célestes de leur origine et de leur extraction, qui par une manière toute sainte et céleste engendrassent pour le ciel les enfants de salut, les élevassent et les pourvussent de toutes choses nécessaires,

(1) Cap. VI.

jusqu'à les mettre en état, et à les faire jouir de l'héritage que leur naissance spirituelle leur avait acquis.

IX. En toutes ces manières la Sainte Vierge peut être appelée la Mère de tous les enfants de salut, et le principe du bonheur éternel de tous les Prédestinés. Et par tous ces titres, sans parler pour maintenant des autres, lui conviennent les actions de grâces et les reconnaissance qui lui seront par eux rendues, tant qu'ils seront en possession de ce bonheur. Et cela soit dit de tous les Élus en général; parlons désormais de ceux qui par un titre de faveur spéciale appartiennent à la MÈRE DE DIEU.

§ III. — *Qu'elle est d'une spéciale manière le principe du bonheur éternel des siens.*

I. Je ne le saurais mieux montrer qu'en m'attachant à l'ordre de la prédestination, et aux quatre pièces ou actions dont peu auparavant Saint Paul la composait, et faisant voir que la Sainte Vierge est le principe de l'élection, de la vocation, de la justification et de la glorification des siens d'une très-particulière façon; par où il apparaîtra clairement qu'elle est d'une très-spéciale manière le principe du bonheur éternel des siens.

II. Pour commencer par l'élection, quel inconvénient y peut-il avoir de dire que tout ainsi que Dieu, au choix qu'il fit des Élus, fut mû par les souffrances et par les mérites de son Bien-aimé Fils; de même les souffrances prévues et les mérites anticipés de la très-sacrée Vierge, comme unis à ceux de son Fils, lui servirent aussi de motif, quoiqu'en un degré beaucoup inférieur à ceux-là? Et pour passer encore plus outre, qui trouvera mauvais si je dis que prévoyant la douce inclination qu'elle devait un jour avoir envers quelques-uns, dès lors, pour la gratifier, il en fit choix très-particulièrement, comme d'une troupe élevée, et d'autant de créatures de la Mère de son Fils? Pour moi, comme je ne prétends obliger personne à cette créance, aussi ne vois-je rien qui soit capable d'empêcher les serviteurs zélés de la Sainte Vierge de s'y arrêter comme à une pensée recevable, et non moins avantageuse à celui qui fait cette faveur qu'à celle qui la reçoit. Car, à qui aboutit finalement toute la gloire des Saints, sinon à celui de qui ils la tiennent, pour qui ils la possèdent, et en témoignage de la grandeur de qui ils en veulent jouir? Le Père Éternel pouvait-il gratifier son fils, en considération de ses mérites, de chose quelconque dont il se sentit plus obligé que des faveurs qui étaient faites à sa très-chère Mère pour l'amour de lui? Quelle plus agréable récompense de tous ses travaux que de voir qu'elle en reçût les premiers et principaux avantages? Y a-t-il pas occasion de

présumer que Dieu, qui apprêtait à la Sainte Vierge des grâces bien plus relevées, comme sont d'être MÈRE DE DIEU, d'être la Médiatrice du monde et la Reine de l'univers, ne lui ait pas refusé celle-ci, qui est beaucoup moindre que celles que je viens de nommer? Bref, pourquoi ne me sera-t-il pas permis de dire qu'en qualité de Reine-Mère et de Reine Régnante tout ensemble, bien que tous les sujets de son Fils et de son Époux fussent quand et quand les siens par tout droit, ce néanmoins la raison demandait qu'elle eût son Train et sa Cour à part, et comme hors de celle de son Fils? Et où a-t-on jamais vu qu'on ait dressé l'État, et donné des Officiers et des serviteurs particuliers à une Reine sans lui en laisser le choix, ou au moins sans savoir qu'ils lui fussent agréables? Ou ma conception se flatte par trop, ou la raison est de mon côté, le tout à l'honneur de la MÈRE DE DIEU et au bonheur éternel de la troupe choisie, sur qui est tombé le riche sort de la spéciale faveur de notre incomparable Princesse. O sainte compagnie! ô troupe singulièrement aimée du ciel! que tu es heureuse d'appartenir d'une si étroite manière à la Mère commune de tous les Élus! Et partant n'épargne ni peine ni vie pour amplifier l'honneur de celle à qui tu as tant d'obligations; et puisque tu es destinée à composer le Chœur qui la doit éternellement bénir, commence dès à présent à la louer sans cesse, à la faire connaître çà-bas, et à lui acquérir autant de serviteurs que tu pourras en terre.

III. Quant à la vocation et à la justification, qui proprement sont celles qui assurent notre élection, pour parler avec l'Apôtre Saint Pierre, le demeurant de ce Traité visera pour la plupart à faire voir avec quelle affection la Sainte Vierge en avantage les siens. Pour maintenant, je m'arrêterai à un seul passage qui, d'un commun consentement de tous les peuples Chrétiens, lui est approprié. C'est ce mot du vingt-quatrième de l'Ecclésiastique, où elle parle en cette manière : Celui qui a créé toutes choses, et moi quand et quand, et qui a pris son repos en ma tente, m'ordonna dès le commencement d'habiter en Jacob, d'hériter en Israël et de jeter des racines en ses Élus. Car il ne faut pas aller bien loin pour apprendre que les Élus de Dieu sont comparés ès sacrés cahiers à des grains de blé. Le Maître envoyé du ciel le dit clairement en la parabole du bon grain et de l'ivraie (1), où le Père de famille conclut avec ces mots : Mettez l'ivraie en poignée et en gerbettes, et amassez le bon grain en mon grenier, c'est-à-dire, amassez les Élus dans le ciel. Était-ce pas le sujet ordinaire des Prédications du Saint Précurseur, qui disait que

(1) Matth. XIII.

le Sauveur du monde avait déjà le van en sa main pour vanner son grain (1) et pour mettre hors la paille et la balle destinées au feu, et garder le pur froment pour sa provision? Et de vrai, si le Rédempteur des hommes, même à son dire (2), a été le vrai grain de blé qui devait être jeté en terre pour y mourir, pour y prendre racine et pour justifier par ce moyen, la raison ne requiert-elle pas que ses Élus, qui doivent être moulés sur lui, soient autant de grains de froment, et qu'ils meurent aussi, en leur manière, pour germer et pour croître à la vie éternelle? Mais las! que de hasards courraient ces pauvres grains parmi tant d'autres qui tombent sur les pierres, qui sont emportés des oiseaux, qui sont suffoqués par les épines et qui demeurent sans fruit, si le charitable soin de l'admirable ménagère de leur salut n'intervenait pour les mettre en bonne terre, pour leur procurer les pluies, les neiges et le soleil en leurs saisons, et pour leur faire jeter de profondes racines afin de pouvoir résister à toutes les injures du temps!

IV. Volontiers que quelqu'un désirerait savoir qui sont ces racines que la Sainte Vierge fait prendre à ses plus chers enfants? En un mot, elles ne sont autres que les moyens dont elle affermit et assure leur salut, tenant la main à l'exécution de leur prédestination. Que s'il est question d'en prendre une plus particulière information, il est raisonnable qu'elle-même nous la donne. Voici comment elle parle au lieu sus-allégué (3) : Je suis la Mère du bel Amour, de la crainte, de la connaissance et de la sainte espérance. Ce sont quatre racines assurées qu'elle jette bien avant ès cœurs de ses dévots, pour les arrêter immuablement à la poursuite de leur bonheur éternel, et quatre marques qu'elle leur laisse pour établir en eux la confiance de l'obtenir.

La première racine.

V. La première est une certaine conduite d'amour qui me semble être comme la livrée des enfants de la Vierge. Car, tout ainsi que jadis on distinguait des autres les disciples d'Apelles par le trait de leur maître qu'ils avaient, de même j'ai toujours cru qu'il y avait un certain caractère qu'elle imprime ès âmes de ses nourrissons, qui n'a point de plus propre nom que celui de conduite d'amour. Qu'on prenne garde à l'esprit de la Mère de Dieu, on n'y trouvera ni aigreur, ni âpreté; au contraire, une douceur amiable et des principes propres d'un cœur noble et désireux d'agréer à Dieu, non pour autre que pour lui-même. C'est l'esprit que pour l'ordinaire elle communique

(1) Matth. xiv. — (2) Joann. xiii. — (3) Eccli. xxiv.

aux siens qui les porte à ne se point tant gouverner par la terreur et par l'appréhension des redoutables châtiments de Dieu, que par les doux attraits de sa bonté et de sa fidélité; et comme ils ont le cœur ainsi fait envers Dieu, aussi veut-elle qu'ils l'aient de même à l'endroit du prochain. Il n'y a rien de meilleur, disait le Prophète Isaïe (1), que de se laisser attacher en cette manière, et de se prendre avec la colle forte d'amour. Car, comme remarque Saint Bernard (2), il s'en trouve qui sont liés au bien avec des cordes, c'est-à-dire avec la considération de l'honnêteté, de la vertu, et avec l'espérance du loyer; d'autres qui tiennent avec des clous, qui sont l'horreur et la crainte des peines, et aucuns avec la colle, qui n'est autre que le pur et sincère amour. Les premiers sont rudement serrés, les seconds encore plus, les troisièmes ne sentent nulle violence. Les premiers se détachent aisément, car enfin ces liens se rompent ou se défont; les seconds ont peine à durer longtemps en une si grande contrainte; les derniers non-seulement sont arrêtés sans travail, ains encore ils n'appréhendent rien tant que la séparation. Voilà l'état des enfants de la Mère d'amour. Considérez-les en tous leurs déportements, vous verrez qu'ils sont tous teints en cette teinture d'amour et qu'ils se ressentent tous d'un certain air de douceur qui n'est autre que l'air du Paradis. Je ne m'étends pas davantage sur cette amoureuse conduite, puisque l'occasion d'en parler plus expressément se doit encore présenter en deux divers endroits (3).

La seconde racine.

VI. A cette première racine se joint la seconde, qui est un respect cordial et une crainte filiale que la Mère de Bonté verse en l'âme de ses enfants bien-aimés, d'où naît un esprit de révérence et une douce appréhension de lui déplaire ou de faire chose aucune qui puisse désagréer à son Fils. C'est le propre des enfants bien nés de n'avoir rien tant à cœur que de se donner soigneusement garde de causer quelque déplaisir à leurs parents; ils meurent de regret lorsqu'ils estiment les avoir offensés ou contristés. Quant à moi, je ne sais si je me trompe, mais je ne me suis jamais su persuader que la vraie dévotion de Notre-Dame peut entrer dans une âme, ni que la Mère d'amour en peut prendre possession sans y jeter bientôt cette racine qui est, à mon avis, l'une des plus fermes assurances que nous ayons de notre salut. Il me souviendra toujours du très-sage avis qu'un saint Pape donnait à une grande et vertueuse Dame :

(1) Cap. XLI. Glutino bonum est. — (2) Serm. IV de Diversis, de triplici cohærentia vinculorum, clavorum, et glutinis. — (3) Cap. sequenti et tract. IV, c. IV.

c'était Grégoire septième, invincible défenseur des droits et des immunités ecclésiastiques dont la glorieuse mémoire nous est rafraîchie tous les ans le vingt-cinquième de mai, à Mathilde, fille de Béatrix, Duchesse de Toscane; voici ses propres mots (1) : Que voulez-vous que je vous dise, ma chère fille, de la MÈRE DE DIEU à qui principalement je vous ai recommandée, à qui je vous recommande encore à présent et ne cesserai de le faire jusqu'à ce que nous ayons le bonheur de la voir de compagnie là-haut? Que voulez-vous encore une fois que je vous en dise, vu que le ciel et la terre ne cessent de la louer, jaçoit qu'ils ne le fassent pas comme elle mérite. Ce seul mot vous en dirai-je, et je vous supplie de le loger bien avant dans votre cœur que, d'autant qu'elle est plus relevée, plus aimable et plus sainte que toutes les mères du monde, d'autant se montre-t-elle plus douce et plus débonnaire à ceux et à celles qui, touchés d'un vrai déplaisir de leur vie passée, se jettent sans crainte entre ses bras. Ayez seulement une ferme résolution de ne plus offenser Dieu, versez votre cœur et vos larmes avec une pleine confiance devant elle, et je vous engage ma parole et ma foi que jamais vous n'aurez eu mère qui vous ait si promptement reçue ni si tendrement aimée comme elle fera.

La troisième racine.

VII. La troisième s'appelle la connaissance; connaissance, dis-je, qu'elle nous fait prendre de son très-cher Fils, et qu'elle lui donne de nous par le bon récit qu'elle en fait. Car comme autrefois le Sauveur mettait toute peine de faire connaître son Père céleste à ses Disciples choisis, et réciproquement il les recommandait à son Père avec tant de douceur et d'affection, le priant de les aimer pour l'amour de lui; de même, la Sainte Vierge, qui sait très-bien que tout le bonheur des siens consiste à être aux bonnes grâces de son Fils, s'étudie par tous les moyens imaginables à le leur faire connaître, à leur donner goût de son entretien et de son amitié, à leur donner une parfaite confiance en lui et en ses mérites; et d'autre part elle s'emploie auprès de lui pour leur obtenir ses faveurs, pour gagner son affection, et pour faire qu'il les prenne à cœur à sa considération. Oh! que cette obligation est étroite! Oh! que cette racine affermit merveilleusement l'espérance de notre salut! Sainte Mère, puisque vous daignez si favorablement vous entremettre pour nous, nous ne nous adresserons jà à Saint Philippe comme firent jadis quelques Gentils pour avoir l'entrée à votre Fils, nous irons droit à vous

(1) Lib. I, Epist. XLVIII.

pour vous dire que nous désirons de connaître JÉSUS et d'être connus de lui, de l'aimer et d'être aimés de lui, et de le tenir pour notre unique bonheur; seulement, qu'il nous reçoive au nombre de ceux à qui pour l'amour de vous il se plaît de faire part de ses miséricordes.

La quatrième racine.

VIII. La quatrième est celle qui pour l'ordinaire se rend la plus sensible aux cœurs dévots de la Sainte Vierge; c'est une secrète mais ferme confiance qu'elle leur donne de les assister toujours et de ne les abandonner jamais. Confiance fondée sur le titre de Mère qu'elle porte, et de Mère d'amour et de bonté; fortifiée par l'expérience de tant de siècles, qui ont fait passer pour une maxime indubitable en fait de salut, qu'il ne saurait mal prendre à celui qui a son recours à la MÈRE DE DIEU; appuyée sur les assurances que nous en donnent ses fidèles serviteurs, et notamment le dévot Saint Anselme (1), disant, que tout ainsi que celui de qui la Mère de miséricorde détourne les yeux ne peut manquer de périr, de même celui qu'elle reçoit sous sa protection ne saurait avoir de meilleures arrhes de son salut; affermie par la créance que nous avons que les trésors des grâces et des mérites de son Fils sont en sa main et en sa disposition; ancrée sur le crédit qu'elle a auprès de Dieu, qui entérine toutes ses requêtes et accomplit toutes ses volontés. De fait, autant de fois que je rencontre une âme qui est à la MÈRE DE DIEU, il m'est avis que je vois une courageuse Suzanne qui s'en va droit au lieu du supplice sans croire qu'elle doive mourir, ou que Dieu puisse permettre que l'innocence soit opprimée. Pour moi, qu'on m'allègue toutes les raisons qu'on voudra, si me semble-t-il qu'on ne me saurait jamais tirer du fort de cette confiance pour me faire douter de son secours, ou me faire appréhender qu'elle veuille consentir à ma ruine. Car pourquoi l'appréhender tandis que j'aurais la volonté de me sauver, vu que Dieu ne désire rien tant, et que mon Rédempteur a versé tout son sang pour mériter mon salut? La Mère de Bonté s'accorderait-elle à ma perte, et à signer la sentence de ma condamnation? J'y consens si elle le veut, mais à la charge qu'il soit écrit sur mon tombeau que la Reine du Ciel a permis qu'un sien pauvre serviteur fût damné, ayant mis, après Dieu, toute sa confiance en elle, et ayant toujours eu un désir cordial de la servir. Mais que dira la postérité lisant cet écrit? A quoi se résoudront ceux qui avaient envie de la servir? Les belles âmes souffriront-elles une inscription si contraire au sentiment

(1) Apud S. Antoninum, IV p., tit. XV, c. XIV, § 7.

commun de tous les peuples, si peu sortable à la bonté de Dieu et si préjudiciable au bien public et au salut des pauvres âmes, qui, ayant perdu toutes les autres espérances, croient qu'il leur reste encore un asile assuré en la fidélité de la MÈRE DE DIEU? Si cette confiance n'avait encore jeté d'assez profondes racines en l'esprit de quelqu'un, que l'exemple que je vais raconter lui serve à se figurer ce que la Sainte Vierge ferait pour ses plus chers enfants, puisqu'elle a tant fait pour une personne qui avait abusé si longtemps de ses faveurs.

IX. Le dévot Prélat Vincent (1), Évêque de Beauvais, claire lumière de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, qui vivait sous le règne de Saint Louis, personnage, dit Trithémius, qui n'a pas eu son pareil en son temps, écrit qu'au Diocèse de Langres il y avait une Dame mariée qui eût fait honte à plusieurs Religieux, tant elle s'adonnait aux exercices de dévotion, de pénitence et de charité. Mais comme le fond des cœurs n'est connu qu'à Dieu seul, elle couvrait un ulcère intérieur capable d'infecter toutes ses bonnes actions; c'était un péché commis en sa jeunesse, qu'elle n'avait jamais eu l'assurance de déclarer, quoiqu'elle conclût toutes ses confessions avec ces mots accompagnés pour l'ordinaire de larmes et de sanglots, vrais témoins de l'angoisse intérieure qu'elle souffrait: De tous ces miens péchés et de tous les autres que j'ai omis, je me rends coupable devant Dieu et devant vous. Hors de là elle avait une confiance très-particulière en la MÈRE DE DIEU, qu'elle honorait par diverses dévotions; et rencontrant quelque sienne image ou se trouvant devant son autel, elle fondait en larmes, s'accusait à elle de son péché, lui en demandait le pardon, et la grâce de n'être pas damnée à l'occasion d'icelui. Son Confesseur, qui, de la peine qu'il lui voyait endurer, prenait sujet de douter qu'il n'y eût quelque maladie secrète qui lui causât cette douleur, la pressa un jour de s'aller confesser à un Religieux de Saint-Benoît qui demeurait près de là, homme de grande vertu et de pareille réputation, ce qu'elle fit, mais avec aussi peu de soulagement qu'elle en recevait de ses confessions ordinaires. Pouvoir étrange de la honte, que l'ennemi de notre bien va jetant dans les esprits, et même parfois des personnes qui d'ailleurs ont l'âme bien faite, lors nommément qu'elles croient avoir acquis quelque réputation de vertu. Enfin, la vergogne qui possédait cette pauvre âme et lui serrait toujours plus étroitement la bouche, la conduisit jusque-là, que l'appréhension même de la mort voisine n'eut jamais la force d'élargir son cœur et de desserrer sa langue. Elle mourait transie en son âme de déplaisir, ne lui restant nulle espérance

(1) Speculi, lib. VII, c. CXVII.

de salut qu'une petite bluette de confiance qu'elle retenait encore envers la MÈRE DE DIEU. Pour le faire court, la voilà morte, les Démons s'en saisissent incontinent, et avec de grandes huées et d'extrêmes reproches, lui mettent devant les yeux son double péché, c'est-à-dire la faute de sa jeunesse, surchargée d'un grand nombre de confessions sacriléges et de son impénitence finale. Elle se voit au milieu de ces monstres, et parmi cette confusion, n'ayant plus la hardiesse de réclamer son Avocate, mais la regardant seulement d'un cœur percé de regrets. Au même instant, voici arriver la Mère de miséricorde qui avait impétré jusqu'alors la suspension du jugement de cette âme, laquelle s'adressant à ces oiseaux de proie : Quoi ! désespérés que vous êtes, leur dit-elle, avez-vous bien eu la hardiesse de mettre la main sur ma servante ? Votre servante, Sainte Dame, répond un de la troupe, et à quel titre donnez-vous ce nom à celle qui, pendant toute sa vie, a suivi nos conseils, et jusqu'au point même de la mort, s'est laissée emporter à nos suggestions? Ce n'est pas à moi à vous rendre raison, répond la Vierge, tant il y a qu'elle est ma servante, sortez d'ici. Et sur ces mots, se tournant devers son Fils, elle demande le pardon pour cette pauvre âme saisie d'effroi et d'appréhension. Ma très-honorée Mère, dit le Sauveur, vous savez trop bien que sans confession il n'y a point d'espérance de salut, et qu'elle doit être faite pendant la vie. Néanmoins, puisqu'il ne m'est pas loisible de vous refuser chose aucune, qu'elle retourne dans son corps, j'en suis content pour votre respect, et qu'elle efface ses péchés par la pénitence. Cela dit, la MÈRE DE DIEU la commet à un ange de sa suite pour la conduire à son corps, auquel s'étant ralliée de nouveau au grand étonnement de sa fille et de ses domestiques, elle fait appeler le Prêtre, confesse son péché secret; et puis comme le bruit du miracle s'était répandu partout, un monde de gens étant accouru pour voir cette merveille, elle fit une chaire de son cercueil pour donner à entendre à tous l'incomparable pouvoir de la Mère de Bonté, racontant par ordre tout ce que je viens de dire, qu'autrement nous n'eussions jamais su; et ayant publié la grandeur des miséricordes du ciel, repose doucement sa tête, et s'endort du sommeil des amis de Dieu et des serviteurs de la Vierge. Je sais bien que ce sont des cas privilégiés, qui ne doivent point tirer d'autre conséquence que celle-ci, que si la Mère de miséricorde ne peut consentir à la perte de ceux qui s'y précipitent d'eux-mêmes, elle devra bien avoir un autre soin de ses plus chers enfants.

X. Car enfin la conclusion de tout ce discours est, que le dernier sceau qu'elle met à leur prédestination, et qui les achemine droit à la gloire, c'est celui de la persévérance, ou pénitence finale qu'ils ne

manquent jamais d'obtenir par son entremise; d'autant que l'arrêt de leur salut est irrévocable, et que la parole du Saint-Esprit couchée en la première Épître de Saint Jean (1) ne peu faillir, qui porte que celui qui est né de Dieu ne pèche point, d'autant que cette divine filiation le maintient, et que le malin n'a point de pouvoir sur lui; c'est-à-dire, comme l'explique très à propos Saint Bernard (2), que celui qui est né de Dieu par la prédestination éternelle, ne persévère jamais en son péché en telle sorte que la mort l'y surprenne, d'autant que l'adoption céleste le garantit de ce malheur final, et que l'arrêt de celui qui connaît les siens par la science d'approbation ne peut être cassé ni empêché. Mais ne nous engageons pas plus avant en ce discours. Nous aurons une autre occasion (3) pour faire voir les merveilles de la charité de la MÈRE DE DIEU à assister les siens au point qui leur importe de leur bonheur éternel, qui est la fin de leur vie.

LA SECONDE ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE III.

Qu'elle soit aux siens une Mère d'amour.

Le premier trait de l'Éloge que le Saint-Esprit donne à la Bienheureuse Vierge, au passage que je viens de traiter, c'est qu'elle soit la Mère du bel Amour. Et à vrai dire il ne pouvait mieux rencontrer, attendu qu'il a touché la première qualité et la plus insigne propriété d'une Mère. Et partant entrons avec affection dans ce riche et agréable sujet, qui nous fera voir la Mère du bel Amour en son origine, en ses effets et en ses qualités.

§ I. — *Que la Sainte Vierge est la Mère du bel Amour, quant à l'origine du même Amour.*

I. Le savant Pausanias, discourant de l'Amour au banquet de Platon, enseigne qu'il y a deux Mères de l'Amour, l'une qui est fille du

(1) Cap. v. — (2) Serm. iv de Diversis, de triplici cohærentia, etc. — (3) Cap. xiii.

ciel, l'autre de la terre. Celle-là se ressent toujours de sa première extraction et de son ancienne noblesse ; celle-ci, comme elle est de bas lieu, aussi s'avilit-elle aisément. Celle-là dédaigne le corps et fait une alliance indissoluble avec l'esprit; celle-ci ne saurait relever ses pensées, ni contracter amitié qu'avec le corps. Celle-là est la Mère de l'amour céleste et divin; celle-ci, de l'amour terrestre et humain. Celle-là, de l'Amour spirituel; celle-ci, de l'Amour sensuel. En un mot, comme celle-là est la Mère du bel Amour, ainsi celle-ci l'est du laid et du vilain. Laissons à part cette profane, puisque nous avons devant les yeux la vraie Mère du bel Amour, qui n'est autre que la très-sainte Vierge, au témoignage même du Saint-Esprit; ce qui se connaîtra bien mieux si nous pouvons rencontrer la naissance et l'origine du bel Amour.

IL L'ancien Socrate, le Génie de la Philosophie morale, va rechercher en trois divers discours de son Disciple Platon (1) à quoi se doit proprement donner le nom de Beau et de Beauté. Le consumé d'une grande quantité de paroles qu'il emploie à cet effet, c'est que la Beauté n'est autre chose qu'un découlement ou un rayon de l'agréable face de Dieu, lequel tombant sur quelque nature créée, lui donne un certain air, un lustre et un éclat de bonne grâce. Ou, si vous aimez mieux, que c'est un cercle de lumière qui, sortant de cette même face, source de toute Beauté, passe par la créature pour retourner à son origine. Justement comme nous voyons que le Soleil, frappant de ses rayons dorés la nuée moite, y laisse son image empreinte, c'est-à-dire l'arc-en-ciel. De Fils de la merveille, qui soudain se tourne vers son père pour lui rapporter tout ce qu'il est et lui faire hommage de sa beauté. Il ajoute que ce mouvement circulaire, en tant qu'il sort de Dieu comme de son point, se nomme Beauté; en tant qu'il emporte et ravit nos affections, s'appelle Amour; et en tant qu'il retourne à sa source comme au lieu de son repos, son propre nom c'est Plaisir. Ramassons toutes ces belles pensées pour dire que le bel Amour est celui qui procède de Dieu comme de la fontaine de tout Amour et de toute Beauté, et se va rendre à lui comme à son centre et à sa dernière fin. D'où s'ensuivrait que la Mère du bel Amour serait celle qui, plus abondamment que toutes les autres, aurait puisé dans la vive source d'Amour et de Beauté pour en faire largesse à ses chers enfants, et par ce moyen les unir à l'origine de toute Beauté et de tout Amour; que la Mère du bel Amour par excellence serait celle qui, plus que toutes les autres Mères du monde ensemble, aimerait ses chers enfants d'un amour

(1) In Hippia majore, in Convivio, et in Phædro.

céleste et divin, comme ayant plus d'alliance et de conjonction que toutes ensemble avec le principe du bel Amour. Ce qui ne se peut révoquer en doute si nous voulons rappeler nos vieilles idées et nous souvenir qu'elle est fille de Dieu, Mère de Dieu, Épouse de Dieu; Fille du Père, Mère du Fils, Épouse du Saint-Esprit, c'est-à-dire, Fille d'Amour, Mère d'Amour, Épouse d'Amour. Loin d'ici toute pensée terrestre, tandis que je déclare la naissance du bel Amour en la Mère d'icelui, puisqu'il s'agit d'un Amour dont Dieu est le principe et la fin, et la Vierge des Vierges le sujet.

III. Si le bien-aimé Disciple ne nous a point trompés quand il a dit (1) que Dieu le Père est Amour, ou charité (car Saint Augustin (2) m'apprend que de ces deux noms l'un n'est pas plus saint que l'autre, et le grand Saint Denis (3) parle encore plus avantageusement en faveur du nom d'Amour, enseignant que les Théologiens, c'est-à-dire les Apôtres et leurs premiers Disciples, pour désabuser le vulgaire qui prenait le nom d'Amour dans un sens profane, l'ont plus volontiers employé ès choses divines, que celui même de dilection); si, dis-je, Dieu le Père est Amour, ains si la foi nous enseigne qu'il est le Prince et comme le magasin de tout le saint Amour, il ne nous est pas loisible de douter qu'il n'en ait richement partagé sa chère Fille, je veux dire la Sainte Vierge, laquelle il a baillée à son Fils unique pour Épouse et pour Mère ensemble. Car puisque le Père de toute Beauté a gouverné cette alliance par Amour, et que par Amour il a donné son Fils au monde, par Amour il l'a allié à notre nature, par Amour il lui a choisi une Mère et une Épouse; la raison ne voulait-elle pas que les bagues et les joyaux qu'il lui donnait fussent d'Amour, son douaire d'Amour, son train d'Amour, et du plus saint et plus divin qui se trouvât au-dessous de Dieu; bref, qu'elle fût la Fille du bel Amour? Nos esprits sont trop faibles pour comprendre de semblables richesses; il nous doit suffire de savoir que c'est Dieu le Père qui dote sa fille bien-aimée en faveur de son Fils unique, car ce qui suit de là ne se peut expliquer.

IV. Voilà la première source du bel Amour. La seconde est celle qui la fait encore plus proprement la Mère du bel Amour; c'est l'union, ou, pour mieux dire, l'unité maternelle qu'elle a avec son Fils, que Saint Paul (4) avec raison reconnaît pour le second principe d'Amour. Voire ce même Fils en Saint Luc douzième se dépeint ni plus ni moins qu'un globe de feu qui a été porté en terre afin d'embraser tout le monde d'Amour. Faudra-t-il donc s'étonner si le cœur de la Mère de Dieu a été changé en une fournaise d'Amour?

(1) I. cap. IV. — (2) Lib. XIV de Civit., c. VII. — (3) Lib. de Divin. nom., c. IV. — (4) Tit. III.

Le dévot Saint Bernard n'en doute nullement, si ce n'est, dit-il (1), que quelqu'un soit si téméraire que de nier que les entrailles de Marie, où la charité de Dieu a reposé neuf mois entiers, aient été converties en des entrailles d'Amour. L'Abbé Guerric ne doit rien à son bon Maître, quand il dit (2) que la Vierge ayant une fois mis au monde son très-cher Fils, elle n'est pas pourtant demeurée stérile, mais que dès lors elle n'a jamais manqué de produire des fruits d'amour et de piété; que le fruit de son ventre, en naissant d'elle, la laissa enceinte d'une inépuisable dilection, et qu'il sortit tellement de l'enclos de son sacré ventre, qu'au milieu du jardin fermé de sa virginité, il fit couler la vive source de charité pour le rafraîchissement des âmes altérées. Oserai-je dire qu'il me semble que le Bienheureux Cardinal Pierre Damien porte encore sa conception plus haut, et que sa pensée a je ne sais quelle majesté quand il dit (3) que la Majesté du Verbe divin, qui était comme la graisse du ciel, s'étant d'une admirable manière fondue dans le chaste sein de la Mère de Dieu, elle remplit la terre, elle arrosa le ciel et rejaillit jusqu'aux enfers; que là le Très-Haut et l'Infini s'anéantit pour remplir nos cœurs d'une très-abondante charité; là, comme devant le Saint Autel, il reçut de son Père Éternel l'onction sacerdotale, et de là il sortit pour être oint une seconde fois de l'huile de son précieux sang, au moyen duquel tout le monde reçut une céleste consécration. Bref, le vénérable Euthymius haranguant à l'honneur de la Sainte Vierge en la noble ville de Constantinople, disait (4) qu'il ne se fallait pas étonner qu'elle fût incomparable en bonté et en débonnaireté, vu que cette disposition était convenable à celui qu'elle avait porté dans ses flancs et qui nous l'avait préparée comme un recours assuré en toutes nos nécessités. Bref, que puis-je dire autre chose sinon que le Sauveur venant en ce monde pour y publier et établir une loi d'Amour, il en fit la première leçon à sa très-sainte Mère, mais avec tant de perfection qu'elle surmonta en un moment les plus relevés Séraphins.

V. Que dirai-je de la troisième source, qui est le Saint-Esprit, digne Époux de la Bienheureuse Vierge, l'Amour substantiel de la très-sainte Trinité qu'à cette considération la Sainte Eglise nomme la fontaine de vie et le feu descendu du ciel, la charité et l'onction spirituelle, qui sont autant de symboles de ce qu'il est, c'est-à-dire du Saint Amour? Quelle communication de sa charité, voire de soi-même, ne fit-il pas à sa très-chaste Épouse, lorsque le mystère d'Amour, qui est l'alliance du Verbe divin avec notre nature, fut accompli en elle? Qui pouvait-on trouver, dit le dévot Saint Bonaventure (5),

(1) Serm. 1 de Assumpt. — (2) Ibid. — (3) Serm. in Annuntiat. — (4) In Adoratione Zonæ Deiparæ. — (5) Speculi B. Virg., c. VI.

qui eût davantage de droit à ses grâces et à ses faveurs, que sa très-bénite Épouse qu'il devait faire la Mère du Bel Amour, ainsi qu'il en était le Père? Oh! que cette naissance du Bel Amour est noble? oh! qu'elle est sainte! oh! qu'elle est divine! oh! que cet amour est beau, puisqu'il vient de Dieu, qu'il aboutit à Dieu, qu'il est de Dieu, en Dieu et pour Dieu seul! Lorsque je dis pour Dieu seul je ne prétends pas que ce soit à l'exclusion de ses chers enfants, en faveur de qui elle a été si abondamment prévenue des bénédictions d'amour, mais seulement afin que tous sachent que comme cet amour avait une naissance céleste et divine, ainsi tendait-il toujours à Dieu, ni plus ni moins qu'à son centre et à l'unique lieu de son repos.

§ II. — *Que la Sainte Vierge est la Mère du bel Amour, quant aux effets du même Amour.*

I. Je dis quant aux effets; car de toutes les preuves que l'amour peut donner en soi-même, il n'en est point de semblable à celle-ci, l'amour étant comme le feu, lequel ne peut être caché. Partant, figurez-vous la meilleure Mère du monde, ou, pour mieux dire, imaginez-en une qui ait le cœur et les affections de toutes les Mères du monde, à peine jugerez-vous qu'elle mérite le nom de Mère si vous la comparez à Marie, et si vous considérez le soin et l'affection avec lesquels elle fait tous les offices d'une Mère.

II. Car, pour commencer par le point auquel les Mères commencent d'entrer en possession de ce nom, elle les conçoit lorsque, Dieu les lui donnant comme un don spécial, elle les reçoit dans le sein de sa très-particulière affection et de son amoureuse conduite. Elle les porte dans ses entrailles, et les façonne peu à peu lorsqu'elle forme Jésus-Christ en eux, pour parler avec le grand Apôtre (1). Ne vous précipitez pas de sortir du ventre de votre bonne Mère, disait jadis l'admirable Saint Augustin à un semblable propos (2); vous êtes voirement conçu, et par un secret mystère vous êtes né dans les flancs de votre bonne Mère, mais vous êtes encore charnel. Attendez que vous soyez formé, si vous ne voulez être jeté comme un avorton, au lieu de sortir comme un fruit qui est arrivé à sa maturité. Si vous avez la patience d'attendre que vous soyez entier, bien pour vous; si au contraire vous faites violence à votre Mère, elle vous jettera dehors, mais ce sera plus à votre préjudice qu'au sien. Non que notre bonne Mère n'ait garde de dire avec celle des Machabées (3) qu'elle ne sait comment nous avons été façonnés dans son sein : car bien que

(1) Ad Galat. IV. — (2) In Epist. ad Galatas. — (3) II. Machab. VII.

ce soit une action de la maîtresse main de Dieu, si ne faut-il pas pourtant croire qu'elle ne s'y emploie vivement, et avec une pleine connaissance de tout ce qui se passe en elle pour le regard des nouveaux fruits de salut, dont elle moule les affections tendrelettes, afin de les disposer peu à peu à voir l'agréable jour de la vertu. Pendant ce temps nous n'avons point d'autre nourriture que celle qui est prise de sa propre substance. Car, dit le même Saint Augustin (1), il faut que la bonne Mère donne son propre cœur à l'enfant qu'elle porte, puisqu'il n'est pas encore capable de faire aucune fonction du sien.

III. Secondement, elle nous met au monde, qui est le lieu de notre pèlerinage, lorsqu'elle nous fait voir les premiers rayons de la céleste lumière, et qu'elle nous fait connaître à quelle fin nous sommes créés. Elle nous donne le lait lorsqu'elle verse en nos âmes les premières connaissances, et qu'elle y jette les premiers désirs de la vertu. Oh! qui se pourrait souvenir des doux attraits et mouvements que cette incomparable Mère répandait dans son esprit enfantin avant même qu'il eût acquis l'usage entier de la raison, qu'il aurait bien sujet de dire qu'il lui a des obligations qui ne se peuvent expliquer. Car qui pourrait déclarer comme alors elle s'accommodait à notre portée; comme elle ajustait à nos faibles entendements les principes de vertu qu'elle jetait dans nos âmes; comme elle nous faisait prendre garde à ce que nous voyions et entendions; comme elle-même nous portait les paroles jusque dans le cœur; comme elle donnait bon ordre que nous fussions soigneusement instruits; comme elle empêchait que ce bas âge ne fût abreuvé d'aucune mauvaise doctrine, et que notre volonté ne commençât de prendre goût aux actions vicieuses, qui parfois frappaient nos sentiments? Oh! que de tendresses maternelles nous découvririons là-dedans, si nous avions la connaissance de ce qui se passait alors en nous.

IV. Elle nous porte sur ses bras lorsqu'elle nous tient à l'abri de sa protection spéciale. Elle nous caresse quand à ses douceurs intérieures elle nous convie à bien faire, augmentant en nos cœurs la confiance qu'elle veut que nous ayons en elle. Elle nous apprend à marcher lorsqu'elle nous jette dans le train de la vertu, et qu'elle fait que nous en ressentons les premières difficultés. Elle nous nourrit d'une plus forte viande lorsqu'elle expérimente nos courages, nous mettant à l'épreuve de quelque tentation ou de quelque rencontre pénible. Elle nous pourvoit lorsque avec une affection nonpareille elle procure tout ce qui est nécessaire à notre avancement spirituel.

(1) Lib. de Peccat., Meritis et Remiss.

Car jacoit que notre bon Père nous ait acquis tous ces biens-là, ce néanmoins il lui en laisse l'entière disposition, et il entend que tout ce que nous recevons passe par ses mains, et que ce soit un effet de sa bonne volonté en notre endroit. Bref, elle nous garde l'héritage de notre bon Père et le sein, et le fait profiter pendant le temps de notre minorité, jusqu'à ce qu'elle nous mette en main le gouvernement de nos biens. Pourquoi donc ne dirais-je pas d'elle ce que le grand Saint Cyprien dit de la Sainte Église (1), qu'elle est l'unique Mère d'un très-grand nombre d'enfants que successivement elle engendre par une céleste fécondité; que nous lui devons notre naissance; que nous sommes alimentés de son lait et animés de son esprit; qu'elle nous garde pour être présentés à Dieu, et nous destine à la Royauté qui nous est préparée; bref, que celui qui ne reconnaît Marie pour sa Mère, ne doit présumer d'appeler Dieu son Père? Qui fournira maintenant un cœur filial à ces bienheureux enfants de la Mère de Dieu, afin de ressentir comme il faut les ardeurs de son affection maternelle? Qui leur épurera l'entendement pour juger de la sainteté de ces effets? Qui leur donnera des yeux spirituels pour voir la beauté de cet Amour? Vrai Dieu, qu'il est beau en tous ses sentiments et en toutes ses circonstances! Que cette conception est pure, que cette portée est sainte, que cet enfantement est chaste, que cette nourriture est spirituelle, que ces caresses sont innocentes, que cette éducation est céleste, que ce soin est relevé, que cet héritage est divin, puisque c'est la jouissance de Dieu même! Abîmez-vous dans ces douceurs, fortunés nourrissons de la Vierge, tandis que je passe aux qualités du bel Amour.

§ III. — *Que la Sainte Vierge est la Mère du bel Amour, quant à toutes les qualités du même Amour.*

I. Si l'Amour de la Mère incomparable est beau en sa naissance et en ses effets, il ne l'est pas moins en ses qualités; vous en jugerez mieux après les avoir reconnues.

II. La première est qu'il est admirablement ardent; ce qui est aisé à vérifier par ce qui a été dit ci-devant de sa naissance et de son extraction.

III. La seconde, qu'il est soigneux à merveille, toujours en action et toujours attaché à son objet.

IV. La troisième, qu'il est extrêmement ingénieux, inventant sans cesse de nouveaux moyens afin de se faire connaître.

(1) Lib. de Unitate Ecclesiæ.

V. La quatrième, qu'il est très-obligeant, attendu que tout son contentement n'est sinon à nous faire du bien.

VI. La cinquième, qu'il est grandement secourable, et également compassif à toutes les nécessités des siens, qu'il ne saurait voir sans les soulager. Mais toutes ces qualités je les passe légèrement, pour autant que mon intention est de repasser par-dessus, et de les examiner plus en particulier ès discours suivants.

VII. La sixième, qu'il surpasse en douceurs tous les Amours du monde. Venez, venez hardiment à cette débonnaire Mère, dit son dévot Saint Bernard (1), il n'y a rien en elle qui ressente la rigueur, ni qui soit capable de vous bailler de l'appréhension : elle est toute pleine de douceur; cause pourquoi le Sage nous la représente avec le lait, et avec la laine à la main. Saint Ambroise me plaît, la comparant (2) pour ce sujet à la Manne, la plus douce de toutes les viandes; Manne virginale, pour avoir été apprêtée par la main des Anges; Manne luisante et délicate; mais surtout, Manne qui était un vrai consumé de douceur, puisqu'elle contenait en soi la douceur de toutes les viandes, quoique au partir de là ce ne fût qu'une grossière image de la douceur de l'esprit de la Sainte Vierge, laquelle ayant des millions d'enfants à contenter, sait néanmoins donner à chacun ce qu'il lui faut. Saint Augustin (3) la compare voirement à la terre qui fut anciennement promise aux Israélites, terre si fertile en toutes sortes de biens, d'où vient que l'Écriture Sainte dit qu'elle découlait de lait et de miel ; mais il veut que celui qui a rencontré la Vierge favorable ne cherche point d'autre terre pour s'arrêter, puisque c'est la plus agréable demeure que le ciel ait promise aux enfants de salut. Ce qui me donne sujet de craindre pour ceux qui ont l'esprit plein d'aigreur et le cœur détrempé d'amertume; d'autant que s'il m'est loisible d'assurer de la Mère ce que le grand Apôtre dit du Fils (4), savoir est que celui qui ne participe pas à son esprit ne lui appartient nullement, il faut conclure que les esprits altiers et farouches sont bien éloignés des qualités que la Mère de douceur demande en ses enfants, et que s'ils ne s'étudient d'adoucir leur mauvaise humeur, ils sont en danger d'être désavoués de la Mère du bel Amour. ce qui serait le plus grand de tous les malheurs qui jamais leur puissent arriver.

VIII. La septième est qu'il est merveilleusement ferme et constant, et qu'il ne se laisse ébranler à aucune difficulté. Celui qui en pouvait parler par expérience, je veux dire le dévot Cardinal Pierre Damien, l'a du tout bien déclaré en ces termes (5) : Je sais, Madame,

(1) Serm. in *Signum magnum*. — (2) In Psalm. XXI. — (3) Serm. C. Temp. — (4) Rom. VIII. — (5) Serm. de Nativitate Virg.

que vous êtes très-débonnaire et que vous nous aimez d'un amour invincible, à l'imitation de votre très-honoré Fils, qui en vous et par vous nous a aimés d'une souveraine charité. A vrai dire, bien nous en prend que son amour soit si bien enraciné. Car, hélas! que serait-ce de nous s'il se laissait surmonter à toutes les occasions que nous lui donnons? Vrai Dieu, que de froideurs, que de changements nous expérimenterions en l'esprit de notre bonne Mère, à qui cent fois le jour nous baillons sujet de se retirer de nous et de laisser ralentir son affection! Si elle était d'humeur aussi volage et aussi changeante que nous, nos légèretés, nos tiédeurs, nos oublianees, notre peu de correspondance, nos imperfections, nos péchés journaliers l'auraient bientôt altérée, et dès longtemps l'auraient fait rompre avec nous. Mais elle nous console aux Cantiques, disant que son amour est fort comme la mort, et le zèle qu'elle a de notre bien est aussi ferme que l'inflexible destin de l'enfer; que ses ardeurs passent celles du feu et des flammes; que toutes les eaux qui tombent du ciel et celles qui courent le long des rivières, n'ont pas de quoi pouvoir éteindre l'amour qui brûle dans son cœur; et que lorsqu'elle a fait tout ce qu'elle a pu, il lui semble qu'elle n'a rien fait. Que dites-vous de cet Amour, chers nourrissons de la très-sacrée Vierge? quel désir allume-t-il dans vos cœurs pour l'aimer désormais d'une affection invariable et éloigner de vous toutes sortes de changements.

IX. La dernière qualité du bel Amour de la Sainte Vierge, c'est qu'il est éternel. Car comme il tient du divin en son origine, aussi fait-il en sa durée. Elle a commencé à la pointe du jour de notre vie, voire longtemps auparavant que nous vissions la lumière corporelle; mais ce n'a pas été pour mettre fin à son Amour avec notre vie; mais bien pour le continuer en toute l'étendue des siècles. Elle cessera jusqu'à ce qu'elle nous ait transmis dans le sein de la bienheureuse éternité, où elle prétend nous loger sans que pourtant elle nous mette hors du sien. Là, nous jouirons en elle, par elle et avec elle, des agréables fruits de la félicité perdurable que sa charité nous aura acquis; là, elle renforcera son amour, et sera hors de toute appréhension pour nous; là, le nôtre sera aux ancres, sans craindre désormais le changement; là, elle nous aimera et nous l'aimerons; là, elle nous fera connaître ce qu'elle a fait pour nous et nous l'en bénirons à jamais; là, elle sera à nous et nous à elle, et les uns et les autres serons tous à Dieu. Oh! douceurs admirables! oh! agréables fruits d'amour! oh! bienheureuse éternité!

LA TROISIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE IV.

Qu'elle soit la faveur des siens.

La Faveur est la fille aînée de l'Amour, ou, pour mieux dire, elle n'est autre chose que l'Amour même, en tant qu'il est fort et véhément, et qu'il se retrouve en quelque personne puissante, comme serait un Roi ou un Monarque. C'est pourquoi venant de traiter de l'Amour de la Mère de Dieu envers les siens, il me semble que je suis appelé à parler de la Faveur avant que de passer aux autres suites du même Amour, et m'engager plus avant dans ses autres Grandeurs de Bonté.

§ I. — *Que la Sainte Vierge est la Faveur des siens.*

I. Comme Dieu est la source du bel Amour, aussi l'est-il de la sainte Faveur. Le grand Saint Denis, au quatrième des noms Divins, en fait un excellent discours, disant que l'excès de la bonté qui est en Dieu le presse à sortir aucunement hors de soi pour se communiquer aux créatures, les produisant, les perfectionnant et les rapportant à soi; le tout par un principe divin, qui est son amour souverainement bon, comme sortant du souverain bien et aboutissant au même bien. Il ajoute que le propre de cet Amour est de causer des extases et de dérober, pour parler ainsi, l'amant à soi-même, afin de le transformer en la chose aimée. Extase que ce grand Apôtre de la France dit être causée par l'amour, non-seulement ès créatures, qu'il fait sortir d'elles-mêmes pour les joindre à leur Créateur, comme à leur principe et à leur unique bonheur, mais encore en Dieu, lorsque par une admirable condescendance, et par une très-étroite communication de ses biens, il s'unit tellement à sa créature, qu'il ne se réserve rien qui ne soit entièrement à elle. Extase qui me semble avoir tant de rapport avec ce que communément nous appelons Faveur, que si elle n'est la Faveur même, je ne sais plus à quoi on voudrait attribuer ce nom. Car pour en juger par les effets,

qui niera que ce ne soit un effet de cette extase, que le choix que Dieu a fait de l'homme, la plus basse des créatures raisonnables, pour l'élever par-dessus les Anges, et le faire seoir à sa droite, jusque-là que cette faveur a été capable de mettre la jalousie dans le ciel? Qui niera que cela ait été un autre effet de la même extase que de tous les peuples de la terre, qui étaient également dans l'ignorance et dans l'erreur, il ait élu et favorisé le seul peuple Hébreu, lui donnant sa connaissance, sa loi, son culte, son peuple et ses autels? Écoutez, peuple, lui disait jadis Moïse (1), son Législateur, le ciel et le plus haut de tous des cieux, la terre et tout ce qu'elle contient appartiennent à ton Dieu et à ton Seigneur; nonobstant il s'est attaché par affection particulière à tes pères et les a aimés d'un amour spécial, et a choisi leur postérité parmi toutes les nations du monde. Qui niera qu'un troisième effet de cette extase n'ait été le choix plus particulier qu'il a fait de quelques personnes dans la généralité de ce peuple, comme d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Moïse, et de tout plein d'autres dont l'Écriture fait mention.

II. Que si nous voulons jeter les yeux de notre considération sur le Fils de Dieu fait homme, fut-ce pas un effet de cette extase que parmi un grand nombre de Disciples qu'il avait, il appelât douze Apôtres à sa suite pour traiter avec eux plus familièrement, pour leur communiquer tout ce qu'il avait appris de son Père (2), et leur donner à bonnes enseignes l'agréable titre d'Amis? Fut-ce pas un effet de cette extase, que de ce petit nombre il en voulût honorer trois de ses plus spéciales faveurs, et de plus encore que parmi ces trois il y en eût un qui fût le Bien-aimé qui reposa sur sa poitrine, et qui reçut par testament ce qu'il possédait de plus cher, savoir est la très-sacrée Vierge sa Mère? Si tous ces traits d'extraordinaire bienveillance ne sont autant de traits de Faveur; si l'affection d'où ils procèdent n'est la Faveur même, et si ceux qui les reçoivent ne se doivent appeler Favoris, de moi je confesse que je ne saurais m'imaginer quel autre usage peut avoir ce nom dont le monde fait tant d'estime. Que si au contraire nous demeurons d'accord que la Faveur et ce que le divin Saint Denis appelle extase d'Amour n'est qu'une même chose, il faut conséquemment avouer que l'Amour qui se trouve en Dieu est la plus excellente idée de Faveur que nous puissions avoir; et en suite de cela, que d'autant que plus vivement il empreint l'image de sa grandeur et de ses perfections relevées en quelqu'un, d'autant pour l'ordinaire lui donne-t-il plus d'inclination à se communiquer par cette voie de Faveur. D'où il arrive, comme je dirai incontinent, que

(1) Deut. x. — (2) Joann. xiii.

les Rois et les Souverains, qui sont comme les statues mouvantes et animées de la Divinité, ont pour la plupart les cœurs d'autant plus susceptibles de cette affection que les autres, que plus ils ont de moyens de la faire paraître.

III. Ainsi je ne m'étonne plus non-seulement que la Sainte Vierge ait été la Favorite par excellence de la très-auguste Trinité, mais encore qu'elle-même ait la Faveur en main et le pouvoir d'en faire ressentir les effets. Voire comme entre les pures créatures elle approche plus de Dieu que nulle autre, il s'ensuit de nécessité qu'après les Favoris de sa divine Majesté, ceux de la Vierge tiennent le premier rang. Ce que personne ne trouvera étrange, s'il considère ce qui est dû aux qualités de MÈRE DE DIEU et de Reine de l'univers; et beaucoup moins s'il reçoit la dévote pensée et l'autorité de plusieurs Docteurs de l'Église, qui ont cru que la grâce dont l'Ange Ambassadeur lui parla ne fut autre que la Faveur. Car j'açoit que l'ancien Origène ait suspendu son opinion (1), disant qu'il ne lui souvenait pas que le mot grec qui est ici employé se retrouve en aucune autre part de l'Écriture Sainte; si est-ce que Saint Basile de Séleucie (2), Saint Pierre Chrysologue (3) et Saint André de Candie (4) lui donnent les sens que j'ai remarqués et estiment que Dieu, qui avait lui-même dicté cette harangue, voulait faire entendre à la Vierge qu'elle était en faveur près de sa Majesté pardessus toutes les créatures de la terre, et le pouvoir qu'elle avait de faire part aux siens de cette même Faveur. En un mot, qu'elle était pleine de Faveur, non-seulement pour posséder l'esprit et l'oreille de Dieu, mais encore pour avoir elle-même des Favoris, et les élever à la plus heureuse condition du monde. Ce secret mérite bien d'être plus soigneusement examiné.

§ II. — *De l'avancement des Favoris de la Sainte Vierge, premier effet de sa Faveur.*

I. L'expérience de tous les siècles et de toutes les nations nous apprend que la Faveur est quasi comme un mouvement nécessaire de l'esprit royal, pour faire paraître les plus rares perfections qu'il tire de la participation de l'esprit de Dieu; et, en outre, nous fait voir qu'il y a trois principales qualités qui donnent le branle à ce mouvement. La première est la Liberté, ou la Libéralité absolue du Prince, qui paraît merveilleusement à tirer du néant une créature, laquelle lui doive tout ce qu'elle est; de sorte qu'elle n'ait rien de

(1) Homil. VI in Lucam. — (2) Orat. in Annuntiat. — (3) Serm. CXLII. — (4) Serm. in Annuntiat.

soi, mais qu'elle tienne tout de la Faveur; bref, qui soit sa créature, toute faite de ses mains, indépendamment de tout mérite et de tout devoir de justice. La seconde, c'est le Pouvoir, qui reçoit une satisfaction nonpareille de voir honoré, estimé et recherché de tous, celui qu'il a élevé. La troisième, c'est l'Amitié, sans qui les Rois eux-mêmes ne sauraient vivre. Car enfin c'est une chose trop fâcheuse de tenir toujours une majesté de Roi, le sceptre en la main, la couronne sur la tête et le sourcil impérieux; il faut qu'ils aient quelqu'un avec qui ils traitent plus familièrement, et à qui ils déchargent leur cœur. Ces trois causes produisent chacune leurs différents effets, qui proprement accomplissent la Faveur, et lui baillent le lustre et l'éclat qui ravit si puissamment les yeux et les cœurs de ceux que le monde a charmés. Le premier est l'avancement, soit ès plus honorables charges de l'État, soit en moyens et en commodités, soit en alliances, ou autrement. Le second est le crédit que leur donne l'affection du Prince, n'y ayant personne qui ne les honore à cette considération, et qui ne tâche de les employer lorsqu'il est question d'obtenir quelque faveur. Le troisième est la familiarité et la privauté que le Souverain leur témoigne par diverses caresses, et par la communication de ses plus secrètes pensées, qui est proprement le sceau et la marque indubitable de la Faveur. Je tiens pour assuré que nous ne ferons point de déplaisir à la Mère de Dieu, ni à ses Favoris, de leur approprier ces trois effets; vu nommément que j'ai déja fait voir que la Faveur tire son origine du ciel, que sa première idée est en Dieu, et qu'elle n'est autre qu'une participation de l'inclination royale que Dieu a de se communiquer aux âmes.

II. Commençons par l'avancement; car il est presque impossible, quelque effort que fasse l'esprit royal, qu'il se puisse empêcher d'agrandir et d'élever celui qu'il a pris en affection. Dieu n'eut pas sitôt choisi Abraham pour son Favori (1), qu'il lui fit voir sur la face du firmament et sur le rivage de la mer l'image de sa future grandeur, lui promettant de multiplier sa lignée à l'égal des étoiles du ciel ou du sablon de la mer, de le faire chef et père d'une nation entière, et de le rendre si grand, qu'il pourrait bailler de l'envie aux plus grands Monarques du monde. A la même heure qu'il appela Moïse du buisson ardent (2) pour se communiquer à lui, il le fit Prince et Gouverneur de son peuple, il lui donna le pouvoir de faire des prodiges, et lui dit qu'il l'établissait le Dieu de Pharaon. Un autre Pharaon son prédécesseur ayant regardé Joseph d'un œil de faveur, lui dit (3) qu'il serait l'Intendant de sa maison et de son

(1) Gen. XII. XVII. XVIII. — (2) Exod. III et IV. — (3) Gen. XLI.

Royaume, que tous ses sujets lui rendraient honneur et obéissance, et que lui-même ne le précéderait que d'un seul degré; il mit son anneau de cachet dans le doigt de Joseph, il commanda qu'il fût habillé de fin lin, il lui donna le Collier de l'Ordre et la seconde place en son carrosse, le Héraut marchant devant lui et faisant entendre à un chacun que la volonté du Roi était qu'ils fléchissent le genou devant Joseph, et le reconnussent pour Vice-Roi en tout son État. La fortune de Daniel, si toutefois il est permis de la qualifier de ce nom, fut quasi pareille à celle-là. Car Nabuchodonosor (1) lui bailla le Gouvernement absolu de ses Provinces, et l'établit sur tous les Officiers de sa Couronne et sur les Sages de Babylone. La faveur que rencontra le superbe Aman près du Roi Assuérus (2) fut extrême, car il lui donna séance devant tous les Princes de sa cour, et ordonna que tous ses sujets lui fissent la révérence : ce que Mardochée ayant refusé de faire, Aman se sentit tellement offensé, qu'il crut que ce serait trop peu d'avoir raison de Mardochée, et qu'il fallait par nécessité que la vengeance s'étendît à toute la race Juive. Et comme à cet effet il eut besoin d'un édit exprès du Roi Assuérus, pour l'obtenir plus aisément, il offrit dix mille talents, qui ne font pas moins de vingt-quatre millions d'or; si grandes étaient les richesses que la Faveur lui avait acquises.

Saint André de Fiezzoli.

III. Que si le petit cœur humain est capable de tant d'affection et s'il la peut faire paraître par de si nobles et magnifiques effets, quel étonnement causeraient en nos esprits les témoignages de la Faveur du ciel, si nous les pouvions apercevoir? A quel degré de bonheur estimerions-nous être arrivés les Favoris de la Mère de Dieu? De ce nombre fut le Bienheureux André de Fiezzoli en Toscane (3), natif de Florence, et sorti de l'illustre famille des Corsins, lequel ayant été consacré à la Sainte Vierge, avant même qu'il fût conçu (car ses parents l'avaient obtenu d'elle par prières, et le lui avaient dédié avant que de l'obtenir), et ayant avec le lait sucé la dévotion de la Reine du Ciel, comme il se fut prosterné devant son autel en l'Église des Carmes, il se sentit poussé intérieurement à entrer en ce saint Ordre, où la Faveur de la Vierge l'ayant conduit à l'âge de quinze ans, elle l'y accompagna depuis jusqu'à la fin, et l'avança extraordinairement en la Cour de son Fils par le moyen des rares vertus d'humilité, d'obéissance, d'oraison, de silence, de mortification et de charité

(1) Daniel. XXI. — (2) Esther. III. — (3) Surius, in ejus vita, VI Januarii.

qu'elle lui fit avoir. Comme il eut atteint l'âge nécessaire pour être Prêtre, ses Supérieurs lui firent prendre les Ordres, à quoi il se porta par obéissance, mais il ne fut jamais possible de lui persuader de dire sa première Messe à Florence; ains au contraire, afin d'éviter le concours et l'appareil que ses parents prétendaient faire, il se retira au Couvent des Forêts, près de Florence, d'où il présenta ses prémices à Dieu et à sa bonne Mère, avec tant de ferveur et de sentiments de dévotion, que la Mère de la Faveur, pour témoigner combien cette action lui était agréable, voulut être de la partie; et s'étant fait connaître à André son Favori, lui dit : Tu es mon serviteur (1), d'autant que je t'ai choisi, et je serai en toi glorifiée. Paroles plus précieuses que tous les effets imaginables de la Faveur humaine. Ses admirables vertus, par suite du choix que la Sainte Vierge avait fait de lui, le firent promouvoir à l'Évêché de Fiezzoli, où sa grande Sainteté et la conduite de celle qui l'avait entrepris le rendirent si illustre, que ce fut un vrai flambeau de l'Église. Bref, le comble de sa Faveur fut qu'ayant été averti par la glorieuse Vierge du jour de son trépas, qui fut celui de l'Épiphanie du Sauveur, il décéda l'an 1373, âgé de soixante et onze ans, qu'il avait passés en continuels avancements, vaquant sans cesse aux bonnes œuvres, lesquelles Dieu autorisa plusieurs fois par évidents miracles pendant sa vie, et beaucoup plus après sa mort.

Albert le Grand.

IV. La même Faveur tira le Bienheureux Albert du néant, et le fit si grand en toute perfection, que le nom de Grand lui en est toujours demeuré. Dès son jeune âge (2), il se dédia au service de la très-sacrée Vierge, qui le reçut si favorablement, que l'issue fit assez connaître qu'il portait la marque et la livrée de sa Faveur. Il faisait tous les jours hommage à sa Dame et à sa Mère de divers menus services, et lui payait le tribut d'un certain nombre d'oraisons, qu'il redoubla aussitôt qu'il fut en âge de délibérer de l'état de vie qu'il devait embrasser. Ce qu'il remit entièrement à sa bonne Mère, laquelle en prit un soin si particulier qu'elle lui commanda d'entrer en l'Ordre des Frères Prêcheurs; ce qu'il fit, non sans quelques oppositions et difficultés qui furent toutes aplanies par celle qui le conduisait. Peu après son entrée, il reçut une rude secousse; car il fut attaqué d'une tentation si violente, fondée sur son peu d'esprit et sur ce qu'il ne pouvait pas égaler ses compagnons en l'étude de la

(1) Isai. XLIX. — (2) Ferdinandus Castellanus, I p. Chronici S. Dominici, lib. III, c. XLV.

philosophie, que peu s'en fallut qu'elle ne l'emportât. Déjà il minutait sa sortie, lorsqu'un songe qui lui arriva le lit changer de résolution. Il lui semblait que l'échelle était dressée contre la muraille du cloître, et qu'il ne fallait plus que monter. Au même instant il fut arrêté par quatre Vierges d'une incomparable beauté, qui, se disant de la suite de la Mère de Dieu, l'empêchèrent de passer outre, et l'ayant rempli d'espérance, le conduisirent à leur Maîtresse. La Mère de bonté le reçut avec un extraordinaire témoignage de bienveillance, et par la sérénité de son visage et la douceur de ses paroles, lui épanouit tellement le cœur qu'il se déchargea de tous ses ennuis. Alors elle lui parla de cette sorte : Albert, mon Fils, vous ne deviez pas perdre courage pour si peu de chose, nommément sachant que je vous avais conduit céans, et que j'avais le pouvoir de vous y maintenir avec votre contentement. Faites-moi seulement entendre ce que vous désirez de moi, et ne vous donnez peine de rien. Ce bon jeune homme prit la hardiesse de lui demander la Faveur d'exceller en la Philosophie, qui était pour lors le plus pressant de ses désirs. Ne tient-il qu'à cela que vous ne viviez content en mon service, repart la Vierge, vous aurez ce que vous demandez, et afin que vous ayez mémoire de ce jour, et qu'il vous souvienne que vous tenez cette grâce de moi, quand vous serez sur le retour de votre âge, tout d'un coup vous deviendrez ignorant comme vous êtes à présent, et ce vous sera un signe assuré qu'il vous faudra disposer pour sortir de ce monde et venir prendre la place que je vous garderai au ciel. Cela dit, elle disparut, et les effets firent bientôt connaître la vérité de l'apparition. Car, dans peu de temps, il devança tous ceux qui auparavant le laissaient bien loin après eux, et à la fin il acquit partout une telle réputation de doctrine, qu'il en fut surnommé le Grand. La Sainte Vierge, qui fait toujours beaucoup plus qu'elle ne promet, ne se contenta pas de le faire grand en savoir, mais elle le fit encore plus grand en vertu; car elle lui donna une pureté de cœur admirable et un excellent don d'oraison; bref, elle le rendit un parfait miroir de toutes les perfections religieuses. A la fin il lui arriva ce qu'elle avait prédit, car il demeura court au milieu d'une leçon qu'il faisait, et alors prenant congé de ses écoliers, il leur raconta par le menu tout ce qui lui était arrivé; discours qui leur serra tellement les cœurs, qu'après qu'il fut achevé ils se prirent tous à pleurer à chaudes larmes, et l'accompagnèrent jusqu'à sa chambre, ni plus ni moins que s'ils l'eussent conduit au tombeau. Tout le peu de temps qui lui resta, il l'employa à se préparer à la mort, qui fut sainte comme sa vie, et enfin il rendit l'esprit entre les mains de celle qui l'attendait au Ciel.

Saint Bernard le Siennois.

V. Encore un fils et une créature de la Faveur de la Mère de Dieu. Ce sera le Bienheureux Saint Bernardin le Siennois, Religieux de l'Ordre de Saint-François, que nous avons si souvent ouï parler à l'honneur de la Sainte Vierge ès traités et discours précédents. Tout jeune qu'il était, il faisait assez paraître par sa rare modestie, par l'amour qu'il portait à la chasteté, et par la douceur de ses mœurs, que la Vierge Mère avait jeté les yeux sur lui. Mais ce qui éclatait le plus en sa jeunesse (1), c'était une tendresse d'affection qu'il avait envers la Reine des Anges, si grande, que les rayons en sortaient de son visage, et donnaient aux yeux de tous ceux qui conversaient avec lui. Sa principale dévotion était à une image de la Vierge, qui est sur l'une des portes de la ville de Sienne, nommée Camollia, qu'il allait tous les jours visiter, mettant ses deux genoux nus sur la terre, se présentant à elle, lui faisant offre de son service, et lui disant qu'il l'aimait uniquement, et qu'après Dieu il avait toute sa confiance en elle; dévotion qu'il pratiqua dès son bas âge, et qu'il continua tant qu'il put, même après qu'il fut admis à l'Ordre de Saint-François. On raconte à ce propos un trait d'esprit de ce jeune serviteur de la Vierge; car ayant été jeune délaissé de ses parents, Diane sa bonne tante, que les autres nomment Tobie, qui était son unique appui, avait un soin extraordinaire de le bien élever. Or, comme un jour il discourait familièrement avec elle, il lui échappa de dire qu'il avait rencontré une Maîtresse la plus belle, la plus sage et la plus accomplie qui se pût trouver, avec laquelle il s'entretenait tous les jours, de manière qu'il lui était impossible de dormir sans l'avoir vue auparavant. D'un côté cette très-vertueuse femme n'osait se défier de la vertu de Bernardin, en qui elle voyait une maturité et une sagesse qui surpassait son âge; d'ailleurs, toutefois, la douceur de son naturel et les diverses rencontres auxquelles la jeunesse est exposée, lui donnaient de l'appréhension. Sur cet entredeux de pensées, elle résolut de le faire épier, et voyant qu'avec toutes ses diligences elle ne découvrait autre chose que les devoirs assidus qu'il rendait à la Vierge de Camollia, elle en reçut un extrême contentement. Néanmoins, pour s'éclaircir à pur et à plein, elle le tira un jour à part, et le pressa de telle sorte sur ce qu'il lui avait dit de sa Maîtresse, qu'il fut contraint de confesser la merveilleuse affection de laquelle son cœur était épris envers la Reine des Anges, et les témoignages de

(1) In Vita ipsius apud Surium, t. III.

bonne volonté que réciproquement il recevait d'elle; de quoi la bonne Diane demeura si satisfaite qu'elle eut peine de retenir la joie qui s'était emparée de son âme. A ce doux entretien Bernardin ajoutait la Couronne de Notre-Dame, qu'il récitait tous les jours avec un très-grand sentiment de dévotion. Au moyen de quoi la Vierge le logea si avant dans son cœur, qu'elle le fit grand devant Dieu et devant les hommes. Car un jour, comme il la priait à son ordinaire, elle lui apparut, disant : Mon cher fils, je suis venue à vous pour vous faire savoir que votre dévotion m'est très-agréable, et qu'en considération des services que vous m'avez rendus, je vous ai impétré le don de faire des miracles pour avancer la gloire de mon Fils et la mienne. Je vous ai d'abondant obtenu la grâce de prêcher et de faire beaucoup de fruits par vos prédications, à quoi j'ajoute maintenant, que vous vous réjouirez éternellement au ciel avec moi, et que vous aurez bonne part à mes joies. Dieu sait si cette faveur fit croître en ce saint cœur l'amour et la confiance envers sa bonne Mère. Ses plus familiers amis lui ont ouï dire de sa propre bouche, qu'il ne croyait avoir reçu aucune grâce de Dieu, qui ne fût un effet de cette dévotion et une marque de la faveur de la Reine du Ciel. Comme il prêchait en la ville de Sienne, l'an mil quatre cent vingt-sept, il dit publiquement qu'il était né le jour de la Nativité de la Vierge, que le même jour il avait été baptisé, que le même jour il avait pris l'habit de Religion, que le même jour il avait fait profession, que le même jour il avait dit sa première Messe, et que le même jour il espérait partir de ce monde. Ce néanmoins il en advint autrement, car il mourut le vingtième jour de mai; de quoi il reçut un avertissement signalé quelque temps avant son décès. Car ainsi qu'il prêchait en la ville d'Aquila, qui est au Royeume de Naples, où il est enterré, et qu'il expliquait la mystérieuse figure de la Couronne à douze Étoiles, qui est sur la tête de la femme que Saint Jean aperçut en son Apocalypse, tout d'un coup l'on vit sur sa tête une Étoile plus luisante que le soleil, laquelle jetant sur son visage des rayons d'une lumière extraordinaire, disparut après avoir été vue quelque temps, donnant un présage assuré que, dans peu de jours, cette belle lumière, qui jusqu'alors avait éclairé le monde, cesserait de luire ici-bas pour aller réjouir le Ciel.

§ III. — *Du crédit des Favoris de la Sainte Vierge, second effet de sa Faveur.*

I. Ce n'était pas sans sujet que Pompée le Grand comparait la Faveur au soleil levant, que plusieurs peuples adorent; car en effet tout le monde court après elle, à raison du crédit et du pouvoir des

Favoris, qu'elle rend en quelque façon tout-puissants. Josué, se sentant fort de la faveur du Ciel, se faisait obéir au soleil; les grands serviteurs de Dieu commandaient aux créatures sensibles et insensibles, comme si rien ne leur eût été impossible. Joseph était si absolu en la cour de Pharaon, qu'un jour ce Prince lui tint ces propos (1) : Aussi vrai que je suis Pharaon, il n'y aura ni petit, ni grand qui remue la main en mon État, que ce ne soit par votre ordonnance. Éphestion, favori d'Alexandre, donnait les couronnes comme il lui plaisait, à mesure que ce grand Conquérant avait subjugué les Royaumes. Le grand Seigneur Soliman avait pris en telle affection Ibrahim Bassa, que ce Favori jugeait lui-même qu'il y avait de l'excès en sa faveur, et suppliait souvent l'Empereur de la vouloir modérer; mais il était tellement prévenu de sa passion, qu'il ne lui était pas possible d'en tenir les rênes. Que si nous avions autant de connaissance de la Faveur du ciel, que nous en avons de celle de la terre, nous avouerions que David avait grande raison de dire que Dieu a excessivement honoré ses amis, et qu'il a puissamment appuyé leur crédit.

Saint Dominique. — Saint Philippe Néri.

II. J'en dis tout autant avec proportion de la Faveur de la Mère d'Amour, puisqu'elle n'a point d'autres pilotis que l'immutabilité de Dieu : car au reste leur crédit est tel, qu'eux-mêmes ne le sauraient comprendre. Je parle du crédit qu'ils ont auprès d'elle; de celui qu'elle leur donne auprès de Dieu et auprès de tous les Saints; bref de celui qu'ils ont pour obtenir tout ce que leur cœur peut souhaiter. Les histoires sont pleines du crédit qu'ils ont auprès d'elle, je n'ai que faire d'en charger le papier. Je me contente d'un seul, Saint Dominique, qui, avec un vrai sentiment d'humilité et de connaissance, se vantait de n'avoir jamais demandé chose aucune à sa bonne Mère, qu'il n'eût emportée. Les discours suivants seront pleins du crédit qu'elle leur fait rencontrer auprès de Dieu ; car c'est elle qui porte la clef du cabinet de la Faveur. Il me souvient en passant de ce qui arriva un jour au Bienheureux Saint Philippe Néri, fondateur de l'Oratoire de Rome (2). Cet homme de Dieu voyant que le fameux Annaliste de l'Église, César Baronius, qui lors était de l'Oratoire, et depuis pour ses rares mérites reçut le Chapeau de Cardinal, était malade à l'extrémité, se prosterna devant un Crucifix, disant : Seigneur, il faut guérir César, s'il vous plaît; mais comme il ne

(1) Gen. XLI. — (2) In ejus vita ab Antonio Gallonio scripta. Contigit an 1572.

recevait point de réponse favorable, il employa le crédit de sa bonne Mère et lui dit les mêmes paroles, qui furent incontinent suivies de l'effet désiré. Et ce qu'il y eut de plus remarquable en ce fait, ce fut que la Bienheureuse Vierge à même temps fit voir à César tout ce qui se passait à son sujet devant l'oratoire du Bienheureux Philippe; ce qui ayant été confirmé par le témoignage de deux irréprochables témoins, ne saurait être raisonnablement soupçonné.

Saint Henri, Empereur.

III. Non plus le doit être ce qui advint au très-grand et très-preux Empereur Saint Henri (1), premier du nom, jaçoit que quelques-uns l'appellent second, Prince d'une si rare sagesse et d'une si excellente vertu, qu'il faudrait avoir l'âme mal faite pour douter d'une telle chose; ce qui n'a pu être su que par sa propre déposition. Il fut voirement accompli en toutes perfections; toutefois, il se rendit plus particulièrement recommandable pour l'honneur qu'il porta au Saint-Siége, pour la justice qu'il rendit à ses sujets, pour la virginité perpétuelle qu'il garda avec l'Impératrice Cunégonde sa femme, et pour la rare dévotion qu'il eut envers la Mère de Dieu. Car toutes les fois qu'il venait à Rome, il avait coutume de passer en prières la nuit de son arrivée dans l'Église de Sainte-Marie-la-Grande. Une fois entre autres (il y a grande apparence que ce fut la nuit de la Purification, à raison de la Messe, dont je parlerai incontinent), priant plus ardemment que de coutume, il vit entrer dans l'Église le Sauveur du monde, revêtu des habits sacerdotaux, et à ses deux côtés Saint Laurent et Saint Vincent faisaient office de Diacre et de Sous-Diacre. Immédiatement après suivait la Reine du ciel avec une armée de saintes Vierges; après elles, Saint Jean-Baptiste conduisant la bande des anciens Patriarches et Prophètes; Saint Pierre et Saint Paul étaient en tête des Apôtres; Saint Étienne menait les Martyrs, et Saint Martin les Confesseurs. Tous prirent place au grand étonnement de Saint Henri, qui seul d'entre tous les mortels était spectateur de cette solennité. Les Anges entonnèrent l'Introït de la Sainte Messe : *Suscepimus Deus misericordiam tuam in medio templi tui,* qui est celle de la Chandeleur; et comme ils furent arrivés à ces paroles : *Justitia plena est dextera tua*, c'est-à-dire : Votre main droite est pleine de justice; le Sauveur le premier, puis sa sainte Mère, et ainsi consécutivement tous les autres se tournèrent devers Saint Henri, le montrant avec le doigt, et témoignant

(1) Joann. Naucler.

par cette cérémonie le contentement que le Ciel recevait de la justice qu'il exerçait à l'endroit de tous ses sujets. L'Évangile prononcé, l'Ange présenta le livre au Sauveur pour le baiser, puis à la Sainte Vierge et à tous les assistants; et la Mère de douceur ne voulut pas que l'Empereur fût privé de cette consolation, car elle commanda à l'Ange de lui porter le livre, disant : Donnez de ma part le baiser de paix à Henri mon fidèle serviteur, de qui la virginité me plaît uniquement. Mais comme la douceur de cette action tenait son cœur en extase, et ne lui permettait pas d'être attentif à tout ce qui se passait, l'Ange le frappa au nerf de la cuisse assez rudement, lui disant : Ceci vous servira de témoignage de l'amour que Dieu vous porte, à cause de votre chasteté et de la justice que vous pratiquez. En effet, le nerf s'étant retiré, ce pied-là demeura plus court que l'autre, à raison de quoi il fut depuis toujours appelé Henri le Boiteux.

IV. Ce que j'ai principalement rapporté afin de faire voir comme tous les Saints suivent le mouvement de leur Reine, et comme ils sont à la dévotion de ceux qu'elle daigne regarder de bon œil. Car ce que les courtisans de la terre font pour l'ordinaire par compliment et pour la bienséance du monde, ou par quelque maxime d'intérêt lorsqu'ils suivent et honorent la Faveur, les courtisans du ciel le font par inclination, et se portent, par les principes d'une charité cordiale et céleste, au service et au secours de ceux qu'ils voient être plus particulièrement agréables à leur Princesse et à leur Reine : de manière que je vois que je ne me tromperai pas, si je dis qu'après les mignons de Jésus, on n'en trouvera point qui aient plus de partisans dans le ciel (s'il est loisible de les appeler de ce nom) que les Favoris de la Vierge; d'autant que toute la Cour suit le branle des affections de la Reine, et n'a point de volonté plus arrêtée, après celle de glorifier Dieu, que d'honorer sa sainte Mère et de la servir en la personne de ceux qu'elle chérit. Par effet qu'on lise toutes les apparitions de la Vierge, on la trouvera quasi partout suivie d'un escadron de Bienheureux Esprits, et accompagnée de quelque nombre de Saints quelle choisit selon que bon lui semble. Car je tiens pour tout assuré qu'en de pareilles occasions, une sainte jalousie se met au ciel à qui aura l'honneur de lui faire escorte, et de rendre quelque témoignage de bonne volonté à ceux à qui elle veut du bien. De quoi nous nous étonnerions beaucoup moins, si nous pouvions concevoir de quelle ardeur et de quel désir sont portés les Saints à servir, à honorer et à aimer la Mère de Dieu, et si nous étions capables de la leçon que nous fait le grand Saint Denis au quatrième des Noms Divins, disant qu'il n'en est pas de la faveur du ciel comme de celle de la terre : car ici les cœurs sont si étroits que l'affection se

restreint quasi à un seul, lequel encore est dans une continuelle crainte que les autres n'aient quelque prétention sur ce qu'il aime, et n'enchérissent sur son marché ; mais là-haut, Dieu qui seul possède et remplit les cœurs, leur donne une capacité qui est proportionnée à l'amour dont il les prévient. De sorte que plus il y a d'amour dans un cœur, plus la charité le dilate et l'étend ; et d'autant plus désire-t-il de le voir affectionné des autres, et plus il a de pouvoir, plus il en emploie pour ce faire.

V. Le crédit des Favoris de la Vierge paraît encore en ce qu'à leur considération elle accorde à d'autres personnes une infinité de faveurs. Sainte Lutgarde étant sur le point de changer de monastère, elle eut parole de la Mère de Dieu, qu'à son sujet elle aurait toujours un soin particulier de sa première maison. Il y a de la consolation à lire les grâces que la Vierge fait à plusieurs à l'occasion de Sainte Brigitte. Pour l'amour d'elle, elle arme de toutes pièces son fils Charles comme un vrai cavalier chrétien (1) ; elle le reçoit sous sa protection, et le défend (2) envers et contre tous. Pour l'amour d'elle, elle assiste son frère Israël contre les infidèles (3) ; elle lui donne secours en mille rencontres, et spécialement à la plus importante de toutes, qui est celle de l'heure de la mort. Pour l'amour d'elle, elle découvre mille beaux secrets à Mathias son Confesseur (4), et lui remplit l'esprit d'une lumière céleste, tant pour l'intelligence des Écritures Saintes que pour la connaissance des choses intérieures. Pour l'amour d'elle, elle délivre Ulpho son mari (5) des rudes attaques des ennemis invisibles, au passage de cette vie à l'autre. Pour l'amour d'elle, elle fait prendre la fuite aux bandes infernales (6), qui travaillaient l'une de ses Dames environ le temps de son trépas. Bref, pour l'amour d'elle, elle s'emploie en mille manières pour ses domestiques (7) et pour les autres personnes qu'elle sait lui être recommandées. D'où je conclus qu'il n'est point de bonheur au monde pareil à celui de la Faveur de la Mère de Dieu ; non-seulement parce qu'elle attire tout le ciel, où une fois elle a jeté les yeux de sa bienveillance, mais encore d'autant qu'ayant plus de pouvoir elle seule que tous les Bienheureux ensemble, ceux à qui elle a baillé son cœur ne peuvent manquer d'être grands. Le brave Thémistocle disait un jour que son fils Diophane était le plus puissant seigneur qui fût sur la terre. Car il contait par gentillesse d'esprit que les Grecs tenaient l'Empire du monde ; que les Athéniens donnaient les lois au demeurant de la Grèce ; que quant à lui il commandait aux

(1) Lib. IV Revel., c. LXXIV. — (2) Lib. VII, c. XIII. — (3) Lib. VI, c. XCV. — (4) Lib. VI, c. LXXXIX et XC. — (5) Revel. Extravag., c. LVI. — (6) Lib. VI, c. CII. — (7) Lib. VI.

Athéniens; que sa femme avait tout pouvoir sur lui; que son fils emportait de sa mère tout ce qu'il désirait, d'où il tirait en conséquence que son fils pouvait tout ce qu'il voulait. Si les Favoris de la Mère de Dieu se voulaient donner le contentement de monter par les mêmes degrés, ils se trouveraient à la fin tout-puissants. Car puisque tout le bonheur imaginable est entre les mains du Père éternel, et que ce grand Père de l'univers en a laissé à pur et à plein la disposition à son Fils; que le Fils, ainsi que j'ai montré ailleurs, en a baillé les clefs à sa Mère avec un pouvoir absolu, et que cette Mère ne peut rien refuser à ceux qu'elle aime si tendrement; que reste-t-il, sinon que tout ce que Dieu possède soit à leur disposition, et que leur crédit s'étende aussi loin que celui de la Reine du Ciel? Heureux un million de fois ceux-là, sur qui le sort est si avantageusement tombé: à la bonne heure jouissent-ils de tous les fruits d'un si riche parti, et puissions-nous, par leur entremise, trouver accès auprès de celle de qui ils ont gagné la faveur.

§ IV. — *Des caresses que la Mère de Dieu à faites à ses Favoris, troisième effet de sa faveur.*

Saint Bernard.

I. Qui ôterait à la Faveur la privauté, il lui envierait ce qu'elle a de plus beau et de plus précieux. Car enfin, le cœur du Roi vaut mieux que tous ses présents, et l'ouverture qu'il en fait à ses amis est plus à priser seul que tout ce qu'il saurait donner sans elle. Quoiqu'à vrai dire il soit très-malaisé d'aimer ardemment sans que cette communication s'en ensuive, car l'amour est un puissant charme qui va droit au cœur pour l'épuiser et pour en faire sortir les secrètes pensées. Dieu même ne s'en put empêcher, comme nous lisons en la Genèse (1), et l'amour se trouva si puissant qu'il le contraignit de découvrir à Abraham l'un des plus grands desseins qu'il eût pour lors. Moïse traitait avec lui familièrement comme l'ami avec son ami. Ainsi, ce n'est pas merveille que les hommes soient emportés par les mouvements doucement puissants de leurs cœurs lorsqu'ils sont possédés de l'amour, puisque Dieu même a peine de s'en défendre. L'empereur Tibère était un prince aussi couvert et autant artificiel en son gouvernement qu'il en fut jamais; ce néanmoins il n'avait pas le pouvoir de se retenir à l'endroit de son Séjan (2), et dès qu'il le voyait, son cœur prenait l'essor et se vidait sans nulle réserve.

(1) Gen. XVIII. — (2) Tacitus, lib. IV Annal.

Alexandre ne savait quelle fête faire à son Éphestion; il se réjouissait quand on le prenait pour le Roi, et disait que c'était un autre Alexandre. Au reste, pour secrètes que fussent les lettres qu'Alexandre lut, il ne laissait pas de s'approcher et de lire par-dessus l'épaule de son prince, sans qu'il le pût trouver mauvais. L'Empereur Auguste avait fait Mécénas si grand et si puissant qu'il partageait ses bonnes grâces et ses faveurs avec Agrippa, qu'il chérissait autant qu'il pouvait; mais ce qui plus évidemment que tout le reste témoignait l'affection qu'il lui portait, c'était la liberté qu'il lui avait donnée d'ouvrir ses lettres, même celles qui s'adressaient au Sénat. César ne pouvait rien cacher à son Oppius; et comme une fois il fut tombé malade par les chemins et contraint de s'arrêter sous un arbre, il ne fut jamais possible de tirer César d'auprès de lui de toute la nuit, quelque mauvais temps qu'il fît, et quelque remontrance qu'on lui pût faire au contraire. Salomon a été celui d'entre les Rois, voire d'entre les hommes, qui a emporté le prix de la Sagesse; si n'a-t-il pas laissé d'avoir un confident. C'était Zabud, fils de Nathan, que l'Écriture Sainte qualifie du nom de Prêtre ami du Roi. Le docte Cajétan a bien vu qu'il ne pouvait être appelé Prêtre pour être destiné au service des autels (1), attendu qu'il n'était pas de la lignée sacerdotale; c'est pourquoi il assure qu'il est honoré du nom de Prêtre, pour autant que le Roi le respectait à l'égal d'un Pontife, et qu'il avait le pouvoir de pénétrer, quand bon lui semblait, dans les plus secrètes pensées du Roi, ni plus ni moins que dans un sanctuaire vivant. Voilà le haut point de l'ambition des courtisans du monde. Mais enfin toutes ces menues saillies du petit cœur humain ne sont que niaiseries, et comme jeux d'enfants, si nous venons à les comparer aux caresses du ciel et aux témoignages de l'affection de la Sainte Vierge envers ses meilleurs amis. Car, je vous prie, que peut avoir la saveur humaine qui approche aux saintes et innocentes douceurs qu'elle fit jadis ressentir au dévot Saint Bernard, l'abreuvant du lait de ses très-chastes mamelles, comme témoignent quasi toutes les murailles de la maison de Châtillon, et venant en personne (2) avec les Bienheureux Saint Laurent et Saint Benoît pour le guérir, et arrêter, par son attouchement, une fluxion violente qui le tourmentait? Semblait-il pas que la Sainte Vierge voulût jouer avec lui, lorsqu'à même temps qu'elle lui rendit la guérison, elle lui fit voir en songe un bateau qui flottait sur une grosse rivière, lequel, après avoir baisé le bord, fut soudain repoussé dans le courant de l'eau; la Sainte Vierge prétendant par là lui faire entendre que pour ce

(1) III. Reg. IV. Zabud filius Nathan sacerdos amicus Regis. — (2) Willelmus Abbas S. Theoderici, in ejus vita, lib. I, c. XII.

coup, il arriverait bien près du port et qu'il aurait la mort sur les lèvres, mais qu'il recouvrerait la santé pour reprendre avec plus de ferveur que devant les exercices de piété.

Saint Fulbert.

II. Cette même faveur, avant lui, avait déjà été accordée à Saint Fulbert, évêque de Chartres, ainsi qu'il était tourmenté d'une inflammation de langue qui lui causait une merveilleuse douleur. Car la Sainte Vierge lui ayant ordonné d'ouvrir la bouche, y versa de son lait virginal en telle abondance que cette divine rosée éteignit tout à fait le feu qui brûlait au dedans (1). Et afin qu'une si rare faveur ne fût pas prise pour illusion, la joue du saint Évêque se trouva encore, après la guérison, chargée de gouttes de lait qu'il essuya avec un mouchoir, lequel, en mémoire du miracle, a depuis toujours été gardé dans le trésor de l'Église de Notre-Dame de Chartres. A ceci se rapporte très-bien ce qu'écrit (2) le Bienheureux Cardinal Pierre Damien d'un certain Clerc, lequel étant très-dévot à la Bienheureuse Vierge, de qui il ne manquait jamais de dire les Heures tous les jours, fut réduit à telle extrémité de maladie qu'on n'attendait plus sinon l'heure qu'il passât de cette vie à l'autre. Comme il ne manquait pas, en ce détroit, d'employer chaudement le secours de sa bonne Mère, elle se fit voir à lui tout à coup, et lui ayant fait un restaurant de son lait, qu'elle lui jeta dans la bouche, elle lui rendit en un instant une si parfaite santé que, s'étant levé sur-le-champ, il s'en alla à l'Église psalmodier avec les autres. De quoi tous ceux qui le virent demeurèrent grandement étonnés, lors spécialement qu'ils aperçurent sur ses lèvres les gouttes du lait virginal que la Mère de douceur y avait laissées pour servir de sceau à ses Faveurs.

Sainte Catherine de Sienne.

III. Qu'y a-t-il de pareil, en toute la familiarité des grands, aux grâces que Sainte Catherine de Sienne recevait ordinairement du ciel? Cette fillette, âgée seulement de cinq ans, avait été inspirée de Dieu de s'adonner entièrement au service de sa sainte Mère. Et dès lors (3), comme elle montait les degrés de la maison, elle s'agenouillait sur chaque marche, disant un *Ave Maria;* mais il lui arrivait fort souvent d'être portée par les Anges sans qu'elle touchât les

(1) Willelmus Malmesburiensis, in Fasciculo temporum. — (2) Lib. VI, ep. XXIX. — (3) Raymundus Capuanus, in ejus vita, et S. Antonin., III p., tit. XXV, c. XIV.

degrés. Étant encore fort jeune, elle fut intérieurement inspirée de passer le temps du carnaval avec une extraordinaire préparation et pureté d'esprit, afin de mettre à profit les grâces que les autres perdaient par la licencieuse liberté du temps. Ce ne fut pas sans être quand et quand payée en monnaie du ciel. Car, un jour, le Sauveur vint à elle, accompagné de sa Sainte Mère, de Saint Pierre, de Saint Jean l'Évangéliste, de Saint Dominique et du Prophète David, qui chantait mélodieusement sur sa harpe. La Mère de Dieu s'approchant d'elle lui prit la main, et lui étendant les doigts, supplia très-affectueusement son Fils de la vouloir agréer pour Épouse. A quoi il s'accorda sur-le-champ, lui disant : Ma fille, je, votre Créateur et Sauveur, vous épouse et vous donne ma foi; ayez soin de vous comporter désormais courageusement en mon service. Et afin qu'elle fut assurée de la vérité de cette vision, il lui laissa au doigt un anneau qui avait une rose de pierreries, au milieu desquelles était un très-excellent diamant, quoiqu'elle seule eût le privilége de le voir. Combien de fois a-t-elle été honorée des douces visites de son Époux et de la Sainte Vierge sa Mère! Combien de fois ont-ils récité l'Office divin avec elle! Combien de fois lui ont-ils tenu compagnie, même aux exercices du ménage, où elle était employée; comme lorsque la Mère de toute bonté daigna l'aider à faire du pain pour les pauvres, qui se trouva extraordinairement savoureux, quoique la farine qu'on lui avait baillée fût gâtée!

Sainte Catherine d'Alexandrie. — La Bienheureuse Marie Razzi. — La Bienheureuse Osanne.

IV. Mais puisque j'ai parlé de noces et de mariage, à combien d'autres lisons-nous que cette même grâce a été faite? Avait-elle pas été auparavant octroyée à Sainte Catherine d'Alexandrie; et depuis, la glorieuse Vierge ne mit-elle pas sur la tête de la Bienheureuse Marie Razzi, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique (1), une précieuse couronne? Lui donna-t-elle pas le titre de Reine en présence d'une troupe de vierges qui l'accompagnaient? La donna-t-elle pas à épouse à son bien-aimé Fils, et, pour assurance du mariage dont elle daignait s'entremettre, lui mit-elle pas dans le doigt un anneau de grande valeur? N'en lit-elle pas tout autant à la Bienheureuse Osanne (2) de Mantoue, Religieuse du même Ordre? Ne lui donna-t-elle pas son Fils pour Époux en présence du Roi David? Ne lui avait-elle pas appris à lire et à écrire avec son même Fils, comme elle était petite? Ne lui lit-elle pas voir depuis, pendant la nuit de Noël,

(1) Chronicon Ordinis. — (2) Ibid.

et au jour de la Purification, tout ce qui s'était passé en ces deux fêtes, ni plus ni moins que si elle y eût été présente? Ne la contraignit-elle pas de prendre le petit JÉSUS entre ses bras, et de le caresser à loisir, nonobstant les excuses qu'elle put faire, comme se reconnaissant trop indigne d'une si extraordinaire faveur?

Saint Philippe de Néri.

V. Quelles paroles seraient suffisantes pour représenter la douceur de laquelle fut saisi le cœur du Bienheureux Philippe Néri (1), de qui j'ai déjà parlé au paragraphe précédent, lorsque, l'an mil cinq cent nonante quatre, étant malade à l'extrémité, il fut visité par la Reine des Anges et comblé d'une si grande joie, que l'esprit voulant aller trouver cette dame, et le corps s'efforçant de le suivre, il demeura élevé plus d'une coudée de son lit un bon espace de temps, fondant cependant en larmes et les tirant en abondance des yeux de tous ceux qui entendaient les paroles toutes de feu qu'il adressait à la même Vierge, lui disant du profond du cœur : O Mère plus que très-aimable! comment êtes-vous ici venue pour me redonner la santé, et qui suis-je pour mériter de vous une si grande faveur?

Sainte Marie d'Oignies.

VI. Qui pourrait imaginer ce qui se passait dans le cœur de la Bienheureuse Marie d'Oignies (2), lorsque toutes les années elle s'en allait par dévotion visiter l'Église de Notre-Dame d'Oignies, qui est à une lieue de Nivelle en Brabant, lieu de la naissance de cette Vierge? Elle choisissait pour l'ordinaire la plus rude saison de l'hiver et sortait à pieds nus avec une servante, jeûnant ce jour-là et encore le suivant, et s'en allait par un chemin mal aisé à tenir, qu'elle ne savait guère bien; mais une lumière du ciel marchait devant elle, et deux Anges la soutenaient, l'un d'un côté l'autre de l'autre; et souvent il est arrivé, quoiqu'il plût là extrêmement, qu'elle revenait au logis sans avoir reçu une goutte d'eau. Qui, dis-je, pourrait imaginer ce qui se passait alors dans son cœur et la douceur que ses saints conducteurs y répandaient?

(1) In ejus Vita. — (2) Jacobus de Vitriaco Cardinalis, in ejus Vita, lib. XIII. Junii apud Surium, t. III.

La Bienheureuse Jeanne de la Croix.

VII. Que nous présentera la Faveur du monde qui puisse être comparé aux amoureuses extases que souffrait la Bienheureuse Jeanne de la Croix (1), religieuse du tiers-ordre de Saint-François? Étant portière du monastère de la Croix en ses premières années de Religion, l'Enfant Jésus lui apparut, mais comme elle eut étendu les mains pour le recevoir, la très-sacrée Vierge survint, qui, l'ayant pris entre ses bras, l'enleva vers le ciel, accompagné d'une troupe de Bienheureux Esprits, qui faisaient un très-doux concert de musique. La Sainte demeura fort affligée de quoi la Reine des Anges l'avait jugée indigne de la consolation qu'elle espérait. Mais la Mère de douceur n'eut pas le courage de la laisser longtemps en cette amertume de cœur, car lui ayant donné le rendez-vous sous les figuiers du jardin, elle l'assura qu'ils iraient incontinent l'y trouver. Sainte Jeanne ayant accompli l'obéissance, s'en alla à grands pas au lieu assigné, où elle rencontra la joie du ciel qui l'attendait. Alors se prosternant la bouche et l'estomac en terre, elle adora son Seigneur Jésus et sa sainte Mère, et fut longtemps jouissante de cette souveraine et admirable vision, qui lui avait tellement saisi le cœur, que, quoiqu'on l'appelât à la porte, elle ne l'entendit jamais, jusqu'à ce qu'elle fut avertie par la Sainte Vierge d'aller faire l'obéissance; ce qu'elle fit avec une grande promptitude, puis retournant à la hâte au lieu où elle avait laissé son cœur et ses amours, elle fut suivie de quelques religieuses qui, l'ayant vue extraordinairement luisante et enflammée, se doutèrent de ce qui était; ce que Dieu permit expressément, afin qu'elles pussent témoigner ce qu'elles avaient vu et ouï des caresses que leur Bienheureuse Sœur recevait de son très-doux Époux et de sa très-bénite Mère.

VIII. Je suis content qu'on fasse un distillé de tout ce qui est de plus agréable en la Faveur du monde, pour essayer s'il arriverait à une seule goutte de la céleste douceur qui remplissait le cœur du Bienheureux Saint Martin, lorsque la Sainte Vierge le consolait et le fortifiait par ses fréquentes visites, comme il témoignait lui-même au rapport de Sévère Sulpice, son disciple, qui le récite en sa vie; celui de Saint Nicolas, de Saint Ildefonse, de Saint Laurent Justinien, de Saint Charles et de tant d'autres à qui elle s'est fait voir si souvent. Que les Favoris de la terre me disent si toutes les privautés qu'ils ont jamais eues et toutes les caresses qu'ils ont reçues peuvent

(1) Vitæ ejus, c. VI.

être comparées au moindre entretien de la Bienheureuse Vierge avec Sainte Gertrude, avec Sainte Mechtilde et avec tout plein d'autres, à qui elle a découvert les secrets du ciel et donné l'intelligence des plus incompréhensibles mystères de notre religion.

Le Bienheureux Herman de Steinvald.

IX. Je m'assure que ceux qui font tant les renchéris à croire les faveurs les plus extraordinaires de Dieu ne recevront jamais ce qui s'écrit du dévot Herman de Steinvald, et des témoignages de l'indicible affection de la très-sacrée Vierge en son endroit. Il était sorti d'une très-honorable maison de Cologne, et dès son jeune âge, si fort porté à aimer et à honorer la Sainte Vierge, que n'ayant encore que sept ans, lorsque les autres enfants s'allaient récréer, il se retirait dans une Église de la Sainte Vierge et passait les heures entières devant une sienne image, jouant d'une simplicité colombine, tantôt avec la Mère, tantôt avec l'Enfant qu'elle portait, en présentant ores à l'un ores à l'autre ce qu'il avait entre les mains. Et dès lors la Mère de douceur lui donna des avant-goûts des faveurs qu'elle lui devait faire avec le temps, ainsi qu'il arriva une fois lorsque l'image avança la main pour prendre une pomme qu'il lui présentait. Une autre fois, étant seul à l'Église, il vit sur le lettrier la Bienheureuse Vierge avec Saint Jean l'Évangéliste et le petit Jésus au milieu des deux qui se jouait, tantôt à l'une, tantôt à l'autre. Lors, il entendit sa bonne Mère qui l'invitait à les venir trouver. Mais comment voulez-vous que j'y aille, répondit Herman, puisque le chœur de l'Église est fermé, que je n'ai point d'échelle pour arriver à vous? La Vierge lui ayant promis son concours et l'ayant soulevé, il fut en cette Bienheureuse compagnie jusqu'à l'heure de Vêpres avec un contentement inexplicable. Mais à mesure qu'il était en haut, il lui arriva d'être piqué de la pointe d'un clou à l'endroit du cœur, sans qu'il y demeurât vestige quelconque de la blessure qu'il avait reçue; ce qu'il prit depuis pour un présage très-certain d'un très-grand nombre de travaux et de perquisitions qu'il souffrit. Ses parents étant devenus fort pauvres, il était contraint d'aller déchaux faute de souliers; de quoi la Mère de miséricorde prit un jour compassion. Car ainsi qu'il priait à l'Église à son ordinaire, elle lui commanda de lever une certaine pierre et d'employer l'argent qu'il trouverait à se pourvoir d'une paire de souliers; ajoutant que toutes et quantes fois qu'il serait pressé de quelque nécessité, il rencontrerait au même endroit de quoi se soulager; ce qui lui arriva par plusieurs fois. Étant encore fort jeune, il entra en l'Ordre de Prémontré; il

donna d'abord des preuves d'une sainteté non accoutumée. Il fut du commencement appliqué aux exercices de Marthe; de quoi il eut quelque petit ressentiment à cause qu'il lui semblait que par ce moyen il était privé de la meilleure part de Marie. Mais sa bonne Mère le consola bientôt, lui faisant entendre qu'il ne pouvait faire chose aucune qui lui fût plus agréable que de se vouer entièrement au service de ses Frères avec un vrai esprit de charité et d'humilité. Néanmoins, au bout de quelque temps, les supérieurs lui permirent de jouir du repos de la sainte contemplation, en quoi il fit de merveilleux progrès, signamment en la familiarité avec la Reine du Ciel. Jamais il n'y eut mère qui fit plus de caresses à son enfant qu'elle en fit à Herman ; jamais il n'y eut enfant qui allât à sa mère avec plus de confiance que Herman s'adressait à la Mère de Dieu. A tout propos elle l'appelait, soit qu'il fût en sa cellule, ou qu'il allât par la maison, et il lui répondait incontinent. Elle lui demandait mille petites choses, et lui réciproquement l'interrogeait de ce qui lui venait en l'esprit. Elle passa jusque-là que de le recommander à certaines Religieuses qu'il devait visiter par obéissance, et de leur faire entendre que son chapelain les allait voir, qu'elles le reçussent comme tel. Un jour elle lui apparut avec une écuelle de cristal à la main, au fond de laquelle il y avait un peu d'huile, lui demandant si, pour l'amour d'elle, il la voudrait bien avaler. Le dévot Herman ayant répondu qu'il n'y avait rien au monde qu'il ne voulût faire pour lui plaire, elle lui fit entendre que cette écuelle représentait le Cantique des Cantiques, lequel ayant été comme épuisé par une infinité d'interprétations qui en avaient été données, elle désirait néanmoins qu'il avalât ce peu d'huile qui restait, l'interprétant à son honneur. Ce que Herman entreprit très-volontiers, se retirant à cet effet en un lieu solitaire, afin d'avoir l'esprit plus libre pour entrer dans l'intelligence des profonds mystères qui sont renfermés dans ce livre.

X. Mais voici un fait qui passe, ce semble, toutes les faveurs imaginables. Car comme les Frères eurent commencé, par je ne sais quelle inspiration secrète, de lui bailler le nom de Joseph, à raison, ce crois-je, de la pudeur plus que virginale qui paraissait en toutes ses actions, il en fit de grandes plaintes à l'Abbé. Mais la nuit prochaine, étant en prières devant la place de l'Abbé, en l'Église du Monastère, il vit une Dame d'une extraordinaire majesté, et, à ses deux côtés, deux anges plus beaux que le jour, dont l'un commença de dire à l'autre : A qui donc sera épousée cette Vierge nonpareille? A qui voudriez-vous, repartit l'autre, sinon à celui que vous voyez ici devant vous? Le pauvre Herman fut tellement

surpris à cette parole, qu'il eût volontiers trouvé le centre de la terre pour se cacher, tant il était plein de confusion. Mais l'un des Anges qui étaient là le tira devant l'autel, et prenant sa main, plus tremblante que la feuille de l'arbre, il la joignit à celle de la bienheureuse Vierge, disant : De la part de celui que je sers, je vous donne à Épouse la Vierge des Vierges, et, avec le titre de l'Époux, vous confirme le nom de Joseph. Après cette faveur, qui a été avérée par tant de miracles et par tant de traits de sainteté, qui trouvera étrange que la Mère d'Amour le soit venu très-souvent visiter, qu'elle lui ait mis entre les mains son cher enfant pour le porter à l'imitation de Saint Joseph; qu'elle l'ait averti de prendre garde à son bras après une saignée; qu'elle lui ait remis en la bouche deux de ses dents que la violence d'une chute lui avait arrachées, qu'elle ait voulu être appelée sa Rose; bref, qu'elle lui ait fait mille autres faveurs qui seraient trop longues à raconter (1)?

Sainte Brigitte.

XI. Qui jamais a entendu parler d'une douceur semblable à celle qu'expérimenta la Bienheureuse Sainte Brigitte (2) la nuit de Noël? Tout à coup elle sentit au milieu de son cœur une joie inexplicable, accompagnée d'un tressaillement comme d'un petit enfant qui se démenait là-dedans; mouvement qui dura si longtemps que, pour se garantir d'illusion, elle eut moyen de le faire voir et sentir à loisir à quelques personnes spirituelles et dévotes. Mais la Mère de Bonté lui apparaissant derechef sur le temps de la troisième Messe, l'avisa de ne craindre nullement en ce fait les ruses de Satan, d'autant qu'il n'y avait rien de lui, mais que c'était une faveur qui lui venait de sa part, afin qu'elle participât en quelque façon aux joies desquelles son cœur fut rempli lorsqu'elle conçut le Verbe divin, et afin qu'elle sût que tout ainsi que ce mouvement et cette joie extraordinaires s'étaient tout à coup saisis de son cœur, sans qu'elle s'en fut aperçue; de même après les paroles de l'Ange elle ressentit je ne sais quoi de vif et de divin remuer dans son sein, qui lui causa une réjouissance inconnue à tout autre qu'à Dieu et à elle.

Sainte Agnès du Mont Politian.

XII. La faveur du monde a beau faire, il faut qu'elle demeure courte devant celle du ciel. Ce n'est qu'amertume de toutes les

(1) De eodem iterum, c. x. — (2) Revelat., lib. VI, c. LXXXVIII.

douceurs des favoris de la terre, au prix de celle que ressentit une fois la Bienheureuse Sainte Agnès de Politian. C'était une veille de l'Assomption qu'elle se trouva tout absorbée dans les joies du triomphe de la très-sacrée Vierge (1). Alors parmi ses plus grandes ferveurs, elle fit instance à la Mère de Dieu qu'il lui fût loisible de voir son bien-aimé Fils, ce qui lui fut aussitôt accordé; car la Sainte Vierge se montra à elle avec un visage embrasé, tel qu'il était lorsqu'elle enfanta le Verbe Incarné, qu'elle lui mit aussitôt entre les bras. Ce qui remplit le chaste cœur de cette bonne Vierge de tant de douceur, qu'il lui eût été impossible de la supporter, si la Mère de Bonté ne l'eût fortifiée. Enfin, le devoir l'obligea à rendre ce précieux dépôt; mais ce ne fut pas sans en retenir des gages qui servirent de preuve à la faveur qu'elle avait reçue; car elle garda une très-jolie Croix que le petit Jésus avait pendue au cou, laquelle encore aujourd'hui, en confirmation d'une si grande merveille, est montrée solennellement le premier jour de Mai.

La Bienheureuse Eustochium.

XIII. Et puisque nous sommes tombés sur cette manière de caresses, j'en produirai encore deux exemples arrivés à deux Religieuses de l'Ordre de Saint-Dominique. La première (2) fut la Bienheureuse Eustochium, laquelle décéda l'an mil cinq cent et huit. Cette Sainte étant travaillée d'un merveilleux désir de voir le petit Jésus pendant une longue et fâcheuse maladie qui la tenait alitée, employa trois jours entiers à demander cette faveur à sa très-immaculée Mère. Les trois jours étant expirés, elle fut conduite en esprit dans une pauvre petite maison, où elle vit l'Enfant Jésus étendu sur un peu de foin, et sa sainte Mère à genoux devant lui, qui l'adorait. Le bonheur dont elle jouit ne s'arrêta pas à la vue; car la Sainte Vierge lui ayant mis entre les mains son petit Enfant, elle eut tout loisir de le baiser et de la serrer entre ses bras; voire même la faveur qu'elle reçut passa jusque-là qu'elle tint longtemps embrassée la Mère du petit Jésus. De quoi elle assurait avoir reçu tant de contentement, qu'elle ne croit pas qu'elle eût pu vivre davantage si elle ne fût revenue à soi. Depuis, s'il advenait qu'on lui demandât comme étaient le petit Jésus et sa Bienheureuse Mère, elle ne pouvait dire autre chose sinon qu'ils étaient tous deux si beaux et si agréables, qu'il n'y a point de paroles au monde qui soient capables de les dépeindre.

(1) Ferdinandus Castellanus, Chron. S. Dominici, part. II, lib. I, c. LXXII. — (2) Chronicon Ordinis.

La Bienheureuse Lucie de Marny.

XIV. La seconde fut la Bienheureuse Lucie (1), qui mourut en la ville de Marny en Italie, l'an mil cinq cent quarante-cinq. Cette fille n'ayant encore que cinq ans, ainsi qu'elle était à l'Église, arrêta ses yeux si fixement sur une image de la Sainte Vierge qui tenait son Fils entre ses bras, que son cœur en devint amoureux. Lors la Mère d'amour la regardant attentivement, lui demanda si elle voulait bien qu'elle lui donnât son petit Enfant? Lucie ayant répondu affirmativement, le petit Jésus se trouva tout à coup entre ses bras, mais si beau et si plein d'attraits, qu'elle ne se pouvait rassasier de le voir. Ainsi elle sortit de l'Église ayant avec soi le trésor de la terre et du ciel; tous ceux qui la rencontraient s'émerveillant qu'une si petite fillette portât un si joli enfant, et craignant qu'à raison de son âge il ne lui échappât des mains. Mais il n'y avait rien à craindre, car celui qui soutient toutes choses était assez fort pour se soutenir soi-même. La voilà arrivée au logis avec son précieux dépôt, qu'elle tint et caressa sur son lit l'espace de trois jours entiers, au grand étonnement de tous ceux de la maison. Il fut remarqué que pendant ces trois jours l'image de la Vierge fut sans son petit enfant, au bout desquels il se rendit invisiblement à sa Mère.

XV. Il arriva je ne sais quoi de semblable à la Bienheureuse Angèle de Foligny (2), le jour de la Purification. Car la glorieuse Vierge se présenta à elle portant son trésor entre les bras, ainsi que jadis elle avait fait au voyage de Jérusalem lorsqu'elle s'en allait pour le présenter au Temple; et comme si elle eût été lasse et recrue du chemin, elle s'assit, remettant son cher Fils à la Bienheureuse Angèle, qui le serra très-étroitement sur son cœur. D'un côté elle était ravie de voir la majestueuse beauté et le maintien royal de la Mère de Dieu; de l'autre le petit enfant qu'elle tenait était capable de la faire mourir d'aise et de contentement; car en un instant elle le vit nu, saisi d'un doux et gracieux sommeil, qui lui donna de l'appréhension de l'éveiller; mais peu après il ouvrit de soi-même ses divins yeux plus brillants que deux étoiles, et sur son visage se répandit une si agréable Majesté, qu'il ne lui fut plus possible de douter qu'il n'y eût un Dieu caché dans ce petit corps. Ce poupon regarda la Bienheureuse Angèle fort longtemps d'un œil si doux et si perçant, que c'était assez pour lui tirer l'âme du corps. A la fin il ajouta qu'il était venu s'offrir à elle afin qu'elle se présentât à lui : ce qu'elle fit à l'instant du fond de son âme, et d'un cœur tout transporté d'amour.

(1) Chronicon Ordinis. — (2) Vitæ ipsius, c. XLV.

Saint Hyacinthe.

XVI. Quelle langue trouvera-t-on qui puisse déclarer la douceur des célestes flammes qui s'emparèrent de l'esprit du Bienheureux Saint Hyacinthe (1) une veille de l'Assomption, lorsque priant devant l'Autel de la Vierge, il la vit entourée d'une lumière qui surpassait celle du Soleil, et entendit qu'elle lui disait que, par son entremise, il obtiendrait tout ce qu'il demanderait à son Fils; en témoignage de quoi les Anges firent un concert si ravissant et si extraordinairement mélodieux, qu'il y paraissait bien que c'était la musique du ciel.

XVII. Il me semble que j'entends ici quelqu'un de nos sages mondains qui se rit de tout ce que je viens de dire, et qui n'en fait pas plus d'état que d'un conte bien agencé, ou de quelque forte imagination. Il ne fallait pas attendre autre chose de ces têtes bien faites qui mettent toute la force du bon esprit à ne rien croire que ce qui se voit avec les yeux. A les ouïr parler, on dirait qu'ils ont entrepris de donner la loi à Dieu, et de limiter ses faveurs; et parce qu'ils sont bien éloignés d'être admis à de semblables familiarités, ils se veulent bailler le contentement de croire qu'il n'y a rien de meilleur en la pratique de la vertu que ce qu'ils expérimentent en eux. En quoi, à mon petit jugement, il n'y a pas moins d'ignorance que de présomption. Car comme d'un côté c'est une grande marque d'orgueil de s'estimer seuls sages, de se persuader que tant d'hommes savants qui ont fait l'examen de ces grâces privilégiées se soient abusés, de trancher des Théologiens sans y entendre possible un seul mot, de faire des décisions en des matières dont ils n'ont nulle connaissance, et encore moins d'expérience; de juger des choses intérieures comme d'un pré ou d'un jardin, de douter universellement de tout ce qui se trouve de semblable en l'histoire des Saints; aussi de l'autre est-ce avoir peu d'esprit de s'imaginer que Dieu ne puisse rien davantage que ce qu'il fait ès âmes d'une condition ordinaire; ou qu'il n'ait point d'autres faveurs pour ceux qui l'aiment de tout leur cœur, et qui font et souffrent pour lui de grandes choses, que celles qu'il fait au commun des hommes qui se contentent de n'être pas méchants. Quiconque en juge de la sorte, il fait une conception trop basse de la bonté de Dieu, et est bien éloigné de comprendre les infinis abîmes de douceur qui sont en lui, dont il fait part à ceux qui, pour l'amour de lui, se privent de toutes les autres douceurs, qui ne respirent que lui et après lui, qui accomplissent non-seulement ses commandements,

(1) Ferdin. Castellanus, part. I. Chron. S. Dominici., c. XLVII.

mais encore ses conseils, qui vont plus vite que le pas au moindre signe de ses volontés.

XVIII. Il est vrai que ces faveurs ne laissent pas d'être parce qu'ils n'y croient pas; que Dieu n'est pas moins bon pour être regardé de travers, et que ceux qui en jouissent se mettent fort peu en peine d'avoir l'approbation de semblables Docteurs; au contraire, ils disent avec l'Épouse : A moi seule mon secret, à moi seule mon secret; et si la charité et la gloire de Dieu ne les contraignait, ils se garderaient bien d'éventer semblables caresses; mais il importe à ces esprits de dure créance, à qui j'adresse ce petit mot, d'avoir meilleure opinion de Dieu et de ceux qu'il lui plaît honorer; vu nommément que faisant si fort les délicats, ils dérogent merveilleusement à la loi de la plénitude de grâce. Car ou il faut qu'ils ne croient pas ce qui se dit de la familiarité de Dieu avec Abraham, avec Moïse et avec quelques autres, ou il faut qu'ils confessent que Dieu a étréci sa main et retranché de ses faveurs; à quoi nul vrai fils de l'Église Catholique ne consentira jamais. Ce n'est pas que je veuille conclure qu'il faille tout croire et tout recevoir. Je sais bien que le Sage (1) condamne de légèreté celui qui croit trop aisément, et que Saint Jean (2) entend que nous éprouvions les esprits pour reconnaître ce qui vient de Dieu. Mais je prétends en premier lieu que ce métier n'est pas pour tout le monde : car si pour vider le différend d'un champ ou d'une vigne, les prudhommes sont appelés; si on ne voudrait pas se hasarder d'acheter un cuir sans avoir avec soi le cordonnier; si en toutes les moindres affaires de la vie humaine on s'en rapporte aux experts, sera-t-il dit qu'il y ait liberté de conscience en une affaire si importante et pleine de tant de difficultés? Faudra-t-il que cette si profonde science se traite avec des mains profanes, et que tout le monde y fasse l'entendu? En second lieu, je maintiens que lorsque les choses sont bien autorisées, le plus assuré est de ne pas tant faire le rétif, considéré que Salomon (3) nous avise quand il est question de porter jugement de Dieu, d'incliner toujours du côté de la bonté, et de la rechercher avec simplicité de cœur; et qu'un jour le Sauveur (4) glorifia son Père éternel de quoi il avait caché semblables secrets aux Sages du monde pour les découvrir aux humbles et aux gens de peu d'apparence.

(1) Eccli. XIX. — (2) Ep. I, c. IV. — (3) Sap. I. — (4) Apud Matth.

§ V. — *Des causes de la Faveur de la Bienheureuse Vierge, et des moyens de l'acquérir et de la conserver.*

I. S'il était ici question de déchiffrer tous les moyens dont l'industrie humaine a usé et use tous les jours pour arriver à la Faveur, il faudrait connaître toutes les clefs qui ouvrent le cœur humain, c'est-à-dire tout ce qui est capable d'emporter son affection. En quoi il n'y aurait pas peu à faire, vu qu'autant d'hommes, autant d'humeurs; et autant d'humeurs, autant de manières d'être gagné. Il s'en trouve qui engagent leurs cœurs et donnent la Faveur à bon prix; comme l'Empereur Adrien, qui se contentait de la petite mine et des mignardises d'Antinous; comme Xerxès, qui prenait pour argent comptant les flatteries et les applaudissements de Macédonius; comme Soliman, dont j'ai parlé ci-devant, qui n'avait point de plus pressant motif d'aimer Ibrahim Bassa, que pour ce qu'il avait été nourri avec lui. Il en est d'autres qui ne la donnent que pour des empires ou pour des sujets de pareille conséquence. Bajazet second aima uniquement Acomet: il avait raison de le faire, car il lui avait mis la couronne sur la tête. Jamais ne fut que le Roi Darius ne chérît Zopirus comme son propre enfant; aussi lui avait-il fait trait de fils, se défigurant le visage, ainsi que tout le monde sait, afin d'avoir le moyen de lui livrer Babylone, laquelle il désirait avoir. Les uns ayant rencontré des humeurs avenantes aux leurs, s'y sont entièrement attachés. Alexandre, qui avait le cœur bon et généreux, se plaisait à Ephestion et à Antipater, d'autant qu'il connaissait que celui-là l'aimait, et que celui-ci affectionnait le bien de son État. L'Empereur Auguste, Prince de paix et de guerre, aimait Mécénas pour son doux naturel, et Agrippa pour son courage. Par la même voie de valeur, Axalla était entré ès bonnes grâces du grand Tamerlan, et Scanderberg, de Bajazet premier. Et si ce que raconte Tacite (1) est véritable, que l'affection de l'Empereur Tibère envers Séjan prit naissance du bon service qu'il lui rendit lorsque, dînant sous une grotte, qui tout d'un coup menaça de l'écraser sous ses ruines, tous les autres l'ayant quitté, il fut rencontré seul avec Tibère, qu'il couvrait de son corps comme d'une voûte, afin de le garantir du danger, nul ne saurait trouver mauvais qu'il lui en ait su gré toute sa vie, et l'ait agrandi à cette occasion. Mais tout bien considéré, l'on verra que la Faveur du monde tient toujours de la terre, et qu'il est très-malaisé d'en apercevoir aucune qui n'ait quelque mélange d'intérêt, au contraire de celle du ciel, qui est toute franche, toute royale, toute sainte.

(1) Lib. IV Annal.

Sur quoi j'aurais beaucoup de choses à dire de la Faveur de la Mère de Dieu; mais je me contenterai de les rapporter brièvement aux quatre propositions suivantes.

II. La première est, que nous devons tenir pour un point résolu que le commencement de cette amitié est hors de nos mérites, et une faveur tout entière de la Sainte Vierge, qui jette ses yeux et met son cœur où il lui plaît, sans rechercher en nous les causes de son affection maternelle. En quoi elle participe à la grandeur de Dieu, de qui le propre est de donner sans avoir reçu, et de faire du bien sans y être mû que par sa seule bonté. Dieu par sa grâce nous préserve, disait jadis le grand Saint Augustin (1), de cette sotte et présomptueuse pensée que nous ayons par quelque mérite devancé sa libéralité : car en tout et partout sa miséricorde nous prévient, et c'est à lui que le Psalmiste chante avec toute fidélité, disant : Vous l'avez prévenu par les bénédictions de votre douceur. Et un peu plus bas il enseigne que ces bénédictions de douceur ne sont autres que certains bons mouvements qui devancent notre liberté, et qui nous attirent à l'amour de la vertu et de l'honnêteté; mouvements si nécessaires, que sans eux nous n'achèverions jamais aucun bien, mais nous ne le saurions pas même commencer. Excellente qualité de la Reine du ciel, et incomparable avantage de sa Faveur, qui doit causer en nous une très-humble reconnaissance. Car la vérité est que nous ne l'avons pas choisie les premiers, mais que sa douceur vint au-devant, et avec des inventions du tout admirables d'amour nous convia à vouloir avoir part à sa Faveur.

III. La seconde est, que comme elle prévient les hommes non-seulement sans nulle sorte d'obligation, mais encore sans rechercher en eux aucuns motifs pour leur faire part de sa Faveur; aussi ne faut-il pas estimer qu'elle les prévienne tous d'une d'une même abondance de grâces. Car ce que Saint Cyrille, Évêque de Jérusalem, dit du Saint-Esprit (2), qu'encore qu'il ne soit qu'un, ce néanmoins ses grâces sont fort différentes et très-inégales, et qu'il les départ comme bon lui semble, je le dis, avec la proportion que je dois, de la Mère de Dieu. Elle ne vient pas au-devant de tous avec un même visage, et ne regarde pas tous ceux qu'elle appelle avec les mêmes yeux. Il y a divers étages au palais de sa Faveur, aussi bien qu'en la maison de Dieu; et quoique tous ses courtisans soient grands, si ne sont-ils pas pourtant également appointés, n'aspirent pas tous à une même grandeur. Qui l'osera regarder de travers pour autant qu'elle use de son pouvoir comme il lui semble plus à propos? Qui pourra blâmer en

(1) Lib. II contra duas epist. Pelag., c. x. — (2) Catechesi xvi.

elle ce qu'il ne saurait trouver mauvais en un homme mortel? Ceux qu'elle relève par-dessus les autres lui ont voirement une obligation inestimable; mais pour petite que soit la Faveur qu'elle communique aux autres, il y en a toujours plus qu'ils n'en reconnaîtront jamais.

IV. La troisième est, qu'en sa cour, il ne se voit point de ces créatures de Faveur qui n'ont rien qui puisse obliger à leur vouloir du bien, ni devant ni après leur avancement. Dieu se déplaît à jeter aux chiens les choses saintes, disait le même Saint Cyrille (1), et où il rencontre un sujet bien disposé, là il imprime plus volontiers le sceau de sa grâce. De même en fait la Sainte Vierge; car si bien elle choisit les siens sans avoir égard à leurs mérites, néanmoins, s'ils n'usent de correspondance, elle arrête bientôt le cours de ses grandes libéralités. Il lui faut de ces Bélisaires, qui fassent honneur à la Faveur et qui en méritent l'accroissement par de continuelles conquêtes, c'est-à-dire de ces braves cœurs qui se servent des avantages qu'ils en tirent comme d'autant de pressants motifs pour rendre leurs services non moins signalés que leur Faveur, à qui de nouveaux dons sont autant d'aiguillons pour mieux faire, et qui par leur courage et valeur attirent toujours sur eux de nouveaux bienfaits. Ainsi la Reine du ciel fait grands tous ses Favoris; car en son Palais ceux qui veulent demeurer les bras croisés, et sans rien faire, ne peuvent être les bienvenus, et en vain prétendent-ils à de nouvelles faveurs.

V. La quatrième est, qu'autant qu'il y a de moyens de profiter en la vertu et de s'avancer ès bonnes grâces de Dieu, autant y en a-t-il de croître en crédit auprès d'elle, vu que sa Faveur n'est qu'une participation de celle de Dieu; et que les mêmes degrés qui nous avoisinent du Fils, nous approchent aussi de la Mère. Néanmoins il se peut dire en particulier qu'elle se gagne merveilleusement par l'amour réciproque que nous lui témoignons, par une affection cordiale envers son Fils, par une entière confiance que nous prenons en elle, par une vraie imitation de ses héroïques vertus, et par plusieurs autres services, au dénombrement desquels je ne veux pas engager ce discours, puisqu'ils doivent servir de sujet au quatrième Traité tout entier. Partant un peu de patience jusqu'à ce que nous y soyons arrivés, et cependant passons au soin qu'elle daigne prendre des siens.

(1) Catechesi I. Non dat Deus sancta canibus; sed ubi videt propositum illis salutare sigillum (gratiæ) et admirandum imprimit.

LA CINQUIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE V.

Qu'elle soit une merveille de soin pour les siens

Les anciens disaient en commun proverbe, que les yeux suivent toujours le cœur; c'est-à-dire que, où notre amour se porte, là s'attache aussi notre soin. Et il me semble que l'on peut dire en vérité, que lorsque l'amour est ardent, il n'a pas assez des deux yeux; il lui en faudrait autant que les poëtes en ont mis au corps d'Argus, afin de contenter le cœur, qui toujours s'empresse de soin et de désir de faire quelque chose qui agrée. Saint Épiphane a juste sujet de nommer (1) à cette occasion la Sainte Vierge une Mère à beaucoup d'yeux, comme j'ai déjà dit une fois, et de la comparer aux animaux qui furent montrés à Ézéchiel (2) et à Saint Jean (3). Car après le soin que notre bon Père, dont l'œil ne se ferme jamais, a de nous, il n'en est point de semblable à celui de la Mère d'Amour. Permettez que je le crayonne premièrement, puis nous le considérerons avec ses naïves couleurs.

§ I. — *Figure du soin que la Mère de Dieu a des siens.*

I. Dieu même l'a tracée en la personne de la sage Rébecca (4), que j'ai déjà présentée une fois (5) comme l'une des plus illustres figures de la Sainte Vierge, et vous vous étonnerez de voir un portrait si approchant du naturel. Imaginez-vous donc que je vous mets devant les yeux un tableau crayonné et divisé en trois actions principales, qui sont comme les trois pièces qui composent et achèvent le soin que la Mère incomparable a des siens.

II. Au côté droit du tableau se voit une dame vénérable et de très-bonne grâce, habillée à l'antique, assise sur un tabouret, et devant elle un jeune fils d'un maintien très-modeste; c'est Rébecca avec

(1) Orat. de Laudibus. Virg. — (2) Cap. x. — (3) Cap. IV Apoc. — (4) Gen. XXVII. — (5) Tract. I, c. III.

son fils Jacob. Il est aisé de conjecturer du visage de la mère qu'elle parle d'affection et qu'elle tient quelque discours fort sérieux à son fils, mais le crayon n'en peut pas dire davantage; l'Écriture sainte supplée à son défaut et nous assure qu'elle lui parle en cette sorte : Mon fils, j'ai un mot à vous dire, dont je vous prie de faire état, tant parce qu'il est pour votre bien, que d'autant que c'est moi qui vous le dis. Il y a quelque temps que je rêve à part moi sur un propos que votre père a tenu à votre frère Ésaü, et crois fermement qu'un bon Ange m'a conduit en la chambre pour entendre ce qu'il lui disait. Car il parlait comme un homme qui sent approcher sa fin, et pour ce, lui commandait-il de s'en aller à la chasse pour prendre quelque venaison, et la lui apprêter à son goût, afin de lui donner sa dernière bénédiction dès qu'il aurait pris ce repas. Partant, mon fils, ne négligez pas le conseil que je vous baille. Vous savez que je vous ai toujours aimé, et tout mon contentement serait de vous montrer un trait de mère à une si bonne occasion. Ce que je désire de vous est que vous choisissiez promptement dans le troupeau deux chevreaux les plus gras que vous rencontrerez, afin que je les apprête vitement comme je sais qu'il les faut à votre père avant le retour d'Ésau, et par ce moyen vous le préviendrez pour avoir sa bénédiction. Je vous le dis encore une fois, ne méprisez pas un avis qui ne part que du désir que j'ai de votre bien.

III. A juger de la contenance de Jacob, il me semble qu'il repart ainsi à sa bonne mère : Ma mère, ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais le bien que vous me voulez, quoique ce témoignage de votre bonne volonté en mon endroit soit un renfort de la créance que j'en ai. Permettez seulement que je vous représente une pensée qui passe par mon esprit, et puis commandez tout ce qu'il vous plaira. Vous n'ignorez pas le peu de ressemblance qui est entre mon frère et moi; il est chargé de poil comme un sauvage, et moi je n'ai rien de semblable; si, par fortune ou par dessein, mon père me vient à toucher, j'appréhende grandement que, me reconnaissant, il ne croie que je l'aie voulu tromper, et qu'au lieu de sa bénédiction je ne reçoive sa malédiction; joint que je ne puis manquer d'être bientôt aperçu à ma voix. Mon fils, réplique Rébecca, vous ne me dites rien de nouveau, et ne m'alléguez chose aucune que je n'aie prévue. Il semble que c'est une inspiration de Dieu, à qui il appartiendra de faire réussir le dessein que je crois qu'il a sur vous. Au reste, que la malédiction que vous craignez ne vous arrête nullement, car je la prends volontiers sur moi, et dès maintenant vous en décharge. Faites seulement ce que je vous conseille, et fiez-vous à moi du surplus. Après des paroles si expresses, il ne faut plus penser qu'à

obéir ; aussi Jacob n'en fait plus de difficulté, et le voilà qui part pour exécuter le commandement de sa mère. Ce premier crayon me servira d'une figure du soin que la MÈRE DE DIEU prend de l'avancement des siens en général, épiant toutes les occasions qu'elle peut rencontrer pour les avantager, et pour leur obtenir la bénédiction de Dieu.

IV. Au milieu du tableau se voit une seconde action non moins remarquable que la première. Car Jacob étant allé et revenu en diligence, apporte les deux chevreaux à Rébecca, qui connaît les appétits de son mari Isaac, se trousse incontinent pour faire elle-même la cuisine, et l'affection qui la gouverne lui fait tout faire, et mieux, et plus tôt. Elle a plus d'une pensée à l'esprit ; car, pendant que sa viande s'apprête, elle va à son coffre et en tire la robe des fêtes d'Ésaü pour la mettre à Jacob, et lui agence tellement de petites peaux de chevreau autour du cou et des mains, que le bon vieillard ne peut faillir de le prendre pour son aîné. Elle dresse sa venaison et met le plat entre les mains de Jacob, qui joue si bien son personnage, qu'il emporte la bénédiction d'Ésaü. Cette extrême diligence dont use Rébecca à pourvoir à toutes les petites choses, sans rien omettre, me donnera sujet de faire un discours de l'incomparable Bonté de la Vierge, qui paraît au soin qu'elle a des moindres choses qui concernent le bien et le contentement des siens, où il se verra qu'il n'est rien au monde de si doux ni de si cordial que son affection.

V. Au troisième endroit du tableau la prudente Rébecca poursuit sa pointe ; et comme elle a prévu les boutades d'Ésaü, elle songe aux moyens d'établir la fortune et d'assurer la bénédiction de son Fils. A cet effet elle va trouver Isaac, et lui fait entendre qu'elle aimerait autant mourir que de voir Jacob marié à une femme du pays ; à quoi elle sait bien que le bon vieillard n'a pas grande inclination. Partant il lui est aisé de le porter à l'envoyer en Mésopotamie à son oncle Laban, chez qui il rencontrera un très-bon parti. Isaac fait tout ce qu'elle désire, et afin que Dieu bénisse ce sien dessein, il redouble les bénédictions que peu auparavant il a données à Jacob, et l'ayant baisé le remet entre les mains de sa mère, qui le pourvoit au mieux qu'elle peut de toutes choses nécessaires, et nommément de bons enseignements ; et sur l'espérance qu'elle a de le voir bientôt, le met en chemin, non sans une extrême détresse de cœur, et sans forces de larmes qu'une séparation si subite lui tire des yeux. Ce sera le plan du troisième discours, qui aboutira à faire voir le soin que la Sainte Vierge a de loger les siens, et d'établir leurs fortunes, s'il les faut appeler de ce nom, c'est-à-dire de leur procurer

une condition stable, assurée, et de les engager dans la manière de vie qu'elle leur jugera plus convenable pour les acheminer au ciel.

§ II. — *De l'admirable soin que la Mère de Dieu prend de tout ce qui appartient aux siens en général.*

I. Que nul ne se persuade que je croie avoir fort rehaussé l'honneur de la Mère sans pair, d'avoir dit que le soin de Rébecca n'est qu'un crayon de celui qu'elle a des siens. Les Saints Pères me fournissent des pensées bien plus avantageuses pour le relever, quoique au partir de là ils ne rencontrent point de paroles qui les contentent, ou qui égalent le jugement qu'ils font de son industrieuse charité. Saint Bernard (1) la compare à ce beau miroir des femmes fortes que Salomon nous présente à la fin des Proverbes, en ce point nommément que la lampe de sa vigilance et de son soin ne s'éteint jamais pendant la nuit de la demeure mortelle, que les siens sont obligés de faire sur la terre; mais qu'elle les éclaire et les accompagne toujours sans jamais les perdre de vue. Saint Augustin lui baille un soin (2) correspondant à son pouvoir, et assure que d'autant que le crédit qu'elle a près de Dieu surpasse celui des autres Saints, d'autant sa nonpareille affection devance le soin de tous tant qu'ils sont. Le dévot Idiot porte encore sa conception plus haut : car sans s'arrêter (3) à ce qui est de la charité des Saints, il prend l'essor jusques au trône du Sauveur, lequel, avec une ardeur incomparable, s'emploie pour nous auprès de son Père. Là cet humble Docteur rencontre la vraie idée du soin que la Mère de Dieu a des siens. Car comme elle n'a point d'autre règle de son amour envers eux, que celui que son très-aimé Fils leur porte, aussi ne veut-elle point d'autre modèle du soin qu'elle en doit avoir, que celui qu'elle voit en lui. Saint Bernard me vient derechef en l'esprit, lequel pressé du désir d'enchérir sur moi-même et sur tous les autres, a trouvé une façon de parler si pleine d'emphase, qu'on ne saurait aller plus avant. Car il ne se contente pas de dire qu'elle est soigneuse tout ce qui se peut, mais de plus il l'appelle le soin même, et le soin de tous les siècles; voici ses mots (4) : Sur elle comme sur le centre de toutes choses, comme sur l'unique soin de tous les siècles, sont fichés les yeux de ceux qui sont là-haut, de nous qui sommes ici-bas, et de ceux qui sont au-dessus de nous, de nos devanciers et de la postérité qui nous suivra. Or, tout ainsi que je ne veux pas contester qu'elle ne puisse être appelée le Soin passif et l'affaire

(1) Serm. II in Assumpt. — (2) Serm. de Assumpt. — (3) In Prologo Contemplat. de B. Virg. — (4) Serm. II de Pentecost.

commune de tous les siècles, pour autant que tous les âges qui ont passé devant elle ont eu intérêt à sa venue, et l'ont attendue avec une sainte impatience comme celle qui portait la bonne nouvelle du salut espéré; et que les siècles qui se sont écoulés après elle, l'ont regardée ne plus ne moins que la source d'où ils ont puisé tant de biens : de même ne faut-il pas penser qu'on me puisse nier qu'elle ne soit très à propos nommée le Soin actif de tous les siècles, par suite de l'incomparable affection qu'elle apporte à procurer généralement le salut et l'avancement de tous les hommes, mais fort spécialement des siens. Car si, au rapport du docte Interprète Nicolas de Lyra, autorisé du Rabbi Solomon, grand homme parmi ceux de sa nation, le Diable est appelé par le Roi-Prophète le Soin (1) ou l'empressement qui roule parmi les ténèbres de la nuit, à cause de l'extrême vigilance dont il use à épier les hommes afin de les surprendre, et de les faire tomber en toute sorte de péchés; pourquoi n'appellerons-nous pas avec plus de raison la Sainte Vierge le Souci du jour et le Soin des siècles, vu qu'elle apporte sans comparaison plus d'ardeur à chercher notre bien, que cet ennemi de nature n'en met à pourchasser notre ruine? Non, qu'il n'y ait point de comparaison entre la charité de Marie et l'envie de ce malheureux; entre le soin de celle-là et l'âpreté de celui-ci; d'autant qu'enfin cette si grande âpreté n'a point d'autre fondement que le mal-talent qu'il a contre Dieu, lequel n'approche pas de la charité qui unit la Mère de Bonté avec le souverain Bien. D'où je conclus qu'on ne lui saurait bailler aucun nom qui lui convînt mieux que celui de Soin et d'Affection, puisqu'elle est comme une vraie essence de tout le soin et de toute l'affection qui se retrouve ès créatures.

II. Je confesse que nous aurions ici besoin du gentil esprit de Saint Bernard pour nous déclarer sa conception, ou à tout le moins de quelque Poëte industrieux, afin de nous dépeindre le soin tel qu'il serait s'il avait quelque nature ou quelque substance créée. Car il nous le figurerait avec cent yeux pour tout voir, avec cent oreilles pour tout ouïr, avec autant de langues pour s'expliquer, et avec autant d'ailes pour se trouver en un instant où il voudrait. Ou, pour mieux dire, il faudrait que ce fût un pur esprit, voire le plus léger et le plus habile de tous qui se rencontrât quasi partout en un même temps, qui eût une capacité extraordinaire pour tout comprendre, et une dextérité nonpareille pour conduire toutes choses à chef. Mais qu'il aurait bonne grâce à entreprendre et à solliciter une affaire; comme il irait, comme il presserait, comme il ne laisserait

(1) Psalm. xc. Negotio perambulante in tenebris.

chose aucune de tout ce qui pourrait avancer son dessein. Quiconque peut comprendre quel serait le soin même s'il était vivant et animé, il a une grande disposition à entendre comme la Sainte Vierge s'entremet pour le bien et pour le profit des siens, sinon qu'il faut bannir de nos appréhensions toute sorte d'inquiétudes, qui pour l'ordinaire accompagnent le soin parmi nous. Car, comme elle voit en Dieu avec une merveilleuse tranquillité tout ce qui appartient à ses enfants, aussi pourvoit-elle à toutes leurs nécessités avec un admirable repos d'esprit. Au reste, cet empressement retranché, c'est une vraie merveille de soin, qui a les yeux continuellement sur les siens et sur toutes leurs actions, et qui voit de loin tout ce qui est pour leur bien, sans laisser écouler aucune occasion de le procurer, sinon en tant qu'ils s'en rendent indignes. Mais d'autant que cette proposition sera suffisamment prouvée en divers endroits de ce Traité, je n'en dirai pas ici davantage.

§ III. — *Du soin que la Mère de Dieu a des siens jusques aux plus petites choses.*

I. Quel moyen de souffrir ces libertins qui disent chez le Prophète Job, que Dieu se promène sur la voûte des cieux sans se soucier de ce qui se passe ici-bas? Qui pourrait supporter ces impies, qui disent chez Platon, que Dieu a voirement pris un soin particulier des Anges, comme du chef-d'œuvre de ses mains; mais, quant aux hommes, qu'il les a commis à la providence et à la conduite de ses purs Esprits, sans daigner s'entremettre d'eux? Ces discoureurs se sont immolés non-seulement à la risée, mais encore à la haine publique; car, tout d'un coup ils ont ôté aux hommes ce qui leur doit être plus cher que leur propre vie, savoir est le soin que cette infinie Majesté a d'eux, et arraché à Dieu deux des plus belles qualités qu'il ait, savoir est sa providence et son amour. Car s'ils se figurent que la multitude des affaires cause quelque empressement en Dieu, ils font bien voir qu'ils ont bien mauvaise opinion de la toute-puissance; si au contraire ils croient que le gouvernement du monde ne charge non plus son esprit que la moindre pensée qu'il ait, ils limitent merveilleusement sa bonté, lui retranchant l'inclination qu'elle a naturellement de se communiquer aux créatures. Faire un Dieu sans amour, c'est lui donner un cœur de bronze, et lui ôter le soin de ses créatures, c'est dire qu'il a moins de bonté qu'il ne s'en retrouve en un homme. Plus son amour est grand, plus le soin qui l'accompagne est tendre et exact jusqu'aux moindres nécessités. Saint Benoît, tout petit enfant qu'il était, avait déjà l'esprit capable de cette vérité. Car, comme quelqu'un de la maison eut par mégarde cassé un pot

de terre que sa Nourrice avait emprunté, il s'adressa à lui, lui remontrant qu'il ne fallait pas qu'elle reçût ce déplaisir : ce qui agréa tellement au Père de toute bonté, qu'à peine sa prière était finie, qu'en considération d'une telle confiance le vaisseau fut remis en son premier état. De quoi nous n'avons pas seulement le témoignage du grand Pape Saint Grégoire (1), mais encore celui d'un nombre infini de personnes qui ont vu ce vase attaché à la porte de l'Église de Nursia, qui est le lieu de la naissance de Saint Benoît, et où il demeura jusqu'à l'arrivée des Lombards en Italie. Saint Boniface, qui depuis fut Éveque de Ferentin en Toscane, dit le même Saint Grégoire (2), avec une plainte enfantine qu'il adressa à Notre-Seigneur, fit lâcher prise à un renard qui emportait les poules de sa mère. Le ciel est plein de tendresse pour nous, et si nous avions le cœur bien fait pour la connaître, nous verrions de merveilleux effets de l'infinie bonté de Dieu; et à mesure qu'une créature s'avoisine davantage de lui, il lui baille un cœur plus capable et un amour plus tendre et plus soigneux.

II. D'où il s'ensuit que la Sainte Vierge non-seulement en qualité de Mère, qui est un nom de douceur et de tendresse, mais encore en qualité de Reine qui a l'honneur de participer aux grandeurs de Dieu plus que tous les Bienheureux ensemble, a aussi des yeux merveilleusement clairs et pénétrants afin de découvrir jusqu'aux petits atomes du besoin des siens, et un cœur plein d'amour le plus soigneux et le plus condescendant qu'on puisse imaginer. Car il est vrai que le propre de l'amour, nommément quand il est tendre et ardent, c'est d'avoir l'œil à tout ce qui peut bailler du consentement à ce que l'on aime; mais, par-dessus tous les cœurs du monde, celui de la Mère de Bonté s'est tellement approprié ce soin cordial et affectueux, qu'il semble que ce soit comme sa première et principale qualité. Et de vrai ce serait un très-grand abus et une très-remarquable ruse de Satan de se figurer cette Princesse avec une majesté retirée et avec un air de grandeur qui donnât appréhension de l'approcher, ou qui fît soupçonner en elle quelque dédain de nos menues nécessités. Pour se laisser aller à cette pensée, il faudrait n'avoir point de connaissance de la douceur qui est au Ciel, ou n'avoir jamais ouï parler de la Mère du bel Amour.

III. Le dévot Louis de Grenade a été un homme autant sérieux et digne de créance qu'il y en ait eu au siècle passé. Il raconte néanmoins (3), qu'en la ville de Sétubal, en Espagne, il y avait un Gentilhomme de marque qui prenait parfois sa récréation à pêcher. De

(1) Initio Dialog. — (2) Lib. I Dialog., c. IX. — (3) Part. II Symboli, sect. X.

quoi ayant eu un jour l'envie, il commanda à un sien valet de lui apporter sa ligne. Comme il allait pour la prendre, la servante la trouva pleine de poussière et de crasse, et la voulant nettoyer elle l'appuya si rudement sur sa pointe qu'elle la rompit en deux endroits, d'où elle tira deux éclats chacun de la grosseur d'un doigt. La Dame de la maison, qui connaissait l'esprit prompt et subit de son mari, entre incontinent en appréhension et se prosterne devant une image de Notre-Dame, lui disant : Sainte Vierge, si vous n'y mettez ordre tout à cette heure, il y aura du bruit au logis ; et ensemble se recommande aux prières d'une sienne nourrice, laquelle quelques années auparavant était décédée en grande réputation de sainteté. J'en raconterai seulement ceci en passant, que cette bonne femme mettant parfois la main sur sa poitrine, disait fort simplement que toute l'eau de la mer n'eût su éteindre le feu qui brûlait là-dedans. Pendant que la Dame fait sa prière, son mari crie de la cour si on apportera sa ligne. Personne n'ose comparaître ; mais enfin il la faut porter en l'état qu'elle est. Voici la merveille de la Mère de Bonté. A peine le serviteur a-t-il passé la porte que la ligne se trouve aussi entière que jamais, seulement y avait-il un petit filet blanc au lieu où elle avait été miraculeusement refaite. De quoi tous ceux de la maison qui savaient comme elle avait été rompue demeurant ravis, le petit-fils du Gentilhomme, qui était sorti pour voir ce que ferait son père le beau premier, en apporte la nouvelle à sa mère ; mais pour ses peines elle lui donna sur la joue, pour lui apprendre, disait-elle, à mentir une autre fois ; et, quoique coup sur coup quatre diverses personnes lui confirmassent ce qui était advenu, néanmoins elle ne le crut jamais jusqu'à ce qu'elle vît de ses propres yeux, et que le Gentilhomme ayant appris par le bruit de la basse-cour ce qui était arrivé, la lui remit entre les mains, faisant conscience de s'en servir de là en avant. Celui qui rapporte l'histoire assure qu'il a gardé quelque temps les pièces de la canne rompue et les a fait voir à plusieurs en confirmation du miracle.

IV. Je ne sais si ce que récite l'auteur de la vie de Saint Philippe Néri (1) n'est point autant digne d'être admiré. Car il dit que l'an septante-six du siècle passé, le chevron qui soutenait le toit de la Chapelle des Pères de l'Oratoire de Rome ayant d'un côté tout à fait quitté la muraille, et ne tenant plus à rien, ce Saint vit une nuit la Vierge qui le soutenait avec ses mains; par où il connut le bon office qu'elle leur avait rendu et le danger qu'ils avaient tous encouru; et dès le lendemain il fit abattre le toit, afin que personne n'en fût endommagé.

(1) Anton. Gallonius.

Wauthier de Bibrach.

V. Mais quelle douceur de soin se peut imaginer qui soit semblable à celle qu'elle témoigna au brave Wauthier de Bibrach, l'un de ses meilleurs serviteurs (1), duquel je parlerai encore à quelque autre occasion. Ce vaillant soldat de la Vierge s'en allait à un célèbre tournoi, auquel il avait été convié avec quelques autres. La commodité s'étant présentée d'ouïr la Messe sur le chemin, il les supplia de s'arrêter; mais craignant d'arriver trop tard, ils s'en excusèrent le mieux qu'ils purent. Cependant Wauthier fit dire une Messe de la Sainte Vierge, et s'étant amoureusement recommandé à elle, et ayant fait son offrande, il se mit en devoir de les suivre. Comme il approchait du lieu qui était destiné au combat, il demanda à quelques-uns si le tournoi était commencé. Ceux-ci, sans le reconnaître, lui répondirent que oui, et qu'un certain Wauthier de Bibrach faisait des merveilles et qu'on ne parlait que de lui. C'était la Mère de douceur qui n'avait pas voulu permettre que son Chevalier souffrit le moindre intérêt du monde, même en une chose tant indifférente comme est le jeu, pour lui avoir rendu du service, et qui avait envoyé un Ange afin de faire pour lui, tandis qu'il vaquait à son service.

Guétrechin.

VI. Ce qui advint à un bon et simple Religieux, dont il est fait mention ès Révélations de Sainte Brigitte (2), a quelque rapport avec ce que je viens de raconter. Comme il était en prières, il fut appelé par l'Abbé du Monastère d'Alvastre pour assister le boulanger de la maison. Aussitôt qu'il eut reçu le commandement, il s'alla jeter à deux genoux devant une image de la Vierge et lui parla de cette sorte : Ma très-douce Mère, je viens de recevoir le commandement d'aller à la boulangerie, et vous savez que je n'y entends rien; c'est pourquoi je n'y servirai sinon à gâter la besogne. A quoi la Sainte Vierge répondit qu'il continuât seulement son oraison, et qu'elle suppléerait pour lui. En effet, elle le fit si dextrement, que jamais on ne prit garde que le Frère eût manqué à l'obéissance qui lui avait été enjointe.

(1) Cesarius, lib. III, c. XXXIX. — (2) Revelat. extravag., c. LV.

La Bienheureuse Site.

VII. La Bienheureuse Site (1), native de Lucques en Toscane, où elle mourut l'an douze cent septante-huit, alla un jour visiter les saints lieux qui sont hors de la ville, et se trouvant lasse à son retour, elle s'assit auprès d'une fontaine comme le soleil s'allait coucher. Après y avoir été quelque temps, se présenta à elle une fort honnête Dame qui lui demanda si elle ne voulait pas aller à Lucques. La fille ayant répondu affirmativement, elles se mirent en chemin de compagnie, et s'étant entretenues de bons discours jusqu'à la porte de la ville, elles la trouvèrent fermée. Mais à peine s'en étaient-elles approchées, qu'elle s'ouvrit incontinent et leur donna l'entrée dans la ville. Site étant près de son logis, fit tout ce qu'elle put pour retenir cette brave Dame, et pour jouir plus longuement de sa douce conversation. Mais comme elle l'allait pressant, tout d'un coup elle ne vit plus rien; et la tendresse d'affection envers la Sainte Vierge qui lui demeura dans le cœur, lui servit de preuve assurée que c'était elle, sans autre, qui lui avait fait cette grâce.

Béatrix.

VIII. Je craindrais de trop ravaler les faveurs de la Mère de Dieu, si je mettais au nombre de celles qu'elle fait en de petites choses, ce que je m'en vais raconter; néanmoins je ne laisserai pas de le rapporter en ce lieu comme l'un des traits le plus signalé du soin et de l'affection cordiale de la Sainte Vierge envers les siens. Le dévot Césarius (2) récite que de son temps il y eut une Religieuse nommée Béatrix, très-dévote à la Mère de Dieu, laquelle ayant été faite Sacristaine de son Monastère, comme elle était belle et de bonne grâce, elle fut attaquée par un Clerc qui fréquentait le Monastère, et si vivement sollicitée, que ne pouvant plus résister à ses demandes importunes, elle s'en alla droit devant l'image de la Vierge, et jetant les clefs sur l'autel, lui tint de semblables propos : Madame, jusqu'ici je vous ai servie le moins mal qu'il m'a été possible; maintenant il est hors de mon pouvoir de résister aux tentations desquelles je me sens assaillie, partant voici vos clefs que je vous rends, et vous recommande votre Église. Cela dit, elle sortit assez brusquement de la maison avec celui qui l'avait débauchée. Ce misérable, après avoir abusé d'elle quelque temps, la quitta aussi

(1) Cesar. Franc. — (2) Lib. VII, c. XXVV.

lâchement qu'il l'avait perdue honteusement; de manière que se voyant réduite à l'extrémité du désespoir, elle s'enfonça encore plus avant dans le train qu'elle avait commencé. Déjà quinze ans s'étaient passés dans toute sorte de dissolutions, lorsque la Mère de douceur lui jeta un rayon de lumière dans l'âme, et la fit souvenir du Monastère dans lequel elle avait été nourrie. Au même instant elle prit résolution d'y retourner, et de voir si elle pourrait être reçue à quelque condition que ce fût. Étant arrivée à la porte du Monastère, elle demanda au portier, qui était un homme vénérable et ancien, s'il ne connaissait point sœur Béatrix qui était Sacristaine du Monastère. Il faudrait donc que je n'y connusse personne, répond le portier, si je ne connaissais celle-là qui a été élevée céans dès son jeune âge, et qui est l'une des plus vertueuses filles de cette maison. Béatrix remarqua voirement cette parole, mais n'en comprenant pas le sens, eut appréhension de s'arrêter. Comme elle tournait le dos au Monastère, la Sainte Vierge, à qui elle ne pensait plus sinon pour être transpercée de regret de l'avoir quittée, se trouva à son côté, et la prenant par la main lui dit : Eh bien ! ma fille Béatrix, ne vous souvient-il donc plus du temps auquel vous n'aviez point de plus douce pensée que de me rendre quelque service ? Or, sachez que j'ai été ici l'espace de quinze ans entiers tenant votre place et faisant votre office, sans que jamais personne ait aperçu votre sortie, ou se soit pris garde de votre faute. Partant demeurez ici hardiment, continuez en mon service, et souvenez-vous de faire pénitence des péchés que vous avez commis. Je vous serai toujours bonne mère, et ne vous abandonnerai jamais. A ces mots elle disparut, et Dieu sait si Béatrix demeura étonnée d'entendre toutes ces nouvelles.

IX. Je confesse que je ne saurais contenter mon esprit à redire ce point assez souvent, que le Ciel est plein de soin et de tendresse pour nous, et nommément le cœur de la Mère d'Amour. Je m'assure qu'il n'y a personne qui n'en ait ressenti les effets, et qui ne se soit pris garde de quelque particulière providence qu'elle ait témoignée en son endroit. Mais notre mal est que nous avons la vue si basse, que nous n'apercevons bonnement sinon ce qui nous crève les yeux. Que si celle qui nous fait tant de biens nous les avait une fois ouverts pour reconnaître la douceur de son affection maternelle, et le soin qu'elle a de nous jusques aux plus petites choses. Il n'y aurait jour en notre vie que nous n'en vissions mille traits, et que nous ne fussions hors de nous sur la considération d'une si rare bonté. De moi je ne doute nullement qu'il n'y ait quelque secret du Ciel à nous cacher les effets continuels de cette admirable providence, car si nous les voyions tels qu'ils sont, il ne nous serait pas possible d'employer

nos esprits à autre chose, sinon à bénir sans cesse une Mère de si bon cœur. Que serait-ce donc si elle rencontrait des sujets qui fussent capables de correspondre à un soin si affectueux? Et si son amour maternel s'abaisse jusqu'aux moindres contentements qu'elle leur peut donner, avec quelle ardeur se doit-elle employer à ce qui appartient au principal de leur salut? Et si pendant qu'ils sont encore ici-bas en la vallée de pleurs et de misères, elle a pour eux tant de douceur, que faut-il espérer de ce qu'elle leur garde pour le ciel? L'homme mortel ne le comprendra jamais : heureux celui qui en fera l'essai.

§ IV. — *Du soin que la Sainte Vierge prend pour loger les siens, et pour les établir en quelque manière de vie qui soit propre à faire leur salut.*

I. Si le jugement des meilleurs interprètes de Salomon, qui se persuadent que le Saint-Esprit, déchiffrant les admirables qualités et propriétés de la Sagesse exemplaire et incréée, qui est le Verbe divin ou incarné, qui est le Sauveur de nos âmes, mais encore à la Sagesse participée et imitée, ainsi qu'ils l'appellent, qui n'est autre que la Sainte Vierge, est véritable, comme il y a très-grande apparence, vu que leur conception est autorisée du sentiment de l'Église universelle; il se rencontre un très-grand sujet de consolation pour ceux qui lui appartiennent, au chapitre huitième des Proverbes, où il est dit qu'elle les attend sur les carrefours, sur les avenues de divers chemins et sur l'entrée des villes, pour leur servir de guide et de conseil; c'est-à-dire qu'elle ne leur sert jamais mieux de Mère, que lorsqu'ils se trouvent sur le chemin fourchu de cette vie, sur la première pente de l'âge, et sur le point de prendre parti et de s'engager à quelque condition stable pour le reste de leurs jours. En quoi elle leur donne une excellente preuve de sa rare Bonté, attendu que c'est le vrai temps, si jamais, de faire paraître le soin qu'elle a d'eux. Car après le moment dont dépend l'éternité, qui est la sortie de ce monde, il n'y a rien qui nous importe tant que le choix d'un état arrêté, non-seulement parce qu'il embrasse généralement toutes les actions de notre vie, mais encore pour autant qu'en cette élection, pour l'ordinaire, nous enfilons le chemin de notre bonheur ou de notre malheur éternel. D'où il est aisé de voir quel jugement on peut faire de certaines personnes qui se jettent à un état de vie ni plus ni moins qu'à quelque table de naufrage, embrassant le premier qui leur vient à la main, que leur caprice ou leur passion leur suggère, que le tiers ou le quart leur conseille, sans s'adresser au Sanctuaire pour y prendre avis de Dieu et de ceux qui participent à

son esprit. C'est aussi en cette occasion, mieux qu'en nulle autre, que se connaît le besoin que nous avons de l'assistance du ciel et de ceux qui nous y veulent du bien.

II. Et Dieu sait ce que la Mère de Bonté fait alors pour les siens, quelle lumière elle jette dans leurs esprits, de quels mouvements elle remplit leurs cœurs, en quelles occasions elle les engage, quels dangers elle détourne d'eux; bref, en combien de manières elle les prévient des bénédictions de sa douceur. C'est sans doute ce qu'elle veut signifier ès Proverbes (1); car où nous avons ces mots: Celui qui me rencontrera, rencontrera quand et quand la vie, et puisera le salut du Seigneur; le texte original et les Septante lisent: Mes issues sont des issues de vie et des moyens de rencontrer la volonté du Seigneur; où se voit l'admirable rapport du salut à la volonté de Dieu; car tout ainsi que notre salut éternel est celui qui nous fait chercher la volonté de Dieu, de même l'accomplissement de la volonté de Dieu est celle qui nous fait rencontrer le salut. J'entre volontiers dans cet admirable discours, d'autant qu'il me fait voir clairement les obligations inestimables que ses chers enfants lui ont; obligations qu'ils ne priseront jamais comme ils doivent, sinon lorsqu'ils verront en Dieu à quoi elles ont réussi. Bien est-il vrai que j'aurais beaucoup plus de chose à dire sur ce sujet si je n'en avais déjà touché plusieurs qui pourraient appartenir à ce lieu, lorsque je traitais du soin qu'elle a du bien général et particulier de ses enfants, en tant que Gouvernante de l'Église (2), qui est obligée par ce titre à la pourvoir de personnes remarquables en sainteté en tous ses états et conditions, et d'y placer chacun en son rang; et nommément (3) comme elle a reçu tous les Ordres Religieux sous sa protection particulière; comme dès leurs commencements elle leur a suscité des fondateurs qui ont été éminents en toutes vertus, et depuis les a toujours maintenus, pourvus et multipliés. Je confesse qu'en tant que Mère commune de ceux qui l'aiment, elle ne dédaigne personne, qu'elle adresse les uns et les autres où il est plus expédient pour la gloire de Dieu et pour leur bien particulier; qu'elle a soin de peupler de gens de bien les états séculiers aussi bien que les religions, voire que ceux qu'elle attire dans les cloîtres ne sont pas toujours les meilleurs; qu'elle y en appelle quelques-uns sur les grandes apparences qu'il y a qu'autrement ils se perdraient dans le monde, où elle laisse plusieurs autres qui y feront leur salut, et aideront à celui d'autrui. Néanmoins je me veux entretenir principalement sur le soin qu'elle a daigné prendre de remplir

(1) Cap. VIII. Qui me invenerit, etc. — (2) Tract. II, c. VII. — (3) Tract. I, c. XII.

les Religions de ses plus fidèles serviteurs, et veux espérer que nul ne trouvera mauvais que je donne ce petit rafraîchissement à ceux qui portent le poids et la chaleur du jour : joint que tout ce que nous rencontrons de plus remarquable parmi les insignes faveurs de la MÈRE DE DIEU, est pour l'ordinaire arrivé en faveur de l'état Religieux comme de la meilleure école de vertu et de sainteté que le Sauveur ait dressée en son Église.

III. Présupposé donc que ce que j'ai dit autre part (1) des Patriarches de diverses Religions, dont je ne ferai ici nulle mention; présupposé encore ce que j'ai rapporté tant en ce Chapitre (2) qu'au précédent (3) d'Albert le Grand, riche joyau de l'Ordre des Frères Prêcheurs; de Saint André de Fiezzoli, beau miroir de celui des Carmes; de Sainte Catherine de Sienne, Religieuse de Saint-Dominique, et de quelques autres, je commencerai par le jeune Dosithée, de qui la vocation est pleine de douceur et très-digne d'une éternelle mémoire. Elle a été couchée par un disciple du Bienheureux Saint Dorothée, maître du même Dosithée, qui vivait il y a justement onze cents ans. Ce jeune homme était fils d'un Maréchal de camp, qui l'avait nourri si mignardement que, pour ne contrister son esprit, suivant les principes du monde, jamais personne ne lui avait parlé de Dieu ni de ce qui suit après cette vie. Il avait néanmoins le naturel parfaitement bon et enclin à la vertu, comme il le fit voir en ce qu'une seule fois quelqu'un, par rencontre, l'ayant entretenu de la dévotion des saints lieux de Jérusalem, son père n'eut jamais paix avec lui qu'il ne lui eût accordé de les aller visiter. Et Dieu, qui savait bien ce qu'il voulait faire de ce jeune homme, lui en fit naître une belle occasion. Car un intime ami de son père étant sur le point d'entreprendre le voyage de la terre sainte, il lui commit son Dosithée et le pria d'en avoir soin, de quoi il s'acquitta en vrai ami. Les voilà donc arrivés en Jérusalem, et la sainte curiosité les presse de voir soigneusement tous les endroits les plus renommés où le Sauveur aurait laissé quelque marque de notre rachat. Hors de la ville en Gethsémani, ils rencontrèrent, par bonne aventure, un tableau qui représentait les peines de l'enfer, où ce pauvre jeune homme, qui pendant sa vie n'en avait ouï parler, attacha avec tant d'âpreté ses yeux et son esprit, qu'on ne l'en pouvait retirer. Aussi fut-ce le coup de son salut. Car comme il était attentif à cette peinture, la Sainte Vierge se trouva près de lui, couverte d'un grand manteau d'écarlate, avec un visage plein de douceur et de majesté, lui expliqua par le menu les diverses sortes de tourments qui étaient apprêtés à divers péchés. De quoi il demeura

(1) Tract. I, c. XII. — (2) § 2. — (3) Ibid.

si étonné qu'à peine pouvait-il respirer. Toutefois ayant un peu repris haleine, il eut le courage de lui demander ce qu'il faudrait faire afin d'éviter ces malheurs. Mon fils, répond la Vierge, adonnez-vous au jeûne, abstenez-vous de manger de la chair, employez-vous à l'oraison, et je vous donne parole que ces peines ne seront point pour vous. Cela dit, elle disparut, et Dosithée ne la vit plus. Mais elle lui avait planté l'aiguillon si avant dans le cœur, qu'il ne pouvait penser à autre chose sinon à ce qu'il avait ouï. Par effet, dès lors, il ne fut jamais possible de lui faire manger de la viande, et tous remarquaient un si grand changement en lui, qu'un des Gentilshommes, qui accompagnait le Maréchal, s'échappa un jour de lui dire : Monsieur, cette vie ne se peut pas mener dans le monde; si vous y êtes résolu, le plus court et le plus assuré pour vous sera de vous ranger en quelque Monastère de Religieux. A ce mot, le voilà encore plus étonné que devant, car il ne savait s'il y avait ni Religieux, ni Monastère au monde; néanmoins, il persistait à dire que sa résolution était de sauver son âme, qu'ils eussent compassion de lui et le menassent où ils jugeraient qu'il pourrait mieux faire son salut. Ayant délibéré entre eux sur ce qu'ils auraient à faire, il se trouva qu'un certain de la compagnie avait grande familiarité avec l'Abbé Séridus, au Monastère duquel Saint Dorothée demeurait avec la surintendance des malades. Là-dessus la conclusion fut prise qu'ils y conduiraient Dosithée, qui les suivit comme un petit agneau. L'Abbé l'ayant considéré, le trouva si délicat qu'il eut peine de se résoudre à le recevoir, jusqu'à ce que l'ayant mis entre les mains de Saint Dorothée pour l'examiner, il apprit que Dieu conduisait cette âme innocente, et qu'il l'avait contregardée au milieu des délices du monde sans savoir ce que c'était que le vice. Comme il avait été reçu sur la parole de Saint Dorothée, aussi lui fut-il baillé en charge. La douceur et l'ingénuité qui paraissaient en toutes ses actions firent bientôt connaître que la Mère d'Amour l'avait amené là-dedans. Car il n'y avait rien de plus souple ni de plus traitable que ce jeune Religieux, qu'on voyait toujours avec un visage gai et content, sinon lorsqu'il avait fait quelque faute. Pour le faire court, au bout de cinq ans il crache le sang. Pendant sa maladie, Saint Dorothée, qui en avait un extrême soin, de temps en temps lui demandait s'il pouvait encore prier Dieu, et lorsqu'il eut répondu que toutes les forces du corps et de l'esprit lui avaient manqué : A la bonne heure, lui dit l'Abbé, qui était là présent, allez vous présenter à la très-sainte Trinité, et ayez souvenance de nous. Ce mot sembla si nouveau à plusieurs Religieux, qui étaient là assemblés, qu'ils s'en offensèrent grandement, ne pouvant concevoir comment le vieillard tenait de

semblables propos à un jeune homme en qui ils n'avaient rien vu d'extraordinaire. Car plusieurs de là-dedans ne mangeaient qu'après trois jours et continuaient longuement cette sorte d'abstinence, les autres passaient les nuits en prières et les jours en divers exercices pénibles. Quant à Dosithée, non-seulement il ne pratiquait rien de tel, mais encore fallait-il le dispenser d'une partie des exercices de la Religion à cause de sa petite complexion. Mais une vision qu'eut un saint personnage d'entre eux accrut leur émotion. Il avait souvent demandé à Dieu qu'il lui fît voir les Saints qui, de ce monastère, étaient arrivés au ciel. Dieu exauça sa prière et les lui fit tous voir, et entre les autres Dosithée au milieu d'une grande clarté. Ce qui les fit tous rentrer en eux-mêmes et avouer qu'il n'est rien de plus précieux ni de plus capable d'avancer une âme en peu de temps que le cordial amour de Dieu sans aucune recherche de soi-même, l'obéissance sans discernement, la simplicité sans feintise, la douceur sans lâcheté; vertus qui avaient été rares en Dosithée, et les vraies marques d'un nourrisson de la MÈRE DE DIEU.

Saint Bernard de Menton.

IV. A celui-ci je joindrai le Bienheureux Bernard de Menton, à raison des grands rapports qu'ils ont eus en noblesse, en courage et en douceur d'esprit (1). Ce jeune Seigneur, extrait de l'une des plus illustres maisons de Savoie, vint au monde l'an neuf cent vingt-trois, et fit bientôt paraître qu'il devait relever, par ses héroïques vertus, la noblesse de son extraction. Il passa une partie de sa jeunesse en l'étude des bonnes lettres, mais reconnaissant qu'il y avait quelque chose de meilleur, il s'en servit comme d'un moyen pour arriver à la perfection de la vie chrétienne. En quoi il fit de si notables avancements que son père, qui l'aimait mieux voir brave chevalier qu'homme fort dévotieux, s'en prit à son précepteur comme à celui qui lui avait mis ces fantaisies en l'esprit (ainsi nommait-il la piété), et lui donna bientôt son congé. Il en fit autant à son homme de chambre, à son page et à son laquais, qui tous avaient pris l'air et l'humeur de leur jeune Maître. Cette défaveur leur fit rencontrer la faveur du Roi du Ciel. Car ni plus ni moins que s'ils eussent vu à leurs pieds les liens qui les tenaient encore attachés au monde, ils prirent la dernière résolution de se retirer en lieu d'assurance, pour chanter de là en avant des Cantiques d'actions de grâces à leur libérateur. Ils choisirent à cet effet un Monastère de Saint-Benoît, que

(1) Veteri Breviario Augustano.

l'on appelle de Taloire, où ils avaient été auparavant reçus avec beaucoup de charité et d'affection. Restait leur jeune Maître, de qui, comme les combats devaient être beaucoup plus forts, ainsi la gloire devait être plus illustre. Son père, qui croit ne le pouvoir retenir sans l'attacher, parla soudain de le marier. On lui trouva aussitôt un parti sortable à ses rares qualités ; ce fut une jeune Damoiselle, accomplie de tous points, nommée Marguerite de Miolans, de la première noblesse du pays. Déjà les articles étaient signés et les députés partis pour aller prendre l'épouse ; on n'attendait que le lendemain pour la célébrité des noces, lorsque, sur le tard, le jeune fiancé se retirant en sa chambre, après avoir congédié accortement ceux de son train, se prosterne à deux genoux, et, se jetant entre les bras de la douce providence de Dieu, commence à distiller son cœur par ses yeux et à attaquer le ciel d'une double batterie de larmes et de sanglots entremêlés de joie et de tristesse, de courage et d'appréhension. Sa prière fit tant d'effet qu'en peu de temps il fit brèche au cœur amoureux du Père de miséricorde. Toute sa confiance, après Dieu, était en la Sainte Vierge, qu'il avait choisie pour sa bonne Mère et qu'il invoquait pour lors, du meilleur de son âme, comme sa très-puissante Avocate. Il avait encore une particulière dévotion au Bienheureux Saint Nicolas, à qui il demandait instamment qu'il voulut s'entremettre vers la Reine des Anges, à ce qu'elle prit sa cause en main et le tirât de ce danger. Au plus fort de ses accès, il est saisi d'un très-doux sommeil, pendant lequel Saint Nicolas, travesti en pèlerin, et envoyé de Dieu et de la Sainte Vierge, le console, lui ordonne de se lever habilement et de se retirer en la cité d'Aouste, sous la conduite du vénérable Pierre, Archidiacre, homme de rare sainteté, et lui promet qu'il lui servira lui-même de guide. A ces paroles, Bernard se réveille en sursaut, et, se sentant la poitrine embrasée du feu divin, il prend la plume et couche sur le papier un adieu à ses père et mère, qui sentait plus le style du ciel que l'éloquence de la terre. Ces derniers devoirs rendus à ceux de qui il tenait la vie, Saint Nicolas avec son bon Ange se présente de nouveau à lui. Lors le saint jeune homme, divinement inspiré, ouvre la fenêtre, qu'on montre encore aujourd'hui en sa maison paternelle, et ayant imprimé sur soi le signe de la Croix, franchit un horrible précipice qui est au-dessous du Château, et, en peu de temps, arrive par des chemins inconnus à la porte de la cité d'Aouste, et est conduit jusque dans l'Église de la Sainte Vierge, comme dans le sein de sa Mère, où il était attendu, et où ses conducteurs avaient ordre de le rendre. Là le saint homme Pierre, l'Archidiacre, lui vient à la rencontre, l'accueille très-humainement et lui donne le baiser de paix, comme à

celui qu'il savait être choisi de Dieu pour son successeur, et pour un vrai modèle de toute perfection. Suive qui pourra ce saint cœur, lequel, pendant toutes ces merveilles, était détrempé en de vraies douceurs du Paradis, et plein de très-profonds sentiments d'actions de grâces, d'adoration et d'admiration des grandes miséricordes de Dieu et des rares bontés de sa très-obligeante Mère. D'autre part, s'imagine qui voudra le deuil et les lamentations de cette désolée maison, après qu'on se fut pris garde de la fuite de celui pour qui on avait apprêté une si grande réjouissance. Ce sont choses qui ne peuvent être déclarées par paroles, et il me suffit de dire que, par cet exemple, Dieu, qui voulut donner à son fidèle serviteur un entier contentement, toucha tellement l'esprit de Marguerite, que voyant que son serviteur n'avait point voulu d'épouse mortelle, elle de sa part ne consentit jamais plus à avoir autre époux que Jésus-Christ, à qui elle se consacra en une Abbaye de Religieuses près de la ville de Grenoble.

Saint Odon.

V. Saint Odon, qui fut le fondateur du Monastère de Cluny, avait été choisi par la glorieuse Vierge pour être Religieux, avant même qu'il sortit du ventre de sa mère (1). Son père, nommé Abbon, entre plusieurs autres dévotions, avait coutume de passer en prières très-ferventes la nuit de Noël, en reconnaissance de l'incomparable mystère dont l'Église honore pour lors la très-douce mémoire. Une fois entre autres il se sentit extraordinairement poussé de demander à Dieu un fils par l'entremise de celle à qui Dieu le Père avait ce jour-là donné le sien pour la réconciliation du monde, à la charge qu'il le dédierait en son temps, comme il faisait dès lors, au service de sa Majesté. La Mère d'amour s'offrit à présenter cette requête, et la fit tout aussitôt entériner, et le Saint enfant étant venu en âge de choisir un état de vie, elle accomplit heureusement ce qu'elle avait si favorablement commencé.

Saint Robert.

VI. Saint Robert, fondateur et premier Abbé de Cîteaux, a aussi eu le privilége d'être choisi par la Sainte Vierge au ventre de sa mère, et dès lors a porté la marque de ses plus fidèles serviteurs (2). Car, comme la dévote Engardis était enceinte de lui, la Mère de douceur lui apparut, et lui mettant un anneau dans le doigt, lui dit

(1) In ejus vita apud Surium, 18 Novemb. — (2) Cesarius, lib. I, c. 1.

ces amiables paroles : Engardis, voilà le gage et les arrhes du mariage que je prétends contracter avec le fils que vous portez. J'ai parlé de lui à une autre occasion (1).

Renaud.

VII. L'an douze cent et vingt se trouva à Rome par une heureuse rencontre (2) le Docteur Renaud, Doyen d'Orléans, personnage de grand savoir et de pareil mérite, lequel étant inspiré d'employer les talents que Dieu lui avait donnés à la réduction des âmes, fut conseillé par un Cardinal, sien ami, de se joindre à Saint Dominique et à ses compagnons, qui depuis peu avaient levé un étendard nouveau de la perfection Évangélique, sous l'habit de Chanoines Réguliers, avec les mêmes desseins qu'il avait pour lors en esprit. Là-dessus il voit Saint Dominique, il lui fait ses propositions, il est reçu à bras ouverts comme étant de tous grandement désiré. Mais Dieu, qui se sert d'ordinaire des afflictions pour faire ses meilleurs coups, le hâta d'exécuter son entreprise par le moyen d'une grosse maladie qui le mena jusqu'aux portes de la mort. Cependant Saint Dominique ne s'oublie pas, mais sachant qu'il avait au ciel une bonne répondante, savoir est la MÈRE DE DIEU, il lui adresse ses prières. La Sainte Vierge, qui de longtemps avait choisi Renaud, se présente à lui en cette extrémité accompagnée de Sainte Catherine et de Sainte Cécile, lui oint les yeux, les narines, les lèvres, les mains, les reins et les pieds d'une onction céleste, avec des paroles mystérieuses qui marquaient toutes les faveurs qu'elle lui faisait, lui commande de se lever et de prendre l'habit qu'elle lui apporte, dont elle veut que les Frères Prêcheurs ses chers enfants se servent de là en avant; ce qui fut ponctuellement accompli de même qu'il avait été vu.

Saint Thomas d'Aquin.

VIII. J'ai toujours cru que le grand Saint Thomas d'Aquin, lumière admirable de l'Église, était un des plus chers enfants de la Vierge. Il le fit assez connaître lorsque étant encore au berceau (3), comme sa nourrice le voulait lever, il amassa un petit papier qu'il serra si étroitement en sa main, qu'elle ne la put jamais ouvrir sans lui faire force. Sa mère, qui était présente, voulut voir ce que c'était, et lui ayant fait lâcher prise, elle trouva que dans ce papier était écrit l'*Ave Maria*. Il n'y eut jamais moyen d'apaiser l'enfant qu'on

(1) Tract. I, c. XII, § 7. — (2) S. Antoninus, III p., tit. XXIII, c. IV, § 4. — (3) In ejus vita.

ne lui eût rendu son papier, qu'il porta incontinent à la bouche et l'avala ; faisant assez entendre par cette action que dès lors il choisissait la Sainte Vierge pour mère, et qu'elle le voulait pour fils. Comme il fut en âge, celle qui avait l'œil sur lui le pressa vivement d'entrer en l'Ordre de Saint-Dominique, et le fortifia en ses premiers combats. Car étant envoyé de Naples à Paris pour étudier, ses frères l'attrapèrent sur le chemin, et l'ayant enfermé dans le château Saint-Jean, lui firent venir une femme débauchée, qui employa tous ses artifices et ses attraits les plus charmants, à dessein de lui donner de l'amour. Mais la Reine de chasteté lui fournit une invention, laquelle par sa nouveauté étourdit tellement cette femme impudique, qu'elle fut contrainte de gagner au pied ; car prenant un tison ardent, il le lui porta au visage, et par ce moyen l'ayant conduite jusqu'à la porte de la chambre, il la fit honteusement sortir. Alors étant demeuré seul, il fit une croix à la muraille avec ce même tison, se recommandant instamment à Dieu et à sa bonne Mère, qui lui vint incontinent au secours, commandant à un Ange de sa suite de lui ceindre les reins ; au moyen de quoi il fut pour le reste de sa vie délivré de tout sentiment contraire à la chasteté. Il racontait lui-même ce que je viens de coucher, à Maître Renaud, de qui j'ai parlé peu auparavant, et confessait ingénument qu'à la faveur de la Reine du ciel il avait contregardé la fleur de sa virginité.

Tancrède.

IX. Environ l'an douze cent et trente, la Sainte Vierge donna l'entrée au même Ordre à Tancrède (1), jeune courtisan, et l'un des plus avancés en la Cour de l'Empereur Frédéric second. Ce jeune seigneur, considérant à combien de hasards était exposée la vie qu'il menait, et les dangers de perdre son âme qu'il courait presque tous les jours, eut recours à la Reine du Ciel, la suppliant très-humblement qu'elle fit la faveur de lui enseigner quelque sorte de vie où il pût faire son salut. Comme il eut persisté quelque temps à faire la même requête, la glorieuse Vierge lui apparut la nuit, et lui dit ainsi qu'il dormait : Tancrède, vous demandez que je vous montre un chemin qui soit propre pour assurer votre salut; allez donc, et entrez dans notre Ordre. A ces mots. Tancrède s'éveilla voirement, mais son esprit plus embarrassé qu'il n'était auparavant, ne sachant quel était cet Ordre dont la Vierge lui parlait. Ainsi redoublant ses prières, il s'endormit une autre fois, ayant toujours en l'esprit ce

(1) Baron., an 1233.

qu'elle lui avait répondu. Au bout de quelque temps, voici venir à lui en songe deux Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, dont le plus ancien lui dit : Tancrède, vous avez demandé à Dieu par l'entremise de sa Sainte Mère une voie assurée de salut; levez-vous donc promptement, il faut que vous soyez des nôtres. Après son réveil, comme il s'en allait à l'Église pour ouïr la Sainte Messe, il rencontra le Prieur de Saint-Dominique de Boulogne, et l'ayant considéré quelque temps, il connut que c'était le même qu'il avait vu en dormant. De quoi demeurant tout ravi, il lui exposa ce qui lui était arrivé en songe, et dans peu de temps il reçut l'habit Religieux, qu'il honora d'une vie très-sainte et digne d'un serviteur de la Vierge.

Le Bienheureux Maurice.

X. Quant au Bienheureux Maurice de Hongrie, je le puis appeler à bon droit Enfant de lait de la Sainte Vierge. Il était par naissance de la race des Rois de Hongrie, mais par choix et par adoption il était fils de la Reine du Ciel, laquelle le voulut voir comme il était encore au ventre de sa mère. Il y avait déjà quatre mois qu'elle était enceinte de lui lorsqu'elle fut attaquée d'une fièvre si violente, qu'on n'en attendait que la mort. Mais la Sainte Vierge lui apparaissant, lui dit qu'elle eût seulement bon courage; qu'elle ne mourrait pas de cette maladie, qu'elle aurait un fils qui serait sans comparaison plus recommandable pour ses vertus, que non pas pour son extraction; que lorsqu'elle serait prête d'accoucher, elle répétât souvent ces paroles : La Mère de Dieu vous assiste, du sacré ventre de laquelle est sorti le Fils unique du Père; et qu'elle dît souvent l'*Ave Maria*. La Sainte Vierge, qui avait pris possession de si bonne heure de Maurice, lui donna des mœurs sortables à cette qualité de fils, et comme il fut venu en âge, l'inspira de se joindre aux Frères Prêcheurs, parmi lesquels il vécut en grande opinion de Sainteté. Il mourut l'an treize cent trente-six.

XI. Je ne dois pas ici oublier le Bienheureux Sylvestre de Marade, lequel a laissé dans ce même Ordre de rares exemples de vertus, dans la pratique desquelles il mourut l'an mil cinq cent dix-sept. Étant encore jeune écolier, il se vit tout à coup destitué du secours humain par le décès de ses père et mère, et quasi sur le point de rompre le cours de ses études qu'il avait heureusement commencé. Néanmoins ayant repris courage, il s'en alla droit à Florence, pour voir s'il y rencontrerait quelque condition, à la faveur de laquelle il les pût pousser plus avant. Comme il se fut mis en chemin, la Sainte Vierge, à laquelle il était fort dévot, se trouva bientôt à son

côté, et lui tint Compagnie jusqu'à Florence, lui donnant parmi le chemin plusieurs bons et sages avis pour bien régler sa vie à l'avenir. Dans la ferveur de ces propos, ils entrent dans la ville, où après qu'ils eurent passé quelques rues, la Sainte Vierge disparaît, et le laisse justement devant la porte du Monastère de Saint-Dominique.

Alors faisant réflexion sur ce qui lui était arrivé, il connut tout aussitôt qu'il y avait là-dedans quelque chose d'extraordinaire. C'est pourquoi il frappa à la porte du Monastère et y demanda l'entrée, laquelle, après quelque instance, lui fut finalement accordée. Il n'y fut pas longtemps sans faire voir que c'était la condition qu'il allait chercher à Florence par une secrète inspiration du Ciel. Car ayant heureusement achevé ses études de Philosophie et de Théologie, il devint grand prédicateur. Je dis grand, en ce qu'il joignit les exemples de ses rares vertus à la force de sa grande éloquence et de sa profonde doctrine. Et comme la Sainte Vierge l'avait conduit en ce saint Ordre, elle l'accompagna de ses faveurs jusqu'à le rendre digne de ressusciter un mort.

C'était un jeune garçon, auquel, comme il l'entendait en confession, il fit concevoir une si grande horreur de ses fautes, que d'appréhension il tomba roide mort à ses pieds. De quoi le serviteur de Dieu et de la Sainte Vierge étant vivement touché, il s'adressa à sa bonne Mère, la suppliant très-instamment de le vouloir secourir en cette sienne nécessité. Sa prière achevée, voici arriver un Ange, qui était envoyé de la Mère de Dieu, lequel ayant versé dans la bouche du jeune homme une céleste liqueur, non-seulement lui redonna la vie, mais de plus lui inspira tant de courage pour se mieux gouverner à l'avenir, qu'il vécut de là en avant fort saintement. Non content de cela, il donna à boire à Sylvestre de cette divine liqueur, laquelle lui fit revenir le cœur et le lui remplit d'une affection cordiale envers la Bienheureuse Mère.

XII. Voici encore un beau fleuron de l'Ordre de Saint-Dominique. C'est le Bienheureux Gonzalve d'Amaranthe, Portugais, lequel étant sur le point de délibérer de l'état de sa vie, s'adressa à la fidèle guide des âmes douteuses, laquelle lui marqua le logis à l'enseigne de Saint-Dominique, disant qu'il entrât dans l'Ordre où le divin Office se commence et s'achève par le salut qu'elle reçut de l'Ange Gabriel (1). Il n'eut pas plutôt aperçu que cette sainte coutume était observée en l'Ordre des Frères Prêcheurs, qu'il y demanda l'entrée, et l'ayant obtenue, y vécut avec une très-grande opinion de sainteté. Sa vie et sa mort ont été recommandables pour la quantité de miracles qu'il

(1) I part. Chronici S. Dominici, lib. II, c. LX.

a faits. En sa dernière maladie, la glorieuse Vierge, à qui il avait été singulièrement dévot, le vint inviter aux joies de la vie perdurable avec une troupe innombrable de bienheureux Esprits, et le trouvant tout disposé à quitter la terre pour le ciel, elle donna le signal du départ, et soudain reçut la très-sainte âme de son bien-aimé serviteur entre ses charitables mains.

Saint Bonaventure.

XIII. Quiconque aura remarqué ès œuvres que le Docteur Séraphique Saint Bonaventure, la gloire de l'Ordre de Saint-François, nous a laissées à l'honneur de la Sainte Vierge, la tendresse de cœur qu'il avait envers elle, les inventions que l'amour lui a suggérées pour publier ses grandeurs, le zèle qu'il a eu à la faire connaitre, aimer et honorer de tous, doutera plutôt si la neige est blanche qu'il ne fera difficulté de croire qu'il ait été un fruit de la Sainte Vierge, et qu'elle se soit employée à le faire ce qu'il a été.

Saint Bernardin.

XIV. Je n'en oserais moins dire du Bienheureux Saint Bernardin, que tout le monde sait avoir été l'un des Favoris de la Mère de Dieu, et duquel j'ai déjà parlé ci-devant au discours de la Faveur de la Vierge. J'aurais peine de m'imaginer que celle avec qui il traitait si familièrement, eût voulu commettre à un autre la conduite de l'action la plus importante de la vie de son cher nourrisson. Au contraire, j'assurerais quasi que la Sainte Vierge fût la fontaine mystérieuse près de laquelle lui fut montrée l'admirable vision qui est rapportée en sa vie (1). Comme il allait faisant en son esprit les projets d'une nouvelle vie, et en son corps l'essai de diverses âpretés, il lui arriva de s'endormir après avoir payé à Dieu et à la Sainte Vierge le tribut des prières qu'il avait coutume de rendre tous les soirs. Pendant cet extatique sommeil, il se trouva près d'une belle et claire fontaire hors les murailles de la ville, non loin du Monastère de Saint-François. Alors il lui sembla voir un très-beau et très-ample palais, où le feu s'était pris avec tant d'opiniâtreté qu'il ravageait tout sans qu'on y pût mettre remède. Les flammes sortaient de tous côtés par les fenêtres, et de ce superbe bâtiment il n'y avait rien qui ne fût embrasé, hormis une petite chambre en laquelle il vit un homme revêtu de l'habit de Saint-François, lequel, par trois

(1) Apud Surium, 2 Maii.

diverses fois, s'approcha de la fenêtre de la chambre pour sauter du haut en bas ; mais le saut lui sembla si périlleux, qu'il se retint toujours, criant à chaque fois qu'il se présentait à la fenêtre : François, François, François. Par où Bernardin entendit clairement que le chemin que le Ciel lui ouvrait pour échapper à l'embrasement du monde, du diable et de la chair, n'était autre que l'Ordre du Séraphique Saint François.

XV. A ce même Ordre de Saint-François appartient encore la bienheureuse Jeanne de la Croix, de qui j'ai parlé au chapitre précédent. Cette sainte fille vint au monde l'an quatorze cent quatre-vingt-un, à la sollicitation de la glorieuse Vierge, qui l'avait demandée à son fils pour rétablir le monastère de la Croix, qui lui est dédié près de la ville de Cubas, en Espagne. Aussi naquit-elle sujette de la Reine du ciel en un lieu nommé Hazana, dépendant de Notre-Dame de Tolède. Dès le berceau elle commença de jeûner à l'imitation de Saint Nicolas, en sorte que s'étant une fois abstenue de prendre le lait trois jours entiers, on crut qu'elle allait mourir ; mais sa mère, qui était femme dévote, l'ayant vouée à Notre-Dame de la Croix, les sentiments lui revinrent quand et quand au grand contentement de tous. En l'âge de quatre ans elle demeura un jour longuement pâmée, pendant lequel temps elle fut conduite en esprit en un lieu de parfaite beauté, où il y avait plusieurs Dames dont les visages et les habits ressemblaient aux rayons du Soleil ; mais entre autres elle en vit une qui surpassait toutes les autres en beauté, qu'elle prit pour la Reine du lieu. Là-même se trouva une grande troupe de jeunes enfants, qui soudain se joignirent à elle, la conviant d'aller saluer la Dame qu'elle avait vue, qu'ils disaient être la Mère de Dieu. Mais, comme elle se fut excusée pour ne savoir ce qu'il lui fallait dire, ils lui enseignèrent l'*Ave Maria*, qu'elle récita à deux genoux devant la Vierge. Cela fait, son bon Ange lui donna tout plein de petits avertissements, après lesquels il la rendit à la maison de sa grand'mère, où elle revint incontinent à soi. Elle croissait plus en vertu qu'en âge, et les austérités qu'elle entreprit incontinent, sa retraite intérieure, sa modestie et toutes ses autres vertus firent bientôt connaître que le Ciel en avait un soin particulier. Elle fut conduite toute jeune à la maison de son oncle, où elle reçut plusieurs grandes faveurs de la Mère de Dieu. Entre autres sur les premiers jours de son arrivée, entrant dans une certaine chambre, elle vit joignant une image de Notre-Dame une belle fontaine, et près de la même fontaine deux Séraphins, qui sans cesse puisaient de l'eau avec de grandes cruches, et ils la vidaient tout aussitôt, sans qu'elle pût apercevoir ce qu'elle devenait. Elle eut cette même vision plusieurs fois, ainsi qu'elle

entrait dans la chambre où elle se portait souvent, tant à cause de la merveille qu'elle y voyait, qu'à raison du doux accueil que lui faisaient ces bienheureux Esprits, la regardant d'un visage riant, et comme se réjouissant avec elle, quoiqu'elle ne comprit pas encore pour lors le mystère de la fontaine, qui lui fut seulement déclaré au bout de quelques années, où elle apprit que l'eau que les Séraphins puisaient, signifiait la grâce du ciel qu'ils versaient continuellement dans son âme. Plus elle croissait, plus le désir d'être Religieuse embrasait son cœur. Aussi priait-elle continuellement la Reine du ciel qu'elle lui ouvrit le moyen d'exécuter ce sien dessein, comme en effet elle le fit lorsqu'à l'âge de quatorze ans elle lui donna l'invention de se dérober en habit de garçon pour n'être reconnue de personne. Dieu sait le soin que la Mère de Bonté eut d'elle en ce voyage qu'elle entreprit avec tant de trouble et de répugnance, qu'après avoir avancé tant soit peu, tout lui défaillant, elle tomba par terre demi-morte. Mais la Sainte Vierge l'encouragea par l'entremise de son Ange, et lui donna la force de parachever son chemin; elle aveugla le jeune Gentilhomme, à qui on pensait la marier, qui la suivit à cheval dès qu'il eut vent de sa sortie, et jamais ne la put reconnaître, quoiqu'il passât tout auprès d'elle. Comme elle fut arrivée au Monastère, se prosternant devant l'image de la Sainte Vierge, qu'on dit être encore aujourd'hui sur la grande porte du Monastère, et suppliant la bonne Mère d'achever ce qu'elle avait commencé, la Mère de douceur lui dit qu'elle était la bien venue et la bien attendue, puisque Dieu l'avait envoyée au monde pour remettre cette maison, qu'elle y serait Supérieure et qu'elle aurait soin de ses affaires; promesse qu'elle accomplit si heureusement, que dès lors son père et tous ses parents étant accourus avec ce jeune Gentilhomme pour la détourner de son entreprise, elle lui donna un cœur d'acier pour résister à toutes leurs persuasions, et lui aplanit toutes les difficultés que l'ennemi lui suscita. Au reste, mon dessein ne porte pas de déclarer ici par le menu le soin qu'elle en eut dès qu'elle fut entrée là-dedans et les merveilleux avancements que cette sainte fille fit en la vertu sous la conduite de la Reine du ciel; chacun le pourra voir en sa vie.

XVI. Quant au Bienheureux Albert, l'honneur de l'Ordre des Carmes, je puis dire de lui aussi bien que du Bienheureux André, Religieux du même Ordre, duquel il a été parlé au précédent chapitre, qu'avant même qu'il fût conçu, la Sainte Vierge l'avait mis au nombre des siens. Son père et sa mère avaient vécu ensemble l'espace de vingt-six ans sans avoir eu aucun enfant, lorsqu'ils firent vœu à Notre-Dame, que si elle leur donnait un fils, ils l'élèveraient

avec dessein de le lui consacrer en l'Ordre des Carmes, qui lui est particulièrement dédié. Voilà leur requête appointée : ils ont un fils, ils le nourrissent si saintement, qu'il se rend l'un des premiers serviteurs de la sainte Vierge, fait plusieurs miracles en sa vie et après sa mort, et enfin rend son âme entre les mains de sa bonne Mère, le septième d'août de l'an douze cent quatre-vingt et douze, l'ayant invoquée par deux fois immédiatement avant que de mourir (1).

Sainte Brigitte.

XVII. Je ne puis ni ne dois oublier l'admirable promesse qui fut faite à la Bienheureuse Sainte Brigitte (2). Car étant un jour en souci de la propagation de l'Ordre du Saint-Sauveur, qu'elle avait érigé par le commandement exprès de Notre-Seigneur et de sa très-bénite Mère, la Bienheureuse Vierge lui répondit qu'elle n'en fût nullement en peine, et que son bien-aimé Fils, qui à l'honneur d'elle avait institué cet Ordre, connaissait mille personnes pour une, et qu'il y adresserait fidèlement ceux et celles qui lui sembleraient propres pour y avancer son honneur, et pour y faire leur salut.

La Bienheureuse Paule.

XVIII. L'an treize cent soixante-huit mourut en la ville de Florence la Bienheureuse Paule, de l'Ordre de Camaldoli (3). Cette Vierge dès son enfance se dédia tellement au service de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère, qu'elle ne quittait point l'oraison toute petite qu'elle était. Il y avait en sa chambrette une image de la Sainte Vierge qui allaitait son bien-aimé Fils, sur laquelle ses yeux étaient continuellement attachés. A quoi le Fils et la Mère prirent tant de plaisir, que lui apparaissant un jour ils la comblèrent d'une si extraordinaire douceur, que son esprit en demeura comme enivré. La Mère d'amour lui ayant mis son petit fils entre ses bras, ce bienheureux enfant lui donna un amoureux baiser, et comme il avait encore la bouche pleine de lait, il en versa en celle de Paule, dont elle pensa se pâmer de joie. Lors la Sainte Vierge lui dit qu'elle s'en allât au Monastère des Anges qui était voisin de là, et que son serviteur Sylvestre lui montrerait la voie par laquelle elle se devait sauver. Ce qu'il fit aussitôt, lui donnant entrée parmi les filles de son Ordre.

(1) Surius, in ejus vita, mense August. — (2) Revelat. extravag., c. XIX. — (3) Aug. Fesulinus, in ejus vita.

Le Bienheureux Philippe de Tuderet, ou de Benicy.

XIX. Parlant au premier traité (1) du bienheureux Philippe de Benicy, j'ai expressément rejeté sa vocation en ce lieu (2), à dessein de le joindre à la très-honorable compagnie de ceux qui doivent d'une très-spéciale manière à la glorieuse Vierge le bonheur qu'ils ont possédé d'avoir été Religieux. Quelques-uns le nomment Philippe de Tudert, qui est une ville de la Marche d'Ancône, renommée tant pour le trépas de ce grand serviteur de Dieu et de la Vierge, que pour les miracles qu'il y a faits et qu'il y fait journellement. Car autrement il fut natif de Florence et extrait de l'illustre famille de Benicy. Il fit ses études à Paris et à Padoue, et, en ayant achevé le cours, comme il faisait déjà profession de la Médecine, il fut appelé au service de Dieu à l'âge de trente ans, à la manière que je vais dire. L'un des jours de l'Octave de la Résurrection du Sauveur, étant allé à l'Église de l'Annonciade, près de Florence, pour y ouïr la Sainte Messe, à mesure que le Prêtre prononçait ces paroles de l'Épître du jour : Philippe, joignez-vous à ce carrosse; il fut saisi d'un soudain tremblement de tous ses membres, ainsi qu'il est advenu à plusieurs autres à l'arrivée de l'esprit de Dieu, et quand et quand il fut emporté en esprit en un lieu plein de lacets, de cailloux, d'épines, de marécages, de serpents et d'autres bêtes venimeuses, et derechef lui furent dites les paroles qu'il avait auparavant ouïes : Philippe, joignez-vous à ce carrosse. Ne sachant ce que cela voulait dire, il leva les yeux en haut, et, au même instant, il aperçut un carrosse de triomphe ouvert en haut et porté sur quatre roues, le tout de fin or. Il était tiré par un lion et par une brebis plus blanche que la neige. Tout autour du carrosse voletait une colombe qui avait les plumes argentées. Au plus haut, comme en la place triomphale, était assise la Mère de Dieu, qui tenait un habit noir en sa main et couvrait tout le voisinage avec son manteau royal. Il contemplait le tout avec une extrême douceur, et avait déjà employé tout le jour en ces agréables représentations, sans qu'il lui semblât qu'il y eût une minute de temps, lorsqu'il fut éveillé par le sacristain et contraint de se retirer au logis. Dieu sait comment son cœur allait et de quels désirs il s'entretenait. Au bout de quelques jours il eut la même vision, et la Sainte Vierge lui dit intelligiblement : Philippe, joignez-vous à ceux qui sont honorés du nom de mes serviteurs. Il entendit ce que la Mère d'amour voulait dire, et dès le lendemain s'étant

(1) Cap. XII. § 7. — (2) Ex Michaeli Servita, in Chronico Servorum.

transporté au Monastère des Servites, il fit appeler le Supérieur. C'était pour lors le Père Bonfils, lequel, sur-le-champ, lui expliqua le symbole de sa mystérieuse vocation, et lui dit que la forêt c'était le monde, et le carrosse, la Religion des Servites, laquelle était comme le char triomphal de la Vierge; qu'il l'avait vu tout d'or, tant à cause de la charité dont cet Ordre fait profession, que parce qu'il est tout dédié à la Reine du ciel, qui surpasse d'autant les pures créatures, que l'or devance les autres métaux; que les quatre roues étaient les quatre vertus Cardinales, qui sont comme le raccourci de toute la perfection religieuse; que le lion signifiait la force qui est nécessaire pour surmonter les difficultés qui se rencontrent au service de Dieu; la brebis, l'humilité; la colombe, la simplicité; le manteau noir, l'habit dont usent les Servites. Cela dit, il le reçut à la Religion et lui dit qu'il serait un jour l'Apôtre de la Mère de Dieu. Ce fut une vocation très-particulière, dont il fut depuis honoré, et dont je parlerai plus à propos à une meilleure occasion.

§ V. — *Suite du même discours, s'adressant particulièrement à ceux de la Compagnie de Jésus.*

I. Le devoir que j'ai à mes Frères m'oblige, ce me semble, à faire voir pour leur satisfaction que la Mère des Religieux n'a point dédaigné la petite compagnie de son Fils notre commune Mère; mais que dès ce commencement elle y a transplanté, comme dans un verger choisi, plusieurs belles plantes qu'elle arrosait au monde de ses faveurs les plus exquises. Néanmoins, pour ce qui concerne Saint Ignace et ses neuf premiers compagnons, je me contenterai de ce que j'en ai dit ailleurs (1); qu'on se souvienne seulement que cette petite compagnie a été conçue à Paris dans son Église de Montmartre, le jour de son Assomption, l'année 1534, et enfantée à Rome dans celle de la Strada, qui a été la première que ces dix Pères associés ont eue pour exercer leurs fonctions. Passons à quelques-uns de leurs descendants.

Le Bienheureux Stanislas Kostka.

II. Le premier que je rencontre, c'est le Bienheureux Stanislas Kostka, que je pourrais nommer l'Ange de notre Compagnie, et l'un des plus chers enfants de la Vierge. Il fut issu d'une des plus nobles maisons de Pologne (2), de laquelle étaient sortis plusieurs Seigneurs Palatins, Électeurs, Prélats, Capitaines, et d'autre grande qualité,

(1) Tract. II, c. XXII, § 7. — (2) In ejus vita.

Comme il eut atteint l'âge de treize ans, il fut envoyé à Vienne en Autriche pour y étudier, où il avança notablement ès bonnes lettres, quoique son principal contentement fût d'avoir en main un chapelet ou quelque poésie à l'honneur de la Vierge, ou de faire quelque autre chose qu'il crût lui devoir être agréable. Parmi ces occupations, il fut accueilli d'une maladie, qu'on dirait quasi avoir été expressément envoyée par la Mère de douceur pour lui témoigner son amour. Car elle le fit premièrement visiter par la Bienheureuse Sainte Barbe, à qui il avait une particulière dévotion, l'accompagnant de quelques Anges qui lui présentèrent la sainte Communion. Peu après elle le vint voir en personne et lui fit mille caresses. Entre autres elle mit sur le lit près de lui son cher Fils qu'elle portait entre ses bras, d'où le malade reçut une indicible consolation; et comme elle était sur son départ, elle lui fit entendre que sa volonté était qu'il entrât en la compagnie de son Fils. Pour y parvenir il n'eut pas peu d'affaires. Car entre autres difficultés qu'il rencontra, il lui fallut faire plus de trois cents lieues à pied, exercice auquel il n'était guère accoutumé; mais l'amour qui brûlait dans son sein lui rendait toutes choses aisées. Sa conversation fit bientôt connaître de la part de qui il venait; car il parvint, en moins de dix mois qu'il demeura en la Compagnie, où à peine les plus courageux peuvent atteindre après longues années.

Le Bienheureux Louis de Gonzague.

III. Le bienheureux Louis de Gonzague le suit de près (1), lequel jaçoit que très-illustre pour son extraction (car il était fils aîné du Marquis de Châtillon, prince du Saint Empire), le fut néanmoins beaucoup davantage pour ses rares vertus. Dès sa naissance il fut à la Mère de Dieu; car il vint au monde au moyen d'un vœu qui fut fait à Notre-Dame de Lorette, comme les médecins n'attendaient que la mort de la mère et du fils. Ce qu'il fit bientôt connaître par l'affection qu'il eut envers elle, qui fut si tendre et si cordiale, qu'il ne lui était pas possible d'en parler, ou d'en ouïr parler, que son cœur ne fondît en douceur. A l'âge de dix ans, pour se rendre plus digne de sa faveur, et plus semblable à elle, il fit vœu de virginité perpétuelle devant l'image de l'Annonciade de Florence. A quinze, il commença de penser à bon escient à soi et de faire choix de quelque manière de vie où il pût mettre son salut en assurance. Il se trouvait pour lors à Madrid en Espagne, en la cour de Philippe

(1) In ejus vita.

second, faisant plus la cour au ciel qu'à la terre. Quelque temps avant l'Assomption, il résolut de redoubler ses prières ordinaires, et d'employer tout le crédit qu'il pourrait rencontrer là-haut pour connaître la volonté de Dieu. Au jour du triomphe de sa bonne Mère (c'était l'an quatre-vingt-trois du siècle passé), il se disposa à la Sainte Communion avec une ferveur extraordinaire, après laquelle versant son cœur tout attendri de confiance et d'amour en la présence de Dieu, il supplia Notre-Seigneur par l'intercession de sa glorieuse Mère de lui envoyer un rayon de sa lumière pour lui découvrir en quoi de là en avant il désirait être servi de lui. Alors il entendit distinctement une voix qui lui dit à l'oreille du cœur, qu'il se fît religieux en la Compagnie de Jésus. Il prit cette voix comme venue du ciel, ainsi qu'elle était en effet, et après divers combats voyant ses souhaits accomplis, dans peu de temps il surpassa les plus avancés en vertu.

Jean Nugnez.

IV. Jean Nugnez, celui qui depuis, pour ses rares mérites, fut fait Patriarche d'Ethiopie, et mourut à Goa à l'entrée de l'Inde, fut envoyé comme un riche présent à la Compagnie par la Mère de Dieu (1). Il y entra quatre ans après l'approbation qu'elle reçut du Saint-Siége peu après l'arrivée de Pierre le Fèvre, premier compagnon de Saint Ignace en Portugal. Avant qu'il se fît Religieux, il était Abbé d'une Abbaye située à quelque six lieues de Braga, ville de Portugal, où il vivait avec une si grande réputation, qu'il était communément appelé le Saint Abbé. Il avait établi sa perfection principalement en la contemplation et en l'austérité de vie. Il priait une bonne partie du jour, le reste il l'employait à l'administration des sacrements, à la lecture spirituelle et à d'autres exercices de dévotion, où il cherchait la tranquillité de son esprit. Mais Dieu la troubla pour la perfectionner, et se servit à cet effet de Melchior Nugnez, son frère, lequel s'étant joint depuis quelque temps à la Compagnie, n'avait rien tant à cœur que de voir son frère participer au bonheur dont il jouissait. L'Abbé sentant son cœur extraordinairement agité, se résolut de dire une quantité de Messes pour se disposer à reconnaître ce que Dieu voudrait faire de lui. Une nuit entre autres, comme il reposait, il lui fut avis qu'il servait de Diacre à un Prêtre officiant solennellement, qu'il n'avait jamais vu auparavant; et comme le temps fut arrivé de lui présenter la paix, il se tenait comme à

(1) Histor. Societ., part. I, an. 3, num. 138.

l'ordinaire au côté droit du Prêtre ; mais le Prêtre au contraire lui taisait signe de passer à la gauche, à quoi il avait grande difficulté d'obéir. Comme ils étaient à contester, il s'éveilla soudainement et se prit à rechercher, à part soi, quel mystère il y aurait en ce songe, dont l'interprétation lui fut donnée au bout de quelque temps seulement. Cependant plus il priait, plus son inquiétude croissait, jusqu'à ce qu'enfin le souverain remède pour apaiser l'orage de son cœur, fut de jeter l'ancre de ses espérances sur la Mère de Dieu, qu'il commença d'appeler à bon escient à son aide, et, pour l'avoir plus favorable, il proposa de lui dire un certain nombre de Messes. Aussitôt elle lui apparut avec le même Prêtre qu'il avait vu et lui commanda de l'aller trouver à Conimbre, où il était, et d'exécuter de point en point ce qu'il lui dirait. L'Abbé ayant pris un habit de mendiant, se rendit à Conimbre, où il rencontra le P. le Fèvre, et d'abord il connut bien que c'était le même qu'il avait vu par deux diverses fois en songe. Le Père le tint quarante jours entiers aux exercices spirituels, lui faisant toucher au doigt comment jusqu'alors il avait cherché sa paix à la main droite de la contemplation et au repos de sa retraite, et que Dieu, qui connaissait lors la sincérité de ses intentions, la lui avait fait rencontrer parmi de semblables exercices ; mais que de là en avant il ne l'y trouverait plus ; qu'il fallait passer à la gauche de la fatigue et des travaux, apprendre à rompre son jugement et sa volonté sous la conduite d'autrui, embrasser la nudité et la croix du Sauveur, renoncer à soi-même et ne plus borner son zèle dans l'étroit d'une petite bourgade, mais donner toute liberté au Saint-Esprit et se laisser mener où il voudrait se servir de lui. Il se fût dès lors rendu si le Père l'eût voulu recevoir ; mais il jugea plus à propos de lui bailler du temps pour se mieux résoudre, au bout duquel il ne manqua pas de revenir à point nommé pour suivre Notre-Seigneur en la Compagnie, où il a passé quelques années avec tant de vertu et parmi tant de travaux, qu'en vain chercherait-on d'autres marques plus assurées de sa vocation.

Un autre Jean Nugnez.

V. Un autre Jean Nugnez (1), de l'illustre maison des Gusman, fut à même temps gagné à Notre-Seigneur, en la ville de Louvain, par le même P. Pierre le Fèvre. Ce fut la Mère de Dieu qui tint la main à cette prise. Car comme il allait rêvant en son esprit pour se résoudre à quelque genre de vie, elle lui apparut accompagnée de

(1) Godignus, in vita superioris Joannis Nunnii Barresii Patriarchæ.

Pierre le Fèvre et de François Strada, insigne Prédicateur, et lui parla en cette manière : As-tu bien le courage de servir mon Fils jusques à être harassé et recru ? A quoi Nugnez répondit courageusement que oui. Suis donc ces gens-ci, repartit-elle. Quelque temps après les PP. le Fèvre et Strada étant arrivés en certain lieu où Nugnez se trouvait pour lors, le P. le Fèvre se servit des mêmes paroles que la Bienheureuse Vierge lui avait dites : Avez-vous donc le courage de servir JÉSUS-CHRIST jusqu'à être harassé et recru ? Ce qui le fit rentrer en soi-même et tenir pour indubitable que la Sainte Vierge lui avait amené ces Pères afin de se joindre à eux, comme il fit.

Cornille Vischaven.

VI. Voici une autre conquête des mêmes PP. le Fèvre et Strada, et une autre preuve de la bonne main de la Mère de Dieu et de son favorable soin envers la compagnie de son Fils. Cornille Vischaven (1), natif de Malines en Brabant, ayant achevé ses études à Louvain, faisait des merveilles pour attirer les âmes à l'amour de la vertu et de la piété. Et déjà il y avait longtemps qu'il priait Dieu qu'il voulût lui envoyer de l'aide pour rendre plus de service à son Église, lorsqu'il fut convié par un sien ami de venir ouïr Strada à Louvain, où il emportait les affections de tous ceux qui l'écoutaient. Cornille n'eut pas plutôt reçu la lettre, qu'il se persuada que ce pourrait bien être l'effet de la promesse que Dieu lui avait faite intérieurement de lui envoyer du secours. En effet, comme il allait cherchant Strada, la Mère de Dieu, qui lui en avait donné la première adresse, ne dédaigna pas de lui montrer elle-même la maison où il se tenait. Ainsi s'étant abouché avec lui et ayant pratiqué les exercices spirituels quelques jours, il fit vœu durant la Sainte Messe d'entrer en la Compagnie, ce qu'il exécuta incontinent après l'arrivée du P. le Fèvre, lequel voyant les rares dispositions que Dieu avait logées en l'âme de Cornille, le guérit et le rompit en tous les exercices de la vie chrétienne, afin qu'il fût à l'épreuve de toutes les difficultés qui de là en avant se pourraient présenter à lui.

VII. A peu d'années de là, Jacques de Ledesme (2) se rendit au même institut par les doux attraits de celle qui y avait amené les autres. Cet homme, âgé de trente-trois ans, était travaillé d'une si grande ardeur d'apprendre et de savoir, que les Universités d'Alcala, de Paris et de Louvain ne l'avaient pu éteindre. Il cherchait partout qui lui enseignât quelque chose, lorsque Dieu lui envoya des maîtres

(1) Hist. Societ., part. I. — (2) Hist. Societ., part. II, an. Societ. 28.

d'une plus haute science que celle que jusqu'alors il avait poursuivie. Car comme son esprit était dans une angoisse extrême et dans une irrésolution presque insupportable, il ouvrit son cœur à Pierre de Ribadeneira, Religieux de la Compagnie, son intime ami, et lui fit entendre comment il se sentait pressé de se ranger à la même Compagnie, mais que trois choses l'empêchaient d'exécuter ce sien dessein : l'appréhension qu'il avait, dès qu'il se serait mis sous le pouvoir d'autrui, que certains traités de Philosophie et de Théologie, qui étaient quasi prêts à être mis au jour, ne demeurassent en arrière; la crainte de ne pouvoir vivre avec la pureté qu'il remarquait en la conversation de ceux de la Compagnie qu'il avait pratiqués, et une défiance de pouvoir persévérer. Mais le Père dissipa si heureusement tous ces nuages, que tout d'un coup il se trouva changé en un autre homme. Le voilà donc résolu; il se met en devoir de suivre Ribadeneira, qui était appelé à Rome, et Dieu lui fit tant de faveurs par le chemin, qu'il ne savait plus où il était. Par toutes les maisons de la Compagnie où il passait, il rencontrait des personnes qui répondaient à ses plus secrètes pensées, avant même qu'il les eût déclarées. A Augsbourg, Notre-Seigneur se fit voir à lui et le consola. A Brescia, en Lombardie, la Sainte Vierge, accompagnée de Sainte Magdeleine, de Sainte Catherine, Vierge et Martyre, et de Sainte Catherine de Sienne, lui promit la chasteté et la persévérance dont il était en peine, et de plus l'assura qu'avant sa mort elle se montrerait derechef à lui, et qu'alors il connaîtrait la vérité de ses promesses et verrait clairement la grandeur de la faveur qu'elle faisait pour lors, lui accordant la pureté de corps et d'esprit.

P. Joseph Ankieta. — Jean Fernand.

VIII. Quoique je n'aie rien lu du P. Joseph Ankieta, le Fait-miracles de notre temps, qui soit fort exprès pour mon sujet, ne puis-je douter que la Sainte Vierge, devant l'autel de laquelle il avait fait vœu de virginité perpétuelle, étant encore jeune garçon, et envers qui toute sa vie il eut une dévotion si tendre qu'il semblait ne vivre et ne respirer que pour elle, n'ait manié sa vocation à la Compagnie. Il y entra l'an quinze cent cinquante, et y mena une vie tant extraordinaire et si pleine de prodiges et de miracles, qu'il faudrait des volumes entiers pour les raconter. L'Évêque du Brésil, Pierre Lietant, ne cessait de dire que la Compagnie était un anneau, mais que le P. Joseph en était la pierre précieuse. Voici une sienne Prophétie que je ne dois pas oublier, d'autant qu'elle a trait à mon propos. Jean Fernand, maçon de son métier, qui avait sa femme

vivante en Portugal, pendait les cloches au clocher de notre Église de Notre-Dame de la Baye, lorsque le Père survint et lui dit : Jean, attachez bien ces cloches, car vous serez tout le premier de la Compagnie pour qui elles seront sonnées. Quelque temps après Jean tomba malade. Le Père s'embarqua cependant, et, au bout de trente jours, il fut repoussé au même port. Aussitôt il met pied à terre, il vient droit au Collége de la Compagnie et entre dans la chambre de Jean Fernand, lequel avait reçu nouvelle assurée de la mort de sa femme. Jean, lui dit-il, la Bienheureuse Vierge m'envoie vers vous afin que je vous reçoive en la Compagnie; qu'il vous souvienne de moi en reconnaissance de cette faveur, lorsque vous serez en la présence de cette très-sainte Mère, qui sera d'ici à huit jours. Ce qui advint, et, à son enterrement, l'on sonna les nouvelles cloches tout ainsi que le Père lui avait prédit.

Le Bienheureux Pierre Canise. — Le P. Gonsalve Sylveira.

IX. Joignons à cet Apôtre du Brésil celui d'Allemagne et celui de Monomotapa. Le premier c'est le P. Pierre Canise, qui a tant fait en ces derniers temps pour préserver et guérir l'Allemagne de la peste des hérésies, que parmi les grands et les petits il a mérité de porter cet honorable titre d'Apôtre, nommément en la ville de Fribourg, où son corps est gardé comme un riche et précieux trésor. L'éloge que le grand Cardinal Hozius lui bailla après avoir lu le livre qu'il a composé de la très-sacrée Mère de Dieu, fut qu'il n'estimait pas qu'il y eût aucun qui jusqu'alors eût écrit de Notre-Dame plus doctement ou plus pieusement que lui. Et la dévotion qu'il eut envers la Reine du ciel est encore aujourd'hui attestée par les fréquents miracles qui se font par l'attouchement de son Chapelet. De manière qu'ayant tenu rang parmi les serviteurs les plus affectionnés à l'honneur de la Reine du ciel, je ferais conscience de douter qu'outre qu'elle lui ait ouvert la porte de la Religion, vu nommément qu'il est tout évident que dès son bas âge elle fit choix de lui afin de s'en servir comme d'un rare instrument de sa gloire.

X. Je n'en dis pas moins du P. Gonsalve Sylveira, lequel gagna la couronne du Martyre au Royaume de Monomotapa, où il allait porter l'Évangile. Je parlerai de lui plus amplement à une autre accasion (1); pour maintenant, je me contenterai d'en dire ce qui est rapporté en l'histoire authentique de la Compagnie, savoir est que ce cœur brûlait d'une affection et d'un désir inexplicables d'honorer

(1) Tract. v, c. III.

la Mère de Dieu (1), et qu'il en parlait et écrivait souvent, si fermement et si hautement, qu'il était impossible de ne la pas aimer, ayant ouï ce qu'il en disait.

P. Baltazar Alvarez.

XI. Croie qui voudra que le P. Baltazar Alvarez n'ait point été conduit par la Sainte Vierge à la Compagnie, de moi je ne me le persuaderai jamais, nommément après avoir appris ce qu'on écrit de son incomparable dévotion envers elle (2). Car, sans parler de celle qu'il eut avant son entrée en la Religion, c'est une chose tout assurée que, pendant le temps qu'il fut au Noviciat, aucun ne récita jamais avec lui l'Office de la même Vierge, ou ne l'ouït parler de ses grandeurs, qu'il n'en sortit plus affectionné à l'aimer. Pendant ce même temps il fut si rudement tenté qu'il ne savait parfois où se mettre. Et comme un jour le Diable l'eût mis si bas que rien plus, il lui promit qu'il lui donnerait du répit s'il relâchait de son côté, nommément de la dévotion qu'il portait à cette femme (ainsi appelait-il la Vierge). Jamais il ne fut plus joyeux que lorsque allant d'Espagne à Rome, il eut le moyen de verser son cœur dans le sein de sa bonne Mère en la Chapelle de Lorette. Car comme il lui dit des merveilles, aussi ne manqua-t-elle pas de lui donner plusieurs avis qui ne lui servirent pas peu, tant pour son avancement spirituel que pour celui de plusieurs autres. Rien ne l'aida tant pour faire aller à grands pas à la perfection les Novices qu'il eut en charge en la ville de Médina, que de leur embraser le cœur de la dévotion de la Vierge. Bref, il faudrait un volume entier pour déclarer par le menu les sentiments qu'il avait des perfections admirables de cette incomparable Princesse, et les marques qu'il en a laissées.

Gaspar Sanchez.

XII. Gaspar Sanchez s'est assez fait connaître par ses doctes écrits, mais beaucoup plus par son excellente vertu. La Sainte Vierge lui donna l'entrée à la Compagnie en la manière que je vais dire (3). Étant jeune écolier à Cordoue, il brûlait du désir d'y être admis, mais un notable empêchement de langue, qu'il avait si grasse qu'on ne le pouvait entendre parler, lui tenait la porte fermée. Parmi les cuisants déplaisirs que lui causaient ces refus, il sentit un jour une confiance extraordinaire en la Mère de Dieu, qu'il affectionnait de tout son

(1) Part. II, lib. V, num. 244. — (2) Vitæ ipsius, c. XVI. — (3) In Compendio vitæ ejus operibus prælixo.

cœur. Là-dessus il s'en va à une chapelle qui lui est dédiée à Cordoue, où se font de longue main plusieurs miracles, nommée Notre-Dame du Saint-Font, et s'étant prosterné à deux genoux, du meilleur de ses sentiments, il dit à la Vierge qu'il ne partira point de là qu'elle ne lui ait ôté cette imperfection naturelle qui l'empêche d'entrer en la Compagnie. Chose admirable! sa langue se dénoue sur-le-champ, et il ne lui reste qu'un petit bégaiement de bonne grâce, comme un mémorial de bénéfice reçu. Aussi en demeura-t-il si reconnaissant que, sans parler du reste qu'il fit en souvenance du bien qu'il avait reçu, il ne vint jamais à Cordoue, qu'avant même d'entrer au collége de la Compagnie, il n'allât rendre grâce à sa bonne Mère en la Chapelle du Saint-Font, et qu'il n'employât devant son image le jour suivant tout entier, après y avoir dit dévotement la Sainte Messe.

Benoît de Goëz.

XIII. Benoît de Goez, celui qui, par après, fit des merveilles à la découverte du Royaume de Caray, étant en la côte de Travancor, avec la flotte Portugaise, menait une vraie vie de soldat, quand il fut inspiré du Ciel d'entrer dans l'Église d'un certain village avec un sien compagnon. Il ne fut pas sitôt à genoux devant l'image de la Mère de Dieu, qu'il se sentit pressé par les pointes d'un remords intérieur de conscience de supplier la Sainte Vierge qu'elle lui impétrât la rémission de ses péchés. Merveille ! le petit enfant que l'image tenait entre ses bras commença de jeter des larmes de lait, en si grande abondance, qu'ils eurent tous deux moyen, avec plusieurs autres qu'ils appelèrent pour être témoins d'une chose tant extraordinaire, de tremper leurs mouchoirs dans cette céleste liqueur. Le bruit du miracle s'étant répandu partout, les soldats, en action de grâces et en signe de réjouissance, firent retentir toute la côte de coups de mousquets et de canons, ce qui servit grandement à publier partout la nouvelle de cette merveille. Dès lors Benoît prit résolution de suivre une meilleure guerre et de servir un autre Prince que celui pour qui, jusqu'alors, il avait porté les armes, et se rangea en la Compagnie, où il vécut et mourut saintement.

Alphonse Rodriguez.

XIV. Ou jamais la Vierge n'eut soin d'avancer aucun au service de son bien-aimé Fils, ou il faut dire qu'elle eut dans Alphonse Rodriguez l'un de ses plus chers nourrissons. Si sa vie voit bientôt le

jour, ainsi que nous espérons, il est indubitable qu'on y remarquera des faveurs qui lui ont été accordées par l'entremise de la Reine des Anges, qui seront si particulières qu'il se trouvera peu de Saints qui en reçurent de si extraordinaires. Son cœur lui donnait bien tant d'assurance qu'il aimait la Mère d'amour, ainsi que je dirai ailleurs, qu'il prenait parfois la hardiesse de lui dire qu'il l'affectionnait davantage qu'elle ne le chérissait pas, quoique sa vie et sa mort soient pleines de témoignages d'un amour de la même Vierge plus que maternel en son endroit.

Jean Ximenès.

XV. Jean Ximenès sera le troisième des Coadjuteurs temporels dont il sera ici parlé (1). La Mère de douceur fit bien paraître que c'était elle, et non autre, qui lui avait servi de guide pour entrer en la Compagnie de son Fils, prenant un soin particulier de l'avancer et de l'encourager en l'étude de la vertu. Et la confiance qu'il eut en elle fut bien si grande qu'il eut un jour le courage de lui demander qu'elle l'assurât de son salut. A quoi la Sainte Vierge répondit qu'il ne se mît en soin d'autre chose, sinon de cheminer toujours ainsi qu'il avait fait jusqu'alors par la voie de l'obéissance aveugle, et que sans faillir elle le conduirait à bon port. Il disait que depuis que la Sainte Vierge, sa bonne Mère, lui avait fait la faveur de lui donner cette réponse, il avait senti tant de courage que rien ne lui était impossible. Comme il travaillait un jour à l'Église de la Compagnie, en la ville de Saragosse, roulant avec un autre frère une grosse pierre de taille sur le pendant d'un pont de bois, on sonna l'*Ave Maria*. Il n'eut pas plutôt ouï le premier son de la cloche que, selon sa sainte coutume, il quitta tout pour saluer la Sainte Vierge. Son compagnon en fit autant à son exemple, et, bien que la pierre, qui ne posait pour lors que sur un angle, dût tomber avec roideur jusqu'au bas du pont, néanmoins elle s'arrêta tout court et demeura suspendue en l'air jusqu'à ce qu'ils eussent achevé leur prière, après laquelle, comme il fut question de retourner à la besogne, ils s'étonnèrent grandement de voir cette pierre ainsi arrêtée, et beaucoup davantage, lorsque, s'étant mis en devoir de poursuivre ce qu'ils avaient commencé, la pierre se laissa manier comme si c'eût été une petite pièce de bois.

(1) In Vita P. Baltazaris Alvarez.

Sébastien Barradas.

XVI. Sébastien Barradas, Prédicateur Apostolique (1), dont la mémoire vit ès écrits qu'il nous a laissés, homme qui parmi plusieurs vertus qui le rendaient digne de sa charge, était doué d'une rare humilité, a certifié de sa propre bouche avoir reçu commandement exprès de la Vierge Mère d'entrer en la Compagnie de son Fils.

Pierre d'Anasco.

XVII. Pierre d'Anasco, homme de très-bon exemple (2), a déposé qu'étant encore au monde, âgé d'environ vingt-deux ans, comme il était travaillé d'une dangereuse maladie, la Mère de consolation lui apparut et lui fit entendre que son fils voulait être servi de lui en sa Compagnie, en signe de quoi elle lui rendit la santé. Ayant accompli le commandement du Ciel, il jeûna tout le temps de sa vie les samedis, en souvenance de la faveur qu'il avait reçue de la Sainte Vierge, laquelle montra tellement agréer cette reconnaissance, qu'il assurait lui-même, depuis, n'avoir jamais passé Samedi sans ressentir quelques effets de la douceur de sa bonne Mère par quelque grâce très-particulière qu'elle lui en avait impétrée.

Jean Berchmans.

XVIII. Je croirais avoir offensé la Mère de douceur si j'avais passé sous silence un jeune Religieux qui a fait paraître en nos jours ce que peut un cœur embrasé de son amour. C'est Jean Berchmans, natif de la ville de Diest en Brabant. Je m'étendrai à un autre sujet sur le témoignage qu'il a rendu de cette affection incroyable (3); pour maintenant, contentons-nous de parler de son entrée en la Religion, qui fut le vingt-quatrième du mois de Septembre de l'an mil six cent seize, et le dix-huitième de son âge. Ce jeune garçon avait sucé avec le lait la dévotion envers la Vierge, qu'il aimait d'un amour si tendre qu'il n'est pas possible plus. Étant encore petit écolier, il l'allait souvent saluer en sa chapelle de Montaigu, qui n'est distante de Diest que d'une heure de chemin seulement, toujours gardant le silence et s'occupant à méditer ou à dire son chapelet. L'on a souvent trouvé, en divers endroits de la maison, ses petits déjeuners, dont il se privait en l'honneur de la Sainte Vierge. Il disait souvent qu'il se sentait

(1) Ex Annal. Societ. Jesu. — (2) Ibid. — (3) Tract. IV, c. IV, § 2.

poussé d'une particulière affection à l'endroit de ceux qu'il connaissait être dévots à Notre-Dame. Il jeûnait tous les Samedis et toutes les veilles de fêtes, et tous les jours il récitait le Psautier de Saint Bonaventure. Au commencement de chaque mois il demandait au Père de la Congrégation de quelle faute il devait s'amender, et quelle dévotion il devait pratiquer en l'honneur de la même Vierge. Mais quand il fut question de résoudre quelle manière de vie il embrasserait, ce fut lors qu'il redoubla toutes ses dévotions et qu'il dit à la Sainte Vierge que le temps était venu auquel elle lui devait servir de Mère et lui donner des preuves de l'affection qu'elle avait pour lui. A cet effet, il fit dire le plus de messes qu'il put à l'autel de Notre-Dame, qui est en l'Eglise Saint-Pierre de Louvain, où il envoya, et à la chapelle de Montaigu. La Sainte Vierge ne tarda pas de lui faire connaître que la volonté de son Fils était qu'il entrât en sa Compagnie, mais notre Saint-Père Urbain huitième n'ayant pas encore permis que les choses extraordinaires qui lui sont arrivées soient publiées, je n'en puis pas dire davantage.

Six frères Tatoats.

XIX. Le bruit des merveilles de Notre-Dame de Garazon, en Gascogne, a été répandu partout. En voici une qui mérite d'être rapportée pour la conclusion de ce discours (1). Anne de Filouse, femme de Dominique Tatoat, bourgeois de la ville de Boulogne, distante d'environ trois lieues de Garazon, avait déjà porté plusieurs filles sans aucun mâle, si que les plus proches l'appelaient en riant la mère des fillettes. A la longue elle se ressentit de ces paroles de mépris, et plus encore des effets, pour se voir destituée de fils et d'héritier. Sur ces ressentiments elle s'adressa à Notre-Dame de Garazon et fit vœu que si elle la gratifiait d'un fils, elle le dédierait au service de Dieu et au sien, au cas qu'il lui plût l'agréer. Neuf mois ne furent pas plutôt expirés qu'elle enfanta deux jumeaux, si semblables, qu'à peine pouvaient-ils être discernés par les domestiques eux-mêmes, jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Après ces deux-là, elle en eut encore quatre autres, ce qui fit six en tout, dont les deux premiers, savoir est François et Joseph, entrèrent en notre Compagnie au même jour qu'ils vinrent au monde. Quelque temps après, Louis et Alexandre suivirent le même chemin. Des autres deux, le premier entra en l'Ordre des Capucins, et le second demeura au monde.

(1) D. Virg. Garazoniæ, mirac. 36.

XX. J'aurais ici beaucoup plus de choses à dire si je voulais raconter tout ce qu'on a su sur ce sujet, tant de ceux qui sont déjà décédés, que de plusieurs qui vivent encore. Ce peu que j'ai rapporté suffira pour faire juger des autres, vu que c'est chose assurée que le cœur de la très-sainte Vierge est à présent aussi obligeant qu'il fut jamais. Possible aurais-je plus tôt fait de dire, pour une fois, que je tiens pour indubitable que nul de ceux qui ont persévéré en cette Compagnie (et le même me persuadai-je de toutes les autres Religions bien réglées) n'y est entré par son adresse, jaçoit que les poursuites qu'elle en a faites n'aient pas été si illustres en tous comme en ce peu que j'ai mis en avant. Je dis, qui ont persévéré, car il me souvient, à ce propos, d'un trait digne de mémoire, qui est rapporté en la vie du Bienheureux Paul-François de Borgia, troisième Général de la Compagnie. Car, comme il visitait un jour le Noviciat de Rome, et qu'il se fut enquis de tous les Novices quels patrons ils avaient choisis, s'apercevant que quelques-uns d'entre eux n'y comptaient point la Sainte Vierge, il s'en ressentit grandement. C'est pourquoi, parlant au maître des Novices, il lui ordonna de veiller à leur salut, ajoutant qu'il craignait grandement qu'ils ne persévérassent pas en la Religion. Et l'événement montra bien que ce n'était pas pour néant qu'il avait avancé cette parole. Car on prit garde puis après que tous ceux qu'il lui avait recommandés, sans exception d'un seul, quittant enfin la Compagnie, se retirèrent dans le monde, qui en un temps, qui en un autre. Quant à moi, je me sens pressé de rendre ce témoignage à la vérité, que, durant quelques années que Dieu m'a fait la grâce d'avoir charge de dresser les jeunes plantes qu'il envoyait à sa petite Compagnie, ayant recherché curieusement les traces de la conduite du Ciel, et les divers mouvements qui avaient attiré les uns et les autres au service de Notre-Seigneur, je n'en ai rencontré aucun qui, après Dieu, ne se reconnût redevable à sa sainte Mère de la grâce de sa vocation, et qui ne crût en avoir des indices très-évidents.

XXI. Cela soit dit à l'honneur de la Reine des Anges, à qui, en tant que Mère commune, il appartient de pourvoir tous les Ordres Religieux, et de servir de phare et de guide à ceux que le Ciel regarde d'un œil favorable. Cependant attendons le temps auquel nous la verrons telle que le Prophète David l'a dépeinte (1), c'est-à-dire assise à la droite du Roi son Époux et son Fils, et entourée de cette grande variété de serviteurs et de servantes de Dieu, qu'elle a conduits par les sentiers assurés des conseils Évangéliques à la

(1) Psalm. XLIV.

jouissance d'un bonheur interminable, où tous ensemble d'un commun accord chanteront ses louanges, et publieront à jamais ses grandeurs.

LA CINQUIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE VI.

Qu'elle soit le vrai modèle de libéralité envers les siens.

Le mystérieux Philosophe Platon, en divers endroits de ses Dialogues, dépeint l'Amour tout déchiré, pieds nus, et fort mal en ordre; voulant, à mon avis, représenter par cette figure que c'est un prodigue qui donne tout, et qui ne se réserve rien. A vrai dire, l'Amour et la chicheté sont deux choses qui ne logent pas aisément ensemble. Dieu même ne fait paraître son amour envers les hommes qu'en leur départant de ses biens, et plus son amour est grand, plus il est magnifique en ses dons. C'est pourquoi la Sainte Vierge approchant plus près que nulle autre pure créature cette immense grandeur, la raison veut qu'elle l'emporte en libéralité, nommément à l'endroit des siens. C'est ce qui doit être vérifié en ce chapitre.

§ I. — *Que la Sainte Vierge est le vrai modèle de libéralité envers les siens.*

I. Dieu dit jadis un grand mot à son serviteur Moïse, lorsqu'il lui promit (1) de lui montrer tout bien; mais il ne fut pas moins véritable que grand. Car en se faisant voir soi-même il lui découvrit le bien qui contient tous les autres, qui est l'idée d'eux tous, et dans qui le néant même, ainsi que dit le grand Saint Denis (2), désire d'être quelque chose. Il lui découvrit ce qui seul est capable, non-seulement de rassasier le cœur humain, mais encore de rendre Dieu bienheureux. Il lui découvrit la fontaine d'où découle tout bien, et la fin où il se va rendre s'il ne veut perdre sa bonté. Oserai-je bien

(1) Exod. xxxiii. — (2) Lib. de Divinis Nominibus, c. iv.

mettre en avant la proposition hardie du dévot Idiot (1), qui en dit presque autant que de la Mère de Dieu ? Quiconque a rencontré Marie, dit-il, a trouvé toute sorte de biens. Je ne doute pas que cela ne soit dit avec une très-grande différence de Dieu et de la Sainte Vierge. Car jaçoit qu'en l'un et l'autre se trouvent toute sorte de biens, néanmoins ils sont en Dieu comme en leur source, et en la Vierge comme un ruisseau. Dieu les possède de soi-même et par soi-même ; la Vierge les tient de lui. Lorsque Dieu en fait largesse, il prend du sien propre; la Vierge ne donne rien autre, sinon ce qu'elle a reçu de son Dieu. Mais au sortir de là il ne laisse pas d'être véritable que quiconque a rencontré la Mère de Dieu, il a trouvé toute sorte de biens. Il se lit en l'histoire de France que le Roi Charles neuvième fit présent à une Dame d'une bague d'or où ces paroles étaient gravées : Qui m'a, n'a besoin de rien. A le bien prendre, c'est la devise de Dieu seul, et après Dieu, de celle qui peut enrichir les siens et leur donner tout ce que leur cœur saurait désirer. Car si le sage a pu dire en vérité (2) que quiconque a acquis un ami fidèle, il a rencontré un trésor ; à combien plus forte raison le faudra-t-il dire de celle dont la bonne grâce vaut mieux que l'amitié de tout ce qui est au monde hors de Dieu. Oh ! qu'il faisait bon entendre le langage qui se tenait jadis en Égypte, lorsque Pharaon adressait à son Vice-Roi tous ceux qui lui demandaient quelque chose, leur disant : Allez à Joseph ; et Joseph d'autre part écrivait au bon vieillard son père, et à ses frères : Venez à moi, et je vous ferai part de tous les biens qui sont en Égypte. Mais celui qu'on tient là-haut est bien plus agréable, où le Sauveur répond aux enfants de la sainte Vierge qui ont affaire de quelque grâce : A ma mère, à ma mère; et où la même Vierge leur crie tant qu'elle peut : A moi, à moi, qui vous dois départir toutes les faveurs du ciel ! Car puisque j'ai déjà fait voir, au précédent traité (3), que le Sauveur ne communique nulle sorte de grâces aux hommes, qui ne passe par les mains de Marie, combien le faut-il croire de ceux qu'elle chérit si tendrement, et au lieu de qui principalement elle emploie tout le crédit qu'elle a ?

II. Afin de mieux éclaircir ce point, il est à remarquer que le Philosophe appuyé, comme il dit (4), sur le consentement général de la vénérable antiquité, enseigne que tout ce qui mérite le nom de bien se peut rapporter à trois ordres. Le premier comprend les biens qui sont hors de nous, que nous appelons communément biens de fortune, comme sont les richesses, les honneurs, les grandeurs, la noblesse, les enfants, les amis, les heureux succès des affaires et

(1) In Proœm. Contempl. de B. Virg. Inventa Maria invenitur omne bonum. — (2) Eccle. VI. — (3) Cap. X. — (4) Lib. I Ethic., c. VIII.

les autres semblables. Le second embrasse tous les biens du corps, c'est-à-dire la santé, la bonne constitution, la force, la longue vie et le reste. Le troisième contient les biens de l'âme, savoir est le bon naturel, la vivacité d'esprit, le jugement ferme et arrêté, l'adresse, la science, les vertus et tous les dons de grâce et de gloire. Ce qu'étant ainsi, c'est à vous maintenant à qui s'adresse mon discours, dévots nourrissons de la Sainte Vierge, pour vous inviter à donner carrière à vos souhaits et à étendre tant que vous pourrez la mesure de vos désirs. Car je vous dis non-seulement avec confiance, mais encore avec assurance, que vous ne demanderez rien à votre bonne Mère que vous n'obteniez, pourvu seulement qu'il soit pour votre plus grand bien. Et sachez que vous n'épuiserez jamais les trésors de ses libéralités; au contraire, plus vous en prendrez, plus il restera à prendre. D'où vous pouvez juger si ce n'est pas un extrême bonheur que le vôtre. J'aperçois bien que vous le prisez grandement, mais que pour votre satisfaction vous voudriez voir les preuves de la proposition que j'ai avancée. Qu'ainsi soit, j'en suis content.

§ II. — *De la libéralité de la Mère de Dieu envers les siens, pour le regard des biens extérieurs, de fortune et du corps.*

La Sainte Vierge élargit les biens de fortune.

I. Sus donc, chers enfants de la Vierge, déployez hardiment vos désirs; car il me semble voir votre bonne Mère avec la clef d'or, qui ouvre la main libérale de Dieu, d'où se tire toute sorte de biens, qui vous convie à lui demander quelque chose. Faites seulement qu'elle connaisse vos souhaits.

II. Demandez-vous des moyens et des commodités? Volontiers qu'elle vous pourrait dire ce que son Fils répondit un jour à une mère trop indulgente au dessein ambitieux de ses enfants : Vous ne savez ce que vous demandez. Et si vous prenez l'avis du grand Apôtre, il vous dira (1) que ceux qui veulent des richesses sont prêts à donner dans la tentation, et à être pris ès filets de Satan; qu'ils s'abandonnent à divers désirs inutiles et pernicieux, qui à la fin seront cause de leur ruine. Elle ne saurait consentir à vous les bailler à ce prix-là; et je m'assure que vous ne les y prendriez pas. Néanmoins, si elles servent à vous acheminer vers votre fin, ne doutez nullement qu'elle ne les accorde. L'Abbé Théodore (2) me servira de garant de cette vérité, lequel demeurant au monastère de Notre-

(1) Timoth. VI. — (2) Gregorius Presbyt., in vita quam de suo Magistro Theodoro scripsit.

Dame, comme le blé y eut manqué environ la fête des Rameaux, lors du plus grand concours des villages d'alentour, il commanda à celui qui avait la charge du grenier de porter sur l'autel de la Sainte Vierge le peu de farine qui restait à la maison. Cela fait, il se mit en prières et supplia Notre-Seigneur, par l'entremise de sa Sainte Mère, de leur donner de quoi vivre et recevoir ceux qui arrivaient là par dévotion. Cas étrange! le jour suivant, voici aborder de Chypre jusqu'à trente navires chargés de froment pour la provision de beaucoup de mois; ce qui donna à tous sujet de bénir Dieu et la Sainte Vierge. Saint Grégoire de Tours raconte (1) qu'en Jérusalem il y avait un Monastère dédié à la Mère de Dieu, lequel avait été richement doté pour subvenir aux besoins des pauvres pèlerins. Ce nonobstant, il arriva un jour que par divers accidents il fut réduit à telle extrémité, que non-seulement les Religieux n'avaient pas de quoi soulager la nécessité des étrangers, mais eux-mêmes se trouvaient en une très-grande disette. Là-dessus ils s'en vont à l'Abbé, et le prient de chercher quelque expédient pour remédier à la famine qui les pressait, ou leur permettre de sortir et de se pourvoir. L'Abbé les apaisa avec de douces paroles, disant que celle qui avait donné au monde affamé le pur grain du céleste froment, ne permettrait jamais que le blé vînt à manquer en sa propre maison, et les ayant conduits à l'Église, il passa la nuit avec eux en prières. Le matin étant venu, comme l'on voulut aller au grenier, il se trouva si plein de blé, qu'on eut toutes les peines du monde d'ouvrir la porte. Une autre fois, en pareil accident et après le même devoir, le Sacristain entrant en l'Église pour découvrir l'autel à l'ordinaire, le trouva chargé d'or et d'argent, pour apprendre aux enfants de cette bonne Mère de n'entrer jamais en défiance d'elle pour ce dont ils peuvent avoir besoin. Je pourrais bien ici ajouter que ceux de notre Compagnie, qui jetèrent les premiers fondements de la maison que nous avons à Lorette, destinée au service de la glorieuse Vierge et des passants, qui de tous les endroits du monde sont attirés à la dévotion de cette sainte chapelle, ont ressenti (2) plus d'une fois en leurs nécessités la main secourable de la Reine des Anges, soit en la multiplication des provisions qu'ils avaient faites selon leur pauvreté, soit au soulagement inespéré des extrêmes disettes où ils se sont assez souvent retrouvés.

(1) Lib. de Gloria Martyrum, c. XI. — (2) Histor. Societ., t. II, lib. VII, § 34, an. 1557, etc.

Elle avance aux honneurs.

III. Demandez-vous d'être avancés aux charges et aux honneurs? Je crains fort qu'elle ne prenne plaisir à une semblable demande. Car Saint Jean Bouche-d'Or assure (1) qu'il est très-malaisé de n'être point ébloui par l'éclat des grandeurs, et que pour arriver à ce point que de mépriser l'honneur, lequel tant de gens vous présentent, il est besoin d'une vertu plus qu'humaine et quasi angélique. Ne croyez pas néanmoins que je dis ceci pour esquiver; au contraire, je vous promets que si c'est pour votre plus grand bien et que vous en deviez user comme il faut, elle vous logera sur le trône d'honneur et de gloire. Ayez seulement un peu de patience jusqu'au chapitre suivant, et j'espère vous donner tout contentement et vous faire voir qu'elle a disposé des sceptres et des couronnes en faveur des siens, lorsqu'elle l'a jugé à propos.

Elle ordonne le succès des affaires.

IV. Demandez-vous que les affaires que vous entreprenez aient un bon et heureux succès? Qu'il vous souvienne de ce qui jadis arriva à l'Empereur Héraclius et à Théodore son frère. Celui-ci, avec la faveur et sous la conduite de la Mère de Dieu (2), attaqua l'an six cent vingt-cinq quelques régiments Persans qui étaient commandés par Sain, premier capitaine du Roi Chosroès; et le Roi même faisait tant d'état de ces troupes qu'il avait choisies jusqu'au nombre de cinquante mille hommes, qu'il les nommait Chrysoloras, c'est-à-dire le bataillon d'or. Mais la Sainte Vierge favorisa tellement Théodore en cette entreprise, qu'à la faveur du Ciel qui lui vint au secours avec une furieuse tempête armée de grêle qu'il déchargea sur les ennemis (les Romains jouissaient cependant d'une très-agréable sérénité), il les déconfit tous et remporta une glorieuse victoire. Mais celle d'Héraclius, qui arriva l'année suivante, fut d'autant plus mémorable qu'elle réussit au grand contentement de toute la Chrétienté, qui recouvra par le moyen du pieux Empereur la Sainte Croix qui était détenue captive par les barbares. Il semblait que tout lui vint à rebours; car il avait déjà employé sept ans à la guerre persique, et les Turcs qui étaient entrés en Perse avec lui l'avaient file à file abandonné. Il n'eut point de meilleur recours qu'à la Mère

(1) Homil. XLV ad populum Antioch. — (2) Paulus Diaconus, lib. XVIII Histor., et Theophanes, in Annal. Græcorum, ann. 16 Heraclii, et eodem anno Cedrenus, Baronius, etc.

DE DIEU, à qui s'étant voué, il assembla ses soldats et leur parla de cette sorte : Chers compagnons, vous voyez assez, sans que je le dise, comme tout le monde nous quitte, et que nous n'avons de notre côté, sinon Dieu et sa Sainte Mère. Mais courage, puisque le Ciel prend notre parti, de moi j'ai ferme confiance qu'il achèvera ce qu'il a si heureusement commencé. L'issue confirma sa prédiction ; car sans qu'il perdît que cinquante des siens, il mit en déroute l'armée Persienne, et lui-même ayant rencontré le Général Razatès, que le Roi avait substitué à Sain, il alla droit à lui et le porta par terre. Aussi ce bon prince avait une telle confiance en la MÈRE DE DIEU, qu'ayant été proclamé Empereur en Afrique, il s'achemina soudain à Constantinople avec une flotte composée de plusieurs navires d'élite, au plus haut desquels on voyait de petites tours ou lanternes artistement travaillées avec des images de la Sainte Vierge qu'il avait prise pour sa tutélaire.

Elle donne des enfants.

V. Demandez-vous des enfants ? La très-sage et très-vertueuse Anne, Mère de Saint Étienne le Jeune, vous enseignera à qui vous devez vous adresser. Elle avait déjà vécu quelques années avec son mari sans qu'il lui fût né aucun enfant mâle. Un jour, elle ressentit un mouvement extraordinaire d'aller faire ses plaintes et adresser ses vœux à la Mère de toute douceur. Comme elle était en l'Église des Blaquernes, près de Constantinople, faisant instance à la Sainte Vierge de lui donner un fils, à la charge qu'elle le dédierait à son service, elle s'endormit, et peu après il lui sembla voir une dame d'une extraordinaire majesté, qui la poussa avec le pied, lui disant : Lève-toi, le fils que tu as désiré t'est accordé. Après qu'il fut né, elle ne manqua pas de retourner avec son mari au même lieu où elle avait reçu la promesse, afin de présenter à la Vierge l'enfant qu'elle lui avait obtenu. Et l'événement montra bien que l'offre était agréable. Car étant venu en âge, il se fit religieux et combattit si courageusement pour l'honneur des saintes images, qu'il y gagna la Couronne du Martyre. Qui ne s'offenserait si j'avais passé sous silence la très-pieuse Reine Blanche, mère de l'admirable Saint Louis, laquelle obtint par les mérites de la Sainte Vierge cette merveille des Rois, et ce sacré joyau du ciel ? Toute la France s'affligeait (1) de quoi la Reine ayant déjà été plusieurs années avec le Roi Louis VIII son mari, elle ne lui avait point encore donné de successeur de ses États ; ce qui lui causait à elle-même plusieurs sentiments de tristesse.

(1) Ferdinandus Castellanus, in Chronico Ordinis Prædicatorum, part. I, lib. I, c. VII.

Parmi cette bourrasque de pensées, elle s'adresse à Saint Dominique, qui avait le bruit de ne rien demander à la glorieuse Vierge qu'il n'emportât, et le pria de lui obtenir un fils. Le Saint lui promit que si elle voulait mettre peine d'avancer la dévotion du Rosaire, qu'il avait institué par l'ordonnance du Ciel, elle viendrait à bout de ses désirs. Fait et dit; car comme elle travaillait de son côté à donner vogue à cette sainte institution, Dieu de sa part accomplit la promesse de son serviteur et la fit mère de l'un des plus grands Rois qui aient jamais été.

J'étendrais ici une semblable faveur du Ciel, qui ne s'est pas rendue moins recommandable en nos jours, lorsque nous avons vu la première Reine de la terre, après l'offrande faite par notre grand Roi son époux, de son royaume à la Reine du Ciel, offrant un Dauphin, l'espoir de notre France, aux autels de cette même Princesse des Anges et professer publiquement dans la cathédrale de Paris et dans une autre chapelle qui lui est dédiée, qu'elle tenait d'elle cet enfant de prières, demandé par tant de vœux depuis vingt-deux ans, que nous l'attendions du Ciel. Mais je laisse aux historiens d'en éclaircir les plus belles particularités que le temps leur découvrira, tandis que l'occasion viendra de les publier.

Que si nous voulons de notre France passer en Espagne.

Le grand Ildefonse fut aussi fils de prières (1), et vint au monde par l'intercession de celle qu'il devait tant honorer en sa vie; et de même le Bienheureux Charles, fils de Sainte Brigitte. Car comme cette sainte femme (2) était au travail de l'enfantement avec des tranchées extraordinaires, une dame d'un port et d'un maintien tout divin, revêtue de damas blanc, lui apparut, et passant doucement sa main sur son corps, la laissa tellement soulagée, qu'aussitôt elle se délivra heureusement.

Elle leur procure le baptême et la vie.

VI. Possible me direz-vous qu'il sert peu d'obtenir des enfants s'ils n'ont le baptême et la vie. Ne croyez-vous pas que la Mère de Dieu doive refuser ces faveurs quand on les lui demande avec confiance. Eustathius, docte écrivain et digne de foi, raconte en la vie d'Eutychius, Patriarche de Constantinople, que ce grand serviteur de Dieu ayant été débouté de son siége sur les derniers temps de l'Empire de Justinien, environ l'an cinq cent soixante-quatre, il s'alla rendre à Amasée, ville du Pont, en Asie. Aussitôt sa renommée

(1) Mariana, lib. VI de Rebus Hispan., c. x. — (2) In ejus vita apud Surium, XXIII Julii. Vide Hist. D. Virg. Monteserrati, mirac. LXXXXII.

s'épandit partout; de quoi ému un certain nommé Androgius le va trouver avec sa femme et le prie d'impétrer de Dieu, par ses prières, que l'enfant qu'elle portait eût vie, et qu'il ne fût de lui comme des autres, qui étaient tous morts peu après être venus au monde. Le Saint les oignit tous deux d'une huile miraculeuse découlée de la Sainte Croix, et d'une autre de l'image de Notre-Dame de Sozopolis, dont il a été parlé ci-dessus, leur ordonnant de donner au premier fils qu'ils auraient le nom de Pierre, et au second celui de Jean, et qu'assurément ils vivraient, ainsi qu'ils avaient demandé; ce qui advint ni plus ni moins que ce saint personnage l'avait prédit. Ce que je vais raconter est bien plus admirable; je l'ai appris de Juste Lipse, personnage que les hérétiques eux-mêmes n'oseraient soupçonner de mensonge, tant il a été exact et sérieux en tout ce qu'il a écrit. L'an quatorze cent vingt-huit, dit-il (1), il arriva qu'en un village nommé Saint-Hilaire, non loin de Cambrai, une femme appelée Firmine, femme d'Etienne Morel, se délivra d'un enfant mort; de quoi elle conçut un extrême déplaisir, pour autant qu'il n'avait point reçu le saint baptême. Néanmoins, dans cette angoisse d'esprit, il lui restait encore quelque secrète confiance que Notre-Dame-de-Hault, qu'elle avait coutume de visiter tous les ans, la pourrait secourir en cette sienne affliction. Quinze jours étant déjà expirés, elle prie instamment ses parents d'aller jusqu'au jardin, où son enfant mort-né avait été enterré, leur disant qu'elle espérait qu'on le trouverait vivant. Après plusieurs instances, enfin, pour lui donner contentement, ils y vont et trouvent l'enfant tout vermeil et seulement un peu blessé sur la joue, où la terre l'avait pressé. Ils le portent en un village voisin nommé Vertenguel; ils font appeler le Curé, en présence duquel l'enfant ayant jeté du sang par le nez et ayant ouvert les yeux et la bouche plus d'une fois, on ne fit plus de difficulté de lui conférer le baptême à la vue de plus de soixante et dix témoins, lequel reçu, il donna encore divers signes de vie l'espace de cinq heures, et après il rendit doucement l'esprit.

Elle rend et conserve la santé.

VII. Par aventure, est-ce la santé que vous demandez? A dire vrai, c'est l'instrument général de la plupart de nos actions, et je sais très-bien que les anciens lui ont toujours donné le premier rang parmi les biens du corps. La MÈRE DE DIEU la tient en sa main; de quoi je produirai seulement un exemple, mais signalé en toutes ses

(1) In D. M. Virg. Hallensi.

circonstances. Jacques (1), Marquis de Bade, Prince Allemand, et luthérien qu'il était, s'étant fait catholique, fut blessé au bras d'un coup de mousquet en un tumulte populaire excité dans la ville de Cologne. Étant en évident danger de mort, il fit vœu, s'il recouvrait la santé, de porter lui-même quelque beau présent à Notre-Dame de Lorette. La parole prononcée, il commença de se mieux porter, et bientôt après il se trouva guéri, sans pouvoir néanmoins se servir de son bras. Cette première faveur lui donna l'espérance d'une seconde, et jeta dans son âme une secrète confiance que celle qui avait commencé l'ouvrage ne le laisserait pas imparfait. Pressé de ce vif sentiment, il s'en alla à Lorette pour accomplir son vœu et pour rendre grâces à la MÈRE DE DIEU; ce qu'il fit avec beaucoup de piété l'espace de deux jours entiers, après avoir offert à la Sainte Chapelle un riche présent. La nuit de Noël, qui était la troisième après son arrivée, s'étant retiré à l'Ours, où il avait pris logis, peu après la minuit il voit en songe la Reine du ciel habillée de blanc, laquelle le regardant d'un visage serein, l'exhorte d'avoir bon courage, et le prenant par le bras qui avait été offensé, le laissa aussi sain et entier que l'autre. Il s'éveille là-dessus, il manie son bras, il l'étend, il en fait diverses actions, enfin, il le trouve parfaitement guéri, et ne peut attendre que le jour soit venu pour mettre en évidence le miracle qui a été fait en sa personne, et pour en aller rendre grâces à Notre-Dame de Lorette. Cette merveille dûment attestée est gardée ès archives de la Sainte-Chapelle. Mais ce dévot Prince ne se contentant pas de cela, prit résolution d'aller faire fête à Sa Sainteté de ce qui lui était arrivé; c'était Grégoire XIII, Pape d'un très-rare mérite, qui le reçut avec mille démonstrations de bienveillance. Il se rendit depuis à son pays, où il fit voir à tous qu'il avait encore plus reçu de faveur en l'âme qu'au corps; car il avait commencé de faire des merveilles pour la conversion de ses sujets; mais il fut bientôt emporté, non sans quelque soupçon bien fondé que les ennemis de la gloire de Dieu lui en eussent avancé les jours.

Bref, si je pouvais deviner vos souhaits, je les préviendrais par mes réponses, mais pendant que vous y songerez je passe aux grâces plus importantes qu'elle départ ordinairement aux siens.

§ III. — *De la libéralité de la Mère de Dieu envers les siens pour le regard des biens de l'âme, et nommément de l'esprit et de la science.*

I. Il est vrai que les Écrivains, qui ont mis au jour les histoires des merveilles de la MÈRE DE DIEU, les ont pour la plupart remplies

(1) Turselinus, lib. V Lauret., c. VI.

des faveurs corporelles, qui ont été impétrées par son intercession. De quoi je ne m'étonne nullement, vu l'ordinaire disposition des hommes, qui semblent n'avoir de sentiment que pour ce qui concerne le corps. Que s'ils avaient les yeux de l'âme aussi clairvoyants que les autres, ou si les grâces intérieures étaient aussi visibles que les faveurs extérieures, il y aurait pour en faire des volumes sans comparaison plus gros que ceux qui ont été composés des guérisons et autres grâces corporelles. Car, comme elle prise infiniment plus l'âme que le corps, aussi prend-elle plus de plaisir à enrichir l'esprit qu'à perfectionner son étui; voire pour l'ordinaire ces bienfaits extérieurs ne sont qu'une amorce pour la faire connaître et aimer, afin de donner accès par ce moyen à ses plus exquises faveurs. Ce nonobstant il y aurait encore de quoi composer plusieurs beaux traités des biens spirituels qu'elle a conférés à ses dévots, pour celui qui en voudrait faire une plus curieuse recherche. Mais mon dessein n'étant pas tel, je me contenterai d'en effleurer quelques-uns, qui serviront d'ouverture à qui s'en voudra pleinement informer. Car de vrai la Sainte Vierge a un magasin de ces vrais biens, qu'elle tient toujours ouvert à ses amis; il n'est question que de s'adresser à elle de bonne façon.

Le bon esprit.

II. Je commence par le bon esprit, qui est une perfection excellemment propre de l'homme, et qui le rehausse par-dessus les autres autant que naturellement il surpasse les animaux. Nous le pourrions à bon droit appeler l'âme de l'âme même, puisque sans lui elle est comme une lame sans tranchant, une dague sans pointe, un feu sans flamme, un corps sans mouvement, une maison sans maître, un navire sans gouverneur. C'est l'ingénieur qui a inventé les arts et les sciences, qui a fait voir au monde tant de merveilles et de prodiges, qui met les hommes en crédit, et à qui cette occasion est d'un prix inestimable parmi eux. La Reine des beaux esprits en ferait bien meilleure part aux siens qu'elle ne fait, si ce n'était un glaive à deux tranchants, dont il est aussi aisé de se couper que de s'en servir à profit. Elle ne laisse pas pourtant de les partager avantageusement de cette belle qualité, lorsqu'elle juge qu'ils en pourront faire profit, tant pour la gloire de Dieu que pour leur bien particulier. Notre siècle, parmi plusieurs exemples, en a fourni un remarquable en la personne du Père Jean Gontery, dont le renom a pénétré les dernières limites de la France, voire a passé bien avant jusqu'aux nations étrangères. Un personnage très-bien qualifié, de qui je l'ai appris, lui a ouï dire, qu'au commencement de son entrée en la

Compagnie, il avait l'esprit fort grossier et tardif, et qu'il avait senti un mouvement extraordinaire de recourir à la Mère de Dieu, pour la prier de lui dégrossir l'entendement, si elle prévoyait qu'il en dût user à la gloire de son Fils et à la sienne. Il en fit instance quelque temps, et se prit garde que son esprit s'ouvrait de jour à autre; bref, il y a peu de personnes en France qui ne sachent à quoi il a réussi. Henri Delson, coadjuteur de la même Compagnie, trépassa à Saint-Omer en Flandre la veille de la Toussaint de l'an mil six cent et quinze. On l'avait au commencement connu d'un esprit si rude et si pesant, qu'on ne lui pouvait rien mettre dans la tête. Souvent il se plaignait de soi-même et de sa mémoire, qui était un vrai crible, où ne se pouvait arrêter un seul enseignement spirituel. Enfin un jour, comme il versait son cœur en présence de la glorieuse Vierge, et s'offrait à elle corps et âme pour lui être serviteur à jamais, il sentit comme un rayon de lumière qui éclairait son esprit; ce qui fut si véritable, qu'il n'y eut personne qui ne s'étonnât de le voir de là en avant répéter les sermons entiers, et avancer tellement en peu de temps, qu'il ne se trouvait Théologien aucun, pour profond qu'il fût, qui ne pût apprendre de lui, tant il avait connaissance des choses spirituelles et saintes.

La Science. — Albert le Grand. — Herman le Raccourci.

III. La Science est l'ornement de l'esprit, comme l'esprit est la gloire de l'âme, et un bel esprit sans science ressemble proprement à un homme qui ne se peut aider que d'une main. Ce néanmoins c'est encore un instrument de son indifférent, et capable de faire autant de mal que de bien. Ce qui fait que la Mère des sciences se montre plus réservée à en faire largesse, pour la crainte qu'elle a de mettre des armes dangereuses entre les mains de ses chers enfants. Au demeurant, elle n'a garde d'épargner ses trésors, lorsqu'elle les voit disposés à s'en bien servir. Et jaçoit que pour la plupart, elle verse des sciences dans les âmes des siens d'une manière presque imperceptible, et sans que bonnement ils s'en prennent garde, bénissant extraordinairement l'étude et le travail qu'ils mettent à les acquérir, si est-ce que parfois elle le fait si visiblement, qu'il n'y a plus de moyen de douter que ce ne soit un présent de sa main. J'ai couché ci-dessus (1) la faveur qu'elle a fait à Albert le Grand, en voici une autre qu'elle octroya au dévot Herman de Suède, issu de la très-illustre famille des Comtes de Veringhen. Il était dès son bas

(1) Cap. IV, § 2.

âge tellement incommodé de sa personne (1), qu'il ne pouvait marcher que courbé, d'où le surnom de Contractus ou Raccourci lui est toujours demeuré. Il entra en l'Ordre de Saint-Benoît au Monastère de Saint-Gal, il y a environ six cents ans, où étant il lui fut avis que cette indisposition corporelle empêchait notablement les fonctions de l'esprit et les exercices de la Religion. Ce beau prétexte lui donna sujet de s'adresser à la MÈRE DE DIEU, en qui il avait une rare confiance, pour la supplier instamment qu'il fût délivré de cet empêchement afin de servir son cher Fils, et elle quand et quand avec plus de promptitude et d'allégresse spirituelle. Au plus fort de sa prière elle lui apparut, et lui baillant le choix d'être affranchi de son incommodité ou de recevoir la science en pur don, elle lui ouvrit tout ensemble les yeux de l'esprit pour faire une élection raïsonnable, comme il fit préférant ce riche joyau de l'âme à la santé du corps. Il n'eut pas sitôt lâché le mot, que de grossier qu'il était, et presque aussi mal fait d'esprit que de corps, il devint tout à coup très-subtil et très-spirituel, en sorte que moyennant quelque diligence qu'il employa, il acquit une si parfaite connaissance de la Sainte Écriture, de la Philosophie, de l'Astronomie, de la Musique, de la Poésie et des langues Latine, Grecque et Arabe, laquelle était pour lors très-nécessaire aux hommes doctes pour entendre les Philosophes Arabes qui étaient les plus renommés, qu'il en fut un vrai fond de science, une merveille de son temps.

L'Abbé Rupert.

IV. La même chose arriva quelque temps auparavant à Rupert (2), Abbé de Tuits, en Allemagne. Ce dévot personnage avait aussi un grand désir d'entendre les Écritures Saintes qu'il était peu versé et peu habile à les comprendre. Néanmoins, l'affection lui donnait courage, et la part qu'il avait aux bonnes grâces de la Reine du ciel, conservait en son âme l'espérance d'obtenir quelque chose par son entremise. En effet, il la pressa tant, qu'à la fin elle se laissa gagner, et comme un jour il priait ardemment, elle lui dit : J'ai exaucé tes prières et entériné tes requêtes. Les secrets des Saintes Lettres te sont ouverts, en sorte que tu n'as point aujourd'hui de pareil. Ce nonobstant, prends soigneusement garde de ne te pas arrêter tellement à ce don gratuit, que tu ne travailles à bon escient pour en avoir l'intelligence, si tu ne veux te rendre indigne de la faveur que je te fais. Elle ajouta de plus certaines autres particularités, dont l'humilité de

(1) Trithemius, de Viris illustribus Ordinis S. Benedicti, lib. II, c. LXXXIV. — (2) Trithemius, lib. II de Viris illustribus Ordinis S. Benedicti, c. CIX.

ce dévot Abbé nous a dérobé la connaissance. Tant il y a que dès lors il s'adonna avec tant d'ardeur à l'étude de la science céleste, qu'il y fut quasi toujours attaché jusqu'à sa mort. Et afin de ce faire avec plus de liberté, il se déchargea du soin des affaires temporelles de la maison. Quant à l'avancement qu'il y fit, ses écrits le publient assez, sans que je me mêle de leur rendre ici témoignage.

Le Bienheureux Philippe de Benicy.

V. A ces deux grands serviteurs de la Vierge j'en ajouterai deux autres, dont la vie et la conversation ont été tout à fait célestes, et les sentiments de dévotion envers la Reine du ciel fort extraordinaires. Le premier sera le Bienheureux Philippe de Benicy (1), fondateur de l'Ordre des Servites, et surnommé l'Apôtre de la très-sacrée Vierge. Ce grand homme, de qui j'ai ici dessus rapporté la vocation à la Religion (2), se joignit en qualité de Frère Lai aux premiers Pères de cet Ordre, que la Sainte Vierge avait assemblés au Mont-Senaire, près de Florence. Mais celle qui l'avait choisi pour être la trompette de ses louanges, et qui l'avait favorisé d'une science infuse, le tira bientôt des ténèbres et de l'obscurité, pour le mettre sur le chandelier comme un clair flambeau qui devait éclairer l'Église. Car passant un jour chemin il eut l'heureuse rencontre de deux Pères de l'Ordre de Saint-Dominique, qui lui proposèrent quelques questions, que d'abord il démêla fort dextrement; et comme peu à peu ils l'eussent enfoncé dans les plus profondes difficultés de la théologie, il en sortit si heureusement, et les résolut avec tant de clarté et de facilité, que les autres en demeurèrent étonnés, de sorte qu'ils le nommèrent une arche de la science divine. Lui au contraire se voyant découvert, se jeta à leurs pieds, et les conjura de ne point parler de ce qu'ils avaient reconnu. Mais jamais ils n'y voulurent consentir; au contraire, dès qu'ils furent arrivés à Sienne, ils allèrent trouver les serviteurs de la Vierge, qui commençaient de s'établir en cette ville-là, et leur firent connaître le trésor qu'ils tenaient caché faute de l'avoir aperçu. Dès lors il fut fait Prêtre par l'exprès commandement du Pape, et après créé Apôtre de la Vierge, et général de l'Ordre, qu'il poliça et amplifia tellement, qu'au jugement de tous il mérita d'en être le père et le fondateur.

(1) Ex Chronico Servorum B. Virg. a Michaeli Servita. — (2) Cap. superiore.

Saint Silvestre du Mont-Fanon.

VI. L'autre est le Bienheureux Saint Sylvestre, aussi fondateur de l'Ordre qui porte son nom (1), lequel ayant reçu plusieurs et diverses faveurs de la Bienheureuse Vierge, lui en rendait toutes les reconnaissances qu'il pouvait imaginer devoir être agréables. D'autre part la Mère de Dieu ajoutait toujours grâce sur grâce, et prenait plaisir à payer les intérêts des intérêts. Une certaine nuit, comme il s'entretenait en l'oraison avec sa très-douce Mère, il fut tout à coup conduit en esprit en la petite spelonque où jadis le grand Roi de l'univers naquit. De là à peu il fut transporté en une fort belle Église, et mis devant le maître autel, où la bienheureuse Vierge lui apparut tout éclatante en lumière, et lui demanda s'il était prêt de recevoir le corps de son bien-aimé fils. A quoi il répondit que son cœur était appareillé à faire tout ce qu'elle commanderait et qu'elle trouverait bon. Lors la Mère de douceur lui présenta le très-saint Sacrement de ses bénites mains, et avec ce précieux gage, dans lequel sont enfermés tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu, lui communiqua une lumière céleste si abondante, que depuis il ne se trouva uul endroit des Saintes Lettres, pour obscur et difficile qu'il fut, dont il n'eût une parfaite connaissance.

§ IV. — *De la libéralité de la Mère de Dieu envers les siens pour le regard des vertus.*

I. La vertu a des priviléges admirables, mais un entre autres, qui ne se peut estimer, et qui a été reconnu par le Philosophe (2), disant que c'est une qualité si chaste, si sainte et si divine qu'il n'est pas possible d'en mal user; ce qu'on aurait peine de vérifier de nulle autre chose créée. D'où il est aisé de conclure que ce n'est pas merveille, que la Mère des Vertus ait pris plaisir à en pourvoir les siens plutôt que des autres biens, qui pourraient donner occasion à leur ruine. Et j'aperçois déjà que ce discours m'emporterait bien loin, si je voulais donner liberté à ma plume en un si beau sujet; mais il vaut mieux la retenir, et parcourir seulement quelques-unes des principales Vertus, afin que du peu que j'en dirai on porte jugement des autres.

(1) Ex ejus vita ab Andrea Jacobi Fabrinensi ejus Ordinis Abbate Generali. — (2) Ethic., c. II et III.

La Foi. — Sainte Angèle de Foligno.

II. La Foi sera la première ; aussi est-elle la base de l'édifice chrétien, et, comme la nomme Saint Jean Chrysostome (1), la lumière de l'âme, la porte de la vie et le fondement du salut éternel. Ce que la Sainte Vierge a insensiblement opéré ès cœurs d'une infinité de personnes, est connu à Dieu seul, qui néanmoins en a voulu découvrir quelques effets pour nous convier à recourir à elle en toutes nos nécessités. Je ne veux pas user de redite, ni mettre ici derechef en avant comme Saint Jean l'Évangéliste (2), par le commandement de la même Vierge, fit une admirable leçon à Saint Grégoire le Thaumaturge du mystère de la très-sainte Trinité, dont l'Église Catholique a bien su faire son profit. La Bienheureuse Angèle de Foligno (3) découvrit un jour à son Confesseur que, par l'entremise de la glorieuse Vierge, elle avait reçu une foi si vive et si pénétrante, qu'il lui semblait depuis ce temps-là que ce qu'elle avait auparavant ne fût qu'une foi morte et pleine de ténèbres. La conversion du Roi de Monomotapa, en Afrique, qui arriva l'an mil cinq cent soixante et un, est digne d'être ici rapportée. Le P. Gonzalès Silveria, Religieux de la Compagnie de Jésus, qui peu après fut tué par les barbares en haine de la Religion, avait été divinement adressé à ce prince pour servir à sa conversion, ainsi que les caresses extraordinaires qu'il lui fit, et le succès qu'il eut de son entreprise le donnèrent assez à connaître. Car un jour, ainsi qu'il disait la Messe, ayant mis sur l'autel un tableau de la Sainte Vierge très-bien travaillé, qu'il avait apporté d'Europe, quelques courtisans passèrent devant la chambre, et ravis de la majesté qui paraissait sur le front de la Vierge, allèrent incontinent servir le Roi de cette nouvelle, que le Père avait amené avec soi une Dame d'une incomparable beauté. Ils lui firent aisément venir l'envie de la voir; le P. Gonzalès, très-joyeux d'avoir une entrée si favorable à ses desseins, alla au Palais du Roi avec l'image de la Vierge couverte d'un beau rideau de soie, et afin d'accroître en l'esprit du Roi le désir de la voir, il lui fit entendre que c'était l'image de la Mère de Dieu, et de la Reine du ciel, à qui tous les Rois et les Empereurs de la terre doivent obéissance; et, cela dit, il la mit en place et tira le rideau. Le Roi trouva ce visage si divin, qu'il lui fit une profonde révérence, et pria instamment le Père de lui en faire présent. Il lui accorda très-volontiers, et de plus la porta lui-même au cabinet Royal, et y dressa un Oratoire pour

(1) In Symbolum. — (2) Tract. II, c. VII, § 3. — (3) Cap. XVII Vitæ ipsius.

exciter le Roi à l'honorer et à se recommander à elle ; ce Prince le fit, et la Sainte Vierge témoigna que sa dévotion lui était agréable : car elle lui apparut cinq nuits de suite entourée de lumière, et pleine d'une majestueuse douceur, lui parlant d'un langage inconnu ; ce qu'il racontait d'ordinaire le lendemain à la Reine sa Mère et aux Portugais qui le venaient voir, ajoutant qu'il était marri de ne pouvoir entendre la langue de cette Princesse. Ce fut une seconde occasion au P. Gonzalès pour acheminer la conversion du Roi; car il lui dit que ce langage était céleste et divin, et que pour l'entendre il fallait embrasser la Religion de son fils, l'unique Sauveur du monde. Ce qu'il dit avec des paroles si graves et avec une telle force de l'esprit de Dieu, que le Roi y prit un singulier plaisir, et dans quelque temps étant suffisamment instruit, se fit baptiser avec sa Mère, et plus de trois cents des principaux Seigneurs de son Royanme, quoique par après il ne répondit pas aux faveurs qu'il avait reçues du Ciel.

L'Espérance.

III. L'Espérance est la sœur germaine de la Foi, l'ancre assurée du Chrétien, le soutien de l'âme, l'allégement des travaux, l'avancement de la félicité des Bienheureux. La Sainte Vierge, qui à cette occasion est appelée notre espérance, a un merveilleux pouvoir pour affermir en nos âmes cette vertu. Je me réserve à un autre endroit (1) pour faire voir comme elle la réveille en ceux qui l'ont déjà quasi perdue ; je veux que l'on conçoive ici quelque chose de plus grand, et qu'on sache que lorsqu'elle possède entièrement l'âme, elle y plante une certaine confiance si ferme, qu'aucune rencontre ne la peut ébranler, de sorte qu'elle devient comme un rocher contre qui se brisent les flots des plus grandes difficultés. Je ne veux que le seul exemple de Joseph Ankieta, Religieux de notre Compagnie, le Fait-miracles de nos jours (2), lequel étant seul au milieu du Brésil parmi les Tamyas, gens barbares et farouches, s'il en fut jamais, y vivait comme s'il eût été parmi ses meilleurs amis. Et comme ces gens, nonobstant le respect qu'ils lui portaient, poussés néanmoins de leur barbarie naturelle, lui eussent nommé un certain jour pour être par eux massacré, rôti et mangé suivant la cérémonie de leur ordinaire cruauté, il leur répondit avec une assurance nonpareille, que cela ne se ferait pas, et que son heure n'était pas encore venue, et cependant, sans se donner peine d'autre chose, il se mit à composer en vers latins, qu'il entendait très-bien, la vie

(1) Cap. XI, § 2. — (2) An. 1553 in Vita ipsius.

de la Mère de Dieu, qui était celle qui lui fournissait une si rare confiance.

La Charité envers Dieu.

IV. Il y aurait de quoi s'émerveiller si la Sainte Vierge n'avait une particulière inclination à allumer dans les cœurs des siens le feu de la vraie Charité. Aussi lorsque je considère tous ceux qu'elle a plus tendrement chéris, je les trouve tous pour ce regard très-dignes enfants de la Mère d'amour. Parmi ceux que j'ai dit ci-dessus (1) avoir été par elle adressés à la compagnie de son Fils, j'ai fait mention du Bienheureux Stanislas Kostka et du P. Sébastien Barradas. Le premier, qui était une vraie créature de la MÈRE DE DIEU, avait un tel brasier d'amour dans le sein, que souvent on était contraint d'appliquer sur sa poitrine des linges trempés dans l'eau froide, afin de modérer l'ardeur de son cœur, qui autrement eût mis l'esprit et le corps à non plus. Le second s'est fort souvent senti tellement embrasé au dedans, que plus d'une fois on a été contraint d'appeler le sieur Thomas Rodriguez, médecin très-excellent, afin d'aviser au P. Sébastien, qui semblait devoir rendre l'âme, tant ces célestes affections minaient et consumaient ses forces. Mais le médecin lui ayant tâté le pouls et la poitrine : Plût à Dieu, dit-il, que j'eusse part à cette langueur; c'est un effet de l'amour de Dieu, où notre Gallien n'a que voir.

La Charité envers le prochain.

V. La Charité du prochain étant inséparable de celle de Dieu, ce n'est pas merveille que la Vierge, témoignant tant de soin à la promouvoir et avancer, elle en fasse quand et quand paraître à planter l'autre dans les cœurs. Rigord, Médecin et Chronographe de Philippe-Auguste, raconte en son histoire, que sous le règne de ce grand Monarque, l'an de Notre-Seigneur onze cent quatre-vingt-trois, le Roi d'Aragon et le Comte Raymond de Saint-Gilles, étaient si cruellement animés l'un contre l'autre, qu'ils ne pouvaient seulement souffrir le nom de réconciliation, et un monde de gens se trouvant enfiellé des mêmes amertumes, la Reine du ciel intervint à faire la paix, daignant se manifester à un pauvre simple homme, nommé Durand, habitué en la ville du Puy, et lui baillant la Commission de moyenner la réunion de ces esprits aigris, si fort désirée de tous les gens de bien. La marque de sa commission fut un cartel, au milieu

(1) Cap. v, § ult.

duquel était peinte l'image de la Vierge, tenant son fils entre ses bras, avec une inscription tout autour de l'image, qui portait : Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, octroyez-nous la paix. Cette merveille, passant de bouche en bouche, parvint aux oreilles de l'Evêque du Puy, lequel fit un examen fort exact de ce qui était arrivé au bonhomme, qu'il trouva plein d'une grande simplicité, mais accompagnée d'une égale force d'esprit, et sur sa disposition moyenna l'entrevue de ces deux princes, qui de bonne fortune étaient venus visiter Notre-Dame-du-Puy. Aussitôt qu'ils eurent ouï parler l'homme de Dieu, leurs cœurs s'amollirent tellement, qu'ils devinrent doux et traitables comme des agneaux, de tigres et de lions qu'ils étaient auparavant. Il ne fallut point d'autre miracle que ce soudain changement pour autoriser la commission que Durand avait reçue du ciel; de sorte qu'à l'exemple des chefs, tous les partisans se réconcilièrent les uns avec les autres, ce qui causa une réjouissance publique si extraordinaire, que pour en conserver la mémoire à perpétuité, ils se revêtirent tous de scapulaires blancs, dit Rigord, sur le devant desquels ils portaient une image attachée de la façon de celle qui avait été donnée à Durand.

La Chasteté.

VI. J'en dis tout autant de la Chasteté, car il ne serait jamais possible à celle qui est plus blanche que la neige, plus pure que la lumière, plus nette que le soleil, de converser familièrement avec des personnes immondes. Prenez garde à ses enfants, vous verrez qu'ils ont tous le lis à la main, les uns voirement plus blanc que les autres, c'est-à-dire, les uns de l'honnêteté conjugale, les autres de la viduité, les autres de la virginité; qui de continence au milieu des combats, qui de chasteté dans la jouissance d'une parfaite paix; mais enfin, tôt ou tard, il faut qu'ils portent sa livrée, s'ils veulent être mis au nombre de ses serviteurs. Je raconterai à ce propos une chose fort remarquable qui arriva, il y a près de trente ans, en une ville de France, à l'un des fameux Jurisconsultes de notre temps, que j'ai vu et connu étant encore jeune, et qui a raconté le tout en discours familiers à celui de qui je l'ai appris. Il était tellement épris de l'amour d'une certaine femme, qu'il avait entretenue quelque temps, que nonobstant l'inclination qu'il avait à la piété, et les continuels mouvements de la grâce de Dieu qui battaient à la porte de son cœur, il ne lui était pas possible de s'en défaire. Finalement la Mère de Dieu, qu'il appelait souvent avec confiance parmi ses plus grandes misères, l'entreprit et rompit les chaînes qui le tenaient attaché, et

voici comment : Elle lui procura une maladie qui fut la santé de son âme, car elle lui donna sujet de songer à soi à bon escient. Il fit donc appeler le Supérieur d'un Ordre, qu'il avait grandement obligé, pour lui faire sa confession générale. Comme il eut quelque peu avancé, il fut avis au Père que le cœur lui manquait : de quoi étant en peine, le pénitent l'assura qu'il n'y avait rien à craindre, et que cela passerait. Il voyait alors au pied de son lit Notre-Seigneur au milieu de la Vierge Mère, d'un coté, et du Fondateur de l'Ordre, qu'il affectionnait, de l'autre. Le Juge, avec un visage courroucé, semblait vouloir prononcer l'arrêt de sa condamnation, lorsque la Vierge se jeta à ses pieds, lui représentant les bons sentiments qu'il avait et les protestations qu'il faisait de vouloir quitter le péché. Eh quoi ! ma Mère, dit le Sauveur, ne voyez-vous pas que ce sont de ses boutades ordinaires ? Combien de fois vous a-t-il promis des merveilles en de pareilles occasions ; cependant le danger passé, il a toujours recommencé ? Il faut qu'il sente une fois la pesanteur de mon bras et la rigueur de ma justice, puisque ma miséricorde n'y sert de rien. A ces paroles, la Mère de douceur, penchant profondément la tête, lui répliqua en cette sorte : Il est vrai, mon très-honoré Fils, qu'il ne mérite point de pardon ; néanmoins je vous supplie très-humblement de le lui accorder encore cette fois, et j'espère mettre si bon ordre à ses affaires que vous en aurez du contentement. Cela dit, ils disparurent, et il acheva sa confession avec une telle douleur de ses fautes, qu'il protestait n'avoir jamais rien ressenti de pareil. Aussi dès lors, la Reine des Vierges lui changea tellement le cœur, et le parfuma d'une si agréable odeur de chasteté, qu'il fut tout d'un coup détaché de ses liens, et jamais depuis n'expérimenta aucun mouvement déshonnête.

VII. Bien que ce ne soit pas mon dessein de multiplier ici les exemples que je pourrais produire par centaines, ce néanmoins cette vertu étant singulièrement propre de la Reine de chasteté, j'ai grand'peine de m'en départir sitôt, et ne me puis bonnement empêcher d'en produire encore un ou deux exemples (1). Le premier sera du Bienheureux Conradin, Religieux de Saint-Dominique et personnage d'une très-éminente vertu, lequel décéda en la ville de Brescia en Lombardie, l'an mil quatre cent quatre-vingt-six, au service des pestiférés. Ce grand serviteur de Dieu et de la Vierge fut un jour si rudement travaillé d'une tentation déshonnête, qu'il ne trouva point d'autre moyen de la vaincre qu'en mettant son ennemi si bas, qu'il fut contraint de poser les armes. Ainsi, prenant sa discipline, il ne

(1) Leander., lib. V.

cessa de frapper que les forces ne lui manquassent, et qu'il ne vît le pavé de sa chambre ruisseler du sang de ses épaules. Comme il commençait de respirer, la Mère d'amour lui apparut, accompagnée de deux autres Vierges, et l'ayant doucement regardé, elle lui tint semblables propos : Conradin, mon fils, il y a longtemps que vous me donnez des preuves de l'affection que vous me portez et du désir que vous avez de conserver la fleur de votre virginité. Ce soin est merveilleusement agréable à mon fils, et à moi aussi, et afin que vous jugiez du plaisir que nous y prenons par lè bien que je vous apporte, sachez que je suis descendue du ciel pour vous dire que vous ne demanderez rien ni à l'un ni à l'autre que vous n'obteniez aussitôt. Tenez cela pour indubitable, et pour assurance de ce que je vous dis, recevez le don de chasteté, duquel mon fils et moi vous faisons aujourd'hui présent. Cela dit, elle lui oignit les reins d'un baume céleste, prononçant cependant ces paroles : Qu'en vertu de cette onction vos reins soient tellement fortifiés que dorénavant vous ne ressentiez jamais aucun mouvement sensuel. La mémoire de cette faveur est encore fraîche dans les esprits de plusieurs, et le lieu où elle lui fut accordée est particulièrement honoré de tous ceux de la ville de Brescia.

VIII. Voici encore une belle fleur du même Ordre de Saint-Dominique (1). C'est la vertueuse Catherine de Raconis, laquelle n'ayant pas plus de cinq ans, mérita d'être visitée de la Sainte Vierge et de son très-honoré Fils. La Reine du ciel était revêtue d'une belle robe de toile d'argent, et au milieu du front elle avait un rubis beaucoup plus brillant que le soleil. Son dessein n'étant autre pour lors que d'encourager Catherine à l'amour de la chasteté, elle tira un anneau de son doigt, et le donnant à son Fils qui paraissait aussi en l'âge de cinq ans, elle le supplia très-humblement de vouloir prendre Catherine pour épouse. Très-volontiers, ma chère Mère, répondit le petit Jésus; et en même temps, prenant la fille par la main, il lui mit l'anneau dans le doigt, en disant : Catherine, je vous épouse en foi, en espérance et en charité. Dieu sait quel amour de chasteté inspira à cette fillette une si extraordinaire faveur. Elle le fit bien paraître, lorsque ayant atteint l'âge de raison, elle fit vœu de virginité à Dieu et à sa très-sainte Mère. La même nuit, Sainte Catherine de Sienne lui apparut, l'assurant que ce qu'elle avait fait leur avait été très-agréable. Elle mourut saintement le quatrième jour de septembre de l'an mil cinq cent quarante-sept.

(1) Chronicon Ordinis.

La Pureté de cœur.

IX. Si c'est une grande faveur que la Pureté du corps, celle du cœur ne l'est pas moindre. Un très-dévot Religieux, de l'Ordre du Séraphique Saint-François (1), qui mourut l'an mil cinq cent nonante-six, nommé Rive Transon, l'obtint de la Mère de Dieu. Car la lui ayant souvent demandée par le mérite de ses grandes souffrances, desquelles il s'entretenait volontiers, aussi bien que de celles de son bien-aimé Fils, elle lui apparut un jour qu'il était fort avant dans ses pensées. Le Religieux craignant qu'il n'y eût de l'illusion, se disposait à s'enfuir. Mais la Sainte Vierge l'arrêta, lui disant : Pourquoi donc m'appelez-vous, si c'est pour vous enfuir de moi? A ce mot il fut assuré de la vérité de la vision, et lors se jetant à plate terre, il disait avec étonnement : Eh! d'où me vient cette faveur? La Mère d'amour le relevant, lui mit la main sur la poitrine avec cette parole : Voilà la Pureté de cœur que vous avez tant désirée.

Le Discernement des esprits.

X. Le Discernement des esprits est un don de Dieu si précieux qu'on ne le saurait assez priser, nommément ceux qui sont employés à la conduite des âmes ou qui reçoivent des grâces extraordinaires de Dieu. La Bienheureuse Angèle, qui décéda à Foligno, au Duché de Spolète, en Italie, l'an treize cent et neuf, était de ce nombre, ainsi que sa vie en fait foi. Un jour, le Sauveur lui apparut, et lui dit qu'entre plusieurs autres faveurs que sa très-sainte Mère lui avait obtenues, celle-ci était des principales; que pour hautes que fussent les visions et les illustrations qu'elle aurait, jamais elle n'y serait trompée, et que pour ce point l'ennemi n'aurait aucun pouvoir sur elle.

La Constance.

XI. La Constance et la Fermeté ès choses difficiles et ardues est une vertu si nécessaire, que sans elle il est impossible de mener à chef aucune affaire qui soit à la gloire de Dieu. La Sainte Vierge l'accorde à qui la demande, aussi bien que les autres vertus; en voici un exemple : Il y a environ quarante ans (2) qu'une jeune fille de Berne, dont les parents étaient catholiques, fut sollicitée par Musculus, Ministre assez renommé pour sa méchanceté et pour les pernicieux

(1) Chronicon, p. IV, lib. X. — (2) Boccius, in Annalibus Collegii Friburgensis.

écrits qu'il a laissés, à se départir de l'Église Romaine, et nommément à quitter cette superstition qu'elle avait (ainsi l'appellait-il) de dire tous les samedis son chapelet à l'honneur de la MÈRE DE DIEU; à quoi elle ne voulut jamais s'accorder. Mais comme j'ai fait voir ailleurs (1), que l'hérésie, fille de l'enfer, a d'ordinaire accointance avec le diable, il arriva un jour, ainsi qu'elle le récitait, qu'elle se sentit tellement troublée, que craignant que pis ne lui advînt, elle résolut d'aller à Fribourg trouver quelque Père de la Compagnie, afin de prendre avis de lui. L'ennemi de tout bien se montra à elle sur le chemin jusqu'à trois diverses fois, l'attaquant par ruse et par force. Car outre les raisons qu'il y alléguait, par trois fois il la jeta à bas de son cheval. Mais le courage que la MÈRE DE DIEU lui fournit fut plus grand que tous les efforts de Satan; car, malgré le dépit et la rage, elle se rendit à Fribourg, et s'en revint à sa maison pleine de tranquillité et de confiance en Dieu et en sa Sainte Mère.

La Pénitence.

XII. Il faudrait beaucoup plus de temps que je n'en puis ici employer, afin de parcourir seulement toutes les autres vertus; néanmoins je ne dois pas laisser en arrière la Pénitence qu'elle a impétrée à tant de pécheurs, et bien que le nombre en soit presque infini, toutefois je n'en produirai qu'un seul exemple. Au temps que Saint Dominique (2) remplissait toute l'Italie de l'odeur de sa sainteté et du fruit de ses prédications, il fut ouï comme par rencontre par une seconde Thaïs. C'était une jeune Florentine nommée Benoite, qui allait jetant des âmes sans fin dans les filets de Satan. Car étant douée de toutes les qualités nécessaires pour lui servir d'instrument, c'était une chose pitoyable de voir le dégât qu'elle faisait dans les esprits de la jeunesse. Néanmoins comme rien n'est impossible à la grâce, les paroles de cet homme de Dieu la touchèrent si vivement, qu'elle ne put jamais s'empêcher de s'aller prosterner à ses pieds, pour lui demander confession. Le Saint, qui n'avait rien tant à cœur que la conversion de telles personnes, lui dit que ce serait à l'heure même. De sorte que se mettant en devoir de l'entendre, il l'enflamma tellement d'un feu spirituel et divin, qu'il la fit fondre en larmes. A la fin la voyant bien disposée, il l'assortit de tous les moyens nécessaires pour se retirer du mauvais chemin où elle était, et surtout la commit à la Mère de Bonté, lui donnant le moyen de recourir souvent à elle. Mais comme les jugements de Dieu sont étranges, il permit que

(1) Tract. II, c. X, § 5. — (2) Alanus a Rupe, lib. de Rosario.

l'ennemi, qui avait si longtemps possédé son âme, s'emparât de son corps peu après sa conversion. Saint Dominique, qui l'avait en particulière recommandation, la délivra environ le bout de l'an et l'arma de toutes pièces pour se défendre de Satan. Mais le malin l'attaqua plus dangereusement; car ayant été repoussé et contraint de quitter le corps, il l'assaillit du côté de l'esprit et par l'endroit qu'il connaissait être le plus faible, et bientôt la rendit pire que devant. Possible qu'un autre que Saint Dominique eût dit qu'autour de cette sorte de gens on ne fait que perdre sa peine; mais lui, qui savait par expérience la force de la grâce de Dieu, revint à la charge contre le diable. Dès que Benoite le vit, elle se jeta derechef à ses pieds, chargée de honte et de confusion. Saint Dominique la remplit de confiance, et lui donna pour bouclier les sacrés noms de Jésus et de Marie. En effet, toutes et quantes fois qu'elle les prononçait, l'ennemi demeurait notablement affaibli. Mais enfin Dieu arrêta l'inconstance de son esprit si mal habitué, par le moyen que je vais dire. Il lui fit voir l'image du jugement particulier auquel elle était présentée en qualité de criminelle. Le Juge était assis sur son Trône, la Sainte Vierge à son côté, Saint Dominique aux pieds de la Mère de miséricorde, et d'autre part ses accusateurs qui la chargeaient à toute outrance. Tous les péchés de sa vie passée étaient couchés dans un gros livre, où elle voyait quand et quand un grand nombre de personnes qui, à son occasion, avaient été précipitées à la damnation éternelle, et beaucoup d'autres qu'elle avait ou portées à mal faire, ou offensées par son mauvais exemple. Peu s'en fallut que le désespoir ne la saisit là-dessus, car on l'entendit jeter des cris qui étaient tout à fait épouvantables. Malheur à moi, disait-elle, mais malheur quand et quand à mes père et mère, qui ont eu plus de soin de mon corps que de mon âme; malheur à ceux qui les premiers ont abusé de ma facilité, et m'ont jetée dans ce labyrinthe de malheurs où je me trouve maintenant. Comme elle s'abandonnait aux regrets, il lui sembla voir Saint Dominique qui l'exhortait toujours à prendre courage et à s'adresser à la Mère de miséricorde, afin d'obtenir par son moyen quelque délai pour faire pénitence. Alors elle se jeta sur le pavé, protestant devant la Sainte Vierge qu'elle n'était pas digne qu'elle la regardât seulement, beaucoup moins qu'elle voulût lui prêter la main de sa favorable assistance; néanmoins qu'elle la suppliait de la secourir à la considération de son serviteur Dominique. Sa requête fut appointée sur-le-champ, et avant qu'elle se levât de là, elle vit effacé tout ce qui était auparavant écrit dans ce gros livre. Et lors le Juge lui dit qu'elle reconnût l'obligation qu'elle avait à sa très-sainte Mère, que de là en avant elle remplît les pages de ce livre d'actions

dignes de la vie éternelle, et qu'elle se retirât de toutes les occasions de l'offenser, comme elle fit, se changeant en un vrai modèle de vertu. Tant la faveur de la Reine du Ciel a de pouvoir pour ceux qui, du fond du cœur, jettent leur confiance en elle.

§ V. — *Avis à ceux que la Sainte Vierge honore de ses libéralités.*

Mais comme la Reine du Ciel désire extrêmement que ce qui passe par ses mains soit mis à profit par ceux qu'elle oblige de ses faveurs, aussi ne peut-elle souffrir qu'ils usent mal des grâces qu'elle leur obtient. Car ou elle retire sa main, ou elle leur fait enfin payer le mauvais usage qu'ils en font. Udo, jadis Archevêque de Magdebourg, tant renommé pour ce sujet, a servi d'exemple à plusieurs autres. Il lui déplaisait fort de se voir si grossier d'esprit comme il était; et pour ce il eut recours à la MÈRE DE DIEU, qu'il pria un jour chaudement en l'église de Saint-Maurice, la Métropolitaine de Magdebourg. La Vierge, toujours secourable à ceux qui s'adressent à elle, lui envoya un doux sommeil, pendant lequel elle lui dit que non-seulement elle lui faisait présent de la science qu'il avait demandée avec tant d'instance, mais de plus, qu'elle commettrait à son soin et à sa fidélité l'église de Saint-Maurice, l'un des princes de sa Cour Royale, à la charge que s'il la gouvernait comme il devait pour l'amour d'elle, elle ne manquerait pas de le bien récompenser; mais à faute de le faire, qu'il encourrait la mort du corps et de l'âme. Il ne se fut pas sitôt réveillé qu'il s'étonna du changement qui s'était fait en son esprit : car il ne se pouvait pas imaginer qu'il fut celui qu'il était auparavant. Au bout de deux ans l'Archevêque étant mort, le voilà choisi d'un commun consentement, et élevé à ce trône d'honneur. Il y vécut quelque temps répandant partout une très-douce odeur de ses vertus; mais à la fin il gâta tout par ses mauvais comportements. Car il commença de piller les Églises, de profaner les Temples vivants, c'est-à-dire les Vierges qui étaient dédiées au service de Dieu. Entre autres, comme une nuit il était avec une certaine Abbesse, il entendit une voix qui retentit à ses oreilles, et lui dit : Udo, Udo, c'est assez, c'est déjà trop, le Ciel ne prend pas plaisir à ce jeu. Le même lui arriva la seconde et la troisième nuit, car il n'avait pas pour cela désisté de sa mauvaise pratique, quoiqu'il eût eu le cœur un peu attendri; mais l'habitude qu'il avait déjà contractée l'emportait et l'entraînait toujours dans de nouveaux malheurs. Enfin trois mois s'étaient déjà écoulés depuis ce message du Ciel, qui devait suffire pour le faire sage, lorsqu'un chanoine de là, nommé Fridéric, priant en l'église de Saint-Maurice, aperçut tout à coup

le Sauveur assis sur un Trône Royal que les Anges avaient préparé, la Sainte Vierge près de lui, Saint Maurice à côté, et le malheureux sur le pavé, où il avait été tiré comme criminel pour rendre compte de ses actions. Saint Maurice ayant fait une profonde révérence au Sauveur du monde et à sa Sainte Mère, regardant Udo d'un œil farouche, le convainquit de tant de crimes que jamais il ne lui fut possible de répliquer un seul mot. Il l'accusa d'avoir été un loup ravissant, au lieu de servir de pasteur à ses brebis; d'avoir volé les Églises et profané les choses les plus saintes; de s'être moqué des avis de la Sainte Vierge; d'avoir en mille manières abusé de la patience de Dieu. N'ayant que repartir, le Juge ordonna que sur-le-champ il fût décollé; mais auparavant l'Ange qui devait faire l'exécution le dégrada par le commandement de Dieu, lui donnant plusieurs coups sur la nuque du col, et à chaque fois faisant sortir une Hostie consacrée, laquelle était par un autre Ange reçue dans un Calice d'argent. La cérémonie achevée, la Sainte Vierge prit toutes ces Hosties, et les ayant lavées avec beaucoup de révérence, elle mit le Calice sur l'autel, où il fut trouvé le lendemain. Devant les marches de l'autel fut trouvée la tête d'Udo séparée du reste du corps, du sang duquel le pavé de l'Église, qui est de marbre blanc, fut tellement teint, que depuis les marques y sont toujours demeurées, et jusqu'à présent a-t-on consacré sur la même place les Archevêques de Magdebourg ses successeurs, pour les avertir de leur devoir. Ceci arriva l'an neuf cent quatre-vingt-cinq, sous le règne de l'empereur Othon, troisième du nom. Ainsi Dieu se plaît à tenir en bride les esprits des hommes, et ses dons méritent bien d'être reçus avec reconnaissance, et gouvernés avec respect. Ceux qui en sont les mieux partagés sont sujets à en rendre un compte plus étroit; partant qu'ils les reçoivent avec leurs charges, et qu'ils se persuadent que le bon usage qu'ils en feront sera l'unique moyen de les augmenter.

LA SIXIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE VII.

Qu'elle soit la parfaite idée de reconnaissance envers les siens.

Comme il n'est point de cœur au-dessous de Dieu semblable à celui de la Mère d'amour, aussi n'est-il point de pareille Bonté. Elle est sans cesse occupée à faire largesse des trésors de son bien-aimé Fils, et rien ne la contente si elle ne donne toujours à deux mains. L'une de ces mains s'appelle Libéralité, et l'autre se nomme Reconnaissance. Essayons de dire un mot de la seconde après avoir parlé de la première.

§ I. — *Des Reconnaissances de la Mère de Dieu en général.*

I. Par aventure que d'abord quelqu'un se pourrait offenser de ce mot de Reconnaissance, et qu'il me mettrait au-devant le dire de Saint Paul (1) : Qui est celui qui lui a donné le premier, et qui l'a obligé à user de revanche? Volontiers que c'est aller trop avant que de parler de retour et d'acquit quand il s'agit de la Reine du Ciel, et que c'est alléguer mal à propos des redevances et produire des titres de justice, ou au moins des obligations de bienséance. Possible vaudrait-il mieux se contenir dans le respect, et parler seulement de grâce et de faveur. Quoi, quand toute notre vie aurait été employée en de continuels services, oserions-nous bien espérer d'avoir acquitté le moindre des devoirs que nous lui avons? Que si cela est, comment donc pouvons-nous parler de Reconnaissance sans nous méconnaître extrêmement? A Dieu ne plaise que je déroge en chose quelconque à la gloire de la Sainte Vierge : mais puisque Dieu, qui est la première source de tous les biens dont nous jouissons, nous fait lui-même la faveur de promettre de la récompense à nos petites actions, voire d'en accepter quelques-unes comme œuvres de

(1) Rom. xi.

surerogation, pourquoi ne croirons-nous pas le même de la Mère de Bonté, et pourquoi nous défierons-nous de sa grande cordialité? Car si nous le voulons prendre à toute rigueur, par le seul titre de la création, non-seulement nos personnes demeurent obligées à sa divine Majesté, mais encore nos vies et tout ce qui peut partir de nous en toute l'étendue des siècles; et il ne se peut pas nier que nous ne lui soyons par mille autres titres redevables de tout ce que nous pouvons, de ce que nous avons et de ce que nous sommes. Neanmoins sa débonnaireté est si grande que de s'abaisser jusque-là que de traiter avec nous de nos menus services, non comme d'une chose qui lui est acquise, mais comme d'une possession qui nous appartient par tous droits; de nous promettre son amour, et de se bailler soi-même pour prix; qu'à partir de là nous ne trafiquions que de ses biens et ne lui rendions service que du sien. Ce sont les merveilleux effets de l'amour infini de Dieu, qui nous le rend si favorable : ce sont des bontés sans exemple et sans suite, et qui ne peuvent procéder que d'un cœur qui est infiniment obligeant.

II. Quoique à vrai dire nous découvrons au cœur de la glorieuse Vierge des marques fort sensibles de la participation de cet esprit divin; car jaçoit que ses bons serviteurs puissent dire en vérité qu'elle les a toujours prévenus de ses faveurs, qu'ils n'ont jamais fait un seul pas sans être accompagnés de ses grâces, et que ses libéralités les ont suivis partout, et que par conséquent quoi qu'ils fassent ils demeurent toujours endettés; toutefois c'est merveille comme elle se sent obligée par les moindres devoirs qu'ils lui rendent. Son bon cœur ne la laisse point en repos qu'elle ne leur ait rendu des preuves du contentement qu'elle a pris à leurs services, et qu'elle ne les ait reconnus. Le dévot Archevêque de Crète, Saint André de Jérusalem, le dit excellemment bien en ces termes (1) : La très-sainte Vierge, dit-il, étant très-magnifique, prépare toujours de très-grandes récompenses, si peu que nous lui offrons. Elle a le cœur si généreux, que hors de Dieu nulle ne l'a jamais surmontée en libéralité. Pour un elle rend toujours cent, et pour cent, dix mille; et comme il n'est pas possible de gagner sur elle, il faut qu'elle enchérisse sur soi-même. Les exemples le feront mieux connaître que tout autre discours que je pourrais faire, et les preuves n'en seront pas malaisées.

(1) Orat. II de Dormitione sanctiss. Deiparæ.

§ II. — *De la Reconnaissance de la Mère de Dieu envers les grands États.*

La Chrétienté.

I. Les grands États ont je ne sais quoi d'auguste, comme étant d'ordinaire composés de plusieurs membres qui sont capables d'attirer sur tout le corps les effets de la bonté de Dieu; ainsi dans la seule ville de Ninive, quoique si débordée en ses mœurs, que Dieu avait presque résolu de l'abîmer, il se trouva des âmes innocentes pour la sauver (1). C'est ce qui arrête souvent le bras de la divine justice, et la Mère de Bonté ne demande pas mieux que de rencontrer quelque fidèle serviteur qui serve aux méchants de rempart, afin que pour son seul respect Dieu pardonne à plusieurs pécheurs. D'où je conclus, que tout ainsi que les chers enfants de la Reine du Ciel ont une obligation infinie à leur bonne Mère, de même le monde leur est grandement redevable, puisqu'à leur considération elle lui fait tant de biens et qu'elle détourne tant de maux de ceux qui ne méritent rien moins. Je commence par la glorieuse journée de Lépante, comme par l'un des grands coups que le Ciel ait fait de longtemps, et par l'une des belles actions que la MÈRE DE DIEU ait produites en faveur des siens, où nous pouvons dire qu'elle a obligé non pas un Royaume seulement, ou une Province en particulier, mais généralement toute la Chrétienté, et qu'elle a reconnu les agréables services d'un grand nombre de ses enfants qui par tout le monde imploraient son secours, et entre autres du grand Saint Pape Pie cinquième, qui n'a jamais douté que la Générale des armées de Dieu n'ait présidé à cette bataille; aussi lui en a-t-il consacré le jour sous le nom de Notre-Dame de la Victoire. De vrai si jamais elle eut sujet de regarder les siens d'un œil favorable, ce fut lorsque ce Saint pasteur de l'Église, outre les instantes prières qu'il faisait en son particulier, avait ordonné par toute l'Europe que chacun lui adressât ses dévotions. La Sainte Chapelle de Lorette était pleine de suppliants, et les capitaines de cette armée présentaient unanimement leurs vœux à la Vierge tutélaire de ce lieu, mais spécialement Dom Jean d'Autriche, Général de l'armée, lequel avait fait vœu à Dieu que s'il plaisait à Sa Majesté lui bailler un heureux succès de cette entreprise, par les mérites et l'intercession de la très-glorieuse Vierge, il irait en action de grâces visiter la Chapelle de Lorette. Les Chrétiens qui étaient à la rame dans les galères du Turc ne s'oubliaient non plus que les autres

(1) Jonæ, c. IV.

comme ne pouvant espérer leur délivrance par aucun moyen humain, si celui-là ne réussissait. Je ne dois pas omettre qu'au plus fort du combat, on célébrait par tout le monde la procession du Rosaire. Car alors le septième d'octobre de l'an mil cinq cent septante et un, qui fut le jour de cette sanglante mêlée, tombait au premier dimanche du mois. Depuis la bataille Actiaque d'Auguste, la mer Méditerranée n'avait vu une telle rencontre de vaisseaux; et de longtemps le peuple Chrétien n'avait attendu avec plus d'impatience le succès d'aucune affaire que de celle-ci. Car Selim, fils de Soliman, ayant déjà emporté l'île de Chypre sur les Vénitiens, enflé de ses conquêtes et incité de la haine que ces Barbares portent naturellement aux Chrétiens, venait avec une puissante armée fondre sur eux, et ne se promettait rien moins que l'Empire de l'Univers. D'autre part le Pape avait joint ses forces avec celles de Philippe second, Roi d'Espagne, et des Vénitiens, et tous se préparaient à bien faire, quoique la partie ne fût pas égale. Mais les nôtres s'assuraient principalement sur l'assistance de la Mère de Dieu, à qui il est aussi aisé de donner la victoire avec peu de gens, qu'avec beaucoup. Ils ne furent pas trompés en leur espérance; car elle leur prêta si bien la main, qu'en ce choc qui dura depuis les six heures du matin jusqu'au soir, il y eut quatre-vingts galères prises, quatre-vingt-dix enfoncées, trente mille Turcs massacrés, dix mille faits prisonniers, et environ autant de Chrétiens mis en liberté; cent et seize grosses pièces de canon, et cent cinquante couleuvrines gagnées. Voilà une entrée digne de la bonté de la Reine du Ciel, qui nous oblige à donner plus avant dans ce discours. Toutefois devant que passer outre, je ne me sens aucunement obligé de dire ici avec quelle fidélité Dom Jean d'Autriche s'acquitta (1) de la promesse qu'il avait faite à Dieu, d'autant que la chose le mérite étant pleine d'édification. Les grandes affaires qu'il avait toujours eues sur les bras l'ayant empêché de rendre ses devoirs à la Sainte Vierge avant l'année mil cinq cent septante-six, dès qu'il eut un moment de répit, il ne manqua pas de l'employer. C'était au plus fort de l'hiver, la saison étant fort fâcheuse, tant à cause du débordement des eaux qu'à raison de la glace qui couvrait les chemins et rendait l'abord des rivières et des ruisseaux fort dangereux. Et s'il eût voulu écouter les empêchements que les affaires tant publiques que particulières lui allaient jetant dans l'esprit, c'est chose assurée qu'il ne fût jamais sorti de Naples où il se retrouvait pour lors. Mais il fit la sourde oreille à toutes ces difficultés, et rien au monde ne le put empêcher d'accomplir ce qu'il

(1) Turselin., lib. IV Hist. Lauret., c. XXIV.

avait promis. Ayant aperçu la sainte Chapelle d'assez loin, il mit le chapeau à la main, et quoique le vent et la pluie l'incommodassent grandement, si est-ce qu'il ne fut jamais possible de le faire couvrir qu'il n'eût mis pied dans le bourg, si grande était l'ardeur de la dévotion qui pour lors lui embrasait le cœur. Entrant dans la sainte Chapelle, il sentit comme un nouveau feu de dévotion qui lui échauffait la poitrine. Il se confessa et communia avec tant de sentiments de piété, qu'elle paraissait assez tant à ses yeux qu'à son visage. Il laissa à l'Église de Lorette une grande somme d'argent, et convia par son exemple tous les Seigneurs qui le suivaient à faire de même, faisant voir par même moyen aux Princes Chrétiens à qui ils doivent avoir recours en leurs affaires les plus importantes, et comme ils se doivent montrer reconnaissants des faveurs qu'ils reçoivent du Ciel.

II. J'ai fait voir ailleurs (1) que l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne, et plusieurs autres États ont eu de longtemps une affection fort remarquable à l'honorer et à la servir. La raison requérait maintenant que je misse en évidence les faveurs et les reconnaissances qu'ils ont reçues d'elle en diverses occasions, et pour le faire dignement, il ne faudrait rien moins qu'écrire des volumes entiers. Mais je veux espérer que l'équitable lecteur jugera que ce serait outre-passer les bornes dans lesquelles j'ai renfermé mon dessein, et qu'il se contentera que de chaque faveur je dise un *petit* mot en passant.

L'Italie.

III. L'Italie était en pauvre état lorsque la glorieuse Vierge lui fit connaître qu'elle n'avait pas mis en oubli les services qu'elle lui avait rendus. Les Ariens l'avaient déjà malmenée l'espace de soixante ans et plus, et nommément Théodoric et Totila, Rois des Goths, dont le premier avait fait mourir de faim et d'autres infinies misères le Pape Jean premier de ce nom; il s'était en outre tyranniquement arrogé la création des Pontifes Romains; il avait hâté les jours à diverses personnes de remarque, et nommément à Symmachus et à Séverin Boèce, deux personnages dignes de vivre autant que dix autres. Le second remplissait tout de sang et de carnage, quand la Mère de miséricorde regarda ce pays d'un œil de pitié en chassant les Ariens par le moyen de Narsès, son fidèle serviteur. C'était l'un des Capitaines de l'Empereur Justinien, avec qui elle avait une intelligence si particulière, qu'au rapport d'Évagre (2), de Nicéphore (3), de Paul Diacre (4), et d'autres bons auteurs, elle lui apparaissait

(1) Tract. I, c. XII. — (2) Lib. IV, c. XXVI. — (3) Lib. VII Hist., c. XIII. — (4) Lib. de Gestis Longobardorum, c. III.

souvent comme il lui recommandait ses batailles, et lui donnait elle-même le signal pour les commencer. Mais l'une des meilleures rencontres où elle lui ait baillé des preuves de sa rare bienveillance fut l'an cinq cent cinquante-trois. Car comme il eut attaqué le Roi Totila dans la Toscane, il le serra si vivement qu'il y demeura avec toute son armée, laquelle fut hachée en pièces. A ce coup, l'Italie commença de nouveau à respirer le doux air de la liberté qu'elle avait dès longtemps perdue.

La France.

IV. Je ne sais si jamais la France se trouva en plus grand hasard qu'elle fut sous Charles septième, surnommé le Victorieux (1). Ce Prince ayant légitimement succédé à l'Empire Français, par décès de Charles sixième son père, trouva que le roi d'Angleterre avait déjà occupé son trône; que la plus grande partie des Français, avec la Reine sa mère, et le Duc de Bourgogne, le plus puissant de tous les Princes du sang, conspirant avec l'étranger contre lui, s'opposaient à se qu'il prît possession de sa couronne. Le Roi son père, avant sa mort, non-seulement l'avait privé de l'espérance de succéder à ses États, mais de plus l'avait banni de son Royaume, par arrêt de la Cour des Pairs. L'Anglais s'était saisi de Paris et de toutes les Provinces de France, jusqu'à la rivière de Loire. Le jeune Prince, assisté d'un petit nombre de Seigneurs et de Gentilshomme français, s'était retiré à Bourges, et de là tâchait de retenir en son obéissance les provinces de delà la Loire, dont encore il n'était pas assuré, à cause du voisinage de l'Anglais, lequel, par un mépris extrême, ne l'appelait point autrement que le Roi de Bourges. Le secours du Ciel vint-il jamais plus à propos à un Royaume désolé, qu'il fit pour lors à la pauvre France, qui était quasi à la veille d'apprendre de parler anglais? Ce fut en cette occasion que la divine Providence la secourut, et que la Générale des armées montra clairement qu'elle favorisait les fleurs de lis, et qu'elle n'avait pas oublié les bons services que tous les jours elle reçoit en ce Royaume. L'expédient qu'elle choisit pour assurer la couronne sur la tête du jeune Roi par la déroute des ennemis, eut voirement plus de rapport aux lois de la divine sagesse, qu'il ne s'ajusta pas au train de la prudence ordinaire des hommes. Car comme il n'appartient qu'à Dieu seul et à ceux qui tiennent de son esprit de se servir des choses basses pour mener à chef les plus grandes, elle employa à cet effet une pauvre villageoise,

(1) Gaguinus, in Carolo VII. Æneas Sylvius Europæ, c. XLIII. D. Anton., III p., c. IX, etc.

âgée seulement de dix-huit à dix-neuf ans, lui mettant les armes en main, et la faisant marcher à la tête des vrais et fidèles Français. Ce fut la courageuse Jeanne d'Arc, qui depuis fut appelée Jeanne la Pucelle ou la Pucelle d'Orléans, native de la paroisse de Saint-Remy, entre Domprein et Vaucouleurs.

V. Quand je dis que ce fut un coup de faveur de la Mère de Dieu, comme je ne parle point par cœur, ainsi ne prétends-je nullement lui attribuer la gloire d'une action où elle n'aurait point de part. Je sais bien qu'avant que cette Amazone reçût du ciel le commandement de prendre les armes et l'habit d'homme, et de s'aller présenter au Roi, elle avait déjà eu révélation que Charlemagne et Saint Louis priaient Dieu pour lui et pour la délivrance d'Orléans. Je n'ignore pas que la créance très-bien fondée, qui a pris pied dans les esprits des Français, est que l'Archange Saint Michel, à qui cette fille était forte dévote, fut l'entremetteur de ce glorieux emploi et celui qui lui en porta la nouvelle, et qu'à ce sujet il est invoqué comme tutélaire très-particulier de la France, voire que c'est avec grande probabilité que quelques-uns estiment que ce fut en reconnaissance de cette signalée faveur que Louis XI, fils de Charles, institua l'Ordre de Saint-Michel quelques années après, c'est-à-dire l'an 1469. Mais aussi prierai-je l'équitable Lecteur de vouloir considérer en premier lieu que cette fille, dès son bas âge, fut nourrie dans le sein de la Sainte Vierge, qui l'avait faite tout ce qu'elle était, et quiconque ne la rencontrait point au logis de son père ou à la suite de ses brebis, il était assuré qu'il la trouverait priant Dieu et la Sainte Vierge dans un petit Ermitage qui n'est pas loin de Vaucouleurs, nommé Notre-Dame de Beaumont. C'était en ce lieu qu'elle versait tous les plus doux sentiments de son cœur dans celui de la Mère de Dieu, et où réciproquement elle recevait de la Vierge nonpareille des faveurs tout à fait singulières. Et comme ce fut en cette même Chapelle qu'elle reçut la commission dont nous parlons (1), il y aurait peu d'apparence de croire qu'autre que celle qui préside en ce lieu l'eût baillée à ce Saint Archange, et qu'autre que la Vierge des Vierges eût choisi cette pucelle.

VI. En outre, je le supplie de peser mûrement les paroles d'un bon poëte, lequel a rédigé par écrit les guerres des Anglais en sept livres de très-beaux vers. Voici comme au sixième livre il fait parler l'Ange Saint Michel à cette bergère :

Blancheur du chaste lis, délices de la terre :
Chères amours du ciel, qui méprisez la guerre

(1) Hubertus Momoretana, etc.

Que Vénus et son fils font à la chasteté,
Et qui fais dans tes mœurs luire la pureté,
Celle que le grand Dieu reconnait pour sa Mère
Me fait venir ici du plus haut hémisphère,
Afin de t'avertir de son commandement;
Ecoute son désir et le fais promptement.
Pour un faible fuseau prend ces luisantes armes,
Qui doivent par le sang faire cesser les larmes.
Charge ton dos de fer, couvre de ton pavois
Charles le puissant Roi de l'Empire françois.
C'est le vouloir de Dieu, c'est celui de Marie,
Que ta puissante main repousse la furie
De ce peuple insolent qui croit qu'un bras anglais
Doit désormais porter le sceptre des Français.

En troisième lieu, qu'il me dise pour quel sujet on aurait fait peindre au beau milieu de l'étendard sous lequel marchaient les troupes Françaises une image du Sauveur du monde, tenant un lis blanc à la main et aux deux côtés les noms de Jésus et Marie, n'était pour témoigner qu'après le Prince Jésus, à qui appartiennent tous les empires de la terre, la glorieuse Vierge, comme générale des armées de Dieu et protectrice spéciale de la France, avait la meilleure part en ce dessein?

VII. Ce fut donc sous les favorables auspices de cette invincible Guerrière que l'an mil quatre cent vingt-neuf Jeanne fut conduite à Charles VII, qui était pour lors à Chinon, par le sieur Robert de Vaudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, où, après diverses épreuves, tant de sa commission que de sa virginité, le Roi lui fit donner des armes et la mit à cheval. Elle lui demanda une épée qui était en l'Église Sainte Catherine de Fierbois enterrée derrière l'autel avec les cendres d'un certain Chevalier de qui on ne dit pas le nom, sans que personne sût qu'elle fût là. Le Roi y ayant envoyé, on trouva une épée qui était marquée de trois croix, les autres disent de trois fleurs de lis, et qui était couverte de rouille. On ne l'eût pas plutôt baillée à la Pucelle, que comme elle la considérait, la rouille tomba de soi-même au grand étonnement du Roi et de tous ceux qui étaient là présents. La Pucelle la ceignit alors, et depuis s'en servit toujours en la guerre. Le Roi lui ayant baillé quelques troupes selon qu'il les pouvait fournir, elle s'en alla droit à Orléans que bloquaient les ennemis, et ayant passé au travers de leur armée pour rafraîchir et encourager les assiégés, elle contraignit bientôt les Anglais de quitter tous leurs forts qui arrivaient jusqu'à soixante, et de lever honteusement le siége, après avoir été bien battus en diverses rencontres et avoir perdu quantité de leurs braves soldats et capitaines. La nouvelle de cette journée ayant remis le cœur au Roi et à tous les bons

Français, on vit accourir de toutes parts la noblesse avec de nouvelles troupes qui firent en peu de temps une grosse et puissante armée. D'autre part les Anglais étonnés, et craignant que ce ne fût le premier coup de leur retraite de la France, faisaient tout leur possible afin de s'y pouvoir maintenir. Mais la Pucelle ayant prié le Roi de poursuivre la pointe de ses armes victorieuses, lui remit entre les mains une bonne partie des villes de Champagne et de Picardie, et lui fit instance de se faire consacrer à Reims, où pendant cette auguste cérémonie elle tint toujours l'étendard Français. A quelque temps de là, Charles, favorisé de plus en plus du secours du Ciel, fut reçu dans sa bonne ville de Paris, où l'an mil quatre cent trente et un, Henri, roi d'Angleterre, avait aussi été couronné Roi de France en l'Église de Notre-Dame. De là ayant repris sur les Anglais la Guyenne, la Normandie et le reste des provinces qu'ils tenaient, il les pressa si vivement qu'il leur fit repasser la mer afin de démêler les affaires qu'ils avaient en Angleterre. Ainsi, par la faveur que la glorieuse Vierge fournit à la France, elle fut délivrée tout à fait de l'importunité de ces gens, et Charles fut rétabli dans la paisible possession de ses États.

L'Espagne.

VIII. L'Espagne n'a pas été exempte de fléaux; aussi a-t-elle expérimenté à son tour qu'il n'y a si petit service rendu à la Reine du ciel qu'elle ne reconnaisse largement. Elle en fit l'épreuve l'an douze cent et douze (1), lorsque Mahomet, Roi des Sarrazins, ennemi juré du nom Chrétien, se jeta dans le Royaume de Grenade avec une armée qui semblait devoir faire écrouler les deux pôles du monde, et avec dessein d'exterminer tous ceux qui font hommage à la Croix. Le Roi Alphonse huitième, surnommé le Bon, ayant obtenu à cet effet du Pape Innocent troisième des indulgences fort amples, se croisa avec les Rois d'Aragon et de Navarre, et s'en alla devant Boëza, ville de Grenade, par les chemins égarés et malaisés à tenir, conduit par un paysan, que depuis l'on crut avoir été un Ange, car il ne parut jamais après les avoir mis hors de danger. Le seizième de juillet on battit aux champs contre l'ennemi, les soldats Catholiques ayant été au préalable munis des armes Chrétiennes des Saints Sacrements, et la Sainte Messe célébrée en présence de toute l'armée. La Croix allait devant, et au milieu de l'étendard royal était peinte la Mère de Dieu tenant son fils entre ses bras, de qui la seule vue réjouissait les combattants et les remplissait de courage. On remua les mains assez

(1) Præter citandos auctores referunt Mariana, lib. XI de Rebus Hispan., c. XXIII. Ribadeneira, in Vita Sanctorum, 16 Julii, etc.

longtemps sans qu'on pût apercevoir à qui demeurerait la bataille; voire du commencement les Catholiques furent contraints de reculer. Mais bientôt leur Conductrice leur mit tellement le cœur au ventre, et jeta une telle épouvante au camp des ennemis, qu'il en demeura plus de deux cent mille sur la place sans qu'on perdît plus de vingt-cinq ou trente Chrétiens. Le Roi Alphonse envoya lui-même le narré de cette journée au Pape Innocent, et Roderic Ximenès, Archevêque de Tolède, qui était comme l'âme du combat, en a écrit l'histoire, où il ajoute que son porte-croix s'étant jeté au travers des Sarrazins avec le signe de notre salut, jamais il ne fut endommagé, quoique le bâton de la Croix qu'il portait se trouvât hérissé de flèches, et qu'il en fût lui-même tout couvert.

L'Angleterre.

IX. Que n'a jadis fait l'Angleterre pour honorer la Mère de Dieu, lorsqu'elle se glorifiait d'être la nourrice des Saints, et la bien-aimée du Ciel? Mais quelle faveur ne recevait-elle point en reconnaissance de tant de services. Quand celle que raconte Thomas Walsinghan (1), historien anglais, savoir est que de sa propre main elle fit présent à Saint Thomas, Archevêque de Cantorbéry et Primat d'Angleterre, de la sainte Ampoule pour le Sacre des Rois anglais, se trouverait seule, ne serait-ce pas un témoignage d'affection qu'on ne pourrait assez admirer? Si ne faut-il pas oublier ce qu'écrit Henri de Hutindon au second livre de son histoire d'Angleterre, savoir est que la Sainte Vierge, le propre jour de sa Nativité, délivra la ville de Londres qui se trouvait étroitement assiégée par les Dacques l'an troisième du règne d'Éthelred. Ce qui fit que les Arthur, Rois d'Angleterre, gardèrent depuis la sainte coutume de porter l'image de la Vierge en leurs armées, comme s'assurant d'être toujours victorieux par le moyen de celle sous les auspices de qui ils combattaient.

X. J'en dirais tout autant de l'Allemagne, de la Pologne, du Portugal, et de quelques autres États, dont j'ai fait voir au premier traité (2) la merveilleuse affection à servir la Mère de Dieu, si je ne craignais d'attiédir le Lecteur par le récit de plusieurs événements qui ont beaucoup de ressemblance les uns avec les autres, et qui n'ont pas été oubliés par ceux qui ont plus curieusement recherché les particularités de ces mêmes États. Qu'il lui suffise de savoir qu'il ne s'en est jamais trouvé aucun, lequel se soit affectionné à l'honorer,

(1) In Hist. Anglorum in Henrico IV. — (2) Cap. XII.

de qui elle n'ait reconnu libéralement les services, et à qui elle n'ait fait paraître ès occasions qu'il n'y a rien de perdu de tout ce qui est fait pour son amour.

§ III. — *De la reconnaissance de la Mère de Dieu à l'endroit des villes qui lui ont été particulièrement dédiées.*

Rome.

I. La ville de Rome a rendu et rend tous les jours de grands services à la glorieuse Vierge, comme j'ai montré en un autre endroit (1), aussi en a-t-elle reçu des faveurs qui ne se peuvent estimer. Entre autres elle aura sujet de conserver jusqu'à la fin du monde la mémoire de celle qui lui fut octroyée l'an cinq cent nonante (2), du temps du grand Pape Saint Grégoire. La peste y était si embrasée qu'elle avait déjà emporté une bonne partie du peuple Romain. Le mal ne pardonnait aux grands non plus qu'aux petits, non pas même à la personne sacrée de Pelage second, prédécesseur de Saint Grégoire au Saint-Siége. On voyait les dards et les flèches de feu tomber du ciel, et il n'y avait personne si aveugle qui ne jugeât par les effets que Dieu était merveilleusement courroucé. Saint Grégoire se mit à prêcher la pénitence et ordonna sept processions, qu'on appelle Litanies, dont la première fut des Ecclésiastiques, la seconde des Lais, la troisième des Moines, la quatrième des Religieuses, la cinquième des Mariés, la sixième des Veuves, et la septième des petits Enfants. Elles se rendirent toutes à Sainte-Marie la Grande, où les prières et les larmes redoublèrent l'espace d'une heure, et il n'y eut cœur si dur qui ne fût ému à crier miséricorde. Car le spectacle était bien si funeste, que les hommes tombaient morts comme mouches. Ce qui se pourra facilement conjecturer de ce qu'on écrit, que pendant le peu de temps que cette dévotion publique dura, on en compta jusqu'à quatre-vingts qui furent renversés sur le carreau. Alors fut entonné par neuf diverses fois à l'honneur des neuf Chœurs des Anges le *Kyrie Eleïson*; prière voirement courte, mais très-propre à fléchir la miséricorde de Dieu, et depuis insérée au Saint Sacrifice de la Messe par l'ordonnance du même Saint Grégoire (3). Ce nonobstant, le mal allait empirant, et voyait-on force personnes rendre l'âme en éternuant ou en bâillant; d'où l'on croit être sortie la coutume de saluer ceux qui éternuent, et de faire le signe de la Croix lorsqu'on bâille

(1) Tract. I, c. XII, § V. — (2) Baronius eo anno, post S. Greg., pluribus locis. Greg. Turon., lib. X Hist. Franc., c. X. S. Antonin, IV p., tit. XV, c. XXIV, § II. Sigonius, lib. I de Regno Italiæ, an. 500 et 591, etc. — (3) Lib. VII, ep. LXIV.

Chacun croyait que la capitale du monde dût être changée en un désert. Le dernier recours, et comme l'ancre sacrée, fut l'image de la glorieuse Vierge faite par l'Évangéliste Saint Luc, que Saint Grégoire fit porter en procession, ou il se trouva en personne, comme il faisait d'ordinaire en tous les autres exercices de piété. A mesure que les troupes avançaient, l'on entendit tout à coup la musique du ciel et les Anges qui chantaient le Cantique Pascal : *Regina cœli lætare, alleluia, quia quem meruisti portare, alleluia, resurrexit, sicut dixit, alleluia.* A quoi Saint Grégoire ajouta promptement ces derniers mots, que l'Église a toujours retenus : *Ora pro nobis Deum, alleluia.* Et alors plusieurs personnes aperçurent un Ange sur la tour d'Adrien, qui depuis à ce sujet a été nommée le Château Saint-Ange, lequel remettait son coutelas dans le fourreau en signe que la peste cesserait bientôt, comme de fait il arriva. Qui sera curieux d'apprendre comme l'an huit cent quarante-sept, et le premier du Pontificat de Léon quatrième, cette même ville fut délivrée d'un basilic funeste, dont le souffle envenimé avait déjà étouffé un grand nombre de gens, et comme il fut tué par la Sainte Vierge, de qui l'image fut publiquement portée par les rues le jour de son Assomption, qu'il lise le Cardinal Baronius ès Annales de la même année.

Constantinople.

II. La ville de Constantinople a été jadis appelée la seconde Rome; et il serait malaisé de juger laquelle des deux l'emporterait pour le regard de la piété envers la Mère de Dieu, si celle d'Orient eût aussi bien su maintenir son bonheur que l'autre. Car tant qu'elle retint la la vraie Religion, elle fut l'œil du monde et la merveille des villes, et fut nommée par excellence la Cité de la Bienheureuse Vierge, laquelle réciproquement fit des merveilles pour la maintenir, nommément en la préservant plusieurs fois de l'invasion de ses ennemis. Entre autres l'an six cent vingt-cinq (1), Héraclius étant occupé à la guerre Persique, Chosroès, Roi de Perse, s'avisa de faire jouer une contre-mine; en effet, il sollicita les Huns Occidentaux à venir surprendre la ville Royale pendant l'absence de l'Empereur, espérant que par ce moyen il ferait tourner bride à l'armée Chrétienne, qu'il avait pour lors sur les bras. Voilà donc ces Barbares campés devant la ville, qui la battent furieusement l'espace de dix jours; mais, lorsque la prospérité leur enfle davantage le cœur, et que d'autre part les pauvres assiégés semblent plus abattus, la Reine du ciel leur

(1) Theophanes, in Annalibus Græcor. Cedrenus, in Compendio hist.

vient au secours, en la manière que je vais dire après l'Historien Cédrenus. Elle sortit de grand matin de l'Église des Blaquernes joignant la ville, comme de sa plus chère demeure, et traversa le camp des ennemis, accompagnée de deux Eunuques tant seulement. Les Huns se persuadant que c'était l'Impératrice qui allait trouver leur Prince pour traiter avec lui en l'absence de son mari, ne firent nulle difficulté de lui donner passage, s'attendant néanmoins toujours de charger les troupes qu'ils avaient vues peu auparavant partir de la ville. Mais comme ils virent qu'elle passait les tranchées sans mot dire, ils la suivirent à grands pas, ne s'apercevant nullement que c'était un jeu joué du Ciel, afin de les aveugler tous. Car, comme ils l'eurent attrapée, elle se déroba de leurs yeux avec ceux qu'elle conduisait et jeta une telle frayeur dans leurs cœurs, et une si grande confusion dans leurs esprits, qu'ils s'acharnèrent les uns contre les autres, en sorte que si la nuit ne les eût démêlés, il n'en fût pas échappé un seul. Le lendemain les Capitaines visitèrent le camp, et ayant reconnu l'étrange dégât qui s'y était fait, ils levèrent le siége en diligence. Mais la Mère de Dieu ne les poursuivit pas moins âprement par eau qu'elle n'avait fait par terre, de manière qu'ils demeurèrent quasi tous sur la mer. Le Rituel des Grecs dit que la ville fut pour lors investie de deux armées, dont l'une était conduite par Sarbarus, Lieutenant de Chosroès, l'autre par Chaganus, Général des Scythes et des Mysiens, mais si puissantes, qu'à peine y avait-il un Grec contre dix de ces Barbares. Il dit de plus, que pendant que ces impies jetaient des blasphèmes contre le Ciel, le Patriarche Sergius faisait des merveilles à encourager le peuple à recourir à la Mère de Dieu, de qui il porta l'Image qu'il avait tirée de l'Église Notre-Dame de la Guide le long des murailles, avec les sacrés Suaires et autres Reliques de la même Vierge qui étaient conservées là-dedans. Finalement il ajoute que ces Barbares s'en voulant fuir, furent repoussés au port des Blaquernes, devant l'Église de la Vierge, et que comme ils étaient éperdus, ceux de Constantinople sortirent sur eux, jusqu'aux femmes et aux petits enfants, et ne cessèrent de les défaire qu'ils ne fussent las de tuer.

III. Cinquante-trois ans après, Constantinople fut attaquée par les Sarrazins avec une puissante armée, depuis le mois d'avril jusqu'à celui de septembre. Mais la Sainte Vierge (1) combattit encore contre eux et leur envoya tant d'incommodités, qu'ils furent contraints de se retirer, et ceux qui étaient restés furent pour la plupart exposés à la merci des tempêtes et à la furie des vents. L'an 717, avant que

(1) Theophanes, in Annalibus Græcor.

l'Empereur Léon Isaurique se fût abandonné au malheur des Brise-images, les mêmes Sarrazins revinrent à la charge et tinrent une armée devant la ville l'espace de trois ans entiers. Alors fut portée solennellement la même image de la Mère de Dieu le long des murailles pour la convier a secourir sa chère Cité. Elle fit tout aussitôt, et fournit sur-le-champ un riche dessein à l'Empereur, qui fut d'envoyer deux brûlots ou navires embrasés de feu grégeois au milieu de la flotte Sarrazine, qui était composée de huit mille navires. Ce qui lui réussit si heureusement, qu'on eût cru voir une forêt de haute futaie en feu. Alors chacun commença de se sauver le mieux qu'il put, quoique pour néant, car les uns furent enfoncés dans les tortis des eaux, les autres ayant passé la mer Égée, furent accueillis d'une grêle de feu, qui fit aussitôt bouillir la mer, et ayant fondu la poix des vaisseaux, les tira tout soudain à fond sans qu'il échappât plus de dix personnes, que Dieu réserva pour publier partout l'infortune de leurs compagnons et la gloire de la très-sacrée Vierge. De ceci, outre le témoignage de plusieurs très-graves Auteurs (1), le Pape Grégoire second fit une très-honorable mention en la lettre qu'il adressa à Germain, Patriarche de Constantinople, et qui fut publiquement lue au second Concile de Nicée. Le peuple de Constantinople, pour se montrer reconnaissant de tant de faveurs qu'il avait reçues de la Mère de Dieu, employa en actions de grâces les nuits entières qui précédèrent et suivirent ces trois journées. De plus on institua une fête qu'on nomma Notre-Dame la Droite, ou Notre-Dame sans Repos, d'autant que toutes ces nuits-là, ceux de Constantinople furent sans s'asseoir et sans fermer l'œil, priant sans cesse et sans répit devant l'image de la Sainte Vierge. Et pour le même sujet l'Hymne qu'on lui chantait pour lors portait aussi le nom de la fête et s'appelait l'Hymne sans Repos. Cette fête se faisait le samedi de la cinquième semaine de Carême, ainsi qu'il est expressément rapporté au Rituel des Grecs.

Lorette.

IV. Ceux qui savent tant soit peu ce que c'est que la dévotion de Notre-Dame de Lorette (mais qui le sait?) ne s'étonneront jamais que la Sainte Vierge l'ait prise en sa très-particulière protection. Elle le fit spécialement paraître lorsque le Pape Léon dixième tenait le gouvernail de l'Église. Car Selim (2), Empereur des Turcs, fils de

(1) Theophanes, in Annalibus Græcor. Vincent. Bellovac., lib. XXIII Speculi hist., c. XXVII. Sigebertus, in Chronico. Baron., an. 717 et 718. — (2) Turselinus, lib. II Hist. Lauret., c. XIX.

Mahomet, se figurant que rien ne lui était impossible et menaçant hautement les trésors de cette sainte chapelle, qui jamais n'a été violée, jeta dans l'Italie une grosse flotte de Pirates, qui ayant couru l'Esclavonie et la Pouille, prirent port à Recanati, où ils mirent tout à feu et à sang. Mais, comme sans nul empêchement ils s'avançaient vers le bourg de Lorette, ils connurent bientôt que ce lieu, quoique dégarni de défense humaine, n'était pas pourtant abandonné du secours du Ciel. Car le seul aspect de l'Église de Lorette les effraya tellement, que sans oser passer plus outre ils furent contraints de rebrousser chemin et de se rendre à leurs vaisseaux. Et Selim, auteur de cette sacrilége entreprise, en paya bientôt les intérêts, car il mourut peu après d'un chancre qui lui fit commencer en cette vie des tourments qui ne finiront jamais.

Paris.

V. Paris, les délices de la France, le séjour ordinaire de nos rois, la bien-aimée de la Vierge, ainsi que j'ai fait voir ailleurs (1), l'an huit cent quatre-vingt et sept reçut une preuve toute évidente que le service qu'elle rend à la Reine du ciel lui est très-agréable (2). Car elle la délivra miraculeusement à la sollicitation de Saint Germain et de Sainte Geneviève, qui sont les deux grands Protecteurs et Patrons de cette noble ville.

Le Puy.

VI. Il y a voirement près de quatorze cents ans que la glorieuse Vierge est très-religieusement servie en la ville du Puy, en Velay. Et il semble qu'il ne se puisse rien ajouter à l'oracle du Pape Léon neuvième, qui se trouve dans un Bref adressé à Étienne de Mercœur, Évêque du Puy, à qui il envoie le manteau archiépiscopal. La bulle, écrite en écorce d'arbre, est encore aujourd'hui révérée, et gardée ès archives de la fameuse Église de Notre-Dame, où il est porté qu'entre toutes les Églises qui sont dédiées à la Sainte Vierge, celle du Puy est la plus visitée, la plus honorée et la plus aimée des Français. Mais qui mettra d'autre part les faveurs qu'elle a reçues du Ciel en reconnaissance de cette dévotion, verra plus clair que le jour que la Vierge sa Tutélaire a eu les yeux sur elle de jour et de nuit. Car où trouvera-t-on une ville tant de fois attaquée, et toujours délivrée comme celle-ci? Quelle sera l'autre qui se pourra vanter de n'avoir en un si long temps expérimenté ni la rage des

(1) Tract. I, c. XII, § V. — (2) Baron., an. 887.

hérétiques, ni la furie des barbares, qui si souvent ont inondé la France? Je ne veux pas toutefois nier que lorsque le grand déluge des Sarrazins se déborda de telle sorte que le Languedoc, la Provence, l'Aquitaine et beaucoup d'autres endroits de la France en pensèrent être submergés, ils ne soient entrés dans le Puy, les villes étant pour lors plus à l'abandon qu'en défense. Mais sais-je bien qu'ils portèrent tant de respect a l'Église de la Sainte Vierge, qu'il ne s'y trouva aucun vestige de leur insolence; ce qui serait malaisé de vérifier de nulle autre. Voire lisons-nous que les Sarrazins occidentaux ayant appris les merveilles qui se faisaient en cette Église à l'invocation de la Vierge, y vinrent à grosses bandes pour demander secours contre les tempêtes et les grêles, dont ils étaient grandement incommodés, et que leurs vœux ayant été exaucés, ils envoyèrent à ladite Église force beaux présents; coutume qui a depuis continué plusieurs années. Bref, il faut espérer que la prophétie qui se lit dans la très-ancienne Église de cette ville-là, aura lieu jusqu'à la fin du monde. En voici la substance :

Ce que tu vois, passant, c'est une cité sainte
Par la Vierge gardée et des Anges enceinte,
Qui se rit des efforts des plus fiers ennemis,
En vertu du renfort que Marie y a mis.

Chartres.

VII. La noble ville de Chartres, qui est en la Beauce, dispute l'antiquité avec toutes les villes du monde qui se glorifient de la protection de la Mère de Dieu. Que si elle a rendu de grands services à sa gardienne, elle en a par échange reçu de si bons offices, qu'il serait impossible de les raconter en peu de temps. L'un des plus signalés (1) est celui que la Vierge leur fit l'an neuf cent et huit, ou neuf cent et onze, comme disent les autres, régnant en France Charles le Simple, et Gancelin ou Gonseau séant quarante-septième Évêque de Chartres. Alors un certain Rollo ou Raoul, sorti voirement d'une illustre maison de Bavière, homme fier et barbare, étant chassé de son pays, vint fondre en France avec un grand nombre de voleurs et de pirates, qui s'étaient joints à lui en divers endroits. Il les faisait tous grands et puissants par espérance, et entre autres il leur promettait des merveilles du riche butin de Notre-Dame de Chartres, qu'ils allaient pour lors assiéger. En effet, ils étaient venus fort mal à propos pour les pauvres Chartrains, qui n'avaient alors

(1) Ex monum. Eccles. Carnot. S. Antonin., II p. Hist., tit. XVI, c. XII. Vincent. Bellovac., lib. XXIX Hist., c. XLVI.

nul moyen humain de se défendre. La nécessité jointe à leur dévotion ordinaire les fit recourir à la Mère de Dieu, dont ils gardent la chemise ni plus ni moins que le Bouclier fatal, et le Palladium de leur ville. Ils la tirèrent de leur trésor, et la portèrent le long des remparts. Dès que les ennemis la virent déployée en forme d'enseigne, ils se mirent à rire comme des fous, et à tirer contre plusieurs coups de flèches; ce qui à la fin leur coûta bon. Car ils furent frappés d'un si étrange aveuglement, qu'il ne leur fut jamais possible d'aller ni avant, ni arrière. Ce qui donna occasion aux assiégés de sortir et de se jeter sur cette troupe ramassée, qu'ils ne cessèrent de tailler en pièces, jusqu'à ce qu'ils furent ennuyés de voir le sang et le carnage. Le lieu où ce massacre fut fait est encore aujourd'hui appelé le Pré des Reculés. Rollo leur capitaine se sauva à la bonne heure pour lui; car depuis Dieu l'ayant touché il se fit Chrétien, et fut appelé Robert, du nom de Robert, Comte de Paris, qui l'avait tenu sur les fonts (1). Il eut aussi en mariage Gilla, sœur du Roi Charles, et fut bisaïeul de Robert, qui conquit la Sicile et la Pouille, et qui surmonta les Vénitiens et Alexis, Empereur de Constantinople. Il sera loisible à un chacun de voir en l'histoire qui a été écrite de Notre-Dame de Chartres, comment l'an onze cent vingt-neuf (2), la Sainte Vierge enseigna à un certain le remède contre le feu Saint-Antoine, nommé le mal des Ardents, lequel ravageait quasi toute la Beauce, et en outre les faveurs particulières qu'elle fit à ceux de Château-Landon, de Bonneval et de Saint-Malo, en suite de la bonne volonté qu'ils témoignèrent pour la réparation de son Église de Chartres qui avait été brûlée.

VIII. N'oublions pas ici ce qui arriva en la même ville l'an mil et vingt, lorsque pour la troisième fois la noble Église de Notre-Dame fut brûlée par le feu du ciel. Les Chartrains n'ayant point de plus grand désir pendant cet horrible embrasement que de voir qu'il leur fût humainement impossible de garantir la chemise de la très-sacrée Vierge, quelques citoyens des plus zélés n'épargnant pas leurs propres vies, se jetèrent au travers des flammes pour aller prendre la châsse où elle est gardée, et la chargeant sur leurs épaules, se rendirent en un endroit voûté qui est sous le pavé de l'Église. Chose merveilleuse! ils n'y furent pas plutôt arrivés, que les tours du clocher tombèrent, les cloches et le couvert de l'Église qui était de plomb se fondirent, les colonnes qui soutenaient la voûte de l'Église furent renversées et attirèrent en bas tout ce qu'elles portaient avec un horrible fracas. L'embrasement dura quelques jours sans qu'on y

(1) S. Antonius, II p. Hist., tit. XVI, c. XIX, et c. II, § VIII. — (2) Lib. IX, miraculo 31.

put apporter aucun remède, et chacun se persuadait que ceux qui étaient sous la voûte d'en bas auraient été écrasés ou réduits en cendres, ou véritablement qu'ils seraient morts de faim ou de frayeur, et que la Sainte Chemise aurait aussi passé par le feu; mais il en arriva bien autrement. Lorsqu'on eut nettoyé le passage afin de les aller visiter, on les trouva sains et gaillards, sans aucune marque d'incommodité. On vit aussi que la châsse n'avait aucunement été endommagée, et que le Ciel avait eu un soin bien particulier de conserver ce précieux gage auquel consiste le bonheur de la ville de Chartres. De dire quelle fut pour lors la réjouissance publique, et les actions de grâces que l'on rendit à Dieu et à sa Sainte Mère, c'est chose qui passe mon pouvoir.

IX. Je ne veux non plus passer sous silence ce qui a été remarqué par de bons auteurs, savoir est que l'an soixante-huit du siècle passé, moyennant la favorable assistance de leur Tutélaire, ils repoussèrent valeureusement les Huguenots qui les tenaient vivement assiégés. L'éloge latin, qui est resté pour monument de cette heureuse délivrance, a été rendu en cette manière par Sébastien Rouillard, historiographe de Notre-Dame de Chartres.

Tandis qu'une nouvelle et fausse opinion
Divise ès cœurs français leur antique union,
Et qu'on voit çà et là onder à grosses flottes
Les traîtres étendards des troupes huguenotes,
Chartres est assiégée et ses murs sont battus;
Mais qui ores de tours et donjons revêtus
Témoignent que la Vierge a sauvé cette ville
Du furieux assaut de la guerre civile,
Lignière y étant chef sur maints bons citoyens,
Qui n'y ont épargué leur vie et leurs moyens.

Poitiers.

X. L'ancienne ville de Poitiers a le renom d'être l'une des plus affectionnées au service de la Mère de Dieu qui soient au reste de la France; et ce qui est rapporté par l'historien de Poitiers est un témoignage assez clair de la protection spéciale qu'elle a prise de cette ville-là. L'an mil deux cent et deux il arriva que le maire de la ville envoya un sien serviteur, homme d'esprit, mais de mauvaise conscience, à Périgueux, pour y expédier quelques affaires qu'il y avait. Les Anglais qui tenaient le Périgord ayant appris qu'il y était, et sachant d'ailleurs qu'en la ville de Périgueux, d'où il était natif, il avait un oncle bien connu et de bonne intelligence avec eux, le cajolèrent tellement, que, moyennant la somme de mille livres, il promit

de leur livrer la ville de Poitiers. C'était lors le temps de Carême, et il leur assigna le jour de Pâques pour exécuter leur entreprise, pendant que les citoyens seraient occupés à faire leurs dévotions. Les Anglais, se fiant à lui, firent si bien leur jeu que sans être aperçus d'aucun ils se rendirent aux portes de la ville sur la minuit du Samedi Saint. Le maire étant endormi, le serviteur déloyal entra dans sa chambre, et usa de toute diligence pour avoir les clefs de la porte que son Maître avait mises à l'ordinaire dessous le chevet de son lit. Mais voyant qu'il ne les pouvait trouver, il s'en alla sur la muraille, et s'étant fait connaître aux ennemis, il leur jeta un billet par lequel il les assurait de leur bailler tout contentement sur les quatre heures du matin. Le temps précis étant venu, il entra derechef dans la chambre de son Maître, et lui dit que les portiers attendaient les clefs de la tranchée, parce qu'il y avait un gentilhomme lequel était pressé de partir en toute diligence pour aller trouver le Roi. Le maire ajoutant foi aux paroles du traître, se mit à chercher les clefs; mais ne les ayant pu trouver, il se douta de quelque trahison. C'est pourquoi se jetant promptement hors du lit, il mit ordre que plusieurs citoyens bien armés s'allassent rendre aux portes de la ville, nommément à celle de la tranchée, qui était la plus dangereuse. Lui cependant, accompagné de quelques-uns du conseil de la ville, entre dans l'Église de Notre-Dame-la-Grande, afin de recommander le tout à Dieu et à sa glorieuse Mère. Comme il prie devant l'autel, il voit entre les bras de l'image de la Sainte Vierge les clefs de la ville, et ayant rendu grâces à Dieu et à celle qui avait délivré la ville, il s'en va droit à la porte de la tranchée. Tandis une frayeur panique, ou pour mieux dire une épouvante venue du ciel, s'était jetée dans le camp des Anglais; de manière qu'ils se battaient et s'entre-tuaient les uns les autres. Le bruit s'étant répandu par la ville, on sonne le tocsin, on accourt de toutes parts à la porte de la tranchée; on monte sur la muraille, on aperçoit sur les créneaux plus de quinze cents Anglais étendus par terre; on entend d'horribles clameurs de personnes qui s'animaient de plus en plus au massacre. On fait une sortie sur eux, on en dépêche une partie; les autres on les prend prisonniers. Étant amenés à la ville, ils confessèrent que sur les quatre heures du matin ils avaient vu sur les murailles une Reine majestueuse au possible, avec un Évêque et une Religieuse (on croit que c'était Saint Hilaire et Sainte Radegonde, dont les Reliques étaient gardées en la ville de Poitiers) qui conduisaient une puissante armée, laquelle ayant fondu sur eux en avait défait une partie, et que les autres, surpris d'une extrême frayeur, s'étaient tués eux-mêmes ou jetés sur leurs compagnons. Les Poitevins voyant ces merveilles,

s'en allèrent faire leurs Pâques avec des sentimeuts de douceur et d'actions de grâces extraordinaires; et dès lors, en reconnaissance d'une protection si particulière que le Ciel avait daigné prendre de leur ville, ils ont toujours continué de faire une procession solennelle le lendemain du jour de Pâques autour des murailles de la ville.

XI. L'ancienne tradition raconte je ne sais quoi de semblable de la noble ville de Rennes; savoir est que les mêmes Anglais ayant fait une mine secrète sous la ville afin de la faire sauter, et la mine étant quasi prête à jouer, environ la minuit toutes les cloches de l'Église de Saint-Sauveur sonnèrent d'elles-mêmes jusqu'à trois fois; et que pour la troisième le Sacristain (lequel avait toujours trouvé les portes fermées, et personne du tout), venant pour la troisième fois, vit des cierges allumés sur l'autel de la Sainte Vierge, et s'aperçut que l'image, qui avait auparavant le bras serré contre son fils qu'elle portait, l'avait pour lors étendu contre le milieu de l'Église, comme voulant montrer quelque chose. C'est pourquoi il s'en alla en diligence avertir le Gouverneur de la ville de tout ce qui s'était passé. Le Gouverneur y accourut avec plusieurs citoyens, et ordonna que l'on mît des bassins au même endroit avec des balles dedans pour reconnaître par le mouvement les effets de la mine, et le complot des ennemis. On ne demeura pas longtemps à juger qu'il y avait de l'entreprise. Partant on éventa aussitôt la mine, et rendit-on sans nul effet le dessein des ennemis de la France. Voilà ce qu'en dit la tradition. Néanmoins le Président d'Argentray, homme aussi pieux que savant, qui a fort curieusement écrit les Annales de Bretagne, n'ayant fait aucune mention du secours miraculeux dont je viens de parler, bien qu'il ait traité de la mine, et de l'invention du Gouverneur qu'il dit avoir fait mettre des bassins avec des balles dedans en divers endroits de la ville, je n'en puis bailler autre assurance à mon Lecteur, sinon celle d'un bruit commun, et d'un narré que dans la ville de Rennes, les pères, de longue main, ont coutume de faire à leurs enfants. L'image se voit encore aujourd'hui sur un autel de l'Église Saint-Sauveur avec le bras étendu contre le milieu de l'Église; mais de savoir si elle a été taillée de la sorte sans autre dessein, ou s'il y a eu du miracle, c'est ce qui serait malaisé.

Soissons.

XII. Il n'y a personne qui ignore le culte qui est rendu d'ancienneté à la très-glorieuse Vierge en la ville de Soissons en Picardie. Hugues Farsy, Chanoine de Laon, écrivit un livre environ l'an onze

cent et treize des merveilles quasi sans nombre que la même Vierge a faites en leur faveur, nommément arrêtant le cours d'une maladie populaire que l'on appelait les Ardents, qui était un certain feu malin qui les consumait tout vifs, et emportait une partie des habitants. Le même a rédigé par écrit un grand nombre de guérisons, et d'autres faveurs que la ville de Laon a reçues en considération de son ancienne piété, et de l'honneur que de tout temps elle a rendu au cercueil de la Sainte Vierge.

Tournay.

XIII. L'an treize cent quarante la ville de Tournay, l'une des plus affectionnées de la Flandre au service de la Sainte Vierge, ayant été assiégée par les Anglais l'espace de quarante jours, fut réduite à telle extrémité qu'il ne lui restait pas de quoi vivre pour plus de quatre jours. Dans cette grande perplexité, on fit une procession à l'Église de Notre-Dame, qui est aussi la Cathédrale, en laquelle on porta les clefs de la ville à la Sainte Vierge, la priant de la recevoir en sa spéciale protection, et de la secourir en la nécessité où elle était. Cette dévotion publique ne demeura pas sans effet; car avant que les quatre jours fussent expirés, les ennemis levèrent le siége, et la ville fut rafraîchie.

Malte.

XIV. Lise qui voudra ce qui a été dit de la ville de Malte au premier traité, et ce qu'écrit le docte Lipse (1) en faveur de la ville de Haut, où il apprendra que la Sainte Vierge, qui en est la protectrice, l'a plusieurs fois délivrée miraculeusement de l'invasion des ennemis, renversant leurs mauvais desseins.

XV. Bref, qui aurait entrepris, je ne dis pas de recueillir tout ce qui se pourrait mettre en avant sur ce sujet, mais d'en rapporter une bonne partie, il serait besoin qu'il parcourût toutes les villes de la Chrétienté, et nommément celles qui sont plus particulièrement dédiées au service de la glorieuse Vierge. Car je ne crois pas qu'on en puisse trouver une seule de qui la Reine de Bonté n'ait reconnu les services par quelque spéciale faveur. Mais le peu que j'en ai mis en avant pourra servir de montre, et suffira à mes intentions.

(1) Virg. Hall., c. VI et VII.

§ IV. — *De la Reconnaissance de la Mère de Dieu envers quelques Empereurs et Impératrices.*

I. Il est indubitable que jamais chose aucune, pour petite qu'elle fût, n'a été faite à l'honneur de la Reine du Ciel sans avoir été suivie de quelque faveur de sa part. Mais comme les actions des Grands passent avec beaucoup plus d'éclat et de montre, sur le théâtre de l'Univers, que les autres; ainsi les bons ou mauvais succès, les récompenses ou les peines qui les accompagnent, se rendent beaucoup plus remarquables. C'est pourquoi, ayant à discourir des Reconnaissances de la Mère de Dieu, j'en ai expressément mis à part quelques-unes qui ont été faites à de grands Princes et Princesses, non pour donner sujet à aucun de croire qu'elle fasse plus d'état d'un sceptre ou d'un diadème que d'un bon cœur, mais d'autant que les témoignages qu'elle leur a rendus d'une bienveillance réciproque sont plus signalés, à raison du rang qu'ils tiennent dans le monde; joint aussi que souvent ces personnes relevées ont des âmes plus nobles et des pensées plus généreuses que les autres, et qu'elles ont peine de se tenir dans la médiocrité, de quelque côté qu'elles se jettent.

Constantin.

II. Dieu verse pour l'ordinaire une certaine bénédiction sur les aînés, qui n'a pas manqué au grand Constantin, le premier des Empereurs Chrétiens. Ce prince, parmi plusieurs belles qualités qu'il eut, fut merveilleusement affectionné à la Mère de Dieu; à quoi ne servirent pas peu les bons avis de sa très-sage et très-dévote mère Sainte Hélène, de qui je parlerai peu après. Outre la noble ville de Constantinople, qu'il lui dédia solennellement, il lui bâtit encore la magnifique Église dont il a été parlé ailleurs (1), et se montra en tout et partout très-zélé défenseur de son honneur. Aussi, se publiait-il tellement son obligé, qu'il lui attribuait, après Dieu, tout le bonheur qu'il avait eu en tant de rencontres, et les victoires qu'il avait remportées. Saint Augustin (2) dit de lui de grandes choses en fort peu de mots, savoir est qu'il a eu l'honneur de faire porter son nom à une ville qui a suivi de près la Métropolitaine du monde, voire qui l'a devancée en ce qu'elle n'a eu nul temple d'idoles; qu'il a longuement et heureusement régné; qu'il a tenu et maintenu seul l'empire de l'univers; que ses victoires ont égalé en nombre ses combats; qu'il a vu tous ses ennemis à ses pieds, ses enfants sur son

(1) Tract. I, c. XII. — (2) Lib. V de Civit., c. XXV.

Trône et tout le monde assujetti à leurs lois; qu'il est décédé d'une mort naturelle, chargé d'années, de palmes et de mérites. Que saurait-on ajouter à ces beaux éloges, sinon le comble de tout le bonheur imaginable, c'est-à-dire qu'il a été Saint, et que l'Église l'honore comme tel?

Theodose le Jeune.

III. Théodose le Jeune, Prince né pour atterrer l'hérésie et pour abattre les restes du paganisme, ne pouvait manquer d'aimer tendrement la Mère de Dieu. Son excellent naturel l'y attirait d'une part, et de l'autre les sages conseils de la vertueuse Pulchérie, sa bonne sœur, de qui le rang viendra un peu plus bas. Surtout il fit des merveilles pour le Concile d'Éphèse, dont il sera parlé ailleurs; et le succès en fut si heureux que l'honneur de la Mère de Dieu fut alors maintenu et mis jusqu'à son plus haut point. Et la Sainte Vierge lui en sut si bon gré qu'elle contribua grandement à le rendre l'un des plus heureux Princes qui jamais ait porté la Couronne. Car il fut modeste comme une Vierge, austère comme un Religieux, chaste comme un Ange, dévot comme un Séraphin; il fut très-bien versé ès lettres divines et humaines; si sage et si considéré, que ses actions et ses paroles demeuraient toujours dans l'égalité; si débonnaire, qu'il eût voulu non-seulement sauver les vivants, mais encore ressusciter les morts; si miséricordieux, que toutes les misères des pauvres venaient à lui comme au père commun de l'Univers; si juste, qu'il faisait de son règne un âge d'or; si bien avec Dieu, que le Ciel combattait pour lui et foudroyait visiblement ses ennemis. Bref, détournez tant soit peu la vue d'un fâcheux accident que lui causa une pomme de discorde, et vous direz que son règne, qui a été de quarante-trois ans de bon compte, a été le règne d'un Saint.

Marcien.

IV. Marcien, son successeur et mari de sa sœur Pulchérie, est l'un de ceux qui ont vécu sans reproche parmi les Empereurs; et cette sage Princesse ne pouvait mieux rencontrer au monde pour mener une vie angélique sur terre. Il était naturellement enclin à la piété, à la justice et à la compassion envers les nécessités du genre humain, au reste vaillant comme l'épée. Car il avait été nourri toute sa vie dans les armées, et durant son empire, jamais barbare n'osa branler, tant il était redouté. Il ne put pas vivre longtemps après sa chère partie, qui l'avait devancé à prendre le chemin du ciel. Ils avaient ensemble édifié à la Mère de Dieu l'Église tant renommée des

Blaquernes, comme je dirai puis après traitant de Pulchérie, et lui avaient conjointement rendu plusieurs bons et agréables services; ce qui l'obligea à leur impétrer un règne si florissant et accompagné de tant de bonheur.

Léon.

V. La Vierge ne comble pas seulement les cours de prospérité; elle dispose de plus des Empires et des États en faveur de ceux qui la servent. J'en prends à témoin l'Empereur Léon, qui succéda à Marcien. Son sort, conduit par l'amoureuse providence de la Mère de Dieu, mérite d'être ici rapporté. L'historien Nicéphore (1) raconte que quelque temps avant la mort de Marcien, Léon, qui était encore simple soldat, tirant vers Constantinople, rencontra un pauvre aveugle qui s'était fourvoyé du chemin; et comme il était de nature fort humain et débonnaire, il le conduisit par la main, ôtant avec un admirable soin de devant lui tous les encombriers qui le pouvaient faire trébucher. Les chaleurs étaient excessives, de sorte que comme ils approchaient d'une forêt, où depuis fut bâti ce beau Temple, dont je parlerai incontinent, le pauvre aveugle mourant de soif et de langueur, et ne se pouvant plus soutenir, se jeta par terre, suppliant son conducteur de lui trouver vitement un peu d'eau, car il s'en allait défaillant. A ce mot, Léon double le pas, et comme il rôde le long de la forêt il entend une voix fort douce et agréable qui lui dit : Léon, de quoi te mets-tu si fort en peine ayant ce que tu cherches devant tes yeux ? Le voilà surpris d'une céleste frayeur, qui lui dérobe presque la connaissance, de sorte que plus il cherche, et moins il rencontre. Le Ciel en ordonnait ainsi, à ce que la Vierge lui parlât plus distinctement, comme elle lui fit, lui disant pour la seconde fois : Léon, qui dois bientôt être Empereur, en tel endroit de la forêt, parmi ces épais ramages, tu trouveras une fontaine assez trouble, au milieu d'un marais; puise de cette eau pour le rafraîchissement de l'aveugle, et prends de la boue pour lui oindre les yeux, au moyen de quoi il recouvrera la clarté. Connais au reste que je suis celle qui préside en ce lieu, et qui m'y plais de longue main, et bientôt tu connaîtras qui je suis. Qu'il te souvienne seulement, lorsque ce que je t'ai prédit sera arrivé, que tu me dresses ici une Église; car je désire y être servie et reconnue par les merveilles que j'y ferai. Ces propos achevés, Léon s'en va à grands pas vers son malade, lui portant les remèdes de sa double misère, dont alors il ne se souciait presque plus, car il semblait rendre les derniers abois.

(1) Lib. I, c. xxv.

Léon néanmoins, plein de courage et de confiance, lui présente l'eau qu'il a puisée, et lui frotte les yeux avec le limon qu'il porte en sa main, et soudain il reçoit la santé, la vue et le bonheur de voir sa Bienfaitrice avant toute autre chose; car au même instant la Vierge se trouva auprès d'eux, et les ayant remplis de douceur et de consolation, elle se retira dans la forêt. A peu de temps Léon fut fait Empereur, ainsi que la Vierge le lui avait prédit. Il gouverna l'Empire l'espace de seize ans, et laissa de si belles marques de sa piété et de sa valeur, qu'il peut être mis au rang des meilleurs Empereurs. Mais il n'eut rien tant à cœur que d'accomplir promptement ce que la Vierge lui avait ordonné. Car il lui érigea au lieu qu'elle avait désigné une somptueuse Église, qui fut appelée de la Fontaine, où longtemps après se sont faits des miracles de toute façon, et nommément par la vertu que la Vierge avait conférée à cette eau, comme je toucherai un peu plus bas parlant de l'Empereur Andronic le Vieux. Et l'historien Nicéphore, au livre quinzième de son histoire, chapitres vingt-cinq et vingt-sixième, assure qu'il en a écrit un livre tout entier. Il en bâtit encore une autre sur le bord de la mer, toute ronde en forme de tour; aussi était-ce son dessein que la Mère de Dieu servit de boulevard et de défense à la ville royale, comme elle fit tant qu'elle y fut honorée avec son Fils.

Zénon.

VI. A Léon succéda l'Empereur Zénon, de qui j'ai dit ailleurs (1) qu'il consacra à la Reine du Ciel le Temple de Cizico en l'Hellespont, jadis bâti par le commandement de l'Oracle, et auparavant dédié au culte profane et impie de la Mère des dieux. Cela joint avec la miséricorde envers les pauvres, que la Vierge lui avait laissée pour ressource parmi ses grands déréglements, fut la cause de son bonheur. Car comme un jour (2) une bonne femme se fut adressée à la Vierge, la suppliant ardemment de vouloir prendre vengeance pour elle de l'Empereur, de qui elle avait reçu quelque tort, la Mère de Bonté lui répondit : Je le voudrais bien, mais ses mains m'empêchent de le faire. Il y a quelque apparence que sa mort pleine de douleurs et d'incommodités servit à châtier les excès qu'il avait commis pendant son règne en diverses manières.

(1) Tract. I, c. XII. — (2) Prati spiritualis, c. CLXXV.

Justinien.

VII. Il ne se peut nier que l'Empereur Justinien n'ait été l'un des plus dévots de la Mère de Dieu qui se puisse rencontrer. Il l'avait choisie pour sa Dame et pour la Gouvernante de ses affaires, dont il ne pouvait lui-même assez admirer le bon succès. Le vénérable Sabas, Abbé nonagénaire, lui avait prédit qu'il reprendrait la ville de Carthage, et qu'il la ramènerait à la connaissanse de la vérité avec tout ce que ses prédécesseurs avaient laissé perdre par leur faute. Pour en venir à bout, sa Conductrice lui avait adressé deux Capitaines, qui étaient deux foudres de guerre, faisant trembler le monde devant eux, savoir est le grand Bélisaire et le brave Narsès, de qui j'ai naguère parlé (1). Aussi l'Empereur avait tant de sentiment de tous ces bienfaits, qu'il ne se pouvait contenter de lui édifier des Églises. Il en bâtit en Samarie (2) par l'avis de Saint Sabas, à Constantinople (3), en Jéricho (4), au mont Sina (5), en Antioche (6), à Carthage (7), contre le mont Caucase (8) et autre part; en quoi même il était si fortuné que le Ciel lui découvrait les mines de marbre, et les bois de haute futaie pour fournir aux matériaux, comme il lui arriva lorsqu'il élevait la magnifique Église de Jérusalem, que les habitants appelèrent la neuve. Il avait consacré son État à la même Vierge et les bons desseins qu'il avait pour le réformer; et elle de sa part bénissait toutes les entreprises de son serviteur. Que s'il se fût toujours tenu attaché à sa conduite, et qu'il ne se fût si fort et si mal à propos embarrassé dans le gouvernement de l'Église, il entrait en compétence avec les premiers Princes du monde.

Justin II.

VIII. Justin second, voyant le pitoyable état où se trouvait l'Empire lorsqu'il en prit possession, eut incontinent recours à la Mère de Dieu (9), lui dédiant la Synagogue des Juifs de Constantinople, afin de gagner par ce moyen ses bonnes grâces. La Vierge en sut bien avoir sa revanche. Car comme il eut dégénéré de ses bons commencements, il perdit aussi le sens sur la fin de sa vie. Mais elle lui vint au secours, et lui ayant rendu l'usage de la raison, le disposa à nommer pour son successeur le pieux et vertueux Tibère, et de plus

(1) § superiori. — (2) Ferreolus Locrius Mariæ Augustæ, lib. IV, c. VI. — (3) Procopius, lib. V de Justiniani ædificiis. — (4) Ibidem. — (5) Lib. II. — (6) Lib. VI. — (7) Niceph., lib. XVII, c. XIII et eodem Procopio. — (8) Cod., lib. I, tit. XXX. — (9) Theophanes, in Miscella.

lui bailla plusieurs salutaires avis, et surtout de faire pénitence des péchés qu'il avait commis.

Maurice.

IX. La vie de l'Empereur Maurice ressemble à une tapisserie historiée de diverses rencontres et de divers événements, tant bons que mauvais. Il a eu de grands vices aussi bien que de grandes vertus. Au moins ne peut-on pas nier qu'il n'ait été recommandable pour sa piété envers la Reine des Anges. Il en donna des preuves, dit Théophylacte en l'Histoire Mauritanique (1), en la guerre qu'il eut contre les Perses. Car il ne l'entreprit que sous la faveur de Marie, de qui le nom servait de mot de guet aux soldats. Elle de sa part ne manqua pas de reconnaître sur-le-champ cette confiance, lui mettant une belle et glorieuse victoire entre les mains. Et à ma partie ne doute nullement que ce ne lut la Mère de Dieu qui lui adoucit le cœur afin de prendre avec tant de résignation, comme il fit, la mort tragique de ses enfants et la sienne propre, n'ayant autre parole en bouche, lorsqu'elle lui fut dénoncée, que celle-ci : Seigneur, vous êtes juste, et votre jugement est équitable.

Charlemagne. — Origine de la coutume de couronner les Rois Romains.

X. Charlemagne, le vrai portrait d'un parfait Empereur, était singulièrement dévot à la Sainte Vierge, à qui il dédia quelques Églises, et nommément (2) en Sicambrie, à Munich et à Aix-la-Chapelle, où il voulut être enterré. Et comme il avait mis son affection à ce lieu qu'il appelait sa Chapelle Royale, aussi s'étudia-t-il de le rendre le plus auguste qu'il put. Il fit venir de loin des colonnes de marbre et de porphyre de grand prix et en quantité afin de l'embellir (3); il fit faire les portes et les balustres de bronze massif; il fit couvrir le toit de plomb. Il l'enrichit de plusieurs précieuses reliques qu'il eut de la Palestine, entre lesquelles était la chemise de la Sainte Vierge, à laquelle il fit faire une belle châsse d'argent doré. Et afin de rendre ce lieu d'autant plus célèbre, il impétra du Saint Père Léon III, qu'il la consacrât lui-même en personne; cérémonie qui fut faite l'an huit cent et quatre, le propre jour de l'Épiphanie, en présence d'un grand nombre de Princes et de Seigneurs, d'Archevêques et d'Évêques, dont il en convia tout autant qu'il y a de jours en l'année, c'est-à-dire trois cent soixante-cinq. Et Dieu montra

(1) Lib. V. — (2) Canis., lib. V de B. Virg. c. XXIII. — (3) Petrus Beck in Aquisgrano.

évidemment que cette action lui était agréable en ressuscitant deux d'entre eux à cet effet qui y avaient été appelés comme ils étaient encore en vie, mais qui étaient morts ensuite. C'est en cette Église qu'il continuait ses longues prières tant de nuit que de jour, ne trouvant aucun plus grand contentement que de traiter avec Dieu et avec sa sainte Mère. C'est là-même qu'il se rendait ordinairement pour célébrer les principales fêtes de l'année. C'est le lieu qu'il enrichissait des présents les plus rares qui lui étaient faits. Bref, la coutume qui se garde encore aujourd'hui de couronner les Rois des Romains, et de leur mettre la première fois le Diadème Impérial sur la tête en cette Chapelle, et devant l'Autel de la Vierge, vient de l'institution de Charlemagne; ce très-pieux Prince prétendant par là que ses successeurs ne prissent point autrement les rênes de l'Empire en main que sous la conduite et la faveur de la Mère de Dieu, et qu'ils se persuadassent que le vrai moyen d'avoir le dessus sur leurs ennemis, de ne se point enfler pour les heureux succès qu'ils auraient, et de bien gouverner leur Empire, était d'affectionner et de servir à bon escient la glorieuse Mère de Dieu. Quelques années après sa mort on trouva cet invincible Monarque dans son sépulcre comme s'il eût été vivant. Il était assis en son trône Royal, et avait trois petits reliquaires pendus au cou. Au premier, qui était en forme de croix, il y avait une petite pièce de la vraie croix; au second, qui était attaché avec une petite chaîne d'or, il y avait des cheveux de la Sainte Vierge; au troisième, une petite image de la même Vierge qu'on dit être ouvrage de Saint Luc. Le saint Empereur les portait allant à la guerre pour la rare dévotion qu'il avait à la Sainte Vierge, en qui après Dieu il avait mis sa principale confiance. Aussi l'aida-t-elle merveilleusement à le faire tel qu'il a été, c'est-à-dire à le rendre illustre en piété, en justice, en charité, en magnanimité, en conquêtes et en toutes sortes de vertus royales et héroïques; en un mot, à le faire grand parmi les grands.

Louis le Débonnaire.

XI. Son fils, Louis le Débonnaire, s'accompagnait de la Vierge partout où il allait, ainsi que je dirai plus à propos à une autre occasion (1); de sorte que sans son adresse il n'eût entrepris chose aucune. Aussi en quelque posture que ce soit que vous le considériez, vous le verrez toujours chargé d'influences célestes, et partout respirant le doux air des enfants de la Mère de Dieu. Il était sobre en son manger, modeste en ses habits, magnifique en ses dons, invincible ès

(1) Tract. IV, c. VIII.

combats, constant ès adversités, tardif à se mettre en colère, prompt à pardonner, facile à se réconcilier, dévot envers Dieu, respectueux envers le Saint-Siége, charitable envers les pauvres, équitable envers tous. Et jaçoit que l'exercice de patience ne lui ait pas manqué non plus qu'aux autres enfants du ciel, si est-ce que Dieu et sa bonne Mère l'ont tiré de tous les mauvais pas et l'ont toujours fait triompher des ennemis de son repos, ni plus ni moins que de soi-même.

Basile.

XII. Basile, surnommé le Macédonien, Prince sage et zélé à l'avancement de la gloire de Dieu et à la conversion des infidèles, était entré bien avant ès bonnes grâces de la Reine du Ciel, puisqu'elle lui donna l'un des plus fidèles serviteurs qu'elle eût parmi tous ceux qui maniaient les armes, c'était son Général d'armée, nommé André. Car, comme l'an huit cent quatre-vingt et six (1), l'Empereur eut reçu des lettres pleines d'insolence et de mépris, non-seulement de sa personne, mais encore de celles de notre Sauveur et de sa Sainte Mère, et de la Religion Chrétienne de la part du Prince des Sarrazins qui s'étaient établis à Tarse, ville de la Cilicie, la lecture en ayant été faite, et tout le conseil de l'Empereur étant rempli d'indignation, André ne fit autre chose sinon de se rendre à l'Église, et d'attacher ces lettres impies au col d'une image de Notre-Dame, lui disant : Sainte Mère de Dieu, vous voyez les indignités que ce Barbare a vomies contre la Majesté de votre Fils, contre la vôtre, et contre l'honneur de la Religion, et là-dessus faisant battre le tambour et sonner la trompette, il s'en alla contre ces mécréants sacriléges sous les auspices de sa Conductrice, avec tant de courage et de résolution, qu'il les mit tous en déroute.

Léon le Sage.

XIII. Il y a déjà quelque temps (2) que j'ai mis en avant les beaux traits de la piété de son fils Léon, dit le Sage, autrement Né dans la Pourpre, envers la glorieuse Vierge, et ne désire pas les répéter. Mais bien voudrais-je donner créance à une pensée que j'ai de lui, savoir est qu'ensuite de cette bonne volonté elle le rétablit sur le trône de l'Empire, d'où son père l'avait débouté. L'affaire se passa de cette sorte : Un magicien nommé Théodore de Santabar, sous l'apparence de sainteté et de divers faux miracles qu'il faisait, avait

(1) Baron., eo anno ex Curopalate. — (2) Tract. I, c. VIII, § 1. Baron., ex Curopalate, an. 879.

prévenu l'esprit de Basile, et l'avait envenimé contre son fils, sous prétexte qu'il avait eu dessein de le faire mourir, qu'il y avait déjà sept ans qu'il le tenait en prison, après lui avoir ôté toute espérance de succéder à ses États. Mais voyez l'intention du Ciel, qui se voulut servir de ce jeune Prince et mettre au jour son innocence. Il y avait un perroquet au palais de l'Empereur, lequel soit qu'il eût été appris de quelqu'un par une secrète providence de Dieu, ou que par les ressorts de la même providence il prononçât ces paroles sans avoir été enseigné, ne dit autre chose durant un espace de temps à mesure qu'il voyait quelque homme d'honneur entrer dans le palais, sinon ces mots (1) : Hé! hé! Seigneur Léon; ce qu'il disait de si bonne grâce et d'un accent si plaintif, que les Seigneurs de la Cour l'ayant ouï en furent émus à pitié, et se servant de l'occasion, firent entendre à l'Empereur ce qui se passait. Il le voulut ouïr lui-même, et fut attendri de ces paroles, de sorte que voilà Léon tiré hors de la prison, remis en l'amitié de son père, associé à l'Empire, et toujours parmi ces bienfaits, plus affectionné que jamais à faire honorer la Mère de Dieu, de quoi il donna des preuves évidentes lorsqu'il en eut plus de pouvoir.

Saint Henri Premier.

XIV. Il faudrait aller bien loin pour en rencontrer un semblable à Saint Henri premier, ou, selon que les autres l'appellent, second du nom, qui a déjà paru ci-dessus au rang des favoris de la Mère de Dieu (2). Car ce fut entre ses bras qu'il se jeta lorsqu'il entreprit (3) de garder perpétuelle virginité avec l'Impératrice Cunégonde, sa femme, afin qu'étant par ce moyen déchargés du soin qu'autrement il leur faudrait avoir de pourvoir des enfants, ils eussent Dieu et la Sainte Vierge pour héritiers de la meilleure partie de leurs biens. Ce qu'ils accomplirent si religieusement, qu'on trouve près de mille Eglises (4) fondées et dotées par cet heureux couple de Saints; et entre autres la belle et fameuse de Spire, et tout à fait digne de la magnificence d'un Empereur. Il est vrai qu'ayant été laissée imparfaite par la mort de Henri, elle donna occasion à Conrad, qui lui succéda, de rendre témoignage de sa piété envers la Vierge, la parachevant comme il fit. Je ne parle pas ici des pauvres filles qu'ils marièrent, de mille bonnes œuvres qu'ils firent; ce m'est assez de dire en général, qu'ils ne laissaient échapper aucune occasion de faire

(1) Baron., an. 886. — (2) Cap. IV, § 3. — (3) Glicas, IV part. Annal. — (4) Sigebertus Gemblacensis, de Viris illustribus, c. CXXXIX. Adobaldus Ultrajectensis Episc., in Vita S. Henrici.

paraître la dévotion qu'ils avaient envers la Reine du Ciel. Aussi puis-je dire en vérité que ce Prince reçut d'elle tant de faveurs, que si on considère les saintes œuvres qu'il a faites, il semble qu'il lui ait été impossible de vaquer à autre chose; d'ailleurs, si on veut prendre la peine de lire ses nobles entreprises, ses conquêtes et ses exploits, on jurerait qu'il a occupé tout son esprit au maniement des armes et aux exercices de la guerre. Voilà à quoi sert la dévotion de la Mère de Dieu.

Andronic le Vieux.

XV. Andronic le Vieux, quoique schismatique, trouvera ici place parmi les autres pour avoir été affectionné au service de la Reine du Ciel. Nicéphore Grégoras (1) raconte que comme Andronic le Jeune, son neveu, eut pris la ville de Constantinople, il entra en grande appréhension qu'il ne lui fît perdre la vie, car il n'ignorait pas ses menées et ses pernicieux desseins. Sur cette crainte, il eut recours à son asile ordinaire, c'est-à-dire à la Mère de douceur, et s'alla rendre à l'image de Notre-Dame de la Guide ou la Conductrice, qui était pour lors extraordinairement gardée dans la Chapelle du Palais Impérial. Là, se prosternant devant l'image, il supplia la Sainte Vierge avec larmes de le vouloir secourir en cette extrême nécessité. Cependant le jeune Andronic étant entré dans la Chapelle, n'eut pas plutôt fait sa prière devant l'image de Notre-Dame, qu'il se sentit tellement touché, qu'il parut de là en avant tout autre qu'il n'avait été. Car il parla à son oncle avec toute sorte de respect, lui donna courage, et défendit, sous de grièves peines, à ceux de sa suite que pas un d'eux ne lui fît mal. Quelque temps auparavant, il avait déjà expérimenté la faveur de cette secourable Princesse, ainsi qu'écrit le même Grégoras (2). Car se voyant réduit à une si grande extrémité de maladie que ses Médecins avaient assuré qu'il ne verrait pas le lendemain, et ses domestiques, croyant qu'il n'avait pas une heure à vivre, avaient apprêté tout ce qui était nécessaire pour ses funérailles, il lui souvint de la fontaine miraculeuse de laquelle j'ai parlé peu auparavant, traitant de l'Empereur Léon. Lors il demanda s'il pourrait, avant que de mourir, boire encore une fois de l'eau de la fontaine d'or, car c'était ainsi qu'on l'appelait. De bonne fortune Phaerasina, Dame d'honneur de l'impératrice, était en la chambre de l'Empereur quand il témoigna ce désir. Ce qui fit qu'elle s'avança, et assurant Sa Majesté qu'un de ses laquais avait apporté une

(1) Lib. IX Hist. — (2) Lib. V Baron., an. Christi 1328, num. 42.

bouteille de cette eau environ l'heure du souper, elle ordonna a une damoiselle qui la suivait de l'aller prendre. L'empereur ayant bu de cette eau, et s'en étant fait laver tout le corps, reposa jusques au matin d'un doux et agréable sommeil; le lendemain il s'éveilla d'assez bonne heure, et comme s'il fût revenu d'une longue et profonde extase, il s'écria d'une voix plus forte qu'auparavant : Loué soit Dieu. Son principal Médecin l'étant venu voir comme mort, le trouva sans fièvre et sans autre incommodité que d'une grande faiblesse, et lui ayant demandé comment il se portait? Dieu seul le sait, lui répondit l'Empereur. Cependant le Médecin lui ayant tâté le pouls pour la seconde et troisième fois, et n'y reconnaissant que des signes évidents de santé, ne s'en fiait pas à soi-même, tant il était étonné de voir qu'il fût revenu de si loin. La nouveauté lui donna sujet de faire appeler les autres Médecins de l'Empereur, qui tous demeurèrent ravis de ce qu'ils voyaient de leurs yeux. A peu de jours de là, on vit l'Empereur sur pied au grand contentement de tous ceux qui favorisaient son parti, et qui ne cessaient de rendre grâces à Dieu et à sa très-sainte Mère pour la santé et la vie qu'il avait redonnées à leur bon maitre. L'Empereur ayant chargé l'habit de Moine en cette sienne maladie, le porta, en reconnaissance de la faveur qu'il avait reçue, l'espace de près de deux ans, c'est-à-dire jusqu'à la fin de ses jours.

Matthieu de Cantacuze.

XVI. J'ai produit à un autre sujet Héraclius (1), sortant des batailles plein d'honneur sous la conduite de la Vierge qu'il servait, et j'attends une autre occasion pour parler des Empereurs Jean Zémiscès, Jean Comnénus, Frideric troisième, et d'autres qui ayant été recommandables pour leur piété envers la Vierge, ont aussi largement puisé dans la source de ses faveurs. Mettons fin aux discours des Empereurs par le très-sage Matthieu de Cantacuze. Il fut fils de Jean de Cantacuze, Empereur de Constantinople, et beau-frère de Jean Paléologue, aussi Empereur. Je ne vous saurais bien dire lequel des deux lui acquit plus de gloire, ou le courage et l'adresse qu'il fit paraître au fait des armes, ou la rare dextérité dont il donna de belles preuves au maniement des livres. Tant il y a que nonobstant son père, gagné, comme l'on croit, par les douces paroles de sa fille Hélène, femme de Jean Paléologue, il se laissa porter à promettre l'Empire à son beau-fils, au grand mépris et mécontentement de

(1) Cap. VI.

Matthieu, à qui il appartenait de droit. Mais depuis rentrant en soi-même, et reconnaissant la faute qu'il avait faite, il la voulut réparer de son vivant. Ainsi, à la sollicitation de tous les Grands de l'Empire, il ôta volontairement la couronne de dessus sa tête pour la mettre sur celle de Matthieu son fils, qui la reçut de Philothée, Patriarche de Constantinople, et fut de tous salué Empereur avec autant de réjouissance que son reculement non espéré avait auparavant causé de troubles dans les esprits de ses sujets. Néanmoins, comme la convoitise de régner est toujours appareillée à fouler aux pieds toute sorte d'équité, Jean Paléologue ne laissa pierre aucune à remuer jusqu'à ce qu'il se fût saisi de son beau-frère, et qu'il l'eût confiné dans une prison, chargé de menotes, et menacé de lui crever les yeux, s'il ne quittait les prétentions qu'il pouvait avoir à la couronne. Matthieu persista longuement en la résolution de perdre plutôt généreusement la vie que de renoncer lâchement à ses droits. Finalement le père, qui lui avait fait ce mauvais jeu, s'employa à le rhabiller au mieux qu'il put, et s'assurant qu'il trouverait toujours l'esprit de Matthieu plus traitable, il le porta par bonnes raisons, mais beaucoup plus par le poids de l'autorité paternelle, à faire preuve de son courage par un généreux mépris des honneurs plutôt que par une lâche poursuite. Matthieu, qui s'était toujours montré vrai fils, nonobstant les froideurs de son père en son endroit, lui témoigna à la fin que, non pas même pour un Empire, il ne lui désobéirait jamais. Ainsi il préféra une honorable retraite en laquelle il pût rendre ses devoirs à son père, au sceptre qu'il ne pouvait retenir qu'en les violant. Ce Prince, très-dévot et très-savant, avait eu dès son bas âge une inclination fort particulière à honorer la Mère de Dieu, aussi puis-je assurer qu'elle fit en son endroit l'office d'une très-bonne Mère. Car elle lui prépara le cœur pour supporter non-seulement avec patience, mais encore avec douceur, tant de traverses qu'il rencontra dès qu'il commença de paraître. Elle lui rendit la solitude plus agréable que toutes les Cours du monde; elle le reçut entre les bras de sa providence maternelle, et là lui fit tellement goûter les fruits du repos qu'elle lui avait moyenné, qu'une heure lui en était plus chère que tous les siècles entiers de la vie orageuse des Grands. Ce bon Prince, de son côté, se sentait infiniment obligé à sa Libératrice, à qui il confessait souvent, avec l'ancien Thémistocles, qu'il était perdu s'il n'eût été perdu, et pour preuve de ses ressentiments, il s'entretenait avec elle, il lui faisait mille caresses, il lui dédiait ses veilles et ses écrits. Bref, le désir qu'il eut que tous l'aimassent et la connussent comme lui, lui fit prendre la plume pour interpréter à son honneur le Cantique de

Salomon, en quoi il n'a pas moins témoigné d'affection à la rendre aimable, que d'esprit à rencontrer heureusement.

Sainte Hélène.

XVII. Il est désormais temps de dire un mot des Saintes Impératrices qui en ce haut fait de grandeur ont immortalisé leur affection et leur zèle à honorer et à faire honorer la MÈRE DE DIEU. Sainte Hélène mérite le premier rang. Son nom vivra malgré l'envie dans les Panégyriques des plus fameux Auteurs de l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe (1), de Théodore (2), de Nicéphore (3), et dans les écrits des Pères anciens, pour avoir été un parfait modèle de toutes les vertus, nommément de la piété à l'endroit de la Reine des Anges. Elle brûlait d'un ardent désir d'empreindre partout les marques de sa dévotion envers elle, et de lui dresser des Églises en tous lieux, aussi bien qu'elle avait fait en Gethsémani (4), en Bethléem (5), à Rome, à Naples et en tout plein d'autres endroits. De quoi la Sainte Vierge s'est montrée si reconnaissante, que l'esprit humain aurait peine de s'imaginer quelque chose qui pût être ajouté au bonheur de cette Princesse, mère du premier Empereur Chrétien et la merveille des Empereurs. L'éloquent et grave Saint Ambroise, ne pouvant trouver à qui la comparer, ose bien dire qu'elle a eu quelque ressemblance avec la Mère de l'Empereur du Ciel, sauf toujours le respect que nous devons à celle qui est la nonpareille en toutes ses perfections. La Vierge Mère, dit-il (6), a porté le Sauveur dans ses entrailles; Sainte Hélène a trouvé la Croix du même Sauveur dans les entrailles de la terre. Celle-là, à l'étonnement de l'univers, a fait voir aux hommes un Dieu incarné qui venait du Ciel pour les racheter; celle-ci, à la consolation du monde, a de nouveau érigé l'étendard du salut commun. Celle-là a été visitée de l'Ange pour réparer les dégâts de la première femme; celle-ci a été choisie par l'esprit de Dieu pour être la Mère du premier des Empereurs qui ait été Fils du salut, et en quelque façon Mère de tous les autres qui ont marché sur ses vestiges. Il n'est pas possible de monter plus haut.

(1) Lib. III de Vita Constantin., c. XLI, etc. — (2) Lib. Histor. Eccles., c. VIII. — (3) Lib. VIII, c. XXX, XXXI. Ruffinus, lib. I Hist., c. VII. — (4) Nicephor., lib. VIII Hist., c. XXX. — (5) Euseb., lib. III de Vita Constantin., c. XLVII. — (6) Orat. de Obitu Theodosii.

Sainte Pulchérie.

XVIII. Elle sera suivie de près de Sainte Pulchérie, la perle des Princesses, l'ornement de la Cour sainte et le riche joyau du Ciel. Cette fille aima la Vierge des Vierges dès son enfance, et pour témoigner l'inclination qu'elle avait à l'imiter en la garde de sa pureté, elle offrit à son cher Fils, l'unique Époux des Vierges, et à elle conjointement, sa virginité, aussitôt qu'elle fut arrivée à un âge capable de ce faire, et persuada la même chose à ses sœurs, qui toutes d'un même cœur, pour rendre leur offrande plus solennelle, présentèrent un Autel d'or enrichi de pierres précieuses en l'Église de Sainte-Sophie. Ayant commencé de gouverner l'Empire avec son frère Théodose, à l'âge de quinze ans, elle lui imprima bien avant dans l'âme la dévotion envers la Vierge, ainsi que j'ai dit ci-dessus, et de sa part, elle épia toutes les occasions qu'elle put rencontrer pour lui rendre quelque service. En particulier elle fit grandement paraître son zèle au Concile qui fut tenu à Éphèse contre l'impie Nestorius, ennemi juré de la Mère de Dieu, assistant en mille manières les Saints Prélats qui étaient assemblés, les aidant de ses conseils, les protégeant de son autorité et les secourant de ses moyens. Elle lui érigea trois Églises dignes de sa magnificence impérale, au rapport de Nicéphore et de quelques autres historiens (1). La première, à la place des Fondeurs, qui fut consacrée par Saint Germain, Patriarche de Constantinople, où se gardait la ceinture de la Bienheureuse Vierge, ainsi qu'un précieux trésor. Tous les mercredis de l'année l'on y célébrait une veille solennelle, et Pulchérie la visitait souvent à pied. La seconde fut nommée Notre-Dame de la Guide ou la Conductrice, pour un accident qui arriva quelque temps après qu'elle fut bâtie. Car la Sainte Vierge parla à deux aveugles qui étaient sur le chemin, et leur ordonna de s'aller rendre à son Église, ajoutant qu'elle leur servirait de guide, et que là ils recouvreraient la vue, comme ils le firent par effet. Cette Église fut renommée pour les riches dépôts que l'Impératrice y avait consignés, savoir est l'image de la Mère de Dieu qui avait été retirée par Saint Luc, et les langes du Sauveur qu'Eudoxie lui avait envoyés, ou à l'Empereur Théodose son mari, comme disent les autres, lorsqu'elle entreprit le voyage de Jérusalem. On y veillait d'ordinaire le mardi, et y voyait-on un grand abord de peuple qui accourait à cette dévotion. La troisième fut celle des Blaquernes, tant renommée parmi les

(1) Lib. XIV Eccles. Hist., c. II, et lib. XV, c. XIV.

anciens, bâtie sur le port de Constantinople et enrichie de toutes sortes d'ornements, mais beaucoup plus de sacrés linges dont le corps mort du Sauveur avait été couvert. La MÈRE DE DIEU n'eut garde de se laisser vaincre en libéralité. Car sans parler des vraies grandeurs de vertu et de sainteté dont elle l'avantagea par-dessus plusieurs autres, je puis dire sans difficulté que jamais femme ne fut plus honorée en sa vie, jamais plus glorieuse en sa mort. Elle gouverna l'espace de trente-neuf ans l'Empire le plus florissant du monde. Le grand Pape Saint Léon, Saint Cyrille, et les plus rares personnages de l'Orient et de l'Occident ont fait travailler leurs plumes à son honneur et en ont publié des merveilles. Ils l'appellent la Sainte, toujours Vierge, toujours Auguste, Vierge hors du mariage, Vierge dans le mariage, Fille d'Empereur, Femme d'Empereur, Maitresse des Empereurs, la Protectrice des Pontifes, la Gardienne de la Foi, le Rempart des Orthodoxes, l'honneur de l'Église et de l'Empire, la nouvelle Hélène, le nouveau Miracle du monde et l'exemple de la postérité. On lui a fait des acclamations ès Conciles, si magnifiques, qu'on ne saurait rien désirer de plus. Un peu devant sa mort, au Concile de Chalcédoine, l'on cria : Vive l'Impératrice très-auguste! vive Pulchérie! vive la nouvelle Sainte Hélène! Mon Dieu, gardez-nous la Sainte, gardez-nous l'Orthodoxe, gardez celle qui est Gardienne de la Foi. Enfin la voilà Sainte, et son nom inséré dans le Ménologe des Grecs et dans le Martyrologe Romain, le dixième jour de Septembre. Qu'y a-t-il de plus glorieux?

Eudoxie la Jeune.

XIX. Si la jeune Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, qui est cette brave Athénaïs que l'antiquité a tant estimée, et dont il sera parlé jusqu'à la fin du monde, s'est montrée soigneuse d'honorer l'Impératrice du ciel, nommément en la recherche qu'elle fit de ses reliques, étant en la Palestine, afin de les faire révérer selon leur mérite, la Mère de Bonté a bien su trouver le moyen de lui rendre le centuple d'honneur et de contentement. Car elle fut avertie du temps de son trépas par Saint Euthymius, Anachorète, ayant conversé avec les Anges de la terre et du ciel, détachée des soins et des affections du monde l'espace de onze ans qu'elle employa autour des saints lieux. Mourir comme une Sainte, après avoir vécu l'espace de vingt-neuf ans la première Princesse du monde et l'une des plus accomplies en beauté, en esprit, en savoir, que le Soleil ait jamais regardées, est-ce chose de si peu de conséquence?

Sainte Cunégonde.

XX. Je veux croire qu'il n'y aura personne qui, ayant remarqué ci-dessus Sainte Cunégonde, jointe d'esprit et de volonté au grand Saint Henri, son époux, pour honorer et servir la Sainte Vierge en toutes les façons possibles, ne juge quand et quand qu'elle a partagé avec lui les faveurs de la glorieuse Vierge. Ce néanmoins il en reste encore une qui lui est particulière, que je ne puis pas oublier, tant elle me semble relevée. J'entends celle qui lui fut accordée le jour qu'elle dit adieu au monde, foulant aux pieds les grandeurs de la terre. Cette sainte Vierge et Impératrice, après la mort de son mari, ayant fait bâtir un Monastère où il y avait une belle Église appelée Notre-Dame de Refuge, s'y renferma avec une sienne nièce, et avec quelques autres filles choisies, le propre jour de l'an révolu, et de l'anniversaire de Saint Henri (1). Ce fut un spectacle qui tira les larmes à tous les assistants, et qui combla les Anges de joie de voir cette grande Princesse, les Archevêques assemblés pour la dédicace de la nouvelle Eglise, après le chant de l'Évangile, et la présentation à l'offrande d'une pièce de la Sainte Croix, richement enchâssée, poser la pourpre Impériale, se revêtir d'une simple robe noire, qu'elle avait travaillée de ses mains, recevoir le voile sacré de la main du Prélat officiant, quitter de gaieté de cœur tout ce que le monde estime tant, et, en cette manière, se jeter à l'abandon entre les mains de la Mère des pauvres, pour la servir le reste de sa vie dans la maison qu'elle lui avait préparée en l'état de la sainte humilité. Fasse état du demeurant qui voudra, pour moi je prise plus cette reconnaissance que la MÈRE DE DIEU a rendue aux fidèles services de Sainte Cunégonde, que toutes les grandeurs imaginables que l'on me saurait alléguer.

§ IV. — *De la Reconnaissance de la Mère de Dieu envers quelques Rois et Reines, et autres Souverains.*

Clovis.

I. L'honneur est dû au grand Clovis, le Constantin de la France, l'un des premiers Rois Chrétiens et le vrai miroir des bons Rois. Saint Remi, son Père spirituel, qui chérissait tendrement la Sainte Vierge, planta cette dévotion bien avant dans le cœur de ce Prince;

(1) In Vita ipsius, 3 Martii.

de sorte qu'entre plusieurs autres choses qu'il fit à son honneur, il lui bâtit une belle Église à Strasbourg (1). De quoi elle ne fut pas méconnaissante, car elle accompagna son règne de tant de bonheur qu'il étendit lui seul les bornes de son État plus que tous les autres de la première race ensemble.

Dagobert.

II. Après lui, le Roi Dagobert, pour faire honorer et servir la Sainte Vierge en la même Église, lui assigna un Bourg entier (2), nommé Rubiac, avec ses appartenances. Ensuite de quoi la glorieuse Vierge lui donna la connaissance fort particulière de Saint Aubert, Évêque de Cambrai (3), l'un des meilleurs serviteurs qu'elle eût, à la considération duquel il fonda l'Église et le Monastère de Notre-Dame, que ce Saint Prélat gouvernait, et fit à sa suasion tout plein de bonnes œuvres qui lui firent ressentir la douceur de la Mère de miséricorde, tant en sa vie qu'après sa mort.

Saint Louis.

III. A peine trouvera-t-on le pareil de Saint Louis parmi les Rois, et ne sais-je si on en rencontrera un autre plus affectionné à la Mère de Dieu. Guillaume de Chartres, son Chapelain, écrit de lui qu'il assistait tous les jours à l'Office de la Sainte Vierge, ou, si les affaires l'en empêchaient, qu'il le récitait en son particulier (4). Tous les Samedis il traitait trois pauvres, après leur avoir lavé les pieds. Il lui dédia l'Église des Chartreux de Paris, avec le Monastère qu'il leur avait fait bâtir, logeant par un très-bon augure la Mère de Dieu dans l'ancien Palais des Rois de France. Il édifia la Sainte Chapelle (5) l'an douze cent quarante-huit; il avança l'ouvrage de la grande Église de Notre-Dame, dont les fondements avaient été jetés par Philippe-Auguste; et possible sera-t-il malaisé de rencontrer une province en France où il n'y ait quelque Église des Frères Prêcheurs, ou de Saint-François, dédiée à la Vierge, et bâtie par la magnificence de ce grand Roi. Je ferais tort à la connaissance publique si je voulais entreprendre de spécifier les faveurs qu'il reçut par suite de tant de témoignages de dévotion, puisqu'il n'y a personne qui ne sache le florissant état de la

(1) Bosius, lib. IX de Signis Eccles., c. IX. — (2) Canisius, lib. V de B. Virg., c. XXIII — (3, Fulbertus, in Vita S. Autberti. — (4) In Vita ipsius. — (5) Corrozetius, in Antiquit. Paris.

Monarchie Française, pendant un si long temps qu'il en porta la Couronne, et les bénédictions spirituelles et temporelles que le Ciel versa sur lui à pleines mains.

Robert.

IV. Le Roi Robert ayant été dévot et religieux jusque-là que de composer plusieurs Hymnes sur les principales fêtes de l'Église, et de les aller lui-même présenter sur l'Autel de Saint-Pierre, à Rome, en la présence du Saint-Père, ce n'est pas merveille qu'il ait eu une affection très-particulière à honorer la MÈRE DE DIEU. Nous en avons d'évidentes preuves ès Églises qu'il a bâties et fondées en divers endroits. De ce nombre sont (1) Notre-Dame des Champs près de Paris, Notre-Dame de Bonnes-Nouvelles près Orléans, Notre-Dame d'Étampes, Notre-Dame de Poissy, et quelques autres. En reconnaissance de cette pieuse affection la Sainte Vierge le favorisa d'une sage et vertueuse conduite, et s'entremit à l'enrichir de tout ce qui est requis en un grand Prince. Car il fut pieux, magnanime, tempérant, magnifique, débonnaire; en un mot, il fut assorti de toutes les qualités royales.

Charles V.

V. Charles V aima singulièrement Notre-Dame de Chartres. Il y allait de temps en temps pour lui recommander ses affaires; il lui fit plusieurs beaux présents. Il octroya que toutes les causes de cette noble Église fussent en première instance tirées au parlement de Paris. Il y fonda une messe qui se dit tous les jours à Prime, et trois qu'on dit pour les trépassés, qu'on appelle encore aujourd'hui les messes du Roi, nonobstant qu'il y ait en cette noble Église plusieurs autres fondations Royales. Le titre de Sage qu'il a mérité montre assez combien il fut chéri du Ciel et de quel œil il fut regardé de la Protectrice spéciale de la France. Je puis dire de lui, en un mot, qu'en toutes ses actions parut une rare piété, une grande prudence et une merveilleuse équité. Il fut vigilant en ses affaires, avisé en ses conseils, soigneux en ses entreprises, libéral en ses dons, tempérant en son vivre, courtois et majestueux en son abord. Il fut autant aimé des siens que redouté de ses ennemis. Édouard troisième, Roi d'Angleterre, disait de lui, qu'il n'y avait aucun

(1) Gaguinus du Tillet, etc.

Prince qui moins arma que lui, ni aucun qui lui donnât plus d'affaires.

Louis XI.

VI. Louis XI a immortalisé sa mémoire par plusieurs actions dignes d'un Prince de grand esprit et de grand courage, mais spécialement par sa dévotion envers la Reine du Ciel, de qui il portait toujours le portrait dans une médaille sur le repli de son chapeau. Il lui offrit en hommage le comté de Boulogne (1), et accompagna cette reconnaissance d'un cœur d'or du poids de deux mille écus, priant ses successeurs d'en vouloir faire autant à perpétuité. Il établit par tout son royaume la sainte coutume de saluer la Vierge trois fois le jour, au matin, à midi et au soir. Ce qui lui servit merveilleusement en temps et en lieu, comme remarque le sage Philippe de Commines (2), l'un des plus fidèles serviteurs qu'il eût, et témoin oculaire de ce qu'il raconte. Car elle lui disposa le cœur extraordinairement à recevoir de la main de Dieu les incommodités où il se trouva réduit avant sa mort. Elle lui fournit des sentiments de repentance et de dévotion qui faisaient fondre en larmes ceux qui le servaient; elle ordonna qu'il partit de cette vie un samedi, comme il l'avait lui-même prédit quelques jours auparavant, à ce que tous entendissent qu'il rendait l'âme entre les mains et sous la protection de celle en qui il avait toujours espéré; bref, afin de relever d'elle encore après sa mort, il voulut être enterré dans l'Église de Notre-Dame de Cléry, près d'Orléans, où il a fondé un honorable chapitre pour y faire à jamais chanter les louanges de Dieu et de sa très-immaculée Mère.

Charles VIII.

VII. Charles huitième, Prince doué de plusieurs bonnes qualités, témoigna l'affection qu'il avait envers la Reine du Ciel, faisant bâtir sur la Saône le Monastère de Notre-Dame des Anges en faveur des Pères Cordeliers; mais beaucoup plus en une action digne d'éternelle mémoire, qui a été couchée par écrit par les historiens, tant Italiens que Français. Étant entré par assaut dans Tuscanelle, qui lui avait fermé les portes à son retour de Naples, une jeune fille de bon lieu et d'une extraordinaire bonté se jeta entre ses bras comme un asile d'honneur pour assurer sa pudicité. Ce jeune Prince, à qui le sang bouillait dans les veines, fut surpris à cette rencontre d'une si

(1) Belleforestius, in Annal. Franciæ. — (2) In Gestis Ludovici undecimi, c. CXXXVI.

violente passion, qu'elle lui interdit tout discours. Néanmoins, comme par une spéciale providence de Dieu il eut levé ses yeux en haut, il aperçut un tableau de Notre-Dame qui était à côté de son lit. La fille l'ayant à même temps aperçu se jeta aux pieds du Roi, et lui serrant étroitement les genoux, le conjura par la saintété de la Vierge immaculée, en présence de laquelle ils étaient, et par l'affection qu'il lui portait, de la conserver à son fiancé et de ne pas attenter sur son honneur. Le seul aspect de la Reine de chasteté et les paroles de cette fille touchèrent si vivement le cœur de Charles, que non-seulement il ne lui fit aucun mal, mais de plus l'ayant dotée, il donna liberté à son fiancé et à tous ses parents qui étaient prisonniers de guerre. La Princesse du ciel a le cœur en trop bon lieu pour ne pas reconnaître une action provenant d'un si bon cœur. Elle lui fit part de ses faveurs en diverses occasions, mais nommément en le disposant à la mort, qui est le temps où pour l'ordinaire elle se montre plus secourable à ceux qui lui ont rendu quelque service. Il serait malaisé de trouver un Roi qui soit décédé avec de plus louables desseins, soit pour le règlement de la justice, soit pour la réformation de tous les ordres de son royaume, jusqu'à sa propre maison. Étant en son château d'Amboise, comme il menait la Reine son Épouse à une galerie qui regarde sur le fossé pour y voir jouer à la paume, il donna du front contre la porte, quoiqu'il fût d'assez basse taille, et s'offensa légèrement. Cela ne l'empêcha pas pourtant de se récréer doucement et de s'entretenir avec diverses personnes. Mais comme c'était la veille du jour des Rameaux, et qu'il s'était déjà par deux fois cette même semaine accusé de tous ses péchés à dessein de communier et de toucher les malades le lendemain, la plupart de ses discours ne furent que du salut de l'âme. La dernière parole qu'il dit pour lors, ce fut qu'il espérait désormais de régler tellement sa vie au niveau des commandements de Dieu, que moyennant sa sainte grâce il n'offenserait jamais plus sa souveraine Majesté par aucun péché véniel. Ayant fait cette protestation, qui est la plus chrétienne qu'une âme puisse faire en tel cas, pour épurée qu'elle soit, il tomba à la renverse d'une apoplexie, comme l'on croit. On le coucha au même lieu sur une méchante paillasse, qui d'aventure y fut trouvée, où il mourut avec tous les sentiments de piété dont il était pour lors capable, mais nommément invoquant par diverses fois la glorieuse Vierge, sa bonne et chère maîtresse, qui ne manqua pas de le secourir en une si belle occasion.

François Ier.

VIII. François premier fit paraître le zèle qu'il avait à l'honneur de la Sainte Vierge, en la rencontre que je vais dire. Ce Prince ayant appris qu'au milieu de sa bonne ville de Paris il y avait un Huguenot, lequel agité d'un esprit non moins impie que frénétique, s'était abandonné au désespoir jusque-là que de s'en prendre à la MÈRE DE DIEU et d'abattre la tête à une image laquelle la représentait, se persuada fermement que son royaume ne serait jamais assuré qu'on n'eût expié ce forfait par une satisfaction convenable. A cet effet, il ordonna une procession générale, où il se trouva lui-même en personne, à pied et tête nue, avec un flambeau à la main, suivi de Messieurs ses enfants, des Princes du sang, des Ambassadeurs, des Princes étrangers et de la Cour de Parlement. Comme on fut arrivé au lieu où cet attentat avait été fait, il posa de sa propre main une belle statue de la Vierge à la place de celle qui avait été décapitée, laquelle fut portée à l'Église de Saint-Gervais, et dite Notre-Dame de Souffrance. Comme on fut de retour à l'Évêché, les plus apparents du Royaume ayant été invités d'entrer dans la grande salle du Palais Épiscopal par le Roi, il leur fit un discours si plein de Majesté et de ressentiments dignes d'un Prince très-chrétien, qu'il n'y eut personne à qui il ne tirât les larmes des yeux, les soupirs du cœur et de la bouche, les acclamations et les protestations de vivre et de mourir en la Religion Catholique. Prince vraiment pieux, lequel, quand il n'aurait reçu autre faveur de la Sainte Vierge, en la reconnaissance de ce bel acte, sinon d'avoir été empêché de tomber dans les filets que ces impies lui tendaient avec leurs paroles charmantes, il y en aurait suffisamment pour charger ses autels de vœux et d'actions de grâces éternelles.

IX. Charles IX se montra tellement affectionné à Notre-Dame de Liesse, et la visitait si souvent, que le grand Cardinal de Lorraine, qui était aussi Archevêque de Reims, acheta la terre de Marchois, et y fit un beau bâtiment à un demi-quart de lieue de Notre-Dame de Liesse, afin d'y recevoir plus honorablement Sa Majesté, lorsqu'elle y viendra faire ses dévotions ordinaires. Le zèle que ce courageux prince fit paraître à la conservation de la Religion Catholique, est un témoignage assez clair du soin que la Gouvernante de l'Église avait de sa royale personne.

X. Je parlerai en un autre lieu de Philippe-Auguste, de Philippe le Bel, et de Philippe de Valois (1).

(1) Tract. VII, c. VII, § 3.

Louis XIII.

XI. Vive à jamais, entre les meilleurs Rois du monde, notre Louis XIII le Juste, et que son immortelle mémoire surpasse en douceur les plus agréables parfums et les concerts de musique les plus ravissants, puisqu'en lui se trouvent ramassées la valeur de David, la sagesse de Salomon, la sincérité d'Ézéchias et la piété de Josias. Comme David, il a reçu promesse d'en haut d'abattre les orgueilleux géants et de mettre à ses pieds l'insolence et la rébellion : avec la confiance qu'il a en Dieu, il a dompté les ennemis du ciel et les siens, et a d'autant relevé le nom Français, qu'il s'est abaissé sous la Majesté du Roi des Rois, lui rapportant l'honneur de toutes ses victoires. Comme Salomon, il a rehaussé son trône par sa sagesse, et a donné à connaître à tous que dès son jeune âge il était l'Oint et le Bien-aimé du Seigneur. Comme Ézéchias, il a toujours marché en la présence de Dieu avec un cœur droit et entier, et partout il s'est montré fidèle et souple aux divines volontés, à mesure qu'il les a reconnues. Comme Josias, il a renversé les autels sacrilèges, et au temps auquel l'impiété semblait vouloir tout empiéter, il a étendu les bornes de la Religion, et arboré partout l'étendard de la Croix. Ce sont les fruits de la bonne éducation qu'il a reçue de notre Bethsabée sans reproche, sa bonne Mère, et du vertueux Nathan, que le grand Henri lui avait donné pour Père de son âme, après s'être lui-même si bien trouvé de ses sages avis. Mais comme l'une des choses qu'ils avaient tous deux plus à cœur, était la dévotion envers la Reine du Ciel, aussi la lui ont-ils fait sucer avec le lait, et si avant imprimée, que dès lors il la choisit pour mère de son esprit, pour garde de son corps, pour chef de son conseil, pour guide de ses entreprises, pour Générale de ses armées, et pour Gouvernante de ses États. Ceux qui ont l'honneur de connaître plus particulièrement la tendresse de son cœur vraiment Royal envers cette Princesse, les devoirs qu'il lui rend tous les jours, et la peine qu'il prend à avancer son honneur, en peuvent parler plus pertinemment que les autres. Ce ne sera pas chose nouvelle de dire qu'il fait un singulier état de tout ce qui lui appartient; que tous les samedis lui sont autant de jours de fête, et que ses principales solennités sont les jours de la joie de son cœur. C'est pourquoi mettant à part tout cela, je me veux seulement arrêter à sa dernière action, laquelle, comme elle a tenu longtemps en suspens les larmes et les vœux de toute la chrétienté, ainsi a-t-elle causé autant de réjouissance en l'âme des gens de bien, qu'elle a jeté de terreur dans le cœur des méchants.

XII. L'hérésie comptait déjà près d'un siècle depuis qu'elle avait envahi la France, et une ville rebelle lui enflait tellement le courage, qu'il semblait que ce fût peine perdue de penser à l'en débusquer, lorsque Dieu en fournit les moyens à notre incomparable Louis par les menées de ses plus grands ennemis. Chacun de nous prenait déjà l'épouvante quand on commença de faire courir le bruit que le vingtième Juillet de l'année mil six cent vingt-sept, avait paru devant l'île de Ré une flotte anglaise de plus de six vingts voiles, attirée par les belles promesses que les ennemis de Dieu et du Roi lui avaient données de mettre les Léopards en la place des Fleurs de lis ès meilleurs endroits de la France, et d'y faire triompher la Religion prétendue d'Angleterre. En effet, tout favorisait en apparence leur puissante armée, les intelligences qu'ils avaient, tant avec les étrangers qu'avec les mauvais Français, le peu de préparatifs qu'il y avait pour les recevoir, et surtout la maladie du Roi qui le tenait dangereusement alité. Tant de mauvaises rencontres eussent abattu le courage de tout autre que de cet invincible monarque, de qui la confiance en Dieu ne se montre jamais plus évidemment que lorsqu'il semble que tout soit perdu. Parmi tous ces événements, il eut recours à la MÈRE DE DIEU comme à son asile ordinaire, moyennant un vœu qu'il fit à Notre-Dame des Ardilliers, tant pour le recouvrement de sa santé que pour l'heureux succès de ses affaires; vœu qui fut bientôt suivi de l'effet désiré, car le propre jour de l'Assomption de sa bonne Mère, il se sentit à pur et à plein libre de la double fièvre tierce qui l'avait jusqu'alors malmené; et cependant ceux à qui il avait laissé le soin de songer aux dangers présents, y donnèrent un si bon ordre, qu'il parut bien que le Ciel y avait travaillé. Dès lors ayant rendu son vœu, il mit entre les mains de la glorieuse Vierge le succès de ses entreprises, laquelle les conduisit avec tant de bonheur, qu'il faudrait n'avoir point de sentiment pour n'en être pas étonné. Il ne faut que lire la relation qui a été faite de ce qui s'est passé jour pour jour, pour être obligé de confesser que le Ciel combat pour ce prince, et qu'il y a presque autant de merveilles que d'événements. On remarque entre autres que le jour auquel il communia dans l'Église de Notre-Dame, qui était la veille du jour que la place devait être rendue, le premier secours y entra; et ce fut le commencement du bonheur qui depuis s'est répandu par toute la France. Au dernier voyage qu'il y fit, l'armée se trouvant en une très-grande difficulté, le secours lui vint tout aussitôt qu'il l'eut demandé à celle qui entend ses larmes ni plus ni moins que ses paroles. Il s'en alla communier à Notre-Dame des Vertus, et tout Paris le vit sortir du Louvre le Chapelet à la main et

la dévotion au cœur : il fit ce pèlerinage, qui est de plus d'une grande lieue, à pied, et avec de merveilleux sentiments de piété et de confiance envers la Reine du Ciel et la Protectrice de la France. Il les redoubla tellement pendant la sainte Communion, que toute la Cour fondait en larmes, et il ne se passa pas beaucoup de temps qu'on n'en ressentit les effets. Car le Ciel combattant pour le Roi, les ennemis prirent la fuite, et furent poursuivis de sorte qu'ils furent contraints de se retirer honteusement, après avoir enrichi nos soldats de leurs dépouilles, teint l'Océan de leur sang, et couvert l'île de leurs corps morts. Sa Majesté, pour faire connaître de qui elle tenait cette victoire après Dieu, envoya à Notre-Dame de Paris jusques à quarante-quatre drapeaux, qui avaient été pris sur eux le jour de Saint Martin, Patron et Tutélaire de la France, qui y furent reçus avec tant d'actions de grâces et de signes de réjouissance publique, qu'on eût dit qu'en un même jour l'on renouvelait la mémoire de tous les avantages que la France a remportés sur l'Anglais en tant de diverses rencontres.

XIII. Les faveurs de la Mère du Dieu des armées ont été encore plus loin. Car comme il était humainement impossible d'exterminer l'hérésie sans abattre l'orgueil de cette superbe Babel qui lui servait de retraite et de rempart, elle a armé le cœur du Roi d'une patience faite à l'épreuve de toutes les incommodités qu'un siége de treize mois peut traîner après soi. Elle a fourni des inventions pour la boucler, qui sembleront incroyables à la postérité, alors qu'elle les considérera d'un sens rassis. Elle a dissipé les troupes ralliées, et les nouvelles forces d'outre-mer. Elle a fait évanouir les desseins de ceux qui prétendaient troubler notre repos. Bref, elle a tant fait, qu'au jour même auquel elle est honorée dans l'Église avec tous les bienheureux de là-haut, en cette année mil six cent vingt-huit, elle l'a conduit par la main dans le donjon de la révolte, et a rangé ses ennemis à ses pieds, contraints d'implorer la miséricorde de celui de qui ils avaient mérité la justice, de crier : Vive le Roi! ès mêmes places ou mille fois ils avaient offensé sa bonté. C'est ainsi que la France voit aujourd'hui son glorieux Monarque chargé de palmes et de lauriers; et cette Rochelle bravache, laquelle avec ses tours et bastions se moquait des menaces et des armées de tant de grands Rois, ne sera désormais qu'un simple bourg, et sur les forts qui devaient combattre les siècles, le pauvre laboureur conduira paisiblement sa charrue. Mais possible viendra le temps qu'elle se glorifiera davantage du titre de Bourg de Marie, la Conquérante des villes, qui lui est échu par bonheur, que des noms les plus spécieux que la vanité et l'insolence lui pourraient donner. Ce prince, toujours

reconnaissant, ne fut pas plutôt entré dans la ville, qu'il ordonna qu'on y bâtit une belle Église à la Sainte Vierge, sous le nom de Notre-Dame de la Victoire; et il ne voulut pas sortir de là qu'on n'en eût jeté les fondements, et que lui-même, de sa main royale, n'y eût mis la première pierre. Plaise à toute-puissante Guerrière continuer si heureusement sa favorable protection sur les armes de ce grand Prince, que bientôt nous voyions l'impiété atterrée, et le peuple Français réuni en la sincère profession d'une même foi et en la fidèle obéissance d'un même Roi.

Alphonse II.

XIV. Parmi les Rois d'Espagne, Alphonse second, surnommé le Chaste, et communément appelé Saint, avait une dévotion si particulière envers la Mère de Dieu, dès son jeune âge, qu'il se confiait entièrement en elle, et n'entreprenait rien que sous sa conduite; de quoi il reçut des avantages nonpareils. Car elle le rétablit sur le trône de son père Froïla, qui l'avait laissé fort jeune, d'où Maurogat, son oncle, avait pris sujet de se servir du temps (1) et de s'emparer de le Couronne. Elle l'assista en une grande quantité de batailles qu'il donna contre les Maures et contre les Sarrazins, et nommément l'an sept cent nonante trois (2), où leur Roi Mugaït demeura sur la place avec plus de septante mille des siens, que la Sainte Vierge, qui paraissait au milieu des étendards d'Alphonse, remplit d'effroi et de confusion. Ainsi avait-il entrepris cette guerre pour la défense de la chasteté des pauvres filles du pays qui était en proie à ces vilains Barbares. Bref, en peu de temps elle rendit le nom d'Alphonse si illustre partout, que le grand Charlemagne rechercha son alliance (3), et lui donna sa sœur Berthe en mariage. Mais le comble des faveurs de la Vierge Mère fut qu'il vécut avec sa femme comme si elle eût été sa sœur (4), d'où il a mérité le nom de Chaste. Et afin que la postérité connût qu'après Dieu il attribuait toutes ces faveurs à la Reine du Ciel, il lui bâtit une très-belle Église à Oviédo (5), qu'il enrichit de plusieurs colonnes de marbre, de grande quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses; et là-même il choisit sa sépulture, et après lui plusieurs autres Roi ses successeurs. Il porta la couronne l'espace de cinquante-deux ans, accompagnant le bonheur de son règne de mille marques

(1) Baron., an 790 ex Tudensi et aliis. — (2) Baron., ex anno. — (3) Baron., ibid. — (4) Volaterranus, lib. II Anthropolog. Mariana, lib. VII de Rebus Hispaniarum, c. IX. Baronius, etc. — (5) Mariana, lib. VII cit., c. XII et XVIII. Rodericus Ximenez, lib. IV, c. VIII et XVII.

de sainteté. Le Ciel même lui en rendit témoignage. Car comme un jour (1) il eut mis à part quelques lames d'or qu'il trouvait extraordinairement belles et luisantes avec un grand nombre de pierres précieuses, pour en faire une croix qu'il voulait offrir à Dieu et à la Sainte Vierge, au sortir de la Messe, peu avant son dîner, se présentèrent à lui deux Anges en habits de passants, qui se disaient être bons orfévres. Le Roi, sans penser plus avant, leur met en main son or et ses pierreries, leur recommandant de faire quelque chose de beau, et leur assigna un logis pour se retirer. Comme il est à table il se va aviser qu'il a mis ce trésor ès mains de personnes inconnues. Il ordonne incontinent à l'un de ses Gentilshommes d'aller voir ce que font ces orfévres. Le courtisan ayant ouvert la porte de leur chambre, la trouve pleine d'une lumière céleste, et vient vite rapporter au Roi ce qu'il a vu. Le Roi se lève aussitôt de table pour voir de ses yeux la merveille. Il entre, il aperçoit la lumière, et ne trouve rien dans la chambre sinon sa croix qui était miraculeusement achevée. Peu après il la fit porter solennellement dans l'Église d'Oviédo comme un précieux gage de la bienveillance du Ciel. A la fin il reçut le sceau de tant de caresses par une fin sortable à sa vie plein de douceur, et parfumée de l'agréable odeur de toutes les vertus.

Jacques le Conquérant.

XV. Jacques premier, roi d'Aragon, surnommé le Conquérant, étant encore jeune, et ayant reçu le Royaume de son père, Pierre second, en fort pauvre état, fit tant par sa prouesse et par la conduite de la Sainte Vierge, qu'il retira des mains des Sarrazins trois beaux Royaumes, et laissa à son successeur un bon nombre d'États bien établis, et pleins de trophées que la Glorieuse Vierge, comme il publiait partout, lui avait mis entre les mains. En mémoire de quoi il lui fit bâtir plus de deux mille Églises. Ce qui serait très-malaisé à croire s'il n'était confirmé par plusieurs Auteurs (2) dignes de foi, dont la plupart maintient absolument qu'elles furent toutes dédiées à la Sainte Vierge; les autres disent avec division à Notre-Seigneur ou à sa très-sainte Mère.

Philippe II.

XVI. J'aurais grand tort si, traitant des Rois d'Espagne qui se sont rendus recommandables pour l'affection qu'ils ont eue envers la

(1) Baron., ex Tudensi an. 791. — (2) Hieronymus Paulus Barcinonens., in Catalogo Regum Aragoniæ. Bernardinus Gomesius, lib. 1 de Reb. gestis Jacobi primi Aragonia Regis. Hieronymus Blanca. Cæsar Augustanus, Commentar. Regum Arag. ad 1235, etc.

Reine du Ciel, je passais sous silence Philippe second, de qui la rare piété mérite un éloge éternel. Ce prince eut une dévotion fort particulière à Notre-Dame miraculeuse qui est au Royaume d'Aragon, dans un Monastère de Saint-Benoît qu'on appelle Valvanerez, et fonda sept lampes d'argent qui brûlent tant de nuit que de jour devant l'image de la Sainte Vierge. En son voyage d'Aragon étant tombé malade dans un Monastère de l'Ordre de Saint-Jérôme, que l'on nomme de l'Etoile, il voulut que de deux en deux jours on allât querir de l'eau de la fontaine de Valvanerez, laquelle sort du pied d'un chêne dans lequel l'image miraculeuse fut trouvée. Il n'en voulut point boire d'autre pendant sa maladie, non pas même manger du pain qui fût pétri d'autre eau que de celle-là. Philippe III, son fils, qui l'accompagnait en ce voyage, en action de grâces de la santé rendue à son père, offrit à la même Vierge deux belles couronnes de lin or, l'une pour le petit Jésus et l'autre pour sa Sainte Mère. Le même Philippe II donna pour une fois dix mille ducats à l'Eglise de Notre-Dame du Mont-Serrat, à celle de Notre-Dame de Guadalupa vingt mille, et mille ducats de revenus. Il fit de grandes charités aux Religieux de Saint-Dominique à cause de la petite Chapelle de Notre-Dame d'Atocha, qui est hors des murailles de Madrid. En la longue infirmité dont il mourut il eut toujours au pied de son lit l'image de la très-sacrée Vierge, à laquelle il s'adressait souvent avec de si doux sentiments, qu'il tirait les larmes des yeux de tous ceux qui étaient près de lui; aussi pour l'ordinaire fondait-il lui-même en larmes de dévotion. Quatre jours devant que de mourir il ordonna à un de ses Chambellans de tenir prêt un cierge de Notre-Dame du Mont-Serrat, avec le Crucifix qu'il avait hérité de son père Charles V, qui fut le même qu'il laissa encore à Philippe III, son fils. Il avertit aussi du temps auquel il le lui fallait donner, et tenant le Crucifix d'une main et le cierge allumé de l'autre, et baisant tantôt l'un tantôt l'autre, et se recommandant chaudement à Jésus et à Marie, où il avait mis toute confiance, il rendit son esprit à Dieu. Il ne faut que lire la vie de ce Prince, qui a été véritablement grand, pour avouer que la Sainte Vierge ensuite de sa rare piété l'avait reçu en sa singulière protection, et qu'elle accompagnait ses desseins d'un extraordinaire bonheur, comme le témoignent assez les grandes et signalées victoires qu'il a tant de fois remportées sur les Maures et sur les Turcs.

XVII. Philippe III a autant travaillé pour l'avancement de l'honneur de la très-sacrée Vierge qu'aucun de ses prédécesseurs. Je ne parlerai ici que du zèle qu'il a fait paraître à promouvoir l'affaire de l'Immaculée Conception; en quoi il ne se peut nier qu'il n'ait

singulièrement obligé la Chrétienté. Toute cette poursuite, en laquelle on a depuis remué ciel et terre, vint de fort petits commencements. Car l'an mil six cent quatorze, quelques-uns qui à Séville avaient parlé assez licencieusement en public contre l'honneur de l'immaculée Conception, donnèrent sujet à certaines personnes zélées d'en montrer du ressentiment. Parmi ceux-ci, Matthieu Vasquez, et Bernard de Toro, Prébendiers de la noble Église de Séville, sont dignes d'une éternelle mémoire pour avoir fait par plusieurs années et en cour de Rome, et ailleurs, tout ce qui se pouvait faire par des personnes de leur condition. Ce qui d'abord réveilla le monde, ce furent de petites chansons spirituelles à l'honneur de l'Immaculée Conception, qu'ils furent imprimer sur le commencement de l'année 1615, pour les distribuer aux enfants, afin d'abolir par ce moyen la mémoire des chansons profanes dont on remplissait les rues et les maisons particulières. Mais, dans peu de temps, le goût en vint aux plus grands, de manière qu'il ne se trouvait presque aucune maison en Espagne qui n'eût quelqu'un de ces imprimés, et où l'on ne chantât ces Odes sacrées. L'opposition que quelques personnes formèrent à l'encontre de cette dévotion sous prétexte de nouveauté, fut comme de l'huile jetée dans le feu, qui servit à l'embraser davantage, de sorte que l'on n'entendait parler que de processions instituées pour honorer ce mystère, de prédications tendant à échauffer l'affection du peuple, et de réjouissances publiques, où les villes et les compagnies les plus honorables faisaient entre elles à qui mieux. Plus cette ferveur éclatait, plus les émotions croissaient, et les esprits s'échauffaient de part et d'autre. Enfin les plaintes de divers Prélats ayant été portées au Roi, il fut sollicité à rechercher les expédients pour obvier à de plus grands maux, que l'on avait sujet d'appréhender si les affaires ne recevaient quelque éclaircissement. Le Roi, qui était assez porté de soi-même à procurer l'honneur de la Mère de Dieu, moyenna premièrement une Conférence, qui tint depuis juin jusqu'en septembre, où la question fut vivement débattue, et les voies d'union recherchées en vingt séances de bon compte, présidant cette très-illustre assemblée Antoine Cajetan, Archevêque de Capoue et Nonce Apostolique en Espagne, délibérant l'Archevêque de Saint-Jacques en Galice, l'Évêque de Cuença et plusieurs autres Prélats des plus signalés du Royaume, qui tous conclurent unanimement que le Roi ne pouvait rencontrer de plus belle occasion pour faire preuve de sa piété et de l'affection des Rois Catholiques ses prédécesseurs envers la Mère de Dieu, que de faire instance à sa Sainteté, afin qu'il lui plût décider en dernier ressort l'article de la Conception. Le Roi s'y porta de toute son

affection : mais le Pape Paul cinquième ne jugea pas qu'il fut pour lors à propos de faire autre chose que de renouveler les Constitutions de Sixte quatrième et de Pie cinquième, qui laissaient le monde en liberté de suivre l'une ou l'autre opinion, avec défenses néanmoins très-expresses de censurer ou de qualifier le contraire. Cette Bulle fut expédiée le six juillet de l'an mil six cent seize.

XVIII. Mais l'expérience ayant fait toucher au doigt que ce premier Bref n'était pas suffisant pour obvier à plusieurs inconvénients qu'on voyait naître tous les jours, le Roi envoya un Ambassadeur extraordinaire à Rome, chargé de lettres à Sa Sainteté et à tous les Cardinaux de la Congrégation générale de l'Inquisition, par lesquelles il les priait instamment de vouloir mettre fin aux différends qui croissaient tous les jours non-seulement en Espagne, mais encore en divers autres endroits de la Chrétienté, par une résolution précise de l'article de la Conception, puisqu'il n'y avait point d'autre moyen d'arrêter les esprits altérés. Autant en firent Madame Marguerite, Tante du Roi, les Archevêques de Tolède et de Séville avec leurs Chapitres, les Évêques de Cuença, de Valladolid, d'Osma, et peu après la Sérénissime Reine de France, fille du même Roi; et comme tout retardement semblait long à l'esprit du Roi, saintement passionné pour la querelle de la Reine du Ciel, il usa encore de recharge, et écrivit de nouvelles lettres tant au Pape qu'aux Cardinaux, lesquelles enfin émurent Sa Sainteté à faire une seconde Bulle, par laquelle il défendait sous de grièves peines à qui que ce fût d'avancer l'opinion contraire à l'Immaculée Conception, soit ès Prédications ou ès leçons, ou généralement en quelconque autre acte public. La Bulle fut dépêchée le trente et unième d'août de l'an mil six cent dix-sept. De vous représenter maintenant avec quel ressentiment et avec quelle démonstration de joie cette nouvelle fut reçue par toute l'Espagne, c'est chose qui surpasse mes forces. Seulement dirai-je qu'il semblait que ce fut la nouvelle de la liberté publique et du recourement de tout le Royaume. Car, depuis le sixième d'Octobre qu'elle arriva à Madrid jusqu'au huitième de Décembre, jour auquel l'Église célèbre solennellement la Fête de l'Immaculée Conception, on n'entendit par toute l'Espagne que carillons et cantiques d'actions de grâces dans les Églises, que processions dans les villes, que feux de joie et feux d'artifice sur les clochers et parmi les places publiques, que joutes et tournois en la Cour, que jeux et représentations ès théâtres, qu'assemblées et conjouissances ès maisons privées; bref, tout ce que l'on saurait imaginer de témoignages d'une réjouissance publique. Toutes les Universités, la plupart des Chapitres, des Colléges, des Confréries et

autres telles associations s'obligèrent par vœu exprès et solennel à maintenir cette créance ; et le nombre de ceux qui le firent en leur particulier fut presque infini.

XIX. Parmi tant de signes d'allégresse, le seul Roi avec quelques-uns des plus grands Prélats de son Royaume, témoignait assez qu'il n'avait pas encore son compte, et qu'il ne désisterait point de faire instance à Sa Sainteté jusqu'à ce qu'elle eût dit le bon mot et qu'elle eût fait passer cet article en détermination absolue. Le Roi ne laissa pas pourtant de remercier très-humblement le Pape et les Cardinaux ; mais aussi ne leur dissimula-t-il pas qu'il attendait quelque chose de plus, et qu'il avait confiance que celle de l'honneur de qui il s'agissait, conduirait l'affaire jusqu'à une dernière résolution. Dès lors il disposa une autre batterie pour tâcher d'ébranler l'esprit de Sa Sainteté. Ce fut une nouvelle ambassade, pour laquelle il fit choix premièrement de l'Évêque de Carthagena, puis après du Duc d'Albuquerque, Vice-Roi de Barcelone, qu'il chargea d'avis et de lettres écrites au Pape et aux Cardinaux, non-seulement par lui, mais encore par tous les Prélats, Seigneurs, Chapitres, Universités, Colléges et presque par toutes les religions de ses Royaumes, afin que par là Sa Sainteté connût évidemment quel était en tous ses États le sentiment général de l'Église. Pendant que les Ambassadeurs faisaient leur devoir à Rome, le Roi, qui voulait obliger en toutes manières la Reine du Ciel à lui vouloir du bien, écrivit à Don Jacques de Gusman, Patriarche des Indes, de lui envoyer la forme et les règles de la Confrérie de la Conception Immaculée, que Charles-Quint, aïeul, avait instituée à Séville, pour autant qu'il prétendait l'ériger en sa ville de Madrid en une magnifique Chapelle qu'il avait fait bâtir au Monastère Royal de Sainte-Claire, où l'Infante Marguerite, sa tante, s'était consacrée au service de Dieu ; à quoi le Patriarche obéit promptement. Ainsi toutes choses disposées, le Roi, les deux Princes ses enfants, les Infantes et tous ceux de la maison Royale, tous les Grands d'Espagne, les Vices-Rois, les Ducs, les Marquis, les Comtes et les autres Seigneurs de marque, plusieurs Colléges et Universités, cent quatre-vingts Monastères tant d'hommes que de femmes, et outre ce plus de vingt mille personnes de tout âge et de toute condition s'enrôlèrent en la Confrérie et présentèrent à Dieu leurs vœux de tenir à jamais la pieuse créance de l'Immaculée Conception, que l'Église leur permettait d'embrasser, et à laquelle elle témoignait tant d'inclination. Parmi ces glorieux desseins, Dieu ayant auparavant appelé à soi le Pape Paul cinquième, le Roi fut aussi invité à prendre possession d'un meilleur Royaume, le dernier jour de mai de l'année mil six cent vingt-un.

ayant fait amplement paraître à tous le regret qu'il avait de ne pas voir terminer l'affaire qu'il avait tant eue à cœur, de n'y avoir pas apporté, disait-il, assez de diligence et d'affection, ayant fait mille protestations d'y aller d'un autre pied à l'avenir si Dieu lui rendait la santé, et s'étant offert avec toute humilité à entreprendre le voyage de Rome à beau pied s'il croyait avancer quelque chose par ce moyen. Il est à présumer que la Mère d'Amour qui lui avait procuré tant de prospérité pendant sa vie, et lui avait en tant de manières fait connaître que son affection et les ardeurs de ses poursuites lui étaient agréables, n'aura pas manqué de reconnaître ses fidèles services tant en sa vie qu'après sa mort, lui rendant là-haut au ciel l'honneur qu'il s'efforçait de lui procurer en la terre.

Philippe IV.

XX. De plus, Philippe quatrième, à présent régnant, n'a pas moins succédé à l'affection de son père envers la Reine du Ciel, qu'à ses États. Peu après son avénement à la Couronne, il envoya Ambassadeur à Rome le Comte de Monterey, le chargeant de la commission de poursuivre l'affaire qu'il ne jugeait que commencée, ni plus ni moins que si c'eût été l'unique qu'il avait à traiter. A cet effet, il écrivit au Pape et à tous les Cardinaux, leur faisant toucher au doigt qu'on n'était pas allé assez avant pour terminer les différends, et les suppliant très-affectueusement de passer outre pour le repos de toute la Chrétienté. Les pressantes sollicitations qui furent faites au Pape Grégoire quinzième, qui succéda à Paul cinquième, le portèrent à donner un nouveau Bref, le vingt-quatrième de mai de l'an mil six cent vingt-deux, par lequel il défendit que nul de là en avant n'eût à maintenir l'opinion contraire à l'Immaculée Conception, non pas même ès colloques privés, et parmi les discours familiers. Depuis, le Roi n'a désisté de continuer ses instances vers Urbain huitième, à présent séant en la chaire de Saint Pierre, afin qu'il lui plût de dire le dernier mot que toute l'Église attend de sa bouche avec une incroyable affection. Il faut attendre le mouvement du Ciel, qui sait les temps de toutes choses et leur donne leurs périodes, et cependant espérer que la Reine du Ciel, pour de si bons services, regardera ce prince d'un œil favorable, lui accordera les bénédictions que le Pape Grégoire lui souhaita par son Bref du quatrième de juin de l'an mil six cent vingt-deux, et lui obtiendra la grâce de ranger les ennemis de l'Église à l'obéissance de la Foi.

Alphonse premier.

XXI. Joignons à la Couronne d'Espagne celle de Portugal, et commençons à parler de la piété des Souverains de ce Royaume par le premier qui a porté le titre de Roi. Ce fut Alphonse premier, Prince doué de toutes les qualités (1) qui peuvent rendre un esprit vraiment Royal. Je pourrais bien dire de lui que la Sainte Vierge le choisit au berceau et l'adopta sur le saint Autel. Car en son bas âge il fut fort disgracié de corps, ayant les cuisses et les jambes extrêmement tortues, et les talons se tenant l'un à l'autre; accident qui affligea démesurément le Comte Henri son père, lequel n'en attendait autre chose sinon de le voir attaché à une chaise, traînant une vie languissante, ce qui ne lui eût pas été moins fâcheux que la mort même. D'ailleurs le brave Égas de Monis, très-noble Chevalier, conduit par un secret instinct du Ciel, faisait toutes les instances possibles au Comte, à ce qu'il le mît entre ses mains. Parmi ses poursuites, la Sainte Vierge lui apparut en songe et lui ordonna de faire porter l'enfant au Mont Carquère, qui pend sur le fleuve Douro; que là il rencontrerait les masures d'une vieille Chapelle qui jadis lui avait été dédiée; que le lieu étant nettoyé, il y trouverait une sienne image et un Autel, et qu'après avoir employé une partie de la nuit en prières, il mît l'enfant estropié dessus l'Autel de la Chapelle. Elle ajouta de plus qu'elle lui en commettait l'éducation ni plus ni moins que d'un sien fils à qui elle voulait être bonne Mère, et de qui son bien-aimé Fils désirait se servir pour l'avancement de sa gloire et pour la ruine de l'impiété. Le vaillant Égas ayant accompli de point en point le commandement qui lui avait été fait du ciel, au bout d'un peu de temps l'enfant commença à jouer des pieds et des mains, et avec une joie extraordinaire témoigner ce qui lui était arrivé. Égas, qui avait toujours l'œil au guet, s'en prit aussitôt garde et incontinent ceux qui étaient avec lui y accoururent, tout le monde criant miracle, et ne cessant de bénir Dieu et la très-sacrée Vierge, qui avait moyenné une si prompte et si admirable guérison. Le Comte Henri ayant appris ce qui s'était passé, conçut une affection incroyable envers la Mère de Dieu, et connut par là que cet enfant était destiné à la défense des Autels et à l'avancement de l'honneur de la très-sainte Vierge, à qui depuis au même endroit il érigea une belle Église, avec un Monastère qu'il donna aux Chanoines Réguliers de Saint-Augustin.

(1) Vasconcellius, in Regibus Lusitaniæ Anacephalæosi I et II.

XXII. Alphonse ayant d'un côté devant les yeux les beaux exemples de la piété de son père et de son gouverneur, et de l'autre étant puissamment prévenu des bénédictions de douceur, allait tous les jours gagnant les bonnes grâces de sa bonne Mère et s'avançant en la faveur du Ciel; et la bonne Mère d'Amour de sa part en avait un soin si particulier qu'on le voyait croître à vue d'œil sous les favorables auspices de sa Gouvernante. Il conquit une infinité de villes et abattit je ne sais combien de fois les ennemis de Dieu et de l'Église. Entre autres, l'an mil cent trente-neuf il défit en la journée d'Orichia le Roi des Maures, Ismarus, qui conduisait une armée si effroyable, qu'on tenait que pour un Chrétien il y avait du moins cent infidèles. Le jour qui devança la bataille, le Sauveur se montra à lui attaché à la Croix et lui donna pour armoiries ses cinq plaies, dont depuis les Rois de Portugal ont toujours fait trophées; il lui promit aussi la victoire et la Royauté. Ce qui se vérifia bientôt après; car ayant battu cette multitude innombrable de Mahométans, il fut proclamé Roi par son armée victorieuse, titre qui lui fut depuis confirmé par le Pape Alexandre troisième, l'an onze cent septante et neuf. Une autre fois (ce fut l'an mil cent quarante-sept), assisté de quelques vaillants Capitaines Français, Allemands, Anglais et Flamands, il défit plus de deux cent mille Maures qui s'étaient saisis de Lisbonne et des environs et à diverses autres rencontres il les mit en vauderoute, jusqu'à en défaire le pays. Mais ce qui arriva l'an mil cent quatre-vingt et un n'est pas moins digne d'être connu. Car Alboiach, Roi de Séville, se prenant garde qu'Alphonse avait une foule d'affaires sur les bras et se voulant prévaloir de l'occasion, résolut d'attaquer Santarem avec une puissante armée de Grenadins qu'il avait levée. Alphonse se mit aussitôt en devoir de lui couper chemin; et pour se rendre plus digne de la faveur de sa bonne Mère et de l'assistance des Saints Anges, il passa en prières la nuit qui précéda la rencontre. Le lendemain, au plus fort du combat, plusieurs de ses soldats et de ses capitaines aperçurent un bras ailé qui suivait le Roi partout où il s'avançait, et faisait un tel dégât en l'armée ennemie que rien ne demeurait sur pied devant lui. Je ne saurais assurer si c'était le bras même de la très-puissante Conductrice, ou celui de Saint Michel, le Prince des Anges, qu'elle lui avait envoyé au secours; cela sais-je bien que peu de temps après, en reconnaissance de cette si extraordinaire faveur, il institua un ordre de Chevalerie, qui fut appelé de l'Aile, à cause qu'il avait pour marque une aile rouge dans un cercle d'or.

XXIII. Ce Prince aurait été trop insensible s'il ne se fût point évertué d'user de retour envers une si bonne Mère; aussi se

publiait-il partout son obligé, non moins par effets que par paroles. Il donnait à tous ses gens la dévotion de la Vierge, il allait droit à elle en toutes ses nécessités, et par diverses reconnaissances il protestait que l'honneur de toutes ses conquêtes lui était dû. Car après la journée de Santarem, il lui dédia l'Église qu'il fit bâtir à Alcobaça avec un beau Monastère qu'il donna à l'Ordre de Citeaux, et par même moyen tout le territoire qui est depuis Leiria jusqu'à la mer, Monastère qu'il fonda avec de si amples revenus et pour un si grand nombre de Religieux, qu'il en avait suffisamment pour chanter au Chœur les louanges de Dieu sans aucune interruption ni jour ni nuit. En outre il donna commencement à l'Église de Ceica (que son fils Sanchez acheva) sur l'accident que je dirai. Alphonse, étant un jour sorti de son Palais, tout pensif, cherchait à soulager ses ennuis le long du fleuve Mondego, lorsqu'on lui vint dire que non loin de là il y avait une ancienne Chapelle de la Vierge. Ce fut assez pour le faire résoudre à s'y acheminer bientôt; aussi ne pouvait-il avoir de meilleure rencontre pour décharger son cœur, que ce lieu où sa bonne Mère était honorée. Comme il eut pris le chemin pour s'y rendre avec ses gens, il arriva que l'un d'entre eux se mit à courir un lièvre à toute bride, lequel l'ayant tiré dans des broussailles, fut cause que son cheval le jeta sur un tronc d'arbre pointu, d'où on le retira tout froissé à dessein de le porter enterrer en la Chapelle voisine, d'autant qu'on ne lui donnait pas plus de vie que pour arriver jusque-là. Ce fâcheux accident renouvela la plaie du cœur d'Alphonse, qui commençait à se souder. Ainsi tout abattu il se rendit à la Chapelle, et là versa son cœur à l'accoutumée devant l'Autel de la Bienheureuse Vierge. Il n'y fut pas longtemps sans se prendre garde que son mal s'apaisait, et afin qu'il ne manquât rien à son contentement, voilà celui qu'on tenait déjà pour mort, qui commença de se remuer, de s'étendre peu à peu, de se servir de ses membres, et à la parfin il se leva sain et gaillard. Cette merveille donna sujet au Roi de jeter les fondements d'une belle Église au lieu de la petite Chapelle qu'il avait rencontrée; mais la mort le prévenant, il laissa à son fils le soin de la conduire à chef. Chose étrange de la bonté du cœur maternel de la très-douce Vierge! Car dès qu'une fois elle a pris quelqu'un en affection, elle ne l'abandonne jamais. Ainsi celui que vous avez vu jusqu'ici chargé de palmes et de lauriers, et comblé de félicité, arriva à une extrême vieillesse (car il mourut âgé de quatre-vingt et onze ans) toujours chéri des siens, redouté des ennemis, admiré d'un chacun pour son courage, pour sa justice et pour sa magnificence envers tous, bref pour les merveilles que Dieu opéra en lui et par lui, tant en sa

vie qu'après sa mort. Que pourrait-on ajouter à un semblable bonheur ?

Jean premier.

XXIV. En voici un autre qui vous mettra en peine de juger qui des deux a emporté le prix de la très-sacrée Mère de Dieu. C'est Jean premier du nom, surnommé de Bonne-Mémoire, deuxième Roi de Portugal. Ce prince était fils naturel de Pierre premier, aussi Roi de Portugal (1), et fut conduit à la Couronne par les voies d'une providence fort extraordinaire. Il naquit l'an treize cent cinquante, et lui fut donné pour Gouverneur Dom Nugnez d'Andrada, Chevalier d'Avis, à la sollicitation duquel Jean fut incontinent créé Grand Maître d'Avis. La Reine Éléonore, femme de Ferdinand premier, frère de Jean, laquelle haïssait Jean à mort, le tenait en la prison à Cuora, où elle s'était essayée de le faire mourir, si Dieu et la Sainte Vierge, qui prétendaient tirer de lui de signalés services, n'eussent détourné le coup. Après la mort de Ferdinand, Jean fut honoré premièrement du titre de Défenseur du pays, et puis incontinent de celui de Roi. Ce qui fit mal au cœur à Éléonore, femme de très-mauvais naturel, et la fit résoudre à appeler Jean de Castille, d'ailleurs prétendant à la couronne de Portugal, pour s'en emparer au plus tôt. En effet, il vint tout soudain avec une puissante armée, pensant surprendre Jean, qui ne faisait bonnement que sortir de la prison. Ce pauvre prince ainsi amassa, tumultuairement et comme il put, quelques troupes, mais qui n'étaient pas pour faire tête au Castillan, si le Ciel n'eût pris son parti. Aussi n'avait-il pas mis sa confiance ès mains de ses soldats, mais en l'assistance du bras tout-puissant et en la faveur de Marie, qu'il avait aimée tendrement, et choisie pour sa Dame et pour sa Mère, dès son bas âge. Il fit dire la Messe à la vue de son camp, et commanda que tous se missent en bon état, et en cette manière il vint affronter l'ennemi en une plaine située entre Leira et Algibarrola, la veille de l'Assomption de l'an treize cent quatre-vingt-six. Il prit bon augure de ce jour, et de la faveur de sa Protectrice, laquelle dans moins d'une heure lui mit la victoire entre les mains, par la mort de deux mille Castillans et par la fuite ou blessure des autres, sans qu'il en manquât des siens plus de cinquante. Le même jour, la nouvelle de la victoire fut portée à Lisbonne sans qu'on ait pu savoir par qui. Le Roi, pour n'être méconnaissant d'une si rare faveur, institua au plus tôt une procession solennelle, où lui-même alla à pied avec le Clergé et la

(1) Vasconcellius, in Regibus Lusitaniæ Anacephalæosi XII.

Noblesse, et avec un monde de gens. Devant lui marchaient quatre des principaux étendards qu'il avait gagnés sur l'ennemi, et un grand nombre de guidons qui devaient être appendus à la voûte de l'Église de Notre-Dame de l'Échelle, laquelle il avait fait bâtir. Et ce qui rendit la victoire heureuse de tout point, ce fut la conjouissance du Pape Boniface neuvième, qui confirmait à Jean le titre de Roi et le dispensait de son vœu de Chevalerie, à l'effet de se pouvoir marier pour le bien de son État. Le Roi se sentant chargé d'infinies obligations à la Mère de Dieu, lui bâtit de plus, au lieu où l'on avait donné le combat, une très-belle et très-magnifique Église, qui fut nommée Notre-Dame de la Bataille, avec un Monastère qu'il fonda en faveur des Pères de Saint-Dominique, avec une magnificence royale, afin qu'à perpétuité la Sainte Vierge y fût honorée.

XXV. La Reine du Ciel, qui au moindre sentiment que l'on montre de reconnaissance, a coutume de redoubler ses libéralités, et qui avait entrepris de rendre ce Prince glorieux devant Dieu et devant les hommes, lui donna une seconde victoire non moins considérable que la première. Et pour lui faire connaître qu'elle y mettait la main, elle en ménagea tellement la conduite, que le jour du partement fut le même que j'ai déjà dit, c'est-à-dire la veille de son Assomption. Voici comment le tout se passa : Dieu l'ayant béni non moins en enfants dignes d'un tel père, qu'en tout le reste que l'esprit humain met au rang des félicités, la pensée lui vint de se servir de l'occasion d'une réjouissance publique pour donner à trois d'entre eux, c'est à savoir à Édouard, qui depuis succéda à la couronne, à Pierre, qui fut Duc de Coimbre et de Montmajour, et à Henri, appelé le Duc de Visée, le collier de l'Ordre de Portugal en sa ville de Lisbonne, en présence des Princes et des grands du royaume. Mais un vieux Capitaine lâcha une parole qui mit le cœur au ventre à ces jeunes Princes, et eut de signalés effets; car il fut cause qu'ils remontrèrent au Roi leur père qu'il n'y avait point d'apparence de recevoir cet honneur, qui était le prix des plus hauts faits d'armes, sans avoir donné quelque preuve de leur valeur. A ce sujet ils demandèrent que pour servir d'exemple aux autres, et afin que nul de là en avant ne prétendît à une si glorieuse récompense sans mérites, il leur fut permis de passer en Afrique pour attaquer le fort de Ceuta, assis sur le détroit de Gibraltar. C'était pour lors la plus forte place qu'eussent les Maures, d'où ils passaient sans difficulté en Espagne, et d'où ils incommodaient extrêmement les Chrétiens; aujourd'hui il peut être nommé l'un des principaux boulevards de toute la Chrétienté. Le Roi se trouva tellement surpris d'une si

courageuse demande, qu'il ne sut pour lors faire autre chose, sinon bénir Dieu qui lui avait baillé de tels enfants, et admirer la générosité qu'ils montraient en un si bas âge. Mais après avoir mis la chose en délibération, et surtout après l'avoir ardemment recommandée à Dieu et à sa Conductrice, il fit une grosse armée navale sans que les Barbares se doutassent qu'elle dût fondre sur eux; et tous les préparatifs étant faits, il partit de Lisbonne avec ses enfants, ses Princes et sa Noblesse, la veille de l'Assomption, comme à un jour de bon augure pour lui. Ce ne fut quasi qu'une même chose la départie et la victoire. Car en moins de six jours ils arrivèrent à Ceuta, ils donnèrent l'assaut; ils défirent plus de deux mille Maures, les autres ayant été faits prisonniers de guerre ou contraints de prendre honteusement la fuite, sans que le Roi y perdît plus de huit des siens. Ainsi la forteresse gagnée, le premier soin du Roi fut de faire nettoyer la Mosquée des Sarrazins pour le Dimanche suivant, et la dédier à l'Impératrice du Ciel, sa Guide assurée et toujours victorieuse. Le Dimanche suivant; la Messe étant célébrée et le Sermon fait en actions de grâces, le Roi donna le collier de l'Ordre à ses trois enfants, qui avaient fait des merveilles à bien combattre. Ce fut une des plus augustes cérémonies qu'il fût possible de voir, laquelle s'accrut grandement par la réjouissance publique, par les vœux et les acclamations de toute l'armée dont les environs retentissaient. Avec le collier de l'Ordre, le Roi donna à chacun d'eux une épée greffée de pierres précieuses, que leur bonne Mère la très-pieuse Reine Philippe leur avait préparée avant sa mort, et accompagnée de mille bénédictions. Elle y avait de plus fait enchâsser du bois de la Sainte Croix, afin qu'ils se souvinssent qu'ils devaient beaucoup plus viser à étendre les bornes de la Croix et de l'Empire du Sauveur, qu'à conserver ou amplifier leurs États.

XXVI. Voyez-vous, mon cher lecteur, à quoi sert de présenter une bonne fois un cœur franc et bien fait à la Mère d'Amour? Remarquez-vous les faveurs qu'elle fait à semblables personnes, comme elle bénit leurs desseins, combien largement elle reconnaît les moindres sentiments de bonne volonté qu'ils ont pour elle? Ce n'est pas encore tout; car il faut que vous sachiez que cette Mère admirable, pour comble de ses faveurs, le tira de cette vie, plein d'années, de conquêtes, de gloire et de mérites, la veille même de son Assomption, pour lui témoigner que ce qui était advenu jusqu'alors n'était pas un cas d'aventure, mais une sienne providence fort particulière sur lui, pour qui elle avait choisi ce jour, non-seulement comme le signal assuré de plusieurs prospérités

temporelles, mais comme une prise de possession de la couronne éternelle qu'elle lui avait préparée en la participation des joies et des honneurs qu'elle-même reçoit dans le ciel. A vrai dire, la Sainte Vierge avait merveilleusement prévenu le cœur de ce bon Prince, comme il est bien aisé de voir. Mais il ne se peut dire de quelle affection il se portait à lui rendre réciproquement ses devoirs. Tous les jours il récitait l'Office de la même Vierge avec un sentiment de dévotion nonpareil, exercice qu'il recommandait à tous ceux à qui il voulait plus de bien. Il lui dédia trois belles et superbes Églises. La première fut celle de Notre-Dame de l'Échelle, à Lisbonne; la seconde celle de Notre-Dame de la Bataille, dont j'ai ci-dessus parlé, et où il est aujourd'hui inhumé; la troisième celle du Guimaran, communément appelée Notre-Dame de l'Olivier, à cause d'un olivier très-agréable qui croissait contre la voûte du chœur. Il semblait qu'il eût là logé ses amours et ses affections; car par deux diverses fois il alla visiter cette Église depuis Lisbonne à beaux pieds. Il y alla rendre ses vœux incontinent après la défaite des Castillans, et y offrit autant d'argent qu'en pesait son corps armé de pied en cap; il y appendit sa lance et sa cotte d'armes, il y présenta diverses pièces d'orfévrerie à plus de quatre cent mille écus; il y fonda un Chapitre composé de trente-deux Chanoines, à un chacun desquels il donna quatre cent cinquante écus de revenu, sans parler du plat de l'Évêque, qui est de deux cent cinquante mille écus. Il obtint plusieurs indulgences pour la rendre plus auguste, et l'ennoblit d'une foire franche pour toute l'Octave de l'Assomption, en mémoire des signalés bienfaits qu'il avait reçus la veille de l'Assomption. Voilà les combats de libéralité et de magnificence entre la Bienheureuse Vierge et Alphonse, son cher nourrisson.

Édouard premier.

XXVII. A l'imitation de ce grand Prince, Édouard premier, son fils et son successeur (1), onzième Roi de Portugal, s'affectionna tellement au service de la Reine des Anges, et au jour de sa triomphante Assomption, qui avait été si heureux à son père, qu'il ne fut jamais possible de lui persuader de choisir un autre jour que celui-là pour son Sacre, nonobstant que les Judiciaires et les Devins, dont le principal était un vieux rêveur Juif, l'assuraient que son règne serait malheureux s'il ne faisait élection d'un autre jour. Lui au contraire se roidit à engager à sa conduite la Reine des astres et

(1) Vasconcellius, in Regibus Lusitaniæ Anacephalæosi XIII.

la Mère des bonnes aventures, et à l'obliger par la confiance à le recevoir sous sa particulière protection. Ce qu'elle fit le rendant illustre en toute sorte de qualités qui peuvent relever un grand Prince pardessus le commun, c'est-à-dire en beauté, en bonne disposition corporelle, en force, en valeur, en esprit, en savoir, en éloquence, en sagesse, en réputation, en crédit, en enfants, bref en tout ce qui peut être humainement désiré, excepté une longue vie, laquelle lui fut enviée par des malveillants, qui lui en abrégèrent le cours au moyen d'une lettre empoisonnée, et le firent passer de cette vie à l'autre à l'âge de trente-sept ans, et au cinquième de son règne. Mais il est à croire que celle qui s'était chargée du gouvernement et de la conduite de sa vie, prévoyant quelque plus mauvais pas dans sa vie; le choisit au temps auquel il était autant mûr pour le ciel, qu'il était regretté en terre. Son corps fut consigné à la Sainte Vierge, et mis en son Église de la Bataille après qu'elle eut reçu son esprit entre ses mains, comme il est à présumer de sa rare débonnaireté.

Alphonse cinquième.

XXVIII. Cette dévotion envers la Mère de Dieu passa comme par héritage à Alphonse cinquième, fils d'Édouard. Il fut appelé l'Africain, comme jadis l'invincible Scipion, à cause des grands dégâts qu'il fit aux Mahométans d'Afrique, des villes et des victoires signalées qu'il emporta sur eux. Il fut seul qui tint bon en la Croisade que le Pape Callixte avait faite contre le Turc, lequel il attaqua l'an quatorze cent cinquante-huit, n'ayant du commencement avec soi que vingt-cinq mille hommes bien faits. Comme il ne s'était point jeté à ce dessein autrement que sous la favorable conduite de la Générale des armées de l'Église, aussi en reçut-il de grands avantages en mille rencontres. Avant que d'attaquer Azella, l'une des plus importantes places de la Barbarie, il fit vœu à la Sainte Vierge que si elle secondait ses bonnes intentions en la prise de cette ville-là, il se ferait relever en argent, armé de toutes pièces et à cheval, de la grandeur du naturel, pour servir d'ornement et de monument tout ensemble en quelque Église que serait dédiée à son nom. L'issue montra que la prière avait été agréée. Car il obtint la ville sans grande difficulté, et avec fort peu de perte des siens. Le nombre des ennemis défaits fut de deux mille, celui des prisonniers monta à cinq mille; les dépouilles, qu'il laissa toutes aux soldats, sans y toucher aucunement, arrivèrent à plus de huit cent mille écus. Il s'acquitta de son vœu incontinent après, s'offrant soi-même en argent en l'Église de Notre-Dame du Buisson, suivant la promesse qu'il en

avait faite. En outre, il édifia une belle Église à la même Vierge sous le titre de l'Assomption, parce qu'à tel jour la flotte était sortie de Portugal pour passer en Barbarie. Tant il est véritable que ce jour était heureusement fatal aux Princes de cette Royale maison. La nouvelle de la prise d'Azella ne fut pas plutôt portée à Tanger, que les habitants effrayés ayant amassé ce qu'ils avaient pu de leurs moyens, abandonnèrent la ville, de manière qu'Alphonse y entra sans coup férir. Je n'aurais jamais fait si je voulais décrire par le menu toutes les faveurs que ce Prince obtint du Ciel par le moyen de la dévotion héréditaire qu'il eut envers la Mère de Dieu. Il suffit de dire, en un mot, qu'elle aida à le rendre l'un des grands Princes qui se rencontrent dans les histoires. Car il fut doué d'un esprit vif et brillant, l'un des mieux disants de son royaume, grand amateur des lettres et des hommes savants, très-sobre en son vivre, très-chaste en ses déportements, très-courageux en la guerre, tardif à se mettre en colère, prompt à s'apaiser, affable à chacun, libéral envers tous, mais principalement envers les pauvres captifs, d'où il tira le glorieux titre de Racheteur des captifs. J'aurais de quoi m'entretenir plus longuement sur les autres Princes qui ont porté la même Couronne; mais c'est trop séjourner en Portugal, les autres royaumes nous attendent.

Saint Édouard.

XXIX. Saint Édouard, l'honneur d'Angleterre et le parfait modèle des bons Rois, n'avait pas encore passé les bornes de l'enfance lorsqu'il fut contraint de quitter son pays pour éviter l'orage des Danois, qui s'étaient précipités sur ses terres. Il se jeta incontinent sous la protection de la Mère de Dieu, qui le reçut à sein ouvert et en eut tant de soin qu'elle le rendit aux siens sain et sauf après que la tempête fut passée (1). Et jaçoit qu'il fût si doux et débonnaire qu'il n'y eût nul moyen de le faire fâcher, si lui acquit-elle tant d'ascendant sur l'esprit de ses sujets, qu'il ne perdit jamais un seul point de l'autorité qui est nécessaire à un bon Souverain. A la faveur de la même Vierge il garda perpétuelle virginité avec son épouse, et se rendit si illustre en toutes sortes de vertus, qu'il mérita d'être mis au nombre des Saints.

(1) Thomas Walsingh., in Hist. Anglicana.

Guillaume le Conquérant.

XXX. Guillaume, duc de Normandie, fut aussi appelé le Conquérant pour avoir subjugué l'Angleterre, dont il porta quelques années la Couronne. Il n'avait rien plus à cœur que le service de la Vierge, qui lui fit ressentir mille traits de sa bonté, spécialement sur la fin de sa vie. Car il souffrit grandement et au corps et en l'esprit; néanmoins il détrempait toujours l'amertume de ses souffrances avec la douce considération des peines que ses péchés méritaient, et avec la confiance qu'il avait en la Mère de miséricorde. Aussi mourut-il après avoir fait une confession publique de tous ses péchés, prononçant ces belles paroles (1) : Je me recommande humblement à la très-sainte Mère de Dieu, ma Reine et ma Dame, à ce que par ses prières elle me remette ès bonnes grâces de son fils mon Sauveur et mon Dieu.

Saint Boleslas V.

XXXI. Entre les lis de la Cour Sainte à peine en trouverons-nous un plus blanc ou plus agréable que le Saint Boleslas, Roi de Pologne. Il fut fils et serviteur très-affectionné de la Vierge Mère dès le berceau, et en donna diverses preuves pendant sa vie. Il reçut en considération de ses bons services un joyau du ciel d'un prix inestimable (2) : je veux dire la virginité, qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie avec sa femme Cunégonde ou Kingan, fille du Roi de Hongrie, ce qui lui acquit le très-illustre surnom de Chaste.!

Wladislas V.

XXXII. Le Roi Wladislas cinquième, qui décéda l'an quatorze cent quarante-quatre, eut autant de part que nul autre aux faveurs et aux bonnes grâces de l'Impératrice du Ciel, ainsi que de son côté il se rendit très-soigneux de la faire honorer et servir. Il lui dédia plusieurs Églises et Monastères, et elle le rendit plusieurs fois victorieux des ennemis de la foi. Après avoir emporté une signalée victoire sur les Prussiens, il lui bâtit un beau Monastère à Lubin en faveur des filles de l'Ordre de Saint-Sauveur, autrement de Sainte-Brigitte, qu'il nomma le Triomphe de la Vierge. Elle lui obtint la

(1) Baron., an. 1083. — (2) Chrometus, lib. VIII de Rebus et gestis Polonorum.

grâce du Ciel de convertir à la foi chrétienne plus de trente mille païens; et lui, pour ne point manquer de reconnaissance, lui fit construire une Église collégiale au même lieu, où auparavant ils gardaient et adoraient le feu qui ne s'éteignait jamais, et y fonda un si beau Chapitre, et si grande quantité de Chanoines et de Chapelains, qu'il n'y avait un seul moment, soit de jour ou de nuit, qu'on ne chantât continuellement ses louanges, aussi bien que celles de Dieu.

Saint Étienne de Hongrie.

XXXIII. Il y a longtemps que la Hongrie nous présente un Roi, de qui le Ciel avait fait choix avant même qu'il fût né, pour être l'exemple des bons Rois et le bien-aimé de la Mère des Rois. C'est Saint Étienne, de qui le seul nom servait de présage aux Couronnes qu'il devait porter, tant en la terre comme au ciel. Le traité suivant marquera en divers endroits les traits de son affection et de sa confiance nonpareille envers la Reine des Anges : pour le présent je mettrai seulement en avant les faveurs qu'elle lui a faites, et les reconnaissances dont elle a usé en son endroit. Et bien que je puisse dire avec toute vérité qu'étant une vraie créature de la Mère de Dieu, s'il en fut jamais, il lui est redevable de tout ce qui l'a mis en si haute estime devant Dieu et devant les hommes; néanmoins je m'attacherai principalement à quelques faveurs particulières qu'elle lui avait procurées. Tout premièrement, si le Duc Geisa son père connut quel il devait être, avant même qu'il fût conçu, qui doutera que ce fût une conjouissance de celle à qui il avait été donné pour fils avant sa naissance? Le Duc ayant déjà fait profession du Christianisme, cherchait en son esprit les moyens de le faire embrasser généralement à tous ses sujets, lorsqu'un avertissement lui fut donné du Ciel, presque semblable à celui que le vaillant Roi David avait autrefois reçu, savoir est que ce dessein appartenait plutôt à un prince pacifique qu'à lui, qui avait tant de fois trempé son épée guerrière dans le sang humain; que Dieu lui baillerait un fils, qui exécuterait ce qu'il avait pourpensé, et que ce fils serait Roi en ce monde et en l'autre.

XXXIV. Si le titre de Duc lui fut changé en celui de Roi, qui le prendra autrement que comme une disposition de la Sainte Vierge, à qui Saint Étienne devait transporter son Royaume, s'en réservant seulement la Lieutenance, ainsi que je dirai mieux ailleurs. Cependant il sera à propos de savoir que quatre ans expirés depuis la mort du Duc Geisa son père, les affaires de la Chrétienté allant à souhait en Hongrie, Saint Étienne envoya l'Évêque Austricus à Sa

Sainteté pour lui faire les reconnaissances ordinaires aux Princes Chrétiens, pour la supplier de donner sa bénédiction à la nouvelle Église de Hongrie, et lui permettre de porter de là en avant le titre et la Couronne de Roi. De grâce, remarquez ici les admirables traces de la providence du Ciel sur ce Prince. Peu auparavant qu'il prît cette résolution, Miesca, Duc de Pologne, l'avait prévenu, et avait fait au Pape la même demande. Et déjà la Couronne était préparée, et le Pape n'attendait que le jour de la lui envoyer. Cependant la nuit qui précéda l'arrivée de l'Évêque Austricus, il fut averti d'en haut qu'à la première heure du jour suivant viendraient à lui les Ambassadeurs d'une Nation étrangère, avec commission de demander le titre de Roi pour leur Prince, et la bénédiction Apostolique pour tout son État, qu'il ne manquât pas de lui envoyer la Couronne qu'il avait apprêtée pour un autre; car tel était le bon plaisir du Ciel. Le Pape, infiniment joyeux de cette bonne nouvelle, accomplit de point en point ce qui lui avait été enjoint, voire y ajouta encore de nouvelles faveurs; car non content de lui avoir baillé la Couronne Royale avec toutes ses appartenances, il l'honora en outre du titre d'Apôtre de Hongrie, et pour marque de son Apostolat permit que la Croix fût portée devant lui. De plus il le nomma son Légat à latere, avec plein pouvoir d'ordonner de la Primatie, des Archevêchés et Évêchés, et généralement de tout l'État de l'Église en ses terres.

XXXV. Si l'Empereur Henri rechercha son alliance, et se montra uniquement affectionné à lui donner en mariage sa sœur Gisela, qui ne se persuadera que ces noces furent faites au Ciel, et que la Mère d'amour, qui semblait être généralement jalouse du bonheur de ces deux maisons, fût le nœud et le ciment d'une si sainte amitié?

XXXVI. Si son État fut défendu de l'invasion des ennemis, c'est chose indubitable que ce fut un coup du Ciel, et une faveur particulière de celle à qui Saint Étienne en avait transporté le domaine, et à qui par conséquent touchait d'entreprendre la protection. Après la mort de Henri second, surnommé le Débonnaire, son beau-père Conrad, qui lui avait succédé à l'Empire, commença de brouiller les cartes, et croyant que pour avoir à combattre contre un ennemi qui était tout dans la dévotion, il aurait bientôt emporté la Hongrie, il mit toute l'Allemagne en armes. Saint Étienne assembla voirement avec un grand soin ses Princes, ses Évêques et les Grands de son Royaume, afin de délibérer avec eux des moyens qu'il pourrait tenir pour se défendre, mais avant qu'il les appelât, tout était déjà fait au ciel. Car il s'était prosterné et fondu en larmes devant sa bonne

Mère, et lui avait humainement remontré que si elle voulait bailler en proie aux bêtes farouches la vigne qu'elle-même avait nouvellement plantée, il ne le pouvait empêcher; seulement la priait-il de tout son cœur que ce malheur ne fût pas imputé à son peu de confiance et d'affection envers elle. Que si c'était son bon plaisir de châtier ses démérites, elle voulût s'en prendre à lui personnellement, sans permettre que les brebis fussent conduites à la boucherie pour payer la faute de leur Pasteur. Le Roi sortit de cette prière avec un visage embrasé, le cœur plein de courage et de confiance, et jaçoit qu'incontinent il fît faire levée de gens par toute la Hongrie, ce néanmoins son espérance n'était pas fondée sur des bras de chair, mais sur le secours du Ciel, dont il était tout assuré. Chose étrange que ce que je vais raconter : les Princes et Seigneurs Allemands étant prêts de livrer le combat, un commandement leur vint à tous en particulier de la part de l'Empereur de tourner bride, et de donner congé à leurs soldats; ce qui fut incontinent exécuté. Si jamais vous vîtes un homme bien étonné, ce fut l'Empereur, lorsqu'on lui apporta la nouvelle du débandement de ses gens. Du commencement il se douta qu'ils n'eussent été mis en déroute, quoiqu'il eût peine de le croire. Mais à la fin ayant appris tout ce qui s'était passé, il ne douta nullement que ce ne fut un coup de Dieu qui favorisait le parti de son serviteur, ce qui le fit dès lors désister de son entreprise et de tous les desseins qu'il avait de troubler cette nouvelle Chrétienté.

XXXVII. Je passe bien plus outre, et dis que s'il a été exercé et visité de Dieu en diverses manières, soit en une longue maladie qui le tint l'espace de trois ans avant sa mort, soit en la perte de ses enfants, nommément du Gentil Emeric, la perle des Princes et l'amour de tous ses sujets; soit en plusieurs contradictions qu'il eut, je tiens pour tout asssuré que ce fut un essai de sa bonne Mère, laquelle, en qualité de Maîtresse des siens, ainsi que je ferai voir plus amplement au chapitre dixième, leur montre parfois la verge, et toujours les avance fortement en la vertu. Néanmoins, comme sa conduite est une conduite d'amour et d'un amour plein de douceur, elle ne se saurait empêcher d'en donner des preuves de fois à autre, même parmi ses rigueurs empruntées; témoin ce que je m'en vais dire. Lors de cette longue maladie, dont j'ai parlé peu auparavant, quatre des principaux de sa Cour, poussés d'un esprit maniaque, prirent une funeste résolution de mettre les mains sur sa royale personne et de lui avancer les jours. Le plus hardi d'entre eux s'étant chargé de faire le coup, il s'en vint à la chambre du Roi malade entre chien et loup, à dessein de lui passer au travers du

corps une épée nue qu'il portait sous son manteau. Mais la Vierge, qui lui apprêtait bien une autre mort, arrêta ce malheureux, et le remplit tout à coup d'une telle frayeur que le fer lui tomba des mains. Le tintement de cette lame réveilla le Roi, et le fit crier à ses gardes. Incontinent on y accourut, on se saisit de ce perlide, lequel se jeta aux pieds de Sa Majesté avec tant de signes de déplaisir de son attentat, que le Roi très-débonnaire lui en accorda le pardon sur-le-champ.

XXXVIII. Me voici finalement arrivé à sa bienheureuse mort, que nul ne doutera jamais avoir été ménagée par sa bonne Mère, s'il lui souvient qu'elle arriva le propre jour de son Assomption au ciel. Cet incomparable Prince en avait reçu le signal d'en haut, lorsqu'il fit assembler ses Princes, ses Prélats et les grands de son Royaume, et ayant traité avec eux d'un successeur de ses États, il leur donna quantité de bons avis et sa dernière bénédiction. Cela fait, sentant son esprit déchargé de tout souci, il leva les yeux au ciel et s'entretint longuement de colloques amoureux avec sa très-douce Mère, lui recommandant son royaume, et la suppliant de recevoir entre ses mains une pauvre âme du soin de laquelle elle avait daigné se charger. Avec ces dernières paroles l'esprit de ce grand serviteur de la Mère de Dieu s'échappa de la prison du corps, et s'envola entre les bras de celle qui l'attendait pour lui donner place au ciel à la gloire de son triomphe. Ce fut l'an 1030 de notre réparation. Ce nonobstant la fête se fait le vingtième août, à l'occasion, comme je crois, de ce qui lui arriva cinq jours après sa mort. Il avait été inhumé en la belle et magnifique Église qu'il avait fait bâtir à la Sainte Vierge et mis dans un cercueil de marbre blanc. Je ne sais pas à quel sujet le Roi son successeur fit ouvrir le tombeau du Saint, et le cercueil où son sacré corps reposait. Cela sais-je bien qu'il ne fut pas plutôt ouvert, qu'au lieu de la puanteur qui a coutume de sortir des autres, il en sortit une si douce odeur que toute l'Église en fut parfumée. Le Roi s'étant approché pour voir d'où venait cette senteur, s'aperçut que le corps du serviteur de la Vierge trempait dans une liqueur jaunâtre, semblable à l'huile ou à la manne fondue, mais incomparablement plus agréable que tous les baumes d'Orient. Or, comme l'anneau avec lequel il avait été enterré ne se trouvait point, il commanda qu'on tirât le corps du cercueil pour le chercher plus aisément dans cette précieuse liqueur. Mais voici une autre merveille. Car plus on en puisait avec des vases d'or, plus on la voyait croitre et monter en haut. Et le comble de la merveille fut que comme l'on voulut remettre dans le cercueil toute la liqueur que l'on avait puisée, il ne parut pas qu'il y en eût davantage qu'auparavant.

Que dites-vous là-dessus, mon cher lecteur? Qui rencontrerons-nous jamais qui reconnaisse de petits services d'une manière si auguste et avec un cœur si Royal?

Jean premier, Duc de Lorraine.

XXXIX. Entre les Ducs de Lorraine, la mémoire de Jean premier sera toujours très-glorieuse, comme d'un prince doué de plusieurs vertus et grand serviteur de la Vierge, ainsi qu'elle le fit connaître au fait que je vais raconter. Il s'était ramassé à Woringhen, qui est ès terres de l'Électeur de Cologne, une si grande quantité de voleurs, qu'ils faisaient une grosse armée et tenaient tout le plat pays. Et déjà ils se rendaient redoutables non-seulement aux marchands ou aux particuliers, qui n'osaient plus paraître devant eux, mais encore aux Princes voisins et aux meilleures villes d'alentour. Sur cette commune appréhension, les Ducs de Juilliers et de Mons se joignirent à ceux de Cologne, et tous ensemble s'adressant au Duc de Lorraine, qui était aussi Duc de Brabant, le supplièrent très-humblement de leur vouloir prêter main-forte et de venir dénicher ces brigands de leur retraite. Ce prince courageux et vaillant s'accorda aussitôt à leur juste demande, et ayant levé quelques nombres de soldats et recommandé à bon escient l'affaire à la Vierge sa tutélaire, s'en alla droit à Woringhen pour y assiéger les voleurs, qui se jetèrent incontinent aux champs à dessein de le recevoir. Le combat fut âpre et sanglant, entre ces deux partis, dont l'un combattait pour la gloire de Dieu et pour le repos d'un pays entier, l'autre pour la liberté et pour la vie. Toutefois, quoique les voleurs fussent dix fois en plus grand nombre que les soldats du Duc, il ne laissa pas d'en tailler en pièces une bonne partie, de se saisir de quelques autres, et de contraindre le demeurant à prendre honteusement la fuite, le tout avec une perte fort légère des siens. Le secours de la très-sacrée Vierge fut si visible en cette journée, que le Duc se résolut de lui en laisser tout l'honneur. A cet effet, il fit instituer une fête de Notre-Dame de la Victoire, qui est célébrée tous les ans solennellement en la ville de Bruxelles, le cinquième jour du mois de juin.

Le Duc Antoine.

XL. Il me souvient avoir amplement discouru de la piété du Duc Antoine et des victoires qu'il obtint par la faveur de la Sainte Vierge, lorsque je parlais de Notre-Dame de Saint-George, qui est en la ville Ducale de Nancy, au traité premier, chapitre deuxième.

Henri II.

XLI. Henri second, le dernier mort, Prince extrêmement débonnaire, était si sensible à la dévotion de la Vierge, qu'à l'ouïr nommer seulement on lui attendrissait le cœur. Il ne lui eût pas été possible de refuser chose quelconque qu'on lui demandait pour l'amour de la Mère de Dieu. Il jeûnait tous les Samedis à son honneur, à la façon qu'on a coutume de jeûner le Vendredi Saint, s'abstenant généralement de tout ce qui avait eu vie. Il célébrait ses fêtes fort religieusement, et le voyait-on souvent prosterné devant l'Autel de la Sainte Vierge, qui est en l'Église de Saint-George, où il assistait aussi d'ordinaire aux Litanies que la Sérénissime Marguerite de Gonzague, sa femme, faisait chanter tous les jours à la façon que l'on les chante en la Sainte Chapelle de Lorette. La Mère de bonté fut celle, ainsi que l'on peut estimer, qui lui bailla un si bon cœur et si plein de compassion, qui lui obtint un règne doux et paisible, et qui lui impétra une mort digne d'être enviée de plusieurs. Car comme il était travaillé d'une apoplexie assez fâcheuse, qui lui empêchait le libre usage de ses sentiments, elle lui adressa le Révérendisse Évêque de Toul, Jean des Porcelets, Prélat véritablement courageux et digne de sa charge Pastorale, lequel n'ignorant pas de quel côté ce bon Prince était le plus sensible, l'attaqua par la dévotion de la Vierge, et lui remettant vivement devant les yeux les divers titres que la Sainte Église lui baille ès Litanies de Lorette, l'éveilla comme d'un profond sommeil, et lui fit à diverses reprises produire de si beaux actes de vertu, nommément de contrition, de foi, d'espérance, de charité, de résignation à la volonté de Dieu et d'humilité, et lui fit jeter tant de larmes de dévotion qu'il les tira en abondance à tous ceux qui étaient présents. Il ne voulut pour toute faveur, sinon être enterré au pied de l'Autel de Notre-Dame de Saint-George, mais de nuit et sans appareil, comme se jugeant indigne de l'honneur et de la pompe funèbre avec laquelle on a coutume de porter en terre les autres Princes de la sorte. Il fonda une Messe haute au même Autel pour toutes les veilles de Notre-Dame, et laissa plusieurs autres marques de sa piété envers elle.

XLII. François II, frère du défunt, a merveilleusement relevé la dévotion envers la Sainte Vierge, laquelle semble être héréditaire à l'illustre maison de Lorraine. Ce serait trop peu pour un prince qui est de longtemps accoutumé de fréquenter les Sacrements, de dire qu'il n'y manque jamais ès solennités de la même Vierge. Je ne veux rien dire de lui, sinon ce qui convient à fort peu de Princes de son

mérite, savoir est que pour attirer à soi les yeux favorables de la Princesse du ciel, il voulut être des premiers qui furent enrôlés en la Congrégation de la Sainte Vierge, qui fut érigée au Noviciat de la Compagnie de Jésus à Nancy, et depuis transportée au Collége de la même Compagnie, et que depuis il n'a cessé de la fréquenter autant que ses grandes occupations l'ont permis. C'est une chose très-agréable à toute la ville de Nancy de le voir tous les jours du monde aller saluer Notre-Dame de Bon-Secours, qui est hors des murailles de la ville, et de considérer qu'il n'y a temps quelconque, pour fâcheux qu'il soit, qui puisse arrêter le cours de sa dévotion ordinaire. Le ciel est témoin des faveurs que ce vertueux Prince a reçues ensuite de sa piété, et ceux qui ont l'honneur de l'approcher de plus près savent en combien d'occasions elle s'est montrée bonne Mère, prenant ses affaires en main, et lui faisant part de ses douceurs.

Charles IV.

XLIII. Charles quatrième, à présent régnant, suit en ce point comme en tout autre les traces de la piété paternelle, et la même Congrégation dont peu auparavant j'ai parlé, se glorifie à juste titre de voir parfois son Souverain dans les exercices de dévotion qu'elle a coutume de pratiquer. Il n'est pas possible de le voir verser son cœur devant un autel de la Vierge que l'on n'en soit attendri, tant il le fait de bonne grâce et du meilleur de ses sentiments. D'où je prends une ferme assurance, que comme jusqu'à maintenant elle l'a protégé en mille rencontres, ainsi le fera-t-elle à l'avenir, et donnera toujours plus d'éclat aux grandes qualités dont le Ciel l'a favorisé.

Philippe le Bon.

XLIV. Philippe le Bon, Duc de Bourgogne et de Brabant, comte de Flandre et d'Artois, eut le cœur tout affectionné au service de la Reine du Monde. Il en a laissé de si riches preuves en l'Église de Notre-Dame de Hault, qu'il n'est pas possible d'en douter. L'Image d'argent doré de la même Vierge, qui est au milieu de l'autel, portant en tête une couronne de fin or, et sur la poitrine une rose de grosses perles qui entourent un beau rubis, les douze Apôtres d'argent, les deux Anges aussi d'argent, avec leurs chandeliers de même, les deux figures d'argent qui le représentent, l'une à cheval et l'autre à pied, et les deux de fin or qui étaient auparavant en même posture, et la lampe d'or qui est faite pour brûler devant l'image miraculeuse, sont autant de marques sans reproche de la piété

cordiale de ce Prince envers la Vierge. Le docte Lipse, qui a recueilli les merveilles de Notre-Dame de Hault, a remarqué devant moi que la Sainte Vierge sut bien avoir sa revanche de tant d'illustres témoignages d'affection. Car outre plusieurs autres faveurs, elle lui obtint la grâce de rallier et de rejoindre toutes les Provinces des Pays-Bas, qui étaient auparavant désunies.

XLV. La dévotion de ce Prince envers Notre-Dame de Hault me remet en mémoire celle du Sérénissime Archiduc Albert, Prince des Pays-Bas, décédé à Bruxelles l'an 1621. Il allait souvent rendre ses vœux à celle qui préside en ce lieu-là, et la belle lampe d'argent qu'il a fondée pour luire à perpétuité devant l'image de la Vierge, servira aux siècles à venir d'une marque de l'affection qu'il lui portait. Mais, comme ses plus doux sentiments étaient pour Notre-Dame de Montaigu, aussi y a-t-il bien laissé d'autres vestiges, soit de sa piété ou de sa libéralité. Car non-seulement il a fait bâtir la Chapelle où est l'image miraculeuse, mais de plus il l'a ameublée de plusieurs riches parements. Et, pour le dire en un mot, il a baillé à cette Église tout ce qu'il avait hérité de plus précieux, soit en joyaux ou en ornements, de deux Empereurs, Rodolphe et Mathias ses frères, et ceux qui ont vu ces beaux présents assurent qu'il y a des pièces que l'on ne saurait estimer. Plusieurs années devant sa mort, il ne manqua jamais d'aller faire une neuvaine tous les ans devant la sainte image, et d'y laisser toujours quelques marques d'une libéralité Royale, après qu'il avait accompli ses dévotions ordinaires. Lorsque la nécessité le contraignit de quitter l'habit de Cardinal qu'il avait porté quelque temps, ce fut en cette Chapelle qu'il posa la pourpre sacrée et qu'il se ceignit d'un baudrier, protestant par là qu'il ne changeait de condition sinon pour le grand service de l'Église, et pour relever d'elle en tout et partout, aussi bien sous le manteau Ducal et au gouvernement de ses provinces, qu'il avait fait auparavant sous le camail et sous le rochet. Aussi ne saurait-on nier que la Vierge, toujours reconnaissante des services qu'elle reçoit, n'ait contribué grandement à le rendre l'un des grands Princes qui a été de longtemps en justice, en courage, en piété, en sagesse et en toutes les autres qualités qui peuvent mériter une douce et agréable mémoire, et rendre un Prince Chrétien uniquement chéri des siens et bien vu des étrangers.

XLVI. Ce serait un dessein à ne finir jamais, si j'entreprenais de rapporter ici les exemples de tous les Princes qui se sont rendus signalés en cette dévotion, et qui ont expérimenté à bonnes enseignes que c'est l'une des plus avantageuses que Dieu ait laissées à son Église. Ce peu que j'en ai dit jusqu'ici suffira pour faire porter jugement des autres.

Sainte Bathilde.

XLVII. Parmi les Reines qui ont été spécialement dévotes à la Mère de Dieu, Sainte Bathilde, femme de Clovis second, se rendit grandement signalée. Elle en donna une belle preuve en la fondation du Monastère Royal de Chelles; mais elle ne demeura pas longtemps sans en cueillir les fruits (1). Car, après la mort du Roi son mari, elle-même y fut reçue pour être faite un Temple vivant de sa divine Majesté. Quelque temps avant que de mourir, elle fut avertie du jour de son trépas, et vit une échelle entourée de Bienheureux Esprits, et appuyée sur l'Autel de Notre-Dame, qui donnait jusque dans le ciel, et lui fut dit que c'était le chemin par où elle serait conduite au séjour du bonheur éternel.

Sainte Marguerite de Hongrie.

XLVIII. La dévotion incomparable de Sainte Marguerite (2), fille de Béla, Roi de Hongrie, mériterait un chapitre à part. Cette Sainte commença à l'âge de trois ans de dire tous les jours l'Office de Notre-Dame. Et comme elle fut un peu plus grandelette, elle ne rencontra jamais aucune image de la Vierge qu'elle ne se prosternât par terre, et ne récitât l'*Ave Maria*, qu'elle reprenait mille fois chaque jour de l'Octave qui précède ses principales Fêtes. Elle se sentait tellement aidée et renforcée par cette dévotion, que rien ne lui semblait impossible, et je ne saurais dire en peu de paroles l'avancement qu'elle fit par ce moyen. Si quelqu'un est curieux de l'apprendre, il le pourra voir en sa vie.

XLIX. Jeanne, Princesse de Portugal, a droit d'être ici logée parmi les Reines, non-seulement pour avoir été douée de toutes les qualités Royales, mais encore pour avoir gouverné le Royaume tandis qu'Alphonse cinquième, son père, et Jean second, son frère, étaient occupés à la conquête de la Barbarie. Cette Princesse fut accomplie en toutes les perfections qui peuvent donner de l'éclat à une Reine pour la faire admirer au monde; mais beaucoup plus en celles qui sont capables de réjouir le ciel et de gagner l'affection de Dieu. La dévotion et la confiance qu'elle eut envers la très-sacrée Vierge fut l'une des plus belles perles de sa Couronne, et elle eut beau moyen d'en reconnaître le prix en plusieurs et diverses rencontres, mais signamment en la défense que la même Vierge prit de sa

(1) In Vita ipsius apud Sur., 26 Januar. — (2) In ejus Vita, 28 Januarii.

chasteté. On la tenait pour la plus belle Princesse qui fût sous le ciel, et ceux qui avaient le bien de la voir, confessaient que toute l'industrie de l'art et de l'invention des hommes ne pouvait pas arriver à quelque chose de plus agréable. Cette rare beauté, accompagnée de toutes sortes d'éminentes qualités, frappa si vivement les yeux et les cœurs des trois plus grands Princes du monde, que ce ne saurait être sans miracle qu'elle se défit de leurs poursuites. Mais la Reine des vierges tenait ses amours si puissamment attachées à la beauté de la chasteté, que jamais il ne fut possible de l'ébranler. Pendant que je me prépare à vous raconter les aventures de cette brave Princesse, figurez-vous, de grâce, de la voir en l'état auquel elle se présenta à son père lorsqu'il retournait victorieux de l'Afrique. Elle s'était parée pour lui aller au devant, ni plus ni moins que pour le jour de ses noces, et les pierreries dont elle était chargée donnaient un tel lustre à son visage, que tous ceux qui la regardaient la tenaient pour une beauté venue du Ciel, plutôt que rencontrée sur la terre. Le Roi son père en fut tellement ébloui et gagné, que je ne sais s'il eût eu assez de liberté pour lui refuser quelque chose. Elle s'en aperçut bientôt; aussi ne s'était-elle mise en cet état sinon pour mieux faire son coup et pour lui demander ce que jamais on n'eût soupçonné, qui n'eût eu une parfaite connaissance de son incomparable vertu. Car, qui se fût autrement persuadé qu'une Princesse si avenante et digne d'épouser le premier Monarque du monde en une réjouissance publique, ne dût demander autre chose à un père victorieux qui l'aimait autant que soi-même, sinon la permission de se consacrer entièrement au service de Dieu? Si on eût percé le cœur de ce pauvre Prince d'une flèche mortelle, le coup ne lui eût pas été plus sensible que fut l'atteinte que lui donna cette demande inespérée. Néanmoins, comme il était craignant Dieu, il n'eut jamais l'assurance de la refuser; mais, comme s'il eût été interdit, il demeura sans pouvoir répondre un seul mot. La Princesse prenant le silence de son père pour une permission tacite, donna le meilleur ordre qu'elle put à ses affaires, et dès lors fit toutes les diligences possibles pour avancer son entrée en Religion. Elle y fut conduite par le prince Jean son frère, par quelques Prélats et par les principaux de la Cour, qui lui rendirent ce devoir avec des habits de deuil, ni plus ni moins que s'ils l'eussent accompagnée au tombeau.

L. La Princesse croyait être dans son Monastère d'Aviero, ni plus ni moins que dans un asile, d'où non-seulement il n'y eût nul moyen de la tirer, mais non pas même d'en avoir la pensée, lorsqu'elle reçut deux rudes attaques quasi coup sur coup, qui eussent

été capables d'ébranler un cœur de rocher. La première lui fut donnée du vivant d'Alphonse son père, en faveur de Maximilien, Roi des Romains, fils de l'Empereur Frédéric troisième, qui la demanda à femme, quelques mois après son entrée en Religion. Le Prince Jean son frère lui servit d'entremetteur, et n'oublia rien de ce qui eût pu amollir un cœur moins ferme que celui de Jeanne. Mais la sage Princesse voyant qu'il n'y avait plus d'autre moyen d'échapper, le supplia très-humblement de ne pas porter plus avant son discours à la crainte de sa liberté, s'il désirait conserver son amitié et lui être toujours bon frère comme il avait été jusqu'alors. Les Historiens Portugais en rapportent une seconde, disant qu'après la mort d'Alphonse, Jean second, son fils, fut requis par Charles huitième, Roi de France, de lui donner sa sœur en mariage. C'était une affection qui avait jeté de très-profondes racines dans le cœur de ce Prince (1); car le Roi Louis onzième, son père, s'en était déjà fait apporter le portrait, ainsi que j'ai dit ailleurs en passant : l'ayant vu, il s'était prosterné par terre pour adorer l'original de toute la beauté créée, qui en avait fait naître une si excellente en ses jours. Dès lors ce feu s'était toujours nourri dans les veines de Charles, qui enfin éclata dès qu'il fut arrivé à la Couronne. Et quoiqu'il eût noué une amitié si étroite avec Jean second, Roi de Portugal, qu'il dit communément que jaçoit que tous les Princes de l'Europe eussent conspiré contre lui, néanmoins le Roi de Portugal, son bon frère, et lui, étaient capables de leur faire tête à tous tant qu'ils étaient; toutefois, quand il s'agit de demander la Princesse Jeanne, il témoigna tant de passion, qu'aux prières et aux conjurations d'amitié il ajouta les menaces de lui déclarer la guerre, au cas que le mariage ne se fît. Dès que les Ambassadeurs furent arrivés, le Roi se porta lui-même à Aviero pour en faire l'ouverture à la Princesse sa sœur, mais il la rencontra non moins inflexible que devant. Ce fut lors qu'il employa tout ce que peut apporter un esprit piqué d'une si belle alliance, transporté de la passion de satisfaire à l'honorable demande d'un grand Roi qui l'avait prévenu de son amitié, et troublé de l'appréhension d'une fâcheuse rupture avec lui. Il lui demanda mille fois en quoi il l'avait tant désobligée de vouloir consentir à sa perte et à la ruine de son État, et lui apporta tant de raisons, que cette pauvre princesse n'en pouvant plus, lui demanda terme jusqu'au lendemain, pour en consulter avec la Vierge des vierges sa bonne Mère et avec son bien-aimé Fils, que de longtemps elle avait choisi pour Époux. Jeanne s'étant là-dessus enfermée

(1) Vasconcellius, in Joann.

en sa chambre, elle se jeta par terre devant une image de la Vierge, qu'elle avait en son Oratoire, et arrosant le pavé de ses larmes, dit des merveilles à la Mère d'Amour. Elle parlait des yeux, des mains, de la langue et du cœur, et conjurait la Sainte Vierge par tout ce qu'elle aime tant au ciel qu'en la terre, de la vouloir secourir à ce coup. Chose admirable! voilà à un instant son visage plus serein qu'un jour d'été, et son cœur entièrement apaisé. Le lendemain, le Roi, qui n'avait pu fermer l'œil d'appréhension, retourna à la charge; et comme il se doutait bien qu'il y aurait du combat, il se préparait déjà à un second effort. Mais voyant le visage de sa sœur si doux et si joyeux, il en attendait quelque favorable réponse. Ainsi fit-elle en apparence, mais en effet il fut aisé de voir qu'il y avait de l'intelligence avec le Ciel. Car elle dit à son frère que si le Roi Charles, qui lui faisait l'honneur de la rechercher, était pour cette heure-là en vie, elle était prête de lui donner tout contentement. Il n'en fallait pas davantage pour la satisfaction de l'un et de l'autre. Ainsi le Roi l'ayant très-affectueusement remerciée, reprit en diligence le chemin de la Cour. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'il reçut les tristes nouvelles de la mort de Charles VIII, son intime ami, lequel était déjà devant Dieu lorsque sa sœur lui donnait la parole qu'il poursuivait si ardemment. Il est vrai que c'est ainsi que le racontent les Historiens Portugais; mais cela ne se peut accorder à ce que disent communément tous les Historiens Français, à qui il est plus raisonnable de croire. Car ils assurent que lorsque Charles mourut, il était actuellement marié à Anne de Bretagne, laquelle ayant laissée veuve, elle épousa depuis en secondes noces le Roi Louis douzième, son successeur.

LI. Ce qui fait que comptant pour néant cette prétendue poursuite, je ne fais état que d'une seconde, laquelle je vais raconter. Richard troisième, Roi d'Angleterre, faisait les offres d'une paix très-avantageuse au Roi de Portugal, à condition qu'il lui donnât sa sœur en mariage. L'accord n'était pas de refus, et tous jugeaient que la Princesse devait postposer son consentement particulier au bien et à la tranquillité d'un Royaume entier. Nul ne se trouvait plus empêché que le Roi, qui d'un côté n'ignorait pas la fermeté de la résolution de sa sœur, et de l'autre voyait très-bien qu'il ne serait pas sans reproche, et possible sans danger, s'il laissait échapper une si belle occasion. Il conclut de tenter le gué encore une fois, et de ne rien omettre pour fléchir le cœur de sa sœur. A ce dessein il s'achemine à Alcobaça, pour prier l'Infante Philippe sa tante de se joindre à lui et de fortifier son parti. De là il se rend à la ville du Port, où la Princesse s'était retirée pour crainte de la contagion; il fit tout

ce qu'il put, tant par soi que par sa tante, pour gagner cet esprit saintement arrêté. Mais, voyant qu'il n'avance rien, et craignant que les Religieuses du Monastère ne lui affermissent le courage contre ses prétentions, il leur défend de communiquer avec elle en quelque façon que ce soit. Cette nouvelle affligea si fort la pauvre Princesse, que de lassitude et d'ennui elle se jeta par terre devant l'image de Notre-Dame. En cet état elle fut saisie d'un sommeil assez doux, et pendant son repos elle vit un jeune homme plus beau que le jour (c'était un Ange) qui lui dit qu'elle ne se mît pas davantage en peine, que celui pour qui on la tourmentait était mort. A ce mot elle se réveilla, et comme si elle fût revenue de mort à vie, elle jeta un amoureux soupir à la gardienne de sa chasteté, la remerciant du meilleur de son cœur du soin qu'elle daignait prendre d'elle. A la première revue elle répondit à son frère que si le Roi d'Angleterre était pour lors en vie, elle était contente de l'épouser, employant au reste tout ce qu'il y a de saint au monde pour le supplier de ne jamais plus lui parler de mariage au cas que le Ciel n'agréât pas celui-ci. A huit jours de là on apporta au Roi Jean la nouvelle du trépas du Roi d'Angleterre, ce qui lui jeta tant d'étonnement dans l'âme, qu'il ne savait de quoi s'émerveiller davantage, ou de l'incroyable soin que Dieu avait de protéger la Princesse sa sœur, ou de l'affection qu'elle apportait de sa part à le mériter.

Maguerite d'Autriche.

LII. La Sérénissime Princesse Marguerite d'Autriche, femme de Philippe troisième, ci-devant Roi d'Espagne, et Mère de Philippe quatrième, à présent régnant, et d'Anne d'Autriche, Reine de France, mettra fin au discours des Reines qui ont témoigné une spéciale dévotion envers la glorieuse Vierge. Cette Princesse, que je puis justement appeler la perle des braves Princesses, décéda l'an mil six cent onze, après avoir mené une vie pleine de sainteté. Étant encore jeune, il ne se passait aucun jour qu'elle ne récitât le Chapelet avec l'Office et les litanies de la Vierge. Depuis qu'elle fut mariée, elle ajouta à ces devoirs plusieurs autres témoignages d'affection, qui étaient en rapport avec l'état où elle se trouvait pour lors. Car, sentant approcher ses couches, elle faisait dire neuf Messes consécutives à l'honneur des neuf principaux mystères de la vie et de la mort de la Sainte Vierge, y assistant elle-même fort dévotement. Après qu'elle était relevée, son premier et principal soin était d'aller rendre ses vœux à la même Vierge, et de lui offrir et recommander ses enfants. Au jour de l'Annonciation elle servait de ses propres mains neuf

pauvres femmes à l'honneur des mêmes mystères. Aussitôt qu'elle entendait dire que la Sainte Vierge avait fait choix de quelque endroit pour le rendre recommandable par ses spéciales faveurs, incontinent sa dévotion la portait à l'aller reconnaître et honorer au même lieu. De quoi elle donna de belles preuves au long voyage qu'elle fit de la Styrie jusqu'à Madrid, passant par le Duché de Ferrare, où le Pape Clément huitième la maria avec une réjouissance tout à fait extraordinaire. On voit en mille endroits, tant d'Italie que d'Espagne, les marques de sa magnificence royale et de sa rare dévotion envers la Reine de l'Univers; ce serait une chose infinie d'en vouloir particulièrement recueillir tous les traits. Je me contenterai de dire qu'ensuite de cette dévotion la Sainte Vierge la combla de tant de faveurs qu'elle peut être mise à bon droit au rang des Reines les plus accomplies dont le nom soit venu jusqu'à nous (1).

La Bienheureuse Gisela.

LIII. La Bienheureuse Gisela, sœur de Saint Henri l'Empereur et femme de Saint Étienne, Roi de Hongrie, a droit d'avoir rang parmi des Princesses les plus illustres de la Cour sainte et les plus affectionnées au service de la Mère de Dieu. La divine providence se servit d'elle pour rendre Saint Étienne tel qu'il a été, et pour lui inspirer l'amour et la dévotion envers la Reine des Anges, et ainsi il est aisé de concevoir qu'elle n'en était pas dépourvue. Au contraire, nous devons estimer que ce fut à sa suasion que le Roi son mari fit des choses dignes d'être imitées de tous les Rois et Princes du monde, spécialement pour le regard de l'affection qu'il eut envers la Sainte Vierge.

Outre plusieurs autres faveurs que la Vierge fit à cette Princesse, elle reconnut ses bons et agréables services en la manière la plus haute et la plus obligeante qui puisse être. Car, son mari étant décédé, elle suivit le rare exemple que lui avait donné Sainte Cunégonde, sa belle-sœur, et se retirant à Passau, dans une Abbaye de Notre-Dame, de l'Ordre de Saint-Augustin, elle y prit l'habit d'humble servante de Dieu et de la Sainte Vierge, foulant aux pieds les grandeurs et les vanités de la Cour, que jamais elle n'avait aimées. Là ayant donné l'espace de quelque temps des preuves d'une rare vertu, elle fut faite Abbesse, et mit le Monastère en meilleur ordre qu'il n'était, non-seulement par les grandes libéralités dont elle usa, mais beaucoup plus par les merveilleux exemples de piété

(1) Hilar. de la Coste, in Elogiis illustrium feminarum.

et de toutes les autres vertus qu'elle laissa, et par les bons règlements qu'elle y mit. Elle décéda le septième jour de mai de l'an mil nonante-cinq, en grande opinion de sainteté, la Sainte Verge s'employant non moins à la faire grande dans le ciel, qu'elle avait fait à la rendre l'une des plus nobles et plus excellentes Princesses qui fût sur la terre.

§ VI. — *De la Reconnaissance de Dieu envers quelques Prélats et envers quelques autres personnes.*

I. J'avoue que la plupart des faveurs de la Mère de Dieu, que j'ai couchées ès Chapitres précédents, ou qui se doivent rencontrer à la suite de ce traité, à les bien prendre, pourraient être mises au nombre des Reconnaissances dont je fais ici la recherche. Et à moi ne tienne qu'elles n'y soient comprises, pourvu qu'il me soit loisible de passer chemin et de faire choix seulement de quelques grâces signalées que la Sainte Vierge a conférées aux siens, en considération de quelque service particulier.

Saint Cyrille d'Alexandrie.

II. Il serait malaisé de rencontrer quelque sorte de gens qui aient plus travaillé à la faire honorer et servir, que les Saints Prélats et les Religieux; c'est pourquoi il ne se faut pas étonner qu'elle ait donné tant de démonstrations de sa bonne volonté en leur endroit. Le grand Patriarche d'Alexandrie, Saint Cyrille, tenant le premier rang au Concile d'Éphèse, se montra invincible à défendre la Couronne de la Reine du Ciel, que le malheureux Nestorius lui voulait ravir. Il n'y eut rien au monde qu'il n'employât pour lui maintenir le titre de Mère de Dieu; il combattit cet impie par ses prières, par son crédit, par l'autorité des Empereurs, par ses harangues, par ses écrits; bref, il ne cessa qu'il ne vit l'ennemi de la Vierge à ses pieds, sans armes, sans courage, sans voix, sans mouvement. Et la Reine de Bonté sut bien prendre son temps pour reconnaître cette faveur. Car comme il n'est rien au monde de parfait, ce saint personnage se laissa emporter à une certaine opinion sinistre de Saint Jean Chrysostome (1), jà décédé; en sorte qu'il ne voulut jamais entendre à le nommer au saint Sacrifice de la Messe, comme on faisait pour les autres Prélats qui s'étaient conservés jusqu'à la mort en l'union de la Sainte Église, soit qu'il le fît pour maintenir l'honneur de Théophile

(1) Niceph., lib. XIV Hist., c. XXVIII ex Hist. Nicetæ Philosophi.

son oncle et son prédécesseur au siége d'Alexandrie, qui avait été du parti contraire à Saint Jean Chrysostome, ou qu'il se persuadât qu'ayant été chassé de son Église par l'aveu de quelques Prélats, partisans d'Eudoxie, cela suffisait pour le mettre hors du nombre des Évêques Orthodoxes. Tant il y a que jaçoit qu'il le fît d'un bon zèle, comme il est à présumer d'un saint personnage, ce néanmoins n'étant pas accompagné de science ni d'équité, il ne pouvait être agréable à Dieu. Et le saint Prélat de Constantinople, à qui il se prenait, le lui lit bientôt connaître. Car il lui apparut une nuit en songe, suivi d'une compagnie de gendarmerie du ciel, et le pressa si vivement l'épée au poing, qu'il le jeta hors de sa propre Église. Mais au même instant, la Sainte Vierge lui vint au secours, et lit tant par ses prières auprès de son Fils, et par le récit des bons services qu'autrefois il lui avait rendus, qu'il fut reconduit dans l'Église et rétabli avec honneur en toutes ses charges. Il y en eut assez pour avertir Saint Cyrille de son devoir. Car aussitôt il convoqua un Synode Provincial, et fit tout ce qu'on pouvait désirer en faveur de Saint Jean Chrysostome.

Saint Ildefonse.

III. Le fait de Saint Ildefonse n'est pas moins remarquable. Ce grand homme ayant succédé au Bienheureux Eugène en l'Archevêché de Tolède, commença de travailler en Saint pour s'acquitter dignement de sa charge Pastorale; et comme il eut appris que deux mauvais garnements, dont l'un s'appelait Pélagius, l'autre Theudio ou Helladius, ainsi que les autres le nomment (1), ayant passé les Pyrénées, commençaient à semer l'ivraie et à réveiller les blasphèmes d'Helvidius, ensevelis dans l'oubliance avec son auteur, il se prit à eux à bec et à griffes, et par ses prédications et par ses écrits, il fit tant qu'il les contraignit à se retirer chargés de honte et noircis d'une perpétuelle infamie. La Sainte Vierge n'attendit pas longtemps à lui faire connaître combien elle avait à cœur ce service (2). Car le dix-huitième de décembre, jour auquel, par le décret d'un Concile de Tolède, l'on célèbre par toute l'Espagne la commémoration de l'Ambassade de l'Ange Gabriel, faite à la Mère de Dieu, la même Vierge lui apparut après qu'il se fut mis en son siége pour dire Matines, accompagnée d'une troupe innombrable des Bienheureux Esprits, tenant en main le livre qu'il avait peu auparavant composé

(1) Mariana, Hist. Hispaniæ, lib. VI, c. xi, ad an. 957. — (2) Joannes Vasæus, in Chronico Hispaniæ, ad an. 662. Trithemius, lib. de Script. Eccles. Baron, an. 675.

pour la défense de sa virginité, dont elle le remercia, et en témoignage de l'affection réciproque qu'elle lui portait, lui fit présent d'une belle chasuble blanche, avec ces douces paroles qui sont rapportées par Roderic Ximenès, l'un des successeurs du même Saint Ildefonse en l'Archevêché de Tolède (1) : Pour autant qu'avec une ferme foi, et avec une conscience nette, ayant les reins ceints de la ceinture de virginité, et moyennant la douceur de la grâce divine qui a été répandue sur vos lèvres, vous avez dépeint la gloire de ma virginité dans les cœurs des fidèles, je vous donne cette robe prise des trésors de mon bien-aimé Fils, afin que vous soyez même en cette vie revêtu des habillements de gloire, et que vous en usiez ès solennités de mon très-honoré Fils et ès miennes. Il la porta depuis ès dites Fêtes, et après lui nul n'eut la hardiesse de s'en servir, excepté l'infortuné Sisbert, aussi Archevêque de Tolède, homme hardi et téméraire, qui, l'an six cent nonante, ayant entrepris de la porter, ne fut pas longtemps sans payer les arrhes de son attentat (2). Car tôt après, étant convaincu du crime de lèse-majesté, il fut débouté du Siége qu'il avait profané en envoyé en exil. L'Église de Tolède, à son grand regret, ne jouit de ce précieux dépôt que cinquante-sept ans. Car l'an sept cent quatorze, l'Archevêque Urbain, pour le garantir des mains sacriléges des Maures qui ravageaient l'Espagne, le transporta à Astorga, à trois lieues environ de la place où le Roi Froïla, quarante et un ans après, bâtit la ville d'Oviedo; et depuis Alphonse le Chaste, Roi de Castille, dont j'ai parlé peu auparavant, y ayant édifié une belle Église sous le titre de Saint-Sauveur, y fit aussi transporter solennellement ladite Chasuble, où elle est encore à présent gardée comme un gage assuré de la bonne volonté de la MÈRE DE DIEU.

IV. Voici un autre fait fort remarquable que les auteurs de l'Histoire d'Espagne écrivent être arrivé l'année suivante, jaçoit que Cixilla, successeur du même Saint Ildefonse en la chaire de Tolède, le rapporte à la même année. Le 9 de décembre, disent-ils, jour auquel se fait la Fête de la Bienheureuse Sainte Léocadie, Vierge grandement révérée par toute l'Espagne, le Saint Archevêque, célébrant la Messe devant le tombeau de ladite Vierge, en présence du Roi et de tout le peuple, la pierre qui couvrait le tombeau, et que trente hommes des plus robustes n'eussent pu mouvoir, se retira de soi-même, au grand étonnement de tous les assistants. Ce fut bien autre chose quand l'on vit que la Vierge, sortant de son mouvement, s'en alla droit à Saint Ildefonse, et le prenant doucement par

(1) Lib. II de Rebus Hispaniæ, c. XXII. — (2) Mariana, de Rebus Hispan., lib. VI, c. XVIII.

la main, lui dit : Ildefonse, c'est par votre moyen que la Reine que nous servons au ciel a remporté la victoire contre ses ennemis; c'est par vous qu'elle vit dans les cœurs et dans les mémoires de ses bons serviteurs. Mais ce qui les combla de joie et d'ebahissement tout ensemble, ce fut le courage de leur Saint Prélat, lequel, sans s'effrayer aucunement d'une telle nouveauté, repartit à Sainte Léocadie que c'était bien elle par qui Dieu était infiniment honoré, et toute l'Espagne indiciblement ennoblie; et après lui avoir recommandé le Roi avec toute sa maison, la ville et le peuple qui lui était fort affectionné, se mit en devoir de laisser à la postérité quelque marque d'une si rare faveur. De quoi le Roi s'étant aperçu, il tira un petit couteau qu'il portait sur soi, et le rendit à Saint Ildefonse, qui coupa une partie du voile dont le chef de la Vierge était couvert, laquelle se retirant doucement dans son tombeau, la pierre qui lui avait fait place se remit de soi-même en son lieu. Ce qui fut coupé du voile de Sainte Léocadie est gardé dans le Trésor de l'Église de Tolède avec le couteau du Roi, où l'un et l'autre sont montrés solennellement le jour de la Fête de cette Sainte, en mémoire de ce qui arriva pour lors.

Saint Bonit.

V. La même faveur que peu auparavant j'ai décrite fut aussi accordée à Saint Bonit, Évêque de Clermont, en Auvergne, quoique en une autre façon et pour un sujet aucunement différent. La Sainte Vierge voulut faire connaître (1) à ce Saint Prélat que la rare dévotion qu'il avait envers elle lui était très-agréable. De sorte que comme il fut une fois entré dans l'Église de Saint-Michel, pleine d'un monde de gens, il se retira à un coin pour y faire plus paisiblement sa prière, et pour verser son cœur en la présence de Dieu et de celle qu'il aimait cordialement. Il se laissa tellement emporter à la douceur qui inondait son cœur, qu'il ne se prit pas garde de la nuit qui l'invitait à se retirer, et Dieu permit que le Sacristain, venant sur le tard pour fermer les portes de l'Église, ne l'aperçut aucunement. Mais comme il eut reconnu qu'il était seul et que l'Église était fermée, ce fut lors qu'il donna l'essor à ses affections, la liberté à ses larmes et l'ouverture à ses soupirs. Son cœur tout fondu en douceur, saisi de certaines pamoisons amoureuses, disait des merveilles à la Reine du Ciel, quand elle daigna gratifier son fidèle serviteur de sa présence et de sa vue. Je la vois entrer dans l'Église, accompagnée de plusieurs milliers d'Anges et de Saints, qui font un

(1) In ejus Vita ab Illidio et Gallo, Episcopis Arvernensibus, conscripta, apud Surium, 15 Januarii.

air surcéleste à la louange de son Fils. Voilà cette Bienheureuse Compagnie rangée autour de l'Autel, et la Sainte Vierge, comme leur Reine, assise sur un Trône relevé que les Anges lui ont préparé. On demande qui doit célébrer? La MÈRE DE DIEU répond que son bon ami et fidèle serviteur Bonit n'est pas loin de là, et qu'il pourra bien faire l'Office. Si jamais un esprit humble se trouva surpris, ce fut celui de ce Saint Prélat, qui de honte se pressa tellement contre un pilier, que Dieu voulant montrer qu'il agréait les ressentiments de son serviteur, rendit la pierre souple comme l'air, en sorte qu'elle céda pour le cacher, et encore aujourd'hui montre-t-on l'endroit où elle lui fit place. Cela n'empêcha pas pourtant que les Anges ne le trouvassent bientôt et ne l'amenassent à la Sainte Vierge, qui l'ayant encouragé, lui ordonna d'officier en la présence de la Cour du Ciel. Il s'habille, il commence la Messe, les musiciens de la Chapelle Royale répondent, l'Église retentit d'une céleste harmonie. Le Saint Sacrifice étant fini, la Reine des Anges appelle à soi son Chapelain, et l'ayant exhorté à poursuivre en son service, lui laisse pour gage de son amitié une Chasuble que les Anges avaient apportée, et dont il s'était servi pour célébrer. Elle se voit encore aujourd'hui à Clermont, sans qu'aucun se soit encore rencontré qui ait pu dire de quelle étoffe elle est faite.

Pierre Damien.

VI. Ce mot de Chapelain m'a remis en mémoire ce qui arriva après la mort du Bienheureux Pierre Damien, Cardinal et Évêque d'Ostie (1). Ce saint personnage revenant à Rome de Ravenne, où le Pape l'avait envoyé, fut surpris d'une petite lièvre en un monastère de la Bienheureuse Vierge. La MÈRE DE DIEU en avait ainsi disposé pour le recevoir en sa maison et pour reconnaître tant de services qu'il lui avait rendus, et spécialement par ses doctes et dévots écrits, ainsi que l'événement le fit voir. Car quelque temps après il apparut à un Religieux qui autrefois avait été Abbé du Monastère de Saint-Grégoire d'Arimini, et auparavant disciple de Pierre Damien. Il le voyait avec un bâton Pastoral à la main, revêtu Pontificalement et assis au milieu de plusieurs Évêques qu'il instruisait, lorsque tout d'un coup le Saint Prélat jeta les yeux sur lui, et s'adressant à la compagnie : Voyez-vous ce religieux, leur dit-il; je l'ai autrefois aimé et obligé en diverses manières, et néanmoins, depuis que je suis en ce lieu, il n'a jamais daigné me venir visiter, ni lui ni plusieurs autres à qui autrefois j'ai rendu de très-bons offices. Ce

(1) In Vita ipsius per Joannem Monachum, ejus disciplinum.

pauvre homme se jeta par terre et s'excusa du mieux qu'il put, disant que depuis qu'il les avait quittés, ils n'avaient jamais pu apprendre le lieu de sa demeure. Quoi donc, répondit alors le Saint Évêque, ignorez-vous que je demeure en la maison de la Reine du Ciel, et que j'ai l'honneur d'être son Chambellan? A ce mot de Chambellan, le Religieux s'éveilla, mais ce ne fut pas pour longtemps; car aussitôt le sommeil l'accabla derechef, et incontinent le Saint Cardinal se présenta à lui avec un visage plus austère que devant et lui dit : Ne vous avais-je pas chargé de me venir visiter à la maison de la Reine du Ciel? Comment donc avez-vous fait si peu d'état de mes paroles? Cela dit, il le toucha derrière l'oreille avec le bout de sa crosse; ce qui le fit bientôt sauter à terre, car il lui fut avis qu'il avait été frappé d'un coup de lance, ou percé d'un trait d'arbalète. En effet, la joue et le gosier lui enflèrent tellement, qu'il pensa mourir de ce coup. Toutefois, ayant invoqué l'assistance du Bienheureux Pierre Damien, il reçut incontinent la guérison. Ce qu'ayant raconté à l'Abbé du Monastère et à ses Frères, ils prirent résolution d'aller visiter le sépulcre du serviteur de la Mère de Dieu.

Boniface VIII.

VII. Entre les Souverains Pasteurs de l'Église qui se sont rendus remarquables en l'avancement du service de la très-glorieuse Vierge, le Pape Boniface huitième, qui décéda l'an mil trois cent et trois, est digne d'un éloge éternel. Sa vie et sa mort sont pleines des marques de sa dévotion envers elle; néanmoins je suis content de n'en rapporter que ce petit échantillon, par lequel on voit que ce Saint voulut mériter après sa mort la protection spéciale de la Sainte Vierge, ainsi qu'il avait tâché de s'en rendre digne pendant sa vie. Il ordonna qu'on l'ensevelît dans une belle aube qu'il avait, où tous les principaux mystères de la vie de la même Vierge étaient représentés dans un bel ouvrage de soie, relevé de fin or. La Bienheureuse Vierge fit assez paraître que ce trait d'affection lui avait été agréable, conservant plus de trois cents ans le corps de son serviteur, sans aucune marque de corruption, sinon en l'extrémité du nez, ainsi qu'il apparut à tous, l'an mil six cent six, lorsque son sépulcre fut ouvert.

Le Bienheureux Brinoux.

VIII. Quatorze ans après la mort de ce grand Pape, décéda le Bienheureux Brinoux, Évêque de Scat, en Suède. La Bienheureuse

veuve, Sainte Brigitte, priant un jour devant son tombeau, eut cette révélation (1). La glorieuse Vierge lui apparut et l'assura que cet Évêque avait été l'un de ses meilleurs et plus fidèles serviteurs, et que ce n'était pas merveille que son corps rendît une si douce odeur, puisque son âme avait été parfumée de toute sorte de vertus. Elle vit en outre comment la Sainte Vierge priait son bien-aimé Fils que le corps de ce sien serviteur fût mis en un lieu plus honorable. Ce qui arriva quelque temps après pour affermir la vérité de cette révélation.

François de Sales.

IX. L'un des plus illustres Prélats dont notre siècle se glorifie, c'est le dévot François de Sales, Évêque et Prince de Genève. Ce grand homme, de qui le nom a passé par les plumes d'une infinité d'Écrivains, avait une tendresse admirable envers la glorieuse Vierge. Quarante ans se passèrent, sans que parmi ses grandes et continuelles occupations il ait omis un seul jour de réciter son Chapelet. La Sainte Vierge d'autre part, laquelle, comme il est à présumer, lui avait impétré ce doux et agréable naturel avec lequel il gagnait le cœur d'un chacun, bénissait tout ce qu'il entreprenait et le comblait tous les jours de nouvelles faveurs. Elle le délivra d'une furieuse tentation de désespoir qui l'avait longtemps poursuivi, et d'une fâcheuse jaunisse que la tristesse qu'il sentait de se voir en cet état lui avait causée. Le jour qu'il fut consacré Évêque, qui fut celui de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, de l'an mil six cent et deux, elle le reçut sous sa spéciale protection, et l'événement a bien montré que cette divine sauvegarde lui a été comme une source de continuelles faveurs qu'il a reçues jusqu'à la fin de sa très-libérale main.

Saint Jean Damascène.

X. Saint Jean Damascène s'était consacré au service de la même Vierge dès son bas âge; mais on ne saurait dire combien l'affection qu'il lui portait s'accrut par l'essai qu'il fit de sa rare débonnaireté, en ce que je vais raconter après le très-illustre Écrivain de sa vie, Jean, Patriarche de Jérusalem. Chacun sait qu'il fut appelé Damascène de la ville de Damas, en Syrie, d'où il fut natif. Il sortit de l'une des meilleures maisons de Damas et fut très-soigneusement élevé et instruit en toute sorte de sciences par un moine Italien,

(1) Revel. S. Brigittæ, lib. II, c. XXX, et lib. Extravag., c. CVIII.

nommé Cosmas. Par effet, son savoir joint à une rare prudence et à un très-beau naturel, lui acquit tant de réputation, que le Prince des Sarrazins, qui commandait à Damas, le fit chef de son conseil, quoique après beaucoup de refus. Comme il allait s'avançant tous les jours en crédit, il arriva que l'Empereur Léon, surnommé l'Isaurique, l'an sept cent et seize, déclara une guerre ouverte aux images, mais si sanglante, que partout elles étaient effacées, arrachées des Églises, jetées au feu et traitées indignement en mille autres manières. Ces insolences percèrent le cœur de Jean, et allumèrent son zèle en telle sorte qu'il écrivit de tous côtés à ses amis, pour les exciter à s'opposer aux Iconoclastes, et composa trois livres pour la défense des saintes images, si pleins de raisons, de doctrine et de témoignages de l'antiquité, que l'Empereur les ayant vus, pensa crever de dépit, et résolut de le perdre à quelque prix que ce fût. Comme il arrive pour l'ordinaire que tel maître tel valet, il avait un faussaire avec soi, qui contrefaisait toutes sortes de lettres, dont il se servit pour jouer son jeu. Car il supposa une lettre par laquelle Jean l'invitait à surprendre la ville de Damas, et lui ouvrait les moyens d'en venir à bout; et ayant recouvré quelque pièce qui était sortie de sa main, il la donna à son homme, qui la contre-tira si parfaitement, que les meilleurs amis de Jean y eussent été trompés. Cette lettre fut envoyée par l'Empereur au Prince des Sarrazins, sous couleur de vouloir préférer son amitié à tout le reste, et d'être ennemi mortel des traîtres et de la trahison. Le Sarrazin avait peine de penser mal de celui dont la fidélité lui était assez connue; mais d'ailleurs les indices étaient violents, et l'affaire fort chatouilleuse. Il fait appeler Jean, il lui présente sa lettre prétendue, et lui fait tous les reproches qu'on se peut imaginer en cas pareil. Le témoignage de l'innocence a un grand pouvoir, même contre les calomnies les plus noires. Jean ne changea pas pourtant de visage; il confessa voirement que sa main ne pouvait être mieux imitée, mais qu'au reste il n'ignorait pas l'auteur de cette infâme pratique, et qu'il le ferait voir aussi clair que le jour, si Son Excellence lui accordait quelque petit délai pour se purger de cette calomnie. Le désir de régner et la crainte de s'embarrasser avec l'Empereur, pressèrent tellement le Barbare, que sans vouloir entendre autre raison, il ordonna que sur-le-champ il eût le poing coupé, et que sa main fût mise sur un poteau à la place publique. Jean, qui était prêt de donner sa vie pour un si bon sujet, ne fit nulle difficulté de tendre la main au bourreau; seulement fit-il prier le Sarrazin, comme la nuit fut venue, de lui permettre de reprendre sa main coupée, et de la garder pour son soulagement. Il eût fallu un cœur de tigre pour

l'éconduire en une si juste requête. Aussitôt qu'on lui eut rendu sa main, il s'enferma dans son cabinet, et prosterné de son long devant une image de la Sainte Vierge, sa main étendue sur le pavé tout contre le bras, d'où elle avait été séparée, il s'adressa à la Reine du Ciel en cette manière : Ma Dame et ma très-immaculée Mère, je sais que vous n'ignorez ni ce qui est arrivé à votre pauvre serviteur, ni le sujet du mal-talent de l'impie Brise-Images en son endroit. C'est à vous à le secourir maintenant; et comme rien n'est impossible à la droite de Dieu, qui a été incarnée en vous, aussi n'est-il rien de si malaisé que vous ne puissiez obtenir. Ne me regardez pas d'un œil favorable, si je vous redemande l'usage de cette main pour une autre occasion que pour l'employer à publier vos grandeurs et celles de votre très-honoré Fils, et pour défendre les saintes images avec plus de courage que jamais. A peine achevait-il cette parole qu'un doux sommeil se glisse dans ses veines, et soudain la Sainte Vierge se présente à lui avec un vrai visage de Mère, prenant la main coupée et la remettant en sa place, sans lui dire autre chose sinon ce peu de mots seulement : Voilà ta requête appointée; qu'il te souvienne seulement que désormais cette main doit être celle d'un Écrivain qui écrit vitement. Il fut tout à fait impossible à Jean de s'empêcher de publier incontinent parmi ses domestiques les merveilles de Dieu et de la Sainte Vierge. Voilà toute la maison en réjouissance et en actions de grâces. Le matin étant venu, la nouvelle est aussitôt portée aux oreilles du Prince des Sarrazins, qui entre en appréhension qu'on n'ait coupé la main à quelqu'un des serviteurs de Jean, au lieu de celle du maître. Il le fait venir à soi; il reconnait la vérité du miracle par une trace rouge que la Sainte Vierge y avait laissée; il voit clairement la malice de l'Empereur hérétique, et l'innocence de son Conseiller; il le rétablit en toutes ses charges avec promesse de plus grandes faveurs. Mais Jean l'ayant humblement remercié, le supplie de trouver bon qu'il use le reste de ses jours au service du Roi du Ciel. Le Sarrazin s'y accorde à la fin, et Jean ayant distribué aux pauvres tous ses moyens, visite les saints lieux de Jérusalem et prend l'habit de Religieux au Monastère de Saint-Sabas. Ses doctes et admirables écrits ont servi à toute la postérité de témoignage de la fidélité de ses promesses, et du redoublement des faveurs qu'il reçut de la Mère de Bonté.

Un Peintre dévot de la Vierge.

XI. Il faut que j'attache à cette Histoire une reconnaissance tout extraordinaire de la Sainte Vierge qui est rapportée par le docte et

dévot Prélat Vincent de Beauvais (1). Il y avait en Flandre un peintre très-affectionné à la Mère de Dieu, à qui il avait particulièrement consacré son pinceau et son travail. Comme il chérissait de tout son cœur cette Princesse, aussi haïssait-il à mort le plus grand de ses ennemis, qui est Satan. De fait autant de fois qu'il venait à propos de le peindre, il le faisait si noir et si laid, que le Diable même ne pouvait souffrir de se voir si hideux. Il menaça plusieurs fois le peintre qu'il en tirerait sa raison, et à la fin il trouva son temps et son appoint. Cet homme étant monté sur un haut échafaud, s'occupait à peintre la voûte d'une Église de Notre-Dame, mais surtout il avait employé toute son industrie à tirer un portrait de la Vierge qui lui avait très-bien réussi; et pour faire déplaisir à son ennemi, il l'avait mis sous les pieds de la Reine des Anges, et travaillait actuellement à le défigurer le plus qu'il pouvait. Ce malin, forcené de rage, écroule l'échafaud si rudement, qu'à l'instant tout s'en va par terre. Le peintre se trouvant surpris, par une saillie de confiance, plutôt que par un mouvement naturel, lève les mains jointes en haut, et implore la faveur de celle à l'honneur de qui il travaillait. Chose étrange! au même point l'image de la Vierge étend les bras et le soutient jusqu'à ce qu'il arrive du secours. Tant il est vrai que nul ne lui rendit jamais service sans ressentir incontinent les effets de ses incomparables douceurs.

Le Bienheureux Jean Capistrani.

XII. Je parlerai au traité quatrième du Bienheureux Jean Capistrani, Religieux de l'Observance de Saint-François, lequel fut béatifié par le Pape Grégoire quinzième, le dixième jour de septembre de l'an mil six cent vingt-deux, et de la rare dévotion qu'il eut envers la Sainte Vierge (2). Cette Mère de douceur la voulut faire connaître à tous, renouvelant en lui ce qu'elle avait auparavant fait au même lieu en faveur de l'un de ses mignons, le Bienheureux Saint Bernardin. Car comme il prêchait au milieu d'une grande place de la ville d'Aquila, qui est au royaume de Naples, les grandeurs de la même Vierge, à l'honneur de laquelle il expliquait ces belles paroles du douzième de l'Apocalypse : un grand signe est apparu au ciel; tous ceux qui écoutaient le sermon virent une très-belle étoile en l'air, laquelle jetant ses rayons sur lui, remplissait son visage d'une merveilleuse splendeur, et son cœur d'un feu tout divin. Pour lui, il était tellement échauffé à publier les merveilles de l'impératrice

(1) Speculi, lib. VII, c. CIV. — (2) Cap. IX, § 6.

du Ciel, que jamais il ne s'en fût aperçu, si le bruit que cette nouveauté causa en toute l'assemblée ne lui eût fait lever la tête, afin de voir aussi bien que les autres cet admirable trait de faveur. Je ne dois pas ici passer ce qui lui arriva le lendemain. Car comme il se fut mis en chemin pour aller faire les poursuites de la canonisation du Bienheureux Saint Bernardin, cette même étoile parut derechef et l'accompagna jusqu'à Rome.

Wauthier de Bibrach.

XIII. Le noble Wauthier de Bibrach a déjà paru une fois en ce même traité (1) parmi les plus affectionnés au service de la Sainte Vierge, et je lui garde encore place pour y paraître derechef au traité suivant. Un jour, comme il entendait la Messe (2), le Prêtre qui la disait ayant levé le calice après la consécration, s'aperçut d'une belle croix d'or qui était sur le pied du calice, avec ce petit écriteau : Portez cette croix de la part de MARIE, MÈRE DE JÉSUS, au Chevalier Wauthier qui demeure à Bibrach. Le sacrifice achevé, le Prêtre monta en chaire, et demanda à l'assistance si l'on connaissait un Chevalier qu'on nommait Wauthier de Bibrach. Ce jeune seigneur s'étant produit, le Prêtre lui donna la croix, après avoir raconté en présence de tous les assistants ce qui lui était arrivé. Wauthier connaissant bien qu'il était invité par là à porter la Croix de Jésus-Christ, entra bientôt après en l'Ordre de Cîteaux, où la Sainte Vierge est très-particulièrement honorée. Le dévot Césarius (3), Religieux du même Monastère où Wauthier fit profession, et qui a souvent traité avec lui, a vu la croix de ses propres yeux, beaucoup plus brillante, à ce qu'il dit, qu'aucun orfévre ne l'eût su faire.

Le Bienheureux Elsa.

XIV. Si le Bienheureux Elsa, Indois, et Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, fit des merveilles pour maintenir à la glorieuse Vierge l'honneur d'être MÈRE DE DIEU, elle fit aussi des miracles pour le conserver en vie et pour le faire triompher des ennemis de la Religion. Le Roi des Abyssins l'avait appelé pour convaincre un certain hérétique qui soutenait opiniâtrément l'erreur de l'impie Nestorius, lequel ravissait à la Vierge ce qu'elle a de plus précieux, savoir est le titre de MÈRE DE DIEU. L'erreur ne s'arrêtait pas à lui

(1) Cap. v, § 3. — (2) Cap. IV, § 1. — (3) Lib. VII, c. XXXIX.

seul; mais comme un cancer pestiféré, il allait toujours gagnant pays, et sautant d'esprit en esprit. La face hideuse du mal redoubla le courage d'Elsa, de manière qu'avec la force de ses raisons, et de l'esprit qui parlait par sa bouche, il abattit l'hérétique et le rendit confus en présence du Roi et d'un grand nombre d'assistants. L'hérésie, qui est la fille de Satan, a cela de propre qu'elle tient toujours de l'humeur de son père; cause pourquoi ce malheureux, au lieu de reconnaître sa faute, se mit à lui chercher de l'appui et à faire pis que devant. Ce qui offensa tellement le Roi, qu'il le fit lier pieds et poings et exposer à quatre lions qui le dévorèrent en un moment. Vous verrez maintenant l'histoire de Daniel renouvelée au Bienheureux Elsa. Car ceux qui tenaient le parti de l'hérétique, vinrent à grosses troupes au Roi, lui demandant avec de grandes clameurs, que pour une preuve indubitable de ce que l'Indois enseignait, il lût exposé aux mêmes lions, et que s'il en sortait sain et sauf, ils avoueraient la vérité qu'il avait défendue de parole. Le Roi, extrêmement en peine, d'autant qu'il voyait bien que ces esprits effarouchés ne tendaient qu'à une sédition, s'adressa au Bienheureux Elsa, demandant son avis là-dessus. Ce cœur, plein de confiance en Dieu, répondit plutôt par effet que par parole. Car ayant fait le signe de la Croix, et s'étant recommandé à celle de qui il défendait l'honneur, il s'élança courageusement au milieu des lions affamés. Mais ces animaux carnassiers se montrèrent moins humains en son endroit, que n'avaient fait les hérétiques; d'autant qu'au lieu de l'endommager, ils se jetèrent à ses pieds et se prirent à les lécher. De quoi le Roi, infiniment réjoui, rendit mille actions de grâces à Dieu et à la Sainte Vierge, laquelle lui fit plusieurs autres faveurs: mais celle-ci n'est pas des moindres, qu'elle le fit sortir de ce monde le propre jour de son Assomption, afin de lui faire part de la gloire de son triomphe, et de l'honneur qu'elle reçoit au ciel ce jour-là.

Martin Guttierrez.

XV. J'ai touché ci-dessus, à une autre occasion (1), ce qui arriva à Jacques Lainé, qui depuis fut le second Général de notre Compagnie, lorsqu'il était au Concile de Trente. Car comme il fut monté en Chaire pour traiter de l'Immaculée Conception de la MÈRE DE DIEU, avec mention de finir bientôt, pour ce qu'il était fort affaibli d'une fièvre quarte qui le tenait actuellement; néanmoins la fervente et filiale affection qu'il portait à la MÈRE DE DIEU le déroba

(1) Tract. I, c. VIII, § 1.

tellement à soi-même, qu'il harangua trois heures entières à l'honneur de sa bonne Mère, et en faveur de l'opinion qui lui est si honorable. La Mère de douceur, sans aller plus avant, reconnut sur-le-champ ce service. Car outre les forces du corps qu'elle lui donna, outre l'abondance des belles pensées qu'elle lui fournit, outre l'ardeur et la gaillardise extraordinaire qui parut lors sur son visage, en sorte qu'il ne dit jamais mieux, il fut tellement guéri de la fièvre, que depuis il n'en eut nul ressentiment. J'ai pareillement déclaré à un autre propos comme la Sainte Vierge remercia le Père Martin Guttierrez, Recteur du Collége de Salamanque, pour autant qu'il avait exhorté le Père François Suarez à étaler les richesses de ses grâces à la première lecture publique qu'il fit en l'Université de la même ville.

Le Père François Costere.

XVI. François Costere, Religieux de la même Compagnie, personnage d'une rare dévotion envers la Mère de Dieu; et qui a fort louablement travaillé et de voix et par écrit pour la faire connaître et honorer par toute l'Allemagne, confessait ingénument qu'il avait reçu d'elle deux fort particulières faveurs. La première, qu'ayant toujours été occupé à lire, à écrire, à prêcher et à gouverner, et la plupart du temps ayant fait ses voyages à pied comme il était Provincial, et le cilice sur le dos, il n'avait pourtant jamais été travaillé d'aucune incommodité de maladie, quoiqu'il eût vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt et huit ans; l'autre, qu'elle avait pris sa chasteté en une protection si spéciale, qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais senti mouvement ou imagination déshonnête. Les Anges du ciel sauraient-ils être plus privilégiés que cela ?

Un Turc converti.

XVII. Mais quelle merveillle que la Vierge se montre si reconnaissante envers les siens, puisque sa douceur s'étend jusqu'aux étrangers les plus barbares. Il y a environ trente-huit à quarante ans (1), qu'un gentilhomme de la ville de Braga, en Portugal, qui avait un esclave turc en sa maison, étant au lit malade, fit dresser un autel en sa chambre, et ordonna à cet esclave de mettre sur l'autel une Notre-Dame relevée en bosse qu'il avait, de lui faire un chapeau de fleurs et d'en jeter autour de l'image. Il le fit de bon cœur, fort joyeux d'avoir rencontré l'occasion de rendre ce petit

(1) Franciscus Bencius, in Annalibus.

devoir à la Vierge, et voici la merveille. Celui qui avait longues années résisté aux remontrances et aux bons avis de son maître, qui l'exhortait à se chrétienner, sans qu'il en fût requis, l'alla trouver le lendemain et lui dit qu'il voulait être baptisé, et que la Mère de Dieu, pour le service qu'il lui avait rendu le jour auparavant, l'avait caressé toute la nuit et lui avait commandé de se faire chrétien. L'issue fit connaître la vérité de ses paroles; car il reçut le baptême avec tant de contentement intérieur, et versa une si grande quantité de larmes, qu'il ne se trouva personne en la compagnie qui les pût tenir les voyant.

XVIII. Ce ne sont pourtant que de petits échantillons et de légères montres des faveurs visibles et invisibles qu'elle fait tous les jours aux siens. Quel jugement faudra-t-il donc faire du temps auquel elle ouvrira les trésors de ses grandeurs et de ses magnificences, pour reconnaître tous les services qui lui seront rendus en cette vie? O Dieu! quelle joie, quelle allégresse, quel contentement! J'aurais envie de donner plus avant dans cette considération, et de savourer à loisir la douceur que j'y trouve; mais je sens le contrepoids de nos misères qui me tire en bas, et m'invite à parler des miséricordes que la Sainte Vierge fait paraître à les soulager.

LA SEPTIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE VIII.

Qu'elle soit aux siens une Mère de miséricorde.

Entre les perfections de la Sainte Vierge, dit Saint Bernard (1), celles qui ont quelque rapport à nous, ont je ne sais quoi de plus doux et de plus agréable que les autres; et parmi celles qui nous regardent, les plus attrayantes sont celles qui soulagent plus nos misères. Car pour les premières qui ne viennent pas jusqu'à nous, il nous suffit de les admirer et louer : pour les autres qui donnent l'entrée aux plus exquises faveurs du Ciel, plusieurs

(1) Serm. IV de Assumpt.

sont retenus d'y aspirer sur une créance qu'ils ont que tous n'y peuvent pas prétendre, et qu'elles sont seulement pour quelques âmes choisies et relevées par-dessus le commun. Mais quant à la miséricorde, tous généralement se voient entourés de misères. C'est sur quoi j'ai formé la résolution de parler plus au long des miséricordes de la MÈRE DE DIEU, et d'en continuer le discours jusqu'à la fin de ce traité. Il en faut entamer le propos par quelques termes généraux, et après descendre aux particulières rencontres.

§ I. — *Du besoin que nous avons tous d'une Mere de miséricorde, et qu'elle n'est autre que la Sainte Vierge.*

I. Il n'est rien au monde de plus agréable ni de plus consolatif qu'un discours que le très-éloquent Docteur Saint Jean Chrysostome fait de l'incomparable sévérité de l'esprit du Prophète Élie et de la démesurée bonté de celui de Dieu (1). Cet homme de feu et de tonnerre, dit la Bouche-d'Or de la Grèce, considérant d'un côté la dureté du peuple juif et la longue habitude qu'il avait à suivre ses caprices et à s'adonner au culte des idoles, et de l'autre l'inclination nonpareille que Dieu témoignait à lui faire miséricorde; et lui étant avis qu'une si grande débonnaireté ne servait qu'à fomenter ses vices et à l'entretenir en sa mauvaise humeur, résolut de trouver quelques inventions pour brider l'extrême facilité de Dieu, et arrêter le cours impétueux de son amour démesurément pitoyable. Voyez de grâce de quoi il se va aviser. Il s'imagine qu'il n'y a rien qui puisse obliger Dieu à tenir ferme contre l'insolence des pécheurs que le serment, et que s'il n'est tenu par là, le moindre soupir qui sortira d'un esprit repentant, la moindre larme qui lui tombera des yeux lui gagnera quand et quand le cœur et lui fera lâcher la prise. A cette occasion il cherche tous les moyens possibles de l'engager, et ayant tiré de lui la promesse (2) qu'il ne dédira pas, il jure son Vive Dieu! que le Ciel ne versera sur la terre une seule goutte de pluie qu'il ne lui en donne la permission, et qu'il n'en fasse lui-même instance à Sa Majesté. Cependant le soleil fait son devoir, et ses cuisants rayons, pointés sans cesse contre la terre, causent une extrême sécheresse qui est bientôt suivie d'une très-dangereuse famine et d'une quantité d'autres mauvais effets. Les misères publiques et privées contraignent le peuple à charger les autels de vœux, à prendre le sac et la cendre, et à se disposer par ce moyen à apaiser l'ire de Dieu. Il lui fit incontinent mal au cœur d'avoir donné parole au

(1) Serm. in Eliam Prophetam. — (2) III. Reg. XVII.

Prophète, et de s'être privé du moyen de se rendre secourable aux siens. Dans ces premiers attendrissements, l'amour lui fournit l'invention de faire en sorte que le Prophète ressentît la disette générale, et qu'il fût aussi bien que les autres attaqué et pressé de la faim. Ce néanmoins son excessive bonté ne permit pas qu'il lui tînt longtemps ces rigueurs; mais elle lui adressa un corbeau pour lui servir de vivandier, et lui porter tous les jours sa prébende. Toutefois, ce ne fut pas sans dessein qu'il fit choix de cet oiseau carnassier et destitué de la compassion naturelle que tous les autres ont de leurs petits; mais il le fit expressément, afin que le Prophète rentrât dans soi-même, et que voyant la douceur de Dieu à le nourrir par l'entremise d'une bête sans cœur et sans amour, il fût lui-même honteux de se voir sans pitié.

II. Cet esprit âpre, qui semblait devoir être adouci par les caresses qu'il recevait, ne s'amollit en aucune façon : ce qui obligea Dieu à le serrer de plus près et à lui faire sentir de plus vives atteintes de la faim, lui retranchant son ordinaire. Mais cela n'y servit non plus que la douceur : au contraire, ce courage indomptable se roidit à supporter la famine et à mourir d'incommodité, pourvu que ce fût avec les autres, et qu'il vît ces têtes dures une fois rangées à leur devoir à force de coups. Dieu, qui connaissait parfaitement que la sévérité du Prophète ne procédait que du zèle qu'il avait de son honneur, l'envoya à une femme de Phénicie, pour être par elle nourri, estimant que l'horreur qu'il aurait d'un peuple incirconcis et d'une femme idolâtre, le contraindrait à demander la pluie; et au cas qu'il ne le fît pas, il préavertit cette femme de lui répondre brusquement et de lui faire appréhender la misère où elle vivait. Elle le fit de si bonne façon, que le Prophète s'apercevant qu'il ne lui restait qu'une seule bouchée de pain, fut ému à compassion et contraint de recourir à Dieu, afin de lui impétrer quelque moyen de vivre de là en avant. Sur l'apparence qu'il y avait que l'entérinement de cette requête dût gagner quelque chose sur l'esprit du Prophète, Dieu lui accorda tout aussitôt ce qu'il demandait, et lui promit que l'huile et la farine de sa pauvre hôtesse ne diminueraient aucunement jusqu'à ce que la famine eût cessé. Croiriez-vous bien que cette admirable condescendance de Dieu ne fut pas suffisante pour enfoncer le cœur impénétrable d'Élie; au contraire, qu'il résolut à part soi de ne rien relâcher qu'il ne vît un autre changement ès mœurs de ceux à qui il jugeait qu'il n'y avait rien de plus préjudiciable que la trop grande douceur. En va-t-il donc ainsi? dit Dieu; est-il vrai qu'il n'y ait rien qui puisse fléchir cette poitrine d'acier? Je sais bien ce que je ferai. Je le rangerai à un point auquel il faudra qu'il

passe par mes mains, et qu'il ait lui-même besoin de ma miséricorde. Il se peut assurer qu'il ne l'obtiendra qu'à bonnes enseignes, et qu'alors nous parlerons à lui. Fait et dit, voilà l'enfant de la veuve de Sarepta frappé à mort; ce n'est pas tout, le voilà trépassé; voilà cette femme désolée, qui remplit l'air de ses cris et de ses lamentations: quand le Prophète aurait un cœur de rocher, il ne saurait s'empêcher d'en être attendri. C'est à ce coup qu'il ouvre les yeux, et qu'il est contraint de confesser qu'il ne voit plus de moyen d'évader. Ah! c'est ainsi, ô grand Dieu! va-t-il disant, que vous me battez en ruine. Vous me nécessitez de recourir à vous, afin que vous requérant d'une miséricorde, vous m'obligiez à en accorder une autre. Il est tout aisé de juger qu'aussitôt que j'ouvrirai la bouche pour vous dire : Seigneur, ayez pitié du fils de cette pauvre veuve, vous demanderez incontinent si je n'en veux point avoir moi-même de votre fils unique, qui est votre peuple choisi. Ainsi me voilà obligé de signer la grâce que vous lui voulez faire, si j'en désire obtenir quelqu'une de Votre Majesté; et pour vous faire consentir à révoquer la sentence de mort que vous avez prononcée contre cet enfant ingrat, je me vois réduit à l'extrémité de révoquer aussi la mienne.

III. Dieu, qui voulait avoir son prophète par amour plutôt que par force, le convainquit par cette occasion, et le contraignit d'avouer qu'il lui était autant impossible de n'être pas miséricordieux, que de n'être pas Dieu; et que c'était bien autre chose de sa parole infaillible, qu'il avait engagée au pécheur, autant de fois qu'il reviendrait à lui, que du devoir qu'il croyait avoir à une femme pour avoir reçu d'elle un morceau de pain en la grande nécessité. Il le prit par toutes les voies imaginables de douceur pour le convier à s'en aller au-devant d'Achab, et lui promettre de la pluie; il lui fit entendre qu'il voulait que son peuple lui eût cette obligation; voire que tout Dieu qu'il était, il ne refuserait pas de tenir cette faveur de lui. C'était assez pour rompre un cœur de diamant; et le prophète se voyait tellement pressé par ses paroles, qu'il lui était impossible d'y résister; ce nonobstant, quoiqu'il fît contenance d'aller trouver Achab, et de lui porter la bonne nouvelle, si est-ce qu'on lisait sur son visage que c'était une espèce de contrainte, et qu'il donnait la gêne à son cœur pour en tirer un petit sentiment d'humanité. De quoi Dieu s'étant aperçu, il appela finalement son prophète, et lui tint semblables propos : Élie, mon fidèle serviteur, je vois bien que nous aurons peine de vivre ensemble et de nous accorder. Car que les hommes enclins à toute sorte de péchés par la corruption de leur nature, s'abstiennent entièrement de m'offenser,

c'est ce que ni moi, ni vous, ne devons ni pouvons espérer. Que je frappe incessamment sur eux, et que je leur ferme les portes de ma miséricorde, c'est ce qui m'est tout à fait impossible. Que votre esprit se puisse adoucir, c'est de quoi j'ai trop sujet de me défier. Ainsi il faudra, ou que nous soyons toujours aux prises, ou que je fasse une continuelle violence à ma bonté, ou que sur les plaintes que sans cesse je recevrai de vous, je remplisse l'enfer de mes créatures à qui j'ai préparé le ciel. Faisons mieux; je vous transporterai en un lieu où vous ne verrez ni péché, ni pécheur, et où votre conversation ordinaire sera avec les Bienheureux Esprits; et quant à moi je m'en irai demeurer avec les hommes; et pour me rendre plus accostable à eux, je me ferai homme moi-même; et là mon unique contentement sera de chercher ma brebis, de la porter sur mes épaules, de la loger dans mon sein, et de lui ouvrir les entrailles de mes infinies miséricordes. Vrai Dieu! quelle douceur du cœur paternel de notre bon Père! quelle obligation avons-nous d'aimer de toute l'étendue de toutes nos affections celui qui nous a si tendrement et si puissamment aimés!

IV. Je me suis étendu sur ce sujet avec cet éloquent Docteur, afin de faire voir à loisir l'extrême bonheur dont nous jouissons d'avoir un Père de miséricorde qui ne pense qu'à nous faire du bien et à remédier à nos misères. Néanmoins oserai-je bien dire que pour mettre notre esprit en repos ce n'était pas encore assez, et que nous avions besoin d'une Mère qui prît nos pauvretés à cœur? Je suis fondé sur l'autorité d'un grand Sage (1), qui dit que tout ainsi que la vigne qui est sans haie, est exposée à l'avidité des passants et à l'insolence des bêtes; de même où il n'y a point de Mère, il ne se peut faire que les enfants malades ou nécessiteux ne souffrent grandement. Car enfin le cœur maternel a une tendresse si particulière, qu'il suffit à l'enfant qui est malade d'en expérimenter les douces saillies pour se croire à demi guéri. A cette occasion l'infinie bonté de Dieu voulant faire largesse de ses douceurs en la grâce de l'Évangile, ne se contenta pas de nous donner un Père plein d'amour et de compassion; mais de plus elle nous pourvut d'une Mère de miséricorde, à qui nous pussions avoir recours en toutes nos nécessités. « C'est ce qui a fait dire à un des plus ardents panégyristes de la Sainte Vierge qui ait paru en nos jours, que cette divine Mère ressentait la langueur de toutes les créatures après le divin fruit de son sein virginal; elle les voyait toutes en suspens; elle connaissait les désirs enflammés des patriarches, les cris et les soupirs des Prophètes, les

(1) Eccli. xxxvi. Ubi non est sepes, diripietur possessio, et ubi non est mulier ingemiscit egens.

instantes prières des justes, les gémissements de tous les siècles, l'attente de toutes les nations du monde. Elle savait que toutes les créatures la regardaient comme un nouveau paradis établi en la terre, où leur salut était renfermé, et elle était vivement touchée (1). »

V. Or, pour nous assurer que cette Mère de miséricorde n'est autre que la très-sacrée Vierge, il me semble que le témoignage de la Sainte Église nous devrait bien suffire, qui avec des sentiments pleins d'une extatique douceur l'appelle Mère de miséricorde, notre vie et notre espérance, spécialement si nous y voulons ajouter la promesse infaillible de la même Vierge, qui à diverses occasions a fait trophée de ce titre d'honneur. Car, parlant à Sainte Brigitte, elle lui tint un jour ces propos (2) : Je suis la Reine du ciel, la Mère de miséricorde, la joie des justes et l'accès des pécheurs auprès de Dieu. Une autre fois ayant fait la faveur à un Religieux de Saint Odon, premier Abbé de Cluny (3), qui avait été insigne voleur, mais depuis était devenu grand serviteur de Dieu, de le visiter comme il s'en allait mourant, elle lui demanda s'il ne la connaissait pas. Le malade ayant répondu que non : Je suis, dit-elle, la Mère de miséricorde; à quoi elle ajouta qu'à trois jours de là, à une certaine heure qu'elle lui nomma, ils se trouveraient ensemble au ciel. L'événement fut cause que Saint Odon mit hors de doute et de soupçon ce qui était arrivé au Religieux, et que depuis il appela ordinairement la Sainte Vierge la Mère de miséricorde. Ces témoignages, dis-je, seraient plus que suffisants pour nous persuader que cette Mère n'est autre que la Reine du ciel : mais les Saints Pères nous présentent sur ce sujet de si belles et agréables pensées, que je me ferais conscience de les passer. Le dévot André de Crète dit (4) qu'elle est un abîme de miséricorde. Saint George, Archevêque de Nicomédie (5), la compare à l'Olivier de David (6) chargé de fruits, et dit que celui que le sage fils de Sirach vit (7) au milieu de la large campagne de l'Église, beau et verdoyant à merveille, ne fut autre que Marie. Saint Bernardin assure (8) que c'est le véritable arc en ciel qui est admirable en la vérité de ses couleurs, inimitable en sa beauté, mais surtout agréable en ce qu'il a le pouvoir d'arrêter la main de Dieu, lorsqu'elle se prépare pour châtier le monde et pour submerger les pécheurs.

VI. Le docte Prélat Guillaume de Paris (9) maintient qu'elle est

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Lib. VI Revelat., c. x. — (3) In Vita S. Odonis, lib. III, c. xix. Apud Surium, mensæ Novembri. — (4) Orat. de Annuntiat. — (5) Orat. de Oblat. S. B. Virg. — (6) Psal. xli. Ego autem sicut oliva fructifera, etc. — (7) Cap. xxiv. Quasi oliva speciosa in campis. — (8) Tom. III, serm. i. — (9) Lib. Rhetor. divin., c. xviii.

la vive source d'où les hommes ont puisé, et puisent encore tous les jours l'eau douce de la divine miséricorde. Le savant Idiot (1) prend l'essor jusque dans le ciel, pour dire qu'elle est un soleil brillant, qui de tous côtés jette des rayons de miséricorde si ardents, qu'il n'y a moyen de s'empêcher d'en ressentir les effets. Saint Jean Damascène (2) la prend pour la douce et chaste colombe, qui revint à Noé portant le signal de paix et de miséricorde. L'avis de Saint Bonaventure (3) est qu'elle fut représentée par la veuve de Sarepta, qui reçut de la main de Dieu, par le moyen du Prophète Élie, une si grande abondance d'huile, qu'elle en eut pour remplir tous les vaisseaux qui se rencontrèrent devant elle. Il l'appelle la veine (4) et la fontaine de miséricorde (5), et la mamelle des enfants de Dieu. Saint Bernard la nomme le Temple de miséricorde (6), où l'on voit aborder de toutes parts ceux qui veulent être affranchis de leurs misères. Richard de Saint-Victor, expliquant les paroles de l'Époux au Cantique d'Amour, où il dit à l'Épouse que ses deux mamelles ressemblent à deux petits Chevreaux jumeaux qui paissent parmi les Lis, remarque que ce n'est pas merveille que la Sainte Vierge ait des mamelles sucrées et pleines de miséricorde, puisqu'elle a enfanté la Miséricorde même, et que le Sauveur a sucé d'elle le lait matériel, afin de faire découler sur nous le spirituel, et qu'à mesure qu'elle abreuvait de ce nectar précieux notre Frère aîné, elle recevait des mamelles de miséricorde pour la consolation de tous ceux qu'il devait un jour reconnaître pour ses cadets. Oh! si les nourrissons de la Vierge connaissaient le bonheur dont ils jouissent, d'être caressés de la Mère du Roi de gloire, et d'être attachés à son sein! oh! s'ils se disposaient à savourer la douceur que Dieu a cachée dans ses mamelles et à puiser sans crainte dans ses vives sources de bonté! oh! que de biens! oh! que de richesses! oh! que de contentements ils en tireraient! Mais, puisque c'est par elle que nous devons arriver à elle-même, il faut qu'elle nous y attire, et qu'elle nous baille la confiance et le goût de ses grandes miséricordes.

§ II. — *De l'étendue des miséricordes de la Mère de Dieu.*

I. Le Saint Prophète Job dit une grande parole de soi au trente et unième de sa Prophétie, c'est à savoir qu'il a apporté la miséricorde du ventre de sa mère, et que toujours elle grandit avec lui. Il n'est

(1) Contempl. de B. Virg., in prolog. — (2) Orat. II de Dormit. B. Virg. — (3) Speculi B. Virg. — (4) In Hymno. *Te matrem Dei laudamus.* — (5) In Litaniis B. Virg. — (6) Serm. de Assumpt.

point de pure créature à qui ce mot convienne mieux qu'à la Sainte Vierge, qui avec la grâce de sa première sanctification fut ointe de l'huile de miséricorde plus avantageusement que tous les autres ensemble, et dont le cœur fut dès lors détrempé avec le baume d'une céleste douceur. Dès lors elle crut incessamment en cette excellente vertu, et y fit des avancements qu'il ne nous appartient pas de comprendre. De manière que comme elle allait croissant en toutes les autres, non à notre façon ordinaire, mais ainsi qu'il était convenable à la taille de la Mère de Dieu, de même la douce inclination qu'elle avait à compatir aux misères humaines prenait en elle une telle force par le redoublement des actes qu'elle produisait, que déjà elle arrivait à un point qui était incompréhensible aux Anges, lorsqu'elle fut choisie pour être la Mère du Roi du ciel. La Bienheureuse Sainte Agnès apparaissant un jour à Sainte Brigitte (1), lui dit familièrement que la glorieuse Vierge en était arrivée jusque-là, que de mieux aimer souffrir tout ce qu'une créature peut endurer, que de voir que les pauvres âmes ne fussent point rachetées. Ce fut, dit Saint Bonaventure (2), en ce bienheureux moment auquel elle reçut la céleste Ambassade, que s'accomplit en elle le dire du Roi-Prophète (3), qu'un abîme attire un autre abîme. Car lors le profond abîme des miséricordes de la Vierge fit descendre en terre le golfe inépuisable des miséricordes de Dieu. Alors les deux abîmes mêlèrent leurs eaux, et le sacré cœur de la Vierge se perdant dans la mer immense des miséricordes éternelles, le Verbe divin ne dédaigna pas de prendre les ressentiments humains. Qui pourra maintenant expliquer l'accroissement que reçut la miséricorde de la Sainte Vierge par l'union très-étroite qu'elle eut avec la toute bonté de Dieu? Qui nous dira le progrès qu'elle fit dès lors jusqu'à la fin de sa vie, se surpassant soi-même de moment en moment, et se sentant tous les jours plus vivement touchée de nos misères? Qui pourra comprendre la mesure de sa charité pitoyable à présent qu'elle a le cœur comme divinisé, et tout à fait absorbé dans l'Océan infini des douceurs inimaginables de la très-sainte Trinité?

« Saint Bernard, toujours agréable et singulier dans ses expressions quand il s'agit de parler des excellences de la Mère de Dieu, dit que la miséricorde a quelque chose de plus doux à notre égard (4). Il est vrai, dit-il, Sainte Dame, que vos pauvres serviteurs se conjouissent de toutes vos vertus; mais celle-ci nous touche plus que les autres : nous louons la virginité, nous admirons l'humilité; mais cette miséricorde a quelque chose de très-charmant

(1) Lib. I Revelat. S. Brigittæ, c. xxx. — (2) Cap. v Speculi B. Virg. — (3) Psalm. xli. — (4) Serm. iv de Assumpt.

pour des misérables, nous l'embrassons avec plus de tendresse, nous y pensons plus souvent, nous l'invoquons plus fréquemment; c'est elle qui a obtenu la réparation de tout le monde, c'est elle qui nous a mérité le salut. Il est certain que vous étiez en souci touchant la perte de toute la nature humaine, puisque l'Ange vous dit : Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé la grâce. Vous cherchiez donc cette grâce! ô Vierge! Qui pourra jamais sonder les dimensions de votre miséricorde, sa largeur, sa longueur, sa hauteur et sa profondeur? Par sa largeur elle remplit toute la terre, et encore excède-t-elle sa latitude; sa longueur vous porte à secourir tous les hommes qui sont et qui seront jusqu'à la fin des siècles; sa hauteur vous a fait trouver le secret de réparer le dommage arrivé dans la sainte Cité, et sa profondeur a porté la lumière à ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort; que notre âme altérée s'approche donc de cette fontaine; que notre misère ait recours à ce comble de bonté et de clémence; que l'abîme invoque l'abîme; que l'abîme de la misère et des ténèbres s'adresse à l'abîme de la lumière et de la miséricorde; la bonté de l'une excède beaucoup l'iniquité de l'autre, et où le péché a abondé elle fait surabonder la grâce (1). »

II. Je n'ignore pas ce qu'écrit Saint Bonaventure (2), qu'il n'appartient à nul autre d'en prendre les mesures, sinon à celui qui a rendu la Bienheureuse Vierge incompréhensible à tous les autres, non-seulement pour le regard de la grâce et de la gloire qu'il lui a communiquées, mais encore de la miséricorde dont il lui a rempli le cœur. Aussi n'est-ce pas mon dessein de renfermer dans les bornes d'un petit discours cette immense débonnaireté qui remplit le ciel et la terre; il suffit à mon propos de dire qu'elle surpasse nos misères et qu'elle excède toutes nos nécessités. Sa largeur embrasse tous nos desseins, tant intérieurs qu'extérieurs, tant du corps que de l'esprit. Sa longueur porte jusqu'à l'heure de notre mort, voire elle perce au delà, puisque ses fruits égalent l'éternité. Sa profondeur enfonce les abîmes du péché, d'où elle retire ceux qui s'y sont plongés, et le centre de l'enfer d'où elle préserve les siens. Sa hauteur n'est autre que celle du ciel empyrée, où aboutissent enfin tous les traits de ses grandes miséricordes. Voilà en termes généraux ce que je prétends déduire plus en particulier au demeurant de ce traité, qui est destiné à faire voir les grandeurs de la miséricorde de la Sainte Vierge sur ses enfants bien-aimés. Pour à quoi parvenir j'implore la faveur de la même Vierge et la miséricorde de

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Speculi B. Virg., c. v.

qui jusqu'ici m'a servi de guide et d'appui. Je commencerai par ses miséricordes extérieures, et puis je m'acheminerai pas à pas aux intérieures et à celles qui nous importent le plus.

LA HUITIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE IX.

Qu'elle soit la défense des siens.

Jaçoit que l'amour maternel ait plus de tendresse que de force, néanmoins c'est une merveille comme aussitôt qu'on touche aux enfants, la crainte sonne le tocsin, la faiblesse se change en courage, l'affection fait prendre les armes, et ne se trouve animal si poudreux que la nature ne mette en défense. Il est vrai que la grâce fait bien d'autres effets, et qu'elle arme sans comparaison plus puissamment que la nature pour défendre ses nourrissons. Nous l'allons voir en la Mère de Dieu, qui, par les bons offices qu'elle rend aux siens, leur fera voir de plus en plus le bonheur qu'ils ont d'être sous sa protection.

§ I. — *Que la Sainte Vierge est véritablement la défense des siens.*

I. Se pourrait-il bien rencontrer un esprit si dur que de n'être point touché des soins que Dieu se donne et des inventions qu'il trouve afin de posséder nos cœurs, et de les détacher puissamment de toute autre affection? Que ne fait-il pas à ce sujet parmi les Saintes Écritures? Il prend l'affection de l'ours (1), la force du rhinocéros (2), l'adresse de la licorne (3) et le courage du lion (4), afin de nous assurer par là qu'il ne manquera jamais ni d'amour pour s'entremettre de nos affaires, ni de sagesse pour les conduire, ni de force pour nous garantir. Il engage sa parole (5) qu'il nous servira d'appui contre la puissance étrangère, de renfort contre notre

(1) Osee. XIII. — (2) Num. XXIII. — (3) Psalm. LXXVII. — (4) Amos. III. — (5) Eccli. XXXIII.

propre faiblesse, de couvert contre les injures du temps, de parasol contre les injures du midi, et de bâton ès lieux glissants. Il promet qu'il sera le bouclier (1) qui nous couvrira, la tour qui nous défendra (2), le boulevard qui nous flanquera (3), et la forteresse qui nous maintiendra (4). Il proteste qu'il nous mettra à l'ombre de ses ailes (5), qu'il nous portera sur ses épaules (6), qu'il nous gardera comme la prunelle de ses yeux (7), qu'il nous retirera dans le donjon de sa face (8) comme dans une place imprenable. O douceur inouïe de notre Dieu, qui ne veut pas que nous ayons autre lieu de retraite que sa divine face! O bonheur nonpareil de ses enfants, qui sont assurés de la même assurance que celui qui est immuable par essence. Il est vrai que comme personne ne mérite le nom de fort, sinon lui, aussi veut-il avoir l'honneur de nous défendre sans compagnon. Il se donne l'avantage chez le Prophète Isaïe (9) d'avoir seul défendu les siens de la main de leurs ennemis sans avoir reçu secours que de son bras, ni assistance que de son courage. Par la bouche du Prophète Jérémie, il baille sa malédiction (10) à quiconque aura autre appui que lui, et qui mettra sa confiance au bras de la chair. Bref, toute l'Écriture Sainte nous fait foi qu'il n'est rien dont il se rende si jaloux que d'être l'unique refuge des siens. « Ce qu'il désire le plus dans cette victoire est que nous reconnaissions qu'il l'a remportée lui seul. Que ceux donc qui cherchent leur gloire, dit Saint Bernard, et qui s'attribuent quelque chose dans l'ouvrage de leur salut, écoutent avec frayeur les paroles suivantes : Jésus-Christ a travaillé lui seul à ce grand ouvrage, et nous en avons tiré tout le fruit (11). »

II. Ce qui néanmoins ne déroge en rien aux priviléges de la Mère de Dieu, qu'il nous a lui-même donnée pour Défense, pour Gardienne et pour Protectrice, et à qui il entend que nous nous adressions en toutes occasions. Ce qu'il fait par elle, il le fait par soi-même, et l'un des plus grands contentements qu'il reçoive, c'est de voir que nous ayons en elle une très-particulière confiance. Aussi les Saints nous assurent qu'au-dessous de Dieu nul n'a soin de nous à l'égal d'elle, non pas même qui en approche de près. C'est l'oracle du grand Saint Germain. Patriarche de Constantinople, qui maintient (12) qu'après son Fils nul d'entre les Saints ne sollicite nos affaires et n'entend à nos misères comme elle. C'est l'avis de Saint Grégoire, Archevêque de Nicomédie (13), de Saint André de Candie (14) et de

(1) Psalm. xc. — (2) Ibid. lx. — (3) Isai. liv. — (4) Psalm. xxvi. — (5) Ibid. xvi. — (6) Deuter. xxiii. — (7) Psalm. xxx. — (8) Ibid. — (9) Cap. lxiii. — (10) Cap. xvii. — (11) La R. Mère de Blémur. — (12) Orat. in Adoratione Zonæ Deip. — (13) Orat. de Oblat. B. Virg. — (14) Serm. de Annunt.

Saint Jean Damascène (1), qui à ce sujet la comparent au Tabernacle de l'Alliance, duquel il est dit au vingt-sixième chapitre du Lévitique : Je mettrai mon Tabernacle au milieu de vous, qui vous servira de sauvegarde, et tant qu'il y demeurera, je ne vous abandonnerai jamais. Et au quatrième d'Isaïe, Dieu passe promesse à son peuple que ce même Tabernacle le protégera des cuisantes chaleurs de l'été, et le défendra des pluies, des orages et de toutes les fâcheuses saisons de l'hiver. Qui pourrait tenir le compte de tous ceux qui ont été mis en liberté pour avoir eu leur recours à ce Tabernacle divin? Qui pourrait priser l'assurance que nous avons en la Mère de Dieu? Qui pourrait décrire les inventions qu'elle a pour nous prêter main-forte, et pour nous tirer du milieu des dangers? Qui serait capable de représenter avec quelle affection elle nous vient au secours, et nous préserve des mauvaises rencontres? Que n'a-t-elle fait, et que ne fait-elle tous les jours pour aviver en nous la confiance d'aller droit à elle en toutes nos nécessités? Tantôt on la voit tenant les siens par la main pour les empêcher de tomber, les couvrant de son grand manteau, d'autres fois les portant dans son sein comme ses enfants bien-aimés. En quoi se découvre d'un côté son admirable douceur, et de l'autre l'assurance de ses nourrissons. Car il ne faut pas estimer, dit le dévot Abbé Guerric (2), que ce soit un plus grand privilége d'être admis au sein d'Abraham que d'être reçu en celui de Marie; au contraire, c'est avoir part à la prérogative du Roi de gloire, qui a établi en elle son trône et sa demeure. Heureux mille fois ceux qui jouissent de l'avantage de cette admirable protection, laquelle je désirerais pouvoir représenter comme elle est; mais ce me sera bien assez d'essayer d'en dire quelque chose à la gloire d'une si bonne Mère et à la consolation de ses enfants.

§ II. — *Comme la Sainte Vierge défend les siens des dangers corporels et extérieurs.*

I. Dieu n'eut pas plutôt retiré de l'homme la douce et amiable protection qui accompagnait l'heureux état de l'innocence, que toutes les créatures fondirent sur lui pour venger l'injure qu'il avait faite à leur Créateur, comme si la barrière qui auparavant les arrêtait eût été levée, et qu'elles eussent reçu le signal pour l'abattre et le miner. Dès lors les éléments lui déclarèrent guerre ouverte, et par même moyen toutes les pièces de la nature. De sorte qu'il n'a pas plus de cheveux en tête, qu'il court incessamment de hasards. Que si Dieu

(1) Orat. de Nativ. B. Virg. — (2) Serm. I de Assumpt.

ne faisait le holà, ce serait pitié de ce pauvre homme, sur qui toutes les créatures se jetteraient à corps perdu. Mais il bat la mesure de là-haut, limitant tout le pouvoir qu'il leur accorde, et par l'entremise des saints Anges et de ses fidèles serviteurs, il arrête l'inclination qu'elles ont à prendre vengeance de lui.

II. Et c'est ici que la Mère de Dieu rend aux siens des offices tout à fait signalés, les tenant sous sa protection et sous son grand manteau royal, ainsi qu'elle fit voir un jour à la bienheureuse Marie de Razzi, Religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique, et avec un admirable soin les préservant de mille dangers, dont sans elle infailliblement ils seraient surpris et accablés. Les Bienheureux Esprits contemplent avec étonnement les merveilles de ses faveurs et lui en rendent des grâces immortelles, tandis que ceux qui les reçoivent n'ont souvent ni yeux pour les voir, ni cœur pour les ressentir comme il faut. Cela n'empêche pas pourtant que, comme au travers d'une nue, nous ne voyions quelques éclairs de la Providence, et du soin qu'elle a des siens. Et qui aurait le loisir de recueillir le peu qui, par la diligence de quelques écrivains, est arrivé jusques à nous, il en ferait de gros volumes. Car sa protection marche à l'égal des périls qui nous menacent; et quand on y aura bien pensé, on ne trouvera nul danger que les hommes puissent courir, où elle n'ait empreint les marques de sa bonté, et de l'assistance qu'elle a donnée à ceux qui ont eu recours à elle.

III. Elle les a défendus des eaux et des vagues, des ravines et des inondations; elle les a préservés du feu et des embrasements; elle a détourné de dessus leurs têtes la foudre, les grondements de l'air et les furieuses menaces des mauvais temps; elle les a tirés du milieu des neiges, des glaces, et d'autres encombriers où ils étaient plongés; elle leur a apaisé les orages et les tourmentes; elle les a délivrés des naufrages; elle leur a tendu le bras secourable en de très-dangereuses chutes, et les a conservés sous d'épouvantables ruines; elle les a garantis des mains des voleurs et des corsaires; elle a brisé les fers qui les tenaient attachés, et les a mis en liberté; elle les a rachetés de la torture et du dernier supplice, nommément du gibet; elle a empêché la force du venin et la malignité de la peste; elle a conservé leur renommée, a essuyé les calomnies qui ont été jetées sur eux; elle a rabattu l'effort de leurs ennemis, et l'a rendu sans nul effet; elle leur a servi de cuirasse à l'épreuve contre les coups de flèches, de pistolets, d'arquebuses, de canons et d'autres pièces de guerre; elle a adouci les animaux les plus farouches; elle a arrêté les chevaux indomptés qui les allaient perdre, et les a reçus entre ses bras lorsqu'ils devaient être froissés; elle a allégé le poids des

chars et des charrettes, qui ont passé sur eux sans les endommager. Bref, parcourez la vaste campagne de l'air, l'étendue de la terre, l'immensité des mers, les épaisses forêts, les antres ténébreux, les montagnes et les vallées, les déserts et les lieux fréquentés, les villes et les villages, vous ne trouverez nul endroit sous le ciel où ne paraissent les vestiges de la main obligeante de la Mère de Dieu. Faites le dénombrement de tous les hasards auxquels une créature est exposée, vous n'en rencontrerez aucun dont elle n'ait préservé ceux qui l'ont invoquée au temps de la nécessité. Elle les a guéris de la paralysie, de l'apoplexie, de la frénésie, du haut-mal, de la ladrerie, des écrouelles, de la phthisie, de l'esquinancie, de la goutte, des fièvres, des inflammations, de la jaunisse, de l'asthme, des ruptures, des meurtrissures, de toutes sortes de plaies et de fistules, de la pamoison, du cancer, des maux de tête, de poitrine, d'estomac, de bras, de mains, de côté, de cuisses, de jambes, de pieds, et de mille autres sortes d'incommodités qui travaillent le corps humain. Elle a rendu la vue à ceux qui l'avaient perdue, l'ouïe aux sourds, le marcher aux boiteux, la parole aux muets, le bon sens à ceux qui en étaient dévoyés, et les sentiments à ceux qui n'en avaient point de jouissance; l'usage convenable des membres aux bossus, aux contrefaits, aux impotents; la santé aux incurables, la vie aux morts.

IV. Il n'est rien de si aisé que de confirmer par des exemples tout ce qui a été dit jusqu'ici; mais ce serait un dessein à remplir de gros volumes : je me contenterai d'en choisir deux ou trois tant seulement parmi une infinité d'autres. Grégoire, Prêtre, en la vie du saint Abbé Théodore, son bon maître, qui fut aussi Évêque d'Anastasiopolis et décéda l'an six cent et treize, le vingt-deuxième d'Avril, ainsi qu'il est rapporté au Martyrologe Romain, raconte qu'il fit bâtir une petite Église de Notre-Dame joignant son Monastère, où souvent il se portait pour se recommander à elle. Comme il s'adonnait à toutes sortes de saintes œuvres, quelques personnes abandonnées de conscience ne pouvant supporter le reproche secret que leur faisait la vie innocente de ce saint Prélat, résolurent de l'ôter de devant leurs yeux, et pour ce faire lui donnèrent du poison. Il demeura trois jours sans parler et sans se mouvoir, en sorte qu'on le tenait déjà pour mort. Mais les trois jours expirés, la sainte Vierge lui apparut en songe, et lui témoigna qu'elle aurait bien sa raison de ceux qui l'avaient mis en cet état, et lors elle les lui donna tous à connaître, et ensemble la cause et la manière de son mal. En outre, elle lui ordonna de prendre trois pilules qu'elle avait en sa main, l'assurant qu'elles purgeraient entièrement la bile

qui s'était épandue par son corps. Cela dit, elle disparut, et le Saint fut remis en sa première santé ; et comme ses meilleurs amis le fussent venu visiter, il leur raconta voirement l'origine de sa maladie; mais il ne fut jamais possible de lui faire déceler les coupables, pour qui il fit de très-instantes prières à Dieu et à la très-sacrée Vierge tout le reste de ses jours.

V. Le fait du Bienheureux Saint Sylvestre, Fondateur de l'Ordre qui porte son nom, autrement appelé du Mont-Fanon, a quelque chose d'approchant à ceci, et en l'un et en l'autre, la Sainte Vierge se montre également bonne Mère, et toujours l'assurée défense des siens. Ce Saint était sorti de sa cellule la nuit, à dessein d'aller à l'Église, où ses Religieux étaient assemblés pour chanter les Matines; mais comme il eut commencé de descendre quelques degrés, le diable le poussa si rudement sur un pas glissant, que le pied lui ayant failli, il roula de marche en marche jusques au bas de la montagne. C'était, sans doute, un coup de dessein : car vous eussiez dit que l'Enfer avait armé le ciel et les éléments pour le faire mourir. La nuit était extraordinairement sombre, les vents s'entrebattant furieusement causaient une horrible tempête; la pluie tombait avec tant de roideur, qu'on eût dit que c'était un commencement de déluge; la saison était très-froide, et parmi tant d'orages Saint Sylvestre se trouvait étendu de son long, tout froissé et meurtri de coups, sans se pouvoir aider d'aucun de ses membres. Il criait à l'aide tant qu'il pouvait; mais le tintamarre des vents, pêle-mêlés avec les ravines d'eau qui tombaient violemment sur la pierre, et le bruit du chœur et de la psalmodie l'empêchaient d'être ouï des siens. Cependant le froid et l'humidité rendaient ses blessures mortelles, et il ne lui restait plus qu'un peu de chaleur et de vie qui battait autour de son cœur. Dieu sait si les démons, le voyant en cet état, se servaient de l'occasion, et s'ils s'efforçaient de lui donner plus de peine au dedans qu'il n'en endurait au dehors. Ce nonobstant, notre valeureux champion tenait bon contre tous leurs efforts, et à leurs attaques il opposait la confiance qu'il avait en la Mère de Dieu, laquelle il suppliait instamment de ne permettre pas qu'il fût si soudainement enlevé de cette vie sans avoir auparavant fortifié de quelques bons avis ses pauvres enfants, qui étaient sur le point de se voir orphelins avant que d'être sevrés de la mamelle. Il n'eut pas plutôt achevé sa prière, qu'il vit devant soi la très-sacrée Vierge entourée d'une merveilleuse clarté et pleine d'une incomparable majesté, laquelle l'ayant exhorté à prendre courage et à relever son espérance, toucha de sa main les endroits où il était blessé et le guérit en un instant, sans qu'il restât autre marque du mauvais traitement qu'il

avait reçu, que les cicatrices de ses plaies et quelques taches de sang sur son visage et sur le reste de son corps. Elle ne se contenta pas de cela ; mais le prenant doucement par le bras, elle le rendit à sa cellule en un moment, et le laissa plein d'une céleste allégresse et d'un extraordinaire désir d'aimer et de servir une si bonne Mère, tout autrement que jusqu'alors il n'avait fait. Le service achevé, ses Religieux, qui étaient en peine de lui pour ne l'avoir pas vu à l'Église, accoururent à troupes à sa chambrette, et le voyant encore chargé de sang fraîchement épandu, lui demandèrent ce qui lui était arrivé, et qui l'avait ainsi outragé. Mais le Saint leur déguisa l'affaire quelques jours, jusqu'à ce que ne pouvant plus résister à leur importunité, il leur récita par le menu tout ce qui s'était passé, et par ses discours embrasés, leur jeta dans l'âme une nouvelle ardeur de souffrir, et une confiance toute particulière en la bonté de la Reine du Ciel.

VI. Juste Lipse (1), l'honneur des bonnes lettres, rapporte que les Anglais s'étant jetés en France, le Comte de Saint-Paul sortit un samedi matin de la citadelle de la Cartelière, où il commandait, pour s'en aller à Compiègne. Trois ou quatre des Officiers de sa maison, qui marchaient devant lui pour lui préparer logis, découvrirent sur le chemin une troupe d'ennemis jusqu'au nombre de soixante ou septante, qui couraient le pays et ravageaient tout ce qu'ils trouvaient devant eux. Cette rencontre leur fit tourner bride pour avertir leur Maître de ce qui se passait. Le Comte, qui ne savait ce que c'était que d'avoir peur, ordonna incontinent à ses gens de monter à cheval sans leur faire autre harangue, sinon de leur dire en deux mots : Qui m'aimera, et la foi quand et quand, qu'il me suive. Tous se mettent en devoir le mieux qu'ils peuvent ; et comme il n'a pas la patience de les attendre, ils suivent deux à deux et trois à trois, sans faire en tout plus de quatre-vingts chevaux débandés, et assez mal en ordre pour attaquer quinze cents hommes, lesquels pendant que ceux-ci se préparaient, s'étaient joints aux autres, dont il a été parlé. Parmi ce petit nombre de Français était un nommé Jean Gertrud, qui chérissait le Comte son maître plus que sa propre vie, comme il le témoigna par effet ; car n'ayant pu gagner sur lui qu'il se tirât hors de la mêlée, et qu'il laissât faire à ses gens, il se mit devant lui pour le défendre tant qu'il pourrait. Ce ne fut pas néanmoins pour longtemps ; aussitôt il eut le bras percé de deux flèches, et comme il se retournait pour dire à son maître qu'il se retirât et qu'il ne faisait pas bon là pour lui, une troisième lui donna

(1) Divæ Virg. Hallensis, c. XXIX.

au travers du col et le jeta à bas de son cheval. Le Comte voyant qu'il y aurait plus de témérité que de courage à s'opiniâtrer, gagne un petit bourg voisin, et toujours son bon serviteur, qu'il croit avoir perdu, lui revient à l'esprit. Mais la Mère de miséricorde en a eu bon soin, et voici comment : Il avait ouï dire des merveilles de Notre-Dame de Hault en Hainaut; elle lui vint lors en mémoire comme il se vit porté par terre, et soudain il la pria de cœur et d'affection de le voir secourir en ce danger. Il ne fut pas longtemps sans ressentir l'aide du Ciel, qui lui donna le moyen et les forces de se traîner sur le chemin; il est vrai que ce fut pour courir de nouveaux hasards. Car voici arriver trois soldats ennemis qui le dépouillent de tout ce qu'il a, et non contents de cette cruauté, lui déchargent encore quelques coups d'épée sur la tête. Le pauvre homme demi-mort se recommanda plus chaudement que devant à la Bienheureuse Vierge et à Sainte Barbe, et demanda à mains jointes à ces barbares de ne lui pas dénier, en l'état où il était réduit, le moyen de se confesser. Ces cœurs félons s'adoucissent à la voix et à la prière de celui qu'ils voyaient nager dans son sang, en sorte qu'ayant par fortune aperçu un Prêtre à quelques pas de là, ils l'appellent et le prient d'entendre la confession de cet agonisant. Le Prêtre l'entend, et s'efforce de leur persuader de se contenter de tant, mais en vain, car ces tigres sont résolus de l'achever. Et de fait, l'un d'eux, croyant lui avoir fourré son épée dans le gosier, le laisse pour mort. Mais la Mère de Dieu a paré au coup, de sorte qu'il n'a donné qu'à la chemise. Cependant ces voleurs se retirent, et le Prêtre le conduit au mieux qu'il peut dans une grange voisine, et se met en devoir de le soulager. A peine a-t-il bandé ses plaies que le malheur lui va ramener ces trois bandoliers qui peu auparavant le tenaient pour mort. Ils s'échauffent de nouveau autour de lui, et l'un deux pensant lui donner sur la tête, le frappe seulement sur l'épaule. A ce coup, le blessé contrefait le mort, et eux le croyant dépêché, le traînent le long du chemin, et le jettent dans la rivière. La Sainte Vierge le soutient et le porte sur le bord d'une petite île, couvert de neuf grandes plaies. Il demeure là près de trois heures sans se pouvoir bouger. Enfin le Prêtre que la Mère de douceur avait suscité pour rendre la vie à ce pauvre homme, n'apercevant plus personne, suit son pénitent à la trace du sang qu'il répand, et arrivé qu'il est à la rivière, il jette les yeux de tous côtés, il voit l'apparence d'un corps sur le bord de l'île; il hausse sa voix et le conjure, s'il est chrétien, de lui répondre ou de lui faire quelque signe. Le blessé l'entend et lève la main; le Prêtre entre dans l'eau jusqu'au cou, et l'ayant tiré sur le rivage, s'en va pour demander de l'aide. On y

vient du village voisin avec une charrette; on l'emmène, et il est si soigneusement pansé, qu'au bout de quelques semaines, sain et gaillard, il va rendre son vœu à Notre-Dame de Hault, et entretient tous ceux qu'il rencontre des merveilles de la Mère de miséricorde.

VII. Bien que ce soit contre mon dessein de multiplier les exemples, principalement en un sujet où l'on en trouverait à milliers, néanmoins j'aurais de la peine d'en passer un sous silence, lequel n'est pas moins illustre en toutes ses circonstances qu'il a été bien avéré et recueilli juridiquement. L'an quinze cent cinquante-quatre, il y avait en la ville de Valence, en Espagne, un chevalier nommé Antoine de Pise, lequel faisant chemin par la Castille, fut rencontré de sept hommes à cheval, ses ennemis jurés, qui ne l'eurent pas plutôt aperçu, qu'ils commencèrent de crier: Tue, tue le méchant, le voleur! Jamais homme n'eut plus beau sujet de se recommander à Dieu de bon cœur et à la glorieuse Vierge, qu'Antoine l'eut à ce coup-là, Aussi se jeta-t-il incontinent à deux genoux, suppliant la Bienheureuse Vierge, à qui il avait une spéciale dévotion, qu'elle daignât le secourir en cette extrême nécessité, et surtout qu'elle ne permît pas qu'il mourût sans confession. A peine achevait-il sa prière, qu'il entendit une voix intérieure qui lui dit qu'il ne mourra pas pour cette fois, nonobstant le danger où il est. Cependant ses ennemis avancent, et ils ne l'ont pas plutôt approché qu'ils se jettent sur lui ni plus ni moins que des loups acharnés, et afin de le faire court, ils déchargent sur lui tant de coups, qu'ils le couvrent de plus de cent plaies, dont la plupart étaient mortelles; et pour mieux dire, ils ne font qu'une plaie de son corps; l'un lui ayant fendu la tête en deux, et l'autre lui ayant percé le ventre, de sorte que ses entrailles en sortaient; et le voyant tout baigné dans son sang et déjà tirant aux abois, ils le laissèrent là pour mort après l'avoir chargé d'outrages. Ce fut lors que la Sainte Vierge, qu'il avait toujours appelée parmi ses meurtrissures, lui envoya un Ange travesti en chevalier, vêtu de blanc, lequel l'ayant mis sur son cheval, le soutint avec ses mains, et l'encourageant doucement, le conduisit à la maison d'un gentilhomme qui était son proche parent, le conjurant par ce qu'il lui était, et par l'état où il se trouvait, d'en avoir soin. Le gentilhomme le reconnaît, l'embrasse tout plaié qu'il était; et comme à peu de temps de là il se met à chercher le chevalier qui l'a amené, jamais il ne le put rencontrer. Tandis, comme il n'y a point de temps à perdre, on court aux chirurgiens, et fait-on venir les plus experts: mais jamais il ne s'en trouve un seul qui y veuille mettre la main, tant ils tiennent pour assuré qu'il demeurera entre les bras du premier qui l'entreprendra. Le malade, se voyant abandonné des médecins

corporels, ne veut plus songer qu'à son âme. Il fait appeler le Curé, lequel l'ayant ouï en confession et disposé au dernier passage, lui envoie quelques honnêtes veuves pour le veiller, leur ordonnant de l'appeler dès qu'elles le verraient abaisser. Sur la minuit, comme il se plaignait extraordinairement de la douleur que lui causait un bras qu'on lui avait rompu, et que sans cesse il invoquait le secours de la glorieuse Vierge, la voici arriver à la vue de toutes celles qui étaient en la chambre, en forme d'une grande Dame pleine de majesté et de douceur, laquelle l'ayant amiablement salué et encouragé, le prend par le bras qu'il plaignait, le frotte d'un précieux onguent qu'elle avait apporté du ciel, et après fait le même en tous les endroits où il avait été blessé. Chose merveilleuse ! le voilà guéri à la même heure, sans qu'il lui reste ni vestige, ni sentiment aucun de tant de blessures. Qui n'admirera la douceur de cette incomparable Mère? Qui ne prendra de là sujet de retourner son vent à elle? Qui ne sera convié par une si démesurée bonté à l'aimer et à la servir? Qui ne confessera hautement que le cœur est indigne de vivre, lequel n'est gagné par les traits d'une si grande cordialité?

§ III. — *Comme la Sainte Vierge défend les siens des assauts de leurs ennemis invisibles.*

I. Vrai Dieu, qu'est-ce qu'un pauvre homme qui est au milieu des hasards que nous courons à chaque moment, sinon un navire de de papier emporté des flots et agité de la pluie et des orages? Mais que sera-ce de lui, si nous considérons que tous les dangers dont il a été parlé jusqu'à présent, ne sont que maux en peinture, s'ils sont mis en parangon avec la peine que lui font les ennemis invisibles de son salut? C'était la juste appréhension de Saint Paul, lorsqu'il disait (1) que notre principal combat n'est pas contre les hommes frêles et de peu de courage, mais contre les puissances du monde, contre les Princes des ténèbres, contre les malices spirituelles, et ce, non pour des choses caduques et périssables, mais pour des biens célestes et éternels. Il les appelle les puissances du monde, à raison des admirables perfections naturelles dont ils sont doués, de leur force nonpareille et des victoires qu'ils ont remportées sur les premiers hommes du monde, figurés par les hauts cèdres du Liban qu'ils ont jetés par terre, et généralement sur la plus grande partie de l'univers qu'ils ont assujettie à leurs lois. Il les nomme les Princes des ténèbres, parce qu'il n'y a nul trait de souplesse, de surprise et

(1) Ephes. VI.

de tromperie qu'ils ignorent; et d'autant que leur principale ruse consiste à nous jeter dans la précipitation et à nous conduire à l'aveuglement. Il leur donne le nom de malices, pour autant qu'ils sont tellement confits dans leurs mauvaises volontés, qu'ils semblent n'avoir autre nature, sinon la méchanceté même, et que leur propre différence soit haine, le maltalent, le venin et la cruauté. Au partir de là, notre plus grand malheur est que ce sont malices spirituelles, dont les assemblées sont invisibles, les menées sourdes, les inventions secrètes, les desseins cachés et les finesses plus tôt conduites à chef que nous ne les avons découvertes. Il conclut qu'en ce combat il ne s'agit pas de quelque intérêt temporel, mais bien d'assurer ou de perdre sans ressource notre salut éternel. Au reste, qui pourrait raconter les artifices dont ils se servent pour nous surprendre, les forces qu'ils emploient pour nous abattre, et les diverses sortes de batteries qu'ils font jouer pour nous surmonter; ils lient avec leurs charmes les puissances extérieures de nos âmes, ils s'emparent de nos corps et s'en servent ni plus ni moins que s'ils en étaient les esprits; ils tendent infinies embûches à nos vies; ils nous attaquent par tentations, par illusions, par terreur, par importunités; bref, leur vrai nom, ainsi qu'un d'entre eux répondit jadis au Bienheureux Jordain, Général des Frères Prêcheurs, est *mille artes*, parce qu'ils savent plus de tours, et qu'ils inventent plus de moyens de nous attraper, qu'il n'y a de grains de sable sur le rivage de la mer. Quelle apparence donc qu'une sotte brebis se puisse garantir des griffes de ces Lions rugissants, et qu'un homme sans esprit et sans force s'empêche de tomber dans les filets de ces anciens veneurs; il est clair qu'il n'y a que le secours du Ciel qui soit capable de nous délivrer de leurs mains et de nous défendre de leur rage. Mais, d'ailleurs, si nous y avons de l'accès, et surtout si la Sainte Vierge, qui jadis a brisé la tête du vieux serpent, daigne nous recevoir sous sa protection, nous n'avons nul sujet de craindre, ni les artifices cauteleux, ni les furieux efforts de cette bête carnassière.

La Sainte Vierge dissout leurs maléfices.

II. La Mère de Dieu sait bien le moyen d'anéantir ses charmes. Elle a fait preuve mille et mille fois de sa dextérité à les dissiper, ainsi que j'ai montré ailleurs (1). Mais spécialement il me souvient de ce qui arriva, l'an 1608, à un jeune garçon de Termignon en Savoie, nommé Pierre Pillat (2). Il avait été atteint d'un maléfice le 26 de Novembre,

(1) Tract. II, c. IX, § 8. — (2) Jacob. Bernard., D. Virg. Charmensis, c. XI.

et avait ressenti les violences de l'esprit inhumain jusqu'au 17 Janvier de l'année suivante, jour auquel Jacques Pillat, père du malade, prit résolution d'aller rendre un vœu qu'il avait fait à Notre-Dame de Charmes en Savoie, pour la guérison de son fils. Voyez d'un côté l'inestimable douceur de la Mère de miséricorde, et de l'autre son admirable pouvoir. Car le père ne se fut pas plutôt prosterné devant l'image de la Vierge, pour la supplier avec larmes d'avoir pitié de ce pauvre affligé, qu'il commença de parler, ce qu'il n'avait fait dès le premier jour de son maléfice, par une extrême malice de Satan, qui lui avait ôté la parole, afin qu'il n'eût pas le moyen de déclarer ce qu'il endurait. Au même instant, il se sentit parfaitement guéri, et le premier mot qu'il prononça fut JÉSUS MARIA, et après avoir remercié l'un et l'autre de sa délivrance, il s'écria : O malheureux ! ô tison d'enfer! parlant à la sorcière qui lui avait baillé ce mal, combien de douleurs m'as-tu fait endurer ? Plusieurs des parents accoururent pour être témoins de cette merveille, et tous reconnurent clairement qu'il avait reçu la santé à la même heure que le père la demandait par l'entremise de la Vierge.

Elle les chasse des corps humains.

III. Elle n'a pas moins de vertu quand il lui plaît de les chasser des corps dont ils ont pris possession. Les livres sont (1) pleins des effets de son pouvoir en cette matière. En voici un tiré de l'histoire (2) de Notre-Dame de Hault : Il y avait à Lille en Flandre une fille nommée Catherine Busie, de qui plusieurs malins esprits s'étaient saisis dès l'âge de dix-huit ans, et ne se peut dire ce que dès lors elle avait enduré. Car souvent cinq et six hommes des plus robustes n'avaient pas le moyen de la tenir. Il arriva une fois qu'un Père Sylvestre, Capucin, employant les exorcismes ordinaires de l'Église, en fit déloger sept qui avaient, peu auparavant, par la bouche de cette pauvre créature, jeté des aiguilles, du soufre, de l'argent monnayé, un clou d'un demi-pied, et autres semblables pièces de magie. A même temps se retrouva en la compagnie un certain, à qui la possédée s'adressant : Tu es donc là? lui dit-elle; et moi je sais fort bien d'où tu viens, et ce que tu as rapporté de cette belle Dame de Montaigu. Tous les assistants jettent les yeux sur lui, et l'exorciste, par inspiration divine, l'appelant, lui demande la vérité du fait. Il confesse qu'il a fait ce voyage, et qu'il en a rapporté un éclat du chêne tant renommé de Montaigu. Le Père le prie de lui en donner un petit

(1) Lauret., Hist., lib. II. c. VII ; lib. III, c. XXXVII ; lib. IV, c. IX. D. Virg. Montisserati mirac. 45, 150, 162, 235, 373. — (2) Lipsius, D. Virg. Aspricol., c. XLI.

morceau, qu'il met soudain en la bouche de la fille, et lui commande de l'avaler. Les Démons tout aussitôt montent au gosier, hurlant et criant que ce bois les tourmente et les brûle, et qu'ils ne le sauraient plus souffrir. Ils sont pressés de quitter ce corps, ils promettent de le faire, et assurent que Notre-Dame de Montaigu les contraint de sortir de là. Les deux premiers (car ils étaient trois) rompent en sortant une losange de la vitre de l'Église, le troisième ayant arraché un gros clou de la muraille, le jette contre la même vitre sans la rompre, et à mesure qu'il sort il publie malgre soi les grandeurs de la Sainte Vierge, dont il ne peut souffrir la présence.

Elle les empêche de nuire à nos vies.

IV. Elle a sans comparaison plus de moyens et d'inventions pour défendre nos vies, que ces désespérés n'en ont pour les attaquer. Saint Guillaume, Duc de Guyenne, s'étant retiré dans un horrible désert pour y faire pénitence de ses péchés, les diables lui livrèrent une fois un combat extraordinaire, et lui ayant présenté diverses tentations, à la fin ils le tirèrent hors de sa grotte, et le battirent avec tant de furie, qu'ils lui froissèrent tout le corps. Comme il était en cet état, la Mère de miséricorde lui apparut, et lui dit plusieurs paroles pleines d'une céleste douceur, dont son âme demeura grandement consolée, et à même temps deux Vierges, qui accompagnaient la Reine du Ciel, le portèrent dans sa cellule, y firent du feu, et lui ayant frotté le corps d'un onguent précieux qu'elles avaient, lui rendirent les forces et la santé. Saint Antoine le Portugais, dit communément de Padoue, prêchant le Carême avec son zèle ordinaire, opéra un notable changement dans les mœurs; l'ennemi de tout bien se jeta une nuit sur lui, et le prit au gosier avec une telle rage, qu'il était prêt de l'étrangler; mais le Saint ayant imprimé le signe de la Croix sur son gosier, et ayant prononcé l'hymne : *O gloriosa Domina;* le malin fut contraint de se retirer avec sa courte honte.

Elle nous arme contre les tentations.

V. Que dirai-je des assauts qu'il donne à nos esprits, d'autant plus fréquents que plus difficilement ils sont aperçus, et d'autant plus dangereux que la perte de l'âme est plus importante que celle de la santé ou de la vie? Mais que dirai-je du renfort que nous recevons du Ciel et de l'assistance continuelle de la Mère de Dieu? Si nos ennemis se préparent pour nous affaiblir avec leurs tentations, elle se met au-devant de nous et repousse contre eux leurs mauvais et pernicieux

desseins. « Mais parce que l'esprit est beaucoup plus noble que le corps, et que la perte de l'âme est bien plus considérable que celle de la santé et de la vie, le démon emploie toutes ses forces et tous ses artifices pour nous ruiner de ce côté-là, et c'est aussi à quoi la sainte Vierge s'oppose, selon l'étendue de sa charité incomparable. Elle nous apprend que le meilleur moyen de le confondre est de fermer l'oreille à tout ce qu'il nous peut dire pour nous troubler et pour ébranler la certitude de notre foi. Ève se perdit pour l'avoir écouté d'abord, et pour avoir parlé avec lui. Rien n'est plus sensible à cet ange superbe que le mépris; on le met en fuite en ne daignant pas seulement le regarder; on le rend muet en ne lui répondant rien, et après cela il ne renouvelle pas si aisément une attaque, qui ne sert qu'à fortifier celui qu'il veut perdre. La Sainte Vierge appuie de son crédit les avis qu'elle donne à ses serviteurs, et pourvu que l'on ait confiance en sa bonté, toutes choses réussissent fort bien (1). » Peu après que le Séraphique Saint François eut passé de cette vie à une meilleure, quelques-uns de ceux qui avaient vécu plus familièrement avec lui s'assemblèrent pour délibérer des moyens de se délivrer de l'importunité des tentations déshonnêtes. L'un des mieux avisés de la troupe assura que, quant à lui, il n'avait jamais expérimenté de meilleur remède que le recours à la Vierge des Vierges, accompagné d'une grande confiance. De sorte, disait-il, qu'autant de fois que je me sens molesté de semblables pensées, je me prosterne soudain devant une image de la Mère de Dieu, et prends résolution de ne pas sortir de la place qu'elle n'ait regardé mes larmes et ouï les gémissements de mon cœur. Le vénérable Abbé Guillaume, intime ami de Saint Bernard, de qui il a écrit la vie, rapporte que Dieu guérit presque miraculeusement un gentilhomme d'une très-dangereuse maladie d'esprit, par la dextérité de ce sien serviteur, et par l'entremise de la Vierge Mère. L'esprit d'impudicité avait pris un tel ascendant sur lui, qu'il lui était impossible de passer un seul jour sans commettre quelque péché. Saint Bernard, poussé d'un extrême désir de le réduire, n'avait épargné nulle sorte de remède; à la fin, il lui demanda trêve seulement pour trois jours, et ce à l'honneur de la très-sainte Trinité. Le gentilhomme, voyant que le terme était si court, pour ne pas contrister celui que d'ailleurs il chérissait et honorait uniquement, lui en donna promesse, et ne la tint pas moins fidèlement. Au bout de trois jours, le Saint en demande encore trois autres, à la considération de la Mère de Dieu. Le gentilhomme eut honte de refuser si peu de chose à la Reine du Ciel, et partant il s'y

(1) La R. Mère de Blémur.

accorda, mais à son très-grand avantage. Car elle lui impétra tant de force et de courage pour résister de là en avant à semblables tentations, que comme Saint Bernard voulut derechef pactiser avec lui : Non, non, mon Père, lui dit-il, il n'est plus temps désormais de m'amuser avec ces petits marchés, je suis résolu de contracter tout de bon avec Dieu, et moyennant la faveur de la Sainte Vierge, je prétends lui faire vœu de perpétuelle chasteté, à la charge qu'il me fasse mourir, si jamais il m'arrive de l'offenser par déshonnêteté.

VI. Que si elle permet que les tentations soient violentes et extraordinaires, elle n'a garde de manquer de se rendre secourable à l'avenant. Notre siècle, autant fertile en sainteté qu'en malice, nous en a fourni un rare exemple en la Bienheureuse Magdeleine de Pazzi, Religieuse du Mont-Carmel de Florence, béatifiée par notre Saint Père Urbain huitième, le vingt-trois avril de l'année mil six cent vingt. Cette sainte âme était cruellement persécutée des malins esprits et combattue à toute outrance de diverses sortes de tentations. Entre autres une fois elle fut si vivement pressée de désespoir et d'une furieuse passion de se défaire elle-même, pour autant qu'il lui semblait qu'elle était déjà réprouvée à cause de l'énormité de ses crimes, qu'elle s'en alla droit à la cuisine prendre un couteau pour faire son coup. Satan avait eu voirement la permission de la porter jusqu'à cette extrémité; mais la Sainte Vierge s'y opposa tout aussitôt, et renversa les desseins de son ennemi. Car Magdeleine ayant pris le couteau, s'achemina droit au Chœur, et avec une impétuosité d'esprit qui la transportait, montant sur l'Autel de la Vierge, le mit entre les mains d'une image de la même Vierge, et au même instant elle fut délivrée de l'agitation furieuse qui l'avait transportée si avant. Elle assurait de plus que parmi une infinité de pensées et de suggestions tout à fait abominables, elle fût morte mille fois de la seule horreur qu'elles lui faisaient, si la Reine des Vierges ne l'eût assurée que sa pureté n'en avait non plus été offensée, que les vêtements des trois enfants furent endommagés du feu de la fournaise de Babylone, ou les rayons du soleil salis de la fange des rues.

Elle nous défend des illusions.

VII. Si les Princes des ténèbres pensent nous surprendre avec leurs illusions, elle présente aussitôt le flambeau, afin de les faire apercevoir. Le bon vieillard de qui parle Césarius le savait très-bien. Car traitant un jour avec une Religieuse qu'il conduisait au chemin de la perfection, il lui demanda comme elle se trouvait : Très-bien,

grâce à Dieu, répondit la fille. Cette parole, prononcée si résolûment, jeta quelque défiance dans l'âme du vieillard, de sorte que la pressant sur sa réponse, il apprit d'elle que souvent elle était visitée d'un Ange, de qui même peu auparavant elle avait reçu promesse que bientôt il lui donnerait la récompense de ses travaux. Le sage vieillard, qui n'ignorait pas que maintes fois le Prince des ténèbres se transligure en Ange de lumière, ordonna à la religieuse que, si cet esprit revenait, elle demandât qu'il lui fît voir la Reine du ciel, sa très-honorée Mère, et que si cela lui était accordé, elle se jetât à deux genoux devant elle, et récitât l'*Ave Maria*. Satan ne manque pas de revenir avec une apparence de gloire et de majesté fort extraordinaire, ni elle non plus de faire la proposition que son Confesseur lui avait ordonnée. L'esprit d'orgueil repart que sa présence lui doit bien suffire sans qu'elle demande plus grandes caresses; elle d'autre côté tient bon et ne veut nullement démordre de sa résolution. L'ennemi, pour ne perdre sa proie, lui représente voirement par dérision une Dame de rare beauté, entourée de rayons de lumière; mais dès que la religieuse eut commencé de lui réciter le salut Angélique, suivant le commandement qu'elle en avait reçu, toute cette apparence de gloire et de grandeur s'évanouit dans un tourbillon de fumée.

VIII. Ce qui arriva à Saint Vincent Ferrier (1) mérite d'être publié à l'honneur de la Mère de bonté. Une nuit, étant en prières, il la suppliait de vouloir prendre sous sa protection la virginité qu'il lui avait vouée après Dieu, lorsque tout à coup il entendit une voix qui lui dit : Vincent, Vincent, il faut que tu saches que tous ne peuvent pas être vierges, et que si bien jusqu'à présent tu as cru posséder ce riche don, je mettrai bon ordre, afin que désormais tu n'aies plus sujet de t'en glorifier. Jamais personne ne fut si étonné de réponse, que le jeune homme fut de celle-ci. Car d'un côté il avait peine de s'imaginer que la Mère de toute pureté pût parler de cette sorte au désavantage de la vertu, dont toujours elle a tant fait d'état. D'ailleurs, toutefois il craignait qu'il n'y eût quelque mystère caché sous ces paroles qu'il ne pénétrât pas encore, et que par quelque sienne faute il ne se fût rendu indigne de ce précieux joyau. Comme son cœur s'empressait là-dessus, la Sainte Vierge lui apparut, et lui ayant donné courage, l'assura que cette voix avait été formée par le père de mensonge, qui ne pouvait souffrir l'éclat de sa chasteté, non plus que de ses autres vertus; qu'il recevrait plusieurs autres attaques de l'ennemi commun, mais qu'il jetât seulement sa confiance

(1) Lib. II Vitæ ipsius, c. xi. Apud Surium, t. II.

en elle après Dieu, et qu'elle ne le quitterait jamais. De quoi le saint garçon reçut tant de force et de vigueur, que de là en avant il grandit si notablement en ferveur, qu'il ressemblait plutôt à un Ange du ciel qu'à un homme de la terre.

Elle nous arme contre les frayeurs.

IX. Si le lion rugissant fait mine de nous vouloir engloutir, et qu'il essaie de jeter dans nos âmes quelque terreur panique, elle pose un corps de garde d'assurance tout autour de nos cœurs. Le très-dévot Henri de Suso, clair flambeau de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui vivait environ l'an treize cent cinquante, l'apprit un jour par expérience; car il vit le malin esprit avec un visage hideux, les yeux étincelants de rage, un arc en la main, avec des flèches de feu si redoutables, qu'en ayant en sa présence décoché une contre quelque Religieux, il l'étendit aussitôt par terre et le mit à deux doigts de la mort. Il semblait en vouloir faire autant à Henri; mais il ne fit que lever les yeux au ciel, et prononcer ces douces paroles tirées de l'Office de la Sainte Vierge : *Nos cum prole pia benedicat Virgo Maria*, qu'au même instant cet horrible adversaire disparut.

X. S'il nous poursuit avec des importunités et des violences extrêmes, la Sainte Vierge nous tiendra à l'ombre de ses ailes, et nous défendra des griffes de ce milan infernal. Elle le témoigna par effet à Jacques de la Marche, homme Apostolique et très-zélé Prédicateur de l'Ordre de Saint-François, qui remplissait l'Italie du bruit de sa sainteté et de sa doctrine, environ l'an soixante du siècle passé. Quelque temps avant sa mort, il se trouva tellement abattu et harassé des continuelles poursuites des démons qui le tourmentaient, qu'il lui prit un ennui de vivre. Pour être délivré de ces inquiétudes, il fit un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, où il espérait trouver l'allégement de tous ses maux. En effet, comme il disait la Messe en la Sainte-Chapelle, ayant le cœur presque réduit à une extrémité de détresse, il requit la Mère de miséricorde de ne lui pas dénier le secours qu'il avait expérimenté plusieurs autres fois, et qu'il lui plût de mettre fin à un si fâcheux et dangereux combat. Aussitôt la Mère de douceur se présenta à lui, et l'ayant amiablement salué, lui porta la bonne nouvelle de sa délivrance et de l'affranchissement général de toutes les misères humaines, qu'il obtint dans peu de temps par le moyen d'une très-heureuse mort.

XI. Bref, nous pouvons dire avec vérité que la Sainte Vierge est au milieu des siens comme un autre serpent d'airain que Dieu a érigé pour les défendre des piqûres mortelles des aspics venimeux.

Partant que cette maudite engeance enfle son infâme gosier, qu'elle lève sa tête funeste, qu'elle aiguise sa langue à triple pointe, qu'elle prépare ses cruelles dents, qu'elle jette le feu par la gorge, qu'elle siffle, qu'elle menace, qu'elle se lance en l'air, qu'elle s'approche, qu'elle pique, qu'elle morde tant qu'elle voudra, il ne faut que lever les yeux et regarder le signe du salut, et aussitôt tous ces cérastes brûlants seront contraints de se retirer dans leurs trous, la plaie mortelle cessera, et ceux qui en auront été endommagés recevront une parfaite guérison. Ce sont les merveilleux effets de votre incomparable douceur envers ceux qui ont le bonheur de vous appartenir, ô grande Mère de miséricorde! ce sont les traits qui vous rendent très-digne d'être aimée, servie et honorée des hommes et des Anges. Que les uns et les autres vous bénissent pour tant de biens que nous recevons de votre débonnaire main, et que le ciel et la terre s'accordent à publier sans cesse vos grandeurs.

LA NEUVIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE X.

Qu'elle soit la Maîtresse des siens.

Les ténèbres furent jadis l'une des plus rudes plaies dont Dieu frappa l'Egypte; et l'ignorance jointe à l'aveuglement d'esprit est l'une des premières misères que l'homme ressente depuis le péché. C'est pourquoi la Mère de Dieu ne peut manquer de rencontrer ès siens un digne objet de sa miséricorde, et infinies occasions de faire éclater sa bonté; il n'y aura personne qui n'ait sujet de s'étonner voyant avec combien d'avantage de leur part, et avec combien de charité de la sienne, elle fait l'office de Maîtresse et de Régente en son endroit.

§ I. — *Que la Mère de Dieu est véritablement la Maîtresse des siens.*

I. Plusieurs ont estimé que le meilleur pour les enfants, était d'être tiré à bonne heure de la maison de leurs parents, pour être instruits

et façonnés par d'autres mains. Il les ont considérés ni plus ni moins que de jeunes plantes, à qui il est expédient d'être arrachées de leur pépinière pour être transplantées ailleurs. Cette pensée ne peut être que bonne lorsqu'il y a quelque danger que les mauvais exemples ne leur nuisent, ou que les pères et mères ne manquent de capacité ou de commodité de les instruire, lorsqu'il y a de l'apparence qu'ils rencontreront mieux autre part, ou, comme il arrive souvent, que la trop grande indulgence des parents les rendra lâches et émoussera leur pointe et la vivacité de leur esprit. Mais où ces considérations n'auraient point de lieu, je serais toujours d'avis qu'ils ne sauraient avoir meilleure école que leur maison, ni meilleurs maîtres que leurs parents. Car si, au dire du Pédagogue Chrétien (1) et de Saint Jérôme, les enfants sont les fleurs du mariage, qui aura plus de soin de les arroser, de leur donner le soleil en son temps, de les mettre à couvert des rigueurs de l'hiver et de leur procurer toutes les commodités nécessaires pour arriver à leur perfection, que ceux-là qui les ont comme plantés et mis en terre? Si, au rapport de la sage Cornélia, ce sont les vrais joyaux et les richesses d'une maison, qui saura mieux les conserver que ceux à qui ils appartiennent? Si, comme disait la mère du jeune Tobie, ils sont l'espoir de la postérité, qui a plus d'intérêt à leur bonne éducation que ceux dont ils doivent porter le nom et le renom aux siècles à venir? Si, comme nous apprenons de Saint Jean Chrysostome (2), ils sont le riche et précieux dépôt que les parents ont reçu de Dieu, qui en sera plus soigneux que ceux qui lui en doivent rendre un compte si étroit? Quelle autre considération avaient les anciens, lorsqu'ils appelaient pères ceux qui font l'office de maîtres, ainsi que nous apprenons de la Genèse (3), sinon qu'il appartient aux pères d'être aussi maîtres de leurs enfants?

II. Quoi que ce soit des autres, le sujet de notre consolation est en ce point, que nous sommes assurés d'avoir un père et une mère qui ont autant de tendresse et d'amour pour se charger du soin de nous élever, que de capacité pour le bien faire. Et je crois fermement que le Prophète David, en l'épithalame qu'il a composé à l'honneur de leurs célestes noces, et que j'ai expliqué en un autre endroit, jetait les yeux sur les enfants qui en devaient sortir et qu'ils devaient instruire avec tant d'affection lorsqu'il intitulait ce Psaume pour les lis (4) ou pour les fleurs, qui ne sont autres que les enfants qui sortent de ce divin mariage, ainsi que nous apprenions peu auparavant de Clément Alexandrin. En effet, le même Docteur parlant expressément du Sauveur, assure (5) qu'il sert à ses enfants de père, de

(1) Clem., 1, 2 Pæd., c. VIII. — (2) Homil. IX in I ad Timoth. — (3) Gen. XLI. — (4) Pro liliis aut pro floribus. — (5) Pæd., c. VI.

mère, de pédagogue, de nourricier, et de tout ce qu'ils sauraient désirer. Et quant à la Sainte Vierge, l'incomparable Saint Augustin (1) la nomme bien à propos la Maîtresse des nations; l'Abbé Rupert (2), la Maîtresse des maîtres; Saint Jérôme (3), suivant l'interprétation du mot de Marie, qui vaut autant que celle qui éclaire, l'appelle le flambeau de la doctrine céleste; et Saint Jean Damascène (4), la fontaine qui arrose toute la terre. Ce qui me fait souvenir de ce qui est rapporté d'elle au vingt-quatrième chapitre de l'Ecclésiastique, que la sainte Église lui approprie, où elle parle de cette sorte, et me semble qu'il ne se peut mieux dire : Ce que j'enseigne, dit-elle, est tiré du livre de vie et du testament du Très-Haut; c'est la vraie connaissance de la vérité. Moïse a voirement donné une Loi qui comprend diverses cérémonies extérieures, de beaux enseignements qui sont héréditaires à la maison de Jacob, et de grandes promesses qui ont été faites à Israël. Dieu a fait la grâce à David d'avoir un successeur très-puissant, assis sur le Trône de sa gloire pour jamais, et au reste si plein de sagesse, qu'il peut être comparé au fleuve Phison qui sort du Paradis terrestre, ou à la rivière Tigris lorsqu'elle s'enfle sur le printemps. Ses discours toujours sensés coulent ni plus ni moins que les eaux du grand Euphrate, ou comme celles du Jourdain pendant le temps de la moisson. Son savoir ressemble à un éclair de lumière, ou au débord du fleuve Gehon sur le milieu de l'automne. Il a un tel fond de science qu'il n'est que lui qui la comprenne; ce sont lettres closes pour les apprentis, et pour les autres des abîmes sans fond et sans rive. Mais quant à moi je suis comme la mer Océane, d'où sortent les rivières de la plus exquise sagesse; je suis une fontaine presque infinie en sa source, et incomparable en son étendue; je suis sortie du Paradis comme le fleuve Diorix et comme le grand canal qui porte en terre les richesses du ciel. J'arroserai de mes eaux le parterre que je cultive, et les fruits que j'ai moi-même plantés; et ne faut pas craindre qu'elles leur manquent, puisqu'elles s'étendent au long et au large, et que leur abondance approche à celle de la mer. Je serai prête devant le jour pour faire ma leçon, et enseignerai dès le matin jusques au soir. J'irai trouver les plus réservés, j'éveillerai les endormis et éclairerai tous ceux qui se confient au Seigneur; j'épandrai ma doctrine ni plus ni moins qu'une prophétie, et la laisserai comme un héritage à ceux qui seront curieux de la sagesse, et ne cesserai de faire part de ce que Dieu m'a communiqué à leur postérité de race, jusqu'à ce qu'arrivent les siècles heureux d'une sainte éternité. Voyez comme ce n'est point

(1) Serm. VI de Natali B. Virg. — (2) Lib. I in Cantic. — (3) De Nominibus Hebraicis. — (4) Serm. II de Assumpt.

pour moi seule que j'ai travaillé, mais que c'est pour le bien de tous ceux qui désirent la vérité. Ce sont jusqu'ici les discours qu'elle tient en l'Ecclésiastique. D'où il appert quelle obligation nous avons à Dieu pour nous avoir donné une telle Maîtresse; quel service nous devons à celle qui, avec des qualités si éminentes et si divines, a tant de bonne volonté pour nous; quel avantage nous avons pour profiter en cette Académie d'où sont sortis les premiers hommes du monde; quelle diligence il nous faut apporter à l'étude de cette divine sagesse, puisque nous possédons l'honneur d'une si heureuse rencontre.

« C'est ce qui oblige la très-sainte Vierge de servir de Maîtresse à ceux qui lui appartiennent, imitant la bonté du Seigneur qui dit par son Prophète : Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous enseigne ce qui vous est utile; elle nous fait voir trois choses qui empêchent d'ordinaire que les instructions de son Fils et les siennes ne produisent les effets dans les âmes, conformes à la pureté d'une doctrine si salutaire. La première que nous ne considérons pas assez, c'est que de Dieu seul nous devons apprendre la vérité; c'est pourquoi David lui dit : Enseignez-moi à faire votre volonté, car vous êtes mon Dieu. Comme c'est vous qui m'avez créé, c'est à vous aussi à m'enseigner. Le même Dieu qui a formé mon cœur le doit instruire, et si vous-même ne l'éclairez, il demeurera toujours dans les ténèbres. La seconde chose qui nous empêche de nous nourrir de la parole de Dieu, c'est que nous ne comprenons pas assez que Dieu ne nous enseigne que ce qui nous est utile; il retranche les désirs déréglés de savoir tant de choses qui ne sont point nécessaires à un chrétien, ou qui n'ont pas de rapport à notre état. La troisième, c'est qu'après avoir appris de Dieu ce qu'il est utile que nous sachions, nous voulons nous conduire nous-mêmes, au lieu de le prier que ce soit lui qui nous gouverne dans la voie où il nous fait entrer, en dépendant de lui comme un enfant dépend de sa mère, sans laquelle il est prêt de tomber à chaque pas (1).

III. Je me vais mettre en devoir de déclarer les admirables traits de la Régence de notre divine Maîtresse, et de faire voir en particulier combien parfaitement elle s'acquitte des trois offices d'un bon Maître, qui sont d'instruire, d'exercer et de corriger.

(1) La R. Mère de Blémur.

§ II. — *Avec quelle perfection la Sainte Vierge enseigne les siens, qui est le premier office de sa Maîtrise.*

I. Jamais ne se rencontra marchand si curieux de vendre ; jamais il n'y eut fontaine qui donnât si volontiers de ses eaux ; jamais le soleil n'eut tant de plaisir à éclairer ; jamais esprit ne fut si soigneux d'apprendre, que la Maîtresse que nous avons reçue du ciel est désireuse de faire part aux siens des trésors de sagesse que Dieu lui a communiqués. Vous remarquerez, au neuvième chapitre des Proverbes, qu'elle a dressé une Académie en une forte place, qu'elle a affiché des placards partout, qu'elle a dépêché ses gens de tous côtés pour inviter ses enfants à venir apprendre la prudence céleste dont elle fait profession, et qu'elle enseigne libéralement avec une admirable méthode et avec un profit nonpareil de ceux qui la veulent écouter. Jadis on abordait de toutes parts à la capitale du monde pour entendre l'historien Tite-Live, comme un vrai torrent d'éloquence, une merveille de science et un oracle de belles résolutions, et ceux qui avaient le bien de l'approcher, écrivaient à leurs amis d'y accourir promptement, et de ne pas laisser échapper l'occasion d'apprendre du premier homme qui fut sur la terre. Mais je sais bien que nul ne me désavouera quand je dirai que ce fameux personnage n'a été qu'un enfant, et toute sa doctrine que jeu auprès de la Reine du Ciel, et des secrets de la sagesse divine qu'elle découvre aux siens. Ce qui fait que par-dessus toutes les plus heureuses fortunes du monde, j'estime indiciblement le bonheur de ceux que Dieu a tellement privilégiés que de la leur donner pour Maîtresse.

II. De ce nombre fut le Bienheureux Saint Elzéar, Comte d'Arian (1), de qui nous lisons qu'étant encore jeune, sa nourrice, femme très-vertueuse, nommée Garsende, le recommandait ardemment à Notre-Seigneur en l'Église, lorsqu'elle entendit une voix qui lui dit : J'ai baillé ma Mère pour Maîtresse à celui pour qui tu pries si chaudement. Au son de cette voix, Garsende demeura étonnée, et craignant qu'il n'y eût de l'illusion, elle supplia Notre-Seigneur de lui vouloir découvrir si c'était une tromperie de l'ennemi ; que si au contraire cette parole venait de lui, il plût à sa Divine Majesté lui en donner quelque plus expresse connaissance, ce qu'il fit. Car, comme elle achevait d'entendre la Sainte Messe, elle reçut du Sauveur toute assurance de ce qu'elle demandait. Mais comme les âmes

(1) In Vita ejus apud Surium, mense Septembri.

vraiment humbles ne se fient pas volontiers à leurs propres sentiments, elle communiqua le tout à son Confesseur, homme très-avisé, nommé Jean Julien, et l'assura qu'elle s'en tiendrait à tout ce qu'il lui en dirait. Ce dévot Religieux, pour ne rien faire mal à propos, résolut de traiter en particulier avec le jeune Elzéar, et d'apprendre de lui par le menu comment il se comportait en l'exercice de la vertu, et nommément en l'oraison, par quel chemin il marchait, et quel guide il avait choisi au Ciel. Le jeune Comte, qui ne savait pas à quel dessein le Religieux lui demandait toutes ces particularités, répondit fort naïvement qu'il avait élu pour mère et pour maîtresse la Sainte Vierge; que lorsqu'il s'apprêtait à faire sa prière, il se jetait entre ses bras, en suite de l'affection qu'il savait bien qu'elle lui portait, et de l'expérience qu'il avait de sa propre infirmité; qu'il la suppliait humblement de lui mettre en l'esprit des demandes qu'il devait faire à Dieu, et d'empreindre réciproquement dans son cœur ce que Notre-Seigneur lui inspirerait; que cette prière achevée il disait l'*Ave Maria* avant de commencer la méditation, et qu'en suite de ce petit hommage qu'il rendait à la Mère de Dieu, jamais ne lui avait manqué, ni discours, ni affection pendant son oraison mentale.

III. O sainte école! ô divine Maîtresse! ô admirable écolier! qui pourra douter que ce saint jeune homme n'ait appris tant de secrets qu'il savait de la science céleste? Qui s'imaginera qu'autre que la Sainte Vierge l'ait enseigné à garder perpétuelle virginité avec sa chère compagne Sainte Dauphine, et à faire de sa maison une Église, ou au moins une maison Religieuse? Sans faute que là il avait puisé les saints enseignements et les règlements qu'il donnait à tous ses domestiques, d'entendre la Messe chaque jour, de craindre le péché plus que la mort, de se confesser et communier tous les huit jours, d'employer une bonne partie de la matinée à l'Oraison, et l'après-dinée à quelque louable exercice; de s'entretenir volontiers de discours du Ciel et de leur salut, de bannir entièrement de leur conversation les noises, le jeu, les paroles dissolues, et beaucoup plus les actions peu honnêtes et peu dignes de gens qui font profession de la vertu. Sans faute que sa bonne Mère et Maîtresse lui avait enseigné les petites adresses qu'il avait pour corriger et châtier doucement ceux de sa famille qui manquaient en l'ordre qu'il avait établi en sa maison, les faisant parfois manger à terre, ou bien se contenter de pain et d'eau, d'autres fois leur commandant de tenir la chambre tout un jour, les acheminant tous à la vertu par de semblables exercices de piété.

Le Bienheureux Clément Caponi.

IV. De ce nombre fut le Bienheureux Clément Caponi, Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, lequel, quoiqu'il fût sorti d'une fort illustre maison, se contenta néanmoins de la condition de Marthe, et servit Dieu jusqu'à la fin de sa vie ès exercices les plus bas de la maison. Tandis qu'il travaillait des mains, son cœur s'occupait d'ordinaire en Dieu, et s'entretenait fort doucement avec la glorieuse Vierge, en laquelle il avait une confiance extraordinaire. Ayant un jour été occupé plus que de coutume, et n'ayant point trouvé de temps en toute la matinée pour faire ses dévotions, le temps de la réfection commune étant venu, il s'en alla devant une image de la Vierge où les frères étaient fort souvent, afin de dire ses prières. Mais la Mère de douceur l'avertit par la bouche de la même image qu'il avait mal choisi son temps; que l'obéissance à laquelle il avait servi jusqu'alors valait mieux que les prières qu'il eût faites; que l'après-dînée suffirait pour acquitter ses obligations, et qu'il ne pouvait rendre de plus agréable service à son Fils et à elle, que de s'accommoder en tout et partout aux heures et à l'ordre du commun.

Etienne Justicius.

V. Ce qui arriva au dévot Etienne Justicius, Oblat de l'Ordre des Minimes, n'est pas beaucoup différent de ce que je viens de raconter. Une fâcheuse fluxion lui ayant quasi fait perdre les yeux, lui faisait aussi fort souvent perdre la patience. De quoi s'étant aperçu, il résolut de combattre ce manquement avec la dévotion à la Vierge. Et de fait, il l'entreprit si courageusement, qu'outre un bon nombre de prières qu'il lui faisait tous les jours, il s'adonna tellement à la mortification, qu'il y allait jusqu'à l'excès. Ce qui fit que se trouvant un jour à la réfection commune, mais usant d'une si grande rigueur, qu'il n'en prenait pas à demi pour supporter les travaux du corps auxquels sa condition l'obligeait, la Sainte Vierge lui demanda pourquoi il était singulier; Étienne ayant repondu que ses violentes passions avaient besoin d'une forte bride, elle le tança, et lui dit que de là en avant il lui serait plus agréable suivant simplement le commun, que s'adonnant avec danger à des singularités qui n'avaient point d'approbation que dans sa propre volonté. Elle lui obtint une science infuse, le don de prophétie, la grâce de faire des miracles et plusieurs autres faveurs, et le caressa jusque-là que de lui donner quelquefois le baiser de paix, ainsi qu'il sortait de l'Eglise.

VI. De ce nombre fut la Bienheureuse Angèle de Fuligny, ainsi que nous lisons en sa vie (1), où il est raconté qu'étant un jour en la Messe, la consécration faite, la Sainte Vierge lui apparut et lui dit : Ma chère fille et la bien-aimée de mon fils, ton Sauveur t'est venu visiter et t'a baillé sa bénédiction. Il est raisonnable que tu reçoives aussi la mienne. Et cela dit, elle la bénit, et l'avisa de l'obligation inestimable qu'elle avait d'aimer ardemment son cher Époux qui lui voulait tant de bien, et lui fit entendre les rares trésors dont il fait part à l'âme qu'il visite : d'où la Sainte demeura toute transportée de joie, et comme consumée des flammes du céleste amour. De ce nombre furent Sainte Ildegarde, Sainte Gertrude, Sainte Mechtilde, les Saintes Catherine de Sienne, de Gènes et de Bologne, Sainte Jeanne, et infinies autres, que le Ciel a favorisées de tant que de leur donner pour Maîtresse celle de qui les Bienheureux Esprits tiennent à grande faveur d'apprendre quelque chose.

VII. Mais entre toutes il serait très-malaisé d'en rencontrer une à qui elle ait servi de Maîtresse si particulièrement qu'à Sainte Brigitte, ainsi que nous apprenons du livre de ses Révélations. Car depuis les premiers ébauchements de la vie spirituelle, jusques aux derniers traits de la plus sublime perfection, il n'est rien de quoi elle ne lui ait fait leçon. Elle lui a donné diverses instructions de la nature et de la qualité des péchés, du danger qu'il y a de retenir quelque affection, pour légère qu'elle soit, au moindre d'entre eux; des moyens par lesquels l'âme est purifiée; de la patience qu'il lui convient d'avoir en la privation de la douceur et de la dévotion sensible; des fruits de la souffrance et des diverses épreuves de Dieu. Elle lui a découvert mille beaux secrets touchant la droite intention qu'il faut que l'âme se propose en toutes choses; l'affection qu'elle doit avoir à la vraie pauvreté d'esprit; l'estime qu'elle doit faire de l'obéissance, et le mérite qui provient des bonnes volontés qui sont réglées ou modérées par elle; la souffrance des mauvaises humeurs et des imperfections d'autrui; le mépris des choses périssables, et de tout ce qui peut chatouiller le corps; le dégoût de la sagesse mondaine, la discrétion des esprits, l'amour de Dieu, le zèle des âmes, et généralement touchant toutes sortes de vertus. Elle lui a enseigné la manière de se communier saintement et avec profit; de se garantir des embûches des ennemis invisibles, et de profiter aux autres par ses bons avis et par ses salutaires conseils. Elle lui a fait voir des merveilles des mystères de sa propre vie, de celle de son bien-aimé Fils, et nommément de sa très-amère passion; de l'amour qu'il porte aux âmes qu'il a

(1) Cap. XXXIX.

rachetées de son sang; des admirables ressorts de sa divine Providence, nommément sur les gens de bien, et comme tout leur réussit à profit; et de l'alternative de sa miséricorde et de sa justice; bref, elle lui a éclairé l'esprit d'une infinité d'autres belles lumières, dont la moindre vaut mieux que toutes les connaissances naturelles de cette vie.

VIII. Mais qui pourra expliquer le bonheur qui est caché sous cette céleste maîtrise; qui sera capable de comprendre les avantages dont jouissent ceux qui ont l'honneur d'être admis à l'école de la Mère de Dieu, et de recevoir ses instructions chaque jour, chaque heure, chaque moment; nous portons une sainte envie, et avec raison, à la Bienheureuse sainte Françoise Romaine, qui avait une communication si particulière avec son bon Ange, qui lui servait de Pédagogue et de Maître visible, l'avertissant quand il fallait se lever, se mettre à l'oraison, prendre son repas, entreprendre ou quitter quelque occupation pour la gloire de Dieu, et comme il fallait se conduire en chacune de ses actions particulières. En effet, une semblable faveur ne saurait être prisée comme elle mérite. Mais croyons-nous que le Ciel ait usé de moindre douceur à l'endroit de ceux qui ont la Sainte Vierge pour Régente; je veux que pour leur plus grand profit, comme je dirai puis après, elle les sèvre de toutes ces douceurs sensibles; faut-il pourtant estimer qu'après tout elle leur veuille moins de bien, et qu'elle travaille avec moins d'affection à leur salut et à leur avancement; qu'ils y fassent seulement réflexion, et je m'assure que nulle journée ne passera que leurs esprits ne soient éclairés de mille lumières, et leurs cœurs piqués d'autant de désirs de plaire à Dieu. Qu'ils se rendent dignes d'entendre la voix intérieure de celle qui les enseigne, et je leur donne parole qu'ils ne s'adresseront jamais à elle en leurs perplexités, qu'elle ne leur envoie soudain un rayon de clarté. Qu'ils s'accoutument d'aller droit à elle en toutes leurs affaires, et je veux passer pour un homme qui parle par cœur si elle n'en prend aussitôt la conduite, et s'ils ne voient à l'œil le profit qu'ils feront en l'étude de la vertu. Non que je veuille renfermer ses enseignements et son assistance dans les limites de la seule vertu, comme s'ils n'avaient point de lieu en l'acquisition des sciences, ou en la conduite des autres choses indifférentes; mais d'autant qu'il est bienséant que celui qui a la Reine du Ciel pour Mère, toutes ses actions se rapportent à la vertu et à Dieu, et qu'elles n'aient autre blanc ni autre visée que sa gloire. Quant à moi, je suis du côté de Salomon, et tiens pour tout assuré qu'il n'y a douceur ni richesses qui soient comparables au bonheur d'avoir pour mère et pour maîtresse la Mère de la Sagesse même, à qui le grand Saint Germain,

Patriarche de Constantinople, baille cette louange, que si elle n'ouvre le chemin, il est impossible de devenir spirituel, et d'adorer Dieu en esprit, puisque l'homme n'a bonnement su ce que c'était que l'esprit, sinon après qu'elle a été faite la demeure du Saint-Esprit.

§ III. — *Comme la Sainte Vierge exerce les siens, qui est le second office de sa Maîtrise.*

I. Saint Ambroise, considérant l'action de Salomé, mère de Saint Jean et de Saint Jacques, et la prière qu'elle fit au Sauveur en leur faveur avec tant de condescendance à leur inclination naturelle, ne trouve rien plus à propos pour l'excuser que la facilité de l'affection maternelle. Figurez-vous, dit-il, que c'est une Mère qui parle, et prenez en paiement ses ressentiments naturels. De vrai, il y a une grande différence entre l'affection des pères et des mères, dit très-bien le Philosophe moral; car les pères font éveiller leurs enfants de bon matin, et à peine leur baillent-ils quelque peu de relâche les jours de Fête; ils les font travailler jusqu'à suer, et ne plaignent pas beaucoup les larmes qu'ils jettent; au contraire, les mères les voudraient toujours avoir auprès d'elles, et les caresser sur leurs girons; si elles étaient crues, ils ne prendraient jamais le vent ni le soleil; ce leur est une chose insupportable de les voir mélancoliques ou de les entendre pleurer; elles ont toujours appréhension qu'ils ne travaillent trop. Mais s'il y a des mères folles, et en bon nombre, il s'en trouve parfois de sages, et nous ne manquons pas d'exemples de plusieurs braves Dames qui ont étouffé ces lâchetés féminines, pour mettre en leur place de vrais et courageux désirs du bien de leurs enfants, qui ont fait peu de cas des travaux qu'ils souffraient pour acquérir la vertu; voire qui ont passé jusque-là que de les exhorter au mépris de la vie périssable, pour la changer avec l'éternelle, au moyen de plusieurs et très-griefs tourments. « La courageuse Salomé, qui exhortait ses enfants de mourir pour la foi; Sainte Félicité, qui n'appréhendait rien tant que de voir les siens témoigner quelque faiblesse au milieu des plus cruels supplices, et plusieurs autres de ce rang n'avaient rien de la mollesse que l'on reproche au sexe (1). » Vraies mères, et doublement mères, c'est-à-dire du corps et de l'esprit. Car enfin Saint Cyprien les avise gravement que l'exercice c'est le gardien de l'espérance, l'arrêt de la foi, la lumière du chemin du salut, l'entretien et la nourriture du bon naturel, et

(1) La R. Mère de Blémur.

la maîtresse de la vertu. Et Clément Alexandrin ne leur dit pas moins sagement, que celles qui ne cherchent que le contentement de leurs enfants, les aiment fort peu; et qu'au contraire celles qui ont quelque rigueur apparente, pourchassent véritablement leur profit, et leur procurent une satisfaction perdurable; que Dieu, qui nous aime si tendrement, ne fait pas difficulté de nous soustraire un plaisir passager pour nous mettre en possession d'un contentement éternel. Le Philosophe Sénèque, que j'ai pu auparavant alléguer, le dit admirablement bien. Dieu, dit-il, a un vrai cœur de père à l'endroit de ses plus chers enfants, il les aime fortement; et comme il les voudrait voir très-excellents et très-accomplis, aussi leur apprête-t-il toujours à travailler et à combattre.

II. A l'imitation de ce grand Père, la Sainte Vierge, comme bonne Mère en perfection, ne manque pas de procurer de l'exercice à ses vrais enfants. Elle aime mieux les voir travailler pour un peu de temps, que de souffrir une disette éternelle. Elle les tient à la fatigue par la considération du repos qui n'aura jamais de fin. Ainsi plus elle les chérit, plus elle les presse au travail, plus elle les exerce, plus elle leur présente d'occasions de souffrance, plus elle expérimente leur courage, plus elle aiguise leur vertu, sachant très-bien que par ce moyen elle redouble leurs couronnes et multiplie les trésors qu'ils amassent pour le ciel. Ce qu'elle déclara un jour à la Bienheureuse Sainte Brigitte (1) par une gentille comparaison. Car tout ainsi, lui dit-elle, que la fille de Pharaon aima jadis si tendrement le petit Moïse qu'elle vit flotter sur l'eau à la merci des ondes, et ne tint qu'à lui qu'il ne fût pris pour son fils, et déclaré légitime héritier de l'Égypte; de même je sens une particulière inclination de bienveillance envers ceux que je vois dans l'amertume de leurs larmes, et au milieu des flots des tribulations. Ce sont ceux à qui je garde les couronnes du ciel, et que j'avance à la faveur de mon Bien-aimé Fils. Bien est-il vrai que comme celle-là n'eut pas le cœur de laisser plus longtemps emmi les eaux et les orages ce petit enfant qu'elle trouvait si beau; ainsi la Mère d'amour ne saurait contempler ses chers nourrissons parmi les détresses et les afflictions, sans les serrer incontinent entre ses bras, sans les presser sur son cœur, et sans leur donner le baiser de paix. Il lui est impossible de souffrir qu'ils soient longuement exercés sans quelque rafraîchissement. Elle n'est pas marrie de les voir pleurer, mais elle amasse leurs larmes pour les présenter à son Fils; elle se réjouit lorsqu'ils peinent davantage, mais elle essuie leur sueur avec une affection admirable; elle met

(1) Lib. IV Revelat., c. LV.

de ses propres mains le joug du Sauveur sur le col, mais elle en supporte le poids, de crainte qu'ils ne soient surchargés. Son plaisir est de les voir empressés à porter la Croix; mais en passant elle leur jette une œillade de consolation, et leur dit un petit mot de courage, qui vaut mieux que toutes les douceurs de la terre.

III. Ce mot me fait souvenir de la bienheureuse Sainte Lutgarde, native de Tongres en Brabant, vierge douée d'une très-éminente vertu, laquelle ayant choisi un époux au ciel (1) au lieu de celui que le monde lui préparait, se range au service de Dieu au Monastère de Sainte Catherine, sous la règle de Saint-Benoît. La Vierge Mère, qui l'avait attirée à la suite de son Fils, lui apprêta un assez rude combat tout à l'entrée de sa conversion. Car les Sœurs, qui remarquaient en elle des mouvements d'une vertu extraordinaire, au lieu de profiter de son exemple, en prirent occasion de l'attaquer en diverses manières. Qui par mépris l'appelaient la Fervente et la Sainte, qui lui disaient qu'elle n'irait guère loin sans rabattre de ce grand courage, qu'elle s'y prenait trop âprement, et que c'était le vrai moyen de se lasser bientôt. Comme elle était véritablement humble, tels et semblables propos la firent entrer en appréhension que les prédictions de ses Sœurs ne dussent avoir effet, et qu'à la fin elle ne vînt à déchoir de sa première faveur. Se trouvant saisie de cette crainte, elle s'adressa à la glorieuse Vierge, qui soudain la consola, et lui dit qu'elle ne s'affligeât pas davantage de leurs discours, qu'ils s'en iraient en fumée, et que non-seulement elle ne regarderait jamais en arrière, mais que de jour à autre elle s'avancerait au chemin de la vertu, comme elle fit.

La Bienheureuse Marguerite de Savoie.

IV. La Bienheureuse Marguerite de Savoie, Marquise de Montferrat, fort dévote de la Sainte Vierge, étant un jour extraordinairement travaillée de la goutte, et demandant instamment à Dieu qu'il allégeât un peu ses douleurs, la même Vierge lui apparut, et lui dit que la volonté de son fils et la sienne était qu'elle portât cette croix jusqu'à la fin de sa vie. Cette parole fit un si notable changement au cœur de la dévote Princesse, que jamais plus on n'ouït sortir de sa bouche une seule parole de plainte. Que si parfois il advenait qu'on lui demandât comment elle se portait : Très-bien, répondait-elle, puisque la volonté de Dieu s'accomplit en moi. Néanmoins, afin qu'elle vît que ce n'était pas faute d'amour qu'elle était

(1) Thomas Cantipratensis, in ejus Vita, 16 Junii.

traitée de la sorte, mais que c'était pour son plus grand bien, sa nièce, laquelle depuis fut mariée au Roi de Chypre, étant malade à l'extrémité, et elle priant pour sa santé, la Sainte Vierge lui accorda fort libéralement ce qu'elle lui avait refusé lorsqu'elle priait pour soi-même.

Jamais nous ne nous persuaderions combien le Ciel se plaît à nos souffrances, si nous n'en avions des témoignages irrécusables en la plupart des vies des Saints.

Sainte Lidwine.

V. La Bienheureuse Sainte Lidwine avait déjà passé dix-sept ans en ses longs et pénibles travaux, lorsque pour tout rafraîchissement elle reçut de nouvelles arrhes des souffrances qui l'attendaient. Environ la fête de Saint Thomas, étant élevée en esprit, elle vit une troupe d'Anges qui chargeaient le lit où elle était des armes de la passion. Peu de temps après elle vit venir le Sauveur avec sa glorieuse Mère, lequel paraissant du commencement en forme de petit enfant, fut quasi en un moment changé en un homme parfait. Le voilà aussi en croix, et ruisselant en sang de tous côtés. Et comme la servante de Dieu considérait et admirait ce changement, le Sauveur lui imprima intérieurement les plaies de son sacré corps. Cela fait, la très-sacrée Vierge ramassa de ses propres mains les instruments de la passion, et les ayant amoureusement baisés et fait baiser à Sainte Lidwine, la vision disparut, laissant au cœur de cette Vierge de nouveaux désirs d'endurer, et de consumer sa vie comme un Phénix aux flammes du divin Amour.

Henri de Castus.

VI. Le dévot Henri de Castus, de l'Ordre de Saint-Dominique, priant un jour en sa chambrette, tout à coup sa chandelle s'éteignit. Au même temps il fut entouré d'une lumière bien plus claire, et ouït comme une voix de femme qui l'appelait. Lui, tout étonné, s'écrie : Eh! mon Dieu, qu'est-ce que j'entends? Alors la Sainte Vierge lui dit : Je suis Marie Mère de Jésus. Henri, encore plus ébahi que devant, se jeta par terre, disant : O ma Dame! puisque c'est vous, montrez-moi votre agréable face. A quoi la Vierge répondit : Henri mon fils, vous êtes encore enfant; croissez, et puis vous me verrez. Une autre fois, après avoir été éprouvé par plusieurs souffrances, qui était ce que la Mère de Dieu voulait dire, il fut saisi d'un mal de cœur si violent qu'il croyait en devoir mourir.

Incontinent voici arriver une grande troupe de démons qui tempêtent autour de lui, et crient tant qu'ils peuvent, sans néanmoins l'oser toucher : Tu es nôtre, tu viendras avec nous. Le pauvre Henri, rempli d'effroi, se défendait de toutes ses forces, et les ennemis d'autre part redoublaient la batterie, et criaient sans cesse : Tu es nôtre, c'en est fait, tu viendras avec nous. Cette contrainte dura longtemps ; cependant Henri, plus mort que vif, appelait à son secours la Reine des Anges, laquelle finalement vint à lui dans une lumière resplendissante, et comme si c'eût été un coup d'éclair, toutes ces figures horribles qui l'épouvantaient disparurent. Lors la Sainte Vierge lui dit : C'est moi, n'aie point de peur. Henri lui ayant demandé pourquoi son bien-aimé Fils avait permis qu'il fût si rudement traité, elle répondit : Avec ce peu de souffrance, tout ce qui lui déplaisait en toi a été purgé, ainsi que l'or en la fournaise. Quand les hommes te laisseront en paix, les Démons te travailleront ; mais courage, la fin s'approche, tu seras bientôt avec moi.

VII. Sainte Gertrude écrit de soi-même (1) que comme un jour Notre-Seigneur lui eut fait entendre que, pour son plus grand profit spirituel, elle devait être visitée par quelque tribulation, son esprit reçut une rude attaque de défiance. Lors le Sauveur se présenta à elle pour la fortifier, et lui bailla pour Maîtresse et pour Mère la Reine du ciel et la Mère de miséricorde, l'avisant qu'aussitôt qu'elle aurait le cœur angoissé, et qu'elle se sentirait pressée de quelque adversité, elle se jetât entre ses bras, où elle ne manquerait jamais de rencontrer du soulagement. Ce qu'elle expérimenta plusieurs fois, mais surtout en un certain abattement, lequel l'ayant surprise environ la Saint-Barthélemy, et plongée dans une mer salée et orageuse de tristesse et d'obscurité, elle eut soudain recours à sa bonne Mère, qui sur la fin des Complies du Samedi, comme l'on disait l'antienne accoutumée, dissipa cette épaisse nuée d'ennui, et lui épanouit le cœur d'un sentiment de joie céleste. Une autre fois (2) étant malade extraordinairement, et de plus tellement destituée de toute vigueur d'esprit, qu'il ne s'en fallait quasi rien que la tristesse ne l'accablât, elle en fit ses plaintes à la Bienheureuse Vierge, laquelle lui apparut aussitôt et lui dit : Sache, ma fille, que comme jamais tu n'as été si rudement traitée ni au corps ni en l'esprit, ainsi n'as-tu jamais eu de plus grandes dispositions à recevoir les grâces extraordinaires que mon bien-aimé Fils est résolu de te faire. Et il te fera bien connaître que ce n'était point sans sujet qu'il préparait ton esprit à recevoir ses biens inestimables par le mauvais traitement qu'il

(1) Revelat., lib. III, c. I. — Lib. II, c. VII.

faisait à ton corps. J'ai connu une belle âme, qui avait une telle correspondance avec la très-sacrée Vierge, que parmi de très-fortes épreuves de vertu et de souffrance, où Dieu la tenait d'ordinaire, elle ne manquait jamais d'avoir un sentiment anticipé de ce qui lui devait arriver par le moyen d'un renfort intérieur qui servait comme de réveil-matin et de préparatif à son cœur. Et de moi je ne doute nullement que si le nôtre lui était fidèle et bien disposé, il n'entendît maintes fois la voix efficace de celle qui le convie au désir de la Croix, et qui, avec un amour indicible, lui présente les occasions de l'embrasser, et de faire de très-grands amas de mérites.

VIII. Quoi ! mon âme, n'as-tu point le courage de te détacher des liens de ce corps mortel à la force de ces considérations, pour te guinder dans le ciel avec les ailes de ta pensée, et là reconnaître à quel degré de gloire sont arrivés les nourrissons de la MÈRE DE DIEU, en suite de l'exercice qu'elle leur a ici procuré. Tu les remarqueras aisément parmi les autres par les livrées qu'ils portent de la Mère de bonté, et les entendras chanter avec le Roi-Prophète un cantique de reconnaissance, disant (1) : Notre contentement gît à la souvenance que nous avons des jours de notre humiliation, et du temps auquel nous avons été exercés en plusieurs sortes de tribulations. Nous avons passé (2) au travers du feu et de l'eau pour arriver au rafraichissement dont nous jouissons maintenant. Tu participeras à la joie qu'ils reçoivent de la mémoire des travaux passés, et entonneras avec eux les Pœans d'allégresse et les chants d'actions de grâces qu'ils rendent à la Reine du ciel pour avoir été par son moyen épurés comme l'or dans la coupelle, et rendus dignes de souffrir quelque chose pour Dieu. Tu verras ces merveilles, et ton cœur s'en réjouira, et toutes tes affections béniront celle qui comble les siens de bénédictions et les couronne de miséricorde.

§ IV. — *Avec quelle affection la Sainte Vierge corrige et châtie les siens, qui est le troisième office de sa Maîtrise.*

I. Vous auriez tort de trouver étrange le mot de correction, puisque le grand Apôtre Saint Paul assure (3) que celui-là ne mérite pas le titre de fils, qui ne la reçoit du père et de la mère; et que le vrai moyen pour se faire désavouer, c'est se vouloir soustraire du châtiment, qui est le propre des enfants. David, après avoir rendu témoignage (4) à la rare vertu de Moïse, d'Aaron et de Samuel, Prêtres du Très-Haut, et après avoir dit que Dieu leur accordait tout ce

(1) Psalm. LXXXIX. — (2) Ibid. LXV. — (3) Hebr. XII. — (4) Psal. LXXXV.

qu'ils lui demandaient, ajoute incontinent qu'à mesure qu'ils manquaient en quelque chose de leur devoir, il les relevait sur-le-champ, et ne leur en pardonnait pas une; car c'est ainsi que l'admirable Saint Augustin entend les paroles du Prophète, qui portent qu'il châtiait toutes leurs inventions. Je vous accorde que la Sainte Vierge est toujours Mère; mais avec cet esprit maternel, elle ne laisse pas de redresser les enfants quand ils faillent, et de leur donner la correction quand ils la méritent. En quoi elle se montre Mère incomparablement mieux qu'en dissimulant leurs manquements, et par cette lâche connivence les entretenant en leurs imperfections. Il me souvient à ce propos d'avoir lu en la vie de Sainte Catherine de Sienne, qu'un jour, comme elle racontait au compagnon du bienheureux Père Raymond, son Confesseur, quelque trait de caresse qu'elle recevait alors actuellement du Ciel, elle détourna les yeux pour regarder un sien frère qui passait par là; de quoi Saint Paul la reprit si aigrement par le commandement de la Mère de Dieu qui était là présente, que dès lors elle demeura chargée de honte et de confusion, en sorte qu'il ne lui fut pas possible d'ajouter un seul mot; et disait-elle par après qu'il n'y a peine aucune que l'on puisse souffrir en cette vie, qu'elle ne supportât volontiers avant de recevoir un semblable reproche.

II. L'on ne saurait dire combien servit à une autre Sainte Catherine (1), fille de Sainte Brigitte, la réprimande que lui fit la Mère de douceur. Elle était sortie de son pays pour aller voir sa Mère que Notre-Seigneur arrêtait en Italie pour son service, lorsque Dieu disposa de son mari, lequel jaçoit qu'il lui eût permis de contregarder le lis de sa virginité parmi les épines du mariage, ce néanmoins l'issue fit connaître qu'il le lui avait ôté pour son plus grand bien, car dès lors elle fit propos de servir et d'accompagner inséparablement sa mère en tous ses voyages; de quoi elle ne retira pas peu de profit. Mais comme il n'est aucun bon dessein qui ne soit envié de l'ennemi, ce malin se jeta bientôt à la traverse de ses plus saintes intentions; car sa mère, qui demeurait alors à Rome, sortait souvent pour visiter les Saints lieux et pour gagner les Stations, et elle était contrainte de laisser Catherine au logis pour crainte des insolences que plusieurs prenaient occasion de commettre par l'absence des Papes pour lors séants en Avignon. Le Serpent rusé se prévalut de cette nécessité; et comme un jour Sainte Brigitte était allée selon sa coutume faire ses dévotions, il se glissa dans l'esprit de Catherine avec tant de subtilité et d'artifice, que peu s'en fallut qu'il ne l'emportât.

(1) Surius, in ejus Vita, mense Martii.

Il lui représentait l'esclavage où elle vivait, sans avoir le moyen de vaquer aux exercices de piété que les autres pratiquaient avec tant de profit spirituel, et qu'elle eût pu librement suivre, si elle eût été en son pays. Et ces pensées noires lui avaient tellement serré le cœur, et l'avaient enfoncée dans un si morne et si obstiné silence, que Sainte Brigitte étant de retour n'en put jamais tirer une parole. Partant elle résolut de céder pour un peu de temps à cet orage de tristesse, ce qui ne servit pas peu à remettre l'esprit malade de Catherine; car le sommeil l'ayant surprise, il lui fut avis que la terre tout autour d'elle était en feu, et qu'il n'y avait qu'un petit coin exempt de cet embrasement, où était la Mère de Dieu, à qui elle s'adressa incontinent, la suppliant de la vouloir secourir en cette sienne nécessité. Mais la Sainte Vierge lui faisant fort mauvais visage, dit qu'elle n'avait que faire d'une lâche comme elle, qui était retournée en son pays, nonobstant les saintes résolutions qu'elle avait faites du contraire, et qui méprisait les avis de sa bonne mère, de son Père spirituel, et de tous ceux qui s'entremettaient de son bien. Comme il arrive parfois qu'un coup de lancette allége le pauvre malade et lui rend la parfaite santé, faisant sortir l'apostume qui lui causait tant d'inquiétude, de même cette parole de répréhension portée à propos par la Sainte Vierge au cœur de Catherine désolée, lui fit tant de bien, que soudain elle se prosterna aux pieds de la Mère d'amour, lui demanda un très-humble pardon, et lui promit de faire ce qu'elle voudrait. La Vierge se servit d'une si belle occasion pour lui remontrer sa faute, pour lui enjoindre de se présenter à sa Mère et à son Confesseur pour en faire satisfaction, et l'exhorta à résister de là en avant plus courageusement à la tentation. A quoi elle obéit avec tant de perfection, qu'ayant donné tout contentement à sa Mère et à son Père spirituel, elle fit vœu d'obéissance perpétuelle entre les mains de son Confesseur, et promit à Dieu et à la Sainte Vierge que jamais plus elle n'abandonnerait sa mère; ce qui réussit à son très-grand avantage, car elle lui servit d'un vrai modèle de vertu, et l'achemina à une parfaite sainteté.

III. L'esprit humain se perd dans la considération des traits que l'admirable bonté et la rare douceur de cette débonnaire Mère a produits, et des inventions que son amour lui a fournies pour corriger doucement, mais efficacement ses enfants. Le dévot Césarius raconte (1) qu'un jeune Religieux de Cîteaux, nommé Chrétien, uniquement affectionné à la Reine du Ciel, s'étant un soir après Matines endormi sur le marchepied de l'Autel, elle survint, et le frappant

(1) Lib. IV, c. xl.

doucement avec sa robe, lui dit : Chrétien, ce n'est pas ici le lieu de dormir, mais de prier; sur quoi s'éveillant en sursaut, il eut encore le bien et le loisir de la voir au dos comme elle se retirait. Il se lit en la vie de Saint Edmond, Archevêque de Cantorbéry, en Angleterre, qu'étant encore jeune, et ayant entrepris de dire tous les jours à l'honneur de la très-sacrée Vierge l'oraison : *O intemerata*, il se laissa une fois tellement emporter à l'affection de l'étude, qu'il s'oublia du tribut qu'il payait journellement à sa bonne Mère. Mais il ne porta pas loin cette faute; car, la nuit suivante, par commission expresse de celle qui l'aimait si tendrement, Saint Jean l'Évangéliste vint à lui avec une palette à la main comme un pédagogue courroucé, et l'ayant avisé du manquement qu'il avait commis, il haussa le bras comme s'il l'eût voulu frapper rudement; mais il se contenta de lui faire peur et de l'avertir sérieusement de ne plus manquer à l'avenir à ses dévotions ordinaires, pour chose aucune qui pût arriver. L'on raconte (1) du dévot Thomas de Kempis, que lorsqu'il était encore jeune Religieux il avait coutume de réciter tous les jours certaines prières à la très-glorieuse Vierge, qu'il honorait d'une bien particulière dévotion. A quoi ayant un jour manqué, il vit sa bonne Mère qui s'en allait le long du dortoir visitant ses chers enfants et leur donnant le baiser de paix; et comme il attendait qu'elle le vînt embrasser à son tour, il s'aperçut qu'elle passait outre, lui reprochant tacitement sa négligence et son oubli. De quoi il conçut un si grand déplaisir, que jamais plus en sa vie ne lui arriva de faillir aux devoirs qu'il avait entrepris de rendre à la Mère d'amour. Je ne sais quelle faute avait un jour commis la bienheureuse Sainte Mechtilde, cela sais-je bien que la Reine des Anges, sa bonne Maîtresse, se fit voir à elle avec un visage courroucé et avec un fouet d'or à la main, duquel elle la menaça au cas qu'elle y retombât une autre fois, voulant par là lui bailler à entendre que si bien elle corrigeait les siens, c'était néanmoins avec la verge d'amour et de charité représentée par l'or, comme celle qui pourchasse leur amendement, plus sans comparaison qu'elle ne s'éjouit de leur peine.

IV. Mais tout bien considéré, il me semble qu'il ne se trouve rien de si doux que la leçon qu'elle fit à son bien-aimé (2) Herman de Steinvald, duquel il a été parlé ci-devant. Comme il était au monastère avec la charge de Sacristain, les larrons y entrèrent sourdement, et ayant fait leur main se retirèrent. Ce qui jeta un soin si angoisseux dans l'âme de ce pauvre Religieux, que l'appréhension qu'il eut qu'ils ne fissent quelque plus grand dégât, non-seulement lui dérobait

(1) Speculi exempl., dist. x, num. 7. — (2) Surius, in ejus Vita.

le sommeil, mais encore lui faisait perdre la mémoire de ses dévotions accoutumées. Une nuit, comme il veillait, ayant entendu quelque bruit, il courut soudain à la porte de la maison, où il ne vit qu'une pauvre femme habillée fort simplement, et craignant qu'elle ne fût demeurée là, les larrons ayant fait leur coup ou s'étant écartés, il lui demanda qui elle était. Elle répondit qu'il y avait longtemps qu'elle était la gardienne du Monastère. Herman reconnut à la voix que c'était sa bonne Mère, de quoi il reçut une joie incroyable ; mais, ce qui le remplit d'étonnement, fut qu'il lui semblait voir une vieille toute ridée et chargée d'années, de quoi se voulant éclaircir, il lui demanda ce que voulait dire ce changement de visage et de maintien. La réponse que lui fit la Vierge fut celle-ci : Je suis à présent en ton cœur et en ton esprit toute telle que tu me vois ici, passée et flétrie comme une fleur en son couchant. De ce que j'étais cidevant, il ne reste plus sinon une faible souvenance de l'ancienne beauté et fraîcheur qui luisait sur mon visage, lorsque tu me saluais mille fois le jour, que tu étais si fervent en mon service, et t'entretenais si amoureusement avec moi. Le pauvre Herman, surpris de ce reproche, voulut rejeter la faute sur le soin extraordinaire qu'il lui avait fallu prendre pour la garde de la maison ; mais elle lui fit bientôt entendre qu'il se couvrait d'un sac mouillé, et que cette excuse n'était nullement recevable, vu que la longue expérience qu'il avait de sa fidélité, lui devait suffisamment avoir appris qu'il ne trouverait aucun meilleur moyen pour se garantir des larrons, sinon de s'adresser à elle, et de lui recommander toutes choses avec sa confiance ordinaire. C'était assez pour réveiller la dévotion de ce fervent serviteur de la Vierge ; aussi ne saurait-on dire combien cet avertissement lui profita, et comme il renouvela en lui le désir de se rendre très-agréable à celle de qui il recevait tant de bien.

V. Admirerez-vous pas avec moi, mon cher Lecteur, la douceur cordiale de la Mère de bonté ? Souhaiterez-vous point d'être du nombre de ceux que le Ciel a choisis pour publier les inventions amoureuses que le cœur de cette Vierge Mère produit journellement à la faveur des siens ? Votre âme concevra-t-elle point de nouveaux ressentiments d'amour envers celle qui s'acquitte si parfaitement de l'office de Maîtresse, enseignant ses enfants avec tant d'affection, les exerçant avec tant de dextérité et les corrigeant avec tant de douceur ? Concevrez-vous point de nouvelle ardeur pour mériter désormais par vos services d'être l'un de ceux de qui elle prend un soin si particulier ? Pour moi, je finirai ce discours, lui appropriant les paroles que le dévot Saint Bernard nous a laissées à la louange de la charité ; car elles lui conviennent parfaitement bien, vu qu'elle n'est autre

que la Mère et la Maîtresse du saint Amour. Oh! que la Vierge se montre bonne Mère envers ses enfants. Car soit qu'elle caresse les faibles, soit qu'elle exerce les plus avancés, ou qu'elle châtie ceux qui faillent, c'est toujours avec le même cœur de Mère qu'elle pratique ces différents offices. Ses répréhensions sont amiables, ses caresses innocentes, ses châtiments amoureux, sa douceur sans feintise, sa colère sans aigreur, ses réprimandes sans fierté. Puissions-nous lui rendre les devoirs de vrais enfants et bons écoliers, comme elle se montre vraie Mère et bonne maîtresse en notre endroit.

LA DIXIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE XI.

Qu'elle soit la consolation des désolés.

Il n'est rien qui si aisément fasse brèche dans les entrailles maternelles que les larmes des enfants, rien qui touche si vivement le cœur de la Mère de Dieu qu'un esprit accablé d'ennuis. Et comme cet état nous rend plus dignes de compassion, aussi est-ce le point où la Mère des affligés se montre ordinairement plus sensible. C'est ce que je dois faire voir à la suite de ce discours.

§ I. — *Que la Mère de Dieu est la consolation des désolés.*

I. Ce que l'éclipse est au soleil, le bois vert au feu, l'orage à l'air, la tempête à la mer, le tremblement à la terre, la maladie au corps, la gelée aux plantes, le ver aux fruits, la rouille aux métaux, la teigne aux draps, cela même est la tristesse et la désolation à l'esprit. C'est la paralysie de l'âme, qu'elle tient comme percluse et quasi sans aucun usage de ses facultés raisonnables. C'est la nuit obscure de l'entendement, lequel, pendant qu'elle dure, ne sait ni ce qu'il fait, ni où il met le pied, mais s'ombrage et s'alarme de tout. C'est le morfondement de la volonté qui l'abat, en sorte qu'elle demeure sans mouvement et sans affection quelconque envers le bien. C'est la phthisie du cœur, qu'elle conduit jusqu'aux abois et le rend languissant

ainsi qu'une chandelle qui se meurt. C'est la fièvre chaude de l'imagination, qui représente mille fantaisies et mille formes grotesques en l'air, et qui veut faire passer pour vérité infaillible ce qui jamais ne fut et ne sera jamais. C'est la débauche de l'appétit sensitif, lequel sentant la raison interdite, se jette au travers des champs comme un cheval échappé, et donne carrière à toutes ses inclinations déréglées. C'est le domaine des passions, qui, ni plus ni moins que vents impétueux, soufflent qui deçà qui delà, et tiennent la pauvre âme comme un vaisseau agité à la merci des flots et de la tourmente. C'est la saison des tentations, qui attaquent et bouleversent le cœur, tandis qu'il est sans force et sans courage, qu'il n'a quasi point de sentiment de Dieu ni des choses spirituelles, et qu'au contraire l'affection des choses basses et terrestres se réveille et prend force en lui. C'est un mal qui, par un dégoût général de toutes choses bonnes, rend sensibles tous les autres maux, et qui fait qu'on juge souvent insupportable ce qui ne vaut pas le parler. C'est un temps de réjouissance pour nos ennemis invisibles, lesquels comme des esprits de ténèbres ne font jamais de meilleurs coups qu'à la faveur de cette nuit.

II. C'est l'état du saint homme Job, lorsqu'il veut effacer (1) du nombre des jours celui de sa naissance, et faire qu'on ne parle point autrement de la nuit de sa conception que comme d'un temps de malheur. C'est l'état du pauvre Moïse (2), quand, pressé des paroles séditieuses du peuple, il dit à Dieu que sa vie ne tient plus qu'à un filet; du valeureux Samson (3), lorsque par les poursuites importunes de Dalila, qui ne lui donne point de repos, il se trouve à deux doigts de la mort; du bon vieillard Tobie, lorsqu'il demande à Dieu qu'il reçoive en paix son esprit accablé de maux et d'ennuis; de l'affligé Jonas, lorsqu'il se lamente de sa vie et qu'il souhaite sa dernière heure; du courageux Élie, lorsqu'il se jette comme à l'abandon sous le genièvre, faisant instantes prières à Dieu de le vouloir tirer du monde; du dévot Ézéchias, quand il se tourne (4) vers la ruelle de son lit en suite de la triste nouvelle que le Prophète lui a annoncée; de l'invincible Saint Paul, quand il dit (5) qu'il est à non plus, qu'il en a par-dessus la tête, et que l'affliction qu'il souffre va jusqu'au delà de ses forces. C'est l'état auquel le Sage (6) veut que nous nous apprêtions quand nous sommes en bonnes nouvelles, afin d'en faire notre profit. C'est l'état pour lequel David recourt si amoureusement à Dieu, le suppliant (7) de ne le point abandonner lorsqu'il donnera du nez en terre et que son courage manquera. C'est l'état où nous

(1) Cap. III. — (2) Exod. III. — (3) Judic. XVI. — (4) IV. Reg. XX. — (5) I. Cor. I. — (6) Eccli. I. — (7) Psalm. LXX.

avons besoin de tout ce qui nous veut du bien dans le ciel, et où le secours qu'on nous baille nous vient grandement à propos.

III. Aussi est-ce l'état où la Mère de bonté nous fait connaître qu'elle est véritablement Mère, et où elle nous fait ressentir les doux et favorables effets de sa miséricorde. Je ne veux autre preuve de cette vérité que la voix authentique de la sainte Église, qui la nomme si hautement la Consolatrice des affligés. Tous les Saints Pères lui rendent le même témoignage, et nommément quelques-uns des mieux qualifiés d'entre ses plus dévots serviteurs. Dieu vous garde, notre Consolatrice, lui dit saint Éphrem (1), Diacre de l'Église d'Édesse en Syrie, qui apaisez nos regrets, charmez nos ennuis et allégez nos charges. O très-chaste, très-bonne et très-miséricordieuse dame! dit Saint Germain, Patriarche de Constantinople (2), l'unique soulas des Chrétiens, la joie des affligés, le refuge des pécheurs, de grâce ne nous laissez pas orphelins et destitués de votre secours. Car où irons-nous et à qui aurons-nous recours si vous nous délaissez? Que sera-ce de nous, ô la vie et l'esprit mouvant des âmes fidèles? Comme la respiration nous fait connaître que l'âme bat encore dans nos corps, de même tant que votre très-saint nom courra sur nos lèvres, nous aurons toujours, et le signe indubitable, et la ferme créance que nous serons assistés et réjouis de vous en tout temps, en tout lieu et en toute manière. Le dévot Idiot (3) confesse qu'entre tous les noms des Saints, il n'en est point qui réjouisse les affligés et qui donne courage à ceux qui sont las et recrus, comme celui de Marie. Diriez-vous pas qu'il parle ou de la belle aube du jour, qui est toute la consolation des pauvres malades, ou de quelque phare qui paraît soudainement aux yeux du triste matelot, lorsqu'il ne sait plus quelle route tenir? Et qui doute que la Vierge, même étant encore en cette vie, ne participât aux admirables attraits de son bien-aimé Fils, de qui Sainte Brigitte écrit (4) que ceux qui avaient le cœur serré et l'esprit accablé de quelque tristesse, s'invitaient les uns les autres à aller voir le Fils de Marie, dont la seule vue sans plus rendait la joie et la sérénité à leurs âmes languissantes? Que si parmi cette contrée de larmes l'éclat de sa face angélique avait déjà le pouvoir de dissiper les brouillards et les nuées de tristesse, que sera-ce maintenant qu'elle est plus rayonnante que mille soleils, et qu'elle est comme transformée au Soleil de la lumière éternelle, qui est le principe de toute la réjouissance du monde? Passons plus outre, et disons que si elle a un soin si particulier même des étrangers qui recourent à elle, beaucoup plus le devra-t-elle avoir de ceux de sa

(1) Serm. de Laudibus Virg. — (2) In Adoratione Zonæ Deip. — (3) Contempl. de B. Virg., c. v. — (4) Revel., lib. IV, c. LXX.

maison et de ses chers enfants. Et qui osera douter que, comme la femme forte des Proverbes, elle ne les pourvoie d'habits nécessaires, tant pour l'été que pour l'hiver, c'est-à-dire qu'elle ne soit autant soigneuse de les protéger au temps des afflictions, que d'empêcher qu'ils ne prennent mal parmi les trompeuses douceurs des consolations humaines?

IV. Afin de concevoir encore mieux le soin maternel qu'elle a des siens, figurez-vous, s'il vous plaît, une mère qui a un fils unique grièvement malade, vous la verrez à demi-habillée, sans qu'elle se dépouille ni de jour ni de nuit. Elle ne prend point de repos; elle ne saurait souffrir qu'il soit servi d'autres mains que des siennes. Il faut qu'elle apprête tout ce qu'il prend, qu'elle-même le lui présente, qu'elle le veille, le lève et le couche, qu'elle fasse son lit, sans qu'il lui soit possible de l'abandonner tant soit peu. Elle-même répond à la porte, de peur qu'il ne soit importuné; elle empêche le bruit qui le pourrait molester; elle donne ordre à tout et ne trouve rien de difficile. Otez l'empressement et l'ennui dont la Mère de Dieu n'est nullement capable, voilà une image grossière de sa tendresse maternelle à l'égard des âmes affligées. Je dis grossière, car c'est tout autre chose de ce qu'elle fait en faveur des siens qui sont en quelque travail d'esprit. L'entendement ne le saurait concevoir, et beaucoup moins la plume le pourrait-elle déclarer. C'est merveille avec quel soin elle ferme les avenues à nos ennemis invisibles, de peur qu'ils ne se prévalent d'une dangereuse saison où nous serions plus susceptibles de leurs mauvaises impressions. C'est merveille avec quelle puissance elle arrête leur furie et l'âpreté dont ils sont portés contre nous. C'est merveille avec quelle affection elle procure aux siens toute sorte de rafraîchissements. Elle réveille les espèces des choses saintes, qui sont comme mortes et ensevelies au fond de leur mémoire; elle jette dans l'entendement des rayons de lumière; elle dresse la volonté à reprendre son entière vigueur. Elle tient en bride l'imagination, à ce qu'elle ne s'égare pas trop; elle retient les mouvements insolents des passions et les assujettit à la raison; elle détourne les objets des tentations qui pourraient faire brèche à l'âme; elle rend peu à peu le goût et l'appétit des choses spirituelles et divines; elle modère l'inclination aux sensuelles et basses; elle guérit insensiblement l'ennui et la pesanteur de l'esprit, elle soulève l'âme avec certains ébranlements de joie, et surtout elle maintient en elle une certaine confiance qui l'assure qu'elle ne l'abandonnera jamais, et que pour grand que puisse être l'orage, elle n'en sera point abîmée; confiance qui la porte à tout recevoir de la main de Dieu et de la part de sa bonne Mère, qui la fait acquiescer à toutes les ordonnances

du Ciel, qui la met en un état de fermeté, et la tient ainsi qu'un rocher au milieu des vagues et des flots. Oh! que si ceux qui ont l'expérience de cet heureux état et de l'assistance de la Reine de bonté nous pouvaient dire ce qu'ils en ressentent! Oh! si nous avions les yeux assez perçants pour découvrir ce qui se passe dans les belles âmes à cet égard, que de merveilles nous verrions sortir de sa très-obligeante main! Oh! si nous avions connaissance de tous ceux qu'elle a soulagés parmi leurs afflictions et des admirables moyens qu'elle a tenus pour ce faire, que nous rencontrerions de sujets de l'honorer et de l'aimer! Je me contente d'en produire deux exemples, dont l'un est de fraîche mémoire et l'autre est plus ancien.

V. Il y a peu d'années (1) qu'en la ville de Mexique se trouva une pauvre femme, dont le mari était absent depuis douze ans, sans que nul de ses proches en eût compassion et l'assistât de chose quelconque. Le diable se servit de l'occasion pour tendre des piéges à sa chasteté; mais elle était résolue de mourir plutôt de misère, que d'offenser son Créateur. Un soir, après s'être retirée, comme la solitude et les ténèbres de la nuit rengrégeaient sa douleur, le sommeil s'enfuyant de ses yeux, elle se leva du lit pour soulager sa peine par le regard du ciel, où elle avait logé son espérance; mais la nuit était si sombre qu'elle n'en reçut nulle consolation. Sentant ainsi son cœur pressé, elle se jeta derechef dans le lit, et commença d'arraisonner la Mère de Dieu ensuite d'un discours qu'elle avait ouï au catéchisme le jour auparavant. Sainte Vierge, lui disait-elle, vous tendez la main à tous ceux qui vous réclament, me délaisserez-vous seule sans secours? J'ai ouï dire, et je le crois, que vous avez incomparablement plus d'affection et de tendresse pour vos enfants, qu'aucune mère n'en a pour les siens. Or, je tiens pour tout assuré que si celle qui m'a mise au monde me voyait en ce piteux état, elle aurait compassion de moi et ne me laisserait jamais sans assistance. A plus forte raison dois-je attendre de votre douceur maternelle quelque soulagement en cette mienne nécessité. Que si vous me délaissez, que faut-il donc que je devienne, et à qui puis-je m'adresser à votre refus? Disant ceci, elle regarde devers la porte et aperçoit une lumière qui entre dans la chambre comme l'aube du matin. Elle s'étonne qu'il soit sitôt jour, et sur cette pensée elle entend une voix qui l'appelle par son nom et qui lui entre si avant dans l'âme, qu'elle en bannit toute tristesse et tout ennui. Ce soudain changement redouble son admiration, et voilà derechef la même voix qui l'appelle et lui dit: Ma fille, bon courage, je ne t'abandonnerai jamais: l'état où

(1) Franciscus Benecius, in Annalibus.

tu te trouves à présent passera et sera suivi de contentement, et je te ferai bien connaître que le soin de toutes les mères du monde n'est rien auprès de celui que j'aurai de toi. Cela dit, comme la lumière s'affaiblissait peu à peu, la curiosité la porta à se jeter hors du lit pour voir d'où venait cette voix. Lors elle aperçut, au milieu des épaisses ténèbres de la nuit, une lumière qui s'en allait mourant et se perdant au milieu de l'air. Dès lors la tristesse et l'abattement quittèrent tout à fait son cœur pour donner place à une joie tout extraordinaire et céleste; et elle disait puis après qu'ayant ouï la voix de la MÈRE DE DIEU, il ne lui restait plus que de voir sa très-sainte face lorsqu'elle en ordonnerait ainsi.

VI. Il est porté en la vie (1) du Bienheureux Godric, Solitaire anglais, qui vivait du temps de Saint Thomas, Archevêque de Cantorbéry, que comme il priait un jour devant l'Autel de la Sainte Vierge, il vit deux Dames d'extraordinaire beauté aux deux côtés du même Autel, qui se regardaient sans dire mot, et de temps en temps jetaient les yeux sur lui. Lui, d'autre part, demeurait immobile, ayant le regard attaché sur elles, et leur faisait parfois la révérence avec la tête. Enfin, elles s'approchèrent de lui, et la plus majestueuse des deux, qui était au côté droit, lui demanda s'il les connaissait. Madame, répondit le Saint, cela n'appartient sinon à ceux qui ont l'honneur de l'apprendre de votre bouche; car je tiens pour assuré que vos visages ne sont pas de personnes mortelles comme nous. Je suis la MÈRE DE DIEU, repart la Sainte Vierge, et celle-ci est Marie-Magdeleine, la fidèle Écolière de mon Fils. A ces paroles le Saint se prosterna aux pieds de la Reine du Ciel et lui dit : Sainte Dame, je me rends à vous, et vous supplie de me recevoir sous votre sainte protection. Alors la Mère de douceur et Sainte Magdeleine lui mirent par caresse les mains sur la tête, et au même instant remplirent la Chapelle d'une céleste odeur, et la Vierge Mère ne dédaigna pas de réjouir son serviteur avec une dévote chanson, qu'elle entonna, ordonnant au Bienheureux Godric de la retenir, afin de soulager ses ennuis et de se fortifier contre les tentations que l'ennemi lui présenterait, l'assurant qu'aussitôt qu'il la chanterait elle accourrait à son secours. Or, la chanson était celle-ci :

Sainte Dame, il est vrai, vous êtes admirable,
Et vos perfections
Vous rendent après Dieu pleinement adorable
A mes affections.

(1) Guillelm. Neubrig., de Rebus Angelorum, lib. II, c. XX.

Celui qui a là-haut pour sa couche divine
Le sein de l'Éternel,
A choisi ici-bas pour sa couche enfantine
Votre sein maternel.

Il avait reconnu que parmi les plus pures,
Votre virginité
Était ce que serait parmi les créatures
Sa sainte humanité.

S'il est Nazaréen, ce n'est pas sans mystères,
C'est pour votre bonheur;
Car il prétend, parmi les florissantes mères,
Que vous serez la fleur.

Sainte Fleur qui avez produit le Fruit de Vie,
Faites que les pécheurs,
Secouant de la mort l'ingrate tyrannie,
Vivent de vos douceurs.

Régnez dedans mon cœur comme en votre domaine,
Où Jésus fait la Loi,
Je m'assujettirai à vous comme à ma Reine,
A lui comme à mon Roi.

Que mon âme de vous saintement enivrée
Goûte l'immensité
De ces divins plaisirs, qui ont plus de durée
Que n'a l'éternité.

L'espoir qui va flattant mon cœur de cette joie,
Me fait borner mes vœux :
Et dire que pourvu qu'avec Dieu je vous voie,
C'est tout ce que je veux.

Après cela, elle lui fit le signe de la Croix sur le front et disparut, laissant le lieu où il était parfumé d'une senteur du Paradis.

§ II. — *Que la Vierge Sainte est le soutien des désespérés.*

I. Comme il arrive parfois en nos corps qu'un mal qui semble léger, étant négligé, en attire un plus grand après soi; ainsi advient-il en nos esprits. De la piqûre d'une épine ou d'une aiguille naît une corruption de sang, un amas de mauvaises humeurs, une inflammation, une malignité, enfin une gangrène qui gagne peu à peu et qui est pour tout perdre, si on ne lui coupe chemin avec l'incision. Ou, pour mieux dire, comme nous remarquons tous les jours une petite vapeur et une exhalaison chaude, qui ne semble qu'un trait de fumée, monter en haut, se joindre à une troupe d'autres qu'elle rencontre en la moyenne région de l'air, et là s'opposer au soleil, l'empêcher de jeter sa lumière sur la terre, se cantonner et

se fortifier avec un tel tintamarre d'éclairs, de tonnerres et de foudres, qu'il semble qu'elle veuille tout renverser; que si par une secrète permission de Dieu l'ennemi vient à s'en mêler, comme il arrive assez souvent, les effets en sont bien plus tragiques et funestes. De même en est-il d'un morne sentiment de tristesse qui surprend le cœur par trahison. Il semble du commencement n'être rien, néanmoins peu à peu il éblouit l'entendement, il abat la volonté, il tient la raison en éclipse, il remue toutes les affections de l'âme, il se rend maître du logis, de sorte que le Prince des ténèbres survenant, et se servant à l'occasion, il jette une telle confusion dans l'esprit, qu'il se trouve en grande extrémité, et parfois comme sur le bord du précipice et du désespoir. Quel moyen de donner du secours à cette pauvre âme que le malin tient assiégée, et à qui il a fermé, ce semble, toutes les avenues du salut? Il faut une toute-puissante main pour le garantir et pour faire lever le siége à l'ennemi. C'est un coup de la Mère de miséricorde, qui a tout le pouvoir de Dieu à sa disposition, ainsi que dit le divin Cosme de Jérusalem (1). Que si elle n'y intervient, je n'y vois nulle espérance; mais si elle y met une fois la main, il n'y a rien du tout à craindre. Car jamais elle n'est plus proche des siens que lorsque tout semble être perdu. Elle les chérit jusqu'au dernier point, et quand ils ont moins de pouvoir de s'aider, elle les prend entre ses bras et leur sert de force et de courage. Au besoin connaît-on ce qu'elle vaut, et au temps de la nécessité l'on apprend combien fidèlement elle conserve la mémoire des moindres services qu'on lui a rendus.

II. A la bonne heure l'expérimenta un jeune garçon de la province de Tolède en Espagne, il peut y avoir environ quarante ans (2). C'était un pauvre berger, qui avait uniquement à cœur la dévotion envers la Mère de Dieu, qu'il eût désiré de servir et d'honorer de tout son pouvoir : mais notamment il lui avait consacré sa chasteté, comme le plus agréable présent qu'il croyait lui pouvoir offrir. L'ennemi de tout bien ne le pouvant plus supporter, l'attaqua si vivement, qu'il ne savait plus où il était. Son esprit se trouvait sans cesse embrouillé de pensées importunes et de représentations abominables, et son corps travaillé à outrance. Parmi ces combats tant extraordinaires, il ne lui restait autre remède que de se prosterner souvent devant la Sainte Vierge, qu'il avait choisie pour sa mère, et de la supplier que puisque toute son espérance était en elle après Dieu, elle ne permit pas qu'un sien serviteur fût donné en proie à ses ennemis. A mesure qu'il réitérait cette prière, Satan, qui enrageait

(1) Hymno VI. — (2) Franciscus Bencius, in Annalibus. In Historia Montisserati, mirac. 116 et 255.

de voir qu'un simple berger eût tant de confiance et de vertu, redoublait sa batterie et le pressait de telle sorte, qu'à la fin son cœur se remplit d'ennui et de chagrin. Ce fut la première ouverture que l'ennemi rencontra pour se présenter à lui visiblement. Voilà donc qu'il sort d'un certain endroit, déguisé pour combattre en renard, et s'étant mis à côté du jeune homme affligé, il commence doucement de lui demander la cause de la tristesse qui paraissait sur son visage. Après divers propos jetés de part et d'autre, enfin il lui découvre son cœur et déclare la cause de son affliction. Ce brave consolateur lui répond qu'il n'y a pas de quoi se mettre si fort en peine; que Dieu n'a pas égard à nos pensées ni à ce qui se passe dans le cœur, pourvu que la mauvaise action ne s'exécute point au dehors. Tant s'en faut que semblables discours le tirassent de peine, qu'au contraire ses maux empiraient de jour à autre. Car d'un côté son pauvre cœur était tellement abattu, qu'il ne savait plus où il en était; et de l'autre ces sales imaginations lui faisaient une si rude guerre, qu'il croyait à chaque fois être perdu. Mais ce qui le jeta dans les filets et le rendit incapable de consolation, ce fut qu'il se persuada tout à fait qu'il avait consenti aux mauvaises suggestions de l'ennemi. Comme il était en cette détresse, le tentateur revient à la charge avec un maintien tout différent du premier. Car à ses yeux enfoncés, à son visage pâle et exténué, à sa triste mine il eût été pris pour un homme déjà usé et consumé par une longue étude. Ils entrent donc à bon escient en discours. Le berger tout troublé, qui ne sait quasi plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, lui découvre naïvement la peine qu'il endure. Le trompeur, avec un visage pensif et sévère, lui répond qu'il est en très-mauvais état, et hors d'espérance d'obtenir pardon de son péché. Et que voudrait donc dire, repart le jeune homme, ce que j'ai ouï prêcher si souvent, qu'à tout péché il y a miséricorde? Croyez ce que je vous dis, réplique le diable; car comme je ne voudrais pas vous tromper, aussi devez-vous estimer que l'âge que j'ai vécu, et les livres que j'ai maniés, m'ont donné assez de connaissance de la vérité. Néanmoins je ne vous célerai pas que Dieu nous a laissé encore un remède pour réparer cette sorte de faute et pour rentrer en ses bonnes grâces. Mais je ne vous l'ai pas voulu découvrir, d'abord, d'autant qu'il est difficile, et possible surpasse-t-il vos forces. Toutefois, puisque vous le voulez savoir, je vous dirai que c'est le martyre.

III. A mesure que ce vieux rusé laisse quelque espérance de guérison, le berger meurt d'envie d'en être éclairci, partant il lui demande de quel martyre il entend parler. Je ne vous cacherai rien, dit l'autre. Ce péché ne se peut expier qu'en perdant la vie: bien

est-il vrai que vous avez le choix de trois sortes de morts; savoir est de vous attacher à l'un de ces arbres, ou d'entrer dans le feu, ou de vous jeter dans ce lac voisin. Après quelques autres propos, il prend congé du jeune homme et lui laisse l'esprit affligé outre mesure. D'un côté il craint l'illusion, et le doux remède de la pénitence salutaire, qu'il a si souvent pratiqué, lui revient en la pensée. De l'autre il lui est avis qu'il ne saurait supporter la honte que lui causera la déclaration d'un crime si énorme. La mort lui semble rude, mais la crainte de la confusion l'effraie encore davantage, et a plus de force sur lui. Il résout à la fin d'essayer le feu comme le plus aisé, et ayant amassé force bois sec, il se met à dresser son bûcher. A quoi ne se porte point un esprit troublé, lors nommément que l'ennemi lui donne la chasse? Comme tout est prêt, il y met le feu et s'élance au beau milieu des flammes. Mais la Mère de miséricorde ne veut pas laisser périr celui qui l'a si cordialement aimée et servie : elle l'éteint, sans toutefois être aperçue. Ce berger qui est au milieu des flammes, ni plus ni moins qu'une victime de désespoir, se fâche contre son bois et tâche de l'allumer de nouveau, et elle l'amortit derechef. Pour la troisième fois, comme la langueur et l'impatience qu'il a de mourir, afin de se délivrer de l'inquiétude qui le presse, le lui fait mieux arranger, à ce qu'il prenne plus aisément le feu, la Mère de douceur, qu'il ne connaît quasi plus, se montre à lui en forme d'une vénérable Dame habillée de blanc, et avec force le tire du milieu du feu.

IV. A ce coup il ne sait bonnement à quoi se résoudre; d'une part il lui semble que le Ciel ne veut pas consentir à sa mort; de l'autre néanmoins il ne se peut défaire des persuasions que le malin a jetées dans son âme. Travaillé comme il est de corps et d'esprit, il choisit un tronc d'arbre pour se reposer, regardant toujours attentivement son bûcher. Sur cette méditation son conseiller revient, et lui demande que veut dire qu'il est si abattu. Le garçon répond qu'il a voulu faire essai du feu, mais que son dessein n'a pas réussi. Il y a de l'apparence, dit le malin, que Dieu ne veut pas que vous soyez purgé par le feu, ains plutôt que votre péché soit nettoyé avec l'eau. Voyez-vous le lac que je vous ai déjà montré? c'est là où vous laverez toutes les taches de votre âme. Il n'est rien de si malaisé que ce pauvre cœur n'entreprenne pour se faire quitte de l'offense qu'il croit avoir commise, et pour se délivrer de la tristesse qui l'accable, il accourt au lac, et lui semble qu'il n'y arrivera jamais assez tôt. Néanmoins, comme il est prêt d'entrer dedans, il lui va souvenir que ce jour-là il n'a pas payé le tribut ordinaire à la Mère de Dieu : il se met à genoux et récite son chapelet avec beaucoup de dévotion, la

suppliant de le vouloir aider à son extrême besoin. Achevé qu'il a sa prière, il dépouille sa casaque et pose ses souliers sur le bord du lac, et en cet équipage il se jette dans l'eau, et à force de bras se va rendre au courant le plus impétueux, afin d'être plus tôt renversé ; bref, y étant arrivé, il ouvre la bouche tant qu'il peut pour être plus promptement suffoqué. Mère de douceur, le temps est arrivé, ou jamais, auquel vous devez faire paraître que ce pauvre jeune homme ne vous a pas servie en vain. La voilà, elle y accourt, et je la vois marcher sur les eaux et arriver tout à propos afin de l'empêcher de se perdre. Elle le prend par la chemise, elle le porte au rivage, et après avoir fortifié son esprit de plusieurs bons avis, elle prend congé de lui et le laisse plein d'étonnement d'une si rare bonté et d'espérance d'obtenir pardon de son péché, qu'il veut désormais effacer avec ses larmes et avec les eaux de la pénitence, qu'il juge à présent meilleures que celles où son désespoir le portait.

V. Qu'on publie tant qu'on voudra les miséricordes de la Mère de Dieu ; qu'on fasse retentir les quatre coins de l'univers des merveilles de sa bonté ; que tout le monde s'emploie à prêcher la grandeur de sa débonnaireté, et de l'affection qu'elle conserve pour ceux qui la servent et l'honorent, jamais on ne viendra à bout de dire ce qui en est. On aura plus tôt épuisé les eaux de la mer Océane, et nombre les grains de sable qui sont sur l'un et l'autre rivage, que l'on n'aura compté les effets de sa douceur. C'est un abîme qui se perd dans l'abîme des desseins incompréhensibles de Dieu. A lui en soit la gloire, et pour l'amour de lui l'honneur à celle qu'il a voulu faire si grande, et à nous la confiance pour recourir à elle en toutes nos nécessités.

LA ONZIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE XII.

Qu'elle soit l'Asile et le Refuge des pécheurs.

Comme ès grièves maladies l'on connaît les excellents médecins, ainsi ès extrêmes misères paraissent les grandes miséricordes. La Reine du Ciel en est la Mère, comme le péché est le comble de toutes les misères de l'homme. A quoi donc s'emploiera-t-elle avec

plus d'avantage pour les hommes, qu'à les préserver d'y tomber et à les en délivrer après qu'ils y seront engagés? C'est proprement l'endroit où la Miséricorde triomphe, et où la Mère d'amour fait preuve de ce qu'elle est aux siens. Entrons dans la preuve de cette vérité ; j'espère que le discours n'en sera pas désagréable.

§ I. — *Que la Mère de Dieu est le vrai Asile des pécheurs.*

I. Que le pécheur ne dise plus avec l'infortuné Caïn (1), que Dieu l'a banni de sa présence, qu'il ne le veut plus jamais voir, et qu'il l'a donné en proie au premier qui le rencontrera, puisqu'il lui a octroyé une Mère de miséricorde qui le reçoit à bras ouverts, et qui le veut sauver, s'il n'a résolu de se perdre de gaieté de cœur. Je lui dis à la bonne heure de la part de Dieu, qu'il ait seulement une volonté ferme de ne pas consentir à sa ruine, et qu'il ne s'effraie nullement ni de la qualité, ni du nombre de ses péchés. Car si le péché est un crime de lèse Majesté divine, la Mère de Dieu est un asile bien autre que le Temple de Diane à Éphèse, que le sépulcre de Thésée à Athènes, ou l'Autel de Jupiter le Sauveur à Ithaque, voire que tous les temples, les sépulcres et les autels du monde pour renommés qu'ils aient été. Ainsi l'appelle le grand Saint Éphrem en l'Oraison qu'il a composée à la louange de la Vierge (2) : Dieu vous garde, dit-il, l'asile et la retraite des pécheurs et le propitiatoire des affligés. Si le péché est la laideur même et la confusion de l'âme à qui il ôte l'assurance de lever les yeux pour paraître devant son créateur, la Mère de Dieu est la médiatrice qui porte la parole de réconciliation. C'est le même qui me l'apprend. Dieu vous garde, dit-il (3) au même endroit, la douce espérance de mon âme, le salut des Chrétiens, le secours des pécheurs et de ceux qui ont besoin d'assistance. Si c'est une brèche que les ennemis de notre bonheur ont faite pour s'emparer de l'âme et pour la tenir sous leur domination, la Mère de Dieu est le rempart qui les empêchera de s'avancer ou de s'en rendre les maîtres, si déjà ils sont entrés dedans. C'est Saint Éphrem pour la troisième fois : Dieu vous garde, dit-il (4), le rempart des fidèles et le lieu d'assurance pour ceux qui se veulent sauver.

« Je sais bien que le péché fait une séparation entre Dieu et l'âme; qu'il le contraint de se cacher et de lui refuser audience; que cette âme devient la demeure des dragons, le pâturage des autruches; que

(1) Gen. IV. — (2) Ave asilum peccatorum, et hospitium; ave propitiatorium laborantium. — (3) Ave animæ spes bona, aut Christianorum omnium firma salus; ave peccatorum et auxilio indigentium apud Deum adjutrix. — (4) Ave vallum fidelium, et mundi.

les démons et les onocentaures s'y rencontrent; que les satyres y jettent des cris les uns aux autres; que c'est la retraite de la syrène, et où elle trouve son repos; que le hérisson y fait son trou et qu'il y nourrit ses petits, et qu'ayant fouillé tout à l'entour, il les fait croître à l'ombre de sa caverne; je veux dire que tous les vices marqués par ces bêtes affreuses se sont retranchés dans la conscience du pécheur; qu'il joint l'audace à la malice comme le dragon; qu'il affecte l'apparence du bien sans le posséder. Je veux dire encore qu'ayant des ailes comme l'autruche, mais pour ne s'en servir jamais, qu'il se glorifie dans l'iniquité comme les onocentaures, composés de l'âne et du taureau; qu'à la vérité, comme un nouveau satyre, il a la tête d'homme, mais que le reste du corps se termine en bête, parce que sa vie ayant commencé par l'esprit, elle finit par la chair; qu'il ressemble au hérisson, parce qu'étant tout couvert d'épines devant Dieu, il a assez d'adresse pour les déguiser devant les hommes, et que ses petits qui croissent dans le creux de sa caverne, nous apprennent que rien ne multiplie tant le péché que le soin que l'on a de le cacher. Cependant je dis à ce pécheur avec le Prophète : Consolez-vous, mon peuple, consolez-vous, dit notre Dieu, vos iniquités vous sont pardonnées, la main du Seigneur n'est pas raccourcie, il a toujours le pouvoir de vous sauver, et il le veut effectivement; c'est pourquoi il vous a préparé un asile, une cité de refuge, une Médiatrice qui ménagera votre réconciliation, c'est-à-dire qu'il vous a donné sa très-sainte Mère pour exercer toutes ces qualités en votre faveur. Votre houlette et votre bâton me rassurent et me consolent (1). »

II. Si c'est le saut périlleux et la chute la plus dangereuse du monde, la Sainte Vierge est la baguette que le Ciel nous tend pour nous relever. Le dévot Pierre Damien a du tout bonne grâce à le dire (2), lorsqu'il exprime ce mot du Roi-Prophète : Votre baguette et votre bâton m'ont servi de consolation. Toute l'espérance et la consolation des pécheurs, dit-il, git en une baguette, qui est la Vierge, et en un bâton, qui n'est autre que la Croix du Sauveur. Si c'est la désolation de l'âme embrasée du feu de la juste vengeance de Dieu, la Sainte Vierge est l'eau que le Ciel nous fournit pour éteindre ce feu. C'est la pensée du même Prélat d'Ostie au premier Sermon qu'il a composé pour le jour de la Nativité de la Vierge. Qui des hommes ou des Anges saurait comprendre, dit-il, combien vous amortissez l'ire du Juge souverain, lorsque la Justice, ainsi qu'un feu consumant, sort de son visage enflammé,

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Serm. de Assumpt.

afin de nous réduire en cendres? Si c'est le naufrage de l'âme, la Reine du Ciel, au dire du dévot Arnoud de Chartres (1), est le port où elle se doit rendre, portée sur la planche de la pénitence et sur les restes de son navire brisé, c'est-à-dire sur la ferme espérance d'obtenir le pardon par son entremise. Si c'est une épine qui perce et ensanglante le cœur, pourvu que la fleur de la resipiscence s'y trouve, l'arc-en-ciel, qui, selon l'interprétation du Saint Archevêque de Florence (2), n'est autre que la Mère de miséricorde, donnera dessus et répandra une odeur qui réjouira les Anges et toute la Cour céleste. Cette conception (3) est fondée sur une remarque qui a été faite par le Naturaliste touchant l'arc-en-ciel. Car il dit que l'expérience a enseigné que ce bel arc, qui est la merveille de la Nature, se courbant sur quelque fleur que ce soit, il l'embaume de l'odeur de l'épine blanche que les Grecs ont nommée Aspalathus. Mais s'il arrive qu'il se repose sur la même épine, il lui laisse une senteur qui n'a point de pareille. Ainsi pouvons-nous dire que la Mère de Dieu, la merveille de la terre et du ciel, parfume toutes les âmes qu'elle daigne regarder; mais que la douceur des célestes odeurs qu'elle répand sur les pécheurs a je ne sais quoi qui se fait admirer des Anges et des hommes. Si c'est une masse de fer qui porte le cœur et l'affection du pécheur contre terre, la Mère de Dieu est l'aimant sacré qui l'attire en haut et le rétablit en sa première place, ainsi qu'elle-même témoigna un jour à la Bienheureuse Sainte Brigitte.

III. Si le péché fait d'un homme raisonnable une bête sans raison, la glorieuse Vierge ne le dédaignera pas pourtant, mais elle lui fera un très-gracieux accueil. Je m'en rapporte à ce que nous lisons de la Bienheureuse Sainte Gertrude au livre de ses Révélations (4). Le Sauveur lui fit voir un jour plusieurs petites bêtes de diverses espèces, qui se retiraient sous le grand manteau de sa très-sainte Mère, ni plus ni moins qu'à un asile assuré, où elle les caressait amoureusement comme l'on a accoutumé de caresser les petits chiens de plaisir; lui découvrant par cet emblème l'affection cordiale de sa douce Mère envers les pécheurs qu'elle reçoit avec une incomparable débonnaireté, les tenant sous sa protection jusqu'à ce qu'ils soient à pur et à plein réconciliés à sa divine Majesté. S'il jette dans l'esprit des ténèbres plus que Cimmériennes, la Vierge les dissipera et lui rendra la jouissance d'une très-agréable clarté. Le Pape Saint Innocent troisième le déclare merveilleusement bien avec la triple figure du Cantique d'amour, où la Sainte Épouse est appelée agréable comme l'aube du matin, belle comme la Lune, et choisie comme

(1) Tract. de Laudib. Deip. — (2) S. Antonin., p. IV, tit. XV, c. XLIV. — (3) Plin., lib. II, c. XXIV. — (4) Lib. IV, c. XLIX.

le Soleil (1). La Lune, dit ce Saint, nous éclaire pendant la nuit; l'aube entre le jour et la nuit, et le soleil pendant le jour. La nuit signifie l'état du péché, l'aube celui de la pénitence, et le jour celui de la grâce. Partant quiconque se retrouve en la nuit du péché, qu'il regarde la Lune et s'adresse à Marie, afin qu'elle jette dans son cœur un rayon de sainte componction. Car qui jamais l'a invoquée pendant la nuit sans avoir été exaucé? Que celui qui, sur le matin, s'éveille du sommeil du péché par une vraie repentance, jette les yeux sur la belle aurore, et qu'il appelle Marie à son secours pour recevoir d'elle le courage de faire une entière satisfaction. Et que celui qui, par son moyen, a reçu la grâce de la justification, la contemple sans cesse comme le bel astre du jour qui le doit maintenir en ce désirable état, qui est le propre des enfants de lumière. Si c'est une plaie qui tue l'âme ou la dispose à perdre la vie de la grâce, la main de la Mère de Dieu porte la santé et la guérison quant et soi. C'est ce qu'elle témoigna un jour à la Bienheureuse Sainte Brigitte, lui disant: Pour grand et abominable que soit le pécheur, je suis toujours prête à le recevoir, s'il recourt à moi de bon cœur et avec vrai désir de s'amender. Et je ne considère pas tant l'énormité de ses offenses comme je fais la bonne volonté qu'il apporte de se retirer du péché. Car si son état lui déplaît, pour sale et plaié qu'il puisse être, je suis toujours prête de le prendre entre mes mains, de nettoyer et de médicamenter ses blessures, et de lui rendre la santé, d'autant que je m'appelle et que je suis en effet la Mère de Miséricorde.

IV. Bref, si le péché est comme le divorce qui sépare et désunit l'âme d'avec Dieu, il appartient à la Mère de bonté de faire la paix, et de la remettre ès bonnes grâces du céleste Époux. A ce sujet, dit le bienheureux Pierre Damien, la Sainte Vierge, sous la figure de la Sunamite, fut invitée par l'âme pénitente jusques à quatre diverses fois à retourner ici-bas, lorsqu'elle fut appelée du ciel, afin d'être couronnée et reconnue pour Dame et pour Reine en tous les États de son fils. Notre race n'a garde de vous envier ce bonheur, ô Sainte Vierge! lui dit cette pauvre désolée; car pourquoi le ferait-elle, puisque votre gloire est la sienne, et que le crédit que vous acquérez auprès de Dieu est le plus grand avantage qu'elle puisse jamais prétendre? Mais au moins ne vous oubliez pas des chers enfants que vous laissez dans un million de misères; réjouissez-les souvent de votre agréable regard. Retournez à eux premièrement par nature; car il n'est pas raisonnable que pour être alliée comme vous êtes à la

(1) Serm. II de Assumpt.

nature divine, vous mettiez hors de votre mémoire ceux qui sont en cette vallée de pleurs, exposés à tant de sortes de misères. Enfin vous êtes nôtre par nature, et la raison veut que nous soyons plus abondamment que les autres arrosés des célestes douceurs de votre débonnaireté. Retournez en second lieu par puissance, puisque celui qui est très-puissant a fait en vous de si grandes choses. Car qu'y a-t-il au monde qui vous puisse être refusé, à vous, dis-je, qui avez eu le pouvoir de retirer un Théophile du goulfre de la perdition où il s'était lui-même plongé? Vous avez tiré des griffes de Satan un pauvre misérable, qui de sa propre main et avec son sang avait renié ce qui a été fait en vous, et l'avez bien pu rétablir en pleine espérance de son salut. Qu'y aura-t-il donc que vous n'emportiez lorsque vous voudrez vous employer pour nous? Et comment vous pourra éconduire cette puissance, qui a reçu notre nature de vous? Retournez en troisième lieu par amour et par affection, puisqu'en vous et par vous votre très-honoré Fils nous chérit d'un souverain amour. Finalement retournez par excellence, puisque vous avez été si excellemment relevée et rehaussée par-dessus toutes les œuvres de Dieu. Les trésors de ses grandes miséricordes sont entre vos mains, et pourquoi renvoyez-vous les pécheurs sans secours, vous qui ne cherchez que l'occasion d'assister les misérables et de verser sur eux les biens que vous avez reçus à leur sujet, vu nommément que votre gloire ne reçoit nulle diminution lorsque les pécheurs obtiennent le pardon, et qu'au moyen de la grâce justifiante, ils sont mis en possession de la gloire qui les attend; au contraire qu'elle reçoit un accroissement nouveau à mesure que Dieu est plus honoré et que la sainte Sion se remplit de ses Élus. Ainsi ce grand Cardinal et ce dévot serviteur de la Vierge va conviant la Mère de miséricorde par tous les titres d'honnêteté et de devoir, et la pressant par l'entremise de tout ce qui lui peut être le plus cher tant en la terre comme au ciel, de se rendre favorable aux pécheurs et de les aider à retourner à Dieu, quoiqu'à vrai dire elle n'ait pas besoin d'être sollicitée, puisqu'elle affectionne leur bien et leur salut sans comparaison davantage qu'ils ne font eux-mêmes. Elle ne laisse pas pourtant de prendre plaisir aux instances et aux poursuites qui lui sont faites de leur part, attendu que ce sont autant de témoignages de la résolution qu'ils ont prise de rompre entièrement avec le péché. Partant, puisqu'elle a pour très-agréable de nous voir souvent à sa porte, afin de lui présenter nos requêtes, accourons à elle à toute heure et à toute occasion; car telle est sa volonté et tel est le bon plaisir de Dieu, qui l'a baillée pour Médiatrice et pour Asile aux pauvres pécheurs.

§ II. — *Que la Mère de Dieu est la vraie Cité de refuge pour les pécheurs.*

I. Le Saint-Esprit, admirablement fécond à nous représenter une même chose en différentes manières et par diverses figures, en a tracé une au trente-cinquième chapitre des Nombres, au quatrième du Deutéronome, et au vingtième de Josué, qui me semble marquer plus naïvement que nulle autre ce qui a été dit jusqu'ici de l'assurance que les pécheurs trouvent auprès de la Mère de Dieu. C'est la figure des Cités de Refuge, touchant lesquelles Dieu avait ordonné qu'après que le peuple serait entré dans la terre promise, les Lévites particulièrement affectés et dédiés au service de sa Majesté, auraient leur quartier à part en la division et au partage qui serait fait des villes conquises, en sorte néanmoins que de celles qui leur écherraient par sort, il y en aurait six qui seraient destinées à la retraite de ceux qui auraient commis quelque homicide contre leur gré, c'est à savoir trois delà le Jourdain, et trois en la terre de Chanaan. Outre les diverses interprétations allégoriques et morales que les Saints Docteurs, et nommément Saint Ambroise (1), donnent à ces villes de retraite, Saint Jean Damascène a reconnu un mystère secret et un dessein tout particulier de Dieu sur elles, savoir est afin qu'elles servissent de crayon et de figure à la Mère de bonté, qu'à cette occasion il appelle (2) la vraie Cité de Refuge, et avec lui l'Église universelle (3). Or, comme il est raisonnable que les ombres cèdent à la lumière, et que la vérité l'emporte par-dessus les figures, aussi est-il aisé de voir que la Mère de Dieu a un indicible avantage sur cette ancienne peinture.

II. Car premièrement il ne se peut dire que ces Cités aient été dressées tout exprès pour la sûreté des homicides, mais bien savons-nous que quand Dieu fit le premier projet de bâtir la Sainte Vierge, dès lors il la destina pour être l'Asile et le Refuge des pécheurs. Ce qui a été dit tant au premier chapitre du second traité, comme ès titres de Médiatrice et d'Avocate, donnera un grand éclaircissement à cette vérité; mais outre ce, nous avons l'exprès témoignage de Saint Antoine en divers endroits. Je sais très-bien, dit-il au premier chapitre de son livre de l'Excellence de la Vierge (4), qu'elle a été faite Mère de Dieu plus pour les pécheurs que pour les justes; car son très-béni fils nous a assuré qu'il n'était pas venu appeler les justes, mais inviter les pécheurs à faire pénitence; et l'Apôtre Saint

(1) Lib. de Fug. seculi., c. II. — (2) Orat. II de Dormitione B. Virg. — (3) In Litaniis dicitur Civitas refugii. — (4) Scio illam magis propter peccatores, quam propter justos factam esse Dei matrem.

Paul maintient que son maître est descendu du ciel en terre pour le salut des pécheurs, dont il confesse qu'il est le premier. Et au dernier chapitre, il parle de cette sorte à la Mère de Dieu : Souvenez-vous de grâce, Sainte Vierge, que votre fils n'a pas pris naissance de vous, à dessein de ruiner les pécheurs, mais à intention de les sauver. A quelle occasion donc leur refuseriez-vous l'assistance, puisqu'à leur considération vous avez été rehaussée par-dessus toutes les créatures? Se trouverait-il bien quelqu'un qui se pût imaginer que, pour autant que votre contentement et votre gloire ne peuvent plus recevoir nulle altération, vous vous missiez fort peu en peine de ce qui nous concerne? Par aventure que cette pensée pourrait faire brèche en quelque esprit, si vous aviez été faite Mère de Dieu pour vous tant seulement; mais ce serait une persuasion trop mal fondée, vu que vous avez été élevée à cette dignité pour le bien et pour l'avancement de tous vos enfants. Est-ce pas ce que l'Église chante en une ancienne prose (1), lorsqu'elle dit :

Pourriez-vous bien avoir horreur,
Ou ne prendre point la défense
De ceux dont la funeste erreur
Vous a mis en la jouissancé
De cette auguste dignité
Qui épouvante la nature
Et fait dire à la créature,
Que l'immense Divinité,
Mettant en vous cet avantage,
Ne fit jamais au monde un plus parfait ouvrage ?
Quand au plus fort de vos bonheurs
Vous contemplez notre misère,
Souvenez-vous que nos malheurs
Sont cause que vous êtes Mère
Du Dieu Père de l'univers.
Je crois que cette connaissance
De recevoir à bras ouverts
Obligera votre clémence,
Ceux à qui elle est redevable
Des grâces qui vous font la Mère incomparable.

III. En second lieu, les villes de retraite n'étaient que pour l'assurance des homicides; mais il n'est pas ainsi de la Mère de Dieu; car du Levant, du Couchant, du Nord et du Midi, de tous les endroits de la terre et des dernières îles de la mer, au matin, au soir, à toute heure du jour et de la nuit, se rendent à cette Cité de refuge, les homicides, les larrons, les déshonnêtes, les blasphémateurs, les

(1) Peccatores non exhorres, sine quibus nunquam fores tanto digna filio.

sacriléges; bref, tous les pécheurs, de quelque sorte ou condition qu'ils soient. Jamais il ne fut lieu de si grand abord, jamais Cour où les expéditions fussent si promptes. Que le pécheur apporte seulement un cœur contrit et déplaisant d'avoir offensé Dieu, qu'il lui en demande humblement pardon par l'entremise de la Vierge, et au surplus qu'il n'appréhende ni la multitude de ses offenses, ni l'atrocité de ses crimes: car il n'y a si grand péché dont elle n'obtienne la rémission, ni cœur si gelé qui ne se fonde aux flammes de sa charité. De ceci elle donna un jour des preuves à la Bienheureuse Sainte Brigitte (1), qui la priait instamment pour la conversion d'une insigne pécheresse que l'ennemi travaillait rudement, tant au corps qu'en l'esprit; car elle lui fit voir comme il la tenait étroitement liée et garrottée avec trois chaînes, qui étaient la gourmandise, la convoitise des richesses et la luxure. En outre, elle lui montra comme avec cinq mains, dont il l'avait saisie, il s'était emparé de toutes ses puissances, tant intérieures qu'extérieures; de sorte qu'elle ne se pouvait porter à nulle sorte d'action qui donnât entrée à son salut. Avec la première main il s'était rendu maître de ses yeux, qu'il portait à toute rencontre à des objets pernicieux, les tirant d'ailleurs de tout ce qui la pouvait inciter au bien. Avec la seconde, il lui engourdissait les mains autant de fois qu'il était question de quelque bonne œuvre, et lui mettait des ailes lorsqu'il s'agissait de faire mal. Avec la troisième, il lui donnait des pieds de plomb pour se porter aux exercices de la vertu, et des jambes de cerf pour courir après le vice. Avec la quatrième, il gouvernait son entendement, lui ôtant toute appréhension de péché et y éteignant tout sentiment d'honnêteté. Avec la cinquième, il lui serrait le cœur, toutes et quantes fois que la chasteté l'invitait à faire divorce avec l'ordure pour contracter une sainte alliance avec elle, et le lui épanouissait à mesure que la volupté se présentait pour lui chatouiller les esprits et les sens. Ce nonobstant, la Sainte Vierge fit bien paraître qu'il n'y a ni force ni artifice qui puisse résister aux doux efforts de sa miséricorde; et que lorsqu'elle a résolu d'être la Maîtresse, il faut par nécessité que l'enfer lui quitte la place. En effet, elle fit tant par ses prières auprès de son bien-aimé Fils et par son pouvoir sur Satan, que cette pauvre créature, qu'il avait si longtemps mâtinée, fut enfin mise en liberté, et que voyant à ses pieds ses menotes, elle commença de respirer le doux air des enfants de Dieu.

IV. En troisième lieu, il ne faut pas penser que tout fût fait après que le meurtrier s'était retiré dans la ville de franchise. Le parent de

(1) Lib. I Revel, c. XXI.

celui qui avait été mis à mort avait droit de le poursuivre jusque-là, et le réfugié était obligé de comparoir devant les juges pour se justifier en présence de tout le peuple, et de faire voir qu'il n'avait versé le sang humain que par mégarde ou à son corps défendant; faute de quoi il était sur-le-champ condamné à mort. En outre, après être pleinement déchargé, encore était-il condamné à tenir les arrêts dans la ville de refuge, à peine d'être impunément occis s'il était rencontré dehors avant la mort du grand Prêtre; car alors les prisons étaient ouvertes, les prisonniers élargis, et les esclaves mis en liberté. Eh Dieu! que serait-ce de nous, s'il fallait que la discussion de notre vie se fît, et qu'il fût nécessaire de faire paraître notre innocence toutes et quantes fois que nous recourons à la Sainte Cité de refuge? Qui aurait le courage d'en approcher, ou qui espérerait d'en retourner avec sa grâce? Aussi va-t-il bien pour le pécheur que les lois de cette Cité soient bien différentes des autres; car tant s'en faut qu'il soit tenu de se justifier, qu'au contraire à mesure que plus librement il se confesse coupable devant Dieu et devant les Anges, et que plus franchement il avoue son péché, pourvu seulement qu'il ait regret de l'avoir commis, plus il a de disposition à en recevoir le pardon et à être remis ès bonnes grâces de Dieu.

V. En quatrième lieu, ces anciennes Cités étaient si peu renommées, qu'à peine en savons-nous le nom; mais de celle que Dieu a bâtie en faveur des pécheurs, nous pouvons sans difficulté dire avec le Prophète David (1) qu'on lui a donné des éloges pleins de gloire et de magnificence, et que son renom a été porté par toute l'étendue de la terre. Saint Bernard (2) en a publié de grandes choses, lors nommément qu'il a dit que de toutes les qualités de la Mère de Dieu, il n'y en a point qui nous soit plus avantageuse ou plus agréable que l'extrême douceur dont elle use envers les pécheurs. Je dis bien plus, qu'il serait très-malaisé de déclarer le lustre que le titre de Refuge des pécheurs donne à toutes les autres qualités de la Sainte Vierge; car si nous l'appelons la Mère de la grâce divine, c'est principalement par suite de la coopération qu'elle apporte pour la faire renaître en l'âme des pécheurs qui l'ont perdue. Si nous la nommons la Mère aimable et admirable, c'est spécialement à raison de la tendresse qu'elle a envers les pécheurs qui s'adressent à elle, et des admirables changements que tous les jours elle opère entre leurs cœurs. Si elle est par effet la Vierge débonnaire et fidèle, c'est nommément en considération du gracieux accueil qu'elle fait au pécheur pénitent, lequel elle embrasse encore plus affectueusement qu'elle ne l'invite

(1) Psalm. XXXVI. — (2) Serm. IV de Assumpt.

cordialement. Pourrait-elle bien être en vérité la source et la cause de notre liesse, si elle ne nous recevait à bras ouverts que lorsque nous nous disposons pour retourner à Dieu, voire si elle ne nous prévenait pour nous en faire avoir la pensée? Estimons-nous qu'elle soit seulement un vaisseau d'honneur pour son éminente sainteté, et non pour la bonne main qu'elle a à changer les vaisseaux d'opprobre et de contumélie en vaisseaux d'honneur, afin de parler avec le grand Apôtre Saint Paul? Est-elle la Tour de David? c'est parce que le pécheur s'y rend et s'y retrouve avec toute assurance. Est-elle l'Arche de l'Alliance? c'est parce qu'elle réconcilie le pécheur avec Dieu. Est-elle la Porte du Paradis? c'est parce qu'elle l'ouvre au pécheur, qui en a été mis hors par sa faute et par sa lâcheté. Bref, il n'y a que Dieu seul qui puisse estimer ce que lui vaut l'office de Refuge des pécheurs, et le revenu de gloire qu'elle retire de ce titre d'honneur. Des quatre coins du monde l'on vient à elle à grande foule pour la guérison des péchés, comme de la maladie la plus ordinaire et la plus dangereuse qui soit; et ceux qui ont expérimenté son secours mettent cette sienne qualité parmi ses premières Grandeurs de Bonté. Mais ce n'est rien de la terre à comparaison du ciel, qui sans cesse retentit des bénédictions que lui baillent les Saints, notamment ceux qu'elle a jadis retirés de la fondrière de quelques énormes péchés. Là se chantent avec des concerts harmonieux les conversions étranges des Théophile, des Marie Égyptienne, et d'infinis autres qui reçoivent un contentement inexplicable de l'honneur qui en revient à la Reine du Ciel. Là se publient toutes ses conquêtes, et ne se trouve nul des siens qui ne tienne à faveur de suivre le char de son triomphe. Là, comme dit le Prophète Isaïe (1), autant d'âmes qu'elle a gagnées à Dieu, sont autant de joyaux et d'atours de gloire dont elle sera éternellement parée. Là, tous les bienheureux, à l'envi l'un de l'autre, se confessent ses obligés, les uns pour avoir reçu le pardon de leurs fautes par son entremise, les autres pour avoir été par elle préservés de tomber. Oh! qui me fera la faveur d'être du nombre de ces chantres divins, qui seront là-haut destinés par un spécial office à entonner les grandeurs et les merveilles de la Mère de Bonté! Je ne le puis attendre que de vous, Sainte Vierge, de qui j'implore la douceur pour être ensemble l'objet et la trompette de vos miséricordes éternelles.

(1) Cap. XLIX.

§ III. — *Avis au pécheur.*

I. Celui-là se flatterait par trop et présumerait démesurément de soi-même, qui croirait que ce titre ne lui convient pas bien, qu'à vrai dire je ne prétende point adresser mon discours qu'à celui à qui la conscience reproche qu'il est hors de la grâce de Dieu, et qui néanmoins fait peu d'état de se servir du secours que le Ciel lui présente, dont j'ai jusqu'ici parlé; quoique d'abord je sois en peine de juger si un tel homme est plus digne de colère que de compassion pour avoir intelligence secrète avec ses ennemis, et pour se vouloir perdre de gaieté de cœur faute de recourir à l'Asile que Dieu lui a préparé. Je dis de gaieté de cœur; car que pourra-t-il répondre lorsqu'il sera cité pour se présenter devant le juge souverain, et qu'il se trouvera atteint et convaincu de plusieurs crimes par sa propre confession? Qu'aura-t-il à repartir, quand il sera pressé de dire pourquoi il ne s'est pas retiré à temps à la Cité de refuge, ni rendu à la Mère de Dieu, l'abri et l'assurance des pécheurs? Alléguera-t-il par aventure qu'il n'en a point eu de connaissance? Le ciel et la terre le démentiront, et il ne se trouvera coin du monde où ses fidèles serviteurs n'aient porté la nouvelle de la paix, et où ils n'aient publié que Dieu, qui ne demande qu'à nous sauver, a attaché au ciel de son Église une Étoile pour éclairer le pécheur agité de la tourmente des tentations, et pour le conduire à bon port s'il ne tient à lui? Je Japonais, qui reçoit le premiers rayons du soleil levant, l'a entendu; le Peruan, qui le voit quand il se couche, le sait; le Brésilien, brûlé des ardeurs du midi, le confesse; le Scythe et le Tartare, qui demeure parmi les neiges et les glaçons, l'avouent; bref, partout où il y a quelque connaissance d'un seul Dieu, se prêchent les grandes miséricordes de la Mère de Bonté.

II. Mettra-t-il en avant les difficultés qui se trouvent à l'aborder? Sa conscience ne lui permettra jamais de le faire au préjudice de la vérité et au désavantage de la Mère de Dieu et du bien public, qui serait intéressé en cette fausse créance; car tant s'en faut qu'elle soit de difficile accès, qu'au contraire elle vient à la rencontre de ceux qui la cherchent, voire avant qu'ils pensent à la chercher elle les prévient de ses doux attraits. Et quand il se donnerait l'assurance de mettre en jeu quelque chose de semblable, il aurait incontinent en tête les bandes innombrables des Bienheureux esprits, que mille et mille fois elle a envoyés ici-bas pour le convier à retourner à Dieu, et pour remettre ses semblables au chemin du salut. Dira-t-il qu'il s'est présenté à elle et qu'il a été rebuté? Tout le ciel se banderait contre lui,

et les millions de pécheurs qu'elle a si bénignement accueillis ne supporteraient jamais une telle impiété. Les démons eux-mêmes se jetteraient sur lui, eux qui tant de fois ont maudit cette débonnaireté inouïe, qui jamais n'a dédaigné personne. Comment donc se défendra cet infortuné? de quoi se couvrira-t-il? Que dira-t-il, sinon qu'il s'est perdu de plein gré, et qu'il n'a tenu compte de se prévaloir d'un moyen si doux, si aisé et si efficace comme est le recours à la mère commune des pécheurs? Est-ce pas être plus dur que le marbre et plus insensible que des rochers? Car s'il était question de passer au travers des rasoirs, d'être haché en pièces, d'endurer pendant des millions d'années les plus atroces tourments du monde, il le faudrait faire pour ne point courir risque de son salut, pour garantir son âme d'un malheur interminable, et pour n'être pas à jamais séparé de Dieu. Faudra-t-il pas que ce malheureux meure de regret et de confusion, lorsqu'il se verra banni à perpétuité du séjour de l'éternel bonheur et de la présence de son Créateur, seulement pour n'avoir voulu élever son cœur une fois vers le ciel, et s'adresser amoureusement à la Mère de Bonté? Oui, je dis une seule fois, et à la mienne volonté que ce que je vais réciter pour preuve de cette vérité put servir à lui ouvrir le cœur.

III. Il y a justement dix-neuf ans qu'il se trouva dans la ville de Tournon, en Vivarais, un jeune homme natif de Montpellier, hérétique de Religion, et résolu outre mesure à mourir en son opiniâtreté. Il était dangereusement malade, et plus il approchait de sa fin, plus son cœur de pierre s'endurcissait. Plusieurs médecins spirituels s'étaient sans effet travaillés à lui rendre le goût du ciel et des choses saintes qu'il avait entièrement perdu. Mais, comme toutes les heures ne se ressemblent pas, en voici arriver un qui parmi quelques autres discours lui demande si jamais il s'est recommandé à la Vierge; et notez que c'était un samedi. Il répond que non. Il est pressé de le faire au moins une fois en sa vie, il en fait obstinément refus. Après quelques instances enfin il consent à cette prière, et ne l'a pas plutôt faite qu'il rentre peu à peu dans soi-même, et qu'il ouvre les yeux pour voir le dangereux état où il est. Sur ces pensées il demande à se confesser; il déteste son erreur et la dureté de son cœur; il s'accuse des péchés de toute sa vie; il reçoit avec des sentiments de dévotion extraordinaires les autres Sacrements de l'Église; il ne cesse d'invoquer sa libératrice, la retraite et le refuge des pécheurs, et dans deux heures il rend l'esprit, comme il est à présumer, entre ses bras. Celui à qui le fait est arrivé, et de qui je l'ai appris, est encore plein de vie, homme de foi et de vertu, qui pour chose du monde ne voudrait dire une fausseté. Quoi, ce pécheur insensible fera-t-il encore

le rétif à une si démesurée bonté? Qu'il avise donc de bonne heure à ce qu'il pourra produire pour sa justification quand Dieu lui dira que ce commun Asile lui était ouvert aussi bien qu'aux autres, et quand il lui fera reproche de ne s'en être point voulu servir. Sera-t-il pas contraint de se condamner soi-même à un éternel silence et à toutes les rigueurs de la main vengeresse de Dieu? Qu'il y songe tandis qu'il est encore temps, et qu'il se serve, s'il est sage, des douces influences de cette Étoile favorable, pour chanter à jamais, avec les autres qu'elle a tirés du précipice, les merveilles de ses miséricordes.

LA DOUZIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE XIII.

Qu'elle soit la sauvegarde et le passeport des siens à l'heure de la mort.

On dit voirement qu'à tout perdre il n'y a qu'un coup dangereux; mais Dieu, par sa miséricorde, nous préserve d'un tel coup et d'un si effroyable danger, où il ne s'agit de rien moins que de tout perdre sans ressource. C'est le moment qui est entre deux extrémités, l'une d'un bonheur, l'autre d'un malheur éternel. La Mère de douceur n'a garde d'abandonner les siens en ce passage, comme il se verra au suivant discours.

§ 1. — *Du secours que la Mère de Dieu donne aux siens à l'heure de la mort.*

I. Jamais une douce pluie ne vient plus à propos à la terre, sinon lorsque le soleil, la brûlant sans merci, lui découpe le dos avec le tranchement de ses rayons, la réduit en sable et poussière, et la fait le jouet des vents; c'est lorsqu'elle adoucit son âpreté, qu'elle sonde ses plaies et qu'elle la met en état de produire toute sorte de fruits. C'est la figure dont le Sage se sert (1), afin de nous faire comprendre combien vaut la miséricorde au temps de la tribulation. Ce que nous n'expérimentons jamais mieux qu'à l'heure de la mort, qui

(1) Eccli. xxxv.

n'est pas une seule tribulation, mais un amas de plusieurs tribulations capables de donner l'épouvante à l'esprit le plus fort qui se puisse rencontrer. Car comme parfois nous voyons que les torrents qui roulent le long des montagnes enflent démesurément avec leurs eaux troubles et limoneuses la rivière qui les reçoit; de même nous en arrive-t-il au détroit de la mort, où tout ce qui est capable de donner de l'épouvante à un homme s'assemble comme à son rendez-vous. Saint Grégoire décrit merveilleusement bien cet état, quand il dit (1) que Dieu, pour faire connaître aux hommes qu'il y a un malheur éternel, lequel est composé de tous les malheurs imaginables, qui attend les méchants après leur mort, leur en a présenté un crayon en la dernière tribulation, qui est celle de la mort, où toutes les tribulations de cette vie sont ramassées. Et à vrai dire, si le cœur humain ne recevait une très-particulière assistance du Ciel pour franchir ce mauvais pas, je ne sais comment jamais il en échapperait. Mais si les attaques sont rudes, le secours est sans comparaison plus puissant : le tout est de lui donner entrée et de s'en servir à propos.

« Dieu envoya le Prophète Isaïe dire au Roi Ézéchias de sa part : Donnez ordre aux affaires de votre maison, car vous mourrez; afin de nous donner cette instruction si importante, que le Seigneur tient en sa main la vie et la mort, aussi bien des plus grands rois que du commun du peuple, et que personne ne peut ni avancer ni retarder le moment qu'il a prescrit à chacun de nous. Ceux que la mort surprend avant qu'ils aient travaillé sérieusement à leur salut, meurent (selon les Saints) à la moitié de leurs jours, et sans doute c'est la plus grande peine que l'on sente dans ce terrible passage de n'avoir pas été assez fervent dans les bonnes œuvres, et de n'avoir fait son ouvrage qu'en partie, sans pouvoir dire avec Notre-Seigneur : J'ai achevé l'œuvre dont vous m'aviez chargé. Et avec Saint Paul : J'ai achevé ma course. C'est en vain alors que l'on désire de faire le bien qu'on avait négligé pendant sa vie; et néanmoins cette connaissance ne nous rend pas plus sages dans un sujet que nous éprouverons bientôt, peut-être aujourd'hui ou demain. Hélas! nous mesurons nos jours à la qualité de nos affaires et de nos desseins, comme si nous étions les maîtres de la fortune, ou que la providence d'un Dieu fût sujette et dépendante de notre volonté; ni les amis, ni les idoles que nous adorons ne pourront plus nous secourir, et ce que nous aurons le plus aimé nous causera un plus grand tourment (2). »

(1) Hom. XXXV. in Evang. — (2) La R. Mère de Blémur.

II. J'avoue que la Mère de Bonté est toujours prête à nous aider, puisque le Sage dit (1) que le vrai et fidèle ami aime en tout temps sans exception, si faut-il confesser qu'en ce dernier assaut elle fait merveilles à défendre et à protéger les siens. Aussi leur servirait de peu tout ce qu'elle aurait fait pour eux jusque-là, s'ils étaient délaissés d'elle en ce danger. C'est à mon avis le principal sujet pourquoi Saint Augustin, Saint Ildefonse, Saint André de Candie, Saint Méthodius, l'abbé Rupert et quelques autres l'appellent la Porte du Ciel, et avec eux généralement toute l'Église Catholique. Saint Antonin a une particulière grâce à dire qu'encore qu'elle se nomme la Porte du Ciel, pour autant que tous les trésors de Dieu, qui sont descendus du ciel en terre, ont passé par elle, ce néanmoins elle l'est encore d'une autre façon, en tant que tout ce qui monte de la terre au ciel y arrive par son moyen, et nommément par le secours qu'elle rend aux hommes en ce dernier passage. Ce fut aussi le sujet pourquoi Saint Richard, Évêque de Cicestre en Angleterre, étant voisin de la mort, après avoir recommandé son âme au Sauveur avec les mêmes paroles dont jadis il s'était servi pour consigner la sienne propre ès mains de son Père Éternel, répétait si souvent celles de l'Hymne que l'Église chante avec tant d'affection :

Maria mater gratiæ,
Mater misericordiæ,
Tu nos ab hoste protege,
Et hora mortis suscipe.

Ayant de plus très-expressément ordonné à ses Chapelains de les lui redire souvent quand il serait en l'agonie; paroles que l'humble Idiot explique en cette sorte sur la fin de la Contemplation qu'il a composée de la glorieuse Vierge. Elle s'appelle la Mère de la grâce, dit-il, à cause de l'affection qu'elle témoigne aux siens, qui l'ont conservée jusqu'alors, afin qu'ils ne la perdent point. Elle se nomme la Mère de miséricorde, parce que c'est lors, si jamais, qu'elle la fait ressentir aux pécheurs, les attirant à la pénitence. Elle nous fortifie au combat, d'où vient que nous requérons d'être par elle protégés et défendus de nos ennemis: bref, son soin maternel nous accompagne jusque dans le ciel; c'est pourquoi nous la prions qu'elle nous reçoive entre ses bras à l'heure de notre mort. Il y a de la consolation à remarquer parmi les écrits du dévot Saint Ephrem, de quelle manière il s'efforce de gagner les bonnes grâces de la Mère de douceur pour cette heure-là. Vierge Sainte et immaculée, lui dit-il en un certain endroit (2),

(1) Prov. xvii. — (2) In Lamentatione.

venez au secours en toutes nos nécessités, et nous défendez des assauts du diable à l'heure de la mort, puisque nous n'avons point de meilleure Avocate que vous. Et ailleurs (1): Vierge Mère et Mère de miséricorde, qui êtes la douceur et la bénignité même, assistez-moi, s'il vous plaît, pendant le cours de ma vie et nommément au temps de mon décès; détournez de ma pauvre âme les épouvantables regards des furieux démons, ne permettez pas qu'ils m'approchent; prenez ma cause en main au jour du redoutable Jugement, et faites que je participe à la gloire que votre cher Fils m'a acquise. Par où il est aisé de voir si c'est sans très-juste raison que la sainte Eglise nous instruit si soigneusement d'obliger par continuelles prières le cœur amoureux de la Sainte Vierge à nous secourir en cette nécessité, et la supplier qu'elle prie pour nous maintenant et à l'heure de notre mort.

« Si nous avons des sentiments tels que nous le devons de la puissance et de la bonté de cette divine Princesse, nous serons facilement persuadés qu'il n'y a personne au ciel ni en la terre qui puisse avec plus d'avantage, ni qui désire avec plus d'amour de nous assister dans ce moment duquel dépend notre bonheur ou notre malheur éternel; quoique la charité des Saints et des Anges soit très-grande, et qu'ils aient beaucoup de zèle pour notre salut, ce n'est pas comparable à la fournaise d'amour qui brûle le cœur de la Mère de miséricorde, et d'ailleurs une de ses paroles, un soupir de sa chaste poitrine, est plus efficace auprès de son Fils, que les intercessions de tous les Saints ensemble, quoique leur crédit soit fort considérable (2). »

III. Mais pour parler distinctement des bons offices que la Sainte Vierge rend aux siens en cette occasion, il est à remarquer que l'appréhension que nous avons du dernier passage naît principalement de cinq choses qui s'y rencontrent. La première, c'est la mort même, en tant qu'elle est une séparation violente de l'âme avec le corps, accompagnée de plusieurs accidents contraires à nos inclinations et à nos sentiments naturels. La seconde, c'est l'incertitude de l'heure et du temps de cette rencontre, que nous savons d'ailleurs nous être tout à fait inévitable. La troisième, c'est la rude guerre qu'alors nos ennemis invisibles nous livrent, sachant très-bien qu'en ce point il s'agit de tout perdre ou de tout gagner. La quatrième, c'est l'examen rigoureux de nos vies, qui se fait incontinent après la mort et qui est suivi de la sentence définitive de notre bonheur ou de notre malheur éternel. La cinquième, c'est le feu dévorant, où les âmes sont envoyées pour y quitter la rouille des imperfections et des

(1) In Orat. ad Virg. — (2) La R. Mère de Blémur.

péchés qui n'ont pas été purgés en cette vie par la pénitence ; feu d'où si peu de gens échappent, même des plus vertueux et des plus saints. Il me semble que quand j'aurai fait voir les admirables traits de la douceur de la Mère de Dieu en toutes ces occasions, j'aurai aucunement satisfait à ce que l'esprit humain peut désirer à ce sujet.

§ II. — *Comme la Sainte Vierge fortifie les siens contre l'appréhension naturelle de la mort.*

I. Voyez-vous ce pauvre vaisseau qui est surpris au milieu des vagues et des flots, et qui n'attend à chaque moment sinon d'être enseveli dans les ondes de la mer courroucée? Le ciel le menace avec ses grondements et avec ses éclairs, la nuit sombre l'épouvante, les vents et les orages lui font la guerre à toute outrance. Le mât est déjà rompu, le gouvernail emporté, les antennes brisées, les voiles déchirées; on le décharge tant qu'on peut, on jette tout dans la mer; néanmoins de tous côtés il fait eau, tout le monde crie miséricorde. Vous voyez là-dedans la vraie image d'un homme agonisant, qui s'écrie avec le Roi-Prophète (1) : Les douleurs de la mort m'ont assiégé de toutes parts. La raison, qui est comme le ciel de l'âme, est obscurcie par la force des nuages et des vapeurs qui s'élèvent; la volonté demeure sans force et sans vigueur; l'imagination est troublée; les passions, et nommément celles de la crainte et du désespoir, ainsi que vents impétueux, agitent l'âme et semblent la vouloir abîmer; le corps manque en toutes ses parties, en tous ses sens et en toutes ses puissances; il est question de dire un adieu général à tout ce qu'on a le plus affectionné en cette vie, et de partir pour s'en aller en une région inconnue. Vrai Dieu, disait un grand Sage (2), que ce souvenir est amer à celui qui vit paisiblement au milieu de ses amis, et dans l'affluence des commodités temporelles !

II. Serait-ce pas un bonheur inestimable d'être assuré dans le calme et dans la bonace pendant que les autres tremblent de peur, et qu'ils sont prêts d'être engloutis des horribles frayeurs de la mort? C'est la condition désirable des serviteurs de la Mère de Dieu, qui ne peut être suffisamment estimée. Car, comme leur vie lui a toujours été agréable, ainsi leur mort est précieuse devant sa face : c'est lorsqu'elle leur vient au secours afin de reconnaître les bons services qu'ils lui ont rendus, et de couronner d'une sainte fin les actions vertueuses qu'ils ont pratiquées à son honneur. Prenez garde au discours qu'elle adresse à ceux qui ont eu le soin de recourir à elle

(1) Psalm. XVII. — (2) Eccli XLI.

pendant leur vie ; c'est celui même qui est couché au soixante-cinquième chapitre d'Isaïe. Je vous ai conviés maintes fois à vouloir avoir une dévotion et une affection particulière envers moi, et vous n'en avez tenu compte : écoutez donc ce qui vous arrivera. Mes serviteurs iront à ce passage aux noces, pendant que vous mourrez de faim. Mes serviteurs seront en triomphe lorsque vous vous trouverez chargés de confusion. Mes serviteurs chanteront d'aise et de contentement quand la détresse saisira votre cœur et vous fera jeter des cris et des hurlements épouvantables. A la mienne volonté que j'eusse le moyen de représenter les admirables effets de la douceur que cette bonne Mère fait ressentir aux siens en cette rencontre, et les témoignages qu'ils reçoivent d'elle que leur mort est précieuse devant sa face. « Elle les fait souvenir de ces paroles si pleines de douceur : celui qui craint Dieu sera bienheureux en sa fin. Elle leur fait entendre à l'oreille du cœur cet oracle de son fidèle disciple : Bienheureux sont les morts qui meurent au Seigneur, parce que le Saint-Esprit leur dit que le temps est venu auquel leurs travaux cesseront, et qu'ils jouiront du repos, parce que leurs bonnes œuvres les accompagnent. Elle leur promet l'accomplissement de ces paroles tirées de Job : qu'à l'heure du soir il sera éclairé de la lumière du midi, et que lorsqu'il lui semblera qu'il va être éteint, il reluira comme une étoile : c'est-à-dire qu'au moment de sa mort, il apercevra la clarté et la gloire qui lui est préparée, et qu'au même temps que les autres pleurent et s'affligent, il sera consolé de Jésus et de Marie, en qui il a mis toute sa confiance (1). » Il n'est pas possible de dire comme elle va préparant de loin leurs esprits et les apprivoisant à bonne heure à la pensée de la mort. Au lieu de ces appréhensions païennes (2) et profanes qui nous la figurent comme la chose la plus horrible du monde, elle jette insensiblement dans l'âme des conceptions chrétiennes et surnaturelles qui la leur représentent comme le sommeil des justes et le passage à l'immortalité. Au lieu de ces terreurs paniques, que la seule pensée d'abandonner toutes les choses périssables a coutume de causer ès autres, elle met en leur entendement la grandeur et l'estime des biens éternels. Au lieu de la crainte qu'ils ont de la dissolution qui se fait du corps et de l'âme, elle loge en eux une joie de se voir bientôt en liberté, hors de la prison et de la servitude du corps. Elle leur met devant les yeux la belle et heureuse fin de ceux qui ont eu leur confiance en elle. Elle remplit leur volonté d'un ardent désir de voir le Roi de gloire en sa magnificence, de contempler le Sauveur du monde en sa beauté, et de le bénir en

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Aristot., III Ethic., c. VI.

toute la durée des siècles. Elle leur fortifie le cœur contre les souffrances du corps, et les fait recevoir de la main de Dieu comme la matière dont leur couronne doit être étoffée. Elle accoise les craintes et les appréhensions excessives qu'ils auraient par l'espérance de la résurrection et des biens qu'ils doivent posséder en la maison de Dieu. Elle adoucit la difficulté qu'il y a de quitter les parents et les amis par la souvenance de l'échange qu'ils font des créatures avec le Créateur, qui leur sert de père, de mère, de frère, d'époux et de tout ce qu'ils sauraient désirer, et de la douce compagnie qu'ils doivent rencontrer là-haut. Bref, elle tient toutes les puissances de l'âme dans une paix qui surpasse sans comparaison toutes les douceurs de cette vie.

III. Que si néanmoins il semble parfois qu'ils souffrent beaucoup et qu'ils soient parmi de grandes angoisses, il faut croire que ce n'est qu'au dehors, puisqu'au dedans elle les tient toujours fermes et arrêtés à l'accomplissement de la divine volonté. Ce que je dis avec tant d'assurance, qu'il me semble que ce serait en vain que j'en produirais des raisons. Car quel esprit bien fait y a-t-il, qui ne se persuade aisément que celle qui a si particulièrement assisté et si tendrement aimé les siens pendant leur vie, n'a garde de leur manquer en ce point, où les hasards sont plus grands et les combats plus dangereux, où il s'agit de mettre le sceau à leur prédestination, et le dernier trait de douceur aux caresses qu'elle leur a faites pendant leur vie? Partant que les autres en jugent comme il leur plaira; de moi jamais il ne sera que je n'envie le bonheur de ceux qui meurent sous lès ailes et sous la protection de la Mère d'amour; car je crois fermement qu'il n'y a mort au monde si douce que la leur.

Saint Fulbert. — Sainte Marie d'OEginès. — Saint Nicolas de Tolentin. — Sainte Elisabeth de Sconaw.

« IV. Les histoires des saints sont remplies des témoignages de sa bonté sur ce sujet; en voici quelques exemples. Saint Fulbert, religieux de Saint-Benoît, et depuis Évêque de Chartres, étant malade à la mort, reçut une visite de la très-auguste Mère de Dieu qu'il avait servie avec beaucoup de fidélité. Lorsqu'elle entra dans sa chambre, voyant qu'il avait travaillé d'une ardeur très-violente et qu'il souffrait une soif extrême, elle lui donna du lait de ses divines mamelles avec tant d'abondance, qu'elle en répandit même sur ses habits; il fut recueilli avec beaucoup de révérence, et il est encore aujourd'hui conservé dans le trésor de l'Église de Chartres. Il fallait bien après une telle faveur mourir de joie, et quitter la terre pour suivre la

Princesse du ciel, et s'occuper éternellement à la reconnaissance de ses infinies miséricordes (1). » Quelle plus grande tendresse saurait-on espérer d'un cœur maternel? Quelle démonstration d'amour y a-t-il qui soit semblable à celle que Dieu fit voir à Sainte Marie d'OEginès, au rapport du dévot et savant Cardinal Jacques de Vitry (2). Car il lui montra sa très-bénite Mère assise au chevet du lit d'une sainte veuve de Villembroc, près de Nivelle en Brabant, qui lui avait consacré la virginité de ses filles, et avec un éventail qu'elle tenait modérant les ardeurs qui lui consumaient le corps. Quelle douceur pareille à celle du trépas de Saint Nicolas de Tolentin (3), qui six mois entiers devant sa mort reçut un avant-goût du Paradis parmi les concerts harmonieux des Anges qu'il entendait tous les jours? A l'heure de sa mort il se prit à chanter de joie; de quoi les Frères étonnés lui ayant demandé la cause: Mon doux Maître et Sauveur, dit-il, appuyé sur sa très-sainte Mère et sur notre Père Saint Augustin, m'a dit ces paroles: Mon bon et fidèle serviteur, entre au repos en la joie de ton Seigneur; et ce disant il rendit son âme à Dieu. Que saurait-on imaginer de plus cordial que la réponse qu'elle fit à la bienheureuse Sainte Elisabeth (4), Abbesse de Sconaw, Diocèse de Trèves, et Religieuse de l'Ordre de Saint-Benoît? Cette Vierge était en prière un jour solennel, se recommandant instamment à la Mère de Dieu, et la suppliant de vouloir avoir soin de l'heure de son trépas, à ce qu'elle ne partit point de ce monde sinon comme doit faire une vraie Chrétienne. Ma fille, lui répondit la Mère de douceur, assure-toi que ta mort ne sera pas seulement d'une Chrétienne, mais d'une Sainte. Ce qui fut si véritable, que Dieu pour être glorifié par sa mort, et afin que plusieurs en fussent édifiés, retint son âme dans le corps dix jours entiers jusqu'au Vendredi Saint, quoiqu'on crût tous les jours qu'elle dût mourir. Car pendant tout ce temps-là elle souffrit tout ce qu'une créature peut souffrir, et fut dans de si grandes extrémités de douleurs, qu'elles eussent été capables de briser des cœurs de rocher et d'en tirer de la compassion. Ce néanmoins si d'un côté ses peines étaient extrêmes, de l'autre toutefois la consolation intérieure dont elle jouissait était incomparablement plus grande. Car elle avait reçu promesse de la glorieuse Vierge que la très-haute vue dont elle avait été honorée dix jours avant son trépas, ne souffrirait nulle interruption pour accident quelconque qui lui pût arriver. Ainsi ayant l'âme détrempée d'admirables douceurs, et le corps consumé de très-grièves douleurs, elle arriva au Vendredi Saint, auquel

(1) La R. Mère de Blémur. — In Vita S. Mariæ OEginacencis, lib. II, c. III apud Surium 16 Julii. — (3) In Vita ipsius. — (4) In Vita ipsius ab Egberto Abb. 18 Junii.

jour ayant été couchée sur le cilice, qui lui devait servir de croix, elle rendit l'esprit à son Époux et à son Sauveur à la même heure qu'il avait lui-même recommandé le sien à son Père Éternel. Mais que direz-vous de l'incroyable condescendance de Dieu aux désirs de ses fidèles serviteurs? La Sainte, étant encore pleine de vie et de santé, avait quelquefois désiré qu'il fît beau pendant que l'on célébrerait ses obsèques, à ce que nul des assistants n'en reçût de l'incommodité. Son divin Époux, désireux de lui complaire en tout et partout, lui accorda cette faveur à la requête de sa très-aimable Mère, et fit que pendant les trois jours de son convoi, auquel assista une multitude innombrable de personnes de tous les âges et de toutes les qualités, attirée de divers endroits par l'odeur de sa sainteté, l'air fut si doux et si tempéré, qu'il était aisé de juger que le Sauveur avait voulu donner ce contentement à son Épouse en faveur de son entrée dans le ciel.

« Voici une mort des plus heureuses que l'histoire nous puisse fournir; elle arriva au Monastère de Saint-Clément de Tolède, en Espagne, de l'ordre de Cîteaux, en la personne de la bienheureuse Marie; elle était encore fort jeune, mais elle avait acquis la maturité des anciennes par la pureté de sa vie et par la sagesse de ses mœurs. Ayant été longtemps malade, elle tourna à la mort la veille de l'Assomption de la très-sainte Vierge; dans cet état elle fut honorée de la visite de plusieurs Saints, et enfin de la Reine et de la Souveraine de tous les Saints. La bienheureuse malade lui demanda comme une insigne faveur qu'elle passât de cette vie à l'immortelle à la même heure qu'elle était montée dans le ciel. La Sainte Vierge lui accorda sa prière, y ajoutant qu'elle lui ferait entendre les cantiques de joie que les Anges chantaient à son triomphe, et qu'elle irait en la sainte cité aussitôt qu'elle sortirait de cette vallée de misère. Après une telle promesse, elle en attendait l'effet avec un saint empressement; et bien loin d'appréhender la séparation de son corps et de son âme, elle eût bien voulu en avancer le terme, quoiqu'il fût si proche. Le jour suivant, entendant sonner l'horloge qui marquait sa dernière heure : Voici, dit-elle, ce moment désirable arrivé, voici l'heure que la princesse du ciel fut élevée par-dessus tous les chœurs des Anges. Il faut que la servante suive sa Maîtresse; disant cela, elle reposa en Dieu, laissant son sacré corps si vermeil et si agréable, que l'on ne douta point de sa béatitude (1). »

(1) La R. Mère de Blemur.

Le Bienheureux Bonfils.

V. J'ai fait voir sur la fin du premier traité (1) l'incroyable affection que les sept premiers Pères de l'Ordre des Servites ou Serviteurs de la Bienheureuse Vierge apportèrent à l'avancement de la gloire de leur singulière Protectrice. C'est bien la raison qu'ici je dise un mot de leur heureuse mort, et que pour la consolation de ceux qui s'adonnent particulièrement au service de la Mère d'amour, je mette en avant (2) les douceurs qu'elle leur fit ressentir en ce dernier passage, puisque c'est sans doute en ce dernier passage qu'elle se trouva présente à leur trépas, et qu'elle-même, sans autre, reçut leurs saintes âmes entre ses bras. Le Bienheureux Bonfils, qui fut le premier des sept, et le premier Général de l'Ordre, passa de cette vie à l'autre l'an douze cent soixante et un, mais d'une façon du tout admirable. Car, comme il eut assisté une nuit à Matines avec ses Frères, et qu'après le divin Office ils se fussent tous assemblé en un certain lieu selon leur sainte coutume, ils entendirent une voix en l'air qui disait : Bonfils, parce que vous avez obéi à la parole de mon bien-aimé Fils, et que pour l'amour de lui vous avez abandonné toutes choses, vous recevrez le centuple et posséderez la vie éternelle; voix qui ne fut pas plutôt achevée, que l'âme de ce fidèle serviteur et bon fils de la glorieuse Vierge, non moins d'effet que de nom, quitta son corps pour s'envoler entre les bras de sa très-douce Mère, laquelle le reçut à sein ouvert, lui donnant dès cet heureux moment un avant-goût du Paradis. Et comme tous les autres fussent tombés par terre pâmés et demi-morts, ils entendirent pour la seconde fois la même voix, qui dit : Venez à l'aide, bienheureux Saints, accourez à la rencontre, glorieux Esprits, et faites escorte à l'âme de celui qui m'a si fidèlement servie pendant son pèlerinage mortel; et vous, mes bien-aimés serviteurs, prenez le dépôt qu'il vous a laissé, et l'inhumez avec honneur comme il mérite. A ces paroles ils reprirent tous courage, et s'approchant du sacré corps de leur bon Père, ils jugèrent incontinent de la gloire dont sa bienheureuse âme jouissait au Ciel par la céleste odeur qui en sortait, et par la merveilleuse beauté de son visage, sur lequel paraissait une bonne grâce extraordinaire et un rire tout divin qui emportait les cœurs et les affections de ceux qui le regardaient.

(1) Cap. XII, V, VII. — (2) Michaël Servita, in Chronico Servorum B. Virg.

Le Bienheureux Amédée, ou Amé.

VI. Cinq ans après, le Bienheureux Amédée ou Amé, qui était le second des sept, ayant mené une très-sainte vie dans de grandissimes travaux, tant du corps que de l'esprit, décéda justement comme ferait un Ange du ciel s'il était capable de mourir. A l'heure de son décès, la maison du Mont-Senar, où il mourut, fut remplie d'une senteur angélique qui montrait clairement combien cette âme était agréable à Dieu et à la Sainte Vierge; et lors même fut aperçue une clarté, laquelle sortait de sa chambre, et s'allait perdre contre le ciel.

Le Bienheureux Bonajunta.

VII. Quelques années auparavant, c'est-à-dire l'an douze cent cinquante-sept, était trépassé le Bienheureux Bonajunta, d'une mort non moins favorable et précieuse devant les yeux de Dieu que la leur. Car, étant Général de l'Ordre, un jour, après avoir célébré la Sainte Messe, revêtu comme il était des habits sacerdotaux, il fit venir tous ses chers enfants qui étaient au Mont-Senaire, et s'étant tourné devers eux comme un autre Patriarche Jacob; il leur fit un long et admirable discours de la charité qui devait reluire en eux, de l'accroissement futur de l'Ordre de la très-sacrée Vierge, et l'assurance qu'il avait de sa prochaine mort. Cela dit, il se mit à leur prêcher la passion de son bon Maître, comme si c'eût été l'unique héritage qu'il leur voulait laisser; et fait à fait qu'il fut arrivé au crucifiement, une fontaine de larmes commença de lui découler des yeux, et les soupirs redoublés, mêlés avec les gémissements qui sortaient du profond du cœur, lui empêchèrent la parole; ainsi, n'en pouvant quasi plus, comme s'il eût dû être mis en Croix avec son Sauveur, il étendit les bras, et en cette posture, il rendit sa sainte âme à Dieu et à la Mère d'Amour qu'il avait si dignement servie.

Le Bienheureux Manet. — Le Bienheureux Alexis. — Le Bienheureux Sosthène et Uguccion.

VIII. La fin des quatre autres ne fut en rien dissemblable à celle-là. Le Bienheureux Manet, qui est le quatrième des sept et le troisième Général de l'Ordre, quitta ce monde avec une indicible allégresse d'esprit, l'an douze cent soixante-huit. De même, le Bienheureux Alexis, après avoir vécu cent dix ans, et en avoir passé soixante-dix en la Religion, sur le chef de qui, lorsqu'il expirait, l'on vit le

Sauveur, en forme d'un petit enfant, mettre une fort belle et précieuse couronne, et plusieurs Anges, en forme d'oiseaux blancs comme neige, voleter autour de son corps. Les deux derniers, je veux dire les Bienheureux Sosthènes et Uguccion, ni plus ni moins que les Disciples qui allaient jadis en Emmaus, faisant chemin et discourant un jour ensemble des admirables progrès de leur Ordre, de l'assistance de la MÈRE DE DIEU et du glorieux trépas de leurs bons Père et compagnons, et suppliant leur très-douce Mère de leur vouloir accorder quelque bonne issue de cette vie, ils entendirent une voix comme venant de bien loin, qui leur criait : Holà ! holà ! hommes de Dieu, apaisez vos plaintes; bientôt vos travaux prendront fin, et vous aurez part au repos de vos compagnons. Ces paroles les remplirent d'une sainte horreur mêlée de joie et d'étonnement, et leur firent poursuivre leur chemin avec un certain transport et ravissement d'esprit. Arrivés qu'ils furent au Mont-Senar, les voilà tous deux saisis d'une petite fièvre, et dans peu d'heures appelés au ciel pour y recevoir, en la compagnie de leurs frères, la récompense de leurs travaux. Ce fut l'an douze cent septante et un, et le propre jour qu'ils moururent, le Bienheureux Philippe de Tudert vit que l'on présentait à la Sainte Vierge deux lis fort fraîchement cueillis, qu'il expliqua aussitôt des deux Pères susnommés, suivant la vision que j'ai rapportée au premier traité (1), et le lendemain matin donna avis à ses frères de leur mort, que l'on trouva être arrivée à la même heure qu'elle lui avait été figurée.

Le Bienheureux Philippe de Tudert.

IX. Je ne dois pas oublier le Bienheureux Philippe de Tudert : bien qu'il n'ait pas été des sept premiers de l'Ordre, il a néanmoins mérité le titre de Fondateur, ainsi que j'ai dit ailleurs (2), à cause des grandes choses qu'il a faites pour la confirmation et pour l'avancement du même Ordre. Ce Saint personnage ayant appris de la part de la Sainte Vierge le jour de son trépas, qui devait être le jour même de sa triomphante Assomption, s'achemina vers Tudert, ville de la Marche d'Ancône, d'où il a toujours retenu le nom, et où il avait appris qu'il devait trépasser. Le peuple dévot de cette ville-là ayant senti le bruit de son arrivée, lui alla au-devant en triomphe, comme à un Prophète, avec des rameaux d'olivier et des Pœans d'allégresse. Mais l'humble serviteur de Dieu esquiva dextrement cette rencontre, choisissant un autre chemin, sur lequel Dieu lui fit

(1) Cap. XII, § 7. — (2) Tract. I, c. XII, § 7.

la grâce de toucher si vivement au cœur deux courtisanes, qu'elles se rendirent à la vue de la beauté de la chasteté qu'il leur fit apercevoir. La veille de l'Assomption, il pensa fendre les cœurs de tous ceux qui l'étaient venu visiter, à force de sentiments de piété et de contrition qu'ils eurent en voyant un homme si saint fondre en larmes et en regrets, comme s'il eût été le plus grand pécheur du monde. Ce même jour-là il reçut le sacré viatique avec tant de dévotion, qu'il semblait déjà avoir part au contentement des âmes bienheureuses; il prédit aussi plusieurs choses à venir, et ayant donné la paix à tous les assistants, il les fit retirer. Le lendemain, qui était le jour du glorieux décès de sa très-douce Mère, étant venu, et les frères assemblés autour de lui ayant récité diverses prières sortables à l'état où il était pour lors, l'on ouït une voix qui l'invitait à partir, disant : Sus, mon bon et fidèle serviteur, puisque vous avez fidèlement gouverné le peu que je vous ai confié, je vous vais mettre en main de grands biens, entrez en la joie de votre Seigneur; voix qui ne fut pas si tôt finie, qu'il rendit son bienheureux esprit à Dieu.

Le Bienheureux Joachim. — Marin.

X. Joignons à ceux-ci le Bienheureux Joachim, natif de la ville de Sienne en Toscane, lequel ayant toujours été très-dévot à la Mère de Dieu, et s'étant accoutumé dès son bas âge de l'aller saluer trois fois le jour devant son image de l'Annonciade, et de jeûner à son honneur le Samedi au pain et à l'eau, ayant par elle été averti de quitter ce qu'il possédait au monde, et d'entrer en l'Ordre de ses serviteurs, ayant mérité de jouir quatre diverses fois de son apparition, et ayant laissé à tout son Ordre infinis exemples de vertus qu'il pratiqua l'espace de trente-trois ans qu'il y vécut, enfin étant en l'Église de Sienne le Vendredi Saint, lorsque l'on chantait les paroles de la passion : *Et inclinato capite tradidit spiritum*, il fut averti que l'heure de son trépas approchait. Peu après toute l'Église fut remplie d'une clarté extraordinaire, laquelle venant à disparaître, le Bienheureux Joachim cessa de vivre en terre, afin d'aller jouir au ciel de la vue de son bien-aimé Sauveur et de sa très-heureuse Mère.

XI. Puisqu'à un autre sujet (1) je dois mettre en avant l'admirable invention de s'offrir à la Sainte Vierge en titre de servitude perpétuelle que l'amour suggéra au Bienheureux Marin, frère du Cardinal Pierre Damien, je mettrai ici par avance le récit de son glorieux

(1) Tract. IV, c. IV.

trépas, qui est rapporté par le même Pierre Damien (1), et confirmé par l'autorité de quelques témoins irréprochables. Cet insigne serviteur de la Vierge étant conduit à l'extrémité de sa vie par les lentes rigueurs d'une fièvre hectique, peu de temps avant que de mourir, environné de ses parents et amis, commença premièrement de sourire, puis il se mit en une posture pleine d'honneur et de respect, et après, se tournant devers ceux qui étaient pour lors en sa chambre: Quoi, ne vous lèverez-vous pas, leur dit-il, pour faire la révérence à la MÈRE DE DIEU, ma Reine et ma bonne Mère? Et incontinent, s'adressant à la Bienheureuse Vierge, il lui dit: Comment donc, Princesse de la terre et du ciel, daignez-vous faire cette faveur à votre pauvre serviteur que de le visiter avec tant de douceur et de majesté? Mais, puisque vous m'avez voulu gratifier de cette visite, je vous supplie très-humblement de ne me pas quitter sans m'avoir départi votre sainte bénédiction, et donné assurance que la lueur de votre sainte face, laquelle j'ai mérité de voir avant ma mort, me préservera des ténèbres éternelles. Comme il achevait ces paroles, l'Archiprêtre Damien, son frère aîné, arriva, lequel le venant visiter à la sortie du divin service, s'enquit d'abord de l'état de sa santé. Le malade, au lieu de répondre à ce dont il s'enquérait, se prit à lui faire ses plaintes du peu de dévotion des assistants, qui n'avaient pas daigné se lever à l'arrivée de l'Impératrice du ciel, nommément de l'insensibilité d'un certain riche marchand, nommé Bonizo, qui était demeuré assis pendant tout le temps qu'elle avait honoré la chambre de sa céleste présence. Bonizo lui ayant dit que la force du mal le faisait rêver: Rien moins, repartit Marin, c'est en quoi vous vous trompez grandement. Sait-on pas bien que ceux qui sont atteints du mal dont je meurs, ne sont nullement sujets à extravaguer? C'est vous-même, qui flattez avec cette échappatoire la dureté de votre cœur, que vous feriez bien mieux d'amollir. Je le dis derechef du meilleur de mes sentiments, puisque je suis pressé pour votre bien de publier les merveilles du ciel, que ma bonne Mère et la Reine des Anges a bien daigné me réjouir de la vue de sa divine face, et que, m'ayant béni et convié de la suivre, elle a tout aussitôt disparu. Après ce peu de mots, Marin cessa de vivre, et laissa les assistants comblés d'étonnement et de joie.

Dom Israel, frère de Sainte Brigitte.

XII. Je ne serais pas sans reproche si j'avais passé sous silence la douce mort du très-dévot et très-courageux Israël, de la maison de

(1) Opusc. XXXIII, c. IV.

Suède, et frère de la Bienheureuse Sainte Brigitte. Ce grand homme (1) ayant été choisi par la MÈRE DE DIEU pour être Général de l'armée que le Roi de Suède dressait contre les Infidèles, reçut un renfort du ciel par l'entremise de la même Vierge, laquelle promit à Sainte Brigitte, sa sœur, qu'elle lui servirait de conductrice, et qu'elle rendrait son nom honorable tant au ciel comme en la terre, de sorte que tous seraient contraints de confesser qu'il se serait généreusement porté à cette entreprise, et qu'il aurait servi Dieu fidèlement. Elle ajouta qu'elle aurait bon soin de lui, et qu'elle l'attirerait à soi par un chemin auquel il ne pensait pas, mais qui serait le plus convenable à son salut. Ce qu'elle n'accomplit pas moins fidèlement qu'elle l'avait véritablement promis. Car comme il fut sorti avec son armée pour aller battre les Infidèles, ennemis de Dieu et de son saint nom, au bout de quelques années, il arriva en une ville d'Allemagne appelée Riga, où il tomba malade, et ayant, par un instinct secret, connu qu'il n'en relèverait pas, il se rendit à l'Église avec quelques-uns de ses gens, et là, s'étant humblement prosterné devant une statue de la Bienheureuse Vierge, fort renommée à cause de divers miracles qui s'y faisaient, il tira de son doigt une riche bague, et, la mettant en celui de sa très-douce Mère, il lui dit : Vous êtes ma Dame et ma Maîtresse, qui m'avez, par mille traits de douceur, baillé des marques irréprochables de votre amour, de quoi je ne veux autre témoin que vous-même ; c'est pourquoi je me jette corps et âme entre les bras de votre amoureuse providence, et vous supplie, en cette mienne nécessité, de prendre un soin particulier du plus chétif, mais du plus affectionné de vos serviteurs. Cela dit, il s'en retourna au logis, où, s'étant armé des saints sacrements de l'Église, il décéda avec des sentiments de piété si rares, que tous les assistants en demeurèrent édifiés et ravis. Environ le même temps, la glorieuse Vierge apparut à sainte Brigitte, et lui donna avis du trépas de son bon frère, l'assurant qu'il n'avait pas été du nombre de ceux qui l'aiment d'un cœur mi-partie, mais qu'il l'avait affectionnée de toute l'étendue de ses affections, en signe de quoi elle avait reçu l'anneau qu'il lui avait présenté. Au reste que ce n'avait pas été sans une très-spéciale providence qu'il était mort hors de son pays, mais qu'elle en avait ainsi disposé, à ce que les larmes et les blandices des siens ne lui amollissent le cœur, et ne l'empêchassent de quitter le monde avec toute la générosité qui est propre à un Chevalier Chrétien.

(1) Revel. S. Brigittæ, lib. VI, c. XCV.

Saint Dominique.

XIII. Qui oserait jamais espérer de recevoir quelque douceur de la Sainte Vierge en ce mauvais pas, si elle avait laissé le Bienheureux Dominique, l'un de ses plus affidés serviteurs, sans lui faire sentir quelque effet de sa nonpareille bonté? Nous apprenons de Saint Antonin (1) qu'elle se trouva à sa mort avec son Bien-aimé Fils, et qu'à la même heure qu'il passa de cette vie à l'autre, le Prieur du Couvent de Bresse, nommé Guala, qui depuis fut pour ses mérites fait Evêque de la même ville, homme spirituel et dévot, sortant de l'oraison, fut surpris d'un sommeil fort doux et léger pendant lequel il vit une ouverture au ciel, par laquelle on faisait passer deux échelles blanches comme neige. Le Sauveur du monde en tenait une, et la Bienheureuse Vierge l'autre; et le long de l'une et de l'autre, il ne voyait que Bienheureux Esprits sans cesse monter et descendre. Au-dessus des deux, il aperçut un Religieux en habit de Saint-Dominique, assis dans une belle chaire, sans toutefois le pouvoir connaître, à cause qu'il avait le visage voilé. Le Sauveur et sa sainte Mère tiraient en haut ces deux échelles, et avec elle celui qui y était assis; et comme elles eurent passé l'ouverture, le ciel se ferma et la vision disparut. Depuis, en rapportant le temps, on trouva que c'était la même heure en laquelle ce Bienheureux Patriarche était passé à une meilleure vie.

Saint Antonin.

XIV. La raison veut que nous joignions à ce grand Père quelques-uns de ses enfants. Le Saint Archevêque de Florence, de qui je viens de parler, sera le premier. Il est récité en sa vie, que comme il luttait avec la mort, la Sainte Vierge lui apparut et lui releva le courage; et que la voyant, il lui dit ces belles et douces paroles avec lesquelles la Sainte Église a coutume de la saluer, lui disant amoureusement : Sainte et Immaculée Virginité, je ne sais avec quelles louanges je pourrais exprimer votre gloire.

Saint Hyacinthe.

XV. Le second sera le Bienheureux Saint Hyacinthe, qui fut mis au nombre des Saints par le Pape Clément VIII, le dix-septième d'avril de l'an mil cinq cent nonante-neuf. Il était si avant ès bonnes

(1) Part. III, tit. IV, XXIII, c. IV, § 14.

grâces de la Sainte Vierge, qu'elle lui engagea un jour solennellement la parole, ainsi que je l'ai dit ailleurs (1), qu'il ne demanderait rien à son Bien-aimé Fils qu'il n'obtint par son entremise. Elle l'appela de ce monde le propre jour de son Assomption, pour le rendre participant de l'honneur qu'elle reçoit au ciel ce jour-là, et le consola de sa présence avant sa mort. Au même temps qu'il rendit l'âme, une sainte fille vit une grande troupe de Vierges, au milieu desquelles celle qui paraissait être la Reine des autres, tenait un Religieux de Saint-Dominique par la main, et entonnait d'une voix très-agréable ce motet : Je monterai à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens avec le Bienheureux Hyacinthe. Et comme elle eut demandé à un Ange qui était cette grande Dame, et qui était le Religieux qu'elle conduisait, il lui donna cette réponse : C'est la Mère de miséricorde, laquelle conduit dans le ciel le Bienheureux Hyacinthe.

Le Bienheureux Albert le Grand.

XVI. Le troisième sera le Bienheureux Albert le Grand, duquel j'ai rapporté la douce et agréable mort, traitant des favoris de la Vierge, au chapitre quatrième de ce traité (2).

Le Bienheureux Dominique le Portugais.

XVII. Le quatrième sera le Bienheureux Dominique, Portugais, Religieux d'une extraordinaire vertu, lequel décéda l'an mil trois cent. Les Pères de l'Ordre étant assemblés en un Chapitre Provincial, il leur fit toutes les instances possibles afin d'être déchargé de l'office de Prieur; mais l'opinion qu'ils avaient conçue de sa vertu les fit résoudre à tenir bon et à le presser fortement de ne pas secouer le joug que Dieu lui avait mis sur les épaules. Et va-t-il ainsi, dit Dominique, ils ne veulent donc pas prendre compassion de moi; et moi je leur donne assurance que devant qu'il soit beaucoup de jours, le Prince des Pasteurs en aura pitié, et qu'il me fera quitte de la vie aussi bien que de la charge. La chose advint comme il l'avait prédite. Car à peu de temps de là il devint malade, et dans quelques jours il mourut. La Sainte Vierge lui apparut avant sa mort, tenant son Fils entre ses bras, et l'ayant encouragé à franchir ce dernier passage, le bénit, puis disparut. Étant décédé, il visita l'un de ses frères Religieux, et l'assura qu'il vivait en Dieu et avec Dieu.

(1) Cap. IV, § 4. — (2) § 2.

d'aller à l'école. Et comme on lui eut demandé pourquoi il tenait ce propos : Pour autant, disait-il, que cette nuit il est né des maîtres au monde qui s'apprêtent pour enseigner. Il eut une dévotion fort remarquable envers la Sainte Vierge, laquelle pour lui témoigner qu'elle lui était agréable, lui apparut huit jours devant sa mort, et l'assura qu'au bout des huit jours il mourrait, et qu'elle se présenterait à lui derechef pour l'animer à ce combat, ainsi qu'elle lit.

Sainte Marguerite de Hongrie.

XX. La septième sera la Bienheureuse Sainte Marguerite, fille de Bela, Roi de Hongrie, de la dévotion de laquelle j'ai déjà parlé ci-devant. Cette admirable Princesse étant presque réduite à l'extrémité de maladie, la Sainte Vierge vint à elle accompagnée d'une troupe innombrable de Saints et de Bienheureux Esprits, et après l'avoir saluée, lui mit la couronne sur la tête. Elle vit au même temps une échelle qui donnait jusque dans le ciel, par laquelle il lui sembla que la Sainte Vierge montait, et qu'elle la suivait pas à pas avec une allégresse indicible, à cause de la couronne de gloire qu'elle portait dessus sa tête.

Sainte Aldegonde.

XXI. Donnons à cette Religieuse Princesse une compagne qui soit aussi de sang royal. C'est la Bienheureuse Sainte Aldegonde, abbesse de Maubeuge en Hainault, laquelle sera aussitôt suivie de quelques autres vierges de pareil mérite et de même affection qu'elle envers la glorieuse Vierge. Cette sainte âme ayant toute sa vie eu un cœur plein de tendresse et d'amour envers la Reine des Anges, reçut un témoignage de sa douceur maternelle environ cinq jours avant sa mort. Car la Bienheureuse Sainte Waltrude sa sœur étant élevée en une très-haute contemplation, vit venir la glorieuse Vierge avec une troupe de Saints à la chambre de Sainte Aldegonde, et lui faire diverses caresses; après lesquelles l'ayant invitée à la suivre, elle la conduisit dans le ciel avec une réjouissance nonpareille. La grâce et la sérénité qu'elle aperçut toujours dès lors sur le visage de sa chère sœur, lui fut une marque assurée de la vérité de la vision qu'elle avait eue.

Sainte Marie d'Oignies.

XXII. Pendant une longue maladie dont la Bienheureuse Marie d'Oignies fut atteinte devant sa mort, le Sauveur et sa très-sainte Mère la visitèrent fort souvent. Les Anges étaient d'ordinaire à ses

côtés, la levant quand il en était besoin, et puis la remettant dans son lit. Quelque temps avant son décès, remplie d'une joie indicible, elle se prit à chanter le *Magnificat* à l'honneur de la Reine des Anges, et sans doute que les Bienheureux Esprits qui étaient là présents furent aussi de la partie. Le temps de partir s'approchant, le Sauveur l'avertit de faire apprêter ce qu'il fallait pour l'extrême-onction, et y voulut être présent avec sa Bienheureuse Mère et ses saints Apôtres. En outre il lui fit la faveur de mettre de ses propres mains une belle croix à ses pieds, afin qu'elle y tînt ses yeux attachés. Bref, avec cette même troupe, il la conduisit dans le ciel, où elle fut reçue avec triomphe et mise au rang de ses épouses.

Sainte Claire.

XXIII. Sainte Claire, la chère fille du Bienheureux Saint François, et la première plante du beau verger des pauvres Dames, d'où tant de saintes âmes ont été tirées pour être transplantées dans le ciel, ayant, à l'exemple de son bon père, aimé la glorieuse Vierge aussi tendrement qu'il se peut, mérita par ses bons services de la voir et d'être consolée d'elle avant sa mort. Elle la vint voir accompagnée d'une grande troupe de vierges, qui toutes étaient revêtues de robes blanches et avaient des couronnes de fin or sur leurs têtes. La glorieuse Vierge était au milieu d'elles ainsi que leur Impératrice, avec un diadème impérial éclatant en pierres précieuses. De son visage sortait une si grande splendeur qu'elle surpassait celle du soleil. En cet état elle s'approcha de l'humble servante de Dieu, et l'ayant étroitement embrassée, lui bailla le baiser de paix, et lui remplit le cœur d'une force et d'une consolation toute céleste. Toutes les vierges qui la suivaient se rangèrent autour de son lit et le couvrirent d'un drap d'or, comme étant le lit de l'Époux qui devait bientôt venir voir son Épouse et la conduire dans le ciel.

Sainte Lutgarde.

XXIV. La Bienheureuse Sainte Lutgarde, qui mourut le premier Juillet de l'an douze cent quarante-six, mérita aussi la même grâce avant son glorieux trépas. La Sainte Vierge étant accompagnée du Bienheureux Précurseur Saint Jean-Baptiste, le convia aux joies du Paradis, lui disant : C'est assez demeurer en terre, les Bienheureux Esprits vous attendent et se réjouissent déjà de vous voir là-haut avec eux. '

François Retza.

XVIII. Le cinquième sera François Retza, Recteur de l'Université de Vienne, en Autriche, de qui Jean Nider écrit qu'il ne lui souvient pas d'avoir jamais connu une personne plus affectionnée au service de la Sainte Vierge, qu'il n'était. Jamais il n'entendait prononcer le doux nom de Marie, et ne passait devant aucune image de la Vierge, qu'il ne dit l'*Ave Maria*. Tout ce qu'il tirait de revenu, tant de sa charge de Recteur que de sa Régence, il l'employait à la réfection des Monastères ou des Églises dédiées à la très-sacrée Vierge. Quand il enseignait le samedi, il ne manquait jamais d'employer au moins la moitié de sa leçon ès louanges de la même Vierge; ce qu'il faisait avec tant d'ardeur et de sentiment, que pour l'ordinaire il fondait en larmes. Il employa douze ans entiers à expliquer en ses sermons les livres de la Sapience de Salomon, pendant lesquels il avait toujours en bouche ces paroles du même livre (1) : Ses fruits sont purs et excellents, et jamais il ne rencontrait occasion de parler de la Sainte Vierge (ce qui lui était fort aisé), qu'il ne s'étendit sur les Grandeurs de cette incomparable Princesse. Il a laissé trois gros volumes sur le *Salve Regina*. Toutes et quantes fois qu'il quittait un livre pour en prendre un autre, ou qu'il passait d'une place à une autre, il récitait l'*Ave Maria*. Qu'attendez-vous d'une telle vie et d'une si grande cordialité envers la Sainte Vierge, sinon une fin qui soit digne de l'affection de la Mère et de la dévotion du Fils? En effet, elle fut telle; car ayant passé quatre-vingt et quatre ans en une souvenance presque continuelle de sa bonne Mère, il rendit l'âme entre ses bras le propre jour qu'elle naquit en terre, et il chantait le *Salve Regina* avec tant de douceur et d'allégresse, qu'il semblait un cygne mourant. Tous ceux qui assistèrent à sa mort furent comblés de joie et de consolation, le voyant jouir dès cette vie des avant-goûts du Paradis.

Le Bienheureux Jacques Bianqui.

XIX. Le sixième sera le Bienheureux Jacques Bianqui, Toscan, qui mourut l'an mil trois cent et un. C'est celui de qui on raconte que la même nuit qu'il naquit l'on vit trois Lunes au ciel, et qu'au milieu de chacune l'on aperçut la figure d'un Religieux de Saint-Dominique. Sur l'entrée du jour suivant, il y eut un jeune garçon inconnu, lequel courant le long de la ville, invitait les petits enfants

(1) Primi et purissimi fructus ejus.

Sainte Claire de Montfaucon.

XXV. Sainte Claire de Montfaucon, qui mourut soixante-deux ans après elle, reçut encore la même faveur, quoique en une manière différente. Un Ange l'étant venu visiter en sa dernière maladie de la part de la Reine du ciel, elle prit l'assurance de lui dire qu'elle le priait humblement de vouloir faire entendre à sa très-aimable Princesse qu'elle languissait désormais en cette vallée de misères, partant qu'il lui plût la retirer auprès de soi, afin d'avoir plus de moyen de la bénir à jamais avec son bien-aimé Fils. La Mère de douceur ouït aussitôt sa prière; mais avant qu'elle rendît l'âme elle vit encore le ciel ouvert, et la Sainte Vierge qui l'attendait avec un désir incroyable de la faire bientôt jouir du bonheur des noces du céleste Époux.

La Bienheureuse Dorothée, Polonaise.

XXVI. Voici venir après ces Vierges quelques veuves de rare et extraordinaire vertu, dont la première sera la bienheureuse Dorothée, Polonaise, qui mourut le onzième Septembre de l'an treize cent nonante-neuf. Cette sainte âme eut toute sa vie une dévotion incroyable envers la glorieuse Vierge, dont un seul effet fut que depuis l'âge de sept ans elle jeûnait tous les Samedis au pain et à l'eau jusqu'à l'extrême vieillesse. La Mère d'amour lui apparut un jour, et l'ayant encouragée à continuer en l'exercice de la vertu, elle tira tant de profit de cette visite, que de là en avant ce fut une chose merveilleuse de l'avancement qu'elle fit. Car jaçoit qu'elle vécût en une contrée où les froidures sont extrêmes, néanmoins elle ne porta jamais qu'une simple robe avec un petit mantelet; et l'ardeur qui l'embrasait au dedans était telle que souvent au milieu de l'hiver on la voyait suer à grosses gouttes. Ce même feu qui la consumait intérieurement faisait qu'elle ne sentait pas seulement les plus grandes chaleurs de l'été. Un jour de Sainte Agathe, le Sauveur la vint visiter avec sa glorieuse Mère, ainsi qu'elle était travaillée d'un mal de cœur si furieux qu'il la réduisait aux abois. Néanmoins, pour tout rafraîchissement, il prit cinq flèches bien aiguës, et les lui plantant dans le cœur, il lui dit : Dorothée, ma chère fille, je veux que comme j'ai souffert pour toi, ainsi tu endures pour moi. En sa dernière maladie, ils la vinrent encore visiter, et le Sauveur lui fit la faveur de lui donner son sacré corps de ses saintes et divines mains.

Sainte Brigitte

XXVII. La Bienheureuse Sainte Brigitte ayant été travaillée l'espace d'une année entière d'une fièvre et d'un mal d'estomac, fut visitée du Sauveur du monde et de sa très-sainte Mère. Le Sauveur vint expressément pour mettre fin à ses travaux et pour accomplir la promesse qu'il lui avait faite qu'elle mourrait Religieuse et Mère du Monastère de Wasthen, qu'elle avait fondé. Il reçut lui-même ses vœux, et la revêtit invisiblement de l'habit que par son ordonnance elle avait fait prendre à ses filles, ajoutant de plus qu'il entendait que son corps fût transporté de Rome au Monastère de Wasthen. Le jour auparavant, qui fut le sixième (1) avant sa mort, la Sainte Vierge l'avait visitée et lui avait donné avis de ne se pas arrêter au discours des médecins, qui l'assuraient qu'elle ne mourrait point de cette maladie-là, et de ne se pas mettre en peine de prolonger sa vie plus longtemps avec des médicaments corporels, d'autant qu'elle la finirait bientôt pour aller prendre possession d'une meilleure et éternelle.

Sœur Marie de l'Incarnation.

XXVIII. Sœur Marie de l'Incarnation, Religieuse converse du Mont-Carmel et Fondatrice des Carmélites en France, qui mourut à Pontoise le dix-huitième avril de l'an mil six cent dix-huit, avait eu trop de rapport à la glorieuse Vierge durant sa vie, pour ne point avoir de part à ses douceurs avant sa mort. Pendant sa dernière maladie, elle fit peindre au pied de son lit une image de Notre-Dame, qui lui fut une vive source de mille consolations. On la vit par diverses fois fondre en larmes de dévotion en la regardant; et la force de ces célestes sentiments passait jusqu'à son visage qui en demeurait enflammé, et ses yeux étaient tout étincelants. Au plus fort de ces extases, elle parlait si hautement et si efficacement des grandeurs et des excellences de cette Divine Princesse, qu'il était aisé à connaître où elle puisait ses discours. Bref, le seul aspect de cette image réjouit tellement son cœur parmi ses extrêmes souffrances, qu'elle pria instamment la Mère Prieure de Pontoise qu'aucune Religieuse ne mourût en la maison, à qui on ne la présentât en pareille extrémité.

(1) Revel. Extravagant., c. LXXVIII.

Ferdinand, Prince de Portugal.

XXIX. Donnons place parmi tant de belles et saintes âmes à Ferdinand, Prince de Portugal, l'un des plus beaux lis de la Cour sainte. Il mourut le cinquième jour de juin de l'an mil quatre cent quarante-trois, et en sa vie et en sa mort il fit paraître qu'il n'avait rien plus à cœur que le service de la Sainte Vierge. Tous les Samedis de l'année et toutes les veilles de ses fêtes, il jeûnait au pain et à l'eau, outre les veilles des solennités de Notre-Seigneur et de onze Saints, à qui il avait la spéciale dévotion. Quelque temps avant de mourir, il vit une glorieuse Vierge sur un trône fort élevé, entourée d'un grand nombre de Saints et de Bienheureux Esprits. L'Archange Saint Michel, à qui il était fort dévot, était l'un des principaux, lequel se prosternant devant la Sainte Vierge, la supplia très-humblement d'affranchir ce sien serviteur des misères de cette vie, et de le mettre en leur compagnie. A peine avait-il achevé, que Saint Jean l'Évangéliste lui fit la même prière, ajoutant qu'il était digne d'être admis aux noces de l'Agneau, puisque la robe de son âme n'avait jamais été salie d'aucune faute criminelle, et que si on le laissait plus longtemps parmi la malice du siècle, il pourrait bien déchoir de l'état auquel jusqu'alors elle l'avait si soigneusement maintenu. La Sainte Vierge n'avait garde de refuser une si juste demande que deux des plus grands Princes du ciel lui faisaient en faveur d'un sien nourrisson. Au même instant, elle jeta sur lui une œillade plus que maternelle, et promit solennellement à toute cette compagnie qu'avant la fin du jour il se trouverait avec eux. Dès lors, ce Prince, uniquement chéri de Dieu et digne de l'affection de tous les hommes, ne cessa d'implorer l'assistance, tant de la glorieuse Vierge que de ses autres tutélaires, jusques à ce qu'il rendit l'esprit entre les mains de celle qu'il avait si cordialement aimée.

Le Père Félix, Capucin.

XXX. Mettons en suite de ce grand Prince un simple Religieux, mais autant riche de vertus et de mérites, qu'il était pauvre de moyens : c'est le Bienheureux Félix, Capucin, qui mourut à Rome le dix-huitième jour de mai de l'an mil cinq cent quatre-vingt-sept. Sa dévotion envers la Vierge était si connue en toute la ville de Rome, qu'on le prenait communément pour l'un de ses plus fidèles serviteurs. Outre un carême particulier qu'il faisait à son honneur depuis l'octave des Saints Apôtres Saint Pierre et Saint Paul jusqu'à

l'Assomption, à l'imitation de son Père Saint François. Il jeûnait au pain et à l'eau toutes les veilles de ses fêtes, lesquelles il célébrait d'ordinaire avec tant de piété, que les marques qu'il en donnait au dehors faisaient assez paraître la joie qu'il sentait au fond de son âme. Allant demander l'aumône (ce qu'il a fait l'espace de quarante ans entiers jusqu'à l'extrême vieillesse), on ne le voyait point autrement que le chapelet à la main, lequel il récitait le long des rues aussi dévotement qu'il eût fait en sa cellule ou à l'église. Et parfois les célestes ardeurs qui lui embrasaient la poitrine étaient si grandes, qu'il était contraint d'interrompre cet exercice de piété. Il lui arriva un jour entre autres de sentir une si grande violence de ce feu céleste et divin, qu'il courut droit au grand autel prier la glorieuse Vierge de lui vouloir donner son fils afin d'apaiser ces ardeurs. Elle lui apparut aussitôt et le lui mit entre les mains, ce qui lui causa tant de douceur, qu'il craignait que son cœur ne fondit. En la maladie dont il mourut, elle lui fit la faveur de le venir visiter, et de l'assurer que ses travaux avaient pris fin, et que le temps était venu auquel il devait aller prendre possession de la gloire qu'elle lui avait procurée, et la bénir éternellement avec son bien-aimé Fils. S'imagine qui pourra le contentement qu'il reçut de cette agréable nouvelle, et combien elle lui servit pour se disposer à prendre l'essor vers le ciel.

Le Père François Suarez. — Le Père François Costere.

XXXI. Je crois avoir quelque obligation à la douce mémoire des PP. François Suarez et François Costère, et d'Alphonse Rodriguez, que j'ai mis ci-dessus au nombre des plus affectionnés serviteurs de la Bienheureuse Vierge que notre petite Compagnie ait envoyés au ciel. La Mère d'amour ne manqua pas de leur faire sentir à la mort combien leurs bons et fidèles services lui avaient été agréables. Car, pour ce qui touche le P. Suarez, il rendit l'âme parmi de si grands et si extraordinaires sentiments de tendresse et de joie, qu'il ne se pouvait contenter de répéter que jamais il n'eût cru que la mort fût si douce et si aisée comme il l'expérimentait alors; ce qui lui faisait redire fort souvent ces paroles du Roi-Prophète : J'attends avec une sainte impatience, mon Dieu et mon Seigneur. O Dieu des vertus! que mon âme est éprise de l'amour de vos Tabernacles; et d'autres semblables aspirations qui témoignaient assez l'affection de son cœur languissant. Quant au P. Costère, pendant qu'on lui administrait les derniers Sacrements, il s'écria fort souvent : Oh! quelle joie! oh! quel contentement! Après qu'il les eut reçus il se fit lire le psaume *Qui habitat*, où sont déchiffrés les admirables traits de l'adorable

providence de Dieu sur ceux qui savent ce que c'est que de s'y confier entièrement, et à mesure que l'on prononçait chaque verset, il assurait que tout ce qui y était contenu s'était accompli en lui. Quand l'on fut arrivé à ces mots : Je le remplirai de longues années; ceci s'est vérifié en moi, dit-il, qui ai vécu par la miséricorde de Dieu l'espace de quatre-vingt-huit ans, sans nulle sorte d'incommodités. A ces dernières paroles qui portent : Je lui montrerai mon salutaire; voilà ce qui me reste, dit-il, et ce que j'attends en bonne dévotion. Et comme quelqu'un des assistants eut ajouté que Dieu lui octroierait encore cette faveur-là pour le comble de toutes les autres : Je n'en doute nullement, repartit-il. Ainsi ce bienheureux serviteur de la Vierge rendit l'âme parmi ces douceurs et parmi les embrassements invisibles de la Mère de Bonté. Alphonse Rodriguez ayant passé toute sa vie dans les pénibles exercices d'une très-amère souffrance, et nommément les sept dernières années de sa vie, reçut finalement en don de sa très-aimable Mère trois jours de sérénité après une si longue tempête. Car, pendant tout ce temps-là, il fut ravi en une très-douce extase, qui le changea quasi en Ange, tant il était beau et vermeil. Au bout des trois jours il ouvrit pour la dernière fois les yeux clairs et brillants comme deux étoiles, et baisant amoureusement le Crucifix, il ne fit que dire : Ah! Jésus, et avec ces paroles il rendit à Jésus et à Marie, qu'il appelait ses très-douces amours, son bienheureux esprit déjà tout confit ès douceurs du Paradis.

XXXII. Bref, je le dis encore une fois, parce qu'on ne le saurait dire trop souvent, que c'est une faveur qui ne peut être pénétrée çà-bas, de prendre la mort en gré avec toutes ses appartenances, lorsque les autres se démènent et s'impatientent à force d'ennuis et de chagrins, et de s'en aller en riant pendant qu'ils frémissent d'horreur; de chanter tandis qu'ils se lamentent; d'avoir l'esprit gai et le visage serein à mesure que tout leur fait peur, et que les appréhensions les défigurent. Mais bientôt ces belles âmes auront d'autres lumières pour voir les obligations infinies qu'elles ont à la Reine du ciel, et d'autres sentiments pour l'en remercier à jamais.

§ III. — *Comme la Sainte Vierge prépare les siens contre la surprise et l'incertitude de la mort.*

I. Mourir, c'est une chose nécessaire, et un arrêt écrit à pointe de diamant; c'est, si vous voulez, le commencement du bonheur de l'homme et la sortie des misères de cette vie. Mais au moins s'il savait le jour de son départ, cette connaissance lui pourrait servir à prendre le temps convenable pour donner congé à tous les autres soins, afin de

dresser ses comptes et d'être prêt lorsque sa dernière heure sonnerait. Car enfin que revient-il à Dieu de nous surprendre, et de venir comme le larron pendant la nuit, lorsque nous y pensons le moins? quel avantage tire-t-il de notre perte et du malheur qui nous arrive pour avoir été pris au dépourvu?

II. Ainsi va discourant l'esprit humain à courte vue, sans porter sa pensée plus loin; mais Dieu, dont l'infinie sagesse et l'adorable providence a bien d'autres ressorts, prétend par cette incertitude, non pas nous surprendre (car cela répugne à sa démesurée bonté), mais bien nous tenir toujours dans les bornes de notre devoir et du respect que nous devons à sa Majesté. Cette bride est tout à fait nécessaire aux méchants, qui ne mettraient jamais fin à leurs offenses s'ils avaient le temps de leur vie limité, et la connaissance qu'ils auraient de leur dernière heure ne produirait autre effet en eux qu'une licence effrénée de se porter à toute sorte de péchés, avec une vaine espérance de se convertir à Dieu sur le dernier moment. Quant aux gens de bien, il leur suffit de savoir que c'est leur Père qui l'a ainsi ordonné; ils sont toujours prêts à partir quand il lui plaira; ils disent avec le saint homme Job : Vous m'appellerez et je vous répondrai; vous me tendrez la main comme un bon père, et je me mettrai en devoir de vous suivre comme un fils très-obéissant. Il ne se peut faire qu'une telle soumission au bon plaisir de Dieu ne lui soit merveilleusement agréable et très-utile à ceux qui la pratiquent.

III. Quoi qu'il en soit, la Mère d'amour met bon ordre que les siens ne soient jamais surpris. Car à bonne heure elle imprime en leurs âmes la maxime fondamentale de l'état spirituel, que pour chose du monde il ne faut vivre un seul moment au point où l'on ne voudrait pas mourir. Elle leur donne une certaine tendresse de conscience qui ne peut longtemps compatir avec le péché; et comme elle s'est chargée de les acheminer à leur fin avec des moyens convenables pour l'obtenir, à mesure qu'ils en approchent davantage elle redouble ses faveurs, elle augmente la lumière intérieure qu'ils ont, elle réveille leur ferveur et leur donne des avertissements secrets du changement qui se doit faire en eux. Et pour le regard de ceux qui sont à elle par une affection fort particulière de sa part et de la leur par un cordial amour et par une entière confiance, je crois fermement qu'il y en a fort peu qu'elle n'avertisse auparavant du temps de leur départ, ou du moins qu'elle ne leur en donne des sentiments. Les précédents chapitres, où j'ai recueilli les diverses faveurs qu'ils ont reçues d'elle, en fourniront plusieurs exemples, et j'aurais ici le moyen d'en produire une grande quantité : en voici quelques-uns pour la consolation des fidèles serviteurs de cette très-aimable Princesse.

Musa.

IV. Saint Grégoire raconte en ses Dialogues (1) qu'il y eut une jeune fille nommée Musa, à qui la Mère de Dieu apparut suivie d'une grande troupe de filles habillées de blanc, et, comme il semblait, d'un même âge. En cet état elle demanda à Musa si elle ne voulait pas être des leurs, et si elle désirait se ranger à son service avec les autres. La jeune fille répond que c'est tout son désir, puisqu'elle lui en présente l'honneur. Et moi aussi je le veux, dit la mère de douceur, à la charge que désormais votre manière de vivre soit plus sérieuse qu'elle n'a été ci-devant, et que vous disiez adieu à toute légèreté. Je vous donne trente jours pour en faire l'essai, et assurez-vous que dans ce temps-là je vous recevrai à ma compagnie si vous gardez ce que je vous dis. La fille ne manqua point de faire entendre à ses parents ce qu'elle avait vu et ouï, et de là en avant elle leur donna tant de satisfaction par la bienséance de ses actions et par la gravité de ses mœurs, qu'ils ne pouvaient assez admirer un si notable changement. Au vingt-cinquième jour la voilà surprise d'une petite fièvre qui la tint jusqu'au trentième. Ses discours et ses sentiments surpassaient son âge, et tout le monde en demeurait étonné. Le jour assigné étant venu, la Vierge se présente à elle avec la même compagnie que devant, l'invitant à se joindre aux autres. Musa ayant quelque peu de temps demeuré les yeux attachés à une place, les baissa en signe de respect, disant : Madame, je m'en vais; Madame, je m'en vais ; elle rendit l'esprit pour suivre celle qui l'attendait.

Sainte Opportune.

V. Le décès de Sainte Opportune (2) a beaucoup de rapport avec ce que je viens de raconter. Elle était née en Normandie, et devint Religieuse de l'Ordre de Saint-Benoît, et Abbesse du Monastère communément nommé Almenèche, à deux lieues de Séez; sa Fête se célèbre le vingt-deuxième d'Avril. Étant au lit malade, elle fut visitée de Sainte Cécile et de Sainte Luce, qu'elle salua d'abord fort doucement, leur disant: Eh bien! mes Dames et mes sœurs, quel commandement apportez-vous de la part de la glorieuse Vierge à sa très-humble servante? Chère Épouse du Sauveur, lui dirent-elles, la Reine du ciel vous attend pour vous conduire avec votre lampe allumée au cabinet de son très-honoré Fils, notre glorieux Époux, où vous devez

(1) Lib. IV, c. xvii. — (2) Sanctus Adelinus, Episcopus Sagiensis, in ejus Vita apud Surium, 22 April.

recevoir la couronne de gloire et entrer dans la jouissance des plaisirs éternels. Peu après, comme on la voyait tendre à sa fin, le clergé chantant d'un côté autour de son lit, et les Religieuses de l'autre, tout à coup elle s'assit sur sa couche, et regardant devers la porte : La voilà, dit-elle, l'Immaculée MÈRE DE DIEU, à qui je vous recommanderai tous, puisque je ne vous dois plus revoir en cette vie. Cela dit, elle étendit les mains comme si elle l'eût aperçue sur son lit, et en cette manière elle expira doucement entre les bras de sa très-chère Mère.

La Sérénissime Philippe de Gueldres, jadis Reine de Jérusalem et de Sicile, Duchesse de Lorraine, de Bar, de Gueldres, et depuis pauvre religieuse au Couvent de Sainte-Claire, mérite bien d'avoir place parmi les âmes les plus chéries et les mieux traitées de la MÈRE DE DIEU sur le point de leur trépas. Cette grande Princesse ayant passé septante-huit ans dans la cour du monde, et vingt-sept en celle de Jésus-Christ son Époux, qui faisaient en tout cent et cinq ans, fut à la fin réduite au passage commun des mortels par l'effort de diverses maladies, qui lui abattirent le corps sans jamais endommager l'esprit. Elle avait eu pendant sa vie deux dévotions fort signalées, l'une à la Passion du Sauveur, l'autre à la glorieuse Vierge. Toutes les forces lui ayant manqué sur l'entrée du Vendredi Saint, personne ne doutait que ce ne fût une partie faite entre elle et son céleste Époux, qui la voulut tirer à soi au même jour qu'il avait donné sa vie pour nous. Et déjà ses chères sœurs accouraient pour se conjouir avec elle d'une si grande faveur, quand elle leur fit entendre qu'elles se mécomptaient d'un jour, et que le fils l'avait cédé à sa Mère pour cette fois-là. Aussi leur répondit-elle fort paisiblement : Je sais bien que c'est aujourd'hui le jour que j'ai toujours aimé et honoré ; cependant tenez tout assuré que je ne mourrai pas aujourd'hui. Tout le bonheur que j'ai jamais eu m'est venu au samedi. J'épousai un samedi le feu Roi René, mon bon Seigneur et mari. Un samedi je fis mon entrée en Lorraine, avec l'applaudissement général de tous mes sujets. Je renonçai au monde un samedi, faisant profession en la Sainte Religion. Et demain, qui sera samedi, je m'en irai jouir des embrassements de mon doux Epoux JÉSUS dans le Paradis. Elle dit, et il fut vrai ; car, ni plus ni moins que si Dieu lui eût seulement conservé l'âme dans le corps afin qu'elle la rendit paisiblement entre les mains de la glorieuse Vierge, elle tira insensiblement jusqu'au lendemain, lequel étant venu, elle échappa de sa prison mortelle prenant son vol vers le ciel pour s'aller joindre à la compagnie de ceux qui chantent à jamais là-haut les louanges du Fils et de la Mère.

Marie Picivard. — Frère Pierre d'Alcantara.

VI. Le dix-neuvième jour de février de l'an mil quatre cent soixante-huit, passa à une meilleure vie, en la ville de Mantoue, la très-dévote Marie Picivard, de l'Ordre des Servites, ou Serviteurs de la Sainte Vierge (1), de qui on a laissé par écrit qu'elle traitait si familièrement avec la glorieuse Vierge, que souvent on l'entendait discourir avec elle pendant son oraison. Et la créance que la Sainte Vierge ne lui refusait chose aucune de tout ce qu'elle lui demandait, était tellement établie dans tous les esprits des habitants de Mantoue, qu'on l'appelait communément la Référendaire de la Sainte Vierge; et tous ceux qui étaient pressés de quelque adversité soit au corps ou en l'esprit, avaient leur recours à elle ni plus ni moins qu'à l'asile commun des misérables. Avant qu'elle partît de cette vie, la Sainte Vierge la visita et lui donna avis de se tenir prête, attendu que sa fin s'approchait, et que bientôt elle la verrait dans le ciel. Elle fit la même faveur à son bon et fidèle serviteur, le frère Pierre d'Alcantara, Religieux des Pères déchaux de Saint-François (2), de qui la Bienheureuse Sainte Thérèse de Jésus parle si hautement en divers endroits de sa vie, et l'assura qu'il serait du nombre des sauvés. Ce qui fit qu'avec une extrême allégresse il entonna le psaume cent vingt et unième qui commence: *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi*, et l'acheva jusqu'à la fin.

Le Père Pierre Scarga. — Le Père Pierre Jérôme Carnaillo.

VII. Ce qui arriva au P. Pierre Scarga, religieux de la Compagnie de Jésus, est digne de considération (3). Cet homme, plein de zèle et de vertu, ayant servi de Prédicateur ordinaire à deux Rois de Pologne, Étienne et Sigismond, et en vingt-quatre ans qu'il avait suivi la Cour, ayant avancé en mille manières l'honneur et le service de Dieu et de sa très-sainte Mère, chargé de soixante et dix-sept ans, impétra finalement du Roi et de ses supérieurs d'aller finir ses jours au collége de Cracovie, où il lui arriva une chose non moins remarquable que singulière. Car peu avant son trépas il fit un cierge de cire blanche, et l'envoya à Notre-Dame de Cestochou, très-renommée par toute la Pologne, afin qu'il brûlât devant l'image de la Bienheureuse Vierge; et l'on remarqua qu'il s'éteignit au même instant que le Père cessa de vivre. Ce qui donna sujet de croire qu'une si juste

(1) Chronicon Ordinis. — (2) Obiit die 18 Octob. 1562. — (3) Ex libro virorum illustrium Societ. Jesu.

rencontre n'était pas sans quelque sainte quoique secrète intelligence entre la Sainte Vierge et lui. Le fait du P. Jérôme Carnaillo, de la même Compagnie, ne me semble pas moins émerveillable. Il avait contracté une si étroite alliance avec la dévotion et la mortification, que comme il n'employait jamais moins de six heures à l'oraison chaque jour, ainsi allait-il toujours couvert d'un triple cilice qui lui prenait dès le col jusqu'aux genoux, à quoi il ajoutait au moins trois disciplines sanglantes par jour. Si lui arriva un jour qu'il était aussi sain et gaillard que jamais il eût été, de dire avec beaucoup d'assurance que dans peu de jours il mourrait. Ceux qui l'ouïrent parler de la sorte n'en eurent pas moins de peine d'ajouter foi à cette prédiction, où il n'y avait nulle apparence humaine, que de la dénier à la parole si précise de celui qu'ils reconnaissaient pour un grand serviteur de Dieu. Mais l'événement leur ôta bientôt tout sujet d'en douter; et, ce qui les étonna beaucoup davantage, ce fut qu'après sa mort l'on trouva un papier où ces paroles étaient écrites de sa main, en date de l'an mil cinq cent quatre-vingt et neuf : Il me reste encore quinze ans de vie; et plus bas il avait ajouté cinq ans après : Dans dix ans je mourrai. Ce qui se trouva très-véritable; car il décéda l'an mil six cent et quatre, âgé de soixante ans. Et ne se rencontra personne de tous ceux qui savaient la rare dévotion qu'il avait toujours portée à la Mère de Dieu, qui ne se persuadât qu'il tenait cette connaissance de la même Mère d'Amour.

Le Père Martin Guttierrez.

VIII. En voici un troisième dont la science et la vertu grandement relevées par-dessus le commun, n'ont pas donné peu d'éclat par toute l'Espagne à la Compagnie de Jésus. C'est le P. Martin Guttierrez, de qui l'âme fut vue par Sainte Thérèse s'envoler au ciel en triomphe avec l'Auréole de Martyr, au même instant qu'elle quitta la terre. Il reçut beaucoup de faveurs de la Mère de Dieu; mais entre autres (1), comme il passait par le Languedoc, allant à Rome, l'an septante-trois du siècle passé, elle lui dit qu'il devait mourir en huit jours. Sa mort fut d'autant plus glorieuse qu'il la reçut de la main des hérétiques en la haine de la Religion. Après son décès il arriva une chose mémorable que je ne puis passer sous silence; car une Dame habillée à la française se présenta au P. Suarez, son compagnon de voyage, lui demandant si quelqu'un des siens était décédé, et ayant appris que oui, elle pria qu'il lui fût permis de le voir. Ce qui lui étant accordé,

(1) Platus, lib. I de Bono statu Relig., c. XXXIV.

elle tira un beau linceul blanc qu'elle avait apporté quant et soi, et l'ensevelit de ses propres mains; puis l'ayant béni, elle se retira sans vouloir recevoir l'argent que le Père lui présentait pour le suaire, et sans que jamais depuis il ait pu apprendre qui elle était. La Mère de Bonté sait si elle-même daigna rendre ce dernier office à son serviteur, ou si ce fut quelque créature mortelle à qui elle en inspira la pensée.

Saint Arnould.

IX. L'heureux décès de saint Arnould, évêque de Soissons (1), issu de l'illustre maison des Ducs de Louvain et des Comtes de Namur, est digne d'une éternelle mémoire. Il appela ses gens un samedi, qui était la veille de l'Assomption, et leur ordonna d'apprêter tout ce qui serait nécessaire à ses funérailles; d'autant, leur dit-il, que je dois mourir au commencement de la nuit; et leur rendant plus particulièrement raison de son fait, il ajouta: Je crois que vous avez bonne souvenance du tremblement de terre qui vous donna hier l'épouvante jusqu'à trois diverses fois. A la première, je fus visité par le bienheureux Apôtre Saint Paul, qui m'apporta l'heureuse nouvelle que mes péchés étaient pardonnés, et que le ciel était ouvert. A la seconde, le glorieux Archange Saint Michel me promit qu'il viendrait à la tête des Bienheureux Esprits, pour accompagner mon âme au ciel. A la troisième, la Mère de miséricorde me fit la faveur de venir en personne m'inviter à participer demain au triomphe de son Assomption. Sur les trois heures, il reçut les derniers Sacrements, et sur la fin du jour il se fit coucher à plate terre sur la cendre et sur le cilice, d'où bientôt sa bienheureuse âme prit le vol vers le ciel.

Le Bienheureux Jacques de Bevagne. — Le Bienheureux Elsa. — Le Père André Noorth.

X. La faveur que reçut le Bienheureux Jacques de Bevagne, de l'Ordre de Saint-Dominique, ne fut pas moindre que celle-là. Huit jours avant sa mort, la Sainte Vierge lui apparut (2) avec Saint George et Saint Dominique, et le convia à la joie de sa triomphante Assomption. En effet, il rendit l'âme ce jour-là, et la glorieuse Vierge, avec les mêmes Saints, le vint encore visiter et le conduisit dans le ciel. Elle accorda la même grâce au Bienheureux Elsa, duquel j'ai parlé ci-devant, et au P. André Noorth, tous deux Religieux du même Ordre.

(1) Lisander, Episc. Suess., in ejus Vit., c. IV et V. Surius, 15 Aug. — (2) Michaël Pius, de Viris illustribus S. Dominici.

Alexandre des Ursins, Cardinal.

XI. Il n'y a pas beaucoup d'années, qu'au grand regret de toute l'Italie, voire de toute l'Église, mourut le très-pieux Prince et Cardinal Alexandre des Ursins (1), le soutien de la piété et le miroir de toute vertu. C'était l'un des plus grands piliers de la Congrégation du Collége de la Compagnie de Jésus à Rome, et toujours le premier aux exercices de piété, et nommément à la discipline qu'il prenait d'ordinaire jusqu'au sang parmi les plus simples bourgeois. Non content de cela, il avait lui-même institué une Congrégation de la Vierge à l'exemple de celle de Rome à Bracciano, qui est le Duché et la résidence ordinaire des Ducs des Ursins. Ce fut là qu'il se rencontra la veille de l'Assomption de l'an 1626, où ayant fait l'exhortation aux Confrères avec une faveur extraordinaire et pris la discipline jusqu'au sang, il tomba malade et reçut assignation de la très-glorieuse Vierge de comparoir au ciel le jour de l'octave de son triomphe, qui est le vingt-deuxième d'août, jour auquel il quitta cette vie mortelle, laissant un déplaisir immortel à tous ses sujets et à tous les gens de bien d'avoir perdu un si bon maître et un si rare exemple de vertu, et de le voir ainsi emporté en l'âge de trente-trois ans.

XII. A propos de cette faveur, pourquoi ne me sera-t-il pas permis de mettre en avant une remarque, laquelle j'ai faite autrefois, qui est que la Mère de Bonté semble avoir pris plaisir à enlever de ce monde une partie de ses meilleurs serviteurs pendant la célébrité de quelque sienne fête, à dessein, comme il est à présumer, de les faire participants de la joie que le ciel en ressent? Ainsi trouvé-je qu'en la même fête de l'Assomption, ou environ, ont changé cette vie misérable et mortelle en une bienheureuse et immortelle, Sainte Hélène (2), mère de l'Empereur Constantin; Sainte Pulchérie (3), sœur de l'Empereur Théodose le Jeune; Sainte Radegonde (4), Reine de France; Henri (5) septième, Empereur; Jean (6) premier, Roi de Portugal; Saint Étienne (7), Roi de Hongrie; Saint Bernard (8), le mignon de la Vierge; Saint Hyacinthe (9), Religieux de Saint-Dominique; Saint Louis (10), Évêque de Toloze, et Religieux de Saint-François; le Bienheureux Philippe de Tudert, fondateur de l'Ordre des Serviteurs de la Vierge; Ribera (11), Stanislas Kostka (12), et Jean Berkmans (13), tous trois Religieux de la Compagnie de Jésus. A l'entrée de la solennité

(1) Plura de eo Cornel. a Lap., in 1 ep. D. Joann., in fine. — (2) 18 August. — (3) 15 August. — (4) 13 August. — (5) 15 August. — (6) 15 August. — (7) 1 August. (8) 20 August. — (9) 16 August. — (10) 19 August. — (11) 21 August. — (12) 15 August. — (13) 14 August.

de la Purification, Saint Éphrem (1), Diacre de l'Église d'Édesse, en Syrie. Parmi les douces souvenances de l'ineffable mystère de l'Annonciation, Sainte Catherine (2), fille de Sainte Brigitte. Pendant les réjouissances de la terre et du ciel sur l'immaculée Conception de la même Vierge, Saint Nicolas (3), Saint Ambroise (4), Sainte Léocadie (5). Le jour de la Visitation, Bernardin Réalin (6); le jour de la Présentation, François de la Tour; le jour de Sainte Marie aux Neiges, Sébastien Barradas et plusieurs autres que ma mémoire ne me fournit pas pour le présent, dont les admirables traits de dévotion envers la Reine des Anges ont servi d'étoffe et d'ornement à la plupart de ces traités.

XIII. Encore ce mot, en faveur de ceux qui en divers endroits se sont enrôlés sous son étendard parmi les assemblées de la Congrégation. Il y a justement trente-six ans qu'un Aragonais (7), lequel avait un fils parmi les enfants de Notre-Dame, nommé Barthélemi Vergara, résolut de le mener avec soi à l'armée de Philippe II, Roi d'Espagne, qu'il suivait en qualité de Chirurgien de Sa Majesté. Étant à Saragosse, le jeune homme fut atteint d'une maladie dont jamais il ne releva. Si fut-il conduit jusqu'à Madrid, où étant travaillé d'une violente fluxion, la propre veille de Saint-Michel, soupant avec son père et avec quatre de ses sœurs, il dit qu'il aurait fort à faire cette nuit-là. En effet, comme tout le monde fut retiré, sur le temps du premier somme, il se mit à tousser extraordinairement; ce qui éveilla bientôt son pauvre père. Le voilà aussitôt au chevet du lit de son fils, à qui il demande comme il se porte; comme une personne qui s'en va mourant, dit Barthélemi; et de grâce, mon cher père, obligez-moi de tant que de ne vous pas affliger de cette nouvelle, puisqu'elle vient de la Mère de Dieu, qui m'a donné l'assurance que ce serait bientôt, mais non pas avant qu'être muni des dernières armes d'un Chrétien, à quoi faire je vous supplie me vouloir assister de votre faveur. Le père, qui ne sait que croire de cette nouvelle, lui répond que ce sera pour demain matin. Pour demain? dit le malade, il n'y a point de demain pour moi. Là-dessus il fait instance qu'on appelle son Confesseur, le P. Gaspar Petrosa. On y court, et à son arrivée, Barthélemi, qui par trois diverses fois était tombé à cœur failli en la présence de son père, revient à soi, prend courage, se confesse, demande les autres sacrements. A même temps, chose merveilleuse, comme tous les domestiques étaient éperdus, voici arriver une voisine qui se présente pour aller appeler le Curé qu'elle amène en fort peu de temps, et cependant, un

(1) 1 Febr. — (2) 21 Martii. — (3) 6 Decemb. — (4) 7 Decemb. — (5) 9 Decemb. — (6) 2 Julii. — (7) Ex litteris R. Gasparis Petrosæ, ann. 1593.

jeune homme fort adroit, qu'on n'avait jamais vu là-dedans, prépare l'autel, allume les cierges, dispose de tout ce qui est nécessaire pour donner les derniers sacrements. Après que le malade a reçu le sacré Viatique, son père lui touchant le pouls, dit qu'il n'y a point d'apparence de se hâter à prendre l'Extrême-Onction ; mais Barthélemi le presse tant qu'il est contraint de s'y accorder. Se sentant ainsi fortifié, il se saisit d'une image de Notre-Dame, qu'il avait coutume de caresser, et la tenant entre ses mains, il adresse mille beaux colloques à sa bonne Mère ; et enfin, le mal prenant force, il perd la parole, et, dans moins d'une heure, la vie.

XIV. Que vous semble de ces exemples, mon cher lecteur ? sont-ce pas de merveilleux traits de l'amitié nonpareille de cette bonne Mère? Mais que trouvez-vous de plus souhaitable en ces faveurs, ou la douceur d'une pareille mort, ou l'honneur de la recevoir par son moyen? Oh ! que ces heureux nourrissons s'en vont allégrement chantant avec David : Les bonnes nouvelles que j'ai apprises m'ont réjoui le cœur; nous irons donc à la maison de notre doux Seigneur et de notre bon Père. Possible serait-ce trop de désirer une semblable fin; si vous dirai-je bien que j'ai un désir passionné de rendre l'âme, comme que ce soit, dans le sein de la Mère d'amour.

§ IV. — *Comme la Sainte Vierge défend les siens des assauts des ennemis invisibles.*

I. Si jamais il s'est vu un tableau à deux visages fait avec toutes les perfections et les merveilles de la perspective, c'est celui des ténèbres d'Égypte, qui est raccourci au vingtième de l'Exode et de juste mesure au dix-septième et au dix-huitième de la Sagesse. De grâce, présentez-vous à la main gauche, vous y remarquerez une nuit si noire, et des ténèbres si épaisses, qu'elles vous feront horreur à les voir seulement. Ceux qui marchent ainsi à tâtons au travers de cette nuit sombre, sont les Égyptiens condamnés à demeurer trois jours et trois nuits dans l'obscurité. Ils sont étonnés à merveille, et perdus de frayeur. Il n'est rien qui les puisse rassurer; au contraire, tout les épouvante. Les uns se retirent dans les grottes pour se garantir de la peur, et il leur arrive tout au rebours que l'air agité, qui entre là-dedans avec force, les fait transir, comme font aussi les spectres et les figures hideuses des démons, qui passent devant leurs yeux. Est-ce pas un prodige inouï, qu'on allume du feu en leur présence sans qu'ils en soient aucunement éclairés, ni réjouis non plus de l'agréable lumière du soleil, d'où ils ne tirent aucune consolation? Ils aperçoivent seulement certains feux souterrains qui ne rendent

aucune lueur, mais plutôt leur présentent des visages horribles à voir, et des figures étranges produites par les Nécromanciens. Et leur plus grand mal est qu'ils se baillent eux-mêmes plus d'exercice que tout le reste. Car leur imagination troublée leur présente mille fantômes, et les alarme de ce qui est et de ce qui n'est pas. S'ils entendent un petit zéphir qui se joue des feuilles des arbres, il leur est avis que c'est un conseil de guerre, et une troupe d'ennemis qui viennent fondre sur eux. Le cours bruyant des eaux et des torrents leur semble des chariots de combat, ou une cavalerie rangée. Ils prennent le mugissement d'un bœuf pour un coup de tonnerre et de foudre. Bref, ils sont sans comparaison plus insupportables à eux-mêmes que ne leur sont les brouillards qui les travaillent. Possible croirez-vous que ces magiciens que vous voyez faire bande à part avec leurs baguettes à la main, qui promettent monts et merveilles, et qui font contenance de charmer les craintes et les appréhensions des ombres, portent l'âme assurée, le cœur tranquille dans ce commun tremblement. Rien moins; car si bien d'un côté ils ne s'effraient pas des ombres et des figures hideuses qu'ils font voler parmi l'air avec leurs enchantements, d'ailleurs toutefois toutes leurs grimaces ne les sauraient défendre des terreurs paniques qui tourmentent les autres. Car un chat qui passe devant eux, un chien qui jappe, un serpent qui siffle, tout leur jette la frayeur dans l'esprit; l'air même qu'ils ne sauraient échapper, et qu'ils ne voient pas, leur fait la guerre, et les remplit d'horreur. Si parfois cette multitude, que vous apercevez tout éperdue çà et là, prend un sommeil interrompu, soudain elle s'éveille en sursaut par l'effort de l'imagination qui est en désordre; si le cœur manque à quelques-uns parmi ces effrais, comme il arrive à plusieurs, il faut de nécessité qu'ils demeurent sans secours; s'ils pensent fuir quelque danger, ils tombent incontinent dans un plus grand; de sorte qu'ils sont contraints de s'arrêter en une place sans avancer ni reculer. Vous diriez que ce sont autant de forçats attachés ensemble avec ces ténèbres comme avec une chaîne de fer, vraie image de la triste et épouvantable nuit qui les attend au centre de la terre. Voilà une face de ce tableau travaillé avec le pinceau et avec la maîtresse main du Saint-Esprit.

II. Passez maintenant à la main droite pour y contempler l'autre face de cette peinture. C'est l'image d'un beau jour et d'une très-agréable lumière. Il est aisé de juger à la couleur du visage, et à la façon des habits, que ceux qui paraissent dans cette clarté sont les Hébreux détenus en captivité par les Égyptiens, quoiqu'à leur mine et leur maintien on n'ait nul sujet de les prendre pour des prisonniers,

car ils font toutes leurs actions avec une pleine liberté, et leurs paroles ne sont que bénédictions et remerciements qu'ils rendent à Dieu pour tant de biens qu'ils reçoivent de sa main libérale, et nommément pour tant de prodiges qui se passaient devant leurs yeux. Et il n'y a personne qui ne juge qu'il leur est très-facile de prendre la fuite, voire de butiner les maisons de leurs hôtes, qui sont bien empêchés de courir après eux; mais ils attendent que Dieu y mette la dernière main, et que ceux qui à présent les retiennent, les pressent eux-mêmes de sortir. Au reste, il ne se peut nier que ces choses ne soient merveilleuses; mais voici proprement en quoi consiste le haut point de la merveille. Un Hébreu et un Égyptien se retrouvent dans une même chambre : celui-là, parmi les ténèbres qui couvrent l'Égypte, voit aussi clair qu'en un autre temps, celui-ci n'y voit tout à fait goutte; celui-là fait librement ses actions ordinaires, celui-ci demeure inutile à tout; celui-là n'a rien qui lui fasse peine, celui-ci s'effraie et s'inquiète de tout; celui-là chante les louanges de Dieu, celui-ci déteste sa vie et maugrée sa condition; celui-là est libre dans sa servitude, celui-ci est esclave en sa liberté.

III. Je confesse qu'à le bien prendre ce tableau serait la vraie image de deux morts très-différentes, c'est-à-dire de celle des méchants et de celle des bons; mais je me contenterai d'en emprunter quelques traits pour faire voir la différence qu'il y a entre les enfants de la Vierge et les autres, à la sortie de cette vie. Figurez-vous donc, s'il vous plaît, deux frères sortis de même père et de même mère, tous deux élevés à la piété, tous deux instruits à la vertu, tous deux craignant Dieu, tous deux accoutumés à l'usage des Sacrements, avec cette seule différence que l'un a été nourri de lait par la Mère de Dieu, et par conséquent a humé son esprit de douceur, et que l'autre n'a pas eu cette dévotion tant à cœur, quoiqu'il ait vécu louablement en l'exercice des principes Chrétiens. Les voilà tous deux à l'extrémité. J'aperçois que celui-ci qui a vécu dans l'austérité de vie et avec des maximes de crainte, arrivant à ce dernier passage, change de couleur, qu'il roule les yeux dans la tête, qu'il sue, qu'il tremble, qu'il se débat d'une étrange façon, qu'il jette des cris effroyables. Nul de ceux qui l'assistent ne doute que l'ennemi commun, qui se sent pressé du temps, ne lui livre un furieux assaut; car son visage témoigne assez que l'esprit est engagé au combat, et qu'il souffre de rudes tentations. Parfois il fait signe avec la main qu'on chasse d'autour de lui ces horribles figures qui l'épouvantent; d'autres fois on se prend garde qu'il s'affermit pour lui répondre, et qu'il semble lui donner le démenti; tantôt on dirait qu'il en est à non plus; puis après il croise les bras et lève les yeux au ciel, comme témoignant

que son unique espérance est en la miséricorde de son Sauveur, et au sang qu'il a répandu pour lui. Oh! qu'il y a grande différence de lire ceci, et de se trouver aux prises avec l'ennemi le plus rusé, le plus envenimé et le plus furieux qui se puisse imaginer.

IV. D'autre part le dévot serviteur de la Vierge attend avec patience et avec douceur ce que le Ciel disposera de lui. On lit dans ses yeux l'image de son âme, et sur son visage on voit la paix dont il jouit au dedans. Toute sa confiance, après Dieu, est en sa bonne Mère, de qui il attend d'être assisté et protégé en cette extrême nécessité. Et comme il sait qu'elle est merveilleusement fidèle, aussi se repose-t-il entièrement sur ses promesses. Il lui recommande ses affaires avec une grande tranquillité, il la supplie de répondre pour lui à toutes les oppositions des démons, il la prend pour son courage, pour sa force, pour son allégresse, pour sa guide, pour le principe de son bonheur éternel; il tient pour tout assuré qu'elle continuera son soin et les traits de son amour maternel jusqu'à la fin. Cette pensée lui remplit le cœur d'assurance et lui fait adresser mille colloques amoureux à la Mère de douceur, qui cependant tient tout en raison, et détourne de son cher nourrisson ce qui lui pourrait donner trop d'exercice ou mettre sa vertu en danger. Je parle ici d'une loi ordinaire, et de ce qui arrive pour la plupart : car au partir de là Dieu dispense en ses ordonnances quand il lui plaît, et comme il peut permettre pour de justes raisons que les enfants de sa très-chère Mère soient rudement secoués, aussi a-t-il moyen quand il voudra d'accorder aux autres une fort douce mort.

V. Mais d'autant que quelqu'un se pourrait imaginer que ce que jusqu'ici j'ai avancé touchant la grande diversité qui se trouve entre les uns et les autres au partir de ce monde, n'aurait autre fondement que ma conception, il vaut mieux en venir à la raison, et la voici : L'expérience journalière nous enseigne que, sans parler des saints Sacrements, il y a principalement deux choses qui nous servent à l'heure de la mort, c'est à savoir les bonnes habitudes et le secours qui nous vient du ciel. Je dis en premier lieu les bonnes habitudes que nous avons acquises par la fréquentation des actions vertueuses. Car alors la grâce survenant comme sur autant de touches d'un instrument de musique bien accordé, elle leur fait aisément rendre le son qu'elles ont coutume de donner : au contraire, il faut une grâce fort extraordinaire pour réveiller les puissances de l'âme assoupies et appesanties par la force de la maladie, et pour les porter à pratiquer des actes qu'elles ont peu souvent exercés. J'ajoute en second lieu le secours que nous recevons du Ciel, pour autant que l'esprit étant abattu par la pesanteur du corps qui se va corrompant, il est bon

besoin que les meilleurs amis que nous avons là-haut accourent à notre aide ; et c'est à mon avis en l'un et en l'autre de ces deux chefs que les enfants de la Mère de douceur ont un très-particulier avantage. Car quant aux saintes accoutumances, il est clair qu'elles ont un grand pouvoir pour tenir leurs âmes dans le calme et dans la douceur ; d'autant que comme ils ont un grand usage de l'appeler amoureusement, de se mettre sous sa protection, de se jeter à l'abandon entre ses bras, de ne vouloir que ce qu'elle veut, de se confier absolument en elle, de désirer après Dieu de dépendre d'elle en tout et partout, la grâce fait jouer tous ces ressorts sans nulle résistance, et cause en leurs âmes un accord et une harmonie qui réjouit les Anges du Ciel. Quant au secours qui vient d'en haut, la Mère de Bonté n'a garde de manquer aux siens en une pareille occasion. Je laisse à part ce qu'elle-même fait immédiatement, ce qui néanmoins est le principal, les doux sentiments qu'elle verse dans leurs esprits, la sérénité dont elle réjouit leurs âmes, la confiance qu'elle plante au milieu de leurs cœurs, les douces paroles qu'elle leur dit intérieurement, les invitant de quitter la terre pour aller prendre possession de la place qu'elle leur a préparée au ciel. Je parle seulement du renfort qu'elle leur envoie pour soutenir les attaques du prince de malice ; renfort qui a fait dire à Saint Bonaventure (1), après le grand Saint Augustin, que l'Archange Saint Michel, Prince de la milice céleste, que Dieu a commis pour assister les âmes à ce dernier assaut, et pour les conduire dans le Ciel, est toujours attendant les commandements de la glorieuse Vierge pour accourir à la défense de ceux qu'elle affectionne particulièrement (2). Et Dieu sait avec quelle ardeur il la sert, comme il s'emploie avec ses bandes guerrières à leur protection et à la défaite des troupes ennemies ; voire comme elle a tout le ciel à sa dévotion, ainsi que je l'ai déjà fait voir une autre fois. C'est chose assurée que les Bienheureux se présentent à elle à milliers, et à l'envi les uns des autres, pour lui rendre service en la personne de ceux qu'elle chérit : de sorte qu'il n'y a pareil bonheur au monde à celui-ci d'avoir la Reine du ciel pour soi. Aussi tous les Saints Pères en font tant d'état, qu'ils assurent qu'il est impossible que celui-là périsse qui a la Mère de Dieu pour soi.

VI. Ce qu'elle-même déclara un jour à Sainte Brigitte, lui disant qu'entre elle et ses fidèles serviteurs, qui sont encore ici-bas, il y a une double muraille, et qu'avant qu'ils l'aient franchie ils ne sauraient arriver à elle ; mais que de son côté elle leur fournit d'admirables

(1) Speculi B. Virg. — (2) Michael Dux et Princeps militiæ cœlestis, tuis, Virgo, paret præceptis in defendendis in corpore, et suscipiendis de corpore, animabus fidelium specialiter tibi, domina, et die ac nocte se commendantium.

aides pour en échapper. La première de ces murailles c'est le monde, qui leur sert comme de prison, et ne donne pas peu d'exercice à leur vertu. La seconde c'est la mort, par où il leur faut nécessairement passer comme au travers d'une brèche, afin d'être mis en liberté. Elle ajouta que pour la première rencontre elle leur suggère mille inventions d'évader sans être dangereusement offensés des traits de leurs ennemis. Quant à la seconde, qu'elle-même se trouve en personne (1), qu'elle les aide à monter et les entoure de sa protection ni plus ni moins que d'un corps de garde, qui les fait passer sans crainte au milieu de leurs ennemis.

VII. Le même fit-elle voir sous une autre figure à la bienheureuse Sainte Gertrude. Car cette très-dévote Épouse du Sauveur étant à Complies un jour de la Nativité de la Vierge, elle présenta cent cinquante *Ave Maria* à son Époux, le suppliant par l'affection qu'il portait à sa très-honorée Mère, la vouloir secourir à l'heure de sa mort. Au même temps elle aperçut aux pieds de Notre-Seigneur un amas de pièces d'or qui égalaient en nombre les paroles qu'elle avait prononcées pendant sa prière, et vit qu'il les consignait ès mains de la glorieuse Vierge, laquelle les ayant très-soigneusement amassées dans son sein, fit entendre à Sainte Gertrude qu'autant de pièces qu'il y avait, autant lui compterait-elle de grâces et de faveurs lors de son trépas, pour soutenir tous les assauts de ses ennemis invisibles. Reste maintenant à produire un exemple ou deux de cette particulière assistance.

VIII. Emmanuel Fernandez (2), Prêtre de la Compagnie de Jésus, fut l'un de ceux qui l'an quinze cent soixante-six, à la réquisition du Roi de Portugal, furent envoyés par le Saint-Siége avec André d'Oviedo de la même Compagnie, Évêque titulaire d'Hiérapolis et Patriarche d'Éthiopie, pour s'employer à la réduction de ce grand royaume, et l'un de ceux qui y moururent de misère et de pauvreté en compagnie du même Patriarche, après avoir laissé, tant aux naturels du pays qu'aux étrangers, mille marques d'une vertu faite à l'épreuve de toutes sortes d'incommodités. Un Catholique l'étant venu visiter en sa dernière maladie, le Père lui demanda quand viendrait le jour de Noël? Dimanche prochain, répondit le Catholique. Or, c'est ce jour-là que j'attends, dit Emmanuel; et en effet il trépassa le même jour. Mais peu de temps avant de mourir, il pria le P. Lopez qui l'assistait à ce dernier combat de faire le signe de la Croix vers un coin de la chambre qu'il lui montrait avec le doigt; puis s'étant tourné de l'autre côté, il se mit à crier : O Sainte

(1) Lib. IV Revelat., c. LV. — (2) Du Jarric., II part. Hist. Indicæ, lib. III, c. XIX.

Dame! ô Sainte Dame ! et au bout de quelque temps s'adressant au Père : J'ai vu, dit-il, tout à cette heure la Vierge Marie ma bonne Mère, qui était si belle et si glorieuse, que sa seule vue m'a rempli de joie et de consolation; et disant cela son âme s'envola du corps pour suivre la Reine du Ciel qui lui était venue au-devant.

Pierre Favier.

IX. L'histoire des Pères Chartreux nous fait foi que l'an mil trois cent et treize mourut un Religieux de ce saint Ordre très-dévot de la Mère de Dieu, nommé Pierre Favier, lequel, après avoir reçu les saints Sacrements, fut attaqué par l'ennemi commun et rudement combattu d'une tentation de désespoir (1). Ce maudit accusateur des frères, lequel épie singulièrement cette dernière heure, afin de nous faire trébucher, tenait un gros livre entre ses mains, dans lequel étaient écrits les péchés que ce pauvre Religieux avait commis pendant sa vie : sur quoi il le pressait si vivement, qu'il tenait à peu, ainsi qu'il lui était avis, qu'il ne perdit toute espérance. Lorsqu'il pensait être le plus bas, la Mère de douceur lui apparut, tenant son bien-aimé Fils entre ses mains, et lui dit: Pourquoi donc avez-vous si peu de courage et de confiance? Voici que je vous apporte un gage tant de votre salut que de mon affection en votre endroit, et veux bien que vous sachiez que, par les mérites de l'enfant que je tiens, tous vos péchés vous sont remis. Elle n'eût pas plutôt dit ce mot, que les malins esprits qui étaient là disparurent en un moment, et le cœur du serviteur de la Sainte Vierge demeura rempli d'une consolation indicible. A peu de temps de là, comme on chantait les Litanies qu'on a coutume de dire au point du trépas, et que l'on fut arrivé à ces mots : *Omnes sancti et sanctæ Dei, orate pro eo*, il dit : Tous vous autres saints et saintes que je vois, et qui êtes ici présents, priez pour moi; et disant cela il rendit sa bienheureuse âme.

Pierre Caralt.

X. Ce qui arriva à un Religieux de Saint-Dominique, nommé Pierre Caralt, n'est pas beaucoup éloigné de ce que je viens de raconter. Il avait une dévotion si particulière envers la Mère de Dieu, qu'à cette occasion il était honoré des plus grands. Et comme il l'avait très-fidèlement servie, aussi mérita-t-il de ressentir grandement les effets de sa favorable assistance. Car, pendant qu'il était malade,

(1) Petrus Sutor, de Vita Carthus.

Satan prit l'habit d'un Docteur en Théologie, et l'étant venu visiter, lui proposa une question sur le mystère de la très-sainte Trinité, et le conduisant d'argument à autre, lui embarrassa tellement l'esprit, qu'il s'en allait donner dans l'erreur. Comme il ne savait plus que répondre, il jeta les yeux sur une image de la Vierge qui était en la chambre, priant la Reine du Ciel de le tirer de ce détroit. Alors l'image se tourna devers lui, et le regarda si efficacement, que tout à coup il sentit que les nuages que Satan avait jetés dans son esprit étaient dissipés; il aperçut la fausseté des raisons qui auparavant lui semblaient si fortes, et répondit à l'ennemi si pertinemment, que ne pouvant souffrir l'éclat de la lumière qui avait été répandue dans son âme, il s'évanouit tout confus.

XI. En voici encore un (1) que j'ai choisi entre plusieurs qui se présentaient à moi sur ce propos. Adulphe était un jeune Seigneur qui avait quitté la Principauté d'Alsace pour embrasser la pauvreté de Jésus-Christ et l'âpreté de la Croix sous l'étendard de Saint-François. Comme il fut arrivé au passage de la mort, la Reine du Ciel, qu'il avait toujours uniquement aimée, le vint visiter avec une troupe innombrable de Bienheureux Esprits, et le voyant saisi de crainte à raison de ce dernier combat, elle lui dit seulement ce peu de paroles : Mon cher Adulphe, pourquoi crains-tu de mourir étant à moi comme tu es? Viens, viens en assurance; car mon Fils, que tu as servi fidèlement, te donnera la Couronne de gloire. Paroles qui remplirent son âme d'une si grande douceur, que dès lors aucune nuée de tristesse ne parut sur son visage; au contraire, ses yeux fondant en larmes de consolation, et son cœur en sentiments de reconnaissance, il changea avec un extrême contentement la demeure de ce monde avec une vie pleine de biens.

XII. Allez, allez hardiment, belles âmes, et ne craignez point de franchir le pas qui donne tant de frayeur aux autres; rendez-vous sans appréhension dans le sein de la Mère d'amour, qui vous recevra à bras ouverts et vous défendra contre tous vos ennemis. Pour vous, Mère et Vierge sans pair, que tous ceux qui vous connaissent vous bénissent pour tant de faveurs que vous faites à vos serviteurs, et que ceux qui ne vous connaissent pas encore apprennent d'ici à vous aimer et à se fier en vous.

(1) Ex Chron. S. Franc.

§ V. — *Comme la Sainte Vierge assiste les siens au jugement qui se fait après leur mort.*

«Entrez dans la pierre, cachez-vous dans le Seigneur (1). Tremblez à la vue de ses jugements; ayez une grande idée de sa Majesté souveraine. Entrez, dit saint Bernard, en Jésus-Christ comme dans la pierre; cachez-vous dans les ouvertures de ses plaies, et vous serez à couvert du jugement formidable, ayant un Dieu qui intercédera pour vous par la voix de son sang et par le mérite de sa mort. Nous serions heureux si nous pouvions dès cette vie prévenir le jugement de Dieu, et nous mettre dans une disposition continuelle de lui plaire (2). »

I. On a quelquefois vu deux Capitaines de grand courage et deux armées presque égales en force et en nombre de combattants, s'échauffer tellement parmi la fumée des canons et dans les nuages d'un champ poudreux, que rien n'a eu le pouvoir de les séparer que les seules ténèbres de la nuit. Et parfois est-il arrivé que ceux qui étaient restés de part et d'autre, se portant au matin sur la place pour voir à qui le champ serait demeuré, le combat aurait été renouvelé plus rude que devant, et qu'enfin la victoire auparavant douteuse se serait jetée à un parti. C'est ce qui advient à l'heure de la mort, où souvent la rencontre est si furieuse, qu'il est malaisé de dire qui a eu du pire et qui du meilleur. Néanmoins il faut de nécessité que la nuit de la mort survenant on quitte le champ de part et d'autre, sauf à voir le lendemain, c'est-à-dire au jour de l'éternité, à qui la victoire devra être adjugée. Partant l'on voit déjà, sans que je le dise, que le combat n'a pas pris fin avec la mort, mais seulement qu'il a été interrompu, et qu'il faut encore un coup venir à la charge pour vider tous les différends; c'est ce qui se fait au jugement de l'âme, où la bataille se termine en la présence et par l'autorité du Roi du Ciel. Alors le chamaillis recommence avec plus d'ardeur que devant, car à ce coup, il faut que l'un des deux le perde sans espérance de ressource. Ici le Prince de malice, armé de ruse et de force, poursuit la pauvre âme jusqu'à l'extrémité et fait son dernier effort pour l'abattre. Aussi est-ce la rencontre que plusieurs grands serviteurs de Dieu ont redoutée, et dont ils ont merveilleusement appréhendé l'issue. Qu'y avait-il de plus innocent que Job, qui néanmoins faisait pitié à ceux qui l'entendaient soupirer, et dire: Hé Dieu! que deviendrai-je, et que sera-ce de moi lorsque le Seigneur viendra pour me juger? Si

(1) Isai. II. X. — (2) La R. Mère de Blémur.

désiré-je néanmoins encore à ce coup rassurer le cœur des enfants de la Vierge, et leur donner sujet de prendre courage, avec les paroles que le Prophète Isaïe me commande de leur dire de la part de Dieu, qui portent en substance que tout va bien pour eux (1).

II. Oui que tout va bien, puisque la Sainte Vierge, qui les a reçus sous sa protection dès le commencement, a prévu cette dernière attaque et disposé toutes ses grâces pour les faire réussir à la persévérance finale. Oui que tout va bien, puisqu'elle les a couverts de toutes les armes nécessaires pour faire tête à l'ennemi. Oui que tout va bien, puisqu'il y a peu d'apparence que celle qui jusqu'ici leur a donné tant de démonstrations de son amitié, les doive quitter au dernier besoin. Oui que tout va bien, puisque la Mère du Juge souverain a les pièces de leur procès entre les mains, et qu'elle leur veut servir d'avocate. Oui que tout va bien, puisque le Juge, qui est son Fils et son Epoux, ne saurait lui refuser chose aucune. Fasse maintenant l'accusateur des frères le pire qu'il pourra; qu'il exhibe ses pièces, qu'il attire ses témoins, qu'il allègue la loi et la coutume, qu'il déploie toutes ses inventions, que gagnera-t-il contre la Reine Mère et la Reine régnante du Paradis? Qu'il tonne, qu'il tempête, qu'il jette le feu par la gorge, la Mère de miséricorde l'emportera avec un seul mot. Car sa parole est sans contredit, son témoignage sans soupçon, sa prière sans refus, son crédit sans bornes, son autorité sans réplique. Ses paroles sont des arrêts, ses prières des amiables contraintes, et ses volontés sont infailliblement suivies de l'exécution.

III. Il me souvient de ce qui est rapporté en la vie de Saint Annon (2), Archevêque de Cologne. Ce grand serviteur de Dieu étant allé à Rome l'an mil septante, il obtint de Sa Sainteté le bras de Saint Césaire, Martyr, qu'il emporta avec soi ainsi qu'un précieux trésor. Étant de retour à Cologne, il ordonna que cette sainte relique fût portée avec grande célébrité au lieu qu'il lui avait préparé; et pour contribuer de sa part ce qu'il pourrait à la solennité, il monta en chaire pour discourir des louanges du Saint. Parmi plusieurs autres choses remarquables, il rapporta qu'il s'était trouvé en la ville de Rome un certain nommé André, homme fort adonné à ses plaisirs, et à qui il ne semblait rester qu'une seule étincelle de dévotion envers Saint Césaire, qu'il honorait souvent, visitant son autel et allumant des cierges devant son corps. Le voilà surpris d'une mort presque soudaine, qui lui donna fort peu de loisir pour se reconnaître. Aussitôt mort, aussitôt appréhendé par les démons, qui avaient déjà dévoré cette proie par espérance. Le voilà traîné au tribunal de

(1) Cap. III. Dicite justo quoniam bene. — (2) Lib. I, c. XXXV apud Surium.

Dieu avec de grandes huées et avec une extrême confusion. Ses ennemis le chargent puissamment, et à peine trouve-t-il que répondre à leurs accusations. Cependant Saint Césaire, qui ne veut pas abandonner son client, se jette aux pieds de la Mère de miséricorde et implore son secours. Elle est incontinent gagnée; elle se présente à son fils, accompagnée des Bienheureux Apôtres, de Saint Césaire et d'une troupe de Saints Martyrs; elle parle avec tant d'efficace pour ce pauvre misérable, qu'il lui est accordé de retourner en vie et de faire pénitence, comme il fit après s'être levé de son cercueil à la minuit, et avoir raconté tout ce qui s'était passé pour son regard.

IV. Qu'on me dise maintenant ce qu'elle ferait pour ceux qui l'auraient aimée et honorée toute leur vie, si elle a tant fait pour un étranger? ainsi le puis-je appeler, puisqu'elle ne l'a secouru qu'à la seule requête d'un Saint; quelle pierre ne remuerait-elle pas? quelle invention ne trouverait-elle point pour les retirer des griffes des oiseaux carnassiers? En voici une preuve de fraîche mémoire en faveur de ses plus chers nourrissons. L'an quatre-vingt-six du siècle passé (1), il y avait au Collége des Allemands, à Rome, un jeune Chanoine de Trèves, nommé Henri d'Haiden, qui était instamment rappelé par les siens, et se disposait à son retour. Mais Dieu avait d'autres desseins sur lui et lui apprêtait un plus long voyage. Cependant une fièvre l'attaque et le trousse dans moins de huit jours. Il est averti du danger où il se trouve; il se confesse généralement, il fait divers vœux, spécialement à la Mère de Dieu, à Saint André, à Saint Apollinaire, Patron de l'Église des Allemands, et incontinent après il tombe dans un sommeil extatique, d'où étant quelque temps après réveillé, il fait appeler son Confesseur, et en présence de plusieurs, lui tient ce propos : Vrai Dieu, mon Père, qu'ai-je vu? Ce mot prononcé avec un accent plein de vigueur, il fit venir à tous les assistants le désir de savoir ce qui lui était arrivé. J'ai vu, dit-il, des choses qui ne se peuvent comprendre, et encore moins raconter; voici néanmoins ce que j'en puis dire : Au même temps que le sommeil extérieur a saisi mon corps, il m'a semblé que mon âme le quittait et qu'elle était conduite au jugement de Dieu. Là je me suis trouvé seul un bon espace de temps, et Dieu sait en quelle peine j'étais. Car les ennemis de mon salut ont commencé de m'accuser devant le Juge souverain, et m'ont reproché plusieurs fautes, qui paraissaient si énormes, que je n'attendais plus que l'heure que je fusse livré à leur pouvoir. Mais la Mère de Bonté, suivie de Saint André, de Saint Apollinaire et de plusieurs Saints Martyrs, est survenue

(1) Franciscus Bencius, in Annalibus, anno 1386.

à temps, et avec un visage courroucé, a demandé à ces lutins avec quelle assurance ils osaient attaquer celui qui avait été serviteur tant d'années en sa Congrégation; ce qui les a tellement étonnés, qu'ils ont incontinent fui qui çà, qui là; et par ce moyen, je me suis vu hors de danger. Il dit cela avec un visage serein, qui ne reçut nulle altération ni changement jusqu'à la mort, laquelle l'emporta quatre heures après qu'il eut fini ce discours.

François Morique.

V. En voici un autre plus ancien de deux cent nonante ans que celui que je viens de raconter. Un Religieux Lai de Saint-François, nommé Morique, qui avait fort saintement vécu, étant sur la fin de sa vie, commença de jeter des cris horribles et épouvantables, et de dire qu'il était damné. Les Religieux de la maison, étant accourus à ses cris, se mirent à lui donner courage et à lui représenter l'efficace du précieux sang du Sauveur et de l'intercession de sa Sainte Mère. Ces considérations lui ayant adouci l'esprit, il ne dit mot de quelque temps, mais il se prit à répéter par diverses fois, en chantant, le très-auguste nom de JÉSUS. Comme il eut cessé, ses frères, qui étaient autour de lui, lui demandèrent pourquoi il avait ainsi crié? J'ai été présenté, leur dit-il, au tribunal de Dieu pour être jugé; et bien que ma conscience ne me reprochât rien, néanmoins, sachant avec combien de rigueur nos vies sont examinées en ce dernier jugement, j'ai cru que je serais damné. Mais la Sainte Vierge, ma bonne Avocate, s'est présentée à moi, et m'a dit que pour la satisfaction de mes fautes, je prononçasse cent fois le très-sacré nom de JÉSUS. C'est ce que vous m'avez ouï chanter.

§ VI. — *Comme la Sainte Vierge soulage les siens au milieu des flammes du Purgatoire, et du soin qu'elle prend de leurs corps.*

I. Il ne nous reste plus que ce seul pas à franchir des cinq qui rendent redoutable la rencontre de la mort; mais il serait capable d'alarmer quiconque l'appréhenderait comme il faut. Je parle du feu qui dévore là-bas les pauvres âmes qui n'ont pas pleinement satisfait pour leurs péchés pendant qu'elles étaient unies à leurs corps. Feu si violent et si cuisant, que celui de cette vie lui étant comparé, semblerait de la rosée. Car si ce que les Saints Docteurs disent communément est véritable, qu'il ne diffère de celui qui brûle les misérables damnés, sinon pour le regard de la durée et de la résignation à la divine volonté, il faut conclure que toutes les peines que nous pouvons

ici souffrir ne sont que tourments en peinture au prix de ceux-là. Mais d'autant que mon intention est de consoler plutôt les serviteurs de la Mère de Dieu, que de les épouvanter par la représentation de ces peines, je les supplie de prendre courage, et de croire que leur bonne Mère ne cessera pas de les assister et soulager jusqu'à ce qu'elle les ait logés dans le ciel. J'aurais trop de choses à dire si je voulais décrire par le menu en combien de manières elle leur donne du rafraîchissement; ce sera assez d'en toucher quelques-unes.

II. En premier lieu, il arrive bien souvent qu'elle met si bon ordre à exercer les siens, tandis qu'ils sont en cette vie, à leur faire pratiquer les actes de satisfaction et des principales vertus, que par ce moyen ils sont admis sans aucun retardement à la jouissance de Dieu. Témoin Sainte Lidwine (1), Vierge accomplie en toutes vertus, de qui nous lisons qu'étant voisine de la mort et travaillée d'extrêmes douleurs par tout le corps, elle vit Notre-Seigneur au côté droit de son lit, la très-sainte Mère au côté gauche, et les Apôtres avec une grande quantité de Bienheureux Esprits tout à l'entour. Elle vit de plus sa chambre extraordinairement parée, et sur une table proprement agencée, un beau vase plein d'huile sacrée, avec une croix et un cierge allumé. Elle aperçut en outre que Notre-Seigneur, habillé en Prêtre, lui oignait le corps, comme l'on a coutume de faire au Sacrement de l'Extrême-Onction, sans proférer toutefois aucune parole. Cette cérémonie achevée, il prit le cierge, et sa très-sainte Mère avec lui, et ensemble ils le mirent entre les mains de Sainte Lidwine, laquelle supplia son Époux bien-aimé par les mérites de la très-sacrée Vierge de combler la fin de sa vie de tant de douleurs et d'affections, que son âme sortant du corps, s'en allât droit au ciel pour le louer et remercier, sans être arrêtée au Purgatoire; ce qui lui fut accordé, et elle eut assurance qu'à deux jours de là elle chanterait un doux *Alleluia* avec les autres Vierges au royaume de Dieu.

III. Je dis bien davantage, que non-seulement elle pourvoit qu'ils soient épurés de telle sorte qu'il ne leur reste rien à purger lorsqu'ils sortent de cette vie, mais que de plus elle donne ordre qu'ils en partent chargés d'une telle abondance de satisfactions qu'ils en aient pour en départir à d'autres. J'ai déjà parlé ci-dessus du dévot Henri de Calstus, Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, et de la grande familiarité qu'il avait avec la Bienheureuse Vierge. Un de ses amis intimes, qui n'ignorait pas la communication qu'il avait avec elle, lui ayant demandé confidemment, comme il était grièvement malade, s'il croyait entrer dans le ciel sans passer par le Purgatoire, il

(1) In Vita ejus a Joanne Brugnano, Ordinis Minorum, scripta, c. xi apud Surium, 4 novemb.

répondit avec assurance que la très-glorieuse Vierge se trouverait à son trépas et le conduirait dans le ciel. Il ajouta de plus qu'il savait très-bien qu'en passant il emmènerait avec soi plus de trois cents âmes de celles qui sont encore dans les flammes pour satisfaire à la divine justice.

IV. En troisième lieu elle donne un soulagement nonpareil aux siens, les visitant tandis qu'ils souffrent au milieu de ces feux, ou leur envoyant des Anges, qui de sa part leur portent la bonne nouvelle de leur délivrance, et les consolent en diverses autres manières. Ce qu'elle fit un jour connaître à la Bienheureuse Sainte Brigitte, lui disant (1): Je suis la Reine du ciel, la Mère de miséricorde, la joie des justes, l'adresse des pécheurs à Dieu; il n'y a nulle peine en Purgatoire, qui par mon moyen ne soit rendue plus douce et plus facile à supporter. Et ailleurs elle lui dit (2) : Je suis la Mère de ceux qui sont en Purgatoire, et il a plu à Dieu que, par mes prières, les peines qui sont dues à leurs péchés fussent à chaque heure mitigées et adoucies en quelque façon. Ces paroles me remettent en mémoire ce qui arriva au P. Jérôme Carvaillo, Religieux de notre Compagnie, de qui j'ai déjà parlé ci-devant. Il avait contracté une sainte amitié avec la Vierge Mère, qu'il aimait tendrement, et de qui réciproquement il était aimé, de sorte qu'elle ne dédaignait pas de se montrer visiblement, et de parler souvent à lui. Et bien qu'il fût très-humble et très-soigneux de cacher les faveurs qu'il en recevait, néanmoins Dieu permit un jour qu'il lui échappât pour le bien et pour la consolation de plusieurs, de confesser que la glorieuse Vierge le voyant triste et craintif pour l'appréhension des peines du Purgatoire, lui avait dit qu'elle était l'Avocate et la Mère des pécheurs, non-seulement en cette vie, mais encore en Purgatoire; ce qui l'avait indiciblement consolé.

V. Nous avons diverses preuves de cette vérité ès Révélations de Sainte Brigitte. Car en un endroit (3) le Sauveur accorde à sa très-sacrée Mère une triple miséricorde en faveur des âmes pour qui elle l'avait supplié, et un adoucissement de la triple peine qu'elles souffraient, en la vue, en l'ouïe et en l'attouchement. En outre, il lui promet que celles qui se trouveraient engagées dans les plus grandes rigueurs des tourments du Purgatoire, passeraient aux moyennes; qu'à celles du moyen étage il serait permis de monter au lieu des plus légères : et que celles à qui il ne resterait plus que bien peu à payer seraient tout à fait délivrées. En un autre lieu (4) la même Vierge, priant pour l'allégement des peines d'un Chevalier fort dévot et grand aumonier, qui lui avait été recommandé par la Bienheureuse

(1) Lib. VI Revelat., c. x. — (2) Lib. IV, c. CXXXVIII. — (3) Lib. I, c. V. — (4) Lib. VI, c. XIX.

Sainte Brigitte, son très-honoré fils lui fait grâce, pour l'amour d'elle, de l'une des trois peines qu'il souffrait en la vue, savoir est l'effroyable vision des Démons; de l'une des trois qu'il endurait de l'ouïe, c'est-à-dire de la confusion que lui causaient les reproches de sa vie passée, dont il était sans cesse tourmenté par les ennemis de son salut; et de l'une des trois qui le travaillaient en l'attouchement, qui était le froid des étangs glacés, où il était jeté pour acquitter ses froideurs au service de Dieu. Ailleurs elle prescrit ponctuellement à cette Sainte Veuve toutes les satisfactions qu'il faut que l'on fasse pour la délivrance de l'âme d'un certain Seigneur de qualité, pour qui elle a imploré la faveur. Bref, pour n'en pas entailler davantage, en un quatrième endroit, elle l'assura que l'âme d'un certain Prêtre solitaire, de qui la même Sainte Brigitte avait autrefois reçu quelque assistance spirituelle, serait au ciel avant que son corps fût en terre, et qu'à sa considération la peine de langueur qu'elle souffrait pour n'avoir que tiédement désiré de voir Dieu, lui serait notablement allégée.

VI. En quatrième lieu elle excite des personnes encore vivantes à les aider par le Saint Sacrifice de la Messe, par leurs prières et par les autres œuvres satisfactoires, ou véritablement leur permet de solliciter elles-mêmes leur délivrance. Le Pape Innocent troisième apparut après son décès à Sainte Lutgarde, ainsi qu'il est rapporté en la vie de cette Sainte Vierge, tout environné de feux et de flammes, lui faisant entendre que par la miséricorde de Dieu il avait échappé l'Enfer, mais non le Purgatoire; que néanmoins il avait obtenu par la faveur de Notre-Dame de venir implorer ses prières afin d'en être racheté.

VII. Finalement elle visite cette triste prison en qualité de Reine qui a autorité de son cher fils, et par grâce spéciale elle délivre à certains temps ceux que bon lui semble. Le dévot Denis Richel, Chartreux (1), récite un fait digne de mémoire de deux amis, dont l'un ayant payé le tribut à la nature environ la Fête de Toussaint, l'autre s'était tout à fait laissé emporter aux regrets et aux pleurs, sans avoir autrement soin de soulager son ami, qui lui apparut sur la fête de la Nativité, lui reprochant son peu de soin. Et à quoi bon tant de larmes? lui dit-il, ce n'est que de l'eau qui lave les yeux et dessèche le cerveau, et rien plus; le vent emporte toutes les plaintes que vous faites pendant que je suis grillé sans merci parmi ces brasiers ardents. Or, sachez qu'à la nuit de Noël la Sainte Vierge descend en Purgatoire, avec pouvoir de délivrer plusieurs âmes, à cause qu'en cette même nuit elle a enfanté celui qui les a toutes rachetées.

(1) Serm. II de Assumpt.

J'espérais être de ce nombre par le moyen de vos prières; mais j'ai été frustré de mon attente. Partant qu'il vous souvienne qu'elle en fait tout autant la nuit de la Résurrection, à l'imitation de son cher fils, qui en une pareille nuit délivra les anciens Pères des limbes. A ce sujet je vous prie de m'assister de vos soupirs et de verser des larmes de dévotion, qui seront bien mieux employées que celles de regret que vous répandez sans profit. Vous connaîtrez que vos suffrages auront eu leur effet, si je ne vous apparais pas davantage; ce qui, étant arrivé justement comme il avait dit, il le prit pour une marque certaine de la délivrance de son ami, qui avait été procurée par la Mère de Miséricorde.

VIII. Le Bienheureux Pierre Damien, en la dernière Épître du troisième livre, raconte que l'an mil septante-deux, une femme mourut à Rome, laquelle apparut la veille de l'Assomption à une autre qui était de ses amies, et que celle-ci lui ayant demandé en quel état elle se trouvait, elle répondit que jusqu'alors elle avait passé par de très-grièves peines; mais qu'en cette même nuit la très-sacrée Vierge avait prié pour elle et pour plusieurs autres, de manière qu'elle avait délivré du Purgatoire beaucoup plus d'âmes que pour lors il n'y en avait en toute la ville de Rome. Celle-ci faisant difficulté de croire ce que l'autre lui disait, elle ajouta que pour une preuve indubitable de la vérité de ses paroles elle mourrait au bout de l'an, au même jour qu'elle lui parlait. Ce qui advint de point en point, ainsi qu'elle l'avait prédit.

IX. J'aurais tort d'envier au dévot Lecteur la reconnaissance d'une chose bien remarquable qui arriva l'an treize cent, lors du grand Jubilé qui fut accordé par le Pape Bonifface huitième (1). Il y avait un Clerc, fort dévot à la glorieuse Vierge, à qui elle apparut tenant son fils entre ses bras. Celui-ci s'étant au même instant jeté par terre pour l'adorer, elle lui dit : Dieu a fait miséricorde à tous. Le Clerc lui ayant demandé s'il avait part à cette grande miséricorde, ainsi que les vivants et les trépassés. Et comme pour la seconde fois il lui eut fait la même demande, elle ajouta : Il a fait miséricorde aux vivants et aux trépassés, et à vous aussi. Les Historiens ont remarqué que la vérité de cette parole fut confirmée par un nombre de possédés, lesquels en divers endroits furent contraints de publier la miséricorde de Dieu et de dire unanimement qu'en cette année-là toutes les âmes qui étaient en Purgatoire avaient été délivrées. Et il y a grande apparence que celle qui en porta la nouvelle en terre, en avait été dans le ciel la principale médiatrice.

(1) Jacob. Card., lib. de Jubilæo.

X. Entrons jusque dans les tombeaux, et disons que l'inestimable douceur de la Mère d'amour passe jusqu'à prendre un soin très-particulier des corps de ses fidèles serviteurs après leur trépas. Vérité que je me contente d'avoir confirmée par un trait qui est tiré du second livre des Révélations de Sainte Brigitte (1), lequel j'ai rapporté ailleurs (2) parlant du bienheureux Brinoux Vaston, Évêque de Scare en Suède.

XI. Voilà un petit échantillon des Grandeurs de Bonté de la Mère de Dieu, et du bonheur de ceux qu'elle chérit d'une affection particulière. Que si une représentation grossière de ces passe-droits est capable de nous faire concevoir quelque chose de grand, que sera-ce de contempler les enfants de la Reine du Ciel autour de leur bonne Mère, avec les richesses de grâce et de gloire qu'ils auront acquises par son entremise? que sera-ce d'avoir part à cet inestimable bonheur? Oh! que l'on doit désirer l'heureux partage de ceux dont les âmes, pour parler avec l'Écriture, sont conservées au petit faisceau des vivants, sous la faveur spéciale de la Mère de Bonté! Puissé-je être des leurs, vivant et mourant, et encore par delà la mort au règne de l'éternité.

CHAPITRE XIV.

Des obligations que nous avons pour tous ces titres d'aimer, d'honorer et de servir la Mère de Dieu.

Je ne reconnais chose aucune qui donne plus d'avantage aux grandeurs de ce monde, que le moyen qu'elles fournissent à ceux qui les possèdent d'obliger tout plein de personnes. Mais les grandeurs de là-haut, outre qu'elles sont seules vraies et dignes d'être recherchées, elles ont ce point en perfection de faire naître aux amis de Dieu infinies occasions de nous faire du bien; d'où naissent en nous des redevances qui ne se pourront jamais éteindre. Or, comme au-dessous de Dieu il n'y a rien de pareil en grandeur à la Sainte Vierge, aussi ne se trouve-t-il point de fief semblable au sien. Ce qui me fait résoudre à conclure le discours de ses Grandeurs par un petit recueil des droits Seigneuriaux et des obligations que nous contractons à leur sujet.

(1) Cap. xxx. — (2) Sup. c. vii, § 9.

§ I. — *Des obligations que nous avons de l'aimer.*

I. Quel jugement pourrait-on faire, je vous prie, de ceux qui après tant d'obligations n'aimeraient pas la Mère de Dieu, ou ne l'aimeraient que faiblement? Que les autres croient ce qu'ils voudront; quant à moi je dis, ou qu'ils n'ont point de cœur, ou celui qu'ils ont n'est pas un cœur humain, mais un morceau du mont Caucase, ou de quelque autre rocher insensible; car s'il était humain, il se laisserait attirer par les cordes de la charité et des inestimables bienfaits de la Mère d'amour. Je dis qu'ils sont sans naturel; car s'ils en avaient tant soit peu, ils le feraient paraître par des ressentiments sortables à la bonté du cœur maternel, qui oblige tous ceux qui se veulent laisser obliger. Je dis qu'ils n'ont point d'âme raisonnable, puisqu'ils s'égarent si démesurément de toute raison, étant très-vrai que de tous les titres que jusqu'ici j'ai mis en avant, il n'y en a pas un qui ne soit capable d'allumer un brasier d'amour. Car ce point seul, qu'elle soit le principe du bonheur éternel des siens, est-il pas suffisant pour la faire aimer d'un amour éternel? Ensuite qu'elle témoigne en mille manières, et par autant de preuves, qu'elle est la Mère du bel amour, est-ce pas un motif très-pressant pour lui porter une affection plus cordiale qu'à toutes les mères du monde? Quoi! sa faveur est-elle si peu de chose qu'une vile créature la doive mépriser, ou qu'elle pense la pouvoir mériter avec des sentiments ordinaires et communs? Que dirai-je de l'admirable soin qu'elle a des siens, sinon que quand ils fondraient tous les jours en larmes et en mouvements de tendresse, ils ne sauraient égaler le moindre trait de ses douceurs? Ses libéralités surpassent incomparablement toutes leurs reconnaissances, et les reconnaissances qu'elle rend à leurs menus services excèdent sans mesure tout ce qu'elle reçoit, et les engagent toujours de nouveau à l'aimer. Ses miséricordes sont sans bornes, et ils la voudraient aimer par mesure! Je veux qu'ils n'aient jamais reçu d'elle qu'un seul bienfait corporel de ceux que j'ai fait voir qu'elle confère à pleines mains; s'ils l'avaient reçu de quelque personne mortelle, ne se confesseraient-ils pas immortellement obligés? Enfin, s'ils estiment comme il faut ses saintes instructions, la consolation qu'elle donne aux désolés, l'asile qu'elle prépare aux pécheurs, et les bons offices qu'elle rend à l'heure de la mort, se persuaderont-ils d'avoir beaucoup fait lorsqu'ils l'auront aimée de toute l'étendue de leurs forces? Je dis qu'ils ne s'aiment pas eux-mêmes; car autrement il ne se pourrait faire qu'ils ne chérissent tendrement celle de qui ils reçoivent sans cesse tant de faveurs. Je dis qu'ils sont

indignes de toutes grâces, puisque leur méconnaissance fait justement tarir la source d'où elles découlent. Enfin je dis et maintiens qu'ils sont très-dignes d'être frappés du carreau de l'anathème que l'Apôtre Saint Paul lance (1) contre ceux qui n'aiment pas le Seigneur JÉSUS. Car c'est folie de croire que manquant d'affection pour la Mère, ils en puissent avoir pour le Fils.

II. Mais quoi! pendant que je m'échauffe indiscrètement contre des ingrats, je ne prends pas garde ni à qui, ni de qui je parle. Je ne fais pas réflexion que tous les discours précédents ont été faits en faveur des enfants de la Mère de Dieu, qu'elle a conçus dans son sein, nourris de son lait, élevés par sa charité et comblés d'infinies faveurs. Je ne vois pas qu'il est ici question de ceux qu'elle a prévenus de ses bénédictions de douceur, qu'elle a acquis par amour, et qui se sont donnés à elle par les mêmes principes d'amour. Je ne considère pas que si bien l'amour que la Reine du Ciel leur a porté, a donné le commencement à leur bonheur, celui qu'ils lui ont réciproquement témoigné les a conduits dans les avancements signalés qu'ils ont faits. Car s'ils eussent manqué de retour, elle eût aussitôt arrêté le cours impétueux de ses grâces, et jamais ils ne fussent parvenus où ils sont enfin arrivés. Mais comme la faveur de la Sainte Vierge les a faits ce qu'ils sont, aussi ont-ils tâché de cultiver cette faveur et de s'en rendre tous les jours plus dignes par de vrais sentiments de reconnaissance, qui ont attiré sur eux de nouvelles grâces; de sorte que ne se considérant point autrement que comme créatures faites de la main et par la bonne volonté de la Princesse du Ciel, et ne voyant en eux ni autour d'eux que les bienfaits obtenus par son entremise, il faut de nécessité qu'ils l'aiment; et toujours de nouveaux dons causent de nouveaux ressentiments d'amour, et rien du tout ne se fait et ne se donne sans amour. Bref, cet agréable combat d'amour les conduit à ce point, que jaçoit qu'ils se sentent infiniment obligés à l'aimer par tant de biens qu'ils ont reçus d'elle, ce néanmoins ils la veulent principalement aimer pour l'amour d'elle-même, et pour ce que d'ailleurs elle mérite d'être aimée quand bien tous leurs intérêts cesseraient : ils en sont venus là qu'ils ne voudraient plus avoir de cœur s'ils étaient une fois condamnés à ne la pas aimer ou à ne l'aimer qu'à demi, et l'affection qu'ils ont pour elle leur est si sensible, qu'il leur est entièrement avis que sans elle il leur serait impossible de vivre. Aussi ne croient-ils pas qu'il y ait contentement au monde semblable à celui qu'ils ressentent à l'aimer, à l'entretenir, à parler d'elle et à lui rendre quelque service.

(1) I. Cor. XVI.

Par où je connais que je suis bien loin de mon compte ; puisqu'ils n'ont que faire de mes exhortations, tant s'en faut que mes invectives s'adressent à eux. Au contraire, il nous faut admirer l'inestimable bonheur dont ils jouissent, et à leur exemple aimer tant que nous pourrons celle qu'ils chérissent de tout leur cœur. C'est ce que je fais d'autant plus volontiers que plus je sens d'inclination à honorer tous ceux qui l'aiment. Bien vous soit, dévots nourrissons de la Mère d'amour, de ces rares sentiments d'affection que vous avez pour elle; bien vous soit de tous les fruits que vous avez cueillis de cette faveur; bien vous soit de l'incomparable soin que vous avez apporté à la cultiver ; bien vous soit de toutes les joies que votre cœur a ressenties parmi ces doux entretiens; bien vous soit des fermes espérances, voire des assurances que vous avez de plus grands biens. Puissiez-vous toujours aller croissant jusqu'à la perfection de l'amour qu'elle désire de vous; et puissions-nous quand et quand être attirés par l'odeur de vos parfums à l'aimer avec vous en cette vie qui finit et en celle qui ne finit jamais.

§ II. — *Des obligations que nous avons de l'honorer.*

I. Au seul Roi des siècles, immortel et invisible, honneur et gloire ès siècles des siècles, dit le grand Apôtre Saint Paul (1). A vrai dire c'est à lui seul que toute gloire et tout honneur appartiennent. D'où il s'ensuit que le vrai honneur n'est autre chose qu'un rejaillissement de la face glorieuse de Dieu d'où procède tout l'honneur du monde. De manière que tout ainsi que du Soleil visible et matériel procèdent tous les rayons de lumière, de même de cette divine Majesté, ni plus ni moins que d'un Soleil invisible et intellectuel, sortent tous les rayons de gloire. Ce qui fait que chaque créature est plus ou moins digne d'honneur à mesure que les rayons de la glorieuse face de Dieu tombent plus ou moins sur elle, et qu'elle les reçoit plus ou moins. Ainsi les Rois et les Princes sont dignes d'honneur pour autant qu'ils reçoivent sur eux le rayon de la puissance de Dieu ; les Juges et les Magistrats à cause qu'ils sont éclairés de sa justice; les Sages pour la participation de sa sagesse; les vertueux pour l'éclat des vertus divines qui se répand sur leur visage; les vieillards pour leur ancienneté, laquelle tient quelque chose de l'éternité de Dieu; les pères et les mères pour le rapport qu'ils ont à la bonté de Dieu, qui est le premier principe de toute communication. D'où il s'ensuit derechef qu'à mesure que la créature s'avoisine davantage de ce

(1) I. Thimoth. I.

divin Soleil de gloire, elle a aussi meilleure part à la gloire qui en procède.

II. Ce que je dis principalement en faveur de la Reine du Ciel, notre digne Mère, laquelle méritoirement, comme dit le dévot Saint Bernard (1), est environnée du Soleil, pour autant qu'elle a pénétré plus avant qu'il ne se peut croire les très-profonds abîmes de la grandeur de Dieu, de sorte qu'elle a été comme absorbée dans cette lumière inaccessible autant qu'une créature le peut être au-dessous de l'union personnelle. Qui pourrait expliquer comme par suite de cet avoisinement elle a été pénétrée de toutes parts des rayons d'honneur qui émanent du Père de lumière ? Je ne prétends pas entrer de nouveau dans la considération de ses Grandeurs d'Excellence et de Pouvoir, il suffit que ci-dessus à deux diverses occasions (2), par un discours raccourci, j'aie fait voir les obligations extrêmes que nous avons de l'honorer à leur sujet. Il ne s'agit ici que de ses Grandeurs de Bonté, qui nous présentent des motifs sans nombre pour lui rendre tout l'honneur dont nous sommes capables, puisqu'il n'y a rien qu'une telle Mère ne mérite. Je veux que ses chers enfants s'étudient à rechercher toutes les manières imaginables de l'honorer, qu'ils s'emploient sans cesse à les pratiquer, qu'ils trouvent tous les jours de nouvelles inventions pour faire paraître le respect qu'ils lui portent, qu'ils n'appréhendent pas l'excès pour tout cela, tant qu'ils demeureront au-dessous du culte qui est dû à Dieu seul, d'autant qu'ils seront toujours redevables, et jamais ne sera qu'ils ne se trouvent reliquataires à sa bonté.

III. Car si l'honneur que nous devons aux mères de nos corps pour nous avoir portés dans leurs flancs, et pour avoir eu pitié de notre bas âge, est tel qu'il nous reste toujours quelque chose à payer, pour soigneux que nous puissions être de leur rendre toute sorte de devoirs, quel respect ne méritera la Mère de nos esprits? Celles-là bien souvent sont causes de notre malheur, celle-ci est le principe de notre bonheur et de notre bonheur éternel; celles-là sont des mères follement passionnées, celle-ci est la mère du bel amour; celles-là quelquefois par leur mauvaise conduite décréditent leurs enfants, celle-ci est la faveur des siens; celles-là parfois s'en mettent fort peu en peine, ou si elles le font, c'est d'une façon si molle qu'il leur serait plus expédient qu'elles ne s'en mêlassent nullement, celle-ci est une merveille de soin, mais d'un soin qui ne vise qu'à les faire tous grands devant Dieu; celles-là quelquefois sont si dénaturées, qu'elles ôtent à leurs enfants ce qui leur appartient, celle-ci ne pense

(1) Serm. *Signum magnum.* — (2) Tract. I, c. IV, § 2, et Tract. II, c. IV, § 2.

qu'à enrichir ceux que Dieu lui a donnés, et à leur acquérir les vrais biens qui ne périssent jamais; il s'en trouve parmi celles-là de si déraisonnables qu'il n'y a nul moyen de les contenter, celle-ci s'oblige des moindres services qu'on lui rend, et les reconnait toujours au centuple; celles-là se changent quelquefois en tigresses et en lionnes, celle-ci est toujours la Mère de douceur et de miséricorde; celles-là ont besoin elles-mêmes d'être secourues et assistées, celle-ci est la défense et le secours des siens; celles-là ne sont que trop souvent des miroirs de légèreté et de vanité, celle-ci est la maitresse très-accomplie de toutes les vertus; celles-là quittent les leurs à la mort, ou maintes fois ont plus besoin de leur santé corporelle que de leur salut éternel, celle-ci protége les siens en ce passage, et ne les abandonne point jusqu'à ce qu'elle les ait logés dans le ciel.

IV. Fasse l'esprit humain ce qu'il pourra pour concevoir un honneur qui égale de si rares mérites; il faut, veuillent-ils ou non, plier sous le faix de ces redevances. Mais il le faut faire de si bonne grâce que cette impuissance rende hommage à la Mère de Dieu et qu'elle serve d'une confession authentique que la Grandeur de sa Bonté surpasse sans mesure tout l'honneur qu'elle peut attendre de nous. Il est vrai, et nous l'avouons, Reine des Grandeurs! et pour ce prions-nous très-humblement les Bienheureux Esprits de vouloir suppléer à notre défaut, voire celui même qui seul vous peut honorer selon vos mérites, et à qui seul est dû honneur et gloire ès siècles des siècles.

§ III. — *Des obligations que nous avons de la servir.*

I. Le seul titre de Mère d'Amour en fournirait un monde à qui serait capable de les comprendre. Le mot de Mère en tire de très-grandes après soi, et nous oblige de lui rendre tous les services possibles par droit de nature et de grâce; mais celui d'amour nous y contraint par une douce violence. Car il est bien vrai que l'amour ne se peut reconnaître que par amour; mais d'ailleurs c'est chose assurée que là où il se trouve, il n'y a rien qu'il ne mette en besogne pour le service de ce qu'il chérit. Les yeux, les oreilles, les mains et les pieds suivent le mouvement du cœur, et il n'y a service au monde qui se fasse ni si bien, ni si allègrement que celui qui se rend par amour; voire il n'y a rien de plus honorable que ce mot de service, lorsqu'il part du principe d'amour. Mais à qui consacrer le nôtre, et à qui vouer nos services avec plus de droit qu'à la Mère d'Amour? Vrai Dieu, quelle Mère et de quel amour! Une mère qui passe avec un excès infini, pour ainsi dire, la douceur de toutes les mères du monde;

un amour qui, par-dessus tous les autres, participe de l'amour essentiel et divin. Et où trouverait-on des services qui y puissent arriver? Les Chérubins et les Séraphins, qui ne lui ont pas l'obligation que nous avons, se voudraient consumer à la servir pour la seule considération de l'indicible affection qu'elle porte aux hommes, et s'ils pouvaient avoir du mécontentement, il proviendrait de ce qu'il leur est impossible d'atteindre à ce qu'ils désireraient faire pour son service; quel ressentiment devraient donc avoir ceux sur qui jour et nuit tombe la douce pluie de ses cordiales faveurs?

II. Faute d'y penser souvent, on laisse éteindre ce feu qui devrait toujours brûler dans les âmes, et d'un cœur morfondu ne peuvent sortir que des services lâches et languissants. Mais les vrais enfants de la Mère de Bonté ont toujours leurs yeux sur les mains de leur bonne Mère pour faire ses commandements et pour lui rendre tous les services dont ils se peuvent aviser. Aussi font-ils des avancements admirables par ce moyen; car à proportion de leurs services, l'amour qu'elle leur porte prend accroissement, et à mesure de l'amour se redoublent toujours les bienfaits. De sorte que l'affection de la Mère d'amour étant suivie de leurs continuels services, ceux-ci sont payés d'une recrue d'amour; et cette recharge d'amour est derechef reconnue par d'autres services, et ainsi consécutivement de main en main, il se fait une chaîne entrelacée d'amour et de services, qui est comme le collier de l'Ordre dédié à l'honneur de la Mère d'amour. O amour! ô services! ô collier! ô Ordre! ô amour, que tu es pur et chaste, et digne d'être recherché avec toutes les inventions possibles! ô services, que vous êtes précieux devant la face de Dieu et de la Mère d'amour, qui vous conserve très-soigneusement pour vous récompenser d'une gloire éternelle! ô collier plein d'honneur, qui relevez une chétive créature par-dessus toutes les grandeurs de la terre! ô Ordre, qui peuplez les Ordres bienheureux de la Jérusalem triomphante! ô Amour, viens posséder mon cœur! ô services, emparez-vous de toutes les puissances de mon corps et de mon âme! ô collier, ne dédaignez pas de reposer sur ma poitrine! ô Ordre, reçois mon nom sans avoir égard à mes démérites, puisqu'il m'est impossible de vivre sans servir la Mère d'Amour!

LA PRATIQUE

DES RECONNAISSANCES

DUES A LA MÈRE DE DIEU

POUR TOUTES LES GRANDEURS SUSDITES

D'EXCELLENCE, DE POUVOIR ET DE BONTÉ

QUATRIÈME TRAITÉ.

Si ce que Saint Jean Damascène (1) et Saint André de Jérusalem (2) enseignent, voire ce que l'Église Catholique publie est véritable, c'est-à-dire que la Bienheureuse Vierge fut jadis figurée par la mystérieuse Échelle de Jacob, il me semble que j'aurais juste sujet de dire que par ce beau crayon le Saint-Esprit voulut faire entendre que comme les Anges viennent incessamment à nous, les mains pleines des grâces du Ciel, qui ont été accordées à la Sainte Vierge en notre faveur, de même ils doivent retourner chargés de nos reconnaissances, et des sentiments que nous avons de tant de biens que nous recevons par son entremise. Considération qui m'a fait adjoindre aux discours qui ont été faits jusqu'ici des Grandeurs de la Mère de Dieu, ce dernier traité, qui comprend les reconnaissances que nous lui devons pour tout ce qu'elle nous est, et que nous lui sommes, tant en général qu'en particulier. Dessein pour lequel j'ose bien me promettre autant de secours et d'assistance de sa part, que j'ai expérimenté par le passé de bienveillance et de douceur.

(1) Orat. de Nativit. B. Virg. — (2) Orat. 1 de Dormit. B. Virg.

DISCOURS FONDAMENTAL

DU QUATRIÈME TRAITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Que nous sommes conviés par divers titres d'user de Reconnaissances envers la Mère de Dieu.

L'honnêteté de la Reconnaissance. — Premier titre.

I. Nous y sommes conviés en premier lieu par l'honnêteté de la Reconnaissance. Car j'avoue franchement que je ne comprends pas la subtilité de la repartie d'un certain Furnius, nonobstant que quelques-uns lui aient voulu donner place parmi les traits d'esprit de l'antiquité. Ce bonhomme crut avoir fait un gentil compliment à César, qui l'avait obligé en une affaire d'importance, quand il se plaignait à lui de quoi il lui avait imposé la nécessité de vivre et de mourir ingrat. Les autres en jugeront comme il leur plaira; pour moi, il me semble que la rencontre fut merveilleusement froide, n'y ayant rien qui nous puisse attacher le blâme d'ingratitude, que notre mauvaise volonté. Quiconque ne veut pas être ingrat n'en saurait encourir le reproche; et maintenir le contraire, c'est tout à fait ignorer la propriété de ce vice. Car celui-là seul mérite d'être appelé ingrat, dit le grand Philosophe moral (1), qui nie avoir été obligé lorsque de fait il l'a été, qui déguise ou dissimule le bienfait, qui n'a nul soin de s'en revancher quand il le peut, et plus que tous, celui qui met en oubli le bien qu'il a reçu. De sorte que quiconque s'efforce d'en conserver la mémoire, et qui est prêt de donner des preuves du sentiment qu'il en a ès occasions, quand bien il serait accablé de bienfaits, il ne peut être tenu pour ingrat, vu nommément que ce mot est l'un des plus odieux que l'on puisse prononcer parmi les hommes. Car je veux bien, dit le même Sage (2), que ce soit une chose sale d'être tenu pour homicide, pour larron et pour adultère; néanmoins, c'est chose encore plus vilaine d'avoir la réputation d'être ingrat, si ce n'est qu'on dise qu'il n'est pas possible d'être entaché de ces crimes-là sans être auparavant noirci de celui-ci. Ce vice,

(1) Senec., lib. III de Benefic., c. I. — (2) Lib. I de Benefic., c. X.

dit Saint Anselme (1), est la racine de tout notre mal spirituel; il n'y a rien au monde de plus inique, dit Saint Ambroise (2); vous ne sauriez trouver nulle sorte de mal qui ne s'y rencontre, dit l'Orateur Romain (3). Mais au reste être méconnaissant et demeurer obligé, sont deux choses autant différentes que la terre et le ciel. Il peut arriver, voire il arrive tous les jours, que quelqu'un soit tellement redevable à un autre qu'il lui soit impossible d'acquitter les obligations qu'il lui a, si est-ce que jamais il ne sera ingrat, sinon lorsqu'il deviendra dénaturé et qu'il laissera écouler de son esprit la souvenance des biens reçus, et de sa volonté l'affection de les reconnaître. Il est hors de notre pouvoir de rendre à nos parents ce que nous leur devons, et beaucoup plus d'égaler avec nos services les bienfaits de sa divine Majesté : j'en dis tout autant par proportion de ceux de la Reine du Ciel, mais pourtant ne sera ingrat envers elle qui ne voudra. Elle ne regarde sinon le cœur ; elle se contente de l'estime que nous faisons de ses faveurs et de quelque petit devoir que nous employons à les reconnaître. D'où je conclus que ceux-là se rendent criminellement coupables, qui pouvant à si peu de frais lui donner de la satisfaction, n'ont nul sentiment de douceur pour de si grandes obligations. Esprits tout à fait indignes de voir la lumière et beaucoup plus de sentir les douces influences du cœur obligeant de la Mère de Dieu. Arrière de ses chers nourrissons un vice si infâme! arrière des sentiments si peu sortables à leur condition ! arrière une si grande bassesse d'esprit! au contraire que la reconnaissance se loge dans les cœurs, et y produise des fruits dignes d'être admirés des hommes, d'être présentés par les Anges, d'être agréés de la Reine du Ciel et d'être regardés d'un œil de complaisance de celui à qui finalement tout bien et toute reconnaissance aboutit.

Les mérites de la Sainte Vierge. — Deuxième titre.

II. En second lieu, nous y sommes attirés par la douce odeur de ses Grandeurs, qui distillent sur nous un si grand nombre de bienfaits. Quelqu'un a dit bien à propos qu'il appartient aux Grâces, filles du ciel, de cueillir la belle moisson des bienfaits divins, et que le seul sentiment cordial que nous en avons peut suppléer à l'impuissance de les acquitter. Le Temple que les anciens bâtirent jadis à Jupiter en la ville de Cyzico, au détroit de Gallipolis, brillait de toutes parts de pierres précieuses, mais elles étaient si artistement posées et arrangées, qu'il n'y en avait nulle qui ne jetât quelque éclat sur la

(1) Soliloquium, c. XVIII. — (2) Præfat. in Psal. XXXV. — (3) Ad Attic., lib. VIII.

statue du Dieu qui était adoré. Par où ils voulaient donner à entendre que les bienfaits du Ciel sont comme perdus, s'ils manquent de retour au principe d'où ils procèdent, et qu'en vain Dieu nous enrichit de ses dons s'il n'en reçoit quelque tribut de gloire. Les navires qui viennent des terres étrangères, chargés de précieuses marchandises, sont arrêtés aux lieux de péage, et les âmes qui ont enlevé les plus belles grâces de Dieu, sont aussi les plus obligées à payer fidèlement les droits du Ciel. Je confesse que quand nous nous mettrions en pièces, et que toutes les puissances de nos âmes seraient distillées pour en tirer un suc de reconnaissance, elles ne sauraient arriver au moindre trait de douceur qui sort du cœur amoureux de la Mère de Grâce. Mais quoi ! faut-il perdre courage pour autant que nous ne pouvons pas faire tout ce que nous voudrions ? Est-il question de tout quitter à cause que nos sentiments ne monteront jamais si haut que ses bienfaits ? Au contraire, ce nous doit être un singulier contentement qu'elle soit incomparablement relevée par-dessus nos forces, et que nous soyons bien éloignés d'arriver à la grandeur de ses mérites. Il est question de lui faire hommage autant et plus de ce que nous ne pouvons pas, que de ce que nous pouvons; car ici la volonté est reçue pour le fait, et autant est prisé ce qu'elle désirerait offrir, que ce qu'elle présente par effet.

La prétention de la Sainte Vierge. — Troisième titre.

III. En troisième lieu, nous y sommes obligés par les justes prétentions de la même Vierge, qui ne nous a choisis pour ses enfants bien-aimés qu'à la charge d'user de quelque correspondance d'affection en son endroit. De sorte que tout ainsi que Dieu pactifia jadis avec Salomon en ces termes : Il me reconnaîtra pour père, et je le traiterai comme fils; de même elle contracte avec nous de nous être toujours très-bonne, très-aimable et très-fidèle Mère, à condition que nous nous comporterons envers elle en vrais enfants; c'est-à-dire que nous ne nous contenterons pas de recevoir d'elle des faveurs à pleines mains, mais que nous userons de revanche et ferons remonter l'amour à sa source autant que nous en serons capables. Car un enfant dépourvu de ce sentiment n'est pas un enfant, mais une statue mouvante ou quelque rocher animé; que s'il est enfant, il ne peut être légitime; ou s'il passe pour tel, il ne doit attendre autre chose sinon d'être débouté de toutes les espérances des vrais enfants d'adoption. Plutôt mourir que de tomber dans un si extrême malheur et de porter à fausses enseignes l'honorable titre d'enfants de la Mère de Dieu. Qu'elle détourne par sa bonté ce désastre de dessus nos têtes,

et que parmi une infinité d'autres obligations nous lui ayons encore celle-ci, d'estimer autant qu'elle désire les biens qui nous viennent de sa main.

Les fruits de la reconnaissance. — Quatrième titre.

IV. En dernier lieu, nous y sommes forcés par l'affection que nous portons à nous-mêmes, puisque l'unique moyen de subsister en ses bonnes grâces et d'obtenir la continuation et l'accroissement de ses faveurs, c'est de témoigner que celles que nous avons reçues ont jeté de profondes racines dans notre souvenir. Saint Jérôme assure avoir remarqué parmi les traditions Hébraïques que la grande maladie dont le Roi Ézéchias pensa mourir, fut un juste châtiment de son ingratitude, d'autant qu'après une victoire semblable à celle qu'il remporta sur les Assyriens, où le Ciel prit visiblement son parti, il ne se mit nullement en devoir de chanter les louanges de Dieu, comme jadis firent Moïse après avoir vu Pharaon submergé dans les eaux de la mer Rouge; Débora après la défaite du capitaine Sisara, et Anne, femme d'Elcana, après avoir reçu de Dieu le petit Samuel, fruit de prières et de bénédiction. Le Sage dit un beau mot à ce propos (1), savoir est que l'attente de l'ingrat et l'espérance qu'il a conçue en son esprit de quelque nouvelle faveur, sera réduite à néant par son ingratitude, ni plus ni moins que la glace se fond aux rayons du Soleil, et qu'elle s'écoulera comme l'eau qui tombe seulement à fleur de terre sans la pénétrer plus avant. Saint Bernard nous avise (2) que la méconnaissance est l'ennemie mortelle de l'âme et de ses avancements; qu'elle est l'anéantissement des mérites, la ruine des vertus, le retranchement des bienfaits, le vent qui sèche la fontaine de bonté, qui résout la rosée de la miséricorde et arrête le coulant des grâces du Ciel. Au contraire, dit Saint Jean Chrysostome (3), la reconnaissance est un trésor d'un prix inestimable et un bien qu'on ne saurait épuiser. Cause pourquoi le grand Saint Basile (4) pèse très-sagement ces paroles du Psaume cent-quinzième : Quelle revanche prendrai-je de tous les biens que mon Dieu m'a rendus? Car il dit que nos reconnaissances obligent Dieu à nous faire de nouveaux biens, et que jaçoit qu'il ne reçoive de nous que ce qui lui est dû pour l'intérêt de ses bienfaits, néanmoins il est si bon en notre endroit qu'il le met en fond et le fait passer en capital, afin qu'il n'y ait nul bon mouvement de notre cœur qui ne fasse profit avec lui. Ce qui doit être encore entendu de la Reine du Ciel, à la

(1) Sap. XVI. — (2) Serm. LII in Cant. — (3) Homil. I ad pop. Antioch. — (4) Homil. V in Martyrem Julittam.

même proportion qu'elle participe à la bonté et à la débonnaireté de Dieu. D'où s'ensuit qu'autant que nous nous aimons nous-mêmes et que nous affectionnons notre profit, autant devons-nous mettre d'étude à multiplier le talent des grâces du ciel en cette sainte et divine banque. La Reine Mère qui a les clefs des trésors de l'épargne de son fils, nous y convie, le bien de nos affaires nous presse, Dieu y consent, et s'il y a de la conscience, ce n'est sinon à laisser échapper de si belles occasions de profiter; qu'y peut-il avoir qui arrête nos affections et engourdisse nos désirs?

V. Puis donc que par toute sorte de saintes considérations nous sommes engagés aux devoirs de reconnaissance envers la Mère de Dieu, il me semble que je n'ai rien désormais qui me retienne, et que je puis librement passer outre à la recherche des moyens qui nous mettront dans la pratique de cette royale vertu.

CHAPITRE II.

De la haute estime, première Reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu.

Je commence les Reconnaissances dues à la Reine du Ciel par la haute estime que nous devons faire d'elle, comme par la règle et par la mesure des autres. Car tout ainsi que la reconnaissance est ce qui donne le branle aux mouvements de notre âme, de même de l'estime que nous faisons de chaque chose dépend l'affection que nous lui portons. Il n'y a point de peine à aimer et à honorer ce que nous prisons grandement; au contraire, souvent nous avons plus besoin de bride que d'éperon; mais, nous porter avec ardeur à ce dont nous faisons fort peu de cas, c'est chose qui en certaine manière surpasse les forces de l'esprit de l'homme. Occasion pourquoi notre Dieu, désireux d'attirer nos cœurs et nos affections à soi par les chaînes d'amour et d'espérance, a jeté avant toutes choses dans nos entendements un rayon de sa céleste lumière, que nous appelons la Foi, dont le propre est de nous découvrir les grandeurs de ses infinies perfections et de nous fournir de hautes pensées de sa divine Majesté, au moyen desquelles il attire nos cœurs et manie nos volontés comme bon lui semble. Pour ce même sujet, jacoit que tout ce qui a été dit jusqu'ici des grandeurs de la Mère de Dieu, ait visé principalement à former en nos esprits une conception relevée de ses rares qualités; toutefois je me sens obligé de les représenter derechef comme en un tableau raccourci et par une simple vue,

pour aider notre appréhension en la pratique de la reconnaissance, à laquelle aboutit ce traité.

§ I. — *La haute estime que les Saints, et Dieu même, font de la très-sacrée Vierge.*

I. Quelle opinion ont les hommes de moi? demanda un jour le Sauveur à ses Disciples (1) en une conférence familière et privée qu'il fit avec eux. Les uns, dirent-ils, croient que vous êtes Jean-Baptiste ressuscité; les autres vous prennent pour Elie ou pour Jérémie, ou pour quelqu'un des autres Prophètes. Mais vous, ajouta-t-il, que dites-vous de moi? Alors Saint Pierre prenant la parole pour tous, prononça en forme d'oracle cette sentence digne d'être écrite en lettres d'or : Maître, vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant. Voyez, dit Victor d'Antioche, la différence du jugement que le commun peuple et les disciples font du Fils de l'homme. Tous en ont voirement grande estime : ce néanmoins il était bien raisonnable que ceux qui l'avaient plus longtemps pratiqué et mieux connu que les autres, en eussent un sentiment plus relevé. Cause pourquoi le Sauveur, selon la remarque de Saint Jérôme, en sa façon d'interroger, les sépare du commun, ni plus ni moins que s'ils étaient plus qu'hommes en ce jugement, auquel ils n'ont pas suivi l'apparence extérieure des hommes, mais la révélation du Père Éternel. Nous trouverions à mon avis quelque chose de semblable, s'il nous était permis de faire rendre compte à la plupart des Chrétiens du sentiment qu'ils ont de la Sainte Vierge. Car jaçoit que tous en aient une grande opinion, toutefois l'expérience ferait voir que ceux-là tant seulement forment une pensée digne de sa Grandeur, qui, pour lui être plus affectionnés, sont aussi plus particulièrement éclairés d'en haut.

« Mais, parce qu'il est impossible de plaire à Dieu sans la foi, et qu'il a exigé le tribut de celle des Apôtres pour les conduire dans ses voies, il faut se servir du même flambeau pour aller à la Sainte Vierge; toute autre lumière ne peut lui être agréable. Elle est la Mère de la vérité, opposée à tout ce qui lui est contraire; de sorte que le premier moyen de l'honorer c'est d'avoir une créance orthodoxe de tous les mystères de notre religion, où elle a tant de part, non-seulement de ce que l'Évangile nous propose, mais encore de ce que la vénérable tradition et les Saints Pères ont transmis jusqu'à nous. C'est donc la foi qui nous découvre les excellences et les perfections de la Mère de Dieu, et qui produit dans nos esprits une très-haute

(1) Matth. xvi.

estime de sa personne et de tous les dons qu'elle a reçus de Dieu; c'est elle qui nous fait voir la sainteté suréminente de son âme, la plénitude de sa grâce, l'infusion du Saint-Esprit et tous les autres priviléges (1).»

II. Quelques-uns qui sont accoutumés de mesurer la grandeur aux dignités et à la splendeur extérieure, se la représentent comme une Princesse pleine de gloire et de majesté, assise sur le trône d'honneur à côté de son bien-aimé Fils, entourée d'un million de courtisans qui la reconnaissent pour Reine de la terre et du ciel, et lui rendent toute sorte de devoirs. Pensée noble et qui leur suffit pour se maintenir en respect quand ils lui parlent, ou lorsqu'en quelque autre manière ils vaquent à ce qui est de son service.

III. D'autres qui ne font bonnement cas que de la Sainteté, prennent la règle d'or du Sanctuaire, formant leur idée du plus pur de toutes les perfections intérieures de l'âme; ils conçoivent une plénitude de grâce et de bénédictions du Ciel, qui surpassent tout ce qui se retrouve ramassé ès pures créatures. Cette appréhension, outre le sentiment de respect et d'honneur qu'elle opère en leurs esprits, attire insensiblement dans leurs âmes par amour et par imitation les vertus qu'ils ont en principale estime, et qu'ils remarquent en la Reine des vertus, comme en leur très-parfaite idée.

IV. Quelques-uns sont plus puissamment frappés de l'éclat de tant de beaux priviléges d'excellence, que nous avons produits au premier traité. Ils la contemplent comme l'aînée des pures créatures dans l'ordre de la prédestination éternelle; comme une vraie créature de grâce, formée dans un dessein à part avec son fils hors de toute corruption d'Adam, donnée néanmoins et insérée par faveur en sa lignée pour la sanctifier, comme l'espérance des Patriarches, l'objet des Prophéties, la visée des anciennes figures et le trésor des grâces célestes. Ils admirent sans fin sa virginité féconde, sa maternité Vierge, et mille autres singularités de nature, de grâce et de gloire, desquelles, ainsi que d'autant de pierres précieuses, ils composent en leurs sentiments la perle des merveilles, le miracle des miracles, et le prodige des prodiges du monde.

V. Il s'en trouve qui fondent la haute estime qu'ils en ont sur la Grandeur de son Pouvoir. Ils la considèrent comme la Princesse et la Dame de l'Univers, de qui l'Empire s'étend sur tout l'ordre de nature et de grâce, comme la Toute-Puissante après son Fils, et l'Ouvrière des grandes merveilles; comme la Gouvernante de l'Église, la Générale des armées de Dieu, la force des Princes, la protection des peuples, la victoire et le triomphe des Chrétiens, la confusion

(1) La R. Mère de Blémur.

et la terreur de Satan. Ils ne cessent de louer la puissance qu'elle a d'arrêter la mort, de forcer l'enfer, de chasser les maladies, de changer les accidents sinistres, d'apaiser la divine Justice, de moyenner efficacement le salut de tous ceux dont elle a pris la protection.

VI. Ceux qui ont plus particulièrement expérimenté ses miséricordes et qui ont goûté ses douceurs, ont de plus hautes pensées et de plus doux sentiments de sa bonté que les autres. Ils souhaiteraient qu'il n'y eût personne qui ne sût qu'elle est vraiment la Mère du bel amour et des miséricordes éternelles; qu'elle a des entrailles de charité et de douceur pour tous, dans tous les temps et toutes les nécessités; qu'il n'est si grand pécheur qui ne rencontre en elle un assuré refuge, ni si désespéré qui n'y trouve de la consolation; que jamais elle n'a éconduit aucun et n'a cessé de faire du bien; mais surtout qu'elle a un soin incomparable des siens jusqu'aux plus petites choses; qu'elle les tire du péché et de la misère malgré l'enfer; qu'elle les dresse, les instruit, les perfectionne d'une façon du tout admirable; qu'elle les protége, les console, les assure à l'heure de la mort; enfin, qu'elle les porte entre ses mains dans le Paradis. Dieu du ciel! que ces âmes sont heureuses de s'entretenir en de si douces pensées, tant pour la consolation de leur cœur, que pour honorer d'une si digne estime les Grandeurs de la très-sacrée Vierge! Car il semble que comme entre les attributs de Dieu, la bonté est celle qui nous exprime mieux la perfection de sa nature, de même la Vierge et les Saints veulent surtout que nous prisions en eux la bonté et la charité que Dieu leur a communiquées.

VII. Or, quoique toutes ces perfections soient relevées et dues à l'inestimable Grandeur de la Reine des Anges, et quoique ce soient toutes pensées des Saints Docteurs qui ont été alléguées ès trois premiers traités, ce néanmoins il n'est pas que vous n'ayez déjà pris garde qu'il en reste encore une bien plus haute, sur laquelle ils fondent principalement et comme essentiellement l'estime qu'ils font de cette grande Dame. Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant, dit le Prince des apôtres à JÉSUS-CHRIST; et après cela il crut avoir tout dit. De même voulez-vous comprendre en peu de paroles tout ce qui se peut concevoir de grand et de sublime de la glorieuse Vierge? Dites-lui : Vous êtes MARIE, la Mère du Dieu vivant. Car cette dignité de Mère est la juste mesure et la forme de toutes ses Grandeurs; après que vous l'aurez appréhendée, il est impossible de monter plus haut; vous arriverez par ce moyen au trône de la Divinité. Et comme dit le Bienheureux Méthodius (1), vous la verrez en certaine manière

(1) Orat. de Hypapante.

marcher avec Dieu sous un même dais impérial par le privilége de la relation maternelle qu'elle a avec lui. On a trouvé en nos jours l'invention de recueillir et réunir à l'œil, dans un petit cristal façonné en cylindre, les pièces d'une image dissipées en divers endroits sur une même toile, et de les rapporter chacune en son lieu de perspective pour représenter la figure toute parfaite. Servez-vous avec pareille industrie de ces deux mots : Marie, Mère de Dieu; et recueillez toutes les autres pensées et tout ce qui est épars en divers endroits des traités précédents. Si vous la contemplez en sa majesté et en sa gloire, concevez la majesté et la gloire de la MÈRE DE DIEU. Si vous la figurez comme sainte, comme admirable, comme puissante, comme bonne, ayez devant les yeux la sainteté, la puissance, la bonté, les merveilles et les priviléges de la MÈRE DE DIEU. Car en cette façon vous ne rencontrerez rien en elle qui ne cause en vous des extases d'étonnement et des ravissements d'amour. Mais contentons-nous de ce qui en a été dit à deux reprises ci-dessus (1), et pour le surplus adorons en silence ce qu'il vaut mieux révérer avec une sainte simplicité, que l'éplucher avec une présomptueuse curiosité.

VIII. C'est l'ordinaire des cabinets sans fin, que ceux qui y entrent, à mesure qu'ils pensent avoir tout vu et qu'ils ont le pied sur la porte pour en sortir, c'est lors qu'ils commencent à voir des choses nouvelles, et qu'ils sont doucement forcés de rentrer dedans pour contempler d'une nouvelle façon et avec un nouveau lustre tout ce qu'ils avaient déjà considéré. Me voici en la même posture et en la même disposition. Car fait à fait que je croyais avoir dit au moins en général tout ce qui me semblait être à propos pour faire concevoir une haute estime de la glorieuse Vierge, une certaine pensée s'est présentée à moi, qui m'a de nouveau engagé dans le même discours; et à cette heure-là, et non devant, j'ai cru avoir rencontré la vraie règle des Grandeurs de la MÈRE DE DIEU. J'ai donc commencé de discourir en cette manière : Puisque chacun est en vérité ce qu'il est devant Dieu et non plus, et que la Sagesse éternelle ne se peut tromper en l'estime qu'elle fait de la valeur des choses, où pourrions-nous aller chercher une conception plus juste et plus avenante aux Grandeurs de la MÈRE DE DIEU que dans l'entendement divin, où sont les vraies images et les idées substantielles des œuvres qu'il a produites? Les Philosophes et les Théologiens enseignent avec Saint Thomas (2) que la vérité de chaque chose ne peut mieux être déclarée que par un rapport de conformité avec le premier entendement,

(1) Tract. I, c. II, et Tract. II, c. III. — (2) Opusc. XLIV, c. II, in fine.

qui est celui de Dieu. Et pour me servir d'une comparaison encore plus sensible, les Peintres tiennent que les images paraissent mieux dans le miroir qu'en leur propre corps; c'est pourquoi ils s'en servent quand ils veulent contre-tirer quelque figure. Or est-il que l'entendement de Dieu est le miroir essentiel de toutes les œuvres qu'il a créées; miroir où leur perfection paraît beaucoup plus parfaitement qu'en elles-mêmes; de sorte que c'est là-dedans et non autre part que les Bienheureux Esprits les regardent lorsqu'ils en veulent former un vrai jugement. D'où vient que souvent ils font fort peu de cas de ce que nous admirons éperdument; et au contraire, qu'ils prisent grandement ce dont nous faisons fort peu d'état. Je sais bien qu'il ne nous est pas loisible de pénétrer dans le secret de cette lumière inaccessible par une claire vue; mais pourrions-nous pas néanmoins par certaines ouvertures en découvrir quelque petit rayon. Car si nous connaissons l'estime que Dieu fait des personnes par l'emploi qu'il leur donne et par l'office auquel il les destine, sommes-nous pas forcés d'avouer qu'ayant jugé la très-sacrée Vierge digne d'être la Mère de son Fils unique (dignité qui est la plus éminente qui puisse être communiquée à une pure créature), par conséquent il l'a plus estimée qu'aucune pure créature? Que dirai-je de l'honneur qu'il a voulu lui être rendu ensuite de l'état qu'il en a fait, et des témoignages qu'il en a donnés? Qui ne voit par là quel cas il faut que nous fassions de ce beau vase d'honneur qu'il a réservé pour un si excellent usage, et que depuis il n'a cessé d'embellir et d'enrichir jusqu'à ce qu'il l'ait vu accompli et digne de recevoir le Verbe éternel distillé dans notre nature? Qui ne juge que toutes nos pensées sont trop basses et nos conceptions trop grossières pour en former une idée qui revienne à peu près de son original? Partant faisons en ce point ce que nous sommes contraints de pratiquer en plusieurs autres mystères de notre foi; croyons ce que nous ne saurions comprendre, et par l'estime que nous faisons de Dieu, prisons ce que lui-même prise, jaçoit que nous n'en connaissions pas bien la valeur.

§ II. — *Les effets et la pratique de cette Reconnaissance.*

Premier effet.

I. Venez maintenant, et condamnez d'abord votre infidélité, vous qui jusqu'à présent n'avez eu qu'un sentiment commun de la Grandeur de cette incomparable Princesse. Considérez quel tort vous avez fait à ses mérites, et combien vous avez été contraire au jugement des Saints, voire de Dieu même, et partant combien peu vous lui avez

été agréable, honorant si peu celle qu'il honore tant. Auriez-vous point par aventure été du nombre de ceux qui, entendant les beaux éloges que les Docteurs Catholiques lui baillent, et les merveilles qu'ils en prêchent, disent secrètement en leurs cœurs que c'est aller trop avant, et que c'est une exagération d'Orateur, ou une dévotion trop simple des bonnes gens du temps passé? que voirement la Vierge est grande en dignité, en sainteté et en crédit vers le Tout-Puissant, et qu'elle est véritablement MÈRE DE DIEU; mais au reste, puisqu'elle n'est qu'une créature, il faut être plus modéré à la louer; et que lui donner toute sorte d'excellence, c'est outrepasser les bornes de la raison, et ne pas se souvenir de la gloire et de l'honneur que nous devons à Dieu seul. Si cela est, tenez pour tout assuré que votre mal ne vient d'autre part que de n'avoir bien estimé le fond des Grandeurs de la MÈRE DE DIEU. Partant corrigez désormais l'idée que vous en avez faite, la remettant au point de la vérité; et alors tout ainsi qu'en la Philosophie naturelle après qu'on a une fois rencontré la juste définition de quelque chose, l'on juge sans faillir des propriétés et des qualités qui lui conviennent; de même ayant conçu en votre esprit la vraie estime que vous devez faire de l'inestimable dignité de MÈRE DE DIEU, vous verrez et confesserez franchement que comme ce serait un blasphème de donner à la créature ce qui appartient à Dieu seul, ainsi c'est un sacrilége de dénier à cette incomparable Dame une perfection de celles qui sont au-dessous de Dieu. Et je m'assure qu'après lui avoir humblement demandé pardon du passé, vous joindrez votre cœur et votre langue aux affections ravissantes de tous les Saints, pour dire par proportion ce que l'Ecclésiastique (1) disait jadis des Grandeurs de Dieu même : Bénissez la MÈRE DE DIEU, et glorifiez-la tant que vous pourrez, car elle est par-dessus toute louange. Exaltez-la de toutes vos forces, et ne craignez nullement d'excéder, car vous serez toujours bien éloignés de l'honneur et de la gloire qu'elle mérite.

Deuxième effet.

II. En second lieu, cette même estime condamnera l'irrévérence, fille de l'une des sœurs de l'infidélité, c'est-à-dire de la mauvaise coutume, ou bien d'une lâche et morte appréhension de ce que nous croyons. Car de là vient que parlant à la Sainte Vierge ou la priant, nous le faisons avec peu de respect, et ce d'autant plus que plus souvent nous traitons avec elle en divers temps de la journée. L'on dit

(1) Cap. XLIII.

que pour connaître un homme spirituel bien uni avec Dieu, il ne faut que savoir de lui comment il se comporte en ses menues dévotions, et avec quel soin il s'acquitte de certains petits devoirs qui se rencontrent plusieurs fois le jour, quoiqu'en passant, et à heures interrompues. Car s'il les fait attentivement et d'un cœur dévot, c'est un signe indubitable qu'il vit en la présence et en l'amour actuel de son Dieu. Tout de même vous dirai-je que l'on connaîtra l'estime et le cas que chacun fait de la Vierge incomparable, et l'amour qu'il lui porte par le respect et par le ressentiment avec lequel il lui paie le tribut ordinaire des petits services qu'il lui a voués. Saint Épiphane écrit de soi-même qu'il monta un jour dans le Paradis par l'échelle de la Foi et de l'Écriture, et que là ayant considéré les honneurs que les Courtisans du ciel rendaient à notre glorieuse Princesse, il en demeura tout extasié. J'oserais espérer que si nous en avions autant fait, nous converserions désormais tout autrement avec elle, et nous nous efforcerions d'imiter, par une bienséance extérieure et intérieure, le respect auquel les Bienheureux Esprits nous convient.

Troisième effet.

III. Finalement cette reconnaissance produira en nous une grande estime de tout ce qui concerne son service, et fera que nous nous sentirons honorés d'être parmi ses moindres serviteurs; que nous nous glorifierons plus du moindre titre de sa maison, que des plus grandes dignités que les autres poursuivent avec tant d'ambition en la Cour des Grands; que nous ferons plus de cas d'être de ses esclaves que d'être hauts et puissants Seigneurs des hommes; bref, que nous tiendrons à plus grand honneur de servir à sa Chapelle ou à son Autel, que d'avoir l'entrée du cabinet du plus grand Monarque du monde. C'est ce que nous comprendrons mieux sans comparaison dans le beau jour de l'Éternité, qui éclairera nos ténèbres, et en quoi la pratique nous découvrira de merveilleux secrets, que jamais nous ne pénétrerions avec la seule spéculation; le surplus sera pour le Chapitre huitième, où je me propose de traiter plus amplement de la reconnaissance d'honneur.

CHAPITRE III.

De la confiance, seconde Reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu.

Puisque j'ai commencé les reconnaissances qui sont dues aux Grandeurs de la Sainte Vierge, par la haute estime que nous en devons avoir, laquelle estime répond proprement à la Foi, et est le fondement de toutes les saintes affections de notre cœur envers la même Vierge, je suis d'avis de suivre le cours des Vertus Théologales et de donner le second rang à la Confiance. Car jaçoit qu'à le bien prendre, la Confiance ou l'Espérance en qualité de vertu divine, ni plus ni moins que la Foi et la Charité, vise droit à Dieu comme à son premier et principal objet, dont elle poursuit la jouissance, et de qui elle attend les aides nécessaires pour l'obtenir : ce néanmoins comme au-dessous de ce souverain bien, nous en espérons certains autres qui nous servent de moyens pour atteindre à lui ; ainsi nous est-il loisible de prétendre aux mêmes faveurs par l'entremise des amis de Dieu, qui prend plaisir de les honorer en nous obligeant, et de nous obliger en les honorant, et qui, nonobstant le recours que nous avons à eux, demeure toujours notre dernière fin, et le premier principe de toutes nos espérances. Or, puisque entre tous les amis de Dieu, la très-sacrée Vierge l'emporte incomparablement, tant en puissance qu'en crédit, la raison veut que nous ayons en elle une très-spéciale confiance. En quoi paraît merveilleusement la douceur du Ciel en notre endroit, qui reçoit pour reconnaissance de ce que nous devons par plusieurs titres, des actions d'où nous tirons de nouveaux avantages ; en sorte que jamais nous ne les pratiquons qu'elles ne causent en nous de nouveaux accroissements de grâces, comme il se verra mieux à la suite de ce discours.

§ I. — *Le premier trait de confiance. N'entreprendre chose quelconque qu'à la faveur et sous la conduite de la Mère de Dieu.*

I. Le premier effet que cette confiance produit dans l'âme des nourrissons de la Vierge, c'est qu'ils n'entreprennent affaire quelconque de conséquence où elle ne soit incontinent appelée pour y présider et pour disposer des événements. Car comme jadis parmi les ténèbres de l'infidélité la Lune était invoquée de toutes sortes de gens : des Chasseurs, sous le nom de Diane ; des Voyageurs, sous celui d'Hégémone ; des Poëtes, sous celui d'Hymnia ; des Sages, sous celui

d'Aristobula ou de Conseillère ; des Vierges, sous celui de Parthénie; des femmes enceintes, sous celui de Lucina, et ainsi des autres ; de même au clair jour de la vérité qui nous a été apportée du ciel, il ne se trouve quasi pas une personne, pour légère connaissance qu'elle ait de la MÈRE DE DIEU, qui ne recoure à elle en toutes ses entreprises, et qui n'estime qu'elles seraient pour réussir très-mal si elle n'en prenait la conduite.

Les voyageurs.

II. Les voyageurs se persuadent que le bon succès de leur voyage, et le bonheur de ceux qu'ils laissent au logis, dépend de l'avoir choisie pour leur Guide et pour la Gardienne de leurs maisons. Le Patriarche Sophronius en récite un gentil exemple au livre qu'il a intitulé le Pré Spirituel (1). Il y avait, dit-il, en Alexandrie, un homme fort pieux dont la maison était le rendez-vous des pauvres, nommément des Religieux, lequel avait une femme de même humeur et aussi charitable que lui, et outre ce, très-humble et de rare abstinence, car elle jeûnait tous les jours. Pour lui il était marchand de profession, d'où arriva qu'il eut un voyage à faire à Constantinople, pour lequel, comme il fut près de partir, sa femme lui dit : Quoi donc, mon cher ami, à qui nous recommandez-vous? A la MÈRE DE DIEU, répondit le marchand, laquelle aura bon soin de vous. Et de fait elle apprit bientôt le mérite de cette recommandation : car son mari n'était encore guère loin, que le diable, envieux du bien qui se faisait en cette maison, persuada à un serviteur domestique, qui était demeuré seul avec sa maîtresse et avec une petite fille d'environ six ans, de les tuer toutes deux, de butiner la maison, et après de s'enfuir avec ce qu'il pourrait emporter. Résolu qu'il fut d'exécuter ce funeste dessein, il entra dans la cuisine, et s'étant saisi d'un grand couteau, il s'en alla droit à la chambre où il savait que sa maîtresse était retirée avec sa petite fille. Cas étrange! il ne fut pas sitôt sorti de la cuisine, que la Sainte Vierge le frappa d'un aveuglement inespéré, de sorte qu'il ne put jamais s'avancer vers la chambre, ni même retourner d'où il venait. Il appelle sa maîtresse; elle répond qu'il la vienne lui-même trouver, s'il veut. Il persiste, et la conjure de sortir et de se porter jusque-là; elle tient bon. Le malheureux, voyant que son dessein ne réussissait pas, et que d'ailleurs il ne pouvait manquer d'être découvert, se fourre le couteau qu'il portait dans le sein, et ensemble jette un grand cri, lequel

(1) Cap. LXXV.

bientôt fit sortir la maîtresse pour voir ce qui était arrivé de nouveau. Elle lève les mains au ciel et court promptement au secours : on appelle la justice; ce misérable est interrogé, et Dieu permet qu'il lui reste encore assez de vie pour confesser tout ce qui s'est passé, de quoi les assistants prennent sujet de bénir Dieu, et de faire plus d'état que devant de la protection de sa très-sainte Mère.

Les gens de lettres.

III. Les gens de lettres lui recommandent leurs études, et l'appellent pour développer les difficultés qu'ils rencontrent au maniement des sciences. Témoin Saint Edmond, Archevêque de Cantorbéry, lequel ayant été invité par sa mère déjà décédée de quitter l'étude de la Géométrie qu'il lisait, pour s'appliquer à celle de la Théologie, l'entreprit avec un très-grand courage et avec une pareille assiduité; mais ce fut sous la régence de la Bienheureuse Vierge, dont il avait toujours l'image devant soi lorsqu'il étudiait. Il l'enseigna peu après avec un applaudissement extraordinaire, accompagné d'un admirable fruit et d'un rare changement de mœurs de tous ceux qui l'écoutaient. Cependant sa chère Maîtresse, de temps en temps lui donnait des preuves signalées du contentement qu'elle prenait à sa dévotion. Car comme une nuit il se fut endormi en lisant, la chandelle qui l'éclairait tomba sur une Bible ouverte. Étant éveillé, il s'attendait de voir son livre perdu, mais il n'eut pas plutôt soufflé le mouchon de chandelle qui était dessus, qu'il le vit aussi net et entier que devant. Quelque autre nuit, un rat ayant éteint la lampe du Saint, comme il se réveilla de son premier sommeil, il en reçut quelque déplaisir; mais il n'en eut pas plutôt fait ses plaintes à la Sainte Vierge, qu'elle lui envoya un Ange pour la rallumer et pour lui témoigner que sa confiance, pour grande qu'elle pût être, ne le tromperait jamais. Les Annales de notre Compagnie font foi que le Docteur François Suarez entreprit la lecture de la Théologie sous la faveur de la Mère de Dieu, et que souvent il recourait à elle en ses doutes. Et il n'est pas besoin, ce me semble, de rapporter ici le profit qu'il en a tiré, vu qu'il n'est si petit apprenti en la Théologie qui ne sache la réputation de doctrine qu'il a acquise parmi les plus savants. J'ai connu des personnes qui, avant que d'entreprendre quelque action publique, où ils étaient obligés de donner des preuves de leur suffisance, ne manquaient point de promettre à la Sainte Vierge quelque dévotion particulière, afin qu'il lui plût en prendre le soin et gouverner le succès.

IV. Tant que le nom Chrétien durera et qu'il y aura des fidèles

pour le maintenir, jamais la douce mémoire du grand Annaliste de l'Église, le très-illustre Cardinal Baronius, ne vieillira dans leurs cœurs. Environ l'an soixante du siècle passé, qui était le quinzième depuis la naissance de Jésus-Christ, commencèrent de sortir du puits de l'abîme les infâmes volumes des Centuriateurs de Magdebourg, qui voirement avaient une très-belle apparence et portaient en leur frontispice un titre fort spécieux d'Histoire Ecclésiastique; mais en effet ils n'étaient autre chose qu'un renversement d'Histoire, un ramas de faussetés et de calomnies, une friperie de toutes les vieilles hérésies, et un égout de blasphèmes contre Dieu, contre la Vierge et contre les Saints. Le Bienheureux Philippe Néri, enflammé du zèle de la maison de Dieu, qu'il voyait si maltraitée sur ce théâtre d'impiété, résolut aussitôt d'élever un bastion pour la défense de l'Église et pour le renversement de l'erreur. A cet effet, il choisit parmi tous ceux de sa sainte Congrégation, qu'il jugeait pouvoir contribuer à son dessein, le jeune César Baronius, pour lors âgé seulement de vingt et un ans, et l'opposa tout seul à cette troupe ramassée qui avait entrepris de construire la Tour de Babel pour écheler le ciel et pour battre en ruine l'Église, que Saint Paul appelle la colonne et l'appui de la vérité. Afin de le rendre plus adroit en cette pratique, il lui commanda dès lors de faire leçon de l'Histoire Ecclésiastique toutes les après-dînées, dans l'Église de l'Oratoire de Rome: exercice qu'il continua l'espace de vingt-cinq ans entiers, pendant lesquels il reprit jusqu'à sept diverses fois la même Histoire de bout à autre, selon l'ordre des temps et la succession des siècles. Dès lors il se mit après ses Annales, et conduisit ce louable dessein jusqu'au XII^e^ siècle de Notre-Seigneur. Mais comme il voyait très-bien que c'était une entreprise de géant, lui, qui ne s'estimait qu'un petit nain, n'eut garde de s'y engager sans être particulièrement guidé et assisté d'en haut. Et afin d'en mieux venir à bout, il se jeta comme à corps perdu entre les bras de la Mère des Sciences et de la Protectrice de l'Église, et lui dit fermement que sans elle il ne ferait jamais un pas et ne coucherait une lettre sur le papier; protestation qu'il fait à l'entrée d'un chacun des douze Tomes qu'il nous a laissés, et que fort souvent il réitère selon les occasions qu'il en a tout le cours de son Histoire. Et le savant Henri de Sponde, Évêque de Pamiers, lequel a dignement abrégé les Annales du même Baronius, au raccourci qu'il fait de sa vie, remarque que jusqu'à six cents fois l'on a rencontré, tant parmi la copie des susdites Annales qu'en quelques autres écrits de sa main, un certain chiffre, lequel par diverses lettres fait ces douces et dévotes paroles: César, serviteur de Marie; serviteur de Marie, César.

V. L'issue a bien fait connaître que la Reine du Ciel avait non-

seulement agréé les travaux de son fidèle serviteur, mais qu'elle-même avait inspiré ce dessein au Bienheureux Saint Philippe, et fourni à César les meilleures pièces dont il a rempli ses cahiers. Car qui a plus doctement que lui éclairé les Traditions Apostoliques et les diverses coutumes de l'état de Jésus-Christ en terre ? qui a donné plus de jour et de fermeté aux sacrés conciles ? qui a réfuté plus fortement les hérésies? qui a établi plus solidement les dogmes et les vérités de notre créance ? qui a représenté avec plus de gloire et de majesté la face de l'Église Romaine? qui a plus fidèlement rapporté les héroïques actions des Saints de tous les Ordres de la milice Chrétienne ? qui a découvert de plus beaux secrets de la vénérable antiquité ? qui a écrit des choses saintes plus dévotement, plus gravement, plus méthodiquement, plus judicieusement que lui ? qui a eu plus de bonheur pour fournir à un si long et pénible travail que lui, qui parmi l'abondance de toute sorte de bons livres, est arrivé à une longue et profonde vieillesse, jouissant des agréables fruits d'un esprit tranquille et d'une continuelle santé? quels travaux depuis le temps des Apôtres ont été reçus avec un applaudissement plus universel de toute sorte de personnes que les siens? quels écrits ont plus profité au public, soit pour retirer de l'erreur les dévoyés, soit pour maintenir en la foi ceux qui étaient en bon chemin, ou généralement pour dilater les bornes du Royaume de Jésus-Christ? en combien de façons ont-ils été abrégés ou compendiés? en quelle langue n'ont-ils pas été traduits, et de quelle qualité ont été les personnes qui les ont honorés de leurs versions ? François Panigua-role, Évêque d'Ast, le mieux disant de son temps, les a fait voir en Italie; Marc Fugger, Baron de Kirberg, Conseiller d'État de l'Empereur, les a présentés aux Allemands en leur langue maternelle; Stanislas Carncou, Archevêque de Gnesnen et Métropolitain du Royaume de Pologne, a été cause que les Polonais les ont maniés en Polaque; bref, les Français, les Espagnols et les autres en ont eu la jouissance par des hommes de leur nation, non moins signalés en savoir que recommandables pour leur rare piété, et pour l'affection qu'ils ont eue au bien public. Marque très-évidente de la bénédiction que le Ciel a répandue largement, tant sur l'auteur que sur ses œuvres, par l'entremise de celle qu'il avait choisie pour Guide et pour Gouvernante d'une si louable entreprise.

Ceux qui délibèrent de l'état de leur vie.

VI. Ceux qui délibèrent de l'État de leur vie s'adressent à elle avec une assurance tout autre que ne faisaient les anciens à la Déesse

qui présidait aux carrefours et aux avenues des grands chemins. Les exemples que j'ai produits ailleurs, lorsque je déclarais l'admirable soin qu'elle a de loger les siens, pourront suffire sans que je me mette ici en peine d'en chercher d'autres. Je dirai tant seulement qu'Eliézer, Maître d'Hôtel d'Abraham, eut la bonne rencontre qu'il espérait près la fontaine de Nacor, et que ceux qui sont en perplexité de même qu'il était pour lors qu'il cherchait femme à son jeune maître Isaac, ne sauraient trouver plus belle oraison que celle dont il se servit; partant qu'ils disent seulement avec lui en toute confiance : Dieu du ciel, soyez-moi à présent secourable, et faites miséricorde à votre serviteur. Me voici devant la vraie fontaine de douceur et devant la source des grâces du ciel, qui est la Mère de votre Fils unique; je vous requiers par ses mérites et par le crédit qu'elle a près de votre Majesté, qu'il vous plaise m'adresser au parti le plus propre pour avancer votre gloire et le plus favorable à mon salut. Je l'attends de votre infinie bonté par l'entremise de celle à qui vous ne sauriez rien refuser.

Ceux qui s'étudient à la vie.

VII. Les amateurs de la vertu n'entrent en cette lice que sous la faveur de la Reine des Vertus, et moyennant son assistance, ils se promettent de remporter le prix. Le bienheureux Louis de Gonzague, Religieux de la Compagnie de Jésus, se figurait que sans cette adresse il lui était impossible de devenir vertueux; mais aussi étant fortifié de son secours, il espérait en venir à bout, et nommément de l'humilité, dont il avait entrepris la poursuite, et qu'il était résolu d'emporter à quelque prix que ce fût.

Les Contemplatifs.

VIII. Les Contemplatifs, et ceux qui s'adonnent à l'oraison, vont droit à elle et s'étudient à gagner ses bonnes grâces pour être admis au cabinet de la conversation avec Dieu. Saint Bernard et Saint Anselme leur ont fourni cet avis, et ceux qui en ont usé, comme Saint Elzéare, Comte d'Arian, et plusieurs autres, n'ont jamais trouvé la porte des grâces du ciel fermée.

Ceux qui donnent conseil.

IX. Ceux qui veulent donner quelque bon conseil aux autres, consultent auparavant l'Oracle du ciel, la Mère de la Sapience incréée.

Ainsi le pratiquait la Bienheureuse Sainte Catherine de Suède, fille de Sainte Brigitte, et grande imitatrice de ses vertus, à qui comme diverses personnes s'adressaient pour avoir part à ses sages avis, elle élevait incontinent son cœur à la Sainte Vierge avec un *Ave Maria*, lui demandant ce qu'elle répondrait, d'où elle recevait pour l'ordinaire une si grande abondance de sagesse céleste, que plusieurs à l'aide de ses bons conseils ont été garantis de grands dangers, et délivrés de très-fâcheuses tentations. De ce nombre fut une jeune veuve, fille d'une dame romaine de qualité, laquelle étant toutes les nuits travaillée d'un esprit immonde, et n'osant manifester à âme vivante ce qu'elle souffrait, prit enfin courage et résolution de se découvrir à Sainte Catherine et de lui demander quelque bon avis. La Sainte, après son recours ordinaire à la glorieuse Vierge, lui conseilla de faire une huitaine à l'Église de Sainte-Croix, d'y aller avec sa mère, sans linge et les pieds nus, et de réciter chaque jour sept *Pater* et *Ave* devant l'image du Crucifix. La jeune Damoiselle exécuta de point en point avec sa bonne mère ce qui lui avait été enjoint, et, comme le huitième jour fut arrivé, le diable se présenta bien à elle en la même façon que devant, mais dépitant et maugréant la fille de Brigitte, qui lui avait donné ce funeste conseil par lequel tous ses desseins étaient rompus et les prétentions qu'il avait sur elle renversées.

Ceux qui vaquent aux œuvres de piété.

X. Ceux qui vaquent aux œuvres de piété se promettent d'en avoir issue à mesure qu'il les lui ont recommandées. Voici un exemple de fraîche mémoire, mais gracieux et plein d'édification. Un religieux de l'Ordre des Carmes Déchaux, nommé Frère François de l'enfant Jésus, qui décéda à Madrid en très-grande opinion de sainteté le 26 décembre de l'an 1604, avait en sa cellule une image de Notre-Dame qu'il honorait d'une très-particulière dévotion. Or, le jour qu'il devait sortir pour traiter quelque affaire d'importance pour le service de Dieu, devant que de partir de la maison il mettait la figure du diable la tête en bas sous les pieds de l'image de Notre-Dame, et lui disait : Très-sacrée Vierge, Mère de Dieu, gardez et tenez bien ce teigneux (ainsi avait-il coutume de nommer le diable), de peur qu'il n'échappe et qu'il ne brouille les bons desseins des filles repenties, qui était l'une de ses principales occupations. Et il assurait avoir expérimenté plusieurs fois que moyennant cette prière, les efforts de l'ennemi commun avaient été rendus sans effet. Que s'il arrivait qu'il s'oubliât de cette contremine spirituelle, il le connaissait

incontinent au succès des affaires, et ès choses qui se passaient parmi les repenties, qu'il trouvait d'ordinaire en inquiétude, et en quelque mauvais ménage. Et alors apercevant ce désordre il disait à son compagnon : Sans doute nous nous sommes oubliés d'attacher le teigneux : c'est pourquoi maintenant il vomit son venin. Ainsi étant de retour à la maison, et trouvant la chose comme il l'avait dite, il se vengeait de son ennemi, le foulant plusieurs fois aux pieds.

Les gens de guerre.

XI. Les grands Capitaines et les plus hardis conquérants, pour venir à bout de leurs desseins, ont eu recours à la Générale des armées du ciel, et se sont réputés heureux de combattre sous ses drapeaux. Il a été parlé ci-dessus des Empereurs Constantin, Héraclius, Maurice, Justinien, et du bonheur de leurs armes tant qu'ils se sont tenus près d'elle. Henri, Infant de Portugal, et fils de Jean, premier de ce nom, Prince autant plein de piété que de valeur et de courage, fut porté par une inspiration divine à sonder les mers du Levant pour découvrir les terres neuves. Il commença de mettre les voiles au vent l'an mil quatre cent et dix, sous les auspices de la Reine du Ciel, et de suivre la côte d'Afrique avec un très-heureux succès; et se faisant tous les jours de nouvelles ouvertures, en l'espace de cinquante ans (car il mourut justement l'an soixante), il donna jusqu'au cap de la Licorne. Ce ne fut pas sans user de reconnaissance envers sa Conductrice, à qui il édifia une belle Église joignant le port de Lisbonne. Depuis, les étendards des Rois de Portugal ont pénétré jusqu'au fond de l'Inde avec un avancement très-notable de la Religion Chrétienne. Le zèle du Roi Emmanuel a fait des merveilles sous la même conduite de la Mère de Dieu; ce qu'il donna évidemment à connaître lorsqu'il agrandit l'Église qui avait été bâtie par l'Infant Henri, qu'il la rendit l'une des plus magnifiques de tout le Royaume; et de plus il appela un grand nombre de Religieux pour le secours spirituel de ceux qui d'ordinaire abordent à ce port, ou qui le quittent pour se mettre sur mer.

Ceux qui ont quelque fâcheuse affaire.

XII. Ceux qui sont pressés de quelques fâcheuses affaires n'ont point de plus assuré recours que les Autels de la glorieuse Vierge. Je me souviens d'en avoir produit un monde d'exemples ci-dessus à diverses occasions. C'est pourquoi je me contenterai pour le présent de celui de l'Empereur Isacius, lequel étant travaillé de guerres

civiles par les factieux soulèvements du tyran Branus, environ l'an onze cent quatre-vingt et sept, ne trouva point de meilleur expédient que de faire porter dans la ville de Constantinople l'image de la Sainte Vierge, laquelle était gardée en l'Église de Notre-Dame de la Guide, ou la Conductrice, jadis bâtie hors des murailles par l'Impératrice Pulchérie, afin de la convier par prières et par vœux de prendre son parti et sa protection, comme aussitôt il arriva. Car le tyran fut vaincu et mis à mort par Conrad, Duc de Montferrat, et le même fer qui lui donna la mort, rendit la vie à l'Empereur, et le tira hors des appréhensions et des craintes où il était.

XIII. Qui croira que les cœurs embrasés du zèle du service divin, et les courages mâles, qui avec le mépris de leurs vies et de toutes choses créées, sont allés à la conquête des nouveaux mondes, non pour acquérir de la réputation, ou pour se rendre plus grands sur la terre, mais pour étendre les bornes du Royaume de Dieu, aient eu moins de rapport avec la Sainte Vierge que ces autres Conquérants de la terre, et qu'ils aient cru pouvoir beaucoup avancer si elle ne faisait la découverte, et ne gouvernait toutes leurs entreprises; je ne parlerai sinon de Saint Hyacinthe, qui a été un merveilleux ornement de l'Ordre de Saint-Dominique; de Saint François Xavier, à qui le Saint-Siége a confirmé le glorieux titre d'Apôtre, que le commun consentement des peuples lui avait accordé, et du Bienheureux Martyr Gonzalès de Silveira, tous deux Religieux de la Compagnie de Jésus, laissant pour maintenant les autres, que je pourrais produire à centaines.

Saint Hyacinthe.

XIV. Saint Hyacinthe ayant pris à Rome l'habit Religieux de la main de Saint Dominique, fut par lui envoyé en Pologne, d'où il était natif. Il s'y achemina avec la bénédiction d'Honoré troisième, pour lors séant au siége de Saint-Pierre, et avec les salutaires avis que son bon Père Saint Dominique lui bailla. Celui qu'il s'efforça de lui graver plus avant dans le cœur fut de se tenir très-étroitement attaché à la Reine du Ciel, de n'entreprendre chose aucune sinon sous sa sainte conduite, et de la regarder toujours comme l'ancre de son bonheur et l'étoile qui devait gouverner tous ses voyages. De quoi le Saint fit tellement son profit, qu'il n'est pas possible de dire combien il avança la gloire de Dieu en ces quartiers-là. Car elle lui ayant solennellement promis qu'il ne demanderait chose aucune à son Bien-aimé Fils qu'il n'obtînt par son entremise, et lui réciproquement la faisant souvenir de sa parole en toutes ses nécessités, il changea

tellement la face d'un bon nombre de villes où il entra, qu'on ne les reconnaissait plus; il y fit bâtir des Églises et dresser des Monastères en quantité; il établit son Ordre en divers endroits de la Pologne; il fit plus de huit cents miracles qui sont rapportés bien au long par Séverin de Cracovie, Religieux du même Ordre, en quatre livres qu'il a laissés de la Canonisation, et des merveilles que Dieu opéra par ce sien serviteur; bref, en travaillant nuit et jour à la réduction des dévoyés, et à la confirmation de ceux qui étaient en bon chemin, il gagna une infinité d'âmes à Dieu et une couronne de gloire immortelle.

Saint François Xavier.

XV. Saint François Xavier, Apôtre de l'Orient, considérant l'importance du sort qui lui était échu, se jeta entièrement entre les bras de la très-sacrée Vierge, qu'il aimait tendrement, et lui offrit après Dieu tous ses travaux, la suppliant de les vouloir accompagner de ses faveurs et de ses bénédictions. C'était une chose ordinaire de le voir à Notre-Dame de Goa, de Malaca et Cochin, prosterné devant l'autel de la Sainte Vierge, et lui recommandant les affaires de cette nouvelle chrétienté. Son plus grand contentement était à passer les nuits dans les Églises en des colloques amoureux qu'il faisait avec la Reine du Ciel; enseignant la doctrine Chrétienne, à mesure qu'il avait expliqué un commandement de Dieu ou de l'Église, il faisait mettre les enfants à genoux, afin d'impétrer par l'intercession de la même Vierge la grâce de les pouvoir observer. Bref, elle bénit tellement ses travaux, qu'en l'espace de dix ans qu'il fut en ce monde nouveau, il baptisa de sa propre main plus de six cent mille âmes; il fit des merveilles sans fin; il rétablit la Religion en plusieurs endroits où elle était extrêmement déchue; il la porta en huit royaumes où jamais elle n'avait été prêchée. Mais spécialement je puis dire que ce fut moyennant la très-particulière assistance de cette Mère incomparable, que malgré l'Enfer et les Démons qui traversèrent en mille manières ses desseins, il entra dans le grand et plaisant royaume du Japon le propre jour de sa triomphante Assomption, et y travailla si heureusement, qu'il la rendit l'une des Églises les plus ferventes de toute la chrétienté.

Gonzalès Silveira.

XVI. Le Bienheureux Martyr Gonzalès Silveira ayant appris qu'il était destiné à la mission d'Éthiopie, et que la divine providence l'avait choisi pour aller défricher cette vigne qui jadis avait été arrosée du sang du Bienheureux Apôtre Saint Matthieu, s'étudia avant toute

chose de gagner les bonnes grâces de l'Impératrice du Ciel, se persuadant fermement que s'il la pouvait avoir favorable, rien ne lui serait impossible. A cet effet, il se mit à méditer ses Grandeurs, à quoi il employa chaque jour une heure tout le temps que le voyage dura. Et afin que les sentiments que Dieu lui donnait en l'oraison des excellences de cette Princesse ne s'arrêtassent pas à lui seul, les treize premiers jours de la navigation, il assembla tous ceux qui étaient dans le navire, et les entretint de ses louanges et de la façon de la servir. Il obtint aussi du capitaine du navire, que tous les soirs on chantât solennellement les Litanies de Lorette, et fit tout son possible afin d'avancer son honneur parmi ceux avec qui il était. La Sainte Vierge voulant témoigner qu'elle prenait plaisir à son zèle, fit qu'au jour de la Purification ils découvrirent la terre pour la première fois, et qu'après une horrible tempête de plusieurs heures ils aperçurent au Mozambique l'Église de Notre-Dame-du-Rempart, qui leur servit de phare et de bon augure. Aussitôt que l'on eut pris terre, Silveira ôta ses souliers, et s'en alla à pieds nus rendre ses vœux et ses devoirs à la très-sacrée Vierge, en son Église du Rempart, et s'y attacha tellement par dévotion, qu'il y fut quelques jours sans en sortir, et si un des plus apparents du navire ne l'en eût emmené par force, il avait fait résolution d'y demeurer jusqu'à ce qu'on eût été prêt de remonter dans le vaisseau. Dès qu'il fut arrivé au royaume de Monomotapa, son premier soin fut d'employer un bon nombre d'intercesseurs auprès de la glorieuse Vierge, à ce qu'elle lui sollicitât l'entrée, et disposât le cœur du Roi, à qui il était envoyé, à recevoir avec profit la nouvelle du salut éternel qu'il lui portait. C'était un spectacle agréable aux Bienheureux Esprits et à tous ceux qui le voyaient dans un petit bois de palmiers qui est au-dessous de la ville Royale, implorant le secours de sa Tutélaire, et à chaque grain de son Chapelet qu'il récitait, mettant un genou en terre devant l'image de la Vierge qu'il avait pendue à un arbre. Bref, il fit tant par ses instantes prières et par l'intercession de la même Vierge, que le Roi reçut le Saint Baptême avec plus de trois cents des principaux Seigneurs de sa Cour, ainsi que je l'ai dit ailleurs. Mais le comble de son bonheur fut qu'il y gagna la couronne du martyre, et mérita de disposer la nation des Caffres à recevoir de là en avant la semence de l'Évangile, moyennant le soin et l'industrie de plusieurs bons ouvriers qui y furent depuis envoyés, et à qui il ouvrit la porte de ce Royaume par l'effusion de son sang.

Ceux qui gouvernent les autres.

XVII. Ceux que Dieu a choisis pour gouverner le monde, soit au spirituel, soit au temporel, afin d'en mieux venir à bout, se sont volontiers adressés à la Mère de l'Ange du grand conseil. Je ne sais si jamais personne le fit avec plus d'affection et de confiance que Saint Étienne, Roi de Hongrie. Ce Prince lui transporta tout le droit de souveraineté qu'il prétendait en son Royaume, se contentant d'être tenu pour Lieutenant de la Mère de Dieu. De plus il ordonna que de là en avant elle y fût absolument nommée la Dame, nom qui depuis lui est toujours demeuré. Et comme un jour les troubles qui s'élevaient contre lui et contre son Royaume, lui eussent donné quelque appréhension que la semence du Christianisme, qui partout jetait si heureusement ses racines, ne fût étouffée en son printemps, il s'adressa à la Sainte Vierge, disant : Sainte Dame, ne permettez pas, s'il vous plaît, que votre héritage soit dissipé par les ennemis de votre nom, à moins que cela arrive par ma lâcheté, ou par ma défiance, puisque vous avez tant d'autres moyens de prendre vengeance d'un mauvais Roi tel que je suis.

XVIII. J'ai toujours su très-bon gré à la rare piété du très-illustre Cardinal de Joyeuse, l'honneur des Prélats Français, lequel ayant été nommé Protecteur de la France, sur les commencements du Pontificat de Sixte cinquième, s'achemina droit à Lorette, afin d'obtenir la faveur de la Sainte Vierge, pour s'acquitter dûment de cette charge. Il dit la Messe fort dévotement en la Sainte Chapelle, offrant ce nouveau devoir qu'il avait à l'Église et à la France sa patrie, à la commune Protectrice des hommes. A cet effet il ordonna les prières de quarante heures, à l'heureux succès desquelles servit grandement la dévote prédication de l'Évêque de Lorette, et la ferveur du Clergé et du peuple du même lieu, et de plusieurs autres qui avaient suivi le Cardinal, ou étaient venus de divers endroits au bruit de cette dévotion.

XIX. Que dirai-je de Saint Charles Borromée, l'astre de l'Italie, l'honneur des Evêques, la gloire des Cardinaux, la merveille des neveux des Papes, le portrait de toute sainteté? j'en dirai tout ce que l'on peut dire d'un Saint Prélat; mais après que j'aurai dit, sur le rapport de l'un de ses domestiques (1) qui a très-dignement écrit sa vie, que dès le point qu'il se vit posé comme un flambeau sur le buffet de l'Église, il se jeta tout à fait entre les mains de la Mère de

(1) Joann. Petrus Giussanus, lib. VIII.

Dieu; qu'il n'entreprit affaire quelconque qu'il ne lui eût auparavant recommandée, et dont il ne lui eût laissé la conduite; et qu'en plusieurs autres manières il donna des preuves de la très-humble servitude qu'il lui avait vouée, comme il se verra désormais à diverses rencontres. Ensuite de ce mot je dirai qu'elle contribua tout le possible à le rendre l'ornement et le parangon des Prélats; c'est-à-dire le très-soigneux restaurateur de la discipline sacrée, le très-ardent défenseur des droits et des immunités de l'Église, le très-parfait exemple du soin pastoral, l'infatigable zélateur de l'avancement du divin service, le très-fort rempart de la maison de Dieu, le très-libéral dispensateur des biens de son Maître, le très-assuré refuge des affligés, la très-juste terreur des méchants, le très-doux et très-aimable Père des bons; c'est-à-dire un Athanase en patience, un Chrysostome en liberté, un Thomas en fermeté, un Anselme en douceur, un Ambroise en courage, un Augustin en zèle, un Jean l'Aumônier en charité, un Basile en piété, un Léon en gravité, un Grégoire en vigilance, un Thaumaturge en prodiges, et pour comprendre beaucoup de choses en peu de paroles, un Saint Charles en toute perfection. J'en dirai, mais sans exagération, tout ce que le Sage, fils de Sirach (1), dit de Moïse et d'Aaron, les premiers Pères, et les parfaites idées des Prêtres et des Prélats. Je dirai qu'il a été le bien-voulu de Dieu et des hommes, qui conserveront à jamais sa douce mémoire, et lui donneront mille bénédictions; qu'il a été fait égal en la gloire aux plus grands Saints; qu'avec les paroles de ses dévotes et ferventes prières, il a apaisé les efforts de la furieuse contagion qui ravageait la ville de Milan; que Dieu l'a glorifié en la présence des Princes et des grands de la terre; qu'il lui a commandé de faire entendre ses volontés et ses ordonnances à son peuple: que moyennant la confiance et la débonnaireté dont il l'avait doué, il l'a fait Saint, et l'a choisi parmi tous les Prélats de la terre pour le rendre le modèle de tous; qu'il l'a attiré à soi dans la nue de la sainte contemplation, et que là il lui a baillé la forme d'une très-sainte vie; qu'il a couronné sa mitre d'une couronne de fin or, gravée des marques de sainteté et de vertu. Je dirai que ses sacrifices journaliers ont été embrasés du feu de la dévotion et du divin amour; que le grand Moïse de l'Eglise, c'est-à-dire le souverain Pasteur, son oncle maternel, lui a oint les mains de l'huile de l'onction sainte; que Dieu a pris vengeance de ceux qui se sont élevés contre lui, et qui, ne pouvant supporter l'éclat de son héroïque vertu, se sont mis en devoir de lui ravir la vie qu'il ne conservait que pour le bien universel de tout le

(1) Eccli. XLV.

monde; finalement que le même Dieu sans autres a voulu être son héritage, son sort et sa possession. Je lui donnerai sans crainte et sans appréhension tous les beaux éloges que le même écrivain sacré donne à Simon le Grand-Prêtre, fils d'Onias, au cinquantième chapitre de l'Ecclésiastique. Je dirai que c'a été lui qui pendant sa vie a soutenu le Temple, qu'il a affermi la maison de Dieu, qu'en ses jours les sources de la céleste doctrine se sont enflées ainsi que les eaux de la mer, pour s'épandre de tous côtés et abreuver toute la terre; qu'il a guéri infinies personnes des maladies spirituelles dont elles étaient travaillées, et qu'il a retiré un monde de gens du chemin de la perdition; qu'il a merveilleusement amplifié l'Église, lui fournissant de très-bons Ministres et n'épargnant nulle sorte de soin pour réformer les mœurs corrompues et gâtées. Je dirai qu'il a éclaté en sa vieillesse comme la belle étoile lorsqu'elle brille au travers de la nue sombre et obscure, comme la pleine lune au milieu des étoiles, et comme le soleil qui rabat la lueur de tous les autres feux du ciel; qu'il a été comme l'arc de gloire, que nous voyons pour trait sur une nue moite et prête à se résoudre en pluie, comme la rose printanière, comme le lis sur le courant d'un ruisseau, comme l'encens qui distille en été, ou qui s'évapore dans l'encensoir. Je dirai qu'il n'a pas été moins précieux ou agréable qu'un beau vase de fin or enrichi de mille pierreries; qu'il n'y a pas plus de plaisir à considérer un olivier verdoyant qui pousse ses rejetons tout à l'entour de son pied, ou un cyprès qui porte sa pointe contre le ciel, qu'il le faisait bon voir lorsqu'il était revêtu de la sacrée pourpre et paré des ornements mystérieux pour monter au saint autel, accompagné des Ministres de l'Église qui officiaient avec lui, et entouré de son Clergé. Et après avoir dit tout cela, je conclurai que tout ce qu'il y a eu de grand et de ravissant en lui, a été l'ouvrage de la confiance qu'il a eue en la Mère de Dieu, et du soin que la Mère de Dieu a eu de lui.

XX. Voici un troisième Cardinal qui a pu servir de Patron aux deux autres, aussi bien que d'ornement à toute l'Église. C'est le Bienheureux Saint Bonaventure, lequel, au rapport de Pierre Galois, Protonotaire Apostolique, au Traité qu'il a fait de sa vie, ne fut pas plutôt créé général de l'Ordre de Saint-François (titre qu'il porta l'espace de dix-huit ans entiers), qu'il recourut incontinent à la Mère d'amour, à qui il avait été très-affectionné dès son bas âge, et la choisit pour son très-ferme appui et pour sa très-fidèle guide. Il ne se présenta nulle difficulté pendant son généralat, qu'il ne s'adressât soudain à elle comme à son asile assuré. Aussi fit-il le possible pendant tout le temps qu'il fut en charge pour la faire honorer d'un chacun, car il enjoignit très-expressément aux Prédicateurs de son

Ordre qu'en leurs sermons ils exhortassent souvent le peuple à lui porter une singulière dévotion, et à la saluer avec l'Oraison Angélique lorsqu'ils entendraient le son de la cloche après Complies. En outre il ordonna que depuis Noël jusqu'aux Rois on conclût les Hymnes qui se chantent au divin Office, avec ces mots : *Gloria tibi, Domine, qui natus es de Virgine*, coutume qui a depuis été observée par l'Église universelle. Il institua à Rome une Confrérie qu'il appela du Gonfalon, où il prescrivit aux Confrères certaine forme de prières, pour honorer et invoquer la très-sacrée Vierge. Elle, de sa part, fit des merveilles pour l'assister et pour le rendre grand devant Dieu et devant les hommes, de sorte que, depuis Saint François, il n'y a eu Général qui ait tant fait pour l'avancement de ce Saint Ordre que lui. Il rétablit la discipline régulière, laquelle était aucunement déchue de sa première ferveur ; il fit de nouvelles Constitutions, il écrivit des lettres à tout l'Ordre, afin que tous contribuassent à le remettre en sa première splendeur; il fit le règlement des Provinces et des Custoderies, que l'on appelle ; il servit de père et de mère à tous ses chers enfants, mêlant la sévérité avec la douceur, et détrempant l'aigreur dont il était parfois contraint d'user, avec une affection cordiale que tous reconnaissaient en lui. Cependant il ne laissa pas de profiter au général de l'Église; car il avait acquis une telle réputation de sagesse et de sainteté, et, au moyen de ces deux rares qualités, un tel ascendant sur toutes sortes d'esprits, qu'après la mort de Clément quatrième, le Saint-Siége ayant déjà vaqué environ trois ans, pour autant que dix-sept Cardinaux, qui s'étaient assemblés en la ville de Viterbe, pour l'élection d'un nouveau Pape, ne se pouvaient en façon quelconque accorder au choix d'une même personne; enfin tous unanimement donnèrent leurs voix à Saint Bonaventure, à ce que seul il nommât celui qu'il jugerait selon Dieu le plus capable pour être élevé à ce haut trône d'honneur, à la charge que s'il se voulait nommer lui-même, il fût reçu et reconnu pour Pape. Mais le Saint, qui était autant éloigné de cette pensée qu'il était parfaitement humble, nomma Thibault, Vicomte de Plaisance et Archidiacre de Liége, personnage fort renommé pour sa grande piété, alors absent et occupé à la conquête de la Terre Sainte, lequel, à son avénement au Saint-Siége, fut nommé Grégoire dixième, et par ses excellents comportements, justifia de telle sorte le jugement que Saint Bonaventure avait fait de lui, qu'il mérita d'être canonisé en l'Église d'Arezzo en Toscane, où ses sacrées reliques reposent. Voilà des fruits de la régence du ciel et de la confiance que ses dévots serviteurs ont en elle. A quoi il faut que j'ajoute que le même Grégoire ayant convoqué un Concile général à Lyon, il commanda à

Saint Bonaventure de s'y trouver, pour autant qu'il se voulait servir de lui ; et pour le faire avec plus d'autorité, il lui bailla le chapeau de Cardinal et l'Évêché d'Albano, qui est l'un des six suffragants de l'Évêque de Rome. Ce fut en cet auguste théâtre du monde que l'humble Saint Bonaventure eut les principales charges qui se présentèrent, tant en la dispute contre les Grecs, qui furent réduits à l'obéissance du Vicaire de JÉSUS-CHRIST et à l'unité de l'Église, qu'ès autres définitions du Concile. Finalement ce fut là qu'étant plus chargé de mérites que d'années, Dieu l'appela aux joies de la vie bienheureuse, avec autant de regret de l'Église militante que de contentement de la triomphante.

XXI. Le Bienheureux Jordain, Général de l'Ordre de Saint-Dominique, honora tellement la Reine du Ciel et la Protectrice de son Ordre, qu'il n'entreprit aucune affaire qu'il ne la lui eût recommandée (1). Parmi ses voyages, sa principale occupation était de s'entretenir avec elle et de chanter des Hymnes et des Cantiques à son honneur. Ce qu'il faisait avec tant de dévotion que souvent il répandait plus de larmes qu'il ne prononçait de paroles.

XXII. A ces grands Généraux d'Ordre il me semble que, sans flatterie, je puis joindre le P. Claude Aquaviva, cinquième Général de notre Compagnie. Il avait été nommé à cette charge et présenté à Notre-Seigneur par sa très-glorieuse Mère, ainsi que j'ai dit autre part. Et tout le temps qu'il la porta, il lui rendit très-fidèlement ses devoirs. Il fit son possible afin de la faire spécialement honorer en l'Ordre qu'il gouvernait, et écrivit à toute la Compagnie une très-belle lettre à ce sujet. Pour lui il n'espéra jamais d'avoir bonne issue d'une affaire qu'il ne lui avait pas mise entre les mains. Aussi lui obtint-elle la grâce d'en démêler une infinité de très-fâcheuses en trente-quatre ans qu'il porta le titre de Général, d'étendre partout sa Compagnie, de la policer de plusieurs bons règlements, et s'il faut dire ainsi, de lui bailler la dernière forme; bref, de se rendre digne du respect et de l'affection d'un chacun.

XXIII. La rare confiance de la Sainte Mère Thérèse de JÉSUS mérite d'être jointe aux exemples précédents, et d'être imitée de tous ceux qui commandent aux autres de la part de Dieu. Car il est porté dans sa vie, qu'arrivée qu'elle fut au Monastère de l'Incarnation d'Avila (2), pour y prendre la charge de Prieure, la première chose qu'elle fit, ce fut de mettre en la chaire priorale du Chœur une image en bosse de Notre-Dame, de lui porter les clefs de la maison, et de donner à entendre à celles qui étaient sous sa charge qu'elle n'était

(1) Lander Albertus, in ejus Vita. — (2) Francis. Ribera, Vitæ ipsius, lib. III, c. 1.

rien, et que la très-sacrée Vierge, à qui cette Religion est particulièrement dédiée, était la vraie Prieure qui les devait gouverner. Ne se passèrent pas beaucoup de jours que Notre-Dame ne lui fit connaître combien cet acte lui avait été agréable, ainsi que la même Mère le coucha depuis par écrit. Car la veille de Saint Sébastien, comme l'on commençait au chœur le *Salve Regina*, elle vit descendre la Mère de Dieu, avec une très-grande multitude d'Anges, au siége de la Prieure, où l'image avait été posée, et l'Antienne achevée, la Sainte Vierge lui dit : Tu as bien fait de me mettre ici, je serai présente aux louanges qui seront chantées à mon Fils, et j'aurai soin de les lui présenter.

XXIV. Bref, pour ne me pas étendre davantage à la recherche de plusieurs autres particularités, je dirai seulement, en général, que c'a été toujours la pratique des meilleurs serviteurs de la Vierge, et l'est encore maintenant plus que jamais, de n'entreprendre chose quelconque sans avoir au préalable pris conseil d'elle, et sans lui avoir demandé sa sainte bénédiction ; pratique très-digne d'être imitée de tous ceux qui font profession de la vouloir servir, tant à cause des grands avantages qu'ils en recevront à toute heure, que pour le contentement et pour la gloire qui en revient à celle qu'ils ne sauraient trop honorer.

§ II. — *Le second trait de confiance : recourir à elle en toute sorte de difficultés.*

I. Le Séraphique Docteur Saint Bonaventure, de qui j'ai parlé peu auparavant, désireux de satisfaire à la dévotion d'un sien ami qui lui avait demandé quelque règle de bien vivre, lui adressa un petit cahier qu'il appela les vingt-cinq mémoriaux, qui sont autant de préceptes très-dignes d'être retenus et d'être toujours gardés en la mémoire, dont le treizième est celui-ci : Portez en tout temps un honneur cordial à la très-glorieuse Mère de Dieu, et adressez-vous à elle comme à un très-assuré refuge en toutes vos nécessités et en tous les hasards et dangers que vous courrez ; choisissez-la pour Avocate, et, avec une grande assurance, recommandez-lui tout ce qui vous concernera. Cet enseignement nous met en main la clef d'or de la Confiance pour ouvrir le sacré cabinet des douceurs de la Mère d'amour, et pour en tirer les remèdes de toutes nos misères, car il n'est rien que cette confiance n'emporte. C'est le divin cordon qui nous est tendu du ciel pour attirer notre cœur et nos espérances là-haut. Saint Germain, Patriarche de Constantinople, était prévenu de cette considération lorsqu'il parlait ainsi à la glorieuse Vierge : Sainte Dame, qu'êtes-vous autre chose que la Médiatrice de notre salut,

notre assuré secours et notre infaillible assistance, notre Avocate, qui portez sur vos lèvres la parole de notre réconciliation, et laites trouver bonnes les excuses que nous alléguons pour obtenir le pardon de nos fautes; l'asile dont notre confiance se glorifie, le rempart inexpugnable des Chrétiens, l'arsenal des bons Rois, la principale pièce de la batterie des Princes fidèles, l'Ange des batailles, qui leur mettez le laurier sur la tête et la palme entre les mains. A ce sujet nous vous supplions humblement de ne pas éconduire ceux qui se retirent devers vous; donnez la main à ceux qui sont en danger, rassurez l'esprit de ceux qui sont agités de quelque tempête et réduisez à néant les insolentes menaces de ceux qui nous en veulent en dépit de votre très-cher Fils et de vous. Cette même confiance est le grand bouclier de l'âme à l'épreuve de toutes les tentations de l'ennemi. Saint Éphrem s'en servait très-industrieusement, et voici comment il parlait un jour à la très-sacrée Vierge (1) : Sainte Dame, recevez moi, s'il vous plaît, sous l'ombre de vos ailes, de peur que le Vautour d'enfer ne m'enlève, d'autant que je suis comme un pauvre poussin tombé dans la fange et destitué de tout moyen de me garantir. Il ne me reste nulle espérance hors de vous, d'autant que vous êtes mon port et mon refuge assuré; enfin, tout mon salut dépend de votre assistance et de votre protection, que je requiers avec larmes et avec toute la soumission possible de mon cœur.

Sainte Marie Égyptienne.

II. Parmi tous ceux et celles qui ont jamais su combien vaut cette confiance, il me semble que Sainte Marie Égyptienne l'éprouva avec une si grande douceur, qu'au travers de ses paroles nous découvrons la vraie image d'un cœur répandu comme l'eau en la présence de la Reine du Ciel, et il n'est pas quasi possible de les lire ou de les entendre, sans qu'elles tirent les larmes des yeux. Elle méritait encore le nom de femme de scandale et de pierre d'achoppement, lorsqu'elle prit la résolution d'aller en compagnie de quelques autres adorer la Sainte Croix en Jérusalem. Comme elle pensait entrer dans l'Église, elle se sentit repoussée par une force invisible jusques à trois diverses fois. Ne sachant à qui se vouer dans cette extrême confusion, elle leva les yeux en haut, et vit sur le portail de l'Église une image de la Sainte Vierge, qui soudain lui attendrit le cœur. Mère de miséricorde, lui dit-elle, si bien que les pécheurs déplaisent à votre Fils, toutefois il ne les saurait éconduire quand ils deviennent pénitents.

(1) Orat. de S. Virgine.

Ne permettez pas que l'entrée du salut me soit refusée avec celle de cette auguste maison. Que si vous daignez être ma répondante, je vous jure devant tout ce qu'il y a de saint au ciel, que dès à présent je dis un éternel adieu à mes débauches passées, et que le monde ne me sera plus rien désormais. Cette parole prononcée, elle entra sans difficulté dans l'Église, et Dieu sait quels furent les mouvements de son cœur agité et quelles larmes elle versa en la présence du signe adorable de notre Rédemption. Après avoir quelque temps donné ouverture à ses soupirs, elle fit une revue générale de sa misérable vie, et déchargée de ce pesant fardeau, elle s'en alla à une Église qui était contre le Jourdain pour y recevoir le très-saint Sacrement de l'Autel. Ce fut là que la plaie de son cœur s'ouvrit de nouveau, et il n'est pas croyable ce qu'elle dit à la Mère de Dieu : Mère de douceur et de bonté, disait-elle, à présent vous êtes engagée à mon secours, puisque de votre grâce vous vous êtes portée caution pour moi. Je sens voirement quelque bonne volonté de ne jamais violer la foi que je vous ai donnée ? Mais que puis-je espérer d'un cœur si mal habitué comme le mien sans votre continuelle assistance ? Au reste, faites de moi ce que vous voudrez, adressez-moi où il vous plaira ; je ne veux après Dieu autre garde sinon vous, car je dois espérer de vous l'issue de mon bonheur, puisque vous lui avez aujourd'hui donné commencement. Ainsi extasiée d'amour et de confiance, et ne respirant rien plus qu'une vie céleste, elle passa le Jourdain, et sans savoir bonnement où elle allait, elle s'enfonça bien avant dans le désert, où elle fit une très-rude pénitence l'espace de quarante-sept ans. Il n'est pas à croire les tentations qu'elle souffrit pendant un si long temps; mais parmi toutes ces traverses, toujours elle avait au cœur et en l'esprit sa répondante, dont sans intermission elle implorait le secours avec des paroles si ardentes et si pleines de confiance, qu'elles eussent pu fendre les rochers. Aussi en reçut-elle tant de force et de courage, qu'elle remporta une glorieuse victoire de tous ses ennemis, et malgré l'enfer elle conclut sa très-sainte vie avec une fin souhaitable aux âmes les plus innocentes. Elle découvrit tout ceci au Bienheureux Abbé Zosime, qui, par inspiration divine, lui apporta le sacré Viatique; il fut depuis recueilli par le Patriarche Sophronius, et inséré dans le Pré spirituel, et après récité au second Concile de Nicée.

III. Cette même confiance est l'ancre sacrée que l'âme jette contre le ciel, lorsqu'elle se trouve agitée de la tempête des appréhensions dernières de la mort. Je n'oublierai jamais le beau trait que fit l'Empereur Andronic le Vieux (1); aussi ne pouvait-il partir que

(1) Niceph. Grégoras, lib. X Histor.

d'un cœur bien affectionné envers la Bienheureuse Vierge. Ce prince se voyant tout à coup réduit à l'extrémité pour avoir excédé à boire de l'eau fraîche (ce qu'il faisait ordinairement lorsqu'il sentait quelque chaleur extraordinaire dans ses veines, afin de n'être pas contraint à se faire tirer du sang), et n'ayant personne près de soi qui lui pût faire apporter le Saint Sacrement, se leva debout au mieux qu'il put, et se jetant à genoux, tout baigné de larmes, il prit une petite statue d'or de la Sainte Vierge qu'il portait toujours pendue au col, et se recommandant à elle, il se la mit en la bouche, afin qu'elle lui servît de Viatique, puisqu'il était hors d'espérance de pouvoir recevoir Notre-Seigneur. C'est ce que rapporte Grégoras, lequel l'avait entretenu assez longtemps le même soir, sans qu'il y eût aucune apparence de mort ni de maladie.

IV. En un mot, c'est le port assuré où se doivent rendre tous les affligés de quelque affliction que ce soit, et où ils ne manqueront jamais d'être favorablement reçus. Je veux ici coucher, pour l'exemple et pour l'édification de plusieurs, quelque pièce de la dévote harangue que lui fit un vénérable Religieux nommé Théosterictus, il y a près de huit cents ans; elle se trouve dans le livre de prières des Grecs. Princesse de la terre et du ciel et glorieuse Mère du Verbe incarné, si jamais pauvre homme chargé de maux et de misères s'est présenté à l'autel de votre clémence, en voici un qui vient se jeter à vos pieds. Mes passions mal domptées et mes affections déréglées sont comme autant de vents impétueux qui bouleversent le navire de mon âme, et menacent tout à coup de le mettre à fond; que me servira-t-il que vous ayez porté dans vos sacrés flancs le vrai Pilote et le Havre de grâce où nous nous devons rendre pour être assurés, si vous n'accourez promptement à mon aide, et n'apaisez la tourmente qui me veut engloutir; les esprits de ténèbres me font une cruelle guerre, et me livrent une infinité de tentations. Pourquoi êtes-vous la Mère de celui qui a voulu être notre Paix, si ce n'est pour leur donner la fuite, et me tirer des continuels dangers où je suis; je me reconnais pauvre et dénué de tout bien; et de quoi me servira-t-il que tous les trésors du ciel soient à votre disposition, si vous n'avez point sentiment de mon indigence? Les maladies du corps, mais beaucoup plus celles de l'âme, appesantissent mon esprit et l'incommodent en mille manières : n'êtes-vous pas la Mère de notre souverain Médecin, et ne possédez-vous pas un trésor de guérisons? A quelle fin auriez-vous été faite un abîme de miséricorde, et pourquoi aurait été distillé dans votre sein le Dieu des miséricordes éternelles, si ce n'était pour le soulagement de nos misères? Et de qui pouvons-nous attendre la vraie joie du cœur et

la consolation intérieure, sinon de vous, qui avez porté la réjouissance du monde. J'avoue que jamais prisonnier ne fut plus étroitement garrotté de cordes et de chaînes, ni plus rudement chargé de fers et de menottes que je suis lié de mes péchés et accablé de mes crimes; mais je sais bien que celui qui est descendu du ciel pour notre délivrance a mis entre vos mains le prix de notre rachat, et vous a donné plein pouvoir de nous rédimer. Aurez-vous bien le courage de me voir pourrir dans un fond de fosse parmi les ténèbres de mon aveuglement, vous qui portez en vos mains la lumière et qui avez allumé le flambeau, lequel éclaire tous ceux qui viennent en ce monde? Jetez, de grâce, les yeux sur l'un de vos pauvres serviteurs qui tremble à la seule mémoire de son départ, qui a le cœur glacé de frayeur pour l'incertitude de ce qui lui doit arriver après sa mort, et qui meurt déjà de l'appréhension qu'il a des redoutables jugements de Dieu; qu'il vous souvienne que notre Juge est votre Fils, et qu'avec une seule parole vous nous le pouvez rendre favorable. Si vous demandez des larmes, je suis content d'en verser un déluge; mais j'aime bien mieux vous en demander une de celles que mon aimable Sauveur et votre Bien-aimé Fils a jetées pour moi, car elle peut noyer un monde entier de péchés et effacer les péchés d'un monde entier. En un mot, Vierge Sainte, vous êtes ma Mère et je suis votre fils; vous êtes ma Dame et je suis votre serviteur, quoique indigne de ces deux titres. Vous avez le moyen de m'obliger, et je me confie que vous le voulez, et je vous le demande en vertu de cette confiance et beaucoup plus en considération de votre naturelle bonté. Ainsi prenait l'essor le cœur de ce dévot serviteur de la Vierge; ainsi nous enseignait-il de recourir à elle avec une entière confiance en toutes nos nécessités.

V. Mais en voici un autre, lequel en nos jours a grandement relevé cette pratique, et en a fait prendre le goût à une infinité de personnes. C'est le très-dévot François de Sales, le modèle des Saints Prélats. Nous sommes redevables à ceux qui ont travaillé à recueillir les reliques de cette belle âme beaucoup plus qu'aux autres, qui ont mis peine de conserver les sacrées dépouilles de son corps. De ce nombre est une petite prière qu'il faisait ordinairement à la Sainte Vierge, laquelle est une vraie image de la bonté de son cœur. Elle donnera sujet de confiance envers la Bienheureuse Vierge, au moins à ceux et à celles qui font état d'honorer d'un particulier sentiment la douce mémoire de ce grand homme.

VI. Je vous salue, très-douce Vierge Marie, Mère de Dieu, vous êtes ma Mère et ma Maîtresse; partant je vous supplie de m'accepter pour votre fils et serviteur, parce que je ne veux plus avoir autre

Mère ni Maîtresse que vous. Je vous prie donc, ma bonne, gracieuse et très-douce Mère, qu'il vous plaise de me consoler en toutes mes angoisses et tribulations, tant spirituelles que corporelles. Ayez mémoire et souvenance, très-douce Vierge, que vous êtes ma Mère, et que je suis votre fils, que vous êtes très-puissante et que je suis un pauvre homme, vil et faible. Partant je vous supplie, ma très-douce Mère, que vous me gouverniez et défendiez en toutes mes voies et actions. Car, hélas! je suis un pauvre disetteux et mendiant, qui ai grand besoin de votre sainte protection. Sus donc, très-sainte Vierge, ma douce Mère, préservez et délivrez mon corps et mon âme de tous maux et dangers, et de grâce faites-moi participant de vos biens et de vos vertus, et principalement de votre sainte humilité, excellente pureté et fervente charité. Ne me dites pas, gracieuse Vierge, que vous ne pouvez; car votre Bien-aimé Fils vous a donné toute puissance, tant au ciel comme en la terre. Ne me dites pas que vous ne devez; car vous êtes la commune Mère de tous les pauvres humains, et singulièrement la mienne. Si vous ne pouviez, je vous excuserais, disant : Il est vrai qu'elle est ma Mère, et me chérit comme son fils; mais la pauvrette manque d'avoir et de pouvoir. Si vous n'étiez ma Mère, avec raison je patienterais, disant : Elle est bien assez riche pour m'assister; mais, hélas! n'étant pas ma Mère, elle ne m'aime pas. Puis donc, très-douce Vierge, que vous êtes ma Mère et que vous êtes puissante, comment vous excuserai-je si vous ne me soulagez et ne me prêtez votre secours et assistance? Voyez, ma Mère, et voyez que vous êtes contrainte de m'accorder et d'acquiescer à toutes mes demandes. Soyez donc exaltée sur les cieux et sur la terre, glorieuse Vierge, et ma très-haute Mère Marie, et pour l'honneur et la gloire de votre Fils, acceptez-moi pour votre enfant sans avoir égard à mes misères et péchés, délivrez mon âme et mon corps de tout mal, et me donnez toutes vos vertus, surtout l'humilité. Faites-moi présent de tous les dons, biens et grâces qui plaisent à la très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

VII. Encore faut-il faire honneur à la belle et agréable lettre que les charitables hôtesses du Sauveur, Marthe et Marie, lui écrivent lors de la maladie de Lazare leur bon frère. Elle ne contenait que ces deux mots en substance : Celui que vous aimez se trouve mal. Mais l'incomparable Saint Augustin (1) a très-bien reconnu qu'en ce peu de paroles il y avait d'admirables traits de Rhétorique, et une certaine éloquence de cœur, qui est bien autrement persuasive que

(1) Tract. XLIX in Joann.

celle qui vient du bout des lèvres. Prenez garde, dit ce grand Saint, qu'elles ne s'empressent nullement, qu'elles ne le convient point d'aller voir leur frère, et de le guérir, non pas même à commander de loin à la maladie de le quitter. Elles savent trop bien qu'après avoir dit : Celui que vous aimez est malade; il ne reste plus rien à dire. C'est un trait de confiance qui est assez ordinaire aux enfants de la Mère d'amour que celui-là, car ils sont assurés de lui attendrir tout aussitôt le cœur par ce moyen et d'ébranler ses entrailles maternelles. Il leur suffit de se montrer devant elle et de lui faire connaître le besoin qu'ils ont de son secours; ils laissent le surplus à l'amour, qui haranguera assez puissamment pour eux, et emploiera tout l'ascendant qu'il a sur l'esprit de leur bonne Mère. Il persuadera tout ce qu'il voudra sans parler, ainsi que nous lisons de Moïse (1), à qui Dieu demandait jadis pourquoi il criait si fort après lui, quoique le Prophète ne dit pas un seul mot; mais c'est crier bien haut aux oreilles du cœur de l'amant de lui faire voir que celui qu'il affectionne pâtit.

VIII. Que direz-vous de cet autre de qui parle Alphonse Salmeron (2), lequel avait pénétré si avant les saintes ardeurs et les mouvements embrasés du cœur amoureux de notre Dieu, qu'il eût cru faire tort à sa bonté de lui demander quelque chose en particulier, hormis ce qu'il a expressément enjoint qu'on lui demandât, et qui se contentait de lui offrir les vingt-quatre lettres de l'alphabet, et le supplier de lui accorder ou dénier tout ce qui peut sortir de l'assemblage et de la combinaison de ces lettres, selon qu'il jugerait être pour son bien et pour la gloire de sa Majesté? Avouerez-vous pas que c'est une saillie de confiance et une invention d'un bon cœur, qui entendait bien ce que c'est que d'avoir affaire à une bonté, laquelle n'a pas de bornes? C'est ainsi que quelques-uns en usent envers la Mère du bel amour, lui laissant le soin de tout ce qui les concerne pour le temps et pour l'éternité. Ils ne veulent sinon ce qu'elle voudra, quand elle voudra, par qui elle voudra et à la façon qu'elle voudra; ils sont contents qu'elle dispose du peu de bien qu'ils font comme il lui plaira et en faveur de qui lui plaira; qu'elle octroie, qu'elle refuse, qu'elle gouverne le cours de leur bonne aventure, ainsi qu'elle jugera être plus à propos; le tout sur l'assurance qu'ils ont que pourvu qu'elle daigne penser à eux, c'est assez. Belles âmes, et dignes de vivre et de mourir dans le sein de la Reine des cœurs, si toutefois l'on peut mourir dans le sein de la vie, et qui n'ont rien pour tout à craindre tant qu'elles se maintiendront dans

(1) Exod. xiv. — (2) Tract. xii de Passione.

le fort assuré de cette royale confiance. Mais ce point est si haut qu'il mérite bien d'être considéré avec plus de loisir.

§ III. — *Troisième trait de confiance : se reposer entièrement sur elle en toutes affaires, sans inquiétude ou empressement.*

I. L'Évangéliste Saint Marc, au sixième chapitre de son Histoire, écrit que les Disciples étant en peine sur le lac de Tibériade, le Sauveur descendit de la montagne voisine, où il s'était retiré pour passer la nuit en prières, et commença de marcher à pied sec sur les eaux, afin de les aller secourir ; mais que peu s'en fallut que s'étant approché d'eux, il ne passât outre, et ne laissât tout périr. Le texte sacré en insinue assez la raison, qui est pour autant qu'ils le prenaient pour un fantôme, lui, dis-je, qui les avait si souvent assistés au besoin, et qu'ils ne devaient pas méconnaître. Je ne sais quant a moi si ma pensée me trompe, si dirais-je bien que je tiens pour tout assuré que l'une des principales raisons pourquoi Dieu, pourquoi la glorieuse Vierge et les autres Saints nous passent fort souvent lorsque nous sommes en quelque nécessité, et ne font pas grand état de nos prières, c'est d'autant que nous les imaginons comme des fantômes, que nous les figurons comme éloignés de nous d'une distance infinie, que nous n'avons pas l'estime qu'il faudrait de leur affection, et qu'ainsi nous venons à eux, ou par une certaine bienséance pour faire comme les autres, ou avec une appréhension de grandeur qui nous étrécit le cœur, et nous fait quasi croire que tout ce que l'on dit de leur démesurée bonté n'est pas pour nous, mais seulement pour les Saints et pour quelques âmes privilégiées, et grandement relevées par-dessus le commun.

II. Le discours que l'humble Saint Bernard fait de la confiance en l'un des Sermons (1) qu'il a composés des sept pains que Notre-Seigneur multiplia, va bien d'un autre air, et il m'agrée tellement que je ne me puis empêcher de lui donner ici place pour établir cette dernière pratique. Trois choses, dit-il, renforcent et affermissent tellement mon cœur, qu'il n'y a ni disette de mérites, ni connaissance de ma bassesse, ni estime du bonheur que j'attends, qui soient capables de m'ébranler ou de me faire déchoir du haut point d'espérance où je suis monté. Ces trois choses sont la charité, dont j'ai été prévenu pour participer à la grâce d'adoration, la vérité et la fermeté de promesses divines, et le pouvoir qu'a celui qui les a faites pour les accomplir en son temps. C'est, à mon avis, le triple rocher sur lequel est fondée la confiance des enfants de la Mère d'amour ; repos

(1) Serm. III.

qu'ils prennent avec tant d'assurance qu'il n'y a nulle crainte qui le puisse troubler. Le premier est l'admirable charité qui l'a mue à les recevoir au nombre de ses plus chers enfants, sans qu'elle y ait été attirée par leurs mérites, ou obligée par aucuns services qu'ils lui aient rendus. Le second est la promesse irrévocable qu'elle a engagée de ne jamais les abandonner, mais de conduire son entreprise jusqu'à la fin. Le troisième est le pouvoir qu'elle a de mener à chef ses desseins, pouvoir qui ne peut être empêché ni retardé par aucune force étrangère. Vienne maintenant ma sotte et défiante pensée, et qu'elle me mette devant les yeux mon néant, et me demande sur quels mérites j'établis ma confiance; car je lui répondrai hardiment que je l'appuie, non sur mes bonnes actions ni sur mes services passés, mais seulement sur la bonté, sur la fidélité et sur la puissance de celle qui au-dessous de Dieu ne voit rien de pareil à soi. Je lui dirai que je n'ai pas jeté mes espérances sur le sable mouvant des prétentions humaines, et que ma force n'est pas au bras de chair, mais que j'ai bâti sur le ferme d'une assurance infaillible, sur une bonté qui ne peut être altérée, sur une vérité qui ne peut tromper, et sur une force qui ne peut être vaincue.

III. Au demeurant, qu'on ne me parle ni de défiance, ni d'empressement; car je n'en veux pas seulement ouïr le nom, pour ne faire tort au charitable cœur de celle qui daigne avoir soin de moi et de mes affaires. Il me doit bien suffire de savoir qu'elle est la meilleure Mère du monde, et que j'ai l'honneur de lui appartenir par le choix spécial qu'elle a fait de moi sans que je me veuille entremettre de mon gouvernement ou me donner de l'inquiétude de ce à quoi elle songe pour moi. Je désavoue dès à présent toute sorte de soucis angoisseux, et ne veux pas que le cœur qui les entretiendra volontairement soit réputé pour mien, puisque douter de sa puissance c'est un crime, et se défier de sa bonté ou de sa fidélité, c'est se rendre pour jamais indigne de toutes ses faveurs. Croie le contraire qui voudra, de moi je tiens pour indubitable que voilà la résolution d'une âme digne de la protection spéciale de la Mère de Dieu, et je ne sais s'il y a sorte aucune de reconnaissance qu'elle prise davantage que le ressentiment d'un esprit fait de la sorte, qui vit comme l'enfant sur le sein de sa mère, sans appréhension de mal quelconque qui lui puisse arriver. Car si parmi nous une telle confiance ne peut être prisée autant qu'elle mérite; et si celui sur qui un autre se reposerait en cette façon, se devrait sentir infiniment obligé, tant à cause de l'estime qu'il ferait de lui, s'y confiant à pur et à plein, qu'à raison du plaisir que naturellement nous prenons à posséder un cœur avec un domaine absolu, nous persuaderons-nous que la Mère de douceur soit

moins sensible aux témoignages d'une volonté résolue de dépendre entièrement d'elle après Dieu? Sainte Mère d'amour, possible sera-t-il pardonnable à ceux qui ne savent pas qui vous êtes, d'aller avec vous avec quelque retenue et discrétion ; mais quant à ceux qui vous connaissent, je ne leur pardonnerai jamais d'avoir usé de réserve envers vous jusqu'à ce que la créance qu'ils ont de votre bonté et de votre fidélité les ait trompés. Que si c'est une chose impossible, qu'ils perdent donc toute appréhension de se perdre avec vous, et qu'ils ne doutent nullement que moins ils tiendront à eux-mêmes et à leur sagesse, plus assurément ils marcheront en la plénitude d'une sainte paix et en toute sorte d'avancements.

CHAPITRE IV.

De l'amour, troisième Reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu.

L'AMOUR, quant à l'ordre de sa naissance, tient le troisième rang entre les vertus divines, quoiqu'en perfection et en noblesse il soit sans controverse le premier. C'est la plus digne reconnaissance qui puisse être rendue à la Mère d'amour. Les motifs que nous en avons sont pressants, mais je me contente de les avoir ramassés à la fin des trois précédents traités.

« Je commence par la pratique, ayant parlé des motifs dans les traités précédents, et je dis que la première chose que l'amour nous inspire, est de nous offrir à notre divine Maîtresse, par une donation solennelle et irrévocable, de lui consacrer nos personnes autant que nous le pouvons, par la cession du droit que nous avons en nos bonnes œuvres, par des respects continuels, par une préférence de ses intérêts au-dessus des nôtres, par un abandon généreux de ce que nous avons, afin qu'elle en dispose selon son bon plaisir. Les personnes en cet état ne regardent que Dieu seul dans un parfait oubli d'elles-mêmes, et sachant que la Bienheureuse Vierge agit toujours pour la plus grande gloire de Dieu, elles ne se mettent nullement en peine si, après s'être dépouillées de leur mérite, elles en souffriront davantage en purgatoire; le pur amour ne se regarde jamais, il est pleinement satisfait lorque Dieu est content, et n'ayant plus de propre volonté, il ne veut que ce que Dieu veut pour lui et pour ses amis; c'est dans ce pur amour, et par conformité à Notre-Seigneur Jésus-Christ, que nous aimons sa très-sainte Mère, que nous

voulons persévérer en son amour, sans jamais nous pouvoir retirer de cet engagement; c'est le privilége de notre donation, laquelle étant plus forte que la mort, nous attache à elle non-seulement pour le temps, mais pour l'éternité; elle dépouille l'âme d'une certaine propriété qui se glisse dans les actions les plus saintes, en laissant l'application à la Sainte Vierge, qui n'agit pas seulement pour Dieu, mais pour Dieu seul et pour sa plus grande gloire; elle connaît les inclinations de son Fils, elle discerne les âmes où il sera le plus glorifié dans les secours qui leur seront donnés; et ainsi remettant tout entre ses mains, l'on se fait quitte de ce que la nature pourrait mêler avec la grâce. Enfin, si l'on est fidèle à ne rien faire pour soi, à n'avoir rien, à n'être plus à soi-même, mais tout à notre glorieuse Princesse, c'est être dans le plus haut point de la perfection, puisque étant à elle, l'on est à Dieu : car on ne passe en ses mains que pour demeurer dans celles de Dieu, on ne l'aime que pour l'amour de Dieu, on ne cherche sa gloire que pour la gloire de Dieu, qui est l'unique fin de toutes les dévotions. Il ne la faut donc pas condamner comme une invention chimérique; elle est solide, et remplie de grâce et de bénédiction. Saint Bonaventure en était bien persuadé, lorsque tout transporté d'amour pour cette Vierge incomparable, il lui disait : Vous êtes la voie qui nous conduit à Jésus-Christ, ô Sainte Dame ! celui qui serait assez malheureux pour s'éloigner de vous ne trouverait jamais le chemin de la paix (1). »

§ I. — *Le premier trait d'amour : s'offrir à la Sainte Vierge par une donation solennelle et irrévocable.*

I. Je mets ce trait avant tous les autres, pour autant qu'il les contient tous en perfection, et qu'il leur donne un prix et un mérite qui ne peut être bonnement expliqué. Je l'accompagne de deux conditions et veux que ce soit une donation solennelle et irrévocable. Irrévocable, dis-je, tant pour ce qu'il ne se peut rencontrer nul sujet qui soit capable de nous faire dédire de ce que nous aurons une fois promis à la Mère de bonté, qu'à cause qu'une telle rétractation ne mériterait rien moins que le nom d'un infâme sacrilége. Mais de plus il faut qu'il y intervienne de la solennité et de l'appareil, comme en l'une des plus honorables et plus importantes actions de notre vie, puisqu'en la pratiquant, non-seulement nous sommes couchés sur l'état de la Reine du Ciel, mais encore nous la glorifions d'une très-excellente manière, lui donnant tout ce que peut bailler une

(1) La R. Mère de Blémur.

créature telle que nous sommes. Bien est-il vrai que je ne demande pas tant ici des préparatifs humains, et des cérémonies extérieures, que des entretiens célestes et des dispositions intérieures. Je n'empêche pas que les personnes spirituelles, et de même profession, n'y soient appelées; mais bien prétends-je que le principal convoi se fasse au ciel. Car, sans parler de la Sainte Vierge, pour qui est la solennité, la très-sainte Trinité y doit être invitée, comme l'honneur de cette action; le Sauveur du monde, comme plus intéressé que nul autre en la gloire de sa très-honorée Mère; les Saints Anges, et nommément le Gardien, qui sert de Paranymphe et de Maître en cet appareil; ceux qui par droit de nature ou d'alliance appartiennent à la Mère de Dieu; ses favoris, et ceux qui se sont rendus signalés par une affection plus remarquable envers elle, et généralement toute la Cour céleste.

II. Les meilleurs apprêts seront la revue de toute la vie passée, suivie d'une confession générale, d'une exacte recherche de ce qui nous empêche d'agréer à sa Divine Majesté, et des actes fervents de Foi, d'Espérance, d'Amour et d'autres saintes vertus. La salle destinée à cette célébrité ne peut être sinon l'Église ou quelque Chapelle, d'autant que ce sont les lieux où Dieu tient sa Cour, et où se traite ce qu'il y a de plus auguste et divin au fait de la Religion. Le festin, c'est celui même que la Sagesse Incréée a préparé pour la réfection et la réjouissance de ses enfants, c'est-à-dire le très-saint et très-adorable Sacrement de l'Autel. L'action principale à laquelle proprement tout le reste se rapporte, c'est une protestation solennelle que fait l'âme dévote à la très-sacrée Vierge en la présence de la terre et du ciel, de vouloir être à elle par le choix d'une franche et immuable volonté; de vouloir relever d'elle en toutes choses par l'état et par la condition d'une très-humble servitude; de la reconnaître pour Dame et pour Souveraine à perpétuité; de s'abandonner à toutes ses volontés et de se livrer à tous ses pouvoirs; de lui offrir tous les moments de sa vie, toutes les actions de ses puissances intérieures et extérieures, tout ce qu'elle peut être ou espérer en l'ordre de nature et de grâce; en un mot, tout ce qu'elle lui peut présenter en hommage; bref, de la supplier d'en prendre elle-même le domaine absolu en la manière la meilleure et la plus assurée qu'elle connaît, et d'en disposer, après Dieu, comme de chose qui lui appartient.

Telle est, ce me semble, la profession authentique que fait Saint Grégoire de Nazianze en un certain endroit de ses écrits (1), où il

(1) Tragæd. de Christo patiente.

choisit la Reine du Ciel pour sa Dame, pour son unique trésor et pour sa souveraine Médiatrice.

III. Telle fut sans difficulté la noble résolution de Saint Edmond, Archevêque de Cantorbéry, qui en la fleur de sa jeunesse s'offrit à Dieu et à sa Sainte Mère (1) avec une invention pleine d'esprit et d'amour. Car il fit vœu à Dieu de perpétuelle chasteté devant une image de la Vierge, qu'il prit dès lors pour Épouse et pour Reine; et pour arrhes de sa fidélité, il inséra dans le doigt de l'image un anneau d'or, où était gravée la Salutation Angélique. On se prit aussi garde après sa mort qu'en l'anneau Épiscopal qu'il portait la même Salutation était gravée, et ce qui arriva pour lors mérite bien d'être rapporté. Car comme un chacun se mettait en devoir d'emporter des reliques du Saint, le Sacristain du Monastère de Soissac, où il mourut, jeta les yeux attentivement sur cet anneau, espérant qu'il lui pourrait bien demeurer, et qu'après que la foule serait passée, il aurait moyen de faire son coup. En effet, il s'approcha du saint corps et se mit en devoir de tirer la bague; et, comme il sentit de la résistance, il y employa toute sa force, mais en vain, il ne la put jamais arracher, quelque effort qu'il y apportât. C'est pourquoi, saisi d'une sainte horreur et d'une juste crainte de quelque châtiment, il se jeta à deux genoux devant le corps et parlant à voix basse à l'oreille du Saint, il lui demanda très-humblement pardon de sa témérité, et ensemble son contentement, sans lequel il ne voulait plus entreprendre de tirer un seul filet de sa robe. Il n'eut pas plutôt achevé sa prière, que l'anneau de soi-même tomba du doigt du Saint Prélat dans la main du Sacristain, qui raconta le tout à l'Abbé, et depuis par l'attouchement de cet anneau furent faits plusieurs miracles, et diverses sortes de maladies furent guéries.

IV. Ce qui arriva à un jeune garçon, au récit du docte et dévot Prélat de Beauvais (2), peut être mis en ce lieu pour avoir quelque rapport avec ce qui a été dit de Saint Edmond. Quelques jeunes gens jouant ensemble devant une Église, l'un d'eux, qui faisait état d'une bague qu'il avait reçue d'une fille, la tira de son doigt de peur de la rompre ou de la gâter; et, ne trouvant pas où la mettre en assurance, il entra dans l'Église, où d'abord il jeta les yeux sur une image en bosse de Notre-Dame, qui lui sembla si belle qu'il ne se put empêcher de se prosterner à genoux, d'avouer, en présence des Anges qui l'entouraient, que ce n'était rien de celle qui lui avait donné la bague au prix d'elle, et qu'il n'y avait point au monde de beauté pareille à la sienne. Au reste, si elle daignait le recevoir pour son

(1) Vitæ ipsius, c. VI. — (2) Vincent. Bellovac., Speculi Exempl., lib. VII, c. LXXXVII.

serviteur, qu'il renonçait dès lors à tout autre amour et que jamais il n'aurait d'autre Maîtresse qu'elle. Cela dit, il se leva, et mit sa bague dans un doigt de la Sainte Vierge, qui lui paraissait toujours plus belle à mesure qu'il la regardait plus attentivement; et la Vierge, pour lui faire entendre qu'elle agréait sa proposition, plia le doigt qu'elle portait auparavant étendu. Le jeune homme, transporté non moins d'aise que d'étonnement, sort en la rue, et appelle ses compagnons pour être témoins de ce qui lui était arrivé. Tous s'approchent, tous voient la vérité du fait, tous lui portent envie, tous le condamnent à quitter le monde pour mieux servir la Sainte Vierge, à qui il a fait offre de son service. Cependant quelques mois se passent, et le monde, qui le tient attaché avec des liens d'or et d'argent, et avec de vaines espérances, éteint peu à peu dans son âme la flamme céleste que la Vierge y avait jetée; enfin, emporté par les ardeurs de la jeunesse, il met en oubli celle à qui il avait solennellement engagé sa parole, et traînant son cœur par terre, il prend parti ailleurs contre ce qu'il avait promis expressément. Le propre soir de ses noces, la Sainte Vierge lui apparaît et lui demande où est la foi qu'il lui a baillée, et ce qui le peut avoir mû à la quitter pour en prendre une autre. Pour la seconde fois elle le menace de pis s'il ne tient sa promesse, et enfin fait une telle brèche dans son cœur, qu'il se dérobe comme un autre Alexis, et ayant mis sa liberté en assurance, il emploie le reste de ses jours au service de la Vierge des Vierges.

V. Telle fut sans contredit l'action héroïque de Saint Étienne, Roi de Hongrie, lequel avant que de céder le domaine de tous ses États à la Mère de Dieu, ainsi qu'il a été dit au chapitre précédent, s'était lui-même en son propre chef, avec son fils Émeric, fait vassal de la même Vierge par un transport solennel qu'il lui avait fait de sa liberté, avec promesse de lui en faire par chacun an les reconnaissances ordinaires. Seulement dirai-je ici en passant que ce Saint Roi ne pouvait manquer d'affection envers la Reine du Ciel, ayant été quasi dès la mamelle fils spirituel de Saint Adalbert (1), qui avait lui-même été voué à la Sainte Vierge dès le berceau. Car ce grand serviteur de Dieu (qui depuis fut Évêque de Prague, et qui, par commission expresse qu'il reçut de Dieu, prêcha l'Évangile à ceux de Hongrie et de Pologne, et enfin fut couronné d'un glorieux martyre), étant encore enfant, fut attaqué d'une fièvre dangereuse; de quoi alarmés, ses parents, qui l'aimaient uniquement, supplièrent la Sainte Vierge de lui vouloir conserver la vie, à la charge qu'il

(1) In ejus Vita, 23 Aprilis.

l'emploierait à son service, et qu'il relèverait d'elle le reste de ses jours. Cette prière prononcée, il fut porté sur l'autel de la Vierge, et soudain il reçut la santé, et tant qu'il vécut, il ne se comporta jamais autrement que comme sujet et homme de la Mère de Dieu.

VI. Telle fut d'assurance la sainte invention du dévot Marin, Frère du Bienheureux Pierre Damien, de qui il écrit (1) lui-même, qu'un jour étant devant l'autel de la Reine du Ciel, il s'offrit à elle, non-seulement à titre de serviteur, mais encore en qualité d'esclave, et que comme tel il se lia le col de sa propre ceinture, et pour se traiter en vrai esclave, il se disciplina au même lieu; enfin, pour ne manquer à nulle sorte de devoir, il mit sur le coin de l'autel de la Vierge une pièce d'argent, promettant de continuer tous les ans de lui payer le même tribut.

VII. Ce fut possible à l'imitation de celui-ci que le courageux Wautier de Bibrach, parent du Duc de Louvain, se dédia tout à fait au service de la très-sacrée Vierge. C'était un jeune Seigneur, vaillant comme l'épée, qui faisait des merveilles à combattre à la barrière, à soutenir les tournois et ès autres exercices ordinaires de la Noblesse en ce temps-là, quoiqu'à vrai dire la passion la plus forte de son cœur fût de faire la cour à la Mère de Dieu, et de tâcher par toute sorte d'inventions de gagner ses bonnes grâces. Et jaçoit qu'il n'omît rien pour en venir à bout, si fit-il un jour un effort d'amour et de courage qui mérite que toute la postérité le sache. Car ayant avec soi un Prêtre comme pour servir de sacrificateur, et pour présenter une si noble victime à la Mère de Dieu, il s'enferma dans une petite Église, et s'étant mis dessus l'autel en posture de criminel, à deux genoux, la hart au col, il se donna à la Sainte Vierge au titre le plus étroit et le plus bas de donation qu'il se pût imaginer, comme une sienne main-morte et un vassal taillable à miséricorde; et avant que de sortir de là, il voulut payer les premières redevances, qu'il continua dès lors tout le temps de sa vie. Le dévot Césarius, qui conversa depuis longuement avec lui au monastère de Hemmerode en Allemagne, où Wautier se fit religieux de l'Ordre de Cîteaux, assure (2) avoir appris le tout de sa propre bouche, et avoir été fidèle témoin des beaux exemples de vertu qu'il laissa à tous ceux qui eurent le bien de le connaître.

VIII. Telle sans faute fut la dévote et chrétienne entreprise de Louis second, Comte de Vendôme, et Seigneur d'Épernon et de Montdoubleau, dont la douce mémoire est conservée en l'Archive de Notre-Dame de Chartres, et de là fut transférée par Sébastien Rouillard

(1) Opusculo XXXIV, c. IV. — (2) Lib. VII Mirac.

au chapitre cinquième de sa Parthénice. Ce bon Prince ayant été fait prisonnier par les Bourguignons, et serré bien étroitement l'espace de neuf à dix mois avec grande appréhension d'y laisser les moyens et la vie, s'adressa à la très-sacrée Vierge sa bonne Mère, se vouant à elle du meilleur de son cœur, et la suppliant de le vouloir secourir en sa nécessité. Elle le fit tout à point le propre jour de son Annonciation, auquel le Comte fut remis en pleine liberté et en paisible jouissance de tous ses biens. De quoi il se sentit tellement obligé à la Mère d'amour, qu'aussitôt qu'il put, il se rendit à Chartres, et le jour de l'Ascension, qui fut le premier de juin de l'an quatorze cent treize, à la sortie de Matines, il se porta à l'Église de Notre-Dame, tout nu, tenant entre ses mains un cierge de cinquante livres, et cent Chevaliers ou Écuyers de sa compagnie le suivant en très-belle ordonnance, chacun le cierge au poing. Arrivé qu'il fut devant l'image de la Vierge, il se jeta à deux genoux, et avec lui tous ses gens, et ayant fait sa prière et rendu ses vœux à la Reine du Ciel, il s'adressa à Messieurs du Chapitre solennellement assemblés, et en considération des obligations qu'il confessait avoir à la glorieuse Vierge, il se déclara dès lors et pour jamais homme de la même Vierge et de son Église de Chartres. Donation qui fut aussitôt reçue et acceptée par Messieurs du Chapitre, et suivie d'infinies actions de grâces, que tous rendirent à Dieu et à la Sainte Vierge, et de plusieurs Cantiques d'allégresse.

IX. Telle est la forme de s'offrir à la Sainte Vierge en état de dépendance et de servitude, qui est couchée à la fin du livre des Grandeurs de Jésus du très-illustre Cardinal de Bérulle. Telles les dédicaces personnelles qui se font aujourd'hui en plusieurs saintes assemblées ou Confréries, et entre autres l'offrande solennelle que lui font par toute la Chrétienté les dévots Confrères des Congrégations qui sont érigées ès maisons de la Compagnie de Jésus, où en présence du ciel et de la terre, ils la choisissent pour Dame et pour Maîtresse, et font un propos inviolable de jamais ne l'abandonner, de ne dire ni entreprendre chose quelconque qui soit contre son honneur, et de ne permettre à ceux qui seront sous leur pouvoir nulle parole ou action où son honneur soit intéressé.

X. Pour le soulagement du dévot Lecteur, qui lisant ceci prendrait par aventure envie de se dédier solennellement à la Sainte Vierge, sans néanmoins se vouloir enrôler en de telles assemblées, et pour le délivrer de peine de chercher quelque formule propre pour ce faire, j'ai pensé de lui en tracer une dont il se put servir au cas qu'il n'en rencontrât point d'autre qui lui agréât davantage. Que si j'avais quelque pouvoir sur son esprit, je lui conseillerais de la

répéter tous les matins, afin de s'engager toujours de nouveau au service de cette Princesse, ou au moins afin de ne point laisser envieillir sa bonne résolution. La voici :

XI. Très-sainte et très-immaculée Mère de Dieu, le refuge assuré de tous ceux qui espèrent en vous, je *N.* aujourd'hui, en la présence de la très-adorable Trinité, de votre très-honoré Fils, notre Sauveur, des Bienheureux Saints Gabriel, mon Ange Gardien, Saint Pierre, Saint Paul, Saint Joachim, Sainte Anne, Saint Joseph, Saint Jean-Baptiste, Saint Jean l'Évangéliste, Saint *N.*, mon Patron, Saints *NN.*, et généralement de toute la Cour céleste, vous choisis pour ma très-spéciale Mère, Dame et Protectrice, et me propose dès à présent de vous servir et de vous faire servir le reste de mes jours le plus fidèlement qu'il me sera possible, et vous présente en hommage tous les moments de ma vie, tous les mouvements de mon cœur, toutes mes paroles, actions et desseins. Je vous supplie, par les mérites de votre très-aimé Fils, de me vouloir recevoir à votre particulier service, de daigner prendre le soin et la conduite de ma vie, la protection de mon âme à l'heure de mon décès. *Amen.*

XII. J'ajouterai ici tant seulement, que parmi ceux qui se dédient de cette sorte au service de la glorieuse Vierge, les mieux fortunés, et qui pour l'ordinaire entrent plus avant dans la faveur, sont ceux qui lui consacrent leurs jeunes ans et lui offrent les prémices de leur vie. Car, à dire le vrai, ces belles fleurs fraîchement cueillies méritent d'être présentées à la Reine des hommes et des Anges. Quant aux autres qui sont déjà flétries pour avoir passé par tant de mains, et pour avoir reçu les halenées du monde et de la chair, en un mot, qui ont perdu la bonne senteur de l'innocence avec leur teint vermeil et leur printanière beauté, elle ne les dédaigne pas voirement, mais il s'en faut bien qu'elle en fasse tant d'état que des premières. Car si parmi nous, dit Saint Jean Chrysostome (1), il ne se trouve personne qui ne préfère un serviteur jeune, frais et gaillard, à un autre qui sera déjà tout usé et cassé d'années et de travaux, croirons-nous pas qu'au ciel on fera toujours plus d'estime des services d'une jeunesse encore vierge et innocente, que de ceux d'une vieillesse mal habituée et quasi inutile à tout bien? Mais quand il n'y aurait autre raison, celle-ci serait grandement considérable, que ceux qui viennent jeunement au service de la Reine du Ciel, ont beaucoup plus de rapport avec elle, de qui Saint Jean Damascène a écrit (2) qu'elle fut comme un petit arbrisseau, tirée toute jeune de la maison de son père, ni plus ni moins que d'une pépinière de

(1) In Psal. XIV. — (2) Lib. IV de Fide, c. XIV.

sainteté, pour être transplantée dans le verger du céleste Époux, et arrosée dans le Temple de Dieu des grâces spéciales du Ciel et des plus douces influences du Saint-Esprit. C'est ce qui fait qu'es Cantiques elle demande si instamment d'être attirée par son divin Époux, afin de donner courage à tout plein de jeunes fillettes qui brûlent du désir de la suivre. C'est cela même qui me persuade qu'il n'y a rien de plus digne d'être envié que le bonheur de ceux que le Ciel a regardés de si bon œil, que de les appeler au service de cette grande Princesse dès le berceau, ou même dès le ventre de leurs mères. Vous en aurez pu remarquer quelques-uns parmi les précédents traités; pour le présent, je ne ferai mention que de deux tant seulement. Le premier sera le très-illustre Cardinal Baronius, la gloire et la merveille du siècle passé, qui semble avoir eu de très-particuliers sentiments, ou au moins de signalés instincts de cette dévotion dans les flancs de sa Mère, l'une des vertueuses femmes de son temps. Car elle a par plusieurs fois déposé (au rapport du savant Henri de Sponde, en l'éloge qu'il a fait du même Baronius) lui être arrivé je ne sais combien de fois de sentir ce petit enfant tressaillir dans son sein à mesure qu'elle s'approchait de quelque Église de la glorieuse Vierge, comme si dès lors il se fût voulu mettre en posture de l'adorer et de se consacrer à elle. Ce qui fut cause que cette bonne Dame, aussitôt qu'elle l'eut enfanté (ce fut le dernier jour d'octobre de l'an mil cinq cent trente-huit), elle l'offrit à la Reine du Ciel pour lui être à jamais dédié. Aussi ne fut-elle pas longtemps sans recevoir des marques infaillibles du contentement que la Mère d'amour avait pris à l'offrande qui avait été faite de ce petit serviteur. Car deux ans après, étant atteint d'une si dangereuse maladie, qu'on n'en attendait plus que la mort, elle le porta dans le berceau en l'Église de Notre-Dame, qui est non loin de Sore, en la Campagne d'Italie, lieu de l'ancienne maison des seigneurs du Baron, où ayant passé trois jours en prières, comme il semblait être prêt à passer, elle ouït une voix qui lui dit distinctement : Prends courage, et réjouis-toi, ton fils ne mourra pas pour cette fois. L'événement rendit indubitable la vérité de cette parole ; car dès lors il commença de se mieux porter, et peu après on le vit tout à fait guéri. A quelques mois de là, un Pèlerin étant entré dans la maison, s'approcha du berceau du petit César, et lui ayant fait le signe de la Croix sur le front, il dit avec une assurance extraordinaire à la mère et à la nourrice, qui étaient là présentes : Ayez soin de bien élever cet enfant, car il doit être un grand personnage et une lumière de l'Église. La bonne mère, toute consolée de cette nouvelle, comme elle était grande aumônière, mit incontinent la main à la bourse pour lui faire la charité ; mais au

même temps il s'évanouit de leurs yeux, et jamais ne put-on savoir ce qu'il était devenu. Il y a une grande apparence que c'était quelque Ange du ciel, envoyé possible par la Reine des Anges pour recommander l'éducation de ce sien petit vassal qu'elle destinait à être un jour l'un de ses grands serviteurs, et l'un des mieux employés à l'avancement de la gloire de son Fils.

XIII. Le second sera Saint Bernardin le Siennois, lequel, prêchant un jour avec une extrême ferveur des Grandeurs et de la dévotion de la Mère de Dieu, dit publiquement que quant à lui il appartenait par tout droit à la Sainte Vierge, et que dès son enfance il lui avait mille obligations. La première faveur que je reçus par son entremise, disait-il, ce fut de venir au monde le propre jour de sa Nativité. Le même jour je fus régénéré des eaux du saint Baptême. A quelques années de là, mais toujours le même jour, je pris l'habit de Saint-François. L'an révolu, je fis ma profession à même jour; bref, à même jour je célébrai ma première Messe. Quand tout le reste qu'il a fait ne lui serait compté pour rien, cette seule rencontre suffirait-elle pas pour être acquis dès le berceau à la Reine du Ciel?

XIV. Ici je m'écrierai volontiers avec le Prophète Jérémie : Oh! quel bonheur de porter dès sa jeunesse le joug du service de la Mère de Dieu! oh! heureux celui qui jouit d'un semblable bonheur! oh! avec quel contentement il se retirera dans soi-même et s'élèvera pardessus soi-même, afin de bénir Dieu cent fois le jour pour avoir été si doucement prévenu de ses bénédictions, et afin de consacrer tous les moments de sa vie au bon plaisir de la Reine des Anges! oh! quel état il fera d'une faveur si rare et si digne d'être prisée! oh! que soigneusement il s'en prévaudra, et comment il la fera profiter pour entrer toujours plus avant ès bonnes grâces de la Princesse du Ciel, à qui il aura voué son service!

XV. Il y a toujours quelque belle âme pour qui le Ciel a des douceurs et des inclinations particulières; et l'un des plus grands avantages qu'elles aient pour entrer bien avant dans la faveur, c'est d'être présentée de bonne main. Ce fut le bonheur de la Bienheureuse Sainte Mechtilde (1), à qui Notre-Seigneur Jésus-Christ daigna bien faire la grâce de la donner lui-même à sa Mère. Car comme un jour elle lisait ce passage de l'Évangile, où le Sauveur dit à sa très-sainte Mère parlant de Saint Jean : Femme, voilà votre Fils, elle se sentit inspirée de demander à son époux qu'il l'offrît à sa sainte Mère, et qu'il lui dît : Ma Mère, voilà votre fille. Au même instant elle entendit qu'il lui parlait de cette sorte : Ma très-honorée Mère, je vous

(1) Lib. V Vitæ ipsius, c. xx.

recommande cette mienne épouse, et vous conjure d'en avoir soin ni plus ni moins que vous l'auriez de moi-même, si vous me voyiez devant vous couvert de plaies et de meurtrissures. Qu'il vous souvienne de l'état que j'ai fait d'elle lorsque l'affection que je lui ai portée m'a fait épandre tout mon sang pour son salut. En un mot, je vous la recommande comme la bien-aimée de mon cœur. L'esprit humain pourrait-il bien inventer une recommandation plus efficace, ou atteindre à un bonheur plus grand que celui-là? Néanmoins, quoique la faveur soit des plus rares que l'on puisse espérer ici-bas, si ne faut-il pas estimer qu'elle soit telle que nous n'y puissions arriver si nous y apportions le soin et l'affection des grands Saints. Car en effet Sainte Mechtilde, considérant le bonheur qui lui était arrivé, et prenant de là une nouvelle confiance, s'enhardit de lui demander s'il n'était pas prêt de faire la même grâce à ceux qui la désireraient. A quoi le Sauveur répondit en penchant doucement la tête, et l'assurant qu'au département de ses grâces il n'y avait nulle acception de personnes.

XVI. Sus donc, belles âmes, à Jésus; allons à Jésus si nous voulons être reçus favorablement de sa Mère. Car tout ainsi que j'ai fait voir au précédent traité, que le propre de la Mère d'amour c'est de conduire les âmes à son Fils, de même il est très-assuré que l'un des offices les plus agréables que le Fils fasse dans le ciel, c'est de les attirer à l'amour et à la dévotion de sa Mère, et de les lui recommander du meilleur de ses affections.

§ II. — *Le second trait d'amour : souvent traiter avec elle, et l'avoir toujours en sa mémoire.*

I. L'Amour ne sait ce que c'est que pause et repos, puisqu'il veille sans cesse et qu'il est toujours attaché à l'objet auquel il se porte. Et il ne faut pas estimer que l'Amour céleste et surnaturel s'empare plus faiblement des cœurs que le sensuel et l'humain. Au contraire, d'autant qu'il est plus noble en son extraction, d'autant est-il plus ardent en ses poursuites. C'est pourquoi les fervents amateurs de la Mère de Dieu sont jaloux de laisser infiniment après eux tous les esclaves du fol amour.

II. La première preuve qu'ils donnent de cette souvenance amoureuse, c'est d'avoir toujours sur eux quelque marque qui leur réveille la mémoire de la Mère d'Amour. Jadis les Brachmanes, ou Gymnosophistes de l'Inde (1), pour ne mettre jamais en oubli un

(1) Maffeus, lib. I Hist. Indicæ.

certain Parabramma, qu'ils disaient être le plus ancien de leurs Dieux, portaient au cou trois cordons à l'honneur des trois enfants qu'il avait laissés. Nous apprenons de Saint Jean Chrysostome (1), de Saint Augustin (2), de Clément Alexandrin (3) et de plusieurs autres, que les anciens portaient les images de leurs Dieux gravées sur des bagues et sur des pendants d'oreille, et quelques autres sur des colliers qui leur donnaient sur le cœur. Il y a de doctes Interprètes qui jugent que c'est ce que le Saint-Esprit appelle écrire sur les tables du cœur. Les Philosophes Epicuriens, pour avoir la figure de leur maitre toujours devant leurs yeux, l'imprimaient ès gobelets dont ils se servaient en table et au reste de leur vaisselle. Et l'Époux du Cantique d'Amour ne demande-t-il pas de sa chaste Épouse qu'elle ait toujours son portrait sur le cœur et sur le bras, afin qu'il ne soit jamais éloigné de sa pensée? Que si l'amour folâtre et passionné fait porter mille livrées, et s'il fournit tant de sortes d'inventions à ceux qui en sont épris, celui des serviteurs de la Vierge sera-t-il moins industrieux à se charger de ses faveurs? C'est pour ne pas encourir ce blâme que les uns font graver sa figure sur des bagues, les autres portent quelque sienne image qui leur bat toujours sur le cœur. Quelques-uns se plaisent à être habillés de sa couleur, ou au moins à en avoir quelque cordon ou quelque enseigne. Mais il semble que ce soit faire tort à l'amour, de lui vouloir enseigner toutes ces particularités, attendu qu'il est assuré que plutôt le feu sera sans chaleur, que les inventions lui viennent à manquer.

III. Une autre preuve de cette amoureuse souvenance, c'est faire état de l'entretien de la Reine du ciel, se plaire à traiter avec elle, et y employer autant de temps que l'on peut. Notre Bienheureux Stanislas épiait toutes les occasions qu'il pouvait rencontrer pour lui ouvrir son cœur; ce qu'il faisait avec une tendresse incroyable, car il ne l'appelait point autrement que sa bonne Mère, non plus que le Bienheureux Cardinal Pierre de Luxembourg, et plusieurs autres avec eux. Thomas de Cantiprat, Évêque de Lusence, et Suffragant de l'Archevêque de Cambrai, l'un des plus savants hommes de son temps, raconte (4) une chose gracieuse à ce propos. Un riche Juif de Cologne, dit-il, avait une petite fille de cinq ans, nommée Rachel, qui était fort affectionnée à la Religion Chrétienne, et nommément à ouïr parler de la Mère de Dieu, au nom de laquelle elle donnait aux pauvres ce qu'elle pouvait rencontrer en sa maison. Son père allant à Louvain la mena avec soi, et sans en avoir le dessein, lui bailla le moyen de se faire instruire par un Prêtre de rare vertu

(1) Homil. xxxv in Gen. — (2) Quæst. cxii in Gen. — (3) Lib. III Pædag., c. xi. — (4) Lib. II Apum, c. xxiv, part. XIV.

nommé Reinier. Elle n'avait pas encore atteint l'âge de sept ans, lorsque le père, connaissant par ses déportements l'inclination qu'elle avait à être chrétienne, la promit à un jeune homme de sa secte, avec qui il fit son dessein de l'envoyer delà le Rhin. Mais la petite Rachel en ayant senti le vent à la faveur de la Reine des Anges qui l'éveilla le matin, elle s'en vint trouver son bon Maître, et lui ayant représenté l'extrémité où elle était réduite, elle obtint aisément le Saint Baptême, qu'elle reçut avec le nom de Catherine, dans une Église de Religieuses de Saint-Bernard qui est près de Louvain, et incontinent après l'habit du même Ordre, pour demeurer de là en avant parmi ces filles consacrées au service de Dieu. Cependant son père, averti de ce qui se passe, ne laisse pierre aucune qu'il ne remue; il emploie les plus puissants de la ville pour traiter avec l'Évêque, et pour écrire au Pape Honoré III, afin qu'il lui soit permis de retirer sa fille, et de l'avoir avec soi jusqu'à ce qu'elle ait parfourni l'âge de douze ans seulement. Catherine s'opposa fort et ferme à cette invention satanique, et plaida elle-même sa cause devant l'Évêque de Liége avec tant de courage, et représenta de si preignantes raison, que tous ceux qui l'entendirent jugèrent que le Saint-Esprit parlait par sa bouche, et que le droit était de son côté. Mais ce qui fait plus à mon propos, c'est qu'ayant eu gain de cause, elle demeura toute sa vie si reconnaissante envers la Mère de Dieu de cette faveur, qu'à mesure que les autres Religieuses étaient appelées de temps en temps au parloir pour traiter avec leurs parents, elle qui n'avait personne en ce monde qui interrompît ses dévotions, s'en allait se prosterner devant une image de la Vierge, et lui disait: Sainte Vierge, vous ne rejetterez pas, s'il vous plaît, une pauvre orpheline qui vient à vous comme à sa Reine, à sa Mère, à sa tante, à sa sœur, à sa cousine; bref, qui n'a point d'autre parent, sinon vous. A mesure qu'elle prononçait ces paroles, elle fondait en larmes de douceur, et s'oubliant de tout le reste, elle s'entretenait avec la Vierge en des colloques qui ne se peuvent expliquer. Le même Thomas de Cantiprat assure avoir traité plusieurs fois avec elle, et avoir appris ce qu'il écrit de la propre bouche de la fille.

IV. Qui nous dira quels étaient les ressentiments du cœur embrasé d'Alphonse Rodriguez, Religieux de notre Compagnie, lorsque saisi, et comme transporté de l'amour de la très-sacrée Vierge, il lui disait: Ma bonne Mère, je vous aime plus que vous ne m'aimez; et que la Mère d'amour lui répondait: Ah! mon cher Alphonse, tu te trompes, jamais personne ne m'a surmontée en amour que mon Fils. Celui de ton cœur n'est qu'une petite bluette auprès du mien, qui est un vrai brasier d'amour. O Dieu! quelle assurance d'un côté, et

quelle débonnaireté de l'autre ! quelle assurance de ce cœur filial, d'où sortaient de telles boutades d'amour ! quelle débonnaireté de ce cœur maternel, qui ne s'offensait point d'une telle liberté ! quelles douceurs, quel contentement en ces amoureux entretiens ! Est-ce pas bien vérifier le dire de Saint Jean Damascène (1), que celui qui fait de sa mémoire et de son entendement un cabinet ou plutôt un oratoire à la glorieuse Vierge, jouit sans intermission d'un indicible repos et d'un parfait contentement? Et que faisait donc autre chose ce bon et fidèle serviteur de la Vierge, lequel, sans parler de l'ordinaire souvenance qu'il avait d'elle ainsi que de sa bonne Mère, ne manquait jamais de la saluer à chaque heure du jour avec un *Ave Maria* et un *Salve Regina*, à dessein de la faire souvenir de prier son très-cher Fils pour lui? Tous ceux qui savent ce que c'est que cette communication, confessent qu'il y a des douceurs qui peuvent bien être savourées, mais non pas expliquées par paroles, et qu'il s'y retrouve des avantages qui méritent d'être recherchés avec tous les soins imaginables. Car si l'amitié est un pinceau, lequel couche insensiblement sur nos cœurs les vices ou les vertus, et les autres affections de nos amis, quel profit ne tireront pas les dévots de la très-sacrée Vierge de la conversation qu'ils ont avec elle, puisqu'elle imprime dans leurs âmes les traits de ses plus excellentes vertus et de ses plus divines qualités.

V. Je dois un éloge particulier à la douce mémoire du dévot Jean Berkmans, l'un des Anges de notre Compagnie, puisque de plusieurs vertus dont sa couronne a été enrichie comme d'autant de pierres précieuses, la tendresse de l'affection qu'il a eue pour la très-sacrée Vierge et la continuelle souvenance qu'il en a fait paraître, a été l'une des principales (2). Il était fort aise que l'on sût qu'il faisait profession de lui être singulièrement dévot, non qu'il désirât faire montre de sa piété, mais afin d'en pouvoir parler avec plus de liberté et en toute sorte de rencontres. Le soir avant sa mort, il dit à l'un de ses condisciples que le principal et le plus puissant moyen dont il s'était servi pour s'avancer à la protection, avait été l'amour et la dévotion envers la Sainte Vierge qu'il appelait ordinairement, d'un accent plein de confiance, sa bonne Mère. Voici comme il parle en quelque endroit de ses mémoires : O la maîtresse et la gouvernante de mes profits en la vertu, de ma santé et de mes études, douce Vierge Marie, vous êtes ma très-bonne Mère ! En tous ses discours particuliers, il cherchait toujours l'occasion de parler d'elle et de ses éminentes vertus. Il y a au Collége Romain une petite chapelle qui est dédiée

(1) Orat. I Damasc. de B. Virg. — (2) Vitæ ipsius, part. II.

à Notre-Dame, laquelle il visitait si souvent, que l'on peut dire de l'image de cette chapelle, et de ce qu'il faisait avec elle, ce que jadis Saint Bernardin faisait avec une image qui est sur l'une des portes de la ville de Sienne, ainsi que j'ai dit autre part. Écoutez, de grâce, en quels termes et avec quels sentiments d'affection il parlait de cette glorieuse Princesse. Si j'aime Marie, disait-il, je suis assuré de mon salut et de ma persévérance en la Religion, et qu'en outre j'obtiendrai de Dieu tout ce que je voudrai, et que je serai tout-puissant. On ne trouve rien, dans ses petits écrits de dévotion, qui soit si souvent répété que le propos d'aimer et de servir fidèlement la Sainte Vierge.

VI. Il disait souvent que c'est une chose nécessaire à tous d'avoir comme un certain asile où l'on puisse confidemment recourir en toutes ses nécessités, surtout en celles qui arrivent soudainement et comme par surprise, et que les meilleurs étaient les plaies de Notre-Seigneur, et le manteau sacré ou le sein de sa sainte Mère. Étant un jour interrogé de quels remèdes il se servait en ses désolations : De ces quatre, répondit-il, de la prière, de l'occupation, de la patience, du sein et du giron de Marie. Il disait tous les jours son Chapelet, mais avec tant d'attention, que souvent il lui est arrivé de n'apercevoir pas seulement ceux qui passaient ou qui le saluaient. Il avait recueilli dans divers auteurs les louanges de la Sainte Vierge, et il se servait à tout propos de ce qu'il en avait ramassé, mais spécialement en méditant ses douze principales vertus, lorsqu'il disait le petit Chapelet qu'on nomme ordinairement des douze étoiles. Il avait coutume de dire tous les jours neuf fois : *Beata viscera Mariæ Virginis quæ portaverunt æterni Patris Filium*, s'agenouillant à chaque fois qu'il répétait ces paroles à l'honneur des neuf mois qu'elle porta l'unique Fils de Dieu dans ses sacrés flancs.

VII. Mais le temps le plus favorable qu'il avait en toute l'année pour donner l'essor à son cœur, c'était celui de la fin des études pendant le divertissement que l'on a coutume de donner à ceux qui s'y sont occupés. Il employait la plupart du chemin à dire l'Office de la Sainte Vierge et les Litanies de Lorette, à s'entretenir avec elle, ou à discourir avec les autres de ses incomparables mérites, et cela était toute sa plus grande récréation. S'il pouvait rencontrer quelques-uns qui fussent particulièrement dévots à Notre-Dame, son grand contentement était de dresser une forme de lice à qui lui donnerait plus de louanges et des titres plus avantageux. Et pour lors que ne disait-il pas? Souvent les autres ne sachant plus que dire, et demeurant épuisés, il poursuivait avec une allégresse extraordinaire et avec une si grande abondance, que le temps lui manquait plutôt que

la matière. Il dormait la nuit comme bon soldat de la Vierge avec son Chapelet au bras, et sur la fin de sa vie il le portait pendu au col. Il jeûnait tous les Samedis, et ajoutait toujours au jeûne quelque autre mortification; aussi était-ce le jour auquel il était né, et auquel il était entré en la Compagnie. Il avait fait vœu de défendre et de maintenir à jamais son immaculée Conception, au cas toutefois que l'Église n'en déterminât point autrement, et de plus que le premier livre qu'il composerait serait du même sujet, dont il disait qu'il avait déjà le dessein, et remarquait soigneusement dans les livres des Saints Pères, et dans les autres qu'il lisait, tout ce qui lui pouvait servir. Quand il désirait obtenir quelque chose de Notre-Dame pour soi, ou pour un autre, il écrivait dans un papier, y ajoutant quelque petit vœu qu'il s'obligeait d'acquitter au plus tôt : par exemple, de réciter quelques Chapelets à son honneur, ou de dire quelques autres prières. Après il attachait ce papier à quelque image de la Vierge, puis il se mettait à la prier en même temps, et d'ordinaire il obtenait ce qu'il avait demandé. Finalement, afin de ne me pas étendre en une infinité d'autres dévotions, voici les propres mots qu'on trouve écrits dans quelques mémoires qu'il a laissés : Jamais je n'aurai de repos que je n'aie obtenu un tendre amour envers ma très-douce Mère la Bienheureuse Vierge Marie.

VIII. Voyez-vous, mon cher Lecteur, si l'Amour est industrieux, et si ses inventions sont admirables? Mais s'il y a du plaisir à les lire ou à les ouïr raconter, il y en a bien davantage à les produire et à les expérimenter. Oh! que ces âmes sont heureuses à qui Dieu a fait la faveur de leur accorder pour partage de si saints et dévots sentiments! Qu'à jamais logent-elles dans le sein de la Mère du bel amour, et que là elles soient à couvert de toutes les mauvaises rencontres dont notre vie est affaiblie dans cette vallée de misères.

§ III. — *Le troisième trait d'amour : s'éjouir de ses perfections et compatir à ses douleurs.*

I. Le dévot Saint Anselme donne un privilége admirable au cordial amour de la Mère de Dieu, disant (1) que celui qui a goûté la douceur de cette affection, peut espérer d'avoir part aux mérites de la Sainte Vierge. Privilége que j'estime appartenir au sentiment dont je vais traiter, plutôt qu'aux autres, à raison de l'intérêt qu'il prend au bien et au mal de cette Princesse.

II. Ce sentiment est comme un bon arbre qui produit quantité de

(1) De Excellentia Virg., c. IV.

bons fruits, dont le premier est de ramentevoir à la Sainte Vierge les contentements qu'elle a reçus en l'accomplissement des mystères de notre salut, et la faire souvenir des grandes choses que Dieu a opérées en elle. C'est un secret qu'elle-même enseigna un jour à Sainte Mechtilde (1). Car, comme cette sainte fille désirait lui offrir quelque chose qui lui fût agréable, la Mère de douceur lui dit : Ma fille, fais-moi souvenir de la joie que mon cœur reçut lorsque le Fils de Dieu sortit du cœur de son Père Éternel, ainsi qu'un Epoux qui sort de son lit nuptial, pour se venir rendre dans mon sein. Fais-moi de plus souvenir de la joie dont je fus remplie lorsque ce même Époux, sortant de mes chastes entrailles, me fut fait un Fils de douceur et de jouissance.

III. Le glorieux Martyr Saint Thomas, Archevêque de Cantorbéry, avait coutume tous les jours de saluer la Sainte Vierge avec sept *Ave Maria*, comme prenant part aux sept joies que jadis elle avait ressenties lorsqu'elle était encore ici-bas, savoir : les sacrés épanouissements de son cœur que lui avaient causés l'ambassade céleste, la visite qu'elle fit à sa cousine Sainte Élisabeth, la naissance du Verbe Divin, l'adoration des Saints Mages, le recouvrement de son Fils, sa glorieuse résurrection et sa triomphante Ascension. La Sainte Vierge voulant témoigner à son fidèle serviteur le contentement qu'elle prenait à cette sienne dévotion, lui apparut un jour, et lui dit : Thomas, mon fils, j'ai bien voulu vous venir voir pour vous assurer que vos services me sont agréables et que vos conjouissances me plaisent. Mais pourquoi ne me parlez-vous sinon des joies que j'ai reçues lorsque je vivais sur la terre? N'estimez-vous point que celles que je ressens à présent dans le ciel sont sans comparaison plus grandes? Or, sachez que quiconque s'en souviendra avec honneur, me trouvera favorable à l'heure de son trépas; car, pour lors, je lui donnerai de la joie et de la consolation, et le conduirai moi-même devant le parquet de mon Fils. Saint Thomas lui ayant répondu que très-volontiers il s'acquitterait de ce devoir, puisqu'elle daignait bien l'agréer, mais que n'ayant pas assez de connaissance des joies qu'elle ressentait là-haut, il n'était pas en son pouvoir de lui en faire la conjouissance. A cette proposition, la Sainte Vierge répliqua : Afin que vous ne puissiez prétendre cause d'ignorance, vous direz en cette manière : Je me réjouis, Sainte Dame, de ce qu'au-dessous de la très-sainte Trinité il n'y a nulle pure créature que vous ne surpassiez en gloire. Je me réjouis de ce que la guirlande de votre immaculée virginité surpasse celle de tous

(1) In ejus Vita.

les Ordres, tant des Anges que des hommes. Je me réjouis de ce que les splendeurs de gloire qui sortent de votre divine face, éclairent la Sainte Sion ni plus ni moins qu'un beau soleil. Je me réjouis de ce que tous les citoyens du ciel vous reconnaissent et vous honorent comme la très-digne Mère de Dieu. Je me réjouis du pouvoir que vous avez sur toutes les volontés de votre très-honoré Fils, de qui vous n'êtes jamais éconduite. Je me réjouis du moyen que vous avez d'avancer tous vos fidèles serviteurs. Je me réjouis de ce que votre gloire reçoit et recevra toujours quelque surcroît pendant toute la durée des siècles, de ce que l'honneur que vous recevrez dans la Cité des Bienheureux, n'aura point de moindre durée que celle de l'éternité.

IV. Le Bienheureux Herman, Religieux de Saint-Dominique, qui mourut l'an douze cent quarante-cinq (1), et qui fut l'un de ceux qu'Ives, Évêque de Cracovie, présenta à Saint Dominique, et que le même Saint Dominique envoya depuis en Pologne avec Saint Hyacinthe, son compagnon, et neveu du susdit Évêque, avait de merveilleuses tendresses toutes et quantes fois que ces doux sentiments de conjouissances s'emparaient de son cœur. Il bénissait le sein de la glorieuse Vierge, dans lequel toute la grandeur du ciel avait été renfermée l'espace de neuf mois. Il bénissait son cœur aimable qui avait été le sanctuaire de tous les principaux mystères de notre foi. Il bénissait ses chastes mamelles qui avaient donné l'aliment au père nourricier de toutes choses. Il bénissait ses saintes mains qui avaient si souvent emmailloté le grand ouvrier de l'univers. Il bénissait ses bras sacrés qui avaient si souvent porté celui qui, avec trois doigts, tient suspendue toute la terre. Il bénissait sa sainte poitrine sur laquelle avait reposé celui qui est le repos des Bienheureux. Il bénissait sa divine bouche qui avait eu le bonheur de s'attacher aux saintes lèvres sur lesquelles la Divinité était assise. Parmi ces bénédictions il fondait en larmes de douceur, se souvenant des contentements que sa bonne Mère avait reçus en chacune de ces actions, et lui en faisait ses conjouissances. De là il passait à l'intérieur de la Vierge, et à la sainteté qu'elle avait fait paraître en ces mêmes mystères. Il bénissait sa rare foi, sa merveilleuse confiance, son ardente charité, sa profonde humilité, son immaculée pureté, son incroyable modestie, sa force plus qu'humaine, et toutes ses autres vertus qu'il regardait comme un paradis de délices que la très-sainte Trinité avait choisi pour ses ébats. A chacune de ces conjouissances il ajoutait une Salutation Angélique, et après il les concluait toutes par ces agréables

(1) Leander Albertus, in ejus Vita.

paroles : *Jesu suavissime, dignare me meam et tuam Matrem super omnes speciosam ore laudare, corde admirari, et imitatione subsequi;* c'est-à-dire : Très-doux Jésus, faites-moi la grâce, s'il vous plaît, que je puisse louer de ma bouche, priser de mon cœur et imiter par mes actions votre sainte Mère et la mienne, qui est la gloire de toutes les femmes. Il ne se peut dire les faveurs que la Sainte Vierge lui fit, et les grâces qu'elle lui impétra ensuite de son amour cordial et de ses dévots sentiments. Car elle le prévenait d'ordinaire d'une si grande abondance de consolations, qu'à peine les pouvait-il supporter. Et comme un jour il lui eut demandé qu'elle retirât de ses douceurs et qu'elle les changeât plutôt en la connaissance des mystères qui sont compris ès saintes Lettres, et lui déliât sa langue qu'il avait grasse et bégayante, afin qu'il en eût plus de moyens de publier ses grandeurs et celles de son bien-aimé Fils, elle lui octroya si libéralement ces deux choses, qu'il serait malaisé de raconter les fruits qu'il fit par ses dévotes et éloquentes prédications, tant en Pologne qu'en Allemagne, d'où il était.

V. Mais quelle merveille qu'elle ait agréé les doux sentiments de ces belles âmes, puisqu'elle en a si largement récompensé quelques autres, lesquelles, à manière de dire, ne méritaient pas d'entrer en considération? Il y a près de vingt-deux ans qu'elle apparut à un hérétique Luthérien, nommé Martin Guttric, natif de Comberg en Allemagne, et lui ayant prédit qu'elle le devait conduire au ciel la veille de Noël, elle lui ordonna de se réconcilier avec l'Église Catholique, et de se disposer à ce passage par la réception du Saint Sacrement. Il ne manqua pas de faire appeler le P. Frédéric Fournier, qui prêchait lors en la Cathédrale de Bamberg, et de le sommer de faire en sorte qu'il pût exécuter ce que la Vierge lui avait enjoint. Le Père, étonné de cette nouveauté, ayant voulu savoir ce qui aurait engagé la Mère de Dieu à lui faire cette faveur, il apprit que tous les matins il récitait par sept diverses fois la Salutation Angélique, ajoutant ces paroles : Priez pour nous; et qu'il en faisait autant tous les soirs, à dessein de remémorer à la Reine des Anges l'honneur et le contentement qu'elle avait reçus en l'Incarnation du Verbe divin.

VI. Un autre fruit de ce même sentiment, c'est de se plaire à la pensée de ses perfections et de se conjouir avec elle de ses Grandeurs. C'est un second secret que la Bienheureuse Sainte Brigitte apprit de la même Vierge, lorsqu'elle lui donna à connaître (1) combien cet exercice avait valu à son fils Charles, qui était fraîchement décédé. Ce jeune homme étant au travail de la mort ne fut jamais abandonné

(1) Lib. VII Revelat., c. XIII.

de la MÈRE DE DIEU, laquelle fut toujours au chevet de son lit pour tenir son esprit en arrêt a ce qu'il n'extravaguât point, ou que par quelque affection humaine il ne se détournât tant soit peu du bon plaisir de Dieu. Elle adoucit encore les douleurs qui le pressaient en cette extrémité, de peur que le corps ne donnât quelque dangereuse atteinte à l'esprit, et ne le fît oublier de son devoir. Elle le pourvut des aides nécessaires à ce dangereux passage, et aussitôt que l'âme eut quitté le corps, elle s'en saisit pour la conduire devant le Juge, et pour traiter sa cause en ce redoutable parquet. Le vieux accusateur des frères ne manqua pas de la suivre et de produire les griefs qu'il avait contre la Sainte Vierge en cette manière: Très-équitable Juge, jaçoit que je connaisse très-bien qu'ayant votre Mère en tête, j'ai affaire à un rude parti, si me confie-je tant en votre justice, que je m'assure que vous ne le dénierez pas à votre ennemi, fût-ce contre votre propre Mère. Je me plains à vous d'avoir été grevé d'elle en deux choses. La première est qu'elle m'a refusé tout à fait l'entrée pendant les derniers efforts de cette âme, et ne m'a jamais permis de la tenter suivant la permission générale que j'ai reçue de vous à cet effet. La seconde, que m'appartenant, comme à l'huissier de votre Justice, de vous conduire les âmes, elle s'est ingérée à faire mon office, portant celle-ci entre ses bras, afin de l'offrir à Votre Majesté. C'est de quoi, très-équitable Juge, je vous demande raison. Le Sauveur, se tournant vers sa Mère, attendait qu'elle repartît; aussi fit-elle incontinent en ces termes : Mon très-honoré Fils, bien que Satan soit le père de mensonge, si ne puis-je désavouer ce qu'il a dit; seulement ai-je à représenter à votre clémence que j'ai été obligée de faire ce que j'ai fait. Car ce jeune homme ayant eu une telle affection à m'honorer, et à se réjouir des faveurs que j'ai reçues de vous, qu'il préférait la joie qui lui en revenait à tous les contentements du monde, s'étant offert par plusieurs fois à souffrir les peines éternelles, plutôt que le moindre rabais de ma gloire, jugez, mon Fils, si je pouvais moins faire que de l'assister en cette sienne nécessité. Le Juge demeurant satisfait de cette réponse, termina le différend avec ce peu de mots : Ma mère a tout pouvoir en mon royaume, et elle n'y est pas à la condition des autres. Elle y commande comme Reine, et comme Mère et Dame, elle peut pour juste occasion comme celle-ci dispenser en mes lois. Car celui qui lui a rendu tant d'honneur, mérite d'elle une spéciale assistance; partant qu'il ne s'en parle plus. A ce mot, la Mère fit une profonde révérence à son fils, et conduisit son nourrisson dans le ciel, pendant que Satan, chargé de honte et de confusion, s'apprêtait à se venger de l'écorne qu'il avait reçue.

VII. Voilà à quoi sert une bonne éducation : car c'est sans doute que ce pieux jeune homme avait appris cette leçon de sa bonne Mère qui la pratiquait soigneusement, ainsi qu'il se voit au second livre de ses Révélations (1). Là elle récite qu'étant un jour prosternée devant la glorieuse Vierge, et hautement élevée en esprit, elle lui tint de semblables propos : Soyez éternellement louée, ô Marie, Mère de Jésus ! et à jamais soit loué le même Fils de Marie, pour toutes les joies qu'il m'a fait jusqu'ici ressentir du bonheur que vous possédez d'être sa très-honorée Mère. Non, je le prends lui-même à témoin, lui qui n'ignore rien de tout ce qui se passe dans nos cœurs, s'il n'est pas vrai que j'aime sans comparaison davantage Marie, fille de Joachim, que les enfants d'Ulpho et de Brigitte, c'est-à-dire mes propres enfants ; et que je choisirais que Brigitte, fille de Birger, jamais n'eût vu le jour et la lumière, plutôt que Marie, fille de Joachim, n'eût point été ce qu'elle a été : bref, qu'il me serait plus supportable de me voir abîmée au fond des enfers, qu'apprendre que Marie, fille de Joachim, ne fût point la Mère de Dieu et la Reine de l'univers. La réponse que fit la glorieuse Vierge à cette amoureuse saillie mérite d'être ici rapportée. Ma fille, lui dit-elle, il faut que tu tiennes pour tout assuré que cette Marie, fille de Joachim, que tu chéris si fort, vaudra mieux mille fois à Brigitte, fille de Birger, que Brigitte ne sera à soi-même ; et que la même Marie sera un million de fois meilleure Mère aux enfants d'Ulpho et de Brigitte, que Brigitte même, quoiqu'elle soit leur bonne mère.

VIII. Puisque nous sommes sur les conjouissances, jamais il ne sera qu'il ne me souvienne de la rare piété de l'ancien peuple d'Éphèse, et de la dévotion signalée qu'il témoigna envers la glorieuse Vierge. L'an de Notre-Seigneur quatre cent trente et un, fut convoqué un Concile général dans la ville d'Éphèse, par l'autorité de Célestin premier, lors séant en la Chaire de Saint Pierre. Saint Cyrille, Patriarche d'Alexandrie, en qualité de légat du Saint-Siége, présida à cette noble assemblée, composée d'environ trois cents Évêques, où il s'agissait principalement du malheureux Nestorius, Archevêque de Constantinople, et des exécrables blasphèmes qu'il avait vomis contre le Sauveur et contre sa Mère, laquelle il dégradait impudemment du titre de Mère de Dieu. Le lieu du combat fut, par bon augure, l'Église de la très-sacrée Vierge, de qui l'honneur devait être sacrilégement combattu par un impie, et non moins courageusement défendu par les Pères de la Piété Chrétienne. Ce fut en cette rencontre que l'on reconnut clairement le zèle cordial de ce peuple

(1) Revel. Extravag., c. XLIII.

dévot à se porter à la conservation des passe-droits de la Reine du Ciel. Car dès que l'on ouït que les Prélats s'étaient rendus dès le bon matin à l'Église, un nombre incroyable de personnes de l'un et de l'autre sexe, de tous les âges et de toutes les conditions, s'assembla devant la porte de l'Église comme pour servir de corps de garde aux défenseurs de la Vierge, et de terreur à ses ennemis, et pour apprendre au plus tôt ce qui aurait été conclu en cet honorable convoi. Les affaires qui s'y traitèrent furent de telle conséquence, qu'elles tinrent ces vénérables Pères dès le matin jusqu'au soir. Mais le peuple qui attendait le succès de leur Conférence, ne se montra pas moins constant à garder sa place, qu'ils firent paraître de zèle à la défense de la Vierge. Car la plupart de ceux qui étaient accourus au bruit de cette dispute, tinrent bon dès le point du jour. La nuit étant venue, comme l'on commença d'ouvrir les portes de l'Église, chacun tâcha de s'avancer pour apprendre des premiers ce qui avait été résolu. Lors Saint Cyrille, comme Légat, paraissant à la tête de l'armée du Dieu vivant, fit la joie à ce bon peuple de la détermination du Concile, et lui dit que la triomphante Reine de la terre et du Ciel était maintenue en ses droits et priviléges, et nommément au glorieux titre de Mère de Dieu, et que celui qui avait entrepris contre elle était lui-même dégradé de toute dignité Ecclésiastique et relégué en une île déserte. C'est ici que je sens que la main me tremble et que ma plume est incapable de représenter les sentiments de ce monde assemblé, et le doux mélange des cris et des acclamations publiques. Car le peuple d'Éphèse, lequel jadis, parmi les ténèbres de l'infidélité, s'était montré excessivement passionné pour sa grande Diane, à ce coup au clair jour du Christianisme témoigna tant d'affection envers l'Impératrice du monde, qu'il m'est impossible de l'expliquer. Quelques jours durant ce ne fut qu'actions de grâces et louanges que l'on donna au Sauveur du monde, pour avoir si évidemment pris le parti de sa Sainte Mère; que conjouissances et applaudissements à la Bienheureuse Vierge, pour avoir été conservée en la possession de ses titres, et nommément de celui de Mère de Dieu; que faveurs et bénédictions à ces saints Prélats, pour s'être portés si courageusement à la défense de la cause publique de l'Église. Mais, parmi ces triomphes, rien ne fut trouvé de meilleure grâce que l'honneur qu'ils rendirent à ces mêmes Prélats, les conduisant à grandes troupes et avec quantité de flambeaux en leurs logis, et témoignant par cette allégresse le sentiment qu'ils avaient du succès de leur assemblée. Dès lors l'on ne vit par toute la ville d'Éphèse que signes de réjouissance, que feux de joie ès places publiques, que bonnes senteurs par les rues, que falots ès fenêtres des

maisons, que Vive la Grande, l'Admirable, la Toute-puissante Mère de Dieu partout. Ce narré, ainsi que je le viens de faire, fut écrit d'Éphèse par le même Saint Cyrille, à l'Église d'Alexandrie sa chère Épouse, comme il se voit encore aujourd'hui dans l'épitre trente-quatrième du même Saint Cyrille, et dans les actes du Concile d'Éphèse. Ainsi la glorieuse Vierge, chargée de palmes et de lauriers, triomphait tant en la terre comme au ciel, tandis que le malheureux Nestorius, son ennemi, se préparait pour aller finir ses jours en l'île puante d'Oasis, et pour y voir son corps tomber en pièces et en lambeaux, et nommément sa langue sacrilége, qui avait été l'instrument de tant de blasphèmes qu'il avait dégorgés contre le Sauveur et contre sa très-sainte Mère.

IX. Un troisième fruit du même sentiment, c'est de remercier Dieu pour elle de toutes les faveurs qu'il lui a faites, et d'employer au même effet les voix de toutes les créatures, nommément des Bienheureux Esprits. Saint Paul, le grand Maître de la Sapience céleste, entendait parfaitement ce point lorsqu'il mendiait de tous cotés des prières de ses enfants spirituels, à ce, disait-il (1), que plusieurs rendissent grâces à Dieu pour lui des faveurs qu'il avait reçues de sa main libérale. Et comme celles qui ont été départies à la Sainte Vierge sont incomparablement plus grandes, aussi se sent-elle étroitement obligée à ceux qui en bénissent avec elle l'infinie bonté de Dieu. Car ce sont les célestes et agréables vapeurs qui s'élèvent des encensoirs des Saints en l'Apocalypse de Saint Jean, et qui réjouissent les habitants de là-haut, voyant que le Prince qu'ils servent en demeure grandement honoré.

X. Le dernier fruit est de compatir à ses douleurs; car l'amour ne serait pas amour s'il ne rencontrait son intérêt dans celui de la personne qu'il aime, et s'il ne ressentait également ce qui lui donne de l'affliction et ce qui lui cause du plaisir. La Reine du Ciel se plaignit à Sainte Brigitte (2) qu'il y eût si peu de personnes qui l'aimassent d'un sincère amour, et l'une des principales preuves qu'elle en donna, ce fut qu'il se trouvât si peu de gens qui eussent un sentiment cordial de ses souffrances et qui fussent touchées au vif de la souvenance de son pénible Martyre. Que si quelqu'un est désireux de savoir le contentement que le Sauveur du monde et sa douce Mère prennent de voir nos cœurs attendris d'une sainte compassion des maux qu'ils ont endurés pour nous, il me semble qu'il n'y a rien qui le fasse mieux connaître que ce qui est couché au sixième livre (3) des Révélations de la même Sainte Brigitte. Cette Bienheureuse veuve

(1) II. Cor. I. — (2) Lib. II Revel., c. XXIV. — (3) Cap. XCVII.

priait un jour à chaudes larmes pour un malade très-bien qualifié selon le monde, mais tout à fait roturier devant Dieu. Ses charitables prières frappèrent si à propos à la porte de la miséricorde du Rédempteur, qu'il ordonna à Sainte Brigitte d'envoyer le Prêtre qui la confessait à ce misérable. Il y alla une et deux fois, et le trouva toujours obstiné, et résolu de mourir en cet état. Elle lui ordonna de la part de Dieu d'y retourner pour la troisième et de lui remontrer vivement que Jésus-Christ était prêt de le sauver s'il ne s'opposait à son pardon. Chose merveilleuse! ces paroles lui attendrirent le cœur, et à l'instant ses yeux furent changés en deux fontaines de pénitence. Il avoua d'un discours entrecoupé de sanglots qu'il ne s'était jamais confessé; qu'il avait vieilli au service du diable, lequel s'était fait voir à lui maintes fois, et auquel il s'était abandonné corps et âme; et que jusqu'alors il avait quitté tout soin et perdu toute espérance de son salut. Ce même jour il s'accusa à quatre diverses reprises des péchés de toute sa vie, et le lendemain il reçut le très-saint Sacrement de l'Autel avec des mouvements qu'il n'avait jamais ressentis, et au bout de six jours, plein de courage et de confiance, il passa de cette vie à une meilleure. Peu après le Sauveur fit entendre à Sainte Brigitte qu'il avait été conduit en Purgatoire moyennant la contrition qu'il lui avait gratuitement donnée; néanmoins que ce qui l'avait engagé en quelque façon à la lui accorder, c'étaient les témoignages de compassion qu'il rendait toutes et quantes fois qu'il entendait parler du glaive de douleur dont le cœur de sa Mère avait été percé.

XI. Que si des sentiments si faibles et accompagnés de tant d'imperfections ne laissent pas de lui être agréables, que sera-ce de ceux qui naissent dans des âmes épurées, et qui ont la faveur du Ciel? La Bienheureuse Marguerite de Cortone, du tiers-ordre de Saint-François, qu'on appelait la Pénitente, demandait à Notre-Seigneur de participer aux douleurs que sa Sainte Mère avait ressenties lorsqu'elle était au pied de la croix. Le Sauveur l'ayant avertie de s'en aller à l'Église de Saint-François, environ les neuf heures du matin, elle entra dans des sentiments si violents des douleurs du Fils de la Mère, que les forces lui défaillant, l'on accourut pour la soutenir. Mais sur les trois heures du soir, lorsque le Rédempteur expira en penchant la tête, elle la baissa aussi et demeura jusqu'au soir sans aucune sorte de mouvement. En suite de cette affection elle obtint plusieurs grandes grâces de Notre-Seigneur; tant il est vrai que le Ciel se plait à voir que nous nous intéressons dans les souffrances de la Mère, aussi bien que dans celles du Fils.

« Nous sommes convaincus que Claude de Lorraine, Prince de Joinville, Duc de Guise et d'Aumale, et la Princesse Antoinette de

Bourbon, son épouse, étaient bien persuadés de cette vérité lorsqu'ils fondèrent un Monastère et une Église, joignant leur Château de Joinville, à l'honneur de Notre-Dame-de-Pitié, y mettant des Religieuses Bénédictines tirées de Saint-Pierre de Reims pour y établir la même Observance qui se garde en cette Abbaye. Cette fondation fut faite l'année mil cinq cent cinquante des libéralités de ces Princes, qui éclatent dans tous les bâtiments Réguliers, mais principalement au Sanctuaire : les vitres sont d'une grandeur et d'une beauté singulières, la Passion y est représentée par le pinceau des plus excellents Peintres d'Italie, le retable de l'Autel est Notre-Dame-de-Pitié en relief; le Sauveur y paraît très-douloureux et de grandeur naturelle, et il semble que l'on voit sortir les soupirs de la bouche de cette Mère affligée, de Saint Jean et de l'Amante Madeleine, tant ils sont bien représentés; toutes ces figures viennent d'Italie, et jusqu'à présent les ouvriers Français n'ont pu découvrir de quelles matières elles sont faites; mais on tient que c'est un des plus beaux et des plus rares Ouvrages qui soient dans le Royaume. Cela n'est pas comparable néanmoins à la dévotion du Peuple; car elle est si grande envers Notre-Dame-de-Pitié dans tout le pays d'alentour, qu'il n'y a point de moment dans la journée que les Religieuses puissent avoir la liberté de fermer leur Église; et on peut, sans faire violence à l'Écriture, dire de ce Temple ce que Saint Jean rapporte de la Sainte Cité, que les portes y sont toujours ouvertes, afin que tous ceux qui viennent saluer la Mère de Miséricorde et compatir à ses douleurs, n'en soient point empêchés. C'est principalement le vendredi que l'on y aborde de toutes parts, et que l'Église est toujours remplie de monde. Il y a plusieurs Bourgeois de la Ville qui s'imputeraient à une très-grande négligence s'ils passaient un vendredi sans venir joindre les sentiments de leur compassion à ceux de leur Souveraine.

« Tous les jours à la fin de la sainte Messe les Religieuses chantent le *Stabat Mater dolorosa*, y étant obligées par leur fondation, et s'en acquittant comme feraient des Anges; car on ne peut pas mieux chanter, ni avec plus de dévotion et de recueillement.

« Les Ducs de Guise leur ont donné quantité de Saintes Reliques, et surtout de celles qui appartiennent au Mystère douloureux qu'ils ont eu tant de zèle de faire honorer, comme de la Colonne où Notre-Seigneur fut attaché pendant sa cruelle flagellation; de la terre du Jardin des Oliviers, teinte autrefois de la sueur sanglante de notre divin Maître, et autres semblables. Elles en ont aussi quelques-unes de Saint Joseph, c'est-à-dire, de quelque chose qui lui a servi : car la pieuse créance qu'il est en corps et en âme dans le Ciel, ne permet pas que l'on se prévale des ossements de ce grand Saint.

« Profitons de l'exemple des dévotes Bénédictines, appliquées singulièrement à honorer le Martyre de la Mère de Dieu, et nous souvenons que tout est grand, que tout est rare et admirable en cette Créature céleste, aussi bien ses douleurs que sa divine Maternité. Elle n'est pas seulement la Reine des Martyrs par excellence, comme la plus illustre et la plus invincible, mais même par l'abondance et la variété de ses peines, comme la plus affligée de toutes les pures créatures, voyant expirer son divin Fils sur la Croix, après l'avoir vu méprisé, fouetté, couronné d'épines, percé de clous; et cependant il faut dire que l'excès de ses douleurs ne fait pas toute la gloire de son Martyre, mais bien la force animée de charité avec laquelle elle les souffrit. Voilà un noble sujet d'entretien pour les âmes dévotes, nous le laissons à leur méditation (1). »

§ IV. — *Le quatrième trait d'amour : avoir une affection cordiale envers son sacré Cœur.*

I. Le grand Archevêque de Tolède (2) nous donne courage de passer outre, conviant nos cœurs à l'aimer autant qu'ils pourront, que nos langues et nos esprits sont trop faibles pour la louer. Pour moi je ne trouve rien qui soit plus digne d'être ajouté à ce qui a été dit jusqu'ici, que la belle et agréable leçon que Notre-Seigneur fit lui-même à Sainte Mechtilde. Car il lui découvrit les trésors de douceur et de grâce qui sont cachés dans deux cœurs les plus saints qui aient jamais été, et que nous pouvons nommer avec raison deux vives sources de tous biens, et ensemble il lui enseigna le moyen d'y avoir son recours. Le premier est le cœur embrasé du grand Roi Jésus, l'unique Prince d'amour, qu'elle apprit de saluer en plusieurs manières, et d'y chercher ses plus doux entretiens. De quoi elle profita tellement qu'elle disait un jour avec l'ingénuité qui est ordinaire aux saintes âmes, que si les grâces qu'elle avait reçues au moyen de cet exercice étaient écrites, il y en aurait assez pour faire un très-ample volume. Le second est celui de la Mère d'amour, dont la clef lui fut un jour baillée, et le pouvoir d'y entrer toutes et quantes fois qu'elle voudrait. Car comme pendant l'Avent elle cherchait quelque moyen d'agréer à la Sainte Vierge, l'Époux des belles âmes lui apparut et lui donna l'invention de la plus excellente pratique d'amour dont un cœur se puisse aviser. Tu salueras, lui dit-il, le très-sacré cœur de ma Mère avec l'affluence de toutes les grâces qui lui ont été communiquées d'en haut. Tu le salueras comme le

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) S. Ildefonsus, Serm. 1.

plus pur qui ait jamais été après le mien; car elle fut la première qui leva l'étendard de la virginité. Tu le salueras comme le plus humble; car son humilité m'a tiré en terre du sein de mon Père Éternel. Tu le salueras comme le plus ardent; car jamais il n'en fut un tel pour aimer Dieu et le prochain. Tu le salueras comme le plus dévot; car ses larmes et ses soupirs ont occasionné le salut des hommes. Tu le salueras comme le plus accort; car elle a fait profit de toutes les actions de mon enfance, de ma jeunesse et de mon âge parfait. Tu le salueras comme le plus patient; car il fut transpercé de mille traits de douleur lors de ma très-amère passion. Tu le salueras comme le plus fidèle; car elle eut bien le courage de présenter ma vie pour la rédemption du monde. Tu le salueras comme le plus soigneux; car le soin qu'elle eut de mon Église naissante ne saurait être assez prisé ni reconnu. Tu le salueras comme le plus élevé en contemplation; car il ne se peut dire les faveurs qu'elle a impétrées aux hommes par la force de ses Oraisons.

II. Oh! qui aurait trouvé cette riche veine pour en tirer la vraie semence de l'or céleste, qu'il serait bientôt riche de toutes sortes de grâces! Le Roi-Prophète dit un jour un mot plein d'une incroyable douceur. Car considérant les faveurs innombrables que Dieu lui avait faites, et de plus celles qu'il lui apprêtait pour l'avenir, il en fut tellement touché, que l'abondance de son affection lui suggéra une façon de parler toute nouvelle (1). Mon Seigneur, dit-il, à présent votre serviteur a trouvé son cœur pour vous présenter cette prière. Quant à moi, après avoir rencontré ces douces et aimables paroles, j'allais ainsi parlant à mon âme: Quoi! ne trouverons-nous jamais le nôtre pour aimer un cœur si aimable que celui de la Mère de Dieu? Sera-t-il toujours perdu dans les soucis épineux des richesses, dans les appâts gluants des plaisirs sensuels et dans les prétentions trompeuses de la vanité? Sera-t-il toujours emporté du flux et du reflux des affaires du monde? Sera-t-il toujours noyé dans le soin angoisseux de cette vie? Sera-t-il toujours si éloigné de soi-même et du vrai repos, que l'on ne puisse l'arrêter? Jusques à quand se laissera-t-il amuser à ces menus fatras et à ces jeux de petits enfants? Le temps ne viendra-t-il point qu'il puisse goûter les délices des âmes choisies, et se plaire aux objets qui leur donnent tant de contentement? Se résoudra-t-il point à s'attacher par affection à ce sacré cœur, où il puisera des biens et des plaisirs sans fin? Sainte Mère d'amour, ce serait mon unique souhait; mais le moyen d'arriver à votre cœur sans y être attiré par lui-même? Rompez les liens qui me

(1) II. Reg. VII.

tiennent garrotté; détachez-moi de moi-même et de tout ce qui m'empêche d'aller à vous, à qui et pour qui je veux être après Dieu, avouant que vous m'en donnerez le moyen.

§ V. — *Le cinquième trait d'amour : aimer d'un amour tendre et ardent son très-honoré Fils.*

I. L'agréable Printemps n'a pas tant de fleurs, ni le brûlant Été tant de moissons, ni le doux Automne tant de fruits, ni le triste Hiver tant de frimas, que l'adorable Jésus a d'attraits pour obliger nos cœurs à l'aimer. Son excellence mérite nos affections, sa condescendance les gagne, son utilité les emporte, sa douceur les ravit, son amour les contraint, et, au partir de là, le respect de la Mère d'amour leur fait prendre des ailes pour voler à la rencontre de celui que son âme chérit.

II. Son Excellence le mérite: car je vous prie, qu'est Jésus autre chose que l'honneur de la terre et du ciel, la gloire du Paradis, la réjouissance des purs Esprits, le Chef de l'Église, l'aîné des Élus, la terreur des Démons et le grand Conquérant de l'univers? Qu'est Jésus autre chose que le Roi de la Majesté, le Juge des vivants et des morts, le Souverain Pontife, l'unique Médiateur entre Dieu et les hommes, l'Admirable, le Prince de la Paix, l'Ange du grand Conseil, et le Père du siècle à venir? Qu'est Jésus autre chose que l'Homme-Dieu que les siècles ont attendu, que les Prophètes ont prédit, que les Anges ont annoncé, que les hommes ont reçu, que les démons ont redouté, que toutes les créatures ont béni? Un Dieu tellement joint à l'homme, qu'il n'a rien perdu de ce qu'il était; un homme tellement uni à Dieu, qu'il a été incomparablement rehaussé par-dessus tout ce qu'il était. Un Dieu abaissé jusqu'au centre de la terre sans déshonneur; un homme relevé jusqu'au trône de Dieu sans préjudice de sa dépendance. Un Dieu humanisé sans mélange de substance; un homme divinisé sans confusion de nature; bref, un Homme-Dieu, de qui les nations sont l'héritage; les dernières limites du monde, la possession; et toutes les perfections de nature, de grâce et de gloire, l'apanage. Les saintes Intelligences diraient bien quelque chose de mieux, mais non pas de plus excellent.

III. Que si l'excellence de Jésus mérite tout l'amour de nos cœurs, que fera l'admirable condescendance dont il a voulu user envers nous, s'alliant à notre nature? Ce fut lors, dit le dévot Saint Bernard (1), que l'onguent précieux de sa divinité fut largement versé

(1) Serm. xv in Cant.

dans le sein de la glorieuse Vierge, et que de là l'odeur s'épandit par tous les endroits de la terre pour attirer les cœurs des hommes à le suivre et à l'aimer. Car quant aux Bienheureux Esprits, dit le même Saint (1), ils jouissaient suffisamment là-haut de l'agréable odeur de ce céleste parfum, quoique renfermé dans le sein du Père Éternel. Avant qu'il fut épanché sur la terre, les Anges pénétraient déjà dans les abîmes sans fond des incompréhensibles jugements de Dieu, à l'exécution desquels ils étaient ordinairement employés. Les Archanges connaissaient les secrets de la Sagesse incréée, dont ils étaient les interprètes. Les Vertus étaient suffisamment assurées du pouvoir de sa Majesté touchant l'altération et le renversement de l'ordre de la nature créée, puisque si souvent il s'était servi d'eux à cet effet. Les Puissances avaient des preuves péremptoires de la toute-puissance du Créateur. Les Principautés n'avaient que trop d'assurance de sa Souveraineté sur les Empires et sur les États de ce bas monde. Les Dominations avaient aperçu et fécondé mille traits de la soigneuse et amoureuse Providence. Les Trônes pouvaient porter jugement de l'infinie Grandeur de celui qui reposait sur eux. Les Chérubins avaient les yeux assez clairvoyants pour découvrir les trésors de science et de vérité qui étaient cachés dans le Verbe du Père Éternel. Les Séraphins n'ignoraient pas que s'ils brûlaient d'amour, ce n'était que par réflexion des rayons de son infinie charité. Bref, tous ces glorieux Esprits avaient des motifs assez pressants pour s'abîmer en l'amour du Verbe divin, qu'ils contemplaient à face découverte et à voile abaissé. Mais les hommes, qui n'étaient pas si spirituels, avaient besoin d'un attrait qui fût proportionné à leur nature pour être invités à l'aimer. Et ce fut la merveille que Dieu fit voir sur la terre, lorsqu'il nous donna Jésus, l'amant et l'amour de nos cœurs, et l'objet le plus ravissant qu'il soit possible d'imaginer; car, après une si extrême condescendance et une si étroite amitié, comme est celle qu'il a voulu nouer avec nous (2), celui qui n'aime le Seigneur Jésus mérite tous les anathèmes du monde et tous les foudres du ciel, dit Saint Paul.

IV. Que dirai-je des incroyables profits que les hommes reçoivent à tout moment de Jésus leur unique bonheur? Le même Saint Paul semble les avoir voulu tous enfermer dans un mot, lorsqu'il a dit (3) que Dieu abrégea en lui tout ce qui se trouvait épars, tant en la terre comme au ciel, ni plus ni moins que s'il eût été assuré qu'ayant Jésus, le riche joyau du ciel, nous n'avions plus besoin ni de la foi d'Abraham, ni de l'obéissance d'Isaac, ni de la force de Jacob, ni de

(1) Serm. XIX. — (2) I. Cor. I. 15. — (3) Ephes. I.

la patience de Job, ni de la débonnaireté de Moïse, ni de la charité de David, ni de la sagesse de Salomon, ni de la bonté d'Ézéchias, ni de la piété de Josias, d'autant que tout cela est recueilli dans Jésus et infiniment davantage. Ou bien comme s'il eût voulu insinuer ce qu'il a dit ailleurs (1) : que Jésus nous a été donné pour être notre sagesse, notre justice, notre sainteté, notre rachat; bref, le commencement, le milieu et la fin de tout le bonheur que nous pouvons espérer. Car, dit admirablement bien Saint Bernard (2), qui est celui d'entre nous, lequel pour profondément plongé qu'il fût dans l'amertume d'une morne tristesse, n'a quand et quand rencontré la paix et la sérénité du cœur s'il a voulu avoir son recours à Jésus? Qui est celui lequel se trouvant déjà sur le bord de la fosse, et prêt de tomber dans le précipice d'un funeste désespoir, n'a commencé de respirer et d'espérer la vie s'il a seulement réclamé Jésus? Qui est celui lequel s'étant prosterné devant Jésus pendant les aridités et les désolations de son âme abattue, n'a aussitôt senti son esprit adouci et ses yeux baignés de larmes de dévotion? A qui n'a-t-il servi de conseil en ses doutes, de renfort en ses défiances et d'asile en ses adversités? Que si le nom de Père est obligeant, où en trouvera-t-on un pareil à Jésus, de qui nous recevons la vie, mais une vie divine; la nourriture, mais une nourriture céleste; l'entretien, mais un entretien de Princes et d'enfants du Roi du Ciel; l'héritage, mais un héritage éternel, qui n'est autre que la jouissance de Dieu? Si les noms de Mère, de Frère, d'Époux, de Tuteur, de Pourvoyeur, de Pasteur, et les autres semblables sont autant de sources de continuelles obligations, Jésus ne nous est-il pas tout cela, et tout ce que je ne saurais ni dire ni penser? En somme, c'est de lui que nous pouvons dire avec toute vérité ce que la mère du jeune Tobie disait de son fils par un transport d'affection, que nous avons toutes choses en lui; de sorte que quiconque a Jésus, il a tout; qui ne l'a pas, il n'a rien du tout; qui l'a perdu, il peut bien faire état d'avoir tout perdu.

V. Si la douceur a quant et soi je ne sais quelle espèce de charme, auquel le cœur humain ne peut résister, hé Dieu! où y en a-t-il davantage qu'en Jésus, qui n'est autre chose qu'une essence ou un consumé de douceur? Jésus, dit le doux Saint Bernard, qui est doux en ses paroles, puisque le miel et le lait dégouttent de ses lèvres; doux en son regard, puisqu'il n'y a rien de si agréable, non-seulement entre les hommes, mais non pas même parmi les Anges; doux en son nom, puisque c'est l'onguent mystérieux promis par les Anges et figuré par les Prophètes; doux en ses œuvres, puisqu'il n'y

(1) I. Cor. I. — (2) Serm. XV in Cant.

a rien de plus doux que les miracles qu'il a faits, que le pardon qu'il a donné, que la mort qu'il a endurée; que s'il est si doux en cette vallée de misères, que sera-t-il là-haut lorsqu'il noiera les siens dans les fleuves de contentements et dans les océans de douceurs? Le Docteur Avila, lequel, au siècle passé, éclairait toute l'Espagne des rayons de sa doctrine, et l'échauffait des exemples de sa piété, écrivant à une Dame affligée de grandes infirmités corporelles et travaillée de plus grandes détresses spirituelles, lui parlait en cette sorte : Quoique vos afflictions soient telles et en si grand nombre, que vous enduriez, comme l'on dit, par mer et par terre, si tiens-je pour tout assuré que d'autant que l'âme surpasse le corps, d'autant les souffrances de l'esprit excèdent celles qui se font sentir au dehors. Mais si Dieu, par son infinie miséricorde, vous avait une fois adressé quelque personne bien spirituelle qui vous sût déclarer les biens que vous possédez en Jésus, vous expérimenteriez qu'au seul récit de ce saint nom, les désolations s'enfuiraient aussi vite de votre cœur, que le Démon délogeait jadis du corps de Saul, au son de la harpe de David. Non, il n'y a aucune personne, pour désolée qu'elle puisse être, de qui le cœur ne se remplisse de joie à la douce nouvelle qu'on lui fera entendre de Jésus, si elle la veut recevoir comme elle doit; car, ne vous figurez pas que ce fut pour autre sujet que l'Ange voulant dire aux Bergers que Jésus était né, leur dit auparavant qu'il leur apportait la nouvelle d'une extrême réjouissance. Quoi! dit Saint Bernard (1), serait-il bien possible que vous ne vous sentissiez point allégés autant de fois que vous pensez seulement à Jésus? Se pourrait-il bien faire que vous rencontrassiez quelque autre objet qui fortifiât plus puissamment vos âmes, qui redonnât plus de vigueur à vos sens abattus, et qui réveillât plus doucement vos cœurs que le nom et la mémoire de l'aimable Jésus? Pour moi, qu'on ne me fasse état de nulle sorte de mets spirituels sans cela, car toute viande me semblera fade et insipide, si elle n'est assaisonnée de l'agréable souvenance de Jésus. Vous avez beau lire, écrire et conférer, jamais je n'y prendrai plaisir, si là-dedans ne se rencontre Jésus, le miel de ma bouche, la musique de mes oreilles et la liesse de mon cœur. Une autre fois, tout transporté d'amour, et comme enivré des torrents de douceur qui sortent du sacré cœur de l'aimable Jésus, il se prit à entonner ce Cantique emmiellé et à dire :

O Dieu! que douce est la pensée
De l'âme qui se sent blessée
Des traits de votre saint amour!

Quel excès de réjouissance
Où votre adorable présence
Tient le cœur de nuit et de jour.

(1) Serm. xv in Cant.

Les plus mélodieux Cantiques
N'ont rien de doux en leurs musiques
Que le nom de mon Rédempteur :
L'esprit ne sait rien d'agréable,
Et n'a point d'objet plus aimable
Que le Verbe du Créateur.

O sort affranchi de l'orage,
Où l'homme échappé du naufrage
Fiche l'ancre de son espoir!
Votre bonté n'est point revêche,
Mais douce à celui qui vous cherche,
Très-douce à qui vous peut avoir.

Délicieuse malvoisie,
Nectar qui passez l'ambroisie
De l'aveugle gentilité,
Source où l'amour aux chastes flammes
Échauffe la glace des âmes
Et éteint l'impudicité!

Quel esprit me fera comprendre,
Dans quel livre pourrai-je apprendre
La science de vous aimer?
Vos nourrissons peuvent bien dire
Que votre amour est un martyre
Dont l'heur ne se peut exprimer.

Quand, laissant le ciel pour la terre,
Vous vous bâtissez un parterre
Dans le petit monde du cœur :
La vérité succède au songe,
La vertu chasse le mensonge
Et l'amour demeure vainqueur.

Votre amour est en sa tendresse
Un mets dont la délicatesse
Allèche le sang par son goût :
C'est un mets dont la nourriture
Soûle sans grever la nature,
Et remplit sans aucun dégoût.

Celui qui boit dans cette source
Allume un feu qui sans ressource
Fomente l'altération :
Ce muscat rend insatiable;
Plus nous approchons votre table,
Plus en nous croît l'affection.

Quiconque a goûté ces délices,
Il tient le reste pour supplices;
Les palais lui sont des prisons,
Tout le monde une solitude,
Et un objet d'inquiétude;
Les douceurs lui sont des poisons.

Jésus des Anges la merveille;
Fredon qui chatouille à l'oreille
Et ravit le cœur des mortels :
Rayon des ruches azurées
Dont les douceurs démesurées
Nous attirent à vos autels.

Mon cœur, ulcéré de vos touches,
Soupire par autant de bouches
Que vos yeux m'ont lancé d'attraits;
Souffrez que mon cœur et ma bouche
Goûtent vos douceurs à longs traits.

Le feu qui brûle ma poitrine
Excite une ardeur qui me mine
Et saisit tous mes sentiments:
C'est l'entretien de mes journées,
Pour lui sont toutes mes années,
Pour lui passent tous mes moments.

Jésus, l'amour des âmes saintes;
Jésus, le sujet de mes plaintes.
L'unique but de mes désirs;
C'est après vous que je soupire;
En vous et pour vous je respire;
En vous sont mes plus grands plaisirs.

VI. Si vous pensiez que ce fussent là tous les motifs que nous avons pour aimer Jésus, vous vous tromperiez grandement. Car je n'ai encore rien dit de l'amour qu'il nous a témoigné, quoique ce soit la plus forte chaîne par laquelle il attire à soi les cœurs et les volontés des enfants d'Adam. Il est vrai, dit Saint Bernard (1), qu'il y a un million de titres qui m'obligent à vous aimer, ô très-doux et très-débonnaire Jésus! mais tout compté et tout rabattu, il n'y a rien qui vous rende plus aimable à mon cœur, ni qui emporte plus

(1) Serm. xx in Cant.

violemment mes affections, que le calice lequel vous avez daigné avaler pour l'amour de moi, et l'œuvre de ma rédemption, que vous avez si courageusement achevée. Car comme c'est le chef-d'œuvre de votre amour, aussi n'y a-t-il rien qui attire le mien plus doucement, qui l'exige plus justement, qui le serre plus étroitement et qui l'engage plus irrévocablement. En tout le reste que vous avez fait pour nous, vous le pressez vivement de se donner à vous, il est vrai, mais ici vous le contraignez tout à fait, et il faut qu'il quitte le nom d'amour s'il ne se rend à de si fortes attaques, comme sont celles que votre cœur, percé d'une lance, votre corps déchiré de coups et votre esprit outré de douleurs lui ont données.

VII. En voilà bien assez, ce me semble, pour réveiller nos affections, fussent-elles surprises de la plus grande léthargie qui se pourrait imaginer. Mais oserai-je dire (ce qui fait principalement trait à mon propos) que quand tous ces titres manqueraient, la seule considération de la Mère d'amour suffirait pour époinçonner nos cœurs et pour les obliger à aimer le grand et adorable Jésus? Oui que ce serait assez à ceux qui font état d'être à elle, de savoir que Jésus est le Fils de Marie, qu'en cette seule qualité il mériterait plus d'amour que toutes les poitrines créées n'en sauraient fournir. Car c'est sans doute que Marie fait bien tant d'état de l'amour que l'on porte à Jésus, qu'elle choisirait plutôt n'être pas aimée; que dis-je? ce n'est rien, disons mieux, qu'elle souhaiterait mille fois plutôt ne point être du tout, que Jésus ne fût pas aimé, voire que l'amour qui lui est dû fût tant soit peu diminué. Le haut point de son ambition et le comble de ses désirs est de le voir chéri par-dessus toutes choses et estimé autant qu'il mérite. D'où il est aisé de connaître que de toutes les reconnaissances que nous pouvons présenter à la glorieuse Vierge, il n'y en a point de semblable à celle-ci. Car aimer Jésus lui est plus qu'employer toute sa vie à la bénir, que se consumer à son service, que travailler à la faire honorer et aimer de toutes les créatures du monde. C'est le discours qu'elle tenait un jour à la Bienheureuse Sainte Brigitte, lui disant (1) : Ma fille, si tu veux me rendre un signalé service, aime mon Fils pour l'amour de moi : voire aime-le plutôt pour l'amour de lui-même, attendu qu'il est le plus beau de tous les enfants des hommes, le plus honnête, le plus doux, le plus accompli et le plus digne d'être aimé que tu te puisses imaginer.

VIII. Ce serait ici que je souhaiterais par-dessus tous les souhaits que cette Mère admirable, qui a l'amour de Jésus tant à cœur, daignât nous servir de Maîtresse et nous enseigner la façon de l'aimer,

(1) Revel., c. I.

ou à tout le moins qu'il lui plût envoyer quelqu'un de ces Esprits embrasés du même amour pour nous découvrir ce secret. Mais possible est-ce trop présumer à nous: c'est pourquoi au défaut d'un Ange du ciel, qu'un Ange de la terre nous fasse la leçon, et qu'il nous montre la manière d'aimer celui qui est infiniment plus aimable que nous ne le saurions aimer. Ce sera le mignon de la Vierge, le dévot Saint Bernard, lequel (1), à mon avis, est monté au plus haut que peut faire un esprit renfermé dans un corps mortel. Apprends, dit-il, ô Chrétien ! de Jésus même, la manière d'aimer Jésus. Apprends de l'aimer tendrement, sagement et fortement; tendrement, afin que rien de ce qui chatouille les sens ne te détourne de son amour; sagement, afin que nulle vaine apparence ne te déçoive; fortement, afin que l'effort d'aucune violence ne te renverse; tendrement, c'est-à-dire de tout ton cœur; sagement, c'est-à-dire de toute ton âme; fortement, c'est-à-dire de toutes tes forces. Que la charité échauffe ton zèle, que la science le dresse, que la constance l'affermisse; qu'il soit fervent, qu'il soit circonspect, qu'il soit courageux.

IX. Celui qui aime Jésus de la première façon, poursuit-il, sent son cœur attendri aussitôt que l'on parle de son Bien-aimé. Il n'oit rien plus volontiers, il ne lit rien avec plus d'affection, il ne médite rien avec plus de goût. La souvenance de Jésus lui est un continuel festin, où le veau gras est tué et où son esprit fait la meilleure chère du monde. Il ne peut perdre de vue ce Verbe incarné. Il l'a toujours présent en sa mémoire, ou naissant, ou reposant sur le sein de sa Mère, ou enseignant, ou mourant, ou ressuscitant, ou montant au ciel, ou en quelque autre semblable rencontre, d'où son cœur demeure épanoui. Voilà les marques par lesquelles on peut reconnaître l'amour tendre au jugement de ce grand serviteur de Jésus et de Marie. Mais il m'est avis qu'il a encore bien meilleure grâce à les représenter par effets que par paroles, et en soi-même qu'en autrui. C'est ce qu'il fait au quarante-troisième Sermon sur les Cantiques, où expliquant les doux sentiments de la chaste Amante, qui voit que son Bien-aimé sera toujours sur son sein et entre ses mamelles, ni plus ni moins qu'un petit faisceau de myrrhe, il fait un pacte indissoluble avec la croix et avec les clous, avec la lance et avec les autres instruments de la douloureuse Passion de Jésus son bon Maître. Il la prend pour bouquet, pour faveur et pour toute récréation. D'où vient que l'on peint ordinairement ce Saint, serrant étroitement sur sa poitrine les armes de la Passion. Le grand Martyr et Patriarche

(1) Serm. xx in Cant.

d'Antioche, Saint Ignace, écrivant aux Éphésiens, leur témoignait assez la disposition de son cœur envers le même Sauveur. Je ne voudrais pas, leur disait-il, que vous respirassiez seulement sans vous souvenir de Jésus. De quoi je suis content que tout le monde sache que là est mon unique espérance, ma gloire et mon trésor; et que pour l'amour de lui je vais portant ces chaînes jusqu'à Rome, ni plus ni moins que des perles d'Orient ou des diamants sans prix. Sans faute qu'il tenait cette affection de Saint Paul, son bon maître, lequel n'avait d'autre Académie que celle de Jérusalem, point d'autre école que le Calvaire, point d'autre maître que le Crucifix, point d'autre chaire que la Croix, point d'autre plume que les clous, point d'autres lettres que les plaies et les cicatrices de son Sauveur, point d'autre livre que son côté ouvert, ainsi qu'il appert en mille endroits de ses Épîtres.

X. Ce sentiment a été si commun à tous les esprits bien faits, que nous le pourrions à bon droit nommer la pratique générale des Saints. Le glorieux Saint François se perdait quasi toutes et quantes fois qu'il méditait les mystères de la vie de son bon Maître, nommément ceux de sa nativité et de sa mort. Il appelait le doux Jésus, par une extraordinaire tendresse, l'enfant de Bethléem; et son cœur se fondait tellement en la mémoire de son enfance, dit Saint Bonaventure en sa vie, qu'une fois il obtint du Saint-Père la permission de faire dire la Messe de la minuit de Noël en un lieu préparé en forme de crèche avec un bœuf et un âne, et d'assembler le peuple dévot à ce spectacle, lequel ne pouvait tenir les larmes de douceur, voyant les admirables ressentiments du cœur de Saint François saintement transporté de l'amour de Jésus, pauvre et petit pour l'amour de nous. Saint Elzéare, comte d'Arian, se tenait ordinairement dans le côté playé du Sauveur, ainsi qu'il écrivait à sa Bienheureuse Épouse, Sainte Dauphine. Saint Edmond, Archevêque de Cantorbéry, avait cette méditation si familière, que pour l'avoir un jour omise par la presse des affaires qui lui étaient survenues, le diable eut pouvoir de l'empêcher quelque temps de faire le signe de la Croix. Sainte Claire s'y enfonçait parfois si avant, qu'on avait mille peines de l'en retirer. Sainte Colette, Réformatrice du même Ordre, étant au Monastère de Besançon, demeura trois jours entiers sans aucun sentiment, tout absorbée en la contemplation de l'amour que Jésus avait porté aux hommes. J'en ai connu un, lequel, pour se rendre plus aisée la conversation avec le très-aimable Jésus, s'était associé avec lui et avec sa très-sainte Mère, marchant toujours en leur compagnie, s'entretenant sans cesse avec eux, et ne faisant ou disant chose quelconque sans leur conseil et sans leur bon plaisir. La

Sérénissime Philippe de Gueldres, jadis Reine de Sicile et Duchesse de Lorraine, et depuis pauvre Religieuse de Sainte-Claire, voulant laisser à la postérité une marque de sa dévotion envers le très-aimable Jésus, dressa un jardin spirituel qu'elle fit peindre et agencer pour la consolation de ses Sœurs. Les Portières étaient l'Espérance et la Crainte de Dieu, et le Jardinier l'amour de Jésus. La haie était composée de soucis, les compartiments remplis de pensées, mais bien différentes de celles qui viennent dans nos parterres; car elles étaient entourées de flammes, comme les Pyragmes du mont Olympe, qu'on dit devenir plus belles au milieu des feux et se mourir aussitôt qu'elles en sont éloignées. Le Jardinier se trouvait parmi les carreaux, arrachant les fleurs contraires et ennemies de ces pensées; que s'il s'en trouvait quelques-unes élangouries et mourantes, il les entretenait soigneusement, bêchant à l'entour jusqu'à tant qu'elles commençassent à revivre. Sont-ce pas là des occupations royales et des entretiens dignes d'une telle âme?

XI. La Bienheureuse Magdeleine de Pazzi, Religieuse du Mont-Carmel à Florence, le prenait d'un autre air et se consumait dans un feu d'une autre espèce. Car parfois on l'oïait s'écrier les yeux collés au ciel : O Amour! ô Amour! ô Dieu d'Amour! ah! que trop grand est l'Amour que vous portez à vos créatures! Non, ô mon Jésus, ce n'est pas trop à votre grandeur, mais c'est trop à la créature si vile et si abjecte. Tantôt, tenant un crucifix en main, elle courait par le Monastère, prononçant ces élans d'amour qui allumaient dans les autres Sœurs une ferveur incroyable : O Amour! ô Amour! ô Amour! jamais je ne cesserai de vous appeler Amour, notre espérance et notre tout. Puis, se retournant devers ses sœurs : Quoi! savez-vous pas, mes chères Sœurs, que notre Jésus n'est autre qu'Amour! Or, elle conjurait son Bien-aimé, lui disant : Donnez-moi, Seigneur, une voix si forte et si éclatante, que vous appelant Amour, elle soit entendue depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et en toutes les parties du monde jusqu'aux enfers, afin que vous soyez connu et aimé, et remercié comme vrai amour. Il serait malaisé d'expliquer les autres caresses qu'elle faisait au crucifix, le prenant entre ses mains, l'embrassant, le serrant étroitement sur son sein, essuyant sa sueur et son sang avec son voile ou avec son mouchoir, mais avec un effort si merveilleux, qu'on trouvait par après ces linges tout mouillés et trempés comme si réellement et de fait elle eût rendu cet office à Jésus-Christ mourant sur la croix. Et ces ardeurs passaient bien si avant, que souvent, au cœur de l'hiver, force lui était d'ouvrir sa robe et de verser sur sa poitrine, sur son visage et sur ses mains de l'eau très-froide, et d'en boire à longs traits, pour apaiser en quelque

façon les flammes du divin amour qui l'allaient consumant. Un jour de l'Invention de Sainte-Croix on l'ouït crier : O Amour! que vous êtes peu connu et aimé; si vous ne trouvez où vous reposer, venez, ô divin Amour! venez tout en moi, et je vous logerai. O âme! pourquoi n'aimez-vous pas l'Amour? Hélas! l'Amour me fait mourir en vivant et vivre en mourant. Parfois courant par le jardin et par les cloîtres, elle cherchait des âmes qui connussent et aimassent l'Amour; et rencontrant quelque Sœur et la prenant par la main, elle lui disait : O Ame! aimez-vous l'Amour comme vous aimez votre propre vie? Hé quoi! vous sentez-vous point défaillir, mourir d'amour? J'excéderais les termes d'un discours jeté comme par occasion, si je voulais poursuivre d'étaler ce qui se trouve de semblable ès vies de Sainte Catherine de Sienne, de Sainte Brigitte, de Sainte Gertrude, de Sainte Hildegarde, de Sainte Mechtilde, de Sainte Lutgarde, de Sainte Marie d'Œginès, et de plusieurs autres.

XII. Il s'en est rencontré qui, pour conserver la mémoire de l'Amour et de l'Amant toujours fraîche, se sont imprimé certaines marques sensibles, et d'autres qui les ont reçues du ciel, comme livrées et faveurs signalées de l'Amour éternel. Le dévot Henri de Suso, Religieux de Saint-Dominique, avait gravé avec un poinçon le très-sacré nom de Jésus sur sa poitrine, à l'endroit de son cœur. Celui qui a écrit des Antiquités de Paris rapporte que ce saint nom fut de même façon trouvé sur la poitrine d'une jeune fille de cette ville-là, nommée Eustochium, après qu'elle fut morte. Le docte et dévot Louis de Grenade écrit qu'en une ville d'Italie nommée Castello, comme l'on ouvrait une jeune fille de rare vertu appelée Catherine, on rencontra dans sa poitrine une grosse perle sur laquelle était buriné le mystère de la nativité, et la même fille a deux genoux devant la crèche adorant le petit Jésus. Qui n'a ouï dire que les armes de la passion furent aperçues au milieu du cœur de Sainte Claire de Mont-Faucon en Italie, comme on l'eut ouverte après sa mort? La veille de l'Annonciation de l'an mille cinq cent quatre-vingt-cinq, la Bienheureuse Magdeleine de Pazzi, de qui je viens de parler, étant absorbée dans la méditation du mystère de l'union du Verbe divin avec la chair au ventre de la glorieuse Vierge, mérita qu'en même temps Saint Augustin écrivît sur son cœur ces deux mots : LE VERBE, en lettres d'or, et les quatre suivants : A ÉTÉ FAIT CHAIR, en lettres de sang. Je ne parle pas de Saint François, de Sainte Catherine de Sienne, ni de quelques autres, dont les histoires sont très-communes. J'ajouterai seulement, pour fermer ce discours avec Saint Bernard (1), que l'une

(1) Serm. xx in Cant.

des principales fins pour lesquelles Dieu fait présent aux âmes dévotes de cet amour tendre et sensible, c'est afin de chasser un amour par un autre amour, et afin de bannir de leurs cœurs tout ressentiment de l'amour sensuel et profane. C'est, à son avis, le sujet pour lequel il s'est revêtu de notre chair, à ce que ceux qui n'auraient pas encore l'amour assez épuré pour aimer l'esprit, fussent attirés au pur amour par celui d'une chair toute sainte et divine, qu'ils pouvaient innocemment aimer.

XIII. L'amour prudent et sage se connaît principalement à deux choses, c'est-à-dire, à une grande avidité et une sainte ardeur de savoir et d'apprendre tout ce qui appartient à la vie, aux mystères et aux perfections de Jésus, et à une vraie et cordiale imitation de ses excellentes vertus. Le même Jésus, qui mieux que nul autre comprenait la nature de cet amour, disait un jour à ses Apôtres (1) que la vie éternelle, c'est-à-dire la félicité que nous pouvons attendre en cette vie, consiste en la connaissance que nous avons de Dieu et de son Fils unique Jésus-Christ qu'il a envoyé en terre. Et le grand Saint Paul faisait bien tant d'état de cette étude, qu'il écrivit à ceux de Corinthe (2) que, quant à lui, il ne prisait aucune science que celle de Jésus crucifié. Et aux Philippiens (3) que pour la très-éminente science, qui enseigne à connaître et à aimer Jésus, très-volontiers il méprisait et tenait pour ordure tout le reste. En celle qu'il adresse aux Éphésiens (4), on le voit prosterné à deux genoux, demandant à mains jointes à Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il leur ouvre les yeux de l'esprit, afin de pouvoir mesurer la hauteur, la profondeur, la largeur et la longueur de la charité du même Jésus, dont la connaissance surpasse infiniment toutes les subtilités du monde. Bien est-il vrai que cette science que Saint Paul et les autres Saints ont tant estimée, ne consiste pas tant en une lumière spéculative, qu'en une connaissance affective et pratique, qui nous conduit dans la parfaite imitation de Jésus. La chaste Épouse, tout au commencement des Cantiques, suivant le branle de l'affection qui la possédait pour lors, n'avait rien trouvé de meilleur pour demander à son Bien-aimé qu'un baiser de sa bouche sacrée. Mais peu après se prenant garde qu'en semblables désirs il pouvait bien y avoir trop de complaisance et de recherche de son propre contentement, elle changea de note, et lui dit que pour ces menues caresses, il en fît comme bon lui semblerait; cependant elle lui demandait absolument une chose, savoir est, qu'il la tirât efficacement après lui, à ce qu'elle commençât à bon escient de courir avec ces jeunes filles qui la

(1) Joann. xvi. — (2) I. Cor. iii. — (3) Philpp. iii. — (4) Ephes. iii.

suivaient. L'on dit que ceux qui veulent peupler un pigeonnier n'ont qu'à bien parfumer un de leurs Pigeons, et lui donner la clef des champs; car il arrivera aisément que les autres, attirés par son odeur, le suivront et s'apprivoiseront au même colombier. Ce fut l'invention dont le Père Éternel se servit pour repeupler le ciel désolé depuis la ruine des Anges. Car il oignit son Bien-aimé Jésus du baume de la divinité, et le parfuma de toutes les vertus du Paradis, pour le faire suivre aux chastes et innocentes Colombes, lesquelles, séparées des corbeaux vilains et carnassiers, doivent remplir les places que le premier orgueil a désertées.

XIV. En effet, si vous y prenez garde, la considération qui de tout temps a plus vivement touché les esprits curieux de leur salut et les cœurs désireux de plaire à Dieu, c'a été l'exemple de Jésus leur bon Père et Sauveur, qui leur dit par le Prophète Jérémie (1) : Vous m'appellerez votre Père, et ne cesserez de marcher après moi. Car rien ne leur a été impossible depuis qu'ils ont à bon escient attaché leurs yeux à cet objet, et qu'ils ont mûrement pesé la parole de Saint Paul (2), qui les avise que la marque la plus assurée de leur prédestination, c'est la ressemblance qu'ils ont avec le modèle de tous les élus, qui n'est autre que le même Jésus. Qu'ainsi soit, se sont-ils quelquefois trouvés las et recrus au chemin de la vertu? aussitôt avec Saint Paul (3) ils ont jeté les yeux sur Jésus qu'il appelle l'Auteur et l'accomplissement de notre Foi, lequel tint ferme sur la Croix jusqu'à la mort, et en soutint tous les efforts avec une indicible persévérance. Se sont-ils voulu convier à l'amour de l'abstinence? Ils n'ont point eu de plus riches motifs que la faim, la soif, et les amertumes de Jésus. Comme un jour de Pâques, l'abbé Pacôme eut reçu l'Abbé Palémon qui l'était venu visiter, et que pour participer à la réjouissance du bon jour il eut jeté un peu d'huile et de sel sur les herbes qu'il avait apprêtées, le bon Palémon se prit à pleurer à chaudes larmes et à s'écrier : Quoi! sera-t-il dit que je contente ainsi mon appétit, voyant devant moi le Sauveur du monde abreuvé de fiel et de vinaigre? Ont-ils embrassé courageusement l'humilité et le mépris d'eux-mêmes en toutes choses? L'humilité nonpareille du Sauveur les a comme forcés à ce faire. Le Bienheureux François de Borgia, vrai miroir de l'humilité Chrétienne, avait une si basse estime de soi-même, qu'il ne trouvait point de place qui lui convînt, sinon aux pieds du traître Judas. Mais dès qu'il y eut aperçu son Maître et son Sauveur le jour du Jeudi Saint, il se hontova tellement, qu'il crut ne lui rester plus que l'enfer pour y aller chercher une retraite digne

(1) Cap. III. — (2) Rom. VIII. — (3) Hebr. XII.

de lui. Se sont-ils animés à porter les injures et les mauvais traitements qu'on leur faisait? Rien ne leur a tant servi que l'exemple de Jésus méprisé, et insatiable au désir des injures et à la poursuite des mépris. Saint Ignace, le Fondateur de la Compagnie de Jésus, sur le commencement de sa conversion, en allant à Gènes, lorsque les guerres étaient allumées entre les Français et les Espagnols, fut pris par quelques soldats Espagnols, fouillé, mis en chemise, et en cet état traîné devant un Capitaine, lequel lui ayant fait plusieurs questions sans en tirer aucune réponse, sinon quand on lui demanda s'il n'était pas un espion, à quoi il répondit précisément que non, le fit à la fin oter de devant soi, tançant vertement ses soldats, pour lui avoir amené, disait-il, un homme troublé de son esprit. De quoi ils furent tellement indignés, qu'ils l'accueillirent à grandes huées, à grands coups de poing et de bâton, en sorte qu'ils le laissèrent quasi mort. Parmi ces mauvais traitements, notre Ignace se baignait dans la considération de l'honneur que Dieu lui faisait d'avoir en cela quelque ressemblance avec son Bien-aimé Fils, conduit honteusement devant Hérode, traité et renvoyé comme un fou et comme un faquin, malmené en diverses façons par les soldats de ce cruel tyran.

XV. Ce qui advint un jour à Saint Pierre de Vérone, communément appelé Saint Pierre le Martyr, mérite bien d'être ici rapporté. Ce grand serviteur de Dieu étant au Couvent de Saint-Jean-Baptiste près de Rome, hautement élevé en contemplation, mérita d'être visité de Sainte Agnès, de Sainte Catherine et de Sainte Cécile, lesquelles traitèrent avec lui des choses célestes si longtemps et à si haute voix, qu'un religieux qui passait par là et les ayant aperçues et prises pour des femmes ordinaires, en demeura tout scandalisé, et peu après en accusa le Saint en plein chapitre avec les exagérations qu'eût méritées une pareille faute, si en effet elle eût été comme il appréhendait. Pierre se trouva tout d'abord surpris à cette délation, et fut quelque temps en doute à quoi il se résoudrait, ou bien à garder le silence, ou à décharger l'innocence qui était plus imprudemment que malicieusement accusée. D'un côté il lui était avis qu'il était obligé d'empêcher le scandale que les esprits faibles pourraient prendre de cette conversation prétendue. De l'autre il voyait qu'il ne lui était pas possible de se défendre sans découvrir les faveurs extraordinaires qu'il recevait de Dieu et qu'il jugeait ne devoir pas être encore publiées. Les Saints font toujours des coups de Saints, et marchent par des chemins inconnus à la sagesse du monde. Le Prieur, qui n'ignorait pas la grande vertu de l'accusé, et qui d'ailleurs voyait la fermeté de l'accusation et la confession tacite du délinquant, prit voirement la faute pour une simplicité peu considérée, mais

toutefois digne de quelque correction. Ainsi, quoiqu'il ne traitât point Saint Pierre à la rigueur, il ne laissa pas pourtant de lui donner une pénitence exemplaire et de l'envoyer au Couvent d'Est, qui est en la Marche d'Ancône, pour y être mis en prison, et là faire la satisfaction convenable au mauvais exemple qu'il avait baillé. Il y passa quelque temps avec un grand courage et avec une merveilleuse joie de l'esprit, considérant l'honneur qu'il recevait de son bon maître, à la Croix duquel il avait si bonne part. Mais à la longue les incommodités qu'il souffrait et les reproches qu'on lui faisait tous les jours plus grands, ébranlèrent sa constance et lui donnèrent de l'ennui et du dégoût de son état. De manière qu'étant un jour à genoux devant le Crucifix, les yeux baignés de larmes et le cœur abattu de tristesse, il se laissa emporter à ses sentiments, et commença de faire ses plaintes à son très-aimable Sauveur, lui remontrant qu'il n'ignorait pas son innocence et que le temps était venu auquel il la devait faire paraître; que les faveurs qu'il avait reçues de sa bonté ne lui devaient pas préjudicier de la sorte, et qu'enfin l'infamie qui lui était attachée serait une brèche notable au service de sa Majesté. Lors il entendit le Sauveur qui lui répondit de la Croix : Et moi, Pierre, qu'avais-je fait pour être attaché à ce bois? Au moins apprends à mon exemple à supporter les injures et le déshonneur, puisque ce que tu endures n'est rien au prix de ce que j'ai souffert pour toi. Cette parole donna au commencement quelque peu de confusion au serviteur de Dieu, mais après elle le remplit de tant de douceur et de tant de désir d'endurer, qu'on ne le pouvait soûler d'injures ni de confusions; et dès lors il prisa tellement les mépris qui étaient endurés pour l'amour et à l'exemple de Jésus, qu'il ne les eût pas changés avec les plus grandes félicités des Rois, non pas même avec les plus sensibles contentements des Saints.

XVI. Pendant que je m'enfonce dans le discours de l'imitation de Jésus, je ne m'aperçois pas que j'entre bien avant dans la considération de l'amour fort et courageux, qui est celui à qui Saint Bernard donnait le troisième rang, et qui emporte le prix par-dessus tous les autres amours. Car enfin les grandes souffrances sont les derniers carats de l'amour épuré et raffiné dans la fournaise de la patience, dont l'œuvre est parfaite et accomplie, au dire de l'Apôtre Saint Jacques. Et la chaste Epouse ne s'estime pas aimer, si elle n'atteint à la perfection de cet amour, qui est fort comme la mort et indomptable comme l'enfer, de qui les ardeurs ne sont que feux et flammes, qu'en vain s'efforce-t-on d'éteindre avec les eaux des tribulations. C'est le trait de Maître que Dieu a présenté à tous ses meilleurs amis, comme le chef-d'œuvre de leur fidélité; c'est l'essai par lequel tous les Saints

ont voulu passer, comme par l'unique épreuve d'un pur amour. C'est ce qui les a fait résoudre à contracter des alliances éternelles avec la Croix, à embrasser étroitement toutes sortes de travaux, et à se persuader qu'ils n'avaient pas rendu à l'amour peine pour peine, sang pour sang et vie pour vie. Sainte Catherine de Sienne prenait la discipline avec une chaîne de fer trois fois le jour, et à chaque fois près d'une heure et demie, et si rudement que le sang ruisselait de tous côtés, afin de le rendre, disait-elle, à celui qui avait versé tout le sien pour elle. Comme les bourreaux déchiraient le corps de Sainte Eulalie avec des ongles de fer : Hardiment, disait-elle, mes chers amis, ne m'épargnez pas, je vous prie ; car le traitement que vous me faites est le seul moyen de graver profondément dans mon cœur l'amour et les souffrances du très-aimable Jésus. Ainsi le disait-elle, et il était vrai ; car le dévot Gerson a très-bien remarqué que nul ne sent plus cordialement l'amour et la Passion du Sauveur du monde, que celui à qui il fait l'honneur d'endurer quelque chose de semblable pour l'amour de lui. Aussi Saint Paul, écrivant à ceux de Macédoine, ne demandait pas qu'ils fissent de beaux discours, ou qu'ils eussent de gentilles pensées des travaux de leur Maître crucifié ; mais qu'ils sentissent en eux-mêmes à bon escient ce qu'il avait souffert pour eux.

XVII. Dieu d'amour ! qui pourrait représenter les sentiments que les Saints en eurent, et en combien de manières le même Jésus a fortifié leur amour, les rendant participants de sa Croix et de ses douleurs ? La Bienheureuse Thérèse de Jésus en était si altérée, que sa devise la plus ordinaire était : souffrir ou mourir. Alphonse Rodriguez, Religieux de notre Compagnie, n'avait rien si souvent en bouche que ces dévotes paroles : Jésus et Marie, mes très-douces amours, que je souffre, que je meure pour l'amour de vous, que je sois tout à vous et rien à moi ; la Sérénissime Philippe de Gueldres, de qui j'ai parlé ci-devant, était si délicate à ce sentiment, qu'au moindre mot qu'elle oyait de la Croix, et de la lance, et des épines de son doux Jésus, elle jetait un déluge de larmes, et une foule de soupirs qui s'entrecoupaient l'un l'autre avec une palpitation de cœur si véhémente, qu'il fallait promptement la secourir, tant cette fidèle amante de la Croix languissait et se pâmait d'amour. Mais ces langueurs passèrent bien plus avant les sept dernières années de sa vie. Car toutes les semaines la fête commençait dès le Jeudi soir, et durait jusqu'au Samedi matin. Au reste, elle éprouvait alors des douleurs si étranges, des pointes si aiguës, et des émotions si violentes, qu'elle était contrainte de demeurer tout ce jour-là sur la couche, les yeux attachés à un crucifix, et là endurer sans mot dire

la main puissante de son grand Maître, qui à grands coups de marteau la polissait et se la rendait semblable. Il est arrivé, je ne sais combien de fois, à la Bienheureuse Magdeleine de Pazzi, de ressentir au corps et en l'âme les angoisseux tourments que le Sauveur du monde, son doux Époux, avait endurés sur la Croix; mais notamment une fois pendant une extase de vingt-six heures, où elle suivit comme pas à pas son Seigneur, et eut les mêmes sentiments comme si elle eût été au jardin avec lui en l'agonie, et si elle eut été prise, liée et garrottée par les Juifs, traînée par les rues, présentée à Pilate, montrée au peuple, fouettée à la colonne, condamnée à la mort, et contrainte de porter la Croix sur le Calvaire. Ce fut là qu'étendant une main et puis l'autre, comme si véritablement on l'eût clouée à la Croix, puis par merveille se levant sur les pieds sans plier les genoux, ni changer aucunement de posture, elle se renversa contre la muraille, comme si en effet elle eût été crucifiée, et demeura là longtemps, prononçant toutes les paroles que Jésus-Christ avait prononcées en la Croix; et que finalement, ni plus ni moins que si l'âme séparée du corps l'eût laissée sans aucun support, elle pencha le col, baissa la tête, et tomba par terre avec une grande roideur, en danger possible de s'offenser, si les Religieuses accourues tout soudain au secours ne l'eussent reçue entre leurs bras.

XVIII. Combien de fois est-il advenu à Sainte Lidwine de faire avec le Sauveur les Stations dès le Jardin des Olives jusqu'au Calvaire, et d'en revenir les pieds ampoulés, les jambes crevassées, les lèvres fendues, les membres disloqués, chargée de chardons, de ronces et d'épines, pour montrer que ce n'était point une imagination, mais un vrai transport et une participation réelle des tourments du très-doux Époux de son cœur? Sainte Catherine de Gênes ne passa-t-elle pas trente-six ans en de continuelles souffrances? Quel symptôme du martyre de son cher amour y eut-il, auquel elle n'eût bonne part, sans excepter même l'effusion de sang, dont elle jeta une quantité immédiatement avant sa mort, le reste ayant été consumé par l'ardeur d'un feu intérieur qui la brûlait sans cesse, et l'embrasait de telle sorte qu'elle faisait tout aussitôt bouillir l'eau où elle trempait seulement la main.

XIX. Volontiers que l'on croira qu'en mettant en avant quelques-uns, je fais tort en certaine manière aux autres, attendu que tous les Saints ont eu l'honneur, qui plus qui moins, de porter les marques de leur Maître crucifié. Partant, arrêtons ici ces exemples, avec une considération qui nous remettra en chemin, et nous remènera à la Vierge, laquelle nous avons aucunement quittée pour nous entretenir avec son Fils; savoir est que la Mère d'amour est comme la

ménagère et la dispensatrice de semblables faveurs, qui sont les vraies caresses qu'elle fait à ses chers enfants, et que ceux qui y ont quelque prétention, doivent avoir après Dieu leur principal recours à elle. Tel a toujours été le sentiment de la Sainte Église, qui à cet effet lui adresse la prière suivante :

Source d'amour et de clémence,
Ouvrez l'oreille à mes désirs,
Et permettez que mes soupirs
Soient joints à votre doléance.

Faites, de grâce, que mon âme
Devienne un brasier allumé,
Afin que votre Bien-aimé
Se plaise en l'excès de ma flamme.

Vierge, entérinez ma requête,
Et gravez au fond de mon cœur;
Les marques où notre vainqueur
A mis le fruit de sa conquête.

Vierge, souffrez, puisque mon crime
A livré Jésus aux bourreaux,
Que mes yeux, changés en ruisseaux,
Chargent de pleurs votre victime.

Hé Dieu! que je porte d'envie
Aux détresses de vos abois!
Plongez dans le fiel de la croix
Ce peu qui me reste de vie.

Je n'ai d'amour pour autres choses
Que pour les scions glorieux
De cet arbre victorieux
Dont les piquants me sont des roses.

Sacré miroir de l'innocence,
Fermez au rebut votre sein,
Afin que suivant mon dessin
Je partage votre souffrance.

Que les clous soient toute ma gloire,
Le roseau mes plus doux souhaits :
Que la cruauté des fouets
Soint l'entretien de ma mémoire.

Accablez mon cœur de détresse,
Et m'octroyez cette faveur
De voir pour l'amour du Sauveur
Mes sens noyés dans la tristesse.

XX. Mais ce ne sont pas les seules souffrances de son bien-aimé Fils qu'elle a en son pouvoir pour en disposer en faveur de qui lui plaira, c'est généralement l'amour de Jésus en toute son étendue, dont elle fait part conjointement avec le même Jésus à ses chers nourrissons, selon l'ordre que Dieu lui en donne, le désir qu'elle remarque en eux, et les bons services qu'ils lui rendent. A cet effet, voici la très-humble prière avec laquelle leur très-fidèle serviteur Saint Anselme, conclut une très-dévote oraison (1) : O doux Jésus! ô douce Mère de Jésus, puisqu'il est raisonnable que nous aimions tout ce que vous aimez, accordez-nous l'amour du Père de notre vie, qui est digne de tout amour. O le constant amateur des hommes, sera-t-il dit que vous nous ayez aimés jusqu'à la mort, et que vous puissiez refuser votre amour et celui de votre chère Mère à ceux qui vous le demandent du meilleur de leur cœur et du plus tendre de leur affection? Quoi, Mère de ce Divin Amant, lequel vous avez

(1) Orat. ad B. Virg.

mérité de porter dans vos sacrés flancs, et d'allaiter de vos chastes mamelles, auriez-vous bien le courage de nous refuser votre amour et celui de votre très-aimable Fils, que nous demandons à mains jointes par la douceur même de votre cœur maternel ? Oh ! que mon esprit vous honore comme vous méritez ! oh ! que mon cœur vous aime comme il convient ! oh ! que mon âme vous chérisse autant qu'elle pourra, afin que tout ce qui est en moi, et tout ce que je suis moi-même, chante à jamais : Que le Fils et la Mère soient loués en toute la durée des siècles.

VI. — *Le sixième trait d'amour : aimer pour l'amour d'elle tous ceux qui lui appartiennent, soit par titre de parenté ou d'alliance, soit par élection ; où il est spécialement parlé de Saint Joachim, de Sainte Anne et de Saint Joseph.*

I. Ce n'est pas sans sujet que l'Amour est comparé à l'huile, puisqu'il en retient les propriétés, et nommément qu'il ne s'arrête pas à la personne aimée, mais qu'à la façon de l'huile il s'étend et se communique à tout ce qui lui est conjoint. L'expérience journalière fait avouer que pour l'amour de nos amis nous sentons de l'inclination envers certaines personnes qui nous seraient autrement fort indifférentes. Ce que je n'ai garde d'avancer des parents ou des amis de la Mère de Dieu ; car ils ont d'eux-mêmes des qualités qui les peuvent tirer hors de l'indifférence, et qui les doivent faire aimer et honorer d'un chacun. Mais bien veux-je dire que le rapport qu'ils ont à elle leur donne un éclat admirable, et qu'il convie tous ceux qui chérissent la Sainte Vierge à redoubler l'affection qu'ils ont en leur endroit. Je mets en ce rang ceux qui l'ont plus tendrement aimée et honorée, soit par leurs écrits ou autrement, et à qui elle a rendu des témoignages d'un amour réciproque, dont je ne veux pas entreprendre de faire ici le dénombrement, vu que tous ces traités ne publient rien après les Grandeurs de la Mère de Dieu, que l'honneur qu'ils lui ont rendu, l'amour qu'ils lui ont porté, et les faveurs qu'ils ont reçues de sa royale main. J'y mets en second lieu ceux et celles qui l'ont honorée pendant sa vie, et qui ont eu le bonheur de son amitié et de sa douce conversation ; comme le bienheureux Archange Gabriel son Paranymphe, les Saints Apôtres et Disciples de Notre-Seigneur, Sainte Marie-Magdeleine, Sainte Marthe, et les autres femmes dévotes, qui lui ont tenu compagnie en ses adversités. J'y comprends encore avec plus de droit ceux à qui Dieu a fait l'honneur de lui toucher de près, d'avoir part à son sang, comme Saint Zacharie, Sainte Elisabeth, Saint Jean-Baptiste, Sainte Marie, femme de Cléophas, Saint Jacques le Mineur, son fils, Salomé avec ses deux enfants, Saint Jacques le

Majeur et Saint Jean l'Évangéliste, lequel a relevé le titre de parent qu'il portait par les agréables services qu'il a rendus à la très-sacrée Vierge, en qualité de son fidèle Chambellan et de son Fils par adoption. Mais entre tous, je me sens redevable d'une affection et d'un sentiment très-spécial à Saint Joachim et à Sainte Anne, ses père et mère, et au Bienheureux Saint Joseph, son très-digne Époux; et j'estime que c'est de mon devoir de marquer brièvement quelques particulières obligations que nous avons de les honorer.

Des obligations que nous avons d'honorer Saint Joachim et Sainte Anne.

II. Le Philosophe Protarque dit de bonne grâce chez Aristote (1) que les pierres dont on bâtit les Temples et dont on dresse les Autels sont fortunées, à cause de l'honneur qu'elles reçoivent pour être employées au service de Dieu. Ce bonheur ne touche que fort légèrement les pierres mortes, pour autant qu'elles sont destituées de sentiment; mais il n'en est pas ainsi des pierres vives, comme de Saint Joachim et de Sainte Anne, qui ont eu l'honneur de servir à la bâtisse du très-auguste Temple de la Sapience Incarnée, Temple qui n'est autre que la glorieuse Vierge. Car outre que le bonheur dont ils jouissent est inexplicable, le sentiment qu'ils en ont est le haut point et la perfection de leur bonheur. Direz-vous pas qu'ils ont été figurés par ces grandes et précieuses pierres, que l'Écriture dit (2) avoir été jetées dans les fondements de l'ancien Temple de Salomon? Car ils ont été grands et précieux en toutes les qualités qui peuvent relever quelque personne, soit devant Dieu, soit devant les hommes.

« Ces deux illustres personnes doivent tenir le premier rang avec Saint Joseph dans le cœur des dévots de la très-sainte Vierge. C'est une doctrine constante, que Dieu donne toujours des grâces conformes à l'état dans lequel sa Providence nous appelle, et c'est de ce principe qu'il faut tirer les mesures de la sainteté des Bienheureux parents de la Mère d'un Dieu. O divine Enfant! la merveille des siècles, la Fille des Patriarches, la lumière des Prophètes, le désir et l'attente des Justes, l'espérance des pécheurs, qu'heureuse est la maison de de David d'où vous êtes sortie, les mamelles qui vous ont allaitée! O Anne! Mère de Marie, qui avez mérité de porter en vos entrailles et donner au monde cette auguste Fille, qui doit porter Jésus, le fruit de la Terre et la fleur du Ciel! Et vous encore très-heureux, ô Joachim! qui avez produit un germe si pur et si saint, et le gage assuré de la plus grande promesse de Dieu, le dernier effort et la plus proche

(1) Lib. II Phys., text. 59. — (2) II. Reg. III.

disposition à la venue du Messie, Marie, la plus Sainte entre les Saints; c'est par le fruit que vous donnez tous deux au monde que nos ténèbres seront dissipées, que la malédiction sera changée en bénédiction, que la mort cédera son droit à la vie, et que l'iniquité sera effacée. Que toute créature vienne se réjouir avec ces deux Saints de la grâce qu'ils ont reçue de Dieu; que tout le monde vienne en foule dans leur maison pour honorer ceux que Dieu a lui-même voulu prévenir d'un si grand honneur; qu'ils viennent fondre devant ce berceau, et rendre hommage à cette Fille qui est née de la Reine des Anges et des hommes; la grâce dans laquelle elle commence sa voie est plus relevée que celle qui fait la consommation des Séraphins. On peut dire que la gloire et les richesses sont dans la maison de Saint Joachin et de Sainte Anne, et que si la noblesse de leurs ancêtres leur a communiqué une qualité illustre, celle de leurs descendants leur donne bien un autre éclat : Marie, Mère de Jésus, est leur véritable Fille; Jésus, Fils unique de Dieu, est leur Petit-Fils selon la nature humaine. Il faudrait terminer ici leur éloge, puisqu'on ne peut passer outre, et que toute autre grandeur est inférieure à celle-ci; cependant disons, avec le torrent des Saints Pères, que Saint Joachim et Sainte Anne étaient du sang Royal de David. Cela est incontestable, puisque l'Écriture nous apprend qu'une verge ou un rejeton devait sortir de la tige de Jessé : ce qui regarde, selon Saint Jérôme, l'avénement du Sauveur. Jésus-Christ sortit comme une fleur de la racine de David, et étant né d'une Vierge pure, il reçut le Saint-Esprit dans toute sa plénitude. Il fallait donc que Saint Joachim fût de cette race, afin que sa Fille en descendit, et de l'un et de l'autre Notre-Seigneur (1). »

Leur noblesse.

III. Ils ont été grands en noblesse, comme étant tous deux du sang royal de David, et par conséquent de la race des Patriarches et des Prophètes, à qui Dieu a fait tant d'honneur. Ainsi l'ont enseigné Saint Justin le Martyr (2), Tertullien (3), Saint Ambroise (4), Saint Jérôme (5), Saint André de Candie (6), Saint Hilaire (7) et plusieurs autres (8). Et quand leurs témoignages manqueraient, ceux des sacrés cahiers qui maintiennent que le Sauveur devait descendre de la lignée et de la semence de David (9), sont indubitables, et il serait

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Apolog. II pro Christianis. — (3) Lib. Adversus Judæos, c. IX. — (4) Lib. II de Spiritu Sancto, c. IX. — (5) In c. XII Isai. — (6) Orat II de Dormit. B. Virg. — (7) Cap. in Matth. — (8) Apud Canis., lib. I de B. Virg., c. IV, et Christophorum a Castro, Historiæ Virginalis, c. I. Ubi specialiter id docet de S. Anna. — (9) Isai. XI. Matth. XXII. Marc. XII. Lucæ X.

malaisé de les vérifier si la sainte Vierge en sa propre personne n'avait pris naissance des descendants de David. Car il servirait de bien peu que Saint Joseph son Époux fût fils de David, si elle en son propre chef n'était aussi sa fille. Car le Sauveur n'ayant rien pris de Saint Joseph, il ne serait pas loisible de dire qu'à la seule occasion de son père putatif il fût vrai fils de David selon la chair, ainsi que parle l'Apôtre Saint Paul. Partant cela doit être hors de controverse, principalement pour le regard de Saint Joachim. Quant à Sainte Anne, je sais bien que Saint Hippolyte, Saint Germain de Constantinople et Nicéphore, ont enseigné qu'elle était sortie de la race sacerdotale, pour vérifier ce que la plupart des Saints Pères ont dit que le Sauveur avait tiré son extraction, non-seulement des Rois de Juda, mais encore des grands Prêtres, comme celui en qui devaient être unis tous les titres de Noblesse, et qui devait être grand Roi et grand Prêtre tout ensemble. Néanmoins Saint Ambroise, emporté par le torrent de l'ancienne tradition, suit le parti contraire, et maintient que Sainte Anne, ni plus ni moins que Sainte Élisabeth, au moins quant à la lignée paternelle, était de la royale maison de David. Et il ne serait pas besoin que les Docteurs que nous avons allégués se jetassent dans ces extrémités pour faire descendre Notre-Seigneur de la race des grands Prêtres, vu qu'il suffit que ces deux lignées aient plusieurs fois contracté alliance par ensemble, comme il appert en divers endroits de l'Écriture, et que la tribu sacerdotale ait eu ce privilége de se pouvoir allier aux autres tribus.

« Disons encore de leur stérilité : O divine Enfant ! objet sacré des vœux de vos parents, c'est par vous qu'ils ont été faits semblables à deux beaux arbres plantés sur le courant des eaux, qui donnent leur fruit en son temps; c'est en suite de la parole de l'Ange que la paix a été donnée à la terre; c'est par vous que le mur de division qui était entre Dieu et les hommes a été renversé ; c'est par vous que la mort a été désarmée et l'Enfer dépouillé, et c'est en vous que la bénédiction promise à vos ancêtres fut accomplie au milieu des temps. Le conseil qui a été pris dans le ciel touchant votre exaltation est un gage de notre salut ; et quand vos saints parents vous ont donné l'être, ils n'ont pas prétendu dépouiller tellement la terre de son riche ornement, qu'il n'y ait plus que le ciel qui s'en puisse glorifier. Je vous conjure donc, par la sainteté de leur mariage, de me donner quelque part à la joie qu'ils reçurent dans votre bienheureuse Conception ; vous êtes la miraculeuse production de la stérilité, et par ce titre vous êtes sans doute plus libérale envers les âmes stériles comme la mienne ; arrosez-la de cette pluie volontaire dont il a plu à Dieu

de vous donner la disposition. Vous avez contribué à faire un Homme-Dieu de la famille des hommes, faites aussi qu'il nous adopte dans la sienne ; vous nous l'avez donné pour frère, vous pouvez encore le rendre favorable à nos désirs.

« Mais je ne prends pas garde que m'étant engagé de traiter des parents de notre Princesse, je les quitte insensiblement pour revenir à elle. Continuons pourtant à considérer les vertus qui les ont sanctifiés, et qui ont accompli leur alliance spirituelle avec Jésus et Marie, car leur plus grand avantage n'est pas d'avoir été les ancêtres du Messie par la chair, mais d'avoir été ses enfants par l'esprit, et de lui avoir été plus étroitement alliés par la grâce que par la nature. C'est en ce point que consiste leur gloire et leur bonheur ; c'est ce qui les rend illustres dans l'Église et dans le ciel ; c'est ce qui les élève au-dessus des Anges et ce qui les rapproche de si près du Verbe incarné (1). »

Leur piété.

IV. Ils ont été grands en piété et en dévotion. Car le Bienheureux André de Jérusalem assure (2) que Sainte Anne présentait à Dieu force oraisons, force vœux et force sacrifices. Saint Grégoire de Nysse (3) et Saint Jean Damascène (4) disent qu'à l'imitation d'Anne, l'ancienne Mère de Samuel, elle avait son recours au Sanctuaire, suppliant la divine Majesté de ne point priver de la bénédiction de la loi celle qui n'avait jamais contrevenu à la loi. Saint Épiphane en dit tout autant (5) de Saint Joachim, et maintient que la Bienheureuse Vierge fut accordée à ses dévotions jointes à celles de la vertueuse Sainte Anne, son Épouse. Saint Germain, Patriarche de Constantinople, remarque (6) que ce sont plutôt les prières et les vœux qui ont engendré Notre-Dame, que Saint Joachim et Sainte Anne, ses père et mère. Le dévot Gerson, en un Sermon prêché à Paris en l'Église Saint-Germain le jour de la Conception de la glorieuse Vierge, il y a plus de deux cents ans, dit par gentillesse d'esprit que comme Dieu allait cherchant parmi ses créatures un homme et une femme dignes d'être père et mère de celle qui devait avoir l'honneur de porter son fils unique, reçut l'oraison que lui présenta Saint Joachim et Sainte Anne, disant des merveilles de l'un et de l'autre, et haut louant la vertu de tous les deux. La plupart des Saints Pères disent le même. Mais Saint Jérôme (7), Métaphraste (8) et Nicéphore (9) en

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Orat. de Dormit. B. Virg. — (3) Orat. in Natalem Domini. — (4) Lib. IV de Fide, c. xv. — (5) Hæresi LXXVIII. — (6) Orat. de Nativit. Virg. — (7) Orat. de Ortu B. Virg. — (8) Hist. de Vita, et Dormit. B. Virg. — (9) Lib. I Hist. Eccles., c. VII.

racontent plus particulièrement l'histoire en la façon que je vais dire : Saint Joachim et Sainte Anne avaient été ensemble l'espace de vingt ans et plus sans avoir lignée, à cause de la stérilité de Sainte Anne, ce qui les affligeait grandement; de sorte qu'il ne se passait jour qu'ils ne fissent prière à Dieu avec larmes pour avoir quelque enfant qui effacât la honte qu'ils recevaient de se rencontrer parmi les autres avec cette tache d'infamie. Mais il n'y eut rien qui tant leur serrât le cœur que la confusion que leur fit le grand Prêtre Isachar, comme ils étaient allés à l'accoutumée en Jérusalem pour y célébrer l'une des plus grandes Fêtes de l'année. Car il leur reprocha publiquement la hardiesse qu'ils prenaient de paraître parmi les autres, eux qui portaient les marques de la malédiction de Dieu. De quoi ils eurent tant de ressentiment, que ne sachant de qui recevoir consolation, ils en firent avec beaucoup de confiance leurs plaintes à Dieu, et avec promesse de lui consacrer le fruit de leur couche s'il daignait leur ôter ce blâme. Ainsi, n'osant plus se présenter devant le monde, ils se retirèrent, Saint Joachim à la montagne où ses Bergers gardaient les brebis, et Sainte Anne en son jardin, afin de vaquer à l'oraison avec plus de liberté et de repos d'esprit. Sur le commencement de décembre, un Ange du ciel les vint visiter tous deux séparément, et leur donna promesse de la part de Dieu d'une fille nommée Marie, qui non-seulement leur causerait de la joie, mais encore serait le bonheur du monde, puisqu'elle devait être la Mère du Messie promis en la loi. Il ajouta en témoignage de la vérité qu'il leur annonçait qu'ils sortissent à la bonne heure de leur retraite, et qu'ils se rencontreraient en chemin; ce qui arriva de point en point ainsi qu'il leur avait été dit.

Leur abstinence et mortification.

V. Ils ont été grands en abstinence et en mortification. Car si Saint Paul a pu dire avec vérité, qu'il ne cédait en rien aux principes des Apôtres, non pas même à ceux qui avaient quelque chose qui les relevait par-dessus les autres, il me semble que je puis dire que ceux-ci n'ont rien dû aux grands Patriarches et Prophètes, de qui ils ont égalé les plus héroïques actions. Car Saint Germain de Constantinople écrit d'eux (1), qu'ils jeûnèrent quarante jours entiers aussi bien que Moïse et Elie. Leur jeûne était accompagné de continuelles larmes, disent Saint Grégoire de Nysse (2), Saint André de Candie (3) et les autres, et ces larmes leur servaient de pain et de nourriture ainsi qu'elles faisaient jadis au Roi et Prophète David. Et

(1) Orat. de Præsent. B. Virg. — (2) Loc. cit. — (3) Orat. de Nativit.

c'est à mon avis le sujet pour lequel Saint Jean Damascène les a nommés un couple de tourterelles raisonnables, d'autant que comme ces animaux passent une partie de leur vie en solitude, gémissant quasi toujours sur des branches d'arbres les plus sèches et tristes qu'ils peuvent rencontrer, de même ces deux Saints dans la rigueur de leur retraite menaient une vie plus semblable à des pénitents solitaires qu'a des personnes ordinaires du monde. Serait-ce point aussi l'occasion pourquoi le dévot Saint Bonaventure aurait appelé la Sainte Vierge un saule verdoyant? Et n'aurait-il point voulu montrer par là, que comme le saule ne croît jamais mieux que lorsqu'il est planté au long de quelque ruisseau, ainsi cette sainte fille est venue au monde après avoir été longuement arrosée des larmes de Saint Joachim et de Sainte Anne ? Heureux le fruit qui a été conçu parmi de si saints et divins exercices !

Leur chasteté.

VI. Ils ont été grands en chasteté, puisqu'au rapport de Saint Pierre Chrysologue (1), le jeûne est l'enseigne de la chasteté et le trophée de la pudicité; et, au dire de Saint Basile, le corps de garde du mariage et le père nourricier de la virginité. Saint Vincent ne veut nullement que l'on doute de la chasteté de ce saint couple, mais il soutient qu'aussitôt que Saint Joachim eut reconnu que Sainte Anne était véritablement stérile, jamais plus il ne s'approcha d'elle, jusqu'à ce qu'il en reçût le commandement exprès du Ciel. Et la raison qu'il en apporte, c'est que le mariage n'ayant été institué de Dieu sinon pour deux fins seulement, savoir est pour apaiser les ardeurs de la concupiscence et pour mettre au monde des enfants, il semble que les excellentes vertus de ces grands serviteurs de Dieu, et l'état auquel ils étaient appelés, éloignait d'eux toutes ces affections brutales, dont tant d'autres personnes de beaucoup moindre considération qu'eux n'ont point eu de sentiments. D'où s'ensuivrait que n'ayant nulle espérance de lignée, ils se seraient tout à fait retranchés de la permission que leur pouvait donner le lien conjugal. La glorieuse Vierge fit un jour (2) tout ce discours à Sainte Brigitte, l'assurant que le brasier des voluptés sensuelles était tout à fait mort et éteint en ses père et mère, et que d'ailleurs ils eussent mieux aimé mourir que se porter au mariage par l'amorce du seul contentement; qu'ils y furent obligés par l'ordonnance qui leur en fut faite d'en haut, et que l'amour de Dieu eut sur eux un pouvoir que l'amour sensuel

(1) Serm. XII. — (2) Revel., lib. I, c. IX.

n'eut jamais eu : de sorte que son très-chaste corps fut conçu par un pur mouvement du divin amour, non par aucun déréglement de l'appétit sensitif. En effet, si ce qu'a dit Saint Éphrem est véritable, que Dieu, tout au rebours de la chair, sème pour l'ordinaire dans des corps secs et transis (1), et que le Saint-Esprit se plait avec ceux qui caressent la chasteté, la raison requérait que les corps d'où devait sortir la pureté même, eussent un embonpoint plus spirituel que charnel, et que les vaisseaux qui devaient si abondamment recevoir l'opération et les grâces du Saint-Esprit, fussent longtemps auparavant parfumés de la douce odeur de la chasteté. Il fallait que la carrière d'où le Temple mystique de la très-sainte Trinité devait être tiré, fut toute sainte et toute céleste, et que la fleur de la sainte Virginité vint de la tige du plus saint mariage du monde. Bref, il était tout à fait séant et raisonnable que si Dieu avait à donner des preuves de sa toute-puissante, faisant sortir la Vierge des Vierges d'un père et d'une mère stériles, ce fussent personnes que la chasteté eût rendues dignes d'une si rare faveur. Ce qui se trouvera bien plus véritable, si l'on pèse ce que dit à un propos tout semblable la Bouche-d'Or de Ravenne (2). Heureuse la nature, dit cet éloquent Docteur, laquelle avait défailli en un homme et en une femme, pour recevoir avec tant d'intérêts, en la personne de Dieu même, l'honneur dont elle était déchue! Heureuse pour avoir vu les ruines de la stérilité réparées par les merveilleux avantages de la virginité seconde! Heureuse pour avoir plus avancé en une seule conception, qu'elle n'avait fait jusqu'alors par tant de lamentables portées! Heureuse pour avoir été la Mère de la vie, elle qui auparavant était la Mère des mort-nés, qui enfantait avec peine des victimes de peine et de douleur, qui n'accouchait qu'avec larmes de ceux qu'elle exposait aux regrets, qui ne se délivrait qu'avec péril des enfants qui devaient vivre parmi les hasards; qui menaçait ses nourrissons du couchant dès la pointe du jour, qui dévorait ses propres fruits, comme sachant très-bien qu'elle engendrait avec force travaux des créatures qui n'étaient pas plutôt nées que condamnées à la mort! Ces mêmes considérations lui rendaient sa stérilité plus tolérable, craignant que sa fécondité ne tournât au préjudice des siens, et qu'elle ne mit au monde des pleurs plutôt que des enfants. Parmi tant de cris et de gémissements, il ne se rencontrait qu'un seul bien, savoir est, qu'ils s'adressaient à l'auteur de la même nature, lequel l'ayant faite sans ces défauts, la pouvait aussi aisément réparer qu'il l'avait faite pour la première fois; et ce fut l'occasion pour laquelle il se voulut faire un

(1) Parænensi XLVI. — (2) Serm. LXXXVII.

nouveau chemin dans la nature même, passant avec une fermeté plus divine qu'humaine par une conception et par une naissance virginales, comme par un sentier inconnu, sans y laisser ni traces ni vestiges, afin de remettre en naissant la nature en sa première liberté, et de nettoyer les ruisseaux en purifiant la fontaine.

Leur foi et leur espérance.

VII. Ils ont été grands en foi et en espérance. Car si la foi, comme dit Saint Ambroise (1), vit encore après le trépas et fait des miracles après la mort, voire si elle a le pouvoir de ressusciter les morts, qui niera que la foi de Saint Joachim et de Sainte Anne ait été très-grande, puisque, pour parler avec Saint Pierre Chrysologue (2), elle a fait reverdir des corps déjà secs, elle a fait rajeunir des personnes surâgées, et en quelque façon rappelé la vie du couchant au levant. Si le propre de l'espérance, au jugement du Bienheureux Antiochus (3), c'est de porter d'excellents fruits au moyen de la foi qui lui sert comme d'arrosoir, quelle doit avoir été l'espérance qui a donné au monde un si beau fruit, je veux dire Marie le fruit de bénédiction? Si les larmes sont le sang de l'âme, ainsi que les appelait Saint Antoine de Padoue (4), et si l'espérance est le sang de la foi, comme la nommait Clément Alexandrin (5), quelle aura été la foi de ces Saints qui ont répandu tant de larmes, et quelle l'espérance qui a été fondée sur une si ferme foi? combien de sang leur aura coûté le précieux gage qu'ils ont donné au monde? L'Écriture Sainte a relevé jusqu'au ciel la foi d'Abraham, qu'elle a honoré du glorieux titre de Père des croyants, jaçoit que Saint Jean Chrysostome et Saint Jérôme l'accusent de quelque défiance, fondés sur ce qui est couché au dix-septième chapitre de la Genèse, où il est dit qu'après que l'Ange l'eut assuré qu'il aurait un fils, il se prit à sourire en son cœur, disant à part soi: Comment serait-il possible qu'il me naquit un fils après cent ans, et que Sara, qui est âgée de quatre-vingt-dix ans, eût encore des enfants? Il est vrai cependant que Saint Paul semble le défendre vivement au quatrième chapitre de l'Épitre aux Romains, disant qu'il crut fermement, et qu'il espéra contre toute espérance; que sa foi ne fut nullement ébranlée par la considération de son corps demi-mort, ni celui de Sara sa femme, en qui il y avait encore moins d'apparence de concevoir. Quoi qu'il en soit, pour ne déroger en rien aux mérites des Saints, si la foi d'Abraham et de Sara a été grande, je puis assurer que celle de Saint Joachim et de Sainte

(1) Orat. in Funere Theodosii. — (2) Serm. LXXXVII. — (3) Homil II. — (4) Dominica I post. Epiph. — (5) Lib. I Pædagog.

Anne n'a pas été moindre, attendu que Saint Épiphane, Saint Jérôme, Saint Grégoire de Nysse, Saint Germain, Saint André de Candie, et les autres Pères ci-dessus allégués, maintiennent que jamais ils n'hésitèrent en leur créance, non pas même en la moindre syllabe, de ce que le saint Ange leur avait prédit. Si Abraham et Sara ont cru que toutes les nations de la terre seraient bénites au moyen du fils qui devait naître d'eux, Saint Joachim et Saint Anne ont tenu pour tout assuré qu'ils seraient les père et mère de celle que Saint Ephrem (1) appelle l'espérance des anciens Pères, la réjouissance des gens de bien, la lumière des justes, l'honneur d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la gloire de Moïse et d'Aaron et la couronne de tous les Saints. Ceux-là n'ont salué que de loin le riche joyau du ciel, qui devait être l'honneur de leur race; ceux-ci ont mérité de serrer entre leurs bras et la Mère et le Fils, par qui tout le monde devait être réparé. Ceux-là n'ont eu connaissance du bonheur qui leur devait arriver par le moyen d'Isaac, qu'après la nouvelle que l'Ange leur en donna; ceux-ci avaient eu de longue main quelque ressentiment du leur, d'où procédaient les instantes prières et les vœux qu'ils faisaient continuellement à Dieu, ainsi que témoignent les Docteurs susnommés. Bref, si la foi a été en son enfance ès Patriarches, et en sa jeunesse ès Prophètes, comme parle l'Abbé Guerric (2), ne puis-je pas dire qu'en ceux-ci qui ont atteint de si près la grâce du nouveau Testament, elle a été en son âge parfait?

Leur charité.

VIII. Ils ont été grands en charité, tant en celle qui s'adresse à Dieu, qu'en l'autre qui regarde le prochain. Car quant à celle-ci, les Docteurs nous disent des merveilles du soin qu'ils avaient de subvenir aux pauvres, de loger les pèlerins et d'assister toute sorte de nécessiteux. Saint Jérôme témoigne (3) qu'ils partageaient leurs revenus en trois, et qu'une partie était employée à la nourriture des Ministres du Temple, une autre au soulagement des passants et au secours des affligés, et la troisième seulement à l'entretien de leur petite famille. Quant à la charité qu'ils avaient envers Dieu, il est aisé d'en juger par ce qui a été dit jusqu'ici, attendu que suivant la remarque de Richard de Saint-Victor (4), elle est la force et la moelle des autres vertus, et celle qui les met toutes en œuvre; mais beaucoup plus par ce qu'en dit Saint Jérôme (5), que leur vie était simple et innocente, droite devant Dieu et irrévocable devant les

(1) Serm. de Laud. B. Virg. — (2) Serm. IV de Nativ. Dom. — (3) Orat. de Ortu Virg. — (4) De Gradibus charitatis. — (5) Loc. cit.

hommes; bref, qu'ils se rendaient singulièrement aimables, tant à ceux-ci qu'à celui-là.

Leurs noms et la hauteur de leurs vertus.

IX. En un mot, ils ont été grands en toute sorte de vertus. C'est ce que nous devons croire du père et de la mère de Marie; du grand père et de la grand'mère de Jésus. Prenez seulement garde au nom de l'un et de l'autre, dit Saint Épiphane (1), et vous verrez que c'étaient comme des présages de leur sainteté. Joachim vaut autant que la préparation du Seigneur, et Anne signifie la grâce. Était-ce pas pour donner à connaître au monde qu'ils étaient bien pourvus de grâce et de tout ce qui a coutume de l'accompagner, et qu'ils avaient tout ce qui était nécessaire pour préparer le logis au Seigneur de l'Univers? Car il était bienséant, dit Saint Pierre Chrysologue (2), que la demeure de la sainteté fût longtemps auparavant apprêtée et nettoyée, et en la personne même des père et mère de la Vierge. L'Ange qui instruisait la Bienheureuse Sainte Brigitte (3) fit voir à cette vertueuse veuve l'excellence de leur sainteté par les discours suivants. Figurez-vous, ô chaste Épouse de Jésus-Christ! lui disait-il, un Aigle royal, lequel voulant faire son nid, et préparer le logis à ses petits aiglons, va de forêt en forêt, et vole de montagne en montagne pour choisir un arbre qui puisse servir à son dessein. Cet oiseau n'a point de repos jusqu'à ce qu'il ait rencontré celui qui surpasse tous les autres en hauteur et en beauté, qui a les racines plus profondes et plus fortes, et qui est le mieux défendu des tempêtes et des orages. L'ayant trouvé, il s'y arrête; il fait choix de la branche la plus ferme et la plus voisine du ciel, et là, il élève avec un indicible soin les petits Rois des habitants de l'air. Imaginez-vous maintenant que Dieu ressemble à l'Aigle, tant par la souveraineté qu'il a sur toutes les choses créées, que par la vigueur de ses yeux clairvoyants, qui découvrent tout ce qui a été, ce qui est, et ce qui sera, et que parcourant tous les mariages qui devaient être depuis le premier jusqu'au dernier comme autant de beaux arbres, il n'en aperçut aucun plus digne de recevoir la glorieuse Vierge, qui devait être le petit nid du céleste Aiglon, qui est le Verbe Incarné, que celui de Saint Joachim et de Sainte Anne. Ce fut là qu'il se reposa comme sur un arbre du Paradis haut en sa dévotion, profond en son humilité, large en sa charité, vert en son

(1) Serm. de S. Maria Deipara. — (2) Serm. xcxi. — (3) Serm. Angelico, c. x.

espérance, doux-flairant en ses bons exemples; bref, accompli en toute sorte de vertus et de perfections.

X. C'est ce qui me fait croire que la Vierge prend un singulier plaisir à voir que ses chers enfants rendent toute sorte de devoirs à ceux à qui elle se sent obligée, et qui d'ailleurs sont si dignes d'honneur et de respect. C'est ce qui me fait juger qu'elle-même rend de merveilleuses actions de grâces à Dieu, à qui elle se sent infiniment obligée pour lui avoir donné des père et mère si saints et si parfaits. Car elle ne se regarde point tant comme la fille de Saint Joachim et de Sainte Anne, que comme la fille de l'oraison et des larmes, la fille de l'aumône, de l'hospitalité, de la charité, de la tempérance, de l'abstinence, de la chasteté, de la patience, de la longanimité, de la modestie, de la justice, et généralement de toutes les vertus qui ont éclaté en Saint Joachim et en Sainte Anne; ou pour mieux dire la fille bien-aimée de la divine providence, qui avait assemblé en ses père et mère toutes les vertus, pour l'élever et pour la rendre la Reine des vertus et la digne mère du Roi des vertus.

XI. C'est ce qui me fait encore estimer que toutes les conjouissances et les applaudissements des Saints Pères qui ont dit des merveilles de l'un et de l'autre, et qui les ont portés avec leurs plumes jusqu'au ciel, n'en ont pas dit tout ce qu'ils devaient, et que l'impuissance les a fait demeurer au-dessous de ce qu'ils concevaient. Oyez cependant ce qu'ils en écrivent, et remarquez avec moi jusques où montent leurs pensées, leurs sentiments. Bienheureux couple, s'écrie avec plusieurs autres et au nom de tous le dévot Saint Jean Damascène (1), il faut confesser que le monde vous est infiniment obligé, puisque par votre moyen il a offert à Dieu le Créateur un présent inestimable, c'est-à-dire une fille digne d'être faite la Mère de son fils unique. Oh! que cette faveur est exquise, et qu'elle mérite d'être mise au nombre des plus excellentes! Qu'à présent Sainte Anne (2) se réjouisse, et qu'elle invite tous les habitants de la terre de faire fête avec elle, puisqu'elle a porté en son ventre stérile les prémices de notre réparation, et qu'elle a nourri de son lait le fruit de toute bénédiction. Qu'elle convie à cette joie publique la vieille Anne, Mère de Samuël, et qu'elles se consolent ensemble pour avoir participé, quoique inégalement, à un même bonheur. Quelle appelle en suite de la chaste Sara toutes les femmes stériles de l'antiquité pour avoir part à la joie de sa merveilleuse fécondité. Que toutes les mères du monde accourent pour faire honneur à la fille et à la mère, et pour bénir celui qui a donné une telle bénédiction au ventre

(1) Orat. 1 de Nativit. — (2) Orat. 1 de Nativ. B. Virg.

stérile. Que tous, jeunes et vieux, hommes et femmes, viennent à troupes rendre honneur à la noble tige de David, d'où cette précieuse branche est sortie, et au sacré ventre où a été bâtie la vraie arche d'alliance. Bienheureuse êtes-vous trois et quatre fois, digne Mère de la Mère de Dieu, pour avoir donné au monde une fille dont la naissance est pleine d'honneur, et dont l'enfantement est le rétablissement de l'univers. Nous vous sommes tous obligés ni plus ni moins qu'au Bienheureux Saint Joachim votre Époux, pour autant que nous avons commencé de respirer l'air d'une douce espérance au lever de cette belle aube du jour, en qui et par qui nous vous présentons les témoignages d'une humble reconnaissance, accompagnés du désir de vous honorer tant que nous jouirons des grâces qui nous ont été octroyées par votre moyen.

Des obligations que nous avons d'honorer le Bienheureux Saint Joseph, Époux de la glorieuse Vierge.

XII. Ce serait une curiosité trop incivile de vouloir rechercher à qui nous devons davantage aux père et mère de la très-sacrée Vierge, ou à son très-chaste Époux; à qui d'entre eux est dû le premier rang d'honneur, et qui tient le dessus en l'affection de la Reine du ciel. Il vous doit suffire de savoir qu'ils sont tous grands sans mettre leur grandeur en compromis, et que si les père et mère ont été excellents en mérites, son saint Époux a des qualités qui l'égalent à tout ce qu'il y a de plus haut dans le ciel après elle. De quoi il sera malaisé de douter qui voudra examiner ses commencements, ses progrès et la dignité à laquelle il a été élu et élevé de Dieu. Car pour moi je ne le considère point autrement que comme un beau soleil d'été, qui ayant paru clair et net à son lever, va croissant en lumière et en chaleur jusqu'à ce qu'il soit arrivé au plein midi. Et qu'il soit comme je le dis, chacun le pourra voir le prenant non-seulement dès le berceau, mais encore dès le ventre de sa mère, d'où il est sorti avec un éclat de la plus illustre et plus ancienne noblesse qui fût sur la terre, et avec un rayon de beauté capable de faire honneur à sa très-sainte Épouse, la plus belle des pures créatures, et de porter en l'estime des hommes le renom de père de Jésus, le plus beau de tous les Princes du monde. Et quand on en voudrait des preuves, il serait aisé de reproduire les témoignages de plusieurs doctes Écrivains (1) qui l'ont avancé devant moi. Mais d'autant que je ne veux pas faire fond de ces ornements extérieurs, je me contente de dire qu'il est

(1) Justinus mart. dial. cont. Triphonem. Joann. Gers. Serm. de Nativ., etc.

venu au monde enrichi de trois qualités si éminentes, que je ne sais si elles se sont rencontrées en nul autre conjointement.

Sa première sanctification.

XIII. La première est la netteté de son âme, que je tiens avoir été sanctifiée comme il était encore enfermé dans le ventre de sa Mère. Ainsi l'ont enseigné plusieurs graves Docteurs modernes, après le dévot Gerson, en un Sermon qu'il fit au Concile de Constance le jour de la Nativité de la glorieuse Vierge, où il assura cette doctrine être contenue dans l'Office de Saint Joseph, qui se faisait en Jérusalem. Et le savant Écrivain de la vie de Saint Joseph produit à cet effet l'autorité de Théophile, Patriarche d'Alexandrie, et de Saint Jean Chrysostome, qu'il assure avoir été de même avis. La principale raison qu'ils allèguent tous est que ceux qui ont été sanctifiés au ventre de leurs mères ont obtenu cette faveur, ou en considération de la dignité à laquelle ils étaient élevés, ou à cause du rapport qu'ils ont eu avec le Sauveur du monde, qui est le principe de toute sainteté. Que si cette grâce a été accordée à Jérémie pour s'acquitter dignement de l'office de Prophète des nations, dont le Saint-Esprit le chargeait; si elle n'a pas été déniée à Saint Jean-Baptiste, pour autant qu'il devait être le Précurseur du Messie, sera-t-il pas quasi nécessaire de dire que l'Époux de la très-immaculée Vierge et le Père du Verbe incarné, au moins selon la commune créance des hommes, et par effet son nourricier, son conducteur et son gouverneur, demandait pour le moins autant de sainteté et de pureté que ceux-là? Se trouvera-t-il quelqu'un qui ait de plus près appartenu au Fils de Dieu, et qui ait eu meilleure part au mystère de son Incarnation que lui? Faudra-t-il point mettre en considération que l'espace de trente ans et plus, Jésus, Marie et Joseph ont demeuré ensemble, et ont composé la plus sainte famille qui ait jamais été? N'était-il donc pas bienséant qu'il y eût entre eux une ressemblance très-étroite, et que Saint Joseph eût part à l'incomparable pureté de la Mère et du Fils? Et pour mettre entre eux l'ordre et la différence qu'il convient, semble-t-il pas être raisonnable que le Fils ait possédé la sainteté par nature, la Mère par privilége d'immunité, et le Père par une condonation anticipée de l'offense originelle et par l'avance de la grâce sanctifiante? Saint Anselme presse merveilleusement ce point, dit le fameux Chancelier de Paris (1), en disant qu'il était entièrement séant qu'il n'y eut point de pureté au-dessous de Dieu

(1) Justinus mart. dial. cont. Triphonem Joann. Gers. Serm. de Nativ., etc.

semblable à celle de Marie ; et moi je dis avec proportion qu'il était tout à fait convenable que l'Époux de la Mère de Jésus jouît selon son degré des prérogatives de son Épouse.

Sa confirmation en grâce.

XIV. La seconde est la confirmation en grâce, comme l'enseignent les Docteurs ci-dessus rapportés. De fait il y a longtemps que Saint Augustin avait donné quelque ouverture à leur opinion (1), assurant que saint Joseph n'a jamais perdu la grâce de Dieu par aucune offense actuelle; mais ceux-ci ont dit quelque chose de plus et ont assuré que sa liberté avait été fortifiée d'une grâce si puissante et si extraordinaire, qu'elle avait été immuablement arrêtée au bien, non pour ne commettre jamais aucun péché, même véniel (car cette sorte de confirmation en grâce était réservée à la Mère de Dieu privativement à tout autre), mais pour ne pouvoir encourir par nul désastre ou accident la disgrâce de Dieu. Il semble que cette seconde faveur soit quasi comme une dépendance nécessaire de la première, et que Dieu prévenant si libéralement ses amis des bénédictions de douceur, il s'impose par conséquent une certaine sorte de nécessité de bienséance de leur faire la grâce entière, et de les rétablir en la possession immuable d'un si grand bien.

L'amortissement de la concupiscence.

XV. Le troisième est l'amortissement de la concupiscence, que Saint Paul appelle la loi, ou plutôt la liberté licencieuse des membres et des mouvements déréglés de notre corps. En quoi je craindrais d'avancer un seul pas sans l'adresse de personnes assurées, ainsi que j'estime être les Docteurs susnommés, et plusieurs autres (2) qui se sont joints à leur parti. Mais tout bien considéré, la raison semble être de leur côté. Car puisque Dieu ne manque jamais d'assortir ceux qu'il destine à quelque charge des grâces qui leur sont convenables pour s'en acquitter dignement, Saint Joseph ayant été choisi pour accompagner, pour servir et pour soulager une jeune fille, la plus belle et la plus accomplie qui fut jamais, pour se trouver seul avec elle tant à la maison comme aux champs, pour être d'ordinaire à une même table, en une même chambre, en un même travail, et tout cela en la présence d'un Dieu incarné et visible, il était très-convenable qu'il eût le cœur détrempé dans quelque céleste douceur,

(1) Lib. de Nat. et Gratia. — (2) Joann. Ekius, Serm. de S. Joseph. Canis., lib. V de B. Virg., c. XIII. Ribad., in Vita S. Joseph., etc.

et que son corps fût rétabli, au moins en gré, en la possession de la justice originelle. Et jaçoit que les grâces actuelles de Dieu fussent plus que suffisantes pour empêcher toute sorte de mouvements indécents, et que d'ailleurs la beauté de la Sainte Vierge fût une amorce de chasteté plutôt qu'un objet d'incontinence, si faut-il confesser qu'il est plus raisonnable de dire que l'admirable retenue de Saint Joseph provenait d'un principe intérieur stable et arrêté, et non seulement d'un principe extérieur ou d'une grâce survenante et passagère, et vu nommément le grand rapport qui est en ce passe-droit, dont je traite, et la sanctification anticipée qui a été mise ci-dessus pour servir de fondement à toutes ces autres qualités.

Son vœu de virginité.

XVI. A ces dons gratuits, comme à la première couche d'une excellente sainteté, le Bienheureux Saint Joseph ajouta les vives couleurs de toutes les vertus, et nommément d'une intégrité virginale qui le rendit semblable aux Anges du Ciel. Le dévot Cardinal Pierre Damien (1) fait passer cette doctrine en arrêt, et la fait recevoir comme une tradition Ecclésiastique qu'il n'est pas loisible d'ébranler. Saint Pierre Chrysologue (2), Hugues de Saint-Victor (3), Saint Thomas (4), Alcuin (5) et un grand nombre d'autres (6) la tiennent pour une vérité indubitable, et plusieurs graves auteurs (7) ajoutent qu'il offrit à Dieu sa virginité par vœu exprès. Albert le Grand (8) avec Saint Bernardin de Sienne (9) passent plus outre, disant que comme la Sainte Vierge et Saint Joseph furent les premiers qui firent promesse à Dieu de vivre en perpétuelle virginité, aussi le saint propos qu'ils en avaient fait leur fut respectivement révélé; et qu'avant de contracter ensemble ils renouvelèrent leur vœu d'un commun consentement. En quoi il y a très-grande apparence, tant afin que la sacrée Vierge entendît que Dieu l'avait pourvue d'une aide semblable à elle, que d'autant qu'elle, qui s'était obligée à garder inviolablement l'intégrité virginale, ne pouvait ni prudemment ni justement consentir à donner pouvoir sur son corps à celui dont elle eût ignoré la résolution. D'où il est aisé de conclure qu'en suite de la connaissance qu'elle eut de la pureté du Bienheureux

(1) Epist. XI ad Nicolaum Papam. — (2) Serm. CLXXV. — (3) In Epist. ad Gal., q. III. — (4) In Epist. ad Gal. — (5) In c. II Joann. — (6) Baron., in Apparatu. Bellarm., t. I, controv. V, lib. II de Monach., c. XXII. Isolanus, de S. Joseph., I part., c. XIII et XIV, etc. — (7) Abul., in c. I. Matth., q. XXX. Gerson, et alii quos refert Canis., lib. II de B. Virg., c. XIII. Baron., t. I, lib. V, c. VII. — (8) Super *Missus est*, c. XXXVIII. — (9) Serm. de S. Joseph., c. I.

Saint Joseph, elle en fit une estime nonpareille, et qu'elle traita et conversa avec lui avec autant d'assurance qu'elle faisait avec les Chérubins et avec les Séraphins. Saint Grégoire le Fait-Miracles le confirme, rapportant (1) à ce sujet la vision mystérieuse d'Isaïe (2) et le livre fermé qui devait être présenté à un homme docte et bien entendu, qui néanmoins confesserait ne le pouvoir ouvrir, à cause qu'il serait clos et scellé. A notre avis, dit Saint Grégoire, quel est ce livre fermé, sinon la très-pure et très-immaculée Vierge Marie? Qui est cet homme savant à qui il a été donné, sinon le Bienheureux Saint Joseph, qui comprenait fort bien les mystères de l'union du Verbe divin avec notre chair, et de la Virginité féconde de sa très-chaste Épouse? Qui sont ceux qui lui ont mis en main ce livre, sinon les Prêtres et les Ministres du Temple, qui le lui ont consigné par l'expresse ordonnance du Ciel? Mais pourquoi dit-il qu'il ne saurait lire dans ce livre, sinon parce qu'il est très-bien informé que Marie doit concevoir sans aucun préjudice de sa Virginité? Et à qui est réservée l'ouverture de ce livre, sinon au Saint-Esprit, qui doit, comme l'Epoux invisible de la même Vierge, parfaire et accomplir en elle l'œuvre de l'Incarnation du Verbe sans altérer en rien les sceaux de son intégrité? Bref, le dévot Abbé Rupert, écrivant sur le Cantique des Cantiques, nous avise que si par fortune nous entendons que le Bien-aimé des belles âmes s'ébat et se récrée parmi les lis, nous nous figurions aussitôt que c'est Jésus en la compagnie de Marie et de Joseph, qui à très-juste raison sont comparés aux lis, à cause de leurs noces virginales et de leur très-chaste et très-innocente conversation (3).

La pureté de cœur.

XVII. Il ne nous est pas loisible de penser que la pureté du cœur fût moindre que celle du corps, soit parce que celle-ci serait peu de chose sans l'autre, soit pour autant qu'il était appelé à la conversation familière et ordinaire du Verbe incarné, et de la plus Sainte Vierge du monde. Partant ils devaient faire tous les trois un concert dont les voix n'étaient que louanges de Dieu, les soupirs que saintes aspirations, et les pauses que sainte quiétude et repos, qui les transformât tous en Dieu.

L'humilité.

XVIII. Aussi peu faut-il douter de son humilité; car si nous avons droit de conjecturer les autres vertus dont il a été doué, et les rares

(1) Serm. III de Annunt. — (2) Cap. XXIX. — (3) Lib. II. Vere ambo lilia, videlicet pro virginalibus nuptiis, et cohabitatione castissima.

faveurs qu'il a reçues par l'état auquel il était appelé, et par le rapport qu'il avait avec la très-sacrée Vierge, qui ne voit que les mêmes causes combattent pour lui faire accorder une très-profonde humilité, comme ayant à passer le reste de ses jours en la compagnie d'un Dieu anéanti, et de la plus humble des pures créatures, c'est-à-dire en la hantise continuelle de la même humilité? Aussi y a-t-il de grands Docteurs qui ne donnent point d'autre cause de la retraite secrète qu'il minuta à part soi dès qu'il eut aperçu la grossesse de sa très-chaste Épouse, que sa merveilleuse humilité. Ce fut elle, et non autre, disent-ils, qui fit que se jugeant tout à fait indigne de demeurer plus longtemps avec un Dieu fait homme et avec une Vierge devenue MÈRE DE DIEU, d'être pris pour le père de l'un et pour le mari de l'autre, et d'avoir du pouvoir sur ceux que les Anges du ciel ne méritaient pas de servir, il aima mieux se retirer doucement, et voir son humilité accablée et contrainte de succomber au faix d'un si grand honneur. Outre la révélation que la glorieuse Vierge en fit un jour à Sainte Brigitte, telle a été l'opinion d'Origène, de Saint Basile, de Théophylacte, de l'Auteur de l'œuvre imparfait sur Saint Matthieu, de Saint Bernard et de tout plein de Docteurs modernes; de sorte que comme depuis, l'Apôtre Saint Pierre ayant plus clairement qu'auparavant reconnu la divinité de son maître au travers d'un miracle qu'il lui vit faire, épris d'un extraordinaire sentiment de ferveur et d'humilité, s'écria : Ah ! Seigneur, éloignez-vous de moi, qui ne suis qu'un pauvre pécheur ; de même Saint Joseph étant profondément entré dans soi-même et dans la connaissance de son néant, à l'occasion de la merveille d'une Vierge qu'il voyait enceinte (chose qui n'avait été vue ni ouïe depuis le commencement du monde), il estima être au delà de tous ses mérites de contempler de ses yeux et de porter en ses mains un Dieu incarné, et de converser avec celle que les Séraphins honoraient comme la Mère du Souverain.

Sa justice.

XIX. Bref, pour ne me pas étendre davantage sur ses autres vertus, il suffira d'employer l'éloge que lui baille le Saint-Esprit, et de dire qu'il fut juste de cette justice carrée dont parle Clément Alexandrin (1), qui comprend généralement la perfection de toutes les vertus. Que s'il m'est loisible de faire profit à ce sujet du discours de l'Angélique Docteur (2), qui enseigne que d'autant que chaque chose s'avoisine plus du principe de quelque perfection, d'autant y

(1)) Lib. VI Stromatum. — (2) III p., q. XXVII, art. 5.

participe-t-elle plus avantageusement, je puis dire que Saint Joseph ayant été plus proche de l'Auteur de la grâce et du principe de toute vertu que le reste des Pères du vieux Testament, il a par conséquent emporté plus de grâces qu'eux tous, et que seul il a hérité toutes leurs bénédictions. Ainsi sera-t-il loisible de croire qu'en lui on voit l'innocence d'Abel, la pureté d'Énoch, la justice de Noé, la patience de Job, la foi d'Abraham, l'obéissance d'Isaac, la force de Jacob, la chasteté de Joseph, la débonnaireté de Moïse, la confiance de Josué, la piété de Samuel, la sincérité de David, la sagesse de Salomon, la longanimité des Patriarches, la fidélité des Prophètes, et la sainteté de tous les plus grands amis de Dieu ; bref, que tout ce qui s'est trouvé dispersé parmi les autres, a été uni et ramassé en lui, ainsi qu'il était convenable à l'Époux de celle en qui est recueillie toute la sainteté des pures créatures. De moi, dit le dévot Saint Bernardin, je tiens pour tout assuré que cet homme a été très-excellent en pureté, très-profond en humilité, très-ardent en charité, très-élevé en contemplation, très-soigneux à procurer le salut du monde ; le tout à l'imitation de celle à qui il devait ressembler le plus possible. Mais à quel propos vais-je mendiant des preuves de dehors, puisque j'ai le témoignage domestique et irréprochable de la même Vierge, laquelle traitant familièrement avec Sainte Brigitte (1), lui déclara en peu de paroles les qualités et les conditions de son Bienheureux Époux Saint Joseph? La bouche de Joseph, lui dit-elle, ressemblait à la porte d'un Temple, si bien et si religieusement elle était gardée. Jamais il n'en sortit parole qui ressentît tant soit peu la gausserie, la colère ou la murmuration. Il était très-content en sa pauvreté, très-diligent en son travail, très-patient ès reproches et très-exact à mon service. Il était aussi courageux à défendre ma virginité envers et contre tous, que fidèle à publier les merveilles de Dieu, lorsque le temps le demandait. Il était parfaitement mort au monde et à la vanité, comme celui qui n'avait d'affection que pour le ciel. Il était cordialement attaché à Dieu et à ses promesses, comme celui qui n'avait autre passion que de les voir accomplies. Il était saintement retiré et toujours recueilli en soi-même, comme celui qui n'avait rien à démêler avec les hommes, et de qui toutes les pensées visaient à contenter Dieu, l'unique amour et le souverain bien de son cœur.

(1) Lib. VI Revel., c. LIX.

Le premier dessein de Dieu sur Saint Joseph : le faire Époux de la Sainte Vierge.

XX. Tout ainsi qu'en la sainte cité, que le Disciple bien-aimé vit au vingt-unième Chapitre de l'Apocalypse, Dieu jeta des fondements de rubis, de saphirs, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses, afin d'élever là-dessus des murailles de jaspe et de porphyre, et des portes de perles d'une prodigieuse grosseur; de même le grand Architecte de l'Univers mit au Bienheureux Saint Joseph tant de rares vertus pour servir de fondements à trois admirables desseins qu'il fit réussir à sa gloire, à l'honneur de ce Saint et à l'étonnement de tout le monde. Le premier fut de le faire Époux de la Mère de son Fils unique, et par même moyen de nous présenter l'idée du mariage le plus saint et le plus honorable qui ait jamais été. Car en premier lieu il fut entre deux personnes les plus illustres qui se pussent trouver, en noblesse, en perfections naturelles, en grâces gratuites, en mérites, en pureté et en toutes sortes de vertus. En second lieu il fut pratiqué et conduit par la souveraine Sagesse de Dieu, inspirant aux Prêtres, au pouvoir de qui était pour lors la très-sacrée Vierge, les moyens de le mener à chef, et y contribuant du sien des événements miraculeux, ainsi que je dirai plus bas (1). En troisième lieu ce fut un mariage vrai, arrêté et parfait, et avoué pour tel par le Saint-Esprit en divers endroits des saintes lettres, des sacrés Conciles et des écrits des Pères anciens (2). En quatrième lieu il fut accompagné de toutes les bénédictions qu'il est possible d'imaginer en un mariage. Il eut la fécondité, qui est l'un des premiers fruits du lien conjugal. Car jaçoit que le Sauveur ne soit point né par la voie ordinaire du mariage, si est-ce que le grand Saint Augustin ne fait nulle difficulté de l'appeler le fruit du mariage virginal. Il fut saint en perfection, saint en la personne de l'Époux, plus saint en celle de l'Épouse; très-saint en celle du Fils, qui fut Jésus. Il fut sans exemple en la bonne intelligence et en l'affection mutuelle; car ils s'entr'aimèrent de l'amour le plus chaste, le plus saint et le plus entier qui fut jamais. Ils s'aimèrent d'un amour naturel fondé sur les rares qualités de l'un et de l'autre, et sur les admirables rapports qu'ils avaient en noblesse, en parenté (comme étant sortis de deux frères), en beauté corporelle, en bonne grâce, en douceur d'humeur et en toutes autres sortes de perfections. Ils s'aimèrent d'un amour acquis et accru par une longue fréquentation, par de continuels services, par la communication des cœurs et par toutes les démonstrations et les effets que peut

(1) Cap. xi, § 4. — (2) V. Suar., t. II in III p., d. VII.

produire une honnête et sincère amitié. Ils s'aimèrent d'un amour surnaturel, en considération des grâces extraordinaires qu'ils remarquaient l'un en l'autre, en suite du choix que Dieu avait fait d'eux, et pour l'amour de Jésus, l'honneur de leur mariage, le nœud sacré et le lien indissoluble de leur affection réciproque. O mariage plus céleste que terrestre, et plus angélique qu'humain! Voulez-vous qu'avec un seul mot je vous fasse entendre quel était le mari de Gorgonia? disait jadis Saint Grégoire (1) de Nazianze à son frère : il était mari de Gorgonia, c'est assez dire; car ce court éloge comprend en substance tout ce que je saurais dire à un homme de rare mérite. Désirez-vous savoir qui était Saint Joseph? dit le dévot Abbé Rupert (2) ; vous le connaîtrez par un seul mot que l'Évangéliste Saint Matthieu jette comme en passant : C'était, dit-il, l'Époux de Marie; n'en demandez pas davantage. Car, ayant dire qu'il est l'Époux, le Chef et le Supérieur de la Mère de Dieu, et par conséquent le Père du Sauveur par réputation, vous avez sujet d'en former une idée la plus relevée que votre esprit puisse fournir.

« Le véritable et fidèle mariage de la Sainte Vierge et de Saint Joseph reçut cette bénédiction que ni la gloire de la virginité ne fut point diminuée, ni la fécondité altérée; c'est un malheur inséparablement attaché au mariage, que tout pur et tout saint qu'il est, il partage le cœur et il le contraint de se diviser entre le ciel et la terre; mais Saint Joseph s'unissait à Dieu par la très-sainte Vierge, et il avait cet avantage, qu'en aimant son Épouse, il aimait la Mère de son Dieu; il ne voyait rien en elle qui ne lui inspirât des sentiments de piété : ses paroles l'élevaient à Dieu, sa modestie réglait ses actions; lorsqu'il la regardait, il se trouvait embrasé de charité. O Dieu ! que de chastes entretiens il eut avec son Épouse! que de progrès il fit en la vertu pendant une si longue et si sainte conversation! que d'oracles il entendit de sa bouche! que de vérités sublimes il apprit de la Maîtresse de l'Église!

« Il se trouve des ennemis de ce grand Saint qui lui veulent contester la dignité d'Epoux de la sacrée Vierge, disant qu'il n'y avait pas de véritable mariage entre eux, puisque tous deux avaient fait vœu de virginité, et que s'étant consacrés à Dieu, ils avaient renoncé au mariage. Voici de quoi les convaincre : les Philosophes mêmes ont reconnu que le mariage étant une sainte et fidèle alliance, il regardait plutôt l'union des cœurs que celle des corps. Les Pères de l'Église n'ont jamais interdit ce Sacrement à ceux qui désiraient vivre en continence, témoin l'Empereur Marcien et Sainte Pulchérie; enfin

(1) Orat. xi. — (2) Lib. I de Gloria et honore Filii hominis, in c. I. Matth.

cette alliance était une figure du mariage de Jésus-Christ avec son Église, et elle est d'autant plus parfaite, qu'elle est plus conforme à son original; comme Notre-Seigneur et l'Église ont conservé leur pureté dans leur mariage, ainsi l'intégrité de Saint Joseph l'a préparé à l'honneur d'être l'Époux de la Mère de Dieu.

« Dieu ordonna autrefois qu'un voile de pourpre serait tendu devant le Saint des Saints, afin que l'Arche et le Propitiatoire ne fussent point exposés aux yeux des hommes profanes; il voulut aussi que ce mariage servît de voile pour cacher le Mystère de l'Incarnation et la virginité de Marie; le conseil était digne de la Sagesse, puisque nous apprenons que le Démon observait les Vierges, sachant que les Prophètes avaient prédit qu'une Vierge concevrait un Fils, qui briserait sa puissance et lui arracherait l'Empire qu'il avait usurpé; son orgueil l'avait fait abuser de la lumière qui lui fut infuse au moment de sa création, et Dieu par sa justice le voulut tenir dans l'ignorance de la virginité de sa Mère, de son miraculeux enfantement et de la gloire cachée sous les opprobres de la Croix. Il avait trompé l'homme par une femme, il est à son tour justement trompé par une femme.

« Il fallait encore par ce mariage conserver l'honneur du Fils et la réputation de la Mère dans la créance de ceux qui ne pouvaient accorder la virginité avec la fécondité, ni comprendre comment le Saint-Esprit avait formé une Vierge Mère; en effet, la gloire de la perpétuelle virginité n'eût pas paru dans le monde avec tant d'éclat, si cette admirable Vierge n'eût été éclairée d'un témoin irréprochable de son intégrité. Enfin c'était le dessein du Père Éternel que la Mère de son Fils unique fût mariée, afin de consacrer les deux états en sa personne, et de nous laisser la figure de son mariage avec l'Église, qui, en qualité de Mère et de Vierge, fait profession d'imiter la pureté de la Mère de son Seigneur et de son Époux. Mais afin que toute la terre soit instruite que le Ciel bénit un mariage dont la pureté est le fondement, ces deux conjoints seront vierges et ne seront point stériles; Marie sera la Mère du Verbe incarné, Joseph en sera nommé le Père, et dans cette alliance sacrée, il y aura de la fidélité, il y aura Sacrement, puisqu'il ne se trouvera point de divorce; il y aura un Fils, puisque Jésus naîtra de Marie, et que Marie le donnera à Joseph.

« Quelques personnes ont été surprises que les Prêtres qui devaient disposer de la très-sainte Vierge, qui connaissaient son mérite, sa qualité, et qu'elle était seule héritière de sa famille, lui eussent donné un charpentier pour son Époux; sur quoi on répond premièrement que parmi les Juifs ils s'attachaient moins à la dignité et aux richesses

qu'à la tige dont les personnes étaient sorties, et que ce n'était pas une chose honteuse d'exercer quelque métier, comme nous en avons l'exemple dans Saint Paul : il avait le droit de Citoyen Romain, c'était un homme de lettres, et cependant il faisait des pavillons pour gagner sa vie. Mais prenons la chose de plus haut, et disons que depuis le moment infortuné auquel l'homme perdit l'innocence, la grandeur lui devint fatale. Voici un exemple illustre de la vanité des pompes du monde et de l'inconstance de ses faveurs. Cette noblesse si relevée, qui avait fait souche en la personne du Prince de tous les Patriarches, qui avait jeté de si profondes racines dans le sang des Prophètes, qui avait été honorée des doubles couronnes des Rois et des Pontifes, se termine et se cache en la personne d'une pauvre fille et d'un charpentier son Époux, auxquels était réduite toute la magnificence de la Maison Royale de David. Ainsi la Sainte Vierge et Saint Joseph trouvaient la véritable grandeur dans l'abaissement, et la petite Maison de Nazareth n'avait rien de merveilleux que la gloire de cette pauvreté; une âme des plus éclairées de ce siècle, sur tout ce qui appartient à la sainte enfance de Notre-Seigneur, parle de Saint Joseph en cette sorte : La Sainte Trinité, dit-elle, l'avait disposé dès sa naissance au grand ministère auquel il était destiné; elle ajoute qu'il avait été sanctifié dès le ventre de sa Mère, comme Jérémie et Saint Jean; qu'il avait toujours été juste et conduit du Saint-Esprit, et que jamais il n'avait conversé avec le monde, ni eu d'amitié profane; que la Sainte Trinité se l'était conservé, et l'avait fortifié par une protection particulière contre toute la corruption du siècle; qu'il savait tous les arts par une lumière infuse, en sorte qu'il eût pu faire toutes sortes d'ouvrages, comme Betseléel et Ooliab, que Dieu avait remplis d'intelligence, pour travailler au Tabernacle; mais que par humilité il n'avait jamais voulu mettre la main qu'aux moindres ouvrages de charpentier, qui ne l'avaient obligé de converser qu'avec des personnes simples; que la divine Providence lui avait fourni des emplois conformes à cet esprit d'humilité et de retraite; que toutefois il n'avait été occupé qu'à des choses honnêtes, quoique de petite valeur; ces sentiments s'accordent avec ce qui est rapporté de Notre-Seigneur par Saint Justin, qu'il faisait des jougs pour atteler des bœufs, et des charrues pour le labourage.

« Elle dit encore que Saint Joseph avait été le plus savant dans les choses de Dieu, et le plus éclairé qui ait jamais été sur la terre après la sainte Vierge; qu'il avait surpassé en lumière tous les théologiens, et possédé la Sagesse plus véritablement que Salomon; que ses avantages avaient été d'autant plus excellents par-dessus ceux des autres Saints, que les qualités de Père Nourricier de Jésus et d'Époux

de la Sainte Vierge étaient plus saintes et plus sublimes que le ministère des autres hommes; qu'il avait été le plus parfait de corps et d'esprit qui fut jamais après Notre-Seigneur et sa divine Mère.

« Elle disait des choses rares sur le sacré mariage de ces deux nobles Époux, et sur l'union que la Sainte Trinité fit de leurs cœurs. A l'instant (disait-elle) que Saint Joseph fut proposé à la Sainte Vierge, elle vit sa justice, et il connut quelque chose de sa grandeur, mais non pas dans toute sa perfection; comme ils avaient tous deux voué leur virginité par une singulière inspiration dont ils avaient été prévenus, ils n'eurent point de pensées humaines sur leur mariage, mais ils s'abandonnèrent avec confiance à la Divine conduite, qui leur fut manifestée sur ce sujet.

« Ce grand Saint fut disposé par une surabondance de grâces à la haute dignité de Père nourricier, de Gardien et de Conducteur de Jésus-Christ. Et quoiqu'il ne dût savoir le Mystère de l'Incarnation que peu de temps avant la naissance du Fils de Dieu, il ne laissa pas de participer à la grâce de ce divin Mystère. Le Sauveur caché dans sa sainte Mère, produisit en lui des effets admirables, que nous ne sommes pas capables de comprendre, et il agit sur lui, non-seulement par soi-même immédiatement, mais encore par la sainte Vierge, comme par son organe, ainsi qu'il fit sur Sainte Élisabeth et sur Saint Jean.

« Elle dit encore, qu'il ne fallait pas approfondir le Mystère caché sous la peine de Saint Joseph, lorsqu'il vit que sa Sainte Épouse était enceinte; qu'il ne fit point de jugement arrêté sur sa conduite, mais qu'il souffrit une peine intérieure très-cruelle, et que lorsqu'il résolut de la quitter secrètement, ce ne fut que par une perplexité d'esprit, et nullement par une pensée déterminée contre elle; que ce fut une épreuve de Dieu, qui afflige puissamment les âmes, quand il le juge à propos; qu'au moment que l'Ange lui dit : Joseph, fils de David, ne crains point, toute son inquiétude s'effaça; qu'il fut parfaitement éclairé sur le Mystère de l'Incarnation, et sur la dignité de Mère de Dieu, et qu'alors Dieu le remplit des grâces convenables à sa haute vocation; qu'il ne parla point de sa peine à la Sainte Vierge, et que ces deux admirables créatures n'avaient eu nul entretien de choses indifférentes. Tout ce discours est de cette grande servante de Dieu, et j'ai cru obliger le lecteur de ne l'en pas priver.

« Le saint Évangile n'a pas remarqué sans dessein le doute de Saint Joseph, et c'est en cette rencontre qu'il le nomme un homme juste, parce qu'il y pratiqua des vertus très-sublimes; il avait une estime incomparable de la pureté de la Sainte Vierge, et il déférait plus à la lumière que Dieu lui avait donnée de sa sagesse, qu'à ses

propres yeux, la voyant enceinte, et étant assuré qu'il n'y avait point de part, il demeure sans juger; comme il n'en avait ni l'autorité ni les preuves, il se renferme dans les bornes d'une simplicité qui ne peut être que divine, puis qu'elle a pu soutenir une telle attaque; cependant il est en peine de ce qui ne se peut nier, et peut-être encore plus de ce qu'il doit répondre aux Prêtres qui lui ont confié ce trésor. Il est assez probable qu'il pouvait penser que MARIE était peut-être élue pour la Mère du Messie, parce que plusieurs disaient que son avénement était proche, et qu'il devait naître d'une Vierge; mais parce qu'il n'était pas Prêtre, il n'osait pas entreprendre de juger des Mystères, et son respect l'arrête, et c'est encore une sainte et divine simplicité; d'ailleurs les Prêtres ne lui ayant point donné d'instruction, et lui étant trop humble pour croire qu'il fût appelé de Dieu pour être l'Époux de cette Vierge, il demeure dans sa petitesse; il continue à ne point faire de jugement à la sacrée Vierge, bien loin de la vouloir diffamer, et c'est une charité à l'épreuve. Il eut quelque dessein de la remettre entre les mains de ceux dont il l'avait reçue, s'estimant indigne d'en être le dépositaire; c'était une pensée appuyée sur la prudence et la fidélité.

« L'Ange qui consola ce grand Saint éleva en même temps sa vue, en lui apprenant que MARIE était enceinte par l'opération du Saint-Esprit, et qu'elle enfanterait le Fils unique de Dieu; que par cette raison il possédait lui-même la dignité d'Époux de la Mère de Dieu, dont il n'avait osé accepter la pensée, quand elle s'était présentée à lui, s'estimant très-indigne que Dieu le regardât pour des choses si grandes; et cependant, comme MARIE est Vierge et Mère par son Fils, de même Saint Joseph est Vierge et Père de l'Enfant Jésus par MARIE. Il est dans cette pureté céleste et dans cette paternité divine, pour être dignement associé à MARIE pour la servir, et avec elle le saint Enfant, et il est tout cela par dépendance, par conformité, par relation, par les prières, par l'efficace et par la vertu de MARIE.

« Comme le Mystère de l'Incarnation est un saint et admirable désordre, toutes les personnes qui lui appartiennent se ressentent de cette sainte confusion, et en portent les caractères honorables : Notre-Seigneur, qui en est le terme sacré, est contre les règles de la nature; le Fils est l'esclave de son Père, MARIE est Vierge et Mère, Saint Joseph est un Père qui n'a point d'enfant, un Époux qui n'a point de femme, puisque la Sainte Vierge ayant consacré sa pureté, elle est, au sentiment de Saint Grégoire de Néocésarée, ce livre fermé avec des sceaux dont parle Isaïe, qui fut donné à un homme docte, mais qui cependant ne le put lire, parce qu'il était cacheté. Mais disons plutôt qu'il est un Époux qui, contre les lois du mariage,

doit toutes ses grandeurs à son épouse, un père qui tire tous ses avantages de son fils, et qui n'en est le père que par son épouse. C'est ce dernier titre qu'il faut expliquer, puisque nous avons parlé suffisamment du premier.

« Le mariage est une société légitime que la nature et la loi ont établie, mais si étroite, que toutes choses sont communes entre les personnes qui la composent; ils ne se peuvent rien donner ni prêter, parce qu'ils possèdent leurs biens en commun; ils ne se peuvent engager à Dieu par vœu, parce que leurs volontés sont unies; et la raison, qui est l'ame de la loi, nous apprend que la femme étant à son mari, l'enfant qu'elle porte est aussi à lui, parce qu'il est produit dans un fonds dont il est le maître. Puis donc que la sacrée Vierge est à Saint Joseph en qualité de son épouse, et qu'il est le maître du fonds dans lequel a germé la Fleur des champs et le Lis des vallées, il faut conclure que l'Enfant Jésus est à lui. Saint Jérôme dit nettement que l'Évangéliste donne un nom aussi grand que véritable à Saint Joseph, parce que s'il est l'Époux de Marie, il est le Père de Jésus. Et Saint Augustin soutient qu'il possède également ces deux titres, non pas selon la chair, mais selon l'esprit, qui est le fondement des plus saintes et des plus véritables alliances. Saint Joseph, dit le fameux Chancelier de Paris, a quelque part en la formation du corps de Jésus-Christ, puisqu'il est extrait d'une chair dont le domaine lui est transporté par le mariage. Marie est la Mère de Jésus, et Joseph en est le Père; tous les deux sont vierges, et tous les deux produisent un même Fils; et quoique la seule Vierge contribue de son sang pour le former, Saint Joseph ne laisse pas d'y prendre part, parce que le sang qui le forme lui appartient légitimement. Notre-Seigneur est appelé Fils de David, Fils d'Abraham, parce que la Sainte Vierge est descendue de ces Patriarches, et que leur paternité regardait la génération du Messie; mais Saint Joseph est constitué le Père d'une manière beaucoup plus sainte, plus efficace et plus étendue au temps de l'accomplissement du conseil de Dieu, lorsqu'il était en sa grande force, et sa paternité regarde principalement l'éducation du divin Enfant. Elle est une participation spéciale de la divine paternité de Dieu le Père, autant qu'elle le peut être; elle est élevée par-dessus la chair et le sang, et l'Écriture Sainte nous le déclare par la bouche de la très-sainte Vierge: Votre père et moi, dit-elle en parlant à Notre-Seigneur; y a-t-il rien de plus clair, de plus respectueux? Puisqu'elle lui donne la préférence, Saint Joseph est donc le Père de Jésus-Christ, puisque l'Évangile, qui ne peut mentir, nous en assure; puisque le Seigneur Jésus l'a honoré de ce nom, et que sa parole, qui fait les choses en les disant, a produit cette qualité

en son âme. Il est son Père, puisqu'il l'a nourri du travail de ses mains et de la sueur de son visage, qu'il l'a conduit dans son enfance, qu'il a réglé ses actions et ses voyages, qu'il a été son tuteur pendant sa minorité, et que l'Écriture, pour rendre un témoignage éternel à son pouvoir, a consigné ces paroles à tous les siècles : Jésus était sujet à Joseph et à Marie. Écrions-nous ici avec le grand Paranymphe de notre auguste Saint : Qu'y a-t-il de plus glorieux que de commander à celui qui porte écrit sur sa cuisse : Le Roi des Rois. Il usa sans doute de l'autorité de Père, quand il imposa le nom de Jésus au saint Enfant; il lui en fit paraître la tendresse quand il le racheta dans le Temple, quand il le préserva de la fureur d'Hérode, l'enlevant de la Judée à la faveur des ténèbres, et le portant en Égypte.

« Ajoutons à l'honneur de cet homme si heureux que la dignité de Père au regard du saint Enfant Jésus lui est si propre, que jamais elle n'a été communiquée à personne depuis lui. Notre-Seigneur nous dit dans l'Évangile que celui qui fait la volonté de son Père céleste est son frère, sa sœur et sa mère; mais il réserve le titre de père à Saint Joseph.

« Mon Dieu, qui pourrait exprimer ce qui se passa dans l'âme de ce Saint, lorsqu'il vit de ses yeux le Verbe incarné couché sur un peu de paille! Ce divin Enfant fit rejaillir des rayons d'une clarté admirable, qui le pénétrèrent et qui lui firent connaître l'état de sa sainte Épouse et la pureté de son divin enfantement. En ce moment, il adora ce très-aimable poupon, il baisa ses pieds sacrés, il s'offrit pour consommer sa vie à son service; il fit ensuite l'Oraison de quarante jours, étant demeuré tout ce temps-là ravi en Dieu sur la profondeur de ses conseils et des mystères opérés dans la pauvre étable de Bethléem. Sœur Marguerite du Saint-Sacrement, dont nous avons déjà rapporté les lumières, dit qu'il vit les Anges qui étaient venus à milliers pour adorer l'Enfant, et qu'il avait ouï la musique et la joie du ciel pour cette naissance; que pendant ces quarante jours il ne parla point, quoiqu'il vît les saints Pasteurs et les saints Rois, et qu'il eût connaissance de leur grâce. Elle dit encore que ce n'avait pas été l'office de Saint Joseph de servir le Fils et la Mère pendant cet intervalle, mais seulement de garder la Sainte Vierge et d'adorer le saint Enfant; que la Sainte Vierge et Saint Joseph sortirent de l'étable en silence, et qu'ils portèrent le divin Enfant au Temple sans parler; qu'ils accomplirent tout ce que la loi commandait, et qu'ils ne parlèrent ni à Saint Siméon, ni à Sainte Anne; que le Saint-Esprit les gouvernait et conduisait toutes leurs actions; qu'ils revinrent à Nazareth, gardant toujours le même silence : ce qui était digne de la grandeur et de la majesté des mystères, de la sainteté,

de l'humilité et de la sublime oraison de ces deux incomparables Époux (1). »

Le second dessein : le faire le Père de son Fils.

XXI. Mais voilà que sans y penser j'ai marqué le second dessein que Dieu avait sur Saint Joseph, qui est de le faire le Père putatif de son Fils bien-aimé. Néanmoins, lorsque je le nomme Père putatif du Sauveur, je ne voudrais pas qu'on estimât qu'il ne fut Père qu'en l'estime et en l'opinion des hommes. Car le Saint-Esprit (2) et la Sainte Vierge (3), qui ne se gouvernaient pas par opinion simplement, lui ont donné sans difficulté le nom de Père. Non que je veuille ici préjudicier en chose quelconque à la pureté plus qu'Angélique de la très-immaculée Mère de Jésus, à Dieu ne plaise ; mais bien veux-je, après Saint Jean Chrysostome (4), après Saint Augustin (5), et après les autres Docteurs, que seule génération corporelle exceptée, il a été Père en toutes les manières qui peuvent convenir à ce titre. Il a été Père du Sauveur, dit Saint Augustin (6), non en la seule créance des hommes, mais par effet, en tant que Jésus était Fils par nature de sa vraie et légitime Épouse, sur qui il avait du pouvoir, suivant l'arrêt prononcé par l'Apôtre Saint Paul, que la femme n'est pas maîtresse de son corps, mais le mari à qui elle en a transféré le droit. Ce qui est d'autant plus véritable qu'elle avait conçu ce Fils depuis le mariage contracté, et après que son très-chaste Époux avait acquis droit sur son corps. Il a été Père par pouvoir, comme étant le vrai et légitime supérieur de la Mère et du Fils en tant qu'homme ; supériorité que ce divin enfant a toute sa vie respectée, obéissant plus exactement à Saint Joseph que jamais fils, pour sujet qu'il fût, ne fit à père. Aussitôt, dit l'excellent Évêque de Ravenne, que le Créateur de toutes choses eut raccourci sa grandeur dans la petitesse de notre chair, il voulut avoir son pays à la façon des hommes et être réputé habitant de la Judée ; il voulut avoir père et mère, lui qui était le père commun de tous, afin d'inviter par amour, d'attirer par charité, de gagner par affection et d'emporter par excès d'humanité ceux que la domination avait chassés, que la crainte avait étrangés et comme bannis de la débonnaireté de Dieu. Et prenez garde que les patentes de la supériorité de Saint Joseph sont vérifiées en la Cour du Ciel, et que son droit lui est en tout et partout conservé. Car est-il question de donner au Sauveur le Nom de Jésus? la commission en est adressée à Saint Joseph aussi bien qu'à la Bienheureuse Vierge. Faut-il transporter le petit enfant en Egypte pour le garantir de la rage

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Luc. II. — (3) Ibid. — (4) Homil. IV in Matth. — (5) Lib. II de Consens. Evang., c. I. — (6) Ibid.

d'Hérode ? l'Ange en parle incontinent à Saint Joseph. S'agit-il de le ramener en Nazareth ? Joseph en reçoit le commandement. Bref, Joseph donne ordre à tout, et rien n'est fait sans son ordonnance. Il a été Père en tant que nourricier et pourvoyeur de Jésus. Oh! qu'il fallait que cet homme fût loyal et avisé, dit le dévot Saint Bernard (1), qui seul a été recherché de Dieu pour être le soulas de sa Mère, le nourricier de sa chair et l'aide très-fidèle de l'Ange du grand Conseil! Il a été Père par amour et par affection. Jamais, non, jamais il ne fut un cœur ni une tendresse de Père pareille à celle du Bienheureux Saint Joseph.

XXII. Car, vrai Dieu, qui pourrait expliquer les transports de ce cœur lorsqu'il vit devant ses yeux le Créateur de toutes choses fraîchement né, qu'il le vit épandre son sang en la Circoncision, qu'il le vit adoré des Mages et qu'il fut témoin des autres mystères qui causent tant de douceur à ceux qui ne les voient sinon par imagination ? Qui pourrait raconter les ardeurs qu'il ressentait lorsqu'il tenait, qu'il embrassait, qu'il baisait cet enfant tout céleste et tout embrasé du feu du divin amour ? lorsqu'il l'habillait, qu'il le portait, qu'il le caressait et qu'il était caressé de lui ? lorsque cet enfançon, les délices de la terre et du ciel, le serrait avec ses petites mains, qu'il le baisait avec sa sainte bouche, et qu'il l'appelait son Père en bégayant ? lorsque étant déjà grandelet il lui demandait de la besogne pour s'occuper, qu'il lui obéissait ponctuellement, qu'il travaillait avec lui, et en travaillant lui jetait des œillades capables d'allumer des incendies d'amour dans les cœurs les plus glacés du monde ? Joseph sortait-il de la maison pour pourvoir aux nécessités communes ? le petit Jésus lui disait adieu avec un baiser. Retournait-il au logis ? il lui sautait au cou, il lui apprêtait quelque rafraîchissement et le lui présentait avec un maintien qui ravissait les Anges du ciel. Où était l'esprit de Joseph lorsqu'il voyait cet enfant balayer la maison, dresser la table, aller à la porte et faire le reste avec la bonne grâce dont il faisait toutes choses ? Mais lorsqu'il commençait à ouvrir sa bouche sacrée, qu'il les entretenait de saints propos et leur faisait des discours plus doux que le nectar et l'ambroisie, quel eût été le cœur qui ne se fût fondu de contentement et qui n'eût pâmé de douceur ? Au partir de là, mener cette vie et jouir de cette compagnie l'espace de trente ans entiers, vivre si longtemps parmi les innocentes caresses de l'enfance du Sauveur, parmi la retenue et l'honnêteté de son adolescence, parmi les actions, les exemples et les instructions divines de son âge parfait, en la conversation de la Princesse la plus douce, la plus sainte

(1) Homil. III super *Missus*.

et la plus accomplie qui fut jamais, était-ce pas autre chose que de vivre les siècles entiers en la compagnie des bienheureux Esprits? Qui pourrait déclarer (mais qui le pourrait?) le gré que le Sauveur savait à Saint Joseph pour tant de peines et de fatigues qu'il prenait à son occasion? Mais qui pourrait dire le cas que Dieu fit de lui, l'élevant à cette dignité de Père, de nourricier et de gouverneur de son Fils unique? Si l'amour que le Rédempteur du monde porta à Saint Jean se reconnaît suffisamment en ce qu'il lui recommanda sa sainte Mère lorsqu'il partit de cette vie; si l'affection qu'il eut envers Saint Pierre parut assez en la commission qu'il lui laissa de paître ses brebis; et si tous les Saints relèvent l'un et l'autre jusqu'au ciel en suite de telles caresses et de telles charges, quelle estime faudra-t-il faire du glorieux Saint Joseph? Pour moi, je me déporte volontiers de toute comparaison: si faut-il que je confesse qu'après le titre de MÈRE DE DIEU, je n'en trouve point en terre qui me semble approcher celui de Père. Car à qui des Anges a jamais dit le Verbe incarné: Vous êtes mon Père, vous êtes mon Conducteur et mon Supérieur par la commission expresse que vous en avez reçue de mon Père céleste? C'est la considération qui m'arrête et qui me fait estimer que ceux-là ont raison qui disent que Saint Joseph ne cède en rien aux glorieux Esprits, puisqu'il est Ange par intégrité, Archange par office, Prince par pouvoir, Puissance par Commission, Vertu par action, Domination par emploi, Trône par service, Chérubin par connaissance, Séraphin par amour.

Troisième dessein : lui donner une place particulière dans le ciel.

XXIII. Sur tant de grandeurs, comme sur un ferme fondement, plusieurs graves et savants Docteurs (1) appuient une pieuse créance, et c'est le troisième dessein que Dieu a eu sur Saint Joseph, et celui auquel aboutissent tous les autres, qu'il soit placé au ciel immédiatement au-dessous de la très-sacrée Vierge son Épouse. Leurs raisons ne sont pas de petite considération; car ils disent en premier lieu que Saint Joseph est enclos bien avant dans le mystère de l'Incarnation du Verbe divin, qu'il y a meilleure part que nul autre après la Sainte Vierge son Épouse, et que tout ainsi

(1) Bernardin. Senen., Concio de S. Joseph. Gerson, Serm. de Nativit. B. Virg. Osorius, Serm. II de S. Joseph. Granat., de Mysterio Incarnationis, c. XX. Barrard., t. I Concordiæ, lib. VI, c. VIII. Suarez, t. III, in III p., disput. VIII, sect. I. Morales in c. I Matth., lib. V., tract. XI. Bernardinus de Bustis, IV part. Carthagena de sacr. arcanis Deip. et Joseph., lib. VIII, hom. ult. Isid. Isolanus, de S. Joseph., IV p., c. II, etc.

qu'une sainte maison a été jadis composée en terre de trois personnes célestes, de Jésus, de Marie et de Joseph, de même il est bien raisonnable qu'un ordre particulier soit composé au ciel d'eux trois, comme de l'honneur et de la Trinité de notre terre. Ils disent en second lieu que Saint Joseph a été relevé comme par état par-dessus tous les Ordres des Saints, tant du vieux que du nouveau Testament; et que de même que l'office du Père du Sauveur n'a rien de pareil sur la terre, ainsi demande-t-il au ciel un rang au-dessus de tous ceux qui ont porté le titre de serviteurs, et qui ont été employés aux commissions ordinaires de la maison de Dieu. En troisième lieu, que les longs et continuels services qu'il a rendus à Dieu fait homme, ont un avantage en quelque façon infini par-dessus toutes les actions des autres. Bref, que comme après sa très-chaste Épouse, il a été conjoint au principe de toute sainteté plus que nul autre, la raison demande qu'il y ait participé plus qu'eux tous, et par conséquent qu'il doit entrer en possession de la gloire avec la même proportion d'excès.

XXIV. Ils ajoutent (1) que le Roi de gloire son Fils, désireux de le gratifier en toutes les manières possibles, n'a pas manqué de l'ennoblir de ces belles guirlandes d'honneur que nous appelons Auréoles, et nommément de celle de la Virginité, qu'il a très-religieusement gardée; de celle du Doctorat, dont il a fait l'honorable fonction, spécialement pendant la demeure qu'ils firent en Égypte, et de celle du Martyre, à raison de la très-excellente charité qui lui a fait mille fois offrir sa vie pour celle de son Fils et de son Dieu qu'il voyait être poursuivi à mort.

La dévotion à Saint Joseph.

XXV. Enfin ils concluent que pour entrer bien avant ès bonnes grâces de Dieu, l'un des souverains moyens que nous ayons, c'est d'avoir la faveur de Saint Joseph. Car il ne faut pas estimer que le Sauveur, qui prise et chérit infiniment ses Saints, ait quelque ressentiment de les voir élevés; au contraire, il n'a point de pareil contentement à celui qu'il reçoit lorsqu'ils sont employés et honorés de tous. Les portes du ciel sont toujours ouvertes pour faire la Cour; et c'est l'honneur du Roi de gloire qu'ils soient en tout temps bien suivis, mais spécialement le bienheureux Saint Joseph, qu'il prend plaisir d'agrandir pour tant de fidèles et agréables services qu'il a reçus de lui lorsqu'il était en terre, et pour le bon et charitable traitement qu'il lui a fait. Il invite lui-même par ses grâces et par ses attraits

(1) Isolanus, de S. Joseph., IV part., c. II, etc.

les cœurs des hommes à s'adresser à lui comme à son Père, et à celui qui a tout pouvoir près de sa souveraine Majesté. A ce sujet, il avance de jour à autre sa gloire, et découvre de plus en plus ses excellences à l'Eglise qu'il va éclairer de moment en moment jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à son clair midi. Et de là vient que nous voyons ce grand Saint croître à vue d'œil en l'estime des hommes, nommément des plus épurés et des plus élevés en vertu, et que tous aujourd'hui se jettent comme à l'envi sous l'ombre de sa protection. Les grands se tiennent honorés de sa faveur, le considérant très-grand selon la noblesse du monde, et incomparablement plus grand pour le rapport qu'il a eu avec Dieu. Les petits accourent à lui en toute confiance, d'autant qu'il n'a pas dédaigné leur sort et leur condition. Les contemplatifs mendient sa faveur pour avoir accès par son entremise auprès de Jésus et de Marie, avec qui il a si familièrement traité. Ceux qui s'exercent à la vie active ou mêlée le choisissent pour leur modèle, considérant combien dextrement il a marié les deux vies, et le double moyen que nous avons pour notre avancement spirituel. Les Religieux trouvent en sa maison la vraie idée d'une famille religieuse, et en ses comportements l'abrégé de toute perfection. Les Vierges le choisissent pour Patron aussi bien que les mariés; les voyageurs se recommandent à lui; bref, toute sorte de personnes, de toutes parts, en toutes affaires et toujours se rendent à lui ni plus ni moins qu'à un Père et à un asile commun. Les Saints, les malades, les affligés, les agonisants, tous rencontrent en lui le secours qu'ils désirent, et il n'est aucun qui ne se ressente de l'efficace de son pouvoir.

XXVI. Qui croira que Jésus montrant tant d'inclination à faire que son père nourricier soit honoré de tous, tant en la terre comme au ciel, la glorieuse Vierge sa très-aimable Épouse s'oublie cependant des services du temps passé, et d'un million de témoignages qu'ils se sont mutuellement donnés d'une sainte et parfaite amitié? Qui ne se persuadera que maintenant qu'elle a une souveraineté de pouvoir, elle procure par tous les moyens que ses mérites soient reconnus, et qu'il reçoive la gloire qui lui est due? Qui ne croira que, parmi les redevances de ses bons serviteurs elle tient particulièrement compte de tout ce qu'ils font pour avancer l'honneur de ce grand Saint? Je n'en veux d'autre preuve que ce qui arriva à la Bienheureuse Thérèse de Jésus le propre jour de l'Assomption. Cette sainte âme avait une singulière dévotion au glorieux Saint Joseph, qu'elle faisait paraître par toutes les inventions que l'amour lui pouvait suggérer. Entre autres, elle était portée d'une grande affection à ériger dans Avila le premier Monastère des Carmes Déchaux, sous le nom du même Saint

Joseph. Mais vous eussiez dit que le ciel et la terre s'opposaient à ses desseins, tant elle expérimentait de contradictions de toutes parts. Finalement, le jour susnommé, comme elle était en oraison, elle aperçut qu'on la revêtait d'une robe blanche et luisante à merveille. Du commencement elle ne vit pas ceux qui la vêtaient; mais au bout d'un temps elle connut que c'était la Mère de Dieu d'un côté, et Saint Joseph de l'autre, qui lui faisaient des caresses fort extraordinaires. Mais surtout ce qui lui remplit le cœur d'une joie indicible, ce fut un trait de douceur de la Mère d'amour, laquelle la prenant par la main et la lui maniant doucement, la remercia de la bonne volonté qu'elle avait pour son très-saint Époux, et de l'affection qu'elle lui portait. En outre, elle lui fit connaître le contentement qu'elle en recevait, et lui dit à la fin qu'elle ne se mît en peine de rien; que nonobstant toute sorte d'opposition, ils l'assisteraient fidèlement et constamment; que son bien-aimé Fils marcherait avec elle, ainsi qu'il lui avait promis; que le Monastère se ferait, et que tous trois, c'est-à-dire Jésus, Marie et Joseph, y seraient grandement honorés et servis. Bref, en confirmation de tout ce que dessus, elle lui fit présent d'un collier d'or avec sa Croix pendante, si brillant et si éclatant, qu'elle assurait n'y avoir rien de pareil en terre. Cela fait, elle reprit son vol vers le ciel avec le glorieux Saint Joseph, suivie d'une multitude innombrable de bienheureux Esprits, laissant la sainte Épouse du Sauveur si pleine de consolation et de désir de se consumer au service de son Époux, de la glorieuse Vierge et de Saint Joseph, qu'elle fut un bien long temps sans se pouvoir remuer ni parler.

Il ne se peut dire les faveurs que depuis elle reçut par l'entremise de ce Saint; de quoi nous ne saurions avoir de meilleure preuve que sa propre confession. Car elle a plusieurs fois assuré qu'en diverses occasions elle avait ressenti les effets du crédit qu'il a dans le ciel. A quoi elle ajoutait qu'il lui semblait avoir reconnu qu'il retenait encore là-haut je ne sais quel pouvoir de Père, par suite de celui que Dieu même lui avait baillé sur son Fils tandis qu'il était ici-bas, et qu'après la glorieuse Vierge elle ne se persuadait pas qu'il y eût aucune intercession plus puissante que celle de son très-saint Époux.

XXVII. Le Père Baltazar Alvarez, qui a servi longtemps de confesseur et de directeur à cette belle âme (1), étant un jour à Valladolid, tourmenté d'une grosse fièvre, un Père de la compagnie qui l'assistait lui montra une image de Notre-Dame et du glorieux Saint Joseph, lui disant qu'il se recommandât à ce Saint Époux de la Vierge. A

1. Vitæ ipsius, c. xxvi.

quoi le père répondit : Vous avez raison, car cette Dame me l'a ainsi commandé, montrant l'image de la Vierge. Le Père, étonné de cela, s'adressa depuis à Jean Sanchez qui l'avait accompagné au voyage de Rome, lui demandant s'il ne saurait point quelque particularité de la dévotion du Père Baltazar envers ledit Bienheureux Saint Joseph. Le Frère lui fit réponse qu'il avait très-bonne souvenance qu'un matin, après qu'ils eurent fait oraison en la Chapelle de Lorette, il lui avait dit en sortant : La Sainte Vierge m'a fait envie d'être dévot à Saint Joseph. Ce qui suffisait bien pour un homme qui était si fort réservé à parler de ce qui le touchait.

XXVIII. Le dévot Chancelier de Paris, Jean Gerson, a toute sa vie porté une affection si cordiale à la très-sacrée Mère de Dieu, qu'il n'est pas possible de plus. Et de moi je serai toujours de l'avis de ceux qui ont estimé que la même Vierge lui avait fait prendre tant de goût à la dévotion de Saint Joseph. Il nous a laissé un beau poëme qu'il a composé à son honneur et un sermon plein de louanges qu'il prêcha le jour de sa fête. Il a aussi dressé une Messe et un Office entier pour le même jour. Il écrivit diverses lettres à quantité de Prélats pour leur donner l'affection de faire célébrer sa fête. Il en adressa aussi une au Duc de Berri sur le même sujet, le pressant par de fortes raisons de contribuer ce qu'il pourrait pour établir cette dévotion. Ce sont autant de marques assurées de la piété de ce grand homme; et ce qu'il y a de plus signalé, c'est que chacune de ces pièces est tellement animée du zèle qu'il avait pour faire honorer ce Saint, qu'il est impossible de les lire sans en être touché.

XXIX. C'est ainsi que Dieu se plait à mettre en évidence ceux qui ont méprisé l'honneur. C'est ainsi que le Sauveur du monde relève la gloire de son père nourricier, que la Bienheureuse Vierge travaille à faire connaître aux hommes les mérites de son Saint Époux. C'est ainsi que ceux qui veulent agréer à l'un et à l'autre, font leur possible pour le servir et pour publier ses grandeurs, et tâchent de découvrir aux autres le trésor qu'ils ont rencontré en la faveur et en l'assistance ce Saint.

« Je finis ce chapitre par la belle et dévote élévation de Monsieur de Priézac, qui a si dignement traité des priviléges de notre Souveraine. C'est un sujet de grande consolation qu'un homme, engagé dans le siècle et dans les affaires d'État, ait trouvé du temps pour s'entretenir des merveilles de la Mère de Dieu. Voici comme il parle à son Saint Epoux :

« Mais par quelle ingratitude et par quel criminel silence finirais-je cette méditation sans vous saluer, vous qui tenez un rang si honorable dans la généalogie du Fils de Dieu. O chaste Époux de sa glorieuse

Mère! ô fidèle témoin de l'accomplissement des promesses de son Père éternel! ô digne Chef de sa famille sur la terre! vous faites le dernier degré de cette longue génération ou de cette échelle mystique qui, touchant d'un bout à la terre, a porté l'autre jusqu'au ciel, et a eu l'honneur de servir de soutien et d'appui au Verbe divin; la fortune, qui se plaît quand elle se joue à dépouiller un Roi et à lui ôter sa couronne pour la mettre sur la tête d'un esclave, de Prince du sang de David que vous étiez, vous avait réduit à une condition bien éloignée de la splendeur de votre origine; mais la Sagesse infinie, qui voulait mettre entre vos mains le grand dépôt du ciel, avec tout le trésor de la Divinité, vous a élevé non-seulement par-dessus tous les grands de la terre, mais aussi par-dessus tous les Séraphins qui approchent le plus de sa Majesté. En effet, auquel de ses Anges a-t-il jamais dit: Vous êtes mon Père? et si nous lisons qu'il a planté son siége sur leurs têtes, où est-ce que nous trouvons qu'il leur a fait cet honneur, que de s'asseoir sur leurs bras et d'en faire son trône? A la vérité, quand il vous a choisi pour être son Père nourricier, quand il a voulu que vous fussiez l'Époux de sa Mère, quand il s'est fait votre sujet et qu'il vous a donné la gloire d'être son Sauveur en Égypte, comme il l'était de tous les hommes dans le monde, il vous a fait monter à des grandeurs dignes de l'envie des Esprits Bienheureux. O Fils de David! c'est le nom que l'Ange vous donne, et vous ne l'êtes pas plus par le sang que par la sainteté; vous n'avez pas seulement vu ce que tant de Rois ont désiré de voir, mais vous l'avez tenu entre vos mains, porté, nourri, embrassé et gardé. O cher confident des secrets conseils du Père éternel! il vous est venu plus de gloire de votre pauvreté que de la noblesse de votre extraction; et quand du labeur de vos mains vous avez gagné la vie du Fils et de la Mère, vous n'avez rien laissé à souhaiter pour former et pour accomplir l'idée de la vraie grandeur. Je vous conjure donc par ces mouvements de joie et d'admiration dont vous fûtes transporté, lorsque vous vîtes la gloire du Messie et les premières merveilles de son Évangile, de m'accorder votre protection, laquelle ne peut être que très-puissante envers cet Homme-Dieu, dont vous avez été le tuteur et le gouverneur; comme il voulut vous obéir sur la terre, aussi ne vous refusera-t-il rien dans le ciel. Il n'y a point de paroles qui puissent exprimer la moindre partie de ses grandeurs; mais néanmoins quand j'aurai dit que vous êtes le véritable Époux de Marie et le Père de Jésus dans l'opinion des hommes, et que par ces deux titres vous aurez demandé la conversion d'un pécheur tel que je suis, j'aurai tout dit et vous aurez tout obtenu (1). »

(1) La R. Mère de Blémur.

§ VII. — *Le septième trait d'amour : parler à Marie par secrètes ententes.*

I. Le cœur est un grand parleur, spécialement quand il aime; mais il n'est pas moindre ingénieur. Car voyant qu'il était impossible à la langue, et beaucoup plus à la plume de le suivre, il a inventé certains chiffres beaucoup plus mystérieux que les hiéroglyphes des Egyptiens, où souvent avec une seule lettre, ou avec fort peu de caractères, il dit beaucoup plus que le papier n'en saurait exprimer en plusieurs pages. Le cœur blessé du saint amour n'est pas moins éloquent ni moins inventif que l'autre ; et de plus il a cet avantage que comme il parle le langage du ciel, il y est facilement entendu. Je me veux renfermer dans mon pourpris et ne pas étendre mon discours plus avant que les serviteurs de la Mère de Dieu. Dès qu'ils ont une fois commencé de l'aimer ardemment, ils voudraient toujours parler a elle, toujours s'entretenir avec elle et ne s'en séparer jamais. Ils voudraient l'aimer et l'honorer sans fin, et toujours recommencer à lui dire ce qui se passe dans leurs cœurs. Mais quel moyen de le faire en ce mortel séjour et dans l'embarras de tant d'occupations, qui souvent possèdent tout l'esprit, fût-il encore plus capable qu'il n'est? Le moyen, l'amour l'a trouvé faisant un accord solennel avec la Reine du Ciel, que lorsqu'il prononcera tel ou tel mot seulement, ce soit autant que s'il en disait beaucoup davantage, selon qu'il aura été convenu entre eux. Et d'autant que la pratique en est très-aisée et non moins profitable, j'ai pensé de lui bailler un peu plus de jour en faveur de ceux qui veulent honorer la Mère d'amour de tout leur cœur.

II. Que celui donc qui entièrement veut être à elle, choisisse quelque jour favorable pour lui ouvrir son cœur et pour contracter avec elle en cette façon : O Mère, après Dieu l'unique désir de mon cœur, si ma condition mortelle le permettait, jamais je ne me voudrais départir d'auprès de vous. Mais, puisqu'il ne m'est pas loisible de jouir continuellement de ce bonheur, je le veux posséder le plus souvent que je pourrai. Et pour ce, puisque avec votre esprit clairvoyant vous prévenez les mouvements de nos cœurs, voici le pacte irrévocable que je prétends aujourd'hui faire avec vous.

Je vous aime.

III. Autant de fois, Sainte Vierge, que j'élèverai mon esprit à vous et que je vous dirai seulement : Ma chère Mère, je vous aime; je veux et entends que ce soit autant que si je vous disais : Je vous aime

de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, de toutes mes affections. Je vous aime par-dessus tout ce qui est créé au-dessous de vous. Je vous aime plus que mon corps, plus que mon âme, plus que mon honneur, plus que mon contentement, plus que ma santé, plus que ma vie, plus que mon salut éternel.

Je vous offre.

IV. Lorsque je dirai : Reine des Grandeurs, je vous offre; que ce soit ni plus ni moins que si j'ajoutais : Je vous offre mon cœur, ma santé, mon honneur, mon contentement et ma vie. Je vous offre tout l'honneur qui jusqu'à présent vous a été rendu tant au ciel qu'en la terre. Je vous offre toutes les bonnes volontés que jamais j'eus de vous honorer, de vous servir, tous les désirs des Saints, toutes les bénédictions qui vous seront données en la durée de l'éternité. Je vous offre tout ce qui est créé de même cœur que je vous l'offrirais s'il m'appartenait.

Je me réjouis.

V. Toutes et quantes fois que ce mot : Je me réjouis, passera par mon cœur ou par ma bouche, qu'il ne vous soit pas moins agréable que si je disais ensuite : Je me réjouis de vos grandeurs et de vos excellences. Je me réjouis de quoi vous êtes la merveille des créatures, le parangon et le chef-d'œuvre en perfections de nature, de grâce et de gloire. Je me réjouis de la félicité dont vous jouissez, du pouvoir que vous avez, du domaine que vous possédez. Je me réjouis de l'honneur qui vous est rendu, et spécialement de vous voir si haute et si relevée que nulle créature ne puisse égaler vos mérites par services ou par honneur quelconque.

Je voudrais.

VI. Si parfois mon esprit vous dit : Mère admirable, je voudrais; que ce peu de syllabes vous présente le reste de mes sentiments et qu'il vous dise tacitement : Je voudrais bien avoir le moyen de vous honorer seule autant que le reste des créatures. Je voudrais avoir un cœur capable de vous aimer comme vous désirez. Je voudrais posséder toute la grandeur et la gloire du monde seulement pour la jeter à vos pieds. Je voudrais que tous les cheveux de ma tête, que toutes les parties de mon corps et toutes les puissances de mon âme fussent changées en langues pour vous bénir, et pour vous faire affectionner et chérir de tous.

Vous êtes.

VII. A ces quatre mots : Mère très-fidèle, vous êtes; entendez, s'il vous plaît, tout ce qui s'en suit : Vous êtes l'honneur de la terre et du ciel. Vous êtes la mère incomparable, la protection des justes et le refuge des misérables. Vous êtes mon contentement, ma joie, mon support, ma force, mon courage, mon espérance, ma douceur, mon tout. Vous êtes le blanc de mes désirs, le désir de mon âme, l'âme de mes desseins, le dessein de ma vie, la vie de mon esprit, l'esprit de mes affections.

Je suis.

VIII. Si désormais mon cœur vient à prononcer ceci tant seulement : La Merveille des Mères, je suis; que ce peu de mots soit à dire : Je suis votre très-humble et très-obligé, quoique très-indigne serviteur et le fils de votre pauvre servante. Je suis le moindre des vôtres et le dernier de ceux qui ont la confiance de vous appeler Mère et de se souvenir de vous. Je suis entièrement à votre disposition, résolu de suivre tous les mouvements de votre bon plaisir; faites seulement de moi selon qu'il vous semblera bon, et ordonnez de ma vie et de tout ce qui me touche comme de chose qui vous est totalement acquise.

IX. C'est assez pour ouvrir le chemin à qui trouvera goût en cet exercice; car, aussitôt qu'il aura commencé d'en faire l'essai, l'amour industrieux lui fournira bien d'autres pensées et d'autres inventions que les miennes. Seulement ajouterai-je que, pour ne laisser envieillir cette sainte pratique, il faudra de temps en temps renouveler cet accord et faire derechef les mêmes protestations, et puis se servir souvent de ces petits mots en allant et venant, dans le repos et parmi les occupations; bref, le plus souvent qu'on pourra, afin d'assaisonner de ces douces aspirations toutes les actions de la journée.

X. Volontiers que nos Théologiens examineront le mérite de ces mouvements intérieurs à la rigueur de leurs raisons : de moi je serai toujours prêt à soumettre mon jugement au leur; si sais-je bien qu'il y a de grandes douceurs et une extrême charité là-haut pour ceux qui ont le cœur droit et entier. Ce sont des secrets qui ne sont pas entièrement du ressort de l'école, et dont la seule expérience peut parler et juger dignement. Mais au bout du compte que ces mouvements soient récents en qualité de mérites au degré qu'il plaira à la Mère d'amour. C'est assez qu'ils lui soient agréables, à ce que ceux qui les présentent voient leurs souhaits parfaitement accomplis.

CHAPITRE V.

Du zèle des âmes; quatrième Reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu.

Le zèle est l'épée de l'Amour, dont il tourne la pointe contre ce qui lui trouble la paisible possession de la chose aimée, ou qui contrarie le contentement de l'ami. Pour ce, plus l'amour est ardent, dit Saint Thomas (1) après Saint Denis (2), plus il s'échauffe à repousser tout ce qui s'oppose à sa jouissance ou au bien de la personne aimée. C'est la raison pourquoi je lui donne place immédiatement après l'amour. Que si quelqu'un était en peine de savoir quel rapport a le zèle avec les reconnaissances qui sont dues aux Grandeurs de la Reine des cœurs, je me vais mettre en devoir de lui donner satisfaction.

§ I. — *Que le zèle des âmes est une reconnaissance très-agréable à la Mère de Dieu.*

I. A cause de l'amour qu'elle a pour Dieu et pour les âmes. — II. A cause de l'intérêt qu'elle y a.

I. Lorsque le feu s'est pris à la maison d'un de nos amis, et qu'il va sautant de chambre en chambre et d'étage en étage, ravageant et réduisant tout en cendres, il est hors de doute que le plus agréable service que nous lui puissions rendre, soit d'employer toute notre industrie à sauver ce que nous savons lui être plus cher et dont il porterait plus impatiemment la perte. Le feu du péché s'est emparé de la maison de Dieu, qui est aussi celle de la Vierge, et l'embrasement va tous les jours gagnant pays et faisant de nouveaux dégâts, et nous croyons qu'il nous soit loisible de demeurer les bras croisés demandant ce que nous avons à faire en tel cas! Serait-ce pas avoir faute d'esprit, puisque la chose parle de soi-même, que nous voyons les autres courir à l'eau, aller au-devant du feu pour l'empêcher de passer outre, et pour garantir des flammes tout ce qu'ils pourront? Y aurait-il pas de l'indiscrétion à demander à la Dame du logis si elle aurait agréable que nous lui vinssions au secours? Car, en premier lieu, pour faire une demande tant incisive, il faudrait douter auparavant qu'elle aimât Dieu, à qui appartiennent les âmes qui sont en danger de périr. Que si nous n'en pouvons douter sans impiété,

(1) I. II, quæst. XXVIII, art. 4. — (2) Cap. IV de Divin. nom.

pourquoi douterons-nous qu'elle prenne plaisir de nous voir accourir à leur aide, et de tâcher d'en conserver autant que nous pourrons? Le grand Aphratès (1), voyant que l'Empereur Valens avait la torche au poing pour mettre le feu à la maison de Dieu, embrasé d'un feu plus ardent, quitta sa bien-aimée solitude, et vint à la hâte en Antioche pour mourir s'il en était besoin au milieu des flammes, secourant jusqu'au dernier soupir ceux qui couraient risque de leur salut. Sainte Catherine de Sienne était prête de boucher avec son corps l'entrée de l'enfer pour empêcher les âmes d'y tomber. Saint Paul ne faisait nulle difficulté d'être anathème, pourvu que cela pût servir de quelque chose à ceux de sa nation. Ces Saints, avec une bluette de charité, qui avait mis leur cœur en feu, eussent donné corps et âme pour arrêter l'offense de Dieu, et pour obvier à la perte d'une seule personne; et nous nous figurerons que la désolation du Royaume de Dieu soit une chose indifférente à la Sainte Vierge, ou qu'elle ne l'appréhende que faiblement; elle, dis-je, dont le cœur est un incendie d'amour capable d'embraser tout le monde!

II. C'est beaucoup ce que je viens de dire, mais ce n'est pas encore tout; car il est vrai que quand il n'y aurait autre chose, son propre intérêt l'obligerait à crier à l'eau, et à mettre en œuvre tous ceux qu'elle pourrait trouver afin de couper chemin au feu. Elle y serait obligée comme Dame et comme Reine, qui perdrait autant de sujets qu'il en demeurerait dans l'embrasement. Elle y serait obligée comme Epouse, qui devrait prendre part à tous les contentements et à tous les mécontentements de son Époux. Elle y serait obligée comme Mère, de qui les entrailles seraient déchirées autant de fois qu'elle verrait la ruine de quelqu'un des siens. Je dis comme Mère, car j'ai ailleurs suffisamment montré que tous les enfants de salut ont été conçus dans son sein, portés dans son ventre, nourris de son lait et élevés par son industrieuse charité. Qu'on me dise maintenant si une mère et une telle mère peut voir sans regret la perte de ses chers enfants, ou sans une grande tendresse remarquer l'affection de ceux qui se jettent à corps perdu au milieu des dangers pour les sauver?

III. A cause de l'amour qu'elle porte à son Fils.

III. Mais que dirai-je de l'amour incompréhensible qu'elle porte à son fils, et de l'estime qu'elle fait du précieux sang qu'il a versé pour le salut des âmes? Oh! quel coup de dague elle recevrait, autant de fois qu'il se perd par la faute de ceux qui en abusent, si à présent la

(1) Theoderetus, lib. IV Eccles. Hist., c. XXIV.

tristesse pouvait aborder son cœur! Au contraire, quelle joie lui est-ce de voir qu'il tombe dans une bonne terre et qu'il y produit les fruits qu'elle désire? De quel œil doit-elle regarder ceux qui le recueillent jusqu'à la dernière goutte, et qui tiennent la main à ce qu'il soit mis à propos? Quel courage leur doit-elle fournir afin qu'ils ne s'ennuient jamais de cet exercice? Quelles grâces leur doit-elle impétrer pour s'acquitter dignement d'une si sainte résolution? Avec quelle affection se doit-elle porter à bénir leurs desseins et à favoriser leurs entreprises? Je laisse à part les autres considérations sans nombre, qui lui rendent chers tous ceux qui travaillent au zèle des âmes pour venir vitement à la pratique.

§ II. — *Divers traits du zèle des âmes.*

Ressentiment de la perte des âmes.

I. Le premier trait c'est un ressentiment cordial de la perte des âmes, et un ardent désir d'empêcher leur malheur éternel, à quelque prix que ce soit. Désir que le Sauveur comparait à la cruelle passion de la faim et de la soif (1), qui a fait mépriser les couronnes et entreprendre d'étranges choses à ceux qui en ont été travaillés. Désir que le Roi-Prophète (2) appelait un feu qui le consumait, et qui le conduisait à une langueur et à une défaillance de toutes ses puissances. Désir qui causait en Saint Paul des sentiments semblables à ceux d'une mère qui s'afflige lorsque son fils unique est malade, qui s'abat le voyant languir, qui sèche à mesure qu'il dépérit, qui ne reçoit nulle consolation s'il est désespéré, et qui ne veut plus vivre s'il vient une fois à mourir. Désir qui fait parler en cette sorte Saint Jean Chrysostome à ses enfants spirituels en l'une de ses Homélies sur les Actes : Croyez-moi que je n'ai rien au monde que je préfère à votre bien? Non, la lumière ne m'est pas si chère, et mille fois j'en voudrais perdre la jouissance pour gagner une seule de vos âmes; car enfin quel plaisir puis-je recevoir de la clarté de ce soleil visible si mes yeux sont éblouis par la tristesse que je ressens de votre perte? De grâce donnez-moi ce contentement que vous soyez tous sauvés, et que seul je paie et réponde pour tous. Que ce soit à mes dépens tant qu'il vous plaira, peu importe, pourvu que je vous voie tous en liberté. Oh! que ces sentiments sont dignes d'une belle âme! Oh! que la Mère d'amour les voit volontiers dans un cœur! Oh! qu'elle estime bien employées les faveurs qui sont reconnues en cette

(1) Matth. v. — (2) Psalm. LXXVIII.

manière ! Oh ! que de nouvelles grâces elle prépare à ceux qu'elle aperçoit ainsi disposés.

Prières pour les âmes.

II. Le second trait consiste à prier souvent et chaudement pour les âmes. Ainsi le pratiquaient ces deux grands zélateurs du bien public du peuple Juif, qui furent montrés en vision au grand Capitaine, Judas le Machabéen (1), je veux dire le grand Prêtre Onias et le Prophète Jérémie, dont il vit le premier, les mains élevées contre le ciel, implorer la miséricorde de Dieu ; et ayant aperçu le second sans le connaître avec un visage embrasé tirant un ruisseau de larmes de ses yeux, il mérita d'entendre de la propre bouche d'Onias : Celui que tu vois est le Prophète Jérémie, lequel, transporté d'une affection incroyable envers ses frères, prie incessamment pour le peuple et pour tous les habitants de la Sainte Cité. Ainsi le pratiquait l'admirable Moïse (2), qui faisait parti à Dieu, s'il est loisible de parler de la sorte, et lui liait les mains avec ses instantes prières. Aussi David voulant exprimer l'effort des oraisons de ce grand homme, dit (3) que si Moïse ne se fût tenu sur la brèche pour soutenir le courroux de Dieu, ce peuple devait mille fois être taillé en pièces et réduit à néant. Ainsi le pratiquait l'admirable Saint Paul, qui avait toujours les yeux trempés, et comme il dit lui-même (4), l'espace de trois ans il ne cessa de pleurer et de recommander à Dieu la nouvelle Église qu'il avait plantée. Mais en tel cas les enfants de la Reine des Cieux s'adressent particulièrement à leur bonne Mère pour requérir son aide et sa faveur, se souvenant qu'elle a tout pouvoir auprès de son Fils, qu'elle a en main la clef de ses trésors, et qu'à elle, comme à la Gouvernante de l'Église et à la Surintendante des armées de Dieu, appartient de faire réussir leurs desseins. Ainsi j'ai fait voir ci-dessus que ces braves Conquérants, qui combattaient sous sa cornette blanche, n'eussent jamais avancé un pas sans l'appeler incontinent à leur secours; ce qu'ils faisaient aussi confidemment que par après ils lui cédaient franchement toute la gloire de leurs conquêtes, ainsi que je dirai plus bas.

III. Le troisième trait c'est de mettre à bon escient la main à l'œuvre et n'épargner ni peine ni travail où il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Car si le feu est une fois au cœur, il faut de nécessité qu'il se fasse paraître et qu'il sorte par les yeux, par la bouche, par les mains, par les pieds. C'est ce que Saint Paul demandait

(1) II. Machab. xv. — (2) Exod. xxxii. — (3) Psalm. cv. — (4) Act. xx.

de son disciple Timothée, quand il disait (1) : Annoncez sans intermission la parole de Dieu; pressez vivement les consciences, et ne craignez pas de vous rendre importun; employez les prières, les réprehensions, les menaces; bref, qu'il n'y ait rien que vous ne mettiez en œuvre. C'est ce qu'il pratiquait lui-même d'une façon du tout admirable. Voyez cet homme qui n'a point son pareil, dit Saint Jean Chrysostome, qui fait le Juif avec les Juifs, le Gentil avec les Gentils, le malade avec les malades, à dessein de les conduire tous au ciel. Prenez garde au soin qu'il a de toute sorte de gens; soin qui n'est pas moindre que s'ils étaient ses propres enfants. Regardez comme il va, comme il vient, comme il s'empresse, comme il se met en toute posture pour gagner les âmes à Jésus-Christ. Il enseigne tous ceux qu'il rencontre, il leur présente les promesses de la vie éternelle; il prie pour eux de jour et de nuit, il console, il épouvante, il chasse les démons; que ne fait-il pas? Il profite par sa présence, par ses lettres, par soi-même, par ses disciples, par toutes les voies imaginables. Tantôt vous le verriez relever ceux qui sont tombés, affermir ceux qui tiennent bon, après soulager les infirmes, animer les lâches, se roidir contre les opposants; que dirai-je davantage? faire lui seul mille personnages différents. Que si vous voulez que je vous dise en un mot quel a été Saint Paul, il me semble que je ne saurais mieux exprimer ce que j'en pense, que vous disant qu'il a été la charité même, et qu'il a été entièrement transformé en amour, ainsi qu'une masse de fer jetée dans la fournaise, qui ne semble plus une pièce de fer, mais plutôt une boule de feu. Quant à moi je ne m'étonne plus que l'Époux des Cantiques (2) ait fait le zèle plus fort que la mort, et plus insensible que le sépulcre, et qu'il ait dit que ses feux sont des brandons allumés, et que toute l'eau du monde ne les saurait éteindre. Car il faut confesser qu'il a produit de merveilleux effets dans les âmes. Il leur a fait mépriser la douceur de la vie présente, les amitiés, les parents, la patrie, les délices, l'honneur et la vie même. Il leur a fait tenir les plus étrangers du monde pour leurs frères, aimer les ennemis comme leurs meilleurs amis, abhorrer les plaisirs comme la mort, courir après les mésaises comme après le Paradis, embrasser la Croix comme l'unique bien de cette vie. Il les a rendus impitoyables à eux-mêmes, infatigables aux travaux, insensibles aux injures, impénétrables aux coups, insatiables aux tourments. Ils eussent désiré mille pieds pour courir, mille mains pour travailler, mille langues pour parler, mille corps pour souffrir, mille vies pour donner, mille esprits pour inventer de nouveaux moyens

(1) II. Timoth. IV. — (2) Cap. VIII.

de s'employer pour Dieu et pour les âmes, mille mondes pour conquérir. Vante le monde tant qu'il voudra ses serviteurs, et qu'il publie partout ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont entrepris pour lui agréer; je le dirai à la gloire de Dieu et de sa Sainte Mère, et à l'honneur des fidèles serviteurs de l'un et de l'autre, que ce que le monde a fait ne mérite pas d'être rapporté au prix de ce que ceux-ci ont exploité. Car il est vrai que ceux-ci ont plus fait que les autres n'ont voulu faire; que ceux-ci ont plus enduré que les autres n'ont pensé de souffrances; qu'un jour de ceux-ci a été plus glorieux que toute la vie des autres; bref, qu'un seul de ceux-ci a eu plus de courage et de fermeté que tous les autres ensemble.

CHAPITRE VI.

De la miséricorde, cinquième Reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu.

L'Angélique Docteur (1), suivant à la trace le bien-aimé disciple, qui enseigne (2) que celui qui laisse endurcir ses entrailles, voyant son frère en quelque nécessité, est tout à fait destitué de charité, loge la Miséricorde parmi les suites ou les effets ordinaires de la charité. C'est l'unique sujet pourquoi je lui fais ici trouver place avant les autres reconnaissances qui sont dues à la Sainte Vierge.

§ I. — *Que la miséricorde est une reconnaissance très-agréable à la Mère de Dieu.*

1. Parce qu'elle est la Mère de miséricorde.

1. Si le Soleil avait quelque sentiment des actions qu'il éclaire ici-bas, et des mouvements de nos cœurs, je ne doute point qu'il ne se sentît grandement obligé de l'estime que nous faisons de la lumière dont il est le père, et qu'il ne demeurât par ce moyen satisfait du bien qu'il communique aux hommes. Ou je me trompe, ou c'est le motif dont se sert le Saint-Esprit (3), lorsqu'il nous convie à chérir la Miséricorde, d'autant, dit-il, que votre Père céleste en est tout plein. Car c'est justement comme s'il disait qu'il prend un extrême plaisir de voir que nous honorions la miséricorde de sa chère fille, et l'une des plus belles qualités qu'il possède, et qu'il est content de nous

(1) II. II, quæst. xxx. — (2) I. Cap. III. — (3) Matth. v.

avoir bien fait quand il se prend garde que nous l'imitons à faire bien aux autres. En effet, Saint Grégoire de Nysse (1) nous avertit que lorsque Dieu nous presse de faire état de la miséricorde, il ne prétend autre chose que de nous marquer de son sceau et de graver sur nos fronts un trait de sa divinité; d'autant, dit Saint Grégoire de Nazianze, que celui-là est comme le Dieu des nécessiteux qui soulage leur indigence. Et c'est la première raison qui me persuade que la miséricorde est l'une des agréables reconnaissances que nous puissions offrir à la MÈRE DE DIEU. Car quiconque se souviendra qu'elle en est la mère, et que ce titre est l'un des plus honorables qu'elle porte, et dont elle fait plus d'état, il aura peine de douter qu'elle ne la chérisse uniquement en ses enfants, et qu'elle ne tire une extrême satisfaction de voir que pour l'amour d'elle ils tâchent de se rendre excellents en cette vertu. Il n'est pas jusqu'aux plus petits animaux qui ne se plaisent à leurs semblables, pour ne dire que c'est une perfection divine de mériter d'être suivi et contretiré.

II. Parce qu'elle est la Mère des enfants de Dieu.

II. Mais lorsque je la considère comme Mère d'une grande famille où il y a un nombre infini de nécessiteux, il me semble que je demeure convaincu qu'elle doit extrêmement ressentir la miséricorde qui à son sujet leur est faite. Elle a des petits à l'imitation de son Fils, en la personne desquels elle veut être reconnue, ou, pour mieux dire, ceux que le Sauveur appelle ses moindres, le sont aussi de sa très-sainte Mère. De sorte que ce n'est pas lui seulement qui nous dit : Ce que vous ferez à l'un de mes moindres, je le tiendrai pour fait à moi. La Sainte Vierge tient le même langage, et ce d'autant plus qu'elle est non-seulement Mère, mais de plus Mère de miséricorde, et qu'à elle appartient en quelque façon plus immédiatement le soin de pourvoir ses petits. De sorte qu'ayant pris sur soi cette obligation pour l'amour de son Fils, il ne se peut dire qu'elle ne sache un merveilleux gré à ceux par les mains de qui elle s'en acquitte.

III. Parce que par la miséricorde elle nous avance ès bonnes grâces de Dieu.

III. Voici une troisième considération qui se présente, savoir est l'occasion qu'elle a par ce moyen de nous mettre ès bonnes grâces de son Fils. Car c'est chose tout à fait admirable du cœur de cette Mère d'Amour. Elle demande voirement de nous des reconnaissances;

(1) Lib. de Beatitudinibus.

mais comme elle est incomparablement plus soigneuse de notre bien que nous-mêmes, elle fait un particulier état de celles qui l'obligent à nous procurer toujours de nouvelles faveurs. Entre les autres elle a spécialement à cœur la Miséricorde, d'autant que par privilége spécial elle est portée là-haut incontinent qu'elle est faite, et soudain payée en monnaie du ciel. Nous avons beau chercher les lieux écartés, et la mettre secrètement dans le sein du pauvre, elle est aussitôt aperçue de la Mère des pauvres, qui la veut recevoir de sa propre main, et la présenter à son Fils avant même que le nécessiteux s'en puisse prévaloir. Oh! que je souhaiterais que ceux qui ont le cœur débonnaire et sensible aux misères d'autrui eussent aussi les yeux épurés pour voir ce qui se passe au ciel en faveur de la miséricorde! avec quelle affection la Sainte Vierge la reçoit comme faite à sa propre personne, avec quelle ardeur elle l'offre à son cher Fils, de quel œil le Sauveur l'envisage, et quel prix elle est pour avoir passé par les mains de la Mère de Miséricorde! Oh! comme ils croîtraient en l'amour de cette sainte vertu, et comme ils en redoubleraient les actes! car si celui qui un jour aperçut les Anges tenant compte des pas qu'il faisait pour le service de Dieu, les multiplia autant qu'il put tout le reste de sa vie, je crois fermement que ceux-ci, voyant le contentement que le Ciel prend à leur charité, se persuaderaient qu'ils n'auraient jamais assez fait, ni assez tôt, et que plusieurs ne se laisseraient rien pour subvenir à la nécessité des indigents. Maintenant il est temps de spécifier les actes.

§ II. — *Divers traits de Miséricorde.*

Avoir bonne volonté de soulager les nécessiteux.

I. C'est un trait de Miséricorde, dont nous parlons, d'avoir un grand désir de soulager la nécessité des misérables pour l'amour de Dieu et de sa très-sainte Mère; car nul, faute de moyens, n'est exclu de la prétention de cette vertu. Les pauvres y ont droit aussi bien que les riches, et souvent ils emportent le prix par-dessus ceux qui ont de grandes chevances. Le coffre de leur épargne c'est la bonne volonté, qui ne s'épuise sinon quand ils veulent. S'ils n'ont pas de quoi mettre la main à la bourse, ils ne peuvent être empêchés de mettre les bons désirs au cœur. Ils peuvent prier pour les nécessiteux; ils les peuvent recommander à la Mère de Miséricorde et la supplier de les pourvoir. Telles charités, quoique invisibles, produisent souvent de très-grands effets en faveur des souffreteux, qui se trouvent soulagés d'où jamais ils ne l'eussent attendu.

Les secourir de ce que l'on peut.

II. C'est un trait de miséricorde de secourir le pauvre comme l'on peut, et de donner le peu que l'on a avec un visage gai, et avec une grande affection de plaire à Dieu et à la Vierge. Sainte Élisabeth (1), fille du Roi de Hongrie, étant encore toute jeune, n'avait pas grands trésors à départir : toutefois la dévotion qu'elle portait à la Mère de Dieu lui faisait trouver des moyens sortables à son âge et à sa condition. Car elle mettait toujours quelque chose à part de l'argent qu'on lui donnait pour passer le temps, et du petit gain qu'elle faisait, pour assister les pauvres, à qui elle donnait l'aumône pour l'amour de la Sainte Vierge, leur demandant un *Ave Maria*. Saint Grégoire raconte que le Bienheureux Dieudonné, Cordonnier de profession, s'en allait tous les Samedis à l'Église de Saint-Pierre de Rome, où il distribuait aux pauvres, en l'honneur de la Reine du Ciel, ce qu'il avait gagné le long de la semaine. Charité qu'elle reçut de si bon cœur, qu'elle fit voir à un sien serviteur des architectes qui bâtissaient un Palais d'or à Dieudonné ; mais rien ne lui causa tant d'étonnement avant qu'il entendit le secret, que ce qu'il ne les voyait travailler que le Samedi seulement. Sainte Catherine de Sienne (2), demeurant encore en la maison de son père, était tenue de court, et soigneusement veillée, à ce qu'elle ne fît trop de bien. Comme l'on fut un jour sur le point de jeter quelque peu de farine gâtée, elle qui n'ignorait pas la mauvaise saison qu'il faisait, se mit en devoir avec une grande confiance en Dieu et en sa Sainte Mère, de faire du pain pour les pauvres de cette même farine. Chose admirable! la Mère de Dieu fut aussitôt auprès d'elle retroussée jusqu'au coude, et mit de si bonne façon la main à la pâte avec Catherine, qu'elle y laissa une double bénédiction; car non-seulement il se fit un excellent pain de cette farine pourrie, mais de plus il fut tellement multiplié, qu'encore qu'on en donnât largement l'espace de plusieurs semaines, on en trouvait toujours dans le panier. De sorte que le Bienheureux Raymond, son Confesseur, ayant appris du bruit commun ce qui se passait, voulut être éclairci de la propre bouche de la Sainte de ce que lui-même a laissé depuis par écrit.

Ne rien refuser de ce qui est demandé à l'honneur de la Vierge.

III. Parmi les autres traits de Miséricorde, que je ne veux pas multiplier, j'en trouve un signalé, qui a été non moins généreusement qu'industrieusement pratiqué de quelques-uns à l'honneur de

(1) In ejus Vita apud Surium, t. VI. — (2) Ibid., t. III.

la Sainte Vierge. C'est un saint et inviolable propos de ne jamais rien refuser de ce qu'ils ont pu faire ou donner quand il leur a été demandé pour l'amour de la Mère d'amour. L'un des plus signalés a été Saint Gérard, premier Évêque et premier Martyr de Hongrie (1), de qui on obtenait tout ce qu'on voulait par l'entremise du Saint nom de la Mère de Dieu. Les prisonniers eux-mêmes, qui étaient avertis de cette sienne coutume, s'en servaient pour être mis en liberté; ce qu'il leur accordait avec larmes aussitôt qu'ils avaient nommé la très-sacrée Vierge. Mais comme c'est tout autre chose se donner soi-même, et faire part de ses moyens; ainsi me semble-t-il qu'il n'est rien de pareil au trait du vénérable Alexandre de Halès, maître de Saint Thomas, et l'un des premiers qui ont mis en crédit et en réputation de doctrine l'Ordre du Séraphique Saint François. Il était docteur de Paris, dit Saint Antonin (2), où il se faisait admirer de tout le monde, tant pour son bel esprit que pour le grand fond de science qu'il avait. Or, aimait-il si tendrement qu'il avait fait vœu de ne dénier chose aucune raisonnable qui lui fût demandée en son nom. Ce qu'ayant appris, un Religieux de Saint-François inspiré de Dieu l'alla trouver, et après quelques autres discours le requit, au nom de celle qu'il aimait tant, de prendre l'habit de Saint-François. Jamais homme ne fut plus surpris qu'Alexandre, qui ne pensait pour lors à rien moins qu'à cela. Néanmoins, sans témoigner grand changement, il fit réponse qu'il prendrait avis là-dessus. Aussitôt qu'il se trouva seul, il se prosterna devant une image de la Reine du Ciel, et fondant en larmes, il lui demanda ce que voulait dire cette semonce, et quel dessein elle avait sur lui. A l'instant, il se sentit tellement touché, qu'il ne lui fut jamais possible d'arrêter le mouvement impétueux de la grâce de Dieu, qui le conviait à prendre le meilleur parti. En effet, il s'en alla de ce pas au couvent de Saint-François, pour demander d'y être admis, ce qu'il obtint aisément, et l'issue a fait voir que c'était un coup de la Mère de Dieu.

IV. A ce propos, je réciterai un fait digne de mémoire, qui est rapporté par le docte Cardinal Annaliste, en l'an onze cent quatre-vingt et un, par où il apparaîtra que tout ainsi que la Sainte Vierge prise infiniment un cœur qui est si franc en son endroit, que d'accorder pour l'amour d'elle tout ce qui se peut accorder; de même ceux-là se font un très-grand tort et la désobligent merveilleusement, qui étant priés en son nom de quelque chose, se montrent si discourtois que d'en faire refus. Près de Cahors en Quercy, il y a une

(1) In ejus Vita apud Surium, 2 Sept. — (2) III p., tit. XXIV, c. VIII, § 1.

fameuse et ancienne Église de Notre-Dame, nommée Rocamadour, dont j'ai parlé au premier traité (1). Les Religieux qui sont là destinés à servir la Reine des Anges se trouvant un jour pressés de quelque nécessité, eurent recours à un richard de la ville, de qui ils empruntèrent quelque somme d'argent, lui laissant pour assurance les courtines de l'Église. Arrivant une Fête solennelle de la Sainte Vierge, ils allèrent supplier cet homme, à l'honneur de la même Vierge, de leur accorder les rideaux qu'il avait en gage, seulement pour un jour, afin que l'Église ne demeurât point sans être parée à une si bonne Fête. Ce barbare (car ainsi le faut-il appeler), enflé de présomption et enfiellé d'impiété, fit réponse que Notre-Dame s'en passerait s'il lui plaisait, que les courtines étaient tendues au lit de la femme qui lui avait fait un beau fils depuis trois jours, et qu'à un beau jour comme celui-là sa qualité exigeait qu'il reçût honorablement les compagnies. La Sainte Vierge, irritée de cette réponse frénétique, ne manqua pas d'apparaître la nuit suivante à la femme du richard, et de lui dire qu'elle avait été démesurément offensée par son mari, et qu'au reste elle en saurait bien tirer sa raison; que l'enfant qui leur était né mourrait dans trois jours; que le père, cinq jours après l'enfant, passerait de cette vie à l'autre, endurci comme un Turc; et quant à elle, qu'elle s'en allât en Bethléem, où elle trouverait trois sépulcres, dont celui du milieu, qui était vide, servirait à recevoir son corps; que jusques à l'heure de son trépas, tous les mercredis, dès les trois heures après midi jusqu'à la même heure du samedi, elle perdrait par le nez et par la bouche une grande quantité de sang; qu'elle tomberait évanouie et serait tenue pour morte; que ce temps expiré, elle passerait ses deux mains sur son visage, et lors elle reviendrait à soi et recouvrerait ses premières forces. Ce qui arriva ni plus ni moins que la Sainte Vierge l'avait prédit, et se passèrent beaucoup d'autres choses remarquables en cette femme que je laisse à escient, pour autant qu'elles ne viennent pas à mon propos.

V. Mais quand il me souvient que Saint Pierre Chrysologue (2) appelle la glorieuse Vierge un logis d'hospitalité, je ne puis douter qu'elle ne reçoive une très-particulière satisfaction de la bâtisse et de la fondation des hôpitaux, et d'autres semblables maisons qui sont destinées à recevoir et secourir les nécessiteux. En quoi il faut que je confesse qu'à peine crois-je qu'il se puisse rencontrer d'une part plus de charité, et de l'autre plus de dévotion envers la même Vierge qu'il s'en voit en la ville de Naples (3), où quasi tous les lieux de

(1) Cap. XII. — (2) Serm. CXLVI. — (3) Spin., de B. Virg., c. XXVII.

miséricorde sont érigés sous le nom de la Mère de miséricorde. Entrez seulement dans cette grande ville, la capitale d'un beau Royaume, de quelque côté que vous tourniez le pied, vous remarquerez des vestiges de sa piété tant ancienne que moderne; vous y verrez un grand hôpital qu'on appelle Notre-Dame du Peuple et communément des Incurables, où il y a une grande quantité de malades de toutes sortes de maladies, sans y comprendre l'appartenance des Filles-Repenties, qui sont d'ordinaire plus de deux cent septante. Il a de revenu soixante et six mille ducats, sans les aumônes, qui montent, par communes années, à plus de deux mille ducats. Vous entendrez parler de Notre-Dame de Jésus, de la Rédemption des captifs d'où, de trois en trois ans, l'on dépêche un Commis en Mauritanie, avec la rançon de cent captifs, choisis entre ceux qui sont du Royaume de Naples. On vous montrera les maisons de Notre-Dame du Mont-de-Piété, où les pauvres gens trouvent de l'argent à emprunter sans intérêts; Notre-Dame du Mont-de-Miséricorde, où l'on pratique quasi tous les offices de charité qui se peuvent exercer tant pour les corps que pour les âmes des affligés; Notre-Dame du Mont de la Nativité, où l'on vaque spécialement au soulagement des pauvres honteux; Notre-Dame de Lorette, où l'on entretient de petits orphelins jusqu'au nombre de deux cents; Notre-Dame de la Colonne, où l'on retire les coureurs et les vagabonds; Notre-Dame de la Visitation des pauvres, Notre-Dame de la Conception, Notre-Dame de la Clarté, Notre-Dame de Constantinople, Notre-Dame de la Solitude, où l'on élève les pauvres filles à la vertu en l'une desdites maisons, jusqu'à deux cent cinquante, ès autres plus ou moins, selon qu'il y a de quoi; Notre-Dame de la Charité, Notre-Dame du Secours, Notre-Dame de Refuge, Notre-Dame de Carminel, en chacune desquelles on nourrit quelque quantité de pauvres femmes. Mais parmi tous ces lieux d'hospitalité et de piété chrétienne, vous ne remarquerez rien de pareil à la maison de l'Annonciade, soit en bâtiments, soit en revenus ou en quantité de bonnes œuvres. Elle a quatre-vingt et huit mille ducats de bonne rente; mais la mise monte quasi au double, d'où il est aisé de conclure que les charités suppléent au demeurant, nommément celles de la Noblesse, qui seraient presque incroyables si elles n'étaient confirmées par tant de personnes dignes de foi. Car il va jusqu'à dix mille ducats pour l'entretien des Prêtres et des autres gens d'Église qui y font le divin service : les gages et la nourriture de quatre mille nourrices, qui sont pour les enfants exposés, vont à seize mille ducats; la dépense ordinaire monte à près de soixante mille, le cens qu'il faut payer annuellement à quarante mille. Je laisse le reste à part, d'autant que je n'ai entrepris d'écrire tout par le menu. Bien

ai-je voulu rapporter ce que dessus, afin que chacun vît jusqu'où peut arriver la piété d'une seule ville lorsque la charité et le zèle de l'honneur de Dieu répondent aux moyens des habitants ; et afin que l'on connût par la voix et par le sentiment du public que les souffreteux et les affligés, de quelque condition qu'ils soient, sont tous sous la protection et sous la providence spéciale de la Mère de douceur, et qu'ainsi il ne peut être que ceux qui s'emploient à les soulager ne lui offrent un service et une reconnaissance très-agréable.

Il ne se peut rien voir de plus magnifique ni de plus utile au public que la Congrégation de la Miséricorde, qui fut érigée sous les auspices de la Mère de Miséricorde en la ville de Lisbonne en Portugal, l'an mil quatre cent nonante-huit, sous le règne d'Emmanuel, par la reine Éléonore, femme d'incomparable vertu, et qui s'est depuis répandue en moins de rien par les principales villes et bourgades du même royaume, avec un notable accroissement de la gloire de Dieu et du bien commun tant des âmes que des corps. Tous les ans, le jour de la Visitation de Notre-Dame, l'on choisit douze Confrères d'entre tous les autres que l'on juge être les plus propres pour exercer les œuvres de miséricorde, et les nomme-t-on Assesseurs. Les six sont triés de la fleur de la Noblesse, et les autres six du tiers-état. De ces douze, l'on en élit un des plus signalés en Noblesse et en vertu pour être le Chef de toute la Congrégation. Et après l'on en nomme deux, dont l'un est de la Noblesse, l'autre du tiers-état, pour avoir un soin particulier des offices de piété, tels que seraient visiter les malades, assister les diseteux, porter les corps à la sépulture, ou bien les accompagner avec des torches, et les autres semblables. Il n'est pas jusqu'aux Rois qui ne se tiennent honorés d'être admis à cette Confrérie et d'y présider à leur tour. Au reste, c'est merveille comme ils se montrent fervents et assidus à toutes les actions de charité. Lorsque la cherté est grande, vous les verriez amasser les pauvres avec un soin nonpareil, et les distribuer par les maisons de la ville les plus commodes, ou par les Couvents les plus aisés. S'il se trouve quelque femme honnête que la honte empêche de mendier, ils donnent ordre que rien ne lui manque avec une merveilleuse dextérité. Quant aux pauvres prisonniers, non-seulement ils les pourvoient de tout ce qui leur fait besoin pour le vivre et pour le vêtir, mais de plus ils leur cherchent de bons Avocats pour prendre leurs causes en main, et fournissent libéralement à tous les frais de leurs procès. On n'aurait jamais fait si on voulait raconter par le menu combien ils habillent de pauvres tous les ans, combien de filles orphelines ils marient, combien ils rachètent de captifs, combien ils ensevelissent de trépassés. Au partir de là, n'est-ce pas un continuel

miracle que cette Congrégation, n'ayant aucun revenu sinon ce qui est donné libéralement par les uns et par les autres, ce néanmoins elle ne manque jamais de quoi fournir à toutes les nécessités des pauvres : à quoi la seule ville de Lisbonne emploie par an plus de cinquante ou soixante mille ducats? Sont-ce pas des merveilles de la Mère de Miséricorde, et des témoignages évidents de l'agréable service qu'on lui rend en de semblables œuvres de piété ?

CHAPITRE VII.

De l'action de grâces, sixième Reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu.

« Après les trois vertus Théologales et Divines, la Religion tient sans doute le premier rang; parce que son exercice, qui est le culte de Dieu, précède celui de toutes les autres vertus morales; et il me semble que les premières étant venues l'une après l'autre rendre hommage à la Reine des vertus, il est bien raisonnable que la Religion s'acquitte du même devoir, et qu'elle présente aussi ses reconnaissances; mais parce qu'elle est d'une trop grande étendue pour n'en faire qu'un article, nous la diviserons en trois, sans parler même de ce qui fait l'essentiel de cette vertu, c'est-à-dire de l'esprit du Sacrifice, dont nous n'avons pas dessein de traiter en ce lieu. Je dis seulement en deux mots, qu'il semble que Notre-Seigneur n'est venu en ce monde que pour y apporter le respect et l'amour de son Père, et pour y établir son Royaume et sa Religion; c'est à quoi il a travaillé l'espace de trente-trois ans, et c'est pour le même dessein qu'il a voulu mourir sur la Croix, nous apprenant que tout être créé doit périr pour Dieu en témoignage de sa grandeur et de sa sainteté, que devant lui il faut que tout soit mis en cendres, d'autant que la marque véritable de notre Religion est de sacrifier tout à Dieu et de témoigner ainsi combien tout est vil et abject en sa présence, et qu'en qualité d'hostie nous devons être dévorés par le feu, et entièrement consumés à la gloire de l'Être suprême. Voilà quelle est la propriété essentielle de la Religion; mais à présent nous voulons seulement dire quelque chose de trois Actes qui lui appartiennent, savoir : l'Action de grâces, l'Honneur et la Dévotion.

Saint Thomas, l'Ange de l'École, soutient que l'Action de grâces est une fille de la Religion, à cause du culte qu'elle rend à Dieu en vue de son excellence. C'est peut-être le sentiment de l'Église lorsqu'elle chante dans le *Gloria in excelsis* : Nous vous rendons grâces,

Seigneur, de l'éminence de votre gloire. Le Prophète Évangélique se sert de l'Action de grâces d'une façon qui lui est, je crois, toute particulière. Je vous rends grâces, mon Dieu, dit-il, de ce que vous vous êtes mis en colère contre moi ; mais votre fureur s'est apaisée, et vous m'avez consolé. Nous avons assez de soin de prier le Seigneur qu'il ne se mette pas en colère contre nous, et de lui rendre grâces lorsqu'il ne le fait pas; mais il y en a peu qui reçoivent les effets de sa colère apparente avec reconnaissance, et cependant c'est ce qui lui fait changer ses châtiments en des consolations, qui sont le fruit de notre soumission. Nous nous sommes réjouis, dit le Psalmiste, à proportion du temps que vous nous avez affligés, à proportion des années que nos maux ont duré. L'âme qui est pauvre et humble est aussi reconnaissante; elle sent bien qu'elle n'est que faiblesse, et que Dieu est sa force; sa cupidité est comme un feu qui la brûle et qui la dessèche, et la grâce du Sauveur est son rafraîchissement. Que s'il est vrai qu'une âme fidèle reçoit tout ce qui vient de la main de Dieu dans une disposition de reconnaissance, et si elle dit, dans l'accablement des accidents les plus difficiles à supporter, avec ce Prince malheureux et dans la même douceur : La bonté de Dieu m'avait donné des richesses, et sa justice me les ôte; la perte, quoique sensible, m'est agréable, puisque c'est lui qui l'ordonne, et par quelque nouvelle amertume qu'il éprouve ma patience, son nom recevra toujours des louanges de ma bouche. Il est certain pourtant que l'objet le plus ordinaire et le plus naturel de l'Action de grâces et de la reconnaissance, est la libéralité, et que c'était le motif de ces belles paroles du Psalmiste : Mon âme, bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais la multitude de ses bienfaits. Que rendrai-je à mon Dieu pour les grâces infinies dont il m'a comblé. Nations, dit-il encore, louez toutes le Seigneur, parce qu'il a signalé envers nous sa miséricorde, etc. (1) »

§ I. — *Le premier trait d'Actions de grâces : recevoir les bienfaits de la Mère de Dieu d'un cœur franc et entier, et les priser autant que nous pouvons.*

I. En vain me tourmenterais-je de rechercher les motifs que nous avons de cette Action de grâces, que j'appellerais plus volontiers Reconnaissance, si je n'avais jusqu'ici employé ce mot plus généralement, puisqu'ils sont semés si épais par tous les endroits des précédents traités. Il vaut mieux aller droit à la pratique, qui doit être notre première et principale visée.

(1) La R. Mère de Blémur.

II. Pour mieux comprendre ce premier trait que j'ai mis en avant, il est à remarquer que la Libéralité et la Reconnaissance ne sont pas un trafic ou une négociation mécanique, mais bien un secret et sacré commerce qui se passe entre deux personnes, dont l'une fait le bien, et l'autre le reçoit. Partant, tout ainsi que la Libéralité procède plus du cœur que de la main, de même la Reconnaissance se fait plus avec le cœur qu'avec la langue. C'est un mystère, disait un ancien (1), qui ne se doit traiter qu'au sanctuaire de nos esprits. C'est l'affection qui met les bienfaits à l'enchère, tant ceux qu'elle donne que ceux qu'elle reçoit; c'est elle qui les rehausse et qui les abaisse comme bon lui semble. Il en est des bienfaits comme des sacrifices. Ce n'est pas la victime aux cornes dorées, couronnée d'un beau chapeau de fleurs et couverte d'un riche drap d'or, qui donne le prix au sacrifice, c'est la sainte et religieuse volonté; volonté qui est bien si puissante qu'elle trouve matière de libéralité, même dans les plus chétives cabanes.

III. Au reste, il se faut bien garder de croire que la Reconnaissance soit de pire condition que la Libéralité, et que celle-là ne puisse avoir le moyen d'acquitter ses dettes, où celle-ci trouve de quoi donner. Le pauvre Eschine le fit paraître lorsque se plaignant à son bon maître Socrate de la fortune, qui lui avait été marâtre et lui avait envié les moyens d'user de revanche, et s'offrant soi-même à le servir qui était cela seul qu'elle lui avait laissé (2), il fit plus qu'Alcibiade et que les autres Seigneurs d'Athènes, qui présentaient à ce Philosophe de grandes commodités. Ce n'est pas chose si malaisée qu'on croirait bien, d'être reconnaissant, puisque pour rendre le bienfait (3) il n'est question que de le recevoir franchement et selon l'intention de celui qui le donne. Et puisque celui-ci, s'il n'est marchand plutôt que libéral, ne doit avoir autre dessein sinon que ce qu'il donne soit agréablement reçu, il doit être satisfait aussitôt que son présent est accueilli d'une bonne volonté (4). C'est en quoi le monde se trompe presque toujours; car il ne s'agit pas tant d'apprêter la main pour rendre vitement, que le cœur pour bien recevoir (5). Les Vertus, filles du Ciel, sont voirement représentées avec toute la perfection que requiert une beauté accomplie; mais au demeurant quand elles n'auraient ni pieds ni mains, elles ne laisseraient pas d'être Vertus; car pour cela il leur suffit d'avoir un bon esprit et un bon cœur. Autrement s'il était toujours question de rendre après qu'on a été obligé, il faudrait tout à fait se résoudre à ne rien prendre de Dieu ni de la Sainte Vierge, envers qui nous ne saurions jamais user de retour.

(1) Lib. II de Benef., c. XXXIV. — (2) Lib. I, c. VIII. — (3) Lib. II, c. XX. — (4) Lib. II, c. XXX. — (5) Lib. II de Benef., c. XXII.

Mais ce qui nous doit donner confiance, c'est qu'ils n'attendent pas cela de nous.

IV. Car pour parler seulement ici de la Mère de Dieu, ce qu'elle demande n'est autre chose sinon de voir ses bienfaits comme enchâssés dans un bon cœur. C'est la place la plus honorable qu'elle désire, c'est le lieu où elle veut qu'ils soient conservés. C'est un précieux reliquaire qui ne requiert autre étoffe ni autre orfèvre qu'une bonne volonté, dont chacun peut être riche, pour nécessiteux qu'il soit d'ailleurs. Ce qu'elle demande, c'est que nous les prenions comme des caresses de notre bonne Mère, dont la douceur surpasse celle de toutes les mères du monde. Lorsque je les appelle caresses, je parle sans exception aucune, et prétends donner ce nom généralement à tout ce qui nous vient de sa main, pour désagréable qu'il puisse être. Car souvent ce que nous trouvons le plus fâcheux, c'est le meilleur pour nous; et ce que nous recevons à guise d'une médecine, fronçant le nez et tournant le visage, c'est ce qu'elle donne avec plus d'affection. Et puisqu'il a été conclu ci-dessus que l'affection est celle qui nous doit plus obliger que tout le reste, il s'ensuit que nous ne devons faire nulle différence de tout ce qui procède d'un même cœur et d'une pareille affection.

§ II. — *Le second trait d'Actions de grâces : publier les faveurs reçues, autant que la bienséance le permet, et employer tous ceux que nous pouvons pour lui rendre grâces avec nous.*

I. J'ai dit, autant que la bienséance le permet, d'autant qu'il y a certaines faveurs qui sont tellement conjointes avec notre propre estime, qu'il serait très-malaisé de les bien démêler, ou de les exposer en public sans que notre humilité fût en danger. Elles sont comme les statues de Phidias, où il agençait si industrieusement son portrait, que pour l'ôter il fallait renverser la pièce. En cas pareil, les Saints ont toujours conseillé de couvrir les grâces du ciel sous la cendre de l'humilité, et de les recevoir à petit bruit; et beaucoup plus l'ont-ils ainsi pratiqué. Hors de là, le Maître de la bienséance (1), qui doit être gardée tant à donner qu'à recevoir, enseigne que c'est le fait d'un envieux et d'un homme de bas courage, de ne vouloir recevoir que de nuit, ou sous la cape et sous le manteau, et qu'il n'appartient qu'à un ingrat de ne dire grand merci qu'à l'oreille et en secret. Car comme celui qui a fait du bien à un autre le doit, tant qu'il peut, ensevelir dans l'oubli, de même celui qui a été obligé doit

(1) Senec., lib. II de Benef., c. XXIII.

aller tout au contraire, et faire son possible à ce qu'il soit connu de tous. Ce qu'il faut entendre à plus forte raison des biens qui nous viennent du ciel, dont il est expédient de publier l'Auteur pour convier tout le monde à l'aimer. Le Saint Ange Raphaël donna cet avis à ceux de la maison de Tobie (1), leur faisant entendre à tous la différence qui est entre le secret du Prince et les merveilles de Dieu, et leur enseignant que tout ainsi que celui-là doit être religieusement gardé, de même celles-ci doivent être soigneusement mises en évidence. C'est pourquoi, après avoir demeuré, l'espace de trois heures, étendus sur le pavé, bénissant le Père de tous biens, ils sortirent incontinent dehors pour être les trompettes des œuvres magnifiques dont ils avaient été les témoins. Quoi! David ne convie-t-il pas (2) tous ceux qui avaient la crainte de Dieu de venir entendre les biens qu'il avait reçus de sa divine Majesté? En combien d'endroits nous semond-il de faire retentir le ciel et la terre des libéralités de Dieu en notre endroit?

II. Cette sorte de reconnaissance est d'autant plus agréable à la Mère de Dieu, qu'elle aboutit plus à l'honneur de celui dont elle procure très-parfaitement la gloire. C'est ce qui a engagé beaucoup de personnes à apprendre devant ses Autels les marques des bienfaits reçus, à les représenter sur des tableaux, et à les rédiger par écrit pour en rendre savante la postérité. Par ce moyen s'est échauffée la dévotion des peuples à recourir à elle; par ce moyen son nom a été porté par tous les coins du monde jusqu'aux dernières îles de la mer, et des millions de personnes l'ont aimée, qui autrement n'en eussent jamais eu connaissance. Que si néanmoins il se rencontrait tant de difficultés à publier parmi les hommes les grâces obtenues par son entremise, je ne crois pas qu'il y puisse avoir chose aucune qui nous empêche de les raconter aux Anges du ciel, et de les faire entendre aux meilleurs amis que nous avons là-haut, quand ce ne serait que pour les convier à bénir avec nous celle qui les a impétrées, et à nous tenir compagnie à chanter ses louanges et ses grandeurs. Que tout esprit bénisse le Seigneur, disait David, mais bénisse conjointement la Mère du même Seigneur de qui nous viennent tant de biens.

III. Parmi tous ceux qui ont eu à cœur cette reconnaissance, il m'est avis que Saint Anselme a eu un heur particulier à produire avec tout plein de naïveté ses plus doux sentiments. Oyez de grâce les agréables saillies de ce dévot esprit (3). Sainte Dame, dit-il, que je désire aimer de tout mon cœur, honorer de toute mon âme et louer de tout mon pouvoir, n'êtes-vous pas cette grande Marie dont

(1) Tobiæ II. — (2) Psal. LXV. — (3) Orat. ad B. Virg.

on parle tant, le parangon des femmes et la merveille des créatures? Oui, vous l'êtes, et puisque ainsi est, je veux et entends qu'il n'y ait rien en moi qui ne fasse hommage à votre Grandeur. Mais, hélas! qui suis-je? et que puis-je pour prendre la hardiesse de me présenter à vous? comment puis-je aimer et louer dignement celle de qui je mendie journellement la faveur, et qui sans cesse me prévient de ses bienfaits? O la mère de ma vie! ô la nourrice de mon Sauveur, que voulez-vous que je vous dise? Ma langue est muette, mon esprit est sans vigueur, ma pensée est interdite lorsqu'il est question de parler et de s'entretenir de vous, qui êtes la Mère de celui dont la sainteté nettoie toutes mes taches, dont l'intégrité me délivre de ma corruption, et dont la pureté me rend digne d'une alliance éternelle avec Dieu. Quand bien je me distillerais tout en affections de reconnaissance, que pourrais-je faire pour vous, de qui la fécondité m'a enfanté, de qui l'enfantement m'a délivré de la mort éternelle, et de qui le Fils m'a réuni ès bonnes grâces et en l'amitié de mon Dieu? Vous êtes la source de ma vie, la porte de mon salut, le chemin de ma réconciliation et la Médiatrice de mon rétablissement. Mais à quel propos je rétrécis vos bienfaits et je les renferme dans moi-même? Que ne dis-je plutôt que vous êtes la grande salle des états généraux, où la paix de tout le monde a été conclue, le Temple vivant de la Divinité où nous avons tous reçu la vie, et l'instrument authentique de l'accord que Dieu a fait avec les hommes? Si nous avons eu le bonheur de voir un Dieu conversant familièrement avec nous, ç'a été le fruit de votre singulière virginité, de votre admirable fécondité et de votre inestimable sainteté; ç'a été l'odeur de vos divines vertus qui l'a tiré du ciel en terre, afin de délivrer les captifs, de guérir les malades et de ressusciter les morts. Et si bien ma considération s'arrête principalement sur les hommes, ce n'est pas pourtant que seuls ils vous soient obligés et acquis. Le Ciel avec ses astres luisants, la terre et le reste des éléments, le jour et la nuit, en un mot toutes les créatures se disent redevables à votre Majesté, et confessent que ç'a été vous qui les avez rétablies au degré d'honneur dont les infâmes idolâtries des hommes cruellement abusés les avaient dépossédées. Quand je dis que tout le monde se confesse redevable à votre Majesté, je n'excepte ni ceux qui sont au-dessus des cieux, ni ceux qui étaient détenus au centre de la terre. Car comme les bienheureux Esprits de là-haut ont reçu une joie extraordinaire de voir leurs siéges repeuplés par votre moyen, de même les prisonniers de là-bas ont fait fête pour avoir été remis par vous en leur ancienne liberté. O femme singulièrement admirable et admirablement singulière, par qui les éléments ont été réunis, les hommes sauvés,

les Anges réjouis, les enfers dépeuplés, les démons vaincus et tout le monde renouvelé! O Sainte Vierge! qui possédez le comble des grâces et des bénédictions, et de qui toutes les créatures empruntent la grâce et la bénédiction, pourquoi prenez-vous l'essor si haut, que mon esprit ne puisse arriver jusqu'à vous pour vous louer et vous remercier comme il doit? Pourquoi vous enfoncez-vous à perte de vue dans les abîmes des perfections divines? Pourquoi vous dérobez-vous à mes yeux? Pourquoi ôtez-vous à mes conceptions et à mes louanges tout moyen de vous suivre? Puisque mes prières et mes vœux vous trouvent si accostable, de grâce ne vous rendez pas inaccessible à mes devoirs; et puisque le pouvoir d'atteindre avec mes pensées à vos excellences me manque, permettez que ma volonté supplée au défaut de mon esprit et de ma langue, et recevez tous les remerciments qu'elle aurait envie de vous rendre, non-seulement en son particulier, mais généralement au nom de tous ceux qui a jamais se publieront vos obligés.

IV. N'oublions pas ici un trait de Reconnaissance, que l'affection a fourni à quelques-uns des meilleurs serviteurs de la Vierge. Car, considérant qu'il se serait trouvé des personnes qui, pour se témoigner redevables à d'autres de tout ce qu'elles étaient, comme le Bienheureux Pierre Damien, qu'il faudrait plutôt appeler de Damien, pour n'avoir point voulu d'autre surnom que celui de Damien son frère aîné, par qui il avait été élevé et avancé aux études, considérant, dis-je, qu'un ressentiment de bon naturel aurait fait résoudre quelques-uns à ne vouloir être connus que sous le nom de leurs bienfaiteurs, ils ont choisi pour nom propre, ou ajouté à celui qu'ils avaient reçu au Saint Baptême celui de Marie, pour faire entendre à tous qu'ils relevaient d'elle singulièrement après Dieu, et qu'ils ne possédaient nulle sorte de grâces qu'ils n'eussent reçue d'elle en fief. Jamais ne soit que l'on ne fasse état des personnes de si bon cœur, puisqu'elles ont fait connaître à tous que les sentiments de la grâce ne cèdent en rien à ceux de la nature; au contraire, qu'elles sont d'autant plus fortes que leur condition les relève par-dessus les autres.

§ III. — *Le troisième trait d'Actions de grâces : lui donner toute la gloire des bons succès qu'elle aura gouvernés.*

I. La gloire est comme la dîme que le Ciel prend sur les bonnes actions que nous pratiquons avec son secours; c'est une chose sacrée à quoi il ne nous est loisible de porter la main non plus qu'à l'arbre défendu. C'est un droit seigneurial, auquel il ne faut pas attenter à

peine de confiscation de tous nos biens. Aussi est-ce une chose merveilleuse de voir comme les Saints ont été religieux en cet endroit, et l'appréhension qu'ils eurent toujours d'être seulement soupçonnés d'avoir prétendu à la portion que Dieu s'est si particulièrement réservée. Je ne veux ici parler que des serviteurs de la Sainte Vierge, puisque mon sujet le requiert ainsi.

II. Le Bienheureux Saint François de Paule (1) avait tant de crainte que les miracles qu'il faisait sans fin ne lui fussent attribués, qu'il en donnait incontinent l'honneur à Dieu et à la Reine du Ciel; ce qu'il pratiquait d'ordinaire, mais spécialement lorsque ayant fait revenir à soi un certain qui avait le cerveau démonté, il assembla sur-le-champ tous les Religieux, afin d'aller chanter le *Salve Regina* en actions de grâces devant l'autel de la Mère de Dieu, qui avait opéré cette merveille.

III. L'abbé Léontius (2) porta le titre de Chapelain et d'Aumônier de la Sainte Vierge l'espace de quarante ans et plus. Ce qu'on raconte de lui à ce propos est digne d'éternelle mémoire; car il ne donnait jamais l'aumône de sa main propre, sinon aux aveugles ou à ceux qui n'avaient pas le moyen de la prendre; pour les autres, il la mettait sur le marchepied de l'Autel, ou sur la base de quelque colonne, afin qu'ils la pussent apercevoir. S'étant un jour enquis de la cause de cette cérémonie: Je le fais, dit-il, à ce que tous entendent que ce n'est pas moi qui donne l'aumône, mais la Mère de Dieu que je sers.

IV. Les exemples ont je ne sais quel lustre particulier ès personnes relevées par-dessus l'ordinaire; en voici du plus haut étage d'honneur. L'an neuf cent septante et un (3), il arriva que les Russes, les Bulgares, les Scythes et les Turcs, ayant joint leurs forces ensemble, et fait plus de trois cent trente mille combattants, marchaient avec dessein de se rendre maîtres de l'Empire. L'Empereur Jean Zemiscès ne put espérer plus prompt ni plus favorable secours que la Mère de Dieu. Il s'adressa donc à elle, et la pria instamment de le vouloir secourir. Cela fait, il alla au-devant d'eux, sous les étendards de la Sainte Vierge, avec tant de courage qu'il les mit tous en déroute. Sa piété lui suggéra incontinent l'invention d'une reconnaissance non moins digne de sa grandeur que de sa piété. Car il fit préparer un triomphe magnifique, où l'image de la Mère de Dieu était assise sur les dépouilles des ennemis du char triomphal; et quant à lui, il la suivait par honneur avec les siens fort simplement habillé, et monté sur un cheval blanc.

V. L'Empereur Jean Comnène ayant ce bel exemple devant les

(1) In ejus Vita. — (2) Prati spiritualis, c. LXII. — (3) Baron., eo anno.

yeux, voulut enchérir par-dessus; car après avoir, l'an onze cent vingt et trois, remporté une glorieuse victoire à la faveur de la même Vierge, il fit aussi porter en triomphe son image sur un char argenté et tout couvert de pierres précieuses. Ses plus proches allaient à beau pied et à tête nue autour du chariot conduisant les quatre chevaux blancs qui le trainaient, et lui, en même équipage, les précédait immédiatement, portant en ses mains la croix montrée à l'Empereur Constantin comme un signal assuré de la victoire.

VI. A ces braves Empereurs je joindrai trois de nos Rois (1), tous trois Philippe, tous trois vaillants comme l'épée, tous trois fidèles serviteurs de la Vierge, et très-reconnaissants des bienfaits reçus de sa puissante main. Le premier sera Philippe-Auguste, lequel l'an douze cent treize s'étant voué à la Sainte Vierge sur l'extrémité du péril où il se vit réduit à la journée de Bouvines pour avoir affaire à un si puissant guerrier comme était l'Empereur Othon et plusieurs autres très-valeureux Ducs, Comtes et Chevaliers qu'il avait avec soi, et sous la faveur et protection de la même Vierge ayant remporté une glorieuse victoire, voulut que toute la postérité apprit le sentiment qu'il en avait, et ce par la fondation d'une belle Abbaye près la ville de Senlis, qu'à ce sujet il appela Notre-Dame de la Victoire.

VII. Le second sera Philippe le Bel, lequel voyant que les Flamands, qu'il avait pour lors sur les bras, l'étaient venu attaquer au dépourvu, sur la nouvelle que son armée s'était débandée à l'occasion de quelques pourparlers d'accord, dans ce soudain effroi, il eut recours à Notre-Dame de Chartres, mais de si bon cœur et avec un si heureux succès, qu'il se vit au même instant environné de tous ses bataillons résolus de bien faire, et d'autre part l'ennemi en tel désarroi, qu'ayant donné dessus de toutes ses forces, outre les prisonniers qui furent en fort grand nombre, il en laissa plus de trente-six mille sur la place sans perdre plus de quinze cents des siens. Cette rencontre advint deux jours après l'Assomption de la glorieuse Vierge, ce qui le confirma davantage en la créance très-certaine qu'il avait qu'une si bonne issue, et contre toute apparence, ne pouvait venir que du ciel, et que c'était un coup de la main obligeante de la Mère de bonté. Cause pourquoi dès qu'il fut de retour en France, il alla rendre ses devoirs à Notre-Dame de Chartres, et en reconnaissance du bien reçu il lui bailla à perpétuité la terre et seigneurie des Barres, fonda un service annuel pour immortaliser la souvenance d'une si heureuse journée, et laissa à l'Église tout l'équipage et le harnais qu'il avait lors de cette victorieuse

(1) Sebast. Rouillard, Parthenidos, c. VI.

défaite. En mémoire de quoi tous les ans, au jour de cette solennité, la coutume est de pendre au pupitre, du côté de la nef, ledit équipage, savoir est un casque doré et couronné, une cuirasse, une jacque de mailles, une cotte d'armes en velours violet cramoisi, avec six fleurs de lis, trois devant et trois derrière, une camisole de satin incarnat, des gantelets, une épée avec ses pendants et sa ceinture, des bracelets et des cuissarts.

VIII. Le troisième sera Philippe de Valois, lequel, la veille de la Saint-Barthélemy de l'an treize cent vingt-huit, ayant été pris au dépourvu avec les mêmes Flamands vers le Mont-Cassel, comme Philippe le Bel près de Mons, s'adressa à la très-sacrée Vierge, la protectrice des Rois de France et la tutélaire de l'Empire Français, et la supplia instamment de lui vouloir prêter main-forte en un si extrême danger. La prière ne fut pas plutôt achevée, que la Mère de douceur inspira au cœur du Roi et de toute son armée une force secrète si extraordinaire, qu'en peu d'heures ils déconfirent près de vingt mille ennemis. Le Roi ne mit pas en oubli un tant signalé bienfait; car le propre jour de son entrée dans sa bonne ville de Paris, où il fut reçu avec un triomphe nonpareil, il s'en alla de pleine arrivée visiter l'Église Notre-Dame, et s'avança tout le long de la nef à cheval jusque devant le Crucifix, et présenta son cheval et ses armes à la Générale des armées de Dieu, de laquelle il protestait tenir cette victoire. La figure de ce prince à cheval se voit encore sur un pilier de l'Église Notre-Dame, à laquelle en outre il assigna cent livres de rentes à prendre sur son domaine de Gâtinais pour en célébrer à jamais la mémoire.

IX. Grands Princes, dignes de conquérir des mondes entiers, puissiez-vous être suivis et imités en l'affection cordiale de vos reconnaissances de tous ceux à qui la Mère de Dieu obtiendra quelque faveur, aussi longtemps qu'il y aura des hommes qui demanderont son secours. Car en cette manière sera observé le partage qui fut jadis fait par l'Ange qui porta les bonnes nouvelles de la naissance du Sauveur, lorsqu'il donna la gloire à Dieu et la paix aux hommes de bonne volonté. En cette manière les serviteurs de la Vierge Mère triompheront parfaitement du désir effréné de la gloire qui ravage nos meilleures actions. En cette manière ils obligeront la Reine du Ciel à leur être toujours favorable et à faire réussir leurs desseins.

CHAPITRE VIII.

Septième Reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu.

Ne vous imaginez pas que l'honneur ait pris naissance sur la terre, et que de là il ait été transporté au ciel, à la façon que nous y avons donné entrée à nos palais, à nos festins et à d'autres semblables appartenances de nos menus plaisirs. Car il est tout assuré que l'honneur est né dans le ciel, et que de là il est descendu en terre, et ceux à qui Dieu a fait la faveur de leur découvrir quelque chose des grandeurs de sa Sainte Maison, comme Isaïe, Ézéchiel, Saint Jean et les autres, l'ont toujours vue pleine d'honneur et de majesté. C'est pourquoi je traiterai de l'honneur qui est dû à la Sainte Vierge, ni plus ni moins que d'une chose toute céleste, et tâcherai d'en prendre le modèle sur ce qui se pratique dans le ciel, quoique je n'en puisse parler qu'avec des paroles dont l'on se sert en terre, et avec des conceptions humaines.

§ I. — *Premier trait d'honneur : l'adorer.*

I. Afin de ne me point égarer en ce discours, il sera à propos de remarquer tout premièrement que l'adoration, ainsi que disait Anastase, Évêque, au septième Synode (1), n'est autre chose qu'une suréminence et une excellence d'honneur, c'est-à-dire, selon Saint Jean Damascène (2), une soumission et une exhibition d'honneur qui se rend à autrui en considération de quelque sienne excellence ou prééminence. De manière qu'il faut considérer quatre choses pour comprendre la nature de l'adoration. La première est la personne qui la rend, se reconnaissant inférieure à l'autre et s'abaissant devant elle. La seconde, la personne ou la chose à qui elle est rendue. La troisième, le motif de l'adoration, qui est l'excellence de la personne ou de la chose adorée, et l'ascendant qu'elle a, soit par nature, soit par quelque rare qualité qui est en elle par-dessus celui qui lui rend ses soumissions. La quatrième, l'honneur et le culte qu'il rend, et le témoignage volontaire qu'il produit de l'estime intérieure qu'il fait de telle personne ou de telle chose. Car il ne faut pas penser que l'adoration consiste en la seule conception que nous faisons d'une autre personne, pour haute et relevée qu'elle puisse être ; il faut de

(1) Act. I. — (2) Orat. III de Imaginibus.

plus que la volonté s'abaisse sous la personne adorée, avec des témoignages d'honneur, soit que ces témoignages soient purement intérieurs, ou qu'ils soient accompagnés de quelque signe de révérence extérieure et sensible.

II. En second lieu, il est à noter qu'il y a trois sortes principales d'adoration, tant à cause de la diversité des personnes à qui elle est rendue, que du culte religieux dont elles sont honorées. La première s'appelle communément Latrie, et c'est l'honneur suprême, et sans aucune limitation, que nous rendons à Dieu seul, à raison de son excellence divine et infinie. La seconde se nomme Dulie, que nous appellerions service honoraire, et c'est le culte qui est exhibé aux Saints en suite de leur sainteté et des rares perfections de gloire qu'ils possèdent; culte autant relevé par-dessus tout l'honneur politique, que la grâce l'est par-dessus la nature, mais au demeurant infiniment plus bas que celui de Latrie. La troisième est comme un entre-deux à qui on a donné le nom d'Hyperdulie, c'est-à-dire de service par-dessus le commun, service voirement plus bas, sans comparaison, que le divin, mais aussi grandement relevé par-dessus l'ordinaire, qui est dû aux Saints. Et c'est le propre hommage que nous rendrions à l'humanité du Sauveur, si elle était considérée séparément de son suppôt divin, et celui que nous rendons en effet à la glorieuse Vierge en considération des priviléges très-avantageux et des grandes prééminences qu'elle a sur le reste des créatures.

III. En troisième lieu, il se faut souvenir que l'adoration, prise en ces trois degrés, peut encore être ou absolue, ou relative. Nous appelons absolue celle qui se rend à quelque personne ou à quelque nature intellectuelle, en ayant égard aux perfections et aux excellences qui se retrouvent en elle. Je dis à quelque personne ou à quelque nature intellectuelle, d'autant qu'elle seule est adorable de cette sorte de culte, comme étant seule capable d'honneur et d'excellence, qui soit digne d'être révérée en elle-même, telle qu'est la vertu, la sainteté, la grâce, la gloire, le domaine et les autres semblables, vu que l'homme, en qualité de créature intellectuelle, ne peut raisonnablement soumettre sa dignité par cette sorte de respect qu'à une nature de pareille ou de plus grande noblesse que la sienne. Et de cette manière d'honneur nous adorons Dieu, la Sainte Vierge, les Anges et les hommes. La respective, ou relative, est celle que nous rendons à quelque chose, non pour aucune qualité qui soit proprement à elle ou en elle, mais pour le rapport qu'elle a à quelque personne ou à quelque nature intellectuelle, qui est digne de tel honneur et de telle adoration. Et en cette façon nous adorons la Croix, les images et les

autres choses semblables qui ont touché les Saints et qui, à leur occasion, participent en quelque manière à leur sainteté.

IV. Cette doctrine présupposée, il n'y a point de doute que l'Eglise Catholique n'ait de tout temps rendu à la très-sacrée Vierge l'honneur d'adoration dont nous parlons, comme on le peut aisément apprendre de la Liturgie Romaine, de celle de Saint Jacques, de Saint Basile et des autres, des actes du cinquième Synode (1), du Concile de Trente (2) et des écrits des Saints Docteurs de tous les âges et de toutes les nations du monde. Saint Jean Damascène portera la parole pour tous; voici ses propres mots (3) : C'est chose très-raisonnable que la Mère de Dieu possède ce qui appartient à son Fils et qu'elle soit de tous adorée. Que si nous trouvons que Saint Épiphane (4), Jonas, Évêque d'Orléans (5), et quelques autres Docteurs aient dit que nous ne l'adorons pas, et qu'elle ne doit pas être adorée, il le faut entendre de l'adoration souveraine de Latrie, que l'Église ne lui a jamais rendue; ce qu'ils disent à l'occasion de certains hérétiques nommés Collyridiens (6) qui l'adoraient comme une déesse et lui présentaient des sacrifices.

V. Volontiers que quelqu'un voudra passer outre et demander à quel titre lui est due cette adoration que j'ai nommée Hyperdulie, et que j'ai dit être relevée par-dessus tout le culte que nous rendons aux autres Saints. Je réponds en peu de mots que c'est en qualité de Mère de Dieu ; qualité qui la relève indiciblement par-dessus tous les Saints que nous honorons du culte de Dulie. Car en quelque rang de mérite, de sainteté et d'excellence que nous les considérions, ils demeurent toujours serviteurs, et la Mère est toujours Mère, c'est-à-dire, comme l'expliquent Saint Athanase (7), Saint Augustin (8), Saint Jean Damascène (9), Saint Anselme (10), l'Abbé Rupert (11) et les autres, leur Reine et leur Dame absolue en tout le domaine de son Fils. Bref, dit le bienheureux Pierre Damien (12), qu'y a-t-il de plus grand que la Vierge Mère, qui a renfermé dans son sein la grandeur de la souveraine Divinité? Pour elle, dit Saint Ildefonse (13), c'est un fait à part; car ce qu'elle a reçu et ce qu'elle a fait n'entre point en comparaison avec les autres; elle est entièrement hors de pair. Quel honneur se pourrait rencontrer, dit le dévot Archevêque de Nicomédie (14), qui fût capable d'égaler le mérite de celle de l'amour de qui

(1) Act. IV. 6. 7. — (2) Sess. XXV de Reliquiis, et veneratione Sanctorum. — (3) Orat. de Nativ. B. Virg., et II de Assumpt. — (4) Heresi LXXVIII. — (5) Orat II de Cultu imaginum. — (6) S. Epiphan., loc. cit. — (7) Serm. de S. Deipara. — (8) Serm. XXXV de Sanctis. — (9) Lib. IV de Fide, c. XV. — (10) De Excellentia Virg., c. VIII. — (11) Lib. III in Cantic. — (12) Serm. I de Nativit. — (13) Serm. II de Assumpt. — (14) Georgius Nicomed., Orat. de Oblat. Deip.

Dieu même a été épris, chez qui il a logé, et en qui la volonté du Père Éternel a été parfaitement accomplie? Voilà assez de sujets et de motifs pour l'adorer. Passons à la pratique de cette adoration.

§ II. — *La pratique de l'adoration intérieure de la Sainte Vierge.*

I. Parmi les salutaires avis que Saint Bonaventure donne à un sien ami pour arriver à la perfection, celui de ne laisser écouler aucun jour sans rendre quelque honneur spécial et singulier à la très-sacrée Vierge n'est pas des derniers (1). Car, outre que celle à qui cet honneur est rendu, fait état de tous les services qui lui sont faits, pour petits qu'ils soient, l'action de soi-même est très-agréable à Dieu, pour autant qu'elle appartient à la Religion, qui est l'une des prinpales vertus. Cette vertu produit deux sortes d'actions, dont les unes sont intérieures et les autres extérieures, mais toujours procédantes du principe intérieur, qui est celui qui donne le mouvement, le poids et le mérite à l'action. C'est pourquoi je commence par les actes intérieurs d'adoration, vu nommément qu'ils sont plus à la main que les autres; car les extérieurs peuvent être empêchés par la faiblesse du corps, par l'âge, par la maladie et par d'autres semblables incommodités; ils peuvent être interrompus par les compagnies ou être rendus malaisés par la presse des occupations; mais les intérieurs se pratiquent avec toute liberté à la maison et aux champs, en compagnie et en particulier, parmi les affaires et dans le repos, en tout temps, en tout lieu et en toute disposition d'esprit et de corps, comme il se pourra voir, les considérant l'un après l'autre.

Diverses sortes d'adorations intérieures.

II. Car nous adorons intérieurement la très-sacrée Vierge, lorsque nous révérons les grâces et les vertus qui lui ont été octroyées pour être digne Mère de Dieu; c'est à savoir sa rare dévotion, sa très-profonde humilité, son Angélique pureté, sa charité Séraphique; et ainsi consécutivement des autres. Nous l'adorons intérieurement, lorsque nous lui présentons quelque hommage en considération de ses Grandeurs, la regardant comme la Fille du Père, la Mère du Fils, l'Épouse du Saint-Esprit, l'Aînée des pures créatures, la Dame et la Reine de toutes. Nous l'adorons intérieurement, lorsque, sous ses grandeurs nonpareilles, nous abaissons toutes les puissances de notre âme, notre entendement, notre mémoire et notre volonté, les reconnaissant

(1) Lib. viginti quinque memorabilium, num. 13.

trop basses et trop chétives pour lui rendre l'honneur qu'elle mérite, et désirant avoir plus de capacité, afin de l'honorer avec plus de perfection. Nous l'adorons intérieurement, lorsque nous lui offrons tout l'honneur que lui rendent les Bienheureux au ciel, celui qu'elle a reçu en terre dès le commencement du monde, et celui qui lui pourrait être rendu, et que nous ne connaissons pas, faute de savoir la cour du ciel. Nous l'adorons intérieurement, lorsque nous souhaitons la voir partout honorée, et servie avec la plus grande pureté que l'esprit humain peut apporter, et lorsque nous employons nos vœux à ce que Dieu la fasse connaître, aimer et honorer de tous. Nous l'adorons intérieurement, lorsque nous rendons honneur à son sacré corps, à sa sainte âme et à tous les mystères de sa très-sainte vie, à son immaculée Conception, à sa très-pure Nativité, à sa merveilleuse Annonciation, à son divin Enfantement, à sa mystérieuse Purification, à son heureux Trépas, à sa glorieuse Assomption, à son Sacre Royal, et ainsi de tout le reste.

III. La Bienheureuse Sainte Brigitte a couché fort au long, en quatre oraisons très-dévotes, la pratique de cette adoration, ainsi que jadis elle l'apprit par révélation. En la première de ses oraisons, elle parle en cette manière à la glorieuse Vierge : Très-sainte Mère de Dieu, ma Dame et ma Reine, je vous bénis de tout mon cœur comme la plus noble de toutes les créatures, et celle qui avez le plus sincèrement et le plus fidèlement aimé votre Créateur. Je vous bénis et vous honore, comme celle dont la conception a été annoncée à vos père et mère par le même Archange qui depuis vous porta la nouvelle de la Conception du Verbe Divin dans vos sacrées entrailles. Je vous bénis et vous honore comme celle qui êtes sortie d'un si saint mariage, et qui, après une enfance et une éducation tout angélique, avez été conduite au Temple au troisième an de votre âge pour être nourrie parmi les Vierges et consacrée au service de Dieu. Je vous bénis et vous honore comme celle qui avez aimé et glorifié votre Créateur de tout votre pouvoir, aussitôt que la première aube du jour de la raison a commencé de poindre sur votre âme. De là, elle va de même air poursuivant tous les mystères de la vie et de la mort de la Sainte Vierge, jusqu'au point qu'elle fut couronnée de la couronne d'immortalité, et reconnue pour Dame et pour Impératrice de tout l'univers. En la dernière de ses oraisons, elle charge la même Vierge de bénédictions depuis la tête jusqu'aux pieds. Princesse de la terre et du ciel, lui dit-elle, ma Dame, ma vie et mon bonheur, béni soit un million de fois votre adorable chef rehaussé du diadème de gloire, et plus luisant incomparablement que le Soleil. Bénis soient vos beaux cheveux dorés, qui, à guise d'autant de rayons de lumière, vont

s'épandant sur vos épaules; et, bien qu'ils soient sans nombre, ils sont néanmoins surpassés par la multitude innombrable de vos divines vertus. Béni soit votre front argentin et votre face plus blanche que la Lune, sur laquelle nul ne jeta les yeux sans en recevoir de l'allégement et de la consolation. Bénis soient vos yeux colombins, qui sont plus nets que les étoiles du ciel et plus purs que les entendements des Bienheureuses Intelligences, et qui jamais n'ont été ouverts que pour contempler les choses perdurables et éternelles. Bénies soient vos joues blanches et vermeilles, cent fois plus agréables que celles de la belle Aurore; joues sur lesquelles la modestie et la pudeur ont assis le trône de la chasteté. Elle en dit tout autant avec proportion des autres parties du sacré corps de la très-immaculée MÈRE DE DIEU; et il est malaisé de lire ce qu'elle en écrit sans être ému à l'aimer d'amour.

Adorer son bien-aimé Fils.

IV. Finalement, à cette même adoration se rapporte l'honneur que nous rendons au très-aimable Jésus son Bien-aimé Fils. Je ne veux pas que vous l'appreniez d'autre que de cette admirable Mère. Voici ce qu'elle en dit un jour à la même Sainte Brigitte (1) : Ma Fille, si tu désires savoir en quelle façon tu me pourras louer et honorer, connais que je recevrai toujours comme fait à moi, tout l'honneur et la louange que tu présenteras à mon cher Fils, puisque ce n'est qu'un cœur et une âme de nous deux. Ainsi, j'estimerai être de toi hautement louée et honorée, lorsque tu diras : Soyez béni sur toutes choses, ô mon Créateur et mon Dieu! qui avez daigné vous renfermer dans les flancs de votre très-humble servante. Soyez béni, mon Prince et mon Souverain, qui, naissant de cette très-pure Vierge, n'avez non plus offensé sa virginité que vous n'avez altéré votre sainteté. Soyez béni, mon Seigneur et mon tout, qui, au point que vous fûtes conçu de la Reine des vierges, ne laissâtes partie de son corps, ni puissance de son âme, que vous ne comblassiez de joie et de contentement. Soyez béni, Roi de gloire et de majesté, pour la gloire à laquelle vous l'avez élevée, et pour la majesté dont vous l'avez remplie. Soyez, dis-je, béni autant de fois qu'il y a de grains de sable sur le rivage de la mer; et par l'intercession de la même Vierge, votre très-honorée Mère et la mienne, faites miséricorde à votre très-humble servante. Ainsi soit-il.

(1) Revel., lib. I, c. VIII.

§ III. — *La pratique de l'adoration extérieure de la Sainte Vierge.*

I. Il n'y a point de doute que l'adoration intérieure ne soit plus noble que l'extérieure, et qu'elle ne soit l'esprit qui anime l'extérieure, laquelle est comme le corps. Celle-ci pourtant ne laisse pas d'être de grand mérite et fort agréable à la Reine du Ciel. Et puisque l'homme est composé d'esprit et de corps, c'est une chose tout assurée qu'il lui est redevable non-seulement d'un hommage intérieur, mais encore d'un culte extérieur.

Baiser les images de la Vierge.

II. Le culte qui a donné le nom à l'adoration et qui a eu grande vogue parmi les anciens, comme nous apprenons, non-seulement de leurs écrits, mais encore des livres sacrés, et nommément de l'histoire de Job (1), c'est le baise-main, ou, pour mieux dire, toute sorte de baisers donnés par respect aux choses saintes et sacrées. Les Chrétiens ont employé cette cérémonie qui a été sanctifiée dès le berceau de l'Église naissante, pour honorer les images, les reliques et d'autres semblables pièces de sainteté. Et de tout temps les fidèles serviteurs de la Mère de Dieu ont pratiqué cette reconnaissance, baisant en signe d'honneur et d'affection ses images, ses reliques, son nom, les lieux qu'elle a jadis honorés, les endroits des livres où il est parlé d'elle et choses semblables.

Les génuflexions.

III. Les génuflexions, les révérences, les abaissements de tout le corps à plate terre se pratiquent sans cesse dans le ciel en la présence du Roi de gloire, ainsi que nous apprenons des Prophéties d'Isaïe, d'Ézéchiel, de Daniel et de l'Apocalypse de Saint Jean. De là, elles ont été apportées en terre, et ont passé en culte religieux dès le commencement du monde. C'étaient les plus ordinaires compliments d'honneur des Patriarches anciens, comme nous le voyons à tout propos en l'Écriture sainte. L'Église Chrétienne est née avec cette pieuse coutume, laquelle a été plantée et autorisée par les divins exemples du Sauveur, qui était d'ordinaire collé contre terre pendant ses longues oraisons. Saint Barthélemi et Sainte Marthe se prosternaient cent fois le jour, et autant de fois la nuit. Saint Jacques,

(1) Job. XXXI.

Évêque de Jérusalem, avait quasi toujours les genoux en terre. Les anciens Religieux passaient une partie de leur vie en cet exercice; en quoi le Bienheureux Siméon Stylite se rendit tout à fait admirable, car il employait le jour et la nuit; et Théodoret écrit de lui, qu'un sien compagnon ayant voulu observer combien de révérences il faisait à chaque reprise, s'étant arrêté quelque temps au pied de la colonne du Saint, il en compta en peu de temps jusques à douze cent quarante, mais si profondes, qu'à chaque fois il donnait du front contre la pointe des pieds. Enfin, comme il vit qu'il poursuivait toujours, il se lassa plutôt de compter que Siméon de se jeter par terre. Les fervents amateurs de la MÈRE DE DIEU ont bien su lui rendre ce devoir.

IV. Le Bienheureux Albert, Religieux du Monastère de Saint Crépin, qui vivait environ l'an onze cent quarante (1), n'avait point de plus ardente passion que d'honorer la Reine des Anges, sa bonne mère; aussi trouvait-il mille inventions pour s'en acquitter dignement. Entre autres il fléchissait les genoux cent fois le jour, et se prosternait cinquante fois en terre de son long, lui présentant à chaque fois la Salutation Angélique. Sainte Catherine de Suède (2), fille de Sainte Brigitte, employait tous les jours quatre heures à fléchir le genou jusqu'en terre, dévotion qu'elle arrosait d'ordinaire d'une grande abondance de larmes. Sainte Élisabeth (3), fille d'André, second roi de Hongrie, avait ordonné à une sienne Damoiselle de l'éveiller à une certaine heure de la nuit en lui pressant le pied. Lors elle se glissait doucement d'auprès de son mari, et employait une partie de la nuit en ce saint exercice. Sainte Marguerite (4), Reine de Hongrie, dès qu'elle eut atteint l'âge de discrétion, ne rencontra jamais image de la Sainte Vierge, qu'elle ne se jetât soudain par terre, et ne récitât l'*Ave Maria;* ce qu'elle faisait mille fois chaque jour de l'Octave qui précède ses principales Fêtes. Le savant et dévot Cardinal Jacques de Vitry écrit (5) de Sainte-Marie d'Oignies, qu'il lui arrivait souvent de mettre les genoux en terre jusqu'à onze cents fois dans vingt-quatre heures, pour honorer la très-sacrée Vierge, dévotion qu'elle pratiquait de temps en temps, et la continuait l'espace de quarante jours en la façon que je vais dire : Tout premièrement elle courbait les genoux six cents fois sans interruption. En après elle disait le Psautier de David de cent cinquante Psaumes, récitant au bout d'un chacun l'*Ave Maria*, et faisant hommage à la Sainte Vierge d'une génuflexion. Cela fait elle se donnait trois cents coups de discipline, et à chaque coup elle se jetait à terre

(1) In ejus Vita apud Surium, 7 Aprilis. — (2) In ejus Vita, 22 Martii. — (3) In ejus Vita apud Surium, 19 Novemb. — (4) Ibid., 28 Januarii. — (5) Ibid., t. III.

et récitait l'*Ave Maria*, exercice qui lui coûtait pour l'ordinaire une grande quantité de sang. Finalement, elle achevait cette sorte de sacrifice avec cinquante *Ave Maria* et cinquante génuflexions qui lui restaient pour accomplir les onze cents.

V. Le Bienheureux Herman de Steinvald, de qui j'ai parlé au précédent traité à diverses occasions, l'eût fait sans fin s'il se fût laissé emporter par son affection. Car étant la sainte coutume de l'Ordre de Prémontré, lequel chacun sait être uniquement affectionné à l'honneur de la très-sacrée Vierge, de baiser l'Oratoire qui sert d'accoudoir autant de fois que le nom de la même Vierge est prononcé pendant l'Office des jours ouvriers, et de baiser la main ès jours de Fête. Toutes et quantes fois que Herman récitait son Office hors du Chœur, nommément ès jours de Fête, il se prosternait par terre lorsqu'il rencontrait le nom de la Vierge, et y demeurait attaché aussi longtemps qu'il pouvait sans offenser ceux qui le voyaient. Un jour étant interrogé par l'un de ses frères, homme sage et spirituel, pour quel sujet il le faisait, il confessa ingénument qu'autant de fois qu'il le pratiquait, il lui était avis qu'il sentait tout d'un coup l'odeur de toutes les fleurs que le printemps a coutume d'éclore sur la terre; de sorte qu'il lui semblait qu'on l'arrachait de là quand il était contraint de se lever. Ainsi se vérifiait en lui ce que l'Ecclésiastique dit de Josias (1), et la souvenance de Marie lui était une composition aromatique et un mélange de divers parfums; c'était tout autre chose que la senteur des roses qui s'épanouissent en été, et que l'odeur des lis qui sont sur le courant des eaux. Le Père Gonzalès, Religieux de la Compagnie de Jésus, que ceux de Monomotapa firent mettre à mort en haine de la Religion, ne rencontra jamais image de la Vierge (2) qu'il ne lui fît une profonde inclination de la tête et des yeux; voire qu'il ne lui fît la révérence jusqu'en terre, lorsqu'il croyait n'être vu de personne. Ce qu'il observait fort religieusement, disant son Chapelet à toutes les fois qu'il commençait le Salut Angélique.

VI. Volontiers que quelqu'un lisant ceci, dit à part soi que cette dévotion est bonne pour les solitaires ou pour les personnes de grand loisir, mais non pour ceux qui sont occupés et engagés dans le train ordinaire du monde. Encore faut-il accorder quelque chose à la faiblesse de nos esprits et à notre peu de dévotion. Qu'il soit ainsi comme ils se le figurent; mais qui sera le serviteur de la Vierge qui se puisse excuser de faire la révérence à quelque sienne image autant de fois qu'il sortira de son cabinet ou qu'il entrera, plus ou moins profonde,

(1) Cap. XLIX. — (2) Godin, in ejus Vita.

selon qu'il se trouvera seul ou accompagné, disant de cœur ou de bouche: Sainte Vierge, je vous adore de toutes mes affections; Sainte Mère, je vous présente mon cœur. Et que nul ne se couvre du beau prétexte de grandes occupations. Ces saintes et louables pratiques, qui sont toujours suivies de la bénédiction de la Reine du Ciel, sont cause que tout ce que l'on entreprend se fait mieux et plus promptement; et quand elles ont une fois passé en coutume, elles ne donnent non plus de peine que de lever le chapeau à la rencontre d'un ami.

Se découvrir devant les images et les lieux dédiés à la Sainte Vierge.

VII. C'est un acte d'adoration extérieure de se découvrir devant les images de la Vierge, ou lorsqu'on entend prononcer son saint nom, et demeurer tête nue en sa présence, soit en particulier, soit ès lieux où elle est spécialement honorée. Parmi une infinité de beaux traits de vertu que j'ai remarqués en la grande Congrégation de Notre-Dame, qui est érigée en la noble ville d'Avignon, l'une des belles et dévotes assemblées du monde, j'y ai plusieurs fois admiré un homme de rare mérite, qui avait l'espace de trente ans et davantage fréquenté entre les plus assidus cette honorable Compagnie, sans qu'aucun l'y eût jamais vu couvert, pour rude ou fâcheuse saison qu'il fit, ou pour aucune longueur de temps. J'ai connu une personne qui ne manquait jamais le soir avant que de se retirer de mettre les genoux nus sur la terre, et tenant une chandelle allumée en sa main, pieds nus et tête nue, faisait amende honorable à la Mère de Dieu. J'ai fait montre à une autre occasion des prémices de la dévotion de Saint Bernardin le Siennois, et j'ai touché en passant à quel degré de Sainteté il fut conduit par ce louable exercice (1).

Prononcer souvent par respect le saint nom de Marie.

VIII. C'est un acte d'adoration extérieure de prononcer souvent par respect et avec révérence le très-saint et très-auguste nom de Marie. Nos annales racontent qu'en l'année mil six cent vingt et un, le saint Baptême fut conféré à une femme Japonaise, laquelle avait été si éperdument adonnée au culte d'Amida, qui est le Dieu des Japonais, qu'elle répétait par honneur son nom jusqu'à cent quarante mille fois le jour, se levant à cette occasion dès le grand matin, à quoi elle était pour l'ordinaire aidée d'un esprit qui lui servait de

(1) Tract. v, c. iv.

réveil-matin. Aussitôt qu'elle se vit Chrétienne, elle changea cette superstition en dévotion, et s'obligea par affection et par reconnaissance de prononcer autant de fois chaque jour les sacrés noms de Jésus et de Marie. Sur quoi l'esprit des ténèbres l'ayant quittée, son Ange Gardien succéda au même service, tant le ciel prenait de plaisir à sa piété et simplicité.

Allumer des lampes et des cierges.

IX. La sainte coutume d'allumer des lampes et des cierges devant les images et les autels de la Sainte Vierge est en crédit en plusieurs endroits de la chrétienté, et quand on en voudra trouver la naissance, il faudra monter jusqu'à celle de l'Eglise. J'ai fait voir ailleurs (1) comme elle se pratiquait en la ville de Constantinople, nommément du vivant de Sainte Pulchérie; et je me sens ici redevable à la douce mémoire d'un Saint Religieux nommé Jean, dont il est parlé au Pré spirituel du Patriarche Sophronius (2), et dont l'exemple fut récité au second Concile de Nicée (3). Ce saint vieillard demeurait dans une grotte à dix lieues ou environ de Jérusalem, et autant de fois qu'il sortait de sa caverne, ou pour louer Dieu le long de la solitude à l'imitation du grand Saint Antoine, ou pour aller adorer les lieux saints de Jérusalem, ou pour aller faire Oraison au mont Sinaï, ou pour visiter les sépulcres des Saints Martyrs qu'il honorait d'une particulière dévotion, il avait coutume d'allumer un cierge devant l'image de la glorieuse Vierge, qui était au fond de sa grotte, et qu'il tenait comme son trésor et sa consolation, et prenant congé de la Sainte Vierge, il la priait qu'elle daignât avoir soin de son cierge. Chose étrange, il voyageait parfois des six semaines entières; d'autres fois, des trois, des quatre, des six mois, et toujours à son retour il trouvait sa chandelle ardente et au même point qu'il l'avait laissée; la Sainte Vierge lui donnant à entendre par ce continuel miracle combien lui était agréable sa dévotion accompagnée d'une naïve simplicité et d'une rare confiance.

Allumer des parfums.

X. Quelques autres encensent ses images et ses autels et allument divers parfums pour l'honorer avec une très-ancienne et très-louable cérémonie. Jamais il ne sera que l'on n'admire la rare dévotion de Saint Gérard, Évêque de Candie, premier Prélat et Martyr de Hongrie.

(1) Tract. III, c. VIII. — (2) Cap. CLXXX. — (3) Act. IX.

Le Roi Saint Etienne avait justement rencontré en lui ce qu'il désirait, c'est-à-dire un serviteur zélé de la Reine du Ciel s'il en fut jamais. Car entre plusieurs autres traits qui firent assez paraître l'affection singulière qu'il lui portait, il lui édifia une Église, en laquelle il choisit une Chapelle pour soi (1) qu'il dédia à la même Vierge. Tous les Samedis on y chantait l'Office de neuf leçons, comme au jour de l'Assomption; les autres jours il y venait deux fois en procession avec son Clergé suivi du peuple qui se trouvait à l'Église, et ce après les Matines, et après les Vêpres. Mais ce qui fait plus à mon propos, il avait fondé l'honorable entretien de deux vieillards, qui jour et nuit étaient devant l'autel de la Vierge, ou à leur défaut substituaient quelque autre pour prendre garde que jamais l'encens et le parfum ne manquât dans un encensoir d'argent qu'il avait fait faire à ce dessein.

XI. Il s'en trouve qui l'honorent en couronnant ses images de guirlandes et de chapeaux de fleurs. J'ai fait voir ci-dessus (2) ce que cette religieuse pratique valut à un Turc obstiné, et j'en dirai encore quelque chose traitant de la Couronne de la Sainte Vierge au chapitre suivant. Bref, il y a mille autres manières de ce culte extérieur; mais mon dessein n'est pas de ne rien laisser à dire, ains seulement de toucher comme en passant ce que je trouverai de plus remarquable.

Lui présenter des couronnes et des fleurs.

XII. Certes la considération du dévot Pénitencier de Rouen Richard de Saint-Laurent, qui vivait il y a environ quatre cents ans, me semble grandement recevable. Ce Docteur, après avoir produit (3) jusqu'à quarante raisons, par lesquelles nous sommes obligés d'honorer et de servir la glorieuse Vierge, et avoir amplement fait voir qu'elle-même nous a très-soigneusement et très-fidèlement servis de toutes les parties de son corps, enseigne par le menu comme nous devons consacrer à son service toutes les puissances de notre âme et tous les membres de notre corps, afin de pouvoir dire avec le Roi-Prophète : Que mon âme bénisse la Mère du Seigneur, et que tout ce qui est en moi rende hommage à son très-saint nom. Lise qui voudra les discours qu'il fait sur ce sujet; de moi je me contente de mettre ici pour conclusion la belle leçon que la bienheureuse Vierge fit un jour à Sainte Brigitte (4), à ce que tous entendent de quelles circonstances doivent être accompagnées les adorations que nous lui offrons, nommément les extérieures. Elle lui dit donc qu'il y a quatre sortes

(1) In ejus Vita apud Surium, 24 Septemb. — (2) Tract. III, c. VII. — (3) Lib. II de Laudib. B. Virg, — (4) Revel., lib. VI, c. XXXVII.

de personnes de qui elle est honorée et servie. Les premiers sont ceux qui, au service et en l'honneur qu'ils lui rendent, ne prétendent autre chose que de lui agréer, et qui, au demeurant, ont une si parfaite confiance en elle, qu'ils se jettent comme à l'abandon entre ses bras, commettant à son amoureuse providence le soin et la conduite de toutes leurs affaires. Les devoirs de ceux qui sont ainsi disposés, disait-elle, ne me sont pas moins agréables que serait un verre de malvoisie à une personne extrêmement altérée. Les seconds sont ceux qui, pour la crainte qu'ils ont d'encourir les peines éternelles, recourent à moi, et tâchent de s'entretenir en mes bonnes grâces par diverses sortes d'inventions. A ceux-ci je change le cœur peu à peu, en y versant un esprit d'amour et une vraie crainte filiale au lieu de la servile dont ils sont possédés, et me donne à connaître à eux tant que je puis, pour les obliger à me servir par des considérations plus pures et plus relevées. Les troisièmes sont ceux qui me font la cour sous espérance de quelque avancement humain ou de quelque prospérité temporelle. Comme ils ont les âmes fort ravalées et qu'ils se contentent de bien peu, aussi pour l'ordinaire je leur accorde ce qu'ils demandent, et les paie en monnaie du temps jusqu'à ce qu'ils aient rehaussé leurs pensées et leurs affections. Les derniers sont ceux qui, abusant de ma bonté et de ma facilité pour continuer plus librement en leurs désordres, ne laissent pas de m'offrir leurs menus services. Ces gens ressemblent proprement à celui qui présenterait à un Prince, dans un beau vase doré, quelque liqueur empestée, ou quelque pièce de voirie pour lui faire bondir le cœur. Là-dessus que chacun fonde ses desseins et voie jusqu'au fond de son cœur, pour juger de quel rang il est; et si dans sa vie ou dans ses intentions il ne rencontre assez de pureté, qu'il s'efforce de monter plus haut et de se rendre digne des faveurs que la Sainte Vierge départ ordinairement à ceux qui la servent et honorent avec un cœur droit et entier.

§ IV. — *La pratique de l'adoration des Reliques de la Sainte Vierge.*

I. Il n'appartient qu'aux Julien, aux Vigilance et à d'autres semblables Apostats et impies, de se rire de l'honneur qui est rendu aux reliques des Saints, et de l'appeler idolâtrie et superstition. Car pour les vrais enfants de l'Église, ils ont eu de tout temps un sentiment bien différent de celui-là. Ils ont honoré ce que Dieu même honore par tant de miracles; ils ont révéré les ossements qui gardent le germe d'immortalité; ils ont adoré les précieuses dépouilles de ceux qui ont tant fait et tant souffert pour Dieu, afin de participer à la

bénédiction que Dieu a répandue sur eux ; mais, comme de raison, ils ont employé un soin très-particulier à rechercher les gages sacrés que la Sainte Vierge nous a laissés de son affection et de sa demeure sur la terre, pour leur rendre tout l'honneur possible.

Diverses reliques de la Bienheureuse Vierge.

II. Je ne sais si je dois attribuer au bonheur ou au soin de l'admirable Sainte Hélène, ou plutôt à tous les deux ensemble, l'heureuse rencontre qu'elle a faite d'autant de trésors que de reliques qu'elle a ramassées de toutes parts ; mais je crois qu'il n'y aura jamais pareille affection à celle qu'elle a fait paraître à rechercher tout ce qui, par l'attouchement de la Sainte Vierge, ou en quelque autre manière, a mérité d'être révéré. En l'Église qu'elle fit bâtir à Rome, appelée de Sainte-Croix-en-Jérusalem, elle laissa (1), entre autres Reliques, des cheveux de la Reine du ciel, avec une partie du voile (2) dont elle couvrait sa tête. Quant à la robe du Sauveur qui fut jetée au sort, et que la Sainte Vierge avait faite à l'aiguille, il se trouve des Auteurs (3) qui assurent qu'elle l'envoya à Trèves, quoique la croyance de plusieurs (4) soit qu'à présent elle est gardée dans une caisse de marbre sur l'Autel de Sainte Marie-Magdeleine, en l'Église de Saint-Jean-de-Latran. Le peigne de la même Vierge, qui se montre aujourd'hui à Trèves (5), est un présent de la même Sainte Hélène, à qui nous devons la conservation d'une bonne partie des Reliques qui furent trouvées dans la terre sainte et ailleurs.

III. Sainte Pulchérie ne succéda pas moins à la piété de Sainte Hélène qu'à ses grandeurs. Ce fut elle qui fit bâtir à la Mère de Dieu une belle Église en la ville de Constantinople, en la grande place des Fondeurs, où elle mit la ceinture de la Vierge qu'elle avait eue de son père Arcadius, qui l'avait fait magnifiquement enchâsser. Elle fit encore construire l'Église tant renommée des Blaquernes, sur le port de Constantinople, à l'effet d'y mettre en dépôt les sacrés suaires (6) dont le corps de la Vierge fut couvert, qu'elle avait reçus en don de Saint Juvénal, Evêque de Jérusalem. A la troisième Église qu'elle édifia, appelée de la Guide ou la Conductrice, ainsi qu'il a été remarqué ailleurs (7), elle fit présent d'un fuseau qui jadis avait servi à la Mère de Dieu, et des langes du Sauveur du monde, que sa belle-sœur Eudoxie lui avait envoyés, ou plutôt à Théodose le Jeune

(1) Onuphrius, lib. de Septem. Eccl. — (2) Ibidem. — (3) Jacobus Mindendorpius, lib. V. Acad. Trev. — (4) Onuphrius, lib. de Septem. Eccl. — (5) Mindendorpius, lib. V. Acad. Trev. — (6) Nicephorus, lib. XV, c. XIV. — (7) Tract. III, c. VII.

son mari, et frère de la même Sainte Pulchérie, et de plus l'image de la Reine du Ciel, jadis faite par l'Évangéliste Saint Luc.

IV. J'ai montré ci-dessus (1) comme l'Empereur Léon premier fit bâtir à la MÈRE DE DIEU une autre Église des Blaquernes sur le port de Constantinople. Là il logea honorablement une robe de la Sainte Vierge qu'il reçut des deux illustres personnages Galbinus et Candidus, frères, qui par artifice l'avaient tirée des mains d'une femme Juive, laquelle était, ainsi qu'on dit, de la race de l'une de ces deux vierges ou veuves, à qui la MÈRE DE DIEU l'avait léguée par testament, ainsi qu'il est plus amplement récité par Métaphraste (2), par Nicéphore (3) et par les autres Historiens sacrés.

V. Le Roi Hugues-Capet envoya à Saint Henri quelque partie des cheveux de la glorieuse Vierge, que ce pieux Empereur céda volontairement à la même Vierge, pour être gardés en son fameux Monastère de l'île de Croylandie, ainsi qu'écrit l'Abbé Ingoux en son histoire.

VI. Saint Charlemagne, Empereur et Roi de France, retournant de Constantinople, apporta (4), avec une partie de la Couronne et avec un clou de la Croix et un drap mortuaire du Sauveur, une tunique blanche de la MÈRE de DIEU, dont il fit présent à sa chère Église d'Aix-la-Chapelle, où depuis il fut inhumé. L'ancienne tradition de cette Église porte que c'est la même dont la Vierge Bienheureuse était revêtue lorsqu'elle donna au monde celui qui lui devait servir de paix. La chemise de la Sainte Vierge, que j'ai dit ci-dessus être l'ornement et le trésor de l'ancienne ville de Chartres (5), est un don de Charles le Chauve; de même que l'image de Notre-Dame du Puy en Velay, dont j'ai parlé à une autre occasion, est un présent du Roi Saint Louis.

VII. Outre ce que dessus, il se trouve plusieurs Églises qui se glorifient du bonheur de posséder semblables dépouilles. Celle de Sainte-Marie-la-Grande de Rome garde comme un riche trésor une petite flotte (6) des cheveux de la Bienheureuse Vierge, avec une partie d'une sienne robe (7), de même que celle de Saint-Laurent hors des murailles. Celle de Saint-Jean de Latran montre (8) de pareilles richesses, et de plus une chemise du petit Jésus, façonnée par sa Sainte Mère, et un voile de la même Vierge, que quelques-uns tiennent être celui dont elle couvrit la nudité de son Fils lorsqu'il fut

(1) Tract. III, c. VII. — (2) Orat. de Obitu Deip., apud Surium, 15 Aug. — (3) Lib. II Hist., c. XXI, et lib. XV, c. XIV. — (4) Philippus Bergom., lib. X Supplem. Chron. — (5) Malmesburiensis, lib. II de Gestis Angelorum. Vicentius, Speculi, lib. XXIV, c. XLVI. S. Antoninus, II p. Hist., tit. XVI, c. II, § 5. — (6-7) Onophrius, lib. de Septem. Eccl. — (8) Idem, ibidem.

près d'être étendu sur la Croix. Notre-Dame de Paris fait trophée du lait de la Sainte Vierge (1), aussi bien que la Sainte-Chapelle de la même ville (2), et de plus (3) d'une partie de sa robe. Marinæus le Sicilien assure (4) que l'Église d'Oviedo, en Espagne, jouit du même privilége, et qu'elle a encore de ses cheveux. Quant à son lait virginal, il y a d'autres endroits où il est précieusement gardé, comme en l'Église de Saint-Damien d'Assise, jadis relevée par le soin de Saint François, et depuis tenue par des Religieuses de Sainte-Claire; en celle de Tolède (5) en Espagne et en plusieurs autres. A Semur, en un prieuré jadis fondé par Gérard, Comte de Roussillon, est gardé l'anneau avec lequel la Sainte Vierge fut épousée, au rapport du savant Archevêque d'Aix (6). Soissons se tient heureux de conserver un soulier de la Reine du Ciel (7). A Bruges, en Flandres, se voit une sienne tresse de cheveux (8) donnée par un Évêque de Syrie nommé Moïse, à un certain Lambert, Prévot de la même Église de Bruges. A Arras, une partie d'un sien voile (9), de même qu'à l'Église du Noviciat de la Compagnie de Jésus de Nancy, en Lorraine, appelée Notre-Dame-de-Grâce. A Forli, en Italie (10), en l'Eglise du Collége de la même Compagnie, dans une statue de Notre-Dame apportée d'Allemagne, est enchâssée une partie notable d'une sienne robe. J'ai parlé ailleurs des Chasubles qu'elle donna jadis à Saint Ildefonse, Archevêque de Tolède, et à Saint Bonit, Évêque de Clermont. Ceux qui auront dévotion de s'informer en particulier des Reliques de la Sainte Vierge et des lieux où elles sont gardées, n'ont qu'à voir l'inventaire qu'en a fait le Bienheureux Antoine Belinghen, de la Compagnie de Jésus. De moi je confesse ingénument que j'aimerais beaucoup mieux savoir le moyen de leur rendre l'hommage qu'elles méritent.

Diverses manières d'honorer les Reliques de la Bienheureuse Vierge.

VIII. La même affection qui a poussé ces Princes et ces Princesses à rechercher avec tant de soins les précieux dépôts de la Sainte Vierge (11), à les enfermer dans l'or et dans l'argent, et à les orner des plus riches pierreries qu'ils eussent, a incité les autres à entreprendre de longs voyages pour les aller adorer, à s'abaisser devant

(1) Onophrius, lib. de Septem. Eccl. — (2-3-4) Bonfonius, lib. II Fastorum Paris. — (5) Lib. V de Rebus Hispaniæ. — (6) Marinæus, loc. cit. — (7) Genebrardus, Chron., ad an. 870. — (8) Hug. Farsitus Canonicus Laudunens., lib. Miraculorum B. Virg. Suessioneusis. — (9) Ex litteris ejusdem. Episcopi, an. 1532. — (10) Ex Diplomate Callisti III, an 1455. — (11) Ferreolus Lucrius, Mariæ Augustæ, lib. V. Spinellus, de B. Virg., c. XXIX, etc.

ces gages de sainteté, et à leur rendre toute sorte d'honneurs. La même affection a servi d'aiguillon à quelques autres pour trouver les moyens d'en recouvrer quelque parcelle pour la porter toujours sur eux comme un céleste brevet, et comme un fort rempart contre les batteries de Satan. Il s'en est trouvé qui n'ont point voulu d'autre passe-port ni d'autres lettres d'assurance pour entreprendre de longs voyages et de grandes choses à la gloire de Dieu. Ainsi lisons-nous (1) que Saint Benoît envoya en France Saint Maur, son bien-aimé disciple, l'assortit d'un coffret d'ivoire, où quelques Saintes Reliques, entre autres de la glorieuse Vierge, étaient honorablement tenues. Il s'en est rencontré d'autres qui, possédant semblables trésors, ont ranimé leur confiance pour arrêter le cours des maladies et la furie des éléments indomptés. Saint Grégoire de Tours écrit de soi-même (2) que faisant un jour chemin, il aperçut un homme et une femme avec leurs pauvres enfants, qui tout éplorés tâchaient, mais sans nul effet, de secourir une maisonnette couverte de feuilles, dont le feu s'était emparé. Ce Saint Prélat, touché de compassion et armé d'une vive foi, tira de son col une Croix d'or, où il y avait des Reliques de la Bienheureuse Vierge, et la levant contre le feu, lui commanda de s'arrêter, ce qu'il fit à l'instant avec le grand étonnement, mais avec non moins de satisfaction du paysan et de la famille désolée.

IX. Je penserais avoir failli si, parmi ceux qui en diverses manières ont honoré les Reliques de la Sainte Vierge, je ne faisais mention des doctes Écrivains qui leur ont servi de Panégyristes. J'ai toujours admiré entre les autres l'éloquence et le zèle du grand Saint Germain (3), Patriarche de Constantinople, qui a plus d'une fois harangué en la célébrité de l'adoration de la ceinture de la Mère de Dieu, dont j'ai parlé ci-dessus, et qui nous a laissé dans ses écrits des marques de sa rare affection à honorer la Reine du Ciel, aussi bien que de son gentil esprit. Il parle à ce joyau du ciel, ni plus ni moins qu'à une chose animée. Ceinture admirable, dit-il, qui en as ceint le corps qui avait Dieu en soi, et qui as servi d'ornement et de couronne à la vraie arche de l'alliance, combien de fois as-tu été arrosée du lait sacré qui découlait des chastes mamelles de la Vierge des vierges! Quelle douce odeur et quelle grâce de guérisons as-tu reçues de l'attouchement de ce Saint corps, qui était comme un divin onguent? Ceinture nonpareille qui renforce les uns contre les faiblesses de la chair, et rend lestes les autres pour combattre contre les vices, en faveur des plus nobles vertus, qui lie les mains à nos ennemis

(1) In Vita S. Mauri, apud Surium, t. II. — (2) Lib. I de Gloria Martyrum, c. x. — (3) Orat. de Adoratione Zonæ Deip., apud Surium, 31 Augusti.

visibles et invisibles, qui sert d'une enceinte de murailles à la Cité, c'est-à-dire à l'âme qui te sait invoquer. Ceinture précieuse, qui as enserré à ton grand avantage le Verbe fait chair, et qui as participé à ses bénédictions; qui as reçu l'honneur de toucher le corps virginal de la Mère du Sauveur, et qui en as tiré un certaine incorruption, environne nos reins de force, de justice et de mansuétude; conserve nos corps et nos vies de la corruption du péché; sers-nous de muraille et de boulevard contre nos ennemis. Voilà comme ce grand homme nous enseigne à faire état de ce qui a le moindre rapport à la Mère de Dieu, et d'honorer son incomparable sainteté en tout ce dont jadis elle a usé. Je me confie que l'affection qui a fait faire des merveilles aux uns et aux autres pour rendre hommage à la Sainte Vierge en de pareilles occasions, suppléera aisément à ce quoi je ne puis pas dire sur ce sujet.

§ V. — *La pratique de l'adoration des images de la Sainte Vierge.*

I. Jamais ne fut que la dévotion des fidèles ne gardât les images de la Mère de Dieu dans les Églises comme des gages de sainteté, dans les palais comme des Conseillers d'État, dans les arsenaux comme des assurances de victoire, dans les Académies comme des clefs de science, à l'entrée des villes comme des sauvegardes, aux avenues des rues comme des guides de bon augure, dans les maisons publiques, dans les particulières, dans les chambres, dans les cabinets comme des aides et des asiles à toute rencontre. Saint Luc fut le premier (1) qui obligea la Chrétienté, tirant non un seul portrait, mais plusieurs de ce céleste et adorable visage. Car, outre la ville de Rome, il s'en trouve d'autres qui se glorifient du même trésor; comme celle de Guadalupa en Espagne et celle de Cestocovie en Pologne. Après que ce grand Saint eut consacré son pinceau à tirer le visage de la Mère comme il avait fait sa plume à coucher la vie et les actions du Fils, tous les Peintres s'estimèrent heureux de la représenter avec leurs couleurs, les graveurs de la buriner, et les imagers de la relever en bosse, selon que chacun d'eux se pouvait former l'idée d'une parfaite et majestueuse beauté. Ainsi dans peu de temps le monde se trouva peuplé d'images de la Mère de Dieu, comme il se pourrait aisément vérifier par les histoires. Mais j'attribue à une particulière bénédiction de notre siècle que l'usage en soit devenu si commun, qu'il ne se trouve si chétive maison où l'on ne voie quelque marque de cette dévotion envers la Sainte Vierge.

(1) Metaphrast., in Vita S. Lucæ. Nicephorus, lib. XIV, c. II, lib. XV, c. XIV.

La postérité sera redevable au Bienheureux François de Borgia, jadis duc de Candie (1), et depuis troisième Général de notre Compagnie, du grand nombre d'images de Notre-Dame-la-Grande, qui se voient aujourd'hui par tous les endroits de l'univers. Car étant piqué d'un ardent désir de recouvrer un vrai portrait de la très-sacrée Vierge, il fit instance qu'on lui permît d'emporter en son logis celle de Saint Luc, qui est gardée à Rome en l'Église de Notre-Dame-la-Grande ; et quoiqu'il y eût de grandes difficultés à cause de l'honneur et de la révérence qu'on porte à cette sainte image ; néanmoins sa dévotion et sa persévérance les surmonta toutes, de sorte que l'ayant à commodité il en fit tirer une quantité de copies qu'il envoya à divers Princes et grands Seigneurs, et à plusieurs maisons de la Compagnie ; et dès lors la jouissance de ce bien fut rendue publique et ordinaire. Saint Charles, le miroir des grands Prélats, amplifia merveilleusement la dévotion envers la Vierge par le moyen de ses images ; car, non content de l'ordonnance qu'il fit exactement garder, qu'à l'entrée de toutes les Églises parochiales, il y eût une image de Notre-Dame, il instruisit de plus tous ses Diocésains à porter toujours sur eux quelqu'une desdites images, qu'il savait très-bien avoir grande force contre les mauvais desseins de l'ennemi.

L'honneur rendu d'ancienneté aux images de la Sainte Vierge.

II. Mais pour remonter plus haut d'où nous sommes descendus à l'occasion de ces deux grands hommes, nul ne saurait nier que cette sorte de dévotion ne soit très-ancienne en l'Église. Car pour ne rien dire de l'image de la Vierge, qui parla à Saint Mercure le Martyr, et lui ordonna de mettre à mort Julien l'Apostat, ainsi qu'il a été dit ailleurs (2) ; pour passer sous silence celle qui découvrit Saint Alexis en la ville d'Édesse en Syrie ; celle qui donna entrée à la conversion de Sainte Marie l'Égyptienne en Jérusalem ; celle qui jetait de l'huile d'une main en Sozopolis, et beaucoup d'autres que les histoires nous présentent ; pour taire la sainte coutume qui était gardée en la ville de Constantinople, où chaque année l'image de Notre-Dame faite par Saint Luc était portée dans la Chapelle du Palais Impérial dès le jeudi qui précédait le Dimanche de la Passion, et y était gardée jusqu'à la seconde fête de Pâques, auquel jour elle était solennellement rapportée au Monastère de la Guide ; pour ne pas mettre en avant la sainte coutume que Saint Dominique institua dès le commencement de son Ordre parmi ses Religieux, que tous en eussent une en leurs

(1) Ribadeneira, Vitæ ipsius, lib. IV, c. IV. — (2) Tract. I, c. XII.

Oratoires, je ne dois pas omettre ce qui est rapporté par Saint Antonin en son histoire (1), c'est à savoir que jadis l'image du Crucifix se tenait au bas des Églises, comme il se voit encore aujourd'hui en celle de Sainte-Marie-la-Grande et de Notre-Dame de là le Tibre à Rome, et au grand Autel celle de la Mère de Dieu ayant son Fils entre les bras, dit ce dévot Archevêque, afin que le Prêtre qui l'avait toujours devant les yeux jugeât quel devait être celui qui, à l'exemple de cette Dame, fait descendre Dieu du ciel avec une seule parole. Et il ne faut non plus laisser ce que chacun peut lire dans le Pontifical Romain en la bénédiction des images; car l'Évêque qui bénit les autres sans mitre et avec une seule oraison suivie de l'aspersion de l'eau bénite, emploie beaucoup plus de cérémonies à celle de la Sainte Vierge, non-seulement se servant de la mitre, mais encore de l'encens et de plusieurs Antiennes, Psaumes et Oraisons. Ainsi, quand nous n'aurions d'autre argument de l'estime que l'Église a faite de tout temps de ces précieux gages, celui-ci nous pourrait suffire. Mais de moi j'ai toujours fait état de la sainte conspiration que les personnes les plus relevées, tant en noblesse qu'en sainteté, ont faite pour leur rendre toute sorte d'honneurs. Et c'est es exemples qu'ils nous ont laissés, que je vais rencontrer la pratique d'honorer les images de la Mère de Dieu.

III. Sainte Élisabeth, fille d'André II, Roi de Hongrie, dont il a été parlé peu auparavant, témoigna dès le berceau une rare piété envers la Mère de Dieu, qu'elle fit paraître en mille manières, mais spécialement à honorer pour l'amour d'elle ses saintes images. Elle avait plusieurs petites statues de la Vierge, dont elle laissa héritière sa fille Sophie, qui en fit cas comme de l'une des meilleures pièces de sa succession. De l'une elle fit présent à un Monastère de filles à Vilvorde, qui fut depuis appelé Notre-Dame de Consolation, à cause des grands miracles qui y furent faits, et du soulas tant corporel que spirituel qu'y reçurent tous ceux qui visitèrent ce saint lieu. Elle en donna trois autres à Mathilde, sœur du Duc Henri son mari, qui toutes ont été renommées pour les merveilles que Dieu a opérées par elles. Car depuis, Mathilde en laissa une à Gravesande, ancienne ville de Hollande, non loin du Monastère de Loudun qu'elle avait fait bâtir; l'autre à Harlem, en l'Église des Carmes, et la troisième en Hainaut, où ont été faits infinis miracles, dont une partie a été recueillie par le savant Juste Lipse (2), l'un des premiers hommes de notre siècle.

IV. Sainte Hedwige, Duchesse de Pologne, qui mourut l'an mil

(1) IV p., tit. xv, c. xxii, § 3. — (2) Lipsius, Virg. Hal., c. ii, § 3.

deux cent quarante-trois, portait toujours sur soi (1) une petite statue de la Vierge qu'il ne fut jamais possible de lui ôter des mains après qu'elle fut morte. Et ce qui arriva vingt-cinq ans après son trépas n'est pas moins remarquable. Car comme on eût ouvert son sépulcre, on trouva les trois doigts qui tenaient l'image, tout entiers, et de plus son cerveau aussi frais que si elle fût décédée à l'heure même; en outre une certaine huile découlait de sa tête, qui rendait une odeur de baume, et qui faisait connaître assez combien sa dévotion avait été agréable à la Mère de Dieu (2).

V. Louis le Débonnaire, vrai héritier de la piété du grand Charlemagne son père, n'allait jamais sans une image de Notre-Dame qui lui servait de fidèle compagnie, et très-souvent du meilleur entretien qu'il eût. Car étant aux champs, aussitôt qu'il se trouvait à l'écart, il se jetait à deux genoux devant elle et employait quelque temps à l'oraison. J'ai fait voir ailleurs (3) comme par une rencontre miraculeuse Notre-Dame voulut être héritière de cette image, comme elle inspira de la laisser à une sienne Église. Louis IV, aussi Empereur (4), s'en revint en Bavière, d'où il était Prince, tenant toujours embrassée une image de la Vierge, qu'à la fin de son voyage il laissa en action de grâces au monastère d'Étalem, qu'il avait fait bâtir au milieu des bois et dédié à la Mère de Dieu.

VI. Godefroy de Bouillon, le victorieux Roi de Palestine (5), qui de la part de Dieu reçut de la main d'un Ange la Croix pour la palme de ses triomphes et l'assurance de ses conquêtes, avait donné en protection toute son armée à la Vierge qu'il faisait invoquer en tous ses combats (6), et dont il logeait l'image en son quartier avec un honneur de Reine et d'Impératrice. Saint Edouard, Archevêque de Cantorbéry, étudiant en théologie, avait toujours devant soi une petite statue de Notre-Dame, au pied de laquelle étaient gravés les mystères de la vie et de la Passion du Sauveur.

VII. Ignace d'Azevedo, s'en allant avec trente-neuf autres de notre Compagnie le 15 juillet de l'an quinze cent soixante et dix, s'arma d'une image de la Reine des Martyrs, que les Calvinistes qui le mirent à mort avec ses compagnons ne lui purent jamais arracher des mains. Ainsi il fut jeté dans la mer avec son image, à laquelle fut attribuée une grande merveille qui lui arriva. Car son corps n'alla jamais à fond comme les autres, mais ayant agencé ses bras en forme de Croix, il fut porté sur les ondes jusqu'à ce que ces barbares qui le suivaient avec les yeux le perdirent entièrement de vue. Le

(1) In ejus Vita apud Surium. — (2) Krantzius, lib. I. Metropolis, c. x. Canisius, de B. Virg., lib. V, c. xxii, etc. — (3) Tract. I, c. xii. — (4) Krantzius et Canisius, loc. cit. — (5) Guillel. Tyrius, in Bello sacro. — (6) In ejus Vita, 16 Novemb.

Bienheureux Balthazar Alvarez n'était jamais sans une image de la Vierge. Le Père Bernard Colnago, Religieux de la même Compagnie, qui a laissé en Italie une très-douce odeur de sainteté accompagnée d'une extraordinaire simplicité, avait une petite statue de Notre-Dame, au moyen de laquelle il obtenait tout ce qu'il voulait du Ciel. Il faisait mille caresses à cette image, et lui parlait avec une admirable candeur, ni plus ni moins qu'à celle qu'elle représentait. Un jour ayant reçu une fiole de baume, il la versa par honneur et par un transport d'affection sur son image, que depuis à cette occasion il appelait sa Noire. Nous lisons du très-illustre Cardinal Baronius qu'il en avait toujours une qui pendait justement sur son cœur, duquel il l'avait faite la gardienne.

VIII. Je finis par quelques exemples remarquables, non moins pour les faveurs qu'ils contiennent, que pour les personnes à qui elles sont arrivées. Paul Jove, Évêque de Come au Duché de Milan, récite en la vie de François Sforce, Duc de Milan, qu'en la prise de Caseneuve on lui amena une fille de rare beauté, qui, se voyant enfermée dans la chambre du Duc, jeta les yeux de tous côtés, et apercevant une image de Notre-Dame près de son lit, se prosterna à deux genoux, les mains jointes, et conjura le duc, par le respect qu'il devait au nom et à l'image de la Mère de Dieu, de lui sauver l'honneur. Ces paroles, animées de larmes et accompagnées d'un mouvement puissant de la grâce du ciel, touchèrent si vivement ce généreux Seigneur, qu'il lui accorda de bon cœur ce qu'elle demandait, et de ce pas la fit conduire en assurance à ses parents.

IX. Le Pape Clément VIII étant assis au gouvernail de l'Église, Ferdinand de Gonzague (1), qui depuis fut duc de Mantoue, maniait un cheval furieux, qui, se sentant un peu trop rudement traité, se jeta dans un treillis de fer de l'Église prochaine, où ce jeune Prince s'étant recommandé à Notre-Dame de Lorette (chose admirable!), se releva incontinent sain et sauf. En mémoire du danger qu'il avait évadé, il offrit depuis à Notre-Dame de Lorette un homme à cheval tout d'argent, et quant à lui jamais dès lors il ne fut sans une image d'argent de la Sainte Vierge, qu'il porta perpétuellement pendue à son cou. De ce que dessus chacun pourra recueillir les pratiques qui lui sembleront les plus propres pour honorer les images de la Mère de Dieu; pour moi, après ce petit mot, je passe aux autres exercices de Religion.

X. J'ai appris d'un homme d'honneur et très-digne de foi, qui fut employé il y a quelques années à faire les informations de certaines

(1) Hist. Lauret., lib. II, c. XXVII.

actions plus remarquables du Bienheureux César de Buz, décédé avec opinion de sainteté dans cette ville d'Avignon, que les dépositions des témoins ouïs à cet effet portent que ce qui donna le dernier coup aux résolutions flottantes de sa conversion, ce fut une image de la très-sacrée Vierge peinte sur le premier portail de l'Église de sainte Claire. Car aussitôt qu'il l'eut aperçue, il se sentit tellement changé, que se prosternant par terre au milieu de la rue, il mit après Dieu toute l'espérance de son salut entre les mains de la MÈRE DE DIEU, et de ce pas changeant de vie, il fit des avancements incroyables en la vertu.

« Ce serait un témoignage de notre piété envers la Sainte Vierge d'exciter les autres à la vénération de ses images par nos exemples, par nos paroles et par notre libéralité, donnant de bon cœur ses images aux personnes qui en peuvent profiter, procurant qu'il y en ait dans les pauvres églises de la campagne, afin d'exciter quelque sentiment de respect envers elle dans l'âme de ceux qui les voient, et en même temps faire ôter les images indécentes et mal faites qui s'y pourraient rencontrer, selon l'ordre du Saint Concile de Trente.

« Je ne saurais finir ce chapitre sans dire un mot de la vénération que l'on rend aux images de notre Souveraine dans la royale Abbaye de Notre-Dame du Pont-aux-Dames, de l'Ordre de Cîteaux, située en Brie, au diocèse de Meaux, fondée sous le titre de sa sainte Nativité, par Hugues de Châtillon, allié de la Couronne, Comte de Saint-Paul et de plusieurs autres provinces. Ce dévot Comte fit bâtir l'Église et élever le grand autel au même endroit que la Mère de Dieu lui avait marqué en vision, et pendant un de ces songes mystérieux, qui peuvent avoir place avec ceux de Joseph et de Daniel, après avoir construit une maison pour la Reine du Ciel, il fit faire une image en relief de la même Princesse; elle est d'ivoire, tenant son divin Fils entre ses bras. Je ne sais quel attrait a cette image, mais je sais bien que l'an mil cinq cent soixante et dix-neuf, le Comte de Chabanes la demanda à Madame sa sœur, qui était alors Abbesse de cette maison si célèbre, afin de la placer dans une chapelle que le Roi Henri III lui avait commandé de faire aux Minimes du bois de Vincennes. Véritablement il avait un tel attachement pour cette image, qu'après la mort du Roi, il la transporta en Auvergne, d'où il était originaire; mais quand Dieu eut disposé de lui, on peut dire que la sacrée Vierge tomba entre les mains de ses ennemis, un Calviniste, parent du défunt, en étant devenu propriétaire; cependant le comte de Saint-Aniol la retira pour la donner au frère aîné du seigneur de Chabanes, lequel en mourant ordonna qu'elle fût rendue aux Religieuses de Notre-Dame du Pont-aux-Dames. Deux

gentilshommes eurent charge d'exécuter cette commission, et ils arrivèrent à l'Abbaye le vingt-deuxième jour de juin, l'an mil six cent cinquante-neuf, un Samedi, jour dédié à la très-sainte Vierge. Elle fut reçue d'abord au Parloir par Madame Magdeleine de la Trémouille, à la tête de sa Communauté, et ensuite portée à l'Église et mise entre les mains des religieux qui ont la direction des Filles; ils la prirent avec un profond respect, et la donnèrent à Madame l'Abbesse, qui la reçut avec une joie proportionnée à sa piété; cependant on sonnait toutes les cloches, et le *Te Deum* fut chanté, la sainte image étant placée sur un trône au milieu du chœur, couvert d'un grand tapis de velours cramoisi, et environné de quantité de flambeaux qui brulèrent toute la nuit. La solennité fut si grande parmi les fidèles Servantes de la Mère de Dieu, qu'on la peut comparer à celle des Israélites lorsque l'Arche d'Alliance arriva dans leur camp, et que poussant des cris en l'air, les Philistins se disaient les un aux autres: Quel est ce grand bruit qui vient du camp des Hébreux? Ils n'étaient pas en si grande joie ni hier, ni avant-hier, Toute la Communauté veilla en prières devant la sainte image; elles la baisèrent, l'une après l'autre, avec des sentiments d'amour et de reconnaissance envers la Reine du Ciel pour une faveur si singulière, se persuadant qu'elle voulait prendre une nouvelle protection de leur Monastère. C'est ce qui donna sujet à un célèbre Prédicateur, qui fut invité de faire le Panégyrique de la Mère de Dieu, de prendre pour son texte les Paroles du Cantique : *Revertere Sunamitis, revertere, etc.*, comme l'invitant de rentrer dans son ancien domaine; car il est certain que la maison du Pont-aux-Dames lui a toujours été dédiée. Mais comme Magdeleine de la Trémouille désirait beaucoup qu'on l'honorât de plus en plus, elle fit placer la sainte image sur un des autels du dehors, afin d'exciter la dévotion du peuple, ce qui n'empêche pas que les Religieuses n'aient la consolation de la voir au travers d'une grille qui donne sur le même autel. Il y a une lampe d'argent qui brûle jour et nuit au même endroit, et qui servira de mémoire éternelle à la piété de cette Dame.

« Il faut ajouter à sa louange que son zèle envers la Mère de Dieu était des plus ardents, et qu'elle ne se lassait point d'en faire faire des images en relief qui sont distribuées dans tous les lieux du Monastère, sans parler de celles qui sont sur chaque autel de l'Église, et d'une de marbre blanc qui est sur la grande grille du chœur, que l'on tient avoir été donnée par le comte de Chabanes, en échange de celle d'ivoire dont nous venons de parler.

« Disons encore que cette Dame a laissé sa dévotion en héritage à ses Filles. Tous les jours pendant le *Salve Regina*, que l'on chante en

tout temps à la fin de Complies, on allume deux cierges devant les images de Notre-Dame qui sont en très-grand nombre; les Religieuses y assistent toutes, et même les malades, si elles ne sont actuellement dans l'impuissance de marcher; les Sœurs Converses sont obligées aussi de s'y rendre, et rien n'est préféré à l'hommage qui est dû à la Souveraine du ciel et de la terre. On lui rend la même vénération le Samedi, pendant que l'on chante une Messe à son honneur et ses Litanies, et durant tout l'Office la veille et le jour de ses Fêtes; et non-seulement cette Communauté marque sa dévotion en la manière mentionnée, mais encore en se préparant à ses Fêtes par un grand nombre de pénitences et d'humiliations (1). »

§ VI. — *Le second trait d'honneur : publier ses louanges.*

I. Tous les Saints Pères sont d'accord qu'il n'y a aucune créature qui, avec ses louanges, puisse égaler les Grandeurs de la Mère de Dieu. Elle passe par-dessus tout le bien que nous en pouvons dire, ce sont les mots de Saint Jean Damascène (2), et quand des langues de tous les hommes du monde il s'en ferait une, elle ne serait pas capable de la louer dignement. Ajoutez-y si vous voulez celles des Anges, encore n'arriverez-vous pas aux excellences de celle par le moyen de qui nous entrons en possession de la gloire de Dieu. Il est loisible à un chacun, dit Saint Basile de Séleucie, de monter le plus haut qu'il pourra ès louanges de la très-sacrée Vierge, sans qu'il y doive appréhender de l'excès. Mais de pouvoir dire ce qui en est, c'est chose qui est entièrement impossible. Louons, honorons, aimons cette Bienheureuse Dame autant que nos forces se pourront étendre, dit le dévot Denis Richel à l'entrée des quatre livres qu'il a composés des louanges de la Mère de Dieu; et après que nous aurons fait tout ce que nous pourrons, reconnaissons que ce n'est rien qui approche de la grandeur de ses mérites et de ses bienfaits en notre endroit. Car hélas! petites créatures que nous sommes (c'est la considération de l'admirable Saint Augustin) (3), que pourrions-nous apporter qui fût digne d'elle, quand bien tous les membres de nos corps seraient changés en langues, puisqu'elle va plus haut que le ciel, et qu'elle descend plus bas que les plus profonds abîmes? Il m'est avis que les deux Chérubins qui étendaient leurs ailes sur l'arche de Moïse, disaient tacitement que la vraie Arche de l'Alliance, qui n'est autre que la Mère de Dieu, demeurait toujours cachée, quoique leurs entendements représentés par les ailes fissent tous leurs efforts pour les

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Orat. II de Assumpt. B. Virg. — (3) Orat. XXXV de Sanctis.

comprendre. Non, non, que personne ne se trompe, dit Saint Anselme (1), car il est vrai que nul n'est exclu de ses louanges, et qu'il y a, grâce à Dieu, de quoi employer tous les meilleurs esprits du monde; mais quiconque les entreprendra, qu'il se résolve à bonne heure de demeurer sous la charge. Un docteur Français (2) disait le même autrefois de très-bonne grâce, et voici comme il l'eût dit s'il eût parlé à la Française :

Quand bien tous les sablons qui sont sur les rivages,
Quand les fleurs du Printemps, de l'Été les moissons,
Quand les neiges d'Hiver, la pluie et les glaçons,
Quand d'Automne les fruits, les feuilles des bocages;

Quand les bouches des vents, des oiseaux les ramages,
Quand les mailles sans fin des écaillés poissons,
Quand les astres brillants des célestes maisons,
Quand d'une triste nuit les feux et les orages;

Quand les siècles, les jours, les heures, les moments,
Les Anges, les vivants et les noirs monuments,
Tout enfin tout ce tout, et chacune partie,

Se changeraient en voix, jamais ils ne pourraient
Raconter les vertus dont elle est assortie,
Quand de là-haut louer onc ils ne cesseraient.

II. Mais quoi, dit Saint Jean Damascène (3), pour autant que nous ne la pouvons pas louer ainsi qu'elle mérite, estimerons-nous qu'il soit loisible de nous taire, et croirons-nous que notre silence puisse passer sans blâme? Rien moins; au contraire, nous devons marier l'affection avec la crainte, et du respect et de l'amour, ni plus ni moins que d'une belle diversité de fleurs, faire une couronne qui lui soit agréable, et qui soit comme les prémices de notre pauvre Jardin.

« Si fieri posset quod arenæ pulvis, et undæ,
« Undarum guttæ, rosæ, gemmæ, lilia, flammæ,
« Æther, cœlicolo, nix, grando, sexus uterque.
« Ventorum pennæ, volucrum, et pecudum genus omne,
« Sylvarum rami, frondes, avium quoque pennæ
« Gramina, ros, stellæ, pisces, angues, et aristæ :
« Et lapides, montes, convalles, terra, dracones,
« Linguæ cuncta forent, nunquam depromere possent
« Quæ vel quanta virgo Regina Maria :
« Quæ tua sit pietas nec littera, nec dabit ætas. »

Et tant s'en faut que la hauteur de la gloire nous doive abattre le courage, qu'au contraire elle le doit plutôt relever, et nous convier à faire tout ce que nous pourrons; d'autant que, comme dit un grand Sage,

(1) Lib. de Excellentia Virg., c. II. — (2) Petrus Comestor. — (3) Serm. I de Assumpt.

nous sommes assurés que nous n'épuiserons jamais la fontaine de ses louanges.

III. Nous y sommes conviés par ses rares mérites en notre endroit, et par les douces paroles de Salomon, qui nous dit (1) : Présentez-lui du fruit de ses mains, et qu'elle reçoive les louanges que méritent ses nobles actions, non en cachette ou en quelque coin, mais en places publiques et en toutes les plus belles assemblées. Nous y sommes conviés par la grande facilité que Dieu nous présente de reconnaître par ce moyen les obligations que nous lui avons. A ce propos il me souvient que Sainte Mechtilde (2), se trouvant un jour en peine pour user de quelque revanche envers la Sainte Vierge, et se plaignant de quoi elle n'avait jamais rien fait qui méritât le parler, l'Époux des belles âmes lui apparut et lui dit : Ma fille, pour toutes les faveurs que tu as reçues de ma très-honorée Mère, loue la rare fidélité avec laquelle elle a agréé et accompli toutes les volontés de mon Père, tant en ce qui m'a touché qu'en ce qui l'a concernée ; loue sa rare fidélité à me rendre tous les services imaginables, et à ressentir au dedans de son âme tous les tourments que j'ai soufferts en mon corps ; loue sa rare fidélité à s'employer encore maintenant à me gagner les âmes, et l'assiduité dont elle use à les ramener dans mon bercail.

IV. Nous y sommes conviés par la gloire qui revient de ces louanges au Sauveur des âmes. Car si l'honneur qui est rendu à la servante passe jusqu'à la Maîtresse, dit Saint Ildefonse (3), à beaucoup plus forte raison celui qui est fait à la Mère appartient au Fils, de même elle a très-bonne part à celui que son Fils reçoit en qualité de Roi de gloire. Nous y sommes conviés par l'affection que nous devons avoir à ensevelir avec nos louanges les horribles blasphèmes que l'enfer et ses adhérents ont vomis et vomissent tous les jours contre elle. Nous y sommes conviés par l'admirable récompense qui est préparée et promise à ceux qui s'emploient à la louer et à la faire connaître, récompense qui n'est autre que la vie éternelle, suivant la vérité des paroles de l'Ecclésiastique (4), que l'Église lui approprie. Finalement, dit encore Saint Ildefonse (5), nous sommes conviés par les exemples de son Bien-aimé Fils, et du glorieux Saint-Esprit, à entonner des cantiques mélodieux devant le trône de sa gloire. Nous y sommes conviés par l'exemple de tant de Saints, qui ont fait des merveilles à louer la merveille du ciel. Car que n'ont pas fait un Saint Épiphane, un saint Athanase, un Saint Cyrille, un Saint Augustin, un Saint Ildefonse, un Saint André de Candie, un Saint Éphrem,

(1) Prov. xxxi. — (2) In ejus Vita. — (3) Lib. de Virginitate Mariæ, c. ii. — (4) Cap. xxiv. — (5) Serm. de Assumpt.

un Bienheureux Pierre Damien, un Saint Bernard, un Abbé Rupert, un Saint Bonaventure, un Saint Bernardin, un Saint Albert, et beaucoup d'autres qui ont fourni la matière aux discours que nous avons faits des Grandeurs de la Sainte Vierge ? Quelle ardeur n'ont-ils pas fait paraître à combattre pour le titre de MÈRE DE DIEU, à défendre sa virginité, à exalter son humilité, à admirer sa charité, à publier ses excellences, et à inviter tout le monde à vouloir connaître et aimer sa nonpareille bonté.

« C'est une espèce de louange de parler d'elle dans les rencontres avec des termes pleins d'honneur et d'estime, nous entretenant de ses vertus, publiant ses bienfaits et les faveurs reçues de sa miséricorde; c'est aussi contribuer à ses louanges que d'assister de bon cœur aux Sermons que l'on fait en son honneur, y prendre plaisir, lire les livres qui traitent de ses excellences, les approuver, y consentir de toute l'étendue de notre âme, souhaiter et procurer qu'elle soit louée et glorifiée de tout le monde (1). »

V. Et pour parler seulement de quelques-uns des Pères susnommés, quel plaisir de voir l'affection qui possède le cœur et l'esprit du dévot Saint Bonaventure, et les inventions qu'elle lui suggère pour la louer? Vous diriez qu'il ne sait en quelle posture se mettre, ni de quoi lui faire fête, tant il est empressé du désir de l'honorer. Il nous a présenté dans un beau Miroir l'abrégé de ses principales Grandeurs; il lui a composé un Psautier de cent cinquante Psaumes, qui est une imitation de celui de David; il lui a chanté de grandes Litanies à la forme de celles de Rome; il lui a bâti une Couronne de réjouissance et d'applaudissements; il a fait une Lamentation en façon d'Office sur ses principales douleurs; il lui a dédié plusieurs Proses où sont comprises les anciennes figures qui l'ont représentée, et où sont dénombrées ses plus éminentes qualités; il lui a approprié les Cantiques de Moïse, de Marie sa sœur, de Débora, et les autres que l'Église a insérés dans le Saint Office. Bref, on ne saurait ouvrir ses écrits sans y remarquer un cœur embrasé de l'amour de la MÈRE DE DIEU, et saintement passionné pour la faire honorer de tous. Mais c'est un plaisir quand il se met à la charger d'éloges et d'épithètes d'honneur. Car cela est si beau et si bien choisi, qu'en lisant il la faut aimer quand on ne voudrait pas. S'il la prend en termes de grâce et de sainteté, il dit qu'elle est la fontaine de grâce, l'idée des bonnes mœurs, la fleur de lis du ciel, la lumière sans obscurité, la rose sans épines, la colombe sans fiel, la règle de la chasteté, le niveau de la justice, la verge de parfaite beauté, la Dame de la vertu et de la vérité,

(1) La R. Mère de Blémur.

l'exemple de l'univers. S'il la considère en fait de douceur et de bonté, il la nomme le rayon de miel, l'échanson de la grâce et de la douceur, le lit de la piété, la boîte des divins onguents, la fontaine de clémence, la mère d'amour, la nourrice des esprits, la nue chargée de grâce, le filet des célestes bienfaits. En parle-t-il par forme de réconciliation et de refuge? C'est à l'appeler le bel arc-en-ciel, l'inventrice de la grâce, la salle de la paix, l'arrêt de la colère de Dieu, le salut du monde, l'échelle du ciel, le chemin qui conduit à la vie, la guide du salut, la porte du Paradis, la réparatrice du monde, la médiatrice des pécheurs, la gardienne des hommes, le singulier refuge, l'espérance des misérables, l'ancre de nos espérances, le navire, le pilotis et le port tout ensemble, la mère des orphelins, la source du salut, la veine de la miséricorde, le phare des dévoyés, le courage des combattants. S'agit-il de son autorité et de sa puissance? Elle est, au dire de ce dévot cœur, la mort des péchés, le fléau des hérésies, la ruine des démons, la colonne de la Religion, la Reine des Rois, la Dame des Empires, la Toute-puissante soit aux faveurs qu'elle moyenne, soit aux secours qu'elle donne ou aux affaires qu'elle entreprend. Bref, s'il est question de sa gloire et de son excellence, elle n'est rien moins que le logis, le cabinet, le trône et le temple de la Divinité, le Palais de la Sainte Trinité, la merveille des œuvres de Dieu, le vase qui a moulé son potier, le ruisseau qui est la source de sa fontaine, l'étoile qui produit son Soleil, la Vierge digne de Dieu, la merveille de Grandeur, le parangon d'excellence, l'honneur de la terre, la gloire du ciel, le ciel intellectuel, la splendeur de la divine lumière, la souveraine intelligence, la Reine des siècles, la Fille, la Mère et l'Épouse de Dieu.

VI. Hemmingus fut un Évêque de Suède, grand ami de Sainte Brigitte, de qui la Sainte Vierge révéla (1) à cette Épouse de son bien-aimé Fils, qu'en reconnaissance de la dévotion qu'il témoignait avoir envers elle, en commençant tous les sermons qu'il faisait par ses louanges, elle lui servirait éternellement de Mère, elle l'assisterait à l'heure de la mort, et présenterait elle-même son âme au jugement de Dieu. Saint Vincent ne se trouva jamais nulle part où l'on traitait des excellences de la Vierge, que son cœur ne fondît en douceur et ses yeux en larmes de dévotion. Le dévot Père Venturin de Bergamo, Religieux du même Ordre de Saint-Dominique, avait cette louable coutume de prêcher tous les Samedis des Grandeurs de la Sainte Vierge. Ce qu'il faisait pour l'ordinaire avec un grandissime concours, de manière qu'il lui arrivait souvent de compter

(1) Revel. extravag., c. CIV.

jusques à trente ou quarante mille auditeurs. La Reine des Anges reconnut en diverses manières la dévotion de ce sien serviteur, nommément se faisant voir à lui en lui découvrant plusieurs secrets.

VII. Le bienheureux Stanislas Kostka ne l'appelait point autrement que sa bonne Mère; et quant à la joie qu'il recevait à parler d'elle, elle était bien si grande, que ceux qui le connaissaient, pour lui faire plaisir et pour en recevoir eux-mêmes, en jetaient le discours dès qu'ils le voyaient arriver. Je dis pour en recevoir eux-mêmes, car il n'était pas possible de le voir tout aussitôt prendre feu et continuer le propos avec un visage plein d'ardeur et de majesté, sans en être touché, et sans avoir l'âme baignée de contentement. Quelle plus grande réjouissance que d'ouïr Saint Grégoire le Fait-Miracles (1) sonner lui-même de la trompette et convier tout le monde à louer, glorifier et proclamer Bienheureuse la Reine du Ciel, et à honorer sa mémoire avec des applaudissements et des cantiques d'allégresse? Quelle consolation de voir le dévot Richard de Saint-Laurent se démener en mille manières, pour loger au plus haut faite d'honneur celle qu'il aimait plus que sa propre vie? Quoi de plus agréable que de suivre ce gentil esprit qui, en douze livres qu'il a composés des louanges de la très-sacrée Vierge, se perd dans la considération de ses prérogatives, de ses priviléges et de ses vertus, qui va cherchant en la fécondité de la terre, en la profondeur de l'Océan, parmi les vastes campagnes de l'air, et jusque dans l'immensité des voûtes étoilées, de quoi contenter sa dévotion? bref, qui ne laisse pièce aucune en toute la nature qu'il ne fasse servir en quelque façon à relever le mérite de la Reine des cieux?

VIII. A Dieu ne plaise que parlant de ceux qui se sont si particulièrement affectionnés à publier les louanges de la très-sacrée Vierge, je m'oublie de Saint Casimir. Ce jeune prince, infiniment plus noble pour sa rare piété que pour sa race, s'était dès sa plus tendre jeunesse consacré au service de la Mère de Dieu. Entre les autres reconnaissances qu'il lui offrait comme par état, il n'eût jamais passé un seul jour sans réciter une Prose latine qu'il avait lui-même composée et mise en rimes à la façon du temps, à la louange de la Sainte Vierge. Mourant, il désira que cette pièce fût enterrée avec lui. En effet, comme l'an mil six cent et neuf l'on vint à ouvrir le sépulcre où il avait été inhumé, elle fut trouvée sur sa poitrine,

(1) Orat. III in Annunt.

ni plus ni moins que la gardienne de son cœur. Le dévot Lecteur la pourra voir à la fin de ces traités; cependant voici une partie des plus douces pensées qu'elle contient, naturalisées à la française :

Mon cœur, rien la nuit, rien le jour
Ne prenne part à tes pensées
Que celle qui tient par amour
Mes affections enlacées;
Que tes plus amoureux désirs,
Et tes plus attrayants plaisirs,
Soient d'honorer par tes louanges
Cette Vierge dont l'ornement
A jeté dans l'esprit des Anges.
Et l'amour, et l'étonnement.

L'éclat de ses traits glorieux
Ne peut souffrir qu'aucun nuage
Vienne dérober à nos yeux
La majesté de son visage.
Aussi chacun dit franchement
Qu'il n'est ni sur le firmament,
Ni sur la terre, ni sur l'onde,
Chose qui l'égale en beauté;
Et que l'œil de ce vaste monde
N'est rien au prix de sa clarté.

Quoi donc! serai-je le point repris
Ou de superbe, ou d'imprudence,
D'avoir follement entrepris
De publier son excellence,
Si je ne puis, à beaucoup près
(Quelques laborieux apprêts
Que fassent mon cœur et ma plume),
Retirer au vif tous les traits
De ce beau soleil qui m'allume
Et me ravit par ses attraits?

Bien que les esprits les mieux faits,
Quand il s'agit de son mérite,
Toujours en redoutent le faix,
Et que leur parole interdite
Se change en admiration
De sa grande perfection :
Si faut-il voir que mon silence,
Ne soit cause de m'exposer
A quelque lâche défiance,
Craignant de la trop peu priser.

Celui pour qui vous combattez,
Dame des plaines azurées,
Tient ses ennemis pour domptés
Et les palmes plus assurées :
Il peut bien défier la mort,
Et se promettre que son sort,
Malgré la rage et l'insolence
Des démons les plus furieux.
Sera toujours en assurance
Sous l'œil de la Reine des cieux.

Qui ne sait que votre valeur
A mis ces mâtins à la chaîne,
Et que sans vous notre malheur
Nous allait porter dans la gêne?
Qui ne sait que ce bas enfer,
Armé de brasiers et de fer,
Ouvrait déjà son précipice?
Que sans votre divin secours,
Le ciel ne songeait qu'au supplice
Dont il devait punir nos jours?

Ce n'était plus que tremblement,
Qu'images de mort et de craintes :
Jà l'enfer par son sifflement
Nous menaçait de ses atteintes;
Jà l'air animait son courroux
A lancer la foudre sur nous;
Et parmi cette horrible trame,
Les feux des étoilés lambris
Semblaient contribuer leur flamme
Au comble de notre débris.

Mais enfin ces vains attentats
Se sont vus résoudre en fumée,
Et ces funestes potentats
N'ont gagné que la renommée
D'avoir augmenté leurs tourments.
Tant de monstrueux instruments.
Qu'ils forgeaient pour notre ruine.
N'ont servi, pour aucuns effets,
Que pour renverser la machine
Qu'ils préparaient à nos forfaits.

Vierge, vos mains nous ont tirés
De ce déplorable esclavage :
Sans vous les astres conjurés
Nous abandonnaient au pillage.
A vous retourne tout l'honneur
De ce tant signalé bonheur :
C'est un trait de votre vaillance,
Que ces détestables lutins
Aient appris que votre puissance
A des foudres pour les mutins.

Eve, dont l'infidélité
Ferma les portes de la vie.
A toute la postérité,
Pour satisfaire à son envie,
Avait par sa témérité
Mis ès mains d'un Dieu irrité
Le glaive punisseur des crimes :
Mais par un surcroît de faveur
Vous avez tiré les victimes
Des mains de sa juste fureur.

Ouvrage du bras tout-puissant,
Fille du ciel et de la grâce,
Vierge dont le cœur innocent
N'a rien de pareil en sa race :
Dieu même cède à votre voix,
Et dispose au gré de vos lois
De ses plus étranges merveilles.
Commandez, car les cieux sont prêts,
Et la terre n'a point d'oreilles
Que pour plier sous vos arrêts.

A voir comment la piété,
Du fruit de votre chaste couche,
Fait passer pour nécessité
Tout ce qui part de votre bouche ;
A voir le Père de bonté
Et l'auteur de la sainteté
Dans le dessein de vous complaire.
Peut-on douter que le destin
De ceux qui vous tiennent pour Mère
Ne soit un nœud diamantin?

Comme on voit l'inégalité
Des ans, des mois et des journées,
Accorder sa diversité
Au cours de l'astre des armées ;
Les cieux, par un beau règlement,
Accommoder leur mouvement
Au branle du premier mobile;
Ainsi le bonheur des humains,
D'une obéissance facile,
Suit le mouvement de vos mains.

Sur donc que mes intentions
D'une pareille complaisance
Suivent les inclinations
De votre douce providence,
Vierge, je vous donne mon cœur,
Afin que le rendant vainqueur
Du vice et du mauvais exemple,
Il fasse un généreux effort
De vous ériger un beau temple
Au milieu de son petit fort.

Puisque avec toute liberté
Et d'une pleine confiance,
Je cherche un lieu de sûreté
Dans le sein de votre clémence;
Pour Dieu ne m'éconduisez pas,
Mais prenez le soin de mes pas
Et les guidez parmi les ombres,
Afin que j'évite l'écueil
Où le Prince des cachots sombres
Prétend me creuser un cercueil.

Que l'enfer dégorge sur moi
Tout le venin de sa colère;
Qu'il trouble, qu'il mette en émoi
Et le firmament et la terre :
Qu'il renouvelle ses complots ;
Qu'il révolte l'air et les flots
Pour m'immoler à sa furie,
En vain sera cet appareil :
Je ne veux qu'un mot de Marie
Pour les ranger en un clin d'œil.

Source de nos félicités,
Vivez pour jamais glorieuse :
Vivez dans les prospérités
De l'éternité bienheureuse.
Ces tyrans ont beau se peiner,
L'Enfer à beau se mutiner,
Votre sort est invariable;
Et tant que Jésus sera Dieu,
Après lui (chose indubitable)
Vous sera dû le premier lieu.

IX. A d'autres l'affection a fait trouver des inventions nouvelles

pour l'honorer. Je sais bon gré à celui qui, depuis peu, a mis au jour un petit livre qui ne contient que ce seul vers :

Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sidera cœlo.

Mais autant de fois diversifié que les Astrologues comptent d'étoiles au firmament, c'est-à-dire mille et vingt-deux fois. De vrai, la raison veut que tout ce que l'esprit humain peut inventer de gaillard et d'honnête serve à honorer les grandeurs de celle qui ne sera jamais honorée des hommes autant qu'elle le mérite.

X. Quelques-uns ont consacré leurs plumes et les autres instruments de leur profession, avec leurs veilles et leurs travaux, en reconnaissance des faveurs qu'ils ont reçues d'elle et de l'honneur qu'ils désirent lui rendre. Juste Lipse, personnage à qui les bonnes lettres se sentent grandement redevables, après avoir fait travailler sa plume longues années à la recherche de l'antiquité sous la faveur de la Mère de Dieu, comme il le proteste lui-même, enfin lui dédie sa plume (1), dont le dernier travail a été de recueillir les miracles de Notre-Dame de Hault et de Montaigu. Saint Ignace, disant le dernier adieu au monde et quittant la milice temporelle pour s'enrôler en la spirituelle, fit sa veille d'armes à Montserrat, devant l'image de la Sainte Vierge, à côté de laquelle il pendit son épée et sa dague, comme lui laissant l'honneur que les armes lui avaient acquis, ni plus ni moins qu'il jetait à ses pieds celui qu'une nouvelle vie lui devait acquérir.

XI. Mais il me semble que, parmi tous les autres, les mieux fortunés sont ceux à qui le Ciel a fait la faveur de publier, ou de vive voix ou par écrit, les excellences de la Reine du Ciel, et d'animer le monde à l'aimer, à l'honorer et à la servir. Car leur condition est mille fois plus avantageuse que celle de tous les courtisans et de tous les favoris de la terre. Plus heureux encore sont ceux que Dieu, par une très-spéciale grâce, a destinés à être là-haut les Chantres de la Chapelle Royale de cette Vierge nonpareille et les Panégyristes de ses grandeurs. Oh ! qui aurait le bonheur d'être de ce nombre et d'être couché si avant sur l'état de la Reine des Anges ! Pour moi je serais content de financer tous les travaux de cette vie pour y avoir une petite place. Que ceux à qui cet heureux sort est échu en partage bénissent à jamais la douceur de leur condition ; quant à nous, nous la supplions que notre bouche soit toujours remplie de sa louange, et que par ce moyen, ainsi que dit un Prophète (2), ni plus ni moins

(1) In l'ine B. Virg. Hal. — (2) Isai. XLVIII.

qu'avec un caveçon, elle nous tienne en devoir à ce que nous ne périssions point. Car, dit le Bienheureux Saint Bonaventure (1) : Heureux celui qui ne se soûle jamais de chanter vos louanges ni de publier vos vertus, d'autant qu'il ne peut être autrement qu'une lumière céleste ne donne toujours dans son cœur, et que le Saint-Esprit ne dissipe les ténèbres de son entendement.

§ VII. — *Le troisième trait d'honneur : célébrer religieusement ses fêtes.*

I. Les fêtes et les magnificences de la Jérusalem céleste sont si grandes qu'elles se font entendre jusque sur la terre, puisque nos réjouissances et nos célébrités ne sont que de petits retentissements et de faibles imitations des triomphes de là-haut. Ainsi ce n'est pas merveille que parmi toutes les fêtes que nous célébrons le long de l'année, celles de la Sainte Vierge tiennent le premier rang après les solennités de son fils, vu qu'au ciel il n'est point de pareil honneur à celui qui lui est rendu. Bien est-il vrai que, sans préjudice de ce qui s'y fait, l'Église militante, conduite du Saint-Esprit, a toujours plus particulièrement révéré certains mystères concernant la Mère de Dieu, et célébré quelques-unes de ses fêtes avec plus d'appareil et de signification extérieure que les autres, ainsi qu'il se voit en sa Conception, en sa Nativité, en son Annonciation, en sa Purification et son Assomption: Fêtes dont l'usage est fort ancien en l'Église, comme je le puis aisément montrer à la charge que, pour ce qui appartient à la Conception, on se contente de ce que j'en ai dit amplement ailleurs (2). L'Ordre des Carmes célèbre la fête de l'Annonciation avec les octaves; comme encore plusieurs autres religieux font les octaves de la Purification et de la Visitation.

II. Quant à la fête de la Nativité, on commença de la célébrer avec une allégresse extraordinaire incontinent après le Concile d'Éphèse, où le malheureux Nestorius fut condamné, et la Sainte Vierge maintenue en la possession du glorieux titre de Mère de Dieu; c'est-à-dire après l'an quatre cent trente-six, ainsi que le Docte Baronius (3) l'a amplement déclaré, et qu'il appert par les sermons de Saint Germain, Patriarche de Constantinople, de Saint André de Jérusalem, de Saint Jean Damascène, de Saint Fulbert, Évêque de Chartres, du Bienheureux Pierre Damien, de Saint Bernard et des autres, et du livre de la virginité de Notre-Dame, écrit par Saint Ildefonse, il y a près de mille ans. Vincent, Évêque de Beauvais (4), raconte que le jour qui

(1) In Psalterio B. Virg. — (2) Tract. III, c. VIII, § 1. — (3) Notis ad Romanum Martyrologium, 3 Decemb. — (4) Lib. VI Specul. exempl., c. LXV, et lib. VII, c. CXIX.

est le huitième de septembre fut révélé à un dévot Religieux, lequel entendait tous les ans à tel jour les concerts harmonieux des Anges, et qui à la fin fut averti par l'un d'eux qu'ils honoraient par ces doux accords le jour natal de leur Reine, jusque alors inconnu aux hommes. Plusieurs auteurs dignes de foi (1) assurent que le Pape Innocent quatrième honora ce jour d'une Octave en suite de la faveur que l'Église reçut par l'entremise de la Reine du Ciel. Car comme après le décès de Célestin quatrième, l'Empereur Frédéric second traversa, avec ses factieuses menées, le sacré Consistoire, en sorte que vingt et un mois étaient déjà écoulés sans qu'on eut le moyen de lui donner un successeur, les Cardinaux vouèrent à Dieu cette Octave à condition que, par l'intercession de sa Sainte Mère, il leur fût loisible de donner paisiblement un chef visible à son Église. Ce qu'ayant obtenu, Innocent quatrième, qui fut lors choisi, fit garder partout ce qui avait été promis.

L'Annonciation.

III. La fête de l'Annonciation se faisait en l'Église longtemps avant celle de la Nativité, puisque Saint Augustin (2) rapporte comme une ancienne tradition qu'elle était célébrée le vingt-cinquième jour de Mars, jour que l'on tenait aussi avoir été la mort du Sauveur, et qu'outre les Sermons du même Saint Augustin, de Saint Ambroise, de Saint Pierre Chrysologue et des autres, nous en avons trois excellents de Saint Grégoire le Fait-Miracles, lequel les passait tous de près de deux cents ans. Et jaçoit qu'en plusieurs Églises cette fête fût chômée le dix-huitième de Décembre, ainsi que nous apprenons du Concile de Laodicée et du deuxième Concile de Tolède, auquel présida Eugène, oncle de Saint Ildefonse, à cause, disent ces Saints Conciles, qu'à la fin de Mars l'Église est pour l'ordinaire occupée en la souvenance de la passion de son cher Époux; ce néanmoins le même Saint Ildefonse remit la fête à l'ancien usage, et changea la célébrité qui se faisait le dix-huitième Décembre, en l'attente de l'enfantement de la Sainte Vierge, ainsi que je dirai un peu plus bas.

La Purification.

IV. Celle de la Purification, appelée par les Grecs Hypapante, ou Rencontre, et par les anciens la fête de Saint Siméon et d'Anne la prophétesse, est postérieure à l'une et à l'autre, et tous ne sont pas

(1) Palatina, in Innoc. IV. Ciacconius, in eodem. Durandus, lib. VII Divin. Offic., c. XXIX. Arnoldus Wionus, lib. V Ligni Vitæ, c. XX, etc. — (2) Lib. IV de Trin., c. V.

bien d'accord du temps de son institution. Car Nicéphore (1), Théophanes (2) et Saint Augustin la rapportent au quinzième an de Justinien, qui serait l'an cinq cent quarante-trois du Sauveur; Sigebert (3), à l'an cinq cent quarante-deux; Cedrenus, à l'an neuvième de Justin le Vieux, qui tomberait en l'an cinq cent dix-huit, quoiqu'ils soient tous d'avis qu'elle fut instituée à cause d'une grande mortalité, qui fut apaisée par l'intercession de la Mère de la miséricorde. L'usage toutefois est plus ancien en l'Église Latine. Car plusieurs (4) estiment qu'elle commença sous le Pape Gélase, qui vivait plus de trente ans devant l'Empereur Justinien, et disent que ce Pape très-pieux prit occasion d'instituer cette fête des abus qui se commettaient le long du mois de Février en la profane cérémonie des Lupercales, qui étaient des restes du paganisme; à quoi il subrogea la sainte coutume d'honorer la rencontre des mystères que l'Église célèbre au jour de la purification. Le Pape Serge (5), qui fut élevé au Pontificat l'an six cent quatre-vingt et huit, accrut la célébrité de cette fête par l'accomplissement de la procession qui se fait ce jour-là avec les cierges bénits.

L'Assomption.

V. L'Assomption, que nous pourrions appeler la Reine des fêtes de la Mère de Dieu, est très-ancienne, comme nous apprenons du Sermon ou de l'Épître de Sophronius à Sainte Paule et à Sainte Eustochium sa fille; Épître qui a été ci-dessus citée à diverses occasions. L'auteur vivait du temps de Saint Jérôme, comme il est aisé de voir, et plusieurs des anciens lui attribuent cette pièce. Car ce qu'écrit Nicéphore (6) que l'Empereur Maurice fit célébrer cette fête partout, ne se doit nullement entendre de sa première institution (7), mais de l'Édit qu'il publia pour la faire recevoir et garder par tout l'Orient à l'imitation de l'Église Occidentale. L'octave y fut ajoutée par ordre du Pape Léon quatrième (8), en action des grâces de la faveur reçue de la Mère de Dieu lorsqu'elle délivra le peuple Romain d'un basilic qui faisait un extrême dégât en la ville. Je n'omettrai pas ici le miracle qui est rapporté par le vénérable abbé de Cluny (9), lequel assure, comme une chose très-avérée en son temps, que les cierges qui brûlaient en l'Église de Sainte-Marie-la-Grande, à Rome, dès les premières Vêpres de cette solennité jusqu'à la fin des secondes, étaient

(1) Lib. XVII Hist., c. XXVIII. — (2) In Miscellan., II p., Summ., tit. XII, § 5. — (3) In Chronico, eo anno. — (4) Vid. Baron., in Notis ad Rom. Martyrolog., ad diem 2 Febr. — (5) Beda, lib. de Temporibus. — (6) Lib. XVII Hist., c. XVIII. — (7) Baron., in Notis Martyrologii, 15 Aug. — (8) Sigebertus, in Chronico, an. 847. — (9) Petrus Clun. dictus Venerabilis, lib II de Miraculis, c. XXX.

trouvés au bout de vingt-quatre heures aussi entiers que lorsqu'ils avaient été allumés.

La Présentation.

VI. Outre ces cinq fêtes principales, il y en a d'autres qui sont célébrées en l'Église universelle, ou en quelque Église particulière, quoiqu'elles y soient honorées en un degré beaucoup inférieur à celles-là. Celle de la Présentation est fort ancienne en l'Église Grecque, comme il appert par les discours que nous ont laissés Saint Germain, Patriarche de Constantinople, Georges, Archevêque de Nicomédie et les autres; par le Ménologe des Grecs (1) et par la constitution d'Emmanuel chez Théodore Balsamon (2). Elle se faisait déjà en France l'an treize cent septante-cinq, sous le Roi Charles cinquième, comme il se voit par l'érection du Monastère des Célestins de Metz, faite en l'honneur de cette fête par Philippe de Maizières, Chancelier du Royaume de Chypre. Le Pape Paul second la fit mettre au Calendrier Romain l'an quatorze cent soixante-quatre pour apaiser l'ire de Dieu, et pour arrêter le cours des malheurs qui consumaient l'Église; et de plus il invita par Indulgences (3) le peuple Chrétien à la célébrer comme avait déjà fait avant lui Pie second, son prédécesseur. Depuis, le Pape Pie cinquième l'ayant ôtée du Calendrier avec plusieurs autres, elle y fut rétablie par un Bref exprès de Sixte cinquième, par lequel il montra l'antiquité de cette fête en l'Église de Dieu. A quoi faire ne contribua pas peu le docte François Turrian, ou de la Tour, Religieux de la compagnie de Jésus, qui à cette occasion reçut la mort de la main de la très-sacrée Vierge au même jour de la Présentation, ainsi que j'ai remarqué ailleurs (4).

La Visitation.

VII. Celle de la Visitation prit sa naissance quelque temps avant l'autre, c'est-à-dire, au rapport de Saint Antonin (5), l'an treize cent quatre-vingt et cinq. Elle fut instituée par le Pape Urbain sixième et confirmée, ou, pour mieux dire, promulguée par Boniface neuvième à l'occasion du schisme qui avait déchiré l'Église depuis la mort de Grégoire onzième jusques à la création de Martin cinquième, comme chacun peut apprendre par le Bref de Boniface neuvième.

(1) 21 Novemb. — (2) In Nomocanone Photii, tit. VII, c. I. — (3) Molanus, in Martyrologio. — (4) Tract. III, c. XIII. — (5) IV p., tit. XV, c. XXIV, § 3.

Sainte Marie aux Neiges.

VIII. J'ai parlé au premier traité (1) de la fête de Sainte Marie aux Neiges à l'occasion de l'Église du même nom, qui à présent s'appelle Sainte-Marie-la-Grande.

Les Épousailles de la Sainte Vierge.

IX. L'Église Gallicane fait mémoire des Épousailles de la très-sacrée Vierge le vingt-deuxième Janvier, sous l'aveu du Pape Paul troisième, qui approuva l'office composé par Pierre Daurat, religieux de Saint-Dominique, et octroya qu'il pût être récité en l'Eglise, et qu'il fût loisible d'en faire la fête.

Sainte Marie aux Martyrs.

X. A Rome se célèbre celle de Sainte Marie aux Martyrs, le treizième de Mai (2), parce qu'à tel jour la triste bande des faux Dieux fut chassée de la ville de Rome par le Pape Boniface quatrième, sous l'Empire de Phocas; le Temple de tous les Dieux, maintenant appelé la Rotonde, ayant été consacré à l'honneur de la Mère de Dieu et de tous les Saints Martyrs. Depuis Grégoire quatrième en fit célébrer la fête sous le nom de la Mère de Dieu et de tous les Saints, le premier jour de Novembre.

L'Attente de l'enfantement de la Mère de Dieu.

XI. J'ai aussi parlé peu auparavant de la fête de l'Attente de l'enfantement de la glorieuse Vierge, qui est fort célèbre en toute l'Espagne le dix-huitième Décembre, et qui, depuis quelques années, a été autorisé par le Pape Grégoire treizième. Elle est aussi appelée la fête des *O*, à cause qu'à tel jour est donné commencement aux Antiennes tant renommées en l'Église, qui se commencent toutes par *O*, et qui sont chantées huit jours entiers avant la fête de la Nativité du Sauveur.

XII. A Constantinople se faisait jadis avec grande solennité, au troisième jour de la Pentecôte, la fête de Notre-Dame de la Guide, ou la Conductrice, à l'occasion de la noble Église qui fut fondée par l'Impératrice Pulchérie, comme il a été rapporté ci-dessus à diverses occasions (3).

(1) Cap. XII. — (2) In Romano Martyrologio. — (3) Tract. III, c. VII et alibi.

Notre-Dame des Anges.

XIII. Le second d'Août, l'Ordre de Saint-François généralement célèbre avec une très-particulière dévotion la fête de Notre-Dame des Anges, ou de la Portiuncule, en mémoire des rares faveurs que Saint François reçut du Ciel en la même Église, et des Indulgences qu'il obtint par l'intercession de la très-sainte Vierge à tous ceux qui visiteraient l'Eglise de Notre-Dame des Anges en la ville d'Assise, ainsi que j'ai dit au premier traité (1).

Notre-Dame du Mont-Carmel.

XIV. Le seizième de Juillet, l'Ordre des Carmes fait, avec une pareille dévotion, la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Notre-Dame de la Victoire. — Les Douleurs de Notre-Dame. — Les Joies de Notre-Dame. — Le Recueil des Fêtes de Notre-Dame.

XV. Le septième d'Octobre, l'Église universelle rend grâces à Dieu de la noble victoire qui fut remportée sur le Turc, ainsi que j'ai déclaré ailleurs (2), et ce, sous le nom de Notre-Dame de la Victoire, comme il se voit au Martyrologe Romain au susdit jour. Le seizième d'Avril se fait la fête des Douleurs de Notre-Dame, et celle de ses joies le cinquième de Juillet; le Recueil de toutes les fêtes le premier de Septembre (3), et quelques autres que je passe, de crainte d'ennuyer le Lecteur, à divers autres jours.

Le Samedi.

XVI. Je serais sujet à quelque reproche, si, parmi les fêtes de la Sainte Vierge, je ne donnais place au Samedi, que l'Église a quasi de tout temps religieusement observé. Car, comme elle est gouvernée par le Saint-Esprit son Époux, elle a estimé que ce serait trop peu d'honorer la mémoire de sa bonne Mère et Maitresse une fois seulement tous les ans, de même qu'elle a fait des autres Saints; c'est pourquoi, en suite des obligations qu'elle lui a, elle lui a consacré chaque semaine un jour. Que si quelqu'un demande pour quelle raison elle a fait choix du Samedi, plutôt que de quelque autre jour, je lui dirai que les Docteurs en mettent plusieurs en avant. Premièrement, pour représenter qu'au temps qui fut entre la Passion et la

(1) Cap. xii, § 5. — (2) Tract. iii, c. vii. — Usuard., Martyrolog.

Résurrection de son Fils, qui fut proprement le Samedi, la foi vive et distincte de la même Résurrection demeura en elle seule : ce qui est encore représenté par la chandelle, qui seule reste allumée sur le chandelier triangulaire es trois jours des Ténèbres de la Sainte Semaine. Je dis la foi vive et distincte, car le sentiment de plusieurs graves Auteurs est que les Apôtres ne perdirent jamais entièrement la Foi, mais seulement qu'elle demeura en eux fort faible et comme élangourie. C'est la raison qu'apportent Saint Bernard (1), Saint Bonaventure (2), Saint Antonin (3), l'Évêque d'Avila (4), Guillaume Durand (5) et les autres. Secondement, en souvenance des amertumes où son triste cœur fut plongé lors de la mort et de l'absence de son Fils, qui était l'unique sujet de toutes ses consolations. Troisièmement, pour montrer que comme le Samedi est la porte et l'entrée du Dimanche, qui est le jour du repos et de la Résurrection, de même elle est la porte du ciel et l'entrée de tout notre bonheur. Quatrièmement, afin que par la fête de la Mère on entrât immédiatement en celle du Fils, qui est le Dimanche. La dernière raison qu'ils allèguent est toute mystique, et prise de la ressemblance que la Bienheureuse Vierge avait avec le Sabbat ancien ; mais je ne m'y veux pas arrêter, vu nommément que ce discours ne vise qu'à tracer quelque pratique pour honorer la Mère de Dieu en ses fêtes, bien que pour ce qui concerne les particulières dévotions du Samedi et nommément les abstinences, et les autres mortifications que la plupart des serviteurs de la Vierge font à tel jour, j'en doive parler à un autre sujet traitant de la dixième Reconnaissance.

XVII. Ce n'est jamais qu'à regret que j'interromps la majesté de nos cérémonies avec des observations fantastiques, nommément de certains esprits profanes qui se sont dévalés du vrai culte de Dieu et de la pureté de la Religion. Si dirai-je ici en passant que les Grecs schismatiques, qui, dès qu'une fois ils se sont débandés de l'unité de l'Église, se sont laissés glisser dans mille absurdités, ont néanmoins conservé un très-grand respect envers les fêtes de la très-sacrée Vierge, quoiqu'à leur ordinaire ils aient mêlé parmi leurs dévotions des imaginations Rabbinesques ou des grotesques de leurs cerveaux mal timbrés. Ils disent que toute la nature se ressent tellement de la sainteté de nos fêtes, qu'ès cinq principales célébrités de la glorieuse Vierge, des quatre colonnes, dont à leur dire le ciel est soutenu, deux se courbent par honneur, ni plus ni moins que les deux autres s'inclinent ès solennités de Notre-Seigneur. Que s'il arrive que quelque

(1) Lib. de Passione Domini, c. II. — (2) In III, dist. III, art. 2, q. III. — (3) IV p., tit. XV, c. XXIV. — (4) Præfatione in Matth. — (5) In Rationali divinorum Officiorum, lib. IV, c. I.

fête du Fils se rencontre en un même jour avec celle de la Mère, ils tiennent pour tout assuré que le monde doit périr, le ciel manquant de soutien pendant que les quatre colonnes qui le supportent s'abaissent en un même temps. Cause pourquoi il y a quelques années que le jour de Pâques tombant au vingt-cinquième de mars, auquel l'Église célèbre la douce mémoire de l'ambassade qui fut faite à la Bienheureuse Vierge par l'Ange Gabriel, ils avaient tellement mis dans leur esprit que tout ce que nous voyons devait prendre fin, que nul d'entre eux n'avait de provisions pour aller plus loin qu'un jour, aussi croyaient-ils fermement qu'ils n'auraient plus besoin de chose aucune. Si par ces colonnes du ciel ils entendaient les Bienheureuses Intelligences qui portent le monde, selon la prophétie de Job, je ne douterais nullement que, pendant que l'Église *militante* se met en devoir d'honorer les mystères de la vie du Sauveur et de sa très-sainte Mère, elles ne fissent des actes d'une très-rare et très-profonde révérence. Mais puisqu'il n'est pas nécessaire de nous mettre beaucoup en peine de rencontrer le point de leur dessein, je suis d'avis de les laisser rêver, et de me rendre cependant à la pratique à laquelle je me suis engagé.

XVIII. J'ai toujours estimé que nos solennités se devaient passer en deux sortes de sentiments fort différents. Les uns conviennent à ceux, lesquels confinés en une terre étrangère, chassés et bannis de leur chère patrie, ressemblent aux pauvres Israélites, qui sont naïvement représentés par le Roi-Prophète, lorsque assis sur le rivage de Babylone, les yeux trempés de larmes, les bras croisés, les cithres et les luths pendus aux branches des saules qui côtoyaient la rade, ils s'entretenaient des fêtes et des Cantiques de la Sainte Sion. J'entends par cette disposition les soupirs languissants d'une amère contrition, et les tristes exercices de la salutaire pénitence et mortification que l'Église notre bonne Mère nous enseigne de pratiquer spécialement ès veilles des bonnes fêtes, et qui de tout temps ont saintement occupé les dévots serviteurs de la Vierge, comme je ferai voir au discours de la Mortification.

XIX. D'ailleurs néanmoins, comme vrais enfants de la céleste Jérusalem, ayant droit par l'adoption divine et par la grâce de la régénération aux joies et aux contentements de la Royale maison d'où nous sommes sortis, encore devons-nous réveiller nos cœurs et participer en nos fêtes aux réjouissances du ciel, et à la façon qui est gardée ès célébrités de là-haut. Saint Jean, en son Apocalypse (1), fut invité d'assister en esprit aux merveilles qui se passèrent en la

(1) Cap. v.

solennité de l'ouverture du livre à sept sceaux faite par l'Agneau et au triomphe de cette bienheureuse Cour. Il vit les vingt-quatre vieillards et les quatre mystérieux animaux tenant en main des cithres et des vases de parfum, qui sont les oraisons des Saints, se prosterner en terre, chantant les louanges de l'Agneau. Il entendit les voix de mille millions de glorieux esprits qui s'écriaient : L'Agneau qui a été occis est digne de recevoir le pouvoir, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction. Il ouït toutes les créatures qui sont au ciel et celles qui sont sur la terre reprendre d'un air différent la même chanson, et avec une nouvelle cadence donner mille bénédictions à l'Agneau, lequel est assis sur le trône du Dieu vivant. Voilà à mon avis la vraie idée de nos fêtes et le parfait modèle des actions que nous y devons pratiquer, qui sont l'Oraison, la Réjouissance, l'Action de grâces et la Glorification.

L'Oraison. — La Réjouissance.

XX. Je dis l'Oraison qui est représentée par les parfums que Saint Jean vit monter sans cesse contre le trône de Dieu et embaumer de leur agréable odeur toute la sainte cité. Car la raison requiert qu'en semblables jours nous employions quelque temps particulier à la considération des mystères que l'Eglise nous propose, et que notre cœur s'évapore en saintes affections. Le Père François Suarez, personnage non moins connu au ciel pour ses rares vertus, qu'en la terre pour sa profonde science, ne disait jamais la Messe ès jours de fête de la Sainte Vierge, qu'il n'eût auparavant employé au moins deux bonnes heures à la considération de ses Grandeurs. Et tous ceux qui aiment de cœur cette Princesse, s'étudient en de semblables occasions à savourer la douceur de ses mystères et à s'entretenir avec elle le plus longuement qu'ils peuvent.

XXI. La Sainte Écriture témoigne que comme Samson trouva le miel dans la gueule du Lion, ainsi nous trouverons dans le sein de l'Oraison qui est présentée par le Lion à cause de sa grande force, la douceur et le contentement. C'est ce qui nous arrive lorsque nous nous entretenons des Grandeurs de l'Impératrice du ciel. Car l'âme est comme inondée des doux sentiments de Réjouissance qui lui sont causés par la pensée des excellences de celle qu'elle chérit uniquement. Là, l'esprit, comme transporté d'aise, se conjouit avec elle de la voir si haut élevée; là il se contente, là il se complaît, là il se perd, là il dit qu'il ne désire rien plus depuis qu'il voit l'objet de ses amours tout transformé en Dieu. Et les efforts de cette joie sont bien si grands en quelques-uns, qu'ils réduiraient le cœur à de grandes

extrémités de désirs et de langueurs, si Dieu ne le fortifiait ou ne mitigeait ses ardeurs.

L'Action de grâces.

XXII. De la considération et de la Réjouissance, naissent les vifs sentiments d'Action de grâces que le cœur altéré rend à la très-adorable Trinité, pour avoir élevé la Sainte Vierge à un si haut degré d'honneur, et nommément pour lui avoir fait les faveurs qui sont particulières à telle fête. Action de grâces qu'il présente très-spécialement au Roi de gloire, son très-honoré Fils, pour qui, par qui et en qui elle a reçu tant de faveurs du ciel. Action de grâces finalement qu'il adresse à elle-même, d'autant que jamais ces fêtes ne se passent sans nous ramentevoir quelque insigne obligation que nous lui avons.

La Glorification.

XXIII. Enfin, toute cette allégresse se termine en bénédictions et en Glorifications, et l'âme qui se connaît trop malhabile pour y pouvoir fournir, mendie tout le secours qu'elle peut; elle appelle à son aide tout ce qui est au ciel et en la terre pour adorer le père de lumière, de qui procède toute sorte de dons parfaits, pour chanter et publier ses magnificences et pour le faire connaître à toutes ses créatures. Elle en fait autant pour bénir et glorifier avec proportion celle que Dieu a rehaussée par des voies inimaginables; elle lui dit des merveilles que l'affection lui dicte; elle ne voudrait jamais se départir de ces amoureux entretiens.

La Communion.

XXIV. A ces religieux exercices, il faut ajouter la participation des saints mystères. Car comme la Mère de Dieu répondit un jour à une belle âme, il ne faut pas que nous espérions lui pouvoir faire service plus agréable que de lui présenter son cher Fils. Il faut de plus ajouter la charité envers les nécessiteux, d'autant qu'il est raisonnable de départir plus libéralement le temporel lorsque plus abondamment nous recevons le spirituel.

L'Aumône. — Une préparation remarquable.

XXV. Mais pour ne pas omettre ce qui est de principal, il est très-à propos de savoir qu'il n'y a rien de pareil à une préparation exacte et continuée l'espace de quelques jours en la pratique des actes de

contrition, de mortification, de désir, de Religion, de Foi, d'Espérance, de Charité et d'autres excellentes vertus. Car il faut tenir cette vérité pour une maxime infaillible, qu'à peu de préparation répond peu de grâce, et qu'aux grandes dispositions Dieu réserve les faveurs privilégiées. Ainsi, à mesure que les âmes nobles sentent approcher quelque bonne fête, elles s'efforcent de mettre leur cœur en état de faire quelque notable avancement, et à cet effet elles redoublent leurs dévotions et emploient tout le crédit qu'elles ont au ciel. Il s'en trouve plusieurs qui lui présentent comme un bouquet composé d'un certain nombre d'oraisons, de pénitences et de semblables vertus, ni plus ni moins que d'autant de diverses fleurs. L'an mil six cent vingt et un, l'un des Pères de la Compagnie de Jésus qui demeuraient en la Chine, s'apercevant d'un compliment ordinaire aux Chinois, d'envoyer des présents aux Dames qui sont prêtes d'accoucher, qu'ils appellent le compliment des accouchées, résolut d'en faire son profit, comme il fit par effet. Car approchant la fête de Noël, il proposa à ses auditeurs d'observer cette même cérémonie à l'endroit de la Mère du Roi du Ciel, et de lui offrir pour présent quelque nombre de jeûnes, d'oraisons et d'autres telles bonnes œuvres. Ce qui leur agréa tellement, que depuis ils n'ont jamais manqué de prévenir avec de semblables devoirs les Nativités du Sauveur et de sa Sainte Mère. Sainte Gertrude (1) assistant à la Sainte Messe la veille de l'Assomption, comme le Prêtre récitait la Collecte : *Deus qui virginalem aulam*, arrivé qu'il fut à ces paroles, *ut sua nos defensione munitos, jucundos faciat sua interesse festivitati*, elle vit la Sainte Vierge qui avait sous son grand manteau Impérial un grand nombre de jeunes filles d'une rare beauté, qui étaient mises en rang et défendues par les Anges, et par la même Vierge extraordinairement caressées. Elle apprit que c'étaient les âmes de celles qui avaient pris peine de se préparer soigneusement, afin de faire plus dignement cette sienne fête. Elle connut quand et quand qu'elles avaient été admises par la Sainte Vierge à un plus haut degré de protection que devant, en après qu'elle leur avait fait meilleure part qu'à toutes les autres de ses douceurs et de ses consolations; enfin, qu'elles avaient été commises d'une spéciale façon à la garde des Bienheureux Esprits pour être par eux défendues contre leurs ennemis. Comme la même Sainte Gertrude (2) se fut adressée à la Mère de Dieu au jour de son Annonciation, pour lui demander en quoi elle lui serait plus agréable et quel service elle lui pourrait rendre à ce bon jour, la Vierge lui tint ce propos : Si le long de l'Octave tu récites tous les jours trente-

(1) Lib. IV Revel., c. XLIX. — (2) Ibid., c. LV.

cinq *Ave Maria* pour honorer et accomplir le nombre des jours que mon Bien-aimé Fils a demeuré dans mes entrailles, sache que je n'aurai pas moins à cœur ce tien devoir que si tu m'eusses rendu toute sorte de services dès le jour que je le conçus, jusqu'à celui que je le donnai au monde. Que si alors il ne m'eût pas été possible de te refuser chose aucune, beaucoup moins le pourrais-je faire maintenant que j'ai plus de moyens qu'alors d'obliger ceux qui s'étudient à me plaire. Ce qui fut dit le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, n'est différent que d'un seul point, savoir est que celui qui, à l'honneur des jours qu'elle-même fut au ventre de sa bonne mère, réciterait tous les jours de l'Octave le même nombre que dessus de Salutations Angéliques, mériterait qu'elle lui fît part là-haut d'une très-particulière façon de toutes les joies que son cœur ressentit ici-bas, et de plus de tous les contentements dont à présent Dieu comble son esprit. Y aurait-il bien quelqu'un tant insensible que de n'être point ému par la grandeur de ces promesses, ni pris par les attraits d'une si démesurée charité?

« Considérons donc tous ces jours solennels de notre divine Mère comme des jours fortunés, comme des jours véritablement heureux, des jours de grâce et de bénédiction, dont il ne faut pas perdre un moment, mais les employer utilement et fidèlement, selon la dévotion et le loisir qu'il plaît à Dieu de nous donner (1). »

§ VIII. — *Le quatrième trait d'honneur : lui ériger des Eglises et des Oratoires.*

I. L'honneur qui revient à Dieu de la bâtisse des Églises, doit sans difficulté être mis entre les premiers qu'il reçoit de nous. Car à mesure qu'une Église lui est consacrée, il descend pour en prendre possession, et soudain il engage sa fidélité à ouïr ceux qui recourront à lui en ce lieu-là. Que si bien il n'y entre pas toujours avec tant d'appareil et de magnificence extérieure, qu'il fit jadis lors de la dédicace du Temple de Salomon, toutefois il ne nous est pas loisible de douter qu'il n'y vienne avec une abondance de vertu divine d'autant plus grande que les Églises Chrétiennes sont plus nobles que cet ancien Temple, qui n'était destiné à servir qu'aux figures mortes et insensibles de nos saints mystères. Ce qui me fait dire que c'est une œuvre de haut mérite de construire des Églises à Dieu. Car c'est l'obliger à descendre en terre d'une particulière façon, et lui présenter le moyen de manifester ses grandeurs et de faire largesse de ses biens. C'est donner sujet à des millions de personnes de se sauver par l'exercice

(1) La R. Mère de Blémur.

de toutes sortes de vertus. C'est multiplier les sanctuaires de Dieu, et les endroits où il se trouve personnellement avec nous. C'est en certaine manière faire descendre le ciel en terre, ou pour mieux dire, construire en terre des cieux raccourcis, où se pratiquent des actions toutes célestes de jour, de nuit, en tout temps, en toute saison, où Dieu est béni, adoré et glorifié sans cesse, où le pardon des péchés est octroyé, où les âmes sont régénérées pour le salut éternel, où se vérifie le droit qui leur est acquis à l'héritage du ciel, où les divins mystères sont célébrés, où les Rois et les légitimes ministres des saints Autels sont oints et sacrés, où les vœux sont offerts; bref, où sont exercées toutes les plus divines actions dont l'esprit humain est capable en ce pèlerinage mortel.

II. J'en dis tout autant avec proportion des Églises qui sont dédiées aux Saints, et nommément à la Reine des Saints. Car, outre que les Saints s'éjouissent infiniment de l'honneur que Dieu reçoit ès maisons qui leurs sont dédiées; outre le contentement qu'ils perçoivent du salut et de l'avancement des hommes, ils en tirent eux-mêmes un très-grand tribut de gloire, et en un mot, tout celui qu'ils peuvent espérer des personnes de notre condition. Ce qui me fait croire que la Mère de Dieu se sent merveilleusement obligée à la magnifique volonté de ceux qui emploient si saintement et si honorablement les moyens qu'ils ont reçus du ciel. Que si nous lisons souvent en l'Écriture que Dieu a bâti des maisons à ceux qui lui ont rendu quelque signalé service, c'est-à-dire qu'il a affermi leurs familles et béni leur postérité, que doivent attendre ceux qui ont logé la Sainte Vierge dans des palais et dans des temples, sinon qu'elle-même leur bâtisse un palais éternel au ciel, qu'elle établisse leurs espérances, qu'elle conduise leurs desseins, qu'elle les comble de toute sorte de bonheur? J'aurais ici de quoi m'égayer si je voulais; mais je me dois contenter de ce qui a été dit à la fin du premier traité, où nous avons fait la visite générale des plus fameuses Églises qui lui ont été érigées par tous les endroits de l'univers; et ceux que nous avons là remarqués s'employant à ces généreux desseins, sont les mêmes qu'ès traités suivants nous avons vus prospérer en toutes manières à la gloire de Dieu et à l'honneur de celle qui jamais n'a été vaincue en libéralité.

§ IX. — *Le cinquième trait d'honneur : visiter les lieux qui lui sont particulièrement dédiés.*

I. C'est de toute ancienneté que Dieu a choisi certains lieux pour y être plus particulièrement honoré. Nul n'a sujet de le trouver

mauvais, puisqu'il est le maître des lieux aussi bien que des saisons, et que c'est de notre devoir de nous disposer à recevoir ses grâces, où et comme il lui plaît les départir. A son imitation la Sainte Vierge a aussi ses places d'élite, où il semble qu'elle se plaît davantage, et où, par des effets admirables, se fait connaître la majesté de celle qui y préside. Et jaçoit qu'il n'y ait coin au monde, pour secret et retiré qu'il soit, d'où elle n'entende les vœux qui lui sont adressés, et la voix de ses fidèles serviteurs, ce néanmoins elle veut encore qu'ils honorent les lieux où elle se plaît, si ce n'est que nous voulions dire qu'elle ait fait choix de semblables lieux, au moins de la plupart, pour honorer les services et la mémoire de quelqu'un de ses chers enfants. Quoi qu'il en soit, plusieurs, sans faire plus ample recherche, se sont contentés de savoir qu'elle prenait plaisir d'être servie en telle ou telle part, pour se résoudre d'y aller rendre leurs devoirs, et d'y aller présenter leurs cœurs ès endroits où elle reçoit et donne tout de meilleur cœur. Il n'y a, grâces à Dieu, nulle contrée qui soit visitée du Soleil, que la Mère de Dieu n'ait regardée de l'œil de sa faveur, et où ses grâces ne se cueillent à pleines mains, bien qu'ils ne soient pas tous également privilégiés. J'ai fait assez voir ailleurs (1) que cette mère commune n'a tenu aucune province pour étrangère, et que partout elle a imprimé les vestiges de sa bienveillance et de sa libéralité; et je pourrais bien par réciproque dire quelque chose du concours et de l'affection des peuples à l'honorer, si nous n'en avions tous les jours les preuves devant nos yeux. C'est assez que nous ayons de quoi nous consoler et glorifier Dieu, voyant l'abord qui se fait tous les jours aux Oratoires et aux lieux que la Reine du ciel a spécialement choisis. Les plus grands veulent servir d'exemple aux plus petits, et ceux-ci se persuadent qu'ils peuvent être aussi riches de bonne volonté que les plus grands; ainsi les uns et les autres à l'envi s'efforcent d'amplifier l'honneur de la Mère de Dieu. Il ne faut que lire les Histoires de Lorette, de Montserrat, du Puy, de Chartres, de Montaigu, pour y apprendre les voyages qu'y ont faits les Papes, les Cardinaux, les Prélats, les Empereurs, les Rois, les Princes, les Seigneurs de toute qualité, pour y compter les présents, les tableaux votifs, et telles autres marques de dévotion : voire il n'est pas besoin de nous en rapporter aux Histoires, puisque ce sont choses dont nous pouvons être témoins, et que la plupart ont vues et reconnues sur les lieux.

II. Encore serait-ce peu que la Sainte Vierge fût ainsi révérée en certains endroits plus remarquables, si elle ne nous avait facilité les

(1) Tract. I, c. XII.

moyens de lui aller rendre nos vœux. Mais il se peut dire en vérité qu'à peine y a-t-il ville en la Chrétienté où elle n'ait quelque sanctuaire, et où l'affluence du monde ne témoigne la présence de la Reine du ciel. J'en ai fait curieusement la remarque partout où je me suis trouvé, mais spécialement en cette bonne ville d'Avignon, où il y a un grand nombre de personnes dévotes, qui ne manqueraient pour rien au monde de monter tous les jours à la fameuse Église de Notre-Dame, à qui ci-dessus nous avons donné rang parmi les places les plus chéries de la Mère de Dieu. On a vu plus d'une fois les Gentils-hommes de marque, lors de la plus grande rigueur de l'hiver, les chemins étant très-difficiles à cause du verglas répandu partout, grimper à quatre sur cette simple roche, à la vue de tout le monde, pour ne pas quitter leur pieuse coutume d'aller tous les jours saluer la Reine des Anges en son Palais. Courage, belles âmes, courage, puisque de là-haut elle compte tous vos pas à dessein de reconnaître largement les témoignages de votre affection. Viendra le jour qui mettra fin à ces voyages, lorsque vos pieds seront arrêtés sur la sainte montagne du Seigneur, et que vous serez inséparablement à celle que vous aurez honorée ici-bas selon votre pouvoir. Mais attendant cette bienheureuse saison, employez à son service toutes les puissances de votre corps et les forces de votre esprit; car tel est le bon plaisir de celui pour qui et en qui vous la devez aimer et honorer.

III. Un jour fait la leçon à l'autre, dit le Prophète David, et de temps en temps les esprits des hommes, éclairés de celui de Dieu, inventent de nouvelles dévotions, aussi bien que de nouveaux arts. En voici une qui a pris naissance en nos jours, et je ne doute nullement qu'elle ne soit très-agréable à la Reine du Ciel. Il se trouve aujourd'hui bon nombre de Seigneurs et de Dames qui, pour être obligés de faire la cour à quelque Prince ou Princesse de la terre, ont porté leurs pensées plus haut, et par l'assiduité de semblables services ont appris à faire la cour au Prince et à la Princesse du ciel. Ainsi, pour parler seulement de la Sainte Vierge, vous les verriez tous les matins se rendre à quelque sienne Église, comme à son Palais, afin de lui faire la révérence, et de s'acquitter envers elle des devoirs d'honneur, de reconnaissance et de servitude, que les Seigneurs et les Dames de la Cour ont coutume de rendre aux Excellences et aux Majestés de la terre. Cette pratique n'est pas sans fondement ès saintes lettres, où souvent nous lisons que Dieu traite avec les hommes en la même façon qu'ils traitent par ensemble, et qu'il exige d'eux des services et des honneurs tout semblables à ceux qu'ils se défèrent les uns les autres. Lorsque nous aurons pris l'air de la Cour du Ciel, nous changerons de façon de faire : pour le présent il nous suffit de

savoir qu'on n'y dédaigne pas nos services, mais qu'on les reçoit à bras ouverts, et qu'on leur prépare des reconnaissances éternelles là-haut.

CHAPITRE IX.

De la dévotion, huitième Reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu.

Joignons la Dévotion à l'Honneur, attendu qu'elle est sa sœur germaine, fille d'un même père qui est Dieu, et d'une même mère qui est la vertu de la Religion; et faisons choix de quelques pratiques de cette vertu les mieux autorisées de la Sainte Église, et plus coutumières aux fidèles serviteurs de la Sainte Vierge. Car semblables exercices, au dire de Saint Athanase (1), sont les présents que les filles de Tyr, dont parle le Prophète David (2), et les plus apparentes du peuple Chrétien portent en leurs mains lorsqu'ils viennent faire la révérence et présenter leurs services à l'Épouse sans pair. Et ceux qui manquent à ce devoir, dit le dévot Saint Bonaventure (3), ont juste occasion d'estimer qu'ils offensent leur conscience et qu'ils donnent sujet à la Sainte Vierge d'en avoir du ressentiment.

§ I. — *Le premier trait de dévotion : célébrer ou faire célébrer des Messes à l'honneur de la Sainte Vierge.*

I. Je commence par le Sacrifice, comme par l'acte de Religion le plus noble et le plus relevé que nous ayons, et jaçoit qu'à proprement parler, ainsi que remarque le Saint Concile de Trente (4), il ne serait pas loisible de le présenter à autre qu'à Dieu, ce néanmoins il est permis de l'employer pour remercier sa Divine Majesté des faveurs qu'il a conférées aux Saints, et nommément à la Reine des Saints, et pour les supplier de se rendre nos intercesseurs. D'où chacun peut conjecturer la satisfaction que la Sainte Vierge reçoit de cette sorte de Reconnaissance, vu que dans le trésor des mérites infinis du Sauveur, nous n'avons rien de plus excellent ni de plus digne digne d'être offert à Dieu pour tous ses bienfaits, ni rien en quoi il soit davantage glorifié. C'est la raison pourquoi cette dévotion est aujourd'hui tellement en crédit par toute l'Église, qu'aussitôt qu'il

(1) Serm. de Annunt. — (2) Psalm. XLIV. Et filiæ Tyri in muneribus, etc. — (3) In Speculo. — (4) Sess. XXII, c. III.

est question d'entreprendre quelque affaire, ou de rendre grâces à la Mère de Dieu pour quelque bénéfice, les Autels sont chargés de vœux et les Messes de la Vierge réitérées. Et en quelques endroits, nommément par toute l'Espagne, cette sainte coutume a bien un tel cours, que les Messes des Morts souvent sont changées en Messes de la Conception Immaculée: de manière que l'on voit infinies personnes ordonner par Testament, qui cinq cents, qui mille Messes de la Conception, et prier qu'elles soient dites au plus tôt pour le soulagement de leurs âmes. Aussi ai-je dit plus d'une fois que nous sommes au temps où Dieu veut honorer sa sainte Mère en toute façon, bien que cette dévotion soit très-ancienne en l'Église, comme les écrits des Saints et les histoires en font foi. Chacun les pourra lire chez les Auteurs (1) qui les ont recueillies; une seule me suffira pour affermir la créance que nous devons tous avoir de l'incomparable douceur de la Mère de Dieu.

II. Césarius, très-dévot Religieux de l'Ordre de Cîteaux, qui au commencement de son œuvre prend Dieu à témoin qu'il n'écrit rien qu'il n'ait vu de ses propres yeux, ou qu'il n'ait appris de personnes à son avis très-dignes de foi, assure (2) avoir ouï ce que je vais rapporter de Jean de Xaintes, personnage de mérite et témoin oculaire du fait. Lors de la plus grande furie des Hérétiques Albigeois, deux Ecclésiastiques qui faisaient voyage au Duché de Bourgogne, ayant un samedi rencontré sur le chemin une Chapelle déserte, résolurent d'y célébrer la Sainte Messe à l'honneur de la Mère de Dieu, car ils portaient avec eux tout ce qui était nécessaire pour ce faire. Ils ne l'avaient pas encore achevée qu'ils furent surpris par les Hérétiques, lesquels se jetèrent sur le Prêtre à corps perdu, et l'ayant tiré hors de l'Église avec toute sorte de mépris et de mauvais traitements, lui coupèrent la langue et le laissèrent demi-mort. Tout ce que put faire son compagnon ce fut de le conduire à Cluny, et de le recommander aux Religieux, lesquels le considérant comme un glorieux Confesseur de Jésus-Christ et de sa Sainte Mère, en eurent autant et plus de soin que s'il eût été des leurs. La nuit devant l'Épiphanie, comme les Religieux se fussent mis en devoir de dire Matines, il appela celui qui avait été commis pour le servir, et le pria instamment de le mener à l'Église. Il fut conduit devant un autel de la Sainte Vierge, où il se recommanda à elle du meilleur de son cœur; aussi ne différa-t-elle pas longtemps à le consoler. Car à peine avait-il bien formé sa prière, qu'il la vit devant soi, et entendit qu'elle lui disait que puisqu'il avait perdu la langue pour l'honneur de son Fils et pour le sien, elle

(1) S. Anton., IV p., tit. XV, c. II, § 2. Cæsarius, lib. VII, c. IV. Vincentius Bellov., lib. III, c. CXIII. — (2) Loc. cit.

lui en apportait une autre, à ce que de là en avant il publiât les merveilles de tous deux. Cela dit, elle lui mit la main dans la bouche et lui rendit la langue et la parole qui lui avaient été ôtées. C'était bien la raison qu'elle fût pour la première fois déliée à l'honneur de sa Bienfaitrice. Aussi commença-t-il d'entonner l'*Ave Maria*, et de le répéter si souvent et d'une voix si haute et si forte, que les Religieux qui étaient au Chœur l'ayant entendu, accoururent tous à lui pour être témoins du miracle et pour rendre grâces à la Reine de Bonté. Cette même langue fut depuis vue de tous, et nommément de Jean de Xaintes, de qui j'ai parlé au commencement, avec une petite ligne rouge, à l'endroit où elle avait été conservée au noble Monastère de Cluny, où il fut reçu Religieux, pour finir ses jours au service de Dieu en chantant les louanges de sa très-sainte Mère.

§ II. — *Le deuxième trait de dévotion : s'approcher souvent et avec esprit, et s'affectionner en toutes manières au culte du Saint Sacrement de l'Autel.*

I. Bien que je vienne de traiter de l'oblation du très-saint Sacrifice de l'Autel à l'honneur de la très-sacrée Vierge, comme du plus religieux et du plus noble trait de dévotion qu'on peut pratiquer envers elle, j'en veux néanmoins encore parler en tant qu'il est Sacrement, et Sacrement le plus ordinaire de la dévotion des fidèles, où le Fils de la même Vierge s'est logé pour demeurer parmi nous, et pour être la consolation et la nourriture de nos âmes. C'est à dessein de faire voir comme nous n'avons point de plus précieux gage d'elle, aussi n'y a-t-il rien où elle désire plus que ses chers enfants témoignent leur dévotion.

II. Je dis que c'est le plus précieux gage que nous ayons d'elle, d'autant que c'est le commun dire des Saints Pères que ce divin Sacrement est un don que nous tenons d'elle, et qu'après son Fils bien-aimé nous lui en sommes redevables. Nous lui en sommes redevables, disent-ils, comme à la terre vierge, qui sans semence humaine, et sans autre culture de la main de Dieu, a porté le pur froment dont ce pain de vie est formé; comme à la femme ménagère qui l'a pétri des trois mesures de farine du corps, de l'âme et de la divinité avec le levain de sa foi; comme au bien fortuné Tabernacle d'Abraham ou de la bonne Sara, où ce pain a été cuit sous la cendre au feu de la Divinité; comme au four intellectuel embrasé des ardeurs divines dont il a été tiré tout chaud pour nous rendre la vie; comme à la Bethléem spirituelle, c'est-à-dire à la maison du pain céleste, où il a été mis en dépôt pour la nourriture des mortels; comme à la cruche d'or, où cette céleste manne est gardée; comme à l'autel et à la table

où il est proposé; et d'autant qu'outre les espèces du pain, ce très-auguste Sacrement nous est encore donné sous celle du vin, les Saints Pères n'ont pas oublié de le rapporter à la Vierge. Car Saint Jean Damascène et Saint Épiphane l'appellent pour cela la Vigne plantureuse qui a porté le raisin de douceur et le nectar de la vie éternelle. Le Patriarche de Constantinople, Saint Germain, dit qu'elle est le cep mystérieux qui a été planté de la main de Dieu pour donner aux Églises le raisin d'incorruption; et Saint Ambroise prend la similitude de la coupe faite au tour dont il est parlé ès Cantiques (1), et dit que c'est le ventre de la Vierge, dans lequel la Sagesse divine a mêlé le vin précieux qu'elle promet à son banquet solennel (2). Enfin, les autres affirment que si le Saint Sacrement est l'arbre de vie, Marie en est le Paradis; s'il est la pomme d'immortalité, Marie est l'arbre qui l'a porté; s'il est l'Agneau de la Pâque mystique, c'est Marie qui l'a fourni; s'il est le charbon Séraphique d'Isaïe (3), Marie est comme la tenaille avec laquelle il a été pris sur l'Autel de la Divinité; s'il est la perle orientale qui porte le prix de notre salut, Marie en est la Mère perle (4). A ce propos je ne puis omettre la belle remarque d'un curieux Lapidaire de ce temps, qui écrit que les perles sont formées dans la mer, non pas par la rosée du ciel, conçue dans la nacre, ainsi que communément on l'a cru jusqu'à présent, mais du lait même de la mère, duquel elle retient la couleur et la semblance. Rare figure de la vraie Perle Eucharistique, qui a été formée du lait et du sang de sa très-douce Mère : du sang, tant qu'il a été dans son sacré ventre; du lait, quand il en a été dehors.

III. Mais vous remarquerez, s'il vous plaît, en la façon de parler des Saints Docteurs, que ce n'est pas seulement à raison de l'Incarnation qu'ils rapportent ce souverain bienfait à la Vierge, comme à celle qui a formé et donné la précieuse chair que nous y mangeons, mais encore en tant qu'il est au Sacrement, comme leurs paroles le montrent. Et quoiqu'il soit plus malaisé de trouver la façon par laquelle elle a influé au Sacrement, ainsi que l'on dit en l'école, pour lui être attribué sous ce titre; néanmoins voici deux ou trois raisons qui me semblent donner quelque jour au dévot sentiment des Saints Pères. La première présuppose la vérité d'un riche éloge que le Docteur Angélique (5) donne au Saint Sacrement lorsqu'il l'appelle l'accomplissement et comme la dernière perfection de la donation que Dieu nous a faite de son Fils en l'Incarnation. Car le Père éternel nous ayant voulu donner entièrement son Fils, et le Fils s'étant voulu donner soi-même en don parfait, il fallait qu'il trouvât

(1) Cant. VII. — (2) Prov. IX. — (3) S. Jean. Damasc., Orat. I de Dormit. Virg. — (4) Boët., de Gemmis. — (5) Opusc. de S. Sacram.

l'admirable moyen que l'amour lui a suggéré pour se donner à un chacun des hommes en particulier et s'incoporer avec lui. Elle présuppose de plus ce que les Saints Pères, que j'ai allégués à quelque autre sujet (1), affirment d'un commun consentement : savoir est que nous sommes redevables de cette donation et de son accomplissement, non-seulement au Père, qui en est le premier principe, et au Fils, qui s'est baillé soi-même, mais encore à la Sainte Vierge, laquelle accordant sa volonté avec celle du Père et du Fils, nous l'a donné comme chose qui était vraiment sienne par le droit de maternité; d'où j'ai conclu ailleurs que cette union et conspiration de volontés sur une chose qui lui était commune avec le Père, suffisait afin qu'elle fût estimée l'avoir offert avec le Père en sacrifice sur l'autel de la Croix, et afin que nous lui fussions obligés et redevables de notre salut. En la même manière et en vertu des mêmes preuves, je conclus maintenant que cette union de volonté avec le Fils, lequel se baille soi-même au Sacrement, est suffisante pour dire que nous le tenons encore de la Mère, tant parce que c'est l'accomplissement de la première donation qu'elle en fit en l'Incarnation, nous donnant son Fils en toutes les manières et en toute la perfection avec laquelle son Fils avait résolu de se donner, comme encore parce que la chose qui nous y est donnée lui appartenant, elle ne nous a point été donnée par le Fils qu'avec le consentement de sa Mère, puisque se faisant homme il s'était mis en son pouvoir. Et c'est, si je ne me trompe, ce que Saint Épiphane (2) a voulu toucher quand il a donné à la Sainte Vierge le nom et l'office de Prêtresse, qui a offert, dit-il, sur le Saint Autel le pain céleste pour la rémission des péchés.

IV. La seconde raison est d'autant que c'est pour l'amour de sa Mère que le Sauveur semble avoir premièrement institué cet admirable Sacrement. Car comme ainsi soit qu'il l'ait institué pour la consolation des siens, qu'il laissait en ce monde, et pour adoucir les regrets de son absence après sa retraite dans le ciel, ainsi que l'entendent communément les Saints Pères en ces paroles qui sont rapportées par Saint Matthieu (3) : Je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle; je ne doute nullement qu'il ait eu plus d'égard à la consolation de sa Mère, que de tous les autres ensemble, de même que son absence était plus fâcheuse à elle seule, qu'elle n'était à tout le reste. D'où s'ensuit que nous lui en sommes fort particulièrement obligés, puisque c'est à sa considération qu'il a été institué. Ajoutez la dévote et sainte pensée d'un Docteur moderne (4), qui dit que le Fils de Dieu prit tant de plaisir la première fois que,

(1) Tract. II, c. VI, § 3 et 4. — (2) Serm. de Laud. Virg. — (3) Matth. c. ult. — (4) Salazar in IX Prov., n. 133.

pour l'amour de nous, il s'enferma dans les entrailles de la Vierge, et qu'il y fut si honorablement et si amoureusement traité par elle, que pour jouir souvent de ce contentement, il inventa le moyen d'y retourner et de renouveler en quelque façon le mystère de son Incarnation, auquel il se complaisait tant, rendant possible ce que le bon Nicodème jugeait impossible, qu'un homme fait et avancé en âge, entrât derechef dans le ventre de sa Mère. Car il y entra depuis autant de fois que la Vierge sa Mère communia, et nul, crois-je, ne doute qu'elle ne communiât tous les jours, comme portait lors la coutume de l'Église, et comme l'assure expressément un Auteur anonyme chez Métaphraste. Elle s'approchait chaque jour des divins mystères, dit-il, et recevait souvent dans ses entrailles le même corps de son Fils, qu'elle y avait porté avant que de l'enfanter.

V. Mais voici une troisième raison qui rend ce divin Sacrement encore plus propre à notre bonne Mère, et qui nous oblige plus doucement de lui en être dévots et reconnaissants. C'est que sa propre substance nous y est proprement et réellement donnée, et que nous y mangeons sa chair et y buvons son sang, puisque, comme nous avons dit tant de fois, la chair du Fils est la chair de la Mère. Ainsi l'a remarqué Saint Bernardin de Sienne (1), quand il dit que toute la beauté et tout le poids des Sacrements de l'Église a sa perfection en la chair de la Vierge, d'autant que tous les autres Sacrements regardent celui de l'Eucharistie comme leur dernière fin, et comme celui qui est nommé le Saint Sacrement par excellence. Or, celui-ci contient le précieux corps du Fils de Dieu, corps qui a été formé d'une partie de la substance de la Mère. Les Grecs en leur Liturgie ont une cérémonie un peu différente de la nôtre, quant à l'hostie qui doit être consacrée. Car ils ne la portent pas sur le Saint Autel toute prête et à part, comme nous faisons, mais ils la prennent du corps d'un grand pain, sur le milieu duquel vous voyez une petite image du Sauveur crucifié, presque de la grandeur et de la forme de nos hosties; images qu'ils appellent la marque et le sceau de l'oblation, d'autant que c'est cette partie seule que le Prêtre découpe tout à l'entour, et qu'il tire pour offrir et consacrer; le reste de ce pain est gardé jusqu'à la fin de la Messe pour être distribué à ceux qui n'ont point communié, tout ainsi que nous distribuons le pain bénit; aussi bien l'appellent-ils la bénédiction, ce pain étant donné en lieu du sacré corps à ceux qui ne l'ont pas reçu. Là-dessus, le Patriarche Saint Germain a bonne grâce quand il dit (2) que ce grand pain d'où est prise l'hostie est la figure de la Vierge

(1) Tom. I, Serm. LXI. — (2) De Mystic. contemplat. rerum Eccles.

Mère, du milieu et du ventre de laquelle a été tiré ce divin corps marqué de la forme substantielle de Dieu fait homme. Et quoique, par cette séparation, il ait pris une autre hypostase, en laquelle il subsiste à part, néanmoins c'est la chair et la substance de la Vierge, ni plus ni moins que l'hostie est une partie de la substance de ce grand pain. Notre glorieux Patriarche Saint Ignace se sentit un jour fort doucement consolé sur la considération de cette vérité, ainsi qu'il a laissé dans quelques petits papiers, où il marquait les grâces et les lumières célestes qu'il recevait d'en haut. Je considérais, dit-il, que le Fils et la Mère sont naturellement une même chair et un même sang, ou au moins que le Fils est une partie de la substance de la Mère, et partant qu'à la sainte table je recevais la très-sacrée chair, non du Fils seulement, mais encore de la Mère, et que celui qui s'en approche saintement, s'unit et se fait une même chair avec le Fils et avec la Mère, puisque, selon la maxime des Philosophes, quand deux choses sont unies à une troisième commune, il ne se peut faire qu'elles ne soient encore unies entre elles.

VI. Cette troisième raison est très-bien fondée, non-seulement sur ce que cet adorable corps dont nous sommes repus au Saint Sacrement a été originairement formé de la chair et du sang de la Vierge Mère, comme de sa notable matière, et par l'action d'icelle, comme par la cause efficiente ; mais encore sur ce qu'enseignent fort probablement de bons Docteurs (1), que le Sauveur ne perdit jamais cette première et originaire substance qu'il reçut de sa Mère en sa conception, mais qu'il l'a encore dans le ciel, et qu'ils nous la donnent au Sacrement ensemble avec celle qu'il y ajouta depuis par la nourriture et par la croissance naturelle. Car jaçoit que les Philosophes et les Médecins affirment communément que la chaleur naturelle et les autres causes qui agissent du dehors contre notre corps, vont peu à peu consumant l'humide radical qu'ils appellent, qui signifie principalement cette première et originaire substance, pour la restauration de laquelle il nous est besoin de prendre l'aliment; et ce néanmoins ils ajoutent que cette substance est si forte et si solidement pétrie, qu'il n'arrive jamais, sinon peut-être en l'extrême vieillesse, qu'elle se perde entièrement. Ce qui semble au moins être assuré ès os et ès cartilages, qui sont d'une constitution plus ferme. Voire il y a de bons Docteurs (2) qui nient tout à fait que l'homme perde jamais par la force de la chaleur naturelle ou d'autres causes semblables, la première chair qu'il reçut de ses père et mère ; pour l'opinion desquels

(1) S. Bernard. Senens., sup. citat. Suar., t. II, 15, III p., d. I, sect. III. Spin., c. VIII, num. 23 et 24, etc. — (2) Alex. Aphrodis., apud Averr. in I de Gen., c. V, com. XXXVIII. Hug. a S. Vict., p. VI de Sacram., c. ult. et penult.

je dirai volontiers que cette destruction continuelle de l'humide radical, dont parlent tant les Philosophes et les Médecins, ne doit pas tant être prise pour une destruction de la substance, que pour une altération accidentelle des qualités et du tempérament qui est propre aux opérations de la vie; et que la nourriture que nous prenons ne sert bonnement que pour réparer ce tempérament, ou pour faire croître l'homme jusqu'à sa naturelle grandeur.

VII. Quoi qu'il en soit, je dis que nous devons tenir pour chose certaine que le Sauveur a vraiment et réellement dans la sainte hostie quelque partie de la substance de la Mère, telle qu'il la tira jadis de son corps vierge. En premier lieu, d'autant que c'est le commun sentiment des Physiciens, que généralement en tous les hommes il en demeure quelque partie jusqu'à la mort, ainsi que je viens de dire tout maintenant. En second lieu, d'autant que jaçoit qu'il n'en fût pas ainsi au commun des hommes, il serait néanmoins raisonnable de le croire du Sauveur du monde pour le respect de l'union hypostatique, qui est si parfaite et si fidèle, qu'elle ne quitte rien de ce qu'elle a une fois pris. Et bien que les plus subtils scolastiques objectent quelques menues réponses à cela, toutefois je fais grand cas de la façon commune de parler des Saints Pères, qui affirment simplement que le Sauveur a gardé, même après sa Résurrection, la même chair qu'il avait reçue de Marie, et qu'il nous donne la même à manger. Saint Augustin le dit ainsi en un Sermon qu'il a fait de la Vierge (1). Et en un autre lieu : De Marie il a pris la chair, et cette même chair il nous l'a donnée en viande. Et Pierre de Blois (2) : La même chair qui naquit lors de la Vierge, est maintenant consacrée du pain par la parole de vie. Saint Bernardin de Sienne, ci-dessus coté, dit expressément que la chair qui fut tirée de la Vierge pour former un corps au Verbe Éternel, lui fut unie d'un lien si étroit et si fort, que la mort a bien eu le pouvoir de la séparer de sa propre forme, c'est-à-dire de l'âme, mais non pas de la personne du Verbe. En troisième lieu, j'ajoute que bien fut vrai que par la force de la chaleur naturelle, ou d'autres causes semblables, il eût perdu cette première substance qu'il avait prise de la Vierge, néanmoins il faudrait encore dire qu'il l'a maintenant au Saint Sacrement, d'autant qu'il a le même corps qu'il reprit en la Résurrection. Or, c'est la doctrine de Saint Thomas (3), de Saint Bonaventure (4) et autres grands Docteurs (5), qu'un chacun des hommes doit reprendre en la

(1) Caro Christi quamvis gloria Resurrectionis fuerit magnificata, eadem tamen mansit quæ suscepta est. — (2) Tract. de Euchar., c. 1. — (3) VI p., d. XLIV, q. 1, a. 2. — (4) II p., d. XXX, a. 3, q. — (5) Hug. a S. Vict., p. VI de Sacram., c. ult. Ricard. IV, d. XLIV, a. 1, q., etc.

Résurrection la matière et la substance dont il fut premièrement formé, soit qu'il l'ait perdue avant la mort, soit qu'il l'ait toujours conservée.

VIII. A tant pour la preuve de cette vérité que nous tenons de la Sainte Vierge ce souverain don du très-saint et très-auguste Sacrement, et que tous ceux qui ont de la dévotion pour elle, la doivent encore ici témoigner. Disons maintenant trois mots pour la pratique, dont le premier soit que jamais nous ne nous approchions de ce sacrement sans porter avec nous le souvenir d'une reconnaissance amoureuse envers celle de qui et par qui nous l'avons reçu. Considérez, je vous prie, mes bien-aimés, dit le Bienheureux Pierre Damien (1), combien nous sommes obligés à la Bienheureuse Mère de Dieu, et combien grande reconnaissance nous lui devons après Dieu. Car nous prenons sur le Saint Autel le même corps que cette heureuse Vierge a engendré, le même qu'elle a porté dans son sein, qu'elle a emmailloté, qu'elle a nourri; nous buvons son sang dans ce Sacrement de notre rédemption. Non, toute la louange que nous lui pourrions rendre ne saurait jamais égaler ce singulier bienfait d'avoir tiré de sa propre chair et de ses propres entrailles la nourriture de nos âmes, c'est à savoir celui qui dit de soi-même : Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel. Disons donc d'une affection amoureuse : Béni soit le ventre qui nous a donné un tel fruit; béni soit l'arbre qui nous a porté cette nourriture de vie éternelle ; bénie soit la Mère qui nous repaît d'un pain si savoureux. Vraiment, bonne Mère, qui nous ayant une fois tous engendrés spirituellement, lorsque vous engendrâtes corporellement le Fils de Dieu, n'avez pas voulu commettre notre nourriture à quelque autre, comme font souvent les autres mères, mais vous voulez nous servir vous-même de nourrice, nous donnant le lait et le miel des enfants de Dieu ; et ce qui surpasse toute bonté, nous nourrissant de la chair de votre propre Fils, voire de la vôtre même, afin de nous unir plus intimement à vous et de parfaire la génération céleste, nous communiquant tout à fait par ce moyen votre esprit et votre vie, qui n'est autre que l'esprit et la vie de votre fils. Quelle mère a-t-on jamais trouvée qui en soit venue jusque-là? O douceur! ô amour! quel plus grand témoignage en voudrions-nous?

IX. Le second mot que j'ai à vous dire est que puisque notre bonne Mère a préparé ce pain céleste pour la nourriture de nos âmes, elle se rend jalouse de tout ce qui se peut que nous en approchions souvent. Il me semble que je la vois empressée de cet amour maternel,

(1) Serm. de Nativ. Virg.

qui faisait jadis crier à haute voix la Sapience divine par tous les coins de l'univers (1) : Venez, mes enfants, mangez mon pain, buvez le vin que je vous ai préparé; vos âmes en ont un grand besoin; ici est toute votre vie, c'est ce que votre Mère vous désire le plus et à quoi principalement elle veut que notre cœur s'attache par-dessus tous les exercices de dévotion. Car si vous avez à cœur mon service, quel plus grand service me pouvez-vous rendre que de remercier et glorifier le Tout-Puissant des choses grandes qu'il a faites en moi? Et quel remerciement plus noble que celui que vous ferez par son propre Fils, lorsque le tenant dans vos mains et dans vos poitrines vous le lui présentez en mon nom? Quel service plus agréable que d'honorer mon Fils votre Dieu et le mien, et en quoi le pouvez-vous plus honorer qu'en son propre corps qu'il vous a laissé dans ce très-auguste Sacrement? Vous témoignez votre dévotion envers les autres Saints visitant leurs reliques, les baisant, les honorant, et vous vous plaignez que le Paradis vous ait ravi les reliques de mon corps; mais cessez de vous plaindre; voilà le corps vivant de mon Fils, qui est chair de ma chair, partie de ma substance et le tout de mes affections; attachez-y hardiment les vôtres. Que si vous désirez unir vos cœurs au mien, approchez-vous de mon Fils, avec qui je ne suis qu'un et en qui vous mangez tout ensemble ma propre substance pour recevoir plus abondamment mon Esprit. Enfin, vous savez que je ne désire rien tant que de purger vos âmes de tout péché, que de les perfectionner et les unir à leur souverain bien : et où est-ce que cela se fait mieux qu'au Sacrement d'union et d'amour? C'est pourquoi, si vous me voulez contenter, approchez-vous-en souvent. Que si c'est chose fâcheuse à une Mère de voir mourir ses enfants faute de pain ou faute de le vouloir manger, pensez combien ce m'est chose fâcheuse de voir mourir vos âmes faute de se servir du pain du ciel. Quand je considère le grand et amoureux désir que mon Fils a de se donner à vous, hé! qu'il me fâche de voir que vous ayez si peu de désir de le recevoir avec les trésors de grâces et de bénédictions qu'il porte quant et soi.

X. Le troisième sera de tirer de la même Vierge le moyen et la façon de bien communier. Il était défendu en la vieille loi (2) de faire cuire le chevreau dans le lait de sa Mère; mais en la nouvelle il n'y a point de meilleure sauce pour assaisonner cette divine viande où nous mangeons celui qui, s'étant fait semblable à nous, s'est comparé à un chevreau, que de prendre le lait de dévotion des mamelles de sa propre Mère. Pour cela même nous aurons tout premièrement

(1) Sap. IX. 5. — Exod. XXIII.

recours à sa faveur et à son aide. Saint Jean Chrysostome nous l'enseigne en sa Liturgie, lorsque avant la communion il ordonne cette prière : Seigneur, par l'intercession de l'Immaculée et toujours Vierge Marie Mère de Dieu, faites-moi digne de recevoir votre don immaculé, à la rémission de mes péchés et pour la vie éternelle, non pas à ma condamnation. Certainement je crois qu'une humble et cordiale invocation de cette Bienheureuse Mère par les mérites de la préparation, avec laquelle Dieu la disposa la première pour recevoir son Fils en l'Incarnation, sera de plus grande efficace que tout le reste que nous pourrions faire de notre côté.

XI. En après il faut tâcher d'imiter les vertus avec lesquelles elle s'y prépara. Car puisque, comme dit le vénérable Pierre Damien (1), ce n'est pas une moindre merveille de recevoir Jésus-Christ tant de fois, que de le recevoir une fois; et puisque, comme remarque Saint Thomas (2), celui qui communie est fait semblable à la Vierge Mère, recevant dans son ventre le même qu'elle y a conçu, qui ne voit que tous ceux qui communient ont une très-particulière obligation de contretirer au plus près qu'ils pourront les admirables dispositions qu'elle apporta pour le concevoir dignement ? Sus donc, chers nourrissons de la Vierge; venez, et apprenez de votre bonne Mère la façon de loger dans vous le Sauveur. Que dites-vous d'abord de son admirable pureté ? Las! il a fallu tant de siècles pour la rendre plus pure que les Séraphins; il a fallu faire force aux lois de la nature et de la grâce ordinaire, afin de l'exempter de toute souillure et de toute imperfection; il a fallu que le Saint-Esprit y soit venu personnellement pour parer son corps et son âme des grâces qu'il tenait en réserve pour elle; au bout de tout cela, l'Église croit avoir beaucoup fait à l'honneur de la Sainte Vierge, quand elle a dit que Dieu n'a point eu d'horreur de se loger dans son sein. Ce mot vous fait-il point appréhender votre indignité? ou plutôt vous sert-il point d'un puissant aiguillon pour vous inciter à rechercher la pureté qui convient à un si haut mystère ? Car, vrai Dieu! quelle sainteté serait requise au cœur, quelle simplicité ès yeux, quelle honnêteté ès oreilles, quelle innocence ès mains, quelle netteté en l'entendement, quelle droiture en la volonté de celui qui s'unit si étroitement au principe de toute sainteté, de toute simplicité, de toute honnêteté, de toute doctrine ? Après que vous aurez tâché d'imiter la pureté de la Vierge incomparable, considérez son humilité. Prenez garde que celle qui est choisie pour Mère de Dieu et pour Princesse de la terre et du ciel, et à qui pouvoir est donné sur tout le domaine de sa Majesté, s'appelle sa

(1) Serm. de Nativit. Virg. — (2) Opusc. de S. Sacram.

pauvre petite esclave, se met sous les pieds d'un chacun, et s'abîme par le mépris de soi-même jusques au centre de la terre. Prenez-y garde encore une fois, et si vous ne pouvez atteindre à sa merveilleuse pureté, abaissez-vous à tout le moins jusqu'au fond de votre néant, pour tirer en quelque degré son incroyable humilité. Passez de là aux célestes ardeurs du divin amour qui consumait sa chaste poitrine, aux soupirs qu'elle jetait contre le ciel et aux désirs embrasés qu'elle avait de l'Incarnation du Verbe éternel ; fichez les yeux sur ce Phénix de sainteté qui brûle dans les flammes de sa charité, et à son exemple remplissez-vous d'une sainte patience de vous voir bientôt uni à celui que votre cœur désire; tirez de vos plus saintes affections des actes d'amour si fervents qu'ils lui fassent doubler le pas pour épargner votre langueur. Lorsque vous l'aurez dans vous-mêmes, ravivez votre foi le plus que vous pourrez, afin qu'elle soit la première qui fasse hommage au Roi de paix assis sur son lit de repos. Après elle que toute la suite de la grâce divine, je veux dire toutes les saintes habitudes des vertus, et nommément des infuses qui se retrouvent en votre âme, se présentent pour l'adorer. Surtout que la reconnaissance et les actions de grâces se mettent en devoir de lui préparer un concert qui ravisse les Anges du ciel, et qu'avec la Sainte Vierge elles entonnent à divers chœurs le céleste *Magnificat* qu'elle chanta sur les montagnes de la Judée; qu'elles invitent la Chapelle Royale du Paradis à leur tenir compagnie; bref, qu'il n'y ait rien en vous qui ne s'empresse saintement à bien recevoir le Roi de gloire, qui est aussi le Fils de la Vierge. Avec la gentillesse de ces douces inventions, vous honorerez le Fils et la Mère, vous vous rendrez agréables à l'un et à l'autre, et apprendrez bientôt par expérience ce que vaut à l'âme d'avoir acquis leur amitié.

§ III.—*Le troisième trait de dévotion : lui présenter souvent la Salutation Angélique.*

I. Après le très-saint et très-auguste Sacrifice et Sacrement de l'Autel, en vain chercherait-on quelque dévotion plus agréable à la Mère de Dieu que le Salut Angélique. C'est la harangue qui a été composée par la très-adorable Trinité, prononcée par l'un des plus grands Princes du Ciel, adressée à la première et plus digne des pures créatures, destinée à conclure la plus haute et la plus divine entreprise, remplie de mystères en toutes ses syllabes et honorée du Ciel par une infinité de merveilles. A mesure que quelqu'un prononce cette prière, dit le dévot Alain de la Roche (1), le Ciel se réjouit, la terre

(1) Alan. a Rupe, in Psalter. Beatæ Virg., c. XVII.

est remplie d'étonnement, Satan prend la fuite, l'Enfer tremble, le monde déplaît, le cœur est épris du saint amour, la dévotion croît, l'espérance s'augmente, la consolation se redouble, l'esprit se récrée et s'affermit au bien. Autant de fois qu'on le répète, dit Sainte Brigitte (1), l'Ange Gabriel reçoit un nouveau rayon de lumière céleste. C'est chose assurée que jamais cette prière ne monte au Ciel sans rapporter quelque nouvelle faveur, soit pour le corps, soit pour l'esprit. Les livres (2) sont pleins des merveilles de cette courte, mais efficace Oraison, et ce n'est pas mon dessein de m'y arrêter. Qu'on se souvienne seulement que Sainte Gertrude étant au lit, malade, bien marrie de ne pouvoir (3) prier à son ordinaire, en récitant seulement quelques paroles de l'*Ave Maria*, encore plus de cœur que de bouche, mérita de voir la Mère de Dieu revêtue d'une robe précieuse, parsemée de plusieurs belles fleurs en broderie d'or, qui signifiaient le contentement qu'elle recevait de cette salutation. Qu'on se souvienne d'un Religieux Convers (4) de Cîteaux, si lourd d'esprit qu'il ne fut jamais possible de lui faire apprendre autre prière que ces quatre mots seulement : *Ave Maria, gratia plena;* mais au demeurant si affectionné à les dire le plus souvent qu'il pouvait, qu'après sa mort sortit de son sépulcre un arbre inconnu qui avait en ses feuilles les mêmes mots écrits en lettres d'or; arbre lequel fut vu d'une infinité de personnes, de sorte que l'Évêque étant venu pour être témoin du miracle et ayant fait fouir tout autour, il fut trouvé qu'il sortait de la bouche de ce simple Religieux : ce qu'ayant été reconnu, l'arbre sécha tout aussitôt à la vue de tous. Qu'on se souvienne de Saint Elzéar, Comte d'Arian, qui s'en servait comme d'une clef d'Or pour entrer en l'Oraison sans difficulté et pour emporter tout ce qu'il désirait. Qu'on se souvienne de Sainte Catherine de Suède, fille de Sainte Brigitte, laquelle faisait des merveilles avec cette prière; car (5) elle rendait la santé aux malades, elle remettait au bon chemin les dévoyés, elle fortifiait les faibles, encourageait les fervents; bref, avec ce peu de paroles elle estimait que rien ne lui était impossible. En quoi principalement elle fit paraître qu'elle avait à bonnes enseignes sucé le lait de sa sainte Mère; ainsi que le pape Urbain VI lui répéta par diverses fois, lorsqu'elle faisait les poursuites de la canonisation de celle-ci. Qu'on se représente un nombre presque infini de personnes (6), lesquelles, armées de ce peu

(1) Lib. IV Revel., c. XII. — (2) Cæsar., lib. VII Exempl., c. XXVI, etc. Thomas Cantiprat., lib. II Apum. — (3) Speculum exempl., dist. III, n. 32. Blosius, in Monitis. — (4) Thomas Cantiprat., lib. II Apum. — (5) Vitæ ipsius, c. XVII, etc. — (6) Cæsarius, lib. V, c. XLIV, lib. III, c. XIII, lib. VII, c. XXVI. Speculi exemplorum., dist. IX, n. 107, et dist. VI, n. 60.

de mots comme des cinq pierres de David, ont terrassé le fier ennemi de leur salut, ont repoussé ses suggestions et surmonté les importunités qu'il leur donnait. Qu'on se mette devant les yeux les grâces que les dévots serviteurs de la Vierge ont obtenues par ce moyen.

II. Qu'on sache que, par plusieurs fois, le Ciel a attesté par miracles le plaisir qu'il prenait à ouïr cette douce et agréable prière, ainsi qu'il appert clairement par ce qui arriva au Père Ignace Martinez, Religieux de la Compagnie de Jésus, Père (1) qui avait quitté l'honorable titre de Prédicateur de Sébastien, Roi de Portugal, pour s'adonner entièrement à l'exercice de la doctrine Chrétienne. L'enseignant un jour à Conimbre et demandant s'il y avait quelqu'un qui voulût dire à haute voix la Salutation Angélique, il ne se trouva pas un seul qui s'offrît; lors un petit enfant de six mois qui était pendu à la mamelle se leva sur le giron de sa mère, la prononça distinctement sans faillir d'une seule syllabe et sans hésiter tant soit peu, ce qui étonna toute l'assistance et servit beaucoup à plusieurs pour rabattre les fâcheuses atteintes d'une mauvaise honte qui les retenait de parler en public.

III. Car ce sont les sujets qui les ont mus à se porter avec tant d'ardeur comme ils ont fait à cette sorte de dévotion. J'ai dit ci-dessus à une autre occasion que Sainte Catherine de Sienne, toute petite qu'elle était, l'avait toujours en la bouche; que Saint Albert, religieux du Monastère de Saint-Crépin, la récitait cent cinquante fois le jour; Sainte Marguerite de Hongrie, mille fois chaque jour de l'octave qui précède immédiatement les principales Fêtes de la Sainte Vierge; le Bienheureux Romée, de l'Ordre de Saint-Dominique, autant de fois tous les jours de l'année; le dévot Renaud Aggel, Religieux lai du même Ordre, honorait aussi le même nombre, s'agenouillant à chaque fois; la Bienheureuse Bienvenue, Religieuse du même Ordre, gardait aussi la même coutume, n'ayant encore que sept ans. Le Samedi elle récitait le double, et le jour de l'Annonciation elle passait jusqu'à trois mille, à cause de la grande dévotion qu'elle portait à cet ineffable mystère. On raconte d'elle, à ce propos, une chose fort gracieuse, savoir est qu'étant en l'Église, elle y vit un petit enfant qui était plus beau que l'ordinaire, et que s'accostant de lui ainsi que font les petits enfants, elle lui demanda s'il savait l'*Ave Maria*. L'enfant lui ayant répondu que oui, et puis lui ayant demandé si elle-même le savait, il l'engagea à le réciter; ce qu'elle fit très-volontiers. Et comme elle fut arrivée à ces mots:

(1) Dontrem., in Annal., an. 1598.

Benedictus fructus ventris tui, l'enfant lui dit : C'est moi qui suis le fruit béni de ce sacré ventre ; et disant cela il disparut. Sainte Marie d'Oignies, en certains jours, le disait jusqu'à onze cents fois, et ainsi de plusieurs autres qu'il serait ennuyeux de raconter. Ce sont aussi les motifs qui ont poussé les Saints Pères, successeurs de Saint Pierre, à ouvrir si libéralement les trésors de l'Église en faveur de ceux qui s'adonneraient à cet exercice de piété. Le Pape Urbain quatrième accorda trente jours d'Indulgence à tous ceux qui réciteraient dévotement l'*Ave Maria* et qui invoqueraient le Saint Nom de Jésus, grâce que Jean vingt-deuxième doubla quelque temps après, et à peine avons-nous vu de notre temps aucune Indulgence concédée à l'instance de quelqu'un où cette prière n'ait été gratifiée de quelque faveur Apostolique.

IV. Quant aux sentiments que nous pouvons avoir tandis que nous réciterons l'*Ave Maria*, je ne veux pas que vous les appreniez d'ailleurs que du Ciel même, d'où il a été apporté. La Bienheureuse Sainte Mechtilde (1), ravie en extase un jour de Samedi, comme l'on disait la Messe de la Glorieuse Vierge, fut pressée de lui parler en cette sorte : Mère incomparable, le plus grand contentement que je saurais avoir serait de vous saluer du plus agréable salut que jamais le cœur humain ait inventé. Au même instant elle vit la très-sacrée Vierge qui portait sur sa poitrine la Salutation Angélique écrite en lettres d'or, et entendit ces paroles de sa bouche sacrée : Ma fille, c'est folie à la créature de présumer de monter plus haut que son Créateur, et s'imaginer de pouvoir rencontrer un salut pareil à celui qui m'a été envoyé du Ciel. Car que peut-il y avoir de plus doux que le mot de salut, par lequel le Père Éternel me rassura avec sa toute-puissance et me fit entendre qu'il avait entièrement éloigné de moi la malédiction du péché? Quoi de plus agréable que le nom de Marie qui me fut apporté de la part du Fils qui se devait incarner dans mes entrailles, par lequel j'appris que j'étais destinée, comme une étoile de la première grandeur, à éclairer le ciel et la terre? Quoi de plus cordial que l'ambassade du glorieux Saint-Esprit, mon Époux, lequel m'appelant pleine de grâces, opéra en moi au même instant le contenu de ses paroles? Quand on me dit que le Seigneur est avec moi, on me fait souvenir de l'union admirable du Verbe Éternel avec ma chair, et de la joie que j'ai reçue lorsque ce mystère incompréhensible fut accompli dans mes entrailles. Quand j'entends que je suis bénie entre les femmes, il me souvient que la miséricorde de Dieu m'a élevée par-dessus toutes les créatures. Lorsqu'on ajoute que béni

(1) Lib. Gratiæ spiritualis, c. LIII.

est le fruit de mon ventre, le Ciel se réjouit avec moi à cause que mon Fils bien-aimé a vivifié et béni pour jamais tout ce qui est créé. Et comme Sainte Mechtilde eut entrepris d'achever le demeurant, et qu'elle eut supplié la Vierge Mère de la vouloir assister pour lors, et à l'heure de sa mort : Je le ferai d'assurance, repartit-elle, mais je veux que tous les jours tu me présentes à cet effet trois *Ave Maria*. Au premier tu demanderas que tout ainsi que le Père Éternel, avec la magnificence de son infini pouvoir, m'a placée si haut au Ciel, qu'il a voulu qu'au-dessous de lui il n'y eût point de pouvoir égal au mien, de même je t'assiste et te renforce à cette heure dangereuse, écartant toutes les puissances ennemies. Au second tu demanderas que ni plus ni moins que mon Fils, suivant son infinie sagesse, a tellement rempli mon âme de connaissance et de science divine, qu'il n'y a personne qui entre si avant que moi dans les incompréhensibles secrets de la très-sainte Trinité, ainsi à ce moment tant important je redouble en toi la lumière de la Foi, à ce qu'elle ne soit obscurcie par aucun nuage d'ignorance ou d'erreur. Au troisième tu feras instance que comme le Saint-Esprit a tellement répandu dans mon âme la douceur de son divin amour, qu'il a rendu mon cœur le plus doux et le plus compassif qui ait jamais été ; ainsi je verse dans ton âme une telle douceur de charité, qu'elle prévale à tes souffrances et à toutes les appréhensions que tu pourrais avoir de la mort. Quelle plus douce et plus agréable pratique pourrait-on inventer pour s'entretenir en dévotion pendant qu'on récite cette sainte prière?

V. La même Vierge en enseigna une autre à Sainte Gertrude, comme il se voit au livre de ses Révélations. Elle lui dit que lorsqu'elle prononcerait cette parole : Je te salue, Marie, elle demandât de l'allégement pour ceux qui à même temps souffrent de corps ou d'esprit. Disant les mots suivants : Pleine de grâce; qu'elle priât pour ceux qui n'ont pas le goût qu'il faudrait de la grâce divine, à ce qu'elle leur adoucit le cœur. A ces paroles : Le Seigneur est avec toi ; qu'elle la suppliât comme Mère de miséricorde d'obtenir pardon aux pécheurs. Quand elle dirait : Béni est le fruit de ton ventre; qu'elle la requit de s'employer soigneusement à l'avancement spirituel des prédestinés; et au sacré nom de Jésus, de lui accorder la parfaite connaissance et le cordial amour de son Bien-aimé Fils. Finalement qu'elle ajoutât toujours ces mots : Jesus *splendor paternæ claritatis, figura substantiæ ejus*, qui veulent dire : Jésus, la splendeur de la clarté du Père, et la ligure de sa substance.

De l'*Ave Maria*, que l'on sonne au matin, à midi et au soir.

VI. Disons à ce propos un mot de la sainte coutume de saluer la Glorieuse Vierge trois fois le jour au son de la cloche, c'est-à-dire le matin, à midi et au soir. Tous ne sont pas d'accord de la première origine de cette pieuse cérémonie; aussi est-il bien assuré qu'on y a peu à peu ajouté, et qu'enfin elle a été réduite à la forme qui se garde à présent par toute l'Église. Quelques-uns (1) tiennent que celui qui le premier ordonna que la Sainte Vierge fut saluée le soir, ce fut Jean XXII, lequel accorda vingt jours d'indulgences à ceux qui réciteraient trois fois l'*Ave Maria* lorsqu'ils entendraient le son de la cloche. L'occasion de cette institution fut un accident qui arriva en la ville d'Avignon, où il était pour lors, environ l'an treize cent et vingt, en la personne d'un criminel, lequel ayant été condamné au feu avec un sien compagnon, se mit à implorer le secours de la Sainte Vierge avec tant d'affection, que l'autre étant réduit en cendres, le feu ne put jamais toucher qu'aux liens dont il était attaché, quoiqu'il fût remis au poteau pour la seconde fois. De quoi les assistants étant émus, et reconnaissant la protection spéciale de la Mère de Dieu, ils impétrèrent sa grâce, et le conduisirent à l'Église Cathédrale de Notre-Dame, pour rendre grâces avec lui à sa Libératrice. Quelques autres attribuent à Thierry, Archevêque de Cologne, l'invention de saluer la Sainte Vierge au matin, quoique celui qui a couché par écrit la vie de Saint Bonaventure lui donne la gloire de l'avoir fait le premier honorer, tant au matin que sur le tard. Toutes choses bien considérées, il me semble qu'il y a plus d'apparence en ce que les autres écrivent que cette sainte coutume prit son commencement au Concile de Clermont, par l'ordonnance d'Urbain second, qui y présida en personne, et ordonna que deux fois le jour, au soir et au matin, l'on sonnât la cloche pour inviter le peuple chrétien à saluer la Reine du Ciel, sous la faveur de qui avait été publiée la Croisade de la Terre Sainte, à ce qu'elle daignât recevoir sous sa protection ceux qui exposeraient leurs vies pour l'amplification de la Foi et de la Religion. Plusieurs Historiens s'accordent à écrire que le Roi Louis onzième ajouta, par l'avis des Prélats de son Royaume, la prière qui se fait à midi, et que peu à peu les provinces voisines ayant imité l'exemple de la France, la coutume fut embrassée généralement de toute l'Église, et réduite au point que nous la pratiquons maintenant. Qui que ce soit qui en ait été l'auteur, et

(1) Polydor. Virg., lib. VI de Inventoribus rerum, c. XII.

quoi qu'on puisse alléguer de la cause de son institution, soit que cela ait été pour nous ramentevoir les trois plus grands mystères de notre Foi, qui sont l'Incarnation, la Mort et la Résurrection du Sauveur, et pour rendre grâces à Dieu et à la très-sacrée Vierge des inexplicables bienfaits que nous avons reçus en leur accomplissement; soit pour faire en trois divers temps une protestation publique de la nécessité que nous avons de l'assistance du Ciel dès le matin jusqu'au soir; soit que l'Église nous ait voulu faire connaître le besoin que nous avons de nous garder de nos ennemis invisibles, qui sont toujours aux embûches pour nous surprendre, et nous instruire à lever les yeux au ciel pour en attendre le secours; il est clair que la coutume est pleine de piété et de reconnaissance, et que tant qu'elle sera conservée en l'Église, elle la conservera et lui servira comme des arrhes des grâces et des faveurs qu'elle doit espérer par l'entremise de la Mère de la Miséricorde. Le Pape Paul cinquième a accordé mille jours d'Indulgences à ceux qui salueront la Sainte Vierge au son de la cloche, suivant l'usage de l'Église.

§ IV. — *Le quatrième trait de dévotion : réciter souvent l'Office de Notre-Dame.*

I. L'Office de la Sainte Vierge, contenant les plus beaux éloges que l'Église emprunte à l'Écriture pour honorer la même Vierge, fut composé, ou au moins agencé par le Bienheureux Pierre Damien (1), Évêque d'Ostie, du temps de Grégoire septième, il y aura tantôt six cents ans. Depuis, comme au Concile de Clermont on recherchait tous les moyens d'obliger la Mère de Dieu à secourir l'Église affligée, et nommément à recevoir les Croisés pour la Terre Sainte sous sa protection, il fut mis en très-grand crédit, et l'an mil nonante-quatre fut ordonné par le Pape Urbain second, à tous ceux qui étaient obligés de dire l'Office Canonique, d'y ajouter celui de la glorieuse Vierge, quoique par après le Pape Pie cinquième, l'an quinze cent soixante et onze, ait modéré cette obligation, la restreignant au Chœur, et ce ès jours nommés dans le Bréviaire tant seulement. Il n'a pas pourtant laissé d'exhorter les Chrétiens avec des paroles preignantes à le réciter souvent en leur particulier, leur départant à ce sujet libéralement les trésors de l'Église, ainsi qu'on peut voir en la Bulle qui est mise au commencement des Heures de Notre-Dame, qui sont aujourd'hui partout entre les mains du peuple Chrétien.

II. Il y a peu de Religieux ou de Religieuses, chantant au Chœur,

(1) Blosius, lib. IX de Signis Eccles., c. VIII.

qui ne se soient eux-mêmes imposé la loi de le dire tous les jours, pour se rendre par ce moyen favorable la Reine des Cieux. Les premiers qui embrassèrent cette dévotion furent les Religieux de Saint-Benoît, nommément ceux d'un certain Monastère nommé Gamuge; mais l'ayant au bout de trois ans quittée par pure lâcheté, ils furent tourmentés en tant de façons, de maladies, d'exactions, de voleries et de toutes sortes de maux et de misères, qu'il commença de leur ennuyer de vivre. Pierre Damien se servit de cette occasion pour leur reprocher leur lâcheté, et pour leur dire que ce n'était pas merveille que tout malheur fut entré dans leur maison depuis qu'ils en avaient chassé la mère de pitié et de miséricorde. Ce qui leur fit ouvrir les yeux et demander humblement pardon de leur faute, avec promesse de reprendre l'Office de la Vierge et de jamais plus ne le quitter. Aussi expérimentèrent-ils bientôt la débonnaireté de la même Vierge, car ils furent incontinent délivrés de toutes leurs incommodités, et rétablis en la jouissance de leur premier contentement. J'ai déclaré ailleurs le sujet pour lequel les Pères Chartreux (1) s'obligèrent à réciter le même Office tout au commencement de leur institution, ce qu'ils ont toujours depuis observé très-religieusement, et avec tant de succès, qu'il serait impossible de raconter les faveurs qu'ils ont reçues du Ciel en suite de cette dévotion. Il en faudrait dire autant de tous les autres Religieux en particulier, s'il ne suffisait de les avoir une fois compris dans la généralité.

III. Il y aurait aussi trop à faire à tenir le rôle de tous ceux qui ont inviolablement gardé la sainte coutume de le réciter tous les jours. Ci-dessus j'ai parlé de Saint Louis (2), que toutes les occupations de son Royaume n'eussent su empêcher de s'acquitter de ce devoir. Saint Charles le disait à deux genoux sans y manquer jamais. Saint Vincent Ferrier, étant encore jeune, entreprit cette dévotion qu'il garda constamment jusqu'à la mort. Autant en fit le Bienheureux Jacques, Religieux du même Ordre, qui mourut l'an treize cent quatorze. Le même lisons-nous de Sainte Élisabeth, Reine de Portugal, de Sainte Brigitte et de Sainte Catherine de Suède, sa fille, de notre jeune Stanislas et d'infinis autres qu'il serait difficile de raconter. Sainte Françoise Romaine n'en faisait pas moins; et il est expressément rapporté en la Bulle de sa canonisation que le disant un jour en un lieu découvert pendant une grosse pluie, jamais il ne tomba sur elle une seule goutte d'eau. Les Heures qu'elle avait pour lors furent soigneusement gardées, et Dieu s'en est depuis servi pour faire quantité de miracles. Alphonse Rodriguez, Religieux lai de la Compagnie de

(1) Tract. I, c. XII. — (2) Tract. V, c. VII.

Jésus, récitait tous les jours le petit Office de la Conception que la Sainte Vierge lui avait appris, et en tirait de très-grands profits, comme font aujourd'hui une infinité de personnes à son imitation. Viendra (aidant Dieu) le jour attendu auquel nous nous conjouirons avec eux des innombrables faveurs que la Mère de bonté leur a impétrées pour toutes les louanges qu'ils lui ont données.

§ V. — *Le cinquième trait de dévotion : s'exciter souvent à dire le Rosaire.*

I. Ce mot de Rosaire est pris pour un certain nombre de Salutations Angéliques et d'Oraisons Dominicales, qui sont comme un chapeau de roses, tissu pour couronner le Chef sacré de la Mère de Dieu. Façon de parler qui n'est pas nouvelle, puisque Saint Grégoire (1) de Nazianze offrait déjà à la Vierge Mère une Couronne de louanges, tissue de fleurs qu'il avait cueillies au parterre du Ciel. Il est aussi appelé communément le Psautier de la Vierge, à cause qu'il est composé de cent cinquante *Ave Maria*, comme le Psautier de David de cent cinquante Psaumes ; quoique pour le rendre plus commode à nous ramentevoir les mystères de Notre-Seigneur et de sa Sainte Mère, il ait été divisé en quinze dizaines, suivant le nombre des mystères qu'on appelle Joyeux, Douloureux et Glorieux, distinguées par quinze Oraisons Dominicales, qui sont les entre-deux de chaque dizaine. De plus encore, pour en faciliter l'usage, il a été réduit à la troisième partie, qui est ce que nous appelons Chapelet de cinquante *Ave Maria* et de cinq *Pater noster;* enfin, qu'étant trois fois parcouru (ce qui ne se pourrait pas toujours faire d'une haleine), il accomplit le Rosaire entier.

« Mais pour le Psautier de la sacrée Vierge, composé de cent cinquante *Ave Maria*, nous apprenons du Bienheureux Alain de la Roche, Religieux de Saint-Dominique, que le très-illustre Patriarche Saint Benoît en fut le premier instituteur, qu'il saluait tous les jours la Sainte Vierge par cette répétition de prières, qu'il en introduisit parmi ses Religieux la louable coutume plutôt par usage que par précepte, et que ses Enfants la dilatèrent dans tous les lieux où ils établirent leur Sainte Règle, rendant avec joie ce culte à la Mère de Dieu (2). »

II. Au reste, je trouve nos adversaires fort niais de nous reprocher à ce sujet que nous prions par compte, vu que de tout temps il a été ainsi pratiqué en l'Église, sans que jamais pourtant elle ait été blâmée d'aucune superstition. Élisée se coucha sept fois sur le

(1) Tragœdia de Christo patiente. — (2) La R. Mère de Blémur.

petit enfant de la veuve faisant prière à chaque fois. David louait Dieu sept fois le jour; le Sauveur pria par trois diverses fois au Jardin; Saint Barthélemy mettait les genoux en terre cent fois chaque jour; et ainsi d'une infinité d'autres que nous rencontrons en l'Écriture, et parmi les histoires sacrées. Mais pour approcher de plus près le Rosaire dont il est question, et pour venir à sa première source, je confesse que j'aurai peine d'assurer que les trois cents prières que faisait l'Abbé Paul chez Palladius, et qu'il marquait avec autant de petites pierres qu'il jetait dans son sein, fussent des *Ave Maria;* je le dirai bien plutôt de celle que Pierre l'Ermite institua, avec l'approbation du Saint-Siége, pour la commodité des Croisés, leur donnant à chacun comme une Couronne ou un Chapelet de petit grains enfilés. Et ce qui me persuaderait aisément que ce fut pour dire tous les jours certain nombre de Salutations Angéliques, serait ce que j'ai déjà touché plusieurs fois, qu'après Dieu ils avaient mis toute leur espérance en la Sainte Vierge. Toutefois, pour ne rien dire d'incertain, la créance commune qui est fondée sur l'Histoire et autorisée des Bulles de divers Papes, nommément de Pie cinquième et de Grégoire treizième, est que Saint Dominique fut le premier qui, environ l'an douze cent et treize, trois ans plus ou moins avant l'érection de son Ordre, reçut du Ciel cette nouvelle facon de prier, au moins quant au nombre déterminé de cent cinquante *Ave Maria* dont le Rosaire est composé. La cause et la manière de cette institution ont été plus amplement rapportées au premier traité (1), où je renvoie le curieux Lecteur, pour lui dire que les merveilles que Dieu fit à l'occasion de cette dévotion naissante furent telles, et en si grand nombre, qu'il n'y eut personne qui n'en demeurât étonné. Divers auteurs ont fait la liste des principales, et chacun les pourra voir chez eux.

III. Néanmoins je me prends garde que ce discours m'engage insensiblement à recueillir quelques-uns des plus signalés profits qui proviennent de cet exercice dévotement pratiqué. Où d'abord il m'est avis que j'en pourrai dire tout ce que Saint Grégoire de Nysse (2) dit de l'Oraison, savoir est que d'elle dépend la bonne disposition de nos corps, le bien des maisons particulières, le florissant état des cités, l'embonpoint des Royaumes, l'heureux succès des guerres, l'établissement de la paix et la réunion des esprits altérés; que c'est le sceau de la virginité, la Foi du Mariage, l'assurance des voyageurs, la garde de ceux qui dorment et le rempart de ceux qui veillent; que c'est ce qui bénit le travail du laboureur, ce qui donne

(1) Cap. XII, § 6. — (2) Lib. de Orat.

le bon vent aux mariniers, ce qui nous rend égaux aux Bienheureux Esprits, ce qui nous fait présentement goûter les fruits de nos travaux et en attendre la récompense à l'avenir. J'en pourrai dire tout ce qui a été mis en avant par Tertullien, par Saint Cyprien, par Saint Cyrille, par Saint Jean Chrysostome, par Saint Jérôme, par Saint Augustin et par infinis autres des avantages que nous retirons de l'Oraison Dominicale, et tout ce qui a été ci-dessus rapporté avec ce qui a été omis de la Salutation Angélique, puisque ce sont les deux plus belles fleurs dont ce chapeau est composé.

IV. Le Bienheureux Alain de la Roche, Religieux de Saint-Dominique, environ l'an quatorze cent quarante, par un privilége extraordinaire, et par une vocation spéciale, fut choisi de la Mère de Dieu pour rétablir la dévotion du Rosaire qui était aucunement déchue. A cet effet la Sainte Vierge lui fit un million de faveurs, et elle passa jusque-là qu'elle le prit pour son Époux : en signe de quoi elle lui mit au doigt un anneau qui était fait de ses propres cheveux, et lui jeta un Rosaire au col. A une autre occasion elle lui versa dans la bouche du lait de ses chastes mamelles. Bref, il serait impossible de raconter toutes les caresses qu'elle lui fit. Aussi serait-il malaisé de rapporter l'affection avec laquelle il s'employa à remettre et relever la pratique de cette dévote prière, à dresser des Confréries et à amplifier l'honneur de la Reine du Ciel. Soit qu'il fût assis ou qu'il fût debout, qu'il travaillât ou qu'il reposât, allant, venant, s'apprêtant à prêcher ou à conférer, il avait toujours en sa bouche la Salutation Angélique. Au livre du Psautier de la Vierge, auquel il déchiffre les excellences du Rosaire comme une harpe mystique, il lui attribue tous les plus excellents effets des instruments musicaux qui se retrouvent en l'Écriture Sainte, disant qu'il chasse les diables et qu'il mène en triomphe la vraie Arche d'humilité du Sauveur comme la harpe de David; qu'il chante la déroute des ennemis de Dieu, comme le tambour de Marie, sœur de Moïse; qu'il réveille l'esprit Prophétique, comme la chanson d'Élisée; qu'il honore les victoires du Sauveur et de sa Sainte Mère, comme les luths des filles d'Israël; bref, qu'il publie les merveilles et les grandeurs de Dieu, comme la voix de Marie, Mère de Jésus, sur les montagnes de Judée. Après, se mettant à raconter les signalés effets dont pour la plupart il mérita lui-même être l'instrument, il assure avoir connu des personnes fort vaines notablement changées par ce saint exercice, des femmes abandonnées rangées à leur devoir, des usuriers devenus libéraux et grands aumôniers, des blasphémateurs infâmes corrigés, des apostats de la Religion et de la Foi convertis, des tisons d'enfer qui s'étaient livrés au pouvoir de l'ennemi, après avoir renoncé au Baptême et à Jésus-

Christ, transformés en prédicateurs très-zélés; des désespérés, à cause de l'énormité de leurs crimes, adoucis et remis au bon chemin. Il atteste avoir vu des contrées stériles devenues fertiles, et des endroits où personne ne pouvait demeurer à cause du mauvais air, rendus habitables dès que ceux qui s'y tenaient eurent commencé de réciter dévotement le Rosaire de la très-sacrée Vierge. Il proteste avoir vu des hommes et des femmes travaillés de diverses apparitions de spectres et de fantômes, rassurés, des démoniaques guéris, des Princes étrangement animés les uns contre les autres, faits intimes amis, des Rois chassés de leurs Royaumes rétablis en leur trône; bref, des morts ressuscités, le tout par la vertu de cette toute-puissante prière, car ainsi la puis-je appeler.

V. Les Histoires sont si pleines de merveilles qui ont été faites par la vertu du Rosaire, que j'aurais tort de m'y arrêter; j'en choisirai tant seulement deux ou trois pour la consolation de ceux qui sont affectionnés à cette dévotion. Le savant et dévot Denis Richel raconte qu'il y eut un Religieux de l'Ordre de Cîteaux, qui pour rien au monde n'eût manqué de réciter son Chapelet avant le repas, lequel ayant été convié à manger chez ses parents, se souvint environ l'heure de dîner qu'il n'avait pas encore payé le tribut ordinaire à la glorieuse Vierge. A cette occasion il se retira dans une chambre, où ayant commencé sa prière, il vit devant soi la Reine des Anges revêtue d'un riche manteau broché d'or et couvert partout de Salutations Angéliques, excepté un petit coin qu'elle lui montra vide, l'assurant qu'aussitôt qu'il l'aurait rempli, elle lui donnerait entrée au Royaume de son fils. La vision passa bientôt en effet, car de son côté il redoubla l'affection qu'il avait à honorer la Mère de Dieu, et elle, dans peu de jours, acquitta sa promesse, le conduisant au lieu où sans aucune interruption il la put éternellement bénir. Saint Antoine le Portugais (1), Religieux de l'Ordre de Saint-François, s'en allant un jour à Vicence, et étant au milieu des champs, s'aperçut d'une grosse nuée, laquelle s'en allait fondre sur lui. Ne sachant de quoi se couvrir, il eut recours à son Rosaire, et le mit sur sa tête en forme de couronne. Chose merveilleuse! la pluie l'accompagna toujours jusqu'à ce qu'il entrât dans Vicence, sans que tout le long du chemin il en fût tombé sur lui une seule goutte. La Bienheureuse Cécile, Religieuse de Saint-Dominique, avait quasi toujours son Rosaire entre les mains. Après sa mort, on s'aperçut que les doigts qui l'avaient souvent manié avaient retenu l'odeur des roses (2).

VI. J'ai connu en cette ville d'Avignon un Religieux lai de notre

(1) Chronic. Ord., p. III, c. xxxvi, 37. — (2) Chronic. Ord.

Compagnie, lequel en trois ans qu'il fut aveugle, devant que de mourir, récita plus de trente-deux mille chapelets ou couronnes; car sa tâche ordinaire était au moins de trente à chaque jour. Et ceux qui l'ont vu savent assez que s'il eût été question de gagner un Royaume entier, il n'eût su se rendre plus assidu ni plus exact à ce devoir. C'était une chose merveilleuse des inventions que Dieu et sa Sainte Mère lui suggéraient pour l'application de ses prières. Car il commençait par l'Église en général, de là il venait à sa Sainteté et aux Prélats qui lui sont subordonnés; et ainsi de rang en rang il allait par tous les Ordres de l'Église. Il étendait son zèle et le fruit de ses dévotions à ceux qui travaillent à l'amplification de la foi, nommément qui sont employés à cultiver la grande vigne de l'Éthiopie, pour qui Dieu lui avait donné une fort particulière inclination. D'ailleurs, se considérant comme inutile à la compagnie à raison de son incommodité, il avait ses chapelets réglés pour les Supérieurs qui la gouvernent, pour ceux qui sont occupés autour du prochain en divers ministères, sans oublier ceux qui vaquent au service de la maison pour le soulagement des autres. En cette manière il priait dès le grand matin jusqu'au soir, et la meilleure partie de la nuit s'en allait en semblables exercices. Que si quelque petite occupation, ou quelque infirmité extraordinaire l'eût empêché de payer son tribut journalier à la très-sacrée Vierge, il n'avait nul repos jusqu'à ce qu'il l'eût acquitté. Aussi remarquait-on que la Mère de Dieu lui impétrait tant de grâces du Ciel, que les plus spirituels tenaient à faveur de se joindre à lui et d'apprendre quelque chose de lui. Il se moquait des efforts des malins esprits qui l'attaquaient sensiblement. Il jouissait d'une si grande sérénité de conscience, que rien n'était capable de la troubler. Ses paroles étaient des flèches de feu et toujours pleines de l'esprit de Dieu, bien qu'accompagnées d'une merveilleuse simplicité qui le rendait aimable à tous. Mais le bon était, quand on le jetait sur le discours des perfections et du service de la glorieuse Vierge, qu'il nommait d'ordinaire sa bonne mère; car il n'était pas possible de l'entendre sans en être touché. Bref, il décéda ayant tant de confiance en elle et de contentement intérieur, qu'en une maladie assez fâcheuse qu'il eut, rien ne le put jamais attrister, sinon qu'on lui dit, comme l'on faisait quelquefois par récréation, qu'il ne mourrait pas encore cette fois-là.

« Voici une aventure de notre siècle que j'ai tirée d'une relation de la nouvelle France, écrite par le révérend Père Paul le Jeune, de la Compagnie de Jésus, un des premiers apôtres de Canada. Une Chrétienne fuyant au bruit des Iroquois avec deux petits enfants, qui à peine la pouvaient suivre, ils demeurèrent six jours égarés dans

les bois. A leur retour un des Pères interrogeant cette pauvre femme de quoi elle avait vécu dans la forêt. J'ai vécu de prières, répondit-elle tout simplement : quand j'étais faible je disais mon Chapelet, et aussitôt sentant mes forces revenir, je poursuivais mon chemin; pour mes enfants, je leur cherchais de petites racines et quelques bouts de branches de petits arbrisseaux, dont les bêtes vivent dans les bois; la nuit je les faisais dormir, et moi, qui ne pouvais pas prendre de repos, je passais les nuits presque tout entières à prier et à dire mon Chapelet; c'est la Sainte Vierge qui seule m'a sauvé la vie, et c'est elle que je veux servir de tout mon cœur jusqu'à la mort. La dévotion de cette pauvre femme et sa piété depuis plusieurs années méritait ce secours du Ciel (1). »

La façon de dire le Rosaire.

VII. Passons à la pratique de cette dévotion. Comme il y a trois sortes de prières, dont les unes sont purement mentales, les autres entièrement vocales, et les troisièmes s'appellent mêlées; de même il y a trois sortes d'attention. La première est aux paroles, c'est-à-dire, à les bien et distinctement prononcer, à dessein d'y honorer Dieu suivant l'intention de l'Église; la seconde, au sens qu'elles ont; la troisième à Dieu, par quelque sorte de considération ou d'affection qui nous unisse à lui par esprit. D'où l'on voit que le Chapelet étant une prière mêlée, il reçoit cette diversité d'attention, et partant qu'il y peut avoir une infinité de façons de le réciter; néanmoins je les rapporterai à quatre principales.

VIII. La première sera par paroles. C'est la plus simple de toutes, et celle qui est propre aux personnes peu instruites ou peu capables de considération, ou qui d'ailleurs ont la tête et l'imagination plus faibles. Car à ces gens il suffit de savoir que cette forme de prière a été instituée pour honorer la très-sacrée Vierge et pour remémorer les mystères de sa vie et de sa mort; de se mettre doucement en la présence de Dieu, avec une posture de corps bienséante et religieuse; de prononcer distinctement les paroles et de vouloir par ce moyen glorifier Dieu et sa sainte Mère.

IX. La seconde sera par le sens des mêmes paroles. Ceux qui les entendent pourront élever leurs esprits à Dieu et entrer dans la considération des mystères qui sont cachés sous leur écorce, parsemant le tout de saintes affections, selon que le Saint-Esprit leur suggérera. Manière que le Docteur Navarois (2) nous conseille de tenir pour

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Miscell. tit de Psalt. et Rosar.

l'ordinaire, et dont il fait beaucoup plus d'état que des pensées écartées de ceux qui prennent leur essor plus haut.

X. La troisième est par mystères, prenant ce mot fort amplement pour toute sorte de sujets qui peuvent servir d'entretien à l'entendement pendant que la bouche prononce les paroles. Et cette façon peut être autant diversifiée qu'il y a de différents sujets de considération en la Mère de Dieu. Car il y en a qui se plaisent à méditer les mystères de sa vie, qui sont presque tous enchâssés dans ceux de la vie du Sauveur et divisés en trois ordres que tout le monde sait, c'est-à-dire en cinq mystères Joyeux, cinq Douloureux et autant de Glorieux. Qui en choisit un seul pour s'entretenir pendant qu'il dit le Chapelet; qui en prend un pour chaque dizaine ou pour quelque peu davantage, tandis qu'il y trouve de quoi s'arrêter; car cela dépend entièrement de la volonté et disposition de celui qui prie. Les autres ont plus d'affection à considérer les rares vertus que la Vierge nous a laissées pour exemples, et pour ce ils font choix de quelques-unes plus ou moins, suivant leur sentiment ou capacité pour les regarder et admirer, tandis qu'ils parcourront quelque partie du Rosaire. Il s'en trouve qui par-dessus tout cela agréent de contempler les priviléges et les grandeurs de la Mère de Dieu, et à cet effet ils en font un petit recueil qui leur sert de bouquet, pendant qu'ils disent quelque nombre de dizaines; à quoi possible pourraient servir les discours qui jusqu'ici ont été faits des grandeurs de cette incomparable Dame. Il y a divers autres sujets, selon les diverses inclinations des personnes, qui devront toujours être mêlés de quelque affection, à ce que la considération ne demeure pas stérile, qu'elle ne bande trop l'esprit, et qu'elle ne tienne plus de l'étude que de l'oraison. J'ai traité souvent avec un bon serviteur de la Vierge, lequel, tandis qu'il roulait son Chapalet, ne pouvait bonnement avoir autre entretien que celui-ci : Jésus, Fils de Marie; Marie, Mère de Jésus.

XI. La quatrième est par affections. Manière qui ne reçoit pas moins de variété que les autres, à cause de la grande multitude d'affections qui peuvent être ici pratiquées. Qui en choisit diverses pour une fois; qui pour ne pas tant courir se tient à une principalement; autant d'esprits, autant d'humeurs, autant de goûts. Je donnerai la place d'honneur à la très-dévote façon que le Docteur Navarois nous a laissée au même endroit que j'ai coté ci-dessus, et qu'il pratiquait encore, ce dit-il, à l'âge de soixante et onze ans qu'il avait lorsqu'il l'écrivait. Nous l'appellerons l'affection de bénédiction. Au bout de chaque dizaine, comme pour rafraîchir son esprit, il parlait à la Vierge de cette sorte. Au bout de la première : Dix mille fois soyez-vous bénite, ô Vierge glorieuse des Anges, des Archanges, des

Vertus, des Principautés, des Dominations, des Trônes, des Chérubins, des Séraphins, en la compagnie de qui nous espérons un jour vous voir et vous bénir au Ciel! A la seconde : Vingt mille fois soyez-vous bénite, ô Vierge glorieuse des Patriarches, des Prophètes et de tous les Pères de l'ancien Testament, en la compagnie de qui nous espérons un jour vous voir et vous bénir au Ciel! A la troisième : Trente mille fois soyez-vous bénite, ô Vierge glorieuse des Saints Apôtres et des Saints Martyrs! A la quatrième : Quarante mille fois des Saints Confesseurs. A la cinquième : Cinquante mille fois des Saintes Vierges; le tout en la forme et manière laquelle a été rapportée.

XII. La seconde affection sera la conjouissance en cette manière : Je me conjouis avec vous, ma très-douce et très-honorée Mère, de la faveur que vous reçûtes lorsque le Père Éternel vous choisit pour sa Fille, le Fils pour sa Mère et le Saint-Esprit pour son Épouse, et je remercie de tout mon cœur ces très-augustes et très-adorables personnes divines de l'amour qu'elles vous ont porté et des grâces qu'elles vous ont faites. A la suivante dizaine, il faudra choisir quelque autre privilége ou quelque autre mystère, et se conjouir pareillement avec elle des merveilles que Dieu aura opérées en elle et par elle, et ainsi consécutivement des autres.

XIII. La troisième sera l'adoration; à quoi pourra servir à ce qui a été dit ci-dessus de l'adoration intérieure, afin de ne pas user de redite. Quelques-uns ajouteront à chaque Salutation Angélique une adoration extérieure, comme serait de courber le genou, de baisser la tête ou quelque autre semblable.

XIV. La quatrième sera le désir, désir que le cœur anime et redouble de la voir honorée et servie des fidèles, des infidèles, des hérétiques, et généralement de tous ceux qui sont capables de lui rendre du service et de l'honneur. A cette affection se peut rapporter l'offre qui lui est faite de tout l'honneur et de tout le service qui lui est rendu au ciel, qu'elle a reçu dès le commencement du monde et qu'elle recevra jusqu'à la fin.

XV. J'en dis tout autant de l'amour, de la contrition, de diverses manières de demandes et d'autres semblables affections qu'un chacun pourra pratiquer selon qu'il se sentira plus aidé des unes ou des autres. Je mets fin à ce discours avec les trois avis suivants. Le premier est qu'il y en a plusieurs qui, pour mieux et plus dévotement réciter cette prière, la commencent par le verset de David dont l'Église se sert pour donner entrée à l'Office divin : *Domine labia mea aperies, etc.;* ou par cet autre : *Dignare me laudare te, Virgo sacrata; Da mihi virtutem contra hostes tuos.*

XVI. Le second que comme pour reprendre doucement haleine et pour s'exciter à la dévotion entendant les autres qui bénissent Dieu avec nous, et à l'imitation des Séraphins d'Isaïe, dit saint Jean Damascène, au traité qu'il a fait du Trisagion, l'Eglise a institué que le Psautier lut chanté alternativement au Chœur; ainsi le Psautier de la Vierge peut utilement être récité par deux ou par plusieurs à bandes, divisées pour les mêmes considérations.

XVII. Le troisième, afin que nul ne prenne prétexte de ses grandes occupations pour se dispenser de ce pieux exercice, il est à propos que l'on sache qu'il peut être divisé en sorte qu'on en dise tantôt une dizaine, tantôt deux, et puis trois. Et quand tous les jours on n'irait pas plus avant qu'une dizaine, au moins au bout de la semaine on aurait parcouru plus de la troisième partie du Rosaire ou bien la Couronne dont je parlerai incontinent. L'Eglise Sainte me fournit cette pensée et cet avis, puisque pour s'accommoder à notre portée et à nos infirmités, elle divise comme en sept stations le divin Office qu'elle enjoint à ses ministres pour être récité tous les jours.

§ VI. — *Le sixième trait de dévotion : parcourir souvent la Couronne de la Vierge.*

I. La plupart de ce qui a été dit du Rosaire convient aussi à la Couronne de la Sainte Vierge, et ce qui reste peut être réduit à deux chefs, c'est-à-dire à sa première institution et à quelques merveilles que Dieu a faites pour montrer que cette dévotion lui était agréable.

II. Quant au premier, il est assuré que la Couronne est un gage héréditaire de l'amitié de la Mère de Dieu envers l'Ordre de Saint-François, comme le Rosaire est une marque de son affection envers celui de Saint-Dominique. Le Bienheureux Jean Capistran, Religieux de l'Observance de Saint-François, qui mourut en Hongrie en très-grande opinion de sainteté, l'an quatorze cent cinquante-six, fut choisi de la Mère de Dieu pour publier cette dévotion, de même que le Bienheureux Alain de la Roche pour être le trompette du Rosaire. Ce dévot zélateur de l'honneur de la Sainte Vierge prêchant un jour en une place de la ville d'Aquila, qui est au royaume de Naples, tous ceux qui assistaient à son Sermon virent une étoile très-luisante qui donnait à plomb sur sa tête, ainsi qu'il était déjà arrivé au même endroit à Saint Bernardin le Siennois. Et comme tout le monde s'en étonnait, il leva la tête pour voir ce que c'était, et l'aperçut aussi bien que les autres. La même étoile l'accompagna encore depuis Aquila jusqu'à Rome, où il allait pour faire les poursuites de la Canonisation du Bienheureux Saint Bernardin. Le dévot Pelbart, Religieux de Saint-François, qui dédia peu temps après au Pape Sixte

quatrième un beau livre contenant l'origine, le progrès et les merveilles de la Couronne de la Sainte Vierge, assure que ce même Père en rapportait ordinairement l'origine à une chose que je vais dire, Un certain Clerc qui avait coutume de mettre tous les jours sur la tête d'une image de Notre-Dame un chapeau de fleurs, s'étant rangé à l'observance de Saint-François. peu après qu'elle fut établie, entra en une grande inquiétude d'esprit, à cause qu'étant Religieux, il n'avait pas la liberté de satisfaire à la même dévotion. Et déjà il minutait sa retraite lorsque la Mère de Miséricorde lui apparut et lui dit qu'il se gardât bien de quitter son entreprise, et qu'au reste il ne se mit pas en peine du service qu'il lui rendait auparavant, qu'elle lui enseignerait la façon de lui présenter une autre sorte de Couronne, qui lui serait sans comparaison plus agréable. Ce sera, lui dit-elle, une couronne de prières à l'honneur des sept joies principales que j'ai reçues à la conception de mon très-honoré Fils, à la rencontre de ma cousine Sainte Élisabeth, à la Naissance du Verbe Divin, à l'Adoration des Mages, au Couronnement de mon Fils, à la nouvelle de sa Résurrection et à mon Assomption au Ciel. Tu diras à cet effet sept fois l'Oraison Dominicale, et après chacune, tu ajouteras dix *Ave Maria*. Aussitôt que cette dévotion commença d'être publiée, elle fut reçue de tous à bras ouverts, et la commune créance fut incontinent que ce nombre de Salutations Angéliques été avait ordonné par la Sainte Vierge pour honorer le nombre des années qu'elle avait vécu en ce monde. Ce qui a fait que comme les choses ont depuis été éclaircies, et qu'on a trouvé que la Mère de Dieu demeura ici-bas soixante et douze ans pour le moins, plusieurs, pour contenter leur affection, y ont ajouté une dizaine entière, et ont fait la Couronne de soixante et treize *Ave Maria* et de huit Oraisons Dominicales.

III. Quant aux merveilles par lesquelles la Sainte Vierge a autorisé cette façon de prier, et déclaré le contentement qu'elle y prenait, elles sont plus amplement rapportées en la Chronique des Frères Mineurs (1) et au livre que j'ai dit ci-dessus avoir été dédié au Pape Sixte quatrième. En voici deux que j'ai empruntées des mêmes endroits en faveur de ceux qui prennent goût à cette dévotion. Un Religieux de l'Observance, qui gardait inviolablement la coutume de parcourir tous les jours la Couronne avant le repas, les frères étant déjà assemblés pour prendre leur réfection, se souvint qu'il avait manqué à ce sien devoir; ce qu'ayant représenté au Supérieur, il obtint aisément licence d'aller rendre l'hommage ordinaire à la Mère

(1) Par. III, lib. I, c. XXXVI et XXXVII.

de Dieu. Mais comme il tardait trop à revenir, le Gardien envoya un Religieux pour l'appeler, lequel étant arrivé au lieu où il faisait sa prière, il aperçut une grande clarté, au milieu de laquelle était la Mère de Dieu, accompagnée de deux Anges, qui recevaient de ce sien serviteur une rose très-fraîche et très-belle à chaque fois qu'il prononçait la Salutation Angélique, et l'agençaient dextrement sur le chef sacré de la Reine du Ciel. Il se prit aussi garde que toutes et quantes fois que l'adorable nom de Jésus était prononcé, la Sainte Vierge faisait la révérence avec les deux Anges qui étaient à ses côtés ; enfin, comme il eut achevé sa couronne, la vision disparut.

IV. Voici la seconde. Une très-sage et très-vertueuse Damoiselle avait si bien instruit ses enfants, que jamais au matin ils ne sortaient de la maison qu'ils n'eussent auparavant récité la Couronne à deux genoux devant l'image de la glorieuse Vierge. Un jour, comme ils allaient à l'école, l'un d'eux passant par un pont et s'amusant à la façon des enfants à regarder, tomba du haut en bas. Pendant que le monde travaillait à le secourir, quelques-uns coururent à la maison pour en porter la nouvelle à sa pauvre mère, qui, à une si fâcheuse rencontre, donna une belle preuve de sa vertu. Car au lieu de se désespérer et de remplir la maison et les rues de clameurs, elle s'en alla droit devant l'image où ses enfants avaient coutume de prier, et recommanda instamment à la Sainte Vierge ce sien petit serviteur, lui disant un *Ave Maria.* Après elle prit le chemin du pont, où elle ne fut pas sitôt arrivée, que son fils parut sur l'eau et lui dit d'avoir bon courage, qu'elle en serait quitte pour la peur. Cependant, on le retire de l'eau sans être aucunement endommagé, on le conduit à la maison, où il confesse à sa bonne mère que c'était la Dame qu'ils priaient tous les jours qui lui était apparue et l'avait tiré hors de l'eau. Je ne dis rien de la réjouissance publique ni des bénédictions qui furent données à la Mère de douceur pour l'avoir ainsi préservé, étant plus aisé au dévot Lecteur de les imaginer que moi de les représenter par paroles.

§ VII. — *Le septième trait de dévotion : dire souvent la petite Couronne de douze Étoiles.*

I. Voici la troisième Couronne que nous poserons sur l'honorable chef de la Mère de Dieu, qui en a mérité des millions. C'est la petite Couronne de douze étoiles qu'une infinité de personnes lui présentent tous les jours. Et quant à ceux qui se couvrent du manteau mouillé de leurs grandes occupations pour faire de courtes prières, je ne sais quel prétexte ils pourront prendre pour se défendre de

celle-ci dont un seul tour de salle peut faire la raison, vu qu'elle n'est composée que de trois *Pater* seulement, suivis chacun de quatre *Ave Maria*, qui ne sont pas plus de douze *Ave Maria* en tout. Il ne faut pas avoir grand soin de son salut pour faire si peu d'estime de la faveur de la Reine du ciel quand elle se peut gagner à si bon marché.

II. Le Saint-Esprit a donné l'invention de cette Couronne au douzième chapitre de l'Apocalypse, sous la figure de la femme mystérieuse qui est couronnée de douze étoiles, lesquelles, au rapport des Saints Docteurs que j'ai allégués tout au commencement de cette œuvre, signifient les douze passe-droits ou priviléges de la Mère de Dieu. On y a ajouté trois *Pater noster* à l'honneur de la très-sainte Trinité, qui a fourni l'étoffe et la façon de cette précieuse Couronne; c'est-à-dire qui a enrichi la très-sacrée Vierge de tant de grâces. Voici donc la façon de la réciter: Au premier *Pater noster* et aux quatre *Ave Maria* qui viennent après, on rend grâces au Père Éternel de quatre signalées faveurs qu'il a faites à sa très-chère fille: de sa Prédestination éternelle, de sa Conception immaculée, de sa très-sainte Nativité, de son admirable Annonciation et de l'ineffable mystère de l'Incarnation du Verbe divin; et à l'honneur de ces grands mystères, et en considération de ces rares faveurs, on demande par l'entremise de la très-sacrée Vierge le salut éternel, le sincère et cordial déplaisir des péchés passés, l'ardent désir d'aspirer à la sainteté et l'abondance des grâces du Saint-Esprit pour coopérer au salut de plusieurs, rapportant chaque faveur à chacun des mystères susdits. Au second *Pater noster* et aux quatre Salutations Angéliques qui le suivent, on remercie le Fils des quatre autres étoiles qu'il a posées sur le chef virginal de sa très-sainte Mère, savoir est d'être demeuré dans ses flancs l'espace de neuf mois, et d'en être sorti sans aucune lésion de son intégrité, d'avoir pris sa nourriture de ses très-pures mamelles, de l'avoir eue pour Régente et Gouvernante de sa vie pendant sa minorité, de l'avoir choisie pour compagne de ses travaux, de ses joies et de sa passion. Les quatre demandes qui répondent à ces quatre prérogatives visent à obtenir la parfaite pureté du corps et de l'âme, le vrai goût de la chair virginale du Sauveur qui est l'entretien de nos âmes, l'entière soumission à son bon plaisir et l'humble patience ès adversités. Au troisième *Pater noster*, on rend grâces au Saint-Esprit de quatre dons signalés qu'il a accordés à sa très-chère Épouse, la faisant Vierge et Mère tout ensemble, reposant en elle comme dans son sanctuaire, l'élevant au ciel en corps et en âme, l'établissant Reine et Dame de l'Univers. Les quatre grâces qu'on demande en faveur de ces quatre priviléges sont une droite

intention en toute sorte d'actions, un cœur maniable aux mouvements du glorieux Saint-Esprit, une bonne fin d'une sainte vie et une spéciale protection de la Mère de Dieu. Ce n'est pas pourtant à dire que ces douze Salutations Angéliques soient précisément attachées à ces douze prérogatives que je viens de nommer, on en peut substituer d'autres en leur place, puisque la principale règle c'est la dévotion particulière de celui qui fait cette prière. De manière que si quelqu'un se voulait servir de l'ordre que j'ai gardé ès précédents traités pour représenter les Grandeurs d'Excellence, de Pouvoir et de Bonté de la Mère de Dieu, il aurait en main douze grandeurs de chaque sorte, et par conséquent trois manières différentes d'honorer la Sainte Vierge parcourant sa petite Couronne; Couronne qui a sa croix d'honneur aussi bien que les autres, sur laquelle on a coutume de dire à la fin le *Credo*. Quelques-uns néanmoins y ajoutent encore le *Salve Regina*, avec l'Antienne *Sub tuum præsidium*, le verset *Ora pro nobis Sancta Dei gentirix* et l'Oraison *Concede nos*.

III. Pour mettre le sceau à cette dévotion, je rapporterai ici un trait mémorable tiré du Supplément du Miroir des exemples. Trois hommes passaient de compagnie au travers d'un bois, dont deux s'étant avancés furent mis à mort par des voleurs. Le troisième, qui les suivait au petit pas, étant sur le point de courir le même danger, leur demande un peu de répit pour saluer la Mère de Dieu et réciter sa petite Couronne. A cet effet, il se retira tant soit peu et se jeta à deux genoux. Cependant, les voleurs, qui remarquaient soigneusement tout ce qu'il faisait, aperçurent autour de lui trois Dames d'excellente beauté, dont l'une, comme la Maîtresse, était assise dans un trône d'or; les autres, comme Dames d'honneur, étaient debout devant elle; et à mesure que ce pauvre homme récitait le *Pater noster*, elles cueillaient une belle rose vermeille qui sortait de sa bouche, et des blanches à mesure qu'il récitait l'*Ave Maria*. Les ayant enfilées dans un cordon d'or en forme de Couronne, elles la présentèrent avec une grande révérence à leur Reine, laquelle disparut avec la compagnie, aussitôt qu'elle l'eut posée sur la tête de celui-ci qui se recommandait à elle du meilleur de son cœur. Cette prière lui valut la vie, et ne servit pas moins aux meurtriers. Car lui ayant demandé quelles étaient ces Dames avec qui il avait traité, et trouvant qu'il n'avait rien vu de ce qui s'était passé, ils lui racontèrent de point en point tout ce qu'ils avaient aperçu; par où il connut que cette Reine d'extraordinaire beauté et majesté n'était autre que la Mère de Dieu, et les deux autres, Sainte Lucie et Sainte Catherine : spectacle qui toucha si vivement ces cœurs endurcis, qu'ils se rangèrent à la pénitence. Quant au voyageur, il se sentit tellement redevable à sa

bienfaitrice, qu'il crut ne pouvoir reconnaître une si rare faveur qu'en consacrant à son service le reste de ses jours.

§ VIII. — *Le huitième trait de dévotion : s'accoutumer à réciter souvent la petite Couronne de dix* Ave Maria.

I. Ceux qui se plaisent à la dévotion de la Reine des cieux, et même ceux à qui les dévotions les plus courtes semblent les meilleures, ou qui se flattent sur leurs occupations pour n'en point entreprendre de fort longues, trouveront ici une prière de leur humeur, quoique très-agréable à la Mère de Dieu. Et s'ils refusent de lui rendre ce petit devoir, que jamais ils n'aient la hardiesse de se dire serviteurs de la Vierge. C'est le petit Chapelet de dix *Ave Maria*, que Notre-Seigneur inspira à la Bienheureuse Jeanne de France, fondatrice de l'Ordre de l'Annonciade, pour honorer sa très-sainte Mère. Elle prétendit par ce nombre rendre hommage aux dix principales vertus, qu'elle nommait les dix plaisirs de la Sainte Vierge; c'est-à-dire à sa rare pureté, tant du corps que de l'esprit, à sa très-pure religion, à sa très-religieuse prudence, à sa très-prudente humilité, à sa très-humble obéissance, à sa très-naïve vérité, tant en ses paroles qu'en ses actions, à sa très-exacte pauvreté, à son incroyable patience, à sa très-ardente charité, à la très-parfaite conformité de sa volonté à celle de son Bien-aimé Fils, tant pour la vie que pour la mort. Prière qu'elle récitait avec tant de ferveur et d'attention, et en laquelle elle employait pour l'ordinaire tant de temps, à cause des sentiments qu'elle avait des grandeurs de la Bienheureuse Vierge, qui l'emportaient jusque dans le Paradis, qu'il était aisé de voir que la Mère de Dieu agréait uniquement sa dévotion. Elle s'arrêtait principalement à ces deux paroles, *Ave Maria*, et à ces deux autres, *Dominus tecum*, les savourant avec une indicible douceur et avec un goût intérieur que nul autre qu'elle n'eût su déclarer.

II. Elle distribuait ses Chapelets à ses filles et aux séculiers qui la venaient visiter, comme autant de trésors du ciel, et pour en rendre l'usage plus utile et plus désirable, elle impétra du Saint-Père Alexandre sixième dix mille jours d'indulgences à ceux qui le diraient chaque jour. Elle furent depuis accrues par le Pape Léon dixième, qui les étendit jusqu'à dix mille ans, invitant par ce doux attrait les fidèles à faire état de cette dévotion.

§ IX. — *Le neuvième trait de dévotion : se rendre familier l'usage de diverses Oraisons que la Sainte Eglise présente à la glorieuse Vierge.*

I. Il fait beau voir sur une branche de Myrte ou d'Oranger diverses fleurs industrieusement agencées, une Rose, une Giroflée, une Amarante, une Pensée, une Violette; bref, l'honneur de divers carreaux d'un beau parterre ramassé dans un seul bouquet; c'est un présent digne de quelque Princesse. Mais ce sera bien autre chose du Bouquet mystique que je vais présenter à la Reine du Ciel, composé de plusieurs excellentes prières, comme d'autant de diverses fleurs cueillies dans les riches parterres de l'Église. Si vous avez la curiosité d'y entrer, vous remarquerez d'abord un carreau de très-excellents Cantiques et d'Hymnes; plus avant, vous en verrez un autre de très-belles Antiennes; si vous passez de l'autre côté, vous serez étonnés de voir celui des Responsaires, tant sont-ils agréables et bien choisis; plus bas, vous vous trouverez ravi en la considération de plusieurs rares Oraisons; bref, il ne tiendra qu'à vous d'y faire vous-mêmes votre bouquet avant que d'en sortir.

L'Ave Maris Stella.

II. Parmi les Hymnes, il me semble que l'*Ave maris Stella* a je ne sais quoi de fort doux. Aussi ce morceau a-t-il été composé pour honorer le plus doux de tous les mystères de la très-sacrée Vierge, qui est son Annonciation, et, selon l'avis de quelques graves Auteurs (1), par l'un de ses plus doux serviteurs, qui est le dévot Saint Bernard. Je crois que l'une des plus fortes conjectures qu'ils en aient, est prise de ces amoureuses paroles : *Monstra te esse Matrem*, qu'on tient être les mêmes qu'il avait en bouche lorsque la Vierge Mère daigna l'arroser de son précieux lait. De quoi je n'y contredirai pas, nommément n'ayant rien de fort pressant pour leur opposer. Je dirai plutôt que ces douces paroles me remettent en l'esprit ce que nous lisons en l'Histoire de Lorette d'un certain jeune homme, lequel s'étant livré corps et âme à l'ennemi, reçut enfin la cédule qu'il lui avait donnée à même temps qu'il les récitait en la Sainte Chapelle. A ce miracle j'en attacherai un autre, qui est le beau premier de ceux qui sont rapportés en l'Histoire du Montserrat. Les Religieux du monastère de ce lieu, voyant l'image que la Sainte Vierge toute délavée, appelèrent un peintre fort célèbre, nommé André, pour la

(1) Arnoldus Wion, lib. V Ligni Vitæ.

retoucher et remettre en son premier lustre. Il n'y eut pas plutôt appliqué le pinceau, qu'il fut frappé d'aveuglement, auquel état il demeura l'espace de trois mois entiers, jusqu'à ce qu'il s'avisa que le mal et le remède devaient venir d'une même main. A cet effet il pria les Religieux, qui avaient donné occasion à sa peine, de s'entremettre à obtenir son pardon. De fait, comme ils récitaient devant l'image l'*Ave maris Stella*, il reçut la vue à mesure qu'ils chantaient ces paroles : *Profer lumen cæcis*, c'est-à-dire : Rendez la vue aux aveugles. Par ces exemples, et par plusieurs autres, la Sainte Vierge a témoigné le contentement qu'elle reçoit d'être saluée avec cette dévote prière. Ce qui a fait que plusieurs ont pris la coutume de la lui offrir tous les jours. Sainte Brigitte la gardait inviolablement, et, à son imitation, Sainte Catherine, sa fille, et le dévot Pierre Olave, Confesseur de l'une et de l'autre. Aussi avait-elle reçu le commandement de la Reine du Ciel d'assembler toute sa famille à quelque heure du jour, et de lui faire chanter l'Hymne à haute voix, avec promesse que tant que ce devoir lui serait rendu, elle aurait de sa part un soin très-particulier de tous ceux qui seraient en sa maison, et les protégerait toujours.

Quem terra, pontus, æthera.

III. L'Hymne *Quem terra, pontus, æthera*, qui se chante à Matines, en l'Office de la Bienheureuse Vierge, est une pièce de Fortunat, Évêque de Poitiers, qui vivait environ l'an cent soixante et dix.

O gloriosa Domina.

IV. L'Hymne de Laudes, *O gloriosa Domina*, sortit de la plume de Saint Ambroise, aussi bien que le *Memento salutis auctor*, qui sert à Prime, à Tierce, à Sexte, à None et à Complies. J'ai fait voir ailleurs comme Saint Antoine de Padoue, par le moyen de l'Hymne *O gloriosa*, donna la fuite à l'ennemi, qui lui serrait déjà la gorge à dessein de l'étrangler, et le secours que reçut Saint Richard, Évêque de Sicestre, en Angleterre, répétant souvent à l'heure de la mort ces paroles, *Maria mater gratiæ, etc.* ; paroles qui furent cause du salut d'un pauvre jeune homme, lequel, après avoir perdu tout ce qu'il avait, fut conduit par un magicien dans un bois, et là si rudement pressé par un démon de renoncer à la Mère de Dieu, que probablement il y eût consenti si elle ne lui fût au même instant venue au secours, et ne lui eût remis en l'esprit la dévote prière qu'il avait coutume de dire tous les jours. De quoi le malin fut tellement indigné que, voyant

cette proie lui être échappée, il déchargea sa rage sur le magicien, et lui tordit le col sur la place. A ces merveilles j'en vais ajouter une autre, non moins considérable que les précédentes, tirée des Annales des Frères Mineurs. L'an de Notre-Seigneur douze cent vingt-deux, et le quinzième depuis la première institution de l'Ordre du Séraphique Saint François, arriva que le Gardien du Couvent d'Alanquer, en Portugal, désireux de savoir l'Hymne que la Sainte Vierge avait pour plus agréable, commanda à un sien Novice, de qui tous ceux de la maison honoraient et admiraient la vertu, de le demander avec confiance à la même Vierge, à laquelle il avait une trop particulière dévotion. Le Novice s'y résolut, estimant qu'il valait mieux obéir simplement qu'examiner curieusement l'ordonnance de son Supérieur; et, à cet effet, il s'alla prosterner en toute humilité devant l'image de la Mère de Dieu, qui était sur le Maître-Autel de l'Église. La Mère d'amour, plus facile à se laisser gagner à l'humble obéissance du Novice, qu'à s'offenser de la présomptueuse demande du Gardien, répondit par la bouche de l'image que c'était l'Hymne dont nous traitons, *O gloriosa Domina*. Puisqu'il vous a plu me faire une faveur que jamais je n'eusse osé espérer, répliqua le Novice, permettez, Mère de toute bonté, que je mette à vos pieds une appréhension qui tourmente mon esprit, et que je vous dise que mon Supérieur ne prendra jamais cette réponse que pour une imagination qui m'aura passé par la tête, et qu'il n'ajoutera nulle foi à ce que je lui en dirai. Bien, dit la Vierge, je suis contente, et pour ta décharge et pour te satisfaire, de lui en donner une preuve péremptoire. Va-t'en donc trouver ce rigoureux Gardien et dis-lui de ma part que pour s'assurer de ma parole et de la tienne, il se rende au plus tôt à l'Église avec tous ses Religieux, et qu'il verra sur ma main droite mon Bien-aimé Fils qui, jusqu'à présent, a reposé sur la gauche ; parole qu'elle n'eut pas plutôt prononcée qu'elle changea son Fils de bras à la vue du Novice, lequel, tout transporté d'aise et d'étonnement de la merveilleuse douceur et bénignité de la Reine du ciel, s'en alla rendre réponse à son Gardien, et lui donna assurance de tout ce qui s'était passé (1).

Stabat Mater.

V. Saint Antonin (2), avec quelques autres, attribue à Saint Grégoire le Grand la Prose funèbre ou la plaintive lamentation de la Vierge, qui commence par ses mots : *Stabat Mater dolorosa.*

(1) Cette histoire a déjà été cité plus haut. — (2) III p., tit. XXII, c. III, § 32.

Te Matrem Dei laudamus.

VI. Saint Bonaventure, à l'imitation de l'Hymne de Saint Ambroise et de Saint Augustin, que nous appelons le *Te Deum*, en a composé une pièce qui mérite d'être ici couchée en entier, tant à cause des beaux titres d'honneur qu'il donne à la Sainte Vierge, que parce qu'il n'est pas commun ainsi que les autres. Voici comme il dit :

Te Matrem Dei laudamus, te Mariam Virginem profitemur.
Te æterni Patris sponsam, omnis terra veneratur.
Tibi omnes Angeli et Archangeli, tibi Throni et Principatus fideliter deserviunt.
Tibi omnes Potestates, et omnes Virtutes, cœli cœlorum, et universæ Dominationes obediunt.
Tibi omnes Chori, tibi Cherubim et Seraphim, exultantes assistunt.
Tibi omnis Angelica creatura incessabili voce proclamat :
Sancta, Sancta, Sancta Maria Dei genitrix, mater et virgo.
Pleni sunt cœli, et terra, majestatis gloriæ fructus ventris tui.
Te gloriosus Apostolorum chorus sui Creatoris matrem collaudat.
Te beatorum Martyrum cœtus candidatus Christi genitricem glorificat.
Te gloriosus Confessorum exercitus Trinitatis templum appellat.
Te Sanctarum virginum chorus amabilis, virginitatis et humilitatis exemplum prædicat.
Te tota cœlestis curia Reginam honorat.
Te per universum orbem Ecclesia invocando concelebrat,
Matrem divinæ majestatis,
Venerandam te veram Regis cœlestis puerperam,
Sanctam quoque, dulcem et piam.
Tu Angelorum Domina, tu Paradisi janua.
Tu scala Regni cœlestis et gloriæ, tu thalamus, tu arca pietatis et gratiæ.
Tu vena misericordiæ, tu Sponsa, et mater Regis æterni.
Tu templum, et sacrarium Spiritus Sancti ; totius beatissimæ Trinitatis nobile triclinium.
Tu mediatrix Dei et hominum amatrix.
Tu agonizatrix pugnantium, advocata pauperum, miseratrix, et refugium peccatorum.
Tu erogatrix munerum, superatrix ac terror Dæmonum et superborum.
Tu mundi Domina, cœli Regina, post Deum sola spes nostra.
Tu salus te invocantium, portus naufragantium, miserorum solatium, pereuntium refugium.
Tu mater omnium beatorum, gaudium plenum post Deum, omnium supernorum civium solatium.
Tu promotrix justorum, congregatrix errantium, promissio Patriarcharum.
Tu veritas Prophetarum, præconium et doctrix Apostolorum, magistra Evangelistarum.
Tu fortitudo Martyrum, exemplar Confessorum, honor et festivitas Virginum.
Tu ad liberandum exulem hominem Filium Dei suscepisti in uterum.
Per te, expugnato hoste antiquo, sunt aperta fidelibus regna cœlorum.
Tu cum Filio tuo sedes ad dexteram Patris : tu ipsum pro nobis roga, Virgo Maria, quem nos adjudicandum credimus esse venturum.

Tu ergo poscimus nobis famulis tuis subveni, qui pretioso sanguine Filii tui redempti sumus.
Æterna fac, pia virgo, nos cum Sanctis tuis gloria munerari.
Salvum fac populum tuum, Domina, ut simus participes hæreditatis Filii tui.
Et rege nos, et custodi nos in æternum mente et voce.
Dignare, dulcis Maria, nunc et semper nos sine delicto conservare.
Miserere pia nobis, miserere nobis.
Fiat misericordia tua magna nobiscum, quia in te, Virgo Maria, confidimus.
In te, dulcis Maria, speramus, nos defendas in æternum.
Te decet laus, te decet imperium, tibi virtus et gloria in secula seculorum. Amen.

Magnificat.

VII. L'Hymne *Gaude Flore Virginali* est l'ouvrage de Saint Thomas de Cantorbéry.

VIII. Je ne veux pas ici toucher au sacré Cantique de la Mère de Dieu, que nous appelons le *Magnificat*, puisqu'il est clair et manifeste qu'il doit surpasser d'autant les autres Cantiques, que celle qui l'a prononcé devance tous les autres qui ont été inspirés de Dieu.

Regina cœli.

IX. Ensuite du rapport que les Psaumes ont avec les hymnes, j'attacherai ici la belle dévotion du Bienheureux Jordain, Général de l'Ordre des frères Prêcheurs, lequel, en l'honneur des cinq lettres dont le nom de *Maria* est composé, récitait tous les cinq jours les cinq Psaumes ou Cantiques suivants : *Magnificat, Ad te levavi oculos meos, Retribue servo tuo, In convertendo, Ad te levavi animam meam.*

X. Entre les Antiennes, le *Regina cœli* a quelque chose d'excellent, pour avoir été composé au ciel, dicté aux Anges et envoyé en terre dans une occasion si remarquable, comme celle dont j'ai parlé ailleurs (1).

Salve Regina. — Alma Redemptoris. — Ave Regina cœlorum.

XI. Le *Salve Regina*, quoique certains aient voulu dire, appartient à Herman le Raccourci, grand dévot de la Vierge, car tel est l'avis de tous les bons auteurs (2). Il le composa environ l'an mil quarante, à l'honneur de sa bonne Mère, laquelle l'agréa tellement qu'elle en étendit, dans bien peu de temps, la dévotion en divers endroits, nommément par toute l'Allemagne et la France. Depuis, le Pape

(1) Tract. III, c. VII, § 3. — (2) Trithemius, de Viris illustribus O. S. B., lib. II, c. XLVIII.

Grégoire neuvième, environ l'an douze cent vingt-sept, ordonna qu'il fût chanté par toute l'Église, après certaines heures du Divin Office et en certains temps de l'année, comme il se garde encore aujourd'hui. Le savant Docteur Navarois (1) écrit qu'autrefois on entendit les Anges qui le venaient chanter tous les samedis à Roncevaux, près d'une fontaine qui se nomme, à cette occasion, la fontaine des Anges. Il ajoute qu'elle s'appelle l'Antienne des Mariniers, à cause qu'ils l'ont au cœur et à la bouche aussitôt qu'ils sont menacés de quelque naufrage. Le dévot Bosius dit plus qu'il n'y a quasi bon Chrétien qui ne fasse tous les jours cette prière à l'honneur de la glorieuse Vierge. Celui qui sera curieux d'apprendre les merveilles arrivées en bon nombre au sujet de cette dévote Antienne, n'aura qu'à voir les Auteurs que je lui marquerai ici à quartier (2). Saint Bernard y avait une dévotion bien particulière; ce qu'ayant entendu les Chanoines de la noble Cathédrale de Spire, ils l'invitèrent à voir leur Église. Le Saint y étant venu avec une foule de peuple qui le suivait quasi partout, il y fut reçu avec un *Salve Regina*, qu'on chanta fort mélodieusement, et lui-même mit trois fois le genou en terre en chantant ces belles et douces paroles : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria!* En mémoire de quoi on voit encore aujourd'hui à Spire, au lieu où il fléchit le genou, ces mêmes paroles gravées sur trois lames de cuivre. Le Séraphique Saint François, au rapport de Saint Bonaventure, témoigna encore, après sa mort, combien il était affectionné à cette dévote prière. Car ayant été invoqué par une femme d'Arezzo, en Toscane, laquelle avait déjà passé sept jours dans les travaux de l'enfantement, sans se pouvoir en aucune façon délivrer, il lui apparut ainsi qu'elle était endormie, et lui demanda si elle le connaissait bien, et si elle savait le *Salve Regina;* à quoi ayant répondu que oui, il lui commanda de le dire, l'assurant qu'elle ne l'aurait pas sitôt achevé, qu'elle enfanterait sans douleur. Elle commença de le réciter, et arrivée qu'elle fut à ces paroles, *Et Jesum benedictum fructum ventris tui*, elle accoucha d'un bel enfant, et se trouva pleine de vie et de santé.

XII. La plupart de ceux que j'ai déjà allégués pour le *Salve Regina* tiennent pour indubitable que l'Antienne *Alma Redemptoris*, qui se chante en l'Église depuis l'Avent jusqu'à la Purification, est aussi l'œuvre du même Herman.

XIII. Il est assuré que l'*Ave Regina cœlorum*, que la même Église emploie pour saluer la Sainte Vierge, depuis la Purification jusqu'à

(1) Manuali de Orat., c. XIX, n. 148. — (2) S. Anton., p. III, tit. XXIII, c. III. Speculum exemplorum, dist. VII, exempl. XLII, XLIII, XLIV. Thomas Cantiprat., lib. X Apum., etc.

Pâques, est fort ancien, quoique je n'en aie pu rencontrer déterminément l'Auteur.

Sancta Maria succurre miseris.

XIV. Pour les Responsoirs, je n'estime pas qu'on en doive rencontrer de plus ancien que celui qui commence *Sancta Maria, succurre miseris.* Car quant à ceux qui en font l'Auteur Saint Fulbert, Evêque de Chartres, chez qui il se trouve voirement en un sermon de l'Assomption, il est tout clair qu'ils se trompent, attendu que Saint Augustin, à qui il appartient, s'en est servi plus de six cents ans devant lui, comme il se voit au dix-huitième sermon qu'il a fait des Saints.

Sub tuum præsidium.

XV. Celui que nous appelons *Sub tuum præsidium* est pour la plupart emprunté de Saint Bernardin, au second sermon de l'Avent.

La Chronique des frères Mineurs (1) contient un récit non moins véritable, touchant cette sorte de prière, que propre pour en donner la dévotion. Trois Docteurs de Paris s'étaient joints ensemble pour faire le chemin de France en Italie. Comme ils furent sur le mont Senis, une horrible tempête les accueillit, de sorte qu'ils ne voyaient quasi de jour que ce que leur en donnaient les éclairs. Dans cette horrible nuit de tonnerres, ils entendent une voix épouvantable : Tue, tue; et à même temps la nuée s'étant desserrée, elle lâche la foudre de son sein et porte par terre l'un des trois. Les autres deux ayant pris la fuite, la même voix s'entend pour la seconde fois, et en voilà aussitôt un autre frappé du carreau et abattu de son cheval. Si jamais homme eut belle peur, ce fut le troisième, qui s'appelait Augustin, lequel, tout transi de frayeur, répétait sans cesse l'Antienne *Sub tuum præsidium,* et se recommandait à la Vierge. Cependant voilà cette triste voix qui crie pour la troisième fois : Tue, tue; mais celui qui lâchait la foudre lui répondit qu'il ne pouvait pas le mettre à mort, d'autant qu'il avait eu recours à Marie. Dieu sait avec quelle affection le Docteur, entendant cela, redoubla sa prière, et de quel cœur il se voua à la Sainte Vierge. Il n'avait plus pour lors de désirs que pour mettre son salut en assurance et pour consacrer à Dieu le reste de ses jours, à quoi il faisait mille promesses, que s'il échappait ce danger, il entrerait en l'Ordre de Saint-François. A peine avait-il conçu le vœu, que la tempête s'apaisa et le ciel devint beau et serein. C'est pourquoi,

(1) T. III, lib. VIII, c. XXXII.

reconnaissant l'obligation qu'il avait à Dieu et à la Bienheureuse Vierge, il exécuta au plus vite la promesse qu'il leur avait faite.

Gaude Maria Virgo.

XVI. Jadis, à cette autre qui commence, *Gaude Maria Virgo*, étaient ajoutées certaines paroles à l'honneur de la virginité perpétuelle de la Mère de Dieu, qu'alors les Juifs combattaient à outrance. Or, du temps du Pape Boniface quatrième, un Clerc de l'Église Romaine, qui était aveugle né, chantant ces mêmes paroles le jour de la Purification, reçut à l'instant la vue en la présence de tout le peuple. Ce qui donna occasion de l'insérer dans l'Office de la Purification. Quelques bons auteurs (1) ont estimé que la pièce était de ce même aveugle; mais j'aurais davantage d'inclination à croire que l'usage en fut plus ancien en l'Église. Il se raconte aussi d'un jeune enfant qui avait coutume de le chanter, sur le tard, le long des rues; ce qui envenima tellement les Juifs contre lui, qu'ils le mirent secrètement à mort et le couvrirent de terre. Mais la Sainte Vierge en ayant compassion lui rendit la vie, de sorte qu'il fut le lendemain trouvé sans aucune lésion.

Felix namque es sacra Virgo Maria.

XVII. Le docte Évêque Thomas de Cantiprat rapporte (2) qu'on a ouï plusieurs fois les Anges, près de la ville de Soissons, entonner fort mélodieusement, à l'honneur de leur Reine, le motet *Felix namque es sacra Virgo Maria*, dont l'Église a longuement usé sans en avoir publié l'auteur.

O Intemerata. — Obsecro te. — O Domina mea. — Sancta Maria. — O Maria Dei genitrix Virgo.

XVIII. Entre les Oraisons dont l'Église se sert pour honorer la Sainte Vierge, les plus connues et les mieux reçues sont ces quatre : *O Intemerata*, que Saint Edmond récitait tous les jours, comme il a été dit autre part, et au moyen de laquelle un certain fut délivré des embûches de l'ennemi, ainsi que rapporte l'Évêque de Beauvais (3) : *Obsecro te, O Domina mea, Sancta Maria;* et la quatrième, *O Maria Dei genitrix Virgo.* Il se trouve une infinité de personnes qui les présentent chaque jour à la Reine du Ciel, au grand avantage de leurs

(1) Speculum exempl., dist. VIII, exemplo LVIII. Pelbartus Stellarii, lib. III, p. I, art. 2. c. III. Cantiprat., lib. II in Append. XXXIX. — (2) Lib. II, c. IV, p. 7. — (3) Speculi, lib. VII, c. CI.

âmes. La glorieuse Vierge en enseigna deux à Sainte Brigitte qui méritent bien d'être connues. Je les veux insérer en ce lieu, parce qu'elles sont belles, courtes et peu communes. La première dit ainsi : *Omnipotens sempiterne Deus, qui pro nobis de castissima Virgine nasci dignatus es, fac nos quæsumus tibi casto corpore servire, et humili mente placere.* La seconde est conçue en ces termes : *Oramus te, piissima Virgo Maria, mundi Regina et Angelorum, ut eis quos Purgatorius examinat ignis, impetres refrigerium, peccatoribus indulgentiam, justis in bono perseverentiam; nos quoque fragiles ab omnibus defende periculis. Per Christum Dominum nostrum. Amen.* Le dévot Simon Garcia, Religieux de l'Ordre des Minimes, avait quasi toujours en bouche la dévote prière qui est écrite en lettres d'or en la Sacristie de Notre-Dame de Lorette, où il est aussi remarqué qu'il y a Indulgence plenière autant de fois qu'on la dira. La voici :

Ave Filia Dei Patris, Ave Mater Dei Filii,
Ave Sponsa Spiritus Sancti, Ave templum totius Trinitatis.

Les Litanies de la Sainte Vierge.

XIX. Les seules Litanies de la Sainte Vierge pourraient faire un Bouquet de louanges. Saint Bonaventure en a de fort gentilles au second Tome de ses Opuscules. Il s'en trouve d'autres de divers auteurs. Celles qui se chantent en la Sainte Chapelle de Lorette, les Samedis et les Fêtes de la glorieuse Vierge, qu'à cette occasion nous appelons les Litanies de Lorette, sont les plus renommées de toutes. Aussi sont-elles assorties de tous les beaux éloges de la Reine du Ciel, enrichies des plus illustres figures du vieux Testament et recueillies des plus dévots écrits des Saints Pères. Elles représentent sommairement les Grandeurs d'Excellence, de Pouvoir et de Bonté de cette incomparable Princesse, et les titres dont elle jouit en suite du rapport qu'elle a au Verbe Incarné, ceux qui lui conviennent à raison de la Surintendance que Dieu lui a donnée sur toute l'Église, et ceux que sa nonpareille bonté lui a acquis, comme chacun peut voir, faisant le dénombrement des mêmes titres. Et puisqu'il vient à propos d'en parler, je raconterai en passant ce qui arriva à un Père de notre Compagnie, nommé Jacques Rhem, qui avait une singulière dévotion à la Mère de Dieu, et une particulière dextérité à gouverner les Congrégations de la même Vierge. Comme il était un jour en peine de savoir quelle épithète ou titre d'honneur agréait le plus à la Reine des Anges, il entendit clairement et intelligiblement que c'était celui de *Mater admirabilis*, Mère admirable, par lequel, comme par un trait raccourci, on donne à entendre qu'elle a été si

admirablement Mère et Vierge tout ensemble, que nulle éloquence humaine ne la peut assez dignement expliquer. En suite de quoi un jour qu'on chantait en Musique en la Chapelle de la Congrégation les Litanies de la Bienheureuse Vierge, quand on vint à ce trait, *Mater admirabilis*, cette Mère et Vierge admirable se présenta à lui brillante comme un Soleil et lui remplit le cœur d'une joie si extraordinaire que, s'élançant soudain hors d'un petit coin, où il priait, il se mit à crier à pleine voix : *Mater admirabilis*, et commanda que les Chantres le répétassent par trois fois. Je sais bien qu'à quelque autre la même Vierge a fait connaître qu'elle se plaisait uniquement à ces deux titres-ci : *Mater amabilis* et *Virgo fidelis;* mais en cela il n'y a nulle contradiction, attendu que cette diversité est seulement à l'égard des personnes de qui elle se plaît d'être différemment honorée selon les dispositions qui se retrouvent en elle, ou suivant les sentiments qu'elle juge leur être les plus convenables. Il m'est avis qu'un doux entretien, pendant qu'on va ainsi parcourant ces beaux éloges de la Mère de Dieu, serait de se représenter comme les Bienheureux Esprits l'adorent à mesure qu'elle est honorée en terre, et en particulier, comme tous les Ordres des Saints se prosternent à ses pieds à proportion que nous la nommons la Reine des Anges, la Reine des Patriarches, et ainsi des autres. Quant à l'association de ceux qui récitent tous les jours ces mêmes Litanies les uns pour les autres, afin d'obtenir la grâce de bien mourir, j'en dirai un mot au douzième Chapitre.

§ X. — *Le dixième trait de dévotion : se recommander à elle instamment le matin et le soir.*

I. Un enfant bien né estimera avoir fait brèche à son devoir s'il a manqué de donner le bonjour et le bonsoir à son père et à sa mère. Et ce ne serait pas un léger manquement ni une petite incivilité aux enfants bien-aimés de la Mère d'amour, d'oublier de lui rendre ce même devoir! Le Bienheureux Stanislas Kostka, Novice de la Compagnie de Jésus, avait cet exercice tellement à cœur, que pour chose quelconque il n'eût manqué de se tourner le matin et le soir devers l'Eglise de Notre-Dame-la-Grande, pour saluer sa bonne Mère, lui demander la bénédiction à deux genoux et lui offrir son petit service; dévotion que tous les autres Novices ses compagnons trouvèrent si digne d'être imitée, qu'il n'y en eut aucun qui n'y voulut avoir part. De moi je me persuade aisément que nul ne se rencontrera portant le titre de serviteur et de Fils de la Mère de Dieu, qui ne soit près d'en faire autant. Ce qui m'a fait résoudre à tracer ici

une courte pratique pour se recommander à elle le soir et le matin, en faveur de ceux qui n'auront rien de meilleur.

II. Le matin donc, après avoir récité chacun devant son Oratoire l'exercice journalier du Chrétien, il pourra commencer par l'Oraison : *O Domina mea ;* et après adresser à la même Vierge la prière suivante :

III. Très-sainte et très-immaculée Mère de Dieu, ma très-honorée Dame, ma très-douce Mère et mon unique espérance après Dieu, je vous honore et vous bénis pour toutes vos Grandeurs et pour toutes les faveurs que vous avez reçues de la très-auguste Trinité ; je m'en réjouis de toute l'étendue de mon âme, et adore pour chacune d'elles la même Trinité. Je vous rends grâces de tous vos bienfaits, tant généraux que particuliers, et nommément d'un tel et d'un tel que je reconnais avoir reçu par votre moyen. Je me dédie et me consacre entièrement à votre service, en compagnie de tous vos fidèles serviteurs, et vous offre, en l'union de leurs plus agréables services, mon corps et mon âme, avec toutes leurs puissances et mouvements, sans qu'il y ait rien en moi qui ne fasse un particulier hommage à votre Grandeur. Et spécialement je vous présente cette journée et nommément telle et telle action ou dessein, vous suppliant par votre propre bonté de les daigner agréer et de les vouloir bénir à ce qu'ils réussissent à votre honneur et à votre gloire, et qu'en tout j'accomplisse ponctuellement la sainte volonté de votre bien-aimé Fils. Ainsi soit-il.

IV. On pourra ajouter le Responsaire, *Sub tuum præsidium,* le Verset *Ora pro nobis Sancta Dei genitrix*, avec l'Oraison *Protege nos, Domine, famulos tuos subsidiis pacis, et Beatæ Mariæ semper virginis patrociniis confidentes, a cunctis hostibus nos redde securos. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.*

V. Le soir, il sera loisible de répéter le même exercice, excepté qu'au lieu de l'Oraison *O Domina mea*, on pourrait dire celle qui commence par ces mots : *O Maria Dei genitrix virgo ;* au lieu des actions de grâces et des demandes qui appartiennent au jour, on pourrait mettre celles qui sont plus propres de la nuit. Bref, au lieu du Responsaire *Sub tuum præsidium,* on pourrait se servir de cette autre prière, *Maria Mater gratiæ,* avec le même Verset et la même Oraison.

CHAPITRE X.

De la Mortification, neuvième Reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu.

La chaste Épouse des Cantiques (1) ne se contente pas de monter à la colline de l'encens, c'est-à-dire de l'Oraison et de la Dévotion; il faut, pour agréer à son Bien-aimé, qu'elle essaie en outre de grimper la montagne de la Myrrhe, qui n'est autre que la Mortification. Et le Roi-Prophète ne serait pas satisfait de nous si nous entreprenions de chanter les louanges de Dieu avec les hautbois et les orgues seulement (2), qui, selon saint Grégoire, sont les marques de l'allégresse et du tressaillement intérieur d'un cœur qui prend son plaisir en l'oraison, sans marier leur harmonie avec le son des tambours, qui sont les symboles de la Mortification. Donnons-la donc pour compagne à la Dévotion, dont il a été parlé au chapitre précédent, pour honorer la Mère de Dieu en toutes les manières que nous jugerons lui devoir être agréables.

§ I. — *Que la Mortification est une reconnaissance très-agréable à la Mère de Dieu.*

« La mortification, au sentiment de Saint Jean Climaque, est un accord par lequel on s'oblige à Dieu de mener une seconde vie différente de la première; c'est un continuel renoncement de l'esprit aux satisfactions du corps, c'est un jugement perpétuel qu'on prononce contre soi-même, c'est l'état d'une âme tout occupée du soin de son salut et toute désoccupée de tout autre souci; c'est une purification de conscience, c'est une souffrance volontaire de toutes sortes de peines et de travaux : cette vertu est composée de deux parties, de l'intérieur et de l'extérieur.

« La mortification intérieure, qui est sans doute la principale et qui donne le prix à l'extérieure, porte avec soi trois dispositions absolument nécessaires, savoir une sainte confusion devant Dieu, un regret sincère de lui avoir déplu, et un abandon total à sa justice et à sa sainteté pour porter les effets de vengeance qu'il plaira à ces divines perfections, qui sont les plus rigoureuses considérées dans leurs opérations au regard de la créature pécheresse.

(1) Cant. IV. — (2) Psalm. CXXX.

« Nous entendons indifféremment la Pénitence et la Mortification en cet endroit, et nous reconnaissons que l'esprit de Pénitence est l'esprit même de Jésus-Christ répandu par lui dans son Église. Ce divin Sauveur se peut justement nommer le Pénitent de la Loi nouvelle, ne paraît-il pas rempli de crainte et de tremblement en son intérieur, à la vue des jugements de Dieu son Père, irrité contre lui en qualité de pleige des Pécheurs? Il souffrait en cet état des peines intérieures qui surpassaient infiniment les souffrances extérieures qui ont paru aux yeux de tout le monde et qui en firent un homme de douleurs et savant par sa propre expérience dans toutes nos misères. Il commença au moment de son Incarnation à goûter l'amertume de ce Calice, parce qu'il venait exprès pour faire pénitence et pour porter les états intérieurs et extérieurs qui étaient dus aux pécheurs, et cela dans toute l'étendue des passions, auxquelles il permettait de s'élever pour affliger sa partie intérieure. Voilà le grand modèle de la Pénitence et de la Mortification, auquel il faut s'abandonner pour être revêtu de son esprit et devenir pénitent en lui, protestant que nous sommes soumis en général à tous les ordres de Dieu, puisque lui seul connaît la mesure des satisfactions qu'il désire de nous et que nous l'ignorons; il faut se résoudre à perdre la vie animale dans les pratiques de la vie crucifiée, au moment qu'il l'aura agréable, ne mettant point de bornes dans nos souffrances, afin d'honorer par cette voie le zèle infini de Jésus-Christ dans toute son étendue; et comme il reçut et exécuta les ordres de son Père quand il fut envoyé et chassé au désert pour faire pénitence, il est juste de recevoir et de pratiquer les pénitences qui nous sont imposées, avec une parfaite soumission d'esprit, sans les examiner ni les contredire, montant aussi courageusement au Calvaire pour y souffrir et pour y mourir avec notre Maître, que si nous étions appelés au Thabor pour jouir de sa gloire. La fidèle Épouse du Cantique ne se contente pas d'aller sur la colline de l'encens, qui représente l'Oraison et la douceur du commerce avec Dieu, elle essaie d'arriver jusqu'au haut de la montagne de la Myrrhe, c'est-à-dire de la Mortification aussi amère aux sens qu'elle est utile à l'âme; et quand nous n'aurions point d'autre motif pour préférer le Calvaire au Thabor que la conformité de notre divine Maîtresse qui se trouve à la première de ces montagnes, et nullement à la seconde, il suffirait à un cœur qui fait profession de l'aimer; ce fut par les exercices de la Pénitence que le Prophète Daniel obtint de Dieu de si grandes faveurs : il faut que les peines répondent à la grâce et que les recherches soient proportionnées à la récompense, nous qui prétendons à la possession de Dieu. Y a-t-il quelques travaux qui puissent être comparés avec cette fin?

Il n'y a point sans doute de jeûnes, de veilles, de disciplines, de cilices ni d'austérités qui ne paraissent agréables à l'âme qui cherche Dieu par la destruction de soi-même, la peine, l'assujettissement des sens; la mortification chasse de l'homme tout ce qui est contraire à Dieu, elle établit la paix au milieu de sa conscience, elle soutient l'autorité de la raison en abaissant la fierté de la partie séditieuse de l'âme, elle développe l'esprit de tous ses embarras, et lui facilite le moyen de s'élever dans la contemplation des vérités éternelles; elle satisfait pour les péchés passés, et elle mérite le secours de la grâce pour l'avenir; et comme la très-sainte Vierge connaît tout ce qui est avantageux, et qu'elle désire le bien solide de ceux qui lui appartiennent, elle est bien aise qu'ils embrassent généreusement la Croix, et qu'ils se conforment à son Fils et à elle (1). »

I. On aurait peu de raison de croire que la Mère d'Amour, de qui les entrailles sont toutes de douceur et de compassion, prît plaisir à nous voir souffrir, s'il n'y avait quelque grand secret en la souffrance.

II. Mais, en premier lieu, c'est elle qui fait que notre sacrifice soit entier. Car le Docteur Angélique enseigne (2) qu'à ce qu'il soit parfait, il ne suffit pas que nous présentions à Dieu les biens de l'esprit par le moyen de l'Oraison et de la Dévotion, ou les biens extérieurs que nous appelons de fortune par l'entremise de l'Aumône, mais qu'en outre il lui faut donner ceux du corps et l'honorer avec l'autre moitié de notre tout, qui est le propre office de la Mortification. En cette façon nous accomplissons toute la justice et présentons à sa divine Majesté un sacrifice moelleux et un holocauste dont il ne demeure aucune partie, pour petite qu'elle puisse être, qui ne soit entièrement consumée par le feu de charité, et qui ne s'évapore en une très-douce odeur.

III. En second lieu, cette bonne Mère a une très-parfaite connaissance des excellents fruits que nous recueillons des exercices de la Mortification. Les Saints Pères en ont fait le dénombrement, et je ne m'y puis arrêter. Seulement je toucherai en passant qu'à leur dire (3) elle épuise la sentine des vices et bride l'insolence de la chair, domptant ses mouvements et les rangeant à leur devoir; qu'elle met la paix au logis (4), maintenant l'autorité de la raison, et abaissant la fierté de la partie séditieuse de notre âme; qu'elle développe l'esprit (5) de tous ses embarras, et lui donne le moyen de se guinder en haut par la contemplation des choses éternelles; qu'elle satisfait (6) pour les péchés passés, et mérite un renfort de grâces pour l'avenir; qu'elle embellit et enrichit (7) la couronne de gloire qui doit

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) II, II, q. LXXXV, art. 5, ad 2. — (3) Cyprianus. — (4) Basil. — (5) Chrysost. — (6) Bernard. — (7) Augustin.

être posée sur nos têtes ; qu'elle apaise Dieu (1) courroucé et le rend favorable à nos prières; qu'elle arrête (2) la furie des ennemis de notre salut, et leur ôte le pouvoir de nous mal faire; bref, qu'elle glorifie Dieu (3) et lui paie la dîme et le tribut de notre vie mortelle. Qui serait le si parlait ennemi de soi-même, qui voulût consentir que la Mère de son esprit et la tutrice de son salut, par une lâche compassion, vînt à lui envier tant de biens et à le priver de si grands profits? Aussi ne faut-il pas attendre cela d'elle; car elle jette plus avant les yeux de sa considération, et a plus d'égards à ce qui nous doit réjouir en l'Éternité qu'à ce qui nous contriste pour un moment.

IV. Et quand il n'y aurait rien de tout cela, suffirait-il pas de savoir qu'elle a été le vrai modèle de la mortification pour nous faire renoncer a tous les contentements de la vie délicieuse, et embrasser la rigueur et l'âpreté qui nous rend semblables à elle? Saint Bonaventure témoigne qu'elle-même donna (4) un jour à entendre à Sainte Elisabeth, fille d'André, Roi de Hongrie, qu'elle n'avait reçu aucune grâce ou faveur du Ciel, qu'au moyen d'une très-fervente oraison, de continuelles larmes et d'une vie très-pénible et très-laborieuse ! Elle dit au Cantique d'amour (5) qu'on ne s'étonne pas que son beau teint soit si fort déchu, puisqu'elle a été continuellement hâlée du soleil des adversités, et frappée des plus cuisants rayons d'une vie pleine de travaux. Elle se fâche qu'on la qualifie la Belle, étant toute remplie d'amertume. Son Époux demeure d'accord qu'elle sent l'aloès et la myrrhe, et elle-même s'en glorifie (6) comme de la plus douce odeur qui puisse sortir de ses vêtements. Car jaçoit qu'elle ait reçu d'en haut ce rude traitement comme l'une des plus douces caresses du Ciel, si ne faut-il pas pourtant estimer qu'elle n'y ait grandement contribué de son choix et de son élection. Je m'en rapporte à ce qui est couché au premier chapitre des Cantiques. Son Époux lui parle de joyaux et de bracelets d'or émaillé; elle renvoie ce discours bien loin, disant que son Bien-aimé lui fera un bouquet de myrrhe qu'elle portera toujours sur son sein et qu'elle tiendra jusqu'à la mort. En effet, qu'on y regarde de près, on trouvera que sa vie n'a été autre chose qu'une toile de mortification tissue de travaux, de fatigues et de peines continuelles. Ce qu'étant mûrement pesé, serait-il bien possible de rencontrer un vrai serviteur de la Vierge qui voulût se reposer pendant qu'elle travaille sans cesse, et vivre sans exercices, la voyant endurer un perpétuel martyre de corps et d'esprit? Tant s'en faut que cela puisse être, que plutôt je me persuade qu'il n'y aura personne qui ne dise avec le sage et

(1) Hierom. — (2) Athanas. — (3) Gregor. — (4) Medit. Vitæ Christi, c. III. — (5) Cap. II. — (6) Cant. IV. Eccles. XXIV.

vaillant Urie (1) : L'Arche de Dieu, la demeure de la très-sainte Trinité, la bien-aimée du Ciel est au milieu des champs sous la tente, à l'enseigne de la Lune et à la merci du mauvais temps, et les plus vaillants de l'armée qui la gardent de jour et de nuit sont étendus sur la plate terre sans nul rafraîchissement, et moi je me tiendrai sous le couvert pour y vivre à mon aise, et pour me soustraire à la compagnie de ceux qui suent sous le harnais et qui portent la fatigue de la guerre ! Dieu soit à mon aide que jamais cette pensée n'entrera dans mon esprit, et que jamais ma conscience ne souffrira le reproche d'une si honteuse lâcheté.

V. Voilà la sainte résolution d'une belle âme et la noble conclusion d'un cœur digne de la Mère de Dieu, à laquelle je joindrai seulement une parole dorée de la Bienheureuse Magdeleine de Pazzi, Religieuse du Mont-Carmel, laquelle mourut à Florence l'an mil cinq cent quatre-vingt et treize, le quatorzième jour du mois d'Août. Cette sainte fille, contemplant le très-haut mystère de la triomphante Assomption de la glorieuse Vierge, fut ravie en une extase qui dura depuis Vêpres jusqu'à sept heures de nuit, pendant laquelle elle fut éclairée d'admirables lumières, et de très-parfaites conaissances des grandeurs de la Reine du Ciel et du service qui lui est dû. Revenue qu'elle fut à soi, elle garda premièrement un long silence, puis tout à coup elle se prit à dire avec un visage resplendissant comme celui d'un Ange : Légèreté au corps, joie au cœur, avidité en l'entendement, souvenir des bienfaits en la mémoire, pureté en l'intention, simplicité ès actions, vérité ès paroles, mortification ès sens sont les qualités nécessaires à celui qui veut monter et arriver à Marie.

§ II. — *Divers traits de mortification.*

Le Jeûne.

I. Le premier est de faire état de l'abstinence et du jeûne, par lequel la Sainte Vierge est honorée. Car la raison veut qu'elle s'y étant continuellement exercée pendant sa vie, ses plus chers enfants y participent pour l'amour d'elle. L'Empereur Frédéric troisième jeûnait au pain et à l'eau toutes les veilles de l'Assomption. L'honneur des Prélats de notre temps, Saint Charles Borromée, et le brave Wautier de Bibrach (2), de qui il a été parlé (3) ci-devant, en faisaient autant toutes les veilles de Fêtes de la Sainte Vierge. Le

(1) II. Reg. XII. — (2) Cæsar., lib. VII, c. XXXIX. — (3) Cap. IV.

Sauveur du monde enjoignit expressément la même observance en la règle qu'il dicta de sa propre bouche à la Bienheureuse Sainte Brigitte (1), et la même Sainte en fit autant de la part de Dieu à un Ecclésiastique qui l'avait priée de lui prescrire quelque forme de vie, à laquelle il pût régler toutes ses actions. Saint Nicolas de Tolentin (2), Religieux de l'ordre de Saint-Augustin, et Saint Jacques d'Alcala, Religieux de l'Observance, y ajoutaient de plus tous les Samedis de l'année. Saint François faisait un Carême entier en l'honneur de la Vierge, depuis la fête des Apôtres Saint Pierre et Saint Paul jusqu'à celle de l'Assomption. C'était aussi l'un des six Carêmes que Saint Pierre Célestin (3) avait coutume de faire tous les ans. Le Cardinal François Tolet, Religieux de la compagnie de Jésus, gardait cette même pratique (4), sans parler des Samedis de l'année qu'il passait au pain et à l'eau. Sainte Elisabeth, Reine de Portugal, s'y prenait dès la Saint-Jean, et vivait tout ce temps-là au pain et à l'eau, ni plus ni moins que les Samedis et les veilles des Fêtes de la Bienheureuse Vierge. Plusieurs autres, dont le nom est écrit au Ciel, ont suivi les traces de ces grands serviteurs de Dieu et de sa Sainte Mère, et le nombre de ceux qui, aujourd'hui, les imitent en diverses manières, est presque infini. Et lorsqu'on se pourra figurer que la Mère d'amour n'ait plus de sentiment de ce qui se fait pour elle, l'on pourra aussi croire qu'elle ait mis en oubli tous ces bons services. Cependant, qu'on juge, de ce que je vais réciter, ce qu'elle serait pour ses meilleurs amis.

II. Aux environs de la ville de Trente (5), il y eut un insigne voleur, lequel avait commis une infinité de meurtres, sans parler de plusieurs moindres crimes qui l'avaient précipité dans le désespoir de son salut. Mais Dieu, qui le voulait sauver, lui jeta insensiblement dans l'âme une petite bluette de confiance; et comme il ne pouvait pas espérer de le retirer entièrement de sa mauvaise vie, il lui demanda seulement qu'à l'honneur de la très-sacrée Vierge il jeûnât un jour de la semaine, et qu'à ce même jour il s'abstînt de faire mal à personne. Ce désespéré le lui promit très-volontiers, il le garda encore plus fidèlement qu'il ne l'avait promis. Car non-seulement il empêchait tant qu'il pouvait ses compagnons de commettre aucun vol le Samedi, qui était le jour qu'il avait choisi, mais de plus étant à tel jour poursuivi par les Archers du Prévôt, pour ne s'exposer au danger de verser le sang humain ce jour-là s'il se mettait en défense,

(1) Cap. IV Reg. S. Salvatoris. — (2) Apud Surium, t. V. — (3) Vitæ ipsius, c. XI. Apud Benedictum Gononum, lib. VI de Vitis Patrum Occidentis. — (4) In Vitis illustribus Societ. Jesu. — (5) Cæsarius, lib. VII, c. XXXIX. Vide alia exempla apud Antonium de Balinghen in Kalendario B. Virg., 2 Februarii.

il aima mieux se laisser garrotter et emmener prisonnier dans la ville de Trente. Dieu sait quel concours de peuple il y eut à son arrivée. Le voilà aussitôt condamné à avoir la tête tranchée. Comme l'on se préparait à faire l'exécution, la Mère de Miséricorde travaillait d'autre côté dans le cœur de son prisonnier, et le disposait à faire une sainte mort, comme en effet il fit s'accusant publiquement de tous ses crimes, en demandant pardon à chaudes larmes et protestant publiquement, qu'excepté ce que je viens de dire, jamais il n'avait fait bien en sa vie. La nuit suivante, arriva une chose bien plus étrange qui étonna grandement ceux qui gardaient les murailles de la ville. Car ils virent autour du lieu où cet homme avait été enterré, joignant la place de son supplice, dans une grande clarté, cinq Dames d'extraordinaire beauté, dont les quatre ayant ouvert la terre pour en tirer le corps, tenaient d'une main un cierge allumé et de l'autre portaient le cercueil, suivi d'une cinquième Dame qui surpassait toutes les autres en grandeur et en majesté. Arrivées qu'elles furent à la porte de la ville, celle-ci s'adressant aux gardes, parla à eux de cette sorte: Dites à votre Évêque qu'il fasse enterrer ce mien Chapelain en telle Église, leur nommant l'endroit où elle voulait qu'il fût inhumé. Dès le grand matin la nouvelle fut répandue partout, et l'Évêque ayant amassé le Clergé, et étant accompagné d'une grande foule de peuple, y alla en procession; et le cercueil étant ouvert, non-seulement il trouva la tête parfaitement rejointe au reste du corps, mais de plus le même corps posé sur un beau drap d'écarlate, façonné en broderie, qui semblait n'avoir pu être fait de main d'homme. L'étonnement redoubla d'autant plus que plus on vit de merveilles ensemble, et nul ne pouvait se rassasier de contempler ce corps et ce cercueil, et de rendre grâces à la Mère de miséricorde, à qui tout ce peuple demeura tellement affectionné, qu'il ne se trouva quasi personne en la province qui, pour se rendre favorable une si bonne mère, ne voulût de là en avant jeûner le Samedi à son honneur.

Les Veilles.

III. Le second trait est de se priver de quelque partie de son sommeil pour vaquer à l'oraison et à la contemplation des choses célestes. J'ai fait voir ailleurs (1) comme cette sainte cérémonie était en usage en la ville de Constantinople, et le grand concours du peuple Chrétien, qui se faisait tous les Mercredis à l'Église de la Sainte Vierge, qui était à la place des Fondeurs, et les Mardis à celle qu'on appelait

(1) Tract. III, c. VII.

Notre-Dame de la Guide, ou la Conductrice, où l'Impératrice Pulchérie se trouvait souvent des premières pour y célébrer les veilles avec les autres, et y faire ses dévotions. Les Chroniques de la Grande Chartreuse font foi (1) que du temps de Guy, cinquième Prieur de cette sainte maison et Général de tout l'ordre, il y eut un Frère Convers, très-simple voirement en ses mœurs, mais plein d'une sagesse céleste et uniquement affectionné au service de la Mère de Dieu, dont souvent il méditait les Grandeurs pendant que les autres prenaient le repos nécessaire. Ce que l'ennemi juré de tout bien ne pouvant souffrir, il traversa son repos par diverses fois; mais entre autres, une nuit, envoyant en sa cellule une troupe de Démons déguisés en sangliers, qui faisaient mine de le vouloir dévorer, sans avoir néanmoins la hardiesse de l'approcher. Alors parut un horrible Géant qui, leur reprochant leur couardise, le menaça de le déchirer avec un croc de fer qu'il tenait en sa main. Le pauvre homme, tout éperdu, n'avait autre recours qu'à Dieu et à la Mère de bonté, qui lui vint soudain au secours, et ayant donné la fuite à tous ces lutins, le reçut de nouveau sous sa protection, l'assura que son service lui était agréable, et lui laissa pour gage de son amitié trois avis dignes d'une telle maîtresse : savoir est qu'il choisît les viandes les plus grossières, qu'il prît plaisir à être pauvrement habillé et qu'il s'affectionnât au travail manuel comme fort propre de sa vocation. Ce qu'avant très-soigneusement pratiqué le reste de ses jours, il décéda en grande opinion de sainteté.

La macération du corps par cilices, etc.

IV. Le troisième est de macérer son corps avec l'âpreté des cilices, des disciplines et d'autres semblables exercices pénibles dont les Saints ont toujours fait état, comme d'autant de souverains moyens pour s'avancer en la vertu, se persuadant qu'ils s'offraient à sa divine Majesté comme autant de victimes d'amour.

La mortification des passions.

V. Mais par-dessus tout cela la Sainte Vierge agrée la Mortification intérieure des passions et des mouvements déréglés de notre âme, comme la vraie lice d'honneur d'où elle retire plus de gloire que de tout ce qui afflige le corps. Le dévot Évêque de Beauvais raconte (2)

(1) Recitant etiam Petrus Venerabilibus, lib. II. Miracul., c. XXIX. Vincent. Bellov., lib. VII Speculi Hist., c. CXII, et Speculum exempl., dist. IX, num. 113. — (2) Vincent. Bellov., lib. VII, c. CII et CIII.

qu'un certain Gentilhomme, s'acheminant à un combat de tournoi qui se devait faire en Normandie, logea chez un pauvre homme que la misère avait aveuglé jusque-là que de l'induire à abandonner à ce jeune Seigneur une sienne fille qui avait fait vœu de virginité, afin de soulager sa misère. Jamais créature ne se trouva en plus grande détresse que cette pauvre fille, se voyant réduite à une telle extrémité. Elle n'épargna rien pour fléchir ce Gentilhomme, au pouvoir de qui elle avait été livrée. Mais rien ne servit tant pour gagner le cœur, que les conjurations qu'elle lui fit par le nom de Marie, qu'elle portait, et par le jour du Samedi, qui est particulièrement dédié au service de la Mère de Dieu, de lui sauver l'honneur, et de lui donner le moyen de garder la promesse qu'elle avait faite à Dieu. Car non-seulement il fit droit à sa juste prière, mais de plus il la conduisit le lendemain à un Monastère dont elle avait longuement pourchassé l'entrée, fournissant pour l'amour de la Mère de Dieu, dont elle avait interposé le nom, la dot nécessaire à cet effet. La Vierge Mère n'en demeura pas ingrate, car le Gentilhomme ayant été deux jours après tué au combat du tournoi, elle révéla à une sienne fidèle servante qu'il était décédé en bon état, et qu'elle lui avait impétré la rémission de ses péchés, en considération de ce que peu auparavant il avait fait pour l'amour d'elle.

VI. Afin de faciliter l'usage de la Mortification des passions, on a inventé depuis peu une certaine pratique efficacement douce et doucement efficace. Elle consiste à cueillir tous les jours une fleur d'une victoire de soi-même, dans la rencontre des occasions qui se présentent durant la journée, dont on amasse un bouquet à dessein de le présenter à la Vierge à l'heure de la mort, et de gagner par l'offre de ce présent ses bonnes grâces et celles de son fils en cette heure si importante. On prend pour cet effet, et pour s'obliger aux soins de cet exercice, un papier plié en petit cahier et marqué de diverses lignes, qui porte en titre : *Bouquet de fleurs que j'ai cueillies tous les jours de ma vie, pour en faire un présent à la Vierge à l'heure de ma mort. J'ai cueilli la première un tel jour du mois, de l'année, le quantième de mon âge.* Puis, avant que de se coucher, on marque dans la première ligne avec une croix la fleur qu'on a cueillie durant la journée, ou deux, ou trois, si l'on s'est autant de fois vaincu dans l'occasion. Que si l'on a laissé passer toutes les occasions de se vaincre, on marque un *zéro* pour signifier néant, continuant ainsi jusqu'au bout.

VII. Et c'est merveille (comme ceux qui pratiquent cette dévotion l'ont expérimenté) combien le déplaisir que l'on reçoit de marquer les *zéros* presse doucement l'affection, et éveille l'attention aux rencontres plus importantes pour cueillir les fleurs d'une belle et agréable victoire.

CHAPITRE XI.

De l'imitation, dixième Reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu.

Si vous voyez venir l'Imitation après plusieurs autres Reconnaissances, ne l'ayez pourtant en moindre estime. Je lui ai expressément gardé cette place, à cause qu'elle n'est pas tant une vertu particulière et différente des autres, qu'un assemblage de toutes les vertus, à qui elle ajoute seulement un motif général de pratiquer des actes pour se rendre semblable à la personne qu'elle honore. Au demeurant, l'ayant considérée de près, vous trouverez que la Reine du Ciel l'a prisée et agréée autant que nulle autre.

§ I. — *Que l'Imitation est l'une des plus agréables Reconnaissances qui soient présentées à la Mère de Dieu.*

I. Demander pourquoi nous devons imiter la Reine des Anges, c'est, à mon avis, autant que s'enquérir pourquoi nous la devons aimer, vu que l'amour n'est pas plus amour qu'il est père de la ressemblance et de l'imitation. L'amour, dit le Philosophe (1), ne peut être sans la ressemblance, de sorte que s'il n'est fondé sur elle, il faut qu'il lui donne naissance, et s'il ne la trouve déjà faite, il ne se saurait empêcher de la produire. Il n'est rien au monde qu'il n'abaisse, nul contentement dont il ne se prive, nul profit qu'il ne méprise pour se rendre semblable à celui qu'il aime; rien qu'il ne donne, qu'il ne fasse et qu'il n'entreprenne pour rendre celui qu'il aime semblable à soi. Mais spécialement l'amour maternel a cela de propre entre tous les autres amours, qu'il vit et se nourrit de la ressemblance. Les grandes ardeurs de l'amour des mères s'en vont pour l'ordinaire aux enfants qui les retirent de plus près. C'est le motif du sage avis que nous donne Saint Bonaventure (2), lorsqu'il dit : Voulez-vous être le bienvenu auprès de votre bonne mère, et emporter le dessus en ses affections? Désirez-vous être caressé d'elle, et n'être jamais éconduit en chose quelconque que vous lui demandiez, soit pour être logé en l'autre avec contentement? Le court chemin pour y parvenir, c'est de vous étudier à l'imiter autant qu'il vous sera possible. Car vous vous tromperiez grandement, dit Saint Augustin (3), si vous estimiez faire grand'chose d'avoir recours à elle

(1) Arist., lib. III Ethic. — (2) Stimulo divini amoris, c. VII. — (3) Serm. XXXV de Sanctis.

sans tâcher de lui être semblable : jusqu'à ce que vous vous soyez mis en peine d'imiter son humilité et ses autres vertus, persuadez-vous toujours qu'il n'y a rien de fait, d'autant que la vraie pierre de touche de l'amour et de la dévotion, c'est d'imiter ce que vous honorez.

II. Dites-moi, de grâce, quand bien elle ne vous appartiendrait en rien, serait-ce pas assez pour l'imiter qu'elle fut, comme de fait elle est, le plus excellent modèle de toutes les vertus que vous pourrez choisir au-dessous de Dieu? Je ne me veux pas étendre sur ce discours, d'autant que je l'ai déjà fait paraître ailleurs (1) comme la Reine des vertus. Mais à présent que vous la pouvez considérer comme Mère, est-ce pas un trait de grande consolation que vous ne soyez pas nécessité d'aller chercher bien loin de quoi imiter, et que vous ayez les exemples domestiques de toute vertu, c'est-à-dire un père qui est la sainteté même, et une mère qui est l'idée très-accomplie de toute perfection? C'est le bonheur et l'avantage des enfants de la femme forte des Proverbes (2), qui est la vraie figure de la Mère de Dieu, que tous ceux de sa maison soient fournis d'un double vêtement. Ce qui ne veut pas seulement dire qu'ils sont pourvus d'habits d'hiver et d'été, c'est-à-dire, comme remarque Hugues le Cardinal, de saintes habitudes qui les défendent des mauvaises saisons : telles que sont la force, la patience, la mansuétude et l'humilité; et de celles qui sont propres pour le bon temps, comme la piété, la dévotion, la sagesse et les autres; mais de plus qu'ils sont revêtus par imitation des différentes livrées de leur père et de leur mère, n'étant pas seulement couverts de Jésus-Christ, ainsi que conseille l'Apôtre (3), mais encore, comme dit Saint Bonaventure, parés de Marie, la parfaite règle de toute pureté. Ainsi le Prophète Isaïe (4) ne se contente pas que nous jetions les yeux sur Abraham, le Père des croyants, mais d'abondant il veut que nous ayons toujours devant nous l'image de sa chaste Sara, que nous avons considérée ailleurs (5) comme l'un des anciens crayons de la glorieuse Vierge notre Mère. Il me déplaît grandement de voir qu'étant sortis de si bonne maison, et ne pouvant hausser les yeux sans avoir devant nous les rares exemples d'un tel père et d'une telle mère, nous soyons néanmoins si pesants à marcher après eux. Car de quel prétexte couvrirons-nous notre lâcheté, et comment supporterons-nous le reproche que nous font tant de belles actions qu'ils nous ont laissées pour modèle?

III. Parlons seulement de la Sainte Vierge, notre bonne Mère,

(1) Tract. I, c. CI. — (2) Proverb. XXXI. — (3) Rom. XIII. — (4) Cap. XI. — (5) Tract. I, c. III.

puisqu'il n'est question que d'elle. Alléguerons-nous point que ces qualités sont si relevées par-dessus le commun, qu'elles sont tout à fait inimitables, et qu'il n'appartient qu'à elle seule d'être Mère de Dieu, d'être Vierge et Mère ensemble, et de joindre ensemble des extrémités tant éloignées les unes des autres! Oui; mais, dit Saint Bernard (1), n'y a-t-il rien autre en elle qui puisse être imité? Estimons-nous donc que si nous venons à manquer de douceur en notre conversation, d'humilité de cœur, de grandeur, de courage, d'entrailles, de compassion, nous puissions nous défendre sur la singularité de ses perfections? Vous ne pouvez pas arriver à être Mère de Dieu, dites-vous? Que répondrez-vous donc à Saint Jérôme (2), à Saint Ambroise (3), au Bienheureux Pierre Damien et au dévot Hugues de Saint-Victor, qui maintiennent hautement l'affirmative? Vous avez le moyen d'être Mère de Dieu, dit le premier, mais c'est par esprit. Faites la volonté du Père, dit le second, et vous serez la Mère du Fils. La Sainte Vierge a conçu le Verbe divin dans le sein de son corps, et nous le concevons dans le sein de notre âme; elle l'a nourri du lait précieux de ses sacrées mamelles, et nous des viandes délicieuses de nos saintes actions, dit le troisième. Ne nous trompons pas, mes frères, dit le quatrième, car si nous prétendons jouir du bonheur éternel qui nous est préparé, il est de nécessité que nous soyons au préalable les Mères de Jésus-Christ, je veux dire, que nous le concevions, que nous le portions, que nous l'enfantions et que nous le possédions comme nôtre. Nous le concevrons par la foi, nous le porterons par la bonne volonté, nous l'enfanterons par les bonnes œuvres, et finalement nous le posséderons au ciel par jouissance lorsqu'il sera tout à nous et nous à lui. Que si ces qualités, qui semblent si écartées de nous, ne sont pas néanmoins hors de notre pouvoir, que sera-ce de sa rare modestie, de son extrême abaissement, de sa pauvreté volontaire, de son admirable confiance, de sa parfaite charité tant envers Dieu qu'envers le prochain, et de ses autres vertus, qui sont plus humaines et plus accostables, afin de parler de la sorte? Mais ne précipitons rien, puisqu'il doit y avoir du temps pour les considérer en détail et pour nous affectionner à les suivre.

IV. Cependant, disons pour conclusion que nous sommes encore obligés de l'imiter par les grands fruits qui nous reviennent de cette imitation. Bienheureux sont ceux qui gardent mes voies et mes sentiers, dit-elle. Que voulez-vous davantage, puisque, d'abord, vous rencontrez le bonheur en ce saint exercice. Donnez-vous la patience

(1) Serm. in Signum magnum. — (2) Epist. XXII ad Eustoch. — (3) In c. XXI Luc.

d'écouter son dévot nourrisson, et il vous déclarera en quoi particulièrement consiste ce bonheur. La Sainte Vierge, dit-il, connaît d'une spéciale manière ceux qui l'aiment, et s'avoisine de ceux qui la réclament, lors nommément qu'ils s'étudient de lui ressembler en la chasteté et en l'humilité; elle chérit uniquement ceux qui ont mis en elle, après Dieu, toute leur confiance, et qui la servent d'un cœur entier. Au reste, souvenez-vous que ce n'est pas si peu de chose d'avoir gagné sa bonne grâce, puisqu'elle est toute-puissante en la terre et au ciel, que la vie de notre âme est entre ses mains, que les yeux de tous les Chrétiens sont attachés sur elle et qu'elle leur donne la nourriture de la grâce, comme étant la vraie source, la mer et l'inventrice de toutes les vertus. Qui ne voudra courir après elle à si haut prix, nommément l'oyant crier à pleine tête que qui l'aimera la suivra, et qu'il sera rempli de ses fruits et comblé de ses bénédictions? Allons à elle sur sa parole, et, moyennant sa faveur, apprenons pour une bonne fois la science de l'imiter.

§ II. — *Que tous en général doivent tâcher d'imiter les excellentes vertus de la glorieuse Vierge.*

I. Quand je dirais que tous les Saints qui sont là-haut sont comme autant d'étoiles du Firmament, qui servent à nous éclairer de leur lumière, à nous réjouir de leur beauté et à nous conduire parmi les ténèbres de cette vie mortelle, je ne parlerais qu'après Saint Paul, lequel (1) honorait déjà de ce même titre les gens de vertu et de mérite qui se retrouvaient de son temps parmi les Philippiens. Mais aussi, quand j'ajouterais qu'entre ces beaux brillants, Jésus et Marie sont comme le Soleil et la Lune, les deux grands flambeaux de l'Univers, ce ne serait rien de nouveau, mais seulement ce qu'une infinité de Saints auraient avancé avant moi. Et s'ils l'ont dit, cela a été avec beaucoup de raison, attendu que le Soleil et la Lune ne surmontent tant les étoiles en leur clarté et en l'étendue de l'influence, que Jésus et Marie surpassent tous les autres Saints en l'excellence de leurs admirables vertus, et en la généralité de leurs effets. Pour le premier chef, autant que l'avis que nous donnent les Saints de nous proposer toujours quelque grande idée de la perfection est important, autant est-il bienséant qu'après les divines vertus de Jésus nous ayons toujours les yeux attachés sur celles de Marie, à cause de leur éminence. C'est bien la raison, dit le dévot Abbé Rupert, que la Bien-aimée, voire la très-aimée entre toutes les Bien-aimées soit la

(1) Philipp. II.

règle et le modèle des autres. Mais touchant ce point je n'en dois pas dire davantage, attendu qu'au premier traité, parlant de ses vertus en général (1), je l'ai déjà fait voir comme la Reine des vertus les plus relevées, et que ce qui se dira tout incontinent de ses vertus en particulier fera toucher au doigt l'avantage qu'elles ont par-dessus tout le reste.

II. Quant à la généralité, je puis dire, en premier lieu, que ce qui oblige merveilleusement toute sorte de personnes à prendre la Mère de Dieu pour Patronne, c'est qu'elle a été universellement assortie de toute sorte d'héroïques vertus. Voulez-vous savoir la différence qu'il y a entre la glorieuse Vierge et les autres Saints, dit l'Ange de notre Théologie (2) : elle consiste en ce point principalement que ceux-ci, pour l'ordinaire, ont été remarquables en quelque particulière vertu. L'un a excellé en dévotion, l'autre en charité ; celui-là a été renommé pour sa mortification, celui-ci pour sa mansuétude ; qui s'est fait admirer par l'abstinence, qui par l'humilité, qui d'une façon, qui d'une autre; mais la Mère de Dieu les a toutes possédées en un très-haut degré, c'est-à-dire toutes en gros, et chacune en détail, comme si elle n'eût possédé qu'une seule vertu. Je puis dire, en outre, que plusieurs des autres Saints ressemblent à certaines étoiles qui ont leur aspect sur quelque plage et dominent sur quelque Province ou sur quelque État particulier. J'entends par là qu'il y a des Saints qui ne sont honnement connus qu'en Italie, d'autres en France, d'autres en Espagne ou en Allemagne, et ainsi des autres contrées. Mais les douces influences de la Vierge s'étendent généralement et également sur tous les empires et sur tous les endroits de la terre; et, comme chante l'Église, sa vie très-illustre éclaire sans exception toutes les Églises du monde. L'éclat de ses incomparables vertus perce l'un et l'autre hémisphère, et il n'y a coin sous le ciel où les rayons de sa sainteté n'aient pénétré. En troisième lieu, je puis dire que, comme la plupart des étoiles sont limitées à quelques particuliers effets, de même plusieurs entre les Saints semblent être proprement pour certaine sorte de personnes. Ainsi Dieu, qui a très-libéralement pourvu son Église de tout ce qui lui était nécessaire, en a mis quelques-uns pour servir de règle aux solitaires, d'autres pour dresser ceux qui vivent en communauté. Les uns sont bons pour les mariés, les autres pour les vierges ou pour les veuves. Il y en a pour les Princes, pour les Prélats, pour les divers Ordres de l'Église, pour les Religieux, pour les Séculiers, pour les gens de Cour, pour les gens de trafic; bref, il n'est pas jusqu'aux moindres états qui n'aient

(1) Cap. x. — (2) Lib. II de Virginibus.

quelqu'un qui leur ait frayé le chemin de la vertu et montré, par exemple, que la sainteté n'est impossible à nul âge ni à nulle condition. Pour le regard de la Mère de Dieu, dit Saint Ambroise, elle a été telle que sa vie peut servir de miroir à toute sorte de personnes. Les grands et les petits, les apprentis et les parfaits, les hommes et les femmes, les jeunes et les vieux, y trouveront de quoi profiter, et quiconque voudra s'approcher d'elle par imitation, en sortira éclairé et échauffé tout ensemble. C'est ce que je me suis proposé d'éclaircir jusqu'à la fin de ce Chapitre.

§ III. — *De sa vive foi, et comme elle doit être de tous imitée.*

I. La foi, que Saint Paul appelle la base de notre espérance, et Saint Paulin, l'entretien et la nourriture de toutes les bonnes actions, s'est retrouvée si parfaite en la Sainte Vierge, que le grand Évêque d'Avila l'a bien osé nommer (1) le chef de tous les croyants, non que ce titre n'appartienne proprement et principalement à son très-honoré Fils, qui, par excellence, est le chef de tous les Élus, et, par conséquent, de tous les croyants, mais la Sainte Vierge a un droit spécial à cette prérogative, à cause que la foi n'ayant point eu de lieu en l'âme du Sauveur, elle l'a mise au plus haut point de sa perfection. Et pour descendre plus en particulier, il m'est avis que sa foi a été douée de trois qualités éminentes, et qu'elle a été très-clairvoyante et très-constante.

La Foi de la Sainte Vierge a été très-clairvoyante.

II. Je dis très-clairvoyante, d'autant qu'avant la promulgation de la loi d'amour, avant tous les discours des prédicateurs, avant les millions de prodiges, avant la confession des Martyrs et infinies autres marques qui étançonnent aujourd'hui notre foi, elle a cru plus vivement et plus distinctement que nul autre le mystère de la très-sainte Trinité, celui de l'Incarnation, de la glorification de son Fils et ainsi des autres; et comme enseigne Saint Bernard (2), elle a été la première des pures créatures qui a eu la claire connaissance de toutes les circonstances particulières de l'économie de notre salut. Ce qui aurait mû le dévot Archevêque de Tolède (3) à lui donner le beau titre de clairvoyante en la foi, et Saint Grégoire le Fait-miracles à l'appeler (4) le réservoir et le cabinet de tous les mystères. Quant à ce dernier, voici comme il lui parle en un autre endroit, c'est en la

(1) Paradox. I, c. XXXI. — (2) Epist. LXXVII. — (3) Ildefons., Serm. IV de Assumpt. — (4) Orat. II de Annunt.

première Oraison qu'il a composée de l'Annonciation : Vous savez, ô Sainte Vierge, ce que les Patriarches ont ignoré; vous avez appris ce qui jusqu'à présent n'avait point été révélé aux Anges; vous avez ouï ce que tant de Prophètes inspirés de Dieu n'avaient jamais entendu. Moïse, David, Isaïe, Daniel et tout plein d'autres ont parlé hautement des mystères de notre salut, il est vrai; mais il s'en faut bien qu'ils aient pénétré comme vous la manière avec laquelle ils se devaient accomplir. En un mot, ce qui a été caché à tous les siècles passés vous est découvert; mais vous avez en outre cela de propre et de particulier, que l'exécution de la plupart de ces merveilles dépend encore de vous.

Très-simple.

III. Elle a été très-simple, en ce qu'elle a passé par-dessus toutes les considérations qui étaient capables de l'ébranler et de lui bailler de la peine. Il n'était rien au monde de plus humble qu'elle, disent Saint Bernard (1) et l'Évêque d'Avila (2), et jamais créature n'eut plus basse opinion de soi. D'ailleurs, c'était une chose inouïe qu'une Vierge pût concevoir, et la qualité de Mère de Dieu était relevée par-dessus tout ce qui peut échoir en l'esprit humain ou angélique. Ce nonobstant sans nulle difficulté, sans réplique, sans contradiction, à la première parole de l'Ange mûrement examinée, elle crut qu'elle serait Mère de Dieu et Vierge tout ensemble; à la première semonce qui lui en fut faite, elle accepta l'honneur que la très-sainte Trinité lui présentait, et avec ce consentement si franc et si ouvert, elle mérita (je le dis après Saint Augustin) (3) d'ouvrir le Ciel, qui jusque-là avait été fermé. Car en effet, nous pouvons bien dire, avec saint Anselme (4), que la Foi de Marie fut la porte par laquelle Jésus, notre Réparateur, vint au monde. Disons encore mieux, que ce fut la porte par laquelle entrèrent, avec Jésus, des merveilles sans fin, qui ne devaient être accomplies qu'en la très-sacrée Vierge. C'est ce que voulut signifier sa cousine Elisabeth, quand elle lui dit : Vous êtes bien heureuse pour avoir ajouté foi à la parole de l'Ange, d'autant que tout ce qui vous a été dit de la part du Seigneur, sera de point en point effectué en vous.

Très-constante.

IV. Finalement, elle fut très-constante, en ce qu'elle ne se démentit jamais pour aucune difficile rencontre. La vierge fut la première

(1) Serm. in Signum magnum. — (2) Paradox. I, c. XXX. — (3) Serm. XVI de Natali Domini. Fides Mariæ aperuit cum Angelo nuntianti consensit. — (4) In c. X Luc.

qui vit Dieu réduit au petit pied et ayant besoin de son secours. Elle vit la Force infirme, la Sagesse enfantine, la Majesté tremblante. Elle vit le Roi de gloire mener une vie d'artisan; elle le vit, sans nulle défense de sa part et sans nulle assistance des siens, branché sur une Croix; elle vit tout cela et beaucoup davantage, sans défiance, sans trouble, sans empressement d'esprit. Au contraire, elle vit des merveilles de grandeur au travers de cette bassesse, et jamais elle ne douta que ce qui lui avait été révélé ne dût être accompli jusqu'à la moindre circonstance. Elle ne le crut pas seulement de cœur, mais elle en fit profession publique au pied de la Croix, lorsque l'orage de la persécution avait écarté les plus courageux et plus zélés Disciples et Apôtres du Sauveur; et de tout son pouvoir elle s'employa à les ramener au bercail comme pauvres brebis égarées.

V. A l'exemple de la Mère de Dieu, ses chers nourrissons s'étudieront, en premier lieu, d'avoir une Foi vive, ou, comme parle l'Apôtre, d'avoir les yeux de la Foi clairvoyants. Ils prendont plaisir de s'exercer en la méditation des mystères de la Foi, et de s'enfoncer le plus avant qu'ils pourront dans cette divine science, se souvenant que le Sauveur du monde, en Saint Jean, enseigne qu'en elle consiste la vie éternelle, c'est-à-dire la félicité de l'homme qui se commence en cette vie et qui se perfectionne en l'autre; et que Saint Paul, en considération de cette divine lumière, fait litière de tout ce qui a quelque apparence de douceur, de beauté ou de grandeur en ce monde. Ils diront souvent avec les Saints Apôtres : Seigneur, augmentez en nous la foi, nommément lorsqu'elle rencontrera quelque pas qui aura besoin d'un entendement éclairé, d'une lumière plus qu'ordinaire, ainsi que le dit élégamment Saint Jean Chrysostome, expliquant le titre du psaume quarante-quatrième, où David signifie que c'est un Cantique qui a besoin d'entendement.

« Sur quoi Saint Bernard dit ces belles paroles : Que la loi de l'Église demeura dans la seule Vierge pendant le temps de la Passion; chacun hésitait, mais celle qui avait conçu par la foi demeurait toujours constante en la foi. Marie est la seule bénie entre les femmes; c'est elle seule qui, pendant le triste jour du Sabbat, a persisté en la Foi, et dans laquelle toute l'Église fut conservée.

« Mais si notre divine Mère est bienheureuse d'avoir cru, soyons assurés que l'imitation de sa foi nous fera participer à son bonheur. Le Royaume des Cieux est semblable à la foi de Marie, dit le même Père, parce que la ruine des Anges a été réparée par cette vertu de la très-pure Vierge. Travaillons donc à former souvent des actes de Foi touchant les principaux Mystères de notre Religion, particulièrement quand nous assistons au saint Sacrifice de la Messe, et quand

nous recevons le précieux Corps de Jésus-Christ; croyons simplement toutes les vérités Catholiques, toutes les maximes de l'Évangile; remercions Dieu avec la grande Sainte Thérèse, de ce que nous sommes les Enfants de l'Église, de ce que nous avons reçu le saint Baptême; prions-le par les intercessions de sa sainte Mère de nous l'augmenter et de nous la conserver jusqu'au dernier moment de notre vie; confessons hardiment que Jésus-Christ est notre maître, que nous ne voulons point d'autre gloire que ses ignominies; occupons-nous des vérités de la Foi, et ne cachons point sa lumière dans l'obscurité des maximes du monde; la grâce de la Foi est la plus nécessaire, et cependant on n'y fait quasi point de réflexion, les Chrétiens ne pensent pas à rendre grâces à Dieu d'un si grand don. Hélas! cette ingratitude est peut-être cause qu'il l'a retirée de tant de Royaumes, qui sont aujourd'hui dans l'aveuglement, et qui autrefois étaient la demeure des Saints. On doit avoir un grand zèle de procurer l'instruction des pauvres infidèles des pays étrangers et des gens de la campagne, coopérant aux missions par son bien ou par ses prières.

« C'est encore une dépendance de la Foi, de demeurer soumis et attaché au Saint-Siége; nous voyons que les Hérétiques s'en séparent, qu'ils le calomnient, qu'ils en diminuent l'autorité, et qu'ils refusent de lui rendre la soumission qui lui est due; il faut donc agir d'une manière qui leur soit entièrement opposée. Estimer les moindres cérémonies de l'Église, les Indulgences, les Confréries et toutes les dévotions approuvées, en parler toujours avec respect, ayant en horreur la conduite de ces gens qui se piquent d'esprits forts, qui prétendent être plus éclairés que leurs Maitres, qui pointillent sur la Religion, qui corrompent l'Écriture sainte, en l'appliquant à leurs railleries, qui composent des airs profanes sur le chant des Hymnes; il faut encore éviter soigneusement les nouveautés en fait de doctrine, et les curiosités dangereuses; attachons-nous à ce que l'Église nous propose, sans écouter nul raisonnement qui lui soit opposé; souffrons avec joie que la captivité de notre jugement honore le triomphe de la Foi; n'oublions pas ce grand mot de Saint Augustin : Que Dieu ne serait pas trop élevé au-dessus des hommes, s'il ne pouvait rien faire que notre esprit ne pût concevoir. L'unique moyen pour entendre les vérités que la Foi nous enseigne, c'est de les croire avec une parfaite soumission, puisque Dieu cache ses secrets aux sages et aux prudents, et qu'il les révèle aux petits.

« Et quand les choses choquent les sens et l'esprit, il faut démentir ses sens, il faut dédire son jugement et se convaincre soi-même; enfin, prions Dieu avec un grand soin qu'il lui plaise d'extirper les hérésies et de convertir ceux qui sont engagés dans l'erreur; et

puisque la Sainte Vierge a enfanté la Vérité, et qu'elle a une opposition particulière à tout ce qui la combat, prions-la aussi d'employer sa puissance pour un dessein si utile, et de continuer à détruire toutes les hérésies, comme l'Église le chante à son honneur (1). »

VI. En dernier lieu, ils tâcheront d'appuyer si fermement leur foi sur Jésus-Christ, comme l'unique fondement de toute droite créance, que rien ne la puisse ébranler; non les tentations, non les assauts, non les événements sinistres, non les adversités, non les persécutions, non tous les efforts des ennemis visibles ou invisibles. Que les vents des calomnies soufflent tant qu'ils voudront; que les torrents des amertumes intérieures enflent tant qu'ils pourront; que les tempêtes de défiance, d'obscurité et d'appréhension menacent de tout renverser : ils tiendront néanmoins toujours ferme, d'autant qu'ils sont assis sur le roc et appuyés sur la vérité très-certaine et sur la parole indubitable de celui qui ne saurait tromper.

§ IV. — *De sa rare confiance, et comme elle doit être de tous imitée.*

La confiance de la Vierge a été très-haute.

I. L'Espérance ou la confiance en laquelle Saint Augustin (2), après Saint Paul, met la béatitude de cette vie, a été en la très-sacrée Vierge, très-haute, très-ferme et très-fidèle. Je dis très-haute, d'autant que si jamais il y eut créature de qui se pût vérifier ce que David disait autrefois à une belle âme : Vous avez mis votre espoir et votre refuge bien haut; ce fut la Mère de Dieu. Car si la hauteur de l'espérance dépend de la solidité de la Foi, nous venons de *voir* que jamais il ne fut une foi pareille à la sienne. Si la confiance monte à l'égal de la connaissance que nous avons de la fidélité de Dieu, en qui a-t-elle été plus claire ou plus excellente qu'en elle? Si à proportion qu'un cœur est plus détaché de toutes les affections terrestres, il se guinde volontiers plus et s'attache sans entre-deux à son souverain bien, quel cœur jamais fut plus libre et plus chaste que le sien? Si lorsqu'une âme se défie entièrement de soi-même et qu'elle s'abîme plus avant dans la considération de son néant, elle est mieux disposée à se fier à Dieu et à se jeter dans le sein de son amoureuse providence; qui jamais eut plus de connaissance de soi-même et se défia plus de ses forces que la Mère d'humilité? Si Saint Jean (3) a eu raison de dire que si notre cœur ne nous reproche rien, ce nous est un grand avantage pour nous présenter devant Dieu avec une pleine et

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Lib. XIX Civit. Dei, c. IV. — (3) Epist. I, c. III.

entière confiance d'obtenir tout ce que nous lui demanderons, où rencontrera-t-on une âme en qui cela ait plus lieu qu'en la Bienheureuse Vierge, dont le cœur n'eut jamais l'assurance de lui faire le moindre reproche? Bref, si d'autant que l'espérance est plus pure, d'autant va-t-elle plus haut, quelle confiance y aura-t-il qui puisse égaler en pureté celle de la Fille, de la Mère et de l'Épouse de Dieu?

Très-ferme.

II. Elle a de plus été très-ferme; d'autant que dès qu'une fois elle se fut attachée à Dieu, jamais chose aucune ne l'en put faire départir. Qu'il soit ainsi, voyez de grâce comme elle se comporte en quelques fâcheuses rencontres. Car le Ciel lui ordonne-t-il de se marier? elle y consent tout aussitôt, nonobstant le propos inviolable qu'elle a de garder sa virginité, assurée qu'elle est que plutôt le feu deviendra glace, que Dieu permette que Joseph soit autre en son endroit que le gardien de sa pudicité. Joseph forme-t-il en son esprit la résolution de la quitter secrètement? elle ne s'en met non plus en peine, que si le fait ne la touchait point; arrêtée qu'elle est sur cette ferme créance, que plutôt les rochers parleront que Dieu abandonne son œuvre. Son Fils semble-t-il la rabrouer ès noces de Cana et renvoyer bien loin sa demande? elle ne laisse pas pourtant d'instruire les serviteurs du logis de ce qu'ils ont à faire, et de les disposer au futur miracle, dont elle ne doute nullement. Bref, l'espérance des autres est-elle trépassée avec son Fils? la sienne vit parmi les ombres de la mort, et déjà elle aperçoit le Sauveur glorieux et tous ses ennemis à ses pieds.

Très-fidèle.

III. Elle a été très-fidèle, en ce qu'elle s'est tellement appuyée sur Dieu, qu'elle n'a jamais rien omis de ce qu'elle a pu faire de son côté. Car si l'Ange lui parle de concevoir, elle lui propose ses difficultés avec toute sorte de respects, et ne lâche la parole de consentement qu'après être suffisamment éclaircie. Si elle voit son Saint Époux en peine, elle se jette entre les bras de Dieu avec un plein repos d'esprit; cependant, elle se rend très-soigneuse de ne fournir aucun sujet à la défiance ou au soupçon. S'il faut aller en Bethléem au dernier mois de sa grossesse, elle y va sans contradiction, mais garnie du petit meuble qui est nécessaire pour le soulagement de l'enfant qu'elle porte. Bref, figurez-vous qu'elle garde le même train en tout le demeurant de sa vie, et mettez-vous devant les yeux une personne qui s'attend tellement à la providence de Dieu, comme si tout ce qu'elle

fait ne servait de rien, et qui d'ailleurs use en toutes choses d'une si grande diligence, comme si les bonnes issues ne dépendaient que de son soin.

« Mais le grand point de sa vertu, et son total abandon entre les mains de Dieu, parut principalement en la mort de son divin Fils. Les Disciples, voyant les ignominies de la Croix, entrèrent dans le découragement, toute leur espérance fut abattue. Pendant que Notre-Seigneur manifestait sa divinité par ses miracles, ils espéraient qu'il rachèterait Israël, ils le reconnaissaient pour le Messie; mais l'ayant vu comme un lépreux sans figure et sans beauté, ils furent tellement surpris de ce spectacle, qu'il semblait qu'ils eussent perdu la foi et l'espérance; il n'y eut que la très-sainte Vierge qui demeura lors immobile, étant étroitement unie à celui qui porte pour un de ses titres honorables : Je suis le Dieu qui ne change point; elle était fortement persuadée que Dieu, qui tira la lumière des ténèbres, saurait bien tirer sa gloire et le salut des hommes du milieu de ces confusions épouvantables et des ombres de la mort qui l'environnaient auprès de la Croix; elle avait une espérance de vie dans son cœur; elle était assurée que ce divin Sauveur, après avoir achevé le Sacrifice sanglant qu'il devait offrir sur la Croix, paraîtrait dans un état de gloire et de majesté; que son corps mort ressusciterait le troisième jour, et qu'il reprendrait une nouvelle vie. Elle pouvait donc dire que, si elle était noire par l'excès de sa douleur sur le Calvaire, elle était belle par la fermeté de son espérance : c'est par cette raison, au sentiment de quelques auteurs, que cette Mère admirable, qui avait demeuré avec tant de force et tant d'amour auprès de son Fils pendant qu'il était attaché à la Croix, ne se trouva point avec les femmes dévotes qui allèrent au sépulcre pour embaumer son sacré corps; elle était très-certaine de sa Résurrection, et elle ne jugeait pas à propos d'aller chercher dans un lieu de mort celui qu'elle espérait de voir bientôt en vie.

« Elle conserva cette même disposition depuis l'Ascension de Notre-Seigneur dans les plus fortes persécutions de l'Église, espérant bien que la Prédication de l'Évangile aurait un heureux succès, malgré toutes les résistances du monde et de l'Enfer; c'est ce qu'elle insinuait au petit troupeau de Jérusalem, relevant leur confiance par ses paroles et par son exemple, lorsqu'ils étaient presque accablés par l'effort de ses tempêtes, vérifiant le beau Nom qui lui est attribué de Mère de la sainte Espérance (1). »

IV. C'est ici que les chers nourrissons de la Sainte Vierge tâchent d'imiter le vol de leur bonne Mère, et de se guinder au-dessus de

(1) La R. Mère de Blémur.

toutes les choses créées pour attacher leur espérance au souverain bien. C'est ici qu'après une longue expérience de l'infinie fidélité de Dieu, ils s'écrient avec Saint Paul : Je connais maintenant à qui je me suis fié, et sais très-bien que le dépôt de mon cœur est très-assuré entre ses mains. C'est ici qu'après avoir mûrement considéré le bonheur de tous ceux qui n'ont voulu avoir autre appui que Dieu, ils disent avec David, que ceux qui ont l'honneur de vous connaître mettent hardiment leur espérance en vous, puisque nul de ceux qui ont eu le courage de le faire, n'est jamais tombé en confusion. C'est ici qu'ils font mille protestations de se vouloir tout à fait abandonner à la conduite de Dieu et se perdre dans le sein de son amoureuse providence. C'est ici qu'ils se distilleraient volontiers en sentiments de reconnaissance pour remercier le Sauveur du monde, qui leur a ouvert la porte d'une si haute confiance, et pour lui offrir tous les fruits qu'ils en ont cueillis et qu'ils en cueillent tous les jours.

V. De là ils passent plus avant et mettent peine de renforcer tellement leur confiance, qu'elle soit à l'épreuve de toutes les mauvaises rencontres. C'est le bouclier dont ils se couvrent pour fendre la presse des difficultés et pour passer au travers de leurs ennemis. C'est l'ancre qu'ils arrêtent contre le ciel et qui les tient assurés au milieu des orages et des tempêtes. C'est l'eau céleste de laquelle ils se servent contre les défaillances de cœur. C'est le donjon où ils se retirent lorsqu'ils sont plus vivement serrés, et d'où ils se moquent des menaces et des efforts des malins esprits. Que vous dirai-je davantage? La confiance va totalement gagnant dans leurs âmes, que peu à peu elle chasse toute crainte et toute appréhension; de manière que Jésus étant assis au milieu du cœur ni plus ni moins qu'un céleste Alcion, il accoise les vents des vaines frayeurs, il apaise les émotions des appétits déréglés, il fait le holà aux tentations; il dispose l'esprit à tout recevoir de la main de Dieu, d'où suit une paix indicible et une merveilleuse tranquillité.

VI. Cependant, ce n'est rien moins qu'une paix inutile et une vie honteusement fainéante; au contraire, la même confiance en Dieu, d'où naît cette profonde paix, occupe toutes les puissances de leurs âmes et maintient toutes choses en devoir. La paix et la guerre les rendent également soigneux, et comme le temps du trouble et de la tentation les fait recourir à Dieu et mettre à bon escient la main à l'œuvre, de même la bonace et la tranquillité leur fait appréhender les surprises et les oblige à n'estimer rien d'assuré tant qu'ils seront entourés de leurs ennemis. Ainsi, en toute saison, ils rendent à Dieu l'hommage de leur soin et de leurs diligences, ni plus ni moins que si tout dépendait de là; ils sont exacts aussi bien ès petites choses

qu'ès grandes, et n'omettent rien de ce qui peut obliger la divine bonté à les secourir, quoique d'ailleurs ils ne se confient en façon quelconque en ce qu'ils contribuent du leur, mais seulement en la fidélité du cœur amoureux du Sauveur et au secours qu'ils espèrent d'en haut.

« Pour imiter la Sainte Vierge dans la pratique de cette vertu, il faut renoncer à tout appui humain, tant du dedans que du dehors, sachant qu'il est écrit : Malédiction pour celui qui se confie en l'homme, il faut se défier de sa propre vertu, de son esprit, de ses lumières, de ses bons sentiments et même de ses bonnes œuvres, et mettre toute l'espérance de notre salut uniquement sur la miséricorde infinie de Dieu, renouveler souvent le dessein de coopérer à ses grâces et de lui être fidèle jusqu'à la mort, et passer de la pensée à l'exécution dans les rencontres; mais après avoir fait tout ce qui dépend de la créature, il faut encore conclure que c'est un grand mal de mettre sa confiance dans l'honneur, dans les biens, dans les amis, dans la santé, dans sa propre industrie, que c'est le propre d'une âme céleste de n'espérer qu'en Dieu seul, et d'attendre tout de sa Providence, pour le temps et pour l'éternité; ceux qui le cherchent en vérité, ont une grande confiance en son secours; c'est ce qui faisait dire à Saint Paul : Je puis tout en celui qui me donne de la force.

« Mais comme il faut bien prendre garde d'avoir quelque présomption de soi-même, aussi ne faut-il pas se laisser emporter au découragement sur sa faiblesse. Dieu permet que l'on trouve de la difficulté dans le chemin de la perfection, ou que le Démon persécute ses serviteurs, afin d'éprouver leur vertu, et de leur faire connaître si de bonne foi ils espèrent en lui; c'est dans cet état qu'il faut lever les yeux vers le Ciel, et dire avec le Prophète : Ayez pitié de moi, Seigneur, car mon âme met son espérance en vous; je me cacherai sous l'ombre de vos ailes, jusqu'à ce que le temps de la violence soit passé; je lui adresserai mes soupirs, sachant qu'il fait tout pour moi. Seigneur, je mets mon espérance en vous, afin que je ne sois jamais confondu; servez-moi d'une citadelle imprenable pour m'y sauver, car vous êtes mon asile et mon refuge. Il faut faire ces mêmes actes dans toutes les afflictions, dans les périls et dans les nécessités où l'âme se peut rencontrer, et tenir pour une maxime indubitable que le temps le plus propre pour espérer en Dieu, c'est lorsque les créatures nous abandonnent; l'espérance est plus parfaite, elle est plus pure, quand elle s'attache à Dieu seul, et qu'on ne peut plus s'appuyer sur rien d'étranger. Le temps de l'Oraison doit être destiné, au moins en partie, pour pratiquer la vertu d'espérance; elle doit accompagner les demandes que nous faisons à Dieu,

et quand nous voulons entreprendre quelque chose de considérable pour sa gloire, il le faut faire avec une parfaite confiance, suivant cet avis du Saint-Esprit : Ayez bon courage, que votre cœur se fortifie, vous tous qui espérez au Seigneur.

« Il faut que je rapporte en passant combien le Bienheureux Gaetan, Fondateur des Théatins, était admirable sur ce sujet : tout le monde sait qu'il fonda sa Congrégation sur une pauvreté des plus rigoureuses, sans nul bien, ni en particulier, ni en commun, et ne voulant pas même que ses Disciples demandassent l'aumône, mais qu'ils demeurassent dans la seule attente de la divine providence, et il fut si ferme à soutenir cet Institut, que chacun jugeait impossible, qu'il ne voulut jamais consentir au moindre relâchement ; d'où vient qu'étant à Naples, et ayant refusé de grands revenus que le Comte d'Oppido lui offrit, celui-ci le fit solliciter par quelques Religieux de les accepter, auxquels le Saint répondit : Mes Pères, comment êtes-vous assurés de vos rentes ? Ils repartirent : Nous avons des titres, en vertu desquels nous pouvons contraindre ceux qui nous doivent ; mais moi, dit le Bienheureux Gaetan, j'ai des Écritures plus authentiques en ces termes : Cherchez premièrement le Royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données ; ensuite il leur déclara l'expérience qu'il en avait faite à Venise, où pendant une grande cherté, et sans mendier, il n'avait jamais manqué de ce qui lui avait été nécessaire. Le Comte, qui assistait à la conférence, répondit que Venise était autre chose que Naples ; sur quoi le Saint répliqua avec une grande véhémence que le Dieu de Venise était aussi le Dieu de Naples. Mais le Seigneur d'Oppido, qui n'en était pas persuadé, envoyait de grandes aumônes aux Pères ; Saint Gaetan prenait le besoin et renvoyait le reste ; enfin, ne pouvant plus résister à la fatigue de ces caresses, il sortit un matin avec toute sa communauté, ayant fait fermer l'Église et le monastère, dont il renvoya les clefs au Comte, en disant qu'il s'en allait avec ses frères, pour éprouver si le Dieu de Venise était aussi le Dieu de Naples (1). »

§ V. — *De son excellente charité, et comme elle doit être de tous imitée.*

I. Ce qui a été dit ailleurs de la grâce de la Bienheureuse Vierge (2) et de son amour à triple étage (3), peut suffire pour nous faire connaître jusqu'où sont arrivées les ardeurs de sa très-sainte âme. Pour maintenant, je n'en dirai rien davantage, sinon que sa chaste poitrine a été un fort de sainteté, et que l'étendard en a été un cœur

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Tract. I, c. VII. — (3) Tract. I, c. VIII, § 3.

tout en feu avec cette belle devise : Mon bien-aimé est tout en moi et moi tout en lui, et à vrai dire, pourquoi n'aurait-elle pas été tout à lui, puisqu'il a bien voulu être tout à elle? Figurez-vous tout ce qui vous plaira; après l'amour substantiel qui unit entre elles les personnes divines, et celui que la personne divine porte à la sainte humanité à qui elle s'est alliée en un même suppôt, vous n'en trouverez point de pareil à celui que Dieu porta à la Bienheureuse Vierge qu'il aima tendrement, noblement et ardemment. Tendrement, en ce qu'il la choisit pour l'objet de ses affections, pour le sujet de ses caresses, pour la douceur de son entretien, pour le plus pur de ses délices, pour le premier de ses contentements, en ce qu'il se communiqua plus particulièrement à elle qu'à tout autre, et qu'il lui remplit le cœur des plus ineffables douceurs. Noblement, en ce qu'il lui ouvrit tous ses trésors, qu'il l'enrichit de toute sorte de biens et la constitua Dame et Maîtresse de toutes ses possessions. Ardemment, en ce que pour l'avoir entièrement à soi, il lui donna son Fils, nonobstant toutes les considérations que la bienséance lui pouvait représenter, au moins à notre façon de concevoir.

La charité de la Sainte Vierge a été très-tendre, très-noble et très-ardente.

II. Se faut-il donc étonner que l'amour de la Vierge ait participé aux mêmes conditions, et qu'il ait été le plus tendre, le plus noble et le plus ardent qui jamais se soit rencontré en aucune pure créature? Tendre en sa conversation familière avec Dieu et en la jouissance des innocentes caresses (1) qu'elle reçut de son cher Fils; en ses colloques amoureux, en ses embrassements, en ses extases, en ses défaillances et en ses unions avec son saint Époux. Noble au dédain de toutes choses créées, jusqu'à la haine de soi-même; noble au transport volontaire qu'elle fit du droit qu'elle pouvait prétendre sur les puissances de son âme et sur les affections de son cœur; noble en ce qu'elle acquiesça à toutes les ordonnances de Dieu et aux moindres signes de ses volontés. Ardent au désir des travaux, des incommodités et des souffrances; ardent à la recherche des occasions d'agréer à son Bien-aimé; ardent à poursuivre sa compagnie, et au mépris de tout ce qui la pouvait empêcher de se transformer entièrement en lui.

« Le sacré Cœur de la très-pure Vierge est une fournaise d'amour, il en est un océan immense et un abîme impénétrable, il est le Temple de l'Amour divin, il en est le Trône, l'Autel et le Sanctuaire;

(1) Tract. II, c. III, § 3.

il ne se nourrit que de l'ardeur de ses flammes; ce pur Amour a été le principe, le progrès et la fin de sa belle vie, il l'a tellement pénétrée et transformée en lui, qu'on dirait qu'elle n'est autre chose qu'amour. Elle a commencé d'aimer au moment de sa création, et elle n'a jamais cessé; l'amour l'a fait vivre et mourir; tous les jours de sa vie ont été des jours de l'amour; elle n'interrompait pas ce noble exercice pendant le sommeil, parce que dans les opérations de sa volonté envers Dieu, elle n'avait pas besoin de connaissances acquises par les sens, étant éclairée dans l'intérieur d'une lumière céleste, qui remplissait son âme de splendeur, et qui l'embrasait des vives flammes de la charité; c'est elle seule qui a pleinement satisfait à la loi de l'amour, et à cette obligation désirable d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. Les Saints n'ont pas cru que ce grand précepte pût s'accomplir parfaitement en cette vie; aussi est-ce le privilége de la Mère de Dieu, dont l'amour surpassait celui des Bienheureux, avant même qu'elle fût détachée du corps.

« Quelques Théologiens soutiennent que sa charité était différente en espèce de celle de tous les Justes, et qu'elle était d'un ordre plus élevé. Saint Épiphane, ravi dans cette considération, nommait cette Créature céleste le Mystère du ciel et de la terre, le Miracle surprenant de la grâce. Saint Ignace, Martyr, dit qu'elle est un Prodige; Saint Jean de Damas, un Abîme de miracles. C'est ici, ajoute Saint Thomas de Villeneuve, que toutes les langues doivent garder le silence, puisque la grandeur de l'amour de Marie surpasse tout ce que l'on peut dire, et même tout ce qu'on peut penser. Il n'y a point de force d'esprit, au sentiment de Saint Anselme, qui puisse pénétrer, ni d'éloquence qui puisse déclarer la perfection de l'amour qui a consumé ce cœur virginal. Elle est appelée l'unique Colombe, parce qu'entre toutes les Épouses du Saint-Esprit nulle n'a tant aimé; jamais elle n'a partagé son affection, elle s'est toujours attachée à Dieu uniquement et invariablement.

« Cet amour de la sacrée Vierge n'était pas seulement affectif, mais il était effectif; elle ne produisait pas seulement des affections très-pures et très-ardentes envers Dieu, mais elle pratiquait encore les actes de toutes les vertus qui la pouvaient rendre agréable à ses yeux; l'amour était son premier mobile qui faisait agir toutes les puissances de son âme et tous les organes de son corps; et parce qu'elle n'ignorait pas qu'il est plus honnête de souffrir que d'agir pour l'objet aimé, elle embrassait avec joie toutes les occasions de souffrir pour Dieu, et elle eût donné mille vies pour signaler son amour; enfin, elle tendait toujours à l'union de son Bien-aimé, son

âme était toujours appliquée à Dieu par l'Oraison, et depuis que son cher Fils eut institué le Sacrement adorable de l'Eucharistie, elle s'en approchait tous les jours avec une merveilleuse ardeur, se nourrissant de l'amour substantiel qui nous est donné dans le divin Sacrement.

« Rien n'est plus agréable que d'entendre tout ce que les Saints disent de l'amour de cette Vierge incomparable. Saint Bernard, toujours des plus élégants quand il s'agit de traiter de cette matière, en parle ainsi dans le vingt-deuxième Sermon sur le Cantique des Cantiques : Il y a une flèche choisie qui est l'Amour de Jésus-Christ, qui non-seulement lit une plaie à l'âme de Marie, mais qui la perça d'outre en outre, afin qu'il n'y eût dans ce cœur virginal aucune partie qui fût vide d'amour, mais qu'elle aimât de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, et qu'elle fut toute pleine de grâce; ou au moins elle la transperça, afin qu'elle vînt jusqu'à nous, que nous reçussions tous quelque partie de cette plénitude de grâce qui était en elle, et qu'elle devînt la Mère de l'Amour, dont Dieu qui est Amour est le Père, enfantant et mettant son Tabernacle dans le Soleil, afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : Je vous ai donné aux Nations pour leur servir de lumière, afin que vous soyez mon salut jusqu'aux extrémités de la terre; car cela s'est accompli par Marie, qui a mis au monde et rendu visible celui qui était invisible, et pour elle, elle a reçu en toutes les parties d'elle-même une profonde et agréable plaie d'amour. Pour moi, continue le Saint, je m'estimerais trop heureux, si je me sentais seulement piquer quelquefois de l'extrémité de la pointe de ce glaive, afin qu'ayant au moins reçu cette blessure légère d'amour, mon âme pût dire aussi : Je suis blessée des traits de l'Amour. Saint Bernardin de Sienne est tout transporté quand il considère les effets de l'amour de cette divine Créature, et quel fut son pouvoir envers Dieu. Voici comme il explique sa pensée, elle mérite bien notre attention : O humilité ineffable du Créateur, dit-il ! ô vertu inestimable de la Vierge Marie ! ô profondeur incompréhensible des mystères de Dieu ! une petite fille Hébreuse a fait un enlèvement dans le palais du Roi éternel; une jeune créature, je ne sais par quelle adresse, je ne sais par quelles flatteries, je ne sais par quelles violences elle a enchanté, pour dire ainsi, elle a surpris, le dirai-je, elle a blessé, elle a ravi le cœur de Dieu, elle a dérobé la divine Sagesse; c'est pourquoi le Seigneur se plaint de cette Bienheureuse Vierge, en disant : Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, vous avez blessé mon cœur. Le même Saint dit ailleurs que le cœur de Marie fut tout enflammé, même transformé par l'opération du divin Amour; et que cette

Vierge très-sainte ne conçut pas seulement le Sauveur dans son cœur, par la foi et par la charité, mais que l'ardeur très-véhémente de l'amour sacré forma le corps de son Fils de son sang le plus pur, dans ses entrailles sacrées, on ne peut rien dire de plus fort.

« O Amour plus embrasé que le feu même, plus fort que la mort, plus invincible que l'enfer, plus précieux que toutes les richesses du monde! ô Amour qui vides l'âme d'elle-même et des créatures, et qui la rends capable de Dieu! Amour qui ne désires que la pure gloire du Bien-aimé, et qui n'as nul autre intérêt que celui de le contenter; Amour qui seul offres un sacrifice parfait à celui dont tu as reçu l'être et la vie; Amour qui brûles toujours et qui n'es jamais consumé; Amour qui réussis dans toutes tes entreprises, qui réjouis ceux qui te cherchent, qui fais le bonheur de ceux qui te trouvent, qui règles les bonnes œuvres, qui es la forme et le prix de toutes les vertus, la mort des vices, la victoire des tentations, la ruine des affections déréglées; quand sera-ce, ô Amour, que vous mettrez nos cœurs en l'état que Dieu le désire? Quand sera-ce que vous romprez nos chaînes? que vous triompherez de l'Amour profane, afin d'être le souverain de nos âmes? Unissez-nous de telle sorte au souverain bien, que nous puissions dire en vérité, aussi bien que l'Apôtre : Je vis, mais non pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

« Apprenons de la Mère du saint Amour à aimer comme il faut; reconnaissons devant Dieu, et confessons à la gloire de son infinie bonté, que le commandement qu'il nous a fait de l'aimer de tout notre cœur est bien doux, qu'il est fort agréable, que nous sommes trop heureux de vivre sous sa loi. Disons avec Saint Augustin : O mon Dieu! qui suis-je pour vous obliger à m'imposer le commandement de vous aimer sous de si grandes peines? Hélas! n'est-ce pas une assez grande misère que de ne pas vous aimer? Examinons notre cœur sur la pratique de ce précepte, demandons-lui comment il a aimé l'Amour? O mon Dieu! je n'ose faire cette discussion, ma froideur et mon infidélité m'épouvantent. Hélas! je n'oserais m'assurer de vous avoir aimé une seule fois en toute ma vie de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces. Commençons, mon âme, dans ce moment, ne différons plus; il n'est que trop tard, ô beauté et bonté infinies!

« Pour réparer en quelque manière les fautes passées, il faudra produire souvent des actes du pur amour de Dieu, trouver sa joie dans la vue de ses perfections, unir nos faibles louanges à celles des Anges et des Saints, mais particulièrement à celles de la Reine des uns et des autres, former des désirs ardents de la dilatation de son règne, s'affliger quand il est offensé, ne souffrir jamais qu'il le soit

en notre présence, et quand nous ne pouvons l'empêcher, satisfaire à cette injure par quelque acte intérieur de soumission et d'amour, choisir plutôt la mort que de consentir au péché, et se relever quand on y est tombé par faiblesse, bannir de son cœur tout ce qui n'est pas Dieu ou qui ne conduit pas droit à lui, travailler à reconnaître l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en nous conformant à sa vie et à ses exemples, nous entretenant souvent avec lui dans l'Oraison, et nous approchant du divin Sacrement avec des dispositions toutes de feu; c'est alors qu'il le faut prier d'établir en nos âmes le trône de son amour, et qu'il en fasse un Autel sur lequel les flammes de cet amour sacré ne s'éteignent jamais (1). »

III. Je dis à l'exemple de la Mère d'Amour; car à quelle autre école voudrions-nous envoyer ses chers nourrissons? Et qui pourraient-ils trouver qui leur inspirât plus doucement et plus efficacement l'amour tendre qu'elle-même, de qui le cœur a été un vrai foyer de tendresse et un consumé de douceur? D'elle ils apprennent à prendre goût à la considération des grandeurs de Dieu et des perfections qui le rendent infiniment aimable. D'elle ils apprennent à savourer les ineffables contentements qui sont cachés en l'amour de Dieu; contentements que l'Amant Éternel a mis à part pour les âmes sevrées de tous les vains plaisirs de la terre. D'elle ils apprennent à faire leur principale demeure dans le côté percé du Sauveur, à sucer le sang qui distille de ses sacrées plaies; à lui tenir compagnie dans les déserts, dans les villes et dans les maisons; à le visiter en la crèche, à le porter en Egypte; à le suivre de bourgade en bourgade, à être près de lui sur le Calvaire, à considérer ses miracles, à imiter ses exemples, à profiter de sa doctrine, à mourir à soi-même comme lui, à ressusciter et monter au ciel avec lui. D'elle ils apprennent à fondre en larmes de douceur, voyant la gloire que Dieu reçoit de ses créatures en tous les endroits de l'univers, au Levant, au Couchant, au Nord et au Midi; et beaucoup plus encore contemplant celle qui lui est rendue là-haut au ciel et infiniment davantage, admirant celle qu'il a en soi-même, de soi-même et par soi-même, en toute l'étendue des siècles.

IV. Ce nonobstant, ils estiment n'avoir rien fait si leur amour n'est tout noble et tout royal, à l'imitation de celui de la Mère d'amour. Ils se figurent qu'ils seront toujours enfants, jusqu'à ce qu'avec le Saint Ignace de nos jours (j'entends l'admirable François de Sales, le vrai modèle des Saints Prélats) ils se soient à jamais sacrifiés au pur et saint amour. Ils disent hautement avec lui qu'ils ne désirent plus

(1) La R. Mère de Blémur.

vivre qu'en Dieu, ne travailler qu'en Dieu, ne se réjouir qu'en Dieu. Avec lui ils ne veulent plus rien être à personne, ni que personne leur soit plus rien, sinon en Dieu et pour Dieu seul. Avec lui ils sont contents qu'on leur arrache le cœur, ou qu'il n'y demeure rien qui ne soit pour le saint amour. Avec lui ils protestent que s'ils savaient un seul filet d'affection en eux qui ne fût pas à Dieu ou de Dieu, ou quelque brin qui ne fût point marqué du Crucifix, ils n'y arrêteraient jamais un seul moment. Tout ce qui n'est pas Dieu ou qui ne les conduit pas droit à Dieu, leur semble si bas et si vil, qu'ils ne daigneraient pas seulement le regarder. Rien du monde ne leur donne du contentement que ce qui les conduit au pur amour, et rien du tout ne leur fait peine que ce qui les empêche d'y arriver.

V. Ne vous imaginez pas pourtant qu'ils s'arrêtent là. Tant qu'ils sauront que la Reine de charité a passé plus outre, on aura beau leur opposer des difficultés, ils enfonceront tout ce qui leur viendra au-devant afin d'arriver à l'amour ardent. Ainsi savent-ils très-bien qu'il ne vit que de difficultés et qu'il ne s'entretient que parmi les choses pénibles. Ses roses sont les épines, ses contentements sont les mécontentements, ses joies sont les tristesses, ses plaisirs sont les déplaisirs, ses douceurs sont les amertumes, ses consolations sont les désolations, ses richesses sont la pauvreté, ses honneurs sont les mépris et sa force le délaissement. Il ne saurait tant venir de traverses, qu'il n'en désire encore davantage, à cause que son objet étant infini, il sent ses ardeurs aucunement infinies qui l'altèrent tellement de souffrances, que chose aucune ne l'en peut soûler.

§ VI. — *De sa merveilleuse dévotion, et comme elle doit être de tous imitée.*

La dévotion de la Sainte Vierge a été très-éminente.

I. La dévotion, laquelle, au dire de Saint Ambroise (1), est le fondement des vertus morales et l'acheminement de l'âme à Dieu, a été en la Sainte Vierge très-éminente, très-pure et très-recueillie. Très-éminente, en ce qu'elle a été l'Aigle mystique, qui, avec la roideur des ailes de sa contemplation, a pris l'essor par-dessus toutes les créatures, et avec ses yeux clairvoyants a supporté les rayons du Soleil de justice. Elle a été très-éminente en ce qu'elle n'a pas manqué des aides qui peuvent conduire la dévotion jusques à son plus haut point. Car elle a été douée d'un entendement merveilleusement vif et épuré, d'une volonté portée à toute sorte de bien et

(1) Lib. I de Abraham.

d'une très-heureuse mémoire. Elle a été prévenue d'une très-excellente grâce, qu'elle a comblée par de continuels exercices de sainteté. Elle a eu une très-parfaite connaissance de soi-même, de Dieu et de tous les mystères de notre rédemption. Elle a passé une bonne partie de ses jours en la compagnie du Verbe incarné et de la Sagesse incréée. Elle a eu l'honneur d'avoir très-singulièrement pour maître le glorieux Saint-Esprit son Époux. Elle a reçu en très-haut degré les dons de la Sapience, de science, d'entendement et de conseil, les quatre roues qui portent l'âme dans la connaissance des vérités les plus relevées et les plus éloignées de nos sens. Elle a été très-éminente, en ce qu'elle n'a eu aucun de ces détourbiers ordinaires qui font une si rude guerre à notre dévotion. La privation de l'usage de la raison, qui occupe une partie de notre âge, et nous rend quasi semblables aux bêtes, n'a jamais eu place en elle. Le corps qui se corrompt et appesantit l'âme, jamais ne lui a fait difficulté. Les passions de l'appétit sensitif que nous sentons fourmiller en affections déréglées, qui troublent le calme de l'esprit et la paix de l'oraison, ont été en elle plus souples et plus traitables que de petits agneaux. L'imagination que la Bienheureuse Thérèse de Jésus appelait la folie de l'âme, jamais ne s'échappa pour lui donner de la peine, car elle fut en tout et partout sujette et obéissante à la raison. L'ignorance n'eut aucun lieu en son entendement, non plus que la légèreté ou l'inconstance en sa volonté. Bref, le péché, qui est la muraille de la vision que nous élevons entre Dieu et nous, n'eut jamais l'assurance de l'approcher. Qui s'émerveillera si, étant telle, elle a surpassé les Chérubins en connaissance et les Séraphins en amour?

La dévotion de la Sainte Vierge a été très-pure.

« On confond souvent la dévotion avec l'oraison, quoiqu'elle ait plus d'étendue, et qu'à la bien prendre elle soit une volonté prompte et disposée aux actions de vertu; il est certain pourtant qu'elle a plus d'intelligence avec l'oraison. De quelque manière que nous la concevions, la Sainte Vierge l'a possédée dans toute sa grandeur, sa pureté et son recueillement; l'occupation de son esprit avait plus du ciel que de la terre, elle tenait plus de celle des Bienheureux que d'une personne voyagère; c'est pourquoi son oraison n'a jamais souffert d'extase, comme sa douleur ne lui causa jamais de défaillance; parce que l'une et l'autre suppose de l'imperfection ou de la faiblesse dans les puissances et dans le tempérament : l'extase suspend la fonction des sens, par la trop grande occupation de l'esprit qui ne peut pas suffire en même temps à la lumière de la contemplation et aux

fonctions corporelles. Quoique la clarté du Ciel soit si brillante, jamais pourtant il ne s'y trouvera d'extase, parce que le corps et l'esprit y seront fortifiés : nous voyons même ici que des yeux ne peuvent supporter la lumière qui réjouit ceux qui sont en santé, c'est par ce principe que nous disons que la Sainte Vierge étant élevée au-dessus de tous les Saints, elle avait assez de force pour soutenir les opérations divines sans tomber dans l'extase. Nous avons dit ailleurs que le sentiment des Saints Pères est qu'étant encore si petite dans le Temple, elle conversait avec les Anges, se disposant au sacré commerce qu'elle devait avoir un jour avec le Verbe Incarné. Le Saint-Esprit, qui l'avait choisie pour son Épouse, lui donna la sagesse, la science, l'entendement et le conseil, afin de pénétrer les plus hautes vérités et les plus éloignées de nos sens ; son oraison ne fut jamais interrompue, parce que Dieu détournait miraculeusement les choses qui eussent pu divertir la contemplation si continuelle, et qu'il empêchait que ses sens ne fussent trompés ; cette oraison continuait pendant son repas, et elle n'était point sujette aux songes qui sont causés par les vapeurs, son tempérament étant parfait. Si Aristote écrit qu'il s'est trouvé des personnes si bien composées, qu'elles n'ont jamais eu de ces songes qui arrivent par le déréglement, on ne peut pas le refuser à la très-sainte Vierge, elle en pouvait avoir sur le sujet de sa lecture ou de quelque conférence spirituelle ; son imagination était remplie de choses saintes et d'espèces divines, mais dans ce temps-là même son esprit veillait par des lumières purement intellectuelles, qui sont indépendantes de l'imagination. C'est peut-être ce qui obligea autrefois Saint Grégoire de Nysse d'appeler le sommeil de cette admirable Vierge *une sublime liberté*. On la compare aux Anges qui ne dorment jamais, et on lui attribue la belle parole du Psalmiste, disant : Que toute son affection était en la loi du Seigneur, et qu'elle la méditait jour et nuit.

« Cette dévotion était très-pure ; ne cherchant que la gloire de Dieu, elle s'employait avec une merveilleuse ferveur à tout ce qui touchait son culte, sans nul autre intérêt que celui de lui plaire, sans mélange de chagrin, de pesanteur ni de lâcheté, mais toujours accompagnée de joie, qui pourtant n'empêchait point son recueillement. C'était une chose admirable de voir combien cette Créature céleste était attentive sur elle-même, quoiqu'elle n'ignorât pas la protection que le Ciel avait toujours donnée à sa conduite, et combien elle avait été prévenue d'une grâce abondante ; mais parce qu'elle devait instruire le monde par son exemple, elle ne proférait pas une parole, elle ne faisait pas une démarche qui ne portât le caractère de la dévotion ; c'est ici où elle doit être imitée de ses enfants, chacun selon

l'étendue de sa grâce, avec une grande fidélité. L'oraison est le soleil de l'âme, sans sa lumière elle demeure dans les ténèbres; elle est sa nourriture, et quand elle la néglige, elle tombe en défaillance, elle perd la force, elle ne peut plus marcher dans les belles routes de la justice; c'est l'âme de notre âme, sans elle il faut mourir. Une personne sans dévotion ressemble à un soldat qui se présente au combat sans armes, c'est une ville qui n'a point de murailles. Sainte Thérèse assure que le démon n'a pas besoin d'attaquer une âme qui a quitté le saint exercice de l'oraison, et qu'elle descendra bien en Enfer sans son aide. Il ne faut jamais cesser de prier, sous quelque prétexte que ce puisse être; l'oraison est bonne pour tout le monde, et plus on est exposé dans les périls du siècle, plus on doit s'y appliquer avec soin; c'est la plus importante de toutes les affaires, et celle qui attire la bénédiction sur les autres. On trouve toujours du temps pour satisfaire aux nécessités du corps, pourquoi n'en trouvera-t-on pas pour celles de l'âme? Il ne faut pas s'étonner des difficultés qui s'y rencontrent, se souvenant que notre divin Sauveur prolongeait sa prière lorsqu'il était en agonie, délaissé de son Père et de tous ses amis. Saint Bernard dit admirablement que plusieurs font des plaintes de la dévotion, dont la dévotion aurait grand sujet de se plaindre. Quand ils ont de la consolation, de la douceur, que rien ne les contredit, ce sont les premiers hommes du monde; mais quand les choses ne succèdent pas selon leur inclination, ils quittent tout. Sainte Thérèse était bien plus généreuse : « Quoi qu'il m'en coûte, dit-elle, soit que j'arrive ou que je meure en chemin, que le monde abîme, qu'il périsse, je poursuivrai toujours le chemin de l'oraison; c'est une tromperie de chercher une autre voie pour aller à Dieu. Je sais bien qu'il est parsemé de croix; mais je sais bien aussi que ce sont les présents que Dieu fait à ses amis. » Je plains l'aveuglement des hommes qui se perdent à milliers faute d'oraison. Une marque infaillible que cet état est le meilleur, est la grande haine que le Démon lui porte. Si vous voyez dans une ville ou dans une commune Religieuse quelque personne contemplative, on la décrie aussitôt, on agit contre elle, elle passe pour visionnaire, pour une abusée, parce qu'il ne plaît pas aux autres qu'elle les surpasse dans les voies de la grâce, et que Dieu la traite en amie. La pratique de l'oraison et des vertus humiliantes de Jésus-Christ crucifié est toujours suivie des lumières les plus pures et les plus certaines du Christianisme; c'est elle qui fait mourir l'amour-propre, c'est elle qui détruit l'estime si dangereuse de la propre excellence. D'où vient que de simples femmes qui sont le rebut du monde, cachées dans quelque petit coin de la terre, où elles vivent dans la mortification, dans une extrême pauvreté et dans un total

dégagement, sont plus savantes dans les maximes de la perfection que les grands Docteurs qui mènent une vie commode et aisée selon les sens. C'est un malheur, disait autrefois la Mère de Chantal, de sainte mémoire, que trop souvent nous voulions raisonner, et Dieu veut que nous ne fassions qu'aimer, nous abandonner entre ses bras comme un enfant tout nu sur le sein de sa mère. Quand les distractions nous pressent, il faut faire l'oraison de patience; quand on ne peut agir, il faut faire l'oraison de révérence et de conformité à la volonté de Dieu; il faut lui offrir l'application des Saints, et surtout de la Reine et de la Souveraine de tous les Saints; ses mérites sont un trésor où ses enfants doivent avoir recours dans toutes sortes de rencontres; jamais elle ne les rebutera, pourvu qu'ils travaillent avec courage à l'imitation de ses saintes vertus; car c'est lui faire injure et se tromper soi-même de prétendre qu'elle nous favorise dans nos lâchetés, et qu'elle soit la Protectrice de ceux qui ne veulent point se faire de violence pour se corriger de leurs désordres. Mais au contraire, lorsqu'elle voit des personnes remplies de bonne volonté, et qui font des efforts salutaires, elle écoute leurs gémissements et leur tend la main, suivant l'expression d'un homme qui en avait fait une heureuse expérience. Étant dans l'amertume, dit-il, j'ai adressé mes cris à la Sainte Mère de Dieu, ma très-charitable Maîtresse, et elle m'a exaucé; j'ai levé les yeux vers elle, et j'ai été consolé. O Reine pleine de douceur! qui régnez dans le Ciel avec votre Fils, notre secours est dans la puissance de votre nom, et nous en recevons sans cesse les effets.

«C'est une dévotion très-agréable à Notre-Dame de réciter le sacré Cantique *Magnificat*, qu'elle a composé et prononcé après avoir coopéré avec Dieu aux deux plus grands miracles du monde, c'est-à-dire, l'Incarnation du Verbe et la justification d'une âme. Elle venait de dire un *Fiat*, qui avait attiré le Fils unique du Père dans ses chastes entrailles; et cette même bouche servant d'organe à la puissance de Dieu, chasse le péché originel de l'âme du petit Baptiste, et lui ouvre la porte de la sanctification. Après cette merveille, la fidèle Marie s'élève au-dessus d'elle-même, et chante ce beau Cantique, qui renferme autant de mystères que de paroles. Plût à Dieu que les personnes qui font profession de piété, entrassent dans l'esprit de cette divine Musicienne quand elles entonnent ce même Cantique. O mon Seigneur! si nous avions seulement une étincelle du feu qui embrasait son cœur quand elle publiait vos grandeurs et les richesses de votre miséricorde envers votre peuple, nous ne serions pas si tièdes et si distraits en récitant les mêmes paroles, nous y ferions une attention sérieuse, et nous en retirerions des fruits très-abondants;

car ce divin Cantique n'est pas seulement le plus auguste de tous ceux que nous trouvons dans la sainte Ecriture par la dignité de celle qui l'a composé, il est encore le plus fécond en grâces et en bénédictions pour ceux qui le récitent avec un esprit intérieur, et par hommage à la dévotion d'une Mère de Dieu. O Marie! la plus Sainte des Saints après Dieu, ouvrez, s'il vous plait, les oreilles de votre miséricorde pour écouter nos prières, dissipez les ténèbres de nos péchés par les rayons de votre Sainteté, et nous rendez dignes de célébrer vos louanges dans tous les siècles des siècles (1). »

La dévotion de la Sainte Vierge a été recueillie.

II. Elle a été très-recueillie, vivant continuellement en la présence du Ciel, et la plupart de sa vie en la présence du Verbe Incarné. Elle a été très-recueillie en toutes choses, prenant très-soigneusement garde à ses sens extérieurs, à ses paroles, à sa conversation et à tous ses déportements. Elle a été très-exacte à ne faire chose aucune qui pût tant soit peu offenser les yeux de Dieu, sachant très-bien que la dévotion est la perle évangélique pour laquelle il faut quitter toute chose; qu'elle est le baume précieux qui s'évapore aussitôt qu'on lui donne de l'air; qu'elle est le puits profond d'où il n'est pas possible de tirer sans peine les eaux mystérieuses des célestes douceurs; qu'elle est la paix de l'âme, qui ne se peut acquérir que par la victoire des ennemis; bref, qu'il ne faut qu'un rire désordonné, une parole superflue, une œillade indiscrète, une demande curieuse, une vanité, un mouvement d'impatience ou de précipitation, un trait de légèreté, pour épuiser tout à fait, ou en bonne partie, la grâce en la dévotion. Elle se retirait tant qu'elle pouvait des compagnies non nécessaires des hommes pour jouir de celles des Patriarches, des Prophètes, des Anges et de Dieu. Et jaçoit qu'elle n'ignorât pas les grâces dont elle avait été prévenue, et la protection très-spéciale du Ciel, qui détournait d'elle tout ce qui eût tant soit peu troublé le calme de son esprit, ce néanmoins (exemple admirable) elle vivait avec autant de retenue et de circonspection, que si l'entretien de sa dévotion n'eût dépendu que d'elle seule et de son soin.

III. A l'exemple de la Mère de Dieu, ses fidèles serviteurs aspirent toujours à la plus éminente dévotion qu'il est possible d'acquérir. Avec ce louable dessein ils s'exercent le plus qu'ils peuvent à l'oraison et à la considération des choses célestes; ils se livrent à la lecture

(1) La R. Mère de Blémur.

des bons livres; ils oyent la parole de Dieu, ils fréquentent les Saints Sacrements et mettent peine que nulle de ces actions ne se fasse par coutume, et que la tiédeur, ennemie capitale de la dévotion, ne trouve place dans leurs cœurs. Avec même dessein ils s'efforcent d'acquérir par diligence ce qu'ils n'ont pas eu par nature, ou qu'ils n'ont pas mérité d'obtenir par une spéciale faveur; ils reçoivent avec affection les lumières qui leur sont envoyées du Ciel pour épurer leur entendement; ils meublent leurs volontés de saintes habitudes; ils remplissent leurs mémoires de bonnes pensées, ils se rendent soigneux de mettre à profit les grâces qu'ils ont reçues; ils épient toutes les commodités de traiter et de converser avec Dieu : ils tâchent de se rendre maniables aux mouvements du Saint-Esprit, afin de le convier à se charger de leur conduite ; ils domptent par austérité la rébellion de la chair; ils mortifient les passions dépravées de leurs appétits, ils apprivoisent peu à peu l'imagination, la rangeant insensiblement au devoir et l'assujettissant à la raison; ils combattent l'ignorance avec l'étude des saintes lettres; ils déclarent une guerre irréconciliable au péché et à l'imperfection. Voilà les degrés où ils montent à une éminente dévotion.

IV. Au reste, elle pourrait bien arriver jusqu'au troisième ciel avec Saint Paul, et égaler celle des Anges; si elle n'est pure, ils n'ont pas sujet de se tenir pour vrais imitateurs de la Mère de Dieu. Car si sa dévotion n'est autre chose que la crème de l'amour et la flamme du feu de charité, ainsi que quelques-uns ont estimé, comment peut-elle être dévotion, si elle n'est pure, attendu que la pureté est une des principales pièces du parfait amour ? Que si, comme les autres ont dit, c'est plutôt la vigueur et la pointe de la Religion, quel moyen qu'elle subsiste sans pureté ? Car enfin la Religion n'est pas un trafic de contentement, ni une honteuse recherche de sa propre satisfaction. Ce serait tout à fait dégrader de noblesse cette divine vertu, et l'avilir démesurément, que de la vouloir faire servir aux vanités ou aux intérêts particuliers. Elle a bien d'autres sentiments, et ceux qui ont l'honneur de la posséder ont bien d'autres prétentions. Ils servent Dieu même, et non pour aucun de ses biens; et dans la pratique de la dévotion, ils ne demandent autre goût que celui de Dieu seul. La consolation et la désolation leur est une même chose, et en la sécheresse ils ne rencontrent pas moins leur repos qu'en l'abondance, attendu que ces deux états le conduisent également à Dieu. Le bon succès de leurs exercices ordinaires ne les élève non plus que le mauvais ne les abat; et pour être fidèles à Dieu, ils estiment qu'il leur est nécessaire de recevoir d'une même main tout ce qui leur arrive de sa part.

V. Ce n'est pas pourtant que cette indifférence des événements les jette dans la négligence des moyens. Au contraire, jamais ils ne sont plus soigneux ni plus recueillis que lorsqu'ils sont plus agités. Pendant la plus sombre nuit de leur obscurité et dans leurs plus grands délaissements intérieurs, il leur souvient du Sauveur du monde, lequel en l'agonie de sa Passion redoublait ses diligences accoutumées, et prenait l'oraison plus longue et plus fervente qu'en un autre temps. Il leur souvient de Saint Bernard, qui dit que plusieurs se plaignent de la dévotion, de qui la dévotion aurait grand sujet de se plaindre, vu qu'ils ne s'y adonnent que par bienséance et que par compliment. Ce sont les premiers hommes du monde quand tout leur rit, ce n'est que ferveur et que feu; mais au premier revers, les voilà portés par terre plus froids que glace, et plus morfondus que l'hiver même. Ils n'ont ni courage, ni résolution. Ils sont sans mains pour agir, sans pieds pour marcher, sans langue pour parler, et sans cœur pour vouloir. Oh! que c'est être bien éloigné de la vraie dévotion, et des dispositions qu'y apportait la Mère de Dieu!

§ VII. — *De sa généreuse humilité, et comme elle doit être de tous imitée.*

L'humilité de la Sainte Vierge a été très-profonde et très-courageuse.

I. L'Humilité, qui selon Saint Cyprien (1) est l'introduction à la vie dévote, le soutien des autres vertus, l'assurance de l'âme désireuse de plaire à Dieu, a été en la Vierge très-profonde, très-courageuse et très-reconnaissante. Très-profonde, en l'estime qu'elle a faite de soi-même, en qui elle ne reconnaissait quant à ce qui était de son estoc, qu'inclination à mal, que misère, que bassesse, que néant. Aussi n'estimez pas, disent plusieurs doctes Interprètes (2), qu'elle voulût signifier autre chose lorsqu'elle protesta dans son Cantique que Dieu avait eu égard à la petitesse de son esclave, et que le Tout-Puissant avait pris plaisir de faire de rien et en rien de très-grandes choses. Très-profonde, en ce que son cœur ne se méconnut jamais pour aucune faveur qu'elle eût reçue, ni pour aucune excellence à laquelle elle se vit élevée. Très-profonde au mépris des louanges des hommes, et non moins au trouble dont son esprit fut saisi lorsque l'Ange l'appela pleine de grâces; Dame en qui Dieu habitait singulièrement, et bénie entre toutes les femmes. Très-profonde à céler les faveurs qu'elle reçut du ciel, même à ceux qui pouvaient les savoir d'ailleurs, voire jusqu'à son très-saint Epoux, dont la fidélité, la

(1) Orat. de Nativ. Christi. — (2) Theophylactus, Euthymius, Jansen. Maldon., in c. II Luc.

prudence et l'intégrité lui étaient parfaitement connues, et au temps où il pouvait sembler qu'elle y eût quelque obligation pour mettre son honneur à couvert, et l'esprit de son mari en repos. Très-profonde à prévenir sa cousine par honneur. En quoi, dit le dévot Saint Bonaventure, elle se montra fidèle servante, et bien différente de celle qui jadis méprisa sa maîtresse dès aussitôt qu'elle eut un fils. Très-profonde à supporter la confusion et la contradiction, vu que toutes les calomnies qui étaient jetées contre son Fils et toutes les injures qu'il recevait, retombaient sur elle, lui perçaient le cœur d'outre en outre, sans que pourtant elle en fît aucune démonstration. Très-profonde en son parler, qui rendit toujours fidèle témoignage de l'humilité qui logeait en son âme. Très-profonde en son silence, au choix de la dernière place et des plus bas emplois en sa conversation avec les personnes de peu; bref, en tout ce qui peut faire paraître une âme parfaitement anéantie devant Dieu.

II. Ce qui n'empêcha pas pourtant que cette même humilité ne fût très-courageuse. Car jaçoit qu'elle se réputât tout à fait indigne des moindres faveurs du Ciel, si ne laissait-elle pas pourtant d'accepter les plus grandes lorsqu'elles lui étaient présentées, et qu'elle y voyait la plus grande gloire de Dieu. Aussi est-il assuré qu'il n'y a rien de plus généreux que la vraie humilité, laquelle se défiant entièrement de soi-même, s'établit et se fonde sur Dieu, comme sur un très-ferme rocher.

L'humilité de la Sainte Vierge a été très-reconnaissante.

III. Bref, l'humilité de la Sainte Vierge fut très-reconnaissante, ainsi qu'on le vit clairement dans l'occasion suivante. Car comme sa cousine Élisabeth, remplie du Saint-Esprit, se mit à lui donner mille bénédictions, l'appelant Mère de son Seigneur, s'étonnant de quoi elle avait daigné s'abaisser jusque-là que de la venir visiter, et de quoi son petit avait tressailli de joie dans son ventre à sa seule parole, louant sa grande foi, la publiant bienheureuse pour avoir cru à la voix de l'Ange; elle, au contraire, détournant sa pensée et le discours de Sainte Élisabeth de dessus soi, et l'élevant à Dieu, entonna son mystérieux Cantique ni plus ni moins que si elle eût dit : Ma chère cousine, vous me magnifiez; mais mon âme magnifie le Seigneur, l'unique auteur de tous ces biens que vous admirez en moi. Vous vous étonnez que je vienne à vous; mais j'ai bien autre sujet de m'ébahir, considérant que le Dieu de la Majesté s'est abaissé jusqu'à moi. Vous demeurez ravie du tressaillement de votre Fils dans vos entrailles; mais mon esprit saute de joie et se baigne dans le contentement qu'il

a de l'honneur que Dieu recevra un jour de ces admirables mystères. Vous dites que je suis bienheureuse pour avoir ajouté foi à l'Ambassade céleste; et moi je me reconnais infiniment obligée à Dieu pour avoir été l'objet de ses grandes miséricordes, en ce qu'il a daigné jeter les yeux de sa bonté sur la plus basse et la plus vile de ses créatures.

« Que faut-il faire après un tel exemple? où se mettra le pécheur, le néant, le ver de terre, l'esclave du démon? Y a-t-il des abîmes assez profonds pour nous perdre en considérant la prodigieuse humilité d'une Mère de Dieu? Mais, hélas! pendant qu'elle s'abaisse de la sorte, ceux qui méritent d'être plongés dans les enfers s'élèvent par leur superbe au-dessus des trônes, quoique tout leur apanage consiste dans le néant et dans le péché, la pauvreté et la misère. Malheur à nous autres qui pensons être quelque chose, quoique nous ne soyons rien, qui cherchons l'estime et l'approbation des hommes; Dieu nous a tirés du néant, et s'il cessait un moment de nous soutenir, nous y retournerions comme à notre origine; nous avons ajouté au néant naturel le néant criminel du péché, ainsi nous sommes moins que rien, puisque celui qui commet le péché en devient l'esclave. Oh! que celui qui se connaît soi-même, et qui marche dans la lumière de Dieu, doit être convaincu de sa bassesse; plus Dieu lui paraît grand et relevé, plus il se voit petit, incapable, impuissant, faible et misérable; c'est alors qu'il dit avec le Prophète : Ne nous donnez point de gloire, Seigneur, ne nous donnez point de gloire, c'est à votre saint nom qu'elle est due uniquement; et quand il a fait tout ce qui lui est commandé, il avoue, mais avec sincérité, qu'il est un serviteur inutile. Sainte Thérèse, recherchant pourquoi Dieu aime tant l'humilité, connut que c'est parce qu'il est la vérité essentielle, et que ceux qui marchent dans la vérité sont toujours humbles. La superbe vient de l'erreur et de l'ignorance; c'est pourquoi les pécheurs, qui sont enveloppés dans les ténèbres de leur propre malice, sont sujets à la présomption : mais les Saints croient que tout le monde les surpasse en vertu, ils regardent les autres comme leurs supérieurs en la grâce, et sur cette vue ils règlent leurs paroles et leurs actions extérieures dans la conversation. On s'étonne de ce que Saint Thomas d'Aquin n'eut jamais une pensée de vanité, et de ce que Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, ne comprenait point comment l'on en pouvait prendre; mais on devrait bien être plus surpris de ce qu'étant aussi misérables que nous sommes, nous tombons si aisément dans des illusions de grandeur qui font pitié aux Anges, et qui nous font passer pour ridicules à leurs yeux.

« Nous devrions rougir quand on nous flatte, étant fort persuadés

que cela ne nous est point dû; il viendra un jour que le rideau sera tiré, et que nous connaîtrons combien l'orgueil est abominable, et combien le jugement de Dieu sera terrible sur les superbes. Nous verrons (mais peut-être trop tard) la bassesse de tous ces discours de noblesse, de qualité, de talents naturels, de bel esprit, de science, de charges, de biens, d'honneur, de beauté et de choses pareilles.

« Si nous étions sages, nous préviendrions ce temps où la lumière ne servira qu'à nous confondre; celui qui est véritablement humble ne sort jamais de son néant, il ne se préfère jamais à personne, il ne se plaint jamais, il ne pense pas qu'on lui fasse jamais de tort, il croit qu'on le traite toujours au-dessus de son mérite. Quand on voit Notre-Seigneur dans son divin Sacrement exposé à la rage des impies, foulé aux pieds, jeté aux pourceaux et aux sorciers qui l'ont porté à leur infâme sabbat, faut-il pas que tout esprit s'abîme dans ces vues terribles? Enfin celui qui possède la très-rare vertu d'humilité est bien aise que tout le monde connaisse sa pauvreté, qu'on lui attribue des maux qu'il n'a pas faits, à l'exemple de son divin maître, qui étant l'innocence même, a été condamné et jugé à la mort infâme de la croix, et à l'exemple de sa très-sainte Mère, qui, étant la plus pure des créatures, a bien voulu être estimée une femme pécheresse, et qui avait besoin de la purification légale (1). »

IV. Celui, dit Saint Grégoire, qui veut élever une haute tour creuse des fondements à l'avenant; celui qui prétend bâtir la tour de la perfection, la doit fonder sur une très-profonde humilité. Ceux qui ont de l'affection pour cette incomparable vertu, en rencontrent partout les motifs. Car s'ils se contemplent eux-mêmes et ce qu'ils sont de leur estoc, ils tombent aussitôt dans le profond abîme de leur néant. S'ils viennent à considérer quels ils se sont rendus par le péché, ils trouvent qu'ils ont roulé de précipice en précipice, et qu'à la fin ils sont tombés dans un autre abîme bien plus profond que le premier. S'ils jettent les yeux sur la Reine des Anges, qui ne reconnaît en soi que bassesse et abjection, quoiqu'elle soit élue pour être la Mère de Dieu, ils voudraient encore descendre plus bas. Mais quand la pensée leur présente un Dieu attaché en croix, parfaitement anéanti, c'est lors qu'ils souhaiteraient pouvoir aller jusqu'à l'infini, se perdant et s'enfonçant dedans l'abaissement; c'est lors qu'en leur estime ils sont encore moins que rien; c'est lors qu'ils jugent en vérité qu'il n'est rien de si vil qui ne soit trop honorable pour eux; c'est lors qu'ils se réputent dignes de tout mépris et qu'ils ont une soif insatiable des rebuts et des confusions.

(1) La R. Mère de Blémur.

V. Que si néanmoins Dieu, par son infinie miséricorde, les veut gratifier de quelque don ou les rendre instruments de quelque bien, il n'y a rien de plus généreux ni de plus magnanime qu'eux. Car alors, du profond de leur abîme, ils remontent jusqu'au trône de sa Majesté, et il leur est avis qu'ils sont faits en quelque façon tout-puissants comme lui. Ils remontent, dis-je, mais c'est bien par d'autres degrés que ceux par où ils étaient descendus. Car incontinent ils oublient ce qu'ils sont d'eux-mêmes et ce qu'ils sont devenus par le péché, et mettent sous les pieds toutes les considérations qui leur pourraient abattre le courage pour le relever par de nobles pensées dignes de la grandeur de celui sur qui en vérité ils s'appuient. Ils se remettent devant les yeux la grâce de la divine adoption, par laquelle ils sont élevés à la ressemblance de Dieu, et faits héritiers de tous ses biens. Ils se noient dans les infinies douceurs du cœur amoureux de JÉSUS, où l'amour et la confiance leur ont fait rencontrer une place qu'ils ne quitteraient pas pour toutes les prétentions du monde. Ils voient à l'œil que rien ne peut égaler les mérites du même Sauveur, qui daigne en mettre le prix entre leurs mains. L'expérience leur fait toucher au doigt que chose aucune n'est impossible à ceux qui savent s'en servir comme il faut, et qu'il n'est pas jusqu'au cœur de Dieu qu'ils ne renversent si une fois ils l'ont entrepris. A la faveur de semblables sentiments, ils montent de marche en marche jusqu'à la participation de la toute-puissance de Dieu, et plus ils montent, plus la confiance croît en eux, plus leur courage redouble; plus ils éprouvent la fidélité de Dieu, plus ils connaissent qu'ils ont raison de s'y lier; plus ils se disposent à lui rendre de grands et signalés services, plus leurs services les avancent aux bonnes grâces de sa Majesté.

VI. La reconnaissance s'augmente en eux avec le courage et avec le peu d'estime qu'ils ont d'eux-mêmes. Car comme ils voient évidemment que d'eux-mêmes ils n'ont rien que la pauvreté et la misère, et que ce nonobstant Dieu ne laisse pas de se servir d'eux pour faire parfois de grandes choses, ils lui offrent en holocauste tout l'honneur qui revient de leurs actions. Sur leur vie, ils gardent bien de toucher à la gloire qu'il s'est singulièrement réservée, car ils savent très-bien que rien n'est capable de les faire déchoir de toute faveur, comme d'avoir attenté sur cette possession de Dieu, qu'il tient aussi chère que la prunelle de ses yeux. Ainsi, ils amassent un fond de mérites qui ne se peut estimer, et ils ne sauraient dire eux-mêmes ce qu'ils gagnent avec la confiance, tant ce Seigneur a le cœur bon et obligeant pour le regard de ceux qui lui sont fidèles.

§ VIII. — *De sa grande patience, et comme elle doit être de tous imitée.*

La patience de la Sainte Vierge a été très-héroïque.

I. La patience qui, au rapport de Saint Jacques (1), est le dernier trait, et comme l'adoucissement de la vertu, a été en la Sainte Vierge très-héroïque, très-débonnaire et très-accomplie.

II. Très-héroïque; car si la peine de l'esprit est sans comparaison plus grande que celle du corps, quelle dut être celle de la Bienheureuse Vierge lorsqu'elle aperçut la perplexité de Saint Joseph, lorsque les torrents d'angoisse noyèrent son esprit affligé, et que le glaive de douleur passa au travers de son âme? Si l'amour est la mesure de la souffrance, que ne dut-elle pas endurer, voyant le cher fruit de ses entrailles et l'unique objet de ses affections, à son arrivée au monde, réduit à une si grande misère et à une extrême pauvreté? Quelle empreinte de douleur sentit-elle, quand elle le vit au bout de huit jours trempé dans son sang, et incontinent après poursuivi à mort et contraint de se réfugier en Egypte? Quand elle le perdit à l'âge de douze ans? quand elle entendit qu'on le qualifiait Samaritain, endiablé, ivrogne, séducteur et violateur de loi? et plus encore, quand elle apprit qu'il était condamné à mourir en une croix comme un larron? Si ce que nous voyons souffrir à une personne qui nous est chère, allume dans nous le feu de la douleur, où était l'âme de cette bonne Mère lorsque l'innocent Agneau, son Fils, fut chargé de cordes et de chaines, traîné par les rues de Jérusalem, tiré d'un parquet à l'autre avec une indicible insolence des soldats, et avec d'étranges huées du peuple qui le voyait passer? lorsqu'il fut moqué, soufflété, craché, rompu et déchiré de coups, teint en son propre sang depuis la tête jusqu'aux pieds, percé avec des clous, abreuvé de fiel et de vinaigre, blasphémé et malmené en toutes les manières imaginables? S'il faut un cœur de bonne trempe pour souffrir la séparation de celui qu'il a uniquement aimé, et pour lui voir arracher l'âme à force de tourments et de cruautés, vrai Dieu! en quel état se retrouva celui de la Mère d'amour lorsque son Fils lui dit de la Croix le dernier adieu, et que, pour Jésus, elle reçut Jean, pour le Maître le Disciple, et l'homme pour Dieu? Si le haut point de la patience consiste à souffrir les plus grands maux avec un esprit ferme et résolu, faut-il pas avouer que celle de la Vierge fut merveilleusement héroïque, puisqu'elle vit endurer tous ces excès au

(1) Cap. I Patientia opus perfectum habet.

meilleur de tous les enfants du monde, qu'elle le vit expirer et le tint mort entre ses bras, sans jamais changer de visage, sans perdre contenance et sans montrer aucun signe de faiblesse? J'aurais ici une infinité de choses à dire, si à un autre sujet (1) je n'avais amplement représenté la force du glaive de douleur qui perça le cœur de la très-sacrée Vierge, et l'incroyable patience avec laquelle elle endura cette blessure mortelle.

La patience de la Sainte Vierge a été très-débonnaire.

III. Ce qui est encore plus considérable, c'est que cette patience fut très-débonnaire en ce que le cœur de la Vierge ne sentit jamais le moindre mouvement d'indignation, de colère ou de vengeance contre ceux qui traitaient si rudement son Fils. Au contraire, au fond de son âme elle les recommandait très-instamment à Dieu, et le conjurait, par la Croix et par la mort de son bien-aimé Fils, de leur pardonner leur aveuglement; et lors même que la rage leur faisait verser sans merci le précieux sang de ce très-doux Agneau, elle le présentait au Père Éternel pour eux, et le suppliait de détourner sa vue d'un tel carnage pour la jeter sur l'adorable face de son Fils unique, qui employait son martyre pour leur impétrer le pardon.

La patience de la Sainte Vierge a été très-accomplie.

IV. Enfin, cette même patience fut très-accomplie, en ce qu'avec une persévérance incroyable elle tint bon jusqu'à la fin pour offrir à Dieu un sacrifice entier en toute perfection. C'est ce qu'a remarqué l'Évangéliste, quand il a dit qu'elle était debout devant la Croix, voulant par là donner à entendre que jaçoit que son cœur fût plongé dans un abîme de douleur et de tristesse, ce néanmoins elle tint ferme jusqu'au bout sans appréhension de la furie des Scribes ou de la félonie des bourreaux; sans effroi des ténèbres générales et du mouvement de toutes les créatures, demeurant immuablement arrêtée à la considération de la démesurée patience, de la redoutable justice et de l'infinie miséricorde de Dieu, et à l'attente invariable de la gloire de son Fils et de l'exécution de toutes les promesses du Ciel. Sa patience ne s'arrêta pas là, elle l'accompagna jusqu'à la fin de sa vie, la lui faisant prendre en gré, lui allégeant les ennuis que cette prison mortelle lui causait, la faisant doucement supporter l'absence de son cher Fils, le tout, moyennant le renfort que lui donnait la sainte

(1) Tract. II, c. VI, § 5.

parole de Dieu, qui l'allait conduisant parmi les détours et les pénibles rencontres de cette vie jusqu'à la montagne d'Oreb.

V. Sus, accourez à cette école, chers nourrissons de la Vierge souffrante, et apprenez comme vous devez vous comporter ès afflictions qui vous surviennent. Tout premièrement, qu'il vous souvienne qu'afin de porter ce beau nom a juste titre, il ne suffit pas que vous témoigniez une patience telle quelle, mais qu'elle doit être noble et héroïque, à l'imitation de celle de votre bonne Mère. Qu'il vous souvienne de prendre tout ce qui adviendra comme de la main de Dieu; d'accepter également les accidents qu'il permettra vous arriver, soit honorables, soit honteux, soit de la part des méchants, soit de celle des bons, soit des amis ou des ennemis, des parents ou des étrangers, et généralement de les recevoir avec toutes les circonstances qui leur seront adjointes. Qu'il vous souvienne que tous les petits allégements que vous chercherez d'ailleurs ne serviront que pour rengréger votre mal et pour affaiblir votre courage. Qu'il vous souvienne que ce vous est trop d'honneur de tenir compagnie au Seigneur en ses souffrances, que Dieu n'a pas usé de cette miséricorde envers tous, et qu'à ceux qui ont eu plus de résolution que vous n'avez, il en a fait aussi meilleure part, comme des plus exquises faveurs qu'il ait coutume d'élargir à ses amis. Qu'il vous souvienne que si vous ridez le front, si vous froncez le nez, si vous tournez la tête, si vous vous plaignez, il retirera sa main, mais à votre très-grand désavantage. Pourtant que votre principale étude soit de tendre allègrement le cou pour recevoir son joug très-aimable, et de présenter le dos aux coups qu'il lui plaira de décharger sur vous. Qu'il vous souvienne que la plus pure de toutes les consolations consiste à souffrir avec Jésus-Christ; que les fruits que vous cueillerez de la souffrance seront incroyables, puisque par elle vous serez purgés de vos péchés, préservés de tomber en de plus grands griefs, perfectionnés en la charité et faits semblables au Roi du Ciel, et que si les Saints qui sont là-haut pouvaient envier quelque condition, ce serait la vôtre et celle des personnes qui endurent pour Dieu, et avec Dieu, comme vous.

VI. Accompagnez votre patience d'une vraie débonnaireté chrétienne, et que jamais il ne vous advienne de murmurer de celui-ci ou de celui-là, d'accuser un tel ou un tel, ou de conserver quelque aigreur en votre âme contre ceux qui vous ont procuré le mal qui vous afflige. Baisez plutôt la main de Dieu qui vous frappe, priez pour eux de cœur et d'affection, et tâchez de les tenir pour les meilleurs amis que vous ayez, puisqu'ils vous procurent le plus grand de tous les biens. Faites paraître ce sentiment au dehors, et quand l'occasion s'en présentera, qu'ils ressentent les effets d'un cœur vraiment

chrétien. N'attendez pas que ceux de qui vous avez été offensé vous viennent rechercher, allez-leur plutôt à la rencontre, c'est le moyen de gagner les cœurs les plus farouches, d'obtenir le pardon de vos péchés, et d'arriver en peu de temps à une très-haute perfection.

VII. Enfin, ayez toujours en l'esprit ce que dit Saint Jérôme : que ce n'est rien d'avoir bien commencé; que parmi les Chrétiens on ne prend pas tant garde aux bons commencements qu'aux saintes issues; et que de toutes les vertus qui courent en la lice, la seule persévérance est couronnée. Levez souvent les yeux à celui qui vous attend au bout de la carrière, et qui, pour vous donner courage, s'est moqué de ses ennemis qui le conviaient à descendre de la Croix, et à laisser imparfaite notre Rédemption. Fortifiez-vous avec la pensée du repos éternel qui ne vous peut manquer, et beaucoup plus avec la considération du plaisir que tout le ciel reçoit de vous voir dans la mêlée, et nommément le grand Roi Jésus, qui s'apprête à vous faire part de ses palmes et de ses lauriers, comme il a daigné vous rendre participant de ses combats. Dans ces dévotes affections, comme dans un céleste bûcher, s'allumera et s'entretiendra le feu d'un très-ardent désir d'endurer toujours davantage pour Dieu, lequel consumera en vous tout ce qui pourrait être contraire au pur amour, et vous portera jusque dans l'Empyrée, qui est le lieu où jamais ce feu céleste ne s'éteint.

§ IX. — *De son admirable débonnaireté, et comme elle doit être de tous imitée.*

« Le Prophète Évangélique, parlant des grandeurs du Messie, n'a pas manqué de le nommer le Prince de la Paix; et quand les Anges annoncèrent sa sainte Nativité aux Pasteurs, ils spécifièrent que l'on allait publier la paix à tous les hommes de bonne volonté, et ailleurs : Mon Peuple se reposera dans la beauté de la paix et de la douceur : cette vertu est très-estimable, elle est le fruit de la grâce et l'ouvrage de la justice, l'âme qui la possède se repose dans l'humble confiance qu'elle a en Dieu, et non pas en elle-même; la douceur est un repos plein d'abondance lorsqu'elle tire son origine d'un amour humble et fidèle; rien n'est plus consolant que ces belles paroles que l'on attribue littéralement à notre Sauveur : Voici mon Élu dans lequel mon âme a mis toute son affection, je répandrai mon esprit sur lui, et il rendra justice aux nations, il ne criera point, il ne brisera point le roseau cassé, et il n'éteindra point la mèche qui fume encore, je l'ai établi pour être le Réconciliateur du peuple et la lumière des nations. Voilà l'exemplaire d'une douceur parfaite, mais d'une douceur accompagnée de force; il ne faut point que les fidèles s'amusent à crier

et à disputer, suivant l'avis de l'Apôtre, cet excellent disciple d'un plus excellent maître : Si quelqu'un veut contester, dit-il, il nous sullit de répondre que ce n'est point là notre coutume, ni celle de l'Église de Dieu. Ce qu'il répète ailleurs par ces paroles : Bannissez loin de vous toute aigreur d'esprit, toute animosité, toute indignation, toute clameur, et soyez doux et tendres les uns envers les autres, vous entre-pardonnant vos offenses, comme Dieu vous les a pardonnées par Jésus-Christ. Il ne faut point briser le roseau cassé, ni abandonner les faibles qui se sont laissé surprendre au péché; mais il faut les soutenir dans leur abattement, afin de les en relever; on ne doit point éteindre la mèche qui fume encore, c'est-à-dire qu'au lieu d'étouffer la lampe d'une âme qui paraît déjà éteinte, et qui ne jette que de la fumée au lieu de la lumière, on doit tâcher d'exciter en elle quelque étincelle de l'amour de Dieu pour la rallumer; il est vrai que cette douceur doit être soutenue par la force, et qu'il ne faut proposer aux âmes malades que les remèdes qui sont utiles à leur guérison effective, et non pas seulement apparente, jugeant des choses dans la vérité de Dieu suavement et fortement.

« Isaïe dit ailleurs : L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, parce qu'il m'a remplie d'onction, afin d'annoncer sa parole à ceux qui sont doux, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour prêcher la liberté aux captifs, pour publier l'année de la réconciliation du Seigneur, etc. La parole de Dieu est toute-puissante, elle opère une infinité de miracles, mais elle s'adresse à ceux qui sont doux; elle tonne sur les superbes en les menaçant de sa colère, mais en même temps elle leur promet sa grâce, s'ils veulent penser efficacement à leur conversion. Quand le Sauveur fit ce beau Sermon de la montagne, et qu'il prononça les maximes de sa divine morale, il joignit aux humbles et aux pauvres d'esprit les doux et les débonnaires, parce que l'humilité combat notre orgueil, la pauvreté notre avarice, et la mansuétude nos appétits déréglés, qui sont les trois sources empoisonnées de tous les vices. La douceur est la fille aînée de la charité que nous devons à Dieu et au prochain; elle nous rend soumis et disposés à recevoir de la main du Seigneur les biens et les maux d'un cœur égal, sans nous élever dans la prospérité, ni nous abattre dans l'adversité, disant toujours avec le Psalmiste : Hé quoi ! mon âme ne sera-t-elle pas sujette à Dieu? et n'est-il pas mon Sauveur et mon Maître?

« C'est cette aimable vertu qui nous rend agréables dans la conversation, charitables et complaisants selon Dieu; c'est elle qui rend l'âme immobile, qui la tient toujours la même, aussi bien dans les injures que dans l'applaudissement. L'aigreur est un mouvement

plein d'amertume qui s'imprime dans l'esprit, l'humilité et la douceur en sont le remède. C'est le comble de la mansuétude de conserver la paix de l'esprit et la tendresse de la charité envers celui qui nous traite mal, lors même qu'il est présent devant nous, parce que l'axiome est véritable, que l'objet émeut la puissance.

« Si l'Esprit-Saint est nommé la paix de l'âme, comme il l'est véritablement, et si la colère est nommée le trouble de l'âme, comme elle l'est en effet, il faut conclure qu'il n'y a rien qui éloigne tant de nous le Saint-Esprit que la colère. C'est la doctrine commune des Saints et des Maîtres de la vie spirituelle, qui nous apprennent combien c'est un grand mal de troubler l'œil de son âme par des agitations violentes, et de faire paraître ce mouvement déréglé par des paroles rudes et fâcheuses. Reprenez, dit saint Paul, corrigez et conjurez, mais que ce soit avec beaucoup de patience : si vous voulez ôter une paille de l'œil de votre frère, servez-vous d'un instrument délicat, et n'employez rien de grossier: une parole douce éteint la colère, au lieu que la rudesse l'aigrit davantage (1). »

La débonnaireté, au rapport du Docteur Angélique (2), est une douceur d'esprit, provenant d'une certaine bonté de cœur, qui a en horreur tout ce qui peut contrister le prochain. C'est la raison pourquoi elle est très-étroitement alliée à la charité, et pourquoi elle tient rang parmi les principales vertus. Et saint Basile en a bien fait tant d'état (3) que de la nommer la plus grande de toutes, comme ayant à cette occasion mérité de trouver place parmi les premières béatitudes; considération qui devrait bien suffire pour nous persuader que la Mère de Dieu ne pouvait pas manquer de l'avoir dans un très-excellent degré. Car si la charité s'est trouvée en elle si parfaite, comme nous l'avons vu peu auparavant, fallait-il pas que la débonnaireté qui l'accompagne toujours comme une émanation nécessaire de sa douceur, n'y fût aussi très-accomplie? Si la mansuétude est une vertu royale, ainsi que nous l'apprenons de saint Ambroise (4), comment eût-il été bienséant que la Princesse de l'univers ne la possédât point en perfection? Si, au dire de Saint Jean Chrysostome (5), c'est l'une des premières qualités d'un beau naturel, le moyen qu'elle défaillît à celle qui l'avait si noble et si accomplie, comme nous avons vu au premier traité (6) ? Aussi vous peut-il souvenir qu'alors l'éloquent Saint Ambroise dépeignait la douceur de la Sainte Vierge de ses vives couleurs, comme la plus agréable pièce de son beau et riche naturel. Si c'est une propriété quasi inséparable de l'esprit maternel, à qui devait-elle plutôt convenir qu'à la Mère d'amour et à la

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) II. II, q. — (3) In Psal. xxxiii. — (4) Lib. II Offic., c. vii. — (5) Homil. xxiii ad populum Antiochenum. — (6) Cap. v, § 4.

Mère de tous les enfants du Sauveur? Quoi, si le même Sauveur qui a été débonnaire par excellence, a si particulièrement recommandé cette vertu (1), ni plus ni moins que le chef-d'œuvre de sa maîtrise; comment serait-il arrivé que la glorieuse Vierge, qui était l'âme et l'esprit de sa divine école, en eût fait peu d'état, ou que ce grand Maître ne l'y eût pas très-soigneusement exercée? Reste donc que ce soit à très-bonnes enseignes que la Sainte Eglise, après l'avoir appelée la Vierge singulière, la nomme quant et quant la Débonnaire sans pair, et qu'elle assure que ce beau titre lui convient excellemment entre tous les autres.

La débonnaireté de la Vierge a été très-cordiale.

I. Que si vous me voulez obliger à mettre en avant quelques-unes des propriétés de cette vertu les plus remarquables, ainsi que jusqu'ici j'ai fait de toutes les autres, je vous dirai qu'elle a été très-cordiale, très-obligeante et très-aimable. Je dis très-cordiale, car vous auriez grand tort de vous figurer la Sainte Vierge avec une débonnaireté qui ne fût que sur le bord des lèvres, et ne consistât qu'en une parole sucrée, en une offre affectée de vains services et à tout plein de menus compliments de même sorte, qui sont les traits ordinaires de la bienséance de cour. Elle était trop sincère pour s'amuser à ces mines artificielles et à ces contenances étudiées, et jamais elle ne sut ce que c'était que fard ou déguisement. Sa mansuétude logea au centre du cœur, qui était détrempé de tant de douceur, qu'il lui était impossible de savoir l'affliction de quelqu'un sans en être aussitôt touchée. Les misères communes étaient les siennes particulières, et personne ne pouvait estimer qu'il lui fût étranger. C'était bien elle qui disait avec Saint Paul, et plus véritablement que Saint Paul : Y a-t-il quelqu'un qui soit infirme de qui je ne ressente les infirmités, ou qui soit scandalisé sans que son scandale me soit un feu brûlant et consumant ma poitrine? C'était bien elle qui pouvait dire avec Job, et mieux sans comparaison que Job, que la douceur et la débonnaireté étaient sorties avec elle du ventre de sa Mère, et qu'elles avaient été nourries avec elle. C'était bien elle qui pouvait dire à Dieu avec David, et à plus juste titre que David : Qu'il vous souvienne, Seigneur, de Marie et de toute sa débonnaireté. Car si jamais il y eut un cœur tendre, compassif et benin, ce fut celui de la Mère d'Amour.

(1) Matth. XII.

La débonnaireté de la Vierge a été très-obligeante.

II. Mais n'estimez pas que sa débonnaireté fût seulement très-cordiale, elle était de plus très-obligeante. Sa douceur ne se fondait pas en sentiments, de sorte qu'elle ne fit aussi paraître ce qu'elle était par les effets. Elle n'avait pas tellement saisi le cœur, qu'elle n'occupât quant et quant les yeux, la langue, les mains, les pieds et généralement toutes les puissances de son âme et toutes les parties de son corps. La Vierge chérissait voirement la solitude, sa bien-aimée, plus qu'il ne se peut imaginer; mais demandez (1) à Saint Ambroise si cela l'empêchait de sortir lorsqu'elle était attirée au dehors par quelque nécessité du prochain. Il vous assurera qu'il n'y avait rien de plus prompt qu'elle pour secourir les nécessiteux, pour visiter les malades, pour consoler les affligés, pour prendre sur soi, s'il eût été possible, toutes les charges des misérables. Manquait-elle de commodités pour assister ceux qui avaient besoin de quelque chose? Alors elle les consolait au moins de paroles, et leur tenait de si bons discours, qu'ils en recevaient cent fois plus de satisfaction que de toute l'assistance des autres. Ne pouvait-elle ni l'un ni l'autre? Certes en tel cas rien n'était capable d'empêcher ses charitables prières, qui ne faillaient jamais d'être suivies de quelque issue favorable à celui pour qui elles étaient employées.

La débonnaireté de la Vierge a été très-admirable.

III. Cela rendait sa débonnaireté si agréable, qu'il était impossible de ne l'aimer d'amour. On a beau me parler de Moïse, à qui la Sainte Écriture donne l'honneur d'avoir été le plus doux de tous les hommes qui étaient de son temps sur la terre (2). Le Saint homme Job a beau dire que ses domestiques avaient tant d'affection pour lui, que par manière de parler ils l'eussent voulu manger de bienveillance et le dévorer de caresses. Saint Ambroise (3) a beau verser des fleuves entiers de son éloquence emmiellée pour faire voir à tous David le nonpareil comme la vraie idée d'un Prince parfaitement aimable à cause de sa mansuétude. Car s'ils croyaient entrer en comparaison de douceur avec la Bienheureuse Vierge, ils seraient bien éloignés de leur compte. Mais, hélas! ils n'ont garde d'y songer; leur humilité est trop bien fondée pour s'oublier jusque-là; et d'ailleurs, ils voient clairement que Dieu avait réservé cette créature

(1) Lib. II de Virg. — (2) Num., c. XII. — (3) Lib. II Offic., c. VII.

pour dresser en elle l'autel de la clémence dans le Ciel, et pour la rendre l'amour et les délices de toutes les nations de la terre. En effet, prenez-y garde, et vous verrez que partout l'opinion de douceur de la Mère de Dieu a jeté de si profondes racines dans les cœurs, qu'il serait plus aisé de concevoir l'homme sans raison, ou le feu sans chaleur, que d'appréhender Marie sans débonnaireté et ne l'aimer à cette occasion. Ceux-là qui ne savent ce que c'est que d'aimer, sentent eux-mêmes leurs cœurs s'attendrir lorsque la Mère d'amour et de douceur leur passe seulement par l'esprit.

IV. Et c'est ici qu'il me semble que je la vois se tourner devers ses chers enfants, et leur adresser les paroles que son bien-aimé Fils disait jadis à ses Apôtres : Apprenez de moi que je suis débonnaire et humble de cœur. Non, après celle de mon Fils, je ne veux pas que vous alliez à autre école pour apprendre cette vertu qu'à la mienne. Je désire que vous ayez l'obligation à votre bonne Mère de vous avoir servi d'un parfait modèle de la douceur chrétienne. Partant je vous demande avant tout que vous laissiez aux enfants du monde cette cérémonieuse douceur, qui n'est que sur le bout de la langue et ne git qu'en paroles et en révérences. Quant à vous, je vous laisse pour partage la vraie débonnaireté de cœur, et veux que vous ressembliez à l'Épouse, qui n'a pas seulement le miel à la bouche, mais encore le lait, qui vient de la poitrine, et a sa vive source dans le sein. Dites-moi tout ce qu'il vous plaira : après y avoir bien pensé, vous trouverez toujours qu'un bon cœur est la meilleure pièce de l'homme de bien; j'appelle un bon cœur celui qui est vraiment confit en douceur et marqué de sincérité. Ce sont les deux qualités du cœur royal de mon très-honoré Fils; ce sont celles que j'ai tâché d'avoir singulièrement après lui; ce sont celles avec lesquelles le monde a changé de visage aussitôt qu'il est devenu chrétien. Lorsque vous considérerez que votre Sauveur a mieux aimé perdre l'honneur, la santé, la vie et tout ce qu'il avait de meilleur, que de se départir tant soit peu de sa douceur accoutumée, qu'il a eu tant de tendresse pour ceux qui le persécutaient à mort, et qu'il vous demande sur la Croix, que le même cœur que vous avez pour lui, vous le gardiez encore aux âmes qu'il va racheter de son sang, pourrez-vous bien faire peu d'état de ce que vous verrez lui être si cher?

« La Sainte Vierge ne veut pas que ses enfants cherchent ailleurs un parfait modèle de la mansuétude chrétienne; elle a dessein que cette vertu fasse leur différence entre les enfants du siècle; que chacun soit persuadé que ceux qui lui appartiennent portent les livrées de sa douceur, il faut qu'ils imitent la sainte Épouse qui avait le lait et le miel sur la langue, qu'ils soient sincèrement pacifiques, et qu'ils

se souviennent que leur bon Maître a pris le nom d'*Agneau*, pour marquer ce que nous devons être avec nos frères. Il faut avoir un cœur ouvert, qui prévienne le monde, sans flatter pourtant le vice, car ce serait lâcheté. Nous en avons un exemple remarquable en la personne du premier de tous les hommes : c'est saint Bernard qui le rapporte agréablement selon sa coutume, en traitant des béatitudes, et en particulier de la miséricorde. Il dit que cet endroit de l'Évangile marque la cruauté d'Adam, qui semblait auparavant avoir péché pour l'amour trop tendre qu'il portait à sa femme. Nous savons bien, dit notre excellent Abbé, ô pauvre Adam! que c'est l'os de vos os, et la chair de votre chair, et que c'est pour l'amour d'elle que vous êtes tombé dans le désordre. Voyons maintenant combien vous l'aimez, et jusqu'à quel point vous pousserez cette affection? Le Seigneur vient tenant un glaive de feu pour punir la prévarication, opposez-vous à la vengeance de votre femme, et dites : Seigneur, cette créature est plus faible, elle est d'un sexe plus aisé à séduire, c'est moi qui suis coupable, c'est moi qui ai péché; que je sois donc le seul qui reçoive les traits de votre juste colère; mais il ne parle pas ainsi. La femme, dit-il, que vous m'avez donnée, m'a présenté du fruit, et j'en ai mangé. O perversité! vous refusez de souffrir pour elle, et vous n'avez point refusé le crime! Comment avez-vous tout confondu, misérable? vous êtes débonnaire en cela même que vous deviez être sévère, et pernicieusement impitoyable quand il fallait user de bonté et de douceur; il était de votre devoir de demeurer ferme en l'obéissance que Dieu vous avait imposée; mais vous auriez dû satisfaire pour elle d'un cœur franc et d'une volonté déterminée. Sachez donc, mes frères, ajoute le Saint, qu'un homme ne doit jamais pécher pour l'amour d'un autre.

« La vertu tient le milieu partout, et les extrémités sont ordinairement vicieuses. La douceur doit éviter avec un pareil soin, la rudesse et la fausse complaisance. Elle doit consoler, faire du bien, prier pour les pauvres, négocier leurs affaires, mais elle ne doit jamais trahir les intérêts de Notre-Seigneur de peur d'aigrir sa clémence, sous prétexte de favoriser le prochain. Pour rendre cette vertu entièrement conforme à celle de notre divine Princesse, il la faut faire éclater envers les personnes qui nous sont le plus antipathiques; car quelle récompense pouvons-nous espérer de caresser nos amis, les païens en usent de la sorte; ce n'est pas à cette mansuétude que la béatitude est promise, mais à celle qui sait se vaincre pour l'amour de Dieu, et traiter les ennemis de nos inclinations comme nos frères. Ce sera par une conduite si charitable que vous viendrez au-dessus de vos répugnances, et que la douceur et l'humanité

emporteront ce que la rigueur et la fierté n'emporteront jamais, et vous ne serez pas seulement tout-puissant au regard des hommes, mais vous obtiendrez de Dieu tout ce que vous lui demanderez : vous en avez l'exemple dans la personne de Moïse, qui, étant le plus doux de tous les hommes, eut tant d'accès auprès de son maître, qu'il le traitait comme un ami dans une familiarité qui surprendra tous les siècles, et qui a fait dire à Saint Bernard, que c'était le privilége de la douceur, de se faire aimer de Dieu et des hommes ; cette vertu ne doit donc pas être négligée, puisque ses avantages sont si grands. Les pacifiques sont appelés enfants de Dieu, l'on peut en remarquer de trois sortes. Les premiers conservent la paix en eux-mêmes, sont sensibles aux bienfaits, et ne voudraient nuire à personne. Les seconds souffrent en patience les injures sans rendre mal pour mal. Et les troisièmes sont toujours disposés à faire du bien à leurs ennemis. Les premiers sont encore faibles et faciles à renverser. Les seconds possèdent leurs âmes en paix. Mais les troisièmes ne possèdent pas seulement leurs âmes, ils gagnent encore celles de leurs frères par les charmes de leur douceur. Ce sont ces derniers qui méritent principalement la qualité d'enfants de Dieu, par le soin qu'ils prennent de réconcilier les autres à leur Père (1). »

V. Que si votre débonnaireté est une fois cordiale, elle deviendra bientôt obligeante. Car le cœur a un merveilleux ascendant sur tout le reste, et rien ne lui est plus aisé que de mettre en œuvre toutes les affections de l'âme. Incontinent elle dressera votre esprit à l'affabilité, et le rendra accostable à toutes sortes de personnes. Elle versera des ruisseaux de lait et de miel sur votre langue, et la rendra un instrument très-propre pour adoucir l'aigreur de ceux qui seront plongés dans quelque amertume. Elle remplira vos mains de bienfaits, et fera qu'elles prendront un indicible plaisir à les élargir. Elle attachera des ailes à vos pieds, et leur fournira une vitesse de cerf quand il s'agira du soulagement des misérables. Bref, elle sera comme l'esprit qui donnera la vie et le mouvement à toutes vos affections. Au reste, si le désir de m'ensuivre et de m'agréer peut quelque chose sur vous, je vous conjure que les meilleures preuves de votre mansuétude soient toujours autour de ceux qui vous seront le plus à charge, et de qui vous sentirez plus de dégoût. Car vous l'aurez d'autant plus pure, que moins elle sera attirée par des motifs humains, et plus elle imitera la débonnaireté de Dieu, moins vous y rechercherez votre propre satisfaction. Faites état que l'un des meilleurs trafics que vous puissiez exercer pour le ciel, et l'un des

(1) La R. Mère de Blémur.

agréables services que vous ayez moyen de rendre à Dieu, consiste à supporter doucement les imperfections des autres, et les contrariétés que vous rencontrerez en leurs humeurs et en leur conversation. Le gain en sera d'autant plus grand qu'il sera plus ordinaire et plus approchant de l'exercice de la sainte charité.

§ X. — *De l'obéissance de la très-sainte Mère de Dieu.*

« L'âme du Juste médite l'obéissance, dit le Sage; c'est-à-dire que la Foi qui nous rend fidèles, n'est autre chose qu'une obéissance intérieure, par laquelle nous soumettons notre esprit et notre cœur à Dieu, nous considérant comme les enfants de l'obéissance aussi bien que de la foi, et voulant vivre de l'une aussi bien que de l'autre; et parce que Dieu est invisible, et qu'il nous a prescrit lui-même la manière de le servir, il ne faut pas se contenter de lui obéir, il faut encore se soumettre à ses Ministres avec une pleine volonté, et révérer dans leur bouche la vérité dont il les a rendus dépositaires. Il faut essayer de se conduire de telle sorte, que toute la vie soit une méditation continuelle de l'obéissance, ou de celle que l'on rend à Dieu, lorsqu'il éclaire lui-même par ses inspirations secrètes, ou de celle que l'on rend aux Supérieurs pour l'amour de lui, en se souvenant que le Sauveur a dit en parlant d'eux : Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise. L'obéissance, dit l'Écriture, est beaucoup meilleure que les victimes des insensés, qui ne connaissent pas le mal qu'ils font. Le sacrifice extérieur et visible, comme le remarque Saint Augustin, est le signe sacré du sacrifice intérieur et invisible, par lequel l'âme adore Dieu avec une profonde soumission à sa volonté. Quand ces deux sacrifices sont joints ensemble, Dieu aime le premier, qui est comme le corps, à cause du second, qui est comme l'âme qui l'anime et qui le sanctifie; mais quand le premier est séparé du second, c'est alors qu'il faut dire que Dieu aime mieux l'obéissance qui lui est due, que les hosties et les holocaustes; car la soumission des personnes humbles et dociles, qui demeurent en paix au dernier rang, est tout à fait agréable à ses yeux.

« Les paroles du Psalmiste sont admirables au sujet que nous traitons; il dit en parlant au Seigneur : Vous avez ordonné que vos lois soient gardées très-exactement. C'est un Dieu qui commande non pas d'apprendre de mémoire ses saints commandements, mais de les garder, et de les garder très-exactement. L'obéissance des fidèles n'est donc pas une simple spéculation de la loi de Dieu, c'est une soumission totale de l'esprit et de la volonté qui sont attentifs à ce que la loi ordonne, afin de le réduire en pratique. Il y a une parfaite

union entre la foi et l'obéissance; il faut combattre les sens et le raisonnement humain pour croire ce que la foi nous propose, comme il faut obéir aux choses qui nous sont commandées, quoiqu'elles soient opposées à nos inclinations et à notre propre volonté; si notre foi et notre obéissance se trouvent bornées par le propre jugement, ou par les inclinations de la nature, la piété s'affaiblira sans doute, et nous ferons bien voir que nous ne sommes pas assez pénétrés de la vérité cachée sous ces paroles du Roi-Prophète : Vous avez commandé que vos lois soient gardées très-exactement. Il est juste que l'homme tremble quand Dieu parle, et l'effet d'une si sainte frayeur doit être l'exact accomplissement de sa parole.

« Quand Saint Augustin examine la défense que Dieu fit à Adam de manger d'un certain fruit, il dit que ce n'est pas que ce fruit fût mauvais en soi, mais qu'il était à propos de faire connaître à l'homme quelle était sa dépendance, et que par un acte de soumission il pût mériter d'être uni quelque jour à son Créateur. Mais, hélas! ce prévaricateur n'usa point à son avantage d'un moyen si aisé et si utile, et il a fallu que le Fils de Dieu fait homme obéît jusqu'à la mort, afin de réparer le crime de cet infortuné, et de nous ouvrir la porte du Ciel que la désobéissance nous avait fermée, selon la profonde doctrine de l'Apôtre : Comme par la désobéissance d'un seul homme plusieurs hommes sont devenus pécheurs, aussi par l'obéissance d'un seul plusieurs sont devenus justes. Et nous apprenons du même Saint Paul que la gloire et l'exaltation de l'humanité sacrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ est la récompense de son obéissance jusqu'à la mort de la croix; car c'est pour cela, dit-il, que Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom, afin qu'au nom de Jésus tout ce qui est dans le ciel, sur la terre et dans les enfers vienne à fléchir les genoux.

« L'obéissance, au sentiment de Saint Jean Climaque, est un parfait renoncement à son âme propre; c'est la mortification du corps subsistant avec la vie de l'esprit; c'est un mouvement simple, par lequel nous agissons sans discernement; c'est une mort volontaire; c'est une vie exempte de toute curiosité; c'est une assurance dans le péril; c'est une navigation sûre, et un voyage que l'on fait en dormant; c'est le tombeau de la propre volonté. Vous tous, continue le Saint, qui passez à la nage cette vaste mer, étant soutenus et soulevés par les mains d'un autre, sachez que le chemin où vous entreprenez de marcher est le plus court et le plus rude, et qu'il ne s'y trouve qu'une seule route par laquelle on puisse s'égarer, qui est celle qu'on appelle la confiance en son propre jugement et en sa propre conduite : car l'obéissance consiste à se défier de soi-même dans

toutes choses, quoique bonnes, et cela jusqu'à la fin de sa vie. C'est par l'obéissance que nous offrons à Dieu un holocauste parfait de tout ce que nous avons de plus digne et de plus précieux, lui immolant notre propre jugement, notre propre volonté, notre libre arbitre, et tout ce qui en dépend; et c'est aussi en cette vertu que la très-sainte Vierge s'est rendue admirable, ayant pratiqué une obéissance aussi exacte que si la dignité de Mère de Dieu ne l'eût pas relevée au-dessus de la Loi et des Législateurs. Elle commença dans le Temple à donner d'illustres marques de soumission et de dépendance, et son mariage avec saint Joseph fut encore un effet de cette vertu; elle obéissait à son Époux comme au chef de la famille, sans jamais le contredire, quoiqu'elle fût plus éclairée, et qu'elle le surpassât de beaucoup. Elle le suivit en Bethléem pour obéir au commandement de l'Empereur de la terre, qui était un Prince idolâtre, et peu de temps après elle partit de nuit pour fuir en Égypte, sans faire paraître la moindre contradiction, ni s'informer de la durée de son exil; elle ne se met en peine de rien, obéissant simplement, et établissant son repos dans la soumission.

« Elle en usa de la sorte jusqu'à la mort de Saint Joseph, et lorsque son divin Fils se fit connaître au monde par sa parole et par ses miracles, elle marchait à sa suite avec la troupe des saintes femmes qui s'étaient dédiées particulièrement à son service. Depuis l'Ascension de Notre-Seigneur, toute l'Église naissante la regardant comme la Mère de leur Souverain, et comme leur bonne Maîtresse, à laquelle on devait une soumission parfaite, elle ne s'en prévalut jamais, elle n'usa point de son autorité, elle ne commanda rien à personne, elle ne fit point sa propre volonté, elle était toujours la première qui exécutait les ordonnances des Apôtres en public, quoique en particulier ils conférassent avec elle, et qu'ils écoutassent avec un profond respect les oracles de sa bouche; enfin nous pouvons dire de la Mère, aussi bien que du Fils, qu'elle fut obéissante jusqu'à la mort de la Croix. Saint Ildefonse assure qu'elle est morte autant par obéissance que par amour, et que son Fils étant venu pour recevoir son âme au sortir du corps, elle répéta les mêmes paroles qu'elle avait dites au moment de l'Incarnation: Voici la servante du Seigneur, qu'il accomplisse en moi sa très-sainte volonté.

« Pour imiter cette admirable Vierge, il faut obéir fidèlement aux mouvements du Saint-Esprit, disant avec le saint homme Job : Vous m'appellerez, Seigneur, et je vous répondrai. Il faut pratiquer ses commandements et ses conseils, les maximes de l'Évangile que le Sauveur a publiées lui-même pour nous apprendre quelles sont nos obligations et les voies d'arriver au salut éternel; chacun doit obéir

aux règles particulières de l'état où il est engagé, avec amour et fidélité, ne s'arrêtant pas seulement aux préceptes qui enferment le péché mortel dans leur transgression, mais se soumettant à toutes les volontés de Dieu, comme un enfant qui agit avec un amour respectueux. Le vrai obéissant doit prendre pour sa devise ces belles paroles de Notre-Seigneur : Je fais toujours ce qui est le plus agréable à mon Père; il n'examine point si le péché est mortel ou véniel, il regarde seulement ce qui déplaît à son Maître, afin de l'éviter; il est attentif à ses inspirations, à ses ordres et à tout ce qu'il permet : l'obéissance se doit étendre à toutes les actions et à toutes les souffrances de la vie, et faire une sainte alliance avec la soumission aux ordres de Dieu, pour accepter de sa part toutes sortes d'événements, quoi qu'il en coûte à la nature, n'ayant nulle autre ambition que celle d'obéir exactement.

« Mais non-seulement on doit être soumis à Dieu, il faut encore obéir sans résistance, avec joie et promptitude, aux Supérieurs qui ont l'autorité légitime pour commander, sans prendre la liberté d'examiner si leur vie est conforme à leur doctrine, car l'inférieur n'en rendra pas compte à Notre-Seigneur, il n'est responsable que de son obéissance, et rien plus. Notre divin Sauveur fit entendre aux Juifs que c'était sa volonté qu'ils en usassent de la sorte envers les Scribes et les Pharisiens, parce qu'ils étaient assis sur la Chaire de Moïse, quoique assurément ils ne fussent ses Disciples que de nom, et nullement ses imitateurs. Et Saint Paul nous avertit qu'il faut adoucir la peine de ceux qui sont chargés de nos âmes, et qui en doivent répondre au Seigneur, en leur étant fort soumis, et recevant leurs avis avec docilité. Lorsque Saul eut défait Amalec, et que contre l'ordre exprès du Seigneur qu'il avait reçu par le Prophète Samuel de ne rien réserver ni des hommes, ni du butin, il eut fait le contraire en épargnant les meilleurs troupeaux pour les offrir en sacrifice, l'homme de Dieu lui dit tout animé de zèle : Pourquoi donc n'avez-vous point écouté la voix du Seigneur? Pourquoi vous êtes-vous laissé aller au désir du pillage? Et pourquoi avez-vous péché aux yeux du Seigneur? Sont-ce des holocaustes et des victimes qu'il demande, et ne demande-t-il pas plutôt que l'on obéisse à sa voix? C'est une espèce de magie de ne vouloir pas lui obéir et de ne se rendre pas à sa volonté, c'est le crime de l'idolâtrie. En effet, celui qui ne veut obéir qu'à lui-même se fait une idole de sa passion; il quitte la certitude des volontés de Dieu qu'il nous a déclarées par l'Écriture, pour consulter en quelque sorte le démon, en faisant un Dieu de sa propre volonté, et des fausses raisons qu'il a lui-même inventées. Saint Grégoire, expliquant cet endroit, dit que Saül a

encore beaucoup d'imitateurs; ils croient obéir à ceux qui ont l'autorité de leur commander, et cependant ils retranchent des ordres qu'ils ont reçus ce qui les incommode, et ajoutent ce qui leur plaît; ainsi ils n'obéissent qu'à eux-mêmes, et ils ne doivent attendre que la récompense promise à l'amour-propre. Prenons une conduite plus chrétienne, soyons doux et humbles envers ceux à qui l'ordre de la Providence nous a soumis, et cette déférence paisible sera le sacrifice véritable que Dieu demande de nous, comme le culte souverain qui lui est dû; et pour arriver à la perfection de l'obéissance, étendons-la jusqu'à nos frères et même à nos inférieurs. Le grand Patriarche Saint Benoît, qui était fort éclairé sur ce sujet, exhorte ses Religieux à une obéissance mutuelle, qui sert beaucoup à conserver la paix dans les Communautés; quand on peut, sans blesser la discrétion, céder son jugement à celui des autres, c'est une pratique fort agréable à la Mère de Dieu, parce qu'elle-même en usait de la sorte pendant les jours de son pèlerinage. Il n'appartient qu'aux enfants de la loi nouvelle de préférer la satisfaction du prochain à leurs propres intérêts, et de faire la volonté des autres plutôt que la leur. Enfin il faut obéir promptement, sans délai, sans réplique, avec joie, simplement et les yeux fermés, puisque Dieu rejette l'obéissance forcée, et qui est accompagnée du murmure de la langue ou du cœur (1). »

§ XI. — *De sa parfaite résignation, et comme elle doit être de tous imitée.*

La résignation de la Sainte Vierge a été très-humble.

I. La résignation à la divine volonté, qui est le centre et l'abrégé de toutes les vertus chrétiennes, a été en la Sainte Vierge très-humble, très-entière et très-paisible. Elle a été très-humble en l'estime que la Vierge avait de soi-même. Car se comparant à toutes les créatures, elle se réputait comme rien; mais se comparant à Dieu, elle se trouvait encore moins que rien. Elle a été très-humble, en ce que pour acquiescer parfaitement à la disposition de Dieu, elle descendit jusqu'au plus bas étage de servitude dont elle pût avoir connaissance; de manière que lorsqu'elle prononça ces paroles qui firent voir à l'univers son admirable résignation : Je suis l'esclave du Seigneur, qu'il soit fait de moi selon sa sainte volonté; elle avait en l'esprit tout ce qu'un entendement peut concevoir de plus bas en termes de soumission. Elle disait plus qu'Abraham lorsqu'il s'appelait poudre et cendres; elle allait plus loin que David, quand il se

(1) La R. Mère de Blémur.

prenait pour un chien mort, pour un petit moucheron et pour un ver de terre. Bref, elle faisait une protestation solennelle d'accepter l'ordonnance de Dieu à la condition la plus basse qui pût échoir en une créature. Elle a été très-humble en ce qu'elle s'est assujettie à sa souveraine Majesté, en s'estimant tout à fait indigne du soin qu'il lui plaisait prendre de sa conduite, s'étonnant infiniment que son adorable grandeur daignât s'abaisser jusque-là que de se souvenir d'elle et de l'avoir en considération.

La résignation de la Sainte Vierge a été très-entière.

II. Elle a été très-entière en ce qu'elle n'a eu ni bornes ni limites, en ce qu'elle a soumis la très-sacrée Vierge au bon plaisir de Dieu, sans mesure, sans restriction et sans limitation. Car jaçoit que les paroles que je viens de toucher semblassent viser directement à l'acceptation de l'offre qui lui était faite de concevoir le Verbe divin, ce néanmoins c'est chose très-assurée qu'en son âme elle donnait carte blanche à Dieu pour y écrire absolument et généralement toutes ses volontés. Elle disait avec David du meilleur de ses sentiments : Mon cœur est appareillé pour être gouverné tout comme il plaira à sa divine Majesté de le conduire; qu'il me mette haut, qu'il me mette bas, qu'il me fasse grande, qu'il me fasse petite, qu'il se serve de moi, qu'il ne s'en serve point, qu'il en use tout comme il jugera; pour moi, je n'ai rien autre chose à dire, sinon que je suis totalement à sa divine providence. Qu'il ordonne de ma vie naturelle pour la santé ou pour la maladie, pour la force ou pour la faiblesse, pour la demeure ou pour la sortie, je n'ai nulle inclination à un état plutôt qu'à l'autre. Qu'il dispose de ma vie civile pour l'honneur ou pour le déshonneur, pour la hantise ou pour la solitude, pour la faveur ou pour la défaveur; mon cœur ne penchera jamais que du côté où son bon plaisir paraîtra. Quant à ma vie spirituelle, je veux et prétends que pour les goûts ou pour les dégoûts, pour les avancements ou pour les retardements, pour l'abondance ou pour la disette, et généralement pour tous les accidents et les vicissitudes qui l'accompagnent jusqu'à la mesure de la grâce et de la gloire, sa sainte volonté soit entièrement parfaite en moi.

La résignation de la Sainte Vierge a été très-paisible.

III. Elle a été très-paisible, en ce qu'avec une indicible tranquillité elle se reposa de tout ce qui la touchait sur la paternelle affection de Dieu en son endroit. Et la paix de son âme fut bien si grande, que

jamais elle ne se ressentit d'aucun événement, et chose aucune ne survint contre son gré. Elle ne voulait pas seulement songer à ce qui lui était utile ou dommageable, de peur de se défier tant soit peu de la très-soigneuse charité de celui qui y pensait assez pour elle. Elle eût même désiré n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu, afin qu'il fît tout en elle sans qu'elle y contribuât le moindre mouvement du sien. Oh! que cette chaste Amante reposait doucement sur le sein de son Bien-aimé! oh! quel plaisir elle prenait d'y boire à longs traits la sainte oubliance de soi-même, et la souvenance de Dieu! oh! quel contentement c'était à l'Époux de son cœur de la tenir étroitement serrée sur sa poitrine, et d'empêcher que nul ne troublât son repos! Oh! de quelle affection il conjurait les filles de Jérusalem de ne point interrompre son sommeil et de ne l'éveiller en façon quelconque, ni pour aucune considération! oh! que l'exemple qu'elle a donné à ses chers nourrissons d'une tranquillité parfaitement résignée et d'une résignation paisiblement tranquille est efficace.

IV. Mais qui me donnera de l'esprit et des paroles pour déclarer l'obligation qu'ils ont de l'imiter, et les fruits qu'ils doivent attendre de cette sainte imitation? qui m'aidera à publier ce que je conçois de la hauteur d'une résignation humble, entière et paisible, à l'exemple de celle de la Mère de Dieu? qui disposera les cœurs des serviteurs de Marie à se jeter entre les bras de la providence éternelle, avec ces trois conditions qui sont comme une corde à trois cordons, afin de les attacher inséparablement au principe de leur bonheur? Résignation humble: oh! que ce mot est ravissant! Résignation entière; oh! quel comble de perfection! Résignation paisible; oh! quel océan de douceur! Résignation humble; quoi de plus raisonnable au monde! Résignation entière; quoi de plus utile! Résignation paisible; quoi de plus délicieux! Résignation humble; oui, il faut par tout droit qu'elle le soit. Car qui osera demander à Dieu pourquoi il dispose de lui d'une telle ou d'une telle manière? N'est-il pas le potier qui nous tient tous en ses mains comme le morceau d'argile? Et quelle hardiesse de vouloir s'enquérir pourquoi il nous a faits grands ou petits? N'est-il pas le pilote qui gouverne le navire de notre vie? Et quelle présomption de vouloir contrôler sa conduite, ou de s'informer pourquoi il prend cette route ou cette autre? N'est-il pas le maître de nos actions et de tout ce que nous avons ou que nous sommes? Et quelle apparence de vouloir résister à ses desseins? N'est-il pas le souverain médecin de nos âmes? Et penserions-nous savoir mieux que lui ce qu'il faut pour notre guérison? N'est-il pas notre Père, notre Roi et notre Souverain? Serons-nous si hardis que

de nous vouloir entremettre de notre gouvernement et de vouloir entrer dans son secret cabinet? Ne dispose-t-il pas de nous avec une sagesse, une bonté et une révérence infinies? Comment donc nous comporter autrement envers ses dispositions que pour les adorer et les recevoir à yeux clos? Quoi! ne s'est-il pas jadis vu des écoliers qui ont porté tant de respect aux opinions de leur maître, que de les tenir pour des arrêts et pour des oracles, et ne vouloir autre raison de la doctrine qui leur était enseignée, sinon que le maître l'avait ainsi dit? Et il ne nous suffira pas pour agréer les divers accidents qui nous arrivent de savoir que Dieu les envoie, et qu'il en a ainsi ordonné pour sa gloire et pour notre bien. Ce seul mot, Dieu le veut, est capable de faire trembler le Ciel, de remplir les enfers d'horreur, et de renverser toute la nature; et il ne sera pas suffisant pour faire plier un petit ver de terre sous les lois d'une grande Majesté!

V. Encore faut-il passer outre et faire en sorte que notre résignation soit entière. Car à quel propos la partager et nous soumettre à une ordonnance de Dieu, et non pas à l'autre? Ne sont-elles pas toutes saintes, toutes sages, toutes divines? Pourquoi donc y faire de la distinction, résister aux unes pour consentir aux autres? Si le tournesol a cela de propre, que non-seulement toute la fleur, mais encore chaque feuille et chaque filet en particulier se contourne avec le soleil, pourquoi le cœur humain ne l'imitera-t-il pas en une perfection qui lui est si naturelle? Pourquoi n'ajoutera-t-il pas tous ses desseins et tous ses mouvements au pas du bon plaisir de Dieu? N'est-ce point le seul souvenir de ce bon plaisir qui a mis les Saints en mille postures et les a fait courir après Dieu, comme on dit que les animaux courent après la Panthère, attirés par la douceur de son odeur? N'est-ce pas ce qui leur a fait caresser la Croix, mépriser les délices, accepter la mort, rire parmi les souffrances et se baigner dans les tourments? La Séraphique Sainte Catherine de Gênes faisait bien tant d'état de ce point, qu'on avait beau lui demander ce qu'elle voulait ou ce qu'elle désirait; jamais on n'a tiré d'elle autre réponse, sinon qu'elle voulait ou qu'elle désirait ce qu'elle était et ce qu'elle faisait pour lors au moment qu'on lui parlait. Le suc et le consumé de tous ses enseignements spirituels, était que l'âme s'exerçant continuellement aux bonnes œuvres selon le devoir de sa profession, ne voulût et ne désirât chose quelconque, sinon ce qu'elle était et ce qu'elle faisait en chaque moment de sa vie.

VI. Et puisqu'il est question d'aller encore plus avant, et de conduire mon discours jusqu'au point de cette divine vertu, qui est la paix et la douceur que nous possédons par son moyen, la même Sainte Catherine avait coutume d'appeler cette résignation la Reine

de la terre et du ciel, pour autant qu'elle n'est sujette à chose aucune, et ne trouve rien qui lui puisse donner de la peine, ou lui causer de la tristesse ou de l'ennui. Elle disait que si elle pouvait déclarer par paroles ce qu'elle voyait et qu'elle concevait de cette admirable vertu, il n'y aurait cœur, pour fier et obstiné qu'il fût, qu'elle n'adoucit et à qui elle ne fît haïr la propre volonté plus que le diable et que l'enfer. Elle disait que cette résignation lui servait d'une muraille entre Dieu et ce qui n'est pas Dieu, si forte, que quand toutes les délectations de la chair et du monde auraient été des coups de canon plus forts et plus perçants que la foudre du ciel, elles n'en eussent pu ébranler la moindre pierre. Elle disait que si une seule bluette de ce céleste feu, qui embrasait sa poitrine, fût tombée dans l'enfer, elle eût été suffisante pour le changer en Paradis, et pour convertir les démons en Séraphins; d'autant qu'elle eût anéanti toute la rébellion qu'ils ont contre Dieu, laquelle ôtée, il ne serait resté ni diable ni enfer. On voyait parfois la dévote Magdeleine de Pazzi aller le long des galeries du Couvent du Mont-Carmel de Florence, les yeux dressés contre le ciel, répétant seulement ces trois mots : Volonté de Dieu! volonté de Dieu! Que si elle rencontrait quelque Sœur, c'était à l'arrêter, à la prendre par la main, et à lui dire avec un visage de feu : Mais, ma chère Sœur, ne savourez-vous point la douceur qui est cachée dans ces trois paroles : Volonté de Dieu? De moi j'en ai bien un tel sentiment, que si je connaissais que ce fût le bon plaisir de Dieu que je souffrisse les peines de l'enfer, tout à cet instant je m'y précipiterais moi-même. Que les esprits profanes s'imaginent ce qu'ils voudront là-dessus; pour moi je n'aurai jamais autre pensée, sinon que si nous avions autant de résignation à prendre tout de la main de Dieu, comme en ont eu ces belles âmes, nous jouirions des mêmes faveurs et des mêmes sentiments. Que la dureté de mon cœur insensible m'en empêche autant qu'elle voudra, du moins jamais il sera que je n'envie la condition de ces Benjamins de la providence éternelle, qui reposent à plaisir entre les bras de Dieu, dans le sein de l'Amour et dessus le giron de la Miséricorde, qui ont à leur commandement la mamelle sucrée des délices qui n'engendrent point de dédain, et qui n'en peuvent être séparés que par leur propre volonté. Qu'à jamais ils demeurent attachés à la source de tous les vrais contentements; qu'ils passent des joies de cette vie à celles de l'autre, pour contempler le bien qu'ils possèdent déjà sans le connaître, et que là-haut ils soient unis pour toujours à la divine volonté, de laquelle ici-bas rien ne les a pu séparer.

§ XII. — *Du silence et de la solitude de Notre-Dame.*

« Il manquerait quelque chose au traité que nous avons fait des vertus de la Mère de Dieu, si nous ne disions un mot de cet admirable silence qui a fait une partie si admirable de sa sainte vie. Je sais bien que l'on prétend que le silence ne doit pas tenir de rang entre les actions, puisqu'il est plutôt une cessation d'acte et de parole qu'une chose réelle, comme les ténèbres ne sont rien que la privation de la lumière, mais cependant cette privation en tant que vertu est si noble et si avantageuse, qu'elle mérite bien toute notre application.

« Les anciens Philosophes ont estimé que le silence était l'unique entrée de la Sagesse, et quelques-uns obligeaient leurs disciples à l'observer cinq ans avant que de leur donner des leçons, comme si la plus importante eût été d'apprendre à se taire; ils en avaient même fait une Divinité qui avait la bouche cachetée. Mais pourquoi aller puiser dans ces eaux bourbeuses, et nous exposer au reproche que le Seigneur fait par son Prophète : Mon peuple, dit-il, a commis deux grands maux; il m'a quitté, moi qui suis la fontaine de vie, et il s'est creusé des citernes qui ne peuvent conserver l'eau. Allons donc à notre divin Maître, duquel il est dit qu'il passa trente ans en retraite, et qu'il n'en employa que trois à la prédication de l'Évangile, quoique la fin de sa mission regardât l'instruction du monde et la formation de ses Disciples; mais comme son exemple devait enseigner plus efficacement que sa parole, il donne beaucoup plus de temps à l'un qu'à l'autre.

« On demandait un jour à un grand serviteur de Dieu ce qu'il lui avait dit à l'oraison : Dieu est sage, répondit cet homme, il parle peu. Mais au moins nous apprend-il par sa conduite que nous devons adorer son silence éternel, le méditer à loisir et l'aimer de toute notre âme. Oh! qu'il est surprenant et plein de merveilles! La nature corrompue se plait à ne rien faire des mains, et à travailler de la langue; mais la nature réparée fait tout le contraire, imposant le silence à sa langue, et engageant ses mains au travail.

« Il est étrange que le Verbe du Père, la parole substantielle, soit devenue muette, et que changeant de nom, elle ait voulu s'appeler *Verbum silens*. Le Fils unique de Dieu est venu ici-bas, afin de rendre témoignage à la vérité, et il y a fait son entrée par un silence de neuf mois et par une humiliation qui est la plus grande aussi bien que la première de sa très-sainte vie. O Sagesse éternelle! que vous êtes profonde. N'est-ce pas vous qui renfermez tous les trésors de la science et tous les secrets de la Divinité? Pourquoi donc vous taisez-vous?

Pourquoi garder un silence si long et si rigoureux? Vous n'étiez point en péril d'excéder en paroles; il ne pouvait sortir que des oracles de votre bouche sacrée, vous ne pouviez prononcer que des paroles de vie et de vie éternelle, au témoignage d'un des plus grands de vos Apôtres, et cependant vous ne dites mot? C'est sans doute pour nous apprendre qu'il est bien plus sûr de se taire que de parler, quoique en votre personne adorable cela lût égal. Le dévot Saint Bernand triomphe sur ce sujet, expliquant ce passage de l'Évangile : C'est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. Car s'adressant à Notre-Seigneur Jésus-Christ, il le fait en cette sorte : Voici, mon cher Maître, l'ordre du Père éternel, que l'on vous écoute; commencez donc, s'il vous plaît, à parler? Jusques à quand garderez-vous ce silence? Jusques à quand dissimulerez-vous? Vous vous êtes tû longtemps et bien longtemps, pour ne pas dire trop; mais enfin vous avez permission du Père pour nous instruire : combien de temps, ô vertu! ô sagesse incréée! demeurerez-vous cachée parmi le peuple comme un homme du commun, comme un pauvre ignorant? Et un peu après il continue ainsi : Quand le Sauveur observait ce long silence, et qu'il se cachait avec tant de soin, pensez-vous qu'il craignait la vaine gloire, lui qui était la véritable gloire du Père? Il la craignait, certes, mais non pas pour lui; il la craignait pour nous, qui avons tant de sujet d'appréhender cette peste. Mais le plus admirable silence de ce divin Seigneur fut celui de sa Passion : il vit chargé de calomnies, accusé injustement, traité comme un séditieux, comme un fou, comme un blasphémateur; on lui donne des soufflets, on lui crache au visage, on lui déchire tout le corps dans la flagellation, on le couronne d'épines. A tout cela, Jésus se taisait, dit l'Évangéliste; Hérode l'interroge, et il ne répond point, parce qu'il ne s'agissait que de satisfaire la curiosité de ce Prince. On poursuit son procès devant Pilate, les Princes des Prêtres et les anciens d'entre les Juifs le chargent d'injures, le Président le presse de se défendre, et Jésus se taisait; ce silence imprima un grand étonnement dans l'âme de son Juge aussi bien que dans l'esprit du Prophète, qui, le considérant plusieurs siècles avant qu'il arrivât, l'explique en cette sorte : Il a été offert à la mort, parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert sa bouche, étant conduit comme un mouton à la boucherie, on l'a tondu et même écorché, et ce tendre Agneau est demeuré muet. Voilà le grand modèle du silence et le premier exemplaire d'une vertu si peu connue dans le monde.

« Et voici le second, c'est Marie, Mère de Jésus, la plus excellente copie de ce divin original, et celle qui a le plus participé à l'esprit de retraite et de solitude de son divin Fils.

« N'est-il pas surprenant que le ciel et la terre, les Anges et les bergers parlent du grand Mystère de la Naissance d'un Dieu, et que la sacrée Vierge, qui en est l'auguste Mère, demeure en silence? Elle connaît les grandeurs, elle voit les bassesses, elle participe à la gloire et aux humiliations du divin Enfant, sans prononcer une seule parole; elle reçoit les Pasteurs qui viennent à la Crèche, elle écoute ce qu'ils lui disent de l'apparition des Anges, et elle demeure en silence, et l'Evangéliste nous dit d'elle : Marie conservait toutes ces choses, les méditant en son cœur. Est-il possible, ô Vierge bienheureuse! que vous n'ayez point de paroles pour exprimer un Mystère si grand et si admirable? Il est certain que vous le feriez beaucoup mieux que de pauvres gens de la campagne, simples et sans lumière; appréhendez-vous que votre témoignage fût suspect, parce que vous êtes Mère? Au moins pourriez-vous faire quelque élévation vers Dieu et célébrer ses louanges dans une telle occasion, comme vous le fîtes chez Zacharie, quand il fut question de répondre à Sainte Elisabeth; mais il faut prendre garde que le Cantique qu'elle prononça lors fut une adresse de son incomparable modestie. Sa cousine donnait des éloges à sa foi, et pour la divertir de la pensée de ses propres avantages et appliquer son esprit aux grandeurs de Dieu, elle entonna ce beau Cantique : Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu, mon Sauveur. Mais ici que les nouveaux adorateurs de Jésus Enfant ne sont arrêtés qu'à publier ses grandeurs particulières, et qu'ils ne parlent point de sa sainte Mère, elle persévère dans le silence. Si cette admirable créature parlait, il faudrait nécessairement que ce fût de l'excès des miséricordes de Dieu envers elle de lui avoir donné son Fils unique; car quelle autre chose pourrait-elle dire en cette occasion? Et cependant ce discours enfermerait sa plus haute élévation, parce qu'il n'y a rien de comparable à la dignité de Mère de Dieu. Or, c'est un point arrêté dans son esprit de ne jamais rien dire à son avantage, ni directement, ni indirectement.

« Nous ne pouvons considérer une autre raison du silence de Notre-Dame et le regarder comme une imitation de celui du Père éternel dont elle est la très-digne Épouse. Le Père garde un profond silence sur son Fils, quoiqu'il soit l'unique objet de sa complaisance et de son amour; ils ont un commerce secret entre eux, ils se parlent l'un à l'autre, mais il ne le manifeste point à la terre indigne de le connaître par son orgueil et par sa dissolution, à la réserve des bergers, des Mages, du saint vieillard Siméon et de Sainte Anne la Prophétesse. Le saint Enfant demeure caché, personne ne lui rend hommage, et il se tient dans la captivité volontaire des autres enfants; il ne parle pas même à sa sainte Mère, ni à saint Joseph; la Sainte Vierge

voulant donc se conformer à la conduite du Père éternel et à celle de son Fils, elle se tient en silence. Silence sacré et mystérieux, qui est une impression de celui de Jésus; car c'est un des droits de son état caché de nous mettre en silence, selon cette expression d'un Prophète : Que toute chair se taise devant la face du Seigneur, parce qu'il s'est réveillé enfin et qu'il s'est avancé vers nous de son sanctuaire. Qu'est-ce que veut dire l'Écriture en cet endroit, sinon de nous commander d'adorer par notre silence celui du Verbe incarné, dans lequel il paraît, dès qu'il commence à sanctifier notre nature. Quand Dieu parle, il se faut taire et l'écouter; mais s'il se tait lui-même, combien sommes-nous plus obligés d'imiter son silence? C'est ce que fait excellemment notre divine Maîtresse, et par son opération vers son Fils, et par l'impression de son Fils en elle. C'est son partage dans le saint temps de l'enfance du Sauveur, c'est sa voie, c'est sa vie. Son état intérieur et extérieur est un état de silence qui adore la Parole éternelle, qu'elle voit muette devant ses yeux; elle passe du silence d'adoration dans un silence de transformation, silence de lumière et de ravissement, plus éloquent dans les louanges du Seigneur Jésus que l'éloquence même. C'est un silence opéré par celui du divin Enfant, qui tire sa Mère à lui dans son propre silence, et qui consomme en sa Divinité abaissée toute parole et toute pensée de sa créature. N'est-ce pas un prodige que les Anges et les hommes parlent à Marie, et que Marie ne parle point, le silence de Jésus ayant plus de pouvoir de la tenir dans un sacré silence, que les paroles ni des Anges ni des Saints n'ont de force pour la faire parler d'un si grand Mystère. Les bergers courent et parlent, et la divine Mère est en repos et en silence; les Rois arrivent, ils font parler toute la ville de Jérusalem, et Marie est en retraite et en silence. Le saint vieillard Siméon parle dans le Temple, et avec lui Anne la Prophétesse et tous ceux qui attendent la rédemption d'Israël, et la bienheureuse Vierge porte, donne et reçoit son Fils en silence, parce qu'elle est divinement occupée du silence de ce divin Enfant, et toutes les actions qu'elle fait, tous les services qu'elle lui rend, tout ce qu'elle souffre pour lui et avec lui n'interrompt point sa retraite; elle va en Égypte, elle en revient, elle obéit à son Époux Saint Joseph, elle fait tous ses voyages sans que l'on apprenne qu'elle ait dit un seul mot.

« Quand l'Enfant Jésus, âgé de douze ans, demeura au Temple sans la participation de sa sainte Mère, elle lui en fit sa plainte d'un cœur outré de douleur et d'amour; et ne comprenant point sa réponse, par un secret conseil de la sagesse de ce divin Fils, elle ne lui en demanda pas l'éclaircissement, demeurant en silence selon sa

sainte coutume : ce qu'elle continua encore au temps de la manifestation du Sauveur, et lorsque ses Disciples annonçaient déjà l'Évangile, qu'ils faisaient diverses questions à leur Maître, et qu'il leur répondait. Il dit même que plusieurs Femmes dévotes que son amour avait attirées à sa suite, prenaient la liberté de lui parler, et la Bienheureuse Vierge demeurait en silence; sur quoi il faut remarquer que sa grâce principale était sa grâce de Mère de Dieu, qui avait pour origine le dessein du Verbe de se faire homme par la voie de naissance et d'enfance ; s'il eût voulu s'exempter de cet état, il n'y aurait point eu de Mère de Dieu, ni de grâce proportionnée à cette dignité, l'une étant relative à l'autre comme à son principe : la grâce de Mère de Dieu ayant donc rapport à l'enfance de Notre-Seigneur qui est un état de silence, elle oblige la Sainte Vierge à la retraite et à la solitude. Et voilà notre second modèle, et la Maîtresse dont nous devons apprendre la pratique d'une vertu sans laquelle on ne peut être véritablement religieux, au sentiment de Saint Jacques, Frère du Seigneur. Saint Joseph, l'heureux Époux de cette auguste Princesse, apprit de son divin Enfant et d'elle cette modération de la langue dont nous parlons; ils étaient tous deux admirant les merveilles qui se passaient en l'Enfant-Dieu, c'étaient les deux Chérubins au côté du nouveau Propitiatoire qui avaient des yeux pour le regarder et un cœur pour l'aimer; c'était leur unique occupation, principalement les quarante jours qu'ils demeurèrent dans la pauvre étable de Bethléem, et dans tout l'Évangile on ne trouve pas un seul mot proféré par Saint Joseph. On peut sans faire violence au texte sacré lui attribuer ce passage : Le silence cultivera la Justice; parce que la Justice se conserve et s'accroît en parlant beaucoup à Dieu et peu aux hommes. Le silence est comme le lit où reposent toutes les vertus.

« Toutes les personnes intérieures, et que l'on nomme des hommes d'Oraison, ont aimé la retraite à l'imitation des trois personnes de la sainte Famille. Où pensons-nous que le grand Patriarche des Religieux d'Occident, Saint Benoît, eût appris les Règles du silence qu'il pratiqua dès l'âge de quatorze ans, et qu'il laissa depuis à ses Disciples dans l'excellent Livre de sa Morale, sinon aux pieds de la Mère de Dieu? Nous avons fait voir, en parlant de la fondation de son Ordre, qu'étant encore un petit enfant, il passait plusieurs heures chaque jour devant une image de cette divine Mère, et qu'il quittait tout autre divertissement pour avoir le plaisir de converser avec elle. Il pratiquait dès lors le conseil du Prophète Évangélique que nous trouvons exprimé en ces termes : Asseyez-vous, demeurez dans le silence, entrez dans les ténèbres; et ailleurs : Allez, mon peuple,

entrez dans le secret de votre chambre, fermez vos portes sur vous, et tenez-vous un peu caché. Il est certain qu'il a obéi littéralement à cet avis, et qu'il ne fût jamais sorti de sa chère solitude si Dieu ne l'en eût tiré en quelque sorte pour en faire une des lumières de son Église.

« Le silence était si exact parmi les anciens Religieux qui reconnaissent Saint Benoît pour leur Père, que l'on rapporte d'un d'entre eux, nommé Radulphe, qui avait été honoré du Sacerdoce, qu'il demeura seize ans entiers sans proférer une seule parole avec les créatures. Mais qu'arriva-t-il ensuite? Dieu voulant témoigner combien sa fidélité sur ce point lui était agréable, il permit que le feu ayant pris au Monastère, et le menaçant d'un total embrasement, le Bienheureux Radulphe ouvrit la bouche et s'écria : Flammes, arrêtez-vous, et ne passez pas outre. A cette voix que l'on n'était pas accoutumé d'entendre le feu s'éteignit soudain. Il fallait bien que le Prophète Royal connût l'importance du silence, puisqu'il s'en glorifiait comme de la meilleure de ses actions : Je me suis tû, disait-il, je me suis humilié, je me suis abstenu même des bons discours et de ces entretiens qui n'ont rien qui ne puisse édifier ceux qui les écoutent. Saint Jean Climaque a fait un des degrés de son échelle mystérieuse, des dommages qui sont causés par l'intempérance de la langue, et du profit spirituel qui accompagne le silence. Voici ce qu'il dit, et cela mérite bien d'être rapporté en ce lieu : « L'intempérance de la langue, dit ce grand homme, est le trône où la vaine gloire se produit avec pompe; c'est le caractère des ignorants, c'est une entrée à la médisance, c'est la mère de la raillerie, c'est l'ouvrière du mensonge, c'est la ruine de la componction, c'est l'introductrice de l'attiédissement, c'est l'avant-courrière du sommeil, c'est la dissipatrice de la méditation, c'est l'anéantissement de la garde intérieure de soi-même, c'est le refroidissement de la ferveur, c'est l'obscurcissement de la lumière de l'esprit dans la prière.

« Au contraire, le silence accompagné de connaissance et de sagesse, est le père de l'oraison, c'est l'affranchissement de la captivité de l'âme, c'est la conservation du feu divin qui l'embrase, c'est la vigilance sur ses pensées, c'est la sentinelle qui découvre les ennemis, c'est comme une prison intérieure, où l'on entre en esprit pour pleurer ses fautes, c'est l'ami des larmes, c'est l'excitateur du souvenir de la mort, c'est un peintre spirituel, qui représente au vif les supplices de l'enfer, c'est un sage et curieux observateur des jugements divins et éternels, c'est le coadjuteur fidèle de la pénitence, c'est l'ennemi de la confiance présomptueuse, c'est le compagnon inséparable de la tranquillité de l'esprit, c'est l'adversaire du désir ambitieux d'enseigner

les autres, c'est l'accroissement des lumières du Ciel dans notre âme, c'est l'aide de la contemplation, c'est un avancement invisible dans la vertu, c'est une secrète élévation de l'âme vers Dieu. L'ami du silence s'approche de Dieu, et entrant d'une manière toute secrète et toute cachée dans sa familiarité sainte, il est éclairé de ses divines lumières.

« Il faut avouer qu'il n'y a rien de plus riche et de plus fécond que l'expression de ce grand Maître de la solitude : il a fait l'anatomie du silence avec tant d'adresse, qu'on ne peut rien ajouter aux qualités qu'il y découvre. Il est bien probable que les Pères du Désert participaient à sa lumière, puisqu'ils l'observaient avec tant de soin. L'Abbé Agathon porta trois ans une petite pierre dans sa bouche pour ne pas parler, et quand on lui en demanda la raison, il répondit par ce mot du Sage : Celui qui garde sa bouche, garde son âme; mais celui qui est inconsidéré en ses paroles, tombera en beaucoup de maux. Saint Bernard ne croit pas que l'on puisse conserver la pureté de cœur, si on néglige le règlement de la langue. En effet, le Sage ne dit pas, que celui qui est médisant ou superbe dans ses paroles, mais que celui qui est seulement inconsidéré, tombera dans beaucoup de maux; il n'est pas nécessaire que la langue s'abandonne aux dérèglements visiblement criminels, il suffit qu'elle soit inconsidérée pour nous précipiter dans de grands désordres.

« C'est un si grand bien que cette retenue et cette modération de la langue, que Salomon, le plus sage des hommes, dit : Que l'insensé même passe pour un esprit raisonnable lorsqu'il se tait, et pour intelligent lorsqu'il se tient bouche fermée. Si donc le silence, qui ne vient peut-être que de stupidité, honore les insensés, combien sera-t-il plus avantageux étant accompagné de raison et de lumière dans la personne des hommes sages.

« Palladius nous assure que le Saint Abbé Théonas demeura trente ans entiers dans sa pauvre cabane, gardant un silence des plus rigoureux, et qu'une Sainte Vierge employa vingt-cinq ans dans la même retenue, quoiqu'on accuse le sexe d'aimer beaucoup à parler. Nous pourrions dire, pour sa justification, qu'on nommait autrefois les Religieuses les Sœurs muettes. Saint Grégoire de Nazianze, faisant l'éloge de sa sœur Sainte Gorgonie, il la loue principalement de la modération de sa langue : Jamais, dit-il, on n'a trouvé une fille plus sage, ni qui parlât moins. Mais pour retourner à notre divine Maîtresse, puisque c'est à son honneur que nous avons entrepris de traiter de cette vertu, finissons par ce mot de Saint Ambroise : Cette humble Vierge, dit-il, était fort sérieuse en ses paroles, elle en prononçait peu, et jamais que par charité et par nécessité; elle lisait

beaucoup, aimant mieux l'entretien des morts qui s'expliquent dans leurs ouvrages, que celui des vivants ; parce que la première façon de converser ne préjudicie point au recueillement, à la retraite et au silence. Ses lèvres, aussi bien que celles de l'Épouse, étaient liées d'un ruban d'écarlate, c'est-à-dire qu'une sainte pudeur l'empêchait de les ouvrir. C'est le modèle qui doit être imité de toutes les personnes qui aspirent à une dévotion solide, mais principalement les âmes Religieuses qui sont obligées par état à la perfection des Conseils Évangéliques, à la séparation des créatures et à une plus haute sainteté. Elles en ont de rares exemples en la Mère de Dieu : je le répète encore une fois, et j'ajoute avec Saint Ambroise, que si l'exemplaire nous est vénérable, et si nous ne pouvons le regarder qu'avec une sainte complaisance, il est juste que nous travaillions à contretirer ses traits autant que notre faiblesse le pourra permettre, avec le secours de notre auguste Maîtresse. Disons-lui donc avec un de ses plus fidèles serviteurs : Je vous salue, Marie, Vierge solitaire et amoureuse du recueillement intérieur, ô la plus belle entre les filles de Jérusalem ! ramassez, je vous prie, les pensées de votre esclave, qui se dissipent avec tant de facilité ; arrêtez cet esprit vagabond, afin qu'il n'ait plus que l'unique passion de connaître et d'aimer votre Fils, et de vous bénir avec lui dans toute la durée des siècles (1). »

§ XIII. — *De la sainteté de la Mère de Dieu.*

« Il me semble que nous entreprenions une chose impossible de vouloir ramasser dans un seul Chapitre ce qui se peut dire de la sainteté d'une Mère de Dieu, lorsque d'ailleurs tous les traités précédents nous en ont donné une idée assez juste ; cependant il ne sera pas désagréable au Lecteur de trouver ici un abrégé de cette haute et très-excellente qualité de notre Souveraine.

« Disons, premièrement, que la sainteté est une séparation totale de la créature, et une union parfaite au Créateur. Quand nous pensons à la divine sainteté, et que nous voyons que Dieu par son essence n'est pas seulement éloigné des imperfections et des limites de l'être créé, habitant dans sa grandeur immense et infinie ; mais que, par cette divine vertu, il est détaché de toute créature, retiré en soi-même, et appliqué purement à son être, à sa sagesse, à son amour, à sa beauté et à sa béatitude ; quand nous considérons qu'il possède avec plénitude ce qu'il nous donne, et que c'est lui qui

(1) La R. Mère de Blémur.

inspire à ses plus chers enfants l'aversion du siècle présent, et le désir de vaquer à la seule gloire de leur Auteur, par religion et par amour, alors que nous demeurons d'accord que, puisque c'est être saint de ne point s'amuser à la créature, Dieu le doit être bien plus noblement que tous les Anges et tous les hommes, que les Prêtres et les Hosties, de qui pourtant les moindres taches salissent et intéressent la sainteté.

« Nous devons adorer cette perfection incompréhensible en sa source, qui ne perd rien par le concours qu'elle donne au monde, qui sanctifie la terre et les Cieux, et qui donne dans les temps l'aversion des temps et l'amour de l'Éternité, qui imprime dans les Saints les désirs de leur propre destruction pour être de nouvelles créatures, étant persuadés que tout le monde devrait périr en l'honneur de cette divine sainteté. Quand David parle de la demeure de Dieu, c'est en ces termes : Vous vous êtes établi dans le lieu saint, à la louange d'Israël.

« Le Prophète Évangélique nous voulant faire comprendre en quelque sorte quelle est la Majesté du Dieu que nous adorons, il dit qu'il l'a vu sur un Trône élevé, et que les Séraphins étaient autour du Trône, que chacun d'eux avait six ailes, qu'ils se voilaient la face de deux ailes, que de deux autres ils se couvraient les pieds, et que de deux seulement ils volaient, et qu'ils criaient l'un à l'autre: Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées. Voilà donc l'occupation de ces Bienheureux Esprits, de chanter sans cesse le divin Cantique de la sainteté de Dieu, avec un zèle digne de leur amour. Le mot de Saint, qui signifie séparé, nous marque que les Séraphins expriment l'infinie pureté de Dieu, son infini dégagement de tout être créé, son infinie application à lui seul ; et nous devons être persuadés qu'il ne se peut rien dire de plus haut ni de plus digne de Dieu, que cette protestation des plus grands Princes du Ciel. Il est si Saint, qu'il n'est pas même attaché à la vie et à l'honneur de son Fils, puisqu'il en exige le Sacrifice, et qu'il ne souffre rien dans le Ciel, que ce qui est revêtu de la sainteté de ce Fils et de son divin Esprit. Quelle merveille de Dieu n'est donc pas comprise dans cette louange et cette épithète de Saint?

« Comme c'est le propre de Dieu de vouloir du bien à sa créature, et que nul autre bien n'est comparable à celui qui forme les Saints, il a voulu avoir en tout temps de certaines hosties plus saintes et plus séparées, et il a eu soin de les pourvoir de retraite conforme à leur esprit et à son conseil; car il faut savoir que la grâce produit la sainteté, et que l'effet particulier de la sainteté est de séparer l'âme du péché, de la séparer de la terre, de la séparer des sens, de la séparer

d'elle-même et de tout ce qui n'est pas Dieu; mais d'une manière de séparation qui va jusqu'à la haine, selon la maxime de Notre-Seigneur Jésus-Christ : Si quelqu'un vient à moi, et ne haït pas son père et sa mère, sa femme, ses enfants, et même sa propre vie, il ne peut être mon Disciple. Voilà le grand effet de la grâce éminente, que nous appelons sainteté, et qui s'est trouvée dans tous les temps en quelques personnes particulières qui ont mérité d'appartenir à Dieu comme ses serviteurs et ses amis, et cela même avant la Loi de grâce, par une manière d'avance sur le prix que Notre-Seigneur en devait payer par l'effusion de son sang précieux.

« Ce fut de sa propre bouche qu'il nous fit un commandement d'être saints et parfaits, comme notre Père céleste est parfait; commandement qui a pour principe l'infinie complaisance qu'il a pour la sainteté, comme pour la plus excellente de toutes ses perfections, si toutefois il y a du plus ou du moins en Dieu; elle lui paraît donc si aimable, qu'il la veut reproduire dans tous les sujets qui ont capacité de la recevoir, afin d'en voir toujours l'image comme dans des glaces où il se contemple; et il est vrai de dire qu'il prend plus de plaisir d'avoir imprimé sa sainteté dans une âme bien pure, qu'il n'a fait en la production de toutes les créatures inférieures à l'homme et à l'Ange, qui sont seuls capables de ces divines impressions.

« On peut ajouter que Dieu nous commande d'être saints, parce qu'il nous aime, et que l'amour ne peut souffrir de distinction entre l'Amant et la chose aimée; Dieu est Saint, et nous sommes criminels. Il faut, pour satisfaire l'inclination de sa charité, qu'il travaille à réformer cette image ; c'est pourquoi il nous commande d'être saints, afin qu'étant les Enfants du Père qui est dans le Ciel, nous portions son caractère et sa ressemblance : car il n'a point d'autre exemplaire de ses ouvrages que lui-même, et voulant former son Royaume et composer sa famille, il veut qu'elle ne le soit que de Saints. Jésus-Christ, notre Roi, se nomme par excellence le Saint des Saints, il faut donc que les particuliers de son État soient saints, que tous ses sujets portent cette qualité, et qu'ils rendent cet honneur à leur Souverain, d'étudier à se rendre agréables à ses yeux par la pratique de la sainteté.

« Cette qualité n'est pas du nombre des vertus que l'on comprend sous celui de conseil, de bienséance et de perfection; elle est d'une nécessité absolue, et celui qui ne s'étudie pas à se rendre Saint comme Dieu est Saint, n'a point droit au Ciel. C'est un sujet rebelle à son Prince, c'est un enfant désobéissant à son Père. Écoutez ce que dit l'Apôtre : Vous savez, mes Frères, les préceptes que je vous ai donnés de la part du Seigneur Jésus, c'est la volonté de Dieu que

vous soyez saints. Ne vous conformez donc pas à ce siècle, mais changez dans l'état nouveau de l'esprit, afin que vous connaissiez ce que Dieu demande de vous de bon, d'agréable et de parfait. Il nous a élus en Jésus-Christ avant la création du monde, afin que nous soyons saints et sans tache devant lui. Rien n'est plus fort que la manière dont Saint Paul explique cette vérité en différents endroits de ses Epîtres : Mais je voudrais bien savoir qui sera la personne qui accomplira ce grand commandement dans toute son étendue? Vous le savez, mon cher Lecteur, avant que je vous le dise, et je suis certain que vous prévenez ma pensée.

« Disons donc qu'il n'y a que Marie, Mère de Dieu, qui, après son divin Fils, puisse être nommée trois fois sainte et seule sainte, comme nous l'apprenons de Saint Bonaventure. C'est l'unique et la parfaite entre les filles de Jérusalem; il semble que l'Église appuie cette pensée, la saluant du titre de Sainte Marie, tant à la prière qu'elle ajoute au salut de l'Ange, qu'aux Litanies qu'elle chante à son honneur; car elle commence en disant : *Sancta Maria mater Dei, etc. Sancta Maria, sancta Dei genitrix, etc.* En effet, la sainteté est le fondement de toutes ses grandeurs; et si elle n'avait été unie parfaitement à Dieu, et entièrement séparée de tout le reste, elle n'eût jamais monté à cette dignité suprême. Nous avons vu que, dès le point de son Immaculée Conception, elle fut sanctifiée par un privilége qui lui était singulier. Depuis cet heureux moment elle avança toujours dans les voies de la grâce, et celle qui était déjà juste et sainte, le devint encore de plus en plus, par de nouveaux degrés de pureté et de sainteté dont Dieu combla son âme.

« Nous devons honorer la Sainte Vierge comme une fille de lumière qui ne participa jamais aux ténèbres, que Saint Paul reprochait autrefois aux Éphésiens : Vous savez, leur dit-il, que vous n'étiez que ténèbres, mais maintenant vous êtes la lumière même en Jésus-Christ; vivez donc en enfants de lumière. Notre divine Maîtresse est appelée avec bien de la raison un Jour perpétuel. Tous tant que nous sommes, nous éprouvons une certaine vicissitude de nuit et de jour; nous roulons entre l'obscurité et la lueur, la nuit du péché originel a précédé notre naissance, les péchés actuels ont malheureusement succédé au jour de la grâce dans laquelle nous sommes entrés par le baptême; mais la Sainte Vierge n'a point éprouvé toutes ces malheureuses éclipses, elle n'est point entre deux nuits; c'est la Cité sainte qui descend du Ciel et qui vient de Dieu; elle est toute revêtue de clarté, Dieu même est son Soleil et sa lumière; et comme ce divin Soleil n'a point de coucher ni de lever, parce qu'il est immuable, elle participe à son éternelle splendeur, et les

ténèbres n'ont point eu de pouvoir sur elle, elle a toujours marché dans la vérité et dans l'union actuelle de Dieu; son entendement ne se lassa jamais de contempler cet objet, jamais il ne prit le change, jamais il ne souffrit de diminution de lumière ni d'amour; c'est la femme revêtue du Soleil; et si vous demandez à Saint Bernardin de Sienne quand elle paraît environnée de ce globe ardent, il vous répondra que c'est principalement au moment qu'elle conçut le Fils unique de Dieu. Ce fut lorsque la divine Sagesse voulut réconcilier le monde, alors non-seulement elle connut ce grand Mystère par révélation, qui a toujours quelque mélange d'obscurité; mais elle fut pleinement informée de tout ce qui appartenait au Verbe Incarné, et que l'on ne m'accuse pas de confondre les lumières de Notre-Dame avec sa sainteté, puisqu'il est écrit: Bienheureux sont ceux qui ont le cœur pur, d'autant qu'ils verront Dieu. La connaissance est donc l'effet de la pureté et de la sainteté; et si le Soleil voulait peindre son image sur la glace d'un miroir ou sur l'eau d'une fontaine, il faudrait nécessairement que celle-ci fut tranquille et sans agitation, et que l'autre n'eût point de taches. La réponse que fit Saint Gabriel à l'objection de Notre-Dame confirme cette pensée : La vertu du Très-Haut, dit-il, vous couvrira de son ombre; Marie avait proposé le défaut de connaissance : Je ne connais point d'homme; et l'Archange réplique qu'elle sera ombragée; mais quelle liaison y a-t-il en ceci? Si la vertu du Très-Haut doit opérer l'Incarnation du Fils de Dieu, et partant la très-noble connaissance de la Divinité, comment parler d'ombre, puisque l'ombre est opposée à la lumière? En vérité, rien n'est plus subtil. Cette vertu du Très-Haut, qui est un astre brillant et une lumière de feu, est promise à la Bienheureuse Vierge sous la qualité d'ombre; sur quoi il faut remarquer que l'ombre est très-utile pour fortifier les yeux des mortels, elle adoucit la lumière et tempère son éclat; c'est pourquoi les paupières brunissent et défendent la prunelle des yeux de la trop grande vivacité du jour. C'est la pensée ingénieuse du Bienheureux Albert le Grand : Nous avons coutume, dit-il, de mettre la main sur les yeux quand nous voulons regarder quelque objet éloigné, afin de ramasser la force visuelle, et de la rendre plus propre à discerner ce que nous voulons voir. C'est donc ainsi, ô Bienheureuse! que la vertu du Très-Haut vous couvrit de son ombre, afin que votre vue intellectuelle étant toute recueillie, vous pussiez comprendre le Mystère. Cette expression figurée, au sentiment d'un savant homme, marque expressément que la Sainte Vierge devait être environnée de toute la très-auguste Trinité : la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, c'est-à-dire, elle vous environnera de tous côtés, elle vous

revêtira, elle vous embrassera. La Sainte Vierge, ainsi couverte de cette ombre divine, ne pouvait pas voir autre chose que Dieu; on ne lui présente que cet objet sacré, on ne lui parle que de concevoir un Fils, qui sera appelé le Saint de Dieu. Et quoi donc de plus pur et de plus séparé de toute créature, que cette âme virginale? Ce qui se passe en ce moment si rempli de merveilles, avait été précédé par une vie toute consacrée à Dieu, par une conversation plus qu'Angélique. Cette retraite au Temple dès l'âge de trois ans; mais pourquoi ne pas dire dès le point de sa conception et de sa naissance? Écoutez Saint Laurent Justinien : Tout ce que l'on peut se figurer d'honnête, de relevé, de mérite, de grâce et de gloire, tout est en Marie; elle est grande à son entrée au monde, plus grande lorsqu'elle conçoit le Verbe; elle est sainte partout, elle est remplie et immaculée; en quelque endroit que l'on considère ses excellences, elle est sainte de corps et d'esprit, remplie de grâce et de vertu; c'est la Mère et l'Epouse sans tache, c'est elle dont Dieu seul a contenté tous les désirs, elle s'est toujours uniquement reposée en lui, sans rien chercher parmi les créatures. Cette âme véritablement solitaire trouvait en Dieu une très-vaste solitude; la sainteté était son mur, par laquelle elle demeurait séparée de tout le reste; le Cœur de Marie était caché en Jésus-Christ, et le cœur de Jésus-Christ était en Marie; ils étaient le trésor l'un de l'autre. Véritablement, ô sainte Dame! s'écrie Saint Bernard, le Seigneur a pris sa complaisance en vous, il vous a choisie pour sa demeure; il s'est bâti une maison de votre propre substance toute pure et sans tache comme des Cèdres du Liban, il l'a appuyée de sept colonnes d'argent, il y a un lit d'or massif. Ce nombre de sept marque les sept Esprits qui assistent toujours devant Dieu; mais Marie est cette unique femme dans laquelle seule il a trouvé le repos qu'il avait cherché partout, et ensuite il a versé dans son sein, mais sans mesure, tous les trésors de grâce et de sainteté.

« Qui a jamais vu ou entendu rien de pareil, avait dit auparavant Saint Proclus? Quoi! Dieu renfermé dans le sein d'une fille! et que ce sein soit si pur, qu'il devienne un Temple dans lequel Jésus-Christ reçoit son divin Sacerdoce! Saint George de Nicomédie la nomme la Sainte des Saints, le Propitiatoire de la nouvelle alliance, l'Autel d'or, l'Arche de notre sanctification; il ajoute que le Créateur est devenu son amant, qu'il n'a point refusé de loger chez elle, que le conseil du Père s'est accompli dans ses chastes entrailles, et que le Saint-Esprit s'y est reposé. O Mère de Dieu! vous êtes le plus bel ornement de toutes les choses rares et précieuses. Il le faut répéter encore une fois : Vous êtes le Saint des Saints, dans lequel le seul

Souverain Pontife Jésus-Christ Notre-Seigneur a trouvé passage. O prodige de la sainteté de Marie, qui n'a jamais cessé de bénir Dieu! ô miracle d'amour, qui n'a jamais souffert de diminution! Cette créature céleste a toujours aimé Dieu de tout son cœur; elle a fait de continuels progrès en la sainteté.

« L'on est surpris de la conduite de l'Église, laquelle, aux Fêtes de la Conception et de la Nativité de la Bienheureuse Vierge, propose l'Évangile de la Généalogie de Jésus-Christ, sans dire un mot des parents de cette sainte fille, qui pourtant est toute la gloire de la famille. On passe sous silence son berceau et ses langes; et le Secrétaire du Sauveur est persuadé qu'il suffit de dire : Que Jésus, que l'on nomme le Christ, est né de Marie; mais la Naissance du Fils doit-elle être la Fête de la Naissance de la Mère? Qu'y a-t-il de commun entre la tendre enfance de cette Bienheureuse Vierge, et les offices de sa maternité, si nous ne disons que la Nativité de l'une est le commencement de celle de l'autre! Cette divine Enfant vient au monde comme enceinte de l'Homme-Dieu; c'est pourquoi on ne parle point de ses parents, on ne voit que Dieu en elle dans tous ses états et dans tous ses mystères, et c'est le caractère de sa sainteté qui la distingue de tout le reste, elle est toute pour Dieu, et elle n'est que pour lui, quoiqu'elle soit la Mère des pauvres et la Médiatrice des pécheurs; car c'est pour les réunir à Dieu qu'elle veut bien porter cette qualité, et sans préjudice de sa très-sublime union avec Dieu et de la séparation des créatures.

« Nous apprenons dans la Genèse, que l'Esprit du Seigneur était porté sur les eaux; l'eau était donc le Siége du divin Esprit comme le plus agréable des éléments en son principe. En effet, quand tout était enveloppé de ténèbres, qu'il n'y avait qu'un chaos informe et un abîme profond, que le Ciel n'était point éclairé de ces beaux Astres qui sont sa gloire, et que le mélange empêchait la pureté des êtres, l'eau seule était nette, claire et parfaite, parce qu'elle était destinée à servir de char au Saint-Esprit; c'est en ce point qu'elle était une figure de la Mère de Dieu toujours sainte, toujours pure, toujours sans nulle tache. Que le reste des hommes soient comme des abîmes de ténèbres par le malheur de leur conception criminelle; que le Ciel paraisse obscur aux prédestinés eux-mêmes, avant le sacré lavoir; que la terre soit rude et pesante à ceux qui ont péché en Adam; la seule Marie, la plus sainte entre les saintes, ne contractera rien de tous ces défauts, parce qu'elle est destinée à servir de char de triomphe au Fils unique de Dieu, elle sera toujours à couvert sous les ailes de la mystique Colombe; ce divin Esprit échauffera sans cesse la source féconde de cette pure Fontaine, de ce puits des eaux vives.

« Il est certain que Dieu a marqué la sainteté nonpareille de cette Vierge par excellence en mille endroits de l'ancienne Loi, comme il est dit au premier traité, en parlant des figures qui l'ont précédée, comme le Buisson ardent, la Verge de Moïse et les autres. Il nous voulait apprendre par cette conduite qu'il proportionne ordinairement la grâce sanctifiante à la dignité de l'état auquel il appelle les âmes. Et comme la grandeur souveraine de Mère de Dieu surpasse de bien loin tout ce qu'il y a de relevé dans l'ordre des Anges et des hommes, aussi faut-il conclure que celle que nous appelons Sainte Marie a plus renfermé de trésors de grâce en elle que tout le reste des pures créatures. Il est dit d'elle, que tout de même que les rivières et les torrents se vont rendre dans la mer, et que la mer ne regorge point; ainsi toutes les vertus des Saints sont recueillies en Marie, sans excéder ni même égaler l'abîme de sa sainteté, et Dieu l'a relevée si haut qu'il n'a jamais rien fait, et qu'il ne fera jamais rien de plus grand, rien de plus saint, ni rien de plus digne de lui-même, de sa grandeur et de son amour que cette divine Mère; et il est vrai en toutes manières que dans l'ordre de la grâce et de la sainteté des choses créées elle est le terme des opérations, des effets, et de toutes les communications et effusions de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu. Elle est une arche de sanctification pour elle et pour nous, parce qu'ayant porté le Propitiatoire de notre salut, Jésus-Christ Notre-Seigneur, elle a été sanctifiée par lui, et elle est devenue notre Médiatrice. C'est elle qui participe avec plus d'abondance à la sainteté de son divin Fils, et qui approche de plus près de la sainteté divine; et comme Dieu, de toute éternité, demeure en son incompréhensible pureté, aussi hors de lui-même et dans la plénitude des temps il aime à faire sa résidence dans les âmes saintes, mais principalement dans la Sainte Vierge; il prend ses délices en sa beauté, en sa pureté et en sa sainteté, bien plus que dans toutes les autres. C'est le Jardin de plaisance du divin Époux, et l'objet le plus digne de son amour.

« Si on voulait tirer les mesures de la sainteté de Notre-Dame, il faudrait remonter jusqu'au sein de Dieu, et considérer que la pureté et la lumière qui brille dans ce divin Soleil est l'exemplaire de la sienne; c'est une propriété du bel œil du monde, de ne pouvoir être sali ni obscurci par les ordures d'ici-bas; il conserve sa candeur sur la boue, aussi bien que sur le cristal, et il est tellement maître de sa liberté qu'il ne veut pas cacher les ordures qu'il rencontre, au contraire il les découvre, et il est bien aise que chacun sache que rien au monde ne peut obscurcir sa clarté ni salir sa blancheur. Voilà un symbole de la sainteté et de la pureté de la Bienheureuse Vierge;

toutes ses actions sont des actions de lumière, qui doivent être exposées à la vue de toute la nature; elle a conçu la lumière essentielle en concevant le Verbe de Dieu, c'est le couronnement et la perfection de sa très-pure sainteté. Il se fait tous les jours une espèce de combat entre les ténèbres et la lumière, nous en avons le divertissement chaque matin, et nous sommes témoins que celle-ci demeure toujours victorieuse, et qu'après avoir chassé l'armée des ténèbres, elle luit avec plus de beauté.

« Il me semble que Saint Jean Climaque a fait en abrégé le portrait de notre Sainte Maîtresse, dans ce beau passage que je rapporte ici tout au long :

« Les parfaits, dit ce Père, qui par une fervente piété consacrent à Dieu toutes les pensées de leur esprit et toutes les actions de leur corps, ont pour étude, pour exercice et pour loi dans leur conduite de conserver leur âme toujours libre de la malheureuse captivité des passions, de s'efforcer d'acquérir une charité parfaite, de rendre leur cœur comme une source vive d'humilité, de tenir leur esprit comme absent et éloigné de toutes les choses du monde et de lui-même, et d'y tenir Jésus-Christ toujours présent, de conserver le trésor de leurs oraisons et de leurs lumières contre les embûches du Démon qui le leur veut ravir, de s'enrichir des dons célestes et des illuminations divines, de désirer la mort, de haïr la vie, de fuir tout ce qui peut donner de la satisfaction au corps, d'être de puissants intercesseurs pour tout le monde envers Dieu, de faire violence à sa bonté, par le mérite et par la force de leurs prières, de participer au Ministère des Anges, en secourant les hommes, d'être des abîmes de science, des Interprètes de la vérité divine, des Dépositaires des secrets du Ciel, des Sauveurs des hommes, des Dompteurs du vice, des Dominateurs du corps, des Vainqueurs de la nature, des ennemis irréconciliables du péché, des Temples vivants de la souveraine paix de l'âme, et enfin des Imitateurs du Seigneur par le secours et par la grâce du Seigneur. »

« Voilà sans doute un excellent tableau de la perfection; je l'expose à la vue des serviteurs de la Mère de Dieu, et je les supplie d'être fortement persuadés que son âme sainte possédait des richesses de grâce et de sainteté beaucoup plus relevées que tout ce qui tombe dans nos pensées et dans notre imagination; ce qui ne doit pas nous décourager de marcher à sa suite, et d'essayer de contretirer quelque trait de ses vertus admirables pour le règlement de nos mœurs; car ce serait être bien dépourvu de jugement et de raison, si entendant raconter les excellences de cette créature céleste, nous entrions dans le désespoir; il faut prendre un dessein tout contraire, nous servant

utilement de son exemple, ou en nous excitant à l'imiter, quoique imparfaitement, ou bien entrant dans les sentiments d'une humilité très-profonde, dans la connaissance de nous-mêmes, et dans la vue intérieure de notre propre faiblesse. Saint Ambroise, ce Docteur si éclairé, veut que nous ayons incessamment devant les yeux le Tableau de la vie et des vertus de cette incomparable Vierge, nous assurant que ce miroir fidèle, et qui n'est point flatteur, nous apprendra ce qu'il faut faire, et ce qu'on doit éviter pour accomplir ce grand commandement de travailler efficacement à devenir Saints. Ce sera par votre secours, ô très-charitable Mère de Miséricorde! que nous réussirons dans une entreprise aussi difficile qu'elle est nécessaire; ne nous le refusez pas, s'il vous plaît, tendez la main à vos pauvres enfants, vous qui êtes toute remplie de douceur, de bonté, de lumière et de charité, et puisque vous êtes le sentier par lequel le salut nous est venu d'en haut, soyez-le aussi pour nous faire retourner à Dieu, dont nos égarements nous ont éloignés (1). »

§ XIV. — *Comme en particulier elle doit être imitée des Vierges.*

I. Je n'ignore pas que la très-sacrée Vierge soit le brillant Soleil qui jette les clairs rayons de ces admirables exemples, non-seulement sur toutes les Églises, comme nous l'apprenons du divin Office, mais encore sur toutes ses parties; qu'elle soit le baume odoriférant qui se fait sentir partout, et la belle et plantureuse vigne qui des branches de sa sainte protection embrasse toute l'étendue de la terre, et la réjouit de l'agréable fleur de ses excellentes vertus. Mais aussi me souvient-il très-bien de ce qu'a remarqué Saint Ildefonse, que les femmes ont une très-spéciale obligation de l'imiter, pour autant qu'elle a indiciblement relevé leur sexe, dont elle a été l'honneur. Ce qui m'oblige à leur faire voir en particulier comme elles doivent exprimer en leurs mœurs les beaux traits de perfection qu'elle leur a mis devant les yeux.

II. Le premier rang appartient aux Vierges, que le grave Docteur Saint Cyprien dit être la fleur du parterre de l'Église et l'ornement et la gloire de la grâce spirituelle, la montre et l'espérance de la sainteté, le chef-d'œuvre d'honneur qui jamais n'a été flétri, ni fané, le vrai portrait de Dieu tiré au vif sur le très-chaste Agneau son Fils, l'embonpoint du troupeau du Sauveur, la joie et le contentement de l'Église qui est la mère commune de tous les chrétiens, dont la fécondité redouble à mesure qu'elle enfante des Vierges. Je leur vais mettre avec Saint Ildefonse un miroir devant les yeux, d'où plus souvent elles s'approcheront, plus se rendront-elles semblables et agréables à leur Époux. Miroir qui ne sera autre que la Mère du

même Époux. Je leur vais présenter une image avec Saint Ambroise, dont tous les traits seront autant de merveilles de chasteté et de modèles de vertu. Je leur vais donner une maîtresse avec Saint Jean Bouche d'Or, qui sera la fidèle gardienne et la dépositaire assurée du trésor qu'elles portent. Ce sera la Porte-enseigne des Vierges et la Vierge par excellence, de qui on détachera aussitôt la nature et la substance que l'honorable titre de Vierge. Car qui jamais a été si hardi, dit Saint Épiphane, que de nommer Marie sans y ajouter incontinent la qualité de Vierge? Partant que chacun sache que tout ainsi qu'Abraham a mérité le nom d'ami de Dieu que jamais le temps ne lui ôtera, et que ni plus ni moins que Jacob a été appelé Israël, c'est-à-dire celui qui voit Dieu, sans qu'aucun ait à y voir ou y toucher; de même tant qu'il y aura quelque créature, Marie, en dépit de l'envie et de l'enfer, sera toujours surnommée la Vierge, et jamais ce titre ne lui sera ravi.

III. A vrai dire, autant qu'il y avait en elle de mérite pour être digne Mère de Dieu, autant y avait-il de bienséance qu'elle demeurât toujours Vierge. La prérogative d'enfanter le salut du monde et la vie de tous était due à la virginité, dit Saint Ambroise. Et comme remarque très à propos le dévot Saint Bernard, si Dieu devait être conçu, ce ne pouvait être que d'une Vierge, et si une Vierge devait enfanter, il fallait que ce fût un Dieu. Il fallait que celle qui avait à donner au monde le Saint des Saints fut Sainte, non moins d'esprit que de corps; partant à ce dernier effet lui servait la virginité, ni plus ni moins que l'humilité au premier. Elle était obligée par tout droit, dit Saint Anselme, de se rendre semblable à Dieu, de qui elle devait être Mère, et de s'unir très-étroitement par la pureté à celui qui est la pureté même. Aussi fit-elle bien tant d'état de la conservation de sa virginité, comme pense sagement Saint Grégoire de Nysse, qu'elle s'arrêta tout aussitôt qu'on lui parla de concevoir; et je ne sais à quoi elle se fût résolue, nonobstant une si honorable ambassade, poursuit ce saint Docteur, si elle n'eût été assurée qu'il n'y avait rien à craindre pour son intégrité. Quel plus insigne document pouvait-elle laisser aux Vierges, et comment leur pouvait-elle mieux enseigner à priser le riche joyau de la chasteté par-dessus tous les biens et toutes les promesses du monde?

IV. Au reste, si vous demandez en quel degré elle a possédé cette pureté, je vous répondrai qu'elle l'a eue si éminente, que le Saint Archevêque de Florence, marchant sur les pistes d'Albert le Grand, ne permet pas que nous la comparions aucunement à celle des autres créatures mortelles; d'autant, disent ces Docteurs, qu'ici la chasteté est contrainte d'avoir toujours les armes au poing pour se défendre

contre les assauts qu'elle reçoit continuellement de ses ennemis, où souvent elle est offensée, encore que ce ne soit pas dangereusement, souvent aussi elle se voit sur le point d'être blessée à mort. Ils exceptent ceux qui par une faveur spéciale ont été confirmés en la grâce de Dieu, tels qu'étaient les Apôtres et quelques autres Saints. Mais elle était hors de tout péril d'être endommagée, pour légèrement que ce fût; voire elle était affranchie de tous les combats qui nous sont livrés par la nature corrompue, dont les mouvements déréglés ne causèrent jamais aucune altération en son corps ou en son esprit. Ils ne se contentent pas de ceci, mais ils relèvent cette pureté par-dessus celle des Anges, d'autant qu'elle n'a pas seulement orné l'esprit de la Vierge, mais encore ennobli son corps, et pour ce qu'elle a été volontaire, et par conséquent suivie d'un très-grand mérite, ce qui manque à ces purs esprits. J'aurais ici l'un des beaux champs du monde pour m'égayer, si à deux ou trois autres rencontres (1) je n'avais assez amplement discouru de la virginité de la mère de Dieu.

« Quand l'Ange apporta la nouvelle de l'Incarnation à la très-sainte Vierge, sa très-grande modestie ne lui permit pas de s'attribuer les grandeurs renfermées dans les paroles dont il usa pour la saluer, et la question qu'elle lui fit était fondée sur la vue de sa bassesse d'un côté, et de l'autre, sur le droit qu'elle avait de demander la manière dont cette œuvre se devait accomplir en donnant l'exclusion à celle qui ne s'accordait pas à son vœu, ce qui marque sa prudence et sa fidélité, et la disposition secrète de son âme virginale, qui eût mieux aimé renoncer à la très-haute dignité de Mère de Dieu, que de manquer à l'observance de ce vœu, le faisant monter au degré le plus sublime où il puisse arriver par cette résolution si ferme. Son esprit éclairé au delà de tous les esprits des hommes, pouvant aisément proposer d'autres voies à l'Ange, elle s'en abstient, et ne spécifie que celle que son état Virginal l'oblige d'exclure, et elle se renferme dans les limites de son obligation. Il faut remarquer que Saint Gabriel ayant parlé trois fois, la Sainte Vierge demeura d'abord en admiration et en silence; la seconde fois elle fit la question que nous venons de dire; sur quoi étant éclaircie par la réponse de ce Bienheureux Ambassadeur, elle rentra dans son silence, et demeura dans la soumission; de sorte que la pureté de cette admirable Vierge est le fondement de sa demande; et si Dieu ne l'eût obligée à cette espèce de sollicitude touchant son vœu, nous n'aurions entendu de sa bouche sacrée nulle parole d'interrogation, mais seulement de foi et de soumission.

(1) Tract. I, c. III, § 4, 5 et c. V, § 3. Tract. II, c. II, § 3.

« L'Ange aurait pu lui déclarer d'abord toute l'économie de ce grand Mystère; il eût pu lui apprendre qu'elle allait être Mère du Verbe Incarné par l'opération du Saint-Esprit, et prévenir ainsi sa peine, mais il n'en avait pas l'ordre. Le conseil de Dieu est que Marie annonce l'Évangile de la virginité, et qu'elle l'annonce à l'Archange, et que nous honorions en l'accomplissement de cet ouvrage une double Annonciation; c'est ce que nous remarquons en cet entretien Angélique et Évangélique. L'Ange annonce l'Évangile de l'Incarnation à la Bienheureuse Vierge, et cette pure Vierge annonce réciproquement à l'Ange l'Évangile de la Virginité, c'est-à-dire un nouvel état et une nouvelle sorte de créatures, qui n'ayant que le corps en la terre, doivent vivre et converser en esprit dans les Cieux, et c'est en Marie, et au moment de l'Incarnation que cet état virginal prend naissance. Les mariages de l'ancienne Loi étaient, selon Saint Augustin, des mariages prophétiques, qui regardaient la génération temporelle du Sauveur; mais depuis sa venue il a changé de condition, et l'état excellent auquel les Fidèles sont conviés à présent, est celui de la sainte virginité; il est vrai que tous n'y sont pas appelés, mais ceux qui sont honorés de cette vocation si relevée en doivent faire beaucoup d'estime, et s'y attacher fidèlement.

« En toutes les autres Mères, la maternité combat et triomphe de la virginité; mais celle de Marie étant plus divine que la naturelle, elle respecte la virginité, elle cède à sa poursuite et s'accorde avec elle. Ne voyez-vous pas comme elle demeure ferme et constante? Je ne connais point d'homme, dit-elle; et comme d'ailleurs la maternité, approuvant sa force et sa résistance, lui dit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, etc.; pour lui apprendre que c'est une maternité qui, bien loin de lui être contraire, l'ennoblit, la perfectionne et la déifie par son alliance. C'est donc en cet heureux moment que la source de la pureté est ouverte, et que l'état Angélique des Vierges commence à se dilater dans le monde; cet état commence en Marie concevant Jésus-Christ dans l'estime de la virginité, en la mettant au plus haut prix qu'elle puisse être mise, comme nous le disions un peu auparavant, puisqu'elle n'eût pas voulu être Mère de Dieu sans demeurer Vierge (1). »

V. Mais pour approcher de plus près ce qui appartient davantage à l'instruction des Vierges, ce qu'elles ont principalement à remarquer, c'est que nonobstant que la Sainte Vierge n'ignorât pas le corps de garde que Dieu avait mis autour de sa virginité, ni la spéciale protection des Anges, voire encore du Roi des Anges, qui la mettait

(1) La R. Mère de Blémur.

en assurance, ce néanmoins elle apporta une extrême diligence à la contregarder, comme si elle eût toujours été au beau milieu des ennemis. Ce qui a fait dire à Saint Grégoire de Néocésarée (1), que jamais personne ne porta une lampe allumée au travers du vent avec plus de circonspection, et que jamais épousée n'eut plus d'égard à conserver la belle robe de ses noces, que la Sainte Vierge employa de soin à maintenir le lustre de sa virginité. A cet effet, elle lui donna pour escorte quatre vertus, dont il est nécessaire que les Vierges soient toujours accompagnées, si elles ne veulent courir divers hasards de perdre leur pudicité, ou à tout le moins d'en ternir le lustre.

L'amour de la retraite, première compagne de la virginité de la Mère de Dieu.

VI. La première fut l'amour de la retraite et la suite de toutes sortes de hantises et de compagnies, non-seulement pernicieuses, mais encore non nécessaires. Ce qui a donné occasion à quelques Docteurs de remarquer que le mot Hébreu, *Hahalmach*, qui est employé en la Prophétie d'Isaïe, où il est dit (2) qu'une Vierge concevra, ne signifie pas simplement une Vierge, mais une Vierge qui se tient close et couverte, et qui garde très-soigneusement la maison. De vrai, elle eut ce point en telle recommandation, que jamais elle ne mit le pied dehors que la charité ou la nécessité ne l'attirât, et lors même que l'une ou l'autre la pressait de sortir, elle se rendait au plus tôt qu'il lui était possible à sa bien-aimée solitude. Demandez à l'Évangéliste Saint Luc (3) en quelle façon elle fit le pénible voyage de Judée, allant voir sa cousine Elisabeth. Il n'a pas oublié de remarquer que ce fut en grande diligence et sans s'arrêter sur le chemin. Et ce qui est encore plus considérable, c'est que ce divin Écrivain donne assez à entendre qu'ayant demeuré environ trois mois en la maison de Zacharie, elle se rendit à Nazareth avant qu'Élisabeth se délivrât, afin d'éviter la rencontre non nécessaire des parents, des amis et des voisins qu'elle ne doutait nullement de voir accourir à la première nouvelle de la naissance miraculeuse de Saint Jean-Baptiste (4). Si vous pensiez la prendre pour une coureuse, vous vous tromperiez grandement, dit l'éloquent Docteur Saint Ambroise (5). Car, pour l'ordinaire, elle n'abandonnait point la maison, sinon quand il fallait aller au Temple, où elle ne se portait point autrement qu'en la compagnie de ses parents. Vous l'eussiez vue toujours très-bien occupée en sa petite chambrette, et encore mieux accompagnée

(1) Serm. II de Annuntiat. — (2) Cap. I. — (3) Ibid. — (4) Rupertus, lib. I in Cant. — (5) Lib. II de Virginibus.

en ses sorties, jaçoit qu'elle n'eût personne qui la veillât plus soigneusement qu'elle-même.

VII. Qu'on ne me parle pas de ces vagabondes qui ont toujours les fourmis aux pieds et le vif-argent à la tête, et qui ne sauraient garder la chambre et dont la dévotion est à courir. Plus elles courront, moins en rencontreront-elles; et Dieu veuille qu'elles n'y perdent ce qui ne se conserve jamais bien qu'à la faveur de la retraite. Quand elles feraient des miracles, elles auraient peine de persuader aux Saints Pères qu'elles sont fort chastes; et il les faudrait renvoyer à Tertullien, à Saint Cyprien, à Saint Jérôme, à Saint Ambroise et à ces autres grands Maîtres de la vie spirituelle, qui ont enseigné aux mères la façon de gouverner leurs filles pour y apprendre leur leçon. Ils leur diraient (1) franchement que si elles veulent sortir à la rue avec Dina pour voir et pour être vues, pour cajoler et pour être cajolées, elles pourraient bien avoir la même rencontre que cette fille infortunée, et que si le monde tient des discours qui ne sont point trop à leur avantage, elles en fournissent le sujet. Ils leur diraient qu'on en a vu d'aussi avisées qu'elles tomber dans le blâme par leurs conversations trop libres et trop volages (2), que nul ne devient perdu tout d'un coup, et qu'il ne faut qu'une bluette pour allumer un feu qui ne s'éteindra possible jamais. Ils leur diraient (3) que rien ne s'accorde mieux avec la pudeur que la solitude, et que la retraite est la vraie école de l'honnêteté. Ils leur diraient (4) que le seul désir de s'exposer aux yeux est contraire à la chasteté; que le seul regard des hommes, et beaucoup plus l'affection de leur agréer, pour vertueux qu'ils soient et pour bonne intention que l'on ait, sont comme autant de coups de dague au sein de la pudicité; et que par de semblables rencontres le front s'endurcit peu à peu et s'accoutume à ne point rougir. Ils leur diraient que l'unique moyen de couper brèche à tant de complaisances et à tant de mauvais discours, c'est de se tenir au logis, et qu'aussi difficilement remarque-t-on les vestiges de l'aigle au milieu de l'air, du navire sur le coulant de l'eau et du serpent sur le dos de la terre, aussi difficilement remarque-t-on les traces des jeunes gens devant la maison d'une fille qui leur donne de la porte au nez. Ils leur mettraient devant les yeux l'exemple de la noble et vertueuse Asella (5), jeune Demoiselle romaine, qui n'avait point d'autre Paradis en ce monde que de se trouver seule en sa petite chambrette, et qu'elle était si fort éloignée de la hantise des hommes, que la couleur lui montait au visage lors seulement qu'elle était

(1) S. Bern., Tract. de Gradibus Humil., gradu I. — (2) S. Hieron., passim. — — (3) Ambr., Exhort. ad Virg. — (4) Tertull., lib. de Velandis Virginib. — (5) Hieron., Epist. XV ad Marcellam.

rencontrée avec sa sœur, quoique vierge et chaste comme elle. Bref, ils leur diraient des merveilles des Agnès, des Agathe, des Cécile, des Lucie et d'infinies autres que l'on ne vit jamais en public, sinon pour recevoir la palme du martyre; et ils les aviseraient que si elles aiment mieux suivre les traces des éventées que les exemples de ces Vierges sages, elles se peuvent bien attendre à la honte et à la confusion de celles-là, plutôt qu'à l'estime et à la gloire de celles-ci.

La modestie, seconde compagne de la virginité.

VIII. Tandis qu'elles y songeront, je leur dirai que la seconde vertu dont la Sainte Vierge accompagna sa chasteté, fut la modestie et la pudeur. Car Saint Grégoire de Nazianze enseigne qu'il y a un tel rapport de l'intérieur à l'extérieur, que si le dedans est bien composé, il est de nécessité que le dehors s'en ressente, et qu'on aperçoive la modestie ès yeux, la retenue en la langue, la gravité au marcher, la bienséance et l'honnêteté en tous les mouvements du corps. C'est en quoi la Reine des Anges fut du tout admirable au récit du Bienheureux Épiphane, Prêtre de Constantinople. Car toute petite qu'elle était, elle n'arrêta jamais les yeux sur personne, et jamais ne commit aucune action méchante pour légère qu'elle fût. Aussi sa modestie parut si nouvelle au monde, que tous les hommes de jugement la regardaient comme une personne plutôt venue du ciel que conçue en la terre, et ils étaient contraints de confesser que jamais ils n'avaient vu une si rare modestie ni un visage si divin. Ce qui donne sujet à Saint Jean Damascène de la saluer en cette sorte (1) : Je m'adresse à vous, ô Vierge sans pair! doux fruit des entrailles de Sainte Anne, j'y suis attiré par votre amour. Mais comment pourrais-je représenter avec le pinceau de ma plume la gravité de votre marcher et la modestie de votre vêtement? Quelles paroles suffiront pour décrire la douceur et la beauté de votre visage, et la maturité d'un âge parfait qui se remarquait même en votre enfance? Jamais votre habit ne ressentit la délicatesse ni la curiosité, et beaucoup moins encore votre marcher et votre contenance. Votre abord était gravement doux et doucement grave. Les hommes n'avaient nul accès à vous, témoin le tremblement dont vous fûtes surprise lorsque l'Ange se présenta devant vous. Jusqu'ici Saint Jean Damascène. Mais à propos de ce tremblement, de grâce, prenez garde, d'un côté, au trouble de la Sainte Vierge qui ne procédait nullement, ainsi que disent plusieurs graves Docteurs, de voir un Ange en sa

(1) Orat. 1 de Nativitate Virg.

chambrette, car ce ne lui était pas chose nouvelle, mais de le voir en forme d'homme, ce qui était tout à fait extraordinaire; et de l'autre, remarquez avec Pierre Damien (1) comme elle tint toujours la rigueur de son silence accoutumé, ne donnant aucune réponse à ce divin Ambassadeur jusqu'à ce qu'il se fût mis en devoir de l'éclaircir, et de lui déclarer en particulier la manière que Dieu devait garder pour faire réussir les desseins qu'il avait sur elle.

IX. Ici le grand Maître des Vierges, Saint Ambroise (2), les envoie à l'école de la Mère de Dieu pour apprendre d'elle la chaste pudeur, et pour se souvenir que la vraie Vierge doit tenir pour suspectes toutes les paroles des hommes, et qu'elle doit rougir autant de fois qu'elle en rencontre quelqu'un. Ici Saint Bernard les avise (3) que le plus beau brillant qu'elles puissent porter, c'est un maintien modestement vergogneux que Sainte Agnès appelait le vermillon qui était épandu sur ses joues. Ici Saint Augustin (4) les avertit de garder très-soigneusement leur vue, et de ne ficher jamais les yeux sur aucun homme. Et il ne faut pas qu'on lui dise que la vraie chasteté est au cœur, et que celles qui sont résolues de la garder n'ont pas besoin de tant de menues observations, d'autant qu'il ferme la bouche à tous ces beaux prétextes d'égarement et de légèreté, en disant que si l'œil est libre de regarder çà et là, jamais il ne croira que la vraie honnêteté puisse loger dans le cœur. Ici Saint Jérôme leur dit (5) que les approches des jeunes hommes, les regards, les signes, les sourires et autres semblables mignardises sont les premiers accès de leur fièvre chaude et les symptômes de la maladie mortelle qui conduit aux abois leur chasteté. Bref, ici tous tant qu'ils sont ils leur crient qu'à faute de gravité et de retenue, celles qu'on estimait les plus sages se sont perdues, et que le chemin de la légèreté est si glissant, qu'au même instant qu'elles y mettront le pied, elles enfileront la route de leur malheur.

« Le Prophète Osée dit une excellente parole sur ce sujet, au Chapitre second de sa Prophétie : J'attirerai doucement à moi cette âme, je la mènerai en la solitude, et je lui parlerai au cœur. Quand il a plu à Dieu de dégoûter la créature des satisfactions mortelles qu'elle trouvait dans le vice, et qu'il lui a fait sentir la joie divine de son Esprit-Saint, elle n'aspire plus qu'à la jouissance de ce bien céleste qui la rend victorieuse de ses passions, et c'est alors qu'elle se retire dans la solitude, qu'elle évite le commerce des hommes, et qu'elle essaie de se tenir toujours auprès de ce médecin admirable qui a guéri toutes ses plaies, et qui seul la peut conserver dans la

(1) Serm. I de Nativit. B. Virg. — (2) Lib. II in Lucam. — (3) Serm. in *Signum magnum*. — (4) Epist. CIX. — (5) In Vita Sancti Hilarionis.

santé spirituelle qu'elle a recouvrée par son assistance. Alors encore elle substitue à des compagnies dangereuses celles des personnes qui, par leurs prières, par leurs paroles et par leurs exemples, peuvent l'aider en sa nouvelle vie. Cette précaution est si nécessaire, que sans elle les conversions que l'on prétend être véritables ne le sont qu'en idée, superficielles et passagères, et se terminent souvent à des rechutes plus dangereuses que le premier état, d'où l'on croyait être délivré; il faut s'éloigner du monde comme on fuit d'une maison infectée du mauvais air. Les mauvais discours, au sentiment de saint Paul, corrompent les bonnes mœurs; les yeux persuadent le cœur, on apprend le mal en le voyant faire, et cette vue fait une impression si forte dans l'âme, qu'elle passe comme en nature avant même qu'on s'en aperçoive.

« Voici une description du véritable Solitaire qui mérite bien notre attention :

« Le Solitaire est celui qui représente parfaitement dans un corps matériel et corrompu l'ordre et l'état des purs Esprits; le Solitaire est celui qui en tout temps, en tout lieu, en toute action n'est attaché qu'aux seules choses de Dieu; le Solitaire est celui qui fait sans cesse violence à la nature, et veille sans relâche à la garde des sens; le Solitaire est celui qui a le corps chaste, les lèvres pures, et l'esprit éclairé de la lumière divine; le Solitaire est celui qui, étant touché dans le fond de l'âme de la tristesse salutaire de la pénitence, est toujours occupé de la pensée de la mort, soit qu'il veille ou qu'il dorme, sans la perdre jamais. Celui-là est véritablement Solitaire qui a toujours l'esprit comme transporté dans le ciel, et ravi en Dieu, qui ne souffre la vie présente qu'avec regret, à qui la vertu est devenue presque naturelle, qui est toujours éclairé de la Lumière divine, dont le cœur est comme un abîme d'humilité, où il précipite et où il étouffe toutes les pensées d'orgueil, sachant que ce vice est la dernière pauvreté d'une âme qui croit cependant être fort riche. L'âme solitaire, qui est aussi sainte que sage, n'a pas besoin d'être instruite par le discours, étant éclairée par la lumière de ses propres actions, qui parlent plus efficacement que tous les discours.

« Le premier degré de la paix intérieure est d'éloigner de soi tout le bruit que causent les passions, comme troublant la plus profonde tranquillité du cœur. Le dernier et le plus parfait est de ne pas craindre même ce tumulte, et d'y être entièrement insensible.

« Saint Bernard était si transporté des excellences de la solitude, qu'il a peine à trouver des expressions qui satisfassent son zèle. Écrivant aux Frères du Mont-Dieu, et se réjouissant avec eux du renouvellement de la ferveur des anciens Moines d'Orient, il leur

dit : Que le Seigneur vous mette à couvert de la contradiction des mauvaises langues, qui vous taxent de nouveauté; qu'il vous cache dans le secret de sa face à ces gens impies, qui ne pouvant obscurcir la lumière si brillante de la vérité, s'efforcent de vous nuire sous le seul nom de novateurs; ce sont de vieux vaisseaux qui ne peuvent pas contenir le vin nouveau que le Saint-Esprit répandit dans les Apôtres. Si votre retraite est une nouveauté, au moins n'est-elle pas une nouvelle vanité; c'est l'ancienne possession de l'Église de Dieu, découverte dès le temps des Prophètes, ressuscitée en la personne de Saint Jean-Baptiste, et perfectionnée par le Sauveur qui se retirait si souvent sur les montagnes et dans les déserts, et qui a depuis été imité par une si grande multitude de Solitaires, comme les Paul, les Antoine, les Macaire, les Arsène, et les autres. Ah ! mes chers Frères, dit-il un peu plus bas, gardez-vous de négliger votre vocation, ne vous arrêtez pas, il vous reste un grand chemin, votre profession est très-élevée, elle passe les Cieux, elle égale les Anges, elle imite leur pureté; vous n'avez pas seulement voué la Sainteté, mais la perfection de toute Sainteté, la fin de toute consommation; il ne faut pas s'arrêter seulement à ce que Dieu commande, mais à ce qu'il désire. Quel est son bon plaisir; quelle est sa volonté plus parfaite? c'est le devoir des autres de croire en Dieu, de le connaître, de le craindre et de l'aimer; mais pour vous autres, vous le devez goûter, vous devez en jouir. C'est dans la retraite, selon le même Saint, que l'on rachète le temps perdu dans les embarras du siècle, que l'on s'occupe aux affaires de Dieu, que le cœur est au large, n'étant plus serré et pressé des soins inutiles du dehors; c'est dans la solitude que l'âme se réjouit, et qu'elle est à la table de son Époux, se rassasiant des viandes délicieuses et des vins de son amour. Le nom de Vierge Solitaire attribué à notre Souveraine m'a un peu éloigné du sujet que nous traitons, il est temps de reprendre notre matière (1). »

La sobriété, troisième compagne de la virginité.

X. La troisième compagne de la pureté virginale de la Mère de Dieu, fut la sobriété et l'abstinence. Abstinence que Saint Ambroise témoigne (2) avoir été si grande, qu'à peine prenait-elle ce qui était nécessaire pour se sustenter. Abstinence que Saint Chrysostome surnomme excessive et surpassant toutes les forces de la nature, et qu'il dit avoir mû le Roi de gloire à la donner pour Mère à son Fils unique. Abstinence que Saint Jérôme assure avoir été tellement

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Lib. II de Virg.

compassée, qu'un Ange lui apportait tous les jours un petit ordinaire afin qu'elle n'excédât en chose quelconque les bornes de la nécessité. Bien qu'il ne faille pas estimer qu'elle en usât de la sorte pour empêcher les mouvements déréglés de la sensualité, qui était en elle très-parfaitement sujette à la raison ; mais pour obéir à la même raison, qui enseigne que la nourriture ne doit être prise sinon pour soutenir le corps, pour bailler des ailes à l'âme, ainsi que dit Saint Jean Chrysostome (1), à ce qu'elle se puisse élever en haut par la contemplation, et pour la rendre supérieure à tous les alléchements de la partie terrestre, c'est-à-dire du corps. Pourquoi ne me sera-t-il pas permis d'ajouter qu'encore qu'en son particulier elle n'eût point besoin de refréner l'insolence de cette partie brutale, qui en tout et partout suivait la partie de l'esprit, ce néanmoins elle devait par son exemple faire appréhender aux Vierges les besoins qu'elles ont de cette vertu. Car c'est en elles proprement que la tempérance et la sobriété doivent venir au secours de la chasteté, pour affaiblir son ennemi domestique et pour empêcher le renfort qui lui arrive du dehors. Les anciens comprenaient bien ce point, lorsque parlant du vin, ils l'appelaient (2) le lait de la Déesse d'impudicité, couvrant à leur façon ce qu'ils avaient appris des saints livres qui enseignent que le vin est l'entretien et la nourriture de ce vice. C'est chose étrange d'ouïr les paroles des Saints Pères sur ce sujet, les exagérations dont ils se servent, nommément lorsqu'ils adressent leurs discours aux Vierges. Si on me croit capable de donner conseil, dit Saint Jérôme (3), et si mon expérience peut mériter qu'on lui défère quelque chose, le premier avis que je baille et la première prière que je fais, c'est que l'Epouse de Jésus-Christ ne fuie pas moins le vin que le venin. Ce sont les premiers feux que les démons, vrais incendiaires, ont coutume de laisser dans nos corps, afin d'embraser notre jeuuesse. L'avarice, la superbe et l'ambition ne font point pour l'ordinaire tant de dégât, d'autant qu'il est beaucoup plus aisé de se prendre garde des autres ennemis que de celui-ci qui est de la maison, et qui nous accompagne partout. Le vin et la jeunesse sont comme deux brasiers allumés. N'avons-nous donc pas bonne grâce de jeter de l'huile dans le feu et de nourrir ainsi les vices qui enflamment nos corps et qui ruinent nos esprits? Quant à Saint Jean Chrysostome, il tranche court et maintient (4) que pour lui il ne tiendra jamais pour une femme qui se gouverne sagement, celle qui boira volontiers du vin. Les autres n'en disent pas moins, et il me semble que c'est bien assez pour faire appréhender aux Vierges la

(1) Hom. I in Gen. — (2) Athen., lib. X Dipnos., c. XV. Prov. XX. Luxuriosa res vinum. — (3) Epist. XX ad Eustoch. — (4) In c. I Matth.

règle et la modération qu'elles doivent tenir en leur vivre, si elles veulent conserver l'agréable fleur de leur chasteté, la bonne odeur qu'elle doit répandre partout.

L'occupation, quatrième compagne de la virginité.

XI. La quatrième compagne de l'intégrité de la Sainte Vierge fut la continuelle occupation. Car elle savait trop bien que le vice s'engraisse dans l'oisiveté, ni plus ni moins qu'en la bonne chère, et que faute d'exercice (1), les forts étaient devenus faibles, et les sages avaient perdu leur sagesse, comme il se voit en Samson et en Salomon, qui, s'étant maintenus parmi le travail, se ruinèrent de corps, d'esprit et d'honneur, aussitôt qu'ils se furent abandonnés à l'oisiveté. Je suis content de rapporter ici, en faveur des Vierges, ce que les Saints nous ont laissé de l'occupation tant intérieure qu'extérieure de la Mère de Dieu, pour leur fournir une parfaite idée d'une journée spirituelle. Saint Bonaventure (2) a recueilli ces divers détails, partie des mémoires de Saint Jérôme, partie des révélations faites à Sainte Elisabeth, fille d'André, Roi de Hongrie, par la même Vierge. Il dit donc qu'elle se levait d'ordinaire à la minuit, et lors, se prosternant devant le lieu où jadis avait reposé l'Arche qui était le Trône de Dieu, elle passait un bon espace de temps en l'Oraison, où sans parler des remerciements qu'elle faisait à sa Majesté des louanges et des bénédictions qu'elle lui donnait, et des autres actes de Foi, d'Espérance, de Charité et de Religion qu'elle pratiquait, elle avait coutume de demander sept choses à Dieu. La première, la grâce de l'aimer de tout son cœur et de toutes ses forces. La seconde, la faveur d'aimer son prochain autant que Dieu le commande, et tout ce qu'il désire que nous aimions pour l'amour de lui. La troisième, la force de haïr tout ce qui lui déplaît. La quatrième, l'humilité, la patience, la débonnaireté et les autres vertus qui la devaient rendre aimable à l'Époux de son cœur. La cinquième, le bien et l'honneur de voir de ses yeux, d'ouïr de ses oreilles et de servir de ses mains celle qui devait être si heureuse que d'être la Mère de son Créateur, ainsi qu'elle avait appris des sacrés cahiers. La sixième, le secours nécessaire pour accomplir ponctuellement toutes les volontés de ses Supérieurs. A la dernière, elle recommandait à Dieu le Sanctuaire qu'il avait choisi, les Officiers et les Ministres du Temple, et généralement son peuple élu, à ce qu'il les conservât tous et les fît croître en son saint service. Après ce premier exercice, ayant pris tant soit peu de

(1) Aug., Serm. xvi ad fratres in eremo. — (2) Medit. vitæ Christi, c. III.

repos, elle retournait de bon matin à la prière où elle s'attachait de nouveau jusqu'à neuf heures. De là jusqu'à midi elle s'employait à quelque ouvrage manuel, selon qu'il lui était ordonné, nommément à travailler en soie ou en laine, pour le service du Temple, ce qu'elle entendait parfaitement. Après midi elle reprenait les exercices spirituels de la lecture et de l'oraison, jusqu'à ce que l'Ange lui apportât sur le tard sa petite réfection; après laquelle ayant béni et adoré son Dieu, et, comme disent plusieurs Saints, s'étant quelque temps entretenue avec les Bienheureux Esprits qui la venaient voir, elle prenait un peu de sommeil, qui pourtant n'interrompait pas ses doux et affectueux colloques avec Dieu, ainsi que j'ai dit ailleurs après un bon nombre de Saints Docteurs. Jusqu'ici est la relation de Saint Bonaventure; à quoi s'accorde merveilleusement bien ce qu'écrivent Saint Grégoire de Nysse (1), Saint Jérôme (2), le Bienheureux Sophronius (3), André de Crète (4), Saint Jean Damascène (5), Saint Germain, Patriarche de Constantinople (6), Épiphane, Prêtre de la même Église (7), George, Archevêque de Nicomédie (8), Cédrenus (9), Nicéphore (10), Pierre Damien (11) et plusieurs autres. O temps heureusement employé! ô vie qui est plus d'un Ange que d'une créature mortelle! ô journées vraiment pleines, et telles que les ont désirées les Saints après le Prophète David! ô suite d'actions toutes dignes d'être présentées à la Majesté de Dieu! ô entretiens surpassant la condition des personnes engagées dans les nécessités d'un corps corruptible et mortel! Je sais bien que les autres Vierges n'y arriveront jamais; si ne sont-elles pas pourtant dispensées de se ranger à la compagnie des jeunes filles qui suivent l'Épouse choisie. Pour celle-ci, elle va, elle vole, elle tranche les montagnes et saute les vallées, courant après son Bien-aimé; quant à elles, qu'il leur souvienne qu'elles avanceront autant en la vertu qu'elles suivront de plus près les traces de la Reine qui les conduit.

« Mais disons encore que le Sauveur ayant commencé d'ouvrir sa bouche adorable pour prêcher au peuple les maximes fondamentales de son Royaume après trente ans de silence et de vie inconnue, il ne convie personne au mariage, mais il exhorte tout le monde à la continence par ces paroles : *Qui potest capere capiat.* Il est vrai qu'il honora les noces de sa divine présence, et qu'il ennoblit le Mariage en l'élevant à la dignité de Sacrement, et qu'il a inspiré à l'Apôtre de

(1) Orat. de Nativit. Dom. — (2) In Hist. Deiparæ. — (3) In Epist. de Assumpt. — (4) Orat. I de Assumpt. — (5) Lib. IV Fide Orth. — (6) In Encom. Deip. — (7) In Vita Virg. — (8) Orat. de Deip. oblatione. — (9) In Compendio historiæ. — (10) Lib. I Hist., c. VII. — (11) Serm. I de Nat. Mariæ. Christophorus à Castro, Hist. Deiparæ, c. III.

nous dire qu'il était honorable; mais cependant ce même Apôtre ne le conseille à personne, au lieu qu'il persuade la virginité, comme un état parfait, plus élevé, plus rempli de grâce, plus séparé des créatures et plus uni à Dieu. Il est certain, dit-il, que je n'ai point de précepte du Seigneur touchant les Vierges, mais voici le conseil que je leur donne, comme étant prévenu de la miséricorde de Dieu pour lui être fidèle : Je crois donc qu'à cause des misères présentes, un homme fait bien de ne se point marier; celui qui n'est point dans cet engagement a soin de servir le Seigneur et de lui plaire, et son cœur n'est point divisé entre les choses du monde et celles de Dieu; ce que je vous dis pour vous porter à un état honorable, et qui vous donnera la liberté de vous occuper à la prière, quoique je ne prétende pas contraindre personne, sachant que tout le monde n'est pas appelé à une condition si sublime.

« Saint Cyprien, dont nous avons déjà rapporté le témoignage au commencement de ce Chapitre, continue les louanges de cette fille du Ciel, en disant que la virginité est un soin continuel et une glorieuse anticipation de la vie bienheureuse; que c'est une enfance perpétuelle, une enfance d'innocence et de pureté; c'est la victoire du monde, le triomphe de ses plaisirs et de ses déplaisirs; que c'est la marque de la fécondité spirituelle de l'Église, et l'image la plus naturelle de la sainteté de Dieu. Elle est, au sentiment de Saint Jean Climaque, une demeure uniquement agréable à Jésus-Christ; c'est, dit-il, le bouclier du cœur, c'est un Ciel terrestre, c'est un renoncement que l'on fait à la nature par un mouvement surnaturel : celui qui possède cette excellente qualité bannit l'amour des sens par l'amour divin, et éteint le feu de la terre par le feu du ciel.

« Il y a trois sortes de personnes, continue cet homme admirable, qui tiennent leur corps captif et enchaîné : les uns l'arrêtent par les combats de la vie religieuse, par les travaux pénibles et par les austérités corporelles; les autres l'enchaînent par l'humilité, et les derniers par l'infusion secrète d'une lumière divine. Les premiers ressemblent à l'Étoile du jour, les seconds à la Lune lorsqu'elle est pleine, et les troisièmes au Soleil lorsqu'il est le plus brillant; tous trois ont leur conversation dans le ciel, et comme le jour succède à l'aurore et à la lumière du jour le grand éclat du Soleil, de même au premier degré de pureté qui s'acquiert par les travaux, succède le second qui s'acquiert par l'humilité; et à celui-ci succède le dernier qui est le plus élevé, et qui s'obtient par une grâce extraordinaire et une illumination toute céleste.

« Comme Dieu est incorruptible et tout esprit, aussi aime-t-il la pureté et l'incorruption, c'est ce qui rend les Vierges ses favorites,

c'est ce qui leur donne une sainte familiarité avec lui, et ce qui les rend semblables à ce divin exemplaire autant que la créature en est capable. Les Vierges égalent les Anges au sentiment des Saints, sur quoi Saint Jérôme dit une parole fort singulière : Le sexe, dit-il, est dévoré par une fille pure et chaste; elle porte Jésus-Christ gravé en son corps aussi bien que dans son cœur, et elle est déjà en quelque sorte ce qu'elle sera plus parfaitement dans l'état de la Résurrection générale, où le Fils de Dieu nous assure que les Mariages cesseront et les hommes seront semblables aux Anges. Enfin les Vierges ont ce grand privilége rapporté par Saint Jean dans ses révélations, de suivre l'Agneau partout où il va. Ce Disciple bien-aimé avait de la complaisance de traiter d'une matière qui le touchait en particulier, puisqu'il demeura Vierge jusqu'à la mort : c'est avec un certain agrément qu'il parle de cette procession qui lui fut montrée, dans laquelle il n'y ait que le Roi des Vierges et sa virginale famille qui fussent admis, et qui eussent permission de chanter. Saint Augustin, qui connaissait fort bien ces vérités, dit élégamment, et peut-être avec quelque douleur intérieure : La joie des Vierges de Jésus-Christ est différente de celle des autres Saints qui n'ont pas cette qualité, quoiqu'ils appartiennent au même Maître; ils ont tous de quoi être satisfaits, mais cependant ce n'est point avec la même étendue, ni dans la totalité des Vierges : car ne suivant pas Jésus-Christ partout où il va, et n'étant pas ses imitateurs dans la virginité, ils sont privés de la joie dont cette ressemblance est le fondement, et celle qu'ils possèdent n'est ni opérée, ni exprimant, ni tendant à Jésus-Christ selon son état de pureté.

« Je sais bien que tous les fidèles en général suivent l'Agneau, mais je sais encore qu'ils ne le suivent pas partout où il va. Voilà comment cela se doit entendre, selon la pensée de notre Saint Docteur au lieu que nous venons de marquer.

« Bienheureux, dit-il, les pauvres d'esprit, ils suivent le Sauveur, lequel possédant les richesses immenses de la divinité, s'est fait pauvre pour l'amour d'eux.

« Bienheureux les débonnaires, ils imitent celui qui a dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.

« Bienheureux ceux qui pleurent, ils se conforment à Jésus-Christ pleurant sur la ville de Jérusalem.

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, ils entrent en la société de Notre-Seigneur touchant ce qu'il dit à ses Apôtres : Ma nourriture est de faire la volonté du Père qui m'a envoyé.

« Bienheureux les miséricordieux, ils ont pour modèle Jésus-Christ Notre-Seigneur représenté par le charitable Samaritain qui

secourut le pauvre blessé, dont le Prêtre et le Lévite n'avaient point eu de compassion.

« Bienheureux ceux qui ont le cœur net, ils imitent celui qui n'a point péché, et dont la bouche n'a jamais trompé personne.

« Bienheureux les pacifiques, ils ressemblent beaucoup à celui qui pria sur la Croix pour ses cruels bourreaux.

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, ils imitent celui qui nous a donné l'exemple de souffrir sans murmure quand nous sommes persécutés à tort, etc.

« Tous les Élus peuvent suivre Notre-Seigneur Jésus-Christ dans toutes ces vertus que sa sainte parole nous propose, et nul n'en est exclu, quoique ceux qui sont engagés dans les soucis du siècle y rencontrent de plus grandes difficultés. Mais quand cet Agneau sans tache se promène dans la belle route de la virginité, ceux qui l'ont perdue ne peuvent nullement l'accompagner; on ne revient jamais dans ce chemin quand on l'a une fois quitté : c'est une absence sans retour. C'est donc votre privilége, ô saintes Vierges! ô Épouses de ce divin Agneau! de lui tenir compagnie, d'être toujours à son côté, de le suivre sans cesse, de le caresser, de l'embrasser, mais souvenez-vous qu'il ne suffit pas d'être Vierges, si vous n'êtes Vierges de Jésus-Christ : il ne faut pas renfermer vos pensées dans la seule intégrité du corps, il se faut élever à la vertu de l'esprit, par laquelle la virginité est consacrée et vouée à Dieu. C'est là le don parfait, et une grâce particulière qui réside en l'âme et qui nous porte à dédier au Sauveur et l'esprit et le corps, comme un holocauste entier de tout ce que nous avons reçu de sa main, sans nous en réserver quoi que ce puisse être : mais revenons à notre sainte Maîtresse.

« Nous avons déjà remarqué que l'Église, conduite par l'Esprit-Saint, appelle la Mère de Dieu la Vierge des Vierges; c'est-à-dire la Mère et la Souveraine de toutes les autres qui en dépendent et qui lui appartiennent comme ses plus chères filles et ses plus fidèles Disciples qui portent son caractère, et qui sont formées à son image et à sa ressemblance. Or, la sacrée Vierge ne possède et ne reçoit rien que par son divin Fils, et tout ce qui lui est donné ne passe par ses mains que pour être offert plus saintement à Jésus-Christ. Terminons donc cette matière, et disons, que Dieu en son conseil éternel ordonna que la virginité de Marie fût la principale disposition à sa divine maternité, et qu'en hommage et à l'imitation de ce mystère, la pureté des Fidèles de l'un et de l'autre sexe est l'état qui les dispose plus efficacement pour entrer dans la divine alliance, et dans cette espèce de maternité dont il est écrit : Quiconque fera la volonté de mon Père qui est dans les cieux, il est mon frère, ma sœur et ma

mère. État sublime qui a pris naissance dans l'Incarnation du Fils unique de Dieu, et dans la participation que sa très-sainte Mère a mérité d'y avoir par sa pureté virginale; et puisque dans l'ordre ordinaire toutes choses remontent à leur source, il est donc vrai que la sainte virginité élève et unit à la Vierge par excellence ceux qui la professent, et par elle à son Fils et à son Dieu. C'est par l'entremise de cette vertu que les âmes suivent Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère, et qu'elles les suivent partout, c'est-à-dire qu'elles leur ressemblent en beaucoup de traits par la sainteté, et qu'elles leur ressemblent en tout par la sainte intégrité.

« Disons enfin que l'innocence et la pureté ont Marie pour principe, et le Seigneur Jésus pour fin, qu'elles dépendent de la Mère de Dieu comme les principaux effets de sa puissance, et qu'elles nous font tendre à Jésus, lequel a tant de complaisance de voir des créatures revêtues des livrées de sa Bienheureuse Mère, qu'il les introduit dans son Palais à la vue de toute sa Cour, et avec un applaudissement général de tous les Élus, leur faisant part de tous les trésors de son éternel Empire, et leur permettant de le suivre partout dans la gloire, comme elles l'ont imité en tout dans les voies de la grâce (1). »

§ XV. — *Comme elle doit être imitée des mariées et des veuves.*

I. Les mariées rencontreront aussi de grandes vertus à imiter en celle que Dieu a choisie pour servir d'exemple généralement à toutes les femmes, de quelque condition qu'elles soient, en celle que Saint Grégoire de Néocésarée appelle la gloire des Vierges et la réjouissance des mariées (2). Le Prince des Apôtres me servira de guide en sa première Épître Canonique, où il va recueillant les qualités qui sont requisee ès femmes Chrétiennes.

Première qualité : le respect à leurs maris.

II. La première est l'honneur et le respect qu'elles doivent à leurs maris, accompagnés d'une sincère obéissance, et provenant d'un amour cordial. C'est pourquoi les plus grandes pour l'ordinaire ont été les plus remarquables, faisant servir à la vertu l'avantage de leur extraction. La chaste Sara, dit le Saint Apôtre, n'appelait point autrement Abraham que son Seigneur et son Maître ; ce qui la rendit si digne d'affection et d'honneur, qu'il lui changea le nom de Jescha,

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Serm. II de Annunt.

qu'elle portait auparavant, en celui de Sarai, la nommant sa Dame par respect, ainsi qu'ont remarqué quelques doctes interprètes (1). Les Saintes Matalie et Monique en ont fait tout autant à l'endroit de Saint Adrien et de Patritius, leurs maris. Et le grand Maître des mœurs Chrétiennes, Saint Jérôme, le conseille à toutes les autres en la personne de la noble Dame Celancia, lui disant qu'elle doit être la première à honorer son mari et à donner des exemples de respect à tous ses domestiques ; que par son abaissement et par ses continuels services elle le doit faire paraître honorable à tous; enfin, qu'elle doit mettre toute sa grandeur à lui déférer autant qu'elle pourra. Car puisque l'homme, au dire de Saint Paul, est le chef de la femme, le plus grand honneur qu'elle puisse recevoir, c'est d'avoir un chef que tous à son imitation jugent être digne d'honneur. C'est en quoi la Sainte Vierge n'a pas eu sa semblable. Car comme Saint Joseph lui avait été immédiatement donné du ciel, elle ne le regardait pas seulement comme son maître et son Seigneur, à l'exemple de Sara, mais comme Dieu même, à qui elle obéissait en sa personne. Elle considérait qu'en qualité d'Époux et de Gardien de sa Virginité, il était digne d'un double honneur qu'elle lui rendait avec un admirable soin. Et le respect qu'elle lui porta fut bien si grand, que jaçoit qu'elle le vît en peine sur sa grossesse, néanmoins elle n'eut jamais la hardiesse de dire une seule parole pour lui ôter les appréhensions qu'il avait ; de sorte qu'il fallut que l'Ange, épargnant sa honte virginale, rassurât l'esprit agité de Saint Joseph.

Deuxième qualité : la chaste fidélité.

III. La seconde qualité que Saint Pierre recherche ès femmes chrétiennes, c'est la chaste fidélité (2), qui doit paraître en leurs regards, en leurs paroles, en leurs actions et en tout leur maintien. Car jaçoit, disent Saint Cyprien et Saint Ambroise, que la chasteté conjugale n'emporte pas la première couronne qui est due seulement aux Vierges, si est-ce qu'elle ne laisse pas pourtant d'être glorieuse devant Dieu, vu que ce n'est pas une petite louange de garder la foi parmi tant de tentations et de dangers, et beaucoup plus encore de modérer dans le mariage le désir des choses licites. Il est vrai que les lis font l'honneur du Jardin de l'Église, et qu'ils portent leur tête argentine par-dessus les autres fleurs ; mais ce n'est pas à dire qu'ils leur envient la beauté qu'elles ont chacune selon son degré. Les parterres ont une belle grâce lorsqu'ils sont bien cultivés et bien arrosés;

(1) Cornelius, in Gen., c. XII. — (2) Considerantes in timore castam conversationem vestram.

mais ne fait-il pas bon voir d'autre côté sur le penchant d'une colline une vigne bien dressée et chargée de beaux fruits, et dans la campagne une moisson, qui est l'espérance de toute la contrée? Or, comme au dire du Sage (1) il n'y a rien qui puisse être comparé à une âme chaste en quelque degré que ce soit, aussi n'y a-t-il rien de si sale ni de si mauvaise odeur qu'une femme qui se donne mauvais bruit. Sur toutes choses, dit Saint Jérôme (2), que la femme bien avisée ait un extrême soin de son honneur, qui est l'appui, le soutien et le haut point de toutes les vertus de son sexe. C'est l'honneur qui recommande la pauvre, qui relève la riche, qui couvre la laideur de celle qui est désagréable, qui fait paraître celle qui est belle, qui oblige les ancêtres dont le sang n'est point altéré, qui vaut aux enfants plus qu'il ne se peut dire, les délivrant de la confusion qu'ils recevraient du blâme de leur mère et du doute qu'ils auraient de leur père; mais surtout qui est un bien inestimable à la femme même, qui, par son moyen, se rachète de l'insolence d'un homme étranger, vu que dans l'horreur et dans l'effroi d'un sac de ville, il n'y a point de pareille calamité à celle des femmes qui sont contraintes de la souffrir. La chasteté, dit Saint Cyprien (3), c'est l'honneur des corps, l'ornement des mœurs, l'arrêt de la pudeur, la paix de la maison, l'entretien de la concorde; c'est elle qui nous rend agréables à Dieu, qui nous unit à Jésus-Christ, qui, étant elle-même bienheureuse, rend aussi heureux ceux qui la possèdent; qui est véritable à ceux qui ne l'ont pas et qui la veulent profaner en autrui, et ce d'autant plus que plus ils ont de peine de la surmonter. C'est la terreur et la ruine de l'infamie, la fermeté de la force, l'ennemie de la noblesse, le rempart de la probité, le renversement des mauvais desseins, la victoire de l'âme, le trophée du corps, la mère de la gloire, la stérilité des vices, le porte-flambeau de la sainteté, la montre de la sincérité, le retranchement des scandales, la paix assurée des vertus, la prison de l'incontinence, le port de l'honnêteté, la cuirasse de la pudeur, le glaive de la sécurité, la mort de la dissolution, le faite de l'honneur, le précipice du déshonneur, la matière des palmes et des triomphes, le repos du salut, le bannissement de la perdition, la vie de l'esprit, la mort de la chair; bref, une imitation de l'état Angélique et un oubli de tout ce qui est humain. Or, jaçoit que mon dessein soit de montrer que la Sainte Vierge a servi en ce point d'un très-parfait modèle aux femmes mariées, si ne veux-je pas m'arrêter ici plus longuement, me contentant de ce qui a été dit de sa chasteté en divers

(1) Eccles. IX. — (2) Lib. I contra Jovin. — (3) Lib. de Bono pudicitiæ.

endroits, et tout fraîchement au discours que je viens d'adresser aux Vierges.

Troisième qualité : la simplicité et la modestie ès habits

IV. La troisième qualité c'est la simplicité et la modestie ès habits. Car l'apôtre ne veut pas ouïr parler, non plus que son collègue Saint Paul, de ces têtes à divers étages, ni de ces cheveux frisés, poudrés, entortillés, parsemés de perles, couverts de diamants et de brillants : il condamne ces robes de broderie et d'autres semblables étoffes chargées de passements d'or, doublées richement et curieusement travaillées, comme des inventions du monde et des piéges de Satan, et au reste peu séantes aux filles de Jésus-Christ. Car enfin, dit Saint Cyprien, la vraie pudicité n'a que faire de tous ces artifices, elle est assez belle et assez agréable d'elle-même sans autres atours. C'est ce que répondit jadis le grand Saint Hilaire à sa fille Abra, qui était tentée d'aller brave comme ses compagnes. Elle demandait des perles, et il lui en promit une de si haut prix, que l'ayant elle ne serait jamais malade, elle ne vieillirait et ne mourrait jamais, qui n'était autre que la chasteté. Mais il ajouta que pour l'avoir il fallait de nécessité mépriser les autres perles, d'autant qu'elle était si belle et si précieuse, qu'elle voulait être toute seule. Ce qu'il lui persuada aussi aisément que Saint Jérôme à la noble Démétrias (1), sa fille spirituelle, de qui il écrit qu'elle était à la gêne lorsqu'elle était contrainte de se parer, et qu'à l'imitation de la vertueuse Esther, elle eût aussi aisément supporté les plus sales ordures que ces parures et ces affiquets. De moi il faut que je confesse que je ne sais avec quelle conscience les femmes chrétiennes, et nommément celles qui font quelque profession de la dévotion, y mettent tant de temps et tant de façon, ni comme elles se peuvent endormir sur une sotte persuasion qu'il n'y a pas grand mal à toutes ces curiosités. Je les prie seulement de se commander tant soit peu de patience, pour peser mûrement ce qu'en écrivent les Saints Docteurs de qui elles doivent prendre les règles de la vie spirituelle. J'en trouve quelques-uns, dit Saint Grégoire (2), qui se mêlent de mettre le vice à couvert, et qui nous veulent faire croire qu'il n'y a point de mal à s'habiller de vêtements précieux. Qu'ils me disent donc pourquoi l'Écriture, marquant si soigneusement les chefs de la condamnation du mauvais riche, elle ne touche que ces deux tant seulement : qu'il allait richement couvert et qu'il faisait tous les jours bonne chère; qu'ils me répondent s'ils ont autre dessein que de

(1) Ad Demetriadem de Virginitate. — (2) Homil. XL in Evang.

vanité, et pourquoi ils se mettent fort peu en peine de s'habiller lorsqu'ils sont pour garder la maison et pour n'être aperçus de personne. Mais n'estimez pas qu'il s'agisse ici d'une vanité seulement, les Saints le prennent bien plus au criminel. Quoi donc, dit Saint Cyprien (1), vous êtes habillée somptueusement, vous êtes parée et attifée comme une Nymphe, vous allez le long des rues avec une démarche aussi molle et aussi étudiée que vos habits, vous attirez de tous côtés les yeux de la folle jeunesse, vous leur tirez des désirs et des soupirs du profond du cœur, vous nourrissez l'ardeur de leur concupiscence, vous jetez de l'huile dans le feu, et vous vous imaginez d'être fort innocente. Je veux que vous ne vous perdiez pas vous-même, et ne faites-vous point de cas d'être cause de la ruine des autres, à qui vous n'apportez pas moins de dommage que si vous leur faisiez avaler du poison, ou que vous leur missiez la dague dans le sein; et après cela vous me voudrez persuader que vous êtes chaste? Je ne le croirai jamais; et quand vous auriez dessein de l'entreprendre, votre habit vous démentirait.

V. Non, non, ne vous trompez pas à nous vouloir payer de belles paroles, poursuit Saint Jean Chrysostome (2), nous savons assez ce que c'est que le monde. Je vous maintiens qu'il est impossible de faire tant d'état de vous agencer et d'avoir soin de votre âme. Car comment y pourriez-vous songer ayant tant d'affaires après votre corps, étant toute noyée dans la vanité, portée par terre par le pesant fardeau de vos innombrables péchés? Ces saints poursuivront s'il leur plaît, car quant à moi je proteste que je n'aurais jamais la hardiesse d'écrire ce qui suit, si ce n'était avec leurs plumes. L'admirable Sainte Paule, dit Saint Jérôme (3), cette merveille de gravité et de vertu, ne rencontrait jamais aucune de ces bien coiffées qu'elle ne lui fît une réprimande avec le front et avec les yeux; aussi avait-elle coutume de dire que la beauté du corps tant recherchée marquait infailliblement la saleté de l'âme. Que les vierges et les femmes qui sont sages, dit encore Saint Cyprien, fuient comme la peste ces habits curieux qui ne sont propres qu'à des impudiques, et qui sont les panonceaux et les étendards de celles qui ont abandonné le soin de leur honneur. Il est impossible que celles qui vont habillées de soie et d'écarlate puissent être revêtues de Jésus-Christ; et où l'on voit tant d'or, tant de perles et de roses de diamants, il faut dire par nécessité qu'il y manque le principal ornement du corps et de l'esprit. Car autrement comment n'auraient-elles point d'appréhension de porter ce qui coûte si cher à autrui, et de faire parade des armes qui sont

(1) Lib. de Habitu Virginum. — (2) Homil. XXXVII in Gen. — (3) Epist. XXVII ad Eustoch.

encore teintes du sang de leur prochain ? Saint Grégoire de Nazianze, traitant des admirables vertus de sa chère sœur Gorgonia, renvoie bien loin tout cet attirail de vanité comme un dessein du Prince des ténèbres (1). Jamais personne, dit-il, ne vit ses robes chargéees de clinquant ni ses cheveux curieusement tressés ou déguisés. Jamais elle ne se servit d'aucun artifice pour rendre son visage plus agréable, ou pour altérer ce que la nature lui avait donné. Elle estimait qu'un tel soin n'appartenait qu'à des femmes de mauvais renom; car pour les autres qui ont l'honneur en recommandation, elle estimait qu'il n'était point de pareille beauté à celle qui reluit au dedans de l'âme. Son vermillon n'était autre que la rougeur que lui causait la chaste pudeur, sa céruse était la couleur qui provenait de sa longue abstinence; elle laissait le surplus aux comédiennes et à celles qui font gloire de ne pouvoir rougir. Mais à quel propos vais-je recherchant d'autres exemples, puisque j'en ai un si excellent entre les mains ? Car quelle modestie y eut-il jamais semblable à celle de la Mère de Dieu? Le grand Apôtre de la France, Saint Denys, n'en demeura-t-il pas tout ravi et comme hors de soi ? Nicéphore (2), Cédrenus (3) et les autres Historiens ne remarquent-ils pas expressément que jamais elle ne porta autre habit que de laine, et d'une laine sans teinture? De moi je ne doute nullement qu'elle ne fût de celles dont parle le Pédagogue Chrétien (4) qui, à l'imitation de la femme forte des Proverbes (5), manient le lin et la laine, et que de ses propres mains elle n'habillât ses domestiques et nommément son très-honoré Fils. Témoin cette robe sans couture que les Saints Pères unanimement reconnaissent pour un ouvrage de la Sainte Vierge. C'est ici que je demanderais volontiers à nos Dames Chrétiennes si elles croient que cette Princesse du ciel employât tous les jours des trois et quatre heures, sans parler de plus, à s'agencer et à s'attifer autour d'un miroir, et quelle honnête lin peut avoir une étude si déréglée? Car si c'est pour agréer à leurs maris, pourquoi ne gardent-elles donc la maison? A quel propos tant de montres, tant de visites et tant de courses? A quel propos tant de vains et suspects entretiens? Qui se persuadera jamais que le mari prenne plaisir à tant de superfluités qui, tous les jours, renversent de fond en comble les familles les plus aisées? Qui le croira si peu avisé qu'il ne juge bien que ce sont plutôt des amorces d'incontinence que des marques de loyauté? Mais que diront-elles de tant de temps qu'elles perdent après ces fatras et ces amusements? tout le matin s'en va à s'habiller, l'après-dînée à recevoir et à rendre leurs visites : y a-t-il au monde une vie plus

(1) Orat. xi. — (2) Lib. II Hist. Eccles., c. xxiii. — (3) In Compendio historiæ. — (4) Clemens Alex., lib. III Pedag., c. xi. — (5) Prov. xxxi.

inutile que celle-là? où est le temps qui leur reste pour prier Dieu et pour donner ordre à leur ménage? où est l'exemple qu'elles doivent à leurs domestiques, à leurs enfants et à leur prochain? qui ne voit que leur dévotion est un compliment et une pure cérémonie aussi bien que le reste? Oh! que celles qui veulent vivre chrétiennement à l'exemple de la MÈRE DE DIEU y vont bien d'un autre air! oh! que la dévotion fait bientôt abattre toute cette pompe de Satan, ainsi que l'appellent nos Docteurs, dès qu'elle s'est à bon escient logée dans une âme! oh! qu'on y aperçoit bien d'autres desseins et d'autres affections! oh! qu'il est vrai que tous ces soins sont diamétralement opposés à celui de plaire à Dieu! Mais possible est-ce trop s'arrêter sur ce point.

Quatrième qualité : un esprit paisible et arrêté.

VI. La dernière qualité que l'Apôtre demande, c'est un esprit paisible et arrêté, qu'il dit être riche en la présence de Dieu. Car il est vrai que c'est un trésor non-seulement pour une femme chrétienne, mais encore pour toute la famille qu'elle gouverne, qu'un esprit doux, traitable et attrempé. Mon Dieu, qu'il fait bon dans une maison où l'on n'a point de bruit, où l'on vit à l'imitation de celle de Nazareth, où se trouvent JÉSUS, MARIE et JOSEPH, où l'on n'entend que paroles de douceur, de bienveillance, de respect et de charité, où le mari commande avec honneur et où la femme gouverne la maison sans crieries, où Dieu est honoré et servi de tous! Au contraire, le Sage assure (1), et l'expérience le témoigne, qu'il serait plus souhaitable de demeurer au mitan d'un désert, qu'avec une femme colère et rioteuse. Et Saint Jean Chrysostome (2) ajoute que quant à lui il aimerait mieux vivre parmi les dragons, les lions et les tigres, qu'avec une femme de mauvaise humeur, et qu'on aurait plutôt apprivoisé ces bêtes féroces. C'est un enfer commencé qu'une telle maison; et celles qui se laissent si fort emporter à leur mauvaise tête, s'exposent à un très-grand danger de l'achever et de ne jamais entrer dans la maison de paix et d'amour.

Ce que doivent garder celles qui pensent à se marier.

VII. Je pensais finir ici avec l'Apôtre; mais il se présente une considération à mes yeux que je ne puis rejeter, pour autant que c'est le principal chef où celles qui songent à se marier doivent imiter la MÈRE DE DIEU. C'est le soin qu'il faut mettre à traiter avec Dieu de

(1) Prov. XXI. — (2) Homil. XV de Variis in Matth., locis.

leur mariage, à rechercher et à suivre sa sainte volonté, et à faire état des sages avis de ceux qui pourchassent leur bien plutôt que leurs petites fantaisies et les feux volages de leurs vaines affections. C'est en quoi parut admirablement la prudence céleste de la MÈRE DE DIEU, que j'ai commencé de leur proposer pour exemple. Car elle se laissa réellement conduire au Saint-Esprit et gouverner à ceux à qui elle devait obéissance pour l'amour de lui, que jamais elle n'y contribua autre chose, sinon ses ferventes prières, et sa très-humble soumission. A l'occasion de quoi je mettrai en avant ce que nous apprenons de Saint Épiphane (1), de Saint Grégoire de Nysse (2), du Bienheureux Sophronius (3), de Saint Germain, Patriarche de Constantinople (4), de Siméon Métaphraste (5), de Nicéphore (6), de Cédrenus (7) et de quelques autres, tant Historiens que Docteurs (8). Ils disent tous d'un commun consentement que la Vierge approchant l'âge de quinze ans, les Prêtres mirent en délibération ce qu'ils en feraient, jugeant être messéant qu'une fille de cet âge et d'une si rare beauté demeurât plus longtemps parmi eux. Cette pensée les fit résoudre à attendre la célébrité des nouveaux fruits, pour avoir la commodité d'en conférer avec les parents, qui pour lors seraient obligés de monter en Jérusalem. Arrivés qu'ils sont, on met la question sur le tapis : la résolution est qu'il la faut marier au plus tôt. Là-dessus on l'appelle pour ouïr ce qu'elle en dira. Elle, avec une modestie angélique, avec un visage coloré d'une chaste pudeur et avec un cœur plein de respect, répond que cela ne peut être, tant à cause que ses père et mère l'ont offerte à Dieu, que parce qu'elle-même s'est obligée par vœux exprès à conserver sa virginité. A cette parole, les Prêtres et les parents se trouvèrent merveilleusement surpris. Car d'un côté c'était une chose inouïe qu'un semblable vœu; d'ailleurs néanmoins ils étaient arrêtés par la grande opinion qu'ils avaient conçue de la vertu de cette sainte fille, et par l'appréhension qu'ils avaient de commettre quelque sacrilége, donnant pouvoir à l'homme sur un corps consacré à Dieu. Il semblait d'une part qu'il y aurait moyen de satisfaire à la volonté de ses père et mère, la mariant avec un prêtre, et qu'ainsi elle serait toujours dédiée au service de Dieu. Mais d'autre part la loi était au contraire, qui ne permettait pas qu'une héritière unique fût donnée à un autre qu'à l'un de sa tribu; et après tout leurs esprits demeuraient toujours embarrassés sur la considération du vœu de la Vierge. En cette perplexité, le plus

(1) Hæresi LXXVIII. — (2) Orat. de Sancta Christi Nativ. — (3) Orat. de Obitu Mariæ. — (4) Orat. de Oblatione B. Virg. — (5) Orat. de Vita et Dormitione Deip. — (6) Lib. II Eccles. Hist., c. VII. — (7) In Compendio Historiæ. — (8) Vide Christophorum a Castro, Historiæ Deiparæ, c. IV.

court fut de recourir à Dieu et d'apprendre du Ciel comment ils se devaient gouverner. La réponse fut qu'on assemblât tous ceux qui se trouveraient lors en Jérusalem de la maison de David en état d'être mariés, et que celui sur qui tomberait le sort qui serait gouverné d'en haut fût donné pour époux à la Sainte Vierge, que Dieu pourvoirait au demeurant. Chacun se peut imaginer quelles étaient cependant les prières de cette Sainte fille, et comme elle recommandait à Dieu sa chasteté. Les Anges ne manquaient pas de la visiter et de l'avertir de se jeter sans crainte entre les bras de la providence de Dieu, et qu'il aurait bon soin d'elle, mais seulement qu'elle obéît au commandement des Prêtres et que tout réussirait à son contentement. Le jour assigné étant venu, et ceux de la tribu Royale étant assemblés, le sort tomba sur Saint Joseph, natif de Bethléem, charpentier de profession, et reconnu de tous pour un personnage de rare mérite, ce qui fit que nul ne douta que Dieu ne gouvernât cette affaire. Partant le Prêtre ayant tiré les consentements requis en tel cas, et prenant les mains de l'un et de l'autre, noua le plus saint et le plus divin mariage qui jamais ait été célébré sur la terre, tous les assistants bénissant Dieu et adorant les traits de son admirable sagesse. Oh! si les mariages chrétiens se traitaient de cette sorte, que Dieu y fût à bon escient appelé et le tout conduit avec de saintes intentions, comme il serait bien raisonnable de s'approcher d'un Sacrement que l'Apôtre dit être grand devant Dieu et devant son Église, qu'on en verrait bien d'autres effets que ceux qui paraissent tous les jours! oh! que de bonne intelligence s'y retrouverait, que de paix et d'amour, que de grâces et de bénédictions du Ciel pour supporter les charges du mariage et pour obtenir de Dieu une sainte postérité! Mais comme la plupart ne sont entrepris qu'avec des intentions brutales, avec des intérêts de la terre et avec des considérations basses et indignes du nom Chrétien, il ne faut pas étonner s'il s'y retrouve tant de désordres, et si Dieu y est si peu glorifié.

Comme les veuves devraient imiter la Sainte Vierge.

VIII. Il restait encore ici à faire voir aux veuves l'obligation qu'elles ont d'imiter la Sainte Vierge en sa viduité et les moyens d'y arriver; mais il suffira de lire ce qui est rapporté au premier traité au parallèle de la Sainte Vierge et de la Chaste Judith, qui sont deux vrais miroirs et deux parfaits modèles des saintes veuves.

§ XVI. — *Comme elle doit être imitée des Religieux et des Religieuses.*

Que la Sainte Vierge a été Religieuse.

I. Il semble que ce serait bien assez pour faire croire que la Sainte Vierge a été un très-parfait modèle de la vie religieuse, de dire que nulle sorte de perfection ne lui a manqué. Ce néanmoins j'estime être à propos de donner plus de jour à ce discours pour faire mieux apercevoir les rares exemples qu'elle a laissés aux Religieux et aux Religieuses convenablement à leur état.

II. Tout premièrement il ne se peut nier sans témérité que les Saints Apôtres, comme ayant reçu les prémices de l'esprit, et devant être les maîtres de toute la sainteté chrétienne, n'aient été appelés à la perfection des Conseils Évangéliques, qu'ils ne l'aient scellée et confirmée par vœu. Saint Jérôme, écrivant contre Jovinien (1), ennemi juré de toute Religion, se sert des paroles de Saint Pierre, lequel parlant de soi et de ses compagnons : Nous avons, dit-il, laissé toutes choses, et nous vous avons suivi; montre que les Apôtres n'avaient pas seulement laissé leurs possessions (ce qui appartenait à la pauvreté), mais encore leurs femmes, à dessein de garder perpétuelle chasteté, et de plus qu'ils s'étaient rangés à la suite du Sauveur, à qui ils avaient voué leur obéissance. Saint Augustin le dit très-expressément (2), et le Docteur Angélique (3) le confirme par l'excellence du vœu qui devait ennoblir toutes les actions des Apôtres, comme étant le plus haut et le plus relevé de tous les Conseils. Ce qu'étant ainsi faut-il pas confesser, à plus forte raison, que la Sainte Vierge, la règle et l'idée de toute perfection, et la maîtresse des Apôtres eux-mêmes, fut élevée à cet éminent état par un privilége spécial qui était dû à l'excellent titre de Mère de Dieu, lequel comprend en soi toute la Sainteté imaginable ?

III. En second lieu, Saint Thomas, Docteur irréprochable, enseigne (4) que jaçoit que le Sauveur, à proprement parler, dût lever l'étendard de la perfection, cela n'empêcha pas pourtant que sa Sainte Mère n'en jetât les commencements en soi-même, ni plus ni moins qu'elle ne laissa pas d'avoir la plénitude de grâce en second degré, voire avant qu'elle l'eût conçu, bien que Jésus-Christ dût être la source de qui Saint Jean devait un jour singulièrement dire : Nous l'avons vu plein de grâce et de vérité.

(1) Lib. I. — (2) Lib. XVII Civit., c. IV. — (3) II. II, q. LXXXVIII, art. 4. Vide Alvar. Pelag., lib. II de Planctu Ecclesiæ, c. LVI. Suar., t. III de Relig., lib. III, c. III, etc. — (4) III p., q. XXVIII, art. 4.

IV. En troisième lieu, nous apprenons de l'Abbé Rupert (1) et de Denys le Chartreux (2), que la Sainte Vierge institua et gouverna quelque temps après la mort de son Fils, en la ville de Jérusalem, une Congrégation de Vierges, qui montaient jusqu'au nombre de cent vingt, dont la vie n'était autre qu'un exercice continuel de vertus propres de l'état religieux. Ce que nul ne trouvera étrange, qui considérera que la primitive Église, comme un champ fraîchement arrosé du précieux sang du Sauveur, ainsi que l'appelle saint Jérôme (3), fut merveilleusement fertile en ces fruits nouveaux de sainteté, et que partout on vit sortir les germes sacrés de la perfection Évangélique. La Palestine, la Syrie et l'Égypte furent incontinent remplies de ces plantes célestes et de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui ayant abandonné toutes choses, changèrent les villes en déserts, les déserts en villes, et les unes et les autres en de vraies images du Paradis. Alors Saint Paul invitait tous ceux et celles qu'il pouvait à se dédier à Dieu et à lui consacrer leur chasteté, sans appréhender les persécutions que semblables semonces devaient occasionner à l'Eglise en général, et à lui en particulier. Alors Sainte Marthe, façonnée de la main de la Mère de Dieu, et tirée de son école, dressait de pareilles Académies d'honneur dans Avignon et dans Tarascon. Alors Sainte Iphigénie, miraculeusement délivrée par l'Apôtre Saint Matthieu de l'embrasement que son propre père lui avait préparé, et réservée pour l'étendue du royaume de la chasteté religieuse, conduisait jusqu'à deux cents Vierges (4) à la suite de l'Agneau, l'unique Époux des saintes Vierges. Alors infinies personnes se rangeaient partout sous la cornette blanche de la virginité, que la Mère de Dieu avait déployée.

La pauvreté de la Sainte Vierge.

V. En quatrième lieu, puisque l'essence et la nature de la Religion consiste proprement ès trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et en la profession qui se fait de les observer, il n'est pas malaisé de montrer que la Sainte Vierge embrassa avec l'état Religieux la perfection de ces trois vertus, et de toutes les autres qui les accompagnent et composent la douce harmonie des Conseils Évangéliques. Car pour ce qui concerne la pauvreté, elle-même le révéla un jour à Sainte Brigitte (5), lui disant qu'elle s'obligea par vœu à ne rien posséder en ce monde, qu'ensuite de cette obligation elle se dépouilla généralement de tous ses moyens, ne se réservant autre chose que

(1) Lib. V in Cant. — (2) In I sent., dist. XVI, q. II. — (3) Epist. XIII. — (4) Petrus de Natalib. in catalog., lib. VIII, c. CI. — (5) Lib. I Revel., c. X.

ce qui était nécessaire pour s'entretenir fort simplement; bref, que d'un commun accord (1), elle et Saint Joseph, son époux, se firent quittes une fois pour toutes de ce dont ils pouvaient se passer. Par où il appert que la pauvreté de la Reine du Ciel ne fut pas une pauvreté contrainte, mais un dépouillement volontaire des choses superflues, vu nommément ce qui a été dit ci-dessus (2), que Saint Joachim et Sainte Anne, de qui elle était unique héritière, avaient de très-bons moyens, puisque la troisième partie suffisait à l'entretien d'une grande et honorable famille. Que si elle embrassa volontairement la sainte pauvreté, elle ne la caressa pas moins affectueusement tout le long de sa vie. Car pour ne pas répéter ce que j'ai dit peu auparavant de celle qu'elle garda très-étroitement en son vivre et en son vêtement, tandis qu'elle demeura au service du temple, ne lui fallut-il pas contracter une nouvelle alliance avec la pauvreté, lorsqu'elle fut donnée à Saint Joseph, avec qui elle dut gagner sa vie et celle du petit Jésus au travail de ses mains? Son voyage de Nazareth en Bethléem, où la nécessité l'empêcha de trouver logis, son accouchement dans une étable, l'offrande qu'elle fit lors de sa Purification, ce qu'elle souffrit en Egypte et tout le long de sa vie, ne sont-ce pas les apanages et les suites nécessaires de la pauvreté volontaire? La largesse qu'elle fit aux pauvres des présents royaux de l'or, de la myrrhe et de l'encens aussitôt qu'elle les eut reçus, comme remarquent Saint Bernard (3), Saint Bonaventure (4), Saint Antonin (5), Denys le Chartreux (6) et l'évêque d'Avila (7), ou bien selon les autres, le généreux mépris qu'elle en témoigna, y ayant seulement porté le bout des doigts pour accomplir le mystère, et pour ne pas offenser ces princes qui étaient venus de si loin, ne sont-ce pas des marques indubitables de l'affection qu'elle portait à la pauvreté? Les deux pauvres robes qui seules de tous ses moyens lui restèrent à la mort, ne sont-ce pas des enseignes d'une grande nudité et d'un parfait dépouillement de toutes choses? Bref, qui niera qu'il fut très-convenable que le Roi de gloire, qui était descendu du ciel en terre par l'amour de la pauvreté, fît part avant tout autre à sa très-chère Mère de ce trésor inconnu? Lise qui voudra le traité d'Albert le Grand (8) à ce propos, où ayant composé de plusieurs marches l'escalier de la pauvreté, il fait voir comme la Mère de Dieu arriva jusqu'au plus haut degré de cette vertu.

« Le vénérable Bède et l'abbé Rupert remarquent, que depuis l'Ascension de Notre-Seigneur elle vivait des aumônes destinées aux

(1) Lib. VII, c. xxv. — (2) Cap. iv, § 6. — (3) Apud S. Antoninum, loc. cit. — (4) Medit. Vitæ Christi, c. ix. — (5) IV part., tit. xv, c. xxxii, § 2. — (6-7) In c. ii. Matth. — (8) Apud S. Antoninum, IV p., tit. xv, c. xxiv, num 1.

pauvres veuves, qu'elle les recevait humblement tous les jours, avec une joie particulière de pouvoir dire en vérité avec son divin Fils : Que les renards avaient leurs tanières, et les oiseaux du Ciel leurs nids pour se retirer ; mais que Marie, la très-pauvre Mère de Jésus-Christ, n'avait pas à elle où reposer sa tête.

« Voilà le grand modèle des personnes Religieuses, qui sont obligées par un vœu solennel de pratiquer la sainte pauvreté. Disons quelque chose d'une vertu si excellente et si recommandée par le Fils de Dieu.

« Tout le monde sait qu'il la posa pour le fondement de la perfection Évangélique dans le beau Sermon qu'il fit sur la montagne : Bienheureux les pauvres d'esprit, dit ce grand Maître, car le Royaume des Cieux leur appartient. Il y a plusieurs pauvres que la pauvreté ne rend nullement heureux : au contraire, elle en fait des misérables, parce qu'ils ne souffrent leur dénûment que par contrainte, et non pas pour l'amour de Dieu. Pour avoir part à la béatitude Évangélique, il faut aimer sa pauvreté, et en supporter les suites avec une sainte joie, ou au moins avec une parfaite soumission aux ordres de la divine Providence. Le Fils de Dieu nous voulant enseigner une vertu si nécessaire, mais si peu connue dans le monde, il est né dans une étable, il a vécu mendiant, il est mort tout nu sur la Croix, il a été enseveli dans un tombeau d'emprunt. La longueur des jours est dans sa droite, dit le Sage, et dans sa gauche les richesses et la gloire. Il est l'unique dispensateur de ces deux sortes de biens si différents, pour nous apprendre à préférer ceux de la droite, qui, selon Saint Augustin, marque les biens éternels, à ceux de la gauche qui représente les temporels. Mais pour en faire l'application à notre sujet, il faut dire avec le dévot Saint Bernard, que le Fils de Dieu, jouissant de l'abondance des richesses et de la gloire dans sa première demeure, il est venu chercher en terre la précieuse pauvreté qui ne se trouvait point dans le Ciel ; les hommes en avaient beaucoup, c'est une espèce qui n'est pas rare, mais on n'en connaissait point le prix ; il a fallu que le Verbe, en l'épousant avec notre nature, apprît à tous les siècles qui l'ont suivi quelle est son excellence et sa valeur.

« La sainte pauvreté était donc un trésor caché, et nul n'avait pu comprendre, jusqu'à l'avénement de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qu'elle renfermât une béatitude réelle. C'est pourquoi celui qui est la vérité même, laquelle ne peut être trompée, ni tromper personne, a prononcé cet oracle : Bienheureux les pauvres d'esprit. O enfants d'Adam ! serez-vous toujours insensés ? chercherez-vous toujours des richesses périssables ? Souvenez-vous que le bonheur des pauvres

est proclamé par une bouche divine, que toutes les nations en sont informées, et que les Fidèles en sont persuadés. Que le païen qui vit sans Dieu cherche les biens de la terre, nous y consentons; que le Juif coure après, puisqu'il a reçu la promesse de ces sortes de richesses, nous ne nous y opposons pas; mais que le chrétien ait cette faiblesse après avoir entendu la doctrine de son Maître, cela n'est pas supportable. Quoi! il louera le peuple qui est dans l'abondance de ces biens visibles et passagers, pendant que le Sauveur prononce anathème contre les riches! Il faut manquer de foi, et n'être fidèle que de nom.

« Un auteur fait une remarque bien judicieuse sur ce sujet, lorsqu'il dit que le Fils de Dieu fut envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres, et que c'est à eux en particulier que la bonne nouvelle du salut est annoncée. Voilà le commencement de la loi de Grâce. On promet aux misérables, aux bannis et aux pauvres le Royaume des Cieux : Mon Dieu, l'agréable promesse! Heureux les pauvres qui, déchargés des soucis du siècle et du poids des biens de la terre, ne veulent s'enrichir que de Dieu seul, renonçant à tout pour l'amour de lui, et possédant tout par lui-même : car n'est-il pas vrai que c'est être Maître de toutes choses que de posséder celui qui les contient et qui en dispose souverainement? Ce sont ceux-là dont le Seigneur est la portion et l'héritage, celui qui, ne voulant pas que rien de nécessaire manque à ses serviteurs, leur dispense les choses dont ils ont besoin pour leur usage, en se réservant lui-même pour leur jouissance.

« Mais il faut remarquer que ce serait peu de renoncer aux possessions du siècle, si l'on ne renonce aussi à ses mœurs corrompues, et même ce serait une chose ridicule d'être dépouillés des richesses, et de conserver les défauts des riches. Le démon ne désire rien de ces sortes de biens extérieurs, il n'en possède aucun, et le seul orgueil l'a perdu; il ne suffit pas de tout abandonner, si on ne marche à la suite de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Rien n'est plus détestable qu'un pauvre superbe, ni rien aussi de plus misérable, puisque d'une part il souffre les peines de la pauvreté, et que de l'autre il est esclave de l'orgueil; il est pauvre d'argent, et il n'est pas riche de vertu : Heureuse la nation de laquelle le Seigneur est le Dieu! Que ceux-là sont voisins du Royaume de Dieu qui possèdent et qui portent en leur cœur ce grand Monarque, auquel c'est régner que de servir; que les autres contestent sur les héritages de la terre, quant à moi, je n'en veux point d'autre que mon Dieu, mon âme trouvera en lui ses délices et son repos. O trop illustre portion des pauvres! ô très-avantageuse possession de ceux qui n'ont rien!

puisque non-seulement elle fournit à tous les besoins, mais encore elle contribue à l'honneur et au plaisir; c'est la bonne mesure qui repose dans le sein des bienheureux pauvres, à laquelle on peut dire sans crainte de se tromper : C'est en vous et avec vous que l'on rencontre les richesses et la gloire, les trésors et la justice.

« Pour arriver sûrement à la bienheureuse humilité, il faut être pauvre de cœur et d'affection, abandonner le monde par une retraite inconnue au monde, cacher sa propre sagesse, être simple et sincère en ses paroles, demander l'aumône, céler sa noblesse, bannir toute vaine confiance en soi-même, et retrancher tous les discours vains et inutiles. Il n'y a rien au monde qui soit capable d'humilier l'âme comme cet état de pauvreté et cette manière de vie, où l'on demande tous les jours sa vie, remettant tous ses soins dans le cœur de Dieu par la confiance que l'on a en sa bonté. Le pauvre volontaire possède la tranquilité de l'esprit, qui s'obtient par le calme des passions; il n'estime non plus les choses qui sont en ses mains, que si elles n'étaient point dans la nature.

« La pauvreté Évangélique est riche, elle est loyale, elle est puissante, et rendue divine en Jésus-Christ Notre-Seigneur; elle est riche, puisqu'elle contient tant de trésors; elle est royale, puisque le Royaume des Cieux appartient aux pauvres; elle est puissante, puisqu'elle attire tant de saintes âmes à sa suite; mais enfin elle est divine, puisque Dieu s'est fait pauvre; c'est elle qui enrichit ses sectateurs des biens de la grâce et de la gloire, qui les met en possession du Royaume des Cieux, et qui leur donne le pouvoir de distribuer des couronnes à leurs amis; c'est elle enfin qui divinise en quelque sorte les âmes, les unissant à la divine pauvreté du Sauveur.

« Ce divin Maître a établi le Royaume des pauvres en la loi nouvelle par sa sainte vie, par sa doctrine, et par ses divines ordonnances, établissant trois sortes de pauvreté dans les âmes : La pauvreté de sa vie vivifie les pauvres, celle de sa doctrine attire les hommes à son imitation, et la pauvreté de profession est nécessaire dans l'Église, quoiqu'elle ne le soit pas à tous les membres qui composent ce corps mystique; elle est recommandée, mais elle n'est pas commandée; elle est de conseil, et non pas de précepte; et c'est la pauvreté qui fait une partie essentielle de la vie Religieuse, et qui est un des trois vœux solennels dont on fait profession dans les cloîtres. Elle appartient aux enfants, aux disciples et aux sujets de Jésus, pauvre, nécessiteux et souffrant, à ces personnes qui ont tout quitté volontairement sur la terre, à ces milliers de Saints qui ont préféré les haillons à la pourpre, et la crèche de Bethléem aux Palais des Rois, aimant mieux manquer de toutes les commodités que leur naissance

leur avait acquises, que de hasarder leur salut, ou bien en renonçant à la foi, qui était en péril dans les premiers siècles, ou bien en affaiblissant leur amour pour Dieu par l'attache aux richesses. Saint Bernard exhortant sa sœur à la pratique de cette vertu, lui représente l'extrême pauvreté de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère. Tout crie la pauvreté dans l'étable, dit-il: la crèche, le foin, les langes, la compagnie des bêtes font un écho, qui répète tour à tour cette épouvantable nudité d'un Dieu homme et de sa très-sainte mère.

« Ce n'est pas sans raison que le saint Évangile remarque que la très-sainte Vierge offrit le présent des pauvres au jour de sa Purification; elle nous apprend par ce mystère combien elle aimait la pauvreté, entrant ainsi dans les dispositions et dans l'esprit de son divin Fils, lequel étant l'héritier des richesses et des trésors de la gloire, s'est appauvri pour nous enrichir par son indigence. Cette auguste Mère, qui était la Reine du Ciel et de la terre, la Souveraine des Anges et des hommes, se réjouit de ce que la médiocrité de sa condition la réduit à l'offrande des pauvres: voilà ce qu'il faut appeler la véritable pauvreté d'esprit, et l'amour sincère du dépouillement et de la nudité effective. Les âmes Religieuses iront bien loin avant que d'arriver à ce point, que chacun y travaille avec fidélité selon la mesure de la grâce qui lui est donnée, et que l'on soit persuadé que pour être parfaitement pauvre, il faut que tout ce qui n'est point Dieu ne soit rien dans notre estime, et que nous puissions dire avec une sainte confiance: O mon Seigneur! que veux-je au Ciel hors de vous, et que désirai-je sur la terre que la possession de vous-même? Mon Dieu et mon tout, le Dieu de mon cœur et ma portion pour jamais. Oh! que votre Prophète avait bien raison de dire: Les pauvres du peuple de Dieu espèrent en lui. N'est-ce pas une chose consolante pour eux, que l'Ancien Testament aussi bien que le Nouveau expriment les véritables serviteurs de Dieu par le mot de pauvres, qui n'espèrent qu'en lui seul. Celui qui espère en soi-même est superbe; mais celui-là est humble et pauvre d'esprit, qui attend tout de Dieu seul, qui veut dépendre de lui en toutes choses, et qui après en avoir beaucoup reçu, bien loin de se croire riche, en devient encore plus pauvre à ses propres yeux, parce qu'il est persuadé qu'il n'use des dons de Dieu que par une grâce toujours nouvelle (1). »

(1) La R. Mère de Blémur.

Sa chasteté.

VI. Je ne dis rien du vœu de chasteté, me contentant d'avoir montré ci-dessus (1) non-seulement qu'elle a été la première qui l'a fait, mais encore qu'elle l'a très-singulièrement observé.

Son obéissance.

VII. Quant à ce qui est de l'obéissance, comme jamais personne après son cher Fils n'en connut mieux le prix qu'elle, aussi nul ne s'y rendit jamais si remarquable. Considérez, s'il vous plaît, avec quelle promptitude elle se porte à l'exécution de tous les commandements des Prêtres et de celle qui a charge des jeunes filles, l'espace de onze ans entiers qu'elle demeura au temple. Oyez ce qu'elle répond à l'Ange Ambassadeur, et comme elle se qualifie la plus petite et la plus basse de toutes les esclaves du Seigneur; voyez avec quelle résignation de volonté et de jugement elle obéit à Saint Joseph son époux pendant trente-un ans qu'elle demeure en sa compagnie (2). Remarquez que pour l'amour de Dieu elle se soumet à l'édit de l'Empereur Auguste, et qu'elle se met en chemin pour se faire enregistrer, nonobstant la rigueur de l'hiver, la difficulté du chemin et sa grossesse de neuf mois. Contemplez-la allant à Jérusalem pour observer ric à ric la loi de la Purification, qui toutefois ne l'oblige nullement. Suivez-la en la fuite d'Égypte, et prenez garde à son admirable promptitude et au désir d'obéir qui la fait lever à minuit, prendre son petit enfant entre ses bras, et sortir en une très-mauvaise saison sans murmurer, sans se troubler ou scandaliser d'un si étrange commandement. Trouvez-vous au départ de son Fils et au congé qu'il prend d'elle pour s'employer à la publication du Royaume de paix, et comprenez si vous pouvez la soumission qu'elle apporte à toutes les ordonnances du Ciel. Bref, accompagnez-la jusqu'à la croix, et admirez avec quelle constance elle achève son sacrifice, et comme sans contredit elle offre son Fils à la mort pour se conformer à la volonté du Père éternel. Qu'y a-t-il de pareil parmi les bienheureux Esprits, qui sont toujours attendant le clin d'œil de Dieu pour voler là par où il lui plaira?

(1) Tract. I, c. III. — (2) Canis. Martialis, lib. II, c. XV.

Ses autres vertus religieuses, nommément comme elle se dédie à Dieu dès son enfance.

VIII. Que dirai-je de toutes les autres vertus qui sont propres à l'état religieux, et qui ont servi à relever ces trois principales dont je viens de parler? Quoi de la diligence qu'elle apportait en ses actions? quoi du soin qu'elle témoignait en toutes choses pour petites qu'elles fussent? quoi de sa ferveur à la poursuite des offices les plus vils et les plus pénibles? quoi de son zèle à procurer l'avancement de ces compagnes, et de sa charité à les servir en toutes occasions? quoi de son affabilité et de sa douceur à supporter les imperfections des autres? quoi finalement de son progrès continuel en l'étude de la sainteté et des montées qu'à l'imitation de David elle allait disposant en son cœur? Il se trouverait là-dedans des merveilles pour ravir les esprits qui auraient la capacité de les pénétrer. Mais d'autant que tout cela surpasse la portée du mien, je mets fin à ce discours avec un trait fort considérable, et non moins imitable à ceux à qui Dieu a fait l'honneur de les attirer à son service. C'est que le Ciel la favorisa de tant que de quitter le monde avant que de le connaître, et de consacrer son premier âge au service de sa Divine Majesté. Car comme écrivent les bienheureux Évodius, successeur de l'Apôtre Saint Pierre en la chaire d'Antioche, Saint Jérôme, Saint Germain de Constantinople, Épiphane, Prêtre de la même Église, Cédrenus (1), Nicéphore (2) et les autres, elle fut offerte à Dieu et reçue au temple, n'ayant encore que trois ans, à ce que par une très-parfaite innocence de mœurs, ornée et enrichie de toutes sortes de vertus, elle se disposât à être digne Mère et Épouse de Dieu; privilége des âmes choisies que nul n'a jamais reconnu en cette vie tel qu'il est, mais les Saints Anges l'admirent là-haut et bénissent sans cesse l'infinie bonté de leur Créateur en faveur de ceux à qui il est accordé. Le Prophète Jérémie en avait une particulière connaissance lorsqu'il s'écriait de si bonne grâce (3) : Oh! quelle faveur de porter dès sa jeunesse le joug du Seigneur, et de se ranger de bonne heure à son service.

IX. Bienheureux Esprits, qui avez le sentiment tel qu'il convient de ce bonheur, aidez-moi à le représenter pour le bien de ceux et de celles que Dieu va démêlant du commun pour les prévenir des douceurs de son infinie miséricorde. Car quel sort et quelle condition y a-t-il au monde qui ne soit comparable à celle-ci, de rendre tout à Dieu de qui on tient tout, de l'honorer à l'exemple des Anges dès la

(1) In Compendio Hist. — (2) Lib. I Hist., c. VII. — (3) Threni.

première aube du jour de sa vie, de l'avoir aimé aussitôt qu'on a pu, et de n'avoir jamais eu autre maître; d'avoir ignoré le vice plutôt que de le combattre, de pouvoir dire un jour là-haut : Je vois celui que je n'ai jamais criminellement offensé; celui de qui je n'ai jamais perdu la grâce depuis que je l'ai une fois reçue; celui à qui j'ai conservé la belle robe d'innocence qui me fut donnée au baptême, celui qui a été l'unique objet de mon amour et le centre de mes affections; de pouvoir se glorifier avec la chaste épouse de lui avoir gardé les fruits nouveaux aussi bien que les anciens, de lui pouvoir dire avec Jacob : Vous êtes le Dieu qui m'avez porté entre vos bras dès mon enfance; avec David (1) : Vous êtes mon sort, mon héritage et mon tout; et avec le bienheureux Saint François : Mon Dieu et toutes choses? Celui qui s'accoutume de bonne heure à servir Dieu, dit Saint Ambroise (2), et qui en sa jeunesse présente le col tendrelet au joug du Seigneur, se trouvera à l'écart et à l'abri des passions importunes, jouissant paisiblement du repos de la douce retraite et de la contemplation des choses du ciel. Il sera hors de peine de se quereller tous les jours avec son corps, et de soutenir l'assaut de ses concupiscences, d'autant que le joug qu'il aura porté en sa jeunesse aura affaibli les forces de son ennemi domestique. Oh ! que c'est bien autre chose de dire avec ce jeune soldat du Seigneur : Mon Dieu, qui me nourrissez dès mon bas âge; que de se lamenter avec cet autre pénitent qui disait : Mon Dieu, oubliez, s'il vous plaît, mes jeunesses et les folies qui jadis ont emporté mon esprit. Car cette dernière parole est le remède de la faiblesse; mais la première est la marque d'une ferme santé; ici il est question d'avaler la médecine; là on rend grâces de l'embonpoint; ici ce n'est pas tout d'avoir enfin embrassé le service de Dieu, il faut endurer les cuisants remords des péchés passés, souffrir le rude traitement qu'on reçoit de la mauvaise accoutumance, supporter les saillies et l'instabilité du cœur que l'erreur a gâté, et combattre sans cesse les vices envieillis ; là il ne s'agit plus que de jouir des agréables fruits d'un sacré silence, et d'entrer dans les profonds secrets des oracles divins, qui sont pour les âmes épurées, et qui à temps se sont retirées de la confusion du monde. Bref, ici on est toujours en crainte et en danger; là tout est en paix et en assurance. Bienheureuse encore une fois l'âme pour qui Dieu a de si douces pensées, à qui il ouvre de si bonne heure les trésors de sa grâce, et qui de son côté se laisse gouverner et posséder à son souverain bien, car elle pourra dire en vérité : J'ai trouvé tout ce que je pouvais souhaiter, je l'ai rencontré et ne le quitterai jamais.

(1) Psalm. xv. — (2) Serm. II in Psalm. CXVIII.

§ XVII. — *Comme elle doit être de tous imitée à se disposer à bien mourir.*

I. C'est un riche mot de Saint Jean Damascène (1), que l'homme n'est autre chose qu'un mystère dont le commencement est sortir de Dieu, et la fin de rentrer en lui-même. Car à dire ce qui en est, c'est un mystère bien profond que celui de la prédestination de l'homme, lequel, à mesure qu'il croît en âge, se va ores développant, ores enveloppant davantage, et toujours traînant un nombre infini de mystères après soi. Ses avancements et ses reculements, ses montées et ses descentes, ses élévations et ses abaissements, ses égarements et ses retours, ses chutes et ses relèvements, ses vicissitudes de bien et de mal, de joie et de tristesse, de consolation et de désolation, de lumière et d'obscurité, de prospérité et d'adversité, de faveur et de disgrâce, de santé et de maladie, d'honneur et de déshonneur, sont autant de mystères qui lui doivent faire révérer sans cesse l'adorable providence de Dieu. Mais enfin la conclusion de tous ces mystères, c'est de retourner à Dieu d'où il est parti. C'est le point auquel l'âme entrant dans la splendeur des Saints commence à ouvrir les yeux et à voir la suite de tous les mystères qui se sont passés en elle, et dont elle a été le théâtre. La mort est un chemin nécessaire et un passage inévitable pour arriver à cet état, ou pour mieux dire avec le Saint-Esprit, c'est le moment d'où dépend l'éternité, la période qui nous importe du tout, l'affaire des affaires que nous avons ici-bas. Que le reste ait bien réussi tant qu'il vous plaira, si ce seul point vient à manquer, tout est perdu; comme au contraire, quand tout serait gâté, si ce petit entre-deux peut rhabiller le passé, il n'y a rien à craindre. D'où je conclus que la science des sciences, c'est d'apprendre à bien mourir, puisque les seuls manquements d'une bonne mort ne se peuvent jamais réparer. Mais d'où le mieux apprendre après Jésus-Christ, le parfait modèle de notre vie et de notre mort, que de celle de qui jusqu'ici nous avons appris à bien vivre? Avec ce dessein, je vais mettre fin à l'imitation de la Sainte Vierge, sans prétendre pourtant m'arrêter longuement sur son trépas; mais je présuppose comme l'idée très-accomplie d'une belle mort ce que j'en ai dit amplement au premier traité (2), et je prends là-dessus les mesures pour les rapporter à la nôtre.

(1) Lib. II Fidei orthod., c. XII. — (2) Cap. XI.

S'apprivoiser de bonne heure avec la pensée de la mort.

II. Avant toutes choses, il faut demeurer d'accord que le grand secret de cette affaire, c'est de s'apprivoiser avec la pensée de la mort, de l'envisager souvent et de la connaître pour ce qu'elle est. Le fruit de ce saint exercice est que quand il vient au fait et au prendre, nous ne l'appréhendons pas comme une écorcherie, mais comme l'entrée à la liberté des enfants de Dieu; que nous ne nous affectionnons aux choses passagères que comme à des pièces d'emprunt qu'il faut rendre au plus tôt; que nous ne sommes pas tirés avec violence de cette vie, et comme détachés d'une chose à qui nous tenions éperdument, mais que nous sortons comme d'une prison gaiement et sans appréhension; que nous nous rangeons au parti des serviteurs de Dieu, à qui, comme dit Saint Augustin, la vie n'est pas moins ennuyeuse que la mort l'est aux enfants du monde, et pardessus tout cela qu'a bonne heure nous mettons ordre à nos affaires, de crainte d'être pris à pied levé. Car, puisque pour l'ordinaire une belle mort est la conclusion d'une bonne vie, il faut tâcher qu'il y ait du rapport de la fin au commencement; et puisque le chemin est malaisé à tenir, le tout est à le bien enfiler. C'est un aveuglement nonpareil d'attendre de faire son apprentissage d'une chose tant importante, qui ne se fait jamais deux fois et qui ne se peut réparer étant une fois mal faite, lorsque le corps et l'esprit nous manquent, et que nous ne sommes à nous qu'à demi. Ceux qui se veulent sauver à bon escient y vont bien d'un autre pied, parce qu'ils s'accoutument à mourir tous les jours et à vivre comme citoyens du ciel et comme étrangers sur la terre, à l'exemple de la Mère de Dieu, de qui la mort fut plus douce que le plus agréable sommeil, parce que sa conversation, son cœur, son esprit et toutes ses prétentions étaient là-haut. Les gens de bien ne laissent pas pourtant d'user d'un soin plus particulier lorsqu'ils se sentent être conviés à déloger.

Mettre ordre à bonne heure aux affaires temporelles.

III. C'est un trait de grande sagesse à ceux du monde de n'attendre pas ce temps-là pour mettre ordre à leurs affaires temporelles, mais de les tenir toujours nettes, et d'en avoir auparavant disposé. Ce néanmoins, quand cela ne serait pas, c'est la première chose qu'il faut expédier lorsqu'il y a du temps pour tout faire, non que ce soit la besogne la plus pressante, mais afin de s'en décharger l'esprit pour une bonne fois, et de n'avoir plus à songer sinon à Dieu et à son

salut. En cela le principal est de rendre le bien qui a été mal acquis, s'il y en a, et d'acquitter les dettes que l'on a contractées, faute de quoi souvent les âmes traînent longues années parmi les peines insupportables de l'autre vie, sans que les suffrages des vivants leur puissent profiter.

Faire du bien tant que l'on peut.

IV. Ce qui vient après, c'est de faire du bien de ce qu'on ne peut pas emporter, et de ne se laisser pas aller au grand abus du monde, qui donne toujours à ceux qui ont déjà de reste pour leur élargir la planche qui les doit conduire aux enfers. La Reine du Ciel n'ayant que deux robes de peu de valeur, en disposa en faveur de deux pauvres vierges, ou, comme d'autres disent, de deux veuves qui nous les ont très-soigneusement conservées comme deux précieux trésors. Pour moi, il faut que je confesse que je prends un très-mauvais augure d'une personne de moyens, au testament de qui les pauvres et les œuvres pies n'ont pas bonne part; car je me figure que Dieu, qui est le répondant des pauvres, ne veut rien prendre d'eux, parce qu'il ne leur veut rien devoir. Et jamais il ne sera que je ne fasse état d'un brave citoyen de la ville d'Arles en Provence, lequel mourant ces années passées, institua son âme héritière, et de qui les biens, ensuite de cette disposition, par un sage arrêt de la cour, furent adjugés à l'hôpital.

Accepter volontiers la mort avec toutes ses suites de la main de Dieu.

V. Laissons l'accessoire pour venir au principal, et parlons du soin qu'il faut avoir de l'âme. La première chose que fit la Sainte Vierge lorsque l'Ange lui apporta la nouvelle tant désirée de sa mort, ce fut de chanter le *Nunc dimittis*, et de l'accepter comme une faveur signalée de son très-honoré Fils. Aussi est-ce à mon avis le premier trait de vertu que Dieu désire d'une personne qui a été élevée en sa crainte et en sa créance, lorsqu'on la convie de penser à soi et de se préparer à sortir. Que ceux qui n'attendent autre félicité que celle d'ici-bas se fâchent de quitter la terre, qu'ils se fassent pleurer comme gens qui ont tout perdu, qu'ils aient peine à supporter le seul nom de la mort; quant aux autres qui s'attendent à l'héritage que le Sauveur leur a acquis au ciel, aussitôt qu'on leur donnera avis que leur fin s'approche, ils lèveront les mains en haut, et de toute l'étendue de leur âme se résigneront à la volonté de Dieu, agréant la nouvelle de leur départ, et la recevant comme une lettre de leur bon père qui les invite à le venir voir. Ils plieront le col à ses ordonnances,

lui feront offre de tout ce qu'ils ont et de tout ce qu'ils sont, et le remercieront humblement de la souvenance qu'il lui plaît avoir d'eux. Il se trouve des personnes spirituelles que la dévotion porte non-seulement à accepter volontiers la mort, mais encore en particulier toutes ses suites et ses appartenances, comme sont les maladies, les inquiétudes, les douleurs, les faiblesses du corps et de l'esprit, les travaux de l'agonie, le cercueil, la pourriture, les peines du purgatoire, et généralement tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner, soit pendant leur vie, soit après leur mort. Plusieurs bons Théologiens enseignent que c'est le moyen de rendre méritoire cela même qui nous arrive après le trépas, ce qui n'est pas un petit trésor; mais quand il n'en irait pas ainsi, cette action d'elle-même est si noble et si agréable à Dieu, que l'affection que nous devons apporter à ne rien omettre pour lors de ce qui peut donner quelque contentement à sa Majesté, doit suffire pour nous inciter à la pratiquer.

Recourir à bonne heure aux dernières armes du Chrétien. — Se faire des amis parmi les gens de bien pendant sa vie.

VI. La Sainte Vierge obtint de Dieu que les Apôtres se trouvassent présents à sa mort, tant à ce qu'elle reçût d'eux l'assistance convenable en tel cas, et les armes que son Fils avait laissées à tous les Chrétiens, que pour leur dire le dernier adieu et leur laisser quelque bon avis. Dans ce fait j'aperçois trois rares enseignements que la Mère d'amour donne à tous ses chers enfants. Le premier est de se couvrir à bonne heure des armes du salut, et de demander au plus tôt le secours des Saints Sacrements, tant pour éviter les surprises, que pour rendre plus méritoires les actions suivantes, et pour avoir plus de force à combattre leurs ennemis et à supporter les incommodités de la maladie, ayant à leur côté celui qui a vaincu la mort et le diable, et qui a porté par terre tous nos malveillants. Le second, de se faire des amis pendant la vie parmi les gens de bien, de qui ils puissent recevoir de l'assistance en cette dernière nécessité, et à qui le droit d'amitié et de charité donne la hardiesse d'entrer, sans être appelés, pour leur rendre service. Car la présence de telles personnes arrête les efforts des esprits invisibles, et empêche les crieries inutiles de ceux du logis, leurs propos réveillent leurs sens assoupis, et leurs prières impètrent de Dieu les forces nécessaires à l'âme en cette extrémité. Le troisième, de faire et de dire quelque chose qui puisse servir de mémorial à ceux qui vivront après eux, puisque les dernières paroles des mourants sont comme des flèches embrasées qui percent et enflamment les cœurs, et souvent sont la cause de très-notables changements.

Laisser quelque mémorial de piété aux enfants, amis, etc. — Traiter avec Dieu de son salut.

VII. La Mère de Dieu ayant en cette manière donné ordre à tout, elle employa très-diligemment le temps qui lui resta jusqu'au dernier soupir en de très-doux et très-amoureux colloques avec son Bien-aimé Fils, qui était descendu du ciel pour recevoir l'âme de sa très-chère Mère, et en divers actes de Foi, d'Espérance, de Charité et de Religion, qui emportaient le cœur des assistants et leur donnaient une sainte envie de la suivre. Ces mêmes actes sont comme les battements d'ailes de l'âme Chrétienne, qui la doivent disposer à prendre l'essor vers le ciel, sans oublier le cordial pardon des injures reçues, l'humble satisfaction pour celles qu'elle a faites à autrui, les larmes et les regrets pour les péchés commis, les embrassements de la Croix, l'assuré recours au sang précieux de Jésus-Christ, la ferme confiance en sa Sainte Mère, la fervente invocation des Saints à qui elle a eu une particulière dévotion, surtout de l'Ange gardien, tout ce qui peut l'aider à détester l'offense de Dieu, et à s'unir à son souverain bien. J'ai toujours su très-bon gré à ceux qui, jouant à l'assurée autant qu'il se peut en une affaire de telle conséquence, préparent de longue main leur testament spirituel, et rédigent par écrit toutes les protestations qu'ils voudront faire pour lors, les considérations qui ont plus de force à les émouvoir, en forme de petits versets et de courtes prières tirées des sacrés cahiers et des écrits des Saints Pères, ou même de leur propre invention, et nommément celles qu'ils ont plus familières, et d'autant que rien pour lors n'a tant de pouvoir sur l'âme, que les sentiments accoutumés. Et plus encore prisé-je la louable pratique des autres, qui prennent le temps commode, quelquefois l'année, pour se mettre en état de mourir et pour faire tous les actes susdits; de même que s'ils s'en devaient aller, suppliant son infinie miséricorde de les accepter dès lors pour le temps de leur décès, comme leur dernière et inviolable volonté; principalement au cas qu'ils fussent emportés, sans avoir le temps nécessaire pour se reconnaître. Plaise à Dieu nous octroyer la grâce de mourir de la mort des justes, de rendre l'âme entre ses bras et de sa Sainte Mère, de conclure si heureusement notre vie, que la très-sainte Trinité soit glorifiée à la fin tout ainsi qu'au commencement et au milieu.

CHAPITRE XII.

De l'Association, onzième Reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu.

Comme nous voyons que plus une rivière s'approche de la mer, plus elle s'enfle par la descente des torrents et par l'abord des autres rivières qui se déchargent dans son canal; ainsi est-il aisé à remarquer que plus nous tirons à la fin, plus les Reconnaissances que nous rencontrons se renforcent par la conjonction de plusieurs autres qu'elles entraînent avec elles. L'association dont j'ai à parler en ce chapitre m'en fournira une preuve péremptoire.

§ I. — *Que l'Association est une Reconnaissance très-agréable à la Mère de Dieu.*

I. Nul n'en doutera jamais, qui considérera la gloire que Dieu en retire, et le grand profit qui en revient à l'Église, tant en général qu'en particulier. Personne, à mon jugement, n'en a mieux représenté tous les avantages que le Roi-Prophète en son Psaume cent trente-deuxième, où il dit (1) que c'est un extrême plaisir de voir une assemblée de plusieurs frères joints ensemble du sacré lien de charité, ayant tous un même cœur, un même dessein et une même intention de s'employer au service de Dieu. Après il déclare la douceur et les émoluments de cette vie saintement sociale, avec deux très-belles comparaisons.

II. L'une est des plus agréables et plus riantes montagnes de la Palestine et des douces influences du ciel qui découlent sur elles. Une telle compagnie, ou Congrégation, dit-il (2), ressemble justement à la rosée qui, descendant du mont Hermon, rend fertile la campagne d'alentour, ou à celle qui, de dessus le mont Sion, engraisse les vallées qui l'environnent. Où il est à remarquer, dit un savant Évêque, qu'il y a deux montagnes d'Hermon : la première, qui est jointe au mont Liban par un petit vallon, est assise entre la tribu de Nephthali et le terroir de Damas, et sert de rempart à la Palestine du côté du Nord, duquel côté sortent Abana et Pharphar, qui sont deux fameuses rivières de Damas, comme à l'opposite ruisselle la fontaine argentine, qu'on nomme la Fiole, qui est la source du fleuve Jourdain. La seconde est en Galilée, près du même Jourdain et de Salim, où jadis Saint Jean baptisait, que David appelle (3) la petite montagne d'Hermon,

(1) Ecce quam bonum, etc. — (2) Sicut ros Hermon, qui descendit in montem Sion. — (3) Psalm. XLI. Hermoniim a monte modico.

toutes deux jouissant d'un aspect très-favorable du ciel, toutes deux plantureuses en herbes, en pâturages, en arbres et en toutes sortes de fruits, aussi bien que la belle montagne de Sion, qui d'une très-gaie verdure réjouit les yeux des regardants. Et les unes et les autres sont rendues fertiles par l'abondance de la rosée du ciel, dont les prochaines vallées se ressentent encore, au grand contentement de ceux qui les cultivent. N'apercevez-vous pas déjà les beaux traits de ressemblance qui sont en cette riche figure. Car comme toutes ces montagnes qui se tiennent l'une à l'autre participent à la même rosée, ainsi, ceux qui sont en une Congrégation sont arrosés de mêmes grâces d'en haut, s'il ne tient à eux; et comme toutes ces montagnes ne sont pas d'une pareille grandeur, mais il y en a quelques-unes qui portent leur cime plus haut que les autres; de même en toutes assemblées il y a de l'inégalité, et toujours s'y retrouvent quelques âmes relevées par-dessus le commun. Mais comme les moindres, dit David, se prévalent de la douceur qui tombe sur les plus hautes, et qu'il n'est pas jusqu'aux petits vallons qui n'en valent mieux; ainsi, en ces compagnies les moins parfaits profitent toujours des sages avis et des bons exemples des plus avancés. Ce que l'Ecclésiaste (1) déclare admirablement bien, faisant voir par un triple rapport comme le plus fort remet sur pied le plus faible, si par fortune il vient à trébucher; comme celui qui est bien couvert échauffe celui qui a froid, et comme le plus vaillant défend et protége l'autre qui a moins de courage. Partant qu'il n'y peut avoir que de la misère et du malheur pour celui qui ne s'accompagne de personne.

III. Oh ! que ceci se montre véritable ès Congrégations ou Confréries saintement instituées et soigneusement maintenues, où il ne se peut dire le profit que les uns retirent de la hantise et de la conversation des autres. Car combien en trouverait-on qui, après de très-dangereuses chutes, ne se fussent jamais relevés ni remis au train de la vertu, sans l'adresse de quelqu'un de ceux avec qui ils avaient contracté une alliance spirituelle? Combien de personnes de très-mauvaise conscience se sont entièrement changées par la fréquentation de quelques autres avec qui elles avaient noué une sainte amitié ? Dites-moi, qu'y avait-il de plus impie que Saül, qui était allé en Ramatha en délibération de se saisir de David et de le faire passer par le glaive ? Quoi de plus déterminé à mal faire que les Satellites qu'il avait envoyés les uns sur les autres pour le prendre et l'amener pieds et poings liés ? Ce néanmoins les uns et les autres ne furent pas plutôt arrivés au lieu où les Prophètes étaient assemblées avec Samuel

(1) Cap. IV.

et David, qu'ils se méconnurent eux-mêmes, s'oublièrent du dessein qui les avait là conduits, et passèrent un jour et une nuit entière à chanter les louanges de Dieu; le grand Maître des cœurs voulant par là faire connaître à tous combien il sert à ceux qui n'ont guère de vertu de se rencontrer en la compagnie de meilleurs qu'eux. A combien de personnes est-il arrivé de se trouver plus froides que la glace, sans aucun sentiment de dévotion et sans nulle envie de bien faire, et néanmoins tout à coup être échauffées à la fréquentation des Sacrements, à l'étude de l'oraison et aux exercices de la charité par le seul exemple et par la compagnie des autres? Il n'est pas aisé, dit Saint Grégoire (1), d'expliquer en peu de paroles l'ascendant qu'ont sur nos esprits les bons exemples de nos frères. Car la vie des gens de bien est une leçon vivante que nous avons toujours devant nos yeux, et leur compagnie est une main-forte pour nous aider à venir à bout de toutes nos saintes prétentions. Combien y en a-t-il dont les prières n'eussent jamais eu aucun effet si elles n'eussent été portées au Ciel avec plusieurs autres que Dieu ne pouvait pas éconduire. Combien y en a-t-il qui n'eussent jamais résisté aux assauts et aux tentations de l'ennemi, mais qui eussent été ébranlés et portés par terre à la moindre secousse, s'ils n'eussent été fortifiés du secours et de l'assistance de quelques autres plus adroits et mieux aguerris qu'eux? Oh! quel avantage pour les faibles, s'écrie le dévot Saint Bernard (2), d'être en la compagnie de plusieurs, et nommément de ceux qui sont faits à toutes les ruses de la guerre spirituelle! Car enfin une assemblée n'est pas moins formidable aux démons, qu'un bataillon serré de soldats résolus l'est à un ennemi craintif. Je vous dirai bien davantage, ajoute le grand Pape Saint Léon (3), que quand vous seriez de longue main duit et façonné à tous les exercices militaires, si vous conseillerai-je toujours plutôt de vous ranger avec plusieurs, sous la conduite de quelque sage Capitaine, que d'affronter tout seul l'ennemi; d'autant que plusieurs bataillent avec plus d'assurance et avec moins de danger qu'un seul; et celui-là combat avec moins d'appréhension qui non-seulement est couvert de son bouclier, mais encore est défendu de ceux de ses compagnons qui sont autour de lui; mais spécialement au dernier choc qui nous est livré à la sortie de cette vie, les puissances invisibles de l'air nous attaquent de toutes leurs forces, car alors il s'agit de tout gagner ou de tout perdre, et combien s'en trouverait-il qui auraient du pire, s'il ne leur arrivait du rafraîchissement et du renfort de la part de ceux avec qui ils ont vécu spirituellement? Et s'il est question

(1) Lib. XXIV Moral., c. VI. — (2) Serm. IV de Circumcis. — (3) Serm. IV de Jejunio septimi mensis.

d'aller encore plus avant, combien y en a-t-il qui ne passeraient jamais au trébuchet de la divine justice, disait le dévot Jacques Eguja, Confesseur ordinaire de notre Père Saint Ignace, s'ils n'étaient présentés en la compagnie de plusieurs, où ils échappent parmi les autres; comme d'ordinaire il arrive en un grand paiement où l'on ne prend pas garde de si près à quelque pièce légère, qu'autrement si elle était apportée seule on pèserait à toute rigueur.

IV. L'autre comparaison est prise de l'onguent sacerdotal (1), qui est répandu sur la tête d'Aaron; comparaison qui me présente quelques considérations fort avenantes à ce discours. Tout premièrement que cet onguent n'était point profane, mais sacré, destiné à oindre et à sanctifier le grand Prêtre Aaron et ses successeurs, à oindre l'Arche de l'Alliance, l'Autel des parfums et celui des sacrifices, le chandelier, la table de proposition, avec tous les ustensiles du Sanctuaire. Hors cela, il n'était nullement loisible de s'en servir, et nommément il était très-expressément, et sous peine de mort, défendu de l'employer aux usages ordinaires. Cela veut dire que cet onguent mystique de la bénédiction particulière de Dieu n'est que pour les vaisseaux sacrés et pour ceux qui sont particulièrement dédiés au service de sa Majesté en quelque sainte assemblée. Ceux-là seuls sont capables de la douceur de cette onction céleste, car quant aux autres qui ont les sentiments charnels et les esprits profanes, ils n'ont nulle disposition à y participer.

V. En second lieu, cet onguent précieux était une composition mystérieuse de quatre diverses espèces toutes d'élite, et immédiatement choisies de Dieu, dont l'une était la première myrrhe, c'est-à-dire celle qui d'elle-même découle de l'arbre sans aucun ferrement ou incision. L'autre, le suc de la même myrrhe fondue et distillée, nommé stacté. La troisième, le camalus aromatique. La quatrième, la casse. Ces quatre ingrédients devaient tremper et bouillir dans l'huile, laquelle venant à s'épandre parmi ces diverses liqueurs, les incorporait les unes dans les autres, les rendait traitables et coulantes, et communiquait à chacune les propriétés de toutes, et à toutes les propriétés de chacune. Que veut dire ceci, sinon que tous ceux d'une sainte congrégation, qui sont les pièces qui composent ce divin onguent, sont comme autant d'espèces aromatiques choisies de Dieu et de sa Sainte Mère, afin que de diverses inclinations et manières de vivre se fasse un sacré parfum qui réjouisse Dieu et les Anges? C'est à quoi tendait le sage avis du grand Saint Antoine, qui disait, au rapport de l'Abbé Cassien (2), qu'il ne fallait pas attendre d'un seul

(1) Sicut unguentum in capite, quod descendit in barbam, barbam Aaron, et in oram vestimenti ejus. — (2) Lib. V, c. IV.

toutes sortes de vertus: mais que l'un était recommandable pour la science, l'autre admirable pour le discernement des esprits, celui-là merveilleux en sa patience, celui-ci incomparable en son humilité; bref, que la simplicité, la continence, la magnanimité, la vigilance, étaient éparses qui çà, qui là; partant que l'homme spirituel devait comme une abeille industrieuse cueillir ores d'un côté, ores de l'autre, et tâcher de profiter des exemples de tous. Mais Saint Léon (1) et Saint Augustin (2) disent quelque chose de plus et davantage à mon propos, savoir est qu'encore que ces vertus semblent être propres et particulières à quelques-uns, néanmoins l'huile de la charité et la sainte association qu'ils ont par ensemble rend les biens d'un chacun tellement communs à tous, que pour s'en rendre possesseur il ne faut sinon les regarder sans envie, bénir celui de qui ils viennent tous, et y prétendre par le droit de l'alliance spirituelle. Tel était le sentiment de David, lorsque du profond de son âme il tirait cette douce voix d'éjouissance : Je suis participant des bonnes et louables actions qui sont faites par tous ceux qui vous craignent. Esprits avares, à quoi pensez-vous de laisser échapper une si belle occasion de multiplier vos moyens et de gagner dix mille pour un? Vraies âmes de terre, jusques à quand oublierez-vous le ciel? O insensés, jusques à quand demeurerez-vous ensevelis dans la terre? jusques à quand mépriserez-vous les commodités de négocier votre salut à si peu de frais? hommes sans considération, jusques à quand serez-vous aveuglés?

« Le Psalmiste comprenait fort bien cette vérité, lorsqu'il l'expliquait par ces paroles : Je suis uni de société avec tous ceux qui vous craignent, Seigneur, et qui gardent vos commandements. Nous voyons dans ces paroles la parfaite union qui doit être entre tous les fidèles, qui est proprement ce qu'on appelle la Communion des Saints. Tous les refroidissements de la charité viennent de ce qu'on ne fait point de réflexion, qu'étant membres de Jésus-Christ, nous sommes tous aussi les membres les uns des autres : ainsi, comme la main gauche s'accorde avec la droite, parce qu'une seule âme entretient la paix dans tout le corps; de même Jésus-Christ Notre-Seigneur entretient une parfaite intelligence entre tous ceux qui sont ses membres, qui fait qu'ils aiment les dons de Dieu dans les autres comme dans eux-mêmes, bien loin de leur porter envie; la même charité qui nous unit avec notre Père céleste, nous unit avec nos Frères, et l'amour que nous avons pour le Fils de Dieu nous porte à aimer notre prochain, puisqu'en lui nous retrouvons le Sauveur.

(1) Serm. x. — (2) Homil. xv.

Saint Ambroise, expliquant ce même verset, dit excellemment que l'on ne prend point vraiment part à tous ceux qui craignent Dieu, si on ne compatit à leurs faiblesses, si on ne les supporte sans se lasser, si on ne partage avec eux leurs biens et leurs maux; c'est pourquoi ce grand Saint si humble et si éclairé avoue qu'il n'oserait prononcer cette parole : Car combien, dit-il, y a-t-il de personnes qui craignent Dieu, auxquelles je ne compatis pas? Combien y en a-t-il qui implorent mon assistance et que je refuse d'assister? Voilà la réflexion de ce grand Docteur; mais pour reprendre notre sujet : est-il possible que ces gens qui sont si intéressés négligent un moyen si facile de s'enrichir, et qu'ils préfèrent des néants à des biens qui sont si solides (1)? »

VI. En troisième lieu, cet onguent descend du chef sur la barbe et sur le collet de la robe d'Aaron, c'est-à-dire sur tout ce qui tient et qui est joint à la tête, pour montrer la dépendance due à ceux que Dieu a choisis pour gouverner semblables assemblées, et la liaison que les membres qui les composent doivent avoir entre eux et avec leur chef; faute de quoi l'onction se dissipe et se perd.

VII. En quatrième lieu, ce parfum est si agréable qu'il remplit le Sanctuaire avec la partie du Temple où se font les encensements, le parvis des Prêtres, celui du peuple et celui des étrangers; même il s'épand jusqu'au dehors du Temple, embaumant l'air d'une très-douce senteur. C'est la bonne odeur des vertus et des belles actions qui sort de semblables compagnies, et qui ne réjouit pas seulement ceux qui ont l'honneur d'y appartenir, mais encore récrée les autres qui sont dehors et souvent les attire à désirer la jouissance de semblables biens.

VIII. Enfin, le Roi-Prophète conclut (2) que tous ces passe-droits proviennent de la bénédiction que le Ciel verse libéralement sur telles assemblées, et qui ne se communiquent pas aisément aux étrangers. Car, à vrai dire, Dieu, qui est le maître de ses grâces, les départ ainsi que bon lui semble; et comme d'ordinaire il y a plusieurs sujets en ces saintes compagnies qui attirent ses faveurs et ses libéralités, aussi les jette-t-il à pleines mains, et nommément lorsqu'elles sont sous la protection et pour l'honneur particulier de sa très-sainte Mère. Car alors, pour lui complaire, et en reconnaissance des bons services qu'elle lui a rendus, il donne tout ce qu'on lui demande sans pouvoir refuser chose quelconque. Nous jugerons encore mieux du bonheur de ceux qui y sont enrôlés par les suivants discours.

(1) La R. Mere de Blémur. — (2) Quia illic mandavit Dominus benedictionem et vitam usque in seculum.

§ II. — *Diverses Associations érigées à l'honneur de la Mère de Dieu.*

La Congrégation de Notre-Dame Saint-Annon.

I. La sainte coutume de faire des Associations et de s'allier d'esprit et de volonté pour rendre service à la très-sacrée Vierge, n'est pas une invention nouvelle. Il y a près de six cents ans que le Bienheureux Saint Annon, Archevêque de Cologne, non content d'avoir bâti et doté en sa ville un beau Monastère en forme de Chapitre, à l'honneur de la Mère de Dieu, institua en divers autres endroits, dit un ancien auteur (1), plusieurs Congrégations qu'il appela du nom de l'Immaculée Vierge Marie, congrégations qu'il ne chérissait pas moins que la prunelle de ses yeux, et dont il estimait et caressait tellement les Confrères, que sa plus ordinaire conversation était avec eux, et ses délices de leur rendre quelque témoignage de l'affection qu'il leur portait pour l'amour de la Mère de qui ils étaient les enfants bien-aimés.

La Confrérie du Rosaire.

II. Environ deux cents ans après (car ce fut l'an douze cent et treize) (2), Saint Dominique, l'un des grands Colonels d'armée et de l'Église de Dieu, reçut du Ciel la dévotion du Rosaire et incontinent après la forme de la Confrérie, dont il établit comme Généraux, ainsi que porte l'histoire, deux de ses Religieux, l'un nommé Jean du Mont, et l'autre Thomas du Temple. Voici ce qui se lit du commencement de cette sainte association (3). Saint Dominique avait été pris par les pirates et déjà condamné aux avirons, lorsque tout à coup s'éleva une si furieuse tempête que tous s'attendaient à périr. Saint Dominique cependant, prosterné en terre, priait la Mère de Dieu de vouloir détourner de dessus eux cet orage commun. En même temps la Sainte Vierge lui apparut, et l'assura qu'ils n'auraient point de mal, pourvu que tous ceux qui étaient dans le vaisseau reçussent la condition de réciter tous les jours le Rosaire, et de commencer une nouvelle Confrérie du même Rosaire; à quoi tous s'étant accordés, la mer devint aussi calme que si jamais elle n'eût été courroucée. Dès lors cette petite Confrérie prit de tels accroissements, qu'elle est aujourd'hui étendue par tous les coins de la terre

(1) Ex Historia cujusdam Cœnobitæ Sigebergensis, lib. I, c. XXIX. — (2) Bzovius in Supplemento Annal. Baron. ad eum annum. — (3) Alanus de Rupert., lib. de Dignit. Psalterii.

habitable, où elle produit de notables fruits. Les Saints Pères Pie quatrième et Pie cinquième, par Bulles expresses, ont autorisé l'ancienne créance, qui était que Dieu par ce moyen avait fourni au monde comme un remède général à tous les maux, mais spécialement que cette dévote assemblée serait le boulevard de la foi et la terreur des hérésies. En effet, on a remarqué qu'à mesure que cette dévotion s'est accrue, les hérésies des Albigeois et les bandes renouvelées des Bérengariens, des Pétrobrusiens, des Henriciens, et autres semblables, ont été mises en déroute. Et dans le procès de la canonisation de Saint Dominique, il se trouve en la seule Lombardie plus de cent mille hérétiques convertis par le courage des Croisés, par l'effort des enfants de Saint-Dominique, et par les prières continuelles de ceux de la Confrérie du Rosaire. Aussi les Saints Pères en ont fait tant d'état, qu'ils l'ont enrichie de plusieurs priviléges et indulgences, comme il appert par les Bulles d'Urbain quatrième, de Jean vingt-deuxième, de Sixte quatrième, d'Innocent huitième, d'Alexandre sixième, de Jules second, de Léon dixième, d'Adrien sixième, de Paul troisième, de Grégoire treizième, de Clément huitième et de Paul cinquième.

La Confrérie de la Sainte Vierge à Florence.

III. A peine vingt ans étaient écoulés (1) depuis l'institution de cette confrérie, que la Sainte Vierge fit choix de la ville de Florence pour y être particulièrement honorée par une Congrégation de personnes triées, qui fut appelée la Congrégation de ceux qui louent la Mère de Dieu, d'où sortit peu après comme d'un bon arbre un très-bon fruit, c'est à savoir le Saint Ordre des Servites dont il a été amplement parlé ailleurs (2).

La Confrérie des Disciplinants, à Sienne.

IV. En même temps (3), si ce ne fut auparavant, quelques-uns levèrent un étendard nouveau de dévotion en la ville de Sienne en Toscane sous le nom de la Mère de Dieu. Ce fut la Confrérie appelée des Disciplinants et érigée en l'Hôtel-Dieu de la même ville, nommé de l'Échelle, où l'on commença de pratiquer avec une très-grande ferveur toutes sortes de belles et louables actions, et nommément l'exercice de la discipline y fut mis en tel crédit qu'il donna le nom à la Confrérie, et de là s'épandit par la plupart des villes d'Italie. De

(1) An. 1233. — (2) Tract. I, c. XII. — (3) In Vita S. Bernardini.

cette sainte et honorable compagnie sont sortis à grosses bandes plusieurs braves Capitaines de la gendarmerie de Dieu, qui ont fait des merveilles à combattre le diable et le monde, tels qu'ont été Saint Jean Columbin, fondateur de l'ordre des Jésuates, avec son compagnon François Vincent, le Bienheureux Bernard Ptolomée, Ambroise Picolomeny, et les autres, qui donnèrent commencement à celui du mont d'Olivet; le Bienheureux Pétroine de Petroniis, qui depuis fut un très-digne ornement du Saint Ordre des Chartreux; Saint Bernardin le Siennois, et infinis autres dont les noms sont écrits au ciel.

La Confrérie du Scapulaire de la Bienheureuse Vierge.

V. Incontinent après, le Bienheureux Simon Stock (1), Anglais, grand serviteur de la Reine du Ciel, fut par elle spécialement choisi pour la dilatation de son service. Ce saint personnage prit le nom de Stock, d'un tronc d'arbre où il logea quelque temps, attendant par révélation divine un Ordre tout dédié au service de la Sainte Vierge, à laquelle de longue main il s'était consacré. Or, au même temps que Saint Louis amena d'outre-mer en France quelques Religieux de Notre-Dame du Mont-Carmel, deux Barons Anglais retournant en leur pays s'accompagnèrent aussi de quelques-uns d'eux; de quoi averti le Bienheureux Simon par un sien serviteur, qui seul savait sa retraite, se joignit incontinent à eux. Et comme sa grande sainteté ne se put longuement cacher, il fut enfin l'an douze cent cinquante élu le sixième Général de cet Ordre. Dès lors il se sentit beaucoup plus que devant obligé de procurer en toutes façons l'avancement de la gloire de Dieu et de sa Sainte Mère, Dame et Protectrice de l'Ordre qu'il avait reçu en charge. A cet effet, il demandait souvent qu'il lui plût par quelque nouvelle grâce mettre le grand sceau Royal aux lettres patentes de filiation qu'elle avait accordées aux siens. La prière que d'ordinaire il lui faisait pour ce sujet était celle-ci : Belle et agréable fleur du mont Carmel, sacré cep de vigne qui avez porté la royale fleur, astre brillant, Vierge et mère, mais mère et Vierge sans pair, Vierge très-pure et mère très-débonnaire, daignez faire présent de quelque nouvelle faveur à l'Ordre que vous avez choisi. Cette oraison fut si agréable à la Sainte Vierge, qu'une nuit comme il était en dévotion devant une sienne image, elle lui apparut dans une extraordinaire clarté au milieu d'une troupe d'Anges, et lui donnant le scapulaire, elle ajouta que ce serait de là en avant le gage héréditaire de son affection envers cet Ordre,

(1) In Vita ipsius apud Benedictum Gononum, Monachum Cælestinum, in vitis Patrum Occidentis.

l'enseigne de sa Confrérie, la faveur qu'il avait demandée, l'assurance ès dangers, le signal et la marque de l'alliance éternelle qu'elle faisait avec les siens. Aussitôt la Mère de Dieu inspira à plusieurs grands Princes le désir de cette sainte Association, dont les premiers furent Saint Louis, Roi de France; Edouard, Roi d'Angleterre; Henri, Comte de Northumberland; Angèle, fille du Roi de Bohême, et plusieurs autres qu'il serait trop long de raconter. Depuis lors cette dévotion s'est épandue par tout le monde, et a été embrassée d'un nombre infini de personnes de tous âges et de toutes qualités. Les Saints Pères Jean vingt-deuxième, Grégoire treizième, Sixte cinquième, Grégoire quatorzième et Clément huitième, lui ont largement départi les trésors et les bénédictions Apostoliques, et par l'octroi de plusieurs Indulgences ont invité les Chrétiens à y donner leurs noms.

VI. L'Ordre des Ermites de Saint-Augustin ne manque non plus que les autres de preuves de la faveur de la Sainte Vierge qu'il honore par une Confrérie appelée de la Ceinture, pour autant que ceux qui en font profession portent à l'honneur de la Mère de Dieu, de Saint Augustin et de Sainte Monique, la livrée de cette Religion. Cette dévotion commença sous Eugène quatrième, l'an quatorze cent quarante-six, lorsqu'il canonisa le Bienheureux Saint Nicolas de Tolentin. Plusieurs, émus des grands miracles et de la rare sainteté de ce grand serviteur de Dieu, désirèrent de porter la ceinture de cuir qu'il avait honorée par ses vertus et firent une Association, laquelle le Révérend Père Maître Gérard d'Arimini, pour lors Général de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, établit et approuva par autorité du Saint-Siége, accordant aux Confrères de cette Confrérie la participation de toutes les bonnes œuvres et satisfactions des Religieux de son Ordre présents et à venir, en quelque endroit du monde qu'ils fussent. Depuis (ce fut l'an mil cinq cent septante-cinq), le Pape Grégoire treizième l'unit à celle de Notre-Dame de la Consolation de Bologne, et ordonna par un Bref exprès que des deux il n'en fût fait qu'une, communiquant indifféremment et indistinctement aux uns et aux autres les mêmes priviléges, ainsi qu'il appert par la Bulle de l'union. Cette Confrérie de Notre-Dame de Consolation avait été érigée à Bologne l'an mil quatre cent nonante-cinq, en l'Église des Pères Augustins, dit communément de Saint-Jacques, par le zèle du Bienheureux Père Martin de Verceil, lequel prêchant lors le Carême en la même Église, avait fait peindre une image de Notre-Dame qu'on nommait de la Consolation, près du grand portail de l'Église, et avait encouragé un grand nombre de citoyens à s'enrôler en la Confrérie qu'il avait dressée à l'honneur de Dieu et de la très-

glorieuse Vierge. La Confrérie des Ceinturés a été confirmée par un grand nombre de Papes et enrichie de beaucoup de belles Indulgences, ainsi que chacun pourra voir dans le livre, lequel a été imprimé à Paris, l'an mil cinq cent vingt-neuf.

VII. J'ai parlé au traité troisième (1) de la Confrérie de la Paix, laquelle fut érigée en la ville du Puy en Velay, l'an onze cent quatre-vingt et trois, à l'occasion des différends qui étaient entre le Roi d'Aragon et Raymond, Comte de Saint-Gilles, et des merveilleuses réconciliations qui furent faites par ce moyen.

La Confrérie de la Conception.

VIII. L'an mil cinq cent et six (2), le grand Cardinal Ximenès, Archevêque de Tolède, dressa en cette même ville la Confrérie de l'Immaculée Conception de la très-sacrée Vierge, dont la principale fin est de soulager toutes les nécessités, tant publiques que particulières, des pauvres qui sont en la ville. Toutes les nuits, depuis la Toussaint jusqu'au mois d'Avril, deux Confrères de cette Confrérie s'en vont le long des rues avec des flambeaux allumés, pour voir s'ils ne rencontreront point quelque pauvre qui soit à l'enseigne de la Lune. Que s'ils en apercevaient quelqu'un, ils le conduisaient à l'Hôpital que le Cardinal fit bâtir à cette intention, et donnaient ordre qu'il fût pourvu et accommodé de toutes choses nécessaires.

La Confrérie de l'Annonciade.

IX. Le savant et pieux Cardinal de Turrecremata, Religieux de Saint-Dominique, lequel mourut l'an quatorze cent soixante-huit, érigea quelques années avant sa mort, en la ville de Rome, en l'Église de son Ordre, qu'on appelle Notre-Dame de la Minerve, une très-fameuse Confrérie, sous le titre de l'Annonciation et sous la protection et faveur de la très-glorieuse Vierge. Il lui laissa de grands revenus pour secourir les pauvres filles dont la pudicité pourrait être en quelque danger à raison de leur pauvreté. Tous les ans, le jour de l'Annonciation, le Pape avec les Cardinaux se rend à Notre-Dame de la Minerve, et après la Messe qui est chantée solennellement par un Cardinal, le Saint-Père de sa propre main donne la dot à deux cents filles qui ont été choisies à cet effet, laissant à chacune une bourse où il y a cent écus d'or pour celles qui sont résolues de se consacrer au service de Dieu, et septante-dix pour celles qui se

(1) Cap. VI, § 4. — (2) Gomezius, in ejus vitæ.

veulent marier. Le Pape Urbain septième (1), qui mourut l'an mil cinq cent nonante, fit héritière de tous ses biens cette dévote Confrérie, au grand contentement et édification de tout le peuple Romain.

Diverses Associations.

X. Je n'aurais jamais fait si je donnais la liberté à ma plume d'aller rechercher, par toutes les villes de l'Europe et ailleurs, les diverses associations qui ont été faites sous le nom de la Mère de Dieu, et pour l'accroissement de son service, comme seraient celle de Gonfalon que Saint Bonaventure dressa à Sainte Marie la Grande à Rome (2), l'an douze cent soixante et treize; celle qu'on appelle des vêtus de blanc à Naples, instituée il y a environ cent ans, pour le secours général de ceux qui sont en quelque nécessité temporelle ou spirituelle, et nommément de ceux qui sont condamnés à la mort; compagnie d'où sortit l'an quatre-vingt-quatre du siècle passé l'Ordre des Clercs Mineurs, lequel fut approuvé par le Pape Sixte cinquième; celle de Notre-Dame de Lorette, et de plusieurs autres endroits que la Sainte Vierge a choisis pour y être particulièrement honorée; celle de Notre-Dame du Pilier en Espagne, et d'autres sans fin que la dévotion envers la Sainte Vierge a produites en divers endroits de la Chrétienté, et que la Reine des Anges, qui ne paraît pas moins grande et admirable en la diversité qu'en la multitude de ses serviteurs, reçoit toutes sous son manteau Royal.

Celles de Saint Charles.

XI. Je ne dois pas pourtant passer sous silence la rare piété de Saint Charles Borromée (3), de qui nous lisons en la vie que de plusieurs Congrégations qu'il érigea il n'y en eut pas une qui ne portât le nom et les armes de la Mère de Dieu.

Celle des Litanies de Notre-Dame.

XII. Je ne dois non plus omettre l'Association de ceux qui, sans autre forme d'admission, de règles ou d'assemblées, s'unissent de cœur et d'intention pour réciter journellement les Litanies de la Sainte Vierge les uns pour les autres, afin principalement d'obtenir par l'entremise de la Mère d'amour la grâce de bien mourir; Association qui, pour avoir de très-grands avantages et fort peu de charges,

(1) Ciacouius, in ejus Vita. — (2) Bzovius. — (3) Petrus Giuslanus, in ejus Vita.

est aujourd'hui si nombreuse partout qu'elle peut égaler les étoiles du ciel et le sablon de la mer.

Celle de la petite Couronne de la Sainte Vierge.

XIII. Celle de la petite Couronne de la Sainte Vierge se va tellement épandant aujourd'hui par tout le monde que le nombre de ceux qui ont entrepris de la réciter chaque jour est presque infini. J'en ai déjà donné les fruits à goûter ci-dessus (1) à une autre occasion, et déchiffré le moyen de la parcourir. Il suffit de dire maintenant qu'il n'y a pas grande cérémonie à entrer en cette Association. Car il n'est question d'autre chose sinon de dire pour une fois trois *Pater* et *Ave*, à l'intention de tous ceux et celles qui tâchent de promouvoir cette dévotion, en témoignage du désir que l'on a de coopérer avec eux au service de la Sainte Vierge, pour le bien public et particulier d'un chacun, et de réciter chaque jour la petite Couronne à trois fins. La première pour remercier la divine bonté de toutes les grâces et faveurs qu'elle a faites à la glorieuse Vierge, et par son entremise à tout le monde. La seconde, pour impétrer par la faveur de la même Vierge l'extirpation des hérésies et des autres vices qui ravagent l'Église de Dieu. La troisième, pour obtenir une heureuse vie suivie d'une bonne mort à tous ceux et celles qui se sont associés à cette même dévotion. Au reste, que ceux qui craignent tant de s'obliger se mettent hors d'appréhension, car les premiers à qui Dieu a inspiré cet exercice de piété, n'ont jamais eu l'intention de les astreindre à chose quelconque, mais seulement de faire entendre à quiconque aurait la volonté d'entrer dans ce parti, qu'à chaque jour qu'il récitera la petite Couronne, il aura part aux Indulgences qui ont été accordées en faveur de cette dévotion et aux prières que les autres feront ce même jour, et que lorsqu'il s'en oubliera, ou le laissera volontairement, il en sera frustré. Qui serait l'ennemi de soi-même qui refuserait un trésor que l'on donne à si bon marché?

« Je ne veux pas terminer ce chapitre sans faire voir aux lecteurs que notre siècle n'est pas plus stérile que les autres qui l'ont précédé, quand il est question d'honorer la Mère de Dieu; et je ne sais si la pieuse adresse du Révérend Père Jacques Teissier, Religieux de Saint-Dominique de l'étroite observance, ne l'emportera point sur les autres serviteurs de cette auguste Princesse. Voici donc ce que l'ardeur de son zèle lui a inspiré sur le sujet que nous traitons; il a fait une

(1) Cap. IX, § 7.

espèce d'association nouvelle et inconnue jusqu'alors, qu'il nomme Exercice de l'amour actuel de la Mère de Dieu. Il n'ignore pas que les fidèles ont toujours aimé cette créature céleste; mais il prétend que l'on n'a pas toujours été dans une union et un commerce d'un amour actuel sans relâche et sans interruption, et que cet exercice n'a commencé que le vingt-unième de novembre de l'année mil six cent septante-un. Il fait voir dans son traité que cet amour actuel de la Mère de Dieu est un trésor inestimable, une source des plus pures délices, une imitation de la charité dont le Père éternel l'a prévenue, une expression de celle des Anges et des Saints envers leur Reine, que c'est une image de l'éternité qui ne finit jamais, et que ceux qui s'appliquent à cet exercice si saint ne terminent jamais le cercle de leur amour. Il prétend qu'il transforme les hommes en Séraphins tout ardents des flammes de la charité, et que les chrétiens, par cette pratique, deviennent semblables à des globes de feu qui roulent sans cesse à l'entour de cette divine Mère, formant toujours le même cercle par des révolutions égales.

« Mais y a-t-il rien de plus doux et de plus agréable que d'aimer un objet si charmant? Il est sans doute qu'une âme éclairée des beautés et des perfections de la très-sainte Vierge, se jette dans son sein pour y trouver son repos et ses délices, puisque après Dieu elle est le centre où doivent aboutir tous les désirs, toutes les pensées et toutes les inclinations des hommes. Que s'il est vrai que l'union est un ouvrage de l'amour, et que l'amour passe dans la chose aimée, ne doit-on pas conclure que si l'on aime véritablement la Mère de Dieu, on repose sur sa poitrine, on contracte une espèce d'union avec elle qu'on ne peut assez rechercher. Que si l'on n'a que l'habitude de la charité, et si l'on ne produit des actes d'amour qu'une fois le jour, l'union ne peut être qu'habituelle, et elle ne passe en acte qu'une fois le jour; mais si sans cesse on brûle de ses flammes par un amour actuel, cette union devient continuelle et sans interruption, l'on est toujours attaché au cœur de la Mère de miséricorde, et on acquiert un trésor de mérites pour le jour redoutable de la mort. Tous les actes d'amour envers Notre-Dame ayant pour principe l'amour de Dieu, sont dignes de la vie éternelle. Les associés de cet exercice, qui emploient chaque jour une heure à produire de ces sortes d'actes, deviennent fort riches en peu de temps, et quand ils sont sur le point de sortir de cette vie, ils trouvent une protectrice qui se charge de les présenter à son divin Fils, et qui leur fait éprouver la vérité de cette parole que l'Écriture lui met si souvent à la bouche : J'aime ceux qui m'aiment, et je procure la vie éternelle à ceux qui me glorifient. Si la seule prononciation du nom de

Marie a le pouvoir d'écarter les Esprits malins, que doit-on penser de son amour actuel?

« Nous avons vu dans toute la suite de cet ouvrage que la Bienheureuse Vierge est la dépositaire des grâces de son Fils, qu'elle est après lui la source des lumières, la fournaise des saintes ardeurs, la forme des vertus. Disons à présent, après notre dévot Père, qu'elle répand ses dons avec excès sur ceux qui sont toujours occupés à la glorifier par un amour sans relâche, et que ces habitudes surnaturelles étant le principe des mérites et des bonnes œuvres, ils trouvent dans le ciel une béatitude proportionnée à la multitude de leurs saintes actions. Que ces amants sacrés ayant toujours brûlé sur la terre des feux de la divine charité, qui commande et qui produit les actes d'amour envers la Mère de Dieu, ils sont élevés dans la sainte cité parmi les Séraphins, et qu'ils ressentent plus que tous les autres les caresses de leur divine Maitresse, qui les enivre des innocentes voluptés dont elle est la fidèle dispensatrice; mais parce qu'il paraît difficile qu'une personne engagée dans le corps produise sans cesse des actes d'amour envers la Mère de Dieu, l'auteur de l'exercice dont nous parlons exhorte les fidèles de s'unir au moins vingt-quatre ensemble, et de partager entre eux les vingt-quatre heures du jour et de la nuit, et que chaque personne emploie une heure entière à former des actes de charité, et alors il sera vrai de dire qu'un chacun de ses amis spirituels aime sans interruption la sacrée Vierge, ou par lui-même, ou par ses associés. On trouvera quantité de motifs et même d'actes formés dans le livre du Révérend Père Teissier, avec des méditations et des pratiques pour toutes les semaines de l'année, sur ses Mystères et sur ses Grandeurs. J'ai cru devoir mettre ici l'acte qu'il propose aux associés pour commencer l'heure qu'ils destinent à l'amour actuel de Notre-Dame.

« Divine Marie, Mère de mon Dieu, Vierge toute belle, toute bonne, tout aimable, je vous aime après Dieu de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces. O divine amante de mon cœur! ne vous aimerai-je jamais d'un amour sans relâche, à la façon des Saints. Ah! je le veux, et j'entre agréablement dans un sacré commerce et dans une sainte union avec tous vos amants et amantes, qui conspirent à l'exercice de l'amour actuel. J'accepte l'heure et le temps qui m'a été déterminé, et je vous en consacre tous les moments, désirant de vous aimer aussi ardemment que le premier de tous les Séraphins et le plus élevé de tous les bienheureux. O Vierge très-sainte! quand serai-je assez heureux pour vous aimer moi-même tout seul, sans cesse et sans interruption. Ah! que ne suis-je déjà au ciel, où je vous aimerai de cette sorte! O fortunés

citoyens du Paradis ! souffrez que je m'unisse à vous, et que j'aime avec vous la Mère de mon Dieu d'une charité inviolable (1). »

§ III. — *Des Congrégations de la Sainte Vierge érigées ès maisons de la Compagnie de Jésus.*

I. Qui pourrait trouver mauvais qu'ayant entrepris de parler des grandeurs de la Mère de Dieu, principalement en faveur de ceux qui la servent ès Associations, j'accordasse un petit discours à ceux qui se sont enrôlés ès Congrégations de la Vierge qui par tous les quartiers du monde sont établies ès maisons de notre Compagnie, afin de leur ramentevoir les commencements et les progrès des saints exercices qu'ils pratiquent avec un si notable fruit, et d'en donner quelque connaissance à ceux qui en auraient la curiosité.

L'origine des Congrégations de la Sainte Vierge.

II. Si la Reine Esther est à bon droit comparée à une petite fontaine (2), laquelle venant à grossir fut changée en une grande rivière, mais plus claire que le Soleil, jetant ses rayons, et épandant ses eaux de tous côtés; pourquoi n'en dirais-je pas autant de cette Association, laquelle étant venue de fort petits commencements, s'est néanmoins dilatée jusqu'aux dernières limites du monde, et par son éclat a attiré les yeux et les cœurs d'un nombre infini de personnes? Si c'était peu de chose du berceau de Moïse qui toutefois gardait un si riche trésor, encore était-ce moins de celui de cette Congrégation. Car sa naissance n'a rien eu d'illustre que le nom de la Capitale de l'Univers où elle vit premièrement le jour. Un jeune Régent de la dernière classe de Grammaire du Collége Romain de la Compagnie de Jésus, nommé Jean Léon, lui donna la première forme et la tint comme dans les maillots l'espace d'un an; ce fut l'an soixante-trois du siècle passé (3). Il avait ramassé une poignée de petits écoliers qui tous les jours, après que les autres s'étaient retirés, s'assemblaient dans une classe, où ils tenaient un Autel gentiment préparé et où ils faisaient ensemble quelques courtes prières, suivies de la lecture d'un livre spirituel. Les jours de Fêtes ils donnaient un peu plus de temps à leur assemblée du matin, et l'après-dîner ils se trouvaient à leur rendez-vous pour dire les Vêpres entre eux. Ceux-ci se faisant remarquer parmi les autres écoliers comme de petits fleurons de vertu, donnèrent envie à quelques autres des plus avancés

(1) La R. Mère de Blémur. — (2) Esther. x. — (3) Historia Societ. Jesu, ad illum annum 1563.

de les imiter, de sorte que l'année suivante on en choisit jusqu'à soixante et dix des mieux qualifiés pour donner commencement à une Congrégation sous le nom et sous la faveur de la Mère de Dieu, et sous le titre de l'Annonciation. Dès lors furent faites certaines règles pour la fréquentation des Saints Sacrements, pour l'exercice des œuvres pies, pour le temps et pour l'ordre des assemblées, pour la création de quelques officiers qui en eussent le gouvernement sous la direction des Pères de la Compagnie, et autres semblables statuts, qui pour la plupart sont ceux qui depuis ont toujours été retenus et conservés. Cette intention, secondée de l'assistance du Ciel et de la bienveillance spéciale de la Mère de Dieu, eut un tel succès, que dans peu de temps la plupart des Colléges de la Compagnie furent curieux d'avoir part à ce bien. Enfin, le Pape Grégoire XIII, insigne promoteur de toutes sortes de bonnes œuvres, daigna recevoir ces assemblées sous la protection du Saint-Siége, leur donna le sceau de son approbation Apostolique, et les enrichit d'un grand nombre d'indulgences qu'il tira libéralement du trésor de la Sainte Église. Ce fut l'an quatre-vingt et quatre, le cinquième Décembre, veille de Saint Nicolas, Patron des Écoliers, qu'il érigea la Congrégation du Collége Romain, sous le titre de l'Annonciade, comme la source et la Mère de toutes les autres, et bailla pouvoir à la Compagnie de dresser de semblables Congrégations sous le même titre et avec les autres facultés en tous les colléges, et les agréger à celle de Rome. Depuis, comme les fruits de ces assemblées se firent connaître et admirer partout, il fut trouvé bon de ne les pas resserrer dans l'étroit des classes, mais de leur donner libre campagne, rendant le bien commun et accordant la participation à tous les autres qui auraient désir d'en jouir. A cet effet, le Pape Sixte cinquième, par Bulle expresse du cinquième Janvier de l'an mil cinq cent quatre-vingt et six, accorda un plein pouvoir de faire part de ces trésors à tous les autres qui ne seraient pas Écoliers, et d'ériger des Congrégations sous les titres des autres Fêtes de la Mère de Dieu, ainsi que bon leur semblerait, et ce non-seulement ès Colléges, mais de plus ès autres maisons de la Compagnie; pouvoir que le Pape Clément huitième étendit encore aux résidences d'icelle le trentième jour d'Août de l'an mille six cent et deux. Et grâce à Dieu, l'on voit aujourd'hui que la bénédiction du Ciel a tellement conspiré avec l'approbation du Saint-Siége, qu'en une seule ville de Naples on compte jusqu'à quinze Congrégations de divers états et conditions de personnes, et plus de deux mille associés.

III. Or, si comme jadis Philon le plus éloquent des Juifs, décrivait sous le nom des Esséens, les mœurs et les façons de faire des

premiers Chrétiens de l'Église naissante d'Alexandrie, de même j'avais à représenter les belles actions qui sortent de cette Association, ni plus ni moins que quelques fruits des terres inconnues, il y aurait de quoi faire de grands panégyriques; mais la vue en étant journalière, il nous en prend comme du Soleil et des autres merveilles de la nature, à qui l'accoutumance a enlevé l'admiration. Les choses ne laissent pas pourtant d'être admirables d'elles-mêmes, et la communication d'un bien ne lui dérobe rien de son excellence, mais elle le rend en certaine manière beaucoup plus grand. Ce qu'étant ainsi, je vois bien que jamais je n'aurais épuisé les avantages qui reviennent à l'Église de Dieu de ces Congrégations. Car quel âge y a-t-il qui n'en vaille mieux, puisqu'elles servent à former l'enfance, à retenir la jeunesse, à perfectionner l'âge viril, et à donner à la vieillesse un doux et profitable entretien? Quel ordre et quelle condition de personnes trouvera-t-on en la chose publique qui n'en perçoive quelque utilité! L'état ecclésiastique y apprend à honorer son ministère; les grands à mettre la vraie noblesse en la vertu; ceux qui manient la justice à la gouverner saintement; ceux qui se mêlent du trafic à négocier pour le ciel; les artisans à vivre paisiblement et chrétiennement, chacun en sa profession? Quel endroit des villes où elles sont érigées ne se prévaut pas de leur soin et de leur industrie? Les pauvres en sont-ils pas mieux secourus, les hôpitaux plus charitablement servis, les aumônes générales plus fidèlement distribuées, les filles, dont la pudicité est en danger, mises en plus grande assurance, les prisonniers plus soigneusement assistés? Quelle école de vertu rencontrera-t-on d'où sortent journellement des personnes plus utiles au bien commun de la maison de Dieu? Car, pour ne pas dire qu'elles sont les études publiques du bon gouvernement des familles privées, les Académies de la vie Chrétienne et les pépinières des Religions, en quelle autre assemblée aperçoit-on de plus sincères artisans, de meilleurs bourgeois, de plus charitables Médecins, de plus entiers Avocats, de plus soigneux Magistrats, de plus fidèles Conseillers, de plus sages Présidents, de plus vertueuse Noblesse, de plus vigilants Gouverneurs, de plus exemplaires Ecclésiastiques, de plus zélés Prélats, de plus Religieux Princes, voire des Monarques plus illustres en toute sorte de vertus? Où est-ce (j'accepte volontiers les Religions qui, pour s'être entièrement sequestrées du monde, se sont imposé une sainte nécessité de tendre à la plus haute perfection qui se puisse acquérir ici-bas), où est-ce, dis-je, qu'on pratique les Saints Sacrements avec plus de piété, l'oraison avec plus de pureté, les examens avec plus de diligence, la mortification avec moins d'ostentation, et tous les autres exercices de la vie Chrétienne avec plus

d'assiduité? Où est-ce qu'il y a plus de commodité de joindre la dévotion avec le soin et le maniement des affaires, plus d'occasion de bien faire, plus de moyen d'être redressé si l'on vient à tomber, plus de bons exemples pour être échauffé à la vertu, plus de soulagement ès maladies, plus d'assistance en la mort et après la mort? Où y a-t-il plus de facilité à faire son salut, plus de trésors d'indulgences pour acquitter les fautes passées, plus de douceur en la conversation des uns avec les autres? Où est-ce que la mère d'amour jette plus favorablement les yeux? Où est-ce qu'elle verse plus abondamment les sacrées influences de ses célestes douceurs? Et puisque nous sommes sur le propos des reconnaissances, d'où est-ce qu'elle en tire de plus grandes et de plus agréables? Où est-ce qu'elle est en plus grande estime que parmi ceux qui ont les oreilles incessamment battues de discours de ses grandeurs? Qui sont ceux qui ont plus de confiance en elle que ses chers enfants, qui n'ont qu'elle seule, après Dieu, pour espérance et pour refuge? Où est-elle plus tendrement aimée que là où elle est mieux connue, et où elle fait plus de faveurs? J'en dis tout autant des autres reconnaissances, dont jusqu'ici j'ai fait le dénombrement par le menu.

IV. De moi il me semble que je ne saurais supprimer les sentiments que j'en ai, ni déguiser l'estime que j'en fais au fond de mon âme, pour avoir reçu la faveur de la Mère de douceur, d'être employé plusieurs années à lui rendre quelque petit service parmi ces saints et louables exercices. Il me semble que la conscience m'oblige de publier partout que j'y ai vu et reconnu en divers endroits de si beaux et si excellents traits de vertus, et d'ordinaire les personnes les plus relevées, qu'autant de fois que j'aperçois ces belles assemblées je me sens pressé avec ceux qui jadis demeuraient ravis (1), en voyant les prodiges de Moïse, d'avouer que c'est le doigt de Dieu, et qu'il y a mis la bonne main; de reconnaître avec le même Moïse (2) que c'est un terroir spécialement favorisé d'un très-doux aspect de sa souveraine Majesté; de dire avec le Roi-Prophète, que c'est la vigne et la possession choisie de sa Sainte Mère, vigne qui a étendu ses branches et ses feuilles d'une mer à l'autre, et par tous les endroits de la terre (3); de confesser avec Jacob (4) que c'est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel; de m'écrier avec le même (5) que ce sont les bataillons du grand Dieu des armées; de chanter avec un mauvais homme (6) mais néanmoins gouverné et conduit de l'esprit de Dieu : O Jacob! que tes pavillons sont agréables, et qu'il fait beau sous tes tentes, ô Israël! Bref, qu'il m'est avis

(1) Exod. III. — (2) Deuter. XI. — (3) Psalm. LXX. — (4) Gen. XXXVIII. — (5) Gen. XXXII. — (6) Num. XXIV.

d'avoir devant moi une image de la sainte Cité, que vit autrefois le bien-aimé Disciple (1), où il contempla autant de Rois que de citoyens qui abordaient de toutes parts en ce bienheureux séjour, chacun avec un train de gloire et de magnificence Royale. Oh! que ce que j'aperçois par ici-bas emporte mon esprit bien plus haut, et ne me fait aucunement appréhender quelle sera la beauté de la céleste Sion, laquelle sera composée de tant de beautés. Dieu du ciel, dis-je quelquefois à part moi, quelles seront les richesses qui proviendront d'un si grand amas de richesses? quelle sera la grandeur qui naîtra de tant de particulières grandeurs, sans parler de la beauté, des richesses et des grandeurs du Prince de gloire, qui seront capables de faire éclipser et d'obscurcir toutes les beautés, les richesses et les grandeurs du monde, si la bonté ne se plaisait infiniment davantage à leur donner de l'éclat, que non pas à rabattre leur jour.

CHAPITRE XIII.

De l'avancement du service de la Mère de Dieu, et de l'amplification de sa gloire, douzième Reconnaissance due à ses Grandeurs.

Puisqu'il est question de mettre quelque fin aux discours des reconnaissances qui sont dues aux Grandeurs de la Mère de Dieu, je ne sais où je la pourrai mieux rencontrer qu'au dessein de l'avancement de son service et de l'amplification de sa gloire, qui est à mon avis le couronnement de toutes les autres reconnaissances.

§ I. — *Que l'avancement du service de la Mère de Dieu et l'amplication de sa gloire, lui est une Reconnaissance très-agréable, et des obligations que nous avons de la procurer.*

I. Si vous osiez dire au Saint Prophète Job (2) que Dieu resserre et enclôt dans sa main la lumière, qui est le symbole de la gloire, comme sa chère possession, n'estimez pas que ce soit pour la cacher à la très-sacrée Vierge, sa fille bien-aimée, et pour lui en dénier la jouissance. Car comment l'en pourrait-il priver, puisque elle-même est une fontaine de lumière, ainsi que l'appelle Saint Jean Damascène (3), après le dévot Chrysippus (4), Prêtre de Jérusalem, et

(1) Apoc. xxii. — (2) Cap. xxxvi. In Manibus abscondit lucem, et annuntiat de ea amico suo, quod possessio ejus sit. — (3) Orat. i de Nativit. B. Virg. — (4) Orat. ii de Sancta Maria.

qu'elle est la mère de la Lumière même, comme la nomme Hésychius, Prêtre de la même Église (1), après Saint Épiphane? O Sainte Vierge, dit ce dernier, Mère de l'éternelle Lumière, je dis de la Lumière qui éclaire là-haut les troupes Angéliques, qui donne dans les yeux clairvoyants des Séraphins, de qui le Soleil emprunte sa clarté, qui chasse les ténèbres du monde, et qui, avec la beauté de ses rayons, réjouit le ciel et la terre! Comment en refuserait-il la participation à celle qu'il a lui-même rendue incomparablement plus luisante que les astres du matin, et plus brillante que le soleil du midi? Comment se montrerait-il chiche de gloire à celle qu'il a créée pour être un théâtre de gloire? Comment voudrait-il épargner ses faveurs à celle qui n'a rien épargné pour étendre les bornes de son Royaume, et de qui toutes les puissances ont été comme autant d'encensoirs fumant sans cesse de l'agréable odeur de la gloire de Dieu? N'est-il pas engagé de parole à rendre glorieuse celle qui a été un si digne instrument de sa gloire, et qui, avec tant de soin, en a recherché les moyens? Et s'il y est obligé par promesse expresse, peut-il contrevenir au contrat qu'il en a passé? Ce serait un crime de douter de la fidélité du Prince du ciel. Aussi quand nous jetons les yeux sur l'honneur qui lui est rendu partout, et sur la gloire qu'elle possède en toute l'étendue du domaine de Dieu, nous n'en devons point reconnaître d'autre Auteur ni d'autre Promoteur que lui-même. Car quel autre aurait pu si puissamment émouvoir les cœurs, si ardemment enflammer les volontés, et si étroitement lier et engager les affections d'un monde entier à rendre tant d'honneur à une pure créature, sinon celui seul qui gouverne les cœurs, qui dispose les volontés et qui tient les rênes des affections? Confessons donc sans contredit que c'est lui qui en a jeté les premiers mouvements et les premiers instincts dans les âmes, et qui a attiré les peuples du Levant, du Couchant, du Nord et du Midi, à lui venir présenter un hommage indiciblement relevé par-dessus celui qui est dû aux autres créatures. Confessons que c'est lui qui l'a voulu faire une merveille de gloire, ni plus ni moins qu'il l'avait faite un prodige de grâce et de sainteté. Adorons les desseins qu'il a eus sur elle, et avouons qu'il ne peut être autrement qu'elle ne se plaise aux menus soins que nous apportons à l'avancement de son service, et qu'elle ne les reçoive comme une très-agréable reconnaissance des biens qui nous viennent de sa main.

II. La parfaite conformité qu'elle doit avoir avec la volonté de Dieu le veut ainsi, et l'éclat où elle se trouve maintenant le requiert. Car

(1) Serm. de Laudib. Virg.

puisqu'elle connaît clairement que Dieu est résolu de donner de l'éclat à sa gloire, et de faire retentir de son nom les quatre coins de l'Univers, pourquoi y apporterait-elle de l'opposition? voire pourquoi ne saurait-elle pas bon gré à ceux qui sont employés de Dieu à une si honorable entreprise? Pourquoi ne recevrait-elle pas leur bonne volonté? Pourquoi ne ferait-elle pas cas de leur affection? Pourquoi n'agréerait-elle pas leur reconnaissance? Pourquoi ne seconderait-elle pas leurs desseins? Mais spécialement en l'état où elle se retrouve maintenant dans le fort assuré de la vérité de Dieu, hors des assauts et des surprises de la vanité, où l'honneur qui lui est rendu s'en va droit à Dieu comme à sa source et sa fin, ne le peut-elle pas désirer et rechercher sans crainte et sans appréhension? Car si les sacrés cahiers font foi que les Saints, à présent qu'ils sont près de Dieu, lui demandent la vengeance dont la poursuite n'est pas moins dangereuse, mais beaucoup plus que celle de la gloire; et si la jouissance de Dieu affermit tellement leurs esprits au bien, qu'ils ne peuvent manquer ès instances qu'ils font contre ceux qui les ont maltraités, quelle occasion aurions-nous d'estimer qu'ils ne prissent pas plaisir à l'honneur que nous leur rendons, et qu'ils ne se sentissent pas obligés de l'affection que nous témoignons à les faire connaître et honorer? Que ce soit donc un point résolu que la Mère de Dieu a des sentiments fort particuliers pour ceux qui travaillent à l'avancement de son service et à l'amplification de sa gloire, et que parmi les siens ce sont ceux à qui elle a fait de plus rares faveurs et à qui elle prépare de plus amples récompenses. Apprenons désormais ce que les fidèles serviteurs ont fait en cet endroit, et ce que la bienséance demande de nous.

§ II. — *Divers moyens d'amplifier l'honneur et le service de la Mère de Dieu.*

I. Considérant que les Saintes Lettres comparent la Bienheureuse Vierge à une armée rangée (1), qui, à la lueur de ses armes et à la seule apparence de son courage, contraint l'ennemi de prendre la fuite, j'ai cru avoir assez d'occasion de dire que ceux qui combattent pour l'augmentation de son service, composent aussi une armée grandement redoutable à l'enfer, et de donner au Lecteur le contentement de lui en faire voir une montre générale.

II. L'Enseigne de cette gendarmerie, c'est une Vierge d'argent, entourée d'un Soleil d'or en champ d'azur, avec cette devise empruntée des souhaits que le peuple reconnaissant faisait jadis (2) en faveur

(1) Cant. VI. — (2) Judith. XIII. Ut non recedat laus tua ex ore hominum.

de la valeureuse Judith : *Afin que jamais votre louange ne tarisse en la bouche des hommes.* Le Général de l'armée n'est autre que Jésus, Roi de gloire, qui n'a jamais eu son pareil à procurer l'avancement de l'honneur et du service de sa très-sainte Mère, et au commandement et pour l'amour de qui tous les autres ont pris les armes au premier bruit. Ceux qui sous lui mènent les régiments et commandent en divers quartiers, sont ceux-là qui par ordre reçu de lui ont mis des gens sur pied, dressé des Associations et levé des compagnies de personnes résolues de ne se point épargner pour promouvoir la gloire de la Princesse du ciel. De ce nombre sont, outre les Fondateurs des Ordres Militaires et Réguliers, spécialement dédiés à l'honorer, dont j'ai parlé amplement ailleurs (1), le Bienheureux Saint Annon, Archevêque de Cologne, Fondateur d'une dévote Société qu'il a érigée sous le nom de la Vierge, Saint Dominique, Instituteur de la Compagnie du Rosaire, le bienheureux Simon Stock, de celle du Scapulaire, et tous les autres que je passe sous silence, pour les avoir déjà produits au Chapitre précédent. Seulement qu'il me soit loisible de faire trouver place parmi ceux-ci à un dévot Religieux de la Compagnie de Jésus, nommé Jacques Rhem, lequel il y a environ trente ans dressa une Congrégation en Allemagne sous le titre de l'Annonciation, dont le but principal était de parler et de traiter souvent de la Vierge; ce qu'il pratiquait mieux que tout autre, et avec tant de dévotion et de ressentiment, qu'on voyait bien que sa bouche parlait de ce dont son cœur regorgeait.

III. La pointe appartient aux Saints Docteurs de l'Église, qui pour leur éminent pouvoir joint à un zèle merveilleux, ont mérité d'être choisis de Dieu pour rompre les rangs de l'ignorance et de l'infidélité, afin de donner au monde la connaissance des Grandeurs de la Reine du Ciel. Ici se font remarquer Saint Grégoire Fait-Miracles, Saint André de Crète, Saint Méthodius, Saint Germain de Constantinople, Saint Ildefonse, Saint Anselme, Saint Bernard, Saint Albert, Saint Bonaventure, l'Abbé Rupert, Saint Bernardin, et plusieurs autres, qui ont immortalisé leurs noms par les signalés services qu'ils ont rendus à cette Dame.

IV. La Cavalerie est composée d'un grand nombre d'invincibles guerriers, qui pour la défense de ses priviléges et de ses titres d'honneur, ont soutenu les efforts des Hérétiques et enfoncé leurs bataillons. Le plus considérable d'entre eux est le Bienheureux Saint Cyrille, Patriarche d'Alexandrie et Légat du Saint-Siége, qui marche en tête de deux cents Prélats qui firent des merveilles au grand

(1) Tract. I, c. XII.

Concile d'Éphèse, pour maintenir à la Sainte Vierge le glorieux titre de Mère de Dieu. En suite de ceux-ci on en voit venir d'autres sans nombre, tous gens d'élite et de courage, qui en divers âges ont généreusement combattu contre les suppôts de Satan, que nous avons vus à une autre occasion (1) pleins de mal-talent et de rage s'avancer pour exterminer, s'ils eussent pu, le nom et le renom de Marie. Pourquoi ne logerais-je pas ici ces vaillants Champions de la Vierge Mère, qui, en Espagne et ailleurs, se sont saintement ligués pour défendre l'honneur de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, et nommément ceux qui ont été les promoteurs invincibles de cette entreprise, et qui pour la conduire à chef ont passé par-dessus mille difficultés? Il s'en est trouvé parmi eux qui de leur propre sang ont signé les promesses qu'ils avaient faites à Dieu de défendre de tout leur pouvoir cette vérité, tant que l'Église ne porterait aucun décret au contraire; de ce nombre fut un jeune Religieux de notre compagnie, nommé Jean Berkmans, comme il se vérifia par un sien écrit qui fut trouvé parmi ses papiers après sa mort.

V. L'Infanterie, qui peut égaler les gouttes de l'Océan, comprend tous ceux qui sont enrôlés en quelque compagnie, spécialement affectée au service de la Vierge, ou même qui hors de semblables Associations ont tâché et tâchent par leurs saints discours et par d'autres moyens de la faire connaître et honorer aux autres.

VI. Les Trompettes et les Clairons de cette grande armée, qui servent à donner du courage aux soldats de la Vierge, et qui par conséquent combattent par les mains de tous, sont les Prédicateurs, qui de tout temps ont animé le monde à son service. J'ai déjà dit ci-dessus de Saint Bonaventure, que non content de l'avoir toujours fait lui-même, tant qu'il parlait en public, aussitôt qu'il fut créé Général de son Ordre, il enjoignit très-expressément à tous les Prédicateurs de le faire souvent en leurs Sermons, et de se souvenir que c'était l'un des souverains moyens pour attirer le monde à la dévotion. Les doctes, dévots et admirables écrits de Saint Bernardin le Siennois témoignent assez avec quelle affection il se portait à donner à ses auditeurs de grandes impressions des Excellences de la Reine des Anges, et à les échauffer à son amour. Alphonse Salmeron, l'un des dix premiers Pères de la Compagnie de Jésus, assez connu par ses écrits, gardait inviolablement cette sainte coutume, lorsqu'il prêchait le Carême, de donner les Samedis à la sainte Vierge, et d'entretenir ceux qui l'écoutaient de ses louanges, sans parler des fréquentes occasions qu'il recherchait parmi ses autres discours, pour enflammer les cœurs à son honneur. Autant en lisons-nous de plusieurs autres singulièrement affectionnés à instiller ès âmes le

sentiment de cette dévotion. Il me semble que je dois quelque particulière reconnaissance à la douce mémoire du Père Gonzalez, qui eut l'honneur de bailler sa vie pour la défense de la Foi Chrétienne au Royaume de Monomotapa. La dévotion envers la Mère de Dieu était tellement allumée en son cœur, qu'aussitôt qu'il se fut embarqué pour son voyage, il tâcha de s'insinuer ès bonnes grâces du Capitaine, afin de pouvoir (comme il fit sous son autorité) assembler tous les jours à une heure commode les soldats du navire, et les autres moindres officiers, pour les entretenir des prérogatives de la Vierge, la vraie étoile de la mer, et de la façon de l'honorer. Avec l'aveu du même Capitaine, il fit chanter premièrement tous les Samedis, puis après tous les jours, sur le soir, les Litanies de la Vierge, ayant au préalable convoqué tous ceux qui étaient dans le vaisseau.

VII. Les Maitres et Gouverneurs de l'artillerie sont les Interprètes de l'Écriture, et les autres Écrivains, qui font jouer les pièces à feu des livres sacrés et qui emploient l'autorité des Saints Pères pour foudroyer les ennemis et pour renverser leurs retranchements.

VIII. Les Ingénieurs sont tous ceux à qui l'affection envers l'Impératrice du ciel a fait trouver diverses inventions pour l'honorer, au grand avantage des âmes et à l'exaltation du nom de la même Vierge.

IX. Mais il y a longtemps que j'aperçois une Compagnie de chevau-légers, commandée par le B. Philippe de Benicy, Instituteur de l'Ordre des Servites, ou Serviteurs de la Mère de Dieu, qui vient se joindre au gros de l'armée. C'est le même dont au traité troisième j'ai décrit la vocation (1) et le glorieux décès (2). Quelque temps après la confirmation de son Ordre, il reçut du ciel (3), par une très-spéciale faveur de la Mère de Dieu, le collier d'un Ordre nouveau, et l'un des plus glorieux titres qui jamais ait été communiqué à homme vivant : Ce fut celui d'Apôtre de la Vierge. Il le reçut en un lieu écarté appelé Montamieta, près de Sienne en Toscane, où il s'était retiré pour empêcher son élection au Pontificat, déjà résolue par le Consistoire des Cardinaux. Il en avait eu les assurances lorsque pour la première fois il alla visiter la petite troupe des serviteurs de la Vierge, qui étaient assemblés près de la ville de Florence. Aussitôt que ces dépêches furent venues du ciel, il se mit à traverser l'Italie, la France, l'Allemagne, la Saxe, la Pologne et plusieurs autres contrées portant partout les nouvelles de sa légation et enflammant les volontés de tous ceux à qui il parlait à l'amour et à la dévotion de la très-sacrée Vierge. J'aurais tort, ce me semble, étant sur ce discours,

(1) Cap. v, § 5. — (2) Cap. xiii, § 3. — (3) Michael Servita, in ejus Vita.

d'oublier ce qui lui arriva à son retour en Italie. Car comme il se fut rencontré avec ses compagnons en un lieu désert, et destitué de tout secours humain, eux qui étaient avec lui se trouvant extrêmement recrus et harassés, se jetèrent à la merci de la providence de Dieu. Cependant Philippe s'étant un peu séparé des autres pour prier Dieu, aperçut aussitôt quelques bergers, qui venaient à eux chargés de pain blanc et d'autres rafraîchissements qu'ils leur donnèrent disant : Tenez, serviteurs de la Vierge, voici pour vous aider à passer chemin ; après quoi ils ne furent jamais plus vus.

« C'est donc suivre l'autorité de l'Église et l'exemple des Saints, c'est entrer dans les desseins du Fils de Dieu, que de rendre un profond respect à sa très-sainte Mère ; la dévotion particulière qu'on lui porte fait une des parties principales de la piété Chrétienne ; et par conséquent un véritable Chrétien ne peut s'acquitter parfaitement de ce qu'il doit à Dieu, s'il ne rend ses devoirs à celle que Dieu veut être après lui singulièrement honorée ; puisqu'il est certain (suivant le témoignage de Saint Bernard) que toute la vénération qui est rendue à cette créature céleste retourne à la plus grande gloire de son divin Fils. Malheureuses donc les personnes qui, vivant parmi les Catholiques, témoignent de la froideur envers la très-sainte Vierge ; c'est un artifice du Démon d'éteindre, ou pour le moins d'affaiblir cette dévotion dans les cœurs de quelques Fidèles, et de les détourner de plusieurs saintes pratiques approuvées de toute l'Église en l'honneur de la Mère de Dieu, comme si elles étaient contraires au premier esprit du Christianisme, ou qu'elles apportassent quelque diminution au respect souverain qui est dû à Dieu seul ; mais bien loin de tomber dans ce manquement, il est certain qu'un des plus excellents moyens d'honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ est le culte religieux que nous rendons à celle qu'il a choisie pour sa Mère, à laquelle il a voulu se soumettre comme son Fils, et qu'il a relevée au-dessus de tous les Chœurs des Anges (1). »

X. Choisisse son rang et prenne parti qui voudra dans cette grande armée de soldats qui combattent pour l'avancement de la gloire de la Mère de Dieu. Car de moi je le dirai franchement, je ne saurais concevoir bonne opinion de celui qui ne s'y voudrait pas enrôler. Mais surtout que les bons serviteurs de cette Dame s'étudient de faire une entresuite sans fin de personnes dédiées à son service. Qu'ils ne se contentent pas d'attirer quelques-uns à cette dévotion, mais qu'ils obligent ceux-là d'en gagner d'autres, et ceux-ci encore d'autres, jusqu'à l'infini, afin de conspirer avec eux à porter aux

(1) La R. Mère de Blémur.

siècles à venir les sentiments qu'ils ont, pour accomplir les souhaits du Saint Roi et Prophète David, qui désirait (1) que la postérité entendît ces choses, et à cet effet que les enfants les racontassent à leurs enfants, et ceux-ci aux autres qui viendraient après eux; et ainsi de main en main jusqu'à ce que le nombre des élus fût accompli par l'entremise de la Mère d'amour. Qu'ils se souviennent que tout ainsi qu'entre les péchés, pièce pour pièce, les plus grands de tous sont ceux qui ne meurent pas avec leurs auteurs, mais qui tirent suite après eux, s'épandant de père en fils, de maison en maison, de ville en ville, de Royaume en Royaume; de même qu'entre les bonnes œuvres il n'en est point de plus agréables à Dieu que celles qui vont se multipliant et comme renaissant toujours d'elles-mêmes par un saint germe d'immortalité qu'elles ont et par une bénédiction extraordinaire du Ciel. O le siècle heureux qui verra ces désirs accomplis! O les personnes fortunées, à qui Dieu et sa Sainte Mère donneront cette voix de vertu pour se faire entendre jusqu'au dernier des enfants des hommes! O la sainte Association de ceux qui s'emploieront de toutes leurs forces à faire dire à tous les siècles suivants : *Vive Jésus et Marie, vive Marie et Jésus!*

CHAPITRE XIV.

CONCLUSION DE TOUT L'OUVRAGE.

A LA MÈRE DE DIEU.

I. VIERGE et Mère sans pair, l'honneur de la terre et du ciel, puisqu'il est hors de mon pouvoir de vous présenter de plus agréables paroles que celles de vos fidèles serviteurs, agréez, ô le bonheur de notre créance, le bonheur de nos âmes, le bonheur de notre amour et de nos louanges, que je vous dise avec votre Bienheureux Ildefonse (2), que le comble de mes vœux serait de vous pouvoir louer autant que vous méritez d'être louée, de vous aimer autant qu'il est possible de vous aimer, et de vous rendre autant de services que vous en sauriez désirer d'une créature telle que je suis. Mais où vais-je? qu'est-ce que je dis et où me transporte mon affection? Non, je me reprends, la glorieuse Vierge laisse tenir ce langage

(1) Psal. LXXVII. — (2) De Virginitate Mariæ, c. I.

aux grands Saints, en la bouche de qui il a été plus séant qu'en la mienne. Pour moi j'aime mieux vous dire ce que disait jadis votre grand aïeul David, après avoir chanté les excellences de votre très-honoré Fils, et de son Royaume éternel : Ici défaillent les louanges à David, fils de Jessé ; d'autant que soit qu'il ait voulu dire qu'il était prêt de mourir après avoir mis fin à son œuvre, soit qu'il confessât ingénument (1) que les paroles et les conceptions lui manquaient, et qu'il désespérait de pouvoir atteindre à la Majesté du sujet qu'il avait entrepris, il me semble qu'il a lu dans le fond de mon âme à ce même sentiment. Car soit que j'avoue que j'aie succombé au faix de vos Grandeurs, et que je n'aie fait que bégayer en un sujet si relevé, c'est de quoi je me fais gloire, et il n'y a rien qui me console tant que de vous voir si haut élevée, que non-seulement les petits Pygmées comme moi, mais encore les plus grands Géants et les plus hauts esprits de l'Univers ne puissent arriver au marchepied de vos Grandeurs; soit que je dise qu'ayant mis fin à ce petit dessein il n'y a rien plus qui me retienne en vie que votre commandement, qui est pour moi le même que celui de Dieu; je ne dis rien, vous le savez, que mon cœur ne ressente. Car désormais ce serait autre d'aller contempler ce théâtre de magnificence là-haut, que de le défigurer çà-bas, et de le rendre aucunement méconnaissable. Néanmoins puisque vous n'ignorez pas pourquoi j'ai entrepris ce dessein, il me suffit que vous en ayez connaissance, pour vous dire finalement après votre cher nourrisson, saint André de Candie (2), qu'en la présence du ciel et de la terre je confesse que ce que j'ai dit de vos Grandeurs n'est rien à comparaison de ce qui est en effet, et que le peu que j'en ai mis en avant vient de la source de votre bonté, à qui il a plu de m'inspirer le désir et la volonté de vous rendre ce petit service, de fournir à mon esprit les conceptions, et de conduire ma main et ma plume pour les tracer. En quoi je me publie votre obligé par un titre tout nouveau et veux comme tel être connu de tous. Que si d'aventure en ce que j'ai écrit il y a quelque chose qui vous agrée et qui puisse servir à vous faire aimer et honorer, à vous seule, après Dieu, en soit gloire, et à ceux qui s'affectionneront à vous chérir de plus en plus, le bonheur de chanter vos louanges éternellement là-haut.

II. Et vous Prince du ciel, très-digne Fils d'une telle Mère, la gloire de la sainte Cité, ne dédaignez pas ma dernière requête, puisque je l'ai empruntée d'un cœur qui vous a tant aimé; mais permettez que je vous dise avec votre grand serviteur Saint Augustin (3)

(1) Ita Apollinaris in Paraphrasi. — (2) Homil. II de Dormitione Sanctiss. Deip. — (3) Serm. de Assumpt.

que si ce que j'ai écrit de votre mère est véritable, c'est à vous avant tout autre, à qui j'en dois les remerciements, puisque sans vous il n'était pas possible d'en parler à propos, et que je vous supplie très-humblement d'agréer ma bonne volonté, et la faire agréer à ceux qui font état de vous aimer. Si au contraire j'ai manqué à mes devoirs, accordez le pardon que je vous demande, comme étant mon Seigneur et mon Dieu, à qui soit honneur et gloire avec le Père et le Saint-Esprit ès siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN.

A la plus grande gloire de Dieu, et de sa très-immaculée Mère.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

DEUXIEME TRAITE (SUITE.)

La huitième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de pouvoir de la Mère de Dieu.

CHAPITRE NEUVIEME.

Qu'elle soit la Générale des armées de l'Eglise. 1
§ I. — De la qualité de Générale des armées de l'Eglise, quatrième titre du Roi de gloire Incarné. 1
§ II. — Comme la Mère de Dieu est la Générale des armées du Sauveur. 4
§ III. — Le premier escadron des ennemis de Dieu et de la Sainte Vierge, qui sont les Démons. 7
§ IV. — Le second escadron des ennemis de Dieu et de la Sainte Vierge, qui sont les Magiciens, les Sorciers et telles autres personnes, qui ont accointance avec le Diable. 14
§ V. — Le troisième escadron des ennemis de Dieu et de la Sainte Vierge, qui sont les Hérétiques. 20
§ VI. — Le quatrième escadron des ennemis de Dieu et de la Sainte Vierge, qui sont les Blasphémateurs. 27
§ VII. — La première victoire de la Mère de Dieu remportée sur les Démons, ennemis de son Fils et les siens. 29
§ VIII. — La seconde victoire de la Mère de Dieu remportée sur les Magiciens, Sorciers et autres semblables ennemis de son Fils et les siens. 37
§ IX. — La troisième victoire de la Mère de Dieu remportée sur les Hérétiques, ennemis de son Fils et les siens. 41
§ X. — La quatrième victoire de la Mère de Dieu remportée sur les Blasphémateurs, ennemis de son Fils et les siens. 53

La neuvième Étoile, ou Grandeur de la Couronne de Pouvoir de la Mère de Dieu.

Pages.

CHAPITRE DIXIEME.

Qu'elle soit la Générale des finances de l'Eglise et la Trésorière des grâces du Sauveur. 59
§ I. — De la qualité de Grand et Riche sans pair, cinquième titre du Roi de gloire Incarné. 60
§ II. — Du pouvoir que la Mère de Dieu a sur les finances du Sauveur. 63
§ III. — En quelle manière doit être entendu que la Sainte Vierge dispose de toutes les grâces du Sauveur. 66

La dixième Étoile, ou Grandeur de la Couronne de Pouvoir de la Mère de Dieu.

CHAPITRE ONZIÈME.

Qu'elle soit l'Avocate générale des hommes et la Médiatrice envers son Fils. 70
§ I. — De la qualité de juge souverale, sixième titre du Roi de gloire Incarné. 71
§ II. — Qu'entre tous ceux qui parlent pour nous, la Sainte Vierge fait singulièrement l'office d'Avocate. 74
§ III. — Avec quel avantage la Mère de Dieu exerce là-haut l'office d'Avocate. 76
§ IV. — Que la Sainte Vierge a été singulièrement choisie de Dieu pour faire l'office de Médiatrice envers son Fils. 84
§ V. — Du pouvoir de notre Médiatrice provenant de ses propres mérites. 87
§ VI. — Du pouvoir de la même Médiatrice provenant de l'incomparable bonté de son Fils. 91

L'onzième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Pouvoir de la Mère de Dieu.

Pages.

CHAPITRE DOUZIÈME.

§ I. — De la qualité de Prince temporel, septième titre du Roi de gloire Incarné. 95
§ II. — Que la Mère de Dieu est véritablement la Reine et la Dame de l'Univers. 99
§ III. — A quel titre la Sainte Vierge est la Reine de l'Univers et quelle est l'étendue de son domaine. 101

La douzième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Pouvoir de la Mère de Dieu.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Qu'elle soit l'ouvrière des grandes merveilles. 106
§ I. — De la qualité de Tout-Puissant, huitième titre du Roi de gloire Incarné. 106
§ II. — Que la Mère de Dieu est après son Fils la Toute-Puissante et l'Ouvrière des grandes merveilles. 110

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Des obligations que nous avons, par tous ces titres, d'aimer, d'honorer et de servir la Mère de Dieu. 116
§ I. — Des obligations que nous avons de l'aimer. 116
§ II. — Des obligations que nous avons de l'honorer. 122
§ III. — Des obligations que nous avons de la servir. 125

TRAITÉ TROISIÈME.

LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE DE DIEU. 127

DISCOURS fondamental du troisième Traité.

CHAPITRE PREMIER.

Que la Sainte Vierge est Mère de ceux qui lui ont une dévotion spéciale, d'une façon bien plus particulière que des autres. 128
§ I. — Que la Sainte Vierge est la vraie Mère de tous les enfants de l'Eglise. 128
§ II. — Qu'elle est Mère de ses dévots enfants d'une façon plus particulière. 133

Pages.

La première Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

CHAPITRE SECOND.

Qu'elle soit le Principe du bonheur éternel des siens. 135
§ I. — Doctrine fondamentale de ce Chapitre, touchant la prédestination des élus. 135
§ II. — Que la Mère de Dieu est le Principe de la prédestination et du bonheur éternel de tous les élus. 139
§ III. — Qu'elle est d'une spéciale manière le Principe du bonheur éternel des siens. 144

La seconde Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

CHAPITRE TROISIÈME.

Qu'elle soit aux siens une Mère d'Amour. 152
§ I. — Que la Sainte Vierge est la Mère du bel Amour, quant à l'origine du même Amour. 152
§ II. — Que la Sainte Vierge est la Mère du bel Amour, quant aux effets du même Amour. 156
§ III. — Que la Sainte Vierge est la Mère du bel Amour, quant à toutes les qualités du même Amour. 158

La troisième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Qu'elle est la faveur des siens. 161
§ I. — Que la Sainte Vierge est la faveur des siens. 161
§ II. — De l'avancement des favoris de la Sainte Vierge, premier effet de sa faveur. 163
§ III. — Du crédit des favoris de la Sainte Vierge, second effet de sa faveur. 169
§ IV. — Des caresses que la Mère de Dieu fait à ses favoris, troisième effet de sa faveur. 174
§ V. — Des causes de la faveur de la Sainte Vierge, et des moyens de l'acquérir et de la conserver. 187

La quatrième Etoile, ou Grandeur de

Pages.

la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Qu'elle soit une merveille de soin pour les siens. 190
§ I. — Figure du soin que la Mère de Dieu a des siens. 190
§ II. — De l'admirable soin que la Mère de Dieu prend de tout ce qui appartient aux siens en général. 193
§ III. — Du soin que la Mère de Dieu a des siens jusqu'aux plus petites choses. 195
§ IV. — Du soin que la Sainte Vierge prend pour loger les siens et pour les établir en quelque manière de vie propre à faire leur salut. 201
§ V. — Suite du même discours adressé particulièrement à ceux de la Compagnie de Jésus. 217

La cinquième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

CHAPITRE SIXIÈME.

Qu'elle soit le vrai modèle de libéralité envers les siens. 230
§ I. — Que la Sainte Vierge est le vrai modèle de libéralité envers les siens. 230
§ II. — De la libéralité de la Mère de Dieu envers les siens, pour le regard des biens extérieurs de fortune et du corps. 232
§ III. — De la libéralité de la Mère de Dieu envers les siens pour le regard des biens de l'âme, et mouvement de l'esprit et de la science. 238
§ IV. — De la libéralité de la Mère de Dieu envers les siens pour le regard des vertus. 243
§ V. — Avis à ceux que la Sainte Vierge honore de ses libéralités. 253

La sixième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Qu'elle soit la parfaite idée de Reconnaissance envers les siens. 255
§ I. — Reconnaissance de la Mère de Dieu en général. 255
§ II. — De la Reconnaissance de la Mère de Dieu envers les grands Etats. 257
§ III. — De la Reconnaissance de la Mère de Dieu à l'endroit des villes qui lui ont été particulièrement dédiées. 265
§ IV. — De la Reconnaissance de la Mère de Dieu envers quelques Empereurs et Impératrices. 276
§ V. — De la Reconnaissance de la Mère de Dieu envers quelques Rois et Reines, et autres Souverains. 291
§ VI. — De la Reconnaissance de la Mère de Dieu envers quelques Prélats et envers quelques autres personnes. 331

La septième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

CHAPITRE HUITIÈME.

Qu'elle soit aux siens une Mère de Miséricorde. 344
§ I. — Du besoin que nous avons tous d'une Mère de miséricorde, et qu'elle n'est autre que la Sainte Vierge. 345
§ II. — De l'étendue des miséricordes de la Mère de Dieu. 350

La huitième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Qu'elle soit la défense des siens. 353
§ I. — Que la Sainte Vierge est véritablement la défense des siens. 353
§ II. — Comme la Sainte Vierge défend les siens des dangers corporels et extérieurs. 355
§ III. — Comme la Sainte Vierge défend les siens des assauts de leurs ennemis invisibles. 362

La neuvième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

CHAPITRE DIXIÈME.

Qu'elle soit la Maîtresse des siens. 370
§ I. — Que la Mère de Dieu est véritablement la Maîtresse des siens. 370
§ II. — Avec quelle perfection la Sainte Vierge enseigne les siens, qui est le premier office de sa maîtrise. 374
§ III. — Comme la sainte Vierge exerce les siens, qui est le second office de sa maîtrise. 379
§ IV. — Avec quelle affection la Sainte Vierge corrige et châtie les siens,

Pages.

qui est le troisième office de sa maîtrise. 384

La dixième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

CHAPITRE ONZIÈME.

Qu'elle soit la consolation des désolés. 389
§ I. — Que la Mère de Dieu est la consolation des désolés. 389
§ II. — Que la Sainte Vierge est le soutien des désespérés. 395

La onzième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Qu'elle soit l'asile et le refuge des pécheurs. 399
§ I. — Que la Mère de Dieu est le vrai asile des pécheurs. 400
§ II. — Que la Mère de Dieu est la vraie cité de réfuge pour les pécheurs. 405
§ III. — Avis au pécheur. 410

La douzième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Qu'elle soit la sauvegarde et le passeport des siens à l'heure de la mort. 412
§ I. — Du secours que la Mère de Dieu donne aux siens à l'heure de la mort. 412
§ II. — Comme la Sainte Vierge fortifie les siens contre l'appréhension naturelle de la mort, 416
§ III. — Comme la Sainte Vierge prépare les siens contre la surprise et l'incertitude de la mort. 436
§ IV. — Comme la Sainte Vierge défend les siens des assauts des ennemis invisibles. 445
§ V. — Comme la Sainte Vierge assiste les siens au jugement qui se fait après leur mort. 453
§ VI. — Comme la Sainte Vierge soulage les siens au milieu des flammes du Purgatoire, et du soin qu'elle prend de leurs corps. 456

CHAPITRE QUATORZIEME.

Des obligations que nous avons par tous ces titres d'aimer, d'honorer et de servir la Mère de Dieu. 461
§ I. — Des obligations que nous avons de l'aimer. 462
§ II. — Des obligations que nous avons de l'honorer. 463
§ III. — Des obligations que nous avons de la servir. 466

QUATRIÈME TRAITÉ.

LA PRATIQUE DES RECONNAISSANCES DUES A LA MÈRE DE DIEU, POUR TOUTES LES GRANDEURS SUSDITES D'EXCELLENCE, DE POUVOIR ET DE BONTÉ. 469

Discours fondamental du quatrième traité.

CHAPITRE PREMIER.

Que nous sommes obligés par divers titres d'user de reconnaissance envers la Mère de Dieu. 470

CHAPITRE SECOND.

De la haute estime, première reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu, 474
§ I. — La haute estime que les Saints, et Dieu même, font de la très-sacrée Vierge. 475
§ II. — Les effets et la pratique de cette reconnaissance. 479

CHAPITRE TROISIÈME.

De la confiance, seconde reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu. 482
§ I. — Le premier trait de confiance : n'entreprendre chose quelconque qu'à la faveur et sous la conduite de la Mère de Dieu. 482
§ II. — Le second trait de confiance : recourir à elle en toute sorte de difficultés. 498
§ III. — Le troisième trait de confiance : se reposer entièrement sur elle en toutes affaires sans inquiétude ou empressement. 505

CHAPITRE QUATRIÈME.

De l'amour, troisième reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu. 507
§ I. — Le premier trait d'amour : s'offrir à la Sainte Vierge par une donation solennelle et irrévocable. 508
§ II. — Le second trait d'amour : souvent traiter avec elle et l'avoir toujours en sa mémoire. 517
§ III. — Le troisième trait d'amour :

Pages.

se réjouir de ses perfections et compatir à ses douleurs. 522
§ IV. — Le quatrième trait d'amour : avoir une affection cordiale envers son sacré cœur 532
§ V. — Le cinquième trait d'amour : aimer d'un amour tendre et ardent son très-honoré Fils. 534
§ VI. — Le sixième trait d'amour : aimer pour l'amour d'elle tous ceux qui lui appartiennent, soit par titre de parenté, ou d'alliance, ou par élection ; où il est spécialement parlé de Saint Joachim, de Sainte Anne et de Saint Joseph. 551
§ VII. — Le septième trait d'amour : parler à Marie par secrètes ententes. 586

CHAPITRE CINQUIÈME.

Du zèle des âmes, quatrième reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu. 589
§ I. — Que le zèle des âmes est une reconnaissance très-agréable à la Mère de Dieu. 589
§ II. — Divers traits du zèle des âmes. 591

CHAPITRE SIXIÈME.

De la miséricorde, cinquième reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu. 594
§ I. — Que la miséricorde est une reconnaissance très-agréable à la Mère de Dieu. 594
§ II. — Divers traits de miséricorde. 596

CHAPITRE SEPTIÈME.

De l'action de grâces, sixième reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu. 602
§ I. — Le premier trait d'action de grâces : recevoir les bienfaits de la Mère de Dieu d'un cœur franc et entier, et les priser autant que nous pouvons. 603
§ II. — Le second trait d'action de grâces : publier les faveurs reçues autant que la bienséance le permet, et employer tous ceux que nous pouvons pour lui rendre grâces avec nous. 605
§ III. — Le troisième trait d'action de grâces : lui donner toute la gloire des bons succès qu'elle aura gouvernés. 608

CHAPITRE HUITIÈME.

Septième reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu. 612

Pages.

§ I. — Premier trait d'honneur : l'adorer. 612
§ II. — La pratique de l'adoration intérieure de la Sainte Vierge. 615
§ III. — La pratique de l'adoration extérieure de la Sainte Vierge. 618
§ IV. — La pratique de l'adoration des reliques de la Sainte Vierge. 621
§ V. — La pratique de l'adoration des images de la Sainte Vierge. 629
§ VI. — Le second trait d'honneur : publier ses louanges. 636
§ VII. — Le troisième trait d'honneur : célébrer religieusement ses fêtes. 645
§ VIII. — Le quatrième trait d'honneur : lui ériger des Eglises et des oratoires. 656
§ IX. — Le cinquième trait d'honneur : visiter les lieux qui lui sont particulièrement dédiés. 657

CHAPITRE NEUVIÈME.

De la dévotion, huitième reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu. 660
§ I. — Le premier trait de dévotion : célébrer ou faire célébrer des messes à l'honneur de la Sainte Vierge. 660
§ II. — Le deuxième trait de dévotion : s'approcher souvent et avec esprit, s'affectionner en toutes manières au culte du Saint Sacrement de l'autel. 661
§ III. — Le troisième trait de dévotion : présenter souvent la Salutation Angélique. 672
§ IV. — Le quatrième trait de dévotion : réciter souvent l'office de Notre-Dame. 677
§ V. — Le cinquième trait de dévotion : s'exciter souvent à dire le Rosaire. 679
§ VI. — Le sixième trait de dévotion : parcourir souvent la Couronne de la Vierge. 687
§ VII. — Le septième trait de dévotion : dire souvent la petite Couronne de douze étoiles. 689
§ VIII. — Le huitième trait de dévotion : s'accoutumer à réciter souvent la petite Couronne de dix *Ave Maria*. 692
§ IX. — Le neuvième trait de dévotion : se rendre familier l'usage de diverses oraisons que la sainte Eglise présente à la glorieuse Vierge. 693
§ X. — Le dixième trait de dévotion :

Pages.

se recommander à elle instamment le matin et le soir. 702

CHAPITRE DIXIÈME.

De la mortification, neuvième reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu. 704
§ I. — Que la mortification est une reconnaissance très-agréable à la Mère de Dieu. 704
§ II. — Divers traits de mortification. 708

CHAPITRE ONZIÈME.

De l'imitation, dixième reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu. 713
§ I. — Que l'imitation est une des plus agréables reconnaissances qui soient présentées à la Mère de Dieu. 713
§ II. — Que tous en général doivent tâcher d'imiter les excellentes vertus de la très-sacrée Vierge. 716
§ III. — De sa vive foi, et comme elle doit être de tous imitée. 718
§ IV. — De sa rare confiance, comme elle doit être de tous imitée. 722
§ V. — De son excellente charité, et comme elle doit être de tous imitée. 727
§ VI. — De sa merveilleuse dévotion, et comme elle doit être de tous imitée. 733
§ VII. — De sa généreuse humilité, et comme elle doit être de tous imitée. 740
§ VIII. — De sa grande patience, et comme elle doit être de tous imitée. 745
§ IX. — De son admirable débonnaireté, et comme elle doit être de tous imitée. 748
§ X. — De l'obéissance de la très-sainte Mère de Dieu. 756
§ XI. — De sa parfaite résignation, et comme elle doit être de tous imitée. 760
§ XII. — Du silence et de la solitude de Notre-Dame. 765

Pages.

§ XIII. — De la sainteté de la Mère de Dieu. 772
§ XIV. — Comme en particulier elle doit être imitée des Vierges. 781
§ XV. — Comme elle doit être imitée des mariées et des veuves. 797
§ XVI. — Comme elle doit être imitée des Religieux et des Religieuses. 806
§ XVII. — Comme elle doit être de tous imitée à se disposer à bien mourir. 816

CHAPITRE DOUZIÈME.

De l'Association, onzième reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu. 821
§ I. — Que l'Association est une reconnaissance très-agréable à la Mère de Dieu. 821
§ II. — Diverses Associations érigées à l'honneur de la Mère de Dieu. 827
§ III. — Des Congrégations de la sainte Vierge, érigées ès maisons de la Compagnie de Jésus. 836

CHAPITRE TREIZIÈME.

De l'avancement du service de la Mère de Dieu, et de l'amplification de sa gloire, douzième reconnaissance due à ses Grandeurs. 840
§ I. — Que l'avancement du service de la Mère de Dieu, et l'amplification de sa gloire lui est une reconnaissance très-agréable, et de l'obligation que nous avons de la procurer. 840
§ II. — Divers moyens d'amplifier l'honneur et le service de la Mère de Dieu. 842

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Conclusion de tout l'ouvrage. 847

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Deuxième Traité, titres principaux des douze Couronnes, au lieu de : *Couronne d'Excellence*, lisez : *Couronne de Pouvoir.*

Troisième Traité, titre premier, pag. 135, au lieu de : *Couronne d'Excellence*, lisez : *Couronne de Bonté.*